This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 06728035 8

George Bancroft

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

PF — PIZ.

DE L'IMPRIMERIE D'EVERAT,

RUE DU CADRAN, N°. 16.

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE,
ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS, LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts que la vérité. (VOLT., *première Lettre sur* Œdipe.)

TOME TRENTE-QUATRIÈME.

A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE CLÉRY, N°. 15.

1823.

George Bancroft

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

PF — PIZ.

DE L'IMPRIMERIE D'EVERAT,

RUE DU CADRAN, N°. 16.

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE,
ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS, LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts que la vérité. (VOLT., *première Lettre sur* Œdipe.)

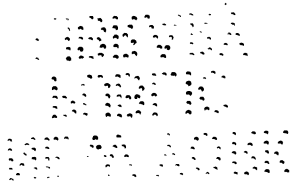
TOME TRENTE-QUATRIÈME.

A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE CLÉRY, N°. 15.

1823.



SIGNATURES DES AUTEURS

DU TRENTE-QUATRIÈME VOLUME.

MM.		MM.	
—T.	Beuchot.	G—T.	Guizot.
—B.	Amar-Durivier.	G—Y.	Gley.
—T.	Abel-Remusat.	H—T.	Humbert.
[illegible]	H. Audiffret.	L.	Lefebvre-Cauchy.
[illegible]	Begin.	L—B—E.	Labouderie.
[illegible]	Brito.	L—P—E.	Hippolyte de Laporte.
[illegible]	De Beauchamp.	L. R—E.	La Renaudière.
[illegible]	Barbier neveu.	L—Y.	Lécuy.
[illegible]	Boissonade.	M—D.	Michaud aîné.
[illegible]	Beaulieu.	M—D j.	Michaud jeune.
[illegible]	Catteau-Calleville.	M. J.	Mély-Janin.
[illegible]	Cadet-Gassicourt.	N—L.	Noel.
[illegible] P.	Pillet.	P—C—T.	Picot.
[illegible]	Dubois (Louis).	P. et L.	Percy et Laurent.
[illegible]	Depping.	P—OT.	Parisot.
[illegible]	Delambre.	P—S.	Périès.
[illegible]	De Noual La Houssaye.	P—Y.	Pressigny.
[illegible]	Daunou.	R—L.	Rossel.
[illegible]	Desportes-Boscheron.	R—RD.	Rémard.
[illegible]	Duvau.	Si—D.	Sicard.
[illegible]	Dalmassy.	S. M—R.	Saint-Martin.
[illegible]	Dezos de la Roquette.	S. S—I.	Simonde Sismon I.
[illegible]	Emeric David.	S—V—S.	De Sevelinges.
[illegible]	Etriès.	S—Y.	De Salaberry.
[illegible]	Fortia-d'Urban.	T—D.	Tabaraud.
[illegible]	Fievee.	V. S. L.	Vincens-Saint-Laurent.
[illegible]	Foisset aîné.	V—VE.	Villenave.
[illegible]	Foisset jeune.	W—S.	Weiss.
[illegible]	Gence.	Z.	Anonyme.
[illegible]	Ginguené.		

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE.

P

CÉE, roi d'Israël, était fils
melie, l'un des principaux of-
de Phaceias. Manahem, père
ceias, s'était emparé du trône,
avoir tué le roi Sellum. Ce cri-
t vengé sur la personne de son
ar Phacée, étant parvenu aux
ières dignités de l'armée, sou-
plusieurs villes d'Israël, et ayant
s le roi au milieu d'un festin
donnait à ses amis, lui arracha
e, et régna en sa place sans op-
tion. Ce prince suivit l'exemple
s prédécesseurs, et fit le mal
t le Seigneur. Il déclara la guer-
Achaz, roi de Juda (*V.* Achaz),
int sur lui de grands avantages.
prit ensuite le chemin de Sama-
vec un immense butin, ramenant
cent mille captifs, tant femmes
garçons et filles (Voy. les *Para-
menes*, II, 28); mais le prophè-
ded alla à sa rencontre, et lui
t avec tant d'éloquence les
x de ses frères, que son cœur fut
de pitié. Phacée renvoya le butin
l avait fait, et délivra les prison-
, qui, après s'être reposés quel-
jours de leurs fatigues, s'en re-
rrent comblés de joie, à cause
traitement qu'ils avaient reçu.
ee occupait depuis plusieurs
es le trône d'Israël, quand un roi
yrie, que les livres saints nom-
Teglatphalazar, lui déclara la
guerre, et étant entré dans le pays
d'Israël, s'empara des principales
villes, et en réduisit les habitants en
captivité. On peut conjecturer que
Phacée acheta la paix du roi d'Assy-
rie; car il régna sur Israël, jusqu'à
l'année 739 avant J.-C., qu'un de
ses sujets, nommé Osée, le tua
comme il avait tué Phaceias, et régna
en sa place. Phacée avait occupé le
trône pendant vingt-ans. W—s.

PHÆDRUS (Thomas). *V.* Inghirami.

PHAINUS, astronome athénien,
vivait l'an 432 avant notre ère. Il
fournit à Méton la première idée de
son cycle de 19 ans, connu sous le nom
de nombre d'or, et que Geminus at-
tribue aux astrologues Euctemon,
Philippe et Calippe. Phainus observa
des solstices, aussi bien que ses amis
Méton et Euctemon. Weidler les dési-
gne sous la dénomination d'*Illustres
triumvirs*. Ptolemée, en parlant de
ces anciennes observations, dit assez
clairement qu'elles ne méritent que
peu de confiance. C'est tout ce qu'on
sait de Phainus, dont il ne nous reste
aucun écrit. Théophraste nous ap-
prend qu'il n'était pas Athénien de
naissance, mais que seulement il
s'était fixé à Athènes. D—l—e.

PHALARIS, tyran d'Agrigente,
était originaire d'Astapylée, ville de
Crète. Les chronologistes ne s'accor-

deux ni sur l'époque ni sur la durée de son règne (Voy. la *Dissert.* de Dodwell, *De ætatis Phalaride*, et la *Réponse* de Bentley.) C'est d'après les lettres que nous avons sous son nom, que Boyle a rédigé la vie de ce prince; et, privés de documents plus authentiques, la plupart des biographes se sont bornés à le copier. Le père de Phalaris se nommait, dit-on, Léodamas. Sa mère, étant grosse, eut un songe qu'on regarda comme un présage de la grandeur et de la cruauté de l'enfant qu'elle mit au monde. Orphelin très-jeune, il trouva cependant les moyens de développer ses dispositions naturelles, et obtint de bonne heure une part dans les affaires publiques; mais, ayant laissé percer ses vues ambitieuses, il fut banni de sa ville natale. Admis dans Agrigente, il parvint à gagner les prolétaires par ses largesses; et, s'étant fait un parti considérable, il profita de la solennité des thesmophories pour se rendre maître de la ville et y établir son autorité (Voy. les *Stratagèmes* de Polyen, 1, 5). Comme tous les tyrans, il n'usa d'abord du pouvoir qu'avec modération, accueillit à sa cour les poètes et les artistes, et s'entoura de sages, dont il promettait de suivre les conseils. Trompés par sa feinte douceur, les Himériens voulurent le prier de les aider à terminer la guerre qu'ils avaient contre leurs voisins; mais Stésichore les détourna d'un dessein si dangereux, en leur rapportant l'apologue du cheval qui demande le secours de l'homme pour se venger du cerf (*V.* Stésichore). Les séditions qui se succédaient dans Agrigente, obligèrent bientôt Phalaris à faire couler le sang des plus illustres citoyens; et sa sévérité, loin de diminuer les complots, ne fit qu'en augmenter le nombre. Cependant il paraît que les anciens ont exagéré les cruautés de Phalaris, pour inspirer une plus grande horreur de la tyrannie par la peinture de tous les excès auxquels elle peut se livrer. Ce prince n'était point étranger à la pitié; et il est certain qu'il pardonna quelquefois à ses ennemis, et se contenta de les exiler. On rapporte qu'un sculpteur athénien, nommé Pérille, se flattant d'obtenir du tyran une grande récompense, lui présenta un taureau d'airain, dans les flancs duquel on pouvait enfermer une victime, et l'y faire brûler par degrés; mais que Phalaris, indigné, fit mourir Pérille par le supplice qu'il avait inventé, et consacra ensuite cette horrible machine dans le temple d'Apollon. On trouve, il est vrai, dans les *Œuvres* de Lucien, le discours que le tyran d'Agrigente aurait tenu dans cette occasion : mais il est évidemment supposé; et les contradictions qu'on remarque entre les auteurs qui ont parlé du taureau de Phalaris, permettent de conjecturer qu'il n'a jamais existé. On varie sur le genre de mort de ce tyran. L'opinion la plus vraisemblable est que les Agrigentins, fatigués de sa domination, le tuèrent à coups de pierre. D'après l'autorité d'Eusèbe et de Suidas, La Nauze fixe la durée de son règne à seize ans, et place sa mort à l'année 556 avant J.-C. (*Mém. de l'acad. des inscript.*, XIV, 339) Les Agrigentins, voulant faire disparaître tout ce qui pouvait leur rappeler la tyrannie dans laquelle ils avaient gémi si long-temps, défendirent, par une loi, de porter des habits bleus, parce que c'était la couleur de l'habillement de ses gardes. On a, sous le nom de Phalaris, des

au nombre de cent quaran-
Malgré les efforts de Boyle
démontrer l'authenticité, el-
reconnues pour l'ouvrage
ne sophiste (*V.* Ch. Boyle
ley). Quel qu'en soit l'au-
est certainement ancien, dit
; et il pouvait avoir recueilli
icularités qu'il y a insérées,
s auteurs encore plus anciens
, et que nous n'avons plus
de l'acad. des inscript., x,
Les Lettres de Phalaris ont
liées, pour la première fois,
thélemi *Justinopolitanus*, à
, 1498, in-4°. Cette édition,
très-rare, devait être accom-
d'une version latine; mais on
rouvée jusqu'ici dans aucun
laire (Voy. l'*Index libror.* du
e. Les éditions les plus recher-
ont, celle de Bâle, 1558, in-8°.,
pagnée d'une traduction latine
mas Kirchmeyer (*Naogeor-*
elle d'Oxford, 1695 et 1718, in-
ver une nouvelle version (1);
tes et une dissertation de Boy-
la vie de Phalaris, dont on a
arle; et enfin celle de Gronin-
1777, in-4°. : cette édition,
rée par Jean Daniel de Lennep,
minée par Valkenaer, est la
remarquable, et peut tenir lieu
tes les autres. Les éditeurs y
ui, non-seulement les notes
rs devanciers, mais la traduc-
atine des pièces publiées par
ry, en Angleterre, touchant l'â-
Phalaris et l'authenticité de ses
s. Parmi les traductions lati-
es *Lettres* de Phalaris, on ne
e dispenser d'indiquer celle de
ois Accolti d'Arezzo, dont il
s, dans le quinzième siècle,

plusieurs éditions (2), qui ont donné lieu à de vives discussions entre les bibliographes (Voy. le *Manuel du libraire*, de M. Brunet). Elles ont été traduites en italien, par Barthélemi Fonti, Florence, 1491; Venise, 1545, in-8°.; et en français par Gruget, Paris, 1550, in-8°.; Anvers, 1558, in-12 (3); par Th. Beauvais, Paris, 1797, in-12; et enfin par M. Benaben, Angers, 1803, in-8°. W—s.

PHARAMOND a été longtemps désigné comme le premier roi de France; mais on ne sait pas bien où était le siége de son royaume, combien de temps il a régné, le nom de sa femme, le nombre de ses enfants, et même si Clodion, qu'on lui donne pour successeur, était son fils. Malgré l'obscurité qui accompagne les actions de ce prince, on aurait tort de le regarder comme un de ces personnages fabuleux que l'on rencontre souvent aux premières époques de l'histoire des nations, toujours jalouses de reculer leur origine. Il est certain que Clovis est le premier roi de France, c'est-à-dire, le premier chef des Francs qui ait formé dans les Gaules un établissement stable, transmis à ses enfants, et tenant du peuple conquérant le nom qu'il porte encore aujourd'hui; mais il est

(1) [illegible] de retoucher la version, [illegible] le nom de Cujas, dans les *Epistolæ* [illegible]

(2) La première édition avec date de la version d'Accolti, est celle de Trévise, 1571, in-4°. Parmi celles qui sont sans date, on en remarque une de Paris, par Friburger, Crantz et Gering; M. Dibdin la croit de l'année 1470. Cette traduction a été revue et corrigée par Th. *Navius*, médecin de Lyon, qui florissait vers le milieu du XVIe. siècle.

(3) Un anonyme, que M. Barbier (*Dict. des anonymes*) conjecture être Compain de Saint-Martin, a publié, en 1726, un ouvrage intitulé : *De l'utilité du pouvoir monarchique, contenant l'histoire de Phalaris, avec ses Lettres sur le gouvernement*, 2 vol. in-12. La prétendue histoire de Phalaris est un tissu de détails fabuleux. L'auteur se propose d'y démontrer que Phalaris était le modèle des rois, idée qui lui a été suggérée par la lecture de la *Préface* de Gruget, dont il s'est approprié plusieurs passages, ainsi que la traduction, en rajeunissant le style.

probable que Pharamond a été roi, chef, ou duc des Francs, lorsqu'essayant de secouer le joug des Romains, ils faisaient des incursions dans les Gaules. Quelques vieilles chroniques placent la mort de ce prince en l'année 428, après l'avoir fait régner dix ans; mais les plus autorisées, telles que celles de Saint-Denis, la mettent à l'an 420 (Voyez les *Recherches* de Gibert, *sur l'époque du règne de Pharamond*, dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire des Gaules*, dédiés à l'Acad. des inscriptions et belles-lettres, in-12, 1744). Hunibald, ancien historien, dont Tritheim nous a conservé quelques fragments, rapporte que ce prince fut enterré, *more gentilitio*, à Framont (*Francorum mons*), en allemand, *Frankenberg*, dépendant de l'abbaye de Senones et situé entre la Lorraine et l'Alsace : une charte de l'an 1261, citée par dom Mabillon (Acad. des inscrip. tom. 2, H. p. 688), confirme cette ancienne tradition. *Pharamond* est le sujet d'un roman de La Calprenède, et d'une tragédie de Cahusac. F—E.

PHARANDSEM, reine d'Arménie, qui vivait au quatrième siècle, femme du roi Arsace II, et fille d'Antiochus, prince de Siounie, était d'une très-grande beauté : le bruit s'en répandit bientôt dans toute l'Arménie; et Gnel, fils de Tiridate, neveu du roi, qui avait été revêtu, par l'empereur de Constantinople, des honneurs consulaires, obtint sa main. La célébrité de Pharandsem ne fit que s'accroître après son mariage; Dirith, cousin de son mari, en devint éperdument amoureux, et il mit tout en usage pour parvenir à la posséder. La vue des distinctions que son cousin avait obtenues de la cour impériale, ne fit qu'accroître sa jalousie, et il résolut de le faire périr pour s parer de sa femme. Les émissair Dirith se répandirent à la cour, y accusèrent Gnel de vouloir se un parti pour détrôner le roi. Ce lomnies réussirent, et Arsace ré de faire périr Gnel : mais, co il savait que ce prince était très des grands, il fut obligé d'empl la ruse pour exécuter son des Gnel vivait dans le bourg de Gova au pied du mont Arhakadz, da province d'Ararad. Il habitait au de son aïeul, le roi Diran, père d sace, qui, privé de la vue, avai noncé à la couronne. Ce prince ai beaucoup Gnel, qu'il comblait de tés, et qu'il avait fait héritier de ses biens. Il n'en fallait pas pour exciter l'inquiétude d'Ars qui envoya Vartan, prince des migoniens, signifier à Gnel, sous ne de mort, de sortir de la prov d'Ararad, où il séjournait au mé des lois, qui en interdisaient trée à tous les Arsacides, le roi prince héritier seuls exceptés. (qui n'était venu dans ce pays qu amitié pour l'ancien roi, qui l'a appelé, ne fit aucune difficult se retirer, avec les siens, dan cantons d'Aghiovid et d'Arhpe réservés aux princes du sang r Sa docilité déconcerta, pour fois, les projets de ses ennemis roi étant allé passer les fêtes de *vazarti*, qui est le premier de l'année arménienne, dans le ton de Schahabivan, auprès d demeure de Gnel, il y tint, s l'usage, une cour plénière, pen plusieurs jours, occupé de chas de festins. Excité par Dirith, Ar résolut d'y appeler Gnel pou faire périr. Vartan fut envoyé inviter ce malheureux prince à nir avec sa femme au banquet r

...riments ne furent point épar-
...s pour le rassurer. Cependant
...l touchait à peine à la porte
...camp, qu'il fut assailli par une
...ltitude d'hommes armés, qui l'at-
...daient pour le charger de fers,
...le mettre à mort. Sa femme
...vint à s'échapper des mains des
...ssins, et à se réfugier dans une
...ite église, où elle trouva le pa-
...rche Nersès, dont elle implora
...sistance. Ce saint personnage se
...d'aller trouver le roi, pour in-
...der en faveur de Gnel : mais
...prières furent inutiles. Arsace fit
...rger son neveu, non loin de son
...p, dans un lieu désert et sauva-
...ou l'on supposa qu'il avait été
...par une bête féroce. La veuve de
...fut bientôt livrée aux importu-
...s de l'assassin de son mari, qui
...ut la contraindre de l'épouser;
...ses plaintes vinrent jusqu'aux
...les du roi, lequel desira entendre
...princesse. Arsace, en la voyant,
...ut un grand amour pour elle :
...connant tout de suite les intri-
...qui avaient amené la perte de
...il forma le projet de prendre
...uve pour épouse, et de venger
...entre de l'infortuné Gnel, par
...rt de Dirith, ce qui fut bientôt
...ite; et il se maria aussitôt avec
...andsem. Cette femme ne lui ca-
...pas l'aversion qu'elle avait pour
...Arsace en fut irrité; il la répu-
...et bientôt après, il envoya une
...ssade à Constantinople, pour
...nder en mariage Olympias, fille
...ancien préfet du prétoire Abla-
..., qui avait été autrefois pro-
...à Constant, frère de l'empe-
...Constance. Pharandsem, mue
...t par la jalousie et l'ambition
...par un véritable sentiment d'a-
...r, conçut une violente haine
...re sa rivale, et fit tant, pour re-
gagner les bonnes grâces d'Arsace, qu'elle recouvra tout son pouvoir sur lui, en lui donnant un fils, nommé Bab, qui fut son successeur. Les écrivains latins le nomment Para (*V.* Para). Pour reprendre le titre de reine, il fallait que Pharandsem se débarrassât d'Olympias; ce qui était difficile, à cause des ménagements à garder avec la cour de Constantinople : cependant elle en vint à bout. Elle parvint à gagner un prêtre scélérat, nommé Merdchiounig; et Olympias mourut empoisonnée, en communiant. Pharandsem fit, peu après, périr Vartan mamigonien, qui avait contribué à la mort de son premier mari : la qualité d'envoyé du roi de Perse, chez lequel il avait cherché un asile, ne put le sauver. Valinak, prince de Siounie, périt aussi; et ses états furent donnés à Antiochus, père de Pharandsem. Pour se délivrer des reproches du patriarche Nersès, la reine le chassa de son siége, et y plaça, malgré les évêques d'Arménie, un de ses serviteurs, appelé Tchonag. Pharandsem conserva son pouvoir jusqu'à la fin du règne d'Arsace. Quand ce prince eut été emmené prisonnier en Perse, et que son royaume fût envahi par Sapor, la reine se réfugia, avec son fils, dans la forteresse d'Artogerassa. Ils y soutinrent un long siége contre toutes les forces des Persans et des Arméniens révoltés; enfin elle profita d'un moment favorable pour faire sortir son fils, qu'elle envoya dans l'empire romain, afin de le mettre à l'abri des atteintes de ses ennemis, et d'y trouver des secours qui pussent le replacer sur le trône de ses pères. Pharandsem eut bientôt à soutenir un nouveau siége dans sa forteresse : cette fois, elle fut

moins heureuse; la trahison facilita les succès des Persans, et Pharandsem fut livrée à Sapor, qui la fit mettre à mort, vers l'an 368.

S. M—N.

PHARASMANE Ier., roi d'Ibérie, fils de Mithridate, était déjà sur le trône en l'an 35 de J.-C. Zénon, fils de Polémon Ier., roi de Pont, qui régnait en Arménie sous le nom d'*Artaxias*, mourut vers cette époque; et Artaban III, roi des Parthes, profita de cet événement pour entrer dans l'Arménie, dont il donna la couronne à son fils Arsace. Peu satisfait de ce succès, il attaqua l'empire romain, et fit des irruptions dans la Cappadoce. Cependant beaucoup de Parthes, mécontents du joug tyrannique de leur roi, demandèrent à Tibère un autre souverain, pris parmi les princes du sang royal qui étaient en otage à Rome. Phrahate, désigné pour roi des Parthes, mourut en Syrie avant d'avoir pu faire aucune tentative, et il fut remplacé par Tiridate. En même temps, l'empereur, pour occuper Artaban sur tous les points, et l'empêcher d'être secouru par son fils Arsace, roi d'Arménie, donna les états de ce dernier à Mithridate, frère de Pharasmane, roi d'Ibérie, et engagea celui-ci à faire une irruption en Arménie. Pour cet effet, on lui envoya, ainsi qu'au roi des Alains, de fortes sommes d'argent. Leurs troupes réunies entrèrent bientôt en campagne; et Arsace, trahi par ses ministres, fut contraint d'abandonner Artaxate sa capitale, qui tomba au pouvoir de ses ennemis, et il périt lui-même. Alors Artaban donna une puissante armée à Orodès, un autre de ses fils, y joignit le titre de roi, et l'envoya en Arménie pour y venger son frère. Le roi Parthe fit aussi faire de grandes k d'hommes chez les Sarmates vivaient au nord du mont Cau Pharasmane en fit, de son c chez d'autres tribus de la m nation; et, maître des défilés casiens, il les ouvrit aux Sarn de son parti, les fermant à ceu étaient à la solde d'Artaban. C ci obligés de parcourir un long cuit pour gagner les Portes Alba nes, qui n'étaient pas d'ailleurs passage facile à cette époque de née, ne purent arriver assez à t pour soutenir Orodès. Les a parvenus plutôt sur le théâtr la guerre, et renforcés par troupes albaniennes, rejoign Pharasmane, déjà en présence rodès. Celui-ci, inférieur en fo voulait éviter le combat; mais rasmane le réduisit à la nécessité vrer la bataille: elle fut sanglant deux rois s'attaquèrent en pers et combattirent long-temps l'un tre l'autre: à la fin Pharasmane dangereusement Orodès, qui fut plètement défait: les siens, le cr mort, prirent la fuite de tous Une nouvelle armée parthe vint tôt renouveler la guerre: Ar la commandait en personne; fut pas plus heureux que son l'avantage resta encore aux Ibé Artaban ne perdait pourtant l'espoir de conserver l'Armén de combattre encore une fois rasmane; mais une diversion o par Vitellius, gouverneur de S qui entra en Mésopotamie, le de voler à la défense de ses et d'abandonner l'Arménie au de Pharasmane. Nous ignoro que le roi d'Ibérie fit ensuite, qu'en l'an 47: il instruisit alors pereur Claude, des guerres c qui déchiraient l'empire des Pa

après la mort d'Artaban, pensant que c'était le moment favorable pour rétablir sur le trône d'Arménie, son frère Mithridate, qui avait été déposé par Caligula, et pour expulser les Parthes qui s'étaient depuis emparés de ce pays. Pendant que le roi des Parthes, Vardanès, faisait la guerre dans la Bactriane, les troupes réunies des Romains et des Ibériens fondirent sur l'Arménie: le gouverneur Domitius ne put leur résister, et Mithridate fut rétabli sur son trône. Les inquiétudes qu'un fils ambitieux et dénaturé inspira bientôt après à Pharasmane, rompirent l'union entre deux frères, et causèrent la perte du roi d'Arménie. Pour se débarrasser de son fils Rhadamiste, qui était impatient de régner, il lui fit espérer la couronne d'Arménie. Ce jeune prince, d'accord avec lui, feignit d'être maltraité par sa belle-mère, et se retira, en 51, auprès de son oncle Mithridate, qui lui fit épouser sa fille Zénobie. Rhadamiste s'attacha, pendant son séjour en Arménie, à se concilier l'amitié des grands; puis il retourna en Ibérie, comme s'il était raccommodé avec son père. Celui-ci, alors, sous un vain prétexte, déclara la guerre à son frère, et donna le commandement de son armée à Rhadamiste. Mithridate n'eut que le temps de s'enfermer dans Gornéas, place où il y avait une garnison romaine, et qui passait pour inexpugnable; mais Pompée qui y commandait, se laissa corrompre par argent, et, malgré l'opposition du lieutenant Casperius, il obligea Mithridate à sortir du fort et à faire la paix avec les Ibériens. Ce malheureux monarque fut d'abord traité avec quelques égards; mais il ne tarda pas à être chargé de fers, et Pharasmane donna l'ordre de le mettre à mort. Rhadamiste, qui avait juré de le préserver du fer et du poison, le fit étouffer pour ne pas violer son serment: il traita de même sa sœur, femme de Mithridate, et ses enfants. Lorsque cette sanglante catastrophe fut connue dans l'empire Romain, elle y causa une horreur universelle. Ummidius Quadratus somma Pharasmane de retirer ses troupes de l'Arménie, refusant de reconnaître Rhadamiste pour roi. Jul. Pelignus, qui commandait dans la Cappadoce, se joignit, au contraire, au fils de Pharasmane, le pressa de se faire reconnaître par les Arméniens, et assista à son couronnement. Malgré cela, Helvidius Priscus quitta la Syrie avec une légion, et eut bientôt soumis une partie de l'Arménie; mais il fut rappelé peu après, pour ne pas causer d'ombrage aux Parthes. Cette démarche n'empêcha pas ces derniers de faire des préparatifs de guerre. Vologèse, qui régnait alors, envahit en peu de temps presque toute l'Arménie, chassa les troupes ibériennes, et fit déclarer roi son frère Tiridate. L'hiver amena la retraite des Parthes: Rhadamiste rentra dans son royaume, et traita les Arméniens en rebelles. Sa cruauté les révolta; le soulèvement fut universel, et ce prince fut obligé d'abandonner Artaxate. Trop vivement poursuivi pour qu'il pût espérer de sauver sa femme Zénobie, qui était grosse, il la poignarda, et la précipita lui-même dans l'Araxe: elle fut sauvée par quelques bergers, qui la conduisirent à Tiridate, déjà rentré en Arménie. Le prince Arsacide la traita en reine (1). La guerre dura encore long-

(1) On sait que cet événement a fourni le sujet d'un des chefs-d'œuvre de la scène française (*Voy.* CRÉBILLON, XIII, 207).

temps entre les deux compétiteurs : Rhadamiste perdit et reconquit plusieurs fois l'Arménie. Enfin, privé de tout espoir, il revint dans l'Ibérie, où son ambition inspira de telles inquiétudes à son père, que celui-ci le fit tuer quelques années après, sous le règne de Néron, vers l'an 54. Pharasmane continua de rester en état d'hostilité contre Tiridate et les Parthes : en l'an 58, à l'instigation de Corbulon, il tenta une nouvelle invasion en Arménie. Nous ignorons quelle en fut l'issue. Depuis cette époque, il n'est plus question de Pharasmane dans l'histoire. On ne trouve aucune mention de ce roi dans les Annales géorgiennes. — PHARASMANE II, roi d'Ibérie ou de Géorgie, qui, selon la chronologie géorgienne, commença de régner en l'an 72, était fils de Bartos, et posséda après lui la forteresse d'Armazi, appelée par les Grecs, *Armoziche*, tandis que Kaos, fils de Khartham, régnait dans une autre partie de la Géorgie. Du temps de Pharasmane II, le roi d'Arménie Erovant (en géorgien, *Iarvand*), fit une irruption dans l'Ibérie, prit les villes de Tzounda et d'Arthani, et soumit tout le pays jusqu'au Cyrus (en géorgien, *Miknari*). Pour maintenir le pays dans sa dépendance, le roi d'Arménie, dit la chronique, laissa dans la ville de Tzounda, une garnison composée d'hommes sauvages, issus de la race des démons des forêts; et depuis elle fut appelée *Khadjatouni*, c'est-à-dire, *La demeure des Satyres*. Cette tradition, déguisée sous un air fabuleux, n'en est pas moins une preuve de la conquête de la Géorgie par les Arméniens, et de l'horreur que leur domination inspira aux vaincus. Le mot *Khadjatouni*, en arménien, *Khadchadoun*, signifie littéralement, *Demeure des Braves*. Ce nom indique tout simplement que le roi d'Arménie, en quittant le pays, y laissa une garnison composée des hommes les plus braves de son armée, pour le contenir dans l'obéissance. Pharasmane resta en effet dans la dépendance d'Erovant. Ce dernier, qui n'était pas légitime possesseur du trône d'Arménie, mais qui en avait dépossédé le véritable héritier Ardaschès, fut attaqué, vers l'an 78, par ce prince, qui revint de Perse avec une puissante armée commandée par le connétable Sempad de la race des Pagratides. Pharasmane fut un des rois qui amenèrent du secours à Erovant. Il était à la bataille qu'Ardaschès et Sempad livrèrent à Erovant, au bord de l'Araxe, sous les murs d'Erovantaschad, sa capitale. Pharasmane, au rapport de l'historien arménien, Moyse de Khoren, se battit d'abord avec beaucoup de courage; mais quand tous les seigneurs arméniens eurent abandonné Erovant, il fut obligé de prendre la fuite. Pharasmane régna à Armazi jusqu'en l'an 87 : son fils Asork lui succéda. — PHARASMANE III succéda, en l'an 113, à son père Hamazasp, sur le trône d'Armazi. C'était un prince renommé par son courage. Mithridate (en géorgien, *Mirdat*), qui régnait dans l'autre partie de la Géorgie, voulut, à l'instigation du roi de Perse, se rendre maître de ses états. Pour y réussir plus facilement, il résolut de s'emparer de sa personne dans un festin où il l'invita. Pharasmane, averti, ne s'y trouva pas. Les deux rois furent dès-lors ennemis irréconciliables. Mithridate appella les Persans à son secours, et Pharasmane les Arméniens. Comme le premier était très-dur et très-cruel, tandis que Pharasmane était

i affable autant que brave et dans l'art de la guerre, celui- seulement l'avantage sur son ire. La plus grande partie ets de ce dernier se joignit Pharasmane. Mithridate fut , et ses états furent donnés nabaze, brave guerrier, qui eva l'enfance de Pharasmane. ant Mithridate, qui s'était ré- n Perse, revint bientôt avec ssante armée : aussitôt que d'Armazi en fut informé, mbla les Géorgiens et les ens, et vint présenter la e à son adversaire dans les de Rekhani. Mithridate et ans y furent vaincus; Pha- e et son connétable Pharna- firent des prodiges de valeur: mier immola même de sa n général persan, nommé schir. Cependant Mithridate ore une expédition en Géor- fut battu à Djaschtchvi, dans nage de Mtskhitha. Les Per- ses, espérant de vaincre Pharas- , eurent recours à la trahison ; rinrent à le faire empoison- Mithridate fut alors rétabli sur ne : non-seulement il pos- a partie de la Géorgie dont il hérité de ses pères ; mais en- fut maître de celle qui appar- à Pharasmane, et il en donna vernement à un de ses officiers. rnabaze emmena mène, la veuve et le fils de mane, qui se nommait Adam; urent bien reçus, et ce dernier même la fille du roi d'Armé- est vers l'an 122 que la chro- e georgienne place la mort de mane III. — Pharasmane IV fils d'Adam, dont nous venons rler. La chronologie géorgien- nous ne pouvons garantir, soit ici, soit ailleurs, met son avénement en l'an 125; ce qui, comme on le verra bientôt, est impossible. Son père le laissa, âgé d'un an, sous la tutelle de sa sœur Ghadani. Les historiens géorgiens n'ont conservé la mémoire d'aucun des événements arrivés sous son règne; ils placent sa mort en l'an 182. Il eut pour successeur son fils Hamazasp. Pharasmane IV doit être le roi d'Ibérie, du même nom, qui vivait sous le règne d'Hadrien, et qui, en l'an 130, refusa de visiter cet empereur, lequel était en Orient, et avait alors invité tous les princes de l'Asie à venir le trouver en Cappadoce. Mais il s'en repentit plus tard, et il envoya des ambassadeurs à Hadrien, qui les traita honorablement. En l'an 134, les Alains, à l'instigation de Pharasmane, firent une irruption dans la Médie et dans l'empire romain; mais les présents de Vologèse, roi des Parthes, et les menaces d'Arrien, gouverneur de la Cappadoce, les forcèrent bientôt à la retraite. Vologèse envoya une ambassade à Rome, pour s'y plaindre de Pharasmane, qui avait été la cause de cette invasion. Afin d'apaiser le ressentiment de l'empereur, Pharasmane se rendit à Rome avec sa femme et son fils; il y fut bien traité, et reçut de magnifiques présents. De plus, l'empereur agrandit ses états, lui donna un corps de cinq cents hommes de troupes et un éléphant, lui permit de sacrifier dans le Capitole, et lui fit élever une statue équestre dans le temple de Bellone. Pharasmane revint encore à Rome, sous le règne d'Antonin-le-Pieux. Nous sommes fort portés à croire qu'il s'est introduit quelque erreur dans la chronologie géorgienne, et que ce prince est le même que celui dont

nous avons déjà parlé sous le nom de Pharasmane III, et que Pharasmane IV était son petit-fils. De nouvelles découvertes peuvent seules résoudre cette difficulté. — Pharasmane V, fils de Barsabakhar, succéda, en l'an 405, à son frère Tiridate: il chassa les Persans de la Géorgie, et mourut peu après, en l'an 408. — Pharasmane VI, succéda, l'an 528, à Pacorus; sous son règne les Persans ravagèrent plusieurs fois la Géorgie. — Pharasmane VII, successeur et neveu du précédent, monta sur le trône en l'an 532. Il ne fit rien de remarquable, mourut en l'an 557, et eut pour successeur Pacorus II.

S. M—n.

PHARNABAZE (en géorgien, *Pharnavaz*) est le nom d'un ancien roi d'Ibérie, pays de l'Asie, qui porte actuellement le nom de Géorgie. C'est d'après ce prince, dont on ne trouve aucune mention dans les auteurs grecs et latins, que les Géorgiens appellent *Pharnabaziani* la première dynastie de leurs rois. Il est fort difficile de déterminer, avec précision, l'époque véritable à laquelle il vivait: l'état d'imperfection et d'altération où se trouvent maintenant les annales géorgiennes, en est la cause. Ces annales placent le régne de Pharnabaze cent quatre-vingt-huit ans avant celui d'Artag, qui occupa le trône une vingtaine d'années. Ce dernier ne peut être autre que le roi d'Ibérie appelé Artocès par les auteurs anciens. Les Géorgiens placent Artag, soixante ans environ avant J.-C.; et c'est en l'an soixante-cinq, qu'Artocès, allié de Tigrane et de Mithridate Eupator, soutint la guerre contre Pompée, qui le vainquit. L'identité des deux personnages est donc parfaite; et l'on peut en déduire avec assez de vraisemblance l'époque de Pharn
En admettant donc cette d
nous tomberons vers l'an 250
J.-C., pour l'époque de la fon
du royaume de Géorgie. A-p
vers le même temps, les Ar
se déclarèrent indépendants
le règne d'Antiochus-le-Dieu,
Syrie; ce qui est encore co
au témoignage des chronique
giennes, qui disent que Phar
commença de régner sur la
du temps d'Antiochus, roi
sourasthan (la Syrie), et qu
son feudataire. Ainsi l'on peu
der cette détermination comm
certaine. Voici maintenant ce
Géorgiens racontent du pren
leurs rois. Jusqu'à l'époque d
sion d'Alexandre en Asie, la
gie avait été gouvernée par
nastes (en géorgien, *mamas*
qui dépendaient du roi de
Cette contrée, comme les autr
vinces de l'empire Persan,
joug du conquérant. Le dyna
mar, qui résidait à Mtskhitl
cienne capitale du pays, fut t
neveu Pharnabaze, âgé seule
trois ans, fut sauvé par sa n
était Persane. Elle le cacha
montagnes du Caucase: Pha
y resta long-temps, à caus
terreur que lui inspirait un
nommé Azon, qui avait été
par les Grecs du gouvernen
pays. Cependant, à-la-fin
solut de se révolter; il re
secours de Koudji, prince d
d'Egrisi ou la Colchide: b
d'Osi ou Alains, et de L
Lesghiz, se joignirent à lu
même renforcé par des Gr
contents d'Azon. Bientôt il
son adversaire, qui fut vain
les Géorgiens se soulevèrent
métropole fut conquise, et

de
la
ile.
yer
roi
me
une
gou-
des
ion de
reçu des
ruption
; mais
: il fut
bataille où
la portion de la
qu'il avait conservée, fut
par Pharnabaze. Quand
fut paisible possesseur des
qu'il avait délivrés par son
du joug des étrangers, il
de leur organisation inté-
Il divisa son royaume en huit
s, dont il confia l'adminis-
à des gouverneurs-généraux
orgien, *eristhavi*). Koudji, qui
aidé à vaincre Azon, reçut le
nement ou plutôt la souve-
féodale de la Colchide et de
nie; le roi lui fit épouser sa
et l'éleva au-dessus des autres
neurs ou *eristhavi*, en lui con-
le titre de *spaspeti* ou con-
e. Pharnabaze fit ensuite rele-
murailles de Mtskhitha, cons-
un grand nombre de villes
forteresses, et rendit le pays
rissant. Il mourut à l'âge de
te-cinq ans, après un règne de
cinq ans: son fils Sourmag lui
Ce nom est sans doute le mê-
celui de Sauromaces, qu'Am-
Marcellin donne à un roi de
e, qui vivait dans le quatriè-
cle. — PHARNABAZE, autre roi
e, vivait en l'an 37 avant
, quand Marc-Antoine le trium-
vir entreprit son expédition contre les Parthes. P. Canidius Crassus, lieutenant d'Antoine, fut chargé de conduire une armée contre le roi d'Iberie. Ce prince fut vaincu. Contraint de faire alliance avec Canidius, il le suivit avec ses troupes pour marcher contre Zoberès, roi d'Albanie, qui fut aussi battu, et forcé de se joindre à eux contre les Parthes. C'est là tout ce que nous savons de ce Pharnabaze, dont il n'est pas question dans les Annales géorgiennes. S. M—N.

PHARNACE Ier., roi de Pont, monta sur le trône après son père, Mithridate V, vers l'an 184 avant J.-C. Ce prince, dont les historiens parlent comme du plus injuste des rois, inquiéta, pendant son règne, tous les souverains de l'Asie-Mineure. Il entra d'abord dans la Paphlagonie, où il se rendit maître de Sinope, qui avait été libre jusqu'alors; et il en fit sa capitale. Les Rhodiens, alliés de Sinope, envoyèrent une ambassade à Rome, pour faire rendre la liberté à leurs confédérés. Cette démarche n'eut aucun succès: les menaces des Romains n'effrayèrent point cet ambitieux, qui entra dans les états d'Eumène, roi de Pergame, allié de la république. Celui-ci envoya aussi une ambassade au sénat, pour se plaindre de la conduite de Pharnace; et, en attendant, pour résister à l'invasion, il fit alliance avec Ariarathe, roi de Cappadoce. Leurs efforts réunis déjouèrent les projets du roi de Pont, qui, pour ne pas attirer contre lui les armes des Romains, envoya une ambassade à Rome, afin d'y représenter les deux monarques alliés comme agresseurs. Marcius ayant été chargé par le sénat de régler ces différends, trouva les trois rois

campés dans les plaines d'Amisus. Par son ordre, Eumène et Ariarathe renvoyèrent leurs troupes en Galatie : mais Pharnace ne voulut pas prendre part à des conférences où se trouvait Eumène, qu'il détestait. Il y envoya ses ambassadeurs, qui firent tant de difficultés, qu'on ne put rien conclure. Marcius s'en revint à Rome, et la guerre continua. Eumène rentra aussitôt en campagne, pour arrêter la marche de Léocrite, général du roi de Pont, qui, avec dix mille hommes, ravageait la Galatie. Il ne put arriver assez à temps pour l'empêcher de prendre Tius, dont la garnison fut passée au fil de l'épée. Pharnace était parvenu à engager dans sa querelle Seleucus IV, roi de Syrie, fils d'Antiochus-le-Grand. Déjà ce prince s'était avancé, jusqu'au pied du mont Taurus, quand les ambassadeurs romains, qui étaient à sa cour, lui rappelèrent que le traité conclu entre son père et la république l'empêchait d'aller plus loin. Lorsque le roi de Pont se vit privé de ce secours, se sentant trop faible pour résister aux deux rois soutenus par les Romains, il prit le parti de demander la paix : elle fut conclue à la condition qu'il retirerait ses troupes de la Galatie, et renoncerait à l'alliance des Galates ; qu'il abandonnerait la Paphlagonie, rendrait les places qu'il avait enlevées à Ariarathe, et restituerait de fortes sommes à Eumène, à Ariarathe et à Morzias, leur allié. Mithridate, prince arménien, qui avait suivi le parti de Pharnace, paya 300 talents à Ariarathe. Artaxias, souverain de la grande Arménie, et Agesilochus, dynaste dont les états nous sont inconnus, furent compris dans le traité. Quant à Pharnace, il resta en possession de Sinope, qui depu partie du royaume de Pont. Ce fut conclu en l'an 178 avant J Depuis cette époque, il n'est question de Pharnace dans l'his il mourut, vers l'an 157 avant Son fils, Mithridate VI Ever fut son successeur. On ne co aucune médaille qu'on puisse buer avec certitude à ce roi. M conti en a cependant placé le trait dans son *Iconographie gr* (tome II, p. 129, pl. 42), d' un médaillon d'or du grand de Toscane. L'authenticité de pièce unique est fort douteuse présente un revers si insolite sa présence seule suffit pour e de vifs soupçons. Nous en diso tant d'un médaillon d'argent collection de Pembroke, qui sente un revers pareil : nous cr que le savant antiquaire a céde facilement au plaisir de plac portrait de plus dans sa colle

S. M—

PHARNACE II, roi de l était fils du célèbre Mithridat pator (*Voy.* MITHRIDATE, X 151). A peine ce monarque a cessé de vivre, que Pharnace venu roi par un parricide, pressa d'envoyer à Pompée le de son père, remettant sa per et sa couronne à la discréti général romain, lui demand Pont, son héritage paternel, o le royaume de Bosphore, pay quis par son père, et qui ava possédé par son frère Mac Les Romains ne pouvaient lui accorder le Pont, déjà en province. Aussi Pompée, décernant le titre d'ami et du peuple romain, lui donna Bosphore, dont il était déjà e session. Il n'en excepta que la v

rus ; la plupart des villes du Pont et de la Cappadoce subirent le joug : le roi pénétra même en Bithynie. Calvinus, à qui César avait laissé le soin de défendre l'Asie, s'avança pour arrêter le torrent. Ses troupes, jointes aux forces de Dejotarus et d'Ariobarzane, marchèrent droit à la rencontre de Pharnace, campé à Nicopolis, dans la Petite-Arménie. Calvinus voulut d'abord terminer la guerre par des négociations ; mais les prétentions du roi de Pont, qui voulait la restitution du royaume de son père et la Petite-Arménie, étaient si exorbitantes, qu'il fut impossible de s'entendre. Il fallut en venir aux mains. Les nouvelles levées, et les troupes asiatiques de Calvinus, ne purent tenir contre Pharnace. La défaite des Romains fut complète ; et Calvinus, avec les débris de son armée, traversa les montagnes de la Cappadoce, pour gagner l'Asie proconsulaire, où il prit ses quartiers d'hiver, pendant que le vainqueur s'emparait d'Amisus et des autres villes du Pont, qui ne s'étaient pas encore soumises. Une fâcheuse nouvelle vint arrêter ce prince au milieu de ses exploits : il apprit la révolte d'Asandre, qu'il avait laissé pour gouverneur du Bosphore, où il espérait se faire reconnaître roi par les Romains. Le roi de Pont se disposait à aller réduire Asandre, quand il apprit que César, après avoir terminé la guerre d'Alexandrie, était passé dans la Cilicie, et que déjà il s'avançait vers l'Arménie. Pharnace voulut arrêter César par des ambassadeurs : celui-ci, doutant de sa sincérité, refusa de l'entendre, et marcha sans s'arrêter, quoiqu'il n'eût que peu de troupes avec lui, la sixième légion, qu'il amenait d'Égypte, et les restes du corps de Cal-

vinus. Bientôt les deux armées furent en présence, auprès de Zela, dans les lieux mêmes où Mithridate avait autrefois vaincu Triarius. L'aspect de ces lieux, si funestes aux Romains, et encore ornés des trophées qui y avaient été consacrés aux dieux par son père, ainsi que la supériorité de ses forces, remplirent Pharnace d'espoir. Sa cavalerie et ses chars armés de faux attaquèrent bientôt, et mirent en désordre les troupes asiatiques de César; mais ses vieux légionnaires rétablirent le combat, et la victoire se déclara pour les Romains. Dans un même jour César reconnut et vainquit l'ennemi; et la marche des événements fut si rapide, qu'il put avec raison proférer ces paroles devenues si célèbres: *Veni, vidi, vici.* Les trophées de César vengèrent, après trente ans, les revers de Triarius. Le roi de Pont ne fut pas inquiété dans sa retraite. Tous les pays qu'il avait envahis, rentrèrent sans résistance sous la domination romaine, tandis qu'il s'enfermait dans les murs de Sinope. Calvinus, que César avait chargé de terminer la guerre, vint l'y assiéger, et le réduisit bientôt à capituler. Ce prince, obtint pour toute condition, la faculté de regagner le Bosphore, avec mille cavaliers, qui ne l'avaient point abandonné. Il ne tarda pas à passer la mer pour aller combattre le rebelle Asandre. Un renfort de Scythes et de Sarmates, qui vinrent le joindre alors, le mit en état d'entrer en campagne. Théodosie et Panticapée furent prises: il livra bataille à Asandre, et fit des prodiges de valeur dans cette action décisive; mais, à la fin, il tomba percé de coups, laissant l'empire à son rival. Il était alors âgé de cinquante ans; il en avait régné quinze, depuis la mort de son père jusqu'en l'a avant J.-C. Son fils Darius fut dans la suite roi de Pont par Ant Sa fille Dynamis épousa le re Asandre, et, après sa mort, ur tre rebelle, appelé Scribonius, fin Polémon Ier., roi de Pon existe au cabinet du roi, une médaille d'or de Pharnace, la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛ ΜΕΓΑΛΟΥ ΦΑΡΝΑΚΟΥ (*Du g roi des rois Pharnace*); elle e l'an 243 de l'ère du Bosphore répond à l'an 57 av. J.-C. S. M

PHAVORINUS. (Varinus). V VORINUS.

PHAYER (Thomas), na comté de Pembroke, s'était d'a destiné au barreau, pour leq avait fait de bonnes études l'université d'Oxford : il s'at ensuite au collége des avoca Lincoln's-Inn, à Londres. Il dégoûta bientôt, alla prendr degrés en médecine dans la université, et se fit une grande tation sous le règne de Henri Fixé à Kilgarram dans le brokshire il y pratiqua so avec beaucoup de succès jusq mort, arrivée en 1560. Ses p paux écrits roulent sur la pes furent composés à l'occasion maladie contagieuse qui fais grands ravages. Jean Stow, décrite dans sa chronique, r qu'elle consistait dans une sue traordinaire qui venait à la suit profond sommeil, pendant le malade perdait la parole et l naissance, qu'il ne recouvra pour tomber dans les angoisse mort. Peu de jours, quelquefois peu d'heures, suffisaient pour l duire au tombeau. Elle n'att guère que les hommes dans la de l'âge, de trente à quarant

:t les plus robustes. Il en pé-
: jusqu'à mille par semaine
a seule ville de Londres. Les
ırds, les enfants et les femmes
urent point atteints. Cette ma-
dura depuis le milieu d'avril
. jusqu'après le mois de sept.,
d'affreux ravages. C'est à ce
que Phayer publia, en 1544,
ois ouvrages suivants : *Traité
:é de la peste, de ses symp-
s et de ses remèdes. — Des-
on des veines du corps humain
l'usage de la saignée. — Des
dies des enfants.* On a du
: auteur : *Remèdes et ordon-
s de médecin*, publiés par
Holland, 1603. — *Régime
e*, traduit du français, Lon-
in 8°., 1544-46. Cet habile mé-
cultivait la poésie latine, dans
oments de loisir; et il avait
t neuf livres de l'Énéide et une
du dixième, qui furent pu-
en 1584, par Thomas Payne,
médecin, qui s'était chargé de
ner cette traduction. Phayer
:re composé un *Traité de la
e des esprits*, que quelques-uns
ent à Fitz-Herbert, célèbre
rat du même temps. T—D.

ÉBUS. *V.* GASTON.

EDON, philosophe grec, était
ans la ville d'Élée, d'une fa-
illustre. Ayant été fait prison-
lans sa jeunesse, il fut vendu
marchand d'Athènes, qui ne
: pas de l'employer à un mé-
ame. Socrate le vit un jour
r la maison de son maître :
e de sa physionomie agréable
rtuelle, il engagea Criton ou
ade à le racheter, et l'admit au
re de ses amis et de ses disci-
Phédon s'attacha dès ce mo-
à Socrate, dont il suivit les le-
avec Aristide : il lui resta fi-
dèle dans le malheur, le visita chaque jour dans sa prison, et ne le quitta qu'après lui avoir fermé les yeux. Après la mort du philosophe, Phédon retourna dans sa patrie, où il s'appliqua, suivant l'exemple de son maître, à l'enseignement de la morale. Son école, qui a donné naissance à la secte Éléatique, passa bientôt sous la direction de Plistène ou de Stilpon : Ménédème leur disciple, la transporta depuis à Erythrès, d'où elle prit le nom d'Érythréenne (*V.* MÉNÉDÈME). Phédon avait, dit-on, composé deux dialogues, *Zopire* et *Sineus*, et quelques autres opuscules; mais du temps de Diogène-Laërce on doutait déjà qu'il en fût l'auteur. C'est donc moins à ses ouvrages qu'à sa tendresse pour Socrate que Phédon doit sa célébrité. Platon l'a immortalisé en donnant son nom à l'admirable Dialogue dans lequel il a développé avec tant d'éloquence les preuves de l'immortalité de l'ame. Un philosophe moderne a rendu le même honneur à la mémoire du vertueux disciple de Socrate (*V.* MENDELSSOHN, XXVIII, 280). W—S.

PHÈDRE (*JULIUS PHÆDRUS*), célèbre fabuliste latin, était natif de Thrace, suivant les uns, et plus probablement né sur les frontières de Grèce, du côté de la Macédoine, ce que semble indiquer son nom purement grec : *Phaidros* (brillant). On ignore les circonstances de son esclavage. Amené jeune à Rome, il fut affranchi par Auguste, mais n'obtint pas la même considération sous son successeur, que son caractère ombrageux empêchait d'être ami des gens de lettres. Il fut persécuté par Séjan, soit que ce ministre odieux d'un tyran ait vu une censure indirecte de ses vices dans les éloges que Phèdre fait de la vertu; soit qu'en effet

quelques-unes des fables de celui-ci, telles entre autres que les *Grenouilles qui demandent un roi*, les *Noces du soleil*, aient été autant d'allusions malignes à la vieillesse de Tibère, au projet de mariage entre Livie et Séjan, etc. Averti par ces dures leçons, et menacé même après la mort de son persécuteur par d'autres ennemis puissants, il ne dut pas être tenté de publier ses Fables; ce qui semble expliquer jusqu'à un certain point le silence des contemporains, notamment de Sénèque, qui dit que les Romains n'avaient point encore de fabulistes. Phèdre eut pourtant des amis, entre lesquels il nomme Eutyque, Philète et Particulon, tous trois probablement affranchis, employés à la cour de Claude; ce qu'on peut juger par les noms grecs des deux premiers. On croit qu'il vécut jusqu'à la troisième année du règne de Claude, et mourut dans un âge fort avancé. Quoiqu'il nomme ses fables *Ésopiennes*, on ne peut pas dire qu'il ait pris Esope pour modèle. L'élégance et la pureté de son style, le choix de ses expressions, l'heureux tour de ses vers, le bon sens de ses moralités, lui auraient assuré la palme du genre, si La Fontaine ne la lui eût ravie : moins précis que son devancier, le bonhomme a bien plus d'enjouement, de variété, de grâce et d'abandon, et il porte à un bien plus haut degré la poésie du style. Van-Effen a caractérisé Phèdre par ces vers :

A l'esprit des Romains sa plume a retracé
Les utiles leçons d'un esclave sensé.
De ses termes choisis l'élégante justesse
Sert chez lui de grandeur, de grâce et de finesse.
Sans tirer de l'esprit un éclat emprunté,
Le vrai plaît en ses vers par la simplicité.

Ce jugement a été constamment celui des gens de goût. Quelques savants entr'autres Scriverius et Scioppius, ont ôté à Phèdre ses fables p donner à Nicolas Perotti, a que de Manfredonia : ce si paradoxe a été reproduit, siècle dernier, par J.-F. Chri est devenu l'objet d'une cont entre lui et Funck, qui lui a r d'une manière victorieuse. I livres de ces Fables étaient rest temps dans l'obscurité (1). F Pithou les rendit à l'admira l'Europe lettrée, en les tiran comme on l'a dit, de la bibli de Saint-Remi de Reims, m semblablement des débris de bibliothèque de Saint-Benoît re, pillée en 1562 par les cal et dont Pierre Daniel, bailli abbaye, avait sauvé ou rach ce qu'il avait pu de manus de livres rares (2). La prem tion a été imprimée à Troy Jos. Oudot, 1596, in-12, de te-dix pages. Les meilleures sont celles de Rigaut, déd président de Thou, 1617, i *Cum notis variorum*, 1667, *Ad usum Delphini*, 1675, d'Amsterdam, 1701, in-4 les notes de David Hoogstra Leyde, in-4°., 1727, par Bu et de Paris, in-12, 1742. encore celle qu'on doit aux s Philippe, publiée par Barl 1748, in-12, enrichie de n variantes et d'additions; l'éd Louvre, 1729, in-16, en tri caractères, rare et chère, à

(1) Il paraît pourtant qu'ils n'avaient p à-fait inconnus. Mais comme les manusc pas ponctués, et que les mots n'étaient p on en fit plusieurs copies, sans se douter q des vers; comme on peut le voir dans *antiquæ*, dans le *Romulus*, et surtout d de Beauvais, etc., dont la prose cons *Disjecti membra poëtæ*.

(2) Le manuscrit, actuellement l'uniq dre, se trouvait encore dans la biblioth Le Peletier de Rosambo, héritier des m

elle a paru celle d'Orléans, ouret de Villeneuve; celle du tier qui fait partie de la col- des Barbou, et sur laquelle t consulter l'article inséré par Lans le *Magasin encyclopédi-* un. VI, tom. 2, p. 440-449; e Deux-Ponts, in-8°., 1784; n enfin du P. Desbillons, im, in-12, 1786, avec de sa-, notes, et précédée de trois ations curieuses sur la vie et les de Phèdre et sur ses différen- tions, réimprimée à Paris, par s d'Adry, 1807, in-12. Sa- onné une traduction française se. de Phèdre, sous le nom nt-Aubin. Lallemant en a pu- e autre, en 1758, avec un ca- e raisonné des différentes édi- La traduction en vers par De- Paris, 1708, in-12, en est plus qu'élégante. Gross en a donné tre à Berne, 1792, in-12. Une ecente et beaucoup meilleure, e de M. Joly, Paris, 1813, in- Le traducteur a joint les fables les attribuées en 1811, à Phè- t dont nous allons dire un mot. assitti et Janelli se sont dispu- nneur d'avoir découvert dans iothèque royale de Naples, nuscrit de Perotti, qui conte- rente-deux fables inédites de e (V. PEROTTI). Cette décou- a été la cause d'un démêlé as- ui entre ces deux savants. Une ère édition où se trouvent les nes et les nouvelles, a été pu- Paris en 1812, in-8°.; et la année, les nouvelles fables ont primées séparément, avec une traduction en vers italiens, par M. Petroni; une autre en prose française par M. Biagioli, et les notes latines de l'édition originale, Paris, Didot l'aîné. Ginguené, auteur de la préface, paraît croire à l'authenticité de ces fables. Tous les savants n'ont pas été de cet avis. Heyne, bon juge en cette matière, n'a pu se persuader qu'elles fussent de Phèdre. Cette opinion paraît avoir prévalu. Les poètes français, qui, après La Fontaine, se sont bornés à imiter quelques fables de Phèdre, ont été plus heureux que ceux qui se sont imposé la tâche de les traduire toutes; on peut citer Richer, Rivery, Du Cerceau et M. Grénus. Entre les traductions étrangères, on distingue celle de Trombelli, en vers italiens, réimprimée à Paris en 1783, in-8°. Enfin rien n'a manqué à Phèdre, pas même les honneurs du travestissement: il les doit à un allemand, M. Karl Dieffenbach, dont le Phèdre travesti, *Travestirte Fabeln des Phædrus*, a paru à Francfort, 1794, 2 vol. in-12. N—L.

PHELIPEAUX (JEAN), docteur en théologie et chanoine de Troyes, était natif d'Angers, et fit ses études à Paris. On dit que Bossuet, l'ayant entendu argumenter en Sorbonne, en fut si content, qu'il le mit auprès de l'abbé Bossuet, son neveu, pour le diriger dans ses études. Phelipeaux fit, en 1696, le voyage d'Italie avec ce dernier. Ils se trouvaient à Rome, en 1697, au commencement de l'affaire du quiétisme; et l'évêque de Meaux les chargea d'y rester pour la suivre. On trouve plusieurs Lettres de Phelipeaux dans la Correspondance sur le quiétisme, insérée parmi les Œuvres de ce prélat: elles montrent avec quelle vivacité il avait épousé cette cause; et Bossuet fut

[illegible]

même obligé de lui écrire, pour l'engager à se donner moins de mouvement. *On ne pouvoit*, dit l'abbé Phelipeaux, dans une lettre du 24 juin 1698, *on ne pouvoit nous envoyer de meilleure pièce et plus persuasive que la nouvelle de la disgrace des parents et des amis de M. de Cambrai.* L'animosité de l'abbé Bossuet n'était pas moindre. Voici dans quels termes le neveu parlait de Fénélon à son oncle (Lettre du 25 novembre 1698) : *C'est une bête féroce, qu'il faut poursuivre jusqu'à ce qu'on l'ait terrassée et mise hors d'état de faire aucun mal.* On jugera, par ce seul trait, quel emportement les deux négociateurs ont dû mettre dans la poursuite de cette affaire. Une autre lettre, du 18 février de la même année, fournirait un nouveau moyen d'apprécier la modération et l'équité de Phelipeaux: *Je suis bien persuadé*, y disait-il, *qu'on ne doit jamais apporter ici* (à Rome) *aucune affaire de doctrine*; *ils sont trop ignorants et trop vendus à la faveur et à l'intrigue.* Un jugement aussi partial fait, ce semble, plus de tort à l'abbé Phelipeaux qu'à la cour de Rome. Dans la même lettre, Phelipeaux témoignait le desir de revenir en France; mais Bossuet n'approuva pas ce projet, et l'abbé resta dans Rome. Il paraît qu'il n'était pas toujours très-bien avec le neveu. Celui-ci surprit une correspondance que Phelipeaux entretenait, à son insu, avec l'archevêque de Paris (de Noailles). Il se plaint, à cette occasion, de Phelipeaux, et dit que *l'ambition et un peu de vanité lui occupent la cervelle* (Lettre du 17 février 1699). Outre les sollicitations et les démarches qu'il fut chargé de faire dans l'affaire du quiétisme, la correspondance de Bossuet montre qu'il rédigea des Mémoires, des Ré sur ces matières, et qu'il mit quelques écrits envoyés de F contre Fénélon. Il revint en I en 1699, avec l'abbé Bossu vêque de Meaux l'avait déjà chanoine de son église; il l plus official et grand-vicaire peaux paraît avoir été un instruit et un théologien ex mourut dans un âge avancé, l let 1708. On publia de lui, e des *Discours en forme de tations, sur le sermon de Christ sur la montagne*, Pa 12. Il avait laissé, en ma une Chronique des évêques de en latin; mais l'écrit qui a plus de bruit est sa *Relation rigine, des progrès et de la c nation du quiétisme*, 1732 in-8°., 2 parties, sans nom d de ville ni d'imprimeur. Il a commandé qu'on ne mît cet *tion* au jour que vingt ans mort. Ses intentions furent r On ne peut douter, dit M. nal de Bausset, que le but teur n'ait été de flétrir la ré de l'archevêque de Cambrai sant les fondements d'une fa dition. Son ouvrage, au juge même historien, *décèle la lité la plus marquée et l'a ment le plus odieux contre véque.* L'abbé de La Bletter pondit, mais seulement po concernait Mme. Guyon; s porte le titre de *Lettres de un ami sur la Relation du qu* il y a trois lettres, qui font te-quinze pages in-12. Le de Fénélon, petit-neveu de vêque, se proposait, dans temps, de venger la mémoir lat contre la Relation de Ph Il avait rédigé un écrit sur

le cardinal de Fleury, alors ier ministre, craignit de réveil- disputes, et exigea que le mar- ie publiât point son écrit : seu- it. pour calmer ses plaintes, crit la *Relation* par un juge- de la police et par un arrêt du il. P—c—t.

ÉLIPPEAUX (A. Le Picard officier d'artillerie, né en 1768 environs de la petite ville d'An- Poitou, appartenait à l'une des ncienes familles de cette pro- . Son pere, officier au régiment ury infanterie, l'ayant laissé or- fort jeune, il fut envoyé de bon- re a l'ecole militaire de Pont- . où il fit d'excellentes études. en 1783, à celle de Paris, distingua par son aptitude et conduite. Buonaparte s'y trou- ors; ils étaient à-peu-près de ge, mais de caractères fort es : l'un gai, franc et ouvert; sombre, sauvage et renfermé -même : ils n'avaient de com- une fermeté qui tenait de la . Des occasions fréquentes de te le firent qu'accroître l'anti- qu'ils ressentaient (1). Dans ers concours où ils se trouvè- rivalité l'un de l'autre, Phé- ux obtint toujours l'avanta- tait d'usage de presenter cha- ée a Monsieur, comte de ce, quatre candidats pris par- s eleves les plus distingués; et ce prince en choisissait deux, aux- quels il donnait la croix du Mont-Carmel. Le nom de Phélippeaux se trouva le second sur la liste, et celui de Buonaparte le troisième : le premier fut préféré, et le dernier fut exclu. Ils se présentèrent ensem- ble à l'examen de 1785, pour l'ar- tillerie; ils furent reçus tous deux : mais l'ascendant de Phélippeaux ne se démentit point; il précéda immé- diatement son rival dans la promo- tion qui eut lieu. Il entra dans le ré- giment de Besançon; et se trouvant à Paris, en juillet 1789, il y comman- dait l'une des batteries qui devaient dissiper les attroupements formés sur la place Louis XV, si le baron de Bezenval eût fait son devoir. Chéri de ses camarades, Phélippeaux émi- gra, en 1791, avec grand nombre d'entre eux, et fit la campagne de 1792, sous les ordres des princes, frères du roi. Après le licenciement de leur armée, il passa à celle de Condé, et y servit, en 1793 et 1794, dans la compagnie noble d'artillerie. Les subsides que les Anglais s'enga- gèrent à fournir annuellement, don- nèrent, en 1795, les moyens de lever des régiments de différentes armes. Il y en eut un, recruté de canonniers français, qui permit de retirer la plupart des anciens officiers, des der- niers rangs où leur dévouement les avait fait descendre, et dont ils rem- plissaient les fonctions avec zèle. Ils se livraient aux soins et aux travaux qu'exigeait la nouvelle formation, lorsque le prince de Condé con- çut le dessein d'envoyer en France trois de ces officiers, pour servir sous les ordres de M. le Veneur, qui com- mandait au nom du roi, dans le Ber- ri, l'Orléanais, le Blésois, le Ven- dômois, la Touraine, etc. M. de Manson, officier général du plus

(1) [illegible] M. de [illegible] Herz [illegible], général autri- [illegible] ses talents et du génie de [illegible] vant à l'auteur de cet ar- [illegible] premier grade parmi [illegible] entre eux, d'arrêter, du [illegible] de l'ini- [illegible] laires, mais [illegible] parce [illegible] ils [illegible] étaient

grand mérite, désigna Phélippeaux et MM. Duprat et Beaumanoir de Langle. Ils partirent le 15 octobre, se dirigèrent sur Orléans, et s'appliquèrent d'abord à connaître les ressources de leur parti, tant dans la ville que dans les pays adjacents. En février 1796, ils eurent le bonheur de délivrer en plein midi, à trois lieues d'Orléans, trois émigrés de la maison du comte d'Artois, qui avaient été pris à l'Ile-Dieu, et que l'on conduisait à Paris pour y subir leur jugement. Cette petite entreprise leur fit d'autant plus de plaisir que c'était leur coup d'essai, et que le succès ne coûta pas une goutte de sang. Phélippeaux, employé dans le haut Berri, sut mettre à profit l'influence que lui donnait son grand caractère, aidé de la mémoire de l'ancien archevêque de Bourges (2), prélat chéri et vénéré dans son diocèse, et que la ressemblance des noms faisait regarder comme son parent. Il fut nommé adjudant-général, en avril 1796, et leva un corps de royalistes, à la tête duquel il s'empara de Sancerre, ville importante par sa position et par les magasins qu'elle renfermait. Il livra encore divers combats, où il remporta toujours l'avantage. Le but de l'entreprise dont il était chargé, était à-la-fois de donner, dans l'intérieur, plus d'extension au parti du roi; et de faire, en faveur de la Vendée, une diversion que l'on jugeait être devenue nécessaire, depuis que l'on avait échoué, à Quiberon, dans la tentative de lui porter directement des secours. Mais l'éloignement de la source d'où émanaient les premiers ordres, les distances que les officiers eurent à franchir pour arriver sur les lieux où devaient éclater ces nouveaux soulèvements, les dispositions et les préparatifs nécessaires pour les mettre à même d'entrer en action, firent perdre un temps précieux; et, malgré toute leur activité, ils ne furent en état de se montrer qu'au moment où la Vendée succombait. Aussi ne tardèrent-ils pas à voir fondre sur eux toutes les troupes républicaines de l'armée de l'Ouest. Il leur était impossible, avec les faibles noyaux qu'ils commençaient à réunir, de tenir tête à un si grand nombre d'ennemis aguerris. Leurs corps furent surpris et dispersés. Ils retournèrent à Orléans, où ils s'efforcèrent de ranimer le zèle des chefs du parti royaliste, un peu déconcertés à l'aspect de la multitude des patriotes qui refluait contre eux. Dénoncés par deux traîtres qui avaient servi dans leurs rangs, ils furent arrêtés le 12 juin 1796, menés chez le général, interrogés d'une manière atroce, et conduits en prison. Phélippeaux y fut attaqué d'une maladie cruelle, qui le réduisit à la dernière extrémité. Il était à peine en convalescence, lorsqu'il fut jeté dans une charrette, chargé de chaînes, et envoyé à Bourges, sous l'escorte de trois cents hommes d'infanterie et de cavalerie, pour être livré aux tribunaux. Une de ses parentes (madame de Charnacé) lui facilita les moyens de s'évader. Il en profita, et eut le bonheur d'apprendre que ses deux amis (MM. Beaumanoir de Langle et Duprat) s'étaient, comme lui, échappés, l'un de Châteauroux, et l'autre d'Angers, où ils étaient détenus. Il resta en France jusqu'après le 18 fructidor, et rejoignit l'armée de Condé à Mareckdorf près du lac de

(2) George-Louis Phelypeaux d'Herbault, mort le 23 septembre 1787.

présenta au Temple, exhiba l'ordre du ministre, et le prisonnier lui fut livré sur-le-champ. Le pauvre geolier se méprenant à l'air de brutalité que Phélippeaux affectait pour mieux jouer son rôle, cherchait à l'adoucir en lui assurant que cet Anglais était au fond un brave homme, qui ne méritait pas d'aussi mauvais traitements. Phélippeaux avait, à quelque distance, un cabriolet, où il monta avec le prisonnier délivré. Ils se séparèrent alors des gendarmes, qui se dispersèrent : parvenus hors des barrières, ils trouvèrent une chaise de poste, dans laquelle ils se rendirent sur la côte à travers la Normandie. A leur arrivée à Londres, le peuple, dans son transport, dételа leur voiture, et la conduisit à bras au ministère. Sir Sydney se hâta de témoigner sa reconnaissance à son libérateur, en lui faisant obtenir le grade de colonel; et il se lia avec lui de l'amitié la plus étroite. Chargé d'un commandement dans la Méditerranée, il l'engagea à l'accompagner, le priant de ne pas se séparer de lui. Quelque avantageuse que fût cette proposition, Phélippeaux répugnait à y accéder, dans la crainte de laisser échapper, durant son absence, les occasions d'être utile au roi et à son pays : il ne voulut partir qu'après avoir consulté ses amis, qui s'empressèrent de lever ses scrupules. Phélippeaux eut part à tous les succès que Sydney Smith obtint alors dans la Méditerranée, et notamment à la prise d'un convoi important de vivres, d'artillerie et de munitions, qui longeait la côte de Syrie, tandis que Buonaparte traversait le désert pour aller attaquer Saint-Jean-d'Acre. L'amiral anglais ayant résolu de défendre cette ville, et n'ayant auprès de lui aucun officier ni du génie ni de l'artille-

rie, chargea Phélippeaux de la direction des opérations. Celui-ci répondit avec zèle à cette preuve de confiance. Les fortifications étaient vieilles, délabrées, et d'une enceinte trop vaste pour le nombre d'hommes destinés à les soutenir : les troupes n'étaient guère composées que de Turcs, nation qu'il voyait pour la première fois; et il n'avait que peu de jours pour se reconnaître. Cette position critique ne le déconcerta point. Il se retrancha dans une partie de la ville, en arrière d'une place qui servit d'esplanade à cette espèce de citadelle : il tira parti de pans d'anciennes murailles, de décombres, d'ouvrages en terre, pour se couvrir et pour diriger ses feux, et même de caves et de souterrains, pour suppléer les galeries de contre-mines d'où ses rameaux devaient prendre naissance; et il laissa des postes avancés dans la partie de l'enceinte qu'il avait négligée. Les Français se méprirent à la facilité avec laquelle ils percèrent ce premier cordon. Accoutumés à ne rencontrer que peu de résistance, ils crurent que cette conquête ne leur serait pas mieux disputée : mais ayant pénétré jusqu'à la grande place, ils furent salués d'un feu soutenu, qui les surprit, et mit un terme à leurs progrès. Leur étonnement redoubla lorsqu'ils s'aperçurent que les boulets qui pleuvaient sur eux, étaient des calibres des pièces que leur flotte devait leur amener. Cette découverte leur donna la première nouvelle de la défaite qu'elle avait éprouvée, et répandit parmi eux le découragement. S'étant, néanmoins, déterminés à convertir leur attaque de vive force en un siége en règle, ils s'avancèrent à la sape, et à la faveur de quelques couverts, jusqu'assez près de l'escarpe : mais ils é dépourvus de grosse artilleri les assiégés ayant fait sauter ouvrages par deux fois, ils n'l rent plus à lever le siége, le 2 1799, après 61 jours de tra ouverte. Phélippeaux épiait mouvements ; il saisit l'instai vorable, fit une sortie des deu de sa garnison, et tomba su avec impétuosité : cette attaq prévue augmenta leur troubl leur retraite ne fut bientôt qu'une déroute. Le vainqueur s posait à les suivre et à les har mais lui-même touchait au de sa vie. Il n'avait été secon aucun officier expérimenté, e vait eu que bien peu de jours faire ses préparatifs. Obligé trer dans les détails les plus tieux; de surveiller toutes les tions avant et durant le siége; présent partout et sur pied jour, il s'était épuisé de fatigu y succomba presqu'au mome l'ennemi venait de disparaître. I rut, à l'âge d'environ trente-u les uns disent d'une inflammati poitrine, les autres d'une m épidémique; on ajoute même, peste. Phélippeaux était petit, agile; avait de la régularité da traits, et une physionomie ou Son jugement était sain, son vif et pénétrant : il unissait la lution et l'activité à la prudem piquait, dans son service, d'une tualité qui pouvait paraître à ce yeux tenir de l'exagération. les connaissances exigées da corps auquel il appartenait, il beaucoup plus d'instruction qu n'a coutume d'en supposer, dans l'officier qui a reçu la mei éducation. Il est probable que, s vécu, l'expérience et l'habitud

commandement auraient mûri
ient naturel, et qu'il aurait
avec gloire une carrière dans
e la fortune ne lui a permis
e que le premier pas. On peut
quer que son nom n'a jamais
dans aucun bulletin français;
on a même affecté d'insinuer
défenseur de Saint-Jean-d'Acre
un ancien officier du génie.
quarte redoutait-il jusqu'à l'om-
rival de sa jeunesse? ou ne
il que son animosité contre
cherchant à anéantir son sou-
P—Y.

ELYPEAUX (Raimond-Bal-
marquis de), petit-fils de
peaux d'Herbault, secrétaire
, entra dans la carrière des ar-
vers 1671. Louis XIV lui don-
regiment *Dauphin-étranger*,
fit ensuite maréchal-de-camp.
ois d'avril 1698, il fut accré-
auprès de l'électeur Palatin et
s de l'électeur de Cologne,
alité d'envoyé extraordinaire;
il est probable qu'il ne fit
courte apparition à la cour
ier de ces princes. Pendant
à Cologne, il n'eut pas
n de prendre part à des né-
importantes: le rétablis-
des chanoines expulsés du
par suite de leur attache-
France, et les péa-
furent les principales
il eut à s'occuper. Il par-
la première à la sa-
de sa cour: quant à la se-

conde, les entraves qu'y mirent les Hollandais, et la nomination de Phelypeaux au poste d'ambassadeur de France auprès du duc de Savoie, l'empêchèrent d'en voir la conclusion. Il arriva à Turin au commencement de 1700. Pour attacher Victor-Amédée au parti de la France, Phelypeaux fut chargé de lui offrir le Milanez en échange du duché de Savoie, du comté de Nice et de la vallée de Barcelonette; mais cette proposition n'eut pas de suite, le duc de Savoie ayant refusé de céder le comté de Nice. L'année suivante, Phelypeaux négocia le mariage de la princesse de Piémont avec le roi Philippe V (*V.* Marie-Louise, XXVII, 91); et le 6 avril de la même année il conclut avec Victor-Amédée un traité de subsides, par lequel ce prince s'engageait à joindre un corps de dix mille hommes de ses troupes aux armées françaises et espagnoles, dont il devait avoir le commandement en qualité de généralissime, afin de défendre le Milanez et le reste de l'Italie contre le projet d'invasion formé par l'empereur. Le duc de Savoie ayant tardé assez long-temps de faire partir ses troupes, et de se mettre lui-même à la tête des armées coalisées; on pensa qu'il cherchait à ménager l'empereur, et qu'il aurait desiré ne pas se prononcer trop ouvertement, afin d'attendre le résultat de la première campagne. Phelypeaux, qui crut l'avoir deviné et qui s'était procuré des intelligences dans sa cour, rendait compte à Louis XIV de ses moindres démarches: il se flattait d'être, par une conduite à-la-fois ferme et conciliante, parvenu à fixer les irrésolutions de Victor, et à le décider à exécuter son traité. Autorisé à accompagner le duc à l'ar

mée, Phelypeaux reçut l'ordre d'y servir comme maréchal-de-camp, à l'exception des jours où il devait représenter auprès du prince en sa qualité d'ambassadeur. Ce double rôle fournit ample matière à des railleries qui cessèrent bientôt, Louis XIV ayant prescrit à Phelypeaux de se borner à exercer les fonctions de son ambassadeur, afin d'éviter toutes contestations sur la préséance qu'on ne pouvait refuser au caractère dont il était revêtu. Les incertitudes manifestées par le duc de Savoie, et dont la cour de Versailles était exactement informée par son ambassadeur, déterminèrent Louis XIV à mettre des obstacles à la conclusion du mariage de la princesse de Piémont avec le roi d'Espagne. Phelypeaux se concerta, pour cet objet avec le marquis de Castel-Rodrigo, que Philippe avait envoyé comme son ambassadeur extraordinaire auprès du duc de Savoie. Ce mariage fut cependant signé le 23 juillet 1701; et le duc partit le lendemain pour l'armée, où Phelypeaux ne tarda pas à le suivre. Cette campagne, dans laquelle Victor-Amédée donna des preuves d'une brillante valeur, ne fut point heureuse : les armées alliées, si elles n'éprouvèrent pas de grands revers, furent loin d'obtenir des succès. Phelypeaux, dans sa correspondance politique, en attribue la cause, d'abord au caractère indécis de Catinat, contre lequel il paraît trop prévenu, et, après l'arrivée de Villeroi, à la mésintelligence et au défaut de *concert entre les généraux*. Le 16 septembre 1701, le duc de Savoie ayant quitté l'armée avec ses troupes pour leur faire prendre leurs quartiers d'hiver, Phelypeaux retourna également en Piémont, et continua d'observer la conduite de ce prince, qui, en février 1702, fit demander à Louis X cession du Montferrat, com récompense des services imp qu'il croyait avoir rendus et qu'il pouvait rendre encore au couronnes. Un projet de tra dressé à cet effet; mais le duc voie n'y donna pas de suite, qu'il ne l'avait proposé qu s'assurer des intentions de Lou et sans renoncer à l'ancien p cession du Milanez. Pendant cours de l'année 1702. Phel soupçonnant Victor-Amédé tretenir des relations avec l reur, et de chercher à se d de la France, fit connaître cour les préparatifs de ce qui fortifiait toutes ses pla augmentait ses troupes, sa fût possible de deviner d'où les sommes considérables dépenses nécessitaient (3). Il vrit enfin, en août 1703, qu'u saire de l'empereur (le com versberg) était caché à Tu que les ministres du duc avaie lui des conférences secrètes. forma Louis XIV, qui, ayant d'un autre côté, les intellige ce prince, ordonna au duc d dôme de désarmer les troup montaises qui se trouvaient d mée qu'il commandait en Ital 1703). Aussitôt que la nouv cet événement fut connue à T duc de Savoie donna l'ordre ter Phelypeaux. Il le fit garde dans sa maison, et traiter ave coup de rigueur, sous prétex

(3) On prétend que la duchesse de B fille de Victor-Amédée, employait tous pour découvrir les secrets et les desseins cachés de la cour de France, et en instruisai A la mort de cette princesse, Louis X dit-on, dans une cassette, les preuves des ces qu'elle avait avec la cour de Turin, s'empêcher de dire à Mme. de Maintenon « tête coquine nous trahissait ! »

…t de son caractère, il avait …e le projet de l'enlever. On croit …e véritable motif de cette ri… doit être attribué à la connais… que le duc avait acquise du …nu des dépêches de l'ambassa… français, où il était presque …urs traité avec peu de ménage… …. Phelypeaux fut mis en li… au mois de mai 1704, et obtint …mission de se rendre en France, …t une lettre imprimée à Bâle en … sous le nom de ce diplomate, …l aurait adressée au roi dès …rrivée à Antibes. Lenglet Du… …, qui ne met pas en question …exactitude de cette pièce, dit …attira une espèce de disgrace …our. En effet, il paraît qu'en …, Phelypeaux fut envoyé …ada comme gouverneur, à la …e M. de Machault. Il y mou… …enfants, au mois de dé… …13. D—z—s.

PHELYPEAUX. *V.* MAURIPAS, …NTEREAU, SAINT-FLORENTIN et VILLIÈRE.

PHÉRÉCRATE, poète de l'ancienne …die, était d'Athènes. Contemporain de Platon et d'Aristophane, florissait vers l'an 420 avant …. Si l'on en croit Suidas, il …a, dans sa jeunesse, la pro… les armes, et fit quelques …. Il s'associa ensuite à une …d'auteurs, et devint bientôt …l Crates, qu'il surpassa par sa fécondité. Malgré la licence qui régnait alors sur le théâtre, Phérécrate s'était fait une loi de ne diffamer personne. Il excellait dans la raillerie fine et délicate; et il parlait sa langue avec tant de pureté, que les Athéniens le comptaient au nombre de leurs poètes les plus parfaits. Il imagina une sorte de vers, appelé, de son nom, *phérécratien*, composé d'un spondée et des deux derniers pieds du vers hexamètre. Suidas lui attribue *dix-sept comédies*. Meursius et Fabricius (Voy. la *Bibl. græca*) en portent le nombre à *vingt-trois*, dont ils donnent les titres, d'après les anciens auteurs. Il nous reste, de la plupart, des fragments, qui ont été recueillis par Jacq. Hertel, dans les *Vetustissimor. comicorum sententiæ*, p. 340-57. L'éditeur y a joint une version latine. Grotius en a donné une nouvelle traduction beaucoup plus élégante, dans les *Excerpta è comediis*, etc. De tous les fragments de Phérécrate, le plus remarquable est celui qui nous reste de la pièce intitulée *Chiron*, dans laquelle il introduisit la Musique, couverte d'habits déchirés, et accusant de l'avoir mise en cet état Melanippide, Phrynis et Timothée. C'étaient les auteurs des innovations introduites récemment dans la musique (V. PHRYNIS). Burette a donné une bonne analyse de ce fragment, qu'il a fait précéder de *Recherches* sur la vie de Phérécrate, dans les *Remarques* sur le *Dialogue* de Plutarque *touchant la musique* (Voy. les *Mém. de l'acad. des inscript.*, XV, 330). W—s.

PHÉRÉCYDE, célèbre philosophe grec, était né vers la 45e. olympiade (l'an 600 avant J.-C.), dans l'île de Syros (aujourd'hui Syra), l'une des Cyclades. Son père se nommait Babys ou Badys. Il fut dis…

…ne se trouve pas dans les ar… …des Mémoires étrangers… …Mémoires contenant les… …de Versailles, … Lettre écrite par M. Phelyp… …France, etc. Bâle, 1705, …

… Phérécrate furent joués sous … de Téléas, archonte… … ans avant la nais… … Suidas remarque … Phérécrate a …

ciple de Pittacus, et fit, sous cet habile maître, de grands progrès dans les sciences naturelles. Suidas conjecture que Phérécyde avait puisé, dans les livres sacrés des Phéniciens, une partie des connaissances qu'il transmit aux Grecs; et l'historien Josèphe croit qu'il s'était fait initier aux mystères de l'Égypte. Il paraît que Phérécyde ouvrit une école de philosophie à Samos, et qu'il eut la gloire de donner les premières leçons à Pythagore. Il admettait, comme tous les anciens sages, un Dieu unique, créateur de l'univers qu'il conserve par sa bonté : mais de tous ceux dont il nous reste des écrits, dit Cicéron, c'est le premier qui ait enseigné l'immortalité de l'ame (Voy. *Tusculan.* 1, 16). Il avait acquis une prudence consommée, et l'événement vérifiait toutes ses prédictions. Un jour qu'il se promenait sur le port de Samos, voyant un vaisseau qui faisait force de voiles, il devina, à sa marche, qu'il ne pourrait point atteindre le rivage. Une autre fois, ayant bu de l'eau d'un puits très-profond, il prédit un tremblement de terre, qui se fit ressentir en effet trois jours après. Étant allé à Messine, il engagea son ami Philarcon à sortir de cette ville, parce qu'elle ne tarderait pas d'être assiégée; et Philarcon, ayant méprisé cet avis, fut mis en captivité avec toute sa famille. Phérécyde observa le premier les phases de la lune, et essaya de déterminer la grandeur du soleil. On voyait encore du temps de Laërce, dans l'île de Syros, l'instrument dont se servait Phérécyde pour ses observations astronomiques; et l'on conjecture que c'était un gnomon (*Voy.* Bailly, *Trait. de l'astronom.* 1, 197). Les historiens varient sur le genre de mort de Phérécyde. Laërce dit que son corps fut trouvé sur le ter de Magnésie, par les Éphésie lui donnèrent une sépulture rable. D'autres prétendent qu récyde, étant allé consulter l de Delphes, se précipita d Coryce; mais on croit, assez lement, qu'il mourut d'une n pédiculaire, dans un âge très-a Pythagore, le plus illustre disciples, consacra un mo à la gloire de son maître. La inséré, dans la *Vie* de Phér une *Lettre* de ce philosophe à mais Saumaise en a démontré position dans ses *Notes* sur Phérécyde avait composé u *sur la nature des Dieux*, nous est point parvenu; et suivant Théopompe, le premi losophe grec qui eût écrit su matière. Il pensait que Jup Dieu, le temps et le monde, so nels; mais que le monde ou tière n'avait été appelé terr depuis que Jupiter lui avait sa forme et sa beauté. Com Phéniciens, il reconnaissai principes de l'univers, Jup Dieu, la matière, et l'amour de la fermentation du monde. nait à la Divinité le nom d' *née*, c'est-à-dire, Serpent, présentait sous cet emblème. I té de Phérécyde était en pr quelques auteurs ont cru, d'a passage de Pline, que, le prem philosophes grecs, il s'était chi du joug de la versificatio l'opinion commune a consacr mus de Milet, l'honneur d heureuse innovation (*V.* C. VI, 456). Poinsinet de Siv tend que Phérécyde est le mê sonnage que Cadmus: ce phil dit-il, fut surnommé *Cadmu sius*, contraction de *Catena*

...lesiarum, parce qu'il avait ... de Milet en neuf livres, ... chacun du nom d'une Muse; ... opinion, destituée de preu... point été adoptée par les ... . On trouve dans les *Mé*... de l'académie de Berlin, ann. ... *Dissertation* trad. du la... J. Phil. Hein, sur Phérécyde, ...rages et ses sentiments. W-s.

PHERECYDE, historien, né dans ... Leros, florissait, suivant ..., dans la 75e. olympiade (480 ...vant J.-C.) : il habitait Athè... ... ses talents lui avaient acquis ...te considération; ainsi c'est ... qu'on a voulu distinguer deux ... du nom de Phérécyde, l'un ... et l'autre de Leros. Il re... dit-on, les *Hymnes* d'Or... et composa une histoire qu'il ... les *Autochthones*, parce ... contenait la généalogie des ... ... de l'Attique. Cette ..., divisée en deux livres, est ... fréquemment par les anciens, ... l'estime qu'ils en faisaient. ... que des *Fragments*, qui ... avec ceux d'Acusilaus ..., par M. Sturz, Gera, ..., ibid., 1798, in-8°. ... éditeur a fait précéder ce ... *Dissertation* sur les ... des, le philosophe et ... Il avait négligé de for... ... semble suivi des frag... Phérécyde l'historien. Cette omission a été fort bien réparée par M. Frédéric-Auguste Wolf dans la première partie de ses *Litterarische Analekten*, Berlin, 1817, p. 321. W—s.

PHIDIAS, sculpteur athénien, est un des personnages de l'antiquité dont la réputation s'est maintenue avec le plus d'éclat. Son nom, qui n'était prononcé qu'avec honneur aux temps d'Alexandre et d'Auguste, a excité l'admiration des siècles barbares, et semble encore s'être agrandi en arrivant jusqu'à nous. Cependant l'histoire de ce statuaire nous est peu connue. Plusieurs événements de sa vie, qui paraissent certains, ont été contestés; d'autres ont été admis, quoique dénués de preuves, et même, à ce qu'il semble, contre toute évidence. Pour parvenir à une connaissance exacte, il faut remonter aux sources. Cette recherche est d'autant plus curieuse, que ce maître est incontestablement un des principaux auteurs des progrès rapides et extraordinaires que l'art de la sculpture fit de son vivant, et qu'il importe de marquer nettement l'époque et les circonstances d'un changement si notable. Les dates de ses ouvrages appartiennent autant à l'histoire de son siècle qu'à la sienne propre. Phidias naquit à Athènes: son père se nommait Charmide. Deux faits sont constants dans l'histoire chronologique de sa vie. Le premier, c'est que la statue de Minerve, qu'il éleva dans le Parthénon d'Athènes, fut terminée la seconde année de la LXXXVe. olympiade, 438 ans avant J.-C., et qu'il se représenta lui-même, dans les bas-reliefs qui ornaient le bouclier de la déesse, sous les traits d'un *vieillard chauve*: le second, c'est qu'il représenta, dans le bas-reliefs du trône de Jupiter,

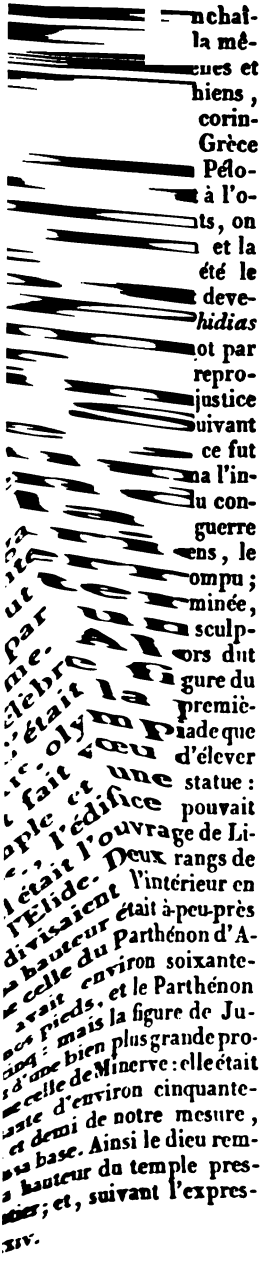
Olympie, le jeune Pantarcès, attachant sur son front la couronne qu'il avait remportée aux jeux olympiques dans la lutte des enfants; et que ce jeune homme l'obtint, la première année de la LXXXVIe. olympiade. Ces faits marquent seulement les dernières époques de la vie de Phidias; mais ils nous conduisent à la fixation de toutes les autres. Ils montrent d'abord que le Jupiter d'Olympie est postérieur à la Minerve du Parthénon; ce qui a été contesté par deux savants dignes de la plus haute estime, Dodwel et Heyne. De plus, en admettant que, lorsque Phidias se représentait sous la figure d'un *vieillard chauve*, il fût âgé de cinquante-huit à soixante ans, il naquit la troisième ou la quatrième année de la LXXe. olympiade, 498 ou 497 ans avant J.-C. Cette date n'est qu'approximative; mais on ne saurait beaucoup s'en écarter: car, s'il eût eu moins de cinquante-huit à soixante ans, lorsqu'il termina la statue de Minerve, il aurait été appelé à ses premiers ouvrages publics au sortir de l'enfance, ce qui est peu vraisemblable, attendu le nombre et la réputation des maîtres qui florissaient à cette époque; et, s'il eût été beaucoup plus âgé, il n'aurait peut-être pas conservé toute la chaleur nécessaire pour une aussi vaste entreprise que celle du Jupiter d'Olympie. Selon Dion Chrysostome, il fut élève d'Hippias. Suivant un des scholiastes d'Aristophane, il eut pour maître Eladas, dont Tzetzès fait *Géladas*, et qui est vraisemblablement le même qu'*Agéladas*. Hippias n'est connu que par cette assertion de Dion Chrysostome. Agéladas fut un des maîtres les plus illustres de son temps; il compta parmi ses élèves Myron et Polyclète de Sicyone. Déjà nous sommes ici en contr avec Pline, qui place Agéla LXXXVIIe. olympiade. Mais de cet écrivain est évidente das exécuta la statue de Tir de Delphes, qui avait rempo fois le prix du pancrace, a olympiques; et cet athlète f mort à Athènes, avec d'aut tisans de l'archonte Isagoras mière année de la LXVIIIe. c de. Le même artiste exécut temps après, le char de br telé de quatre chevaux, cons Cléosthène d'Epidamne, à l' de la victoire que celui-ci rem la LXXVIe. olympiade. Cléo son écuyer étaient sur le c deux monuments, distants l'autre au moins de trente - nous donnent la carrière d' presque en entier. Nous ne pas moins en contradiction ne, avec Winkelmann et l modernes qui ont suivi l'aut lorsque celui-ci place après plusieurs maîtres, tels que qui sont évidemment plus Ces artistes pouvaient vivr vaient effectivement encore de Phidias; mais ils étaient que lui. Leur manière est par les auteurs, sous les d tions de style *éginétique*, ou *style attique*. Ils formaient, de Phidias, ce qu'on peut la vieille école. C'est à leu encore un peu sèche, que Myron, Polyclète, firent une imitation de la nature che, plus large, et tout- plus expressive. Le premie public de Phidias fut vraisc ment la statue de Minerv ou de Minerve guerrière téens. Quoique érigée du pr dépouilles enlevées aux P

Marathon, cette figure
: exécutée qu'après les
Salamine et de Platée.
nt que si Mardonius ou
ssent trouvée sur pied
endiaient la Grèce, ils
t pas laissée subsister. La
tait colossale. Le corps
doré; la tête, les mains
taient de marbre pentéli-
erve *Poliade* (ou protec-
lle), élevée dans l'Acropo-
s, dut suivre de près celle
elle fut pareillement un
des dépouilles de Mara-
, avant qu'elle fût placée
delle, il fallut que cet
noli par Xercès et rebâti
, fût entièrement re-
ette statue était en bron-
t colossale, et d'une telle
e, du Cap de Sunium, les
découvraient l'aigrette de
. Phidias devait être âgé
ans, quand il exécuta ce
ne encore, il ne fut pas
d'un si grand travail. Le
rrhasius dessina les bas-
ets sur le bouclier, et Mys
a. Ce dut être vers le même
e Phidias exécuta la statue
ve, de la ville de Pellène
haie. Cette figure était en
en or. L'emploi et l'union
atières dans la sculpture,
pas une invention nouvelle:
ouve des exemples dans des
ez reculés. Mais il était ré-
Phidias, grâce à l'accroisse-
la richesse et du luxe, de
des colosses de ce genre,
avaient par leur magnifi-
eux qui avaient précédé,
des modèles que les siècles
auraient pas même l'am-
égaler. Les habitants de
prétendaient que leur statue
était plus ancienne que celles de Platée et de l'Acropolis d'Athènes : juste ou non, cette prétention prouve que ces deux figures étaient regardées comme les premiers ouvrages du même artiste. L'administration de Cimon fut illustrée par un autre ouvrage de Phidias : c'est l'offrande que les Athéniens consacrèrent dans le temple de Delphes, en mémoire de la victoire de Marathon. Elle était composée de treize statues, vraisemblablement en bronze : on y voyait Apollon, Minerve; à côté de ces divinités, Miltiade, ensuite dix héros représentant les dix tribus d'Athènes. Le rang donné à Miltiade, quoiqu'il fût mort en prison, montre assez clairement que ce monument appartient à l'époque où Cimon, dans tout l'éclat de sa gloire, restituait à son père l'honneur que celui-ci avait si justement mérité. Il date par conséquent de la LXXVIIe. ou de la LXXVIIIe. olympiade. C'est pareillement au temps de la plus grande puissance des Athéniens, lorsque les victoires de Cimon accroissaient le nombre de leurs alliés, et faisaient partager aux autres les avantages de leurs relations et de leur commerce, que les habitants de l'île de Lemnos leur offrirent la statue de Minerve, vraisemblablement en bronze, appelée, à cause de cette origine, la *Lemnienne*. Phidias était alors dans la force de son talent. Il imprima sur cette figure une beauté à laquelle l'art n'était point encore parvenu. Lucien la préférait à toutes les statues de femmes dues à ce grand artiste. Pausanias ne craint pas de dire que, de toutes les images de Minerve, produites par Phidias, celle-ci est la plus digne de la déesse : cet ouvrage fut le premier sur lequel ce maître inscrivit son nom. La statue

de la mère des dieux, qu'on voyait à Athènes dans le temple de cette déesse, et l'Amazone du temple de Delphes, regardée aussi comme une des plus belles productions de Phidias, peuvent dater du même temps. A cette époque, il avait déjà formé deux élèves dignes de lui, Alcamène et Agoracrite. Ces deux jeunes artistes exécutèrent, l'un et l'autre, dans un concours, une figure en marbre, représentant Vénus Uranie, et dite la Vénus *des Jardins*, parce que le temple où elle était placée, se trouvait hors de la ville, près du Céramique. La figure d'Alcamène fut préférée à celle de son rival. On disait que Phidias y avait travaillé: cette opinion s'établit si bien, que les anciens en général paraissent l'avoir attribuée, non point à Alcamène, mais à Phidias lui-même. Varron la regardait comme son meilleur ouvrage. Pour consoler Agoracrite, Phidias lui conseilla de faire de sa Vénus une Némésis. Il la retoucha lui-même; elle fut vendue aux habitants de Rhamnus, bourg situé près de Marathon. On répandit le bruit qu'elle était formée d'un bloc de marbre, apporté de Paros par Xercès, pour élever un monument en mémoire de son triomphe sur les Grecs. Phidias exécuta les bas-reliefs du piédestal. Une tradition portait qu'Hélène était fille de Jupiter et de Némésis, et que Léda avait seulement été sa nourrice: cette fable devait signifier qu'Hélène était née pour la punition de l'Asie, si souvent coupable de rapts et d'autres violences envers la Grèce. Phidias, saisissant une si ingénieuse idée, la dirigea contre les Perses de son temps. Il représenta Hélène amenée à Némésis sa mère, par Léda sa nourrice. Auprès d'elle se voyaient Tyndare et ses fils, Agam Ménélas; Pyrrhus, fils d'. et d'autres héros qui contri à la destruction de Troie. promettre assez clairement Grèce aurait des vengeurs, e cer la venue du temps où les dants de Tyndare se précip une seconde fois sur l'Asie, rer vengeance de ses agressi tradition fabuleuse que perpe tiste, nourrissait l'indignat blique, et préparait des s Alexandre. La coiffure de l offrait d'autres allégories, n'est point ici le lieu d'expli qui est le plus digne de re c'est que cette figure était ori ment une Vénus, et qu'il su changer la coiffure pour une Némésis; tant il est v chez les Grecs, toutes les dé vaient être belles. Ces divers avaient acquis à Phidias une te réputation, lorsque Péric vint au gouvernement de la que d'Athènes. Phidias, alo quarante-huit à cinquante nommé surintendant de tou vaux entrepris par ordre du Il y a lieu de croire, d'après qu'il possédait des conna a profondies dans l'architectu sociation de cet art avec la s n'était pas rare. Callimaque clète de Sicyone, Scopas et maîtres, en offrent des exe n'est pas vraisemblable que s condition, un statuaire eût é gé d'inspecter des travaux par d'habiles architectes. L de Minerve, appelé le *Par* dut être commencé vers les temps de l'administration clès, ce qui appartient à la me année de la LXXXIIe. oly Ce furent Ictinus et Callicra

[illegible], non successivement, mais [illegible]. Phidias exécuta la statue [illegible]rve, placée dans l'intérieur, [illegible] partie des sculptures qui or[illegible] dehors; les autres furent [illegible] sous sa direction, et sans [illegible] ses dessins, par ses élèves [illegible] les adjoints qu'il s'était don[illegible] statue fut achevée, ainsi que [illegible] dit, la deuxième année [illegible] olympiade, l'an 438 [illegible]. Il est connu que Phidias [illegible] longuement; il apportait [illegible], beaucoup de maturité [illegible] de ses ouvrages : il [illegible], pour les produire, *de la [illegible] et du temps*. On sait de [illegible] qu'il consultait l'opinion pu[illegible] qu'il se réformait d'après [illegible] de ce juge suprême. [illegible] de la promptitu[illegible] s'achevèrent les tra[illegible] par Périclès, qui tous, [illegible] furent terminés sous son [illegible]; et il en admire, à [illegible] l'inébranlable solidité. [illegible] est juste : il faut [illegible], pour ne pas se [illegible] des idées exagé[illegible] administration de Péri[illegible], et que les trois [illegible] construits dans [illegible], le Parthénon, le [illegible] et les Propylées, fu[illegible] des architectes diffé[illegible] que Phidias avait [illegible] le projet d'exécuter [illegible] du Parthénon en marbre [illegible] en ivoire. Il fallut consul[illegible]. L'artiste exposa que [illegible] serait moins coûteux : [illegible], lui répondit-on, le [illegible] d'Athènes ne veut que les [illegible] les plus précieuses et les [illegible]. » La hauteur de [illegible] vingt-six coudées, [illegible] six pieds dix pouces de notre mesure. Elle était debout, couverte de l'égide, et vêtue d'une tunique *talaire* (descendant jusqu'aux talons). Elle tenait d'une main la lance, de l'autre une Victoire, haute de près de quatre coudées. Son casque était surmonté d'un sphinx, emblème de l'intelligence céleste : dans les parties latérales étaient deux griffons, dont la signification était la même que celle du sphinx; et, au-dessus de la visière, huit chevaux de front, s'élançant au galop, image, apparemment, de la rapidité avec laquelle agit la pensée divine. Les draperies étaient en or; les parties nues en ivoire, à l'exception des yeux formés par deux pierres précieuses. Sur la face extérieure du bouclier, posé aux pieds de la déesse, était représenté le combat des Athéniens et des Amazones; sur la face intérieure, celui des Géants et des Dieux; sur la chaussure, celui des Lapithes et des Centaures. Sur le piédestal se voyaient la naissance de Pandore, et plusieurs autres sujets. Le peuple, qui voulait avoir tout l'honneur d'une si belle entreprise, défendit à Phidias, par un décret, d'apposer son nom sur la statue. C'est pour éluder cette défense, que l'artiste imagina de donner ses propres traits à un Athénien, représenté dans le combat des Amazones, lançant une grosse pierre. Cette figure était accompagnée d'une autre, où l'on reconnaissait Périclès, combattant contre une Amazone. Il entra dans ce travail quarante talents d'or, valant environ, suivant le calcul de l'abbé Barthélemy, deux millions neuf cent soixante-quatre mille livres de notre monnaie; d'autres disent quarante-quatre talents. Tout le monde sait que, par le conseil de Périclès, Phidias disposa la draperie

de manière qu'on pouvait l'enlever sans rien endommager. Périclès prévoyait, en donnant ce conseil, qu'il faudrait un jour constater le poids de l'or. Les sculptures qui décoraient l'extérieur du temple étaient, comme cet édifice lui-même, en marbre blanc. Dans les deux frontons, se voyaient des figures en ronde bosse, représentant des sujets mythologiques. Ces figures étaient posées sur la corniche, comme sur une sorte de théâtre, usage dont les temples anciens offrent d'autres exemples. Du côté de l'orient, où se trouvait l'entrée du temple, on voyait au centre, Minerve sortant du cerveau de Jupiter; à gauche, deux déesses assises, qu'on croit être Cérès et Proserpine; ensuite un jeune héros assis, probablement Thésée; et, dans l'angle, le char d'Hypérion, qui ramenait le jour; à droite, une Victoire ailée, trois femmes, qu'on a cru les trois Parques, et le char de la Nuit. Sur le fronton occidental, au centre, étaient Minerve donnant à l'Attique l'olivier, et Neptune un cheval; à gauche, une Victoire sans ailes, Vulcain et Vénus, qu'on a dit être Hadrien et Sabine; et dans l'angle, le fleuve Ilissus, à demi couché: à droite, Amphitrite, Palémon, Leucothoé, Latone tenant ses deux enfants sur ses genoux, et vers l'angle, un héros nu. Sur le dehors des murs de la *Cella*, à la hauteur de la frise, se déployait, des quatre côtés du temple, sur une longueur de plus de cinq cents pieds, une suite non interrompue de bas-reliefs, où était représentée la procession des grandes Panathénées marchant vers le temple, comme cela se pratiquait dans la principale fête de Minerve. Hommes, femmes, prêtres, soldats à pied, troupes de cavalerie, toute la pompe défilait pour se rendre sur le parvis sacr
avait eu par conséquent à sai
tes sortes d'attitudes, à rep
des accessoires de tous genre
les métopes de l'entablemer
rieur, se voyaient des Lapith
battant contre des Centaure
que ce monument fut termi
ennemis de Périclès suscitè
des ouvriers de Phidias, leq
déclarer, devant le peuple, qu
tiste avait dérobé une partie
destiné à la statue de Minerv
objet était d'impliquer Péricl
la procédure. Celui-ci, préser
semblée, demanda que l'or fi
A ce mot, l'accusation tor
n'eut plus de suite. Mais, fc
renoncer à ce moyen, les e
de Périclès imaginèrent d'
Phidias de sacrilége, pou
placé son portrait et celui de
ministrateur sur le bouclier
nerve. Cette accusation était
re; car Phidias, ayant à rep
des Athéniens attaqués par d
zones, devait choisir ses
autour de lui, et il importait
quelqu'un des combattants p
sa propre image, ou celle
autre soldat des troupes athé
Mais comme l'accusation au
porté peine de mort si le peu
accueillie, l'artiste, menac
arrestation, prit la fuite, et s
chez les Eléens. Il venait alc
qu'il paraît, de commencer,
ville de Mégare, une statue c
de Jupiter, qui devait être
ivoire et en or. La tête se trou
terminée, lorsque Périclès,
alarmé une accusation évid
inventée pour le perdre, vou
cuper le peuple de plus gran
rêts, fit rendre le fameux de
prohibait aux Mégariens l'e
port d'Athènes et de ceux des



sion de Strabon, il n'aurait pas pu se lever sans emporter la couverture de l'édifice : conception sublime, par laquelle ce colosse imprimait dans les esprits une idée terrible de l'immensité de l'Etre suprême. Cette magnifique statue était en ivoire et en or. De la main droite elle portait une Victoire, également d'ivoire et d'or, et de la gauche, un sceptre surmonté d'un aigle. Sa chaussure était en or, ainsi que son manteau, sur lequel l'artiste avait réprésenté, soit par des gravures, soit en émail, des animaux, des fleurs et principalement des lis. Le trône, incrusté d'ébène, d'or et d'ivoire, resplendissait de pierreries, et était en outre enrichi, sur toutes les faces, de figures en ronde - bosse, de bas - reliefs et de peintures. On y voyait les Grâces et les Heures, filles de Jupiter ; le Soleil sur son char, la naissance de Vénus, Diane perçant de ses flèches les enfants de Niobé, Prométhée enchaîné sur le Caucase, et d'autres compositions. Ce qui frappait le plus vivement dans ce chef-d'œuvre, c'était l'expression de la tête. Interrogé par Panænus son frère, où il avait puisé son modèle, Phidias déclara qu'il avait voulu rendre sensible cette grande image d'Homère :

Il dit, et abaissa ses sourcils en signe d'approbation;
La chevelure sacrée du dieu-roi s'agita
Sur sa tête immortelle; le vaste Olympe en trembla.
Iliad. 1, 528-530 (1).

De tous les chefs-d'œuvre de sculpture créés par le génie des anciens,

(1) Il est probable que Phidias, dont on a dit, suivant Strabon, qu'il était le seul qui eût vu ou fait voir les figures des Dieux, avait aussi représenté, à l'imitation d'Homère, une *Junon*, dont les poètes donnèrent le nom à Aspasie, comme ils avaient donné celui de Jupiter Olympien à Périclès (*Voy.* ce nom). La *Junon* devait exprimer, d'un mouvement de tout le corps, ce qu'exprimait le *Jupiter* d'un seul mouvement de sourcils : *Elle s'agita sur son trône*, dit Homère, *et le vaste Olympe fut ébranlé* (Iliad. VIII, 199). G—ce.

il n'en est aucun, si l'on excepte la Vénus de Praxitèle, qui ait excité une aussi vive admiration que le Jupiter de Phidias. Il semblait, disait-on, qu'il eût ajouté à la religion une grandeur nouvelle. L'impression qu'il produisait sur les esprits était impossible à décrire; c'était une sorte de terreur subite, profonde, et dont on demeurait encore pénétré après s'être éloigné de la majestueuse image. Un autre ouvrage illustra le nom de Phidias chez les Eléens : ce fut une statue de Vénus-Uranie, placée dans la ville d'Elis. Cette figure était aussi en ivoire et en or. Phidias avait totalement abandonné les signes employés jusqu'alors pour caractériser cette divinité, et notamment celui du *pôle*, que portait sur sa tête la Vénus-Uranie de Sicyone. A ces signes anciens il avait substitué une tortue, placée sous un des pieds de la déesse. Un des derniers ouvrages de Phidias porte une date certaine, c'est la statue du jeune Pantarcès, vainqueur à la lutte des enfants, la première année de la LXXXVIe. olympiade. Cette figure n'est point celle du même athlète, sculptée en bas-relief, sur le trône de Jupiter, et dont nous avons déjà parlé; c'est une statue en bronze, placée dans le bois sacré d'Olympie. On attribuait à Phidias plusieurs autres statues, notamment une Minerve *Ergané*, ou Minerve Ouvrière, en ivoire et en or, consacrée dans la citadelle d'Elis; un Mercure *Pronaos*, statue de marbre, placée avec une Minerve, au-dedans d'une des portes de la ville de Thèbes; un Apollon *Parnopius*, ou destructeur des sauterelles, figure de bronze, qu'on voyait auprès du Parthénon d'Athènes. Pausanias, lorsqu'il parle de quelqu'une de ces figures, se sert seulement de cette expression : *on dit* qu de Phidias. Une inscription vée jusqu'à nos jours, attri reillement à ce maître un d chevaux placés à Rome, a du palais dit de *Montecava* traditions anciennes ou mod sont point appuyées par de gnages suffisants. Il en était dias et de Praxitèle, dans l'a comme il en est parmi Raphaël et du Dominiquin l'intérêt ou la vanité attribu tes les peintures qui ap quelque peu de leur manièr avoir rempli une si éclata rière, Phidias mourut à El que Pythodore était archo thènes, ce qui revient à la année de la LXXXVIIe. oly ou à l'an 431 avant J.-C année fut la première de l du Péloponnèse. Il était a de soixante-cinq à soixan ans. Les derniers faits que nous de rapporter, l'accus Phidias, placée presque im ment après que la Minerve thénon eut été achevée, sa f thènes, sa mort paisible, a Elis, au sein du bonheur gloire, ne sont point avoués les savants. Si l'on s'en ra Plutarque, Phidias fut mis e pour avoir placé son portrai de Périclès sur le bouclier d ve, et mourut dans sa détent naturellement, soit d'un poi les ennemis de Périclès lui rent, pour en rejeter le crim chef de la république. Si l'on le texte de Philochore, ayan cusé de vol, il prit la fuite, et gia dans la ville d'Elis, où i ta la statue de Jupiter; et, a séjour de sept ans, lorsqu'il miné cet ouvrage, *il mourut*

e que d'autres scholiastes
ance ont prétendu expli-
isant qu'il fut de nouveau
vol et mis à mort. Dodwel,
hronologie de Thucydide,
me, dans ses *Epoques de*
t adopté la version du Plu-
s font mourir Phidias dans
s d'Athènes. Suivant eux,
r d'Olympie a été exécuté
Minerve du Parthénon; et
le témoignage de Philo-
ige de croire que Phidias
sept ans environ après avoir
la Minerve, ils supposent
cusation n'eut lieu qu'après
truction des Propylées d'A-
, lorsque les travaux ordon-
le peuple furent terminés,
Périclès dut rendre ses comp-
ius, dans son *Catalogue des*
anciens, et M. Lévêque,
Dictionnaire des arts, ont
ment suivi l'opinion de Plu-
. Meursius, dans son *Traité*
choses d'Athènes, s'est con-
à la tradition qu'il a cru trou-
s Philochore. Hoffman, Mo-
d'autres biographes renché-
sur les textes anciens; ils di-
malheureux artiste deux fois
de vol, exilé pour le premier
us a mort pour le second. M.
r. professeur dans une des
les universités d'Allemagne,
dans son *Histoire univer-*
Phidias *commit deux fois*
honteuse, et fut pendu
leur. L'abbé Gédoyn, dans
ure de Phidias (Mém. de
s inscript. et belles-let.,
, a rejeté la tradition de
; mais il n'a pas dit un mot
du jugement rendu par les
n'a pas donné, par consé-
volution la plus importan-
dans n'a traité aucune

de ces questions. L'illustre Bœttiger, dans ses *Notices de vingt-quatre leçons d'archéologie* (en allemand), repousse toute idée de culpabilité et de peine infamante, mais sans développer son opinion. M. Quatremère de Quincy, dans son *Jupiter Olympien*, rejète pareillement toute condamnation; mais il prolonge la vie de Phidias jusqu'au-delà de quatre-vingts ans, ce qui paraît contraire aux textes anciens. L'auteur du présent article a lu, dans la séance publique de l'académie des inscriptions, du 25 juillet 1817, un Fragment de son *Histoire chronologique* (inédite) *de la sculpture antique*, dans lequel il s'est attaché à rétablir la vérité. Nous sommes obligés de donner un aperçu des considérations les plus propres à fixer l'opinion sur ce point. Il faut observer que le témoignage de Philochore contredit formellement la tradition de Plutarque. Suivant le premier, Phidias, accusé de vol, s'est réfugié dans l'Elide, et il y est mort, sept ans après. Si ce fait est vrai, il est évident qu'il n'a pas péri dans les prisons d'Athènes. Or Plutarque vivait six cents ans après l'événement; Philochore florissait cent cinquante ans seulement après Phidias. Il avait composé une histoire particulière de la ville d'Athènes; et c'est de cet écrit que la scholie d'Aristophane est extraite: l'autorité de cet auteur est par conséquent d'un bien plus grand poids. L'époque de la victoire de Pantarcès ne peut pas être contestée; elle eut lieu la première année de la LXXXVIe. olympiade; or, la statue de ce jeune vainqueur est au moins de cet âge, ainsi que le bas-relief du trône de Jupiter, où la même figure se trouve répétée. Phidias n'était donc pas mort

à Athènes, dans l'olympiade précédente. Dire que l'accusation de sacrilége n'eut lieu qu'après l'achèvement des Propylées, c'est faire une supposition gratuite et invraisemblable. Cet édifice, commencé la quatrième année de la LXXXVe. olympiade, ne fut terminé que la première année de la LXXXVIIe. Une accusation de cette nature ne saurait être produite sept ans après l'achèvement du monument où repose le matériel du crime. Si les images de Phidias et de Périclès étaient restées sept ans sans réclamation sur le bouclier de Minerve, elles pouvaient y demeurer à perpétuité; et c'est en effet ce qui arriva, puisque Cicéron, Apulée et Plutarque même, les ont vues. Il est un autre témoignage, non moins convaincant que tout ce qui précède, c'est celui d'Aristophane. Dans sa comédie de la *Paix*, jouée dix-huit ans seulement après l'achèvement de la Minerve du Parthénon, ce poète traduit devant le peuple tous les personnages qu'il croit avoir contribué à faire naître la guerre du Péloponnèse. Ses sarcasmes n'épargnent ni Aspasie, ni Périclès; et, loin d'inculper Phidias, il ne parle de lui qu'avec admiration et avec intérêt. Il reproche aux Athéniens leur injustice envers un citoyen si illustre: *Son infortune*, dit-il, a été une des causes de la guerre; *la paix a fui avec lui*. Ces mots sont importants: si la paix a fui avec Phidias, Phidias a fui; et si c'est à cause de *son infortune* qu'il a pris la fuite, il est bien évident qu'il n'était pas coupable. La prétendue condamnation de ce grand maître, à Élis, sur une seconde accusation de vol, est une fable dénuée de tout fondement. Le texte de Philochore ne parle ni de jugement, ni de condamnation; il porte seulement ces mots, *après terminée* (la statue de Jupi *mourut par les Éléens*. Cette sion, que l'énoncé d'aucun f compagne, est manifestem erreur de copiste: qu'on lise *rut chez les Éléens*, et tou tabli. Les scholies qui suiven point de Philochore, et ne aucune créance. Il est des l'on n'a pas considérés. Aussi la mort de Phidias, les Elée tuèrent ses enfants prêtres ter, à perpétuité, sous le *Phaidrontes*. Ils devaient, qualité, nettoyer la statue et l'entretenir brillante. Cha qu'ils se mettaient à l'ouv offraient auparavant un sa Minerve *Ergané*; et ce fu sans doute qui exécutèrent de cette déesse, en ivoire e tribuée à leur père. Cette st être un monument de l'ad des Eléens pour celle de Ju un témoignage de leur re sance envers Minerve qui a dé Phidias dans la créatio chef-d'œuvre. De plus, la ma ce maître habitait auprès d de Jupiter, et l'atelier où il lait, furent religieusement co Au milieu de cet atelier fut autel, consacré à toutes les d apparemment parce que Ph avait représentées toutes. Ja plus nobles récompenses n' rent plus dignement un bea De tels honneurs ne pouva être décernés au sacrilége ou mie. La maison, l'atelier, et la des *Phaidrontes*, constamm pétuée dans la famille du célè te, tout cela subsistait encore de Pausanias, six cents ans consécration de la statue de Il est enfin d'autres apolog

hidias que nous ne pouvons pêcher de citer, ce sont les l'Église. Les Pères qui, dans ements oraisons contre les s grecs, les ont si souvent d'aveuglement, d'impudi- théisme, n'ont point oublié ement de Phidias pour Pan- et aucun d'entr'eux, n'a ar- mot de vol: aucun n'a parlé ine, ni d'emprisonnement, e d'accusation; aucun n'a rap- moindre fait qui pût ternir station de ce grand statuaire. quelessculptures qui ornaient de nos jours les dehors du Par- d'Athènes, ont été presque arrachées de cet édifice par Elgin, et transportées à Lon- une question d'un autre ordre ape les esprits. Il s'est agi de r quel est le degré de beauté de ques, comparativement aux sculptures grecques, plus ou anciennes, qui subsistent dans vers musées. Le gouvernement Grande-Bretagne voulant en acquisition, il devenait néces- d'en apprécier le mérite pour terminer la valeur commer- Il a été fait une enquête à la- ont été appelés un assez grand d'habiles connaisseurs de s; singulier et honorable té- ce de la haute estime que les œuvre des arts ont obtenue ours! La première question r, était celle de l'authenti- nonuments. Spon et Wheler paru persuadés que deux es du fronton de l'ouest, taient Hadrien et Sabine, raient conclu que les sculp- s frontons pouvaient bien s aussi anciennes que l'é- point a été peu discuté, que peu de personnes ont élevé des doutes. Stuart, dans ses *Antiquities of Athens*, avait fait valoir un passage de Plutarque (Vie de Périclès), reproduit ensuite par Visconti, où l'auteur grec dit que ces sculptures ont encore, de son vivant, autant de fraîcheur que si elles venaient de sortir du ciseau de Phidias. Cet argument n'était pas absolument péremptoire, attendu que la mort de Plutarque a précédé celle d'Hadrien de dix-huit ans. Les Athéniens pouvaient avoir placé la figure de ce prince parmi celles des dieux protecteurs de leur cité, après la mort de Plutarque, puisque c'est trois ans après la mort de cet historien, qu'ils ajoutèrent, en l'honneur d'Hadrien, une treizième tribu à leur division populaire. Mais le style des figures drapées, et celui même des figures nues, prouvent assez clairement, si l'on compare ces figures aux bas-reliefs de la *Cella*, qu'elles sont du même temps, quoique d'une main beaucoup plus habile, et par conséquent de l'époque où le temple fut construit. Vraisemblablement au temps de cet empereur, il a été substitué deux nouvelles têtes à celles de deux divinités: telle est l'opinion de Stuart. Il doit ainsi être tenu pour certain que nous possédons des sculptures de la main de Phidias, ou presqu'entièrement son ouvrage. On est généralement parti de ce point. M. Francis Chauntry, M. Richard Payne, ont estimé que les plus beaux de ces ouvrages sont inférieurs à l'Apollon, au Laocoon et aux autres antiques du premier ordre, et qu'ils ne sont qu'au second rang parmi les chefs-d'œuvre de l'art. M. Payne, particulièrement, a jugé que les figures drapées ont bien moins de valeur que les figures nues. M. Flaxmann a classé ces figures dans

rangs différents. Suivant son opinion, l'Ilissus est très-inférieur au Thésée; celui-ci est au-dessus du *Torse*, mais il n'égale pas l'Apollon, qui est la plus belle statue connue, sous le rapport de l'idéal : dans son opinion enfin, les bas-reliefs de cette collection sont les plus beaux ouvrages de l'antiquité, si l'on excepte le Laocoon et le Taureau Farnèse. M. Jos. Nollekens a placé la figure de Thésée sur la même ligne que l'Apollon et le Laocoon. M. Benjamin West, M. Westmacot, M. Ch. Rossi, M. Ch. Laurence, M. Alex. Day, ont estimé que le Thésée et l'Ilissus sont au-dessus de l'Apollon, du Torse et du Laocoon. Leur motif est que ces figures ressemblent mieux à la nature, non point à une nature commune, mais à la nature dans son état de perfection, à la nature sublime. Le Thésée, dit M. Westmacot, est la vraie nature; l'Apollon est une nature idéale. Les meilleures de ces figures, a dit M. West, présentent l'art dans sa plus grande dignité, l'art établi sur des vérités certaines, l'art suprême; et l'Apollon présente des caractères systématiques et un art systématique. On voit qu'en différant d'opinion quant à l'estime que méritent les figures du Parthénon, M. Flaxmann, M. Westmacot, M. West, M. Day, paraissent reconnaître un même fait; c'est que l'Apollon, le Laocoon, le Torse, présentent au plus haut degré cette beauté choisie ou ce beau de réunion, qu'on est convenu d'appeler le *beau idéal*, tandis que les deux principales figures nues du Parthénon, le Thésée et l'Ilissus, offrent une nature grande, forte, souple, mais plus individuelle, moins choisie que n'est celle des dieux et des héros dans les statues antiques de la première classe.

De ce point, tenu pour vrai d
et d'autre, M. Flaxmann concl
le Thésée est inférieur à l'Ap
M. Westmacot, M. Day, M.
en tirent au contraire cette
quence, que c'est l'Apollon
inférieur à l'Ilissus et au T
Nul doute que M. Chauntry
Payne, lorsqu'ils ont placé le
sée et l'Ilissus au second ran
mi les belles statues antiques
soient fondés sur le même fa
voir, que l'Apollon et le Tors
sentent des formes plus épuré
beau de réunion, ou, en d'
termes, un beau idéal plus a
Ce point, généralement conve
très-important pour l'appréc
des sculptures du Parthénon
s'agit que d'en tirer une juste
séquence. Pour juger l'intére
question qui semblait partage
gleterre, le savant Visconti
appelé à Londres. Cet habile
quaire, frappé de la singulière
de ces sculptures, et particulièr
de celle des figures en ronde-l
a déclaré, à leur aspect, n'av
jusqu'alors qu'une imparfait
du sublime talent de Phidias.
a paru que l'art statuaire avai
touché à ses bornes dans le siè
Périclès : toutefois il a ajouté
restriction, que la sculpture
Praxitèle quelque nouvel agré
quelques raffinements du styl
cieux, et particulièrement q
chose de plus délicat et de pl
duisant dans les têtes, surtout
les têtes de femmes. Dans des l
adressées de Londres, à M.
va, M. Quatremère de Quincy
montré plus tranchant et plus al
Il a placé l'Ilissus et le Thésé
dessus de toutes les sculptures
nues. Les draperies mêmes
gures de femmes lui ont paru

rpasser ce qui a été produit de
xcellent dans ce genre de tra-
L'auteur du présent article,
la partie de ses recherches sur
oire chronologique de la sculp-
ncienne, lue en 1817, à l'aca-
:, a cru pouvoir soutenir que
as, malgré la surprenante beau-
ses ouvrages, a été surpassé
lusieurs des maîtres venus après
i cette opinion était adoptée, il
ivrait assez naturellement que
s belles figures du Parthénon,
e admirables qu'elles soient,
raient point être placées sur
me ligne que nos antiques du
er ordre : c'est ce qu'il pense
t. Mais, pour apprécier digne-
Phidias, il ne suffit point de
rer ses ouvrages à quelques-
s chefs-d'œuvre exécutés dans
mps postérieurs. Il faut princi-
ent considérer ce rare génie
lieu de ses contemporains. On
it alors s'élever au-dessus de
les maîtres qui l'ont précédé,
ntrer la route à tous ceux qui
ent le suivre. L'influence de cet
e sur son siècle a été immense.
l'imitation du nu, ainsi que
la pose des figures, bannissant
uidité qui avait enchaîné l'é-
précédente, il parvint à rendre
ure avec toutes ses inflexions
ute sa chaleur. Phidias ne
as le seul qui entreprit cette
de amélioration. Plusieurs ar-
un peu plus anciens que lui, et
la réputation se trouvait déjà
e lorsqu'il se fit connaître,
nt essayé de parvenir à une imi-
n tout-à-la-fois précise et har-
ieuse : mais il y apporta un de-
l'excellence dont les plus habi-
entre ces maîtres étaient encore
éloignés. Il leur restait à tous
que chose de la vieille manière;
et sous sa main cette antique roideur disparut entièrement. Ses formes sont vraies, amples, souples, robustes; ses mouvements justes et hardis; ses attitudes faciles, nobles, variées, propres à développer toutes les beautés de ses modèles. Appliqué à saisir dans la nature ses traits les plus majestueux, il l'imite néanmoins avec sincérité; il allie la naïveté à la grandeur, et, si nous pouvons parler ainsi, il est sublime avec simplicité. S'il n'a pas touché les bornes de l'art, dans quelques-unes de ses parties, il en a, quant au choix des formes, posé tous les principes. Il était possible après lui d'épurer encore les contours, d'y apporter une correction plus achevée: on ne pouvait en choisir qui donnassent une plus haute idée de la vigueur et de la dignité de l'homme. La réforme qu'il eut à opérer dans la disposition des draperies, était, à quelques égards, plus difficile que celle qu'il effectua dans l'imitation du nu. La nature ne le guidait plus avec la même sûreté; les motifs de préférence étaient aussi moins évidents. Quelquefois ses rencontres sont admirables; plus souvent le jet abondant qu'il substitue à la sécheresse éginétique, n'est qu'une manière mise à la place d'une autre manière, un système d'école qui succède à un système différent. Il fallut de nouvelles recherches et plus de temps pour parvenir au développement large et facile des draperies de l'Apollon, du Laocoon et de quelques autres belles figures antiques. Il est une branche que Phidias n'a point cultivée, c'est l'expression des douleurs aigües et des passions véhémentes. Pythagore de Rhège, plus âgé que lui, et qui vivait toutefois dans le même temps,

essaya cette imitation compliquée : mais ce ne fut qu'après ces deux maîtres, que la sculpture parvint à la réunion de toutes les beautés qui devaient en former la perfection. Les bas-reliefs de la *Cella*, et ceux des métopes du Parthénon, ne sauraient être estimés à l'égal des figures nues, placées dans les frontons de ce temple. La marche des Panathénées est, sans doute, un chef-d'œuvre de goût autant que d'imagination, pour l'ingénuité, la convenance, la variété des mouvements, l'équilibre des principales parties, l'action et l'accord de l'ensemble. Les formes des chevaux sont larges et fermes. Partout les règles du bas-relief sont habilement mises en pratique. Il a été justement remarqué qu'on trouve dans cette composition les types de plusieurs statues renommées dans des temps postérieurs, par la tournure gracieuse de leur pose. Mais on ne peut s'empêcher de remarquer, dans ces beaux bas-reliefs, une multitude d'incorrections. Phidias, pour mettre ses pensées à exécution, dut employer plus d'un agent subalterne ; et il est évident que dans les rangs inférieurs l'école n'était pas plus avancée, et ne pouvait pas l'être. En admettant que nos observations soient justes, l'achèvement plus accompli des chefs-d'œuvre produits après Phidias, ne lui fait rien perdre de sa gloire. Les perfectionnements successifs de l'art accrurent au contraire de jour en jour la renommée de l'homme de génie qui avait enseigné à imiter la nature avec une vérité parfaite et dans toute sa majesté. Ces perfectionnements mêmes furent en quelque sorte son ouvrage, puisqu'ils étaient dus à ses exemples et à ses leçons. Phidias eut pour collaborateur, dans l'exécution du Jupiter d'Oly Colotès, un de ses plus jeunes qui s'illustra dans la suite p statues de Minerve, de Bacc d'Esculape. Il eut un frère n Panænus, qui se rendit célèbr me peintre. Ce maître orna d tures le *Pœcile* d'Athènes, c remment avec Micon et Poly Il y représenta, entre autres, taille de Marathon. On dist dans cette peinture, les portr principaux généraux Grecs ses, et ils étaient tous recon bles. Panænus peignit l'intéri bouclier de la statue de Mi exécutée par Colotès. Il con aux jeux pythiques, avec Tim de Chalcis, pour le prix de pei ce fut Timagoras qui l'obti voyait dans le temple de Ju Olympie, différentes peintur main. Il aida notamment I dans l'exécution des orneme manteau de la statue de Jupite et Strabon nomment ce mait *næus ;* Plutarque le nomme *nète*. On peut consulter sur les ges de Phidias, Fr. Junius, *gus architectorum, pictorum* Rotterdam, 1694, in-fol. — *from the select commitee of t se of commons on the earl of collection of sculpture*, m etc., Londres, 1815, in-8°. *moire sur les ouvrages de sc qui appartenaient au Parthé qu'on voit à présent dans la tion de mylord, comte d'El Londres*, par M. Visconti, 1818, in-8°. — *Lettres ad de Londres, à M. Canov M. Quatremère de Quincy*, 1820, in-8°. (*Voy.* Polycl Sicyone.) E—c D.

PHILANDRIER (Guilla ou probablement *Filandrier*

nom, et se fit appeler *Philan-* naquit à Châtillon-sur-Seine, 05, d'une ancienne famille, me instruction forte et variée s leçons de Jean Perrelle, son triote (*V.* Perrelle), et sor- ses mains pour prendre un tinguné parmi les savants. bruit de sa réputation, Geor- rmagnac, évêque de Rodez, l'attacher à sa personne, et, choisissant pour son lecteur, t dans son intime familiarité. e protégé profita des loisirs i procurait son Mécène, et sur ses études littéraires : son sur l'important ouvrage de ien se réveilla ; et il entreprit hir de ses notes cette théorie te de l'art oratoire. Il exécu- partie de ce travail, qui fut s les yeux de la célèbre reine rre, Marguerite de Valois, lle vint avec son époux se augurer comtesse de Rodez. cesse applaudit à cette pro- , et invita l'auteur à en faire public. Philandrier donna tous ses soins au texte de : menant de front la théorie hitecture et les procédés de il enrichit Rodez de plusieurs ents, et fit terminer la ca- de cette ville. George d'Ar- avant reçu la mission de re- François Ier. à Venise, son compagna, heureux de par- l'Italie sous de tels auspices, connaître les artistes, et de aux études dont Rome est le les leçons de Sébastien Serlio gne. Aidé des secours de cet architecte et de ceux de Bra- il mit au jour son édition et éclaircie de Vitruve, dont mmage à François Ier. La pro- le George d'Armagnac au cardinalat, en 1544, fit rejaillir une nouvelle considération sur Philandrier. Traité avec faveur par tout le sacré collége, honoré du titre de citoyen romain, il obtint pleinement la facilité de satisfaire son admiration pour les richesses des arts dont la *ville éternelle* conserve le dépôt. De retour à Rodez, avec son patron, il s'occupa de nouveau de l'embellissement de cette ville, entra dans les ordres en 1554, et fut pourvu d'un canonicat à l'église cathédrale, dont bientôt après il devint archidiacre. Ces nouveaux liens, et l'amour d'un repos indépendant, lui firent refuser de suivre à Toulouse George d'Armagnac, qui vint y prendre possession de l'archevêché : seulement, afin de conserver les droits d'une ancienne et inaltérable amitié, il consentit à faire deux voyages par an, pour visiter le prélat. Il mourut à Toulouse, dans un de ces déplacements, le 18 février 1565 ; et l'illustre ami qui le pleurait le plus, lui fit ériger un mausolée. Les ouvrages de Philandrier sont : I. *In Institutiones Quintiliani specimen annotationum*, Lyon, Gryphe, 1535, in-8°. ; plusieurs fois reimprimé depuis, et jamais achevé. II. *Annotationes in Vitruvium*, Rome, 1544 ; ibid., 1552, augmentées d'un tiers de notes, et de l'abrégé des livres de George Agricola, *De ponderibus et mensuris*. La plus belle édition de ce travail, qui coûta trois ans à l'auteur, est celle d'Elzevir, 1649, in-fol. Jean Martin a traduit en français le texte de Vitruve et les notes de Philandrier, Paris, 1572, in-4°. ; Genève, 1618. Philandrier laissa en outre plusieurs manuscrits : *De sectionibus marmoreis et polituris ; De lapidum coloribus diatriba ; De pictura et colorum*

composition ; De hyabargiâ plasticè et graphicè de umbris. Il voulait remplacer par ce Traité, celui qu'avait écrit Léon-Bat. Alberti, qui ne l'avait pas satisfait. Philibert de La Mare (*Voy.* ce nom, XXVII, 2) fit imprimer une Lettre au cardinal Barberini, datée de Dijon, le 1er. janvier 1667, *De vitâ, moribus et scriptis Guil. Philandri, Castilionei, civis romani* (Dijon, Chavance), 1667, in-4°. de 63 pages. F—T j.

PHILARAS (LÉONARD), savant Grec du dix-septième siècle, dont le nom a été défiguré par ses contemporains, qui l'ont appelé *Villeré*, *Villaré*, *Villeret*, etc., naquit à Athènes, vers la fin du seizième siècle, d'une famille noble, et vint faire ses études à Rome. Son savoir lui acquit bientôt une grande renommée ; et il mérita surtout l'estime des savants par ses connaissances dans les lettres grecques, ayant fait une étude particulière des conciles et des monuments de la primitive Église. Le duc de Mantoue, Charles de Gonzague, l'employa en diverses occasions comme son envoyé auprès des papes Grégoire XV et Urbain VIII. Il fut connu du cardinal de Richelieu, qui le donna au duc de Parme, Edouard Farnèse : un tel suffrage efface tout autre éloge. Il résida successivement à Venise et à Paris, comme chargé d'affaires de ce prince. Il obtint en France la faveur du roi Louis XIII, de Gaston, duc d'Orléans, et de beaucoup d'autres grands de la cour. Vers 1653, il fit un voyage en Angleterre, et y vit Milton, dont il était déjà l'ami. Dans le recueil des lettres familières de ce poète illustre (Londres, 1674, in-8°.), on en lit deux adressées à Philaras ; elles sont remplies de témoignages de la plus haute estime. Ce fut sans dou réputation qu'il avait laissée nise, qu'il fut redevable du que le sénat fit de lui pour la pl garde de la bibliothèque de Marc : mais il ne put profi cette faveur ; il mourut avar voir exercé ces fonctions, à en 1673, de l'opération de la On lui doit : I. Une traducti grec vulgaire et en latin, du italien de la Doctrine chrét par Bellarmin ; elle a paru s titre : *Doctrina christiana vulgari idiomate aliàs tra nunc verò litteris latinis m per L. V. Atheniensem*, gr Paris, 1633, in-8°. Ce livre dié au cardinal de Richelieu. Opuscule de 24 pag., intitul *in immaculatam conceptione paræ cum aliis quibusdam ep matibus*, etc., Paris, 1644, On n'en connaît à Paris qu'i exemplaire, qui se trouve à la thèque Mazarine. Cette Ode a couronnée par l'académie de elle parut avec une dédicace a à François de Harlay, arch de cette ville : elle a été impri nouveau dans le dernier Rec l'académie de Rouen, publié e in-8°., par M. l'abbé de L (1). On conserve encore de l bibliothèque du Roi, une cop 4°., de l'Anthologie appel *dite*. Toutes ces copies sont comme on sait, du manuscr tin, aujourd'hui à la bibli

(1) L'abbé de Lurienne, d'abord jesuit chanoine de l'église métropolitaine de R tiva toujours les lettres grecques et latine traduit en vers latins plusieurs epigramm inedites. *Il fut une des soixante-sept hom times tombées sous le couteau de Robesp juillet 1794, à l'âge de 62 ans*, dit Cha Rochette, dans sa notice sur Philaras ; tome II de ses Mélanges de critique et logie, p. 302.

atican. Celle de Philaras est
mple que plusieurs autres co-
mmes ; elle est de sa main, ce
'empêche pas qu'elle n'offre
up de fautes : l'ordre de l'o-
il n'y est pas suivi. Malgré
fauts, elle peut être utile par
uvelles leçons qu'elle présente.
ite, on trouve quelques pièces
es de l'auteur. Son portrait
avé, de son temps, à Paris.
SI—D.

HILARETE (en arménien, et en
, *Philardus*), patrice ou géné-
lèbre dans l'histoire du Bas-
e, était Grec de religion, mais
men de naissance. La province
apouni, dans le centre de la
le Arménie, était sa patrie.
qu'il ne jouît pas d'une très-
e réputation parmi les Grecs,
ereur Romain Diogène le comp-
armi ses principaux officiers. Il
spagna ce prince dans son ex-
ion contre les Turks seldjouki-
aliers gouvernés par le sulthan
rslan : il passa avec lui l'Eu-
e à Romanopolis ou Roum-Ka-
, et eut bientôt le commande-
d'une portion considérable de
ee impériale. Les troupes qui lui
nt été confiées n'osèrent se me-
avec les Turks : elles se dé-
erent, et Philarète revint sans
e auprès de Diogène. Il assista
sanglante bataille, livrée le 26
1071, entre Khélath et Malaz-
, dans laquelle son prince per-
victoire et la liberté. Diogène
vahi a ses soldats par la géné-
e du sulthan ; il ne put en pro-
une révolution s'était opérée
Constantinople pendant sa capti-
; et Michel, surnommé depuis
Parapinace, avait été placé sur le
, et se préparait à le défendre
re Diogène. La trahison vint à
son secours ; le légitime empereur fut abandonné par la plus grande partie de ses soldats : en vain il voulut se maintenir dans l'Arménie ; il fallut céder à la fortune, et il se remit entre les mains de l'usurpateur, qui le fit périr. Philarète, qui était resté fidèle à la cause de son souverain, ne voulut pas reconnaître Michel, et se cantonna dans les provinces orientales de l'Empire, où il se déclara indépendant ; et il rassembla autour de lui toutes les troupes arméniennes. Bientôt après, il prit même le titre d'empereur. La ville de Marasch, l'ancienne Germanicia, située au milieu des gorges du Taurus, devint sa place d'armes ; et il réduisit tous les pays voisins qui étaient soumis aux Grecs, aux Arméniens et aux Musulmans. En 1073, il envoya proposer une alliance à Thorhnig Mamigonian, prince de Daron et de Sasoun ; celui-ci, qui se défiait de ses intentions, refusa de l'aller voir. Alors Philarète lui envoya le patriarche d'Arménie, Grégoire, qui était son oncle, menaçant de mettre ses états à feu et à sang, s'il ne s'unissait à lui. Cette seconde ambassade n'eut pas plus de succès : Thorhnig se retira dans la forte place d'Aschmouschad, où il brava ses menaces. Philarète prépara tout pour lui faire la guerre : celui-ci de son côté fit aussi des levées ; bientôt il eut plus de cinquante-mille homme sous les armes, et vint attendre son ennemi à Djabaghdchour sur la frontière de ses états. Ne le voyant pas venir, et craignant de ne pouvoir nourrir toutes les troupes qu'il avait amenées, il ne garda que mille cavaliers, avec lesquels il s'en retourna vers Aschmouschad. En chemin, il fut rencontré par l'armée de Phi-

larète : malgré l'infériorité du nombre de ses soldats, Thorhnig n'hésita pas à en venir aux mains dans la plaine d'Alou, au pays d'Handsith. Philarète y fut complètement défait, et obligé de se réfugier dans la forteresse de Kharpert. Un secours de Kurdes mit Philarète en état de reprendre l'offensive : dans une première affaire, il fut encore défait, et le chef de ses nouveaux alliés fut tué de la main de Thorhnig ; mais, dans un deuxième combat, ce dernier périt d'un coup de flèche. Sa tête fut portée à Philarète, qui fit un vase à boire de son crâne, et envoya le reste des ossements en présent à son ami Nasr, roi de Miafarekin. Philarète alla ensuite à Thavplour, dans la petite Arménie, où était la résidence du patriarche des Arméniens, qui s'enfuit à son approche. Le patrice le somma de revenir occuper son siége ; Grégoire préféra remettre sa dignité à un autre : il désigna, pour le remplacer, Sargis, neveu de son prédécesseur, et Philarète le fit installer dans sa nouvelle dignité, à la fin de l'an 1073. Sargis étant mort trois ans après, Philarète lui donna pour successeur un certain Théodore, qui passait pour un excellent musicien : il garda son titre treize ans et neuf mois. Ces deux prélats ne sont pas comptés parmi les patriarches légitimes d'Arménie. Philarète continuait cependant à se maintenir dans son indépendance, pillant et ravageant la Cilicie, la Cappadoce, le nord de la Syrie et la Mésopotamie. Une circonstance imprévue agrandit encore sa puissance. Depuis long-temps les Grecs nourrissaient une violente haine contre les Arméniens ; ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour se débarrasser de ceux qui étaient à leur vice. Vasag, neveu du patria Grégoire, qui était duc d'Antic fut assassiné, en 1077, pa Grecs de cette ville : ses sol qui pour la plupart étaient A niens, indignés de cette perfidie pelèrent à leur secours Phila qui entra dans la ville d'Antioc vengea le meurtre de Vasag sur s sassins. L'année suivante, Phil fit sa paix avec l'empereur Nicé Botoniate, qui avait remplacé Mi et en obtint le duché d'Antioc le gouverna comme prince ind dant, payant un tribut au roi qui régnait à Halep. A la posse d'Antioche, il joignit bientôt d'Edesse. En 1083, le duc Vasi d'Aboukaba, qui était arménie assassiné. Sempad fils de Pagra cien gouverneur d'Ani, fut a pour le remplacer ; mais, com était détesté des Grecs de la vil y eut une sédition. Philarète vi apparence pour y rétablir la pa rendit maître de Sempad, qu'il e à Marasch, où il le fit aveugl donna le duché d'Edesse à so Varsam ; il s'empara ensuite d choum, de Raaban et de plu autres villes de la Commagène troupes de Philarète étaient fo d'un amas de brigands armén persans, arabes et turks, sans gion, pillant indifféremment t monde. Philarète, lui-même pouvait être considéré comme tien que de nom : il ne tarda p effet à se faire musulman. Cette duite, et les cruautés qu'il comm sans cesse, indignèrent contre l fils Varsam : ce dernier profitan moment où son père avait quitt tioche pour une expédition, e sant la garde de cette ville à un n man nommé Ismaël, alla trouv

, fils de Koutoulmisch, prince
ide, qui régnait à Iconium,
engager à s'emparer d'Antio-
Cette proposition fut acceptée,
lkasem, officier du sulthan, fit
er des vaisseaux à Tarse dont
ait emparé depuis peu, et vint
uer auprès d'Antioche, dont il
it maître sans résistance : les
ats qui haïssaient Philarète,
endirent pas la ville. Celui-ci
vainement de la sauver ; il fut
é de se retirer à Honi, dans la
ce de Dchahan : l'émir turk
i le défit, et le contraignit de
ier à Marasch, son ancienne
ce. S'étant brouillé avec le pa-
che qu'il avait créé, Philarète en
un autre par l'évêque arménien
s : le remplaçant, nommé Paul,
de Varak, accepta par force,
rvint bientôt à s'échapper des
de son protecteur. Désespé-
le résister à ses nombreux en-
. Philarète prit le parti d'aller
le Khorasan, à la cour du sul-
Malek-schah, qu'il reconnut
son souverain. Ce prince, qui
parait à faire une expédition
l'Occident, vint dans la Méso-
nie ; il y fut accompagné par
rète, qui était dans son camp
e la ville d'Edesse se soumit
empire. Vainement Philarète
a cette place comme sa pro-
é, promettant d'y faire dire la
e publique pour le khalife et le
n : ce prince, qui savait que
abitants le détestaient, donna
e à Bouzan, un de ses géné-
, et envoya Philarète à Marasch
il lui conserva la possession.
pé dans ses espérances, Phi-
e y tomba malade de chagrin ;
ecrut bientôt après, en 1086.
lt qu'avant sa mort il était re-
au christianisme. S. M—N.

PHILÉ (Manuel), poète grec, né à Éphèse, vers l'an 1275, de parents pauvres, vint, dans sa jeunesse, à Constantinople, où il suivit les leçons de George Pachymère, qui lui fit faire de grands progrès dans les lettres (*Voy.* Pachymère). Au lieu d'embrasser un état honorable, il passa sa vie à solliciter un emploi qu'il ne put point obtenir, et à mendier la faveur des courtisans, dont il était méprisé. Dans les humbles suppliques qu'il adressait à l'empereur, il se bornait à lui demander des vêtements pour couvrir sa nudité, et un peu de pain, se rabaissant jusqu'à se comparer au chien qui attend les miettes de la table de son maître. L'excès d'avilissement dans lequel il était tombé, ne put le garantir de la colère de l'empereur. Ce prince, offensé de quelques expressions que Philé avait employées dans sa *Chronographie* (1), le fit mettre en prison, et l'auteur n'en sortit qu'après avoir offert de jurer qu'il n'avait jamais eu l'intention d'offenser son auguste protecteur. On conjecture que Philé mourut vers 1340. De tous ses ouvrages, le plus connu est un poème intitulé : *De animalium proprietate*, composé de morceaux tirés d'Elien (*Voy.* ce nom). Il est écrit en vers politiques ou mesurés, qui contiennent un nombre déterminé de syllabes, sans égard à la prosodie (Voy. sur ce genre de vers, Vossius, *De viribus rhythmi*, p. 21). Il fut publié, pour la première fois, à Venise, en 1533, in-8°., par Arsène, archevêque de Monembasie (aujourd'hui Napoli de Malvasia). Cette édition est rare et recherchée ; Georg. Bergman d'An-

(1) Cet ouvrage est un de ceux de Philé dont on ne connaît aucun fragment.

naberg en donna une version latine, accompagnée du texte grec, revu par Joach. Camerarius, Leipzig, 1574, ou Heidelberg, 1596, in - 4°. Mais Camerarius, persuadé que les fautes de quantité qu'il remarquait dans le texte, provenaient de l'ignorance des copistes, y fit tant de corrections pour le rendre conforme à la prosodie, que ce n'était plus l'ouvrage de Philé. Enfin, J. Conr. de Pauw reproduisit (Utrecht, 1730, in-4°.) l'édition d'Arsène, augmentée de quelques fragments tirés des manuscrits de la bibliothèque Bodléienne, que Fabricius avait déjà publiés dans la *Bibl. græca*. Cette édition a été vivement critiquée par d'Orville, qui en a relevé les imperfections, dans des Remarques insérées sous le nom de *Philetes*, au sixième volume des *Observationes miscellaneæ* de Burmann (*V.* Pauw et d'Orville). Camus avait eu le projet de donner une nouvelle édition de ce poème; mais, forcé de renoncer à ce travail, il a publié, dans le tome v des *Notices et Extraits*, p. 623, les variantes des quatre manuscrits de la bibliothèque du Roi, qu'il avait collationnés. Les autres *Poèmes* de Philé, dont Allatius et Fabricius avaient fait connaître quelques-uns, ont été publiés par Gottlieb Wernsdorf, d'après les manuscrits d'Augsbourg et d'Oxford, avec une version latine et des notes, Leipzig, 1768, in - 8°. Le savant éditeur a fait précéder ce Recueil d'une bonne Dissertation sur la vie et les ouvrages de Philé. Outre un poème à la louange de saint Théodore, dont l'auteur est inconnu, ce volume contient une Pièce de vers de Philé sur un moine lépreux; un Poème à la louange de l'empereur; un Poème des plantes; un autre adressé à Jean Cantacuzène: c'est un Dialogue de 965 vers, entre l'aut la ville de Constantinople, qu signe sous les noms de *Mens n tra*, et dans lequel il personni vertus du grand domestique, gesse, le courage, la tempéran vérité, la pitié, la sagacité, etc Supplique à l'empereur, pour tifier des expressions qu'il lui chait; un Poème sur l'éléphan un autre sur les vers à soie, q sait sans doute partie de son travail sur les animaux; les funèbres de Pachymère, son tre, et de Jean Phacraze, gra gothète sous Michel l'Ancien Épigrammes, et quelques autr ces de peu d'étendue. On co encore des *Vers* inédits de parmi les manuscrits des bibl ques de France, d'Espagne, gleterre et d'Allemagne. Wer en a donné la liste, dans la Di tion déjà citée. W-

PHILELPHE (François), l' plus célèbres philologues qui rent en Italie à la renaissanc lettres, était né, le 25 juillet à Tolentino, dans la marche cône, d'une famille obscure. I son ennemi personnel, préten devait le jour au commerce s leux d'une blanchisseuse avec tre : c'est une infamie dont il e tile de démontrer la fausseté. E jeune à Padoue, il y apprit en temps le droit, l'éloquence et losophie, et fut, avant l'âge d huit ans, chargé d'enseigner torique. Appelé à Venise, en il eut le plaisir de voir acco ses leçons les hommes les pl tingués, qui devinrent bient

(a) Ce petit poème, de 3-8 vers, est ad empereur Léon : comme aucun des empe nom n'était contemporain de Philé, on pe que cet écrit lui appartienne. Voy. les *M serv. in auctor. vet. et rec.*, vol. 2, tom. II

Il souhaitait, à l'exemple de
uet d'autres savants, de pou-
udier le grec à Constantinople;
l'état de sa fortune était un
le à ce voyage. Ses amis, qui
ient déjà procuré le droit de
firent attacher comme secré-
la légation vénitienne; et il
, en 1420, dans la capitale
ent. Il se mit aussitôt sous
ction de Jean Chrysoloras,
d'Emanuel (*Voy.* Chryso-
; et cet habile maître lui fit
les progrès aussi grands que
s dans la langue et la littéra-
recques. Son application à l'é-
e l'empêchait pas de remplir
s devoirs de sa place; et le ta-
il avait montré pour les né-
ions, l'ayant fait connaître de
héologue, ce prince le nomma,
23, son ambassadeur près de
reur Sigismond, alors à Bude.
phe venait de terminer avec
la mission dont il avait été
, quand il fut prié par Ladis-
i de Pologne, d'assister, en
e de ministre impérial, aux
de son mariage, qui devaient
lébrer à Cracovie. Il se rendit
cette ville, à la suite de Sigis-
l; et, le jour de la cérémonie
février 1424), il prononça un
urs à la louange des deux époux,
ésence des souverains et d'une
immense. De retour à Constan-
le, après une absence de quinze
ze mois, il reprit ses études
ne nouvelle ardeur: mais la
ne passion que lui inspira la
Theodora, fille de son maître,
interrompit le cours. Il obtint
la main de Theodora, qu'il ra-
, en 1427, à Venise, où ses an-
amis le rappelaient pour y en-
er la littérature grecque. Cette
était désolée par la peste; tous
ses amis s'étaient enfuis. Il ouvrit cependant une école pour faire subsister sa famille; mais une jeune fille qu'il avait prise à son service, étant morte peu de jours après, Philelphe effrayé quitta Venise avec sa femme et ses enfants, sans savoir où il s'arrêterait. L'accueil qu'il reçut en passant à Bologne, fixa son irrésolution; il accepta la chaire d'éloquence et de philosophie, qu'on lui offrit avec un traitement considérable: mais, au bout de quelques mois, les Bolonais se révoltèrent contre le pape; et Philelphe s'empressa de fuir une ville divisée par des factions non moins redoutables que la peste. Il se rendit à Florence, où il fut accueilli avec distinction; et il y ouvrit des cours de littérature grecque et latine, qui furent suivis par une foule immense d'auditeurs: il donnait jusqu'à trois leçons par jour; et, pour satisfaire la curiosité de ses élèves, il leur expliquait en outre, les dimanches et les fêtes, le poème du Dante, dans l'église de *Santa Maria del Fiore*. Mais la vanité de Philelphe lui fit bientôt des ennemis de tous les savants qui l'avaient attiré à Florence: il se permettait contre eux les injures les plus grossières; il les peignit, dans des satires, sous les traits les plus odieux: enfin il poussa l'ingratitude jusqu'à se déclarer contre les Médicis, ses bienfaiteurs, comme ils le furent de tous les gens de lettres; et il mêla leurs noms dans toutes ses querelles, auxquelles ils étaient étrangers. Niccolo Niccoli, Ambroise le Camaldule, et la plupart des savants, se réunirent pour éloigner de Florence un homme dont la présence était devenue un sujet de troubles: mais les ennemis des Médicis furent assez puissants pour l'y maintenir; Philelphe fut confirmé, en 1431,

dans toutes ses dignités, et reçut même une augmentation de traitement. Le triomphe de Philelphe accrut la haine de ses adversaires. Un matin qu'il se rendait à son école, il fut attaqué par un assassin de profession, qui le blessa légèrement au visage. Il crut ou prétendit que le coup venait des Médicis; et il songeait, en fuyant, à mettre sa vie en sûreté, quand cette famille fut chassée de Florence par la faction des nobles, en 1433. L'éloignement des Médicis fut un nouveau triomphe pour Philelphe; et il en abusa jusqu'à les poursuivre dans leur exil par les satires les plus infames. Mais les Médicis ayant été rappelés l'année suivante, Philelphe ne jugea pas prudent de les attendre, et il gagna Sienne, s'engageant à y professer les belles-lettres pendant deux ans. Il continuait cependant d'écrire contre les Médicis avec une telle fureur, qu'il fut enfin déclaré rebelle par un décret du sénat, et banni de Florence dix mois après en être sorti. Celui qui avait attenté à ses jours le poursuivit à Sienne; et Philelphe, l'ayant reconnu, le fit arrêter. Cet homme avoua, dans les tortures, son coupable projet, et fut condamné à une amende de cinq cents livres d'argent; mais Philelphe appela de cette sentence devant le gouverneur de Sienne, qui l'aurait condamné à mort, si Philelphe n'eût intercédé pour le meurtrier, auquel on coupa le poing. Toujours persuadé que les Médicis seuls avaient armé contre lui cet assassin, Philelphe, de concert avec quelques exilés florentins, chargea un misérable Grec de poignarder Cosme de Médicis et ses principaux partisans. Le Grec fut pris, et chargea, dans ses interrogatoires, Philelphe, qui fut condamné par défaut à avoir la langue coupée, et fut banni de Florence à perp
Philelphe, convaincu que ses
mis n'ayant pu réussir à le fa
rir par le fer, auraient reco
poison, vivait dans de conti
inquiétudes : mais il n'en rem
pas moins avec zèle tous ses d
de professeur; et il trouvait
assez de loisir pour compo
nouveaux ouvrages qui ajout
sa renommée. Touché de sa
tion, le généreux Cosme de M
oublia le passé, et lui fit den
son amitié : mais Philelphe
des propositions qu'il ne pouv
croire sincères; et il fallut t
patience d'Ambroise le Cam
pour opérer une réconciliatic
Cosme souhaitait ardemmen
pendant la plupart des princ
talie cherchaient à fixer Phi
dans leurs états. Il donna la
rence à Philippe-Marie Viscon
de Milan, et promit de se re
sa cour, demandant seulement
lai nécessaire pour remplir un
gement de six mois, qu'il avai
tracté avec les Bolonais. Il re
Bologne, en 1439, dix ans
qu'il en était sorti; et il eut lieu
satisfait de l'accueil qu'il y
Mais les factions qui contin
de diviser cette ville, lui en ren
bientôt le séjour insupportabl
avant la fin des six mois qu'il
y passer, il se rendit à Milan
sa famille (1440). Comblé d
neurs, richement payé, ché
prince et des grands, Philelph
vait se croire heureux : mais la
prématurée de sa femme Thé
vint troubler le repos dont il
mençait à jouir. Le chagrin
éprouva de cette perte, fut si g
qu'il voulut renoncer au mon
duc Visconti combattit sa r
tion, et lui fit épouser une

...ne héritière. Visconti mou-
... 1447 ; et la femme qu'il lui
...onnée, le suivit de près au
...au. Philelphe revint encore au
d'embrasser l'état ecclésiasti-
...t se remaria cependant pour
...ième fois. La mort du dernier
...ti laissait Milan en proie aux
... François Sforce, son gen-
...nit par en triompher, et fut
...n son successeur, en 1450. Il
hérité de l'affection que son
père portait à Philelphe ; et il
...igea rien pour se l'attacher :
...es finances de l'état étaient
...s par les guerres ; et Philel-
...ont les appointements n'étaient
...yés avec exactitude, habitué
...urs à des dépenses considéra-
...se vit bientôt réduit à user de
... ses ressources pour se pro-
de l'argent. Il fit un recueil de
...tires, qu'il offrit à Alphonse,
... Naples, prince libéral, dont
...dait une récompense propor-
... au mérite de l'ouvrage. Al-
... témoigna le désir d'en voir
... mais la peste qui désolait le
..., empêchait Philelphe d'en-
...dre ce voyage ; et d'ailleurs
... Sforce n'était pas disposé à lui
... la permission de se rendre à
... d'Alphonse, avec lequel il
... guerre. Philelphe surmonta
...dant toutes ces difficultés, em-
... de l'argent de ses amis, et
... congé de quatre mois pour
... Rome. Son intention était de
...re directement à Naples, et
... arrêter à Venise qu'à son re-
... le pape (Nicolas V), infor-
... passage, voulut le voir ; et
... essayé de le fixer à Rome,
... propositions avantageuses,
... en lui donnant des preu-
... libéralité. Philelphe fut ac-
... par le roi Alphonse, de la manière la plus distinguée. Ce prince, ami des lettres, le créa chevalier à Capoue, lui permit de porter ses armoiries, et enfin lui décerna la couronne poétique en présence de toute sa cour. Pénétré de reconnaissance pour les bontés d'Alphonse, Philelphe voulut le réconcilier avec le duc de Milan ; et il avait déjà commencé à négocier, quand Alphonse fut instruit que Sforce se préparait à ramener René d'Anjou dans le royaume de Naples. Aussitôt il renvoya Philelphe, qui revint à Milan, après avoir visité Rome et Tolentino. En arrivant, il apprit que Constantinople était tombé au pouvoir des Turcs, et que sa belle-mère avait été faite esclave avec ses deux filles. Dans sa douleur, il pria Sforce de l'envoyer en ambassade, à l'empereur turc, pour réclamer la liberté de ces captives. Le duc lui permit seulement de députer vers Mahomet, en son propre nom, deux jeunes gens, qui remirent au sultan une ode et une lettre grecque, par laquelle Philelphe lui demandait cette grâce, en offrant une rançon. Mahomet, qui se piquait d'honorer les savants, accueillit favorablement cette demande, et rendit la liberté aux trois esclaves, sans rançon. Pour satisfaire à ses dépenses, Philelphe obsédait sans cesse ses protecteurs de nouvelles requêtes en vers et en prose ; les moindres événements lui fournissaient l'occasion de composer des harangues et d'autres pièces qui lui étaient chèrement payées : il avait un traitement considérable ; il était en outre pensionné de plusieurs princes : cependant il fatiguait l'Italie de ses plaintes. Il avait composé les huit premiers livres d'un poème en l'honneur de Fr. Sforce, quand il perdit ce généreux protecteur (1458). Ga-

Jean-Marie, son fils, qui ne partageait pas son goût pour les lettres, laissa Philelphe dans l'oubli ; et l'inconduite du savant l'obligea de vendre jusqu'à ses habits pour vivre et soutenir sa famille. Au milieu des chagrins de tout genre dont il était accablé, Philelphe conservait la santé et le courage qui lui étaient si nécessaire pour lutter contre la mauvaise fortune. Il travaillait sans relâche, écrivait, donnait des leçons, et excitait le zèle de ses amis, que ses folles dissipations avaient ralenti. Depuis que Milan ne lui offrait plus les mêmes avantages, il n'avait pas cessé de solliciter une chaire à Rome, où il se flattait que sa réputation attirerait de nombreux auditeurs. Cette faveur, qu'il avait en vain espérée de Pie II, son ancien élève, et de Paul II, qui l'avait cependant soutenu par ses libéralités, il l'obtint enfin de Sixte IV, qui le nomma, en 1474, à la chaire de philosophie morale, avec un traitement considérable. L'accueil qu'il reçut à Rome, fut digne de son mérite ; et il commença, peu après, l'explication des *Tusculanes*, en présence d'un grand concours de curieux. Malgré son grand âge, Philelphe fit deux fois le voyage de Milan, pour en ramener sa femme et ses enfants. Dans le premier, il eut la douleur de voir mourir deux de ses fils ; au second, il perdit sa femme, et avec elle l'appui de sa vieillesse. Pendant son absence, la peste s'était déclarée à Rome : il craignait d'y retourner, et il pria Laurent de Médicis de lui procurer une chaire à Florence. Ce prince, que la postérité a surnommé le Magnifique et le Généreux, fut touché de la prière de ce vieillard ; il fit abolir les décrets rendus contre lui, et le nomma professeur de langue et de littérature grecques. Philelphe se hâta de venir prendre possession de sa chaire : mais les fatigues du voyage avaient épuisé le reste de ses forces ; et il mourut quinze jours après son arrivée à Florence, le 31 juillet 1481, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il avait eu de ses deux femmes vingt-quatre enfants ; quatre de ses filles seulement lui survécurent. Aucune vie n'a été plus remplie que celle de Philelphe ; et aucune n'aurait été plus malheureuse, si sa vanité et son orgueil n'en avaient pas troublé le cours. Son besoin d'éclat et de magnificence l'obligeait à se procurer de l'argent par toutes sortes de moyens, et souvent il ne put suffire à ses folles dépenses. Se regardant comme l'homme le plus savant et le plus éloquent qui eût jamais paru, il traitait avec mépris les littérateurs les plus distingués de son temps ; il eut avec la plupart d'entre eux des querelles déplorables. (*V.* Poggio, Merula, Niccoli, etc.) Malgré ses défauts de Philelphe, on doit reconnaître qu'il rendit d'importants services aux lettres. Il forma un grand nombre de disciples, parmi lesquels on en compte plusieurs qui se sont illustrés. Il a laissé une foule d'écrits en vers et en prose. Son style, en latin, approche moins que celui de Pogge de l'élégance et de la pureté des bons modèles. Il ne faisait aucun cas de la langue italienne, illustrée par les ouvrages du Dante, de Pétrarque, de Boccace et de Machiavelli ; mais son Commentaire sur Pétrarque prouve que, s'il méprisait cette langue, c'est qu'il ne la connaissait pas. Outre des *Traductions latines* de la *Rhétorique* d'Aristote, de l'*Eloge des Athéniens*, et du *Plaidoyer* de Lysias *contre Eratos*

la *Cyropédie* et de quelques
les de Xénophon, des *Apoph-*
le Plutarque, et des *Vies de*
ue et de Numa, de deux *Trai-*
ppocrate, de la *Vie de Moï-*
Philon, etc., on citera de
ie : I. *Opus satyrarum seu*
tichon decades x, Milan,
-fol., première et très-rare
Venise, 1502; Paris, 1580,
1) Ces satires sont pleines
ives et d'obscénités. Il faut,
uené, avoir essayé de lire ces
ions monstrueuses, pour se
un pareil débordement de
Opuscula (Venise), Vin-
Spire, 1471, in-4°.; Mi-
81; Venise, 1492, in-fol.
me contient la traduction des
egmes de Plutarque et de
s petits Traités. III. *Convi-*
liolanensia, Milan et Venise,
Spire, 1508; Cologne, 1537;
1552, in-8°. Ce sont deux
es faits sur le modèle du Ban-
Platon, dans lesquels l'au-
troduit ses amis discutant à
es questions de morale et de
phie. IV. *De morali dis-*
, Venise, 1552. Ce Traité
se en cinq livres; mais le
n'est pas entièrement achevé.
tiones cum quibusdam aliis
uis, Milan, 1481, in-fol.,
très-rare. Ce Recueil, qui a
mprimé plusieurs fois dans
ième siècle, contient des Ha-
, des Oraisons funèbres et
s petites pièces. On y distin-
discours adressé par Philel-
Jacq.-Ant. Marcello, noble

Vénitien, sur la mort de son fils (2) : c'est un morceau plein de raison, de philosophie et même d'éloquence. VI. *Philelphi Fabulæ*, Venise, 1480, in-4°., goth. de 24 feuillets. C'est la seule édition de ces Fables imprimée dans le quinzième siècle : elles ont été traduites en français, par Bellegarde, à la suite des *Fables* d'Esope, en 1703; id., Utrecht, 1752, in-8°. VII. *Odæ et Carmina* (Brescia), 1497, in-4°., rare (3). VIII. *Commentaire sur le Canzoniere de Pétrarque*, Bologne, 1476. Il est plein d'explications extravagantes et de traits injurieux contre Pétrarque, Laure, les papes et les Médicis, qui n'avaient rien de commun avec Pétrarque. IX. *Vita di san Gio. Battista*, Milan, 1494, in-4°.; c'est un poème *in terza rima*, dont on ne connaît que cette seule édition. X. *Epistolarum libri* (Vindelin de Spire, 1472), in-fol. Cette première édition, et celle de Brescia, 1485, in-fol., ne contiennent que 26 livres; mais les suivantes de Venise, 1500, 1502, in-fol., en contiennent 37 (4).

... de Paris fut publiée par Gilles ..., et le frontispice annonce une ... de ses écrits, qu'on ne trou... exemplaire de la bibliothèque du Roi. ... un exemplaire également de... que cette vie n'a point été im... qu'elle a été supprimée. Voy. le *Manuel*

(2) Cette pièce avait déjà été imprimée séparément sous ce titre : *Ad Jacobum Anton. Marcellum, patricium Venetum, de obitu Valerii filii consolatio*, Rome, 1475, in-fol.; Milan, 1476, in-4°., ces deux éditions sont très-rares. Marcello fut si content de cet ouvrage, qu'il envoya à l'auteur un bassin d'argent d'un travail admirable, qui valait plus de cent sequins. Philelphe le porta dès le lendemain matin chez le duc de Milan, et lui en fit don devant tout son conseil.

(3) Philelphe voulait composer dix livres d'odes, donner au premier livre le nom d'Apollon, et aux neuf autres ceux des neuf Muses, comme Hérodote aux livres de son histoire. Chaque livre devait être composé de dix odes, et chaque ode de cent vers : il n'en put achever que cinq livres; mais il s'astreignit rigoureusement à ce plan.

(4) On a réimprimé : *Francisci Philelphi Tolentinatis*, etc. *Epistolæ, cæteris quæ hactenus prodierunt auctiores et emendatiores; animadversionibus vitâque auctoris locupletatæ; operâ et studio Nicolai Stanislai Meuccii; tomus primus*, Florence, 1743, in-8°. Mansi donne à cette édition la date de 1745; Chaufepié dit 1743; et c'est lui qui a raison. La date de 1743 se lit sur le frontispice du volume; et la préface est datée de, NON. FEB. MDCCXLIII. Mansi, dans son édition de la *Bibl. mediæ latinitatis*, de Fabricius, dit avoir conféré

Les bibliothèques d'Italie possèdent un grand nombre d'ouvrages inédits de Philelphe; les principaux sont : *Meditationes Florentinæ de exilio*, etc.; ce Traité devait avoir dix livres, mais l'auteur n'en écrivit que trois; — la *Sforciade* : le début de ce poème, dont on n'a que les huit premiers livres, a été inséré, par Sassi, dans l'*Historia typogr. litterar. Mediolanensis*, p. 178 et suiv., et par Bandini, dans le *Catalog. codic. bibl. Laurentianæ*, p. 178 et suiv. M. de Rosmini a donné l'analyse des huit livres, dans sa *Vie de Philelphe* (II, 159-174); — *Trois Livres d'Odes et d'Elégies grecques*; — un Recueil d'épigrammes (*joca et seria*), les unes graves, les autres badines, et le plus souvent licencieuses. On a publié, sous le nom de Philelphe, l'ouvrage de Maffeo Vegio (*V.* Maffeo), *De educatione liberorum clarisque eorum moribus opus libri sex*, Paris, sans date, in-4°.; ibid., 1508, même format; traduit en français, sous ce titre : le *Guide des parents en l'instruction et direction de leurs enfants* (par Jean Lodedudiocèse de Nantes), Paris, 1513, in-8°. C'est également pour en assurer le succès, qu'on a donné, sous le nom de ce célèbre philologue, une traduction latine, en prose, de l'*Odyssée*, Venise, 1516, in-fol., que Rosmini attribue,

l'édition récente avec celle de 1502, et avoir remarqué que dans l'édition de 1502, il manque les lettres 8 17 du livre quatrième, tandis que dans l'édition moderne, il manque la lettre à Albert Zancharius, commençant par ces mots : *Non te præterit*, et datée de *Tertio idûs januarii* 1441. Les lettres 8 à 17 se trouvent pourtant dans l'édition de 1502, où le quatrième livre contient 3[illegible] lettres. Ce quatrième livre n'en a que 36 dans l'édition de 1743, parce qu'en effet, on y a omis la lettre désignée par Mansi. Cette édition de 1743 n'a pas, au reste, été continuée; il n'en a paru que le 1er. volume, contenant les quatre premiers livres : c'est ce que dit Mansi, et ce que confirme une note manuscrite de Villoison. A. B—T.

avec beaucoup de vraisembla
fils de Philelphe, dont l'artic
(*Vita di Filelfo*, II, 95, not
On trouvera des détails sur
phe dans la plupart des biog
italiennes : mais on peut co
surtout (5) la *Vie* de cet éc
par M. de Rosmini, Milan, 1
vol. in-8°.; c'est un modèle
titude et de précision. Chaqu
me est accompagné de doc
inédits, qui jettent un grand j
l'histoire littéraire de l'Ita
quinzieme siècle. Le premier
est orné du portrait de Phi
d'après Mantegna; le second
autre portrait, dont l'origi
conservé dans les archives
lentino; et le troisième, de
daille frappée en l'honneur d
phe, tirée du musée Mazz
Ginguené a donné une analy
bien faite de cette Vie de Ph
dans son *Hist. litt. de l'Ita*
326-50. W

PHILELPHE (Mario (1)
rateur, fils aîné du précéde
Théodora, fille de Jean Chry
eut, dans les agitations de
des traits multipliés de resse
avec son père. Il naquit à Co
nople, le 24 juillet 1426;
ayant quitté cette ville la m
née, le ramena en Italie, où

(5) La *Vie* de Philelphe, que Nicero
dans le tome VI de ses *Mémoires* est plei
titudes, qui ont été corrigées en grande
le tome X. Mais on en trouve une plus e
le tome XLII; elle est tirée des *Mémoire*
lot, *sur Philelphe*, insérés dans le tom
cueil de l'acad. des inscript. Le savant A
no a publié une Vie de Philelphe, dans
des *Dissertat. Vossiane*; et Tiraboschi
cré un article intéressant dans la *Storia*
ratur. italiana, VII, 284; enfin Nicol. S
ci a publié en latin une *Vie* de ce philo
in-8°.; mais la *Vie* de Philelphe par R
mini est la meilleure, la plus exacte et l
plète.

(1) Il avait reçu au baptême les noms
rino-Jacques; mais il n'est connu que s
Mario.

avec soin. Son fils montra
n enfance beaucoup de facilité
énétration ; mais la bizarrerie
caractère le rendait très-dé-
ble à ses maîtres, et l'empê-
souvent de profiter de leurs
. Il retourna, en 1440, à
ntinople, sur l'invitation de
reur Paléologue, qui, par at-
nent pour Philelphe, offrit de
nner un emploi à sa cour,
ôt que son éducation serait
nee. Philelphe n'avait consenti
ec peine à se séparer d'un
e, malgré ses défauts, il ai-
plus que ses autres enfants ;
devenu veuf, il se hâta de
re revenir, dans l'espoir qu'il
ait à supporter sa douleur.
, fatigué des justes reproches
n père, ne tarda pas à se sous-
à son autorité. Il s'enfuit se-
ment, et parcourut toute l'Ita-
onnant des leçons dans les vil-
il s'arrêtait, visitant les châ-
et nouveau troubadour payant
eil qu'il y recevait par quelques
de vers. La curiosité l'attira
vence, où le roi René tenait
sa cour; et l'on peut croire
fut bien reçu d'un prince em-
de fixer dans ses états tous
qui se distinguaient par quel-
talents. On apprend, par une
d'Alciat, que Mario fut chargé
ger et de mettre en ordre la
thèque de Saint-Maximin (2).
obtenu du roi René, un em-
a Marseille, qu'il remplissait en
, mais il le quitta bientôt pour
ter aux fêtes qui devaient mar-
le passage de l'empereur Frédé-
III à Milan : il fut présenté à ce
, qui lui décerna la couronne

poétique et le décora du titre de chevalier; mais les bontés de Frédéric ne l'empêchèrent pas de composer une satire mordante contre les poètes à qui l'empereur avait accordé les mêmes honneurs, peut-être avec trop de facilité (3). Mario, d'après les sollicitations de son père, fut nommé, en 1451, professeur de belles-lettres à l'académie de Gènes; mais, peu de temps après, il abandonna l'enseignement, et s'établit à Turin, où il exerçait, en 1453, la profession d'avocat. En vain Philelphe lui écrivait les lettres les plus pressantes pour l'engager à renoncer à un état qui ne pouvait lui promettre aucun avantage; envain lui répétait-il : Soyez ce que la nature vous a fait, orateur, poète ou philosophe, mais non pas jurisconsulte; Mario s'entêta à suivre la carrière dans laquelle il était entré. Il profita, en 1456, d'une occasion favorable pour aller voir Paris; et après avoir visité le peu de monuments remarquables qu'offrait alors cette grande ville, il revint en Italie, où il languit quelque temps dans une situation pénible, mais qui, après tout, n'était que la juste punition de son inconduite. Le pape Pie II le nomma, en 1459, avocat consistorial à Mantoue; et, dans le même temps, on lui offrit à Venise, une chaire de belles-lettres, dont il prit possession en 1460. Le doge et une partie des sénateurs s'étaient rendus à cette cérémonie, sans qu'il en eût été prévenu. Mario, loin d'être déconcerté par un auditoire si imposant, prononça un discours impro-

(2) [illegible] thèque était riche en manuscrits [illegible] Alciat y découvrit celui du [illegible] de Donat sur Virgile.

(3) Voici le titre de cette pièce : *Satyra in vulgus equitum auro notatorum, doctorumque facultatum omnium, comitumque Palatinorum et poëtarum laureatorum quos paulò antè imperator Federicus insignivit.* Cette pièce se conservait dans la bibl. Salvante à Vérone. Tiraboschi en cite les premiers vers dans sa *Storia*, VI, 992.

visé, qui fut trouvé si beau, qu'on lui assigna une augmentation de traitement sur le trésor de l'état. Il ne soutint pas un début si brillant; et, au bout de quelque temps, la négligence avec laquelle il remplissait ses devoirs, le fit congédier. Alors il retourna auprès de son père, dont il avait méprisé les conseils, et qui s'empressa de lui donner un asile. On conjecture qu'il partagea la détention de Philelphe; il était soupçonné d'avoir eu part aux satires publiées par son père, contre le pape Pie II, mort récemment. Dès qu'il eut recouvré la liberté, Mario alla professer les belles-lettres à Bergame, d'où son humeur inconstante le conduisit successivement à Vérone, à Bologne et à Ancone: il paraissait fixé dans cette dernière ville, lorsqu'il fut appelé par le duc Gonzague à Mantoue, où il mourut en 1480, à l'âge de cinquante quatre ans. Outre des *Discours*, des *Poésies* latines et italiennes (4), des *Epigrammes*, des *Satires*, des *Tragédies*, des *Comédies*, des *Commentaires* sur la *Rhétorique* de Cicéron, et sur les *Canzoni* de Pétrarque, restés inédits dans les biblioth. de l'Italie, on a de Mario: I. *Epistolare*, Milan, 1484, in-4°., rare. Cette espèce de manuel épistolaire a été réimprimé sous ce titre: *Epistolæ octinginta genera complectentes, quarum singula in tria membra partita sunt; quibus præponuntur artis rhetoricæ præcepta*, Paris, Nicol. Després, sans date in-4°. Il existe plusieurs réimpressions de cet ouvrage, faites dans le quinzième siècle. II. *Officio della B. V. M. tra in terza rima*, Venise, 1488 16. III. *Carmina elegiaca*, L zig et Francfort, 1690, in- publiés par les soins de Samuel sius, qui avait déja donné, en 1 *J. Marii Philelphi epitomata* L'*Histoire de la guerre de Fi de* 1447 *à* 1453, ou du com Guastalla contre les Génois. M tori se proposait de l'insérer d recueil: *Rerum Italicar. script* et même l'impression en était vée, quand il s'aperçut que la dont on s'était servi fourmill fautes; ce qui le décida à dé tous les exemplaires: mais il a é primé dans le deuxième volu supplément, publié par Tartini rence, 1747, in-fol. (Voy. le *nal des savants* de juin 174 376.) Parmi les ouvrages inéd Mario, l'on citera: V. *Amyri de vitâ rebusque gestis imper Mahumeti, Turcarum princip* conservé à la bibliothèque de G le manuscrit autographe de ce me, qui est divisé en quatre ch le premier contient la vie du s Mahomet II, depuis sa nais dans le second, le poète déc préparatifs du siège et la pr Constantinople; dans le trois il raconte les divisions des G les suites des conquêtes de Mah le dernier qui n'a été compo plusieurs années après les préc contient le récit des nouveau ploits des conquérants turks. C me, intéressant par les détail renferme sur les mœurs des p de l'Orient, a été analysé par bier dans le *Catal. des manu* de la ville de Genève, 236-4 *Les travaux d'Hercule*, poè seize chants, dédié à Hercul de Ferrare. Le manuscrit origi

(4) Ses poésies, perdues pour la plupart, devaient être en grand nombre, car il avait le talent de chanter, en vers, sur un sujet donné; et peut-être faut-il le regarder comme le premier, en date, des improvisateurs modernes (Voy. Lillo Giraldi, *De poëtis nost. temp.* dial. 1).

rve à la biblioth. d'Este. VII. *llicis artibus et urbanis.* VIII. *mmunis vitæ continentiâ* : cet ge et le précédent font partie anuscrits de la bibl. Lauren-. IX. *La vie d'Isotta Noga-* X. *La vie du Dante.* L'abbé s en a publié quelques frag- dans le *Specimen histor.* . *Florentinæ* (*V.* Mehus, et). XI. *Felsineidos libri IV*, en vers héroïques à la louange ville de Bologne, daté du pre- janvier 1462, et dont le ma- t est décrit dans les *Novelle rie di Firenze*, du 20 octobre Voyez le *Journal des savants* 1787, p. 545). On trouvera es détails sur Mario dans la *della letterat. ital.*, par Ti- chi, IV, 1046 et suiv.; on peut ter aussi les biographes de son W—s.

HILÉMON, poète comique grec, mporain de Ménandre, était né, Strabon à Solis, ou Pompeiopo- ans la Cilicie ; ou, selon Suidas, racuse. Les biographes de Sicile cherché à faire prévaloir l'opi- de Suidas; mais ils ne sont pas us à l'établir d'une manière testable. Philémon s'occupait de plaire aux spectateurs dé- que de flatter les goûts de la de : c'était le moyen d'obte- les succès fréquents, mais peu bles. Quoique très-inférieur à ndre, il lui enlevait souvent le Un jour qu'il avait été couronné, ndre lui dit : O Philémon, n'as- honte de m'avoir vaincu? Dans de ses pièces, Philémon s'était e de l'ignorance de Magas, gou- eur de Parætonium. Quelque s après, il fut poussé par une pête sur la côte de Libye, et con- devant Magas: se rappelant alors sa témérité, il s'attendait à en être puni ; mais le gouverneur se contenta d'ordonner à un de ses gardes d'approcher son épée nue de la tête du poète, et, lui ayant fait présenter des osselets comme à un enfant, le renvoya sans lui faire aucun mal (Voy. le *Traité* de Plutarque, *Comment il faut réprimer la colère*, ch. 18). Philémon parvint à un âge très-avancé, exempt des incommodités de la vieillesse. Il mourut, dit-on, en riant de voir un âne manger les figues préparées pour son souper. Suidas rapporte que les Muses apparurent en songe à Philémon, pour lui annoncer leur projet d'abandonner la Grèce; et que le poète, étant mort peu après, son rêve fut regardé comme prophétique. Philémon avait beaucoup d'imagination, et travaillait avec une extrême facilité. Il avait composé *quatre-vingt-dix-sept comédies.* Fabricius donne les titres de cinquante-une, d'après Athenée, Pollux et les anciens auteurs (Voy. la *Bibl. græca*, p. 740, tom. 1er.) On sait que Plaute avait imité de Philémon sa comédie du *Marchand*, et celle des *Bacchides*. On a des *fragments* de plusieurs pièces de Philémon, recueillis par Hertel et Gronovius. J. Leclerc les a publiés avec la version latine de Gronovius et des notes à la suite des *Fragments* de Ménandre (V. ce nom). Poinsinet de Sivry les a traduits en français. Les traits de ce poète nous ont été conservés : on trouve son portrait dans le *Thesaurus antiquit. græcar.*, pl. 99, et dans le *Thesaur. Palatinus*, de Beyer, p. 69. Philémon laissa un fils, surnommé le *Jeune*, qui avait composé des comédies que l'on a peut-être confondues avec celles de son père.

W—s.

PHILÉMON, grammairien grec, sur lequel on n'a que des notices très-incomplètes, florissait, suivant quelques auteurs, vers le milieu du cinquième siècle, peu après le règne de l'empereur Marcien, mais plus probablement dans le douzième siècle; car on trouve dans son *Lexique* des passages visiblement tirés d'Eustathe et de l'*Etymologicon magnum* (1). Villoison avoue qu'il avait longtemps confondu notre auteur avec Philon, à qui l'on devait un *Lexicon rhetoricum*, cité fréquemment dans l'*Etymologicon magnum* (*V.* Musurus): il découvrit enfin parmi les manuscrits de la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, un fragment assez étendu d'un ouvrage portant le nom de Philémon, et qui lui parut mériter son attention. C'était un *Lexique technologique*, distribué d'après l'ordre des huit parties du discours: la première partie, la seule qui fût entière, contenait les noms; la seconde, dont on n'a que le commencement, les verbes, etc. Notre savant helléniste, voyant que cet ouvrage n'avait jamais été imprimé séparément, en inséra plusieurs passages dans les notes de son édition du *Lexique d'Apollonius* (*V.* les *Prolégomènes* de l'édition d'Apollonius, pag. 67 et suiv.); mais M. Schoell nous apprend que le *Lexique* de Philémon se trouvait déjà presque en totalité dans le *Dictionnaire* de Phavorinus (*V. l'Hist. de la littérature grecque*, 1, 256). Il a été publié en entier pour la première fois par Ch. Burney (*Lexicon technologicum græcum è bibliothecâ Parisiensi typis evulgatum*), Londres, 1812, in-8°. Cette édition dont il a été six exemplaires in-4°., ne co que le texte; mais M. Frédéric O professeur à l'université de Lei a donné une nouvelle édition, mentée de plusieurs fragment dits (*Philemonis grammatici supersunt*), Berlin, 1821, in elle est accompagnée de notes g maticales, et d'une longue dis tion sur les différents gramma qui ont porté le nom de Philé et sur le Lexique technologiqu

W–

PHILÈNES, nom de deux thaginois, qui s'illustrèrent en fiant leur vie pour agrandir le toire de leur patrie. Parmi les a anciens, Salluste est celui qui r te avec le plus de détail leur hi (*Guerre de Jugurtha*, chap. Un désert, où rien ne marquai mite de Carthage et de Cyrène tendait entre ces deux états. firent une guerre longue et cr au bout de laquelle, étant tou également épuisés, ils convinr faire partir, à la même heur ambassadeurs des villes de C et de Carthage, et de marq limite là où ils se rencontreraie ambassadeurs de Carthage deux frères, à qui on donne l'histoire le nom grec de *Phi* c'est-à-dire, amis de la gloire véritable nom nous est incon mirent tant de diligence à leu che, qu'ils surprirent les aml deurs de Cyrène, non loin de ville. En supposant que les de putations fussent précisément à la même heure, ce que nie V Maxime, on peut croire qu'un du désert avait retardé la marc Cyréniens. Ceux-ci accusèrc Carthaginois de fraude, et r rent d'admettre pour limite

(1) *Voy.* Schneider, dans son Supplément à la notice des Lexiques homériques (*Biblioth. philolog.* tom. II, part. 6, pag. 524, et dans ses fragments de Pindare. Strasbourg, 1776, in-4° pag. 101.

e trouvaient, à moins que les s de la partie adverse ne con- ent à s'y faire enterrer vi- Les Philènes, pour conserver patrie une limite aussi recu- ceptèrent la proposition, et fi- leur tombeau la borne du ter- carthaginois. Carthage leur des autels sur le lieu de leur ment héroïque, ou, selon des tertres de sable; et leur ire fut honorée par d'autres nages publics de vénération. vénement tombe dans l'épo- certaine de l'histoire de Car- Quelques auteurs modernes le t cinq siècles avant l'ère chré- et pensent que les deux tom- des Philènes étaient situées s de la tour d'Euprantus, sur orientale de la Grande-Syr- autres révoquent ce fait en présumant que l'existence de tertres dans le désert a fait in- r une fable pour expliquer cet- [illegible]. Le professeur Roos, [illegible] *Essai historique sur le ment inoui des deux frères pour la patrie*, Giessen, [illegible] a entrepris d'en mon- a probabilité. Ce n'est pas par teurs puniques, intéressés dans des Philènes, mais par les par les Romains, ennemis [illegible], que ce fait est parvenu postérité; et il paraît que les tertres ont toujours porté le autels des Philènes. La con- des deux peuples n'a rien [illegible]: l'expédient auquel [illegible] recours, était, si on l'exé- [illegible] une foi, le moyen le plus [illegible] la limite précisément [illegible] entre les deux états; c'est [illegible] comme s'ils avaient ar- [illegible] la moitié du chemin. [illegible] l'enterrement vo- lontaire des deux frères. M. Roos aurait pu s'aider ici d'un rapproche- ment avec les coutumes de l'Orient. Chez les Indous un homme se sacri- fie quelquefois volontairement aux divinités, en se faisant enterrer vi- vant. Le lieu de sa sépulture devient alors sacré et l'objet de la vénéra- tion publique. Des superstitions sem- blables ont pu exister chez les Car- thaginois. Dans la chaleur de la contestation entre les ambassadeurs, au sujet de la limite, ceux de Car- thage ont pu se dévouer aux dieux, pour forcer leurs adversaires à res- pecter ce lieu, et à ne pas por- ter au-delà la limite de leur pays. Toutefois on a objecté avec raison que les deux peuples n'ont pas été bien avisés dans leur convention, et que, pour prévenir la fraude, il aurait suffi de faire accompagner chaque députation par un commis- saire de la partie adverse. D—G.

PHILESIUS. *V.* RINGMANN.

PHILIBERT. *V.* SAVOIE.

PHILIDOR (FRANÇOIS-ANDRÉ DANICAN dit), compositeur du siè- cle dernier, naquit à Dreux, le 7 sep- tembre 1726 (1). Il était petit-fils de Michel Danican, musicien de la chambre de Louis XIII, auquel ce prince donna le nom de *Philidor*, parce que c'était celui d'un haut- bois très-fameux à cette époque, et auquel le roi le trouva seul digne d'être comparé. Le jeune André fut élevé aux pages de la musique du Roi, sous Campra, qui avait alors une grande célébrité. Il montra des dis- positions si précoces, qu'à l'âge de quinze ans, il obtint la faveur de

(1) L'origine de Philidor, et la date de sa nais- sance, étaient incertaines. Nous sommes redevables des renseignements les plus précis à cet égard, à M. [illegible], auteur de la *Dissertation sur Molière*, d'un *Dictionnaire*, encore inédit, *de l'Académie royale de musique*, etc.

faire exécuter, à la chapelle, un motet de sa composition. Sorti des pages, Philidor donna des leçons à Paris; il copiait de la musique quand les écoliers lui manquaient. Mais bientôt une passion plus vive que celle de son art, se manifesta chez lui: c'était celle du jeu d'échecs. Il y acquit une si grande supériorité, qu'il se flatta d'en faire l'instrument de sa fortune. C'est dans cette intention qu'il parcourut la Hollande, l'Allemagne et l'Angleterre. Etant à Londres, en 1749, il y fit imprimer, par souscription, son *Analyse des Échecs*. Quelques années après, il obtint un succès d'un autre genre dans la même capitale. Il osa y mettre en musique la fameuse ode de Dryden, intitulée: *La fête d'Alexandre*. Le célèbre Haendel trouva ses chœurs bien faits; mais il fut beaucoup moins content de ses airs, qui manquaient, dit ce grand maître, de mélodie et d'expression. Ce jugement est remarquable, en ce qu'il était, comme par anticipation, celui du talent que l'auteur allait déployer dans la carrière dramatique. Rentré en France, en 1754, Philidor fit exécuter à la chapelle de Versailles un *Lauda Jerusalem*, qui fut cause, dit-on, qu'il perdit la protection de Marie Leczinska, parce que ce morceau était totalement selon la manière italienne, que la reine n'aimait pas. Cette anecdote semble controuvée, quand on pense que Jomelli produisait, précisément à la même époque, ses chefs-d'œuvre de musique sacrée: comment imaginer que l'on ait pu saisir la moindre ressemblance entre la manière de ce grand artiste et celle du compositeur français? Philidor débuta au théâtre de la Foire Saint-Laurent, en 1759, par un petit opéra de *Blaise le savetier*, qui ne serait plus re aujourd'hui que comme un mauvais vaudeville. Depuis c ment, il donna régulièrement cl année, un opéra comique. Si en excepte le *Maréchal-ferran* sont presque tous rayés du rép re: nous ne ferons mention q *Sorcier*, joué en 1764, à cause particularité qui fit du bruit d temps. Philidor s'y était en note pour note, de la fameu mance de l'*Orphée* de Gluck (*de mon amour*). Cet ouvrag vait paru encore qu'en Italie. ne le connaissait pas en F Mais on sut depuis, et les *Mé* de Favart l'ont prouvé jusqu vidence, que l'auteur du *Son* l'époque même où il trav avait entre les mains la partit l'*Orfeo*, qu'il s'était chargé d graver. Ce plagiat éclata plu et il en fit, non sans raison, çonner beaucoup d'autres. E le caractère distinctif de la m et spécialement des airs de Pl est le défaut de couleur et d nalité. On cite, en revanche ques chœurs de lui qui prouve était bon harmoniste, quoiq moins profond néanmoins qu affecté de le dire des gens cru voir une relation intim les combinaisons harmoni celles du jeu d'échecs. Phi donné trois grands opéras, premier (*Ernelinde*, 1767 seul quelque succès. Le *Pe* Quinault, que Marmontel a fait pour lui, n'en obtint au un *Thémistocle*, qu'il has 1785, composition pleine d niscences et de plagiats, fut bruit des sifflets. Parmi quelq ras non représentés et qui n taient pas de l'être, on cite l'

ainault. Les partisans de Phi- firent grand bruit, dans ses ères années, du *Carmen sæcu-* l'Horace, qu'ils proclamèrent ois son chef-d'œuvre et un chef- re de l'art. Nous osons affirmer, témoignage de plusieurs musi- d'un ordre supérieur, que cette ction a été infiniment trop t. Philidor, réfugié à Londres nt le règne du *terrorisme*, y t le 31 août 1795. Ses quali- rsonnelles l'avaient rendu cher s ceux qui le connaissaient; il brillait peu par les avantages prit. On raconte qu'un jour M. borde, valet-de-chambre du roi, ndant débiter des propos ex- ment vulgaires, s'écria plaisam- : « Voyez cet homme-là! il n'a sens commun : c'est tout gé- Son *Analyse du jeu des échecs* souvent réimprimée : l'édition ndres, 1777, in-8°., est ornée ortrait de l'auteur, gravé par dozzi. S—v—s.

ILIPEAUX (Pierre), né à res, en 1759, était avocat avant volution, dont il embrassa la avec ardeur. Nommé, par le rtement de la Sarthe, député Convention, il parut quelque se tenir en garde contre l'exal- de ses collègues; mais en- par l'exemple, et par un en- sme de bonne-foi pour le si- re d'une liberté turbulente, il le torrent, et se plaça même les apôtres les plus effrénés de ocratie. On le vit provoquer ération du jugement de Louis voter pour sa condamnation , demander que les tribunaux administrations fussent révo- et qu'une taxe fût imposée sur ches : il appuya la proposition re les jurés du tribunal cri- minel extraordinaire, institué pour juger les crimes de trahison envers la république; système que Barère lui-même repoussa comme une monstruosité. Ayant été envoyé dans la Vendée pour réorganiser les administrations de Nantes, accusées de fédéralisme, Philipeaux vit de près les horreurs de la guerre civile; et celui qui avait applaudi aux malheurs des Girondins, fut ému à l'aspect des désastres qui frappaient une population exaspérée. Les inspirations de l'amour-propre achevèrent de fortifier en lui ces sentiments d'humanité. Étranger à toutes notions de l'art militaire, il avait eu la prétention de concevoir un plan de campagne, dont le succès lui paraissait infaillible, et qui consistait principalement à disséminer les forces opposées aux insurgés. Ce système d'attaques partielles avait reçu l'approbation du comité de salut public, en même temps qu'il était blâmé par tous les généraux. Il ne réussit point, et Philipeaux n'hésita pas à voir la cause de ces revers dans les mesures des députés et des généraux qui résidaient à Saumur, et qu'il appelait par dérision la *Cour de Saumur*. Ses ennemis prirent le dessus, et le firent rappeler. Sa disgrace l'irrita : il écrivit pour dénoncer ses adversaires, comme les auteurs de la prolongation de la guerre; il s'éleva contre le comité de salut public lui-même, et remplit la tribune de ses accusations. Ces imprudentes attaques le perdirent. Les clubs de la capitale lui retirèrent leur confiance, et le rejetèrent de leur sein, comme diffamateur de Marat et défenseur du ministre Roland. Bientôt Saint-Just le comprit dans le nombre des complices qu'il donnait à Danton; et, le 5 avril 1794, Philipeaux fut

conduit au supplice. Il avait montré du courage dans la lutte qu'il avait soutenue contre les désorganisateurs; il ne se démentit point à l'approche de l'échafaud. L'accusateur public du tribunal révolutionnaire mêlait d'odieux sarcasmes aux interpellations qu'il faisait à sa victime : « Il vous est permis de me faire périr, lui dit l'accusé avec dignité; mais m'outrager..... je vous le défends! » Les deux dernières lettres que Philipeaux écrivit à sa femme, ont un accent de candeur, de probité, qui appellent l'intérêt sur son infortune; c'est l'épanchement d'une ame calme qui se résigne sans effort, satisfaite de succomber pour avoir rempli ce qu'elle a cru un devoir. Il faut ajouter que Philipeaux mourut a 35 ans, qu'on peut ainsi rejeter sur l'effervescence de l'âge, ce que son républicanisme eut de farouche, et qu'il expia ses torts en élevant la voix pour signaler les crimes qui désolaient les malheureuses contrées de l'ouest. Plus tard la Convention rendit hommage à sa mémoire, et accorda des secours à sa veuve. On imprima, en 1795, ses *Mémoires historiques sur la Vendée*, in-8°.

F—T.

PHILIPON DE LA MADELAINE (Louis), né à Lyon au mois d'octobre 1734, est mort à Paris le 19 avril 1818. Cadet de famille, il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais ayant refusé de s'engager dans les ordres, il se rendit à Besançon pour y fréquenter les écoles de droit, et se préparer à suivre la carrière de la magistrature. Un mariage avantageux le fixa dans cette ville. Peu de temps après, un édit supprima la chambre des comptes de Dole, et la rétablit dans la capitale de la Franche-Comté, sous le nom de bureau des finances. Il fut alors pourvu c charge d'avocat du roi près de cour; et il en exerça les fonct jusqu'en 1786, époque à laquell amis puissants le firent nomme tendant des finances de monsieg le comte d'Artois. Dépouillé d dernier emploi par la révolutio frappé d'un mandat d'arrêt, a le 10 août 1792, il n'échappa proscriptions qu'en rentrant l'obscurité. Enfin, demeuré sans tune, il fut compris parmi les de lettres secourus par la Con tion (1), et obtint la place de bi thécaire du ministère de l'intér Ses paisibles fonctions lui laissi des loisirs qu'il sut consacrer Muses; et leur faveur le dédom gea des rigueurs du sort. Parve l'âge de quatre-vingts ans, presq terme de sa carrière, il put v retour de nos princes, et fut pré à Monsieur, qui lui accorda pension avec le titre d'intendan finances honoraire. Il fut par lièrement homme de bonne co gnie, et conserva, jusqu'à ses niers moments, tout le charm l'ancienne urbanité française. D sensible, gai, d'une humeur é ami sûr, toujours occupé à r service, toujours attentif à dir choses aimables et affectueuse s'étant jamais permis ni une gramme, ni même un mot piq il est mort sans avoir eu d'enn Il était des académies de Lyon Besançon. Les ouvrages qu'il a nés au public, sont : 1. Plusieu tites pièces jouées sur le théât Vaudeville : le *Dédit mal g Catinat à Saint-Gratien; A Adam, menuisier de Nevers;*

(1) Un décret du 3 janvier 1793 lui acc secours de 2000 livres.

butant à Bergame; Gentil rd; les Troubadours; Chaulieu tenai; le *Caveau.* La premiè- es pièces a été faite en société L. Léger, la seconde avec M. ny, les deux dernières, avec nte de Ségur, les autres avec Prevost d'Iray. II. Un *Recueil* nsons dont il y a eu quatre édi- : la première avait pour titre, *ux d'un enfant du Vaudeville;* conde, l'*Élève d'Épicure*, 1 in-18, Paris, Favre, an XI 3; la troisième, l'*Élève d'É- r*, 1 vol. in-12, Paris, Hubert mpagnie, sans indication d'an- On remarque dans ce recueil, jolis contes en vers, le *Para- nal* et la *Restriction mentale;* uatrième édition est intitulée lement, *Choix des Chansons de Ph. de la Madelaine*, 1 vol. in- Paris, Capelle et Renand, 1810 : ci contient un plus grand nombre nsons, mais les contes ne s'y rent point. La grâce, la correc- . une gaîte toujours décente, un un art d'exprimer par de riantes es les pensées mélancoliques, les caractères distinctifs du ta- de l'auteur. « Ses chansons si nnes, dit M. le Prevost d'Iray iscours prononcé sur sa tombe), nt, pour la plupart, des espèces hymnes consacrés aux Dieux des nsirs délicats. Par la fraîcheur la délicatesse de son esprit, il montra constamment le digne nde du chantre de Téos; et, mme lui encore, il laissait entre- r tout le charme de l'âge heu- x des illusions, à travers ses eveux blancs. » III. Discours ette question : *Le desir de per- er son nom et ses actions dans la oire des hommes, est-il confor- la nature et à la raison* (dans le *Pour et le contre sur cette question*, 1761, in-8°.) IV. *Discours* sur la nécessité et les moyens de supprimer les peines capitales, 1770, in-8°.; trad. en allemand, Bâle, 1786, in-8°. V. *Mémoire* sur les moyens d'indemniser un accusé reconnu innocent, 1782, in-8°. VI. *Vues patriotiques sur l'éducation du peuple, tant des villes que de la campagne*, 1 vol. in-12, Lyon, Bruyset Ponthus, 1783. Le comte de Valbelle avait fondé un prix de 1200 francs à distribuer, par l'académie française, à l'ouvrage le plus utile qui aurait paru dans l'année : les *Vues patriotiques sur l'éducation du peuple* concoururent, et l'*Ami des Enfants* de Berquin l'emporta d'une voix seulement. VII. *Discours* sur les moyens de perfectionner l'éducation des colléges en France, 1785, in-8°.; c'est peut-être le même ouvrage que le traité intitulé, *De l'éducation des colléges*, Londres (Paris, Moutard) 1784, in-12, de 209 pages, dont le *Journal des savants* donne une analyse détaillée, mai 1788, pag. 185. VIII. *Agricol Viala, ou le jeune héros de la Durance, fait historique et patriotique*, an II, in-8°. Cet ouvrage est un sacrifice fait aux terribles circonstances dans lesquelles il fut écrit. IX. *Géographie élémentaire de la France*, an III, in-12; 1801, in-12. X. *Manuel et nouveau guide du promeneur aux Tuileries*, 1806, in-18. XI. *Des homonymes français*, 1 vol. in-8°.; 3e. édit., Paris, Ferra jeune, 1817. Les exemples sont choisis avec goût dans nos meilleurs auteurs, et l'agrément des citations dédommage de l'aridité du sujet. XII. *Manuel épistolaire*, 1 vol. in-12; 7e. édit. Paris, Ferra jeune, 1820. C'est une compilation

faite par un homme d'esprit : elle est propre à former la jeunesse au style épistolaire ; et lorsqu'elle parut, on l'adopta pour les lycées. XIII. *Grammaire des gens du monde*, 2e. édit. Paris, 1807, in-12 ; autre compilation utile, mais mal intitulée : la 1re. édit. avait paru en 1802, sous le titre de *Choix de remarques sur la langue française*, et ce titre est le seul convenable. XIV. *Dictionnaire portatif des poètes français morts depuis* 1050 *jusqu'en* 1804, *précédée d'une histoire abrégée de la poésie française*, Paris, 1805, in-18. XV. *Dictionnaire portatif des rimes, précédé d'un nouveau traité de la versification française, et suivi d'un essai sur la langue poétique*, 2e. édit. Paris, 1806, in-18. XVI. *Dictionnaire portatif de la langue française d'après le système orthographique de l'académie*, 3e. édit., Paris, 1819, in-18. Ces trois dictionnaires formaient les 14e., 15e. et 16e. vol. de la première édition de la *Petite Encyclopédie poétique*. XVII. Une édition des *Voyages de Cyrus*, de Ramsay, à laquelle il a ajouté des notes géographiques, historiques et mythologiques, 1 vol. in-12, Paris, 1807. Il a encore été éditeur des *Lettres de la duchesse du Maine et de la marquise de Simiane*, Paris, 1805, in-12 ; — des *Eléments de la grammaire française* de Lhomond, qu'il a augmentée de remarques ; — d'un Traité sur les participes, Paris, 1812, in-12 ; — et des *Morceaux choisis* des *Caractères* de la Bruyère, avec une courte notice sur cet écrivain, Paris, 1808, in-12 (*Voy.* Girod). Z.

PHILIPPE (Saint), apôtre, né à Bethsaïde, en Galilée, fut appelé par le Sauveur, le jour qui suivit la vocation de saint Pierre et de saint André. Ayant à peine connu le Messie, il s'empressa de partager son bonheur avec Nathanaël, son ami, et lui dit : « Celui de qui Moïse a écrit » dans la loi, celui que les prophètes » ont prédit ; nous l'avons trouvé en » la personne de Jésus de Nazareth, » fils de Joseph. » Nathanaël hésitant, Philippe lui dit : « Venez et » voyez. » Philippe se trouvant avec Jésus, sur la montagne, avant la multiplication des pains, le Sauveur, pour éprouver la foi de son disciple, lui demanda : « Où achè- » terons-nous du pain, pour donner » à manger à tant de milliers d'hom- » mes ? » Philippe dit : « Quand » même on aurait du pain pour deux » cents deniers, cela ne suffirait » point pour en donner à chacun un » petit morceau. » Lorsque les évangélistes nomment les douze apôtres, Philippe est le cinquième en rang. Jésus étant entré dans Jérusalem, et se trouvant dans le temple, quelques jours avant sa mort, des Gentils qui étaient venus à Jérusalem pour la fête de Pâques, virent l'enthousiasme du peuple pour Jésus, et s'adressèrent à Philippe, le priant de vouloir bien leur faire voir le Sauveur. Philippe s'étant joint à André, les deux apôtres exposèrent la prière des Gentils à Jésus, qui répondit que son heure n'était pas encore venue ; qu'il devait mourir et ressusciter, avant que son nom fût annoncé aux nations étrangères. Dans le discours que le Sauveur adressa à ses disciples, après la dernière cène, avant d'aller dans le jardin des Oliviers, comme il promettait de leur donner une connaissance plus parfaite de son père, Philippe s'écria : « Seigneur, montrez- » nous votre père, et cela nous suf-

de recevoir chez lui à Césarée saint Paul, lorsque l'apôtre des Gentils se rendit, en l'an 58, de la Grèce à Jérusalem. G—y.

PHILIPPE DE NERI (SAINT). *Voy.* NÉRI.

PHILIPPE, anti-pape, nommé le 31 juillet 768, après la déposition de Constantin, autre anti-pape (*Voy.* ce nom), par la faction du prêtre Valdibert, fut consacré dans Saint-Jean de Latran, mais déposé le jour même par celle de Christophe et de Sergius, qui parvint à faire élire Étienne III (*Voy.* le nom de ce pape). Philippe retourna paisiblement dans le monastère d'où il avait été tiré. L'histoire ne dit rien de plus de sa destinée. Son protecteur, Valdibert, fut traité inhumainement: on lui arracha les yeux; on lui coupa la langue, et il en mourut. *C'est ainsi*, dit Fleury, *que l'on vivait à Rome, qui était sans maître;* et c'est ainsi que la force des choses nécessitait la restauration de l'empire d'Occident (*Voy.* ADRIEN Ier. et CHARLEMAGNE). D—s.

PHILIPPE, fils d'Amyntas II, roi de Macédoine, et père d'Alexandre-le-Grand, naquit 383 ans avant l'ère vulgaire. La Macédoine avait jusque-là compté seize rois, et elle était néanmoins à peine rangée parmi les nations. Ces rois, que l'histoire laisse ensevelis dans leur obscurité, et dont les guerres particulières avec l'Illyrie, la Thrace et les états voisins sont presque ignorées, avaient besoin de la protection de l'étranger, et vivaient tributaires, tantôt d'Athènes, tantôt de Thèbes, tantôt de Sparte. Toute leur politique consistait à suivre, dans ses variations, le destin des trois premières républiques de la Grèce. Mais quoiqu'ils prétendissent être Grecs d'origine, et descendre d'Hercule, par Caranus, qui fonda le royaume de Macédoine 794 avant J.-C. (*V.* CARANUS), les Grecs les traitaient toujours de barbares. On lit, dans Hérodote (liv. v, ch. 22), qu'Alexandre Ier, roi de Macédoine du temps de Xerxès, fut d'abord exclus comme barbare des jeux olympiques, et qu'il ne put y entrer qu'après avoir prouvé qu'il était originaire d'Argos. Philippe lui-même est souvent appelé Barbare dans les discours de Démosthène; mais ce prince montrait déjà ce que peut un roi dont le génie est aussi vaste que ses états: il devenait l'arbitre de la Grèce, et préparait à ses fils les moyens de soumettre l'univers. « Également habile et vaillant, dit l'admirable auteur du » *Discours sur l'histoire universelle*, moitié par adresse et moitié » par force, obligea tous les Grecs » à marcher sous ses étendards. » Et Bossuet explique tout le règne de Philippe, et tout le règne d'Alexandre, en ajoutant: « Alexandre va les Macédoniens, nourris » ment aguerris, mais encore ignorants, » phants, et devenus, par leurs » succès, presqu'autant supérieurs » aux autres Grecs en valeur et » discipline, que les autres Grecs » étaient au dessus des Perses et de » leurs semblables. » Amyntas II s'était vu dépouillé d'une grande partie de son royaume par les Illyriens et par les habitants d'Olynthe, qui aux Thessaliens d'être rétablis sur le trône, et aux secours d'Athènes de triompher des Olynthiens. Amyntas mourut l'an 375, laissant trois fils légitimes, Alexandre, Perdiccas, Philippe, et un fils naturel nommé Ptolémée. Alexandre ne régna qu'un an. Perdiccas lui succéda; mais Ptolémée lui disputant la couronne,

s, général des Thébains, fut pour arbitre de ce différend : nonça en faveur de Perdiccas ; d'assurer l'exécution du traité é par les deux concurrents, faire voir aussi, à la Grèce et ples voisins, jusqu'où s'éten- autorité de sa république, et confiance inspiraient sa justice fidelité, il choisit dans les ères familles macédoniennes, otages, parmi lesquels se trou- hilippe alors âgé de dix ans. Ce emmené à Thèbes, fut con- sous d'Epaminondas. Elevé maison d'un sage, qui fut à- grand philosophe, grand ca- et grand homme d'état, Phi- ut une éducation digne d'un ère. Il apprit bien, sous lui, e la guerre et l'art de gouver- mais il ne sut acquérir ni sa , ni sa grandeur d'ame, ni ntéressement, ni sa tempé- Cependant Philippe s'honora s d'avoir été l'élève d'Epa- ; et il se le proposait, di- pour modèle. La Grèce ne ut doutée qu'elle avait pendant neuf à dix ans, ce- devait être son plus dange- ennemi, lorsqu'instruit de la Perdiccas, Philippe s'é- e subitement de Thèbes, et ar- dans la Macédoine. Déjà les Il- s s'apprêtent à l'envahir, et les , profitant des troubles et ux qui la divisent, l'infes- par des courses continuelles. est disputé par le Lacé- n Pausanias, appuyé par les , et par Argée, que sou- les Athéniens. Perdiccas se, pour héritier légitime, nommé Amyntas. Philip- prend d'abord les rênes du gou- nt comme tuteur du jeune prince ; mais, bientôt après, Amyntas est déposé, et Philippe déclaré roi (l'an 360 avant J.-C.) Philippe avait alors vingt-quatre ans : ainsi le premier des rois de Macédoine qui s'acquit une réputation, fut un usurpateur. Il ne tarda pas à couvrir son crime par de grandes actions. Il releva les courages abattus, établit dans l'armée une discipline sévère, et créa cette fameuse phalange macédonienne dont Polybe donne une savante description, qui contribua si long-temps aux victoires d'Alexandre et de ses successeurs, qui fut enfin détruite par Paul-Emile et avec elle la monarchie de Macédoine (*Voy.* Paul-Emile). Quelques auteurs ont pensé que Philippe avait pris l'idée de cette phalange dans la comparaison que fait Homère de l'union des chefs de la Grèce confédérés devant Troie, avec un bataillon dont les soldats, en joignant leurs boucliers, forment un corps impénétrable à l'ennemi : mais les leçons d'Epaminondas et la cohorte sacrée des Thébains durent bien mieux lui en donner l'idée et le plan. Les premiers actes du règne de Philippe annoncèrent le guerrier habile et le politique consommé. Une paix captieuse conclue avec les Athéniens ; la ville d'Amphipolis, située sur les confins de la Macédoine, qu'il ne peut ni conserver sans irriter les Athéniens qui la réclament, ni céder sans livrer une clef de ses états, déclarée libre, organisée en république, et mise ainsi aux mains avec ses anciens maîtres ; les Péoniens, d'abord désarmés par des présents et des promesses trompeuses, bientôt soumis par les armes ; l'entrée de la Macédoine fermée à Pausanias ; Argée vaincu, les Illyriens taillés en pièces : c'est avec cette combinaison de la

force et de la dissimulation, que Philippe se trouva rapidement affermi sur le trône, triomphant de ses ennemis, et débarrassé de tous ses concurrents. Il ne tarda pas à se montrer sur un plus grand théâtre. Sparte et Athènes s'étaient affaiblies, en disputant, dans de longues guerres, l'empire de la Grèce ; Thèbes, élevée au milieu de leurs divisions, et, à son tour, tendant à la suprématie, avait vu décroître sa puissance en combattant contre ses deux rivales : Philippe, profitant de l'abaissement des trois républiques, aspira aussi à l'empire de la Grèce. On va le voir ne plus perdre de vue ce vaste dessein ; prodiguer l'or pour entretenir, dans toutes les villes, des intelligences secrètes ; réussir presque toujours à obtenir des délibérations à son gré ; tromper la prudence, éluder les efforts, marcher, pendant vingt ans, à la domination, par des détours et par des artifices ; impénétrable, comme le dit Tourreil, à ses meilleurs amis ; capable de tout entreprendre et de tout cacher ; jetant sourdement les fondements de sa grandeur sur la crédule sécurité des Athéniens et sur leur aveugle indolence. Il commence par menacer la liberté d'Amphipolis, qu'il avait déclarée ville libre lorsqu'il avait besoin de ménager les Athéniens. Amphipolis offre de se remettre sous leur domination : mais ils refusent de rompre le traité fait avec Philippe, faute que Démosthène leur reproche souvent dans ses harangues. Philippe, moins scrupuleux, s'empare d'Amphipolis, qui devient une des plus fortes barrières de son royaume. Il se rend maître de Pydne, de Potidée, de Crénides, ville nouvellement bâtie par les Thasiens, qui prit alors le nom de Philippes, et devint, dans la suite, célèbr la défaite de Brutus et de C: Pendant la guerre sacrée qui r mouvement toute la Grèce, : soit pour les Thébains, soit p Phocéens, Philippe, peu touc intérêts d'Apollon, et ne cons que son ambition, demeure dans une lutte qui affaiblit t partis, qui lui donne l'espoir soumettre plus facilement, et l se, en attendant, la liberté d'é ses frontières sans opposition. que les Thraces, prend et rase de Méthone. C'est pendant le s cette ville, qu'il perdit l'œil par une singulière aventure q conte Suidas. Un habile arba d'Amphipolis, nommé Aste vantait, en offrant ses ser d'atteindre les oiseaux dans l le plus rapide : *Eh bien !* ré Philippe, *je t'emploierai qu ferai la guerre aux étour* Piqué de cette raillerie, Aster dans la place, et dirige sur le une flèche sur laquelle étaien ces mots : *A l'œil droit de Ph* et l'œil droit fut en effet crevé lippe renvoya la même flèch cette inscription : *Philippe fe dre Aster, s'il prend la vi* Aster fut pendu. Depuis cett que, Philippe ne put, sans entendre prononcer le nom *clope.* Il avait épousé Olyn fille de Neoptolème, roi de losses ou d'Épire. Il était ab Pella, capitale de son royaum que, selon Plutarque, il app même temps, trois heureuse velles : qu'il avait été couron jeux olympiques ; que Parm le plus habile de ses généraux r mporté une grande victoi tre les Illyriens ; et qu'il lui un fils, qui fut Alexandre-le-

ter, s'écria-t-il, effrayé d'un bonheur, que les anciens nt annoncer une catastrophe ine : *Pour tant de biens, en-oi au plutôt quelque légère* e. On connaît la lettre que, temps après la naissance de , il écrivit à Aristote (*Voy.* rx et ALEXANDRE). On re-ne cette fameuse lettre ait été un acte de sa politique qu'un ent de sa vertu. Il avait trou-s de Crénides (Philippes), nes d'or qu'il fit exploiter nt de succès qu'elles lui rap-nt chaque année, plus de lents (environ six millions); alors considérable, et qui rait les moyens d'acheter les t de corrompre la Grèce. Il premier, battre, dans la Ma-e, la monnaie d'or qui porta om et qui dura plus que sa chie. Si l'on en croit Suidas, pe consultant l'oracle de Del-la Pythie lui répondit :

s d'armes d'argent, et tu dompteras tout.

tidèle à suivre ce conseil, ce r tint jamais pour imprena-ute forteresse où pouvait s'in-re un mulet chargé d'argent. Maxime dit qu'il était plus hand que conquérant. Philippe a la Thessalie, qui avait invo-n secours contre les tyrans qui rmaient. Vainqueur, il abusa victoire, et trois mille prison-furent, par son ordre, pré-s dans la mer. C'est à cette e qu'il se concilia pour tou-l'affection des Thessaliens, dont llente cavalerie, secondant la ange macédonienne, eut depuis de part à ses victoires et aux nêtes d'Alexandre. En quittant essalie, Philippe voulut porter rmes dans la Phocide; mais les Athéniens le prévinrent en occupant les Thermopyles, et il reprit le chemin de ses états. Ce fut sa première tentative pour entrer dans les affaires générales de la Grèce. Les Athéniens, dégénérés, n'avaient plus les mœurs et les vertus civiques de leurs ancêtres; la mollesse, et l'aversion des travaux militaires, les spectacles et les jeux, les brigues et les cabales, avaient remplacé le zèle pour le bien public, l'application aux affaires, et cet amour de la patrie qui fit les grands jours de Marathon et de Salamine. Ce fut en vain que Démosthène voulut les effrayer souvent de l'ambition du Macédonien : les Philippiques et les Olynthiennes n'obtinrent guère qu'une admiration stérile. Athènes applaudissait son premier orateur, sans apercevoir, ou sans vouloir détourner le joug qui la menaçait. Tant de nonchalance secondait l'activité du roi de Macédoine; et les divisions de la Grèce achevèrent de favoriser ses projets. Athènes et Lacédémone ne songeaient qu'à humilier les Thébains, qui, pour conserver la supériorité que leur avaient acquise les batailles de Leuctres et de Mantinée, se liguaient avec ce prince, et, sans prévoyance, l'aidaient eux-mêmes à forger les chaînes de la Grèce. Philippe menace la ville d'Olynthe, qui invoque l'appui des Athéniens. Démosthène tonne en vain contre lui; en vain, il le représente, tantôt comme un guerrier infatigable, que son activité multiplie; tantôt comme un imprudent qui mesure des desseins trop vastes, moins sur ses forces que sur son ambition; comme un téméraire qui ouvre, devant lui, des précipices où il ne faut que le pousser; comme un usurpateur et un tyran qui soulève contre lui tous les

peuples par ses parjures et son impiété, et jusqu'à son armée par l'infamie de ses mœurs et son mépris des lois divines et humaines. Démosthène montrait aux Athéniens la victoire; mais il leur demandait de rendre à la guerre les trésors que Périclès avait prêtés aux jeux et aux plaisirs. Le résultat de cette harangue fut la défense, sous peine de mort, de renouveler une semblable proposition. Cependant, sur les instances de l'orateur, Athènes envoya d'abord quelques soldats mercenaires au secours d'Olynthe; et, quand le siége fut pressé plus vivement, elle fit partir, sous la conduite de Charès, deux mille citoyens et trois cents cavaliers. Ce faible secours retarda, sans l'empêcher, la prise d'une ville qui, peu d'années auparavant, avait résisté aux armes réunies de la Macédoine et de Lacédémone. Olynthe fut livrée à Philippe par la trahison de deux de ses principaux habitants, Euthycrate et Lasthène, qui, se voyant reprocher leur perfidie, même par les soldats macédoniens, osèrent s'en plaindre à celui qui l'avait achetée. Mais Philippe aimait la trahison, et n'aimait pas les traîtres. Il répondit, par une ironie plus sanglante que l'injure même : *Ne prenez pas garde à ce que disent ces hommes grossiers qui nomment chaque chose par son nom.* Cependant, après avoir saccagé Olynthe, enchaîné une partie de ses habitants et vendu l'autre, Philippe célébra, par une grande pompe de spectacles et de jeux publics, le succès de ses artifices, et l'heureuse issue de sa trahison. Bientôt il commence à prendre part à la guerre sacrée. Des paysans, voisins du temple de Delphes, avaient labouré des champs consacrés à Apollon. D'autres paysans maltraitèrent les profanateurs. Telle fut l'origine de cette guerre qui embrasa toute la Grèce. Le temple fut pillé par ses défenseurs. Les villes rivales se disputaient la suprématie en couvrant leurs intérêts du voile de la religion; et cette grande querelle dura dix ans. Philippe, sur l'invitation des Thébains, prend leur parti contre les Phocéens. Il veut enfin s'assurer des Thermopyles, qu'il sait être les clefs de la Grèce, et obtenir l'honneur de présider aux jeux pythiques. Mais il fallait d'abord tromper les Athéniens, qui s'étaient déclarés contre Thèbes en faveur des Phocéens. Athènes envoie en Macédoine dix ambassadeurs, et parmi eux sont Eschine et Démosthène. Philippe achète Eschine et ses collègues, excepté son célèbre rival. Pendant qu'on négocie, il fait avancer son armée jusqu'à Phère, en Thessalie; c'est là qu'enfin il ratifie le traité de paix arrêté entre les ambassadeurs d'Athènes et les siens, mais il refuse d'y comprendre les Phocéens. C'est à cette époque, qu'Isocrate, alors âgé de 88 ans, transmit à Philippe un discours ayant pour but de l'exhorter à profiter de la paix qu'il venait de conclure, pour concilier ensemble tous les peuples de la Grèce, et à porter ensuite la guerre chez les Perses. « Il suffira, disait Isocrate, de faire entrer dans cette confédération Athènes, Sparte, Thèbes et Argos, dont alors dépendaient toutes les autres villes. Plusieurs personnes, ajoutait-il, vous décrient comme un prince artificieux qui ne cherche qu'à envahir et à opprimer : mais il n'est pas vraisemblable que celui qui se fait gloire de descendre d'Hercule, lequel fut le libérateur de la Grèce, songe à s'en rendre le tyran; il ambitionnera plutôt d'en être le pacificateur, titre plus glorieux

dui de conquérant. » Isocrate
issait mal Philippe. Ce prince
it bien à porter ses armes dans
, mais il voulait auparavant
ettre la Grèce; et, ne faisant
ême aucun cas des alliances et
aités, sa politique était, non
gner les peuples, mais de les
ettre. Démosthène avait mieux
ennemi de sa patrie. De retour
nes, il déclara n'avoir été ras-
ni par les paroles, ni par les
ns du roi de Macédoine, et il
nça que tout était à craindre de
rt. Mais Eschine, vendu à Phi-
, protesta n'avoir vu, dans les
urs et dans la conduite de ce
e, que droiture et bonne-foi.
s de Démosthène ne pouvait
loir chez un peuple qui aimait
flattât son indolence et son
effrené pour les plaisirs de la
. Tandis qu'on délibérait à Athè-
le roi s'empare des Thermo-
, entre dans la Phocide, s'an-
e comme le vengeur d'Apollon,
prendre à tous ses soldats des
nes de laurier, et les mène au
at, comme sous la conduite
lieu même qui vient punir des
. A leur aspect, les Pho-
se croient vaincus, demandent
x, et se livrent à la merci des
éloniens. Ainsi fut terminée,
combat, une guerre longue et
lante, qui avait épuisé les deux
. Philippe se hâta de convoquer
nseil des Amphictyons, déjà dé-
s à ses volontés, et il les établit
de la peine qu'avaient encourue
Phocéens. Les Amphictyons or-
rent la ruine des villes de la
de leur réduction en bourgs
ante feux, et la levée d'énor-
tributs pour la restitution en-
les sommes enlevées du tem-
Apollon. Il obtint facilement
des Amphictyons, que le droit de séance dans leur conseil, enlevé aux Phocéens comme sacriléges, lui serait transmis avec l'intendance des jeux pythiques, qui fut retirée aux Corinthiens pour avoir participé au crime des Phocéens. Ce fut alors que les Athéniens regrettèrent d'avoir rejeté les avis de Démosthène. Alarmés de voir les Macédoniens maîtres de la Phocide et des Thermopyles, ils ordonnèrent que les murs d'Athènes fussent promptement rétablis; qu'on fît entrer dans la ville les femmes et les enfants des campagnes voisines; que le Pirée fût fortifié, et la défense prête en cas d'invasion. Ils voulurent même contester la validité de l'élection de Philippe au conseil des Amphictyons: mais, dans sa harangue sur la paix, Démosthène leur fit comprendre qu'il était trop tard pour rompre le traité fait avec ce prince, et qu'on ne pouvait, sans s'attirer d'autres ennemis, refuser de reconnaître un décret qui avait eu l'avis presque unanime des Amphictyons. Cependant le roi, craignant que ses vues ambitieuses ne fussent reconnues avant le temps, et n'armassent contre lui tous les peuples de la Grèce, reprit le chemin de la Macédoine, porta ses armes dans l'Illyrie, et ensuite dans la Thrace, ayant le double but d'étendre ses frontières et de ne pas laisser son armée dans l'inaction. Déjà, selon Suidas, il s'était rendu maître de trente-deux villes dans la Chalcide: il envahit la Chersonnèse, où Diophite, père du poète Ménandre, était à la tête d'une colonie d'Athéniens. Diophite, sans attendre aucun ordre, et voyant, dans l'invasion de Philippe, une infraction de la paix, se jette sur les terres de ce prince dans la Thrace maritime, les

saccage, et enlève un riche butin. Le roi se plaint aux Athéniens de ce qu'il appelle une violation du traité : les pensionnaires qu'il avait dans Athènes, accusent Diophite de piraterie, demandent à la tribune son rappel, et poursuivent sa condamnation. Démosthène défend Diophite dans sa harangue sur la Chersonnèse. « Peut-on douter, disait-il, » que Philippe ne soit l'infracteur de » la paix, à moins qu'on ne prétende » que nous n'aurons point lieu de » nous plaindre de lui, tant qu'il ne » tentera rien sur l'Attique, ni sur le » Pirée ? » Il paraît que, sur la demande de l'orateur, les Athéniens firent de nouvelles levées, et fortifièrent leur armée dans la Thrace. Alors le roi de Macédoine tourna ses vues sur le Péloponnèse, où Sparte affectait la souveraineté. Les Thébains sollicitaient ce prince de s'unir à eux pour délivrer Argos et Messène de l'oppression de Lacédémone. Philippe s'empressa d'accepter cette alliance. Il fit prononcer par les Amphictyons, un décret portant que Lacédémone laisserait Argos et Messène jouir d'une entière indépendance; et, en même temps, il dirigea un corps de troupes vers le Péloponnèse. Lacédémone se hâta de réclamer le secours d'Athènes. Démosthène tonna de nouveau contre l'ambition du Macédonien, qui, craignant d'échouer dans son expédition, suspendit la marche de ses troupes, et les dirigea sur l'Eubée, qu'il appelait les *entraves de la Grèce*. Déjà il s'était emparé de plusieurs places dans cette île, et y avait établi des tyrans qui, sous son nom, exerçaient un empire souverain, lorsque les Athéniens envoyèrent contre lui une armée, sous les ordres de Phocion. Ce grand homme signala son début en battan humiliant le superbe ennemi d Grèce (*V.* Phocion). Après le r vais succès de l'expédition de l bée, Philippe marcha vers cette tie de la Thrace d'où Athènes t la meilleure partie de ses subsi ces. Il assiégea Périnthe et Byza cherchant ainsi, par tous les moy à s'ouvrir le chemin de l'Att Démosthène, de son côté, le celait sans relâche, et souvent rateur arrêta le conquérant : i tarda du moins le joug de sa pa et la Grèce ne s'humilia que de Alexandre. En vain Philippe encore tromper les Athéniens une lettre élégante, écrite d'un noble et concis, et qui pourrai faire appliquer ce que Quint a dit de César : *Eo animo d quo bellavit*. Démosthène repré cette même lettre comme un n feste; il dévoile tous les proje l'ennemi d'Athènes : il réveill peuple endormi, il l'excite, il flamme; Phocion, envoyé, de nouvelles forces, au secou Byzance, entre dans cette vill Philippe est chassé de l'Helles Périnthe, Byzance, et les pe de la Chersonnèse, décerné par des décrets solennels, des ronnes d'or aux Athéniens. lippe tourna ses armes contr Scythes, et les vainquit. Il rev de cette expédition, chargé d'u che butin, lorsqu'attaqué pa Triballes, peuple de Mœsie, il tint contre eux un combat ru sanglant, fut blessé à la cuiss dut la vie à son fils Alexandre le couvrit de son bouclier. Phi ne tarda pas à faire aux Athé des propositions de paix, et con ses intrigues, qui, soutenues Eschine et les autres pensionn

acedoine, furent encore traver-
par Démosthène. Les Locriens
phisse ayant été accusés d'a-
profané un terrain consacré à
on, en labourant la campagne
rrhée, Philippe fit porter cette
e au conseil des Amphictyons.
s instances d'Eschine, les Am-
yons ordonnèrent, par un dé-
que des ambassadeurs se-
envoyés à Philippe, pour
mer son assistance, au nom d'A-
, et pour lui notifier que les
de ce dieu lui étaient commis
ous les Grecs, et qu'il était élu
général, avec plein pouvoir d'a-
omme il le jugerait convenable.
fut atteint le but où tendait
s si long-temps l'ambition de
ippe. Il met de suite en mouve-
ses troupes, feint de marcher
Amphisse, et s'empare d'Élatée:
la plus forte ville de la Pho-
son occupation par les Ma-
devait également alarmer
et Athènes. A cette nouvelle,
est consternée. Le peuple
en tumulte. Le héraut,
coutume, demande à hau-
Qui veut monter à la tri-
Tous les orateurs, tous les
, sont présents; aucun ne se
fois est répétée cette
, que les Grecs regardaient
la voix de la patrie; et la
semble rester veuve de ses
Démosthène paraît : il
salut que dans la recon-
les Athéniens avec les Thé-
Il trace un plan de campagne
et sur mer, demande que
ambassadeurs soient envoyés à
et dans les autres villes de
que deux cents voiles soient
mer, qu'une flotte aille
en deçà des Thermopyles, et
armée soit promptement reu-
nie dans les plaines d'Éleusis. Tout ce que l'orateur propose, est soudain converti en décret. Lui-même est à la tête de l'ambassade qui doit aller à Thèbes proposer, dans le commun danger, l'oubli de longues haines et d'intempestives rivalités. Le temps pressait; Philippe pouvait en deux jours arriver dans l'Attique. Ce prince envoie aussi des députés à Thèbes. Python expose, au nom de ce monarque, et tout ce qu'il a fait pour les Thébains, et l'avantage de partager avec lui les dépouilles d'Athènes, et le danger de faire de la Béotie le théâtre de la guerre. Il conclut en demandant que Thèbes se ligue avec Philippe, ou qu'au moins elle ouvre, sur son territoire, le chemin de l'Attique. L'éloquence de Python était vive et persuasive; mais elle échoua contre celle de Démosthène. Thèbes et Athènes réunissent leurs forces, que cherchent à décourager des oracles imposteurs. Philippe fait parler la prêtresse de Delphes; et de sa bouche sortent de sinistres prédictions, ce qui fit dire plaisamment à Démosthène, que la Pythie *philippisait*. Il engage les Thébains à se souvenir de leur Épaminondas, et les Athéniens de leur Périclès, qui, regardant ces sortes d'oracles comme un vain épouvantail, n'écoutaient que leur raison. La Pythie, consultée sur la nécessité de la guerre, avait répondu : *Tous les Athéniens sont d'un même avis, excepté un seul.* Cette réponse avait pour but de rendre Démosthène odieux aux Athéniens. Démosthène retournait cet oracle sur Eschine; et, tandis que les Athéniens demandaient quel était cet homme d'un avis contraire à celui de tous, Phocion se lève, et dit : « Cet homme, c'est » moi, qui n'approuve rien de ce que

» vous faites. » Il croyait en effet que la paix pouvait seule conserver la liberté des Athéniens. On ne l'écouta point. Cependant Philippe entre en Béotie avec trente mille fantassins et deux mille chevaux. Alexandre, âgé de seize à dix-sept ans, commande l'aile gauche; Philippe conduit la droite : mais Phocion n'est plus à la tête des Athéniens. La faction de Philippe, profitant de ce que la guerre était engagée contre l'avis de ce grand homme, avait fait donner le commandement à deux généraux décriés : Charès, qui menait à sa suite des troupes de baladins, et Lysiclès, dont l'incapable audace n'avait pour guide que la présomption. Les deux armées se rencontrent à Chéronée. Après une forte résistance, le bataillon sacré des Thébains est enfoncé par Alexandre. Lysiclès, ayant d'abord obtenu quelque succès, se croit déjà sûr de la victoire, et s'écrie : *Allons, camarades, poursuivons-les jusque dans la Macédoine.* Philippe, le voyant s'abandonner dans cette poursuite, dit froidement : *Les Athéniens ne savent pas vaincre;* et, fondant sur eux avec sa phalange, il les prend en queue, en flanc, et les met en déroute. Dans cette journée, le premier des orateurs se montra le dernier des soldats : Démosthène, qui avait fait prendre les armes à la Grèce, jeta, dit-on, les siennes; et Philippe, à son tour, parut peu digne de la victoire. Ivre de vin et de joie, il vint insulter aux morts et aux vaincus sur le champ de bataille; et parodiant un décret dressé par Démosthène pour exciter les Grecs à la guerre, il se mit à chanter : *Démosthène Péonien, fils de Démosthène, a dit.* L'orateur Demade, qui se trouvait parmi les prisonniers, osa seul reprendre cette action indigne d'un grand roi : *Eh! Seigneur*, dit-il, *la fortune vous ayant donné le rôle d'Agamemnon, comment ne rougissez-vous point de jouer celui de Thersite?* Philippe, rentrant en lui-même, approuva cette généreuse liberté; et Demade, comblé d'honneurs, acquit de nouveaux droits à l'estime du Macédonien. Dès-lors, la politique de Philippe sembla prendre un nouveau caractère. Il renvoya deux mille prisonniers sans rançon, renouvela l'ancien traité d'alliance avec Athènes, mit une forte garnison dans Thèbes, gagna tous les cœurs par la clémence, et remporta, dit Polybe, un second triomphe plus glorieux et même plus utile que le premier. Isocrate ne voulut pas survivre à l'humiliation de sa patrie (*V.* Isocrate, XXI, 299). On sait que Démosthène, accusé par les orateurs vendus à Philippe, d'avoir seul attiré cette fatale journée où Philippe, avec trente mille soldats, obtint un succès que la Perse, avec des millions d'hommes armés, n'avait pu remporter à Platée, à Salamine et à Marathon, fut renvoyé absous par le peuple; que même un décret solennel lui décerna une couronne d'or; et qu'Eschine ayant voulu, quelques années après, faire rapporter ce décret, donna lieu à cette contestation célèbre qui assura un nouveau triomphe à l'implacable ennemi de Philippe et de son successeur. Devenu l'arbitre de la Grèce, Philippe ne songea plus qu'à porter ses armes en Asie, à combattre les Perses, et à renverser leur ancienne monarchie. Il se fit décerner, dans l'assemblée des Amphictyons, le commandement des Grecs confédérés pour cette grande expédition, envoya dans l'Asie mineure une partie

·oupes sous la conduite d'Atale Parménion, et retourna ne dans la capitale de ses ais, tandis qu'il était parplus haut degré de sa puisıtérieure, il était malheuıs son intérieur, et ne pouser la discorde qui régnait famille. Il avait répudié s pour épouser Cléopâtre, ıtale; et Alexandre ne pouporter l'injure faite à sa ans la chaleur du vin, au festin nuptial, Attale ose r le vœu que la nouvelle u roi lui donne un légiresseur. *Quoi! misérable*, lexandre bouillant de colère, *is-tu donc pour un bâtard?* ette sa coupe à la tête. Attale ıtant. Philippe, qui est as· autre table, se lève en fu· ublıant qu'il est boiteux, l'epee nue sur Alexandre, ıvant de l'atteindre, et les ıs se placent entre le père ·. Mais, se livrant à toute ·: *Vraiment*, s'écrie Ale· *Macédoniens ont là un en etat de passer d'Eu· ıe, lui qui ne peut aller ·le à l'autre sans s'exposer ·pre le cou!* et entraînant sa ! part avec elle, la conduit ·. et passe lui-même chez les ·. C'est à cette occasion que ·. demandant à Démarate si ·ıaient en bonne intelli· ıre eux : *Il vous sied bien*, ·. répondit celui-ci, *de vous ·ent en peine de la Grèce, ·ez rempli votre maison ·s et de dissensions!* Cette · ·ute mère de Philippe : il ! sa faute, rappela son fils; ·· · · · chargé de le rame· · · s'occupent alors avec plus de calme de ses projets sur l'Asie, Philippe sacrifie aux dieux, et consulte la Pythie, qui répond : *Le taureau est déjà couronné, sa fin approche, et il va bientôt être immolé.* Cet oracle eut dû paraître inquiétant par son ambiguïté; Philippe l'interprète en sa faveur : il achève de mettre ordre à ses affaires domestiques, et célèbre les noces de sa fille Cléopâtre avec Alexandre, roi d'Épire; il prélude à la conquête de l'Asie par une grande pompe de jeux et de spectacles : les villes de la Grèce lui envoient des députés et des couronnes d'or; le poète Néoptolème compose pour ces fêtes une tragédie intitulée Cinyras, dans laquelle, sous des noms empruntés, Philippe est représenté déjà vainqueur de Darius et maître de l'Asie. Accompagné d'un nombreux cortége, il se rendait au théâtre; devant lui étaient portées les riches statues des douze grands dieux de la Macédoine, et une treizième statue plus magnifique que les autres : c'était celle de Philippe, ayant aussi les attributs de la divinité. Revêtu d'une robe blanche, précédé et suivi de ses gardes, le roi s'avançait pompeusement au milieu des acclamations. Tout-à-coup, un jeune homme s'élance, perce Philippe de son poignard, le renverse mort, et lui-même est mis en pièces par le peuple. Philippe tomba, selon Diodore, au moment même où sa statue entrait dans le théâtre. L'assassin, nommé Pausanias, était un seigneur de la cour de Philippe, et un des premiers officiers de sa garde. Il avait reçu, du même Attale qui osa insulter Alexandre, un affront sanglant. Il avait demandé justice à son roi; et l'ayant trouvé sourd à ses plaintes, il crut laver sa honte en se souillant d'un parricide. Philippe périt,

l'an 336, âgé de 47 ans, après en avoir régné 24, laissant à son fils Alexandre un royaume qu'il avait pour ainsi dire créé, une armée devenue formidable, d'habiles généraux, des trésors, tous les éléments de la victoire; mais, en même temps, des peuples voisins inquiets et jaloux, et des alliés prêts à devenir des ennemis. A la nouvelle de la mort de Philippe, les Athéniens se livrèrent à des transports de joie immodérés. Démosthène, qui venait de perdre sa fille, se couronna de fleurs, engagea les Athéniens à remercier les dieux par des sacrifices, et fit décerner, par un décret public, une couronne au régicide. — Plutarque, Elien, Sénèque et plusieurs autres auteurs, ont recueilli des paroles et des actions de Philippe, qui peignent son caractère, et font connaître son esprit, ses vertus et ses vices. Il trouvait bon qu'Aristote lui donnât des leçons sur l'art de gouverner, et se disait redevable aux orateurs d'Athènes, qui l'avaient corrigé de ses défauts en les lui reprochant. Il payait un homme chargé de lui dire tous les jours, à son réveil : *Philippe, souviens-toi que tu es mortel.* Ses courtisans lui conseillaient de bannir un individu qui disait du mal de lui : *Bon, bon,* répondit-il, *afin qu'il en aille médire partout.* On l'invitait à chasser un honnête homme qui avait osé lui adresser quelques reproches : *Prenons garde,* répondit-il, *si nous ne lui en avons point donné sujet.* Ayant appris que cet homme vivait dans un état de gêne, il lui fit porter des secours, qui changèrent les reproches en éloges; et, à ce sujet, il dit ce mot, annonçant au moins un politique habile : *Il est au pouvoir des rois de se faire aimer ou haïr.* Il fit souvent preuve d'une grande modération. Un jour mandait à des ambassadeurs nes s'il pouvait leur rendre service : *Le plus grand serv tu puisses nous rendre,* dit charès, *c'est de t'aller pend* s'émouvoir, Philippe répondi *qui osent dire de pareilles i ces sont plus hautains et m cifiques que ceux qui savent donner.* Il avait toujours ré une pauvre femme qui lui de audience : *Je n'ai pas le tem* lui dit enfin : *Mais si vous pas le temps de me rendre cessez donc d'être roi.* Ce n mais profond, ramena soud lippe à son premier devoir. te d'un long repas, il venait et de condamner une femm cria : *J'en appelle!* — *Co* dit Philippe, *de votre roi!* — *A Philippe à jeun*, répli et Philippe, examinant de l'affaire, reconnut l'injustic jugement, et ne tarda pas à rer. Un de ses courtisans a décrié par une juste sent Philippe, supplié de ne pa noncer, s'y refusa, disant *mieux qu'il soit décrié* Un jour, les ambassadeurs la Grèce murmuraient d Philippe différait trop à s à leur donner audience; P leur répondit par cette raillerie : *Ne vous étonne dort; car tandis que v miez, il veillait.* Philippe prit railleur, et les auteu ont conservé plusieurs de mots. Les dix tribus d'At saient chacune, tous les nouveau général : *Je n' toute ma vie,* disait Phili *venir qu'à trouver un s ral* (c'était Parménion);

iens ne man t pas d'en r, à point no é, dix, tous s. Il avait été a...int par une près du gosier : le chirurgien sait sa blessure, l'importunait s jours de quelque demande le : *Prends tout ce que tu s*, dit Philippe, *car tu me la gorge*. Le médecin Méné- dont l'extravagance allait jus- dire Jupiter, ayant écrit à e : *Ménécrate Jupiter à Phi- salut*, reçut cette réponse : *pe à Ménécrate, santé et bon* avité en même temps à dîner, lape fut placé seul à une table, quelle Philippe ne fit servir que ceus et des parfums, tandis s les convives avaient le choix ets les plus exquis : la faim vertir Ménécrate qu'il était e : alors, honteux et confus prétendue divinité, il se leva, tta brusquement la salle du . Philippe aimait les sciences arts. On voit, par les lettres us restent de lui, qu'il eût pu parmi les écrivains de l'an- e. Il fut actif, vigilant, ha- infatigable, avide de gloire, assance et de dangers; politi- rofond, défiant et circonspect la bonne et la mauvaise for- ne laissant au hasard que ce prudence ne pouvait lui ra- sachant attendre et préparer sion; inébranlable dans ses des- et sachant les masquer aux es qu'il avait intérêt de trom- aux peuples qu'il voulait as- ; appelant la ruse au secours force; également redoutable les traités et dans les com- et presque aussi maître de es que de ses sujets. Après rt de Philippe, Démosthène . dans sa harangue pour Cté-siphon : « Je voyais ce même Phi- » lippe, avec qui nous disputions » de la souveraineté et de l'empire; » je le voyais, quoique couvert de » blessures, œil crevé, épaule rom- » pue, main et jambe estropiées, ré- » solu pourtant encore à se précipi- » ter au milieu des hasards, et prêt » à livrer à la fortune telle autre » partie de son corps qu'elle voulait, » pourvu qu'avec ce qui lui en res- » terait, il pût vivre avec gloire. » Immense dans son ambition, infini dans les ressources de sa politique, il fut, sous plus d'un rapport, sous tous peut-être, supérieur à son fils Alexandre ; telle est l'opinion de Mably. Il voit dans Philippe un génie vaste, préparant, dans ce qu'il exécute, le succès de l'entreprise qu'il va commencer. Il suppose Alexandre régnant en Macédoine dans le temps de son père. Il suppose Philippe marchant à la conquête de l'Asie à la place de son fils; et le savant publiciste est porté à croire qu'Alexandre n'eût pas fait dans la Macédoine et dans la Grèce, tout ce que Philippe fit avec des moyens qu'il créa lui-même, tandis que Philippe eût obtenu, en Asie, tous les succès qui valurent à son fils le surnom de Grand. Des vices odieux obscurcirent les belles qualités de Philippe. On pourrait se défier des accusations de Démosthène; mais les historiens parlent aussi des mœurs corrompues de ce prince, de son intempérance, de sa mauvaise foi et de sa perfidie. Il disait, au rapport d'Elien, *qu'on amusait les enfants avec des osselets, et les hommes avec des serments*. Cette effroyable maxime semble avoir été le mobile de sa politique. Philippe ne fut donc pas grand; mais il fit de grandes choses. Il prouva ce que

peuvent le génie et le caractère d'un homme sur la destinée des empires. Qu'auraient été le Pont sans Mithridate, l'Épire sans Pyrrhus, la Macédoine sans Philippe et sans Alexandre? L'existence historique de ces petits royaumes semble commencer et finir avec eux. Théopompe avait écrit l'Histoire de Philippe en cinquante-huit livres, dont il ne reste que quelques fragments. Lenglet-Dufresnoy cite, dans sa Méthode historique, un écrit d'Henri Estienne, ayant pour titre: *De Philippo, Macedonum rege, in Græciam variis artibus olim grassato.* Reinier Reineccius a publié: *Familiæ regum Macedoniæ à Carano ad captum Persea*, Leipzig, 1571, in-4°. L'abbé Séran de La Tour fit imprimer, en 1740, une *Histoire de Philippe de Macédoine*, Paris, in-12; et, la même année, parut une autre *Histoire de Philippe*, par Claude-Matthieu Olivier, Paris, 2 vol. in-12: celle-ci est la plus estimée. On a aussi une *Histoire de Philippe et d'Alexandre-le-Grand, rois de Macédoine*, par de Bury, Paris, 1760, in-4°. V—VE.

PHILIPPE V, fils de Démétrius, 41e. et pénultième roi de Macédoine, monta sur le trône, à l'âge de 14 ans, l'an 221 avant J.-C. Antigone Doson lui remit le sceptre dont il n'avait été que dépositaire (*V.* ANTIGONE, II, 251). Philippe se conduisit long-temps par les conseils d'Aratus, qui firent de lui, dans les premières années de son règne, un prince puissant et redouté. Il n'avait que dix-sept ans, lorsqu'après l'assassinat d'un des éphores de Sparte, alors agitée de continuelles séditions, il manda les députés de cette ville à Tégée, rejeta le conseil qu'on lui donnait de traiter Lacédémone comme Alexandre avait traité Thèbes, et se contenta de re punir les principaux auteurs meurtre. S'étant ligué avec les chéens, dans la guerre dite des contre les Étoliens, il s'empara grand nombre de places, ravag campagnes d'Élis, devint maît toute la Tryphilie; et en même te il arrêtait l'entreprise des Darda sur la Macédoine, et refusait d dre aux ambassadeurs romain métrius de Phare, qui, vaincu pouillé de ses états, avait ch un asile à sa cour. Alors la gue faisait à peu de frais. Les Ac fournissaient à Philippe dix se lents (environ cent mille livres mois, pour l'entretien de son dans le Péloponnèse. Philippe geait Palée dans la Céphallénie. d'ouvrir les brèches consistait à ser la terre jusque sous les rem à étayer et soutenir les murs p pièces de bois, et à y mettre C'est par ce moyen que les doniens ouvrirent, en peu de t une brèche de six cents toise après, Philippe surprit la vil Therme, qui passait pour imp ble; et voulant punir, en le passant, les ravages des Ét à Die et à Dodone, il livr flammes le temple de Therm abattre ou briser deux mill tues, et raser tout l'édifice jus fondements. Polybe blâme ave son Philippe de n'avoir pas in générosité du vainqueur de Ché et la politique d'Alexandre, qui le sac de Thèbes, respecta les t des dieux. Mais si Philippe peu religieux dans cette expéd il s'y montra grand capitaine. que le loue d'avoir suivi les c d'Aratus, et loue Aratus d'av assez habile pour les donner. généraux de Philippe ne purent

la faveur d'Aratus, et osèrent suivre, à coups de pierres, jusqu'à sa tente. Le roi, par sa prudence et sa fermeté, vint à bout de réprimer la sédition que leur parti avait excitée dans l'armée; et les auteurs furent punis de mort. Philippe commença à réussir dans plusieurs expéditions; il assistait aux jeux néméens, célébrés à Argos, lorsqu'un courrier, arrivé d'Italie, lui apprend que les Romains avaient été vaincus par Annibal, auprès du lac de Trasimène. Démétrius de Pharos, que Rome avait dépouillé de ses états, conseille à Philippe de laisser la guerre d'Etolie, et de marcher contre les Illyriens, et de passer ensuite en Italie. Il lui montre l'occasion offerte, la Grèce prête à fléchir sous ses lois, et le temps venu où il pourrait disputer l'empire du monde. Philippe était jeune, ambitieux, et rêvait déjà les projets d'Alexandre. Ses états n'étaient séparés de l'Italie que par un petit trajet. Il se hâte de faire la paix avec les Etoliens, envoie des ambassadeurs à Annibal: ils signent entre eux un traité, conservé par Polybe, qui en porte en substance, que Philippe passera en Italie avec une flotte de deux cents vaisseaux; que presque toute l'Italie appartiendront aux Carthaginois; que la Grèce, les îles et les contrées voisines seront le partage des Macédoniens. Annibal devait aussi partir des ambassadeurs qui accompagnent ceux de Philippe pour son retour: mais les uns et les autres furent arrêtés par les Romains, qui, saisissant les lettres du général carthaginois, et une copie du traité, connurent l'ennemi puissant qui se formait contre eux. Dans cette grande crise de Rome, ils ne se laissent point abattre, et ne songent qu'à en sortir triomphants. Philippe avait commencé à construire et équiper, chez les Illyriens, cent ou cent vingt bâtiments pour transporter ses soldats en Italie. Il se met en mer, s'empare de la ville d'Orique, sur la côte occidentale de l'Épire, et assiége Apollonie sur la rivière d'Aous. Le préteur Valérius part de Brindes avec la flotte romaine, reprend Orique, et fait entrer Névius dans Apollonie. Les Macédoniens sont surpris, endormis dans leur camp. Philippe, presque nu, regagne avec peine ses vaisseaux; et Valérius, se plaçant avec sa flotte à l'embouchure de la rivière, lui ferme le passage. Philippe, ayant déjà perdu plus de trois mille soldats, tués, noyés ou faits prisonniers, est réduit à brûler ses vaisseaux, et regagne, par terre, la Macédoine, avec les débris de ses troupes presqu'entièrement désarmées et dépouillées. Cet échec, qui devait abattre son orgueil, ne fit qu'aigrir son humeur. Aratus était devenu un censeur incommode: il l'éloigna de sa cour; et trouvant que son absence l'accusait encore, il le fit périr, ainsi que son fils, par un poison lent (*Voy.* Aratus). Le préteur Valérius, qui eut le département de la Grèce et de la Macédoine, suscita contre Philippe, Attale, roi de Pergame; Scordilède, roi d'Illyrie; les Etoliens, les Spartiates et d'autres peuples de la Grèce, en sorte que le roi de Macédoine se vit hors d'état de reprendre ses projets sur l'Italie, et de joindre ses armes à celles d'Annibal. La guerre se fit avec des succès divers. Philippe établit, dans la Phocide, dans l'Eubée et dans la petite île de Péparèthe, des signaux par le feu, qu'il perfectionna, et dont Polybe donne la description. Il fut battu, près de la ville d'Élie, par le proconsul Sulpitius, les Étoliens et leurs alliés.

Mais, trop occupée d'Annibal et de Carthage, Rome prit peu de part alors aux combats de la Grèce. La paix fut conclue, par l'entremise du proconsul P. Sempronius, entre Philippe, les Romains et les alliés. Dans le traité furent compris, d'un côté, avec le roi de Macédoine, Prusias, roi de Bithynie, les Épirotes, les Achéens, la Béotie, la Thessalie et les Acarnaniens; du côté des Romains, Attale, roi de Pergame, Sparte, Athènes, les Éléens et les Messéniens. Mais cette paix ne fut pas de longue durée. Ptolémée Epiphane, âgé de cinq ans, ayant succédé à son père Philopator, dans le royaume d'Égypte, Philippe se ligua avec Antiochus, dit le Grand, pour envahir et se partager les états d'un enfant. Philippe devait avoir la Carie, la Libye, la Cyrénaïque et l'Égypte; Antiochus se réservait la Célésyrie et la Palestine. Les Romains prirent le jeune Ptolémée sous leur tutelle, et firent échouer une entreprise odieuse. Philippe soutenait alors la guerre contre les Rhodiens, et contre Attale, roi de Pergame. Il vit ses armes plus d'une fois humiliées sur terre et sur mer; et il se vengea de ces revers, en brûlant le temple de Pergame, en brisant les autels des dieux, et en détruisant, jusqu'aux fondements, la ville des Cianiens en Bithynie. Plus heureux dans la Thrace et dans la Chersonnèse, il prit la forte place d'Abydos: l'héroïque désespoir de ses habitants, les longs efforts des Macédoniens, ont rendu ce siége mémorable. C'est dans Abydos qu'un ambassadeur vint notifier à Philippe, de la part du sénat romain, l'injonction de ne faire la guerre à aucun peuple de la Grèce, de ne rien entreprendre sur les états de Ptolémée, et de régler les rends qu'il avait avec Attale Rhodiens. Quelques mois aupar ce langage eût étonné Philippe le grand Scipion, vainqueur d' bal en Afrique, venait de ter la seconde guerre punique. « J » haite, répondit le Macédoni » votre république garde fidèl » les traités qu'elle a faits avec » mais, si elle m'attaque, j'esp » faire voir que l'empire de » doine ne le cède à Rome ni e » rage, ni en réputation. » I les troupes de Philippe rava l'Attique : les Athéniens por leurs plaintes à Rome. Attale Rhodiens se joignirent à eux sénat, instruit que Philippe av voyé des soldats et de l'argen nibal en Afrique, que ses t assiégeaient Athènes, et qu'il r en Asie, lui déclara la guerre: sul Sulpitius fut envoyé dans cédoine. Philippe, ne pouvan dre Athènes, ravagea les mais plaisance voisines, le Lycée et lieux publics, portant par tout me, et ne respectant ni les tem les statues, ni les tombeaux. L entra dans la Macédoine, et re bientôt sur lui une grande v En même temps la flotte ro jointe à celle d'Attale, abor Pirée, et relevait le coura Athéniens. Les statues et les de Philippe et de ses ancêt rent détruites; les fêtes, les fices et les prêtres, établis honneur, furent abolis. A ce que, les Athéniens ne pouvai re la guerre à Philippe que ordonnances. La peine de m prononcée contre quiconque s'élever contre les décrets qui naient aux prêtres de charge thèmes et d'exécrations, da

, Philippe, ses enfants, son
e, ses flottes et ses armées. Ce
crut devoir so...r à gagner
on des Macédoniens. Héra-
unistre-confident du roi, et
clérat, suivant Polybe, fut
par son maître à la haine
. La Macédoine étant échue
ort au consul Quintius Fla-
l'an 198 avant J.-C.), Phi-
it chassé par lui des défilés
ns, en Épire. Son camp fut
es esclaves furent enlevés.
ul passa en Thessalie, et la
maine, que commandait son
cius), obtint des succès dans
; la plupart des villes de la
he et de la Phocide se rendi-
Quintius; la Locride fut sou-
Corinthe était menacée. Les
s se détachèrent enfin du
le Philippe, qu'ils avaient
i long-temps, et firent al-
avec les Romains. Philippe
alors avec le consul des négo-
pour la paix; et s'étant en-
la conclure, aux conditions
roposerait lui-même, ou à
r celles que le sénat voudrait
r. une trève fut convenue.
e envoya des ambassadeurs à
et fit sortir ses troupes de la
e et de la Locride. Il conser-
core les villes de Demétriade,
Thessalie; de Chalcis, dans
. et de Corinthe, dans l'A-
Le sénat demanda aux ambas-
que Philippe cessât d'occuper
s places, qu'il appelait, comme
ul, les *entraves de la Grèce.*
bassadeurs, n'ayant point d'ins-
es sur cet article, furent ren-
ans avoir rien obtenu. Le con-
ste maître de la paix ou de la
aima mieux terminer les
ds par une victoire que par un
et refusa d'entendre Philippe,
si, avant tout, il ne consentait à abandonner entièrement la Grèce. Philippe préféra la guerre. Son armée et celle de Flamininus, égales en nombre, et composées chacune de vingt-cinq mille hommes, se rencontrèrent en Thessalie, près de Cynocéphales. Le combat fut terrible: l'aile droite des Romains ne put soutenir le choc de la phalange macédonienne. Déjà Philippe comptait sur la victoire, lorsqu'il vit son aile gauche tournée, enfoncée par les Romains: désespérant de pouvoir la rallier, il prit la fuite, et se retira à Tempé, après avoir perdu treize mille hommes (*V.* FLAMININUS). Le lendemain, le consul entra dans Larisse. Philippe rendu, par ses revers, plus accessible aux conditions pour la paix, parla devant le consul et les alliés avec tant de sagesse et de prudence, qu'il adoucit tous les esprits, même les Étoliens, qui voulaient qu'on le dépouillât de ses états. Flamininus lui accorda une trève de quatre mois, reçut de lui 400 talents (2,400,000 liv.), prit comme otage son fils Démétrius, et lui permit d'envoyer des députés au sénat, pour y recevoir la décision de son sort. La victoire de Flamininus fut célébrée à Rome par cinq jours de fêtes publiques. Dix commissaires furent envoyés par le sénat, pour régler, de concert avec Flamininus, les affaires de la Grèce. Il fut décidé que Philippe évacuerait toutes les villes grecques où il avait garnison; que les Romains occuperaient Chalcis, Démétriade et Corinthe; que Philippe leur rendrait les prisonniers et les transfuges; qu'il leur livrerait tous ses vaisseaux; qu'il paierait un tribut de 1000 talents (six millions), et que son fils Démétrius serait envoyé en otage à

Rome. Ce fut ainsi que Flamininus termina la guerre de Macédoine. La Grèce ne se trouva point délivrée de ses chaînes : elle ne fit que changer de maître. Cependant, tandis qu'on célébrait les jeux isthmiques, un héraut s'avança dans le stade, et fit à haute voix cette publication : « Le sénat » et le peuple romain, et Titus Quin- » tius, général, ayant vaincu Phi- » lippe et les Macédoniens, déli- » vrent de toutes garnisons et de » tous impôts les Corinthiens, les » Locriens, les Phocéens, les Eu- » béens, les Achéens phthiotes, les » Magnésiens, les Thessaliens et les » Perrhèbes, les déclarent libres, et » veulent qu'ils se gouvernent par » leurs lois et leurs usages. » Si l'on en croit d'anciens historiens, les transports de joie des spectateurs furent si violents, et leurs acclamations si fortes, que des corbeaux qui, dans ce moment, volaient par hasard sur l'assemblée, en furent étourdis et tombèrent dans le stade, et que le consul fut presque étouffé sous les couronnes de fleurs. C'est par cette politique des Romains, que, selon l'expression de Plutarque, toute la terre fut soumise à leur domination. Philippe, subissant la loi des vaincus, se vit réduit à aider les Romains dans la guerre qu'ils déclarèrent à Nabis, tyran de Sparte; et il fit passer quinze cents hommes à Flamininus. Lorsque Rome voulut soumettre Antiochus, le roi de Macédoine, qui auparavant s'était ligué avec lui pour dépouiller Ptolémée, envoya des ambassadeurs à Rome, afin d'offrir au sénat de l'argent, du blé, des troupes et des vaisseaux. Annibal, réfugié en Asie, cherchait partout des ennemis aux Romains; il conseillait à Antiochus de détacher Philippe de leur parti. Antiochus offrit à celui-ci trois mille talents, ci
seaux armés et un
bre de villes : mais Ph
avoir soutenu seul tou
la puissance romaine,
être écrasé en le parta
chus fut vaincu; et
deurs de Philippe vi
pour féliciter le sénat,
le Capitole, des prése
crifices aux dieux. Lor
Cornélius Scipion et s
pion l'Africain marc
Antiochus (l'an 190 a
et traversèrent la Ma
passer en Asie, Philip
l'allié le plus fidèle
Il les reçut à sa cour
avec une magnificenc
nable à leur dignité q
fournit à l'armée roma
lui était nécessaire,
compagner jusque da
Les deux Scipions re
politesse, son air ais
et lui remirent, au n
romain, le reste du tri
à payer. Déjà son fils
avait été rendu. Cepe
guait dans la Grèce
contre lui arrivèrent à
tes parts. Le sénat en
missaires qui entendir
sadeurs des Thessalie
bes, des Athamanes,
de Pergame, et Phi
me. Les ambassadeu
chaient ses violences
tions. Philippe se pl
accusateurs et des Ro
mes, qui lui enlevai
reçues en don du s
appartenant de droi
pas toute la satisfact
rait. Condamné à ret
sons qu'il avait mises
forteresses de Thrace

tion resserrée de tous les
solut de nouveau la guerre
Romains ; mais, pour avoir
le s'y préparer, il leur con-
ls Démétrius, qui devait,
ésence, rassurer le sénat
esseins. Cependant de non-
aintes arrivèrent à Rome.
n'évacuait point les villes
rice ; et il avait envoyé du
Prusias roi de Bithynie,
la guerre à Eumène, roi de
allié des Romains. Le sé-
avoir entendu Démétrius,
justifier la conduite de son
envoya ce jeune prince en
ne, avec des témoignages de
ation, et déclara que Phi-
avait à son fils la modération
ans à son égard. Ce jeune
fut bientôt la victime de la
de son frère, et de la jalousie
père, qui le fit empoisonner
Tite-Live, XI, 35). Philip-
avait sa vieillesse méprisée, et
s'éloigner de celui qui
cesser d'être leur mai-
se rapprocher de celui
devenir, ne tarda pas
mort de son fils, et
de cruauté. Ses remords
depuis deux ans,
ouvrit les intrigues qui
périr Démétrius ; et la
manqua plus au crime de
Mais ce prince avait déjà
et de pouvoir pour
père et les lois ; il se
de s'éloigner de la cour.
résolu de le priver du
si peu digne de
se donner pour
, qu'il affecta de
Il visitait avec
villes de ses états,
au peuple et aux
des parti-

sans. Mais depuis long-temps en proie aux remords et à des insomnies continuelles, croyant voir l'ombre de son fils, qui lui reprochait sa mort, il tomba malade à Amphipolis. Le médecin Calligène dépêcha un courrier à Persée, et cacha la mort du roi jusqu'à l'arrivée du prince, qui saisit la couronne d'une main souillée par un fratricide. Philippe avait régné quarante-deux ans. Il mourut l'an 179 avant J.-C. On voit son portrait dans l'*Iconographie grecque* de Visconti. L'ambition de ce prince servit l'ambition des Romains. Les rivalités et les divisions des peuples de la Grèce préparèrent et hâtèrent leur asservissement. Vingt-un ans s'étaient à peine écoulés depuis la mort de Philippe, et la Macédoine était réduite en province romaine (l'an 148 avant J.-C.) Deux ans plus tard, la Grèce n'était que la province d'Achaïe. — Quelques années après la mort de Persée, un usurpateur, se donnant pour le fils de ce prince, sous le nom de PHILIPPE, s'assit sur le trône de Macédoine. Mais sa royauté fut de peu de durée : il fut vaincu et tué par Tremellius Scropha. — Un autre PHILIPPE, fils d'Alexandre-le-Grand et de Roxane, avait d'abord été reconnu roi, conjointement avec Aridée ; mais ce n'était qu'un vain titre, et l'autorité resta tout entière entre les mains des généraux,

Soldats sous Alexandre, et rois après sa mort.

Parmi les rois de Macédoine, se trouve encore un autre PHILIPPE, fils de Cassandre, qui ne regna qu'un an. V—VI.

PHILIPPE, prince du sang des Séleucides, qui fut pendant quelque temps roi de Syrie, était fils d'Antiochus VIII, surnommé Grypus, et

de Tryphène, fille de Ptolémée Evergetes II, roi d'Égypte. Après la mort de son frère Séleucus VI, qui périt vers l'an 95 avant J.-C., en combattant Antiochus X, fils d'Antiochus IX le Cyzicénien, son cousin, qui lui disputait la couronne, Philippe, et son frère jumeau, Antiochus XI, prirent le titre de roi, et attaquèrent en même temps leur commun ennemi. Tous deux adoptèrent le surnom de *Philadelphes*, qu'on trouve sur leurs monnaies, comme témoignage de leur union. Les deux rois ne tardèrent pas à entrer en Cilicie pour y combattre leur compétiteur : ils assiégèrent Mopsueste, où leur père avait trouvé la mort : ils s'en rendirent les maîtres ; et, pour venger Antiochus, ils la livrèrent aux flammes, et passèrent les habitants au fil de l'épée. Ils se portèrent ensuite en Syrie, où ils furent moins heureux. Cette fois, ils furent vaincus par Antiochus X ; et Antiochus XI, en fuyant, se noya dans l'Orontes : Philippe parvint à s'échapper. Il n'y avait pas un an que les deux frères portaient le titre de roi. Antiochus X serait sans doute resté le seul maître de la Syrie, et il aurait tout-à-fait triomphé de Philippe, si, peu après la mort d'Antiochus XI, Ptolémée Soter II, roi d'Égypte, qui était son ennemi, ne lui eût suscité un nouvel antagoniste. Démétrius, frère de Philippe, quitta Cnide, où il habitait depuis la mort de son père, reçut du secours des Égyptiens, et attaqua la Syrie du côté du midi, pendant que Philippe combattait dans le nord : il se rendit maître de Damas, en l'an 95 avant J.-C., prit le titre de roi et le surnom de *Philopator*. Antiochus ne put résister aux efforts de ses deux rivaux : il fut vaincu, chassé de la Syrie, et réduit à chercher un asile à la cour de Mithridate II roi des Pa
Les deux frères, après s'être dé
de leur ennemi commun, ne
pas longtemps en paix ense
Philippe voulut régner seul en
Il profita du moment où son
était occupé à faire la guerr
Juifs, pour l'attaquer, et fit
Damas une tentative qui n'e
cun succès. Démétrius arriva bi
afin de se venger de la perfi
son frère. Celui-ci fut battu, et
la fuite : Démétrius s'empara
tioche, sa capitale, et Philippe fu
gé de se retirer à Bérhée (actuell
Halep). Straton, qui était sou
de cette ville, lui donna un
et lui procura, pour auxiliaire
prince arabe nommé Zizus,
général parthe Mithridate Sin
qui passa l'Euphrate avec une
armée. Démétrius ne put lutter
temps contre de telles forces :
eu plusieurs fois, il se retira
une position désavantageuse,
manque d'eau l'obligea de s'
donner lui et les siens à la
crétion du général parthe, qu
voya captif dans la haute Asi
événement dut arriver au plu
en l'an 88 avant J.-C. ; car o
naît une médaille de ce prince,
de l'an 224 de l'ère des Séleu
qui répond aux années 88 et 87
J.-C. Démétrius ne survécut pa
temps à sa défaite. Après un s
lant succès, Philippe n'eut a
peine à recouvrer la Syrie ; b
il rentra dans Antioche : la clé
qu'il montra envers ceux qui a
suivi le parti de son frère, n
tribua pas peu à étendre sa do
tion. Cependant la ville de D
qui avait été la résidence de I
trius, ne voulut pas le reconn
elle se soumit à un autre d
frères, Antiochus XII, qui

titre de roi, les surnoms ...sus et de *Callinicus*. Les ... se firent la guerre. Phi... d'une expédition qu'An... prit entreprise contre les ... Juifs, pour faire con... une nouvelle tentative, ... heureuse : la trahison ... maître de la place; mais il ... fait d'ingratitude envers ... lui avaient procuré cette ... victoire, qu'ils le chassèrent ... Damas sous les lois ... roi Antiochus XII. Ces événements ne détournèrent pas ce jeune ... qui était très-vaillant, de la ... il soutenait contre Alexan... des Juifs : il la poursuivit ... ; et déjà il avait obte... des avantages considérables, ... trouva la mort dans une ... où il s'abandonna trop à sa ... présomptueuse. Cette catastro... arriva vers l'an 86 ... J. C., ne donna pas à Pi... ... de la Syrie : les habi... ... livrèrent leur ville ... Arabes, Aretas tandis ... X, *Eusèbe*, revint de ... et se retrancha à ce ... quelques parties de ... continua de faire la ... Philippe. Nous ignorons ... particularités qui concer... ... et comment il cessa ... : l'an 83, les peuples ... fatigués des guerres de... ... Séleucides, appe... ... Tigrane, roi ... s'emparèrent de la Syrie. C'est à ... que Philippe fut ... par Pompée, et de ... l'an 65 avant ... des ... une de Syrie pour ... vint d'A...

lexandrie à Antioche, pour chercher, parmi les Séleucides qui habitaient dans cette ville, un prince qui voulût venir régner en Égypte avec les filles de Ptolémée Aulètes. Ces princesses avaient obligé leur père de s'enfuir à Rome, où il était allé implorer l'assistance du sénat, pour recouvrer sa couronne. Ses filles avaient donc besoin d'un appui pour se maintenir dans leur usurpation. Antiochus XIII, fils d'Antiochus Eusèbes, qui avait été pendant quelque temps roi de Syrie, avait déjà accepté cette offre, lorsqu'il mourut de maladie. On fit alors les mêmes propositions à Philippe, qui les agréa; et il se préparait à partir pour l'Égypte, quand Gabinius, qui gouvernait la Syrie, mit un obstacle à son voyage. Philippe mourut bientôt après, en l'an 57 avant J.-C.

S. M—N.

PHILIPPE, prince juif, était fils d'Hérode et d'une femme de Jérusalem, nommée Cléopâtre. Il passait pour être le meilleur de sa famille. Du vivant de son père, il fut accusé de crimes imaginaires par Antipater, l'aîné de ses frères : son innocence fut bientôt reconnue; Hérode éloigna Antipater, et combla Philippe de bienfaits. Après la mort de son père en l'an 4 avant J.-C., ce prince suivit le conseil de Varus, gouverneur de Syrie, et se rendit à Rome pour y défendre son frère Archélaüs, dont on contestait les droits, ou du moins pour conserver le royaume de Judée dans sa famille, et obtenir la couronne, ce qui lui fut refusé par l'empereur qui partagea Archélaüs. Ce voyage fut inutile à la race d'Hérode : Auguste ne dépouilla pas Archélaüs de tout l'héritage paternel; il lui laissa la moitié de la Judée. Philippe reçut le titre de té-

trarque, et eut en partage la Trachonite, la Batanée, l'Auranitide, une partie du pays possédé autrefois par Zénodore, et l'Iturée. Il ne partagea pas la disgrace de son frère, qui fut détrôné en l'an 6 de notre ère, et exilé dans la Gaule. Il conserva ses états qu'il sut gouverner avec sagesse. Il agrandit le bourg de Bethzaïde, situé sur le lac de Geneczareth ou de Tibériade, en fit une ville, et la nomma Julias en l'honneur de Julie fille d'Auguste. Il fit aussi élever de beaux édifices à Panéas, près des sources du Jourdain, augmenta considérablement cette ville, et lui donna le nom de Césarée : par la suite on l'appela Césarée de Philippe, pour la distinguer de plusieurs autres villes du même nom. Les autres actes de ce prince nous sont inconnus ; il mourut à Julias, qu'il avait fondée, après un règne de trente-sept ans, vers l'an 33 de J.-C. Il ne laissa pas d'enfants de sa femme, (en même temps sa nièce), Salomé, fille d'Hérodes-Philippe et d'Hérodiade. Ses états furent alors réunis au gouvernement de Syrie. S. M-N.

PHILIPPE (M.-Julius), empereur romain, naquit dans la Trachonite, province d'Arabie, située au midi de Damas. Zonaras (1) et Cedrenus (2) lui donnent pour patrie Bostra, capitale du pays : mais Aurelius Victor (3) ferait plutôt croire qu'il tirait son origine des environs de cette ville. Aussi, selon cet auteur et d'autres écrivains, le premier soin de Philippe, après son élévation à l'empire, fut de faire bâtir, non loin de Bostra, une nouvelle vil appela Philippopolis. Il est ble qu'alors il éleva au ville le lieu obscur où il av le jour. Saint Jérôme, qui p si de cette fondation, conf lippopolis d'Arabie avec la Thrace (4) qui portait le mê et le tenait de Philippe, p lexandre. Cette erreur a été par Jornandès ; mais il y aj circonstance importante, e que la ville que Philippe d son nom, s'appelait *Pulpud* Comme les anciennes dénom de Philippopolis de Thr bien différentes, il est pres tain que Pulpudena fut l bourgade où Philippe reçut Le voyageur Burckhardt, q couru récemment les envi Damas, a trouvé, dans le d'un lieu appelé Ourman, à tite distance au nord-est d (l'antique Bostra), une ins grecque, qui porte le nom lippopolis, et nous donne position inconnue de cette tique (6). L'origine de Phili fort obscure. Son père, au d'Aurelius Victor (7), avait de brigands ; il naquit v 204. Quoique l'histoire se ses premières actions, il fau soit distingué par ses servic qu'il ait pu être élevé à la d gnité de préfet du prétoire la mort de Misithée, tuteur père du jeune empereur

(1) Lib. XII, cap. 19, p. 699.

(2) Tom. I, p. 257.

(3) *Igitur M. Julius Philippus Arabs Trachonites, sumpto in consortium Philippo filio, rebus ad Orientem compositis, comitatoque apud Arabiam Philippopoli oppidi, Romam venêre.*

(4) *Philippus urbem sui nominis in Tr tituit.*

(5) *Urbemque nominis sui in Thracia batur Pulpudena Philippopolin reconsti navit.* Jornandès, p. 108.

(6) Burckhardt, *Travels in Syria and Land*, p. 98.

(7) *Is Philippus humillimo ortus lo tre nobilissimo latronum ductore.* Aur. tom. p. 546.

…t public l'accusa de la
…e son prédécesseur. Quoi qu'il
… de ce soupçon, trop justifié
… attentats dont il se rendit cou-
… bientôt après, Philippe, en
…ant à Misithée, fut, pour ainsi
… le maître de l'empire, en de-
…nt le général et le tuteur de Gor-
… en 243. Ce prince, qui, sous
…auspices de Misithée, avait en-
…, l'année précédente, contre
…Perses, une expédition glorieuse,
…paraît à rentrer en campagne
…les mêmes ennemis. Philippe,
…aspirait dès-lors à l'empire, et
…pour arriver à son but, voulait
…per…r son souverain, prit à tâ-
…e mécontenter les soldats, en
…sant manquer de vivres, et
…tant ce malheur sur l'imprévo-
…ce de Gordien. Ces sourdes
…es n'arrêtèrent pas la mar-
…e l'empereur, qui s'avança dans
…Mésopotamie, vainquit les Perses,
…t Rasan, et força le roi de
…se réfugier au centre de ses
…Lorsqu'il revenait triomphant,
…les partisans de Philippe exci-
…soulèvement dans le camp,
…rent à le faire déclarer em-
…l'associant au trône. Ce
…obtenu par la violence, ne
…longue durée; Gordien,
…l'insolence de Philippe,
…résolut de trancher par les armes.
…restaient attachés, furent
…dés; il fut déposé, et bien-
…mis à mort. On était alors sur les
…de l'empire persan. Les sol-
…jours eu beaucoup
…pour Gordien et sa fa-
…regrettèrent aussitôt qu'ils
…trouvèrent de grands
…restes de ce prince in-
…Son corps fut envoyé à Ro-
…s'empressa de le dé-
…de l'apothéose. L'armée,
qui était alors à Zaitha, en Mésopotamie, entre Circesium et Dura, aux bords de l'Euphrate et sur le territoire persan, lui éleva, sur une vaste éminence, un magnifique tombeau, qu'on décora d'inscriptions en grec, en latin, en hébreu, en persan et en égyptien. C'est au commencement de l'an 244 que Philippe se fit déclarer empereur: une loi du 14 mars de cette année (8) en est la preuve; d'autres lois du 6 et du 13 janvier (9), qui sont de Gordien, indiquent avec assez de précision la véritable date de cet événement. Le premier soin de Philippe fut de terminer la guerre contre les Perses, afin de pouvoir ensuite aller tranquillement se faire reconnaître à Rome. La paix fut bientôt conclue, comme l'atteste cette légende, *Pax fundata cum Persis*, qu'on voit sur une médaille de cet empereur. On apprend aussi par les inscriptions (10), qu'il prit le titre de *Parthicus Maximus*, sans doute pour s'attribuer la gloire des exploits de Gordien, dont il avait d'ailleurs partagé les fatigues. Philippe ne tarda pas à ramener son armée en Syrie. Aussitôt qu'il y fut, il associa à l'empire son fils nommé, comme lui, *M. Julius Philippus*, qui n'était âgé que de sept ans: il donna le titre de métropole à la ville de Bostra, dans le territoire de laquelle il était né, et envoya une colonie à Philippeum, lieu obscur où il avait reçu le jour, et qui dès-lors fut appelé *Philippopolis*. Plusieurs médailles parvenues jusqu'à nous, consacrent la reconnaissance de cette nouvelle cité pour ces deux empereurs et pour Marcia

…*Cod. Just.* lib. III, tit. 32, leg. 6.
(9) Ibid., lib. IX, tit. 1, leg. 7 et lib. VI, tit. …
…Gruter, p. 273, n° 1; Schonvisner, *Ex* …*Pannon.* P. II, p. 272.

Otacilia Severa, femme de l'un et mère de l'autre. Il est d'autres médailles, avec un revers parfaitement identique et d'une même fabrique, et qui, par conséquent, ne peuvent être attribuées à Philippopolis de Thrace: elles présentent l'effigie d'un prince apothéosé, dont la mémoire a échappé aux historiens, et dont le nom et l'existence ont été le sujet de grandes discussions parmi les numismatistes. La légende qui accompagne le portrait de ce personnage est: ΘΕΩ ΜΑΡΙΝΩ, (*au dieu Marinus*). On était convenu de les attribuer à un certain Marinus, rebelle obscur, qui, quoique simple soldat, fut élevé au rang d'empereur, par les légions révoltées de Mésie, vers la fin du règne de Philippe. Ce Marinus fut, bientôt après, égorgé par ses complices; et il est impossible de croire qu'il ait pu jamais être jugé digne des honneurs de l'apothéose. La langue grecque, employée sur les médailles du dieu Marinus, n'était pas usitée sur les monuments publics dans les provinces où le rebelle Marinus fut proclamé. Le nom de Philippopolis, et le titre de colonie qui ne fut pas donné à la ville de ce nom qui existait en Thrace, enfin la parfaite similitude que l'on remarque entre le revers de ces médailles et celui des monnaies qui appartiennent à la famille de l'empereur Philippe, semblent prouver que ces monuments sont de la même époque, qu'ils ont été frappés par les mêmes ordres, et qu'ils appartiennent à un personnage de la même famille, resté inconnu dans l'histoire. M. Tochon d'Annecy (11), en s'appuyant sur ces raisons et beaucoup d'autres encore, est venu à démontrer que ce per nage ne peut être que le père me de l'empereur Philippe, et ces médailles sont des monun de la piété filiale de ce pri semblables à ceux que Vitelli Trajan consacrèrent à la mén de leurs pères. Une inscription vée dans la Hongrie, et relat Philippe, nous apprend que *Pu* était le prénom de son père. ce personnage apothéosé, qu'A lius Victor qualifie de *nobilissi latronum ductorem*, s'appela Julius Marinus. Après avoir air moigné sa reconnaissance à sa p et à ses parents, et après avoir les affaires de Syrie, Philippe Antioche avec sa femme. Il v prendre part, avec les Chréti aux solennités de la fête de Pâ Si sa conduite n'était pas celle chrétien, il l'était au moins pa croyance, comme on ne peut en douter, d'après le témoig positif de presque tous les Pèr de tous les écrivains ecclésiasti Peut-être mal instruit dans la fo plutôt craignant de choquer tro vertement les usages reçus dans pire, il n'osa pas faire hauter profession de son culte; et, co Constantin et ses premiers su seurs, il pratiqua plusieurs cér nies incompatibles avec la reli chrétienne: il fit célébrer l'apoth de son père, et de Gordien, appelait toujours *divus*, et pr titre de grand pontife, comme voit sur ses médailles. La fête d ques se célébrait cette année, l avril. Saint Babylas, qui fut ma risé sous l'empire de Dèce, était patriarche d'Antioche. Ce saint lat arrêta Philippe à la porte de

(11) *Mémoire sur les médailles de Marinus, frappées à Philippopolis*, par M. Tochon d'Annecy, membre de l'institut, Paris, 1817, in-4°., et dans le tome VI des nouveaux Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres, p. 523-552.

. lui reprocha ses crimes et le
rtre de Gordien, et lui déclara
etait indigne de participer aux
s mystères, s'il n'expiait son
it par la pénitence. L'empe-
et sa femme se soumirent; ils
t pénitence publique, et furent
nciliés avec l'Eglise. Origène
nt, vers le même temps, à Phi-
e et à son fils, en leur repro-
t avec force le même crime; les
es qu'il leur adressa, existaient
re du temps de saint Jérôme.
npereur ne resta pas long-temps
Syrie : il confia le gouverne-
t de cette province à son frère
cas, donna le commandement
a Mésie et de la Macédoine à
beau-père Severianus; puis il
t pour Rome, où il fut reconnu
contestation, et régla tout ce
l crut propre à affermir son au-
te. Ensuite il s'occupa de répri-
les barbares, qui, après la mort
ordien, étaient entrés sur le ter-
re de l'empire. Arganthis, roi
Scythes ou Goths, avait envahi
ats de plusieurs rois ses voisins,
avait attaqué les provinces ro-
es. Les Carpes et plusieurs au-
ations gothiques ou germani-
, avaient envahi les bords du
e, et ravageaient la Dacie. Phi-
marcha contre eux, en l'an
les vainquit, et les contraignit
mander la paix, qu'il leur ac-
. Bientôt après, les Goths, mé-
ts de ne pas recevoir les sub-
qu'ils touchaient comme alliés
re, recommencèrent la guer-
roi Ostrogotha traversa le Da-
ravagea la Mésie et la Thrace.
lors sénateur, fut envoyé
combattre; il ne put les
les barbares se retirèrent
r butin. Dèce fit alors punir
qui n'avaient pas assez
bien défendu le passage du Danube. Ceux-ci, pour se venger, se retirèrent chez les ennemis. Les Goths, les Taifales, les Astinges, les Carpes et une multitude d'autres peuples, repassèrent ce fleuve, et vinrent assiéger Marcianopolis, capitale de la Mésie, qu'ils soumirent à une forte contribution: ils revinrent dans leur pays avec un immense butin. Ces guerres, dont il est difficile de déterminer la succession, occupèrent la plus grande partie du règne de Philippe, qui obtint de fréquents avantages sur ces barbares, comme on en a la preuve par les médailles avec la légende, *Victoria carpica*, et celles où Philippe prend le surnom de *Carpicus Maximus* et de *Germanicus Maximus*. Ces médailles sont des années 247 et 248. C'est à la même époque, en l'an 247, que s'accomplit la millième année depuis la fondation de Rome; elle fut célébrée, dans la capitale et dans tout l'empire, par des jeux, des réjouissances et des sacrifices solennels, dont les monuments nous ont conservé le souvenir. Plusieurs provinces de l'empire considérèrent ce grand anniversaire comme l'époque d'une nouvelle ère, dont l'usage ne fut pas de longue durée; mais on ne sait par quel hasard elle se conserva pendant fort long-temps dans l'Arménie, qui n'était cependant qu'un royaume allié de l'empire. Cette époque mémorable ne fut pas d'un aussi heureux augure qu'on l'espérait, et que Philippe l'espérait lui-même. Sa mauvaise administration avait partout excité des mécontentements. Le gouvernement dur et oppressif de Priscus, son frère, fit révolter la Syrie. Jotapianus, personnage arabe d'origine, issu de l'ancienne race royale d'Emèse, et qui se prétendait des-

Otacilia Severa, femme de l'un et mère de l'autre. Il est d'autres médailles, avec un revers parfaitement identique et d'une même fabrique, et qui, par conséquent, ne peuvent être attribuées à Philippopolis de Thrace: elles présentent l'effigie d'un prince apothéosé, dont la mémoire a échappé aux historiens, et dont le nom et l'existence ont été le sujet de grandes discussions parmi les numismatistes. La légende qui accompagne le portrait de ce personnage est: ΘΕΩ ΜΑΡΙΝΩ, (*au dieu Marinus*). On était convenu de les attribuer à un certain Marinus, rebelle obscur, qui, quoique simple soldat, fut élevé au rang d'empereur, par les légions révoltées de Mésie, vers la fin du règne de Philippe. Ce Marinus fut, bientôt après, égorgé par ses complices; et il est impossible de croire qu'il ait pu jamais être jugé digne des honneurs de l'apothéose. La langue grecque, employée sur les médailles du dieu Marinus, n'était pas usitée sur les monuments publics dans les provinces où le rebelle Marinus fut proclamé. Le nom de Philippopolis, et le titre de colonie qui ne fut pas donné à la ville de ce nom qui existait en Thrace, enfin la parfaite similitude que l'on remarque entre le revers de ces médailles et celui des monnaies qui appartiennent à la famille de l'empereur Philippe, semblent prouver que ces monuments sont de la même époque, qu'ils ont été frappés par les mêmes ordres, et qu'ils appartiennent à un personnage de la même famille, resté inconnu dans l'histoire. M. Tochon d'Annecy (1), en s'appuyant sur ces raisons et sur beaucoup d'autres encore, est parvenu à démontrer que ce personnage ne peut être que le père même de l'empereur Philippe, et que ces médailles sont des monuments de la piété filiale de ce prince semblables à ceux que Vitellius et Trajan consacrèrent à la mémoire de leurs pères. Une inscription trouvée dans la Hongrie, et relative à Philippe, nous apprend que *Publius* était le prénom de son père. Ainsi ce personnage apothéosé, qu'Aurelius Victor qualifie de *nobilissimum latronum ductorem*, s'appelait P. Julius Marinus. Après avoir ainsi témoigné sa reconnaissance a sa patrie et à ses parents, et après avoir réglé les affaires de Syrie, Philippe vint à Antioche avec sa femme. Il voulut prendre part, avec les Chrétiens aux solennités de la fête de Pâques. Si sa conduite n'était pas celle d'un chrétien, il l'était au moins par sa croyance, comme on ne peut guère en douter, d'après le témoignage positif de presque tous les Pères et de tous les écrivains ecclésiastiques. Peut-être mal instruit dans la foi, ou plutôt craignant de choquer trop ouvertement les usages reçus dans l'empire, il n'osa pas faire hautement profession de son culte; et, comme Constantin et ses premiers successeurs, il pratiqua plusieurs cérémonies incompatibles avec la religion chrétienne: il fit célébrer l'apotheose de son père, et de Gordien, qu'il appelait toujours *divus*, et prit le titre de grand pontife, comme on le voit sur ses médailles. La fête de Pâques se célébrait cette année, le 12 avril. Saint Babylas, qui fut martyrisé sous l'empire de Dèce, était alors patriarche d'Antioche. Ce saint prélat arrêta Philippe à la porte de l'é-

(1) *Mémoire sur les médailles de Marinus, frappées à Philippopolis*, par M. Tochon d'Annecy, membre de l'Institut. Paris, 1817, in-4°, et dans le tome XI des nouveaux Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, p. 527-552.

. lui reprocha ses crimes et le
rtre de Gordien, et lui déclara
était indigne de participer aux
s mystères, s'il n'expiait son
it par la pénitence. L'empe-
et sa femme se soumirent; ils
t pénitence publique, et furent
ncilies avec l'Eglise. Origène
nt, vers le même temps, à Phi-
e et à son fils, en leur repro-
t avec force le même crime; les
es qu'il leur adressa, existaient
re du temps de saint Jérôme.
mpereur ne resta pas long-temps
Syrie : il confia le gouverne-
t de cette province à son frère
cus, donna le commandement
la Mésie et de la Macédoine à
beau-père Severianus; puis il
t pour Rome, où il fut reconnu
contestation, et régla tout ce
i crut propre à affermir son au-
te. Ensuite il s'occupa de répri-
les barbares, qui, après la mort
ordien, étaient entrés sur le ter-
re de l'empire. Arganthis, roi
Scythes ou Goths, avait envahi
tats de plusieurs rois ses voisins,
avait attaqué les provinces ro-
es. Les Carpes et plusieurs au-
ns gothiques ou germani-
avaient envahi les bords du
et ravageaient la Dacie. Phi-
marcha contre eux, en l'an
vainquit, et les contraignit
mander la paix, qu'il leur ac-
Bientôt après, les Goths, mé-
ts de ne pas recevoir les sub-
qu'ils touchaient comme alliés
, recommencèrent la guer-
roi Ostrogotha traversa le Da-
ravagea la Mésie et la Thrace.
lors sénateur, fut envoyé
combattre; il ne put les
les barbares se retirèrent
leur butin. Dèce fit alors punir
qui n'avaient pas assez
bien défendu le passage du Danube. Ceux-ci, pour se venger, se retirèrent chez les ennemis. Les Goths, les Taifales, les Astinges, les Carpes et une multitude d'autres peuples, repassèrent ce fleuve, et vinrent assiéger Marcianopolis, capitale de la Mésie, qu'ils soumirent à une forte contribution: ils revinrent dans leur pays avec un immense butin. Ces guerres, dont il est difficile de déterminer la succession, occupèrent la plus grande partie du règne de Philippe, qui obtint de fréquents avantages sur ces barbares, comme on en a la preuve par les médailles avec la légende, *Victoria carpica*, et celles où Philippe prend le surnom de *Carpicus Maximus* et de *Germanicus Maximus*. Ces médailles sont des années 247 et 248. C'est à la même époque, en l'an 247, que s'accomplit la millième année depuis la fondation de Rome; elle fut célébrée, dans la capitale et dans tout l'empire, par des jeux, des réjouissances et des sacrifices solennels, dont les monuments nous ont conservé le souvenir. Plusieurs provinces de l'empire considérèrent ce grand anniversaire comme l'époque d'une nouvelle ère, dont l'usage ne fut pas de longue durée; mais on ne sait par quel hasard elle se conserva pendant fort long-temps dans l'Arménie, qui n'était cependant qu'un royaume allié de l'empire. Cette époque mémorable ne fut pas d'un aussi heureux augure qu'on l'espérait, et que Philippe l'espérait lui-même. Sa mauvaise administration avait partout excité des mécontentements. Le gouvernement dur et oppressif de Priscus, son frère, fit révolter la Syrie. Jotapianus, personnage arabe d'origine, issu de l'ancienne race royale d'Emèse, et qui se prétendait des-

cendu d'Alexandre, prit hautement le titre d'empereur, et entraîna une partie de l'Orient dans sa rebellion. Son exemple fut imité ailleurs. Une médaille, datée de l'an 1001 de Rome, nous apprend qu'un certain Pacatianus, dont le nom est resté inconnu à l'histoire, se révolta, en l'an 248, dans une autre partie de l'empire. Les légions de la Mésie et de la Pannonie se soulevèrent aussi contre Severianus, beau-père de Philippe, et proclamèrent empereur un simple centenier nommé Marinus. Philippe, effrayé de ces révoltes multipliées, eut recours au sénat, et offrit d'abdiquer l'empire, si l'on n'était pas satisfait de son gouvernement. Dèce, dont nous avons déjà parlé, et qui jouissait dans le sénat d'une grande considération, le rassura, en lui montrant que ces troubles ne pouvaient être de longue durée. Il assembla une armée, dont il donna le commandement à Dèce lui-même : celui-ci refusa en vain cette mission ; Philippe le força de l'accepter. Dèce fut à peine arrivé en présence des rebelles de Mésie, qu'ils massacrèrent leur prétendu empereur Marinus, et proclamèrent le général envoyé pour les combattre. La contagion passa bientôt dans l'armée impériale. Dèce fut menacé de la mort, s'il n'acceptait la dignité suprême. Il se vit donc obligé de prendre le titre d'empereur, et de marcher contre celui qui lui avait confié l'armée qu'il commandait. Il écrivit cependant à Philippe pour le rassurer, promettant de quitter les marques de la dignité qu'on l'avait contraint d'accepter, aussitôt qu'il serait arrivé à Rome. Philippe, ne voulant pas croire à cette promesse, se prépara à la guerre. Bientôt il partit de Rome, où il laissa son fils, et marcha à la rencontre de D avec une armée supérieure en n bre : mais la fortune et l'habile celui-ci l'emportèrent ; Philipp vaincu, et lui-même fut tué à rone par ses propres soldats. sitôt que la nouvelle de sa mor parvenue à Rome, les préto tuèrent son fils, et Dèce resta m de l'empire. Les lois des deux ces, et les médailles, font voi cet événement arriva après le d'août de l'an 249. S. M—

PHILIPPE, empereur d'All gne, était fils de Frédéric Ier. Béatrix, comtesse de Bourgog eut en partage la Souabe et la cane, défendit ses droits avec vig contre les prétentions du Saint-S et, malgré les anathèmes du Célestin III, sut se faire respect Italie. Après la mort de Henri son frère, il se fit décerner la t de Frédéric II, son neveu, dé connu roi des Romains. Le pap doutant la fermeté de Philippe, g une partie des électeurs, qui élèv l'empire Berthold duc de Zerin mais Philippe lui achète ses d pour 11,000 marcs d'argent, fait sacrer à Maience en 1198 Quelques seigneurs allemands, m tents de voir le trône devenir hé taire dans la maison de Souabe rent dans le même temps, à Colc Othon duc de Brunswick. L'All gne et l'Italie, comme il arrivai jours, se divisèrent entre les compétiteurs. Philippe, soutenu le roi de France, lève des trou et remporte plusieurs avantage son rival, qu'il oblige de s'éloi Les Danois profitent des tro

(1) Ce prince prend dans ses diplômes le n Philippe II, parce que, se regardant comme cesseur des empereurs romains, il comptait premier, *Philippe*, l'assassin de Gordien-le-J

s'emparer de la Vandalie, et s'y
ssent, sans que Philippe puisse
e le moindre obstacle à leurs
s. Il négociait cependant avec
nemis qu'il ne pouvait vaincre
les divisant. Il est reconnu
reur par le duc de Brabant :
es seigneurs suivent cet exem-
et Philippe se fait couronner
veau, en 1205, à Aix-la-Cha-
. La guerre n'en continue pas
contre Othon, toujours ap-
par le pape et par le roi d'An-
re. Philippe remporte sur son
ne victoire décisive en 1206;
upe, lassé de défendre un prince
ureux, propose à Philippe une
ce. Celui-ci commençait enfin à
ir son autorité, lorsqu'il fut
né à Bamberg, le 23 juin
, à l'âge de 30 ans, par Othon
Wittelsbach, qu'il avait refusé
endre. Othon, mis au ban de
, fut condamné à mort; et
rêt fut exécuté par le comte de
, maréchal héréditaire et
grand-prévôt d'Allemagne. Philippe
ssa quatre filles de son mariage
Irène, fille d'Isaac, empereur de
Constantinople. Othon, duc de Bruns-
, épousa Béatrix la cadette, et
parvint à réunir les partis qui
aient l'Allemagne (*Voy.* Othon
IV). W—s.

PHILIPPE Ier., roi de France,
Henri Ier. et d'Anne de Rus-
monta sur le trône, le 4 août
n'avait encore âgé que de huit ans.
père l'avait fait sacrer, le 23
précédente, à Reims;
un auteur contemporain a remar-
à cette cérémonie, le jeune
, à peine âgé de sept ans, fit
lecture du serment, et le
de sa main. La tutelle de sa
et la régence du royaume,
ont été confiées par le feu roi à
Baudouin V, comte de Flandre, à l'exclusion de la reine-mère, qui, étant étrangère, ne pouvait avoir aucune autorité, et de Robert, duc de Bourgogne, dont on pouvait craindre l'ambition, puisqu'il était oncle du mineur. Baudouin, qui avait épousé une sœur de Henri, regarda le jeune Philippe comme son propre neveu, s'acquitta avec prudence de l'emploi difficile qui lui était confié, évita toute querelle avec les grands, et parvint à réprimer par sa fermeté plusieurs séditions. Pour comprendre combien cette régence offrait de dangers, il faut se rappeler que, depuis Hugues Capet, Philippe était le premier roi mineur, et qu'un long usage n'avait point encore rendu la couronne héréditaire. C'est pendant la régence de Baudouin, que Guillaume-le-Bâtard partit de son duché de Normandie, à la tête d'une armée nombreuse, dans laquelle beaucoup de seigneurs français prirent rang, pour faire la conquête de l'Angleterre : ainsi les rois de France eurent la douleur de compter parmi leurs vassaux un roi dont la puissance ne pouvait servir qu'à exciter des troubles dans le royaume; et le régent Baudouin, voulant sans doute éloigner un voisin redoutable, et ne pouvant croire au succès de son aventureuse expédition, eut le tort de lui donner les moyens de l'exécuter. C'est encore sous le règne de Philippe Ier., qu'éclata l'ardeur des croisades, et que se fit la conquête de la Terre-Sainte. Mais ce prince n'eut aucune part à ces brillantes expéditions; et son inaction dans cette circonstance lui a été amèrement reprochée par quelques contemporains : ils l'ont accusé d'avoir préféré les excès de la mollesse et de la volupté à la gloire et aux intérêts de la religion. Mais il

est facile de l'excuser par la raison d'état qui lui fit tirer parti, avec tant d'habileté, de l'éloignement de puissants vassaux, pour affermir son pouvoir, et pour réunir à la couronne de grands domaines, tels que le comté de Bourges, qui lui fut vendu par le comte Herpin, afin d'avoir de quoi faire le voyage de la Terre-Sainte. Philippe Ier. ne profita pas, avec moins d'adresse, de l'esprit inquiet des fils de Guillaume-le-Conquérant, pour diminuer les dangers dont il était entouré; et, sans s'exposer lui-même aux périls de la guerre, il parvint à diviser et affaiblir ses ennemis: mais il exposa le trône et sa personne au mépris, par sa légèreté, ses amours, et sa faiblesse pour une femme qui ne justifiait par aucune grande qualité l'attachement de son roi. Aussi est-il permis de croire que les résistances qu'il rencontra s'accrurent par la comparaison que les peuples faisaient de sa conduite avec celle de tant de héros dont la gloire éclatait dans toutes les parties du monde civilisé. Baudouin, régent du royaume, mourut en 1067. Philippe, alors dans sa quinzième année, commença de régner par lui-même: car on ne voit pas qu'il ait été pris aucune précaution contre sa jeunesse; et cette négligence seule suffirait pour montrer combien peu le pouvoir royal intéressait la nation à cette époque. Les fils de Baudouin se firent la guerre pour sa succession. Robert, le plus jeune, voulait avoir sa part du comté de Flandre: le roi prit les armes en faveur de l'aîné, fut battu près de Mont-Cassel, et, malgré la honte de ce revers, fit la paix avec son ennemi, dont il finit par épouser la belle-fille, nommée Berthe. Philippe fut plus heureux dans la guerre qu'il fit à Gu le Conquérant, dont il sut ex fils à la révolte, afin de le c dre à leur donner des apanage avait séparé la Normandie d me d'Angleterre: politique f pour un roi de France, dont voir ne s'étendait pas au- ses domaines. Guillaume su avec impatience la révolte de et l'appui qu'ils trouvaient d lippe: la guerre éclata entre le vainqueur des Anglais, v venu faire le siége de Dole, e fut obligé d'abandonner cet prise, et de fuir devant l France, qui le chargea v dans sa retraite, et lui fit s très-grande perte. Douze tard, une raillerie de Philip prendre les armes aux deux ques (*V.* Guillaume, XIX Après la mort du roi d'Ang les querelles qui s'élevèrent fils pour le partage de sa suc rendirent le repos à la Fr c'est alors que Philippe, toute inquiétude, se livra goût pour les voluptés, per pudier la reine Berthe, que eût un fils, connu sous le Louis VI ou Louis-le-Gros posa qu'elle était sa paren texte en usage alors pour o divorce; et il envoya des a deurs en Sicile, demander à Roger, sa fille Emma en r elle lui fut accordée; mais qu'elle était en route, la fil mon de Montfort, Bertrade me femme de Foulque, com jou, connaissant l'attrait qu té avait pour le roi, lui fit de se donner à lui, de q comte qui était vieux, et mer le divorce, affirmant mariage n'était pas légitim

s deux premières femmes de
oux vivaient encore. Les mœurs
e époque servent à faire com-
re comment les papes acqui-
n si grand ascendant sur les
s frappés de la nécessité d'un
r capable de réprimer tant de
es. Bertrade était d'une beau-
puissante; le roi accepta sa
ison, l'enleva, et finit par
r des évêques pour faire la cé-
e de son mariage: mais le
and nombre avant refusé d'au-
n pareil désordre, le pape
t, et Philippe fut excommu-
é que Bertrade, dont il ne
point se séparer. Cette mal-
e affaire, commencée en
e finit que l'année 1105; les
reçurent, avec l'absolution, la
sion de se voir devant des té-
respectables, sans qu'on sache
rement si le mariage fut autori-
communication du roi avait
e prétexte à des révoltes qui
t renversé le trône, si Philip-
prit la sage résolution d'as-
la royauté son fils Louis. Ce
, aimé pour ses vertus,
son courage, craint pour
activité qu'il déployait
les rebelles, en sauvant le
, s'attira la haine de Ber-
le fit empoisonner. Heu-
, il fut secouru à temps;
conserva toute sa vie une
marqua combien son
ment avait été altéré. Loin
son père lui fit justice
, dont l'auteur était pu-
ment désigné, il se vit forcé
céder à une apparente récon-
avec Bertrade; conduite
coup d'honneur à la prin-
Louis, mais qui ne laisse
d'excuser la faiblesse
. Ce prince mourut à Me-
lun, le 29 juillet 1108, dans la cinquante-septième année de son âge, et la quarante-huitième depuis son avénement au trône. Excepté Clotaire Ier., aucun roi de France n'avait encore eu un règne aussi long; et, depuis Philippe, on ne compte que les règnes de Louis XIV et de Louis XV, dont la durée soit plus étendue. Il est triste pour un monarque, pendant la vie duquel se sont passés les événements les plus mémorables de l'histoire, de n'être guère connu que par ses amours, ses faiblesses, et ses querelles avec l'Église. Le nom de Philippe Ier. se perd entre les noms si fameux de Godefroi de Bouillon, de Tancrède, Baudouin, Roger, Raimond, Guillaume-le-Conquérant, Grégoire VII (*V.* ces différents noms), et de ce Pierre-l'ermite, dont l'ascendant sur ses contemporains, excite encore aujourd'hui l'admiration même des écrivains qui blâment le plus amèrement les croisades; car l'ascendant d'un homme prouve son génie: l'usage auquel il l'emploie, ne prouve que l'esprit de son siècle. Philippe Ier. était le prince de son temps le mieux fait, de la taille la plus majestueuse, et de l'extérieur le plus séduisant. L'histoire lui donne aussi toutes les grâces de l'esprit et du caractère; et l'on ne peut nier qu'il n'ait été un des plus habiles politiques qui ont occupé le trône de France. Sous lui, la ville de Bourges, le comté de Vexin, et le Gatinais, furent réunis à la couronne. Il sut profiter de toutes les circonstances pour augmenter sa puissance et ses richesses. Guibert de Nogent, qui l'accuse d'avoir vendu des bénéfices, l'appelle: *Hominem in rebus Dei venalissimum.* On rapporte au règne de ce prince, l'établissement de quatre ordres monas-

tiques : celui de Grammont, fondé par saint Étienne, en 1078; celui des Chartreux, par saint Bruno, en 1084; celui de Cîteaux, par saint Robert, en 1098; et celui de Fontevraut, par Robert d'Arbrisselles, en 1106. Philippe Ier. eut, de sa première femme, trois fils, dont l'aîné lui succéda sous le nom de Louis VI (*V.* ce nom., XXV, 105). Il en eut deux de sa seconde femme. F—E.

PHILIPPE II, surnommé *Auguste*, fils de Louis VII (ou le *Jeune*), naquit le 25 août 1165, la cinquième année du mariage de son père avec Adélaïde de Champagne, sa troisième femme. Comme ce monarque n'avait eu que des filles de ses deux premiers mariages, et que toute la France faisait des vœux pour la naissance d'un héritier de la couronne, Philippe reçut en naissant le surnom de *Dieu-Donné*. L'éducation du *Prince-du-Royaume* (c'était le nom que portait alors le fils aîné du roi) dut répondre au bonheur de sa naissance : elle fut confiée à Clément de Metz, l'un des hommes les plus vertueux de la cour; et les plus habiles maîtres furent chargés de l'initier, de le perfectionner dans tous les arts et dans toutes les sciences. Le jeune prince profita si bien de leurs leçons qu'il n'avait pas encore quatorze ans lorsque son père voulut l'associer au trône. Mais cette résolution fut suspendue par un événement funeste. Entraîné par son ardeur à la chasse, Philippe s'égara dans une nuit obscure, au milieu de la forêt de Compiègne, où il rencontra un charbonnier d'une taille gigantesque et d'un aspect effrayant. Frappé de terreur, il eut cependant la force de se nommer, et de se faire conduire au château; mais l'impression avait été si forte, qu'en arrivant il fut atteint d'une fièvre violente. Cet événement jeta tou dans les plus vives alarmes. hors de lui, et ne sachant moyens recourir pour sa jours si précieux, se rendi gleterre, où il implora l'a du ciel pour le salut de son fi tombe de St.-Thomas de Ca Son inquiétude était si gran mit à peine six jours pour voyage : le septième, en sur les côtes de Flandre, que Philippe était sauvé. Cet fortifia encore Louis dans l tion qu'il avait prise de pa pouvoir avec son fils; et dès année (1179), le jeune p sacré à Reims, en grande Aussitôt après, son père, politique fort habile, lui do épouse Isabelle de Hainaut. cendait en droite ligne de C gne. Depuis deux siècles, dynastie des Carlovingie cessé de régner; mais il en profondes racines dans le Français; et les peuples l'a encore la *race des grands* fut donc pour eux un vérit de joie que de voir réuni l Charlemagne à celui de Hu pet; et ce ne fut pas le seul de cette union : elle valut e couronne de France le comté Philippe fut sacré, une secc à Saint-Denis (29 mai 118 la jeune reine, qui fixa tous le par ses grâces et sa beauté. ce prince fut revêtu en effet l'autorité royale; et, du v son père, il rendit plusieu entre autres ceux par les blasphémateurs et les héré rent punis de mort, les hi les comédiens expulsés du comme corrupteurs de la m blique. Ce fut dans le mêt

eurs grands vassaux, entre
s comtes de Challon et de
yant voulu profiter de sa
pour l'attaquer, Philippe
contre eux, et les réduisit
le jours. Lorsque Louis VII
(18 sept. 1180), de nouvel-
rrections se manifestèrent
et le jeune souverain sut les
er avec le même courage et
ne fermeté. Le comte de San-
t le duc de Bourgogne, les
dacieux et les plus puissants
ennemis, furent contraints de
implorer sa clémence à ge-
Le comte de Flandre restitua
mandois; t la reine mère, qui
réunie aux mécontents, vain-
u la fermeté de son fils, se vit
ent obligée de se soumettre.
solutions du jeune monarque
t inébranlables; et rien ne put
révoquer l'ordre qu'il donna,
même époque, pour chasser
f du royaume. Toutes leurs
ets furent impitoyablement
ées; et leurs nombreux débi-
ouvèrent libérés, à la charge
Dans le trésor royal un cin-
le leurs obligations. On sait
Juifs étaient alors, en
exclusivement en possession
ce, et que par-là ils avaient
richesses qui les rendaient
ents, et même redoutables
uverain, qu'ils ne servaient
bourse, ni de leurs per-
ndis qu'ils opprimaient le
r l'usure la plus excessive.
penser que leur expul-
être un acte de supersti-
orance, fut d'une politique
habile; et l'on peut d'au-
en douter, que plus tard
rmit à quelques-uns d'entre
voir, moyennant de fortes
l'argent. Ce prince ne mon-
tra pas moins de fermeté dans un démêlé qu'il eut, vers la même époque, avec la reine. Quelque sincère que fût son attachement pour cette princesse, il n'avait pu voir, sans en être vivement offensé, que, dans les dissensions qu'il eut avec le comte de Flandre, elle avait pris ouvertement parti pour son oncle. Il lui ordonna de s'éloigner de la cour qu'elle était accusée de trahir; et déjà il avait assemblé un synode pour faire dissoudre son mariage, lorsqu'Isabelle parvint à le fléchir par une lettre affectueuse et soumise. Ce fut peu de temps après, qu'elle mit au monde un prince dont la naissance combla de joie tous les Français, désormais assurés de voir sur le trône le sang réuni de deux illustres races. Mais cette princesse ne jouit pas long-temps de son bonheur: elle expira l'année suivante, en donnant le jour à deux enfants mâles, qui moururent au berceau. Philippe profita de la paix que sa fermeté et son courage avaient donnée à la France, pour embellir sa capitale, et assurer la prospérité de son royaume. Il réprima les déprédations, et la tyrannie de la noblesse contre le peuple et le clergé, et il purgea ses provinces des bandes de brigands qui les dévastaient. Ce fut par ses soins et à ses frais, que l'on pava, pour la première fois, les rues de Paris, en 1182 et 1183 (1); que l'on ceignit de murs cette grande cité; que plusieurs bourgs, qui en étaient séparés, se trouvèrent compris dans son enceinte, et que la place des Innocents, qui n'avait été jusqu'alors qu'un cloaque impur, fut aussi entourée de murailles, et consacrée aux sépultures. Une rupture

1) Le financier Gérard de Poux mérite beaucoup d'être cité pour avoir contribué à cette dépense, par le don de onze mille marcs d'argent.

de courte durée avec l'Angleterre vint interrompre ces utiles occupations. Henri II, dédaignant un roi de vingt-un ans, refusait de lui rendre le Vexin, qui devait rentrer à la couronne par la mort de Henri, son fils aîné, époux de Marguerite de France, à qui cette province avait été donnée en dot. Il allait résulter de ce refus une guerre sanglante, lorsque le vieux roi d'Angleterre, étonné de la fermeté et des habiles dispositions de son jeune rival, fit lui-même les premières démarches, et demanda la paix, qui fut signée en 1187. Les deux monarques prirent alors la croix, et résolurent d'aller secourir les chrétiens, qui avaient éprouvé de grandes pertes dans l'Orient : mais de nouveaux démêlés retardèrent encore ce projet; et ce ne fut qu'après la mort de Henri, lorsque son fils Richard lui eut succédé, qu'il put être exécuté. Les deux jeunes souverains, également grands et généreux, parurent d'abord destinés à vivre dans la meilleure intelligence : ils se rendirent réciproquement les conquêtes faites durant les guerres précédentes; et ce fut dans de telles dispositions, qu'ils se préparèrent à partir pour la Terre-Sainte. Ces expéditions étaient alors dans leur plus grande ferveur. Philippe II ne pouvait plus s'y soustraire; mais il en profita du moins pour imposer au clergé, sous le nom de *dime saladine*, une contribution du dixième de tous les biens, à laquelle il eût été impossible de le soumettre sous d'autres prétextes. L'engagement fut signé entre les deux monarques de la manière suivante : *Moi Philippe, roi des François, envers Richard mon ami, et mon fidèle vassal : Moi Richard, roi des Anglois, envers Philippe, mon seigneur et mon ami.* Philippe laissa ce à sa mère, et à son on laume de Champagne, ca archevêque de Reims, l'un mes les plus éclairés et les tueux de ce temps-là. Il a dre l'oriflamme à Saint-I conduisit son armée à Vez avait été indiqué pour ren général; là il se sépara de pour s'embarquer à Gène que l'armée anglaise s'emb Marseille. L'un et l'autre al en Sicile, où les Français a les premiers. D'abord fort cueillis par Tancrède, qui ci ils y attendaient paisibleme vents devinssent favorable l'impétueux Richard vint par des hostilités imprévu heureuse harmonie. Philip d'abord n'y prendre aucu mais, provoqué, insulté m tour par le monarque angl crut obligé de faire respecte sance, sans s'écarter toute prudence et de la modéra furent dans toutes les occ bases de son caractère. I calme son impétueux allié aux derniers emportement pousser avec adresse les da suggestions du roi de Sicil s'être réconcilié, au moins rence, avec Richard, ils r voile pour la Palestine, o arriva encore le premier. vant Saint-Jean-d'Acre, ou qu'il débarqua. Déjà cette assiégée depuis deux ans p mée de chrétiens de toutes l sous les ordres de Gui de Avec un aussi puissant r celui qu'amenait le roi de siége fut poussé très-vigou Bientôt les brèches furent p et la place pouvait être en

ar un ménagement que l'on
:c quelque raison, puisque
ans en profitèrent pour se
hilippe voulut attendre Ri-
s'était arrêté dans l'île de
y. RICHARD). Lorsque ce
arrivé, les assiégés ne pu-
long-temps contre les ef-
is de tout ce que l'Occident
lus braves guerriers, com-
ous les yeux de leurs sou-
Ptolémaïs tomba donc en
roir, le 13 juillet 1191; et
n dut croire que rien ne ré-
a cette puissante armée. Ce-
tous les succès des croisés se
it pour lors à cette conquête.
ion s'introduisit encore une
ni eux; et leur armée, par-
tre Conrad de Montferrat et
n, qui se disputaient le vain
roi de Jérusalem, ne songea
ne s'emparer de la cité sainte.
e prit parti pour Conrad, Ri-
pour Lusignan; et plus d'une
ramp des chrétiens fut près
ta. glanté par leurs propres
est vers le même temps, que
e fut atteint d'une maladie
te, qu'il perdit les cheveux,
. ongles, les sourcils, et
au se renouvela tout entiè-
ement ne pouvait man-
nner lieu à des soupçons
ement; et la mésintelli-
s laquelle vivaient les deux
, ne rendait ces soupçons
raisemblables. Cependant
e grand et généreux de Ri-
permet point de les ad-
il ne paraît pas même que
ait eu la pensée. Ses mé-
ressèrent d'aller respirer
et voyant d'ailleurs qu'il
it pas toujours suppor-
s et l'impétuosité du
eterre, ou plutôt sentant,

par une politique plus habile, qu'il lui serait facile de profiter en Europe de l'absence de ce redoutable rival, il prit le parti d'y retourner; et, pour tranquilliser le roi d'Angleterre, il lui laissa un corps auxiliaire de dix mille hommes, et promit, par serment, de ne pas attaquer ses états pendant son absence. Cette promesse fut loin d'être sincère; et le monarque français, ayant passé par Rome, demanda pour toute grâce au pape de l'en relever: mais le pontife s'y refusa; et Philippe rentra paisiblement dans ses états, qui avaient été parfaitement bien gouvernés pendant son absence. Ce fut dans ce temps-là qu'il créa sous le nom de *sergents d'armes*, la première garde permanente qu'aient eue nos rois. Cette compagnie, composée de gentilshommes armés de massues d'airain, d'arcs et de carquois, ne quittait pas le prince, et n'en laissait approcher aucun inconnu. Philippe l'institua pour se défendre des assassins que le vieux de la Montagne (*V.* CARMATH) avait, disait-on, envoyés pour l'immoler. On lui dit même que Richard avait conçu un pareil projet; mais il est probable que ces bruits ne furent répandus que pour avoir un prétexte d'établir une garde, qui du reste était nécessaire, et que l'on a toujours conservée depuis. Richard ne quitta la Palestine qu'un an après Philippe; et il fut arrêté dans son chemin par les Allemands, qui le retinrent prisonnier. Dès que le roi de France en reçut la nouvelle, il eut une entrevue avec Jean-Sans-Terre; et ces deux princes convinrent de se partager les dépouilles du roi prisonnier: le frère de Richard dut s'emparer du trône d'Angleterre; Philippe, de la Normandie et de quelques autres provinces. Il envoya même des ambas-

sadeurs à l'empereur Henri VI, pour que ce monarque mît en son pouvoir la personne de Richard. N'ayant pu l'obtenir, il entra en campagne, s'empara de plusieurs places dans la Normandie, essuya un échec devant Rouen, et consentit à une trêve de six mois. Mais ne pouvant pas renoncer à ses projets d'ambition, et voulant acquérir un titre vieilli de domination sur l'Angleterre, il fit demander en mariage Ingelburge, princesse de Danemark, qui lui fut accordée : mais Canut, son frère, refusa de faire la guerre à l'Angleterre; et c'est probablement au dépit que Philippe conçut de ce refus, qu'on doit attribuer l'aversion qu'il ne cessa de témoigner à Ingelburge, dont la beauté et les vertus méritaient un meilleur sort. Forcé de renoncer au secours qu'il attendait du Danemark, il employa toute son activité à faire soulever les Anglais pour Jean-Sans-Terre, prince fourbe et cruel, qui trahit à son tour Philippe, lorsqu'il voulut se rapprocher de Richard, sorti enfin de sa prison. On croit que ce fut d'accord avec ce dernier, que Jean fit égorger traîtreusement trois-cents Français de la garnison d'Evreux, dans un festin auquel il les avait invités. Outré de cette horrible trahison, Philippe se rendit à Evreux, où il fit massacrer tous les Anglais dont on put se saisir. Sa vengeance se porta jusque sur les églises, qu'il fit brûler; et cette guerre continua avec un caractère de fureur et de cruauté inouies. On incendiait, on démolissait toutes les maisons et tous les édifices dans les villes, dans les bourgs, dans les villages, et l'on en égorgeait impitoyablement les habitants; aucun prisonnier n'était épargné. On alla jusqu'à leur brûler les yeux pour les faire souffrir plus long-temps. Philippe manqua d'être pris dar embuscade entre Blois et Fré où il perdit son bagage, son et les archives de la couronne suivant l'usage de ces temps-l rois faisaient porter à leur sui fut une perte difficile à répare Richard ne voulut pas en rem moindre partie; et il y découvr secrets d'état d'une grande i tance. Les troupes françaises l'avantage dans d'autres occa et le roi y donna de grandes ves de valeur, surtout à Gisor marchant à la tête d'un faible de cavalerie, il tomba sur l' anglaise toute entière. La pru lui prescrivait de se retirer; entraîné par son ardeur, il s' en s'écriant : « Non, je ne » pas devant mon vassal. » E çant tout ce qui se trouvait d lui, il allait entrer dans la lorsque le pont de l'Epte se pit sous ses pas, et le précipit le fleuve, où il aurait infaillibl péri s'il n'eût eu assez de vigu de présence d'esprit pour rest me sur son cheval. La guerre nua ainsi avec une alternative vers et de succès, et surtout une atrocité digne des nations ges. Le pape intervint souven amener les deux rivaux à la mais ses légats ne purent obte des trèves, qui se prolongeaient ment jusqu'à l'époque convenu fin le bonheur de Philippe voul Richard fût blessé à mort, au d'un petit château près de Li (1199). N'ayant plus affair Jean, prince cruel mais inhab

(1) Pour éviter à l'avenir l'alus du tran archives, on créa plus tard un *Trésor des* permanent, qui fut depuis établi à la Sai pelle de Paris, où les registres dits *Olim* rap les actes dont les originaux avaient été perdu

quel les seigneurs anglais se
ient de la soumission où les
ons Richard, le roi de Fran-
it en état d'accomplir ses pro-
pendant il se mit de lui-même
grand embarras en répudiant
e Ingelburge, pour épouser
de Méranie. Le roi de Dane-
s'adressa au pape, qui déclara
nouveau mariage. Philippe se
contre cette sentence : le
ne fut mis en interdit. En vain
s'emporta contre ceux qui
ient au pape ; en vain il fit
le temporel du clergé : plus il
le rigueur, plus le peuple, pri-
acrements, murmurait contre
fin, prévoyant qu'il ne pour-
s éviter d'être condamné par
cile auquel cette affaire avait
voyée, il reprit de lui-même
e Ingelburge, déclara qu'il la
naissait pour sa femme légitime,
épara d'Agnès de Méranie, qui
t de chagrin dans la même
Libre alors de toute inquiétude
es propres états, le roi de
ne s'occupa plus que des
n d'enlever aux Anglais les
ces qu'ils possédaient sur le
ent. Après quelques alternati-
paix et de guerre avec le roi
e prince fut cité, en 1203, à la
es pairs de France, pour y ren-
mpte de la mort d'Arthus de
ne, son neveu (*V.* Arthus III,
N'ayant pas comparu, il fut con-
a perdre la vie, et ses domaines
continent furent confisqués au
de la couronne. Philippe par-
aussitôt la Normandie en
eur ; et il réunit cette provin-
e royaume, trois siècles après
en avait été séparée. Il sou-
'ement, dans l'espace de deux
e Maine, la Touraine, l'Anjou
'oitou. La Guienne seule se dé-

fendit opiniâtrément, et resta sous la domination anglaise. Ce fut ainsi que le roi Jean, chassé de ses possessions en France, abandonné par les Anglais, excommunié par le pape, reprit le nom de Jean *Sans-Terre*, qu'on lui avait donné dans sa jeunesse, parce qu'il n'avait rien eu dans l'héritage de son père. Son royaume d'Angleterre fut offert au roi de France, par le pape Innocent III ; et Philippe, qui avait résisté avec beaucoup de fermeté à l'excommunication lancée contre lui, par Innocent II, se garda bien, en ce moment, de contester le droit que s'attribuait le pape d'ôter et de donner des royaumes. Il fit d'immenses préparatifs pour mettre à profit cette faveur du pontife; et l'on porte à dix-sept cents le nombre des bâtiments qui furent construits pour transporter son armée en Angleterre. Mais Jean-Sans-Terre, réduit au désespoir, prit une résolution qui prouve qu'il ne manquait pas toujours d'habileté et de prévoyance. Tout excommunié qu'il était, il mit son royaume sous la protection de saint Pierre, et se déclara vassal et tributaire de Rome (*V.* Innocent III, xxi, 228). Le légat du pape, qui était venu à Londres pour recevoir son serment, repassa aussitôt en France pour ordonner à Philippe de cesser ses préparatifs, et de renoncer à ses projets d'invasion. Ce prince, outré de colère, s'y refusa avec beaucoup de force, disant qu'il n'avait commencé cette guerre qu'à la sollicitation du pontife, et qu'il ne pouvait y renoncer sans être indemnisé de ses dépenses (ces dépenses étaient évaluées à soixante mille livres sterling, somme très-considérable pour ce temps-là). N'osant cependant plus tenter une invasion en

Angleterre, Philippe voulut que ses préparatifs ne fussent pas entièrement perdus; et il s'en servit contre Ferrand, comte de Flandre, avec lequel il avait d'anciens sujets de plainte (*V.* Hainaut, XIX, 317); il lui prit diverses places, et brûla quelques bâtiments dans les ports des Pays-Bas. Ce seigneur se défendit avec beaucoup de courage et d'activité; et il prit sa revanche dans plusieurs occasions, notamment à Boulogne, où, de concert avec les Anglais, il parvint à incendier une grande partie de la flotte française, et réduisit Philippe à brûler le reste, de peur qu'elle ne tombât dans les mains de ses ennemis. Ferrand, encouragé par cet avantage, ne s'occupa plus que de chercher des alliés contre le roi de France; et, s'étant adressé à Othon IV, qu'il savait être son ennemi personnel, il parvint à l'entraîner dans une des plus formidables coalitions qu'on eût encore vues en Occident. On y remarquait les comtes de Boulogne, de Bar, de Namur, le duc de Brabant, tous parents, alliés ou sujets de Philippe, dont ils se partagèrent d'avance les dépouilles, dans un congrès qu'ils tinrent à Valenciennes. Ce prince réunit à la hâte toutes les troupes dont il put disposer; et il marcha à leur rencontre avec une armée de cinquante mille hommes. C'était à peine le tiers des forces de l'ennemi; et encore ne pouvait-il pas compter également sur tous les siens. Ce fut sans doute pour prévenir une défection qu'il avait lieu de craindre, que, dans une cérémonie des plus solennelles, il déposa sa couronne en présence de toute l'armée, et s'écria: « S'il en est un parmi vous qui soit plus » capable que moi de porter ce dia- » dème, qu'il se présente; je jure de » lui obéir: si au contrair » sez que j'en sois le plus » rez, à la face du ciel, c » dre, de combattre pou » pour votre patrie; jure » cre les excommuniés » mourir. » Cette court électrisa tous les esprits; prêtèrent serment à gen reçurent, dans cette atti nédiction royale; et ce fut si bonnes dispositions qu les conduisit à la mémora de Bouvines, qui fut livr let 1214, entre Lille et T les bords de la Marcke. que français commandai le centre; il avait donné l duc de Bourgogne, et la comte de Dreux et de Othon, qui avait juré de mort ou vif, dirigea con les efforts de son armée. résisté à trois attaques des ses, Philippe environné, p tes parts, avait été renve aux pieds des chevaux. Il lorsque Montigny, qui po dard royal, se mit à le h le baisser, pour avertir où se trouvait le roi; et, au-devant de sa personne vrit de son corps, écart d'épée tous ceux qui osai cher. Une foule de cheva rurent bientôt à la défense qui parvint à remonter sur et, se précipitant contr entraîna après lui cette f

(3) Il est à remarquer que tous ce deres contre la France, étaient alo des excommunications de la cour de vaient entre eux que, quand ils aur lippe, ils extermineraient pape, e et ne laisseraient que les prêtres m et n'ayant de revenus que les aum Ainsi la victoire de Bouvines fut v triomphe pour la religion; et Phi eût eu quelques démêlés avec le Sai seul prince qui lui restât véritable

iers, et culbuta le centre impériale. Othon, à son près de tomber dans les Français; il n'échappa e fuite précipitée. La dé- on armée fut complète, ille de ses soldats restè- champ de bataille. Cette toire, l'une des plus im- qui aient été remportées par françaises, fut principa- au courage du roi, et aux positions faites par Gué- n chevalier du Temple, distingué dans les guerres et qui venait d'être créé Senlis, où Philippe fonda, re de cet événement, l'ab- *Victoire*. L'évêque de Beau- stingua aussi par une bra- traordinaire (*V.* Dreux, . On cessa, à cette batail- mbattre tumultueusement, n l'avait fait dans les guer- dentes; et ce fut la première n vit les troupes se mouvoir e espèce d'ordre et de disci- e comte de Boulogne, resté ier de guerre, fut enfermé à elle de Péronne; le comte dre, qui eut le même sort, duit à Paris, les fers aux pieds mains, et suivit, en cet état, r du vainqueur, comme lors omphes des Romains. Dans le temps quelques auteurs di- ne ce fut le même jour), le Philippe-Auguste remporta e victoire signalée près de contre Jean-Sans-Terre, vait cherché à faire, vers la une diversion en faveur d'O- son oncle. La nouvelle de suc- portants, si inespérés, com- ue toute la France; et le re- Philippe offrit véritablement d'une marche triom- phale. Partout les habitants des campagnes accoururent sur son passage, et le saluèrent comme leur libérateur. Des arcs de triomphe furent élevés dans toutes les villes : les chemins étaient jonchés de fleurs; et partout l'air retentissait des plus flatteuses acclamations. A Paris, toute la population se précipita au-devant du monarque; et pendant sept jours entiers, l'allégresse publique ne cessa de se manifester par des illuminations, des danses et des fêtes de tous les genres. Dès-lors, aussi redouté de ses ennemis que chéri de ses sujets, Philippe-Auguste n'eut plus à s'occuper que du bonheur des Français. Déjà il avait refusé de faire partie de la quatrième croisade; et l'on sait que, lors de la précédente, entraîné dans une lutte difficile avec des vassaux trop puissants, ou tout entier à ses projets contre l'Angleterre, il avait tiré grand parti de l'absence de ses ennemis. Ce fut vraisemblablement par les mêmes motifs qu'il refusa long-temps de prendre part à la malheureuse guerre des Albigeois : il se contenta d'y envoyer son fils dans les derniers moments, et lorsqu'il ne s'agit plus que de profiter des événements. Dès le commencement de son règne, une croisade s'était formée contre ces novateurs, dont les vices et les hérésies menaçaient de troubler toute la chrétienté; et leur patrie était devenue le théâtre de cruautés inouïes : plus de trois cent mille de ces malheureux périrent dans les supplices, ou par le fer des croisés, dans des expéditions dont le pape Innocent III fut le principal instigateur, Simon de Montfort le chef, et Raimond VI, comte de Toulouse, la plus illustre victime (*V.* ces différents noms). Le monarque français tira encore avantage de ces tristes événements,

pour affermir dans ses provinces l'autorité royale, qui, depuis Charlemagne, y était presque entièrement méconnue : mais il refusa avec autant de grandeur que de générosité, les états du comte Raimond, son parent, injustement dépouillé, qui lui furent offerts par les croisés. Ce ne fut que sous le règne suivant, que la France prit part à cette guerre (*V.* Louis VIII). Après la mort d'Amauri, roi de Jérusalem, les seigneurs et barons de la Palestine envoyèrent à Philippe des députés, pour le prier de leur donner un roi. Philippe leur désigna Jean de Brienne, qui devint roi de Jérusalem, puis empereur de Constantinople. Philippe-Auguste donna souvent des secours aux colonies chrétiennes d'Orient; et, par son testament, il laissa une somme considérable qui devait être employée à l'entretien des défenseurs de la Terre-Sainte. Ce prince craignant les foudres du Vatican, et ne voulant pas troubler la paix de son royaume, refusa d'aider son fils, du moins ostensiblement, dans son expédition en Angleterre; et tandis que le jeune Louis était excommunié à Rome et couronné à Londres, tandis qu'il soutenait un siége dans cette capitale, la France fut calme et heureuse. Philippe s'en servit habilement pour assurer de plus en plus sa prospérité. Peu de princes ont été plus appliqués aux soins du gouvernement. Sa prévoyance et son activité s'étendirent à tout ce qui pouvait embellir son royaume, comme à tout ce qui devait assurer sa puissance. Pour diminuer l'autorité des seigneurs, il établit des baillis, juges des cas royaux, dans toutes les principales villes. Aucun de ses prédécesseurs n'avait su aussi bien que lui tirer des sommes considérables de ses vassaux, des Juifs et de to auxquels il accordait des g des faveurs; et les impôts n pas encore été soumis avant l dre et à la fixité qu'il leur Ce fut par-là qu'il parvint tifier un grand nombre de p créer et solder une armée perm C'est par ce moyen qu'il im l'autorité royale un caractère ce et de grandeur, inconnu de çais depuis la chute des C giens, et qui n'a fait que s'a sous ses successeurs. Il créa réchaux de France. De n communications furent ouv la plupart des villes furent e de murs. C'est sous son règ vit s'élever les églises d'Am Saint-Remi de Reims, et su Notre-Dame de Paris, con sous son prédécesseur, et t sous Philippe-le-Hardi. Pr des lettres, Philippe II fit b pour l'université; et ce corp un crédit et une influence co bles (4); enfin, la conquête ne, de la Normandie, celle jou, de la Touraine et du l'acquisition des comtés d'A de l'Artois, de la Picardie grand nombre de places et de ries; tels sont les faits qui rent à Philippe II les titres de *rant*, de *Magnanime* et d'*A* Il mourut à Mantes, le 1 1223, à l'âge de 59 ans. C n'eut de sa première femm fils, qui lui succéda sous le

(4) Ce prince accorda aussi sa pro laye de St.-Victor de Paris, dont un des les plus distingués fut le célèbre abbé d dre de Verceil. C'était ce même abbé supposait être Jean Gersen, et qui s'ap nus GALLUS (*V.* ce nom). Le presid ne parle point de celui-ci, et cite d'a le prétendu Gersen, comme auteur de *de J.-C.*, dans la colonne des hommes ont vécu sous Philippe-Auguste.

VIII. Ingelburge ne lui donna
enfants ; il eut un fils et une fille
ès de Méranie, et il obtint du
qu'ils fussent légitimés. Comme
stérité de Louis VIII fut très-
reuse, les difficultés qui au-
t pu résulter de cette légiti-
n ne se présentèrent pas. La
de Philippe-Auguste était mé-
e, et sa complexion affaiblie
n empoisonnement soupçonné,
r le climat de la Syrie. L'un de
eux était obscurci par une taie
he. Il aimait les sciences, les
et pouvait être considéré com-
'un des hommes les plus ins-
de son temps. Les écrivains
aux de l'histoire de ce règne
Rigord et Guillaume le Bre-
Voyez leurs articles). Parmi
odernes, Baudot de Juilly,
donné une *Histoire de Phi-
-Auguste*, Paris, 1702, 2 vol.
, a rarement pris la peine de
ter les historiens contempo-
. Les *Anecdotes de la cour de
ppe Auguste* (*V.* Lussan),
ent les mœurs du temps aussi
que peut le faire un roman his-
r. F—e et M—dj.

ILIPPE III, dit le Hardi, fils
ns IX et de Marguerite de Pro-
, naquit le 30 avril 1245; il
lué roi de France sur les sables
nts de l'Afrique, près des ruines
rthage, et dans un camp ravagé
a peste, le 25 août 1270. Saint
s venait d'expirer. Jean, comte
vers, frère de Philippe, le car-
legat, un grand nombre de
eurs et de soldats, avaient suc-
. La consternation était géné-
et sans l'arrivée, si long-temps
des croisés de Sicile, tout
perdu. Charles, frère de saint
et roi de Sicile, fait débarquer
qui campe à une demi-
lieue des Français. Presque tous les grands vassaux avaient suivi saint Louis à la dernière croisade; et la monarchie française se trouvait comme transportée en Afrique. Philippe, âgé de 26 ans, était dangereusement atteint du mal qui ravageait l'armée, lorsqu'il reçut le serment de ses vassaux. Saint Louis, avait nommé régents du royaume, Matthieu de Vendôme, abbé de saint Denis, et Simon de Clermont de Nesle. Philippe leur écrivit pour les confirmer dans leur autorité; en même temps, considérant l'état critique de sa santé et les dangers de sa position, il fixa à quatorze ans, dans une ordonnance datée du camp près de Carthage, la majorité de Louis, l'aîné de ses trois enfants (1). On ignorait alors l'art d'embaumer les cadavres. On fit bouillir le corps de saint Louis dans du vin et de l'eau. Le roi de Sicile obtint la chair et les entrailles qui furent déposées à l'abbaye de Montréal, près de Palerme; le cœur et les os furent enfermés dans un cercueil, pour être transportés à Saint-Denis. Déjà les reliques du saint roi, confiées au sire de Beaulieu, allaient être embarquées, lorsque toute l'armée demanda qu'elles fussent conservées dans le camp; ce qui lui fut accordé. La contagion y régnait toujours; et la cavalerie maure enlevait tous les soldats qui s'éloignaient des palissades. Le roi de Tunis campait à deux lieues des croisés; et des succès récents avaient enflé son courage. Le roi de Sicile, qui commandait pen-

(1) Jusque-là, les rois de France n'étaient majeurs qu'à 21 ans. L'ordonnance de Philippe fut renouvelée par Charles V, au mois d'août 1374. Marguerite de Provence, mère de Philippe-le-Hardi, avait au contraire prétendu garder la tutelle de ce prince jusqu'à ce qu'il eût 30 ans, et exige de lui à cet égard un serment dont les dispositions très singulières, ont été publiées pour la première fois, en entier, dans le *Journal des savants* de mars 1792 p. 138.

dant la maladie de Philippe, résolut de s'emparer du golfe de Porto-Farina, qui pouvait seul faciliter les approches de Tunis. Secondé par le comte d'Artois et Philippe de Montfort, il attaqua les Sarrasins, qui eurent cinq mille hommes tués ou noyés (2). Peu de temps après, leur armée, ayant reçu de nombreux renforts, osa s'approcher, jusqu'à portée de l'arc, du camp des chrétiens, en hurlant, dit Guillaume de Nangis, *je ne sais quoi de terrible*, et obscurcissant l'air d'une nuée de flèches. Elle fut repoussée avec une perte de plus de trois mille hommes. Une grande bataille ne tarda pas à être livrée. Philippe était rétabli : il marcha aux ennemis avec les rois de Sicile et de Navarre. Le comte d'Alençon et les Templiers furent chargés de la garde du camp. L'oriflamme avait été déployée. Les Maures ne tinrent pas long-temps contre les croisés. Dans leur déroute, ils abandonnèrent leur camp, et furent poursuivis jusqu'aux défilés des montagnes, d'où ils virent massacrer leurs malades et leurs blessés, piller leurs richesses, enlever leurs provisions, et, dans un vaste incendie, disparaître leurs tentes et leurs bagages. Philippe ne savait encore à quoi se résoudre, lorsque le roi de Tunis fit demander la paix ; et, le 30 octobre, elle fut conclue aux conditions suivantes : une trêve de dix ans ; la franchise du port de Tunis ; tous les prisonniers rendus de part et d'autre ; les frais de la guerre fixés à deux cent dix mille onces d'or, payés, moitié sur-le-champ, au roi de France et à ses barons ; la liberté du culte accordée aux chrétiens dans le royaume de Tunis, avec la faculté d des églises, de prêcher la foi convertir les Musulmans : cl lusoire, qui ne fut insérée a té, que pour sauver l'honne croisés, et leur permettre d' cer qu'ils avaient accomp vœu. Un des articles port fin que le tribut déjà payé p nis au Roi de Sicile, serai blé pendant quinze ans, et q années d'arrérages seraient tées immédiatement. Le tra nait d'être signé, lorsque le ro gleterre (Edouard Ier.) arri sa femme, son frère, ses bar une armée. Il désapprouva hau la paix, s'enferma dans sa te fusa de prendre part aux dc tions, et même au partage de l des mahométans : il deman exigeait la guerre ; mais le ro cile ne voulait que de l'argen en avait obtenu. D'ailleurs, l avait pour lui la sainteté d ments, la durée de la contag les lettres des régents de P qui pressaient son retour. Le France embarqua les os d Louis, ceux de son frère, d'autres illustres croisés ; qu'Édouard allait seul entrep au milieu de nouveaux rev guerre pour la délivrance de lieux (*V.* Edouard, XII, Les vaisseaux de Charles et lippe mirent à la voile, et quarante-huit heures de navi entrèrent, le 22 nov., à Trap Sicile. Une horrible tempê dura trois jours, en fit p grand nombre, qui était res la rade. Quatre mille perso toute condition moururent les flots ; et mille, ayant ga terre, succombèrent aux f de cette funeste journée. C

(2) On lit *Quinquaginta millia*, dans la lettre de Pierre de Condé ; mais on croit que c'est une faute de copiste.

ment n'empêcha pas les rois
rance, de Sicile et de Navarre
engager, avec tous les comtes
rons, à partir, dans trois ans,
une autre croisade; et chacun
le ne s'en point dispenser sans
jet légitime, dont le roi de
e serait juge suprême. De tou-
s croisades, celle-ci avait été
s malheureuse: il y périt trente
hommes; et Philippe ne re-
n France qu'avec des cercueils.
riva à Paris, le 21 mai 1271,
faire de magnifiques obsèques
llustres morts dont il rapportait
endres. On les mit en dépôt à
-Dame, d'où on les transporta
ssionnellement à Saint-Denis.
n aida à porter sur ses épau-
e cercueil de son père, jus-
l'abbaye. On voyait encore, il
rente ans, au faubourg Saint-
nt et sur le chemin de Saint-
, des monuments de pierre,
vaient été élevés par l'ordre de
ppe, aux sept endroits de la
où il s'était reposé en portant
ux fardeau. Un incident singu-
roubla cette auguste cérémonie.
rtège funèbre trouva les portes
glise fermées par ordre de l'ab-
atthieu de Vendôme, qui, pour
aintien des priviléges et de
mption de l'abbaye, refusait d'y
r entrer, en habits pontificaux,
hevêque de Sens et l'évêque de
. Il fallut que ces deux prélats
ent les quitter au-delà des li-
s de la seigneurie abbatiale; et le
t contraint d'attendre, hors de
e, leur retour. Les tombes roya-
gurent, avec les corps de saint
s, de la reine Isabelle et du
e de Nevers, celui d'Alphonse,
te d'Eu, fils de Jean de Brienne,
rreur de Constantinople et roi
'Jérusalem. Cette cérémonie fu-
nèbre fut suivie d'une autre, où la joie publique devait éclater. Philippe fut sacré à Reims, le 30 août. Le lendemain il partit pour visiter les frontières du nord, et fut reçu dans Arras, par le comte de Flandre. Il voulut ensuite connaître l'état du Poitou et du comté de Toulouse, qui, après la mort d'Alphonse, revenaient à la couronne. Il s'avançait du côté de Poitiers, lorsqu'il apprit que Roger-Bernard, comte de Foix, avait emporté d'assaut le château de Sompuy, où flottait la bannière royale. Cité à comparaître devant Philippe, Roger s'y refusa; et, comptant sur le nombre de ses vassaux et de ses forteresses, il résolut de soutenir sa rebellion les armes à la main. Philippe convoqua le ban et l'arrière-ban; le rendez-vous était fixé à Tours. Le duc de Bourgogne, les comtes de Bretagne, de Blois, de Flandre, de Boulogne, etc., y arrivèrent suivis d'un grand nombre de chevaliers, et l'armée se dirigea vers les Pyrénées. Philippe fit son entrée dans Toulouse. Il reçut à Pamiers la visite du roi d'Aragon, son beau-père; entra sur les terres du comte révolté, et arriva enfin devant le château de Foix. Cette forteresse, bâtie sur une montagne inaccessible, était réputée imprenable. Le comte s'y était renfermé avec ses meilleures troupes et un grand nombre de machines de guerre. Philippe fit serment de ne s'éloigner qu'après avoir soumis la place; et tandis que les assiégés le défiaient avec jactance, il fit couper le pied de la montagne, et ouvrir, dans les rochers, un chemin praticable: Roger, étonné, vit bientôt sa perte inévitable. Il demanda à capituler; mais Philippe exigea qu'il se rendît à discrétion, et qu'il livrât toutes ses forteresses. Le com-

te vint se jeter aux pieds du roi ; il implora sa clémence : Philippe le fit charger de chaînes, et conduire à Carcassonne, où on l'enferma dans une tour. Roger était en prison depuis un an, lorsque, cédant aux prières du roi d'Aragon, Philippe le fit venir à Paris, l'arma chevalier, et le renvoya dans ses domaines. Cet exemple de vigueur et de sévérité ne fut pas perdu; et la révolte du comte de Foix fut, selon Nangis, la seule qu'on vit sous ce règne. Édouard Ier., roi d'Angleterre, ayant succédé à Henri III (1274), s'empressa de venir à Paris, comme vassal de Philippe pour les domaines qu'il possédait en France, et rendit hommage à son suzerain. Bientôt le vicomte de Béarn, ayant refusé de se reconnaître vassal d'Édouard, duc d'Aquitaine, fut poursuivi par ce prince, et se hâta d'interjeter appel à la cour de Philippe, qui convoqua son parlement. Édouard y fut cité; épreuve humiliante pour un souverain. Il comparut, malgré sa répugnance, et se soumit à son juge, qui prononça en sa faveur. Philippe assista, la même année, au concile général de Lyon (*V.* Grégoire X, xvii, 403). Les Grecs abjurèrent le schisme; et la primauté du pape fut reconnue par les patriarches et les ambassadeurs de Michel Paléologue. Mais cette réunion des deux Églises ne fut pas durable; et dès que Charles d'Anjou, roi de Sicile, eut cessé de paraître redoutable, Constantinople cessa, de son côté, de reconnaître le pontife romain. Le concile venait d'être terminé, lorsque Philippe épousa, en secondes noces, Marie, sœur de Jean, duc de Brabant (1275). Les fêtes furent magnifiques : tous les seigneurs y parurent en habits et en manteaux de pourpre; et les femmes, pc des robes tissues d'or, étaient p dit Nangis, *comme un templ* tendresse de Philippe pour la velle reine alarma un favori ju là tout-puissant, Pierre de la se, son grand chambellan. Voi brouiller ensemble le roi et la r L'histoire offre quelques indice sujet, et ne fournit aucune pr Philippe perdit subitement I son fils aîné, à l'âge de douz (1276). On crut à la cour q jeune prince avait péri par le son : on cherchait le coupable Brosse jeta, dit-on, dans l'esp roi, des soupçons sur la reine, sinuant qu'elle réservait le mêm aux deux autres fils de son r (Philippe et Charles), afin d'a la couronne aux enfants du s lit. Ses intrigues retombèrent s même, et il fut jeté en prison Brosse, VI, 29). A la premièr velle de la disgrace du favori, de Brabant, qui avait craint poursuivre au temps de sa pu ce, vint hautement demande tice, et offrit de défendre, par l l'innocence de sa sœur. Personn présenta pour soutenir l'accus la reine se trouva justifiée : la l fut pendu, et tous ses biens furen fisqués. On l'avait aussi accusé tretenir des intelligences avec l de Castille et d'Aragon. Il résu silence des historiens contempo que le second crime du favori pas plus prouvé que le premie est étonné de voir Daniel avanc le peuple *applaudit* à l'arrêt d rons, qui condamna la Brosse au lorsque Guill. de Nangis (3), l

(3) Communi latronum patibulo est sus cujus causa mortis *incognita* apud vulgus admirationis et MURMURATIONIS materiam travit (*In Chronico, ad ann.* 1278).

rien contemporain de Philippe, positivement le contraire. Hen-., roi de Navarre et comte de pagne et de Brie, mort suffoqué a graisse (1274), avait laissé, unique héritière, sa fille Jean-gée de deux à trois ans. Il avait mé. par son testament, qu'elle sât un prince français. Cette ex-on des naturels du pays mécon-les grands, qui, refusant de re-aître comme régente et tutrice, ine-mère, Blanche d'Artois, de saint Louis, élurent lieute-général du royaume le sénéchal Pedre Sanche de Montagu. Bien-couronne de Navarre, mal af-e sur la tête d'un enfant, réveil-prétentions des princes voisins. es, roi d'Aragon, soutint qu'el-appartenait par la donation de he VII, qui l'avait institué son ier (1231). Alphonse, roi de lie. plus attentif à résoudre un lème qu'a poursuivre une cou-. reclama cependant celle de rre. comme héritier de Sanche qui l'avait possédée et réunie à tats. Ces deux souverains en-rent défendre leurs droits aux de Navarre. Le lieutenant-gé-et l'évêque de Pampelune se ncèrent pour l'Aragonais; un parti se déclara pour le Cas-: un troisième, et c'était le plus . voulait que le roi de France, ne parent de la jeune princesse, ivité à se charger de la tutelle. arti le moins juste, celui de gonais, prévalut; et le roi de le commença la guerre. La rei-ère s'échappa secrètement avec . et vint demander à la cour asile et protection. Cette acheva d'aigrir les sei-de Navarre. Les états arrêtè-que Jeanne ne serait point re-connue reine, si elle n'épousait Alphonse d'Aragon; et ils résolurent d'employer tous leurs soins pour empêcher qu'un prince français ne montât sur le trône de Navarre. En même temps ils s'engagèrent à fournir au roi d'Aragon, pour les frais de la guerre, la somme, alors prodigieuse, de deux cent mille marcs d'argent. Mais Blanche desirait et demandait que sa fille épousât un des trois fils de Philippe; et Philippe pressa vivement cette alliance, qui devait faire entrer une nouvelle couronne dans sa maison. Il fallut lever l'obstacle de la proximité du sang Grégoire X, qui devait à Philippe le don du comtat Venaissin (4), accorda la dispense; et Jeanne de Navarre fut mariée à Philippe surnommé le Bel (1275). Blanche engagea au roi de France la châtellenie de Provins pour les frais de la guerre qu'il allait entreprendre; elle lui remit la tutelle, ou, selon l'expression du temps, le *bail* de la pupille pour les comtés de Champagne et de Brie. Philippe envoya dans la Navarre, des troupes, sous le commandement d'Eustache de Beaumarchais, sénéchal de Toulouse, guerrier habile et mauvais politique, qui obtint d'abord quelques avantages, mais qui eut l'imprudence de toucher aux lois du pays. Toutes les fureurs des guerres civiles désolèrent cette contrée : les Français allaient succomber, lorsque Robert, comte d'Artois, arriva avec une armée de vingt-mille hommes. Pampelune fut prise d'assaut; toutes les forteresses capitulèrent, et la Navarre fut soumise. Le comte d'Artois, qui n'avait pu arrêter la fureur du soldat, rendit aux Navarrois leurs coutumes et leurs priviléges. Vers

(4) Greg. const. fr., l. 2.

cette même époque (1276), Philippe s'avançait avec une armée formidable pour porter la guerre au centre de la Castille. Alphonse X violait les traités les plus sacrés, et avait choisi pour successeur son second fils, au préjudice des enfants que Ferdinand, son aîné, avait eus de Blanche, fille de saint Louis et sœur de Philippe. Le duc de Bourgogne, le comte de Bar, le duc de Brabant, le comte de Juliers et plusieurs autres princes allemands accompagnèrent Philippe qui était allé prendre l'oriflamme à Saint-Denis. Cette grande armée eût pu suffire à la conquête de toutes les Espagnes. Mais il fallait passer les Pyrénées : on n'avait pourvu à rien. L'hiver approchait, les pluies rendaient les routes impraticables; et l'on n'avait rassemblé ni vivres ni fourrages. Philippe, que cinq chevaliers castillans étaient venus défier au nom de leur maître, reprit tristement le chemin de sa capitale. Plus d'un an s'était écoulé, lorsque Philippe, ne pouvant concilier ses différends avec Alphonse, médita une nouvelle expédition contre la Castille. Mais le pape Jean, craignant que cette guerre ne fît échouer son projet d'une nouvelle croisade, fit notifier aux deux souverains, sous peine de l'excommunication et de l'interdit, la défense de recourir aux armes pour régler leurs droits respectifs. Les légats du Saint-Siége furent chargés de négocier la paix entre les deux rois. Alors parurent aussi en France des ambassadeurs tartares, qu'on prit pour des espions venant de Rome, allant à Paris et à Londres pour proposer une ligue des princes chrétiens contre les Turcs. Philippe, qui n'aimait point la guerre, s'empressa de saisir un prétexte qui, dans l'esprit du siècle, le justifiait du reproche d'incon mais il mérita plus d'une foi proche, en commençant avec de grandes entreprises, en le suivant avec faiblesse, et en tant au moment de l'exécutio vénement le plus mémorable, sous le règne de Philippe, e du massacre général des Fra Sicile, à la suite d'une conspi aussi étonnante par l'horribl avec lequel elle fut conduite. froyable par l'atrocité de l tion (*Voyez* PROCIDA) : ce sacres furent appelés les *Vê ciliennes*, parce qu'ils com rent à Palerme (le 30 mars au moment où les cloches laient le peuple à vêpres. Vai les foudres de Rome, lanc tre la Sicile et le roi d'Arago viaient Charles d'Anjou à ven injure; vainement une for armée française, conduite comte d'Alençon frère de Ph le comte Robert d'Artois, le de Bourgogne, Matthieu de M renci et d'autres grands seign royaume, était arrivée dans l nes de Saint-Martin en Calabr à franchir le détroit. Charles sa tromper par don Pèdre, proposa un combat singulier plaine de Bordeaux, à une assez éloignée pour laisser a et aux maladies le temps d' l'armée de Philippe. Au jo qué, Charles se trouva au vous, suivi du roi de Fran neveu; et, depuis le lever coucher du soleil, il attendit dre : mais don Pèdre se disp paraître, et se contenta de quelques heures avant minu tester devant le sénéchal de Bo contre le roi de France, qu accompagné son rival, lui

: croire à quelque trahison. & les rois de Sicile et d'Aragon rent l'Europe de leurs mani- Philippe leva promptement mée, qui pénétra dans l'Ara- légarni de soldats, et ravagea ume. Une bulle de Martin IV a couronne de don Pèdre à un de Philippe, pourvu que ce pas l'héritier présomptif du français. Le cardinal Jean Cho- chargé de négocier les condi- suivantes de cette étrange do- : le royaume d'Aragon, uni té de Barcelone, ne pourrait ossédé par un prince qui serait me temps roi de France, ou lle, ou d'Angleterre : le nou- u et ses successeurs ne pour- traiter, sans le consentement nt-Siége, avec don Pèdre, *roi d'Aragon*, ni avec ses fils, la restitution totale ou en par- la souveraineté dont Rome les allant pour leurs péchés : le au roi et ses successeurs se raitraient vassaux du pape, éteraient serment de fidélité à e mutation, et lui paieraient lement, à titre de cens, le le la Saint-Pierre, la somme de cent livres tournois. Philippe ulut rien décider que de l'avis ons et des prélats du royau- furent mandés à Paris pour février 1284. Le parlement au palais des rois dans la La bulle y fut lue ; et le clergé ra dans une salle, la noblesse ne autre, pour délibérer. Les ordres, après quelque divi- furent d'avis que, pour la de la religion et celle de la e, le roi devait accepter le du pape. Philippe souscrivit réflexion à cet avis, dont les quences imprévues menacèrent de devenir fatales à son successeur. Le cardinal-légat donna au jeune comte de Valois, second fils du roi, l'investiture des royaumes d'Aragon et de Valence, et du comté de Barcelone. En même temps le légat fit prêcher, dans toute la France, la croisade pour l'expédition d'Aragon ; et l'on y attacha les mêmes indulgences que pour les croisades d'outre-mer. Philippe partit pour Narbonne où était le rendez-vous général de son armée. Plusieurs historiens disent qu'elle était forte de cent mille hommes de pied, et de vingt mille chevaux. La flotte se composait de cent cinquante galères, et d'un nombre plus grand de vaisseaux de charge. On marche en bataille vers le Roussillon : Perpignan ouvre ses portes après quelque résistance. Elne, prise d'assaut, est rasée jusqu'aux fondements. Don Jayme, roi de Maïorque, comte de Roussillon, dépossédé par son frère don Pèdre, se joint au monarque français. Il fallait s'ouvrir les Pyrénées que le roi d'Aragon avait cherché à rendre inaccessibles. Philippe n'ayant pu forcer le col de Panissar, unique chemin pour pénétrer dans la Catalogne, retourna sur ses pas, et campa aux environs de Collioure. Il méditait déjà d'abandonner cette grande entreprise, lorsque des religieux de Saint-André de Sureda, (ou le bâtard de Roussillon, suivant Guillaume de Nangis), vinrent lui offrir de conduire son armée par le col de la Mançana. Toute l'armée y passa, le 20 juin 1285. Don Pèdre fut obligé de se retirer, abandonnant ses vivres et ses bagages. Philippe entra dans l'Ampourdan, tandis que son amiral, Guillaume de Lodève, s'emparait du port de Roses. Bientôt Peiralade, Figuière,

Castillon et d'autres places se rendirent. Mais Girone fut l'écueil des croisés. Le vicomte de Cardone y commandait pour don Pèdre; sa défense fut vive et opiniâtre. De son côté don Pèdre ne cessait de harceler les assiégeants, lorsque Philippe de Nesle, suivi de cinq cents cavaliers d'élite, le surprit dans une embuscade, où, suivant Nangis, ce prince fut blessé mortellement. Mais si l'on en croit les historiens espagnols, il ne mourut qu'environ trois mois après, et lorsqu'il eut poursuivi vivement les Français à leur sortie de la Catalogne. Girone était assiégée depuis deux mois sans succès; les chaleurs étaient excessives; le camp était ravagé par une épidémie. Philippe désespérait de prendre cette forteresse, lorsque le comte de Foix obtint la permission d'y entrer, et décida le gouverneur, qui était son parent, à capituler. Le 5 septembre, le roi fit son entrée dans Girone; il y mit une forte garnison, et repassa les Pyrénées, pour aller hiverner en Provence. D'ailleurs, par la trahison des habitants de Roses, l'amiral de Barcelone venait de battre la flotte française, et de s'emparer de trente bâtiments. Les croisés, dans leur fureur, réduisirent Roses en cendres: vengeance stérile, et qui n'empêcha pas l'armée d'éprouver, en se retirant, toutes les horreurs de la disette. Les pluies rendaient les chemins difficiles, et impraticables pour les équipages. Les Aragonais, s'étant saisis du pas de la Cluse et du col de Panissar, firent périr beaucoup de monde, et s'emparèrent des bagages. Enfin Philippe, atteint lui-même de l'épidémie qui ravageait l'armée, fut transporté dans une litière à Perpignan, où il mourut, le 5 octobre 1285, dans la quarante-unième ann son âge, et après un règne de ans. Le roi de Maïorque, q l'avait point quitté depuis le mencement de l'expédition, l faire de magnifiques obsèques chairs séparées des ossements inhumées à Narbonne, dans un beau de marbre blanc. Les os transférés à Saint-Denis; et le fut donné, par Philippe-le-Bel Jacobins de Paris. La mort d lippe III fut bientôt suivie de l dition de Girone. Ce prince e sa première femme Isabelle d gon, quatre enfants: Louis, on croit que le poison termi jours; Philippe-le-Bel; Ch comte de Valois, dont la rité régna sur la France et fo race des Valois; Robert, mo bas âge. Trois autres enfan quirent du second mariage d lippe avec Marie de Brabant: comte d'Evreux, souche des d'Evreux, rois de Navarre; M rite, qui épousa Edouard I d'Angleterre; et Blanche, q mariée à Rodolphe, duc d'Au fils aîné de l'empereur Albert gouvernement féodal continua faiblir sous le règne de Philip avait commencé à croire, sou Louis, que le prince, suivan pression de Beaumanoir, *était verain par-dessus tous.* Philip en montant sur le trône, le exclusif d'établir de nouveau chés dans les bourgs, et des munes dans les villes. Il régl ce qui concernait les ponts, les sées, et en général tous les éta ments d'utilité publique. A l'ex de son père, il employa contre rons la même politique dont taient servis contre leurs vass c'est en continuant de suivre c

maintenant la jurisprudence
pels, qui obligeait tout homme
devant une justice royale, d'y
raître, quoiqu'il n'en fût pas
ble; c'est en étendant surtout
issance, que les rois de Fran-
traignirent enfin les barons à
aître dans leur personne la
autorité qu'ils avaient réduit
sseaux à reconnaître en eux.
rd, roi d'Angleterre, datait
ries de Guienne, de l'année de
ge. Philippe exigea et obtint
s datât de l'année du sien,
qu'Edouard était son vassal
duché d'Aquitaine. Les pre-
lettres d'anoblissement fu-
nées par Philippe (1272),
ur de Raoul, orfèvre ou ar-
du Roi. En prenant posses-
comté de Toulouse, il main-
province dans l'usage de payer
irement les tailles et les sub-
Il donna le comtat Venaissin
se romaine, en 1274. C'est
ce règne que fut établi le sys-
de l'inaliénabilité du domaine
couronne : la loi des apanages
nça dès-lors à être mieux con-
mais elle ne fut dans toute sa
ue sous Philippe-le-Bel. Ainsi
incipes de la vraie politique
dunsaient avec la lenteur du
s des lumières. C'est sous Phi-
le-Hardi, que fut fondée l'uni-
é de Montpellier. Ce prince,
les historiens, n'avait aucune
issance des lettres; mais il
pieux, prudent, généreux, éco-
, ami de l'ordre et de la paix.
rvint, sans augmenter les im-
a former un trésor qui fut confié
garde des chevaliers du Temple :
la s'acheva la rédaction des
umes, et il eut le bonheur de pou-
gouverner la France avec autant
sagesse que d'autorité. V—ve.

PHILIPPE IV, surnommé LE BEL, monta sur le trône à l'âge de dix-sept ans, et fut sacré à Reims, le 6 janvier 1286. Il joignit au titre de roi de France, celui de roi de Navarre, parce qu'il avait épousé Jeanne, fille et héritière de Henri Ier. Cette princesse, en apportant, avec le royaume de son père, le comté de Bigorre et les comtés de Champagne et de Brie, augmenta considérablement le domaine et la puissance du roi. Un des premiers actes du règne de Philippe fut de rendre à Edouard Ier., roi d'Angleterre, en exécution d'un traité conclu entre saint Louis et Henri III (1259), la partie de la Saintonge qui est au-delà de la Charente. Edouard vint à Paris faire hommage au roi de tous les domaines qu'il possédait en France; et, comme il lui fut accordé plusieurs articles qu'il n'avait pas droit d'exiger, on mit pour titre à l'acte qui en fut expédié : *Grâce faite au roi d'Angleterre* (1). Les affaires d'Espagne et d'Italie continuaient d'occuper la cour de Rome, la France et l'Angleterre. Charles II, dit le *Boiteux*, roi de Sicile, était toujours retenu prisonnier (*V.* CHARLES, VIII, 156); et Robert, comte d'Artois, gouvernait ses états, en qualité de régent. Les deux fils de don Pèdre s'étaient fait l'un et l'autre saluer rois d'Aragon : Jacques en Sicile, et Alphonse à Saragosse. Les papes Honoré IV et Nicolas IV, en renouvelant l'excommunication lancée par leur prédécesseur (Martin IV), pressèrent tour-à-tour Philippe-le-Bel d'assurer, par les armes, le succès de la donation faite à son frère, Charles de Valois. Les deux pontifes offri-

(1) Voy. les Manuscrits de Brienne, à la bibliothèque du Roi.

rent, pour les frais de cette guerre, la prolongation de la taxe sur le clergé. Depuis la mort de Philippe III, la guerre d'Aragon, poursuivie faiblement, s'était bornée à des courses sur les frontières. Philippe IV préparait une nouvelle invasion, lorsque Jacques, roi d'Aragon, craignant les suites de cet armement, se hâta de traiter avec le roi de Sicile, qui ne pouvait plus supporter l'ennui de sa prison. Charles II s'obligea, par serment, à payer une rançon de cinquante mille marcs d'argent; à obtenir la renonciation de Charles de Valois à la couronne d'Aragon; à ménager la paix de Jacques avec le pape et Philippe-le-Bel; et, s'il ne pouvait y réussir dans l'espace de trois ans, à venir se constituer prisonnier. Ce prince donna en otage, pour sûreté de sa parole, ses trois fils aînés et quarante autres jeunes seigneurs. Charles II se rendit à la cour de France (1289), et ensuite en Italie, où le pape le fit couronner roi des Deux-Siciles, et le délia de son serment, comme contraire aux droits du Saint-Siége. Les troubles qui éclatèrent dans la Castille, à cette époque, ralentirent l'ardeur de Philippe pour la guerre d'Aragon; et aucun corps français ne parut sur les frontières de ce royaume. La paix était généralement desirée; elle fut conclue à Tarascon: Alphonse d'Aragon se soumit à demander pardon au pape, et à recevoir l'absolution pour tout ce qui s'était passé, tant sous le règne de son père que sous le sien. Il s'obligea de payer au Saint-Siége un tribut annuel de trente marcs d'or, de conduire des troupes en Palestine, de porter son frère Jacques à restituer la Sicile, et à rendre à Charles II tous ses otages. Charles de Valois renonça à la couronne d'Arag épousant Marguerite, fille de C II, et en recevant de ce prince me dédommagement de la do du pape, le comté d'Anjou e du Maine. Alphonse d'Aragon mort peu de temps après (1 Jacques, son frère, refusa de la Sicile. Philippe-le-Bel o pape d'attaquer l'Aragon, all qu'il n'avait point traité ave ques, resté sous le poids de l'e munication. Mais Rome ven recevoir l'affligeante nouvelle perte de Sidon, de Beryte et d lémaïs achevait la ruine des tiens en Orient. Le pape, en ciant Philippe de son zèle, e sant son offre, voulut en vai gager, ainsi que le roi d'Ang et les autres princes chrétiens une nouvelle croisade. Il n'y plus de port où l'on pût abor cette année (1291) est regardé me l'époque où, selon l'exp du P. Daniel, *l'envie et la m croisades passèrent presque fait*. La renonciation de Cha Valois ne fut point révoquée Sicile appartint à la maison gon. La guerre ne tarda pas ter entre la France et l'Angl Suivant les historiens fra Edouard Ier., trouvant indi lui la qualité de vassal de F dont il avait jusque-là rem les devoirs pour la Guienn comté de Ponthieu, ne cherch l'occasion de secouer un joug liant; mais, s'il faut en cro historiens anglais, ce fut le France qui força le roi d'Ang à chercher dans les armes la de ses droits. Une querelle en à Baïonne, entre un matelo mand et un matelot anglais, rigine de rixes et de comba

. Deux cents , partis
rts de Normandie, pour aller
er des vins en G , s'é-
mparés de tous les bâtiments
s qu'ils trouvèrent sur leur
in, furent attaqués, sur les cô-
Bretagne, par soixante navi-
glais, bien armés, qui les pri-
leur tour, ou les coulèrent
ue tous à fond. Philippe, ir-
envoya des ambassadeurs en
terre, pour demander satis-
n; menaçant, en cas de re-
e se venger sur la Guienne, et
r à la cour des pairs Edouard,
l de sa couronne, pour venir
e compte de la conduite de ses
es vassaux. Ce prince envoya
mbassadeurs qui offrirent à Phi-
de donner toute satisfaction,
devant les tribunaux d'Angle-
, et en déclarant que leur maî-
'était soumis à personne. Ils
serent aussi que les deux rois
ssent ensemble cette affaire, en
nissant dans un lieu convenu,
s côtes de France, où Edouard
trait avec les sûretés nécessai-
, au cas où ce dernier parti ne
point adopté par Philippe, de
apporter à la décision du Saint-
. Mais Philippe, peu satisfait
air d'indépendance qu'affec-
roi d'Angleterre, rejeta les of-
de ses ambassadeurs : il refusa,
après, d'écouter le prince
, frère d'Edouard, qui lui
voye; et le roi vassal fut cité à
des pairs. Cette citation, pu-
par le sénéchal de Périgord et
, fut affichée aux portes
. On trouve, dans les re-
Vov. pag. 96 ci-des-
, la lettre, en forme de
, que Philippe écrivit à
1284. Sur le défaut de
du roi d'Angleterre, ce
prince fut déclaré atteint et convaincu de félonie; et, comme on l'avait vu sous Philippe-Auguste, à l'égard de Jean-Sans-Terre, tous les domaines qu'Edouard possédait en France furent confisqués : mais la difficulté était de mettre un tel arrêt à exécution. Les deux rois se préparèrent long-temps à la guerre. Edouard engagea dans son parti Adolphe de Nassau, roi des Romains; les comtes de Bar, de Flandre, les ducs de Brabant et de Bretagne, et Amé V, comte de Savoie. Philippe traita avec Jean Bailleul, roi d'Ecosse; Eric, roi de Norvége; Albert, duc d'Autriche; Humbert, dauphin de Vienne; le comte de Hollande, et quelques autres seigneurs. Il fit aussi une ligue, qui paraîtrait aujourd'hui singulière, non avec le roi de Castille, mais avec quelques villes de Castille, et avec les communes de Fontarabie et de Saint-Sébastien. Cependant les négociations continuaient au milieu des préparatifs de guerre. Boniface VIII intervint inutilement. Enfin, le prince Edmond repassa la mer, et vint à Paris, où, selon Walsingham, un concordat fut signé par la médiation de la reine Marie, et de la reine, femme de Philippe. Le concordat fut bientôt ratifié par Edouard. Ce prince, pour marquer sa déférence à Philippe, remettait entre ses mains, Saintes, Talmont et quatre autres forteresses. Le roi de France pouvait envoyer deux officiers dans chaque ville de Guienne, à l'exception de Baïonne, de Bordeaux et de La Réole. Edouard donnait aussi des otages, et promettait que désormais les officiers anglais commandant en Guienne, garderaient le respect dû à la majesté royale. A ces conditions, Philippe devait révo-

quer la citation devant la cour des pairs; et comme tout ce qu'accordait Edouard, n'était qu'une démonstration publique de sa déférence pour le roi de France, Philippe devait lui remettre ses villes, ses places et ses otages, dès qu'il les aurait en sa possession. Les otages furent livrés, les six forteresses reçurent des garnisons françaises : alors Philippe ne parla plus de rendre ni les uns, ni les autres; il ne fut plus question de révoquer la citation devant la cour des pairs; plusieurs officiers du roi d'Angleterre, arrêtés dans les places qui s'étaient rendues d'elles-mêmes, furent conduits à Paris; le connétable Raoul de Nesle marcha en Guienne avec une armée, et la guerre fut alors résolue dans le parlement anglais convoqué par Edouard (1295). On trouve, dans les actes de Rymer (tom. II), un mémoire où le prince Edmond rend compte lui-même de toute cette affaire. Il raconte que lorsqu'il vint demander la restitution de la Guienne, en vertu de l'accord secret fait avec Philippe, par l'entremise des deux reines, on lui répondit que sa demande serait examinée dans le conseil; que, bientôt après, Philippe lui fit dire qu'il lui répondrait un peu durement en présence du conseil, mais qu'il ne devait pas s'en alarmer; que s'étant ensuite présenté au roi et au conseil pour demander la restitution de la Guienne, le roi répondit sèchement qu'il ne la rendrait point; que, d'après l'avis qu'il avait reçu, le prince s'inquiétait peu de cette réponse, lorsque les évêques d'Orléans et de Tournai vinrent lui dire, de la part de Philippe, que le roi ne voulait plus être importuné de cette affaire, et que le concordat, ouvrage des deux reines, avait été signé sans sa participation. On voit, dai mêmes actes recueillis par Ry plusieurs pièces originales, dar quelles le roi d'Angleterre se] vivement d'avoir été joué par de France. Les historiens co porains ne donnent aucun sur la conduite de Philippe cette affaire : mais Nangis pr qu'Edouard « formait depuis » temps des projets d'iniquité; » se flattait de recouvrer la Gui » avec le secours de ses allie » que l'ayant reconquise par la » des armes, il ne la tiendrai » du monarque français, mai » le droit de la guerre et en » souveraineté. » Il est au permis de douter que telle a la politique d'Edouard, et qu' voulu livrer imprudemment province, dans la perspectiv s'en mieux assurer la possessio une conquête difficile et trop i taine. On doit regretter que le nifestes de Philippe ne soien venus jusqu'à nous. « Nous y » verions peut-être, dit Daniel » quoi le défendre. » Après le que renvoi des ambassadeurs douard, et pendant la marche armée française en Guienne, un nicain anglais et un francis envoyés par Édouard, vinrent rer à Philippe que, puisqu'il en ainsi envers le roi d'Angleter faisait bien voir qu'il ne voulai le regarder désormais comm homme et comme son vassal de son côté le roi d'Angleterre reconnaissait plus pour son s rain, et se tenait pour toujours de tout hommage. L'Angleter treprit la guerre avec beaucou deur. Le clergé accorda au moitié de son revenu; la bou sie paya la huitième partie du

ste des habitants le dixième de
m. Trois flottes furent équi-
t une grosse armée, comman-
r le duc de Richmond, ne-
Edouard, fut transportée dans
i de la France. Adolphe, roi
mains, qui avait reçu les sub-
de l'Angleterre, s'empressa
yer des ambassadeurs à Phi-
pour lui déclarer la guerre;
hilippe se contenta de répon-
r l'envoi d'un papier cacheté,
contenait que ces deux mots
: *Nimis Germane;* ce qui si-
t : « C'est pour toi, Germain,
entreprendre que d'oser t'at-
er à moi. » En effet, Adolphe
ez d'affaires en Allemagne;
fit aucune diversion en faveur
ard. Les Anglais descendi-
l'île de Rhé, s'emparèrent de
le, et prirent d'assaut Baïonne
janvier 1296). Le connétable
le n'avait pu que défendre
ux, lorsque Charles de Va-
is avec une nouvelle armée.
ur fut reprise, et Saint-Sever
te après un siége de trois
Dans ces entrefaites, une flotte
se, sous les ordres de Matthieu
Morenci et de Jean d'Har-
, brûlait la ville de Douvres,
ser attaquer le château; et une
anglaise pillait Cherbourg,
ser s'y arrêter. A cette époque,
ard eut à soumettre les peu-
revoltés du pays de Galles, et
battre contre le roi d'Ecosse,
ait déclaré pour la France. Phi-
avant besoin, dans cette cir-
nce, de toutes les forces de l'é-
, dans son parlement de la
aint 1296), une ordonnance
qu'elle il défendait toutes guer-
s particulières entre ses vassaux,
prenait celles qui étaient com-
ces. Les seigneurs belligérants
devaient faire des trèves, et se donner réciproquement des *assurements*. L'envoi des gages de bataille fut défendu; et chacun devait poursuivre son droit en justice, et non par le duel. La même ordonnance prohibait aussi les joûtes, les tournois, et ôtait aux créanciers le droit de saisir les chevaux de bataille et les armes. Tandis que l'Europe était agitée par cette guerre, Boniface VIII faisait encore des projets de croisade. Il écrivit à Philippe et à Edouard pour les engager à la paix: il envoya des cardinaux en France et en Angleterre; mais leurs négociations n'eurent aucun succès. Le duc de Lancastre et le comte Robert d'Artois conduisirent de nouvelles armées en Guienne. Le premier prit quelques petites places, et mourut de maladie, à Baïonne. Le second, quoiqu'il fût le premier homme de guerre de son temps, n'obtint que de faibles succès. Philippe fit, avec plus de bonheur, la guerre contre le comte de Flandre. Ce prince avait osé déclarer que, cessant d'être vassal du roi de France, il ne le reconnaissait plus pour son souverain. Philippe envoya l'archevêque de Reims et l'évêque de Senlis jeter l'interdit sur le comté de Flandre (1297). Il y eut appel au pape, qui évoqua l'affaire devant le Saint-Siége: mais Philippe, indigné, fit mander au pontife qu'il ne lui appartenait pas de se mêler des affaires de son royaume; que la cour des pairs était en possession de juger ces sortes de différends, et qu'il ne devait qu'à Dieu compte de sa conduite en cette matière. Boniface VIII n'osa pas aller plus avant. Philippe réunit une armée à Compiègne, marcha en Flandre, et apprit que ce même Rodolphe, roi des Romains, qu'il avait

traité avec tant de mépris, conduisait un corps de troupes au secours de ses ennemis. Il reconnut alors que l'orgueil peut être une faute dans la politique des rois. Il envoya, à Châtillon, acheter à prix d'argent la retraite du roi des Romains; et, en même temps, il donna une grosse somme à Albert d'Autriche, pour qu'il occupât ce prince en Allemagne. La campagne s'ouvrit sous d'heureux auspices : Lille capitula; Béthune fut emportée, le comte de Flandre défait aux environs de Furnes; Douai et Courtrai se rendirent, et Bruges ouvrit ses portes. Déjà Philippe marchait sur Gand, lorsque le roi d'Angleterre, qui était venu joindre ses armes à celles du comte de Flandre, n'ayant pu arrêter les progrès de Philippe, lui demanda une suspension d'armes : elle fut accordée, et fut bientôt suivie d'une trêve, conclue, le 9 octobre (1297), à Fismes, en Champagne, pour quelques mois; et ensuite à Tournai, pour deux ans. Par ce traité, Philippe demeura maître de Lille, de Courtrai, de Douai, de Bruges et de toutes les villes qui s'étaient rendues à lui. Philippe et Édouard gardèrent, en Guienne, ce qu'ils y possédaient à l'époque de la trêve; et tous les différends furent remis à l'arbitrage du pape. En attendant sa décision, Philippe fit quelques tentatives pour obtenir d'Édouard la liberté du roi d'Écosse, qui avait été fait prisonnier. Il prétendait que ce prince étant son allié, on devait lui appliquer les dispositions générales de la trêve, concernant les prisonniers. Édouard répondit que le roi d'Écosse était, avant tout, son vassal; et que, comme tel, il ne pouvait se trouver compris parmi les alliés du roi de France. Après plusieurs négociations, les deux princes n'av pu s'accorder; mais, comme ils laient également observer la t ils renvoyèrent la décision de c cident au pape, qui était char prononcer sur le fond. Boniface dressa le traité, l'envoya aux deu par Raoul, évêque de Vicence; plénipotentiaires le signèrent à treuil (1299). Ce traité portait la Guienne serait rendue à Édo et qu'il la tiendrait à foi et hon ge de la couronne de France co auparavant; que les places pris les deux princes seraient mis séquestre entre les mains du jusqu'à l'exécution du traité; pour rendre la paix durable, les monarques s'allieraient par un ble mariage; que le roi d'Angle épouserait Marguerite, sœur d de France; et que le fils d'Édo serait marié avec Isabeau, fil Philippe, alors âgée de sept an douaire de Marguerite fut fi 15,000 livres tournois, et celui sabeau à 18,000. La trêve conti et fut prorogée d'année en a jusqu'au 20 mai 1303, époqu la paix fut définitivement con Les deux rois se réunirent à Am le 8 septembre. Philippe aband le roi d'Écosse, son allié, et se tenta de l'hommage d'Édouard, simplement et sans conditions. gueil de ces deux princes céda de un danger commun. Boniface menaçait les souverains d'une d nation temporelle; et, depuis exaltation (1295), il marchait audace, dans un système qu'il n' point établi, mais qu'il voulut prévaloir, et qui fut désavoué ses successeurs. Philippe et Edo firent une ligue contre quico voudrait *despointer, empêcher troubler lesdits rois ès franchi*

és, *privilèges, et coutumes de* s *de leurs royaumes.* Les dif- ls de Philippe avec Boniface remplirent tout le règne de ce le. « Une ambition démesurée, le P. Daniel, fut sa passion do- nante..... Plusieurs de ses dé- ales qui regardent les princes, particulier le roi de France, rent jusqu'où il voulut por- l'autorité pontificale. » Mais faire valoir ses prétentions, il vait plus mal s'adresser qu'à ince du caractère de Philippe. roi de France n'avait été plus plus impétueux. Suivant l'e- le de Philippe-Auguste et de Leurs, il ne négligeait aucune on de tempérer, dans ses états, re ecclésiastique, qui, de- cis-le-Débonnaire, était mon- de-là des bornes légitimes ; et , devant lui, comme leçon, ple de plusieurs princes dont e avait été au moins par les entreprises de la Rome. Nous esquisserons u de ces affligeantes querel- l'histoire a été écrite ample- par Raillet, et a fourni un vol. de documents, recueillis par Dans le temps que Philippe subsides sur le clergé pour de la guerre (1296), Boniface la fameuse bulle *Clericis* défendait aux ecclésiasti- payer aucuns subsides aux sans l'autorité du Saint- peine d'excommunication. répondit par une ordon- défendait à tous ses sujets hors du royaume, avant obtenu sa permission, de des joyaux, et de donner change sur les pays Boniface crut devoir alors bulle; et l'interprétant dans une autre, qui commence par le mot *Ineffabiles* (21 sept. 1296), il déclara ne pas vouloir empêcher les redevances et les services que quelques prélats devaient au roi, en qualité de feudataires. Mais, en même temps, le pontife maintenait la nécessité de la permission du Saint-Siége, pour la levée des subsides sur les gens d'église. Il taxait d'imprudence, et même de folie, encourant l'excommunication, la défense faite aux ecclésiastiques, sur lesquels les princes séculiers n'avaient point d'autorité, de transporter de l'argent hors du royaume. Enfin, Boniface reprochait à Philippe d'avoir chargé la France de trop d'impôts, de retenir les places dont il s'était saisi en Guienne ; et il laissait entendre au monarque que, s'il ne changeait de conduite, il exposerait sa personne et son royaume aux foudres de l'Église. Philippe crut devoir réfuter cette bulle dans un manifeste, où il insistait sur la maxime de l'Évangile : « Rendez à César ce qui appartient à César. » La bulle *Exit à te super* (7 févr. 1297), était conçue dans des termes moins violents que la précédente. Mais, en même temps, Boniface avait chargé ses deux légats en France, d'excommunier le roi ou ses officiers s'ils persistaient à empêcher le transport de l'argent à Rome. Les légats n'osèrent lancer l'excommunication. L'archevêque de Reims et ses suffragants écrivirent à Boniface pour lui dire que presque tous les évêques de France étant hommagers et feudataires du roi, la noblesse et le clergé se réuniraient pour assurer les droits et les libertés du royaume. Bientôt les légats remirent à Philippe une nouvelle bulle par laquelle Boniface ordonnait aux rois de Fran-

ce et d'Angleterre de proroger la trève sous peine d'excommunication. Philippe consentit à la publication de cette bulle; mais il l'accompagna d'une protestation portant, « que le gouvernement de son royaume, en ce qui concernait le temporel, appartenait à lui seul; qu'il prétendait, en ce point, n'être soumis à qui que ce fût; que, quoi qu'il arrivât, il ne se tiendrait ni lui, ni son royaume, lié par les censures du pape, etc. » Boniface parut alors se relâcher de ses prétentions. Au mois de juillet, il déclara, dans une nouvelle bulle, qu'il n'avait entendu rien faire contre les libertés, franchises et coutumes du royaume de France, ni contre les droits du roi, des comtes et des barons. Cette déclaration, et la canonisation de saint Louis, qui, après avoir essuyé quelques difficultés de la part du pape, fut faite à Rome avec de grandes solennités, rétablirent la bonne intelligence entre Boniface VIII et Philippe-le-Bel. C'est à cette époque que fut acceptée la médiation du Saint-Siége entre le roi de France et le roi d'Angleterre. Mais Philippe voulut qu'il fût écrit dans le compromis, que le pape n'aurait, en cette affaire, d'autre autorité que celle d'un prince particulier, reconnu volontairement pour arbitre; et le pape s'obligea, dans une lettre, à ne publier sa sentence arbitrale qu'après avoir reçu le consentement du monarque. L'Italie était alors déchirée par les guerres et les factions. Boniface appela près de lui Charles de Valois, qui avait épousé, en secondes noces, Catherine de Courtenai, petite-fille de Baudouin, empereur de Constantinople : il le reçut avec de grands honneurs, lui donna le commandement des troupes de l'Église, et, suivant quelques historiens, eut ou parut avoir le dessein de le monter au trône de l'empire. Boniface et Philippe étaient tro portés dans la jalousie de leur rité, pour que l'accord entr fût de longue durée. Boniface sait de reconnaître Albert d roi des Romains. Albert et Ph s'engagèrent, par un traité, à cause commune contre quic entreprendrait sur les droits de pire et de la France. Cette u scellée par le mariage de Rod fils d'Albert, avec Blanche, f Philippe, déplut à Bonifa peu après, l'asile donné par le r Colonnes, dangereux ennem pontife, acheva d'irriter sa Bientôt parut sa bulle *Salvato di* (5 décembre 1300), par la il rétractait sa révocation bulle *Clericis Laïcos*, et disai de même qu'il pouvait accord grâces et des priviléges aux p de même il avait le droit de voquer et de les suspendre, il le jugerait à propos : il dé donc aux ecclésiastiques de sans son ordre, les décimes et l sides auxquels ils auraient co Philippe renouvela, par un é défense de transporter aucun hors du royaume. Cet édit at nouvelles bulles; et en même un légat vint apporter au roi d ce l'étrange proposition de fa ligue avec le roi de Perse e croiser pour la délivrance des lieux. Ce légat était Bernard ti, évêque de Pamiers, et enn Philippe; il eut l'audace de rer au prince que la conduit tenait avec le pape et envers l' méritait des peines qu'on que trop différées; qu'il verra tôt son royaume mis en inte que lui-même serait frappé

ne. Philippe, indigné, chassa
rdat de sa présence, et ordon-
u'on lui fît son procès. Il ré-
des informations, que Saisseti
t des intelligences avec le roi
gleterre; qu'il avait traité Phi-
de bâtard, de faux mon-
ur, etc. Ce prélat fut arrêté, et
is à la garde de l'archevêque
rbonne; mais il fallut le con-
ment de l'évêque de Senlis et
lui de l'archevêque de Reims,
que Saisseti fut saisi dans l'é-
é de l'un, et dans l'étendue de la
ovole de l'autre. Boniface écri-
l'archevêque de Narbonne, pour
donner de tirer l'évêque de Pa-
des mains des juges séculiers,
roi pour l'obliger à faire trans-
er le prélat sur les terres du
t-Siege, et à lui remettre le ju-
ent de cette affaire. Bientôt pa-
la bulle *Ausculta fili*, que Philip-
it brûler le 11 février 1302. Boni-
y declarait que Dieu l'avait éta-
sur les rois et sur les royaumes
terre, avec plein-pouvoir d'ar-
er, de détruire, de dissiper et
ner. Cette bulle fut apportée
Jacques de Normans, archi-
re de Narbonne, qui, admis à
dience du roi, lui dénonça qu'il
t ordre de l'excommunier, et de
tre le royaume en interdit, si
Philippe refusait de reconnaître
il tenait du pape la souveraineté
pore elle de son royaume. Le nonce
évêque de Pamiers furent recon-
s aux frontières, où l'on plaça
corps de garde pour empêcher
rrée des bulles et des envoyés
Boniface. L'excommunication fut
itôt lancée. Philippe se plaignit
pape de la conduite qu'il tenait à
egard: le pape refusa audience
député, et fit partir un légat qui,
été à Mâcon, fut obligé de re-
passer les Alpes. Cependant, le roi, voulant empêcher les bulles et les censures de Rome d'agiter les esprits et de causer des désordres dans son royaume, convoqua les états au Louvre. Il commença par demander aux évêques et aux abbés qui, presque tous, étaient présents, de qui relevait leur temporel? et ils répondirent qu'ils le tenaient de lui, comme de leur souverain: « Je vois » avec plaisir, dit alors Philippe, » que vos sentiments ne sont pas » ceux du pape, qui prétend que le » royaume de France est un fief du » Saint-Siége. » La noblesse déclara, par la bouche du comte d'Artois, que le roi pouvait compter sur tout ce qui dépendrait d'elle, pour soutenir les droits du prince et la gloire de l'état: « Et moi, reprit Philippe, » je m'engage à contribuer de tout, » sans excepter ma propre vie, pour » conserver la liberté du royaume. » Il renouvela la défense d'exporter aucun argent; et défendit de sortir de France sans sa permission, aux évêques et aux docteurs en théologie, que, par sa bulle *Ante promotionem*, Boniface convoquait à Rome, sous peine de désobéissance, pour délibérer sur la réforme du royaume, et sur les moyens de corriger les violences et les excès du roi. Les états ayant confirmé les libertés de l'Église gallicane, Guillaume de Nogaret, garde du sceau royal, se porta l'accusateur du pape, et prononça un discours violent, où il prétendit prouver que Boniface était un intrus: il s'engageait à le convaincre d'hérésie, de simonie, et de plusieurs autres crimes; et, après avoir exposé la nécessité d'un concile général où le pontife serait déposé, il requit et obtint que son discours fût enregistré. Pierre

Flotte, chancelier de France, parla dans le même sens. Les barons écrivirent au collége des cardinaux, une lettre énergique, où les actes de Boniface étaient dépeints comme *plus propres de l'Ante-Christ que d'un pape.* Cette lettre fut signée par Louis, fils aîné du roi ; par les princes du sang, et par tout ce qu'il y avait en France de plus grands seigneurs : en même temps, les maires, échevins, etc., représentant le tiers-état, écrivirent en corps, au sacré collége, une lettre non moins véhémente, et dans laquelle on affectait de ne pas donner à Boniface la qualité de souverain pontife. La lettre écrite au pape par les évêques et les docteurs, était en termes plus mesurés ; mais elle contenait l'invitation pressante de rétracter des bulles et des censures que ni les ecclésiastiques, ni les universités, ni le peuple, ni la noblesse, ne pouvaient approuver. Les cardinaux répondirent à la noblesse et au tiers-état, que le pape n'avait jamais voulu faire entendre, dans ses lettres et dans ses bulles, que le roi dût le reconnaître pour son supérieur dans le temporel ; et que le seigneur Pierre Flotte avait en vain déclamé, au Louvre, contre cette maxime. Boniface, dans sa réponse aux évêques, leur reprocha, avec hauteur, de se laisser intimider par des menaces et conduire par des vues terrestres. Il s'emporta contre Pierre Flotte, le traitant de Bélial, d'homme aveugle, qui, avec Nogaret et d'autres encore, inspirait au roi des conseils violents. Philippe desirait de se réconcilier avec le Saint-Siége ; et Robert, duc de Bourgogne, s'adressa à deux cardinaux, ses amis, pour les engager à obtenir du pape qu'il écrivît une lettre honnête au roi de France. Cette démarche fut regardée à l comme une preuve de l'en ras du roi ; et la réponse fut qu' lait que ce prince commençâ s'humilier, par convenir de sa f donner des marques de pénit et faire satisfaction au pape croirait se rendre ridicule à la terre, s'il écrivait le premier roi qu'il avait excommunié. face tint à Rome, au commence de novembre (1302), l'asse qu'il avait indiquée l'année p dente, et où, malgré la défen Philippe, se trouvèrent les a vêques de Tours, de Bordeau Bourges et d'Auch ; tous les évê de Bretagne, excepté ceux de I de Saint-Malo ; vingt-cinq autre ques et les abbés de Cluni, de Cît de Prémontré, de Beaulieu, de moutier et de la Chaise-Dieu. dans cette espèce de concile, qu niface résolut d'envoyer à Philip fameuse bulle *Unam sanctam* tous les hommes sont tenus, sou ne de damnation, de se croire s du pontife romain. La doctrine domination temporelle était c sément enveloppée dans cette d tale. Boniface n'osait dire expr ment que le royaume de Franc levait du Saint-Siége, comme prédécesseurs l'avaient souvent d l'Angleterre. Mais il distinguait les deux glaives : « Il faut, disa » qu'un glaive soit soumis à l'a » c'est-à-dire, la puissance ter » relle à la puissance spirituelle » trement elles ne seraient poin » données. Donc, si la puissanc » restre s'égare, elle sera jugée » la spirituelle. » Boniface pr dait, en vertu de cette dernière p sance, avoir le droit de veiller s conduite du roi dans l'administra de son état ; d'examiner s'il le p

ut selon les lois divines; d'en merles abus, d'écouter les plain- s sujets contre leur souverain; me de déposer le souverain, s'il ut de se corriger et de recevoir is du Saint-Siége. Fleury con- dans son *Histoire ecclésiasti-* ue « tout l'exposé de cette cons- ion tend à prouver que la puis- ce temporelle est soumise à la ueile, et que le pape a le droit stituer, de corriger et de dé- r les souverains. « La distinc- e faisait Boniface entre le do- direct qu'il rejetait, et le do- ndirect qu'il s'attribuait sur porel des rois, ne pouvait ras- Philippe. Il rappela son frère, es de Valois, qui commandait e les troupes pontificales; il as- la de nouveaux états, prit ou ves des mesures énergiques, donna la saisie du temporel des es et des abbés, qui étaient allés ne sans sa permission: il con- : néanmoins à recevoir, en qua- e légat, le cardinal Le Moine, porteur d'une instruction en articles, vint demander au roi oquer la défense qu'il avait aux évêques de se rendre à Rome; connaître que le pape avait le de conférer tous les bénéfices es, et qu'à lui seul appartenait re disposition des biens de l'É- . Le légat était encore chargé présenter à Philippe, que, pour souffert qu'on brûlât en sa ace une bulle du pape, un en- du roi devait aller à Rome se mettre à ce qui serait ordonné réparation d'un tel affront fait nt Siége. Il était en outre dé- au roi que ni Lyon, ni son ter- re, ne lui appartenaient point; était obligé à restitution pour ation faite aux monnaies; en- fin, que, si le pape n'obtenait satis- faction sur tous les points, il em- ploierait les armes spirituelles et temporelles. Philippe envoya à Rome une réponse, modérée dans l'ex- pression, sur des demandes dont la plupart étaient si extraordinaires, et si opposées aux libertés de l'Égli- se gallicane. Il représentait que, pour la collation des bénéfices, et pour l'administration des biens de l'Église, il avait suivi la coutume immémoriale et l'exemple de saint Louis; qu'une bulle brûlée par les échevins de Laon, l'avait été pour que l'évêque ne pût en user contre eux, et non dans l'intention de manquer au respect dû au chef de l'Église; qu'en changeant le prix et la qualité des monnaies, il avait usé de son droit, fondé sur l'antique coutume de ses prédécesseurs; qu'au reste, il ne souhaitait rien tant que de se voir réconcilié avec le pape, pour- vu que le pape, de son côté, n'en- treprît point sur les libertés, franchi- ses et indults de l'Église gallicane. Peu satisfait de cette réponse, Bo- niface ordonna au légat de décla- rer à Philippe qu'il était excommu- nié, et de défendre à tous les ecclé- siastiques de célébrer devant lui les saints mystères. Alors Philippe fit saisir le temporel des évêques et des abbés qui s'étaient rendus à Rome contre sa défense. Il convoqua les états au Louvre pour le mois de juin (1303). Guillaume du Plessis, ou du Plasian, prononça, dans cette assemblée, une harangue plus vio- lente que n'avaient été celles des seigneurs de Flotte et de Nogaret. Il fit le lendemain une longue énumération de ce qu'il appela les crimes du pape; et le roi et les états, adoptant les conclusions de l'orateur, appelèrent au concile général, et au

pape futur, légitimement élu, de tout ce que Boniface avait fait et pourrait faire dans la suite, par ses excommunications et par ses interdits, tant contre le roi que contre son royaume et contre ses vassaux. Les évêques et les abbés, même ceux qui avaient été à Rome, et Hugues, visiteur des maisons de l'ordre des Templiers, souscrivirent à la convocation du concile, et à l'appel au pape futur : plus de sept cents actes d'adhésion, qui sont conservés au trésor des chartes, furent envoyés de tous les points du royaume, par les ordres monastiques, les chapitres, les universités, les villes et les provinces. Les dominicains de Montpellier, ayant élevé des difficultés, eurent ordre de sortir du royaume dans trois jours. Boniface publia, en forme de manifeste, la bulle *Nuper ad admonitionem*, dans laquelle, entre autres plaintes, il reprochait à Philippe d'avoir reçu dans ses états Etienne Colonne, déclaré ennemi du Saint-Siége et de l'Église. Dans une bulle, le pontife ôta le droit des élections à tous les corps ecclésiastiques, se réserva la provision de tous les bénéfices qui viendraient à vaquer, et déclara nulles toutes les élections des évêques, jusqu'à ce que le roi eût reconnu sa faute. Par une troisième bulle, il enleva aux docteurs le droit d'enseigner, et de donner des grades en théologie et en droit. Enfin, voulant joindre aux armes spirituelles, les armes temporelles dont il avait menacé la France, il écrivit au comte de Flandre, pour l'engager à persévérer dans sa révolte armée contre son souverain; et, voulant déterminer Albert d'Autriche à entrer dans sa querelle, il consentit à le reconnaître comme roi des Romains. Mais Albert, qui, dans le traité de Vaucouleu renoncé aux prétentions de sur le royau e d'Arles, et a tenu de Philippe, en s'allia sa renonciation à ce qu'il prétendre en Lorraine, en sur Fribourg, ne jugea pas de s'armer pour augmenter sance du pape, qui, depuis siècles, était devenue si re aux empereurs. Philippe voir prendre enfin de nouv sures; et, ne considérant pl face que comme un princ rel qui lui faisait la guerre, gea le seigneur de Nogaret, alors en Italie, de le surpre l'enlever, et de le conduir où il se proposait de le fai dans un concile général. dre ne fut exécuté que p mière partie; et les vio quelles il donna lieu, cau mort du pontife (*V.* Bonifa tom. V, p. 113, Nogaret e lonne). Ainsi finit cette lon relle du sacerdoce et de l'em parmi les funestes effets qu' duisit, elle parut avoir cet a pour l'Église et pour les qu'on fut désormais plus r remuer les questions de du Saint-Siége sur le temp rois (2). Nous allons r la série des événements p Pendant la guerre de Fla ville de Gand ayant ouvert tes à Charles de Valois (1 comte de Flandre et ses résolurent d'aller à Paris, s tre à la miséricorde du roi

(2) On trouve dans quelques historie tendue lettre, écrite par Philippe à qui commence en ces termes : *Bonifaci pro summo pontifice, salutem medicam sciat fatuitas tua*, etc. Mais quelle que fi du roi et de ses ministres, le style seul d fait voir qu'elle est supposée.

avec Charles de Valois, qui
t de les reconduire en Flandre
n an, si la paix n'était pas
ntôt. Les princes flamands,
d'un grand nombre de sei-
, arrivèrent à Paris, et se je-
aux pieds de Philippe, qui,
ardant d'un air froid et sévè-
t qu'il leur donnait la vie,
que le traité, fait contre son
ntement, ne serait point exé-
Le comte de Flandre, et ses
fils, Robert et Guillaume,
envoyés prisonniers, le pre-
à Compiègne, le second au
u de Chinon, le troisième en
gne. Bientôt Philippe, suivi
reine et de toute sa cour, parut
ien de la Flandre en souve-
Il diminua les impôts, ac-
aux villes de nouveaux privi-
, ne négligea rien pour gagner
ction des peuples, et déclara
que le comte, ayant mérité,
sa félonie, la confiscation de
ts, il réunissait la Flandre à
ronne. Il avait assez bien réus-
gner les Flamands par des
es populaires : il en donna le
ernement à Jacques de Châtil-
oncle de la reine, qui ne sut
continuer, avec succès, ce que
ace avait commencé avec tant
leur. Une sédition, qui éclata
Bruges entre le magistrat et
habitants, fut le commence-
t d'une guerre sanglante, où
vit un simple tisserand, nom-
Pierre Leroi, homme hardi et
ert, et un boucher, nommé
d, lutter contre toutes les for-
de la monarchie française. Châ-
, ayant étouffé la révolte de
es, fit construire dans cette ville
citadelle aux dépens des habi-
il en fit élever deux autres à
et à Courtrai; il fortifia plu-
sieurs autres places qui avaient été démantelées, et surchargea la Flandre d'impôts : bientôt le mécontentement devint général; l'explosion fut terrible. Pierre Le roi se rendit maître de Bruges; Gand se souleva; Dam et Ardembourg suivirent son exemple; Guillaume de Juliers, neveu du comte de Flandre, vint se joindre aux révoltés. Châtillon rassembla ses troupes, et entra dans Bruges. Mais le bruit s'étant répandu que, parmi ses bagages, se trouvaient des tonneaux remplis de cordes pour pendre un grand nombre d'habitants, le peuple courut aux armes, en criant: *Flandre, Flandre! Lion, Lion!* Quinze cents cavaliers français, et environ deux mille fantassins, furent tués ou assommés. Châtillon eut son cheval tué sous lui : il se sauva dans la maison d'un gentilhomme, qui le cacha; et, dans la nuit, il s'évada, déguisé en prêtre, en traversant à la nage le fossé de la ville, où un valet qui l'accompagnait, se noya. Bientôt Guillaume de Juliers, élu général, s'empara de Furnes, de Bergues, de Vindale et de Cassel. Gui, un des fils du comte de Flandre, arriva, suivi de quelques troupes allemandes. Courtrai, Oudenarde, Ypres, lui ouvrirent leurs portes. Dans cette extrémité, Châtillon se rendit en France, pour presser l'envoi d'une puissante armée : elle ne tarda pas à s'avancer sous le commandement de Robert comte d'Artois. Il y avait en Flandre un parti français considérable, qu'on appelait la *faction du lis*. Ce parti, qui, de concert avec Châtillon, n'avait pu arrêter les progrès de la révolte, se réunit à l'armée française, forte de quarante-sept mille soldats. Le prince flamand était à la tête de soixante mille hommes, qu'il tenait retranchés dans

un camp entouré de fossés très-profonds. Le comte d'Artois résolut de les attaquer, contre l'avis du connétable de Nesle, et de plusieurs autres généraux ; et regardant cette armée comme une réunion de gens ramassés et sans discipline, il dit quelques paroles choquantes au connétable, qui avait marié sa fille à un des fils du comte de Flandre; le connétable irrité lui répondit : « Vous verrez que je ne suis point un traître; » vous n'aurez qu'à me suivre, et je » vous mènerai si avant, que vous » n'en reviendrez jamais. » Le camp des Flamands fut attaqué le 11 juillet 1302. Bientôt les fossés se trouvèrent comblés de morts. La pique, la massue et les flèches faisaient périr un si grand nombre d'hommes et de chevaux, que la terreur se répandit bientôt dans l'armée française, et précipita sa fuite. La cavalerie passa sur le ventre de l'infanterie : le désordre était extrême ; le connétable fut tué sans vouloir recevoir de quartier; le comte d'Artois expira, après avoir reçu trente blessures. Deux maréchaux de France, Alain, fils aîné du comte de Bretagne ; six comtes, soixante barons, et plus de douze cents gentilshommes, périrent dans la déroute ou dans le combat. Les Flamands n'eurent que cent hommes de tués. Jean, fils aîné du comte de Flandre, fut reconnu lieutenant de tout le comté, pendant la détention de son père. Toute la noblesse de France se vit plongée dans le deuil : depuis longtemps, il n'avait péri, dans un combat, tant de gentilshommes. Philippe ne songea qu'à tirer une prompte vengeance des Flamands. Il établit des taxes qui s'élevaient au cinquième du revenu; il força encore le prix des monnaies, qui, sans changer de poids, se trouvèrent plus hau tiers que sous les règnes prée ce qui excita beaucoup de mu au-dedans et au dehors du ro il convoqua le ban et l'arriè leva une armée de soixante-d fantassins, et de dix mille ca en prit lui-même le command et alla camper à Vitri, entre Douai. On était déjà au mois tembre : le jeune comte de F ayant réuni son armée aux e de Douai, arrêta Philippe ju saison des pluies, qui, venant ber en abondance, forcèrent narque de rentrer en Franc d'avoir rien entrepris. L'arm les ordres du connétable Gau Châtillon, obtint quelque suc dant l'hiver. Une trêve fut au printemps ; Philippe rel comte de Flandre, alors âgé tre-vingts ans, et lui permit disposer les esprits à la p vieux comte échoua, et revint piègne, où il savait que la ses deux fils prisonniers ré de son retour. Il mourut après dans sa prison; mais trêve avait été rompue, et eu la douleur d'apprendre qu' sième fils, nommé Gui, combat de Ziriczée, par Grimaldi, avait été conduit Philippe entra en Flandre (prit Orchies, et vint cam Mons-en-Puelle, entre Lille et L'armée flamande qui était environs, n'osant se risquer plaine contre la cavalerie, parti de s'enfermer dans un chement composé d'une in quantité de chariots. Bien camp fut menacé d'être inv la cavalerie française ; et me les Flamands avaient ou faire provision de vivres,

ent, vers le soir, à sortir de
tranchements, pour se pré-
l'improviste sur le camp des
. Cette brusque attaque sur-
née sans défense : Guillaume
s pénétra jusqu'à la tente du
éjà le couvert était mis pour
Philippe, sorti au premier
assaillants, n'avait eu que
de monter à cheval : il char-
emi avec courage, eut plu-
igneurs tués à ses côtés, et se
jusqu'à ce que son frère,
de Valois, fût accouru à son
Bientôt l'action devint gé-
et jamais combat ne fut mêlé
de confusion; enfin, la ca-
rançaise, s'étant rassemblée,
tous côtés dans l'infanterie
le, lui passa plusieurs fois
entre, et la mit en déroute.
me de Juliers et six mille Fla-
restèrent morts sur le champ
ile. L'armée française perdit
cents hommes. Cette vic-
abattit point le courage des
ds : Jean de Namur réunit
mille hommes; et tandis
ippe pressait la reddition
des hérauts vinrent lui de-
une paix honorable, ou le
la bataille. Le roi étonné ne
pêcher de s'écrier : *N'au-
jamais fait ? Je crois
des Flamands.* Il assem-
conseil; et considérant qu'on
aire à des furieux désespérés
aient acheter trop cher la
tous les avis inclinèrent
. Le duc de Brabant et le
de Savoie furent acceptés
ediateurs. On convint d'une
t, l'année suivante, la paix
. Les principaux articles
que Philippe remettrait en li-
obert de Bethune, fils aîné
de Flandre, ses deux au-
tres frères, et tous les seigneurs Flamands; que le roi demeurerait maître de toute la Flandre en deçà de la Lis, c'est-à-dire de Lille, de Douai, d'Orchies, de Béthune, de toutes les autres places et territoires où l'on parlait wallon, et les réunirait à la couronne de France; que le reste appartiendrait à Robert de Béthune, qui ne pourrait avoir que cinq villes fortifiées, avec le droit réservé au roi de les faire démolir s'il le jugeait nécessaire; que d'ailleurs Robert prêterait foi et hommage à Philippe, et qu'il lui paierait, à divers termes, une somme de deux cent mille livres. Ainsi, par ce traité, se trouva considérablement affaiblie la puissance des comtes de Flandre, qui, de tous les grands vassaux de la couronne, étaient, après les rois d'Angleterre, les plus redoutables et les plus dangereux. Pendant le péril qu'il courut à la bataille de Mons-en-Puelle, Philippe avait fait un vœu à la Sainte-Vierge. Par une ordonnance du mois de septembre, datée du camp près de Lille, il fit, pour l'église de Notre-Dame de Paris, une fondation de cent livres de rente. De retour dans sa capitale, il se rendit à la métropole, où il entra, monté sur le même cheval qu'il avait sous lui le jour de la bataille; il fit ensuite ériger, en face de l'autel de la Vierge, une statue équestre, qui le représentait dans le même état où il fut surpris par les Flamands, c'est-à-dire sans autres armes que son casque, ses gantelets et son épée (1). C'est vers ce temps

(1) Ce monument a été abattu, comme tant d'autres, dans les premières années de la révolution. Son défaut d'inscription l'avait fait attribuer à Philippe de Valois, après la bataille de Cassel, en 1329. On peut voir dans les *Mémoires de l'acad. des inscript. et belles-lettres*, tom. 2, p. 300, les motifs qui déterminent à croire que cette statue équestre fut érigée à Philippe le Bel. Il est fait mention, au 18 août de la victoire de Philippe, dans le Bréviaire de Paris.

que Philippe perdit sa femme, Jeanne de Navarre, qui, avant sa mort, avait fondé le collége de Navarre, à Paris; et qu'il maria Louis, son fils aîné, avec Marguerite, fille du duc de Bourgogne. Benoît XI, qui avait succédé à Boniface VIII, leva l'excommunication lancée contre Philippe; il annula la bulle qui retirait au roi la collation des bénéfices, et celles qui avaient révoqué des priviléges accordés aux rois de France: mais il exclut de l'absolution Nogaret et Sciarra Colonne, et les excommunia de nouveau, eux et leurs complices. Benoît XI mourut le neuvième mois de son exaltation: le conclave s'assembla à Pérouse; et comme il était divisé en plusieurs partis, l'élection du nouveau pape partagea les esprits pendant neuf mois. Enfin, par l'influence de Philippe, les suffrages se réunirent sur Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux, qui avait, dit-on, promis au roi, dans une entrevue menagée avec lui près de Saint Jean-d'Angeli, d'annuler tout ce qu'avait fait Boniface VIII; de rétablir les Colonnes dans leurs biens et *dignités;* d'accorder au roi les décimes pour cinq ans. L'archevêque lui promit aussi *une chose importante*, que Philippe *se réservait à lui demander en temps et lieu, et qu'il devait tenir encore secrète.* Il fut élu, prit le nom de Clément V, manda le sacré collége à Lyon, où il fut couronné, et transféra le siége pontifical en France, où six papes de suite le retinrent pendant soixante-dix ans (*V.* CLÉMENT V). Bientôt ce pape accorda les décimes, rétablit les Colonnes, créa un grand nombre de cardinaux français, cassa tous les actes faits contre la France, par Boniface VIII, et permit d'instruire le procès de ce pontife, comme s'il avait été Philippe eut à apaiser, en 13 sédition populaire, excitée tération des monnaies de l' peuple vint assiéger le roi Temple, où il se trouvait a provisions qu'on apportait bouche furent enlevées; la d'Etienne Barbette, maîtr monnaie, fut pillée. Philipp siper la populace par ses s plusieurs mutins furent pen les faubourgs de Paris. Dan trevue qu'il eut avec le pap tiers (1306), Philippe lui sa promesse d'accorder u qu'il lui demanderait en lieu; et il requit Clément V damner solennellement la de Boniface, de faire déte corps, de faire brûler ses o ceux d'un hérétique, et de juridiquement l'accusation rante-trois hérésies et autre dont les témoins, qui sera duits, s'engageaient à fourn ve. Le pape comprit que, si était condamné comme h les créations de cardinaux ce pontife, devenaient null entraînait la nullité de sa pr tion. Il n'y avait d'ailleurs p d'attaquer, dans sa foi, u qui l'avait fait éclater av pureté, dans la *Sexte* (o livre des Décrétales), pu ses ordres. Clément, ne p mener Philippe, prit le pa simuler. Il proposa de fai procès dans un concile gé roi, quoique peu satisfait, jeter l'offre de ce concile, lui-même demandé. Alors l blia une bulle, en forme de le dans laquelle il reconnais tout ce que ce prince avai tre Boniface, ses intentio

ies et sincères, et que, s'il
ccouru quelques censures à
casion, il en était parfaite-
sous. Enfin le pape ne né-
en de ce qui pouvait main-
harmonie entre Philippe et
nna pouvoir à l'archevêque
s et à l'abbé de Saint-Denis
munier les Flamands et le
le Flandre, s'il leur arrivait
revenir à la paix que le roi
it accordée. Il proposa une
: contre l'empereur de Cons-
le, en faveur du comte Char-
alois. Il s'entremit enfin pour
la bonne intelligence entre
t et le roi d'Angleterre, qui
. depuis le traité de 1303,
en personne, à Amiens, ren-
mmage et prêter serment de
au roi, sous prétexte qu'on
nait le château de Mauléon,
uel il avait des prétentions.
. Philippe envoya Louis,
aine, prendre possession du
ie de Navarre, qui lui était
ar la mort de sa mère : ce
fut couronné à Pampelune, et
uvre, à son retour, par trois
ntilshommes navarrois, qui
comme autant d'otages de
lité de leurs compatriotes.
rd II, qui avait succédé à son
r le trône d'Angleterre, épou-
, fille de Philippe, et vint
ogne recevoir cette princesse,
r le traité fait en 1303, et fai-
mmage à Philippe pour le du-
Guienne et le comté de Pon-
1308. Albert d'Autriche, roi
mains, ayant été assassiné par
veu Jean, duc de Souabe, Phi-
ongeait à mettre la couronne
ale sur la tête de son frère,
, duc de Valois; et, connais-
influence que les papes exer-
sur le collége des électeurs,

il voulut déterminer Clément V à le servir dans cette occasion, et il projeta d'aller à Avignon solliciter l'intervention du pontife, avec six mille chevaux. Mais Clément V, instruit du projet de Philippe, quand ce monarque le tenait encore secret, et considérant dans quelle dépendance lui et ses successeurs pourraient tomber, si la couronne impériale et la couronne de France se trouvaient dans la même maison, se hâta d'écrire aux électeurs, en les effrayant du dessein de Philippe; et Henri de Luxembourg fut promptement élu roi des Romains. Sa nomination était déjà confirmée par le pape, tandis que Philippe se préparait encore au voyage d'Avignon. Dès-lors il n'y eut plus entre lui et Clément V que politique et dissimulation. Philippe, pour chagriner le pontife, le pressa de nouveau de travailler au procès de Boniface. Clément V avait indiqué le concile à Vienne, pour le 1er. octobre 1310. Philippe demanda qu'en attendant, les accusateurs de Boniface pussent d'avance produire leurs pièces: le pape y consentit, et publia une bulle qui donnait permission de déposer juridiquement devant lui, à Avignon. Nogaret et d'autres accusateurs et témoins se rendirent dans cette ville. Nogaret et Duplessis, ou Du Plaisan, publièrent des mémoires, dans lesquels Boniface était accusé de n'avoir pas reconnu l'immortalité de l'ame, ni la présence réelle. Ces accusations ayant excité de vives réclamations, Philippe crut prudent de prescrire aux accusateurs de se désister de leurs poursuites. Alors Clément V publia une bulle portant que le roi de France n'avait eu nulle part aux violences faites à Boniface; et il ordonna qu'on effaçât des registres de la

chancellerie romaine tout ce qui pourrait choquer le roi, et préjudicier aux droits et aux priviléges de sa couronne. En même temps, il donna, par une autre bulle, l'absolution à Guillaume de Nogaret, à condition qu'il ferait le voyage d'outre-mer, et y demeurerait jusqu'à ce qu'il en fût rappelé par le Saint-Siége; qu'avant son départ, il accomplirait huit pélerinages en divers lieux, et que ses héritiers demeureraient chargés de ces pénitences, s'il venait à mourir avant de les avoir accomplies. L'accusation d'hérésie portée contre Boniface fut examinée au concile de Vienne, et déclarée sans fondement. C'est dans ce même concile, que furent condamnés les Templiers. Philippe-le-Bel avait fait arrêter, dès le 13 octobre 1307, tous ceux qui se trouvaient dans son royaume, et saisir tous leurs biens. La bulle qui prononce l'extinction de leur ordre, est du 22 mai 1312. Déjà cent treize Templiers avaient péri dans les flammes, à Paris, en 1310; et le roi fit brûler le grand-maître, derrière les jardins de son palais (*V.* Molai). La ville de Lyon, détachée du royaume depuis quatre cent quatre-vingt-dix ans, et qui était devenue successivement partie des royaumes d'Arles, de Bourgogne, de l'Empire, et avait enfin reconnu ses archevêques pour souverains, fut définitivement réunie à la couronne, en 1313. La même année, Edouard II vint à Paris, avec sa femme Isabeau, et un grand nombre de seigneurs anglais. Philippe arma ses trois fils chevaliers; et les deux rois se croisèrent pour la Terre-Sainte, ainsi qu'ils s'y étaient engagés au concile de Vienne: mais ce ne fut qu'une démonstration, sans autre résultat que celui que cherchaient les deux ces, de pouvoir lever plus facil de nouveaux impôts. Philipp vait pu encore contraindre le mands à l'exécution entière du H cita leur comte à comparaî parlement de Paris, pour y êtr comme coupable de félonie; fi cher une grande armée sur les tières, et lancer l'excomuni contre les Flamands. Le com soumit, et donna en otage so Robert; mais les frais de la g avaient exigé l'établissement d veaux impôts: il en fut mis six deniers par livre sur tout se vendrait. Cet impôt, qui être payé en commun, par l' teur et par le vendeur, agita le r me; et déjà tout tendait à une r générale. La noblesse se confé en Bourgogne, en Champagn Picardie et dans d'autres prov Philippe, alors, supprima l'i fit entendre qu'il avait été établi insu, et en rejeta la respons sur ses ministres: elle coûta sous le règne suivant, au sur dant des finances (*V.* Engue de Marigni). Des chagrins d tiques vinrent affliger les der années de Philippe. Il se vit r faire arrêter, pour le désor leurs mœurs, les femmes de se enfants: Louis le *Hutin*, Ph le *Long*, et Charles le *Bel* (*V.* guerite de Bourgogne, XX p. 32). Vers ce temps, le roi taqué d'une maladie de lang dont la cause et le remède éch rent à l'art des médecins. Il fut porté à Fontainebleau, et m dans la chambre où il était né, novembre 1314, âgé de qua six ans. Quelques historiens o mais sans preuves, que le g maître du Temple, avant d'ex

ourné à comparaître devant
e pape dans quarante jours,
i quatre mois après. Cette
époque de la mort de Clé-
et de Philippe-le-Bel don-
s doute lieu d'inventer cette
tie, qui entra d'abord dans
ance populaire : vraie, elle
n témoignage de l'iniquité de
e; fausse, mais généralement
le son temps, elle semble-
ecuser encore de passion et
nauté. Philippe signala son
par une habile administra-
e premier il reunit les trois
aux états généraux (1303).
ivisions qui existaient entre
gé, les seigneurs et les com-
, les réduisant à choisir
pe pour médiateur, permi-
ce monarque de dominer fa-
nt. Il vendit à tous les ordres
ticulier, des chartes, des let-
patentes, des diplômes, qui
ntèrent les jalousies et les hai-
La nation, dit Mably, ne pa-
en quelque sorte assemblée que
r reconnaître, d'une manière
s authentique, les nouvelles
rogatives de la couronne, et
affermir l'autorité. » Philippe
tous les subsides qu'il deman-
é ne divisa pas, il profita des
ns existantes, et il les entre-
our régner. Quoiqu'il ne reste
mémoire, aucun document,
sse connaître en détail ce qui
sa dans les états convoqués par
pe, on ne peut douter qu'ils
t favorisé toutes ses entre-
. « La noblesse et l'argent,
. dit le président Hénault,
t allé se perdre dans l'Orient,
es croisades : il fallait répa-
res deux pertes ; l'anoblisse-
pourvut à l'une, en attendant
le commerce pût réparer l'au-
» tre. » C'est en attendant cette dernière ressource, qui était trop éloignée, que Philippe se vit réduit à altérer les monnaies; et comme il est le premier roi de France qui ait exécuté cette entreprise dangereuse, il fut appelé *faux monnoyeur*. Sous son règne, les monnaies varièrent continuellement. En 1305, le marc d'argent, qui n'avait valu que deux livres, fut élevé à huit livres dix sous. Les plaintes éclatèrent de toute part; les denrées montèrent à un prix excessif, et les transactions furent interrompues. Philippe fit fabriquer, cette même année (1305), des espèces d'un si bon titre, que le marc ne valut plus, l'année suivante, que deux livres quinze sous six deniers. Les murmures contre le roi cessèrent; mais ils redoublèrent contre les seigneurs qui n'eurent pas la prudence de suivre cet exemple. Habile à parvenir à ses fins, le roi publia une ordonnance par laquelle il réglait qu'un officier royal serait établi dans chaque monnaie seigneuriale, et que le général de la sienne ferait l'essai de toutes les monnaies qu'on y fabriquerait, pour reconnaître si elles avaient le poids et le titre requis. Il voulut interdire aux barons la fabrication des espèces d'or et d'argent. Il écrivit au duc de Bourgogne une lettre impérieuse, pour qu'il eût à exécuter dans ses états les ordonnances sur le fait des monnaies. Il fit saisir, en Guienne, les coins de la monnaie de Bordeaux; et, par une ordonnance (1313), il gêna si fort la fabrication des monnaies seigneuriales, que plusieurs barons trouvèrent plus avantageux de lui vendre leur droit. Ainsi Philippe sut enlever à ses vassaux un des priviléges les plus essentiels à la souveraineté, et abolit, pour toujours,

dans le Languedoc, la servitude de corps, qu'il changea en un cens annuel. Il restreignit les apanages aux seules branches mâles (1314). Il rendit le parlement sédentaire (1312). « Ce fut l'institution des » parlements, dit Loyseau, qui nous » sauva d'être cantonnés et démembrés comme en Italie et en Allemagne, et qui maintint ce royaume » en son entier. » Philippe créa le parlement de Toulouse, parce que celui de Paris, rendu sédentaire, ne pouvait plus suffire à l'étendue de son ressort. Les premières lettres d'érection en duché-pairie, furent données à Jean, comte de Bretagne (1297), pour remplacer la pairie du comté de Champagne, que Philippe avait réunie à la couronne, par son mariage avec Jeanne. A la même époque, furent érigés en comtés-pairies, les comtés d'Anjou et d'Artois. En l'an 1309, Philippe régla qu'il y aurait près de sa personne trois clercs du secret : c'est l'origine des secrétaires d'état. Une ordonnance défendit pour toujours les duels en matière civile (1305). D'autres ordonnances furent rendues contre l'usure, contre les Juifs; il en est une *sur le luxe*, qui est curieuse par les détails où le roi entre sur chaque condition, et qui fait connaître les mœurs et les usages de cette époque. « L'anoblissement, dit le président » Hénault, en élevant le courage des » roturiers, a amené parmi eux le » luxe des grands, dont il les a par-là » rapprochés encore davantage; en » sorte que le luxe, qui avait banni » l'égalité de chez les Romains, l'a » rétablie chez les Français. » Outre les historiens cités plus haut, relativement aux démêlés de Philippe-le-Bel avec Boniface VIII, on doit consulter les *Observations* de Gaillard sur la bulle du 27 juin 1 (*Acad. des inscrip.* XXXIX, 61). V—VE

PHILIPPE V, dit LE LON cause de la grandeur de sa ta était le 2e. fils de Philippe-le-Bel l'article précédent) : il se trou à Lyon, où il ménageait l'élec du pape Jean XXII, lorsqu'il çut la nouvelle de la mort du roi frère, et se hâta de revenir à P Ce prince est le premier des ro la troisième race qui ait reçu la ronne en ligne collatérale : jusq elle avait été transmise en lign recte, de père en fils, dans la sonne de treize rois. Louis-le-H fils et successeur de Philippe-le- avait laissé, en mourant (5 1316), une fille nommée Jea héritière du royaume de Nav et qu'un parti puissant regardait comme héritière du royaum France, à moins que la reine, mence de Hongrie, qui était enc à la mort de Louis, n'accouchât prince. Philippe convoqua un ment, où il fut reconnu *gardi l'État;* mais la reine ayant m monde un enfant mâle qui ne que huit jours (1), Philippe n'h point à se déclarer roi par le *de la nation*, qui excluait les du trône. De grandes contest s'élevèrent. La jeune princesse des partisans parmi plus de 1 princes du sang royal qui viv alors, et qui étaient sortis des ches de Valois, d'Alençon, d'Év de Bourbon, d'Artois, d'Anjo Dreux et de Bretagne. Eudes IV de Bourgogne, oncle de Jeanne tenait que, par le droit natur par le droit civil, elle devait s

(1) Voyez sur ce prince, nommé, par e uns, JEAN Ier., la note mise à l'article *le Hutin*, XXV, 128, not. 1.

roi Jean, son frère, s'appuyant xemple des grands fiefs, qui on presque tous, *tombaient de en quenouille ;* et il s'oppo- par des protestations, au sa- e Philippe : cependant ce sacre u a Reims, le 9 janvier 1317, ésence de Charles de Valois, et ous, comte d'Évreux, oncles ni ; un grand nombre de pairs et igneurs y assistèrent. Mathilde, esse d'Artois, qui, en qualité de le France, avait séance au parle- se joignit aux autres pairs pour ir la couronne sur la tête du Charles, comte de la Marche, de Philippe, et qui lui succéda, ant alors contre ses premiers ès, se réunit au duc de Bour- e : et l'opposition de ces princes a de si vives inquiétudes, que, ant la cérémonie du sacre, les es de la ville de Reims restèrent ers et gardées. Le 2 février 17 , dans une assemblée con- ée par le roi, et où se trouvèrent rand nombre de seigneurs et de ats, les plus notables bourgeois ..., le cardinal d'Arablai, qui été chancelier sous le règne edent, et les docteurs ou maî- de l'université, il fut unanime- reconnu que la loi salique ne mettait pas aux femmes de suc- au trône de France. Jusque-là vait pas été fait mention de cette ans l'histoire de France. Le cou- ement de Philippe fut confirmé, ssemblée prêta le serment de ce. Dès-lors, le droit du roi ne plus contesté : mais les mécon- cherchèrent encore à brouiller . Les intrigues continuaient à la ; il y avait en diverses provin- des dispositions au soulèvement : ples et la noblesse se plaignaient violation de leurs privilèges ; et les confédérations qui avait épouvanté Philippe-le-Bel, dans les derniers temps de son règne, recommençaient à se former. Le roi écrivit au pape (Jean XXII) ; et le pontife menaça d'excommunier ceux qui ne rentreraient pas dans le devoir. Le monarque employa lui-même des moyens de pacification qui furent plus efficaces. Il donna sa fille aînée en mariage à Eudes IV ; et cette princesse ayant apporté à celui-ci en dot la Franche-Comté, le duc devint ainsi possesseur des deux Bourgognes. En même temps Philippe envoya, dans les provinces, de sages et habiles commissaires, qui, écoutant les griefs de la noblesse et des peuples, déclarèrent que le roi se proposait de réformer les abus, et de suivre, conformément au vœu généralement exprimé, les usages observés sous le règne de saint Louis. Enfin il acheva de rétablir la paix dans l'intérieur, en tenant plusieurs assemblées, où, avec la noblesse, il appela la bourgeoisie. Philippe ne songea plus alors qu'à terminer, contre les Flamands, une longue guerre dont ils désiraient aussi la fin. Mais il voulait les traiter en roi ; et ces peuples qui, depuis seize ans, se battaient pour leur indépendance, avaient oublié qu'ils étaient sujets. Dans le commencement de la régence de Philippe, ils avaient rejeté un projet de traité, par lequel ils se seraient engagés à démander pardon de leur révolte ; à démanteler les villes d'Ypres, de Bruges et de Gand ; à démolir la citadelle de Courtrai, dont les pierres auraient été envoyées en France ; à faire avec Philippe une nouvelle expédition en Orient : car s'il ne se faisait plus de croisade, on continuait d'en projeter encore. Par le même traité, Robert, fils du comte de

dans le Languedoc, la servitude de corps, qu'il changea en un cens annuel. Il restreignit les apanages aux seules branches mâles (1314). Il rendit le parlement sédentaire (1312). « Ce fut l'institution des » parlements, dit Loyseau, qui nous » sauva d'être cantonnés et démem- » brés comme en Italie et en Alle- » magne, et qui maintint ce royaume » en son entier. » Philippe créa le parlement de Toulouse, parce que celui de Paris, rendu sédentaire, ne pouvait plus suffire à l'étendue de son ressort. Les premières lettres d'érection en duché-pairie, furent données à Jean, comte de Bretagne (1297), pour remplacer la pairie du comté de Champagne, que Philippe avait réunie à la couronne, par son mariage avec Jeanne. A la même époque, furent érigés en comtés-pairies, les comtés d'Anjou et d'Artois. En l'an 1309, Philippe régla qu'il y aurait près de sa personne trois clercs du secret : c'est l'origine des secrétaires d'état. Une ordonnance défendit pour toujours les duels en matière civile (1305). D'autres ordonnances furent rendues contre l'usure, contre les Juifs; il en est une *sur le luxe*, qui est curieuse par les détails où le roi entre sur chaque condition, et qui fait connaître les mœurs et les usages de cette époque. « L'anoblissement, dit le président » Hénault, en élevant le courage des » roturiers, a amené parmi eux le » luxe des grands, dont il les a par-là » rapprochés encore davantage; en » sorte que le luxe, qui avait banni » l'égalité de chez les Romains, l'a » rétablie chez les Français. » Outre les historiens cités plus haut, relativement aux démêlés de Philippe-le-Bel avec Boniface VIII, on doit consulter les *Observations* de Gaillard sur la bulle du 27 juin (*Acad. des inscrip.* XXXIX, 61).

V—VI

PHILIPPE V, dit LE LON cause de la grandeur de sa t était le 2e. fils de Philippe-le-Be l'article précédent) : il se tro à Lyon, où il ménageait l'éle du pape Jean XXII, lorsqu'i çut la nouvelle de la mort du ro frère, et se hâta de revenir à l Ce prince est le premier des r la troisième race qui ait reçu la ronne en ligne collatérale : jusq elle avait été transmise en ligi recte, de père en fils, dans la sonne de treize rois. Louis-le-H fils et successeur de Philippe-le avait laissé, en mourant (5 1316), une fille nommée Je héritière du royaume de Nav et qu'un parti puissant regardai comme héritière du royaum France, à moins que la reine, mence de Hongrie, qui était en à la mort de Louis, n'accouchâ prince. Philippe convoqua un ment, où il fut reconnu *gard l'État;* mais la reine ayant n monde un enfant mâle qui ne que huit jours (1), Philippe n' point à se déclarer roi par le *de la nation*, qui excluait les du trône. De grandes contest s'élevèrent. La jeune princesse des partisans parmi plus de princes du sang royal qui vi alors, et qui étaient sortis des ches de Valois, d'Alençon, d'É de Bourbon, d'Artois, d'Anj Dreux et de Bretagne. Eudes I' de Bourgogne, oncle de Jeanne tenait que, par le droit natu par le droit civil, elle devait

(1) Voyez sur ce prince, nommé, par u ume, JEAN Ier., la note mise à l'article *le Hutin*, XXV, 128, not. 1.

roi Jean, son frère, s'appuyant xemple des grands fiefs, qui ou presque tous, *tombaient de en quenouille ;* et il s'oppo- par des protestations, au sa- e Philippe : cependant ce sacre eu a Reims, le 9 janvier 1317, ésence de Charles de Valois, et ous, comte d'Évreux, oncles ni ; un grand nombre de pairs et igneurs y assistèrent. Mathilde, esse d'Artois, qui, en qualité de le France, avait séance au parle- , se joignit aux autres pairs pour mir la couronne sur la tête du Charles, comte de la Marche, de Philippe, et qui lui succéda, ant alors contre ses premiers rêts, se réunit au duc de Bour- e ; et l'opposition de ces princes a de si vives inquiétudes, que, ant la cérémonie du sacre, les s de la ville de Reims restèrent ers et gardées. Le 2 février 1[illegible], dans une assemblée con- ée par le roi, et où se trouvèrent grand nombre de seigneurs et de ats, les plus notables bourgeois Paris, le cardinal d'Arablai, qui t été chancelier sous le règne cédent, et les docteurs ou maî- de l'université, il fut unanime- t reconnu que la loi salique ne mettait pas aux femmes de suc- r au trône de France. Jusque-là avait pas été fait mention de cette dans l'histoire de France. Le cou- ement de Philippe fut confirmé, assemblée prêta le serment de te. Dès-lors, le droit du roi ne fut plus contesté : mais les mécon- tents cherchèrent encore à brouiller . Les intrigues continuaient à la ur ; il y avait en diverses provin- des dispositions au soulèvement : lles et la noblesse se plaignaient violation de leurs privilèges ; et les confédérations qui avait épouvanté Philippe-le-Bel, dans les derniers temps de son règne, recommençaient à se former. Le roi écrivit au pape (Jean XXII) ; et le pontife menaça d'excommunier ceux qui ne rentreraient pas dans le devoir. Le monarque employa lui-même des moyens de pacification qui furent plus efficaces. Il donna sa fille aînée en mariage à Eudes IV ; et cette princesse ayant apporté à celui-ci en dot la Franche-Comté, le duc devint ainsi possesseur des deux Bourgognes. En même temps Philippe envoya, dans les provinces, de sages et habiles commissaires, qui, écoutant les griefs de la noblesse et des peuples, déclarèrent que le roi se proposait de réformer les abus, et de suivre, conformément au vœu généralement exprimé, les usages observés sous le règne de saint Louis. Enfin il acheva de rétablir la paix dans l'intérieur, en tenant plusieurs assemblées, où, avec la noblesse, il appela la bourgeoisie. Philippe ne songea plus alors qu'à terminer, contre les Flamands, une longue guerre dont ils désiraient aussi la fin. Mais il voulait les traiter en roi ; et ces peuples qui, depuis seize ans, se battaient pour leur indépendance, avaient oublié qu'ils étaient sujets. Dans le commencement de la régence de Philippe, ils avaient rejeté un projet de traité, par lequel ils se seraient engagés à demander pardon de leur révolte ; à démanteler les villes d'Ypres, de Bruges et de Gand ; à démolir la citadelle de Courtrai, dont les pierres auraient été envoyées en France ; à faire avec Philippe une nouvelle expédition en Orient : car s'il ne se faisait plus de croisade, on continuait d'en projeter encore. Par le même traité, Robert, fils du comte de

Flandre, pour expier les ravages qu'il avait faits sur les terres de France, aurait été tenu à divers pélerinages, dont le plus éloigné était celui de Saint-Jacques en Galice. Déjà une armée, sous la conduite du connétable de Châtillon, s'était avancée jusqu'à Bergue, mettant tout à feu et à sang, lorsque, sur la demande du comte de Nevers, héritier du comte de Flandre, une trève fut conclue; et, bientôt après, le comte de Nevers reçut et accepta avec joie l'offre de la main de Marguerite, fille du roi de France. En négociant la paix, comme on ne put s'entendre, Philippe proposa la mediation du pape, qui ne fut point acceptée. Bientôt les Flamands recommencèrent les hostilités; et le pape mit la Flandre en interdit. Alors de nouvelles trèves furent consenties et prolongées. Enfin la paix fut conclue (2 juin 1320), sous les auspices du pape, et, par l'adresse du cardinal Gosselin. Le traité qui mit fin à cette longue guerre portait que Louis, comte de Nevers et de Rhétel, épouserait Marguerite, fille de Philippe, et succéderait au comte de Flandre; que Lille, Douai et Orchies appatiendraient à la couronne de France, et que les Flamands paieraient à Philippe une somme de deux cent mille livres. Le traité contenait cette clause singulière, que les Flamands s'obligeaient au roi, par serment, de prendre les armes contre leur prince, si celui-ci violait quelqu'une des conditions de la paix. Cette même année, Sanche, roi de Maïorque, vint à Paris faire hommage pour la ville de Montpellier, qui était encore du domaine des rois d'Aragon: mais Edouard II, roi d'Angleterre et beau-frère de Philippe, sommé de venir en personne rendre hommage pour la Guienne et le comté de Ponthieu, s'excusa sur l'imp des affaires qui le retenaient gleterre. Philippe n'était gu état de le contraindre à cette sion; et l'épuisement du trés fit recevoir l'excuse du roi gleterre. Philippe, ayant pac royaume, reprit avec ardeur jet d'expédition contre les i Jusque-là les papes avaient f vent d'inutiles efforts pour les princes dans les guerres mer: on vit alors le chef de obligé de modérer l'ardeur de France. Jean XXII, pre Philippe de hâter la croisade présenta sagement, dans une que, vu l'état où se trouvai rope, il ne convenait pas de encore à cette expédition; qu gleterre et l'Écosse se fais guerre; qu'il n'y avait entre et la Sicile qu'une trève qui al pirer; que l'Allemagne était rée par les guerres civiles; que d'Espagne avaient à se défend tre les Maures; que l'Italie proie aux factions des Guelfe Gibelins; enfin qu'il fallait, ava pacifier l'Europe. Philippe dit, avec peine, à cet avis; e renoncer à son dessein, il en l'exécution. La croisade occu core sa pensée, lorsqu'attaqu fièvre quarte, accompagnée senterie, il mourut à Longc après cinq mois de souffrance sans quelque soupçon de poi 3 janvier 1322, après cinq an règne, et n'étant âgé que de Il avait perdu un fils au berc ne laissa que des filles; Jean riée au duc de Bourgogne; M rite, femme de Louis, comte d dre; Isabelle, qui épousa le D de Viennois; et Blanche, q brassa la vie monastique. Il e

ır son frère Charles IV, dit hilippe était un prince reli- e mœurs douces, et porté à ation. Les courtisans le pres- jour de châtier l'évêque de rélat inquiet, ennemi secret maître : *Il est beau*, dit le ıe, *de pouvoir se venger et pas faire*. Il aima les lettres ea ceux qui les cultivaient. ırt des officiers de sa maison oètes. Emeric de Rochefort, lagon, Pierre Millon, qu'il aître d'hôtel ; Bernard Mar- ète provençal, qu'il promut à té de chambellan, entrete- on goût pour les muses. Il com- -même des poésies en langue ale. Il rendit son règne re- ndable par de sages ordon- , qui déterminaient les fonc- es magistrats, fixaient leur e dans le parlement, défen- d'y admettre des prélats, nt le temps et la durée de semblées, réduisaient le nom- s suppôts de la justice, et ré- nt les abus qui s'étaient in- s dans les tribunaux. Il des- s confiscations à l'extinction ntes sur son trésor : il pros- outes les grâces héréditaires, qua les dons excessifs faits s deux prédécesseurs. Il dé- de conseiller au monarque lettres contraires aux anciens ents, et déclara le chancelier ble de prévarication, s'il en t de cette espèce. C'est de la mê- que que fut reçue, dit du Til- maxime, qu'*en fait de justice egard à lettres missives*. En nt des lettres d'anoblissement amilles roturières ; en exigeant ts d'amortissement et de franc- vendant la liberté aux serfs s domaines ; en donnant aux seigneurs cet exemple, qu'ils suivirent, et qui amena dans les campagnes une révolution à-peu-près semblable à celle que l'établissement des communes avait produite dans les villes ; en établissant dans chaque bailliage un capitaine-général pour commander les milices, et dans les principales villes, un capitaine pour commander la bourgeoisie ; Philippe continua le grand ouvrage de l'affermissement progressif de l'autorité royale sur la ruine du gouvernement féodal. Le continuateur de l'histoire de Nangis l'accuse d'avoir trop chargé la France d'impôts. Girard de la Guette, surintendant de ses finances, convaincu d'avoir détourné douze cent mille livres, fut arrêté après la mort du roi ; et il allait perir sur l'échafaud, lorsqu'il expira dans les tortures de la question. Cet exemple, celui d'Enguerrand de Marigni, celui de La Brosse, et d'autres encore, rendaient ce poste bien dangereux : mais l'ambition ne s'en trouvait pas moins empressée à le remplir. Philippe avait formé le projet d'établir en France l'uniformité des poids et des mesures, qui n'a pu être introduite que dans le changement de toutes choses, qui a marqué la fin du XVIIIe. siècle. Ce prince avait aussi le dessein de se réserver à lui seul le droit de battre monnaie ; droit qui, depuis la décadence de la monarchie, sous les faibles successeurs de Charlemagne, avait été concédé à un grand nombre de seigneurs et d'évêques, ou usurpé par eux. Il envoya dans toutes les provinces des commissaires pour préparer l'exécution d'une mesure si importante, mais dont le succès était alors trop difficile. On voit, par une commission du 13 décembre 1320, que Pierre de Cahours, maître des monnaies, fut chargé d'aller

à Bordeaux saisir les coins des monnaies d'Edouard. Le roi acheta de Charles de Valois, son oncle, les monnaies de Chartres et d'Anjou; et de Louis de Clermont, seigneur de Bourbon, celles de Clermont et du Bourbonnais: mais les commissaires trouvèrent partout beaucoup d'opposition et de difficultés; la mort précipitée du roi ne lui permit pas de les surmonter. Les ligues s'étaient renouvelées entre le clergé, la noblesse, et plusieurs villes du royaume; et il est permis de douter que, dans le cours d'une plus longue vie, le succès eût couronné les généreux efforts du monarque (Voyez le *Traité des monnaies de France*, par Le Blanc). Le règne de Philippe fut marqué par la création de dix-sept évêchés, et par l'érection du siége de Toulouse en métropole. On voit par deux lettres de Jean XXII, qu'il demanda l'agrément du roi pour ces créations. Philippe reçut et fit publier le Recueil des constitutions de Clément V, vulgairement appelées *Clémentines*: mais les décrétales de Boniface VIII, connues sous le nom de *Sexte*, ne purent obtenir la même faveur. On découvrit, sous le règne de Philippe-le-Long, une bien singulière conspiration (1320). Les Juifs, chassés de France par Philippe-le-Bel, rappelés par son successeur, et qui, répandus dans la France, et souvent persécutés, occupaient, à Paris, les rues de la Juiverie, de Nazareth et de Jérusalem, avaient éprouvé les plus cruels traitements contre la volonté du roi. Une troupe de bandits, de fainéants et de bergers, à qui on donna le nom de *Pastoureaux*, n'ayant pour armes que la mallette et le bourdon, et se disant croisés pour la Palestine, poursuivit partout les Juifs, ne leur offrant que le choix du baptême ou de la mort, et périr un très-grand nombre. Ell venir forcer le Châtelet de P précipita le prévôt du haut de l' lier, se rangea ensuite en bataill le pré aux Clercs, sortit de la tale, sans être poursuivie, pa rut les provinces, et arriva en guedoc, où elle fut enfin attaq dissipée. Mais les violences de c sérables avaient exaspéré les jusqu'à la fureur. On accusa ce d'avoir, à l'instigation des ro Tunis et de Grenade, qui craig une nouvelle croisade, engag lépreux à empoisonner les puits fontaines, en y jetant des sa remplis d'herbes vénéneuses lées de sang humain. Plusieur toriens prétendent que les Ju les lépreux n'étaient pas coup et que le crime dont on les accu trompant la religion du roi, qu'un prétexte pour s'empar leurs biens. Quoi qu'il en soi pendit, on brûla un grand no de Juifs et de lépreux; et to Juifs furent de nouveau chas France. V—v

PHILIPPE VI, dit DE V premier roi de France de la che collatérale des Valois, n 1293, était âgé de trente-quatr lorsqu'il monta sur le trône prédécesseur, Charles IV, dit l avait laissé en mourant (le 1 vrier 1328), sa femme gro sept mois. Edouard III, le pr roi d'Angleterre dont la hai été fatale à la France, n'avait que quinze ans. Il commença p puter la régence, et ensuite la c ne à Philippe de Valois. Les consultes anglais et français tirent longuement les droits de princes. Edouard était fils belle, sœur du dernier roi; e

n'était que le cousin-germain monarque, étant fils de Char- Valois, frère de Philippe-le- L'un fondait ses droits sur la mité du degré; l'autre, sur la ligne. Philippe réfutait les-prés d'Edouard, par cette seule vation, que la mère ne pouvait mettre à ses enfants un droit e n'avait pas elle-même. Il al- l'usage constant dès le com- ement de la monarchie, et la ue dans les états du royaume ô après la mort de Louis-le-Hu- lui qui prononça l'exclusion de le de ce prince, et décerna la onne à Philippe-le-Long. Frois- Chroniques, tom. 1, chap. qu'au lit de la mort, Charles-le- leclara que, si la reine accou- t d'une fille, ce serait aux barons juger la couronne *à celui qui at le droit par droit*. Les ba- s'assemblèrent: le droit de Phi- de Valois fut solennellement nu; et, à défaut du droit, il eût de l'aversion invincible que les çais avaient pour la domination ise. La régence fut donc una- ement déférée à Philippe, et, six aines après, la reine étant ac- chée d'une fille, ce prince se fit r à Reims, le 29 mai 1328. reçut le surnom de *Bien Fortu-* parce qu'il était parvenu de loin à la couronne, ayant de- tant les trois fils de Philippe-le- Les Flamands, qu'il avait mal- tés dans les précédentes guerres, l'appelaient que le *Roi Trouvé*, t-à-dire un roi de rencontre. Ils arrièrent pas à être châtiés de leur dence. Philippe venait à peine de porter sur Édouard, que celui-ci tomba encore dans une semblable ute, élevée pour la succession de rarre. Il fondait ses prétentions sur ce qu'Isabelle sa mère était fille de Philippe-le-Bel et de Jeanne de Navarre: mais Philippe de Valois, qui eût pu retenir pour lui-même le royaume de Navarre, saisissant l'exemple de Louis-le-Hutin et de Philippe-le-long, le rendit à Jeanne, fille de Louis-le-Hutin, qui avait épousé Louis, comte d'Evreux, frère de Philippe-le-Bel. Le règne de Philippe de Valois fut, comme celui des douze autres rois de la même branche qui occupèrent le trône pendant deux cent soixante ans, mêlé de quelques succès et de grands revers, lesquels conduisirent la monarchie sur le penchant de sa ruine, lorsqu'après la mort de Henri III (1589) elle reprit sa force et son éclat sous la dynastie des Bourbons. Les premières années du règne de Philippe de Valois ne furent pas sans gloire. Les Flamands, toujours prêts à la révolte, ne voulaient obéir, ni à leur comte, ni au roi, son suzerain. Louis de Cressy, comte de Flandre, qu'ils avaient longtemps tenu en prison, avait vu se déclarer contre lui les principales villes. Philippe, son parent, son seigneur et son ami, vint à son secours avec une armée de trente mille hommes. Celle des Flamands révoltés, forte de seize mille artisans et paysans, avait pour chef un petit marchand de poisson, appelé Collin Zannec ou Zannequin, qui ne manquait ni de cœur, ni d'esprit. Cet homme, que quelques historiens appellent le général *Chasse-marée*, avait fait placer à l'entrée de son camp, la figure d'un coq, avec ces deux vers :

Quand ce coq chanté aura,
Le roi Cassel conquêtera.

Le camp, retranché sur le penchant de la montagne de Cassel, tenait l'armée française en échec: Zannequin se rendit trois jours de suite,

comme marchand de poisson, dans le camp des Français, où il vendait à bon marché, et observait sans difficulté ce qu'il lui importait de connaître. Ayant remarqué qu'on jouait, qu'on dansait, qu'on était long-temps à table, qu'on dormait après le dîner, et que le camp était mal gardé, il projeta de surprendre le roi dans sa tente; et afin de l'entretenir dans une dangereuse sécurité, il lui présenta la bataille pour le 24 du mois d'août. C'était alors l'usage, quand le jour de la bataille était dénoncé, qu'il y eût trève jusque là; et celui qui violait cette trève, passait pour traître et pour infame. Mais, s'inquiétant peu d'acquérir ce fâcheux renom, pourvu qu'il défît l'armée de Philippe, dès la veille du jour marqué pour le combat, Zannequin fit avancer ses troupes en silence : tout dormait dans le camp lorsqu'elles y pénétrèrent, sur les deux heures après midi. Les Flamands arrivèrent, sans être reconnus, jusqu'à la tente de Philippe. Le confesseur du roi (c'était un dominicain) ne dormait pas encore; et s'il eût été livré au sommeil, tout était perdu. Promptement éveillé par ce religieux, Philippe fait sonner le boute-selle; les troupes s'arment, et tombent sur les Flamands avec une furie si impétueuse, que tout le camp fut bientôt jonché de morts. Dans une lettre à l'abbé de Saint-Denis, ce prince dit qu'il périt dix-huit mille huit cents Flamands, tués dans le camp, ou dans la fuite. Le continuateur de Nangis ne porte le nombre des morts qu'à onze à douze mille, et dit que les Français ne perdirent que dix-sept hommes dans la mêlée. Zannequin aima mieux se faire assommer que de survivre à sa défaite. Telle fut la bataille dite de Mont-Cassel, qui livra la Flan la merci du vainqueur. Les di Bourgogne et de Bretagne, Bou de Montmorenci et plusieurs seigneurs, y furent blessés. Ph fit des prodiges de valeur; et l nétable Gaucher de Chatillor de quatre-vingts ans, se couv gloire. Cassel fut rasé, et réd cendres : les principales vill Flandre, Bruges, Ypres, Cor furent démantelées et perdiren priviléges. Deux ou trois cen leurs habitants furent pendu noyés. Avant son départ pou trer en France, le roi rass les seigneurs de son armée, e la au comte de Flandre en ce mes : « Je suis venu ici sur la » re que vous m'en avez faite. » être avez-vous donné occas » tant de révoltes par votre c » te, en ne rendant pas assez » justice, ou en ne punissant p » sez sévèrement les coupab » m'a fallu faire de grandes d » ses pour cette expédition : j' » droit de vous en demander » dommagement; mais je vou » quitte de tout, et je vous r » toutes vos places. Faites en » que je ne sois plus obligé de » nir en Flandre pour un par » jet; car alors j'aurais plus d » à mes intérêts qu'aux vôt Edouard, mécontent de l'exc qui lui avait été donnée pour l ronne de France et pour celle varre, s'était dispensé d'assis sacre de Philippe, quoiqu'il obligé, en qualité de pair de F Il différait aussi de faire son mage, comme duc de Guien comte de Ponthieu. Philip fit sommer de remplir ce d par Pierre Roger, abbé de Fé qui fut depuis pape, sous le n

ent VI. L'abbé étant de retour avoir pu obtenir audience, le t saisir les revenus du duché ienne et du comté de Ponthieu. voya une nouvelle sommation ouard : ce prince se rendit en- Amiens, avec une cour nom- se ; et, devant une cour plus bril- encore, en présence des rois oheme, de Navarre et de Maïor- et d'un nombre infini de princes, rlats et de barons, il fit hom- au roi, mais de bouche seule- , et en termes généraux, sans se genoux, tête nue, et sans ses mains dans celles du roi, igneur. Cet hommage imparfait le 6 juin 1329) ne fut accep- par provision, et sur la pa- donna Edouard de déclarer, acte exprès, que c'était un mage-lige, s'il résultait de la polsation des archives d'Angle- , qu'il y fût tenu. Les deux rois eparèrent, intérieurement peu fais l'un de l'autre. Il fut bien- lu, dit Froissart, qu'on pres- Édouard de se déclarer. Le Bourbon, les comtes de Har- et de Tancarville, d'autres ers et plusieurs jurisconsultes, voyés en Angleterre, pour , avec le parlement, qui se Londres, les actes des hom- précédemment rendus aux France par les rois d'Angle même temps, le comte s'avançait avec une armée , pour châtier les qui venaient de commettre désordres sur les terres de . La ville de Saintes fut atta- emportée ; et le comte d'Alen- les murailles de la ville . A cette nouvelle, signa l'acte de son hom- qu'il est rapporté par Froissart (tom. 1, ch. 25); et on le conserve dans le trésor des chartes. Édouard y prend les titres de roi d'Angleterre, seigneur d'Irlande et duc d'Aquitaine; il déclare que l'hommage fait à Amiens à son *très-cher seigneur et cousin Philippe, roi de France.... doit être entendu lige*, et qu'il lui doit *foi et loyauté porter comme duc d'Aquitaine et per de France, et comte de Ponthieu et de Montreuil.* « Nous promettons, ajoute-t-il, pour nous et » nos successeurs ducs d'Aquitaine, » que ledit hommage se fera en cette » manière : le roi d'Angleterre et duc » d'Aquitaine tiendra ses mains ès » mains du roi de France ; et celui » qui adressera ces paroles au roi » d'Angleterre, duc d'Aquitaine, et » qui parlera pour le roi, dira ainsi : » *Vous devenez homme-lige au* » *roi mon seigneur qu'ici est, comme* » *duc de Guienne et per de France, et* » *lui promettez foi et loyauté porter.* » *Dites, voire.* Et le roi d'Angleterre » et duc de Guienne, et aussi ses » successeurs diront, *voire.* » Le fier Édouard, en scellant de son sceau cet hommage pur et simple, ne songeait guère alors à se dire roi de France, comme il le fit quelques années après. Ce fut à la persuasion d'un prince du sang, que le monarque anglais renouvela ses prétentions à la couronne de France, et commença une guerre qui dura plus de cent ans. Après la mort de Robert II, un grand procès s'était élevé (1318) pour la possession du comté d'Artois, entre Mathilde, fille de Robert, et Robert III, son neveu. On remarquera comme une singularité, que l'Artois fut donné à Mathilde, tandis qu'on faisait valoir la loi salique contre Jeanne, fille de Louis le Hutin, en faveur de Philippe-le-

Long ; et c'était, en effet, une espèce de contradiction. « La loi salique, » dit le président Hénault, n'était-» elle donc pas la même pour l'Ar-» tois que pour la France? » Il fut décidé, à la suite d'une enquête, que la représentation n'avait point lieu dans le comté d'Artois. Le neveu se pourvut inutilement sous Philippe V, et sous Charles-le-Bel. Il fit, sous Philippe de Valois une troisième tentative ; et il en espérait le succès en produisant, pour la première fois, un testament par lequel Robert, comte d'Artois, l'appelait à sa succession. Cette pièce était décisive, si elle eût été véritable ; mais elle fut reconnue fausse et fabriquée, suivant le continuateur de Nangis, par une femme nommée Divion, qui fut brûlée vive à petit feu, comme sorcière. Telle était l'ignorance de ces temps, où quelques clercs seulement savaient écrire, que, pour faire de faux titres, on croyait la participation du démon nécessaire. Robert III perdit son procès, et en même temps son honneur. Beau-frère de Philippe de Valois, il était de tous les seigneurs du royaume celui qui avait le plus contribué à lui mettre la couronne sur la tête ; mais il se trompa en croyant que le roi consentirait à s'acquitter par une injustice. Robert, dans son ressentiment, sortit de France, confondant dans sa haine son prince et sa patrie. Philippe l'envoya citer devant la cour des pairs. Robert n'eut garde de comparaître. Il fut déclaré atteint et convaincu ; et ses biens furent confisqués. Réfugié dans les états du duc de Brabant, il y fut réclamé. Déguisé en marchand, Robert se sauva en Angleterre, où Édouard ne négligea rien pour le consoler de sa disgrâce. Il lui assigna le comté de Richmont, et l'admit dans son conseil. Philippe de Valois fit renfermer dans le château de Chinon sa propre sœur, femme de Robert, qui intriguait pour son mari ; et les enfants du comte furent conduits au château de Nemours. Dans le même temps, sans prévoir ou sans craindre ce que pouvaient la haine et les artifices de Robert, Philippe s'engageait avec ardeur dans les projets d'une croisade. Il avait offert au roi d'Aragon (1331) de se joindre à lui pour exterminer les Maures en Espagne. Il négociait avec les rois de Castille, d'Aragon et de Portugal, pour qu'à l'expédition contre les Maures succédât la guerre contre les Sarrasins d'Orient. Il avait envoyé Pierre de la Palu, patriarche de Jérusalem, dans la Palestine, moins pour traiter avec le soudan de la liberté des pélerinages des chrétiens, que pour examiner s'il serait possible d'en chasser les infidèles. A son retour, le patriarche ayant fait un rapport qui déclarait le succès facile, le roi écrivit au pape pour le prier de publier et de faire prêcher la croisade. Le pape l'en nomma généralissime. Philippe se croisa avec les rois de Bohême, de Navarre et d'Aragon : il fit équiper une flotte à Marseille, nomma lieutenant-général du royaume Jean, son fils aîné ; et le terme du départ général des croisés fut fixé au 1er. août 1336. Mais l'ambition d'Édouard vint refroidir le zèle de Philippe : ce monarque proposa au pape de remettre la croisade à un autre temps ; et le pape y consentit. Édouard et Philippe s'étaient réciproquement donné des sujets de mécontentement. Si le roi d'Angleterre avait accueilli Robert d'Artois, le roi de France avait donné asile à David Bruce, et soutenait le

e ce dernier en Ecosse. Il reçut
idement l'archevêque de Can-
y, qui était venu proposer un
n traité de paix; et les deux rois
t d'abandonner, l'un Robert,
le fils du dernier roi d'Écos-
allut se préparer à la guerre.
rd s'allia secrètement avec l'é-
de Cologne, les ducs de Guel-
de Brabant, le comte de Hai-
le marquis de Juliers; et quand
e fut déclarée, chacun de ces
s envoya, selon l'usage de ce
, défier Philippe de Valois. Soit
uard eût fait des tentatives inu-
ur engager le comte de Flandre
ette ligue, soit qu'il eût jugé
politique de ce prince l'empê-
t de se déclarer, il fit par-
êque de Lincoln pour traiter
acques Artevelle, chef popu-
ui s'etait rendu redoutable à
esse de Flandre, et à son sou-
V. ARTEVELLE). Mais le
ur de la bataille de Cassel n'é-
s encore effacé; et Artevelle
promettre qu'une secrète in-
tion. Philippe, voyant l'orage
ner, fit entrer dans son parti
e palatin du Rhin et le duc de
e, Albert et Othon, ducs d'Au-
: le comte de Deux-Ponts, etc.
me temps il s'assura du roi de
re, du duc de Bretagne, du
de Bar, et de ses autres vas-
et il compta sur la diversion
rraient faire en Ecosse les
ns de David Bruce. Cepen-
s négociations entre les deux
nuaient toujours. Les am-
urs de France et d'Angleter-
essaient de passer et de repas-
Manche. Les nonces du pape
aient toute leur adresse pour
r une rupture, qui de jour
r paraissait plus imminente.
pe fit publier (7 mars 1337)
un édit qui déclarait Robert d'Artois ennemi de l'état, criminel de lèse-majesté; défendait, sous peine de confiscation, à tous ses vassaux, *demeurant* dans le royaume ou *hors du royaume*, de lui donner asile, conseil ou secours; et leur enjoignait de l'arrêter prisonnier, et de le mettre à sa disposition. Ces mots : *vassaux demeurant hors du royaume*, menaçaient ouvertement le roi d'Angleterre de la saisie de la Guienne et du Ponthieu, s'il continuait à protéger Robert d'Artois. Edouard se rendit dans les Pays-Bas, pour réchauffer l'ardeur des princes ligués, et traita avec l'empereur, Louis de Bavière, qui était sous le poids des foudres de l'Eglise, et avec lequel Philippe n'avait osé faire alliance, sans le consentement du Saint-Siége. Des commissions furent adressées au sénéchal de Périgord et au bailli d'Amiens, pour la saisie de la Guienne et du Ponthieu. C'est vers ce temps que les Normands offrirent au roi de réunir une armée expéditionnaire, et de la conduire à la conquête de l'Angleterre, dont la couronne serait conférée au duc de Normandie, fils de Philippe de Valois (1). Le roi accepta cette offre; mais Edouard avait mis les côtes d'Angleterre à l'abri de toute invasion. Enfin la guerre fut déclarée par Edouard; et l'évêque de Lincoln fut chargé d'aller *défier* le roi de France. La campagne s'ouvrit par le siége de Cambrai, que les alliés furent contraints de lever. Philippe s'avança dans la Picardie. Les deux armées se trouvèrent en présence : néanmoins il n'y eut point de bataille. Froissart raconte que c'était un vendredi, jour auquel

(1) V. Du Tillet, et l'*Inventaire des chartes*, tome III, Normandie, 1, n°. 4.

il ne fallait pas, sans y être réduit, verser le sang humain; et que Philippe ayant remis l'attaque au lendemain, Edouard, dont les forces étaient trop inférieures à celles des Français, décampa pendant la nuit, et se retira dans les Pays-Bas. Les historiens anglais prétendent qu'Edouard avait envoyé un héraut offrir la bataille, et que les deux armées étaient près d'en venir aux mains, lorsqu'une lettre du roi de Naples, annonça à Philippe que d'habiles astrologues prédisaient une victoire complète à Edouard; que d'ailleurs Philippe céda à l'observation qui lui fut faite, que, s'il gagnait la bataille, le roi d'Angleterre pourrait se replier sur les Pays-Bas; et que, s'il la perdait, la France serait à la merci de ses ennemis. Les mêmes historiens ajoutent qu'après avoir été en présence tout le jour, sans combattre, les deux armées se retirèrent chacune de leur côté. La guerre commença en Guienne, sous de plus heureux auspices: Bourg, Blaye et plusieurs autres forteresses, furent enlevées aux Anglais. Dans les combats sur mer, l'avantage resta aussi aux Français, qui prirent plusieurs gros vaisseaux, et tuèrent plus de mille Anglais. Portsmouth fut surpris et pillé; l'île de Guernesey ravagée. Edouard sentit alors la nécessité d'entraîner les Flamands dans son parti. Il négocia avec Artevelle, avec les consuls et les maires des principales villes de Flandre. Il offrit de garantir la réunion au comté, de Lille, de Douai, de Béthune et de toutes les autres places qui en avaient été démembrées. Mais les Flamands se trouvaient arrêtés par les serments qu'ils avaient faits dans les derniers traités: « Sire, dit Artevelle, » il est un moyen aisé d'accommoder » les choses. Vous avez fait valoir » votre droit sur la cou » France, après la mort » les-le-Bel; ce droit est » fondé pour vous autoris » dre le titre de roi de Fra » nez ce titre, et écartelez, » armes, les lis avec les » nous vous reconnaîtrons » Nous vous supplierons, » de notre roi, de nous dé » serments; et ensuite n » entièrement à vous, a » tions que vous nous pro Edouard hésita: il avait l renoncé authentiquement tentions sur la couronne d par l'hommage qu'il avait lippe, comme à son légiti rain. La guerre ne lui donn aucun nouveau droit de vic conquête. Robert d'Artois son conseil secret, le décid dre au vœu des Flamands fut conclu entre Edouard le. Le roi d'Angleterre pri les armes de roi de Franc Flamands lui firent homm prêtèrent serment, com souverain (1339). Philipp tiles efforts pour les reg

(2) C'est à cette époque qu'Édouar cette espèce de manifeste, en vers lati

Rex sum regnorum, binâ ratione,
Anglorum in regno sum rex ego j
Matris jure quidem Francorum n
Hinc est armorum variatio facta

Ces vers furent ainsi traduits en fran

Je suis roi par double raison,
Roi d'Angleterre en ma maison
Roi de France par Isabelle;
Pourquoi de France j'écartelle

Philippe fit répondre par cette espèc

Prædo regnorum qui diceris esse
Francorum regno privaberis atq.
Succedunt mares huic regno, non
Hinc est armorum variatio stalta

Voici la traduction qui fut faite:

Tu te fais roi sans beaucoup d
Tu pourrais bien sortir de la
Quant à la France, elle exclut
Ainsi jamais de France n'écar

ffrant de nouveaux priviléges. pe s'offrit en vain pour médiatre la France et l'Angleterre. itieux Edouard avait résolu usser la guerre à toute outrans Français obtinrent d'abord es succès. Les comtes de Say et de Suffolk, qui commant l'armée anglaise, donnèrent une embuscade, et furent faits [illegible] par les habitants de Lil[illegible] d'Haspre fut brûlée; le [illegible] Normandie ravagea tout le [illegible]; Thuin-l'Evêque se rendit. [illegible], suivi de soixante mille [illegible], n'osa rien entreprendre. [illegible] Edouard allait arriver [illegible], et il devait débar[illegible] l'Ecluse. Une flotte fran[illegible] composée de cent vingt gros [illegible], portant quarante mille [illegible]s, Picards et Génois, at[illegible] Anglais vers l'embouchu[illegible]scaut. La flotte d'Edouard [illegible] ordre de bataille, gagna [illegible] les vaisseaux français, [illegible] derrière eux, et com[illegible] combat avec cet avantage. [illegible] un instant, obscurci d'u[illegible] flèches; ensuite on se mê[illegible] vint à l'abordage. On se [illegible] un égal acharnement, [illegible] les vaisseaux flamands [illegible] leurs ports, et vinrent se [illegible] Anglais. Alors la lutte [illegible] inégale; plusieurs bâti[illegible] furent enlevés; et la [illegible] entra triomphante [illegible]. Edouard était blessé [illegible] il avait perdu quatre [illegible], mais Philippe en [illegible], qui furent tués; et [illegible] pareil nombre, qui [illegible]. On attribua cette [illegible] mésintelligence des deux [illegible] commandaient la flotte, [illegible] pris, l'autre tué, et ensuite pendu par les Anglais, au mât de son vaisseau. A la nouvelle de ce désastre, Philippe se retira sous Arras, avec son armée. Robert d'Artois crut la circonstance favorable; et, voulant profiter, pour son propre compte, de la guerre qu'il avait allumée, il vint, avec Artevelle, assiéger Saint-Omer : mais l'un et l'autre furent battus et repoussés par le duc de Bourgogne. Le siége de Tournai ayant été résolu par Édouard et les Flamands, le comte d'Eu, connétable, Robert Bertrand et Matthieu de Trie, maréchaux de France, et un grand nombre de seigneurs français, se jetèrent dans cette place, qui fut abondamment pourvue de vivres et de munitions. Le roi d'Angleterre l'investit à la tête de cent mille hommes. Philippe se montra avec son armée entre Lille et Douai; les rois de Bohème, de Navarre et d'Écosse, les ducs de Lorraine, de Bretagne et de Bourbon; les comtes de Flandre, de Savoie et de Genève, étaient dans le camp français. Ce camp se trouva bientôt à deux lieues de celui d'Édouard. Le siége de Tournai était vainement pressé depuis deux mois et demi, lorsque le roi d'Angleterre envoya un cartel au roi de France : « J'ai passé la mer, disait Édouard, pour venir me mettre en possession du royaume de France, qui m'appartient. Vidons notre querelle par le duel ou par le combat de cent chevaliers choisis dans chacune des deux armées, ou par une bataille générale. » Philippe répondit que le roi d'Angleterre s'étant reconnu vassal du roi de France, il ne lui appartenait pas de défier son seigneur; qu'il espérait, malgré toutes ses intrigues et la révolte des Flamands, qu'il avait soulevés contre leur souverain, le chas

ser des frontières de France; qu'au reste il fallait que le risque fût égal de part et d'autre; que dans le duel proposé, Édouard ne hasardait rien; que s'il voulait mettre en jeu le royaume d'Angleterre contre le royaume de France, quoique le marché fût encore trop inégal, il était prêt à le combattre en champ clos, quand il lui plairait. Édouard n'insista pas davantage. Une bataille semblait prochaine, lorsque, par la médiation de Jeanne de Valois, sœur de Philippe, et belle-mère d'Édouard, on signa, le 20 septembre 1340, une trêve, qui devait durer jusqu'à la Saint-Jean-Baptiste de l'année suivante, et dans laquelle furent compris les rois d'Écosse, d'Aragon et de Castille; les Flamands, les Génois, les Provençaux. Édouard repassa la mer; et Philippe congédia son armée, et reprit le chemin de Paris. Les deux rois étaient convenus d'accepter, pour la conclusion de la paix, la médiation du Saint-Siége. Édouard entreprit alors de soutenir, par écrit, son prétendu droit à la couronne de France; mais il paraît, par un mémoire qu'il fit remettre au pape à Avignon, que si Philippe avait voulu lui laisser posséder la Guienne en toute souveraineté, il s'en serait contenté. Philippe voulait qu'avant toute négociation de la paix, Édouard renonçât au titre et aux armes de France, qu'il avait pris depuis un an, démarche que son rival ne croyait pouvoir faire sans tomber dans le ridicule. Le pape, et ses nonces en France et en Angleterre, ne purent obtenir que des prolongations de trêve. La mort de Jean III, duc de Bretagne (1341), ralluma la guerre. Jean, comte de Montfort, frère du duc, disputa la couronne ducale à Charles de Blois, reconnu par les états, et qui av
Jeanne de Penthièvre. M
appuyé par Édouard,
Blois par Philippe; et c
dura vingt-deux ans (
DE BLOIS, VIII, 137). (
le roi de France donner l
du duché de Bretagne, à
et le roi d'Angleterre, ag
me roi de France, recev
mage, pour le même d
autre prince qui s'avoua
sal. Cependant Montfor
cour des pairs, se rendit
nia d'avoir fait hommage
défendit ses droits, con
ment avec Charles de Blo
voyant que la cour des pa
rerait pour son rival, il s'
tement, et ne vit plus
dans les armes : mais les
furent pas d'abord favora
gé et pris dans le château
fut conduit prisonnier
du Louvre (1341). Jean
dre, sa femme, prit alor
et, vaillante héroïne, dé
temps avec gloire la caus
ri. Édouard, toujours
conseillé par Robert d'Ar
la Bretagne lui ouvrait
Maine et la Normandie
rait faciliter l'exécution d
desseins sur la France.
des secours puissants à
de Montfort. Robert
prit le commandement;
re qui s'était faite en
entre Charles de Blois e
se fit entre les deux co
France et d'Angleterre.
ne parut favoriser Phili
lois : de deux princes du
rés contre lui, et qui av
la guerre, l'un, le comte d
était prisonnier dans la t
vre; l'autre, Robert d'A

blessé au siége de Vannes, ait Olivier de Clisson (1343), sporté à Londres, et mourut à son pays, sur une terre ire (3), laissant à la postérité ne renommée d'avoir été le pal auteur de toutes les cala- dont la France fut accablée nt plus d'un siècle. Édouard en Bretagne, et échoua dans ges de Rennes, de Nantes, de s, et fut lui-même assiégé, it cette dernière place, par le quarante mille Français et ns, commandés par le duc de andie. Clément VI le tira de ce us pas, en engageant les deux conclure une trève de trois e comte de Montfort sortit tour du Louvre, et mourut après. Olivier de Clisson, qui isonnier en Angleterre, fut par Édouard. Il se rendit à our assister au tournois don- le mariage du second fils de avec la fille posthume de le-Bel. Clisson, accusé d'a- été sa liberté aux dépens élité, eut la tête tranchée Les seigneurs de Malétroit, ls, et quelques autres gen- es bretons et normands, a même peine; et la trève ompue. Artevelle avait été a Gand, dans une émeute, en voulant faire donner à le comté de Flandre. La ommença. Édouard debar- onne, prit Bergerac, Ai- a Réole, Tonneins, etc. De- . les Anglais parcouraient e, sans qu'une armée fran- arrêter leurs succès. Le Philippe était vide. Ce prin-

ce mit alors un impôt sur le sel; et Édouard l'appela par dérision l'*auteur de la loi salique*. Orléans devint bientôt le théâtre d'une sédition. Il y eut en Normandie des commencements de révolte, qui retardèrent la marche de l'armée française : elle n'arriva à Toulouse que vers la fin de décembre (1345). Le duc de Normandie assiégea et prit Angoulême. Plusieurs autres places se rendirent aux Français. Effrayé à la nouvelle de ces conquêtes, Edouard vint débarquer à la Hogue, en Normandie; s'empara de Honfleur, de Valogne, de Carentan, de Saint-Lo, de Cherbourg, et se montra sous les murs de Caen : cette ville, presque sans fortifications, ne put être défendue par le comte d'Eu, connétable, par un grand nombre de seigneurs normands et par ses habitants. Le connétable et le comte de Tancarville y furent faits prisonniers, et envoyés en Angleterre. Le pillage dura trois jours. Edouard marcha sur Rouen : mais Philippe était arrivé avec une armée; il envoya offrir la bataille : Edouard répondit qu'il fallait la différer jusqu'à ce qu'il fût dans les campagnes de Paris; et il continua sa marche en remontant la Seine. Il brûla les faubourgs de Pont-de-l'Arche, ceux de Vernon et de Meulan; s'avança jusqu'à Poissi, et poussa des détachements qui brûlèrent le château de Saint-Germain-en-Laye, Nanterre et Ruel. Du haut des tours de Notre-Dame, on voyait l'incendie s'étendre jusqu'au pont de Neuilli. Cependant l'armée de Philippe, marchant sur l'autre rive de la Seine, côtoyait l'armée d'Edouard. Le roi de Bohème, le duc de Lorraine, le comte de Flandre, rassemblaient une autre armée à Saint-Denis. Déjà la retraite d'E-

[illegible] le seul transfuge qui, toujours [illegible] jours sans avoir trouvé [illegible] le remords.

douard était devenue difficile. Ne pouvant traverser la Seine à Poissi, dont le pont était rompu, et en présence de l'armée de Philippe, il feignit de vouloir passer au-dessus. Philippe donna dans ce piége; et, tandis qu'il allait camper au pont Antoni, Edouard revint sur ses pas: le pont de Poissi fut promptement rétabli, et l'armée anglaise se trouva sur l'autre rive. L'avant-garde fut ensuite attaquée par les milices de Picardie, qui perdirent douze cents hommes et tout leur bagage. Heureux, peut-être, autant qu'habile, Edouard, à qui tout réussissait, comprit néanmoins le péril de sa position, et ne songea plus qu'à gagner la Flandre, fier d'avoir traversé la France, en la ravageant, et d'avoir porté l'épouvante jusque dans la capitale. Philippe le poursuivit dans sa retraite. L'armée anglaise passa sous les murs de Beauvais, en brûla les faubourgs, et arriva sur les bords de la Somme. Mais alors l'embarras des Anglais fut extrême: tous les ponts étaient fortifiés et gardés. Celui de Péquigni n'avait pu être forcé; on n'osait attaquer celui de Saint-Remi, défendu par douze mille hommes. Philippe arrivait à Amiens, avec une nombreuse armée; il n'y avait pas un moment à perdre: il fallait passer la Somme, ou mettre tout au hasard d'une bataille, qui offrait peu de chances de succès. Un des quinze mille prisonniers qu'Edouard traînait, en triomphe, après lui, séduit par l'appât des récompenses offertes, indiqua le gué de Blanquetaque, au-dessous d'Abbeville; et l'armée anglaise se trouvait déjà sur l'autre rive quand l'armée française se présenta pour la charger: quelques escadrons de l'arrière-garde furent seuls atteints et taillés en pièces. La m commençait à monter, rend impraticable, Philippe fut gagner le pont d'Abbeville. eut le temps de mettre entr armées la forêt de Créci. M fériorité de ses forces, et la de se procurer des vivres : que par le pillage, instruit mille Flamands étaient e pour le joindre, il retranc mée sur le penchant d'un au-dessus du village de C lippe approchait avec cent mes; mais il y avait dans mée plus de rois et de p de chefs et de capitaines d'individus que de soldats. rangea ses troupes, consis re en quatre mille homme et trente mille archers, s gnes: la première sous le dement du prince de Galle la seconde, sous les ordre tes de Northampton et Edouard, ayant sous lui de Warwick, d'Harcourt froi, transfuge français, s même à la tête de la L'armée française fut présence. Quatre chevali gés d'aller reconnaître l des ennemis, rapportèr étaient dans un très-bel bataille; et leur avis étai mée française, étant fatig longue marche et s'avanç sordre, il fallait campe l'attaque jusqu'au lendem mer un ordre de bataille lier. Philippe, adoptant c ordonna aux troupes, q déjà fort avancées, de mais cet ordre ne fut pas corps qui marchaient à l rent qu'on voulait leur r neur du premier choc. L

...derrière, refus d...
...voyant march... t es-
...le roi fut entraîné dans cet
...ne et dans cette confu-
... L'avant-garde, composée de
...mille arbalétriers, la plupart
..., était commandée par Char-
...maldi et Antoine Doria. Le
...de bataille, où se trouvait la
...infanterie, était conduit par
...te d'Alençon, frère du roi.
...ge commandait l'arrière-gar-
...auprès de lui Jean, roi de
..., avec son fils Charles, élu
...s Romains, et un très-grand
...e de princes et de seigneurs.
...s orage avait relâché les cor-
...s arbalètes : les Génois com-
...ent l'attaque (26 août 1346);
...pouvant se servir de leurs
...ils plièrent d'abord, en se
...t sur la seconde ligne. Le
...'Alençon, soupçonnant ces
...le trahison, cria : *Tuez*
...aille, qui ne fait que nous
...ser. Cet ordre ne fut que
exécuté; et la confusion
...rême. Les Anglais en pro-
...le prince de Galles s'a-
...c ses gendarmes, et fut
...ec lui-même, par le comte
et le comte de Flandre.
de Warwick envoya de-
renfort; Edouard répon-
...eux que mon fils et ceux à
...i confié, aient tout l'hon-
...la victoire. J'ai affaire de
...pes pour d'autres usages;
...nque avec les siennes. »
comte d'Alençon fut tué,
de bataille enfoncé et mis
. Philippe se porta alors
...ec l'arrière-garde, et eut un
sous lui; mais tout fuyait.
que seul sur le champ de
...roi refusait de se retirer,
...an de Hainaut, saisissant
la bride de son cheval, l'emmena malgré lui. Déjà, depuis deux heures, le soleil était sous l'horizon : on s'était battu dans les ténèbres; et les Anglais n'étaient pas sûrs de leur victoire. Edouard fit allumer des feux; et, voyant la campagne abandonnée par les Français, il descendit de la colline, avec sa troisième ligne, qui n'avait point combattu. C'est alors qu'il embrassa le prince de Galles, et lui dit : *Beau fils, vous avez gagné vos premiers éperons, et êtes digne de terre tenir.* Philippe, suivi de quelques-uns des siens, se présenta devant le château de Broie, qu'il trouva fermé. Il fit appeler le châtelain, et lui cria : *Ouvrez, ouvrez, châtelain; c'est la fortune de la France.* Après avoir, à la hâte, pris un léger repas, il se rendit à Amiens. Edouard dut sa victoire, moins à la bravoure de son armée qu'à la témérité, et à cette imprudente confiance des Français, qui avait déjà manqué leur être si funeste aux batailles de Mons-en-Puelle et de Cassel. Les historiens varient sur le nombre de ceux qui périrent dans cette fatale journée de Créci : les uns le portent à vingt mille; les autres l'élèvent à trente mille. Le roi de Bohème (*Voy.* JEAN, XXI, 451), le comte de Blois, neveu de Philippe; le comte de Flandre, le duc de Lorraine, le duc de Bourbon, Grimaldi et Doria, qui commandaient les Génois, et plus de douze cents chevaliers, restèrent sur le champ de bataille, avec quatre-vingts bannières. Le vieux roi de Bohème, qui était aveugle, voulut qu'on le menât sur les lieux où combattait son fils, roi des Romains : « Je veux » faire, dit-il, un coup d'épée; et il » ne sera pas dit que je serai venu » ici pour rien. » Pour ne pas le per

dre dans la mêlée, quelques chevaliers attachèrent la bride de son cheval à la selle de leurs coursiers; et le lendemain ils furent trouvés morts, avec leurs chevaux encore attachés ensemble. Jean Villani rapporte que Philippe fut blessé; mais Froissart et le continuateur de Nangis n'en parlent point : « L'Anglais, dit un » de nos historiens, *se saoula de* » *sang*, et ne fit quartier à person» ne. » Il y eut peu de prisonniers, parce que la nuit empêcha la poursuite des fuyards. On croit que l'usage du canon dans les batailles fut introduit par Edouard à celle de Créci. Il ne paraît pas que les Français en eussent dans cette journée (4), qui remplit la France d'épouvante et de deuil. Édouard sut profiter de sa victoire. Il décampa de Créci, le 28 août; et, dès le mois de septembre, Calais fut investi. Mais cette place ne pouvait être prise que par la famine. Jean de Vienne, , qui commandait, en fit sortir dix-sept cents bouches inutiles. Pendant la durée de ce siége mémorable, les troupes d'Édouard obtinrent quelques succès en Guienne; la guerre se fit avec acharnement en Bretagne : la fortune trahit Charles de Blois, qui fut fait prisonnier avec le maréchal de Beaumanoir, et transporté en Angleterre. La femme d'Édouard, imitant la comtesse de Montfort et la duchesse de Bretagne, qui combattaient l'une pour son fils en bas âge, l'autre pour son mari prisonnier, prit le casque, marcha contre l cosse, qui était entré en par le Northumberland, narque prisonnier, et se camp devant Calais pour les honneurs dus à sa Philippe s'était en vain les rigueurs de l'hiver o Édouard à lever le siég temps arriva, et la disett çait à se faire sentir dans C empêcher que cette place courue, Édouard fit constr sur une langue de terre, à port; et les assiégés fur à manger leurs chevaux rassembla une armée de hommes, prit l'oriflamm bientôt à la vue de Cala camp d'Édouard trop bien jugé inaccessible. Le roi envoya offrir la bataille d'Angleterre répondit qu lui retenait injustement l de France; que, depuis an, il l'attendait deva que son ennemi pouvait le forcer dans son camp, vait point d'autre répons dre. L'armée française de rester à la vue du camp tenir le courage des as nonces du pape arrivé proposer la paix, ou du trève. Édouard, par défé le Saint-Siége, consentit férence entre des commiss réunirent trois jours de sui rent s'accorder. Philippe pour première condition de Calais fût levé, tandis q vonlait qu'avant toute n Calais fût remis entre ses nonces du pape prirent des deux rois; et Philippe le lendemain avec son nonça, par sa retraite,

(4) On voit cependant, par un registre de la chambre des comptes de Paris, que dès l'an 1328, c'est-à-dire huit ans avant la bataille de Créci, le trésorier des guerres, Barthélemi de Drach, porte, sur ses comptes, l'argent donné à *Henri de Famechon, pour avoir poudres et autres engins idoines aux canons et ribadoquins qui étaient devant Puy-Guillaume*. Dès 1305, les Maures s'étaient servis de canons au siége de Ronda (Florian, *Précis sur les Maures*); et il y a lieu de croire que cette invention leur venait des Tartares.

ls ne devaient plus compter
secours. Leur consternation
ême : les vivres manquaient
ment. Pressé par la bourgeoi-
apituler, le gouverneur mon-
a muraille, fit signe aux sen-
avancées qu'il voulait parler;
ressant aux chevaliers bre-
Mes seigneurs, dit-il, vous
aillants chevaliers; le roi mon
re m'avait confié cette place.
a près d'un an que vous m'y
ez; j'y ai fait mon devoir
bien que ceux qui y sont
rmés avec moi; nous n'avons
aucune espérance de secours.
isque vous n'ignorez pas l'état
ous a réduits la disette de vi-
nous sommes résolus de nous
re; l'unique grâce que nous
ndons, c'est qu'on nous as-
la vie et la liberté. » Le sei-
ateur de Mauni lui répondit
, irrité de la longue résis-
habitants, était résolu de ne
oir qu'à discrétion, pour ti-
telle châtiment et telle rançon
erait à propos. Il fallut se
. Édouard exigea que *six notables bourgeois, les chefs et tous déchaussés, la hars* vinssent lui présenter les clefs le, et se soumettre *à ce qu'il à sa volonté.* L'histoire a le généreux dévouement de Saint-Pierre, de Jean de Jacques et Pierre de frères [5]. Toute la ville déjà leur mort; et Édouard quand la reine, sa tombant à ses genoux, dé- olère par ses larmes. Cette grâce fut suivie d'une grande rigueur. Tous ceux des habitants de Calais qui ne voulurent pas prêter serment, dépouillés de leurs biens, furent exilés, et sortirent de la ville pour aller chercher ailleurs une nouvelle existence. Touché de tant de courage et de tant d'infortune, Philippe accorda aux Calaisiens tous les offices qui viendraient à vaquer, soit à sa nomination, soit à celle de ses enfants, *jusqu'à ce qu'ils fussent suffisamment pourvus.* Le 3 août 1347, Édouard fit son entrée triomphante dans cette place, qu'il peupla d'Anglais, et dont il augmenta les fortifications. Elle resta plus de deux cent dix ans sous la domination anglaise, et ne fut reprise qu'en 1558, par le duc de Guise, sous le règne de Henri II. Après sa conquête, Édouard souscrivit à une trêve, qui fut prorogée jusqu'à l'an 1350. Mais la France n'en fut pas plus heureuse. La famine la désolait; et la peste, qui se répandit dans d'autres parties de l'Europe, fit, surtout à Paris, d'effroyables ravages pendant deux ans (6). Ce fléau réveilla la piété, mais fit naître en même temps la secte fanatique des flagellants, qui passa, dit le président Henault, de la folie au brigandage. Les Juifs furent accusés, comme sous le règne précédent, d'avoir empoisonné les eaux. On en fit périr un grand nombre : mais plusieurs historiens ont pensé que tout leur crime était dans leurs richesses. La trêve ne fut pas trop bien observée en Écosse, en Guienne, en Bretagne. Geoffroi de Charni, qui commandait à Saint-Omer, projeta de surprendre Calais : il agissait sans ordre; mais convaincu que le

(6) On portait tous les jours de l'Hôtel-Dieu, 500 morts au cimetière des Innocents.

succès de cette entreprise ne serait pas désavoué, il pratiqua des intelligences avec un Italien, nommé Aimeri, de Pavie, à qui Édouard avait confié le commandement de la place. Aimeri se laissa séduire à l'appât de vingt mille écus, qui lui furent offerts. Il consentit à livrer Calais, et le jour était convenu; mais le traître Aimeri fut trahi lui-même. Édouard le força d'avouer son crime, et lui fit grâce à condition qu'il feindrait de trahir encore; qu'il attirerait les Français dans la place, et les livrerait à son maître. Édouard et le prince de Galles se déguisèrent en soldats, et arrivèrent secrètement à Calais avec trois cents hommes d'armes et six cents archers, sous le commandement de Mauni. Le seigneur de Charni se présenta, dans la nuit du 31 décembre au 1er. janvier 1349. Il envoya cent douze des siens; et à peine étaient ils entrés, que les Anglais fondirent sur eux, en criant: *Mauni, Mauni, à la recousse*; et ils les firent prisonniers. Le roi et sa troupe à cheval, sortant à l'instant, se présentèrent devant Charni, qui dit alors à ses chevaliers: « Mes seigneurs, » si nous fuyons nous sommes perdus, » car nous serons coupés avant de » pouvoir gagner le pont de Nieul- » lai: il faut faire ferme; arrive qui » pourra. » Il commençait à faire jour: le choc fut terrible; presque tous les Français furent tués ou faits prisonniers. Pendant la trève, dont la peste empêcha peut-être la rupture, Philippe de Valois perdit sa femme, Jeanne de Bourgogne. Il ne tarda pas à épouser Blanche, fille de Philippe, roi de Navarre, et mourut bientôt après, à Nogent-le-Rotrou, le 12 août 1350, dans la cinquante-septième année de son âge et la vingt-troisième de son règne. On douta si la mort de ce prince d pleurée; tant le malheu s'être attaché à sa perso me pour démentir le s *Bien-Fortuné*, qu'il ava montant sur le trône. Ce manquait ni de vertu ni d mais ce courage était san ment. Il entra dans sa de voir pour rival un prince lant que lui, mais plus g taine et plus habile poli Edouard III, xii, 506) fut par lui toujours préven surpris, toujours trompé. seins bien concertés, n'op l'impétuosité, et mettant d'une bataille ce qu'il po nir sans tirer l'épée, il é toutes ses entreprises, et leur de voir deux França à leur pays, Robert d'Art froi d'Harcourt, imprim tion et donner l'ascenda mes de son ennemi. La c Philippe lui fit accorder u pardon à ce Geoffroi d lorsqu'après avoir ravag celui-ci sentit le remor tomber aux pieds du mo charpe au cou, en guise d moignant ainsi qu'il se d même au plus infame sup avait trop mérité. Philip lois avait eu, de sa premi Jeanne de Bourgogne: Jc Normandie, qui lui succe le règne fut encore plus r que le sien; Philippe de l d'Orléans et comte de fut nommé dauphin, pa en 1343. Philippe laissa rant, sa seconde femm de Navarre, enceinte d'u se, qui mourut à Béziers allait épouser le fils du ro On vit cependant la Fra

les malheurs du règne de
de Valois. Il avait réuni à
nne les comtés de Cham-
le Brie, d'Anjou et du Mai-
ou de Majorque lui rendit la
de Montpellier, et lui céda,
ngea du moins, le Rous-
e Dauphiné fut réuni, par
nier traité, passé en 1343,
é en 1344, et consommé en
V. Humbert II, dernier dau-
Ainsi Philippe fut plus heu-
ans les négociations que dans
ibats. Peu s'en fallut que la
ne ne lui fût aussi cédée par le
rt, si cette cession avait eu
Angleterre n'eût pu prévaloir,
elle le fit trop long-temps,
a France. On attribue aussi à
l'érection des pairies d'E-
d'Alençon, de Bourbon, de
n en Beauvaisis, et de Beau-
Roger. Sa libéralité, pous-
ces, avait épuisé les finan-
poursuivit les financiers,
vers furent pendus. La con-
des biens de Pierre Remi,
des finances, qui fut aussi
u supplice, montait, dit-
cent mille francs (envi-
millions de la monnaie
. Il remit, par une au-
nance, 1318), les mon-
le même pied où elles
temps de saint Louis:
esoins qui naquirent des
de son règne, le forcè-
rer les espèces, et d'aug-
impôts. C'est en 1330,
rent les différends sur
ou des deux puissances, et
la nation ecclésiastique, at-
Pierre de Cugnières (*V.*
C'est alors que fut in-
forme de l'*appel comme*
on nommait auparavant
recours au prince. Phi-
lippe se prononça pour les ecclésiastiques, et reçut le nouveau surnom de *Vrai Catholique*. La querelle élevée à cette époque, est le fondement de toutes les disputes sur l'autorité des deux puissances, qui agitèrent les esprits sous les règnes suivants. C'est à la même année qu'on rapporte l'établissement de la gabelle; mais il paraît que le premier impôt sur le sel fut mis par Philippe-le-Long. Une ordonnance du même règne confirme l'inaliénabilité du domaine. Gaillard a écrit l'*Histoire de la querelle de Philippe de Valois et d'Edouard III*, Paris, 1774, 4 vol. in-12. V—VE.

PHILIPPE Ier. dit le *Beau*, archiduc d'Autriche, fils de Maximilien Ier., empereur d'Allemagne, et de Marie de Bourgogne, fut souverain des Pays-Bas, par sa mère, en 1482, et roi de Castille par sa femme (*V.* JEANNE, XXI, 488), seconde fille de Ferdinand et d'Isabelle. Il épousa, en 1496, à Lille, cette princesse, transportée en Flandre sur une flotte espagnole. L'ambition seule l'y détermina; car il n'avait pour sa femme aucun sentiment de tendresse. Elle lui donna un fils, qui vit le jour à Gand (1500), et qui fut depuis le célèbre Charles-Quint. L'infant don Michel, héritier du royaume de Castille, étant mort le 20 juillet de la même année, l'archiduc et Jeanne, son épouse, furent déclarés héritiers de la couronne d'Espagne. Ils se rendirent l'un et l'autre dans ce royaume, en 1502, et furent reconnus dans les états de Tolède, et dans ceux de Saragoce. Jeanne resta enceinte à la cour de Madrid; mais l'archiduc repartit pour les Pays-Bas. L'état des affaires dans ce pays et en Allemagne lui servait de prétexte pour quitter

l'Espagne; mais il ne put en imposer sur le véritable motif, ni à la jalousie de Jeanne, ni à la pénétration des Espagnols. L'archiduc, indifférent aux reproches de sa femme, poursuivit son voyage de Madrid en France, et eut à Lyon une entrevue avec Louis XII. La guerre qui s'était élevée au sujet du partage des provinces de Naples, fut le sujet de leurs conférences; l'archiduc conclut, au nom de Ferdinand, son beau-père, un traité qui devait être suivi du mariage de Charles, fils de Philippe, avec Claude, fille aînée de Louis. Les deux souverains s'engageaient à une suspension d'armes, et se donnaient une garantie réciproque des provinces qu'ils avaient partagées: mais à peine le duc de Nemours se fut-il retiré avec son armée, que Ferdinand, plein de mauvaise foi, et affectant de douter des pouvoirs de l'archiduc, enfreignit le traité, et envahit tout le royaume de Naples. Philippe était en Savoie, lorsqu'il fut informé de la conduite perfide et des succès de son beau-père: ne voulant point compromettre son honneur, il retourna aussitôt en France, et se mit entre les mains de Louis. Loin de marquer à l'archiduc aucun soupçon qu'il fût d'accord avec son beau-père, le roi de France lui témoigna toutes sortes d'égards, et le fit accompagner d'une manière honorable dans son voyage en Flandre (*V.* Louis XII). A la mort de la reine Isabelle de Castille, l'archiduc et dona Jeanne prirent en même temps, dans les Pays-Bas, les armes et le titre de rois de Castille. Ferdinand alarmé eut recours à la négociation et à la ruse. Conchillos, l'un de ses ambassadeurs, profita de la faiblesse d'esprit de Jeanne pour lui surprendre un écrit, par lequel elle re
la régence à Ferdinand: mai
lippe intercepta l'écrit, et fit
aux fers Conchillos. Il avait
Ferdinand un autre sujet de
tentement: il savait que ce
songeait à se remarier, pour
trer de la succession aux cou
d'Aragon et de Naples. Il y e
tefois une espèce de trans
Philippe n'avait d'autre v
d'empêcher Ferdinand de s'o
à main armée au voyage q
proposait de faire en Espagn
gré la rigueur de l'hiver, il s'
qua l'année suivante, 1506,
pagné de Jeanne; il partit de
bourg avec une flotte consid
et une nombreuse armée de
La saison était peu favorabl
tempête violente l'obligea d
cher dans le port de Wey
Henri VII régnait en Anglet
reçut d'abord l'archiduc avec
coup d'égards et de munifi
mais intimement lié avec Fer
d'Aragon, il voulut entrer d
vues de ce prince, et retint
pe, sous divers prétextes, p
trois mois. Il ne le laissa mêm
tir qu'après s'être fait livrer le
de Suffolk, qui, pour se sou
à son ressentiment, s'était
dans les Pays-Bas. Ce ne
sans répugnance que Philipp
sentit à cette demande peu d
« La conduite que vous tenez
» égard, dit-il à Henri, ne p
» vous déshonorer ainsi qu
» on pensera que vous m'ave
» en prisonnier. — Je prends
» honneur sur mon compte,
» dit Henri; ainsi votre rép
» restera intacte. » L'archid
à la voile. A peine eut-il abor
Corogne, que les nobles de
se déclarèrent en sa faveur. I

du royaume, les personna-
plus haut rang allèrent au
le leur nouveau souverain.
nd, hors d'état de résister
nt, prit la voie de la négo-
il y eut une entrevue, où
se rendit à la tête de six
étérans, et suivi d'une foule
es de Castille, et de Léon.
ses ruses et sa souplesse,
nd se vit contraint de rési-
régence, et de se retirer dans
s d'Aragon, à la suite d'une
tion, contre laquelle il pro-
secret. Jusque-là Philippe,
'assurer la couronne de Cas-
vait dépoyé des talents peu
ires; mais, dès qu'il en fut en
sion, sa conduite inhabile le
dans l'opinion publique. Il
sa dominer par ses favoris fla-
s, et blessa la fierté des nobles
stille, en donnant toutes les
s a des étrangers. L'infortunée
e, navrée de l'indifférence et
fidélités de son époux, restait
ée dans une mélancolie pro-
. Le premier soin de Philippe
e porter les cortès à la déclarer
able de s'occuper des affaires
ouvernement; mais il echoua
at l'attachement des Castillans
leur princesse naturelle. On
lama Jeanne et Philippe, con-
ement, reine et roi de Castille,
arles, leur fils, prince des As-
s. Philippe donna dès-lors un
cours à sa passion pour les fem-
et à son intempérance. Trois
après qu'il eut obtenu la di-
royale, s'étant livré un jour, à
s, à un excès extraordinaire,
recours à un exercice violent
faciliter la digestion. Comme
sait extrêmement chaud, il eut
ndence de prendre en trop
de quantité une boi-son rafraî-
chie à la glace : la fièvre le saisit à l'instant; et, après une maladie de six jours, il expira, le 25 septembre 1506, dans la vingt-huitième année de son âge. B—P.

PHILIPPE II, roi d'Espagne, fils de Charles-Quint et d'Elisabeth de Portugal, naquit à Valladolid, le 21 mai 1527. Son éducation fut confiée à des ecclésiastiques d'un grand savoir, mais qui lui inspirèrent une vive horreur pour toute opinion contraire à la foi catholique. Ces premières leçons influèrent sur son esprit, et peut-être le rétrécirent. Toutefois Philippe devint un prince laborieux, capable de se livrer aux affaires, et d'une modération peu commune. Par l'abdication de son père, en 1554, il mit sur sa tête la couronne de Naples et de Sicile. Le 23 octobre de l'année suivante, Charles-Quint, à l'assemblée des états, abandonna en sa faveur tous les domaines des Pays-Bas; et, le 17 janvier 1556, il lui céda la couronne d'Espagne. Veuf de la princesse doña Maria de Portugal, Philippe avait épousé en secondes noces, Marie, fille de Henri VIII, roi d'Angleterre, quoiqu'elle eût onze ans de plus que lui, et qu'elle ne fût pas douée de qualités propres à faire oublier cette disproportion d'âge (*Voy.* MARIE, XXVII, 93): par-là il eut le titre de roi d'Angleterre sans en avoir les droits (Marie se les était réservés). Philippe était arrivé à Londres, le 19 juillet 1554. La cérémonie de son mariage eut lieu quelques jours après : il y déploya une grande pompe. Les Anglais avaient contre lui des préventions, dont il ne voulut pas ou ne sut pas triompher; son air froid et dissimulé les augmenta. La rigueur déployée envers les hérétiques, souleva les esprits contre lui.

Ne pouvant étendre son autorité en Angleterre, et désespérant d'avoir des enfants de sa nouvelle épouse, il s'éloigna d'elle après un séjour d'environ quatorze mois, et partit pour la Flandre. Philippe était alors regardé comme le plus puissant monarque de son siècle. Outre les Espagnes, il possédait les couronnes de Naples et de Sicile, le duché de Milan, la Franche-Comté et les Pays-Bas. Son autorité était reconnue à Tunis, à Oran, au Cap-Vert et aux îles Canaries. Ses possessions dans le Nouveau-Monde étaient immenses, et lui fournissaient de très-grandes richesses. Il n'était pas né guerrier comme son père; mais il avait peut-être plus de talents politiques, ce qui lui valut le surnom de *Prudent*. Par ses ruses et sa dextérité, par sa constance dans les dangers et dans l'adversité, il sut, de son cabinet, commander et se faire craindre autant que Charles-Quint s'était rendu redoutable à la tête des armées. Lorsque Henri II, roi de France, à l'instigation du pape Paul IV, viola, en 1556, la trêve de Vauxelles, et signa un nouveau traité d'alliance avec le saint-père; que la guerre par-là se ralluma en Italie et dans les Pays-Bas; qu'enfin le pape, levant hardiment le masque, se déclara contre Philippe, ce prince montra une modération qui contrastait avec la hauteur du pontife. Sa vénération pour le Saint-Siége s'était fortifiée avec l'âge : malgré l'assurance que lui donnaient les théologiens espagnols, qu'il pouvait, sans blesser les lois du christianisme, se mettre en état de défense, et même prévenir les effets de la conduite hostile du pape, il s'y refusa longtemps, attendant toujours du pontife un retour à la raison. Ce ne fut qu'à regret qu'il se détermina enfin à lui faire la guerre (*V.* PA xxxiii, 174). Philippe, après rompu la trêve que son père conclue avec les Français, s avec l'Angleterre, et fit entrer cardie une armée de quarant hommes, commandée par En Philibert, duc de Savoie. août 1557, elle gagna sur les çais, près de Saint-Quentin grande bataille. Philippe, qu alors en Flandre, reçut à C la nouvelle du succès de ses et se rendit aussitôt à Saint-Q pour en presser le siége. C'est quitta pour un moment cette qui le caractérisait. Emanu libert s'étant présenté pour lu les mains, Philippe alla au-de lui, l'embrassa avec vivacité, cria : « C'est à moi de baiser tres, dont une si belle victo l'ouvrage. » Dans le conseil de qui fut tenu immédiatement son arrivée, le duc de Savo d'avis d'abandonner le siége d Quentin; mais Philippe, na ment prudent, craignit d'exp troupes dans le cœur de la F sans avoir une retraite en cas vers: il résolut donc de conti siége. On se flattait que la p résisterait pas long-temps; dant les troupes de Philippe a vaincre, non-seulement la val Français, mais encore le g Coligni, qui les commandait néral, par de nouveaux expé brava pendant dix-sept jours taques réitérées des Espagno Flamands et des Anglais Philippe, persévérant dans s lution, voulut emporter la vill saut; et, le jour indiqué pou ter à la brèche, il parut ar pied en cap, afin d'encoura soldats. Au moment où il ente

ment des balles, il demanda, dit- son confesseur, ce qu'il pensait tte musique : « Je la trouve très- rable, répondit celui-ci :—Moi , repliqua le prince; et mon père un homme bien étrange d'y er tant de plaisir. » L'impres- que produisit sur lui le spectacle combat fut telle, qu'il fit vœu e plus se trouver à aucune ba- . La prise de Saint-Quentin avait le jour de saint Laurent ; Phi- delia , sous le nom de ce saint r espagnol , le magnifique mo- re de l'Escurial , monument de té et de sa puissance, comme n goût pour les beaux-arts, et ui coûta soixante millions. Un e plus guerrier aurait tiré de la ire de Saint-Quentin et de la ête de cette ville, un parti plus tageux : la prise du Catelet , de et de Noyon en furent les seuls . Tandis que les Français cher- nt à réparer leur désastre, l'ar- de Philippe gagna une seconde le, non moins importante que mière, contre le maréchal de nes , auprès de Gravelines. défaite abattit le courage des ais, et les décida à faire des pro- tions de paix : on négocia, et la t signée à Cateau Cambresis, vril 1559; paix glorieuse pour ppe, et le chef-d'œuvre de sa po- . Pour la mieux cimenter, ce e, devenu libre par la mort de ne d'Angleterre en 1558, épou- en troisièmes noces, Elisabeth, le Henri II, roi de France. Dès le roi d'Espagne se vit débar- de la guerre avec la France, il des mesures pour venger ses su- ts de prédations et des ravages eux corsaire Dragut, dont le répandait autant de terreur que le Barberousse, et qui, au nom de la France, avait subjugué pres- que toute l'île de Corse, malgré la paix de Cateau-Cambresis. Philippe chargea le duc de Medina-Celi, vice- roi de Sicile, d'une expédition contre Tripoli, principale retraite de Dra- gut ; mais les talents du duc étaient au- dessous d'une telle entreprise. L'ex- pédition manqua , et le roi en parut très-affecté. Une nouvelle tentative ne fut pas plus heureuse (*Voyez* Piali) : quatre mille de ses soldats périrent en Afrique, d'une maladie épidémique. Indigné pourtant des succès de Dragut et des autres pi- rates, il rassembla une nouvelle flot- te, et nomma, pour la commander, don François Mendoza, qui , avec le secours des Portugais et des braves chevaliers de Malte, attaqua et défit l'armée navale des infidèles. Philippe, voulant se rendre en Espagne, don- na le gouvernement des Pays-Bas à sa sœur naturelle, Marguerite, du- chesse de Parme. Déjà, sous Char- les-Quint, la doctrine de Luther s'é- tait répandue dans ces provinces. Aux rigueurs exercées par le gou- vernement, les protestants avaient opposé la plus grande opiniâtreté. Philippe y avait établi depuis un tri- bunal, qui, sans en avoir le nom , était une véritable inquisition. Ce prince, à qui on rapportait les mur- mures de ses sujets flamands, au mo- ment où il remit le gouvernement à Marguerite, dit qu'il aimerait mieux ne pas régner que de régner sur des hérétiques. Aussi son départ pour l'Espagne fut-il un sujet de joie pour les habitants de la Flandre. Il était à peine débarqué à Laredo , en Biscaye , qu'un ouragan terrible dispersa et brisa tous ses vaisseaux. Outre la perte de ses équipages , il eut à regretter celle d'une précieuse collection de tableaux de Flandre et

d'Italie, que Cha·es-Quint avait recueillis à grands frais. Arrivé à Madrid, Philippe, irrité par les troubles des Pays-Bas, fit vœu de consacrer son règne à l'extirpation de l'hérésie. Les opinions de Luther, dont les progrès s'étaient répandus, à cette époque, dans presque toute l'Europe, n'avaient pu gagner l'Espagne, grâces à la police sévère de l'inquisition. Philippe, à son arrivée à Valladolid, parut avide du cruel spectacle d'un *auto-da-fé*. Il demanda l'exécution de trente-trois malheureux, contre lesquels l'arrêt fatal était prononcé. Une cérémonie pompeuse précéda cette cruelle exécution, à laquelle Philippe lui-même assista froidement, accompagné de son fils don Carlos, de sa sœur, et suivi de ses courtisans et de ses gardes. Un gentilhomme protestant, nommé Sessa, que l'on conduisait à l'échafaud, ayant remarqué le roi, implora sa pitié : « Pouvez-vous, ô roi ! s'écria-» t-il, être ainsi le témoin des tour-» ments de vos sujets? Sauvez-nous de » cette mort cruelle que nous n'avons » pas méritée. — Non, répondit Phi-» lippe; je porterais moi-même le » bois pour brûler mon fils, s'il était » aussi coupable que vous. » Ce fut vers ce temps que Philippe fixa son séjour à Madrid. Cependant les Pays-Bas, depuis l'éloignement des troupes espagnoles, voyaient les hérétiques se répandre dans toutes leurs provinces, et s'y livrer aux derniers excès. Le cardinal de Granvelle, ministre de la gouvernante, fut signalé par eux comme un persécuteur farouche (*V.* Granvelle, XVIII, 317). Une ligue se forma, à la tête de laquelle se placèrent le prince d'Orange et les comtes de Horn et d'Egmont. Ces trois hommes, distingués par leur naissance, voulurent s'opposer de tous leurs m à ce système de répression, e rent la résolution, après bea de tentatives inutiles, de s'ad à Philippe lui-même. L'infle té de ce prince le fit persiste ses mesures de rigueur. Il e dans les Pays-Bas le duc d'All plus grand capitaine et le politi plus habile de son temps : m dureté et l'esprit altier du du taient pas propres à calmer l prits. Le comte d'Egmont, q tait laissé abuser par les pron de Philippe, lors de son amb à Madrid, fut pris avec le de Horn, et tous deux eure tête tranchée à Bruxelles. Le d'Orange se mit aussitôt en é résister avec l'appui de qu princes protestants (*Voy.* Ora XXXII, 44; Egmont, XII, et Horn, XX, 568). Pendan les Espagnols attendaient en s le résultat du mécontentement les Pays-Bas, ils apprirent à naître le caractère impitoyab Philippe. Don Carlos, son fil qu'il avait eu de sa première fe la princesse Marie de Portugal quel il était jaloux, et qu'il ava enfermer, mourut dans sa pri l'époque et les circonstances mort sont encore un mystère (Carlos, VII, 160). On fit c le bruit que Philippe l'avai périr, sur le soupçon que ce prince avait formé le projet rendre dans les Pays-Bas, se mettre à la tête des mécon La mort de don Carlos contri augmenter l'insurrection des mands. « Quelle pitié, disaien » peut-on attendre de celui q » craint pas de verser le sa » son propre fils ! » Un cr néral d'indignation se fit ent

toutes les Provinces-unies ; et de cent mille personnes abandonnent leurs foyers pour se réfugier dans les pays étrangers. Le duc d'Alfe fut rappelé, et remplacé par le commandeur de Requesens : Jean d'Autriche lui succéda, ne put empêcher la séparation des Provinces-unies, en 1579. Alors que Philippe proscrivit le prince d'Orange, et mit sa tête à prix. Ce prince ayant été depuis assassiné par Balthasar Gérard, Philippe s'écria en apprenant cette nouvelle : « Si ce coup eût été porté il y a deux ans, la religion catholique et moi y aurions gagné. » Paroles imprudentes, qui firent accuser leur auteur d'avoir ordonné lui-même le crime. Cependant Philippe, un des plus grands monarques de l'Europe, par ses richesses, ses possessions étendues et son influence politique, allait joindre un royaume à ses autres domaines. La réunion de la couronne de Portugal à celle de Castille fut l'un des événements les plus remarquables de son règne. Il avait des droits sur le Portugal par Isabelle sa mère. Son compétiteur, Antoine, prieur de Crato, était soutenu par la noblesse et le peuple : il se fit proclamer roi (*V.* Antoine, 9). Pour le détrôner, Philippe envoya à la tête d'une forte armée, le duc d'Albe, qui en trois semaines soumit le Portugal (1580). Malgré tant de bonheur d'un côté, la république des Provinces-unies était toujours restée à l'obéissance de Philippe. Il arma même l'Angleterre contre Elisabeth, qu'il déclara la guerre à Elisabeth, comme favorisant l'hérésie dans ses états : elle avait aussi envoyé des secours aux Flamands. Philippe arma contre elle, en 1588, cette flotte qui reçut le nom d'*Invincible*, sous le commandement du duc de Medina-Sidonia. Mais une tempête dispersa ses vaisseaux, et en brisa une partie ; ceux qui échappèrent au naufrage, furent attaqués par les escadres anglaise et hollandaise, ce qui entraîna la ruine totale de cette grande expédition (*V.* Elisabeth, XIII, 55), et répandit la consternation dans toute l'Espagne. Le courage de Philippe n'en fut point abattu ; il se montra au-dessus de l'adversité, et dit, à la nouvelle de ce désastre : « J'avais envoyé combattre les Anglais et non » les tempêtes ; que la volonté de » Dieu soit faite. » Il ordonna ensuite aux évêques de rendre grâces à Dieu de lui avoir conservé quelques débris de sa flotte ; et il écrivit au pape : « Saint Père, tant que je resterai » maître de la source, je regarderai comme peu de chose la perte » d'un ruisseau : je remercie l'arbitre suprême des empires, qui » m'a donné le pouvoir de réparer » aisément un malheur que mes ennemis ne doivent attribuer qu'aux » éléments qui ont combattu pour » eux. » Une seconde expédition n'eut pas un meilleur sort. Dans le temps qu'il attaquait l'Angleterre, il soutenait en France la ligue nommée *Sainte*. Il accepta avidement la qualité de protecteur que les ligueurs lui donnèrent. Si le but de cette ligue était d'exclure du trône de France un prince protestant, les vues de Philippe étaient plus intéressées. Il comptait sur le démembrement de ce royaume : triste fruit du secours d'une puissance étrangère ! Philippe se croyait si sûr de sa proie, qu'il disait déjà : « Ma bonne ville de Paris, ma » bonne ville d'Orléans. » En 1569, il trama une conspiration dans le Béarn, pour enlever Jeanne d'Al-

bret, mère de Henri IV; il voulait la mettre, comme hérétique, entre les mains de l'inquisition d'Espagne, et se saisir du Béarn, à titre de confiscation. Si la religion catholique servait de masque à ce faux zèle, cette religion que Henri IV embrassa, déjoua les desseins et de la Ligue et de l'Espagne. Le traité de Vervins, par lequel le Charolais fut cédé à l'Espagne, mit fin à cette guerre. Philippe avançait en âge. Usé par les débauches de sa jeunesse et par les travaux du gouvernement, il touchait à sa dernière heure. Une fièvre cruelle et les tourments de la goutte, réunis à d'autres maux, annonçaient sa mort prochaine, sans pouvoir l'arracher aux affaires, ni lui faire proférer la moindre plainte. Les médecins n'osant le saigner: « Eh! quoi, leur dit-il, vous craignez de tirer quelques gouttes » de sang d'un roi qui en a fait » répandre des fleuves entiers aux » hérétiques! » Consumé par tant de maux qu'il supportait avec une patience héroïque, il se prépara enfin à mourir. C'est alors qu'il s'aperçut de la vanité des grandeurs humaines. Il appela auprès de lui son fils et sa fille Isabelle, et leur fit à ce sujet un discours touchant. Il donna ensuite des ordres pour ses funérailles, et fit apporter son cercueil dans sa chambre, le plus près possible de sa vue. Bientôt après il rendit le dernier soupir, le 13 septembre 1598, dans la soixante-douzième année de son âge, et la quarante-troisième de son règne. Personne mieux que Philippe II ne sut gouverner les hommes; son caractère convenait parfaitement à celui des Espagnols: fier et réservé, il s'attira surtout l'admiration des Castillans, qui trouvaient leurs propres traits réfléchis dans l'imposante gravité de leur s rain. Le courage et la constanc sut leur inspirer, et dont ils preuve dans toutes les guerres trouva engagé, attestent l'asc qu'il exerça sur ses sujets de ninsule. Il s'attachait à enti parmi eux la paix, tout en nant la guerre chez ses voisins. que sa sévérité inspirât plus pect que d'amour; que la mon ait beaucoup souffert sous son et que de cette époque mêm sa décadence, il fut viveme gretté. A beaucoup de zèle p religion, il réunissait une grai pacité dans les affaires: il se guait aussi par une héroïque f dans l'infortune, et par une libéralité envers les savants artistes; car son règne, de mê celui de Charles-Quint, fut quable par une foule de grand mes et d'habiles écrivains. l'on s'en rapporte aux his protestants, qui le surnomn *démon du midi*, Philippe ét dicatif, inflexible, sanguin hypocrite; le rôle qu'il a jo les troubles qui déchirèrent l ce, son sang-froid à l'exécu tant de victimes de l'intole enfin, l'inquisition dont il fit bunal de sang, rendront sa m à jamais odieuse. Avec l'éd qu'il avait reçue, et selon qui dominait au seizième siè prince, d'un caractère sou réservé, ne pouvait être qu ran des hérétiques. Il souti cessivement, et souvent to fois, la guerre contre la T la France, l'Angleterre, l lande et presque tous les tants de l'Empire, sans avoi d'alliés, pas même la branc maison en Allemagne: et l'

e que, sans ses efforts, le protes-
me aurait envahi toute l'Eu-
Mais ces guerres étrangères se
èrent contre Philippe et contre
agne elle-même, dont elles ame-
t la décadence. Les succès de
IV, de Guillaume d'Orange et
abeth, triomphèrent de la po-
e et des armes de Philippe. La
ndérance de l'Espagne descen-
ec lui au tombeau. La *Vie de*
ppe II, écrite en italien par
Campana (Vicence, 1605, 4
n-4°.), n'est qu'un panégyrique,
me que celle qu'écrivit en es-
l son historiographe Luis Ca-
Madrid, 1619, in-fol.) Cette
re est d'ailleurs incomplète, et
que jusqu'à l'an 1583 : la suite
en manuscrit à la bibliothèque
a Paris (Montfaucon, *Bibl.*
th. mss. II, 895). Celle de
veda, beaucoup plus estimée,
qui ne va que jusqu'à l'an 1564,
le même restée inédite pen-
plus de deux siècles, et n'a vu
r qu'avec les œuvres de cet au-
Madrid, 1780, 4 vol. in-4°.
d'Ant. de Herrera (Valladolid,
, 3 vol. in-fol.) est trop verbeuse;
elle est assez impartiale. Parmi
istoriens protestants de ce prin-
Grégorio Leti, dont l'ouvrage
en italien (Genève, 1679, 2
n-4°.) a été traduit en français,
ollandais et en allemand, est
alement décrié pour son peu
onne-foi. Celui de Watson, en
s (Londres, 1777, 2 vol. in-
traduit en français par Mira-
et Durival, Amsterdam, 1778,
. 11-12), est écrit avec moins
portement, mais avec autant
artialité : il est d'ailleurs fort
mplet ; les affaires des colonies,
de Naples, de la Sicile, etc.,
nt presque entièrement passées
sous silence : il paraît que l'auteur
a oublié de consulter les historiens
espagnols (1). B—P.

PHILIPPE III, roi d'Espagne, fils du précédent et d'Anne d'Autriche, naquit à Madrid le 14 avril 1578. Il monta sur le trône, le 13 septembre 1598, et, à l'âge de vingt ans, il se vit maître des principales richesses des deux mondes. Ce prince décela de bonne heure une grande faiblesse de caractère; et il se montra dénué de passions et de jugement. Le roi son père, étant résolu de le marier, lui montra les portraits de diverses princesses, parmi lesquelles il lui dit de choisir. En vain on le pressa de se décider d'après sa propre inclination: la seule réponse que l'on put en obtenir, fut que la princesse a qui son père donnerait la préférence, serait pour lui la plus belle et la plus aimable. Enfin, en 1599, on lui fit épouser Marguerite d'Autriche, fille de Charles, archiduc de Graetz. Philippe ne paraissait guère plus capable d'exercer l'autorité souveraine : aussi le commencement même de son règne se ressentit de la faiblesse du jeune monarque. Le duc de Lerme, son favori et son premier ministre, courtisan accompli, mais qui n'était ni plus laborieux ni meilleur politique que son maître, voulut reprendre l'ascendant qu'il avait exercé sous Philippe II : dépourvu de la fermeté nécessaire, il ne put diriger le vaisseau de l'état; et ses compatriotes prédirent hautement les malheurs qui menaçaient

(1) M. Alexis Dumesnil a publié une *Histoire de Philippe II*, Paris, 1822, in-8°. Mercier (L. S.) est auteur d'un drame intitulé : *Portrait de Philippe II, roi d'Espagne*, 1785, in-8°. *Philippe II* est aussi le titre d'une tragédie de M. J. de Chénier, qui a été imprimée pour la première fois en 1818, dans le tome second de son théâtre, pour les autres pièces sur le même sujet V. CARLOS VII, 161. A. B—T.

l'Espagne. Malgré la paix conclue avec l'Angleterre depuis 1604, la guerre contre les Provinces-unies, commencée sous le règne de Philippe II, continuait toujours. Albert et Isabelle, qui n'avaient accepté le gouvernement des Pays-Bas qu'avec la promesse d'être protégés par la cour d'Espagne, attendaient vainement des secours de Philippe III et de son ministre : ce dernier, pour affermir sa puissance, ruinait l'Espagne par ses profusions, et n'était pas en état de payer les troupes espagnoles; elles se mutinèrent, et passèrent, au nombre de trois mille hommes, sous les drapeaux du prince Maurice. Cependant, après plusieurs combats, le duc Albert parvint à mettre le siége devant Ostende. Philippe, assailli jusque dans son palais par les murmures de ses peuples, que faisait éclater l'état déplorable de l'Espagne, voulut convertir en monnaie toute la vaisselle, et l'argenterie des églises : le clergé protesta contre cet édit; et le monarque y renonça. Il se procura une somme considérable, en engageant les remises de l'Amérique, pour servir à la conquête d'Irlande et à la réduction d'Alger qu'il avait projetées. La première de ces entreprises, confiée à don Juan d'Aguilar, échoua complètement; la seconde n'eut pas un meilleur résultat, quoique dirigée par le célèbre Doria. Tandis que Philippe consumait ses forces en vaines entreprises, Albert, qui depuis trois ans assiégeait Ostende, réussit enfin, en 1604, par le secours de Spinola, illustre Génois, à se rendre maître de cette place importante. L'agriculture étant négligée, et les manufactures abandonnées en Espagne, la pénurie y devint extrême. Philippe doubla la valeur de la monnaie de billon, et par-là ne fit graver le mal. Dans ces circonces, il lui fut impossible d'e du secours au duc Albert pou tinuer la guerre dans les Bas; et comme les petites pr de Hollande et de Zélande plus de vaisseaux que l'Es elles lui enlevèrent les prin îles Moluques et Amboine, so grandes richesses. Philippe fi souscrire, en 1609, à une t douze ans, avantageuse pour lande. C'est ainsi qu'il étei guerre civile dans ses don mais il ne put ramener la pr dans la péninsule. On l'avait d heure imbu de préjugés co Mauresques : c'étaient les re Sarrasins qui, lors de la conc Grenade sous Ferdinand-le-C que, avaient promis d'embr christianisme pour demeure pagne, mais qui étaient sou de professer en secret le mah me. On les accusa de tramer volte générale, et d'avoir ch cet effet un appui en Franc qu'en Turquie. Quoiqu'ils ne passent en général que de la des terres, leur expulsion fut Comme leur nombre inspi craintes, Philippe fit passer pes sur la côte de Valence; e janvier 1910, l'édit qui les de la péninsule fut publié et Ces malheureux proposèrent deux millions de ducats d' obtenir la permission de r Espagne. Philippe fut infle plus de deux-cent mille habi borieux s'exilèrent sans reto partie se dirigea du côté de l (*V.* Moret, XXX, 147). L perçut enfin de la blessure q faite à son pays. Pour rani griculture, qui commençait

moins peut-être par suite de sion des Maures, que par l'é- tion continuelle des hommes et entreprenants, qui s'empres- d'aller chercher en Amérique fortune plus rapide, Philippe un édit salutaire, qui doit ho- à jamais son règne : il accorda lesse et l'exemption de guerre ceux de ses sujets qui cultive- la terre. Mais cet édit si sage suffisant pour remplir le vide de sion des Mauresques. Le duc me qui, par sa mauvaise ad- tration, avait tant contribué à adence de la puissance espa- , perdit l'appui de son maître: it sollicité et obtenu du pape la e de cardinal. Philippe accorda eur et la place de premier mi- au duc d'Uzeda, son fils (*Voy.* , XXIV, 234). Le mécon- ent des Espagnols s'étendait le royaume de Naples, dont il en possession : on conspira con- torité de Philippe; le duc d'Os- , vice-roi de Naples, était à la de la conspiration; heureuse- la trame fut découverte à s: on se hâta d'envoyer à Na- un autre gouverneur, et tout a dans l'ordre (*Voy.* Ossone, III, 216). Après la mort de IV, mort dont le cabinet d'Es- e fut, sans doute injustement, ranné, Marie de Médicis devint e de Philippe; et, pour gage de alliance, un double mariage eut tre la maison d'Espagne et celle nce, en 1612. La main de l'in- . Anne d'Autriche, fut donnée n de France, Louis XIII, dont ur Élisabeth fut fiancée au prince turies. Philippe, qui se flattait eur enfin de la paix, eut encore rimer les entreprises du duc de ne, qui cherchait à s'agrandir du côté du Milanez, et il y parvint par le secours de ses alliés. D'un autre côté, Ferdinand III ayant imploré son appui contre Frédéric, électeur palatin, qui, au préjudice du premier, s'était emparé de la couronne de Bohème, Philippe lui fournit quarante-huit mille hommes, et contribua ainsi aux succès des Autrichiens. Il crut enfin pouvoir vivre dans la tranquillité; mais il n'en jouit pas long-temps : une fièvre lente le minait; tous les efforts des médecins furent inutiles. Il partit pour Lisbonne, d'après leur conseil, croyant que le changement d'air, le mouvement et la distraction, feraient sur lui un effet salutaire. La maladie ayant pris un caractère plus grave, il sentit sa fin prochaine, et témoigna alors quelques regrets d'avoir porté, dans l'administration des affaires, tant d'indolence et de facilité. Un accident vint hâter sa mort : étant au conseil, il se plaignit de la vapeur d'un brasier; ce qui l'incommodait d'autant plus qu'il était très-faible. L'officier chargé d'entretenir le feu étant absent, et personne n'osant remplir ce soin, Philippe mourut victime de l'étiquette, le 31 mars 1621. Quoique ce prince n'eût pas entrepris des guerres destructives, comme son père, la décadence de l'Espagne n'alla pas moins en augmentant sous son règne. De nouveaux tributs furent imposés sur les comestibles et sur les marchandises de première nécessité; les manufactures languirent ou furent abandonnées; les trésors du Nouveau-Monde ne firent que traverser l'Espagne pour passer en des mains étrangères; enfin la mesure irréfléchie contre les Maures, et l'édit sur l'altération de la monnaie, joints à la dépopulation toujours croissante, rendirent son ad-

ministration fatale à l'Espagne. Le numéraire avait tellement diminué dans ses états, qu'à sa mort on ne trouva pas un sou dans l'épargne. D'un autre côté, si les bonnes qualités d'un prince se réduisent à la piété religieuse, l'histoire d'Espagne offrirait à peine un règne plus recommandable que celui de Philippe III. Aucun prince ne l'a surpassé en zèle pour la foi catholique, n'a montré plus de libéralité pour la fondation des couvents et les œuvres pies. On construisit sous son règne le port du Callao près de Lima, les fortifications de Porto-Bello et de Cadix. On reproche surtout à Philippe d'avoir méprisé les maximes prudentes de son conseil, pour se livrer exclusivement au duc de Lerme, qui parvint à se rendre maître absolu des affaires, et porta le désordre dans un royaume que Philippe aurait fait prospérer, si sa justice et ses bonnes intentions n'eussent pas été paralysées par la faiblesse de son caractère. Cette faiblesse se fit sentir dans toutes les parties du gouvernement dès qu'il en eut pris les rênes; et depuis son règne l'autorité royale tomba en décadence, non-seulement en Espagne, mais en Europe. Ce prince était humain, doux, de mœurs pures, et d'une piété sincère; ainsi ce fut avec justice qu'il reçut le nom de Pieux. L'*Histoire de la vie de Philippe III*, écrite en espagnol, par Gil-Gonzalès Davila, historiographe de Philippe IV, demeura inédite pendant plus d'un siècle: don Barthelemi Ulloa la publia enfin en 1771, dans sa *Monarquia de España*. Watson, qui donna en anglais l'histoire du règne du même prince, 1773, in-4°., s'y est montré plus impartial que dans son histoire de Philippe II; mais son livre encore de grandes omissions, qu'il a négligé de consulter le *nales Ferdinandei* du comte F de Khevenhüller, qui lui au fourni d'importants détails. vrage de Watson, dont la deu édition, 1786, 2 vol. in-8 augmentée et continuée par Tomson, a été traduit en fr par L.-J.-A. Bonnet, Paris, 3 vol. in-8°. B-

PHILIPPE IV, fils du pré et de Marguerite d'Autriche, le 8 avril 1605, et succéda mars 1621, à son père sur l d'Espagne. Il n'avait alors q ans, et il lui fallait un men choix tomba sur le comte d'Ol qui, pour signaler son minist prendre à son pupille le surn *Grand* : Philippe ne le mér par ses qualités généreuses; il tra de bonne heure une grand bilité et même quelques talen possession de la Valteline, q clamait comme une dépenda Milanez, lui fut disputée par l que venait de fomenter le c de Richelieu contre la maison triche, et à la tête de laquelle s vait Louis XIII. Olivarèz, qu cette occasion, fit preuve de ration, en montra peu à l'ég Provinces-unies. La trève pour douze ans était expir guerre se ralluma avec plus vacité; et Spinola reçut l'ord siéger Berg-op-zoom dont put s'emparer. Philippe fu heureux dans cette guerre j 1628, où les Hollandais ren rent sur ses troupes une victoi plète. C'est aussi à cette époqu formèrent la compagnie des Occidentales. L'Espagne ne que perdre à cet accroissen

nce. Le ministre de Philippe ntra pas plus d'habileté dans gociations d'un autre genre. nce projetée, entre Philippe Jacques roi d'Angleterre, par iage du prince de Galles avec te. n'eut pas lieu. Ce fut après pture que Philippe eut à sous plus grands efforts de la lit la politique avait essentielleour objet d'abaisser la maison che, qui régnait en Espagne et magne. Philippe eut d'abord s succès; mais la fortune l'ana ensuite : il perdit l'Artois, ogne, et même le Portugal, qui en 1640, le duc de Bragance rône (*Voy.* JEAN IV, XXI, Ce prince ne put ignorer arez avait contribué à la perte tugal, par sa négligence, et mécontentement général s'édans toute l'Espagne contre nistration de ce ministre des-. Il lui retira enfin sa faveur IVAREZ, XXXI, 575). Cette e ne rendit pas ses armes victo-: la guerre continuait toujours avantage de l'Espagne, qui se nquit de plus en plus du peu mete de son roi dans ses prodans ses entreprises. Accablé t de revers, il éprouva une ine domestique, à laquelle il fut e. La mort lui enleva la reine eth, fille de Henri IV, femme mable, et qui avait su mériter hement et l'amour de ses suapres tant d'années de guerres ctives entre la France et l'Es-. Philippe sentit enfin que pour ver ses états d'une entière dis-n, il fallait leur procurer la tout prix. Il renoua donc avec ce les négociations qui avaient te rejetées. Elles réussirent cette fois : on convint d'abord de la cessation des hostilités; et enfin la paix fut conclue, en 1659, dans l'île des Faisans. Cette paix célèbre, connue sous le nom de traité des Pyrénées, fut négociée par le cardinal Mazarin et par don Louis de Haro (*V.* HARO), alors ministre de Philippe IV. Le principal article contenait la cession du Roussillon, de la meilleure partie de l'Artois, et des droits de l'Espagne sur l'Alsace; ce traité fut cimenté par le mariage de l'infante Marie-Thérèse avec Louis XIV, mariage qui plus tard donna des droits à la maison de Bourbon sur la couronne d'Espagne, malgré la renonciation stipulée par l'infante. Les maladies et les contrariétés multipliées que souffrit constamment Philippe, avaient altéré sa constitution : la défaite de ses troupes dans le Portugal, à Villa-Viciosa, en 1665, lui porta le coup fatal. La lettre qui contenait cette triste nouvelle, échappa de ses mains; et à peine eut-il articulé cette pieuse exclamation, « C'est la volonté de Dieu, » qu'il tomba sans connaissance dans les bras de ceux qui se trouvaient autour de lui. Il ne reprit ses sens que pour entendre les murmures de ses sujets qui accusaient les ministres d'avoir sacrifié la gloire castillane. Fatigué d'un règne si orageux, Philippe, qui desirait achever ses jours dans le repos, se montra disposé à entrer en négociations pour la paix, avec la cour de Lisbonne : elles n'étaient pas plutôt ouvertes, qu'il fut attaqué d'une dyssenterie qui le mit au bord du tombeau. Voyant sa fin prochaine, il se résigna, et profita de ses derniers moments pour assurer le trône à son fils Charles II, et pour lui composer un conseil. Il mourut, le 17 septembre 1665, âgé de soixante-un ans, et après en avoir régné quarante-quatre.

Les malheurs qui pesèrent sur l'Espagne durant tout son règne, contribuèrent à laisser une idée peu avantageuse du caractère de ce prince, d'ailleurs trop livré à la mollesse. Il avait cependant un esprit solide et un jugement sain; et si Olivarèz ne l'eût pas éloigné des affaires dans sa jeunesse, peut-être aurait-il été plus capable de gouverner par lui-même dans un âge avancé. Philippe prit les rênes du gouvernement après avoir disgracié son ministre; mais il les abandonna aussitôt. Il fut humain, affable, bienfaisant, généreux même; et, malgré ces qualités, il ne fut ni aimé ni respecté de ses sujets. Il parla quelquefois avec énergie et avec éloquence, protégea les talents, aima les sciences et les arts; il composa lui-même une tragédie. Les travaux qu'il fit ajouter à l'Escurial, donnent une haute idée de sa magnificence; mais il était loin de justifier et de mériter le titre de *Grand* qu'Olivarèz lui fit décerner à son avénement. Aussi des plaisants lui donnèrent-ils pour devise un fossé avec ces mots : *Plus on lui ôte, plus il est grand.* B—P.

PHILIPPE V, roi d'Espagne, petit-fils de Louis XIV, était le second fils de Louis, dauphin de France, et de Marie-Anne de Bavière. Il naquit à Versailles, le 19 décembre 1683, porta d'abord le titre de duc d'Anjou, et fut appelé à la couronne d'Espagne, le 2 octobre 1700, par le testament de Charles II, dernier roi de la branche autrichienne (*Voy.* CHARLES II, VIII, 151). Le duc d'Anjou était alors âgé de 17 ans. Son heureux caractère, perfectionné par une excellente éducation, et son esprit formé par les instructions profondes de son aïeul, faisaient concevoir de grandes espéran-

ces. Déclaré roi d'Espagne, à tainebleau, le 16 novembre il fut proclamé à Madrid, le même mois. A son passage par il reçut l'hommage de l'évêq Pampelune, et d'un grand nc de seigneurs espagnols. Son pr acte de souveraineté fut un t gnage de reconnaissance env cardinal Porto-Carrero, à qui i redevable, en quelque sorte, couronne : il en fit son minist nomma vice-roi de Catalogne, veu de ce prélat. Il confirma teur de Bavière dans le gouvern général des Pays-Bas. Philippe entrée à Madrid, le 14 avril et fut reçu avec des démonstr de joie par les uns, et des sig mécontentement par les autre Catalans, jaloux de leur liber montraient les plus opposés à l velle dynastie : ils étaient e de même que les Aragonais, chés au parti de la maison d' che, que dirigeaient plusieurs d'Espagne. Les mesures vigou de Porto-Carrero déjouèrent intrigues; et Philippe reçut l' ble nouvelle que son autorité été reconnue dans les Pays-Bas le Milanez et dans le royaume ples. L'affabilité et le maintien vé de ce prince, firent une he impression sur un peuple fati gouvernement désastreux de s décesseur; et ces précieuses q lui captivèrent une partie de mêmes qui s'étaient opposé force à son avénement. Ap court séjour à Madrid, il fit un ge dans les provinces espag et alla présider les états de la logne. Là il augmenta les pri de la province, qui lui vota gratuit de quatre millions cir mille livres. Pendant son s

lone, un exemple de sa justi-
de sa clémence lui donna des
à l'estime et à l'amour de ses
. Un officier des douanes ayant
et visité les bagages du fils
: de Medina-Sidonia, l'un des
ns grands d'Espagne, s'était
té de sa fonction avec beau-
le zèle. Le jeune homme, fier
rang, et indigné de la défiance
montrait à son égard, oublia
pect qu'on doit aux lois, et
l'officier à la tête, d'un coup
L. Le coupable fut arrêté par
de Porto-Carrero. Cependant
inal expédia au roi un cour-
our l'instruire de cette affaire
qu'elle transpirât. Le duc de
a-Sidonia était avec Philip-
Barcelone. Le roi le fit venir,
dit : « Un jeune homme, fils
ne personne d'une très-hau-
alité, a tué un officier pour
ir fait son devoir, et même au
ment où cet officier exerçait
fonctions. Quel châtiment doit
être infligé? » Le duc répondit,
quelques réflexions, que la gra-
le la faute exigeait que le jeune
me fût relégué dans une prison
le reste de ses jours, et que le
se chargeât de pourvoir aux be-
de la famille du décédé. « Vous
ez parle en cette occasion, dit
ilippe, comme un roi; je dois
ger en père. Le criminel est vo-
fils; envoyez-le dans un de vos
iteaux, pour réfléchir sur l'é-
rmité de son crime. Quant à la
mille du décédé, je maintiens
tre jugement. » Le duc se jeta
pieds du roi, et lui témoigna la
vive reconnaissance : jamais
rait de générosité ne s'effaça de
cœur. Philippe se concilia encore
ction de ses sujets par quelques
s d'une administration éclairée
et paternelle. Il diminua le nombre des offices superflus dans le civil et dans le militaire; il modéra les dépenses de sa maison, et abolit plusieurs places inutiles. Une mesure de Philippe, imprudente peut-être, effaroucha la noblesse d'Espagne: ce fut l'ordonnance portant que les pairs de France qui l'avaient accompagné, jouiraient du même rang et des mêmes avantages que les grands d'Espagne. Cependant les mécontents gardèrent le silence; et le trône du nouveau monarque parut établi sur une base solide. Ce prince épousa la princesse Louise, fille du duc de Savoie (*Voyez* Louville, XXV, 284, et Phelyppeaux). L'Angleterre, le Portugal, la Hollande, la Savoie et la Bavière, reconnurent d'abord son autorité; mais bientôt une partie de l'Europe arma contre lui, par la crainte et la jalousie qu'avait inspirées Louis XIV. L'empereur Léopold, voulant soutenir l'archiduc Charles, son fils, contre Philippe, se ligua avec l'Angleterre et la Hollande. Le Portugal, le roi de Prusse, et ensuite le duc de Savoie, à qui son gendre avait ôté le commandement général de l'armée, se joignirent à cette ligue contre la France et l'Espagne, par le traité connu sous le nom de la *grande alliance*. Le commencement de cette guerre cruelle fut mêlé de succès et de revers. Philippe entreprit, contre l'avis de son grand-père (Louis XIV), et du cardinal Porto-Carrero, un voyage en Italie, où sa générosité lui gagna tous les cœurs, surtout des habitants de Naples, qui lui firent don de sept cent mille ducats. L'empereur avait fait passer en Italie une armée commandée par le prince Eugène, qui venait de battre à Carpi et à Chiari les troupes françaises, espagnoles et italien-

nes. Philippe passant à Gènes, traversa le Milanez, et alla joindre l'armée française. Il fut présent à la bataille de Luzara, livrée le 15 août 1702. Les dispositions de la bataille et le succès de ses armes doivent sans doute être attribués au duc de Vendôme : cependant le monarque anima ses troupes par son exemple. Ce prince espérait chasser les Impériaux de l'Italie ; mais les alliés menaçant déjà l'Espagne, il se hâta de retourner à Madrid. Les Anglais et les Hollandais venaient d'attaquer l'Andalousie, tandis que le duc d'Ormond portait ses armes dans la Galice. Sa flotte, composée de quatre-vingts vaisseaux, enleva, dans le port de Vigo, vingt-trois vaisseaux français et espagnols, qui accompagnaient les galions venant du Mexique. Les Anglais firent là un butin de plus de douze millions (*V.* Ormond et Renau) ; et la marine espagnole fut, dès ce moment, anéantie. Vers ce temps là, Philippe ayant ôté sa faveur au cardinal Porto-Carrero et à don Manuel Arias, le crédit passa au cardinal d'Estrées, et plus particulièrement à la princesse des Ursins, qui s'était emparée de l'esprit du roi et de la reine. Un Français, M. Orri, fut chargé de l'administration des finances. On se battait déjà depuis trois ans en Europe pour la succession d'Espagne, lorsque l'archiduc Charles partit d'Angleterre, en 1704, pour aller soutenir dans la péninsule ses droits à la couronne : il débarqua en Portugal. Philippe, à qui la France venait de fournir vingt mille hommes, sous les ordres du maréchal de Berwick, lève un grand nombre de milices, et s'avance vers la frontière de Portugal, où il fait la conquête de plusieurs places, entre autres de la forteresse de Portalègre ; il bat, en plu rencontres, les Portugais. La anglaise, sortie du port de Li ne, s'était présentée devant I lone et devant Cadix, où l'arc avait des intelligences ; mais ce places furent préservées par l meté de leur gouverneur. La f conduisit les alliés devant Gib qui, mal pourvu, se rendit à l mière attaque. Philippe, à de prises, échoua dans ses ten pour reprendre cette place i tante. Ayant partagé son arn fut trop faible, la campagne s te (1705), pour résister aux et il perdit ses conquêtes en tugal. Les revers augmentai nombre des mécontents ; Ph perdait tous les jours de sa larité : on découvrit ou feig découvrir une conspiration t à s'emparer de sa personne ai de la reine ; et le marquis de L en fut la victime. La jalous grands augmenta, lorsqu'on s'entourer de gardes : ils se pl rent de ne pouvoir plus appr librement de leur souverain, qu'il donnait la préférence à se patriotes sur ses sujets. Les rè l'état étaient flottantes dans les des ministres, qui se succé suivant les caprices de la pri des Ursins, dont la faveur et dit étaient immenses. Ces cl ments fréquents ralentissaient l paratifs nécessaires pour rep les ennemis de l'Espagne. L' duc, embarqué sur une flot glaise, avec une armée expéd naire, se montre d'abord côtes du royaume de Valenc se déclare en sa faveur, en 1 son arrivée en Catalogne, des t lui livrent les forteresses de Lé de Tortose. Barcelone est fo

lerset l'archiduc y est proclamé
y reçut les ambassadeurs des
ces alliées, et bientôt toute la
gne, les royaumes d'Aragon et
nce, suivirent son parti. Phi-
animé de l'espoir de terminer
re par la captivité de son com-
r, pressa le siége de Barce-
rec la plus grande ardeur.
fortune paraissait lui sou-
quand les flottes combinées
terre et de Hollande parurent.
sternation se répandit dans
nee ; l'escadre française, trop
ire, crut devoir s'éloigner ;
lippe fut obligé de se retirer
recipitation à Perpignan : de là
a en Espagne par la Navarre.
apse de soleil accrut encore,
, la terreur de ses soldats ; et
raite fut désastreuse. Dans le
nt où l'adversité semblait l'ac-
, il montra un courage héroï-
Le maréchal de Tessé l'ayant
é d'aller à Versailles, pour y
er avec Louis XIV, il répon-
rec fermeté qu'il ne reverrait
s Paris, et qu'il voulait régner
rir en Espagne : il rentra dans
pitale, alors remplie de trou-
Cependant, à la nouvelle de
route, une armée nombreuse,
osée de Portugais et d'Anglais,
nandés par Gallway et Las Mi-
as arrança, en 1706, vers Madrid;
Philippe, qui ne pouvait espérer de
fendre, fut contraint de quitter
pitale, et se dirigea vers Bur-
vec une armée peu nombreuse,
ible. Les Castillans, dans sa
e, montrèrent un grand atta-
pour leur nouveau souve-
Il leur donna sa parole d'hon-
de ne pas abandonner l'Espagne,
'il lui resterait un escadron
valerie. On lui proposa, dans
extrémité, de se joindre aux en-
nemis de la France, qui lui laisse-
raient à ce prix l'Espagne et l'Amé-
rique. « Non, dit Philippe avec in-
» dignation, je ne tirerai jamais l'é-
» pée contre une nation à qui, après
» Dieu, je dois le trône. » On l'avait
aussi engagé à se retirer en Amé-
rique : mais les affaires changèrent de
face. Le duc de Berwick profita de
l'imprudence des ennemis qui, amol-
lis par les plaisirs de la capitale, lui
laissaient les moyens d'intercepter
leurs convois : ils évacuèrent Madrid
à son approche, et Philippe y rentra
peu après aux acclamations de la
multitude. Le 25 avril 1707, se
donna la bataille d'Almanza, gagnée
par Berwick sur les troupes con-
fédérées, et qui rétablit les affaires
de Philippe. Ce fut le lendemain
de cette bataille, que le duc d'Or-
léans arriva en Espagne, avec l'es-
poir d'être plus heureux qu'en Italie.
Il prit le commandement de l'armée
française, et réduisit sous la domi-
nation de Philippe les royaumes de
Valence et d'Aragon ; il pénétra mê-
me jusqu'en Catalogne, et la forte-
resse de Lérida se rendit à ses armes.
Des intrigues de cour le forcèrent de
quitter l'Espagne (*V.* Orléans,
XXXII, 169). Le 25 août de la
même année, la naissance d'un prin-
ce, qui assurait la stabilité de la suc-
cession au trône, combla de joie les
Castillans. La guerre se compliquait
cependant ; et, malgré les succès des
alliés contre Louis XIV, succès qui
affaiblissaient les moyens de la mai-
son de Bourbon, elle ne se soutenait
pas sans gloire. Philippe, pendant
la campagne de 1708, perdit la Sar-
daigne et Port-Mahon ; soumit Tor-
tose, et, dans le royaume de Valen-
ce, Denia et Alicante. Mais Louis
XIV, accablé par ses revers, se vit
dans la dure nécessité de demander

la paix à ses ennemis et à ceux de Philippe. Ils exigeaient qu'il les aidât à détrôner son petit-fils, et ce fut alors qu'il prononça ces paroles remarquables: « Puisqu'on veut que je » continue la guerre, j'aime mieux la » faire à mes ennemis qu'à mes en- » fants. » Le courage de Philippe avait paru l'abandonner; mais, ranimé par la reine, il reprit bientôt de plus nobles sentiments, et se montra digne de régner. Ses sujets, ayant joint leurs instances à celles de leur souverain, obtinrent de Louis XIV qu'il leur envoyât le duc de Vendôme; et bientôt l'arrivée de ce général, à la tête de trois mille hommes, rendit le courage aux Espagnols. Philippe remporta, le 10 décembre 1710, à Villa-Viciosa, une grande victoire, qui fut suivie d'autres succès. Ces heureux événements, et surtout la mort de l'empereur Joseph Ier., et l'élévation de l'archiduc Charles, son frère, à l'empire, donnèrent lieu à des négociations; et la paix fut enfin conclue à Utrecht, le 11 avril 1713, entre Philippe et les alliés. Par cette paix, la couronne d'Espagne fut assurée à Philippe V, et à sa postérité masculine. Mais il fut obligé de céder une partie de la monarchie espagnole, telle que les Pays-Bas, et ses possessions en Italie. Cependant il lui fallut faire encore la guerre à ceux de ses sujets qui persistaient dans la révolte; et le royaume ne fut entièrement pacifié et soumis qu'après la prise de Barcelone, en 1714, et celle de Maïorque. La reine étant morte, en 1714, à l'âge de vingt-cinq ans, Philippe en fut inconsolable, et ne voulut plus habiter l'Escurial. Il se retira dans le palais du duc de Medina-Celi. La princesse des Ursins fut seule admise à partager la retraite du monarque, et s'éleva pour lors à un t de faveur, qu'elle conçut l'es de monter sur le trône. Philip cupa, lorsque sa douleur fut à rétablir ses finances, et O ministre, y réussit en parti portant aussi ses projets de sur les autres branches de l'a tration, il révolta la nation, cita contre lui le tribunal de sition, qui balançait alors le souverain. Philippe ne tard se remarier avec Élisabeth princesse héréditaire de Par par son esprit élevé et cultiv ses talents, a mérité une pl tinguée parmi les reines cél l'Espagne (*V.* Elisabeth 62). Ce mariage fut ménagé meux Alberoni, et par la prin Ursins elle-même, qui lui dut heurs (*V.* Ursins). Albéroni premier ministre, forma aus plans gigantesques pour fair l'Espagne le premier rôle en Il voulut d'abord la faire re possession des états d'Italie son conseil, Philippe ord armement pour reprendre Sardaigne, qui était occu l'empereur: car l'état de gue toujours censé existant entr reur et l'Espagne. Le cabine drid vit avec un secret dépl la France et l'Angleterre, naient de conclure avec la E le traité de triple alliance, prétendissent l'empêcher d' tre l'empereur. Albéroni, rétabli l'autorité du roi dan vernement, ne fut point a les obstacles; il s'empara d daigne, et fit ordonner un a encore plus considérable vahir la Sicile, qui était partage à la maison de Sav les Anglais, jaloux de la m

e, arment une escadre nom-
, attaquent la flotte de l'Espa-
la hauteur de Syracuse, en
et lui enlèvent vingt-cinq
aux. Les Espagnols perdent
re six mille hommes dans le
t. Le ministre de Philippe V
oursuivit pas avec moins d'ar-
l'exécution de ses projets. Il
me au marquis de Lède de pres-
conquête de la Sicile; et les Es-
ls, secondés par les habitants,
t, le 15 octobre, à Milazzo, un
de huit mille Impériaux. Ce-
nt on découvrait en France la
iration formée par Albéroni,
enlever la régence au duc d'Or-
, et la faire donner, par les
de la nation, à Philippe V; et
ure projet du ministère espa-
, pour rétablir la maison des
rts sur le trône d'Angleterre.
la flotte destinée à y porter
etendant, fut dispersée; et,
on côté, le régent sut préve-
les desseins des conjurés. Une
e française, commandée par
arechal de Berwick, se diri-
ssitôt vers les Pyrénées. Bien-
le roi d'Espagne s'avance, à
te d'une armée, jusque dans la
aye; la reine et Albéroni sui-
nt aussi, chacun à la tête d'un
chement. L'Europe regardait
me simulée, ou envisageait com-
me guerre civile, cette querelle
e deux rois d'une même maison,
tre deux peuples unis par tant
ances et par des intérêts com-
s. Cependant les Français firent
nquête de Fontarabie, de Saint-
astien et du château d'Urgel,
ant les magasins des villes et
vaisseaux de guerre encore sur
antiers. De leur côté, les An-
s s'emparent du port de Vigo, et
nent six vaisseaux. Ces revers
indisposèrent le roi contre son ministre. Pressé par les forces réunies des confédérés, il demanda la paix, et l'obtint avec la condition de le renvoyer : Albéroni fut sacrifié au salut de l'état, et retourna en Italie. Philippe accéda, en 1720, au traité de la Triple-Alliance; fit évacuer la Sicile, et abandonna ses intérêts au duc d'Orléans, régent de France. La tranquillité semblait entièrement rétablie en Espagne; mais les Maures faisaient un grand armement en Afrique, pour venir fondre sur l'Andalousie; ils assiégeaient Ceuta depuis vingt-six ans, et c'est le siége le plus long dont parle l'histoire moderne. Le marquis de Lède les contraignit de le lever (*V.* Muley, XXX, 378). Philippe, délivré des agitations de la guerre, n'en fut pas plus heureux. Le gouvernement intérieur de l'Espagne exigeait les mesures les plus efficaces; et ce prince ne se sentait pas capable d'achever son ouvrage. Naturellement enclin à la mélancolie, succombant sous le poids des affaires, il était quelquefois six mois sans quitter le lit, quoiqu'il ne fût pas malade. Il vivait dans des inquiétudes continuelles, et se croyait même près du tombeau. Cependant, malgré l'égarement apparent de son esprit, il conserva une mémoire sûre, et refusa un jour de signer une requête qu'on lui présenta, en disant : « Il y a un » an que je l'ai rejetée. » L'idée lui vint de vivre enfin paisible, et d'abdiquer. Vingt-trois ans d'un règne agité, des troubles extérieurs et des commotions intérieures, l'avaient désabusé des grandeurs. Les sollicitations de la reine, sa seconde femme, suspendirent quelque temps l'exécution de son projet : mais sa mélancolie reprit le dessus; et il ab-

diqua, en 1724, en faveur de son fils Louis, dans la vingt-quatrième année de son règne et dans la quarantième de son âge. Il choisit pour retraite le magnifique palais de Saint-Ildefonse (ou *la Granja*), qu'il avait fait construire à l'imitation de Versailles. Là il vivait, avec la reine, dans l'inaction la plus complète. La perte de son fils l'en arracha. Ce jeune prince, mort à dix-sept ans, après sept mois de règne (*V.* Louis, XXV, 242), emporta les regrets de son peuple; et le père, consterné, reprit les rênes du gouvernement. Il convoqua les cortès, et fit reconnaître son fils Ferdinand, prince des Asturies. Ce fut dans ce temps-là que Riperda, hollandais, attiré à la cour de Madrid, comme directeur-général des manufactures, entreprit de ménager la paix entre l'Empire et l'Espagne. Il se rend à Vienne, s'y tient caché dans un faubourg; et, par la médiation du prince Eugène, il fait réussir le traité que les plus grands politiques avaient inutilement tenté de conclure depuis treize ans. Ce traité fut signé le 30 avril 1725. Philippe renonça aux royaumes de Naples et de Sicile, aux Pays-Bas, et au Milanez; et l'empereur, à l'Espagne et aux Indes. On confirma la loi de Philippe, qui exclut de la royauté les filles, tant qu'il y aurait des mâles issus de lui, et la pragmatique sanction par laquelle Charles VI appelait à la succession indivisible de son état, l'aînée de ses filles. Philippe V fit un traité d'union avec l'Empire et la Russie; et Louis XV se ligua avec l'Angleterre et la Prusse. Riperda, comblé de gloire par le traité de Vienen, fut élevé à la plus haute faveur; mais bientôt le poids des affaires l'accabla. Il excita le mécontentement des Espagnols, et sa grace suivit de près son élév elle rendit la tranquillité à Ph La guerre momentanée qu'av casionnée le siége de Gibralta trepris par son ordre, fut de durée; et ce prince consentit tiers à la médiation du cardi Fleury, premier ministre de XV. En 1729, l'Espagne et l tugal s'unirent par une double ce entre les infants et les h des deux monarchies. Philip essaya (en 1732), de porter en A la gloire des armes espagnol Maures s'étaient armés de no une victoire, remportée sur e obligea de se désister de leurs p tions. Le roi reçut cette he nouvelle avec d'autant plus qu'une autre guerre allait éclat cour de Madrid ne pouvait se d ser d'agir de concert avec se pour maintenir la couronne d gne à Stanislas, beau-père de XV. Philippe, après avoir fait roi de Sardaigne un traité de li fensive et offensive, sut y en le roi de France, et l'engager ter, de concert, la guerre d états de l'empereur en Itali France unit ses troupes à cel roi de Sardaigne, tandis que l gne envoyait en Italie trente hommes, sous les ordres du de Montemar. L'infant don conduisit cette armée à la co du royaume de Naples, où il fu moins comme un conquérant comme un souverain. Philip déclara son fils roi de Naples prince fut couronné par les N tains, transportés de joie d'o un monarque particulier. La Si reconnut. Le traité de Vienne, le 18 novembre 1736, confirm la maison de Bourbon d'Espag

sion de Naples et de la Sicile. is que Philippe eut repris le re, non-seulement il parut agir le bonheur de son peuple, ncore il prit une part plus ac- ux entreprises de ses alliés ; specter le nom espagnol, des s, contre lesquels il entreprit rre, quelquefois avec avantage, protéger le commerce de son Il reprit les armes, en 1739, ort de l'empereur Charles VI, la guerre pour la succession riche, faisant valoir ses préten- ur la Hongrie et la Bohème : é du duc de Modène et du roi ples, il essaya de profiter des stances pour s'agrandir dans mbardie. Il n'eut pas la conso- de voir la fin de cette guerrre, git de concert avec la France. rut le 9 juillet 1746, âgé de te-trois ans, après un règne rante-six, règne rempli d'é- ents divers, et où ce prince ra souvent beaucoup de capa- et même de la valeur person-

Philippe V fut vivement re- de ses sujets ; car, malgré résolutions, sa dévotion mal e, et sa facilité à se laisser rner, surtout par Elisabeth se, qui conserva son influence u jusqu'à sa mort, sa candeur, té et son esprit de justice nnaient réellement des droits egrets des Espagnols. En géné- on peut dire, à sa louange, travailla pour la prospérité de ujets, et qu'il mit beaucoup rsévérance à leur procurer la nilité et à les enrichir. Il vou- les lois du royaume fus- bservées, et que la justice fût e. Sa modération et sa pru- sont incontestables ; mais on ut nier que dans quelques cir- constances importantes, il ne se soit abandonné à une faiblesse et à un abattement funestes. Il a laissé des monuments de sa piété et de son amour pour les sciences. Il fonda un monastère pour trente dames nobles qu'on y reçut sans dot, ainsi qu'un séminaire destiné à l'éducation des nobles ; il rétablit la discipline militaire, et créa une marine ; il institua une académie à Madrid, pour perfectionner la langue nationale enfin, il protégea l'industrie, et encouragea même les etrangers à venir s'établir en Espagne. Il aimait réellement l'état ; et, avec plus de fermeté, il se serait épargné des démarches dont il eut à se repentir. Quoiqu'il ait eu à soutenir de longues guerres au-dedans et au-dehors, et qu'il eût trouvé la monarchie dans une sorte de décadence, on peut dire que l'état de l'Espagne n'empira point sous son règne : elle acquit au contraire de la gloire et de la puissance. Philippe fit pour la prospérité de ce royaume, tout ce qu'on pouvait en attendre ; enfin l'on ne peut douter que son élévation au trône n'ait été un événement heureux pour la monarchie. Si les Espagnols ont regretté qu'un prince tel que lui n'ait pas hérité de la couronne dans l'état florissant où elle passa sur la tête de Philippe II, peut-être que le mérite de Philippe V eût moins éclaté, puisqu'il n'aurait pas eu les occasions de mériter le surnom de *Courageux*, qui lui fut justement décerné, et confirmé par l'attachement de ses fidèles sujets et par l'histoire elle-même, Les lettres de Mme. de Bavière (*V.* Charlotte-Elisabeth) nous apprennent que ce prince était bossu, mais de bonne mine, très-affable, parlant peu, mais représentant mieux que ses frères ; très-religieux et d'un

excellent caractère. Son Éloge, par don Joseph de Viéra y Clavijo, remporta le premier prix d'éloquence à l'académie espagnole, en 1779; il a été traduit en français par Bongars, Paris, 1780, in-8°. Les *Mémoires pour servir à l'histoire d'Espagne sous Philippe V*, par le marquis de Saint-Philippe, ont aussi été traduits en français (par Maudave), Amsterdam, 1756, 4 vol. in-12.

B—P.

PHILIPPE Ier., comte et duc de Bourgogne, fut appelé *de Rouvre*, du lieu de sa naissance, près de Dijon : il était petit-fils d'Eudes IV (*V.* EUDES, XIII, 466); et avait dès l'âge de dix-huit mois, succédé, à Jeanne, son aïeule, dans les comtés de Bourgogne et d'Artois. Il eut pour tutrice Jeanne de Boulogne sa mère, et remplaça, en 1350, son aïeul, dans le duché de Bourgogne. Pendant sa minorité, les états du duché furent très-favorables au roi Jean, qui avait épousé la mère du jeune duc; il en obtint des secours d'hommes et d'argent contre les Anglais : mais les Bourguignons ne souffrirent pas que le roi de France donnât atteinte à leurs priviléges; et dans les états tenus à Châtillon-sur-Seine, en 1353, les trois ordres s'opposèrent vivement à l'introduction de la gabelle. Les suites de la funeste bataille de Poitiers, où le roi Jean devint prisonnier des Anglais, se firent cruellement sentir en Bourgogne. Ces fiers vainqueurs, s'étant répandus dans le duché, brûlèrent Châtillon-sur-Seine, saccagèrent les villes de Tonnerre et d'Auxerre, et, pénétrant jusqu'à Flavigni, menacèrent la capitale même. La reine, mère du jeune duc, assembla les trois ordres à Beaune. Il leur fallut, pour délivrer la Bourgogne, composer avec les Anglais : de mille moutons d'or (plus d millions tournois) furent le leur retraite, qu'ils accordè 10 mars 1360, par le traité c lon. Les Bourguignons, n'ét en état de compléter cette s envoyèrent des nobles et de geois en Angleterre, comme Durant ces troubles, la régen marié le jeune duc, son fils, âgé de douze ans, avec Mar fille et héritière de Louis cc Flandre. Philippe, déclaré n la mort de sa mère, prit le nement du duché, à l'âge d ans. Il lui avait également dans le comté d'Auvergne, trouvait, par la réunion de domaines, en état de figure les principaux souverains de pe : mais la jouissance de cet de prospérité dura peu. C mourut, en novembre 1361 après avoir été déclaré majeu ce court espace, il montra d nations nobles, et un excelle rel. En lui finit la première l royale qui avait régné en Bo pendant 330 ans, depuis R France. Après sa mort, tr tendants, qui descendaient d sœurs, filles du duc Robert présentèrent pour lui succé voir : le roi de Navarre (le-Mauvais, le roi de Fra Édouard, comte de Bar. Ma Jean précédait d'un degré s compétiteurs, étant petit-fil même duc Robert. Ce fut le tre qu'on fit valoir en sa fav malgré l'opposition du roi varre, le duché de Bourgo réuni à la couronne, dont été détaché sur la fin du siècle, par Hugues-Capet, en de Henri, son frère. Les co

gne et d'Artois, séparés de
m du duché de Bourgogne,
dévolus, par le même droit, et
mme opposition, à Marguerite
mee, fille du roi Philippe-le-
, et veuve du comte de Flan-
. La réunion du duché de Bour-
e à la couronne fut courte; et
peut voir, dans l'article qui
combien la nouvelle sépara-
, faite par le roi Jean lui-même,
veur de son quatrième fils, fut
ritique et malheureuse. B—P.

HILIPPE-LE-HARDI, duc de
rogne, 4e. fils du roi Jean et de
ne de Luxembourg, naquit en
2; il avait à peine 15 ans, lors-
l combattit près de son père, à la
ille de Poitiers, avec une vigueur
n n'aurait pas dû attendre de la
lesse de son âge : il détourna les
p dirigés contre le roi, et fut bles-
n s'acquittant de ce noble devoir.
e fait prisonnier, ainsi que son
e; mais la valeur qu'il montra
s cette journée, lui mérita le sur-
n de *Hardi*. Emmené à Londres
c le roi Jean, sa fierté ne se démentit
e : voyant, dans un repas, l'échan-
, du roi d'Angleterre servir son
itre avant le roi de France, il lui
na, dit-on, un soufflet, pour le
er d'avoir préféré le vassal au
rain. L'attachement qu'il témoi-
a à son père en toute occasion
ant rendu extrêmement cher à
prince, il ne tarda pas à re-
ir des marques de sa prédi-
on. Le comté de Touraine, éri-
en duché, lui fut donné à son
er; et trois ans après, quoique
e eût irrévocablement réuni la
rogne au domaine de la cou-
ne, il investit ce fils chéri, du du-
de Bourgogne, *pour lui et pour*
oirs, et le déclara premier pair
France, prérogative qui ne fut pas
une des moindres causes de la jalou-
sie de ses frères. Après la mort de
Jean, son successeur Charles V
ratifia la donation faite à Philippe
son frère, qui, remettant au roi le
duché de Touraine, lui fit hommage
pour celui de Bourgogne, dont il
prit le titre. Ce ne fut toutefois qu'a-
près avoir combattu les Anglais dans
la Beauce, et les avoir chassés de
la Bourgogne même, qu'il fit son en-
trée solennelle à Dijon, le 26 no-
vembre 1364. Cinq après, il épousa
Marguerite de Flandre, vainement
recherchée par le roi d'Angleterre
pour le prince de Galles son fils. La
guerre était alors déclarée entre l'An-
gleterre et la France. Philippe ar-
rêta les progrès du duc de Lancastre,
qui venait de faire une descente à
Calais; mais forcé, par les ordres du
roi, de se borner à une guerre défen-
sive, sans pouvoir livrer bataille, il
perdit patience, et se retira dans ses
états. En 1375, il alla visiter, selon la
coutume du temps, l'église de Saint-
Jacques en Galice, et parcourut en-
suite l'Espagne. Henri II, roi de
Castille, le reçut à Séville avec de
grands honneurs, et lui fit de riches
présents. Le comte de Flandre étant
mort en 1384, Marguerite, sa fille
et son héritière, lui succéda avec son
époux dans les comtés de Bourgogne
et de Flandre, d'Artois, de Réthel
et de Nevers; tous deux en prirent
possession dans le mois de mai de la
même année : ainsi l'une et l'autre
Bourgogne furent alors réunies sous
la domination du même prince; et
Philippe se vit élevé au rang des
plus puissants souverains de l'Euro-
pe. Il est à remarquer toutefois que
la duchesse Marguerite conserva,
tant qu'elle vécut, son sceau par-
ticulier et sa secrétairerie d'état; et
que tous les actes furent faits en son

nom dans les domaines dont elle était propriétaire. Cependant, les Gantois, soutenus par l'Angleterre, persévéraient dans leur révolte. Philippe les ramena au parti de la soumission par la voie de la douceur; et par cette sage conduite, la Flandre demeura tranquille jusqu'à sa mort. Attentif à rendre la justice à ses peuples, Philippe institua une chambre des comptes à Dijon, et une autre à Lille, sur le modèle de celle de Paris. Charles V, en mourant, lui confia une partie de l'autorité, conjointement avec le duc de Berri, son frère, afin de balancer le pouvoir du duc d'Anjou, nommé régent du royaume. Tout annonçait déjà les troubles qu'allait exciter entre ces princes l'ambition de gouverner la France. Des trois frères de Charles, le duc de Bourgogne possédait sans contredit les qualités les plus brillantes et les plus estimables: né avec de l'ambition, mais généreux et magnifique, son affabilité et la noblesse de ses manières lui gagnaient tous les cœurs. Toutefois l'excessive autorité qu'il s'attribua, ne pouvait manquer d'exciter la jalousie secrète des courtisans qui composaient le conseil de Charles VI: aussi le jeune roi déclara-t-il bientôt qu'il voulait gouverner par lui-même. Alors le duc de Bourgogne se retira dans les terres de son apanage. En 1392, il assembla des troupes, et se mit à leur tête pour aller joindre Charles VI, qui portait la guerre en Bretagne. L'accident arrivé au roi, dans ce voyage, l'ayant mis hors d'état de gouverner le royaume, le duc de Bourgogne, de concert avec le duc de Berri, reprit le gouvernement de l'état. Ils montrèrent peu de modération et disputèrent l'autorité, non au roi qui n'était plus qu'un fantôme, mais au duc d'Orléans, son neve dant Philippe avait acqui une supériorité décidée s vaux: étendue de domain tation dans les armes et da faires, génie, fortune, s tout semblait concourir à élévation de ce prince et des Au milieu des désordres et gues de la cour, occasion maladie du roi, le duc de B témoignait le desir d'assur quillité par une paix solide gleterre, autant pour sou particulier que pour le bien me. Souverain de la Fland rêt de ses sujets exigeait procurât une communicat avec l'Angleterre, qui fou plupart des matériaux né leurs manufactures: il obti rogation de trève pour q mais bientôt le duc d'Orléa val, secondé par la reine, du gouvernement pendant que Philippe fit dans ses éta dre: son ressentiment ne c de bornes; il caressa le p le peuple de Paris, et rass troupes. Les Orléanais et guignons inondèrent les e la capitale; et tout annonça reurs d'une guerre civile la reine se rendit médiatri vint à calmer la fureur des s'agissait cependant de pr qui des deux rivaux serai pouvoir. L'âge du duc d gne, sa longue expérience tation et plus encore sa p déterminèrent en sa faveu cida qu'il aurait le gouve toutes les fois que le roi sera Tel fut le prélude des ini divisèrent, depuis, les m Bourgogne et d'Orléans, e heurs que leur ambition r

rait à la France. Philippe touché
aux que le schisme d'Aviguon
t dans l'Église, alla trouver le
Benoît XIII dans cette ville,
engager à y mettre fin par une
sion volontaire. En revenant, il
Lyon les ambassadeurs de Sigis-
roi de Hongrie, qui venaient im-
r son secours contre les Turcs:
l'implorèrent pas en vain. L'an-
ivante il fit partir pour la Hon-
on fils Jean, avec la fleur de
blesse des deux Bourgognes. On
voir dans l'article de ce prince
J, 466), quel fut le résultat
reux de cette expédition loin-
Les Anglais irrités des entre-
s du comte de Saint-Pol, allié de
ison de Bourgogne, ayant atta-
les vaisseaux flamands et inter-
pu le commerce, Philippe quitta
r de France pour prévenir une
re qui aurait ruiné les manufac-
s de Flandre; il fut surpris en
e par une maladie qui l'obligea
'arrêter à Bruxelles: s'étant fait
porter à Halle, il y mourut, le 27
1404, âgé de soixante-trois ans.
rage, prudence, pureté de mœurs,
chement à la religion; telles fu-
les qualités réunies dans la per-
e de ce prince, qui fut également
père, bon époux, ami fidèle. Son
ion peut être justifiée; car il fut
ien de la France, et se montra
digne de la gouverner que ses
et ses rivaux: mais on ne peut
ser aussi facilement son excessi-
prodigalité, et son amour pour
e; ses revenus immenses et ses
nes mêmes ne purent y suffire,
mourut insolvable. Un emprunt
ecessaire pour les frais de ses
railles. Une foule de créanciers
et vendit publiquement les meu-
de celui qui porta la puissance
bourgogne au-delà de ce qu'elle
avait été, non-seulement sous ses premiers ducs, mais même sous ses anciens rois. Les conquêtes et les alliances des princes de cette seconde race rendirent leur maison l'une des plus puissantes de l'Europe: peu de souverains les égalèrent en pouvoir; et tous leur furent inférieurs en richesses. Philippe avait choisi pour lieu de sa sépulture la chartreuse de Dijon, dont il était le fondateur; il y fut inhumé, revêtu de l'habit religieux: c'était la dévotion du siècle. Son cœur fut porté à Saint-Denis, dans le tombeau des rois ses aïeux. Il eut cinq fils et quatre filles, de son mariage avec Marguerite de Flandre, qui le suivit au tombeau un an après. Jean *Sans-Peur*, son fils aîné, lui succéda (*V.* XXI, 466). B—P.

PHILIPPE-LE-BON, duc de Bourgogne, l'un des plus puissants princes du quinzième siècle, était fils de Jean *Sans-Peur* et de Marguerite de Bavière. Né à Dijon, en 1396, et élevé à Gand par sa mère, loin des excès qu'entraîna la rivalité de sa famille avec la maison d'Orléans, il avait vingt-trois ans lorsqu'il apprit que son père venait d'être assassiné à Montereau, sous les yeux du Dauphin, dont le jeune prince avait épousé la sœur. Les cris de vengeance qui remplissaient le royaume furent répétés dans son conseil. Pressé par sa noblesse et par les députations qu'il recevait de toutes parts, sollicité par la reine (*Voy.* ISABELLE de Bavière), le nouveau duc se hâte d'offrir son alliance à Henri V, trop habile pour ne pas s'emparer de sa douleur. Malgré les nobles remontrances d'un religieux (P. Floure), qui, chargé de l'oraison funèbre de Jean-Sans-Peur, prêcha hautement le pardon des injures, la perte du Dauphin fut réso-

lue dans Arras, entre Philippe et le roi d'Angleterre, et bientôt après jurée à Troyes par toute la cour. Les communes de France, la plupart consultées d'avance sur les préliminaires d'un traité qui les livrait à une domination étrangère, le reçoivent avec enthousiasme : l'université, le parlement, les états-généraux, souscrivent à l'envi au renversement de la loi salique. Seul héritier des domaines et de la popularité de son père, Philippe soumet toutes les villes, qui se rencontrent sur son passage, joint ses troupes aux Anglais, emporte Montereau, où il s'empresse de rendre au duc Jean les honneurs funèbres, et fait son entrée à Paris, à côté de Henri V, après l'avoir aidé à réduire Melun, qui était défendu par le brave Barbazan. Quelque temps après, il investit Saint-Riquier, sur la Somme, alors l'une des plus fortes places de Picardie. Saintrailles se présente pour la délivrer. Philippe le fait prisonnier de sa propre main, se fait armer chevalier sur le champ de bataille, et sa bravoure décide la victoire et la reddition de la ville. Après la mort de Henri V, il refusa la régence, qui fut déférée au duc de Bedford; mais le mariage de ce prince avec Anne de Bourgogne unit encore plus étroitement Philippe aux intérêts de l'Angleterre. Un événement difficile à prévoir vint l'éclairer sur les suites de cette union. Jacqueline de Bavière, sa cousine, mariée au duc de Brabant, et la plus riche héritière de l'Europe, venait d'épouser publiquement le duc de Glocester, régent de la Grande-Bretagne; et, pendant que Toulongeon, maréchal de Bourgogne, battait à Crevant les meilleurs généraux de Charles VII, le prince anglais levait une armée pour dépouiller le Brabant, cousin-germain de l pe, comme sa femme. Toute blesse bourguignone abandon ford pour marcher contre l'u teur. Philippe le chasse du Ha poursuit Jacqueline en Hol remporte plusieurs victoires Anglais, et soumet tout le pa nu depuis sous le nom de *Pro unies*. Cependant la ville d'O près de tomber au pouvoir d glais, offrait de se mettre e mains du duc de Bourgogne proposition, appuyée par l repoussée sans ménagement p ford, rendit leur refroidissem blic. Après la délivrance d'O les troupes royales marchè Reims : les lieutenants de Ph sans doute par ses ordres s abandonnent la ville au lieu d fendre. A cette nouvelle, le d pelé à Paris par les instances ford, s'y montre à peine; et, nant la route de ses états de F il reçoit à Arras les ambassad Charles VII. Ses dispositions déjà été sondées par le connét Richemont, son beau-frère; cette seconde tentative ne le point à la cause royale, on p server du moins l'espérance fléchir. Philippe rentra dans à la tête de huit cents homm mes, malgré les prières du qui voulait une suite moins f ble. Fort de l'attachement Parisiens gardaient à sa mai traite, à Saint-Denis même, roi, conclut une trêve pour vinces; et le prince, auquel le tre d'Orléans avait été ref mois auparavant, est déclare nant-général du royaume, Pâques de l'année 1430. Le vier de cette année, il épouse,

abelle de Port et institue
honneur l'ord ue la Toison-
ni fut long-te...ps le premier
hrétienté. Cette institution,
sur une allusion fabuleuse,
e de dévotion, de politique et
aterie, de cérémonies reli-
et de fêtes militaires, pein-
ble tout le quinzième siè-
graves historiens lui ont
une origine toute sembla-
lle de l'ordre de la Jarretiè-
mis peut-être par ce rappro-
nt, ils ont écrit que le duc de
gne avait voulu faire oublier
des plaisanteries échappées à
rtisans sur la couleur des che-
l'une dame qu'il aimait. Mais
l pas hors de toute vraisem-
que le duc eût choisi l'épo-
son mariage, le moment où
mit, en l'honneur d'Isabelle,
levise célèbre, *Autre n'aurai*,
rendre un hommage solennel
et d'une passion étrangère?
ure dans son préambule qu'il
ure revivre la mémoire des Ar-
tes: il est bien plus probable
ulait honorer par cet emblème
merce des laines, qui faisait la
se de Bruges et des Pays-Bas.
it remarquer la permission ac-
par Philippe, aux chevaliers
ordre, d'embrasser un autre
que le sien. Les hostilités re-
mencèrent; et le duc, après
délivré Montagu, et s'être em-
le Gournai et de quelques au-
Pes de Picardie, vint mettre le
levant Compiègne, où la Pu-
t prise par les Bourguignons.
qu'il refusa de la livrer, mal-
s instances réitérées de l'uni-
é, de l'inquisiteur et de Bed-
-même, auquel Jean de Luxem-
la vendit quelques mois après.
ort du duc de Brabant venait de rappeler Philippe dans les Pays-Bas. Jacqueline de Bavière disputait cette succession au duc de Bourgogne, le plus proche parent du mort dans la ligne masculine. Forcée de renoncer à ses prétentions, comme elle l'avait été, en 1428, de reconnaître le duc pour son héritier et son lieutenant dans les états qui formaient son patrimoine personnel, elle promit, en outre, de ne jamais se remarier sans l'agrément de son cousin. L'année suivante, elle enfreignit cette promesse en s'unissant à un gentilhomme zélandais, nommé Borselen. Philippe le fit arrêter; et il obtint d'elle l'investiture de toutes ses places, et la déclaration solennelle que les enfants qui naîtraient d'eux ne pourraient le troubler dans la possession de ce vaste héritage. Le mari de Jacqueline reçut, en compensation, le titre de comte, avec le collier de la Toison-d'or; et Philippe réunit au duché de Bourgogne, aux comtés de Flandre, de Bourgogne et d'Artois, qu'il tenait de ses pères, la Hollande, le Brabant, et toutes les provinces dont se compose aujourd'hui le royaume des Pays-Bas. Pendant qu'il s'assurait sur des peuples séparés par leurs mœurs, par leur langage, et qui le furent plus encore, un siècle après, par leurs croyances religieuses, une domination qui devait échapper à sa famille, il envoyait un armée au comte de Vaudemont, pour appuyer ses prétentions sur la Lorraine, contre René d'Anjou, son compétiteur; et cette armée gagnait la bataille de Bullègneville, où périt Barbazan, l'un des plus braves généraux de Charles VII. René, prisonnier du duc de Bourgogne, fut conduit à Dijon; et le vainqueur se montra digne de sa fortune par son respect pour le malheur. Peu de temps

après, la duchesse de Bedford mourut; et avec elle tombèrent les derniers liens qui attachaient Philippe à la cause de l'Angleterre. De nouvelles négociations s'ouvrirent: mais il ne voulait pas traiter sans ses alliés; et la hauteur des Anglais rompit les conférences. L'avidité de cette foule de seigneurs rassemblés sous la bannière de Bourgogne, la diversité infinie de leurs intérêts, la nécessité de ménager les relations commerciales des peuples des Pays-Bas, devaient encore long-temps retarder la paix: elle fut hâtée par le second mariage de Bedford, caché à Philippe, et par les hostilités partielles qu'exerçaient quelques capitaines anglais contre les troupes bourguignones. Le duc, occupé à réprimer les révoltes de Gand et de Liége, cessa presque dès-lors de faire la guerre à Charles VII. Une attaque imprévue l'appelle en Bourgogne, en 1433. Charles, duc de Bourbon, son beau-frère, sous prétexte de réclamer les droits de son épouse, avait pénétré jusqu'en Franche-Comté. Réduit bientôt à défendre ses propres domaines, il se hâte de faire sa paix à Nevers. Là furent jetés les fondements de la réconciliation de Philippe avec le roi. Un congrès fut convoqué à Arras; des cardinaux y représentèrent le pape et le concile de Bâle; presque toute l'Europe y assista par ses ambassadeurs. Enfin, le 21 septembre 1435, fut signé ce traité célèbre, par lequel Charles, désavouant le meurtre de Jean Sans-Peur, s'engageait à punir les coupables, et promettait une amnistie générale à tous ceux qui avaient porté les armes contre la France; et Philippe, s'intitulant *duc par la grâce de Dieu*, reconnaissait le roi pour son *souverain seigneur*, mais à condition que ses états et ses sujets resteraient indépendan la couronne pendant sa vie; lui céderait Mâcon, Bar-sur- et quelques autres seigneuries trophes de son duché de Bourg qu'on lui paierait 50,000 écu et que la Picardie lui demeu engagée, pour en jouir en tou verainеté, quoiqu'elle fût de rachetable, moyennant 400,00 A cette nouvelle, Bedford mou chagrin; ses plénipotentiaire taient retirés dès le 6 sept Néanmoins, Philippe offrit sa médiation. Son roi d'armes *son-d'or*, accompagné d'un et d'un docteur en théologi chargé de la proposer à Hen en lui présentant le traité d' On laissa insulter ces envoyés peuple de Londres, et on les dia sans réponse: les entrep sujets de Philippe furent pillés régence d'Angleterre foment soulèvements dans les Pay mais les villes renvoyèrent les manifestes par lesquels o tenté leur fidélité; et ce princ ce moment même, accorda u conduit aux ambassadeurs d' terre, qui allaient solliciter lui l'alliance de l'empereur mond. En même temps, il en à Henri VI ses lettres de défi, tenait de ses peuples tous les des dont il avait besoin pour l re qu'il venait de déclarer. L suivante, Paris ouvrit ses po maréchal de l'Isle-Adam, et a nétable de Richemont, aux *vivent le roi et le duc de B gne!* Philippe se présenta en pe devant Calais: mais sa flott troupes lui manquèrent à-la-f il se vit forcé, par la déserti Flamands, de lever le siége. S les de Flandre étaient pleines

peine le calme fut-il rétabli
vers, que les Gantois repri-
armes. La duchesse et son
it insultés, et leurs plus fidè-
iteurs massacrés sous leurs
e duc lui-même fut blessé
nges, et parvint avec peine
r ses états. Cependant il en-
au secours de Charles des
x et des soldats; il appuyait,
es, l'établissement de la prag-
sanction; et, plus tard, des
ts partis de ses villes mariti-
itribuèrent puissamment à la
reddition de Bordeaux. La
e, issue, par sa mère, de la
de Lancastre, essaya de ré-
r la France et l'Angleterre,
int qu'une trève en faveur du
ree des Pays-Bas. Mais elle
a dès-lors la délivrance du
Orléans, père de Louis XII;
rince, oublié depuis vingt-
s en Angleterre, dut sa liber-
ilippe, sous la seule promesse
amais se rappeler les démêlés
s maisons. Cette réconciliation
oces du duc d'Orléans avec une
lu duc de Bourgogne, furent
es par des fêtes magnifiques.
ion des deux princes devint
ite, que Philippe envoya son
au roi pour le prier d'admet-
nouvel allié dans son conseil;
le refus du monarque, il ré-
appuyer de ses armes les
s des mécontents, qui repro-
t surtout à Charles VII de
r de ses conseillers naturels,
ads du royaume. Le duc d'Or-
fut reçu à la cour; et ces
es de guerre s'évanouirent.
rité d'Élisabeth, duchesse de
bourg, était méconnue par
aux. Philippe, son neveu,
par elle, surprend Luxem-
, reputé dès-lors imprenable,
s'empare de Thionville et des autres places; et la princesse reconnaissante lui cède ses droits pour une pension de 10,000 livres tournois (environ 90,000 fr.). La magnificence du duc lui imposait en outre des besoins impérieux. La gabelle, qu'il voulait établir, fut repoussée par les états-généraux des Pays-Bas. Les Gantois se révoltent, font trancher la tête à ses officiers, et marchent contre Oudenarde. Battus deux fois, et la troisième taillés en pièces par Philippe, à Rupelmonde, ils implorent et refusent presque en même temps la médiation de Charles VII. Appelés de nouveau après une quatrième défaite, les ministres de France obtiennent une trève : elle est rompue par les rebelles, avant que la rédaction du traité soit achevée. Une guerre d'extermination commence. La Belgique est ravagée, malgré les efforts du duc pour épargner la misère des peuples. Il convoque enfin le ban et l'arrière-ban dans ses domaines, emporte la forteresse de Gavres, fait pendre la garnison, et livre une dernière bataille, le 14 juillet 1451. Le désespoir des Gantois ne put tenir contre une armée aguerrie, conduite par un chef plein d'expérience : plus de vingt mille rebelles périrent sous le fer ou dans l'Escaut. Philippe pleura sa victoire, et s'empressa d'envoyer aux Gantois consternés, des paroles de clémence, et un sauf-conduit pour leurs députés : ils perdirent une partie de leurs priviléges, payèrent 200,000 florins pour les frais de la guerre, et s'engagèrent à réparer leurs dévastations. La prise de Constantinople retentissait dans toute la chrétienté. Le pape appelait tous les princes à une nouvelle croisade. Philippe donna dans Lille un festin splen-

dide, au milieu duquel il jura sur un faisan que, *si le roi de France voulait tenir ses pays en paix, il irait combattre le grand Turc, corps contre corps, ou puissance contre puissance.* Toute sa cour répéta ce serment; et ses sujets lui accordèrent de nouveaux subsides, à condition qu'ils seraient employés à son *viage d'outre-mer.* Ce projet parut l'occuper long-temps; Philippe passa même en Allemagne, pour en presser l'exécution, et pour associer à son entreprise Frédéric III et les princes de l'empire: mais il revint sans avoir pu voir l'empereur. Sur ces entrefaites, le Dauphin, révolté contre son père, et abandonné de tout le monde, demande un asile à Philippe, et se réfugie dans ses états, sans attendre sa réponse. La conduite du vieux duc fut pleine de mesure. Il avait refusé des secours au Dauphin, dans la guerre de la Praguerie (*V.* Louis XI, XXV, 130), et consulté le roi sur la dernière demande de son fils. Il l'informa de sa démarche précipitée, protestant qu'il ne l'avait reçu que pour prévenir sa retraite en Angleterre, et le suppliant de lui rendre ses bonnes grâces. A sa première entrevue avec le prince, Philippe s'était agenouillé devant l'héritier de la couronne: *Monseigneur*, lui dit-il, *mes soldats et mes finances sont à votre service, sauf contre monseigneur le roy, vostre père; mais de réformer son conseil, ce ne convient ni à vous ni à moi; je le tiens si sage et si prudent, qu'il saura bien réformer ceux de sondit conseil, sans qu'il soit jà besoin qu'autruy s'en doive mesler.* Le Dauphin choisit pour sa résidence le château de Genappe, dans le Hainaut, avec une pension de 6000 livres par mois, et 3600 livres de pension annuelle po dauphine. Charles VII, aigri c son fils, improuva hautement lippe. Les dernières années de règne n'offrent qu'un enchaîne de craintes, de reproches et d criminations contre le duc et le phin. Le traité d'Arras pesai monarque; et son vassal para chaque jour plus jaloux de l' pendance qu'il avait conquise modération du roi, et le respect lequel le duc se renferma touj sauvèrent la France des suites rupture, qui sembla plus d'un inévitable. La vieillesse de Phi n'était pas plus heureuse que de Charles VII. Le comte de C lais, mécontent de la maison de qui avait toute la confiance d père, divisait toute la cour p fréquentes retraites. Le roi, d fit pressentir les dispositions, sentait à le recevoir; mais il re de s'associer à ses vengeances: *deux royaumes comme le mie* sait-il, *je ne voudrais consent vilain fait.* Au milieu de ces ciations et de ces intrigues, l reçut les ambassadeurs de la P de l'Arménie, de la Tartarie, l'empire de Trébisonde, qui ve lui offrir des secours puissant voulait marcher contre les T Charles VII étant mort le 22 1461, il offrit à son successe le conduire à Reims, à la tête mille combattants. Louis, dans la défiance, se hâta de p ter qu'il n'avait pas besoin d ce cortége. Le duc licencia so mée, et retint seulement quatre gentilshommes pour l'accomp Les clefs de la ville lui furen sentées; c'était de lui qu'on re l'ordre, pendant le séjour de l à Reims. Le nouveau roi voul

:valier de sa main : il était
nt d'épuiser, en de sembla-
nonstrations, toute sa recon-
:e. Philippe le conjura de par-
à tous ceux qui lui avaient
endant le règne de son père,
obtint qu'une réponse évasi-
n de se prévaloir du traité
, il s'empressa de lui rendre
ge, et de s'engager à le ser-
ème pour les terres qu'il ne
oint de la couronne, pendant
roi traitait secrètement avec
geois, les plus anciens enne-
: la maison de Bourgogne.
: Louis voulut étendre l'impôt
belle à tous les états de Bour-
mais Philippe s'y opposa vi-
sement (*V.* Louis XI, XXV,
Cependant le duc n'hésita
a rendre les places qui lui
t été engagées par le traité
s. Mais le bâtard de Rubem-
ant été arrêté en Hollande,
e chargé par le roi d'enlever le
de Charolais ; Philippe re-
vec noblesse de le livrer aux
adeurs qui vinrent le récla-
et consentit à lever des trou-
on fils, mis à la tête de l'ar-
t qui se préparait, commen-
r ordonner aux seigneurs de
le quitter la cour. Le vieux
tré de cette audace, l'éloigna
mps de sa présence. Enfin il se
fléchir par un sermon sur le
des injures, et donna son as-
ent à la guerre. Mais, si l'on
t Comines, le nœud de cette
e lui fut jamais découvert ;
s'attendait pas *que les choses
ent jusques à la voie de faict.*
it de la guerre du *Bien public*
tient aux articles de Louis XI et
arles-le-Téméraire. Le roi ve-
le la terminer, en souscrivant
te de Conflans ; et déjà il sou-
levait les Liégeois contre le duc. Par ses instigations, Dinant, l'une des villes les plus riches des Pays-Bas, rompt, pour la seconde fois, le traité qui l'attachait à Philippe. Le comte de Charolais, que les habitants avaient pendu en effigie, se présenta devant la place. Ils promenèrent sur leurs remparts une image de son père, représenté au milieu d'un fossé bourbeux ; et ils criaient aux assaillants : *Voilà le siége du grand crapaud, votre duc.* Les villes voisines les invitèrent à se soumettre : leur envoyé fut pendu. Un enfant, chargé d'une lettre semblable, dans l'espoir qu'ils respecteraient son innocence, fut mis en pièces. Ces horribles détails sont nécessaires pour faire concevoir le terrible exemple qui fut alors donné à la Flandre. Philippe refusa d'entendre les députés de Dinant, et s'en remit de sa vengeance à son fils. La ville fut prise d'assaut, et, deux jours après, livrée au pillage et aux flammes. Les Liégeois, effrayés, donnèrent trois cents otages, et se rendirent à discrétion. Le duc ne survécut pas long temps à ces tristes succès : il mourut à Bruges, le 15 juillet 1467, âgé de soixante-onze ans, pleuré de ses peuples, qui le nommaient le *bon Duc*, et respecté de toute l'Europe. Prince populaire, ennemi généreux, chevalier sans tache, Erasme l'a cru comparable aux plus grands hommes de l'antiquité. Aucun prince de ce siècle n'égala sa magnificence, ou ne surpassa son courage. Aucun ne protégea plus que lui le commerce et les arts. Il encouragea surtout les talents de Jean Van Eyck, peintre de Bruges, qui trouva le secret de la peinture à l'huile ; et il fit copier ses tableaux par ses manufactures de tapisseries, les seules alors qu'il y eût en Europe. Il aimait

à s'entourer d'hommes lettrés; et il ajouta beaucoup à la collection de livres commencée par son père. On sait que la bibliothèque de Bruxelles, si riche en manuscrits, avait retenu le nom de *Bibliothèque des ducs de Bourgogne* (1). C'est à sa cour, et pour charmer l'exil de Louis XI, que furent composées les *Cent Nouvelles nouvelles*, pâle contre-épreuve du chef-d'œuvre de Boccace. Il fonda l'université de Dole, célèbre depuis pour l'enseignement du droit; et c'est à lui que la Bourgogne et la Franche-Comté doivent la rédaction de leurs coutumes. En 1459, la politique ombrageuse et tracassière de Louis XI troubla ses dernières années. Toutefois le règne de Philippe fut long et glorieux, parce qu'il avait toutes les vertus qui font les bons rois : *Ses subjets*, dit Comines, *avoient grandes richesses, à cause de la longue paix qu'ils avoient eue, et pour la bonté du prince sous qui ils vivoient, lequel peu tailloit ses sujets; et me semble que ces terres se pouvoient mieux dire terres de promission que nulles autres seigneuries qui fussent sur la terre.* Après avoir tenu sur pied des armées considérables, le duc laissait à son successeur quatre cent mille écus d'or monnoyé, soixante-douze mille marcs d'argent, et un ameublement évalué à plus de deux millions. Ses ambassadeurs marchaient les premiers après ceux des rois; et les envoyés des princes de l'Asie l'avaient salué du nom de *grand duc d'Occident*. Ebloui de toute cette puissance, il aima trop le faste et les plaisirs. Son exemple précipita l'introduction du luxe et la corruption dans ses états *avoit si petite maison bourg ses villes*, dit un ancien hi *où on ne bût en vaisselle d* On lui donne quatorze enfan rels. Il avait eu trois femm chelle de France, sœur de VII, qu'il aima même lorsq lait détrôner son frère; Bon tois, dont il n'eut point de p enfin Isabelle de Portugal, donna deux fils, morts en ba Charles, qui lui succéda. U dote bien connue, mais qui d ver place ici, achèvera le po Philippe. Un jour qu'il se pr familièrement *devant son h* Bruges, il trouva sur la place me du peuple ivre et profo endormi. Transporté, par ses dans son palais, le bonhomm veille dans un lit magnifiqu çoit, au milieu d'une cour sante, tous les hommages au duc. On parvient à lui pe qu'il a droit aux respects l'entoure. Il paraît en publi comme le souverain, aussi rassé que surpris de son nou le. On sert un festin splendid faux duc de Bourgogne finit p avec tant d'empressement de sance, qu'il retombe dans s de la veille. Reporté sur la fut étonné, le lendemain, d trouver couvert de haillons manqua pas, dit-on, de rac sa femme qu'il avait rêvé ét Ce trait est le sujet d'une ass comédie de Du Cerceau, et un conte des *Mille et une* intitulé : *Le dormeur éveil*

F—T

(1) Voy. le *Mémoire historique* de La Serna Santander, *sur la bibliothèque publique dite de Bourgogne*, Paris, 1809, in-8°.

(2) Cet artiste est le dernier que M. F ait pu terminer avant la maladie qui l'a tombeau, à l'âge de vingt-six ans! Tous l de la *Biographie universelle*, partageront, nos justes regrets, de la mort prematur

IPPE (Don) duc de Parme, Espagne, né le 15 mars Philippe V, roi d'Espagne, abeth Farnèse, épousa, le 1738. Louise Elisabeth de fille de Louis XV. Les Es- n'avaient pas été heureux e campagne faite en Italie, , pour y procurer un éta- nt à cet infant, second fils monarque. Au mois de sep- 1743, il parvint à enlever la a roi Charles-Emanuel. (*V.* La France avait permis à le passage à travers ses pro- mais elle avait commencé ser de se joindre à lui: ce- une armée de vingt mille s fut formée, à la demande eine d'Espagne, et envoyée e sous le commandement du le Conti. L'année suivante, lippe, réuni à ce prince fran- vrit avec éclat la campagne. nt à la tête de cinquante mille s, et obtinrent des succès ats sur le roi de Sardaigne; ette campagne fut plus glo- s utile. Le 27 octobre 1744, rent obligés de lever le siége i, et repassèrent les Alpes, qu'à Paris et à Madrid on les solidement établis en Italie. avait vu d'un œil jaloux que e des armes lui fût disputée prince de la maison de . Ce fut, à la place de celui- maréchal de Maillebois, que a, en 1745, de secon- Philippe. Ils entrèrent dans e de Gênes; se rendi- rent maîtres du cours du Pô : le Montferrat, Alexandrie, Tortone, Parme et Plaisance, devinrent leur conquête. Milan leur ouvrit ses portes, et don Philippe reçut le serment du sénat et des habitants : mais les armées coalisées se divisèrent; on s'aigrit pendant le repos de l'hiver. Les opérations avaient été suivies sans chaleur et sans intelligence : la licence et l'indiscipline ajoutèrent aux funestes effets de la discorde. L'infant don Philippe, le général espagnol de Gages, et le maréchal de Maillebois, s'adressèrent réciproquement les prédictions les plus fâcheuses, sans pouvoir convenir d'aucune mesure ni d'attaque, ni de défense. Bientôt on fut accablé de toutes parts; il devenait urgent de se retirer vers le pays de Gênes, où les difficultés du terrain pourraient protéger une armée affaiblie et peu nombreuse: mais la cour d'Espagne ne se lassait d'aucune dépense, d'aucune perte, pour conserver les duchés de Parme, Plaisance et Guastalla si chers à l'orgueil d'Élisabeth Farnèse. On se battit sous les murs de Plaisance (mars 1746). Ce fut un épouvantable désastre pour les Français. Les Espagnols avaient eu d'abord quelques avantages; mais le feu des redoutes les écrasa. Les deux armées assurèrent leur retraite par les plus grands efforts de bravoure. Les funestes duchés furent enfin abandonnés, ainsi que le reste de l'Italie. La mort de Philippe V suspendit les efforts de l'Espagne pour assurer l'élévation de l'infant don Philippe. Cependant la reine, mère de ce prince et du nouveau roi Ferdinand VI, obtint de ce dernier qu'il vînt au secours de son frère consanguin, après l'avoir laissé languir quelques mois. Le maréchal de Belle-Isle, chargé d'aller

---

[illegible] se distinguait déjà par [illegible] différents genres, trai- [illegible] large et abondante, tantôt [illegible] mêlait la douceur et le mérite du [illegible], que nous citerons dans les [illegible] Mirabeau, Monge, [illegible], Perrete, Pellegrin, [illegible] Pétrarque. C—ux.

recueillirent Provence les débris épars et mutilés des troupes tant espagnoles que françaises, et réuni au marquis de Las-Minas, successeur du général de Gages, n'obtint pas en Italie des résultats plus avantageux que ses prédécesseurs, et sacrifia inutilement la fleur de son armée à l'infructueuse attaque du col de l'Assiète (*V.* Belle-Isle, IV, 107). Après sept ans de guerre, le traité d'Aix-la-Chapelle (1748) mit le gendre du roi Louis XV en possession des duchés qu'il avait tant desirés. La reine de Hongrie, qui en était maîtresse depuis que don Carlos y avait renoncé en 1737, conformément au traité de 1735, les lui céda à lui et à ses héritiers mâles, avec la clause de réversion, au défaut de postérité masculine, comme aussi dans le cas où ce prince serait appelé à monter sur le trône des Deux-Siciles ou sur celui d'Espagne. Don Philippe arriva dans le chef-lieu de ses nouveaux états, le 7 mars 1749. Ce prince fit le bonheur de ses sujets par sa bienfaisance, encouragea l'agriculture, l'industrie et les lettres, et marcha en tout sur les traces de don Carlos. Il avait choisi pour ministre, M. du Tillot, depuis marquis de Felino. A l'exemple de Louis XIV, et de Philippe V, son père, il ouvrit dans son palais une académie des arts. A l'imitation de Louis XV, il institua une école militaire pour la jeune noblesse. Son règne fut remarquable par les réformes qu'il introduisit dans les affaires ecclésiastiques. En 1764, il donna un édit par lequel il fut défendu, sous des peines graves, de faire, en fondations pieuses, des legs qui passassent la valeur de trois cents écus de Parme; et le même édit enjoignit à tous ceux qui voulaient s'engager par des vœux monastiques, de renoncer à to de succession. Le 13 janvier il rendit un autre édit port tous les biens qui, des ma laïcs, avaient passé dans cel ecclésiastiques, seraient sou mêmes impositions qu'ils p auparavant. Il mourut de la vérole à Alexandrie, le 17 1765. Sa femme était mort même maladie à Versailles, cembre 1759. L'Oraison fun l'infant don Philippe, pron Notre-Dame de Paris, par l'a Beauvais (depuis évêque de S a été imprimée dans cette 1766, in-4°. L—p

PHILIPPE. *V.* Dreux, Orléans, Savoie.

PHILIPPE (Claude-Ami savant magistrat, et habile j teur, né en 1614, à Besançon famille patricienne, termina des avec succès, à l'univer Dole, et exerça ensuite la pr d'avocat. Il chercha à ran goût des lettres dans sa ville et forma, à Besançon, une a qui compta parmi ses p membres le baron de Lisola nom), et d'autres hommes rite. Il fut nommé, en 164 de la régalie (1); et, malgré ventions de ses compatriote les officiers de l'archevêqu admis peu après au conseil de huit, où les affaires du gouver étaient discutées et décidées à ralité des voix : il s'y fit re par sa prudence et son habil talents de Philippe le signalèr tôt à la cour de Madrid. N en 1659, lieutenant-général

(1) Le juge de la régalie rendait la jus de l'archevêque de Besançon, dans toute purement temporelles.

Ornans, il fut pourvu, l'an-
ante, de la charge d'avocat-
) au parlement de Dole,
ne pour aplanir les obsta-
s'opposaient à l'échange de
n contre Franckendal. Il
a de cette commission déli-
c beaucoup de dextérité; et,
nt les vues du gouvernement
l, il fit respecter les privi-
la ville de Besançon. Le zèle
rait montré dans cette cir-
ce lui mérita la charge de
er au parlement, dont il prit
ion en 1666; et, peu après, il
ité a la diète de Ratisbonne,
mander la médiation de l'Em-
ntre l'invasion dont était me-
comté de Bourgogne de la
s Français. Ses réclamations
accueillies par la diète; mais
qu'elle délibérait sur les mesu-
plus efficaces pour s'opposer
ojets de Louis XIV, ce prin-
para de la Franche-Comté,
e rendit qu'après la signature
té d'Aix-la-Chapelle. La cour
gne, mécontente du peu de
nce que Louis XIV avait éprou-
r soumettre une province aussi
lerable, cassa le parlement de
, qui n'avait pas fait tout ce
devait; mais Philippe démon-
tairement que cette compagnie
it eu à sa disposition ni trou-
ni armes, ni argent, et il obtint
ntégration. La Franche-Comté
entôt après menacée d'une nou-
e invasion. Le conseiller Philippe
député vers la diète suisse, pour
mer l'exécution des traités par
ls les cantons s'obligeaient à
ir des troupes pour maintenir
[illegible] de cette province,
qui fut envahie une seconde fois, avant que les Suisses eussent réuni le contingent qu'ils avaient promis. Malgré le peu de succès de cette négociation, le roi d'Espagne crut devoir récompenser le zèle de Philippe, en lui faisant expédier des lettres-patentes de premier président du parlement de Dole. La réunion définitive de la Franche-Comté à la France rendit nulle cette faveur du monarque espagnol. Le parlement fut transféré à Besançon, et Jobelot en fut nommé premier président. (*Voy.* JOBELOT); mais Louis XIV, informé des talents et des services de Philippe, créa, en 1679, deux nouvelles charges de président à mortier, et lui en donna une qu'il remplit jusqu'à sa mort arrivée en 1698. Le président Philippe a laissé en manuscrit, des *Mémoires*, en 2 vol. in-fol. qui contiennent l'histoire de ses négociations, et celle de la double conquête de la Franche-Comté; — l'*Histoire de la Diète de Ratisbonne* de 1665 à 1671., 2 vol. in-fol.; — un *Recueil des principales questions de droit* sur les décisions du parlement de Franche-Comté, 2 vol. in-fol.: ce dernier ouvrage est conservé à la bibliothèque de Besançon. Le portrait de Philippe a été gravé par Van-Someren dans le recueil de ceux des plénipotentiaires de la diète de Ratisbonne. On trouve son *Eloge* par le président de Courbouzon, dans le recueil de l'académie de Besançon, tome II. W—s.

PHILIPPE DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ, carme déchaussé et missionnaire, dont le nom séculier était *Esprit Julien*, naquit, en 1603, à Malaucène, dans le comtat d'Avignon. Il entra en religion à l'âge de dix-huit ans, et, ses études terminées à Paris, alla, en 1626, à Rome,

[illegible]

pour se préparer à la mission de Perse. Au mois de février 1629, il commença son voyage, en formant le vœu d'obtenir la couronne du martyre; mais ce bonheur ne lui était pas réservé. Il partit avec trois autres religieux, au nombre desquels se trouvait le P. Ignace de Jésus (*V.* tome XXI, pag. 192). Ils s'embarquèrent à Naples, atterirent à Scanderoun; et, après avoir passé par Alep, le Désert et Bassora, arrivèrent, le 19 août, à Ispahan. Au bout de neuf mois, les supérieurs de Philippe l'envoyèrent à Bassora, où il employa quinze mois à étudier l'arabe. Le visiteur-général de l'ordre l'ayant appelé aux Indes, pour enseigner la philosophie, il se mit en route en 1631, et, le 29 novembre, débarqua dans le port de Goa. Il resta neuf ans dans cette ville, revint par la Perse, la Terre-Sainte, l'Espagne, et rentra dans Paris, en 1640. Il fut ensuite élevé aux dignités de son ordre; et, en 1665, il parcourut, comme vicaire-général, la France, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Pologne et l'Italie. Une tempête l'ayant jeté sur la côte de Calabre, il gagna Naples, où il mourut, le 28 février 1671. L'on a du P. Philippe: I. *Itinerarium orientale in quo varii successus itineris, plures Orientis regiones, earum montes, maria et flumina, series principum qui in eis dominati sunt, incolæ tàm christiani quàm infideles populi; animalia, arbores, plantæ et fructus: religiosorum in Oriente missiones ac varii celebres eventus describuntur*, Lyon, 1649, in-8°. Cette relation fut traduite en français, sous ce titre: *Voyage d'Orient* du R. P. Philippe, etc., 1652-69; en italien, Rome, 1666, in-8°; Venise, 1667, in-12; et en allemand, Francfort, 1671, 73, 96, in-8°. La tr française est du P. Pierre André, (J.-Ant. Rampalle) déchaussé; le P. Philippe y sieurs additions. L'ouvrag visé en dix livres. L'auteu rompt son récit après le p pour décrire tous les pays vus, et d'autres sur lesque a communiqué divers détails trième est tout-à-fait un ho vre, qui contient l'histoire d grandes monarchies de l'a la suite des empereurs turcs de l'Inde et des princes de tine. On voit que la mode d les livres de voyages par de entièrement étrangères au s très-ancienne. L'ouvrage du lippe ne mérite pas les éloge ont donnés quelques auteurs trouve presque rien de n quoiqu'il ait visité des pays connus de son temps. Il est dule et toujours prolixe (1). *toriæ Carmelitarum comp* Lyon, 1656, in-12. III. *G chronologia ab initio mun ad sua tempora*, 1663, in-4 un abrégé de l'histoire univ depuis Adam jusqu'au ma Louis XIV. Dans la premièr de son ouvrage, l'auteur ne s borné à suivre les livres sacr trouvait sans doute écrits a

(1) On répète, dans tous les *Dictionna* célèbre Chardin a cité avec éloge le *V.* Philippe. Il ne le cite qu'une seule fois (*Perse*, Amsterd., 1711, tom. II, p. 237 de la montagne sur laquelle les Orientaux s'arrêta l'arche de Noé. « Ce que je rapp » mont, dit Chardin, fera sans doute tro » ge à ceux qui ont lu le voyage du P. » qu'il se soit avisé de dire que le parad » y est en quelque plaine, que Dieu conser » et de chaud. Ce sont les termes de son » La pensée me paraît tout-à-fait plais » croirais que l'auteur y a entendu raill » disait fort sérieusement en ce livre b » choses qui n'ont pas plus de vraisembl lecteur jugera si ce passage renferme, o loge du *Voyage* du P. Philippe.

implicite ; et il a entremêlé ses
s de réflexions bien singulières.
rigny en a rapporté quelques-
. dans les *Nouv. Mémoires de*
rature, VI, p. 132 et suiv. IV.
or Carmeli religiosi, seu histo-
Carmelitarum sanctitate illus-
, Lyon, 1665, 3 part. in-fol.
un Recueil des faits et des actes
les importants pour l'ordre au-
l'auteur appartenait. La troisiè-
rtie contient les Vies d'environ
cents religieux ou religieuses,
gués par l'éminence de leur
. V. *La Vie du vénérable P.*
nique de Jésus Marie, général
Carmes déchaussés. Cette Vie,
en latin par le P. Philippe, a
raduite en français par le P.
ste de Saint-Amable, ibid.,
in-8°. VI. *Theologia Carme-*
m, sive historia Carmelita-
cholastica methodo pertrac-
, Rome, 1665, in-fol.

E—s et W—s.

PHILIPPE DE PRÉTOT (ETIEN-
), né à Paris vers 1710,
d'Etienne Philippe (1),
pension ; et à son exemple
a sa vie à l'enseignement.
rit des cours particuliers de
hie et d'histoire, qui eu-
coup de succès, et qui
rent à répandre le goût de
sciences, tellement négligées
elles n'entraient point dans
première éducation. Le jeune Phi-
lippe fait d'excellentes études :
chargé de surveiller la réim-
des classiques latins, don-

(1) Philippe, précepteur de Beaumarchais, né à Paris, mourut en 1774. On a de lui une *Histoire de Louis VII*, par Mézeray, et la traduction de plusieurs ouvrages, qu'il abandonna à un de ses élèves, qui les publia en 1781. Voy. pour l'*Essai littéraire*, 1761, le *Dictionn.* de Barbier, au mot *Philippe*, et le *Dict. des anonymes* de M. Barbier.

née par Coustelier (*V.* ce nom), et publia, de 1747 à 1753, des *éditions* estimées de Catulle, Tibulle et Properce, Salluste, Virgile, Horace, Juvenal et Perse, Phèdre, Lucrèce, Velleius-Paterculus, Eutrope et Térence, avec de bonnes préfaces et des notes. Il eut aussi beaucoup de part au cours d'études composé pour l'école militaire (*V.* BATTEUX, III, 524). Il fut censeur royal ; et les académies d'Angers et de Rouen le comptèrent parmi leurs membres. Il mourut à Paris, le 6 mars 1787. Philippe est l'éditeur des *Amusements du cœur et de l'esprit*, 1741-45, in-12, 15 vol., et du *Recueil du Parnasse*, ou nouveau choix de pièces fugitives, 1743, in-12, 4 vol. On lui doit en outre plusieurs ouvrages élémentaires, qui ont été surpassés depuis ; ce sont : I. *Essai de géographie*, avec un dictionnaire géographique, français-latin et latin-français, 1744, in-8°. Il existe des exemplaires avec la date de 1748. II *Analyse chronologique de l'histoire universelle*, depuis le commencement du monde jusqu'à l'empire de Charlemagne inclusivement, 1752, in-8°. ; 1756, in-4°. ; 1781, in-12. Ce n'est, à quelques passages près, qu'une traduction du *Compendium Historiæ universalis*, etc., de Jean Leclerc, Amsterdam, 1696, in-8°. (*V. le Dict. des anonym.* de M. Barbier.) III. *Mémoires sur l'Afrique et l'Amérique*, 1752, in-4°. IV. *Tablettes géographiques*, pour l'intelligence des historiens et des poètes latins, 1755, 2 vol. in-12 : elles sont encore recherchées. On les réunit quelquefois à la collection de Coustelier dont on a parlé. V. *Cosmographie universelle, physique et astronomique*, 1760, in-12. VI. Le *Spectacle de l'histoire romaine*,

depuis la fondation de Rome jusqu'à la prise de Constantinople, 1762, in-8°.; 1776, in-4°. VII. *Révolutions de l'univers*, ou Remarques et observations sur une carte destinée à l'étude de l'histoire générale, 1763, in-12 de 174 pages. Cette carte ou plutôt cet Atlas (2), est celui que venait de donner Michel Picaud de Nantes. VIII. *Atlas universel* pour l'étude de la géographie et de l'histoire ancienne et moderne, 1787, in-4°. Cet Atlas est composé de 125 cartes, dressées la plupart d'après les indications de Philippe, et exécutées sous ses yeux. W—s.

PHILIPPE DE THESSALONIQUE, poète grec, est connu par quelques épigrammes versifiées avec esprit et élégance, et surtout par la charmante collection que les philologues désignent sous le nom de deuxième Anthologie, (*Anthologie de Philippe*). L'antiquité nous a transmis peu de détails sur sa vie: il est même difficile d'assigner, avec une précision rigoureuse, à quelle époque il florissait. Vavasseur, le premier, essaya de le faire, et crut y avoir réussi. Il faut voir avec quelle confiance il proclame Philippe un des poètes du siècle d'Auguste. Ses preuves, pourtant, sont loin d'être décisives. La principale est une épigramme de Philippe lui-même, dans laquelle il fait allusion à ce perroquet qui, au retour d'Octave, après la bataille d'Actium, disait : *Ave Cæsar, victor, imperator.* Fabricius adopte, peut-être un peu légèrement, l me idée, et en tire des conséqu ingénieuses sans doute, mais for jecturales : en effet, après avoi la pièce mentionnée par Vavas il se demande si l'épigramm de Thessalonique n'est pas ı ces Grecs qui présentèrent à C tant de vers à propos du perı complimenteur ; si peut-être ce pas celui que le prince, fatigu voir à payer tant de poètes, d'une épigramme grecque de sa Reiske, d'accord en un point ses deux devanciers, admet qu ques vers de Philippe n'ont p composés que vers le commenc du règne d'Auguste ; mais en temps il s'objecte que Bianor, poètes de la collection, dépl ruine de Sardes, qui eut lieu l trième année du règne de Tibè un tremblement de terre; et deux autres, Antiphane et Au don, l'ont, de l'aveu de tous l vants, décrite pendant le règne d va. Passant ensuite au style, mên aperçoit plusieurs expressions tées, qu'eût réprouvées le goût du siècle d'Auguste; et de tou considérations, il conclut qu'il deux poètes du nom de Philipp auteur de la pièce mentionn dessus, et contemporain des du siècle d'Auguste; l'autre ce porain de Nerva, et peut-ê Trajan ou d'Adrien. Jacobs, les prolégomènes de son édit l'Anthologie, a fait justice de hypothèse, qui n'a pas mêı fait en sa faveur. Il s'attache s à l'erreur capitale qui influe tuellement sur les raisonneme Reiske. Si l'on en croit ce cou tateur, sitôt qu'un vers, un h tiche, présente une allusion à q fait connu, l'hémistiche, la pl

(2) *Les révolutions de l'univers, représentées en 30 cartes, avec des remarques ou observations sur chacune d'elles, d'après les Mémoires de M. P.* C'est la même carte, en deux feuilles, répétée trente fois pour offrir, par la manière différente de l'enluminer, les limites des divers états du monde à trente époques différentes. Robert de Vaugondy a traité le même sujet plus en grand dans son *Atlas complet des révolutions du globe en 60 cartes* : mais son travail, moins bien gravé que celui de Picaud, ou plutôt de Philippe, n'a pas été publié. C. M. P.

age entier appartient à la mê-poque que le fait : de sorte que ne toujours, si Reiske était fi- son système, il serait obligé acer le même auteur à deux es très-éloignées l'une de l'au- a, par exemple, à cause de ers sur l'oiseau qui saluait Oc- lu nom d'empereur, il veut que ur ait vécu en même temps que nce. Ne devrait-il pas le recu- e quatre siècles, et en faire un mporain de Praxitèle, à cause s vers :

. sublime, aux yeux du divin Praxitèle,
descendait de la sphère immortelle;
. volant lui-même aux palais de l'Éther,
a à bonne y sculpta Jupiter.

devrait-il pas le faire encore grader jusqu'au temps d'Hip- , puisqu'il a fait ainsi l'épi- de ce satirique célèbre :

un vous empire un Dieu te fit descendre,
ai' Sur le marbre où repose ta cendre,
la bonne veille et tombe... Puis, passant.
ons ce Pin ale est là, sous l'ormeau sombre.
ans la mousse et l'aube sanglant
ur nos bords du Styx murmure encor son ombre.

eurs, il n'est pas rare de voir ngrammatistes anciens, quand nquent de sujet, recourir aux asses, et tantôt imiter, tantôt re les pièces des poètes qui les recèdes. Comme compilateur me poète, Philippe a des aux éloges de la postérité. La me Anthologie, sans doute, n d'égaler la première; mais -elle la valoir? Méléagre, il fit la première, avait à pui- ans les cinq siècles de So- x premiers Ptolémées. Tout ssait, pour faire de cette pre- *Guirlande poétique*, la plus llection qui eût jamais existé : foule d'élégantes bagatelles que ent échapper de leur lyre fé- et légère, Bacchylide, Stési- chore, Anacréon; les larmes éloquentes de Simonide; le délire pathétique de Sapho; les sublimes inspirations d'Alcée, brillant de la double illustration du génie et de l'exil. Cependant le recueil de Philippe présente un grand nombre de pièces ingénieuses et piquantes (1), et quoique souvent on regrette ces graces naïves, ce mâle abandon, transmis par le siècle de Périclès au siècle d'Auguste; quoique trop souvent les poètes visent au trait, et courent après l'esprit, ou ne peut leur reprocher, ni l'affectation d'originalité, ni les subtilités sophistiques, ni surtout les jeux de mots si en vogue chez les littérateurs du siècle suivant. Ainsi l'on peut croire que Philippe avait choisi avec goût parmi les matériaux, sans doute nombreux, qu'il avait entre les mains. Ses pièces occupent une place distinguée dans ce recueil. L'élégance, la finesse, l'harmonie, s'y rencontrent presque perpétuellement, et annoncent, sinon un poète sublime, du moins un aimable et spirituel versificateur. La force même ne lui est pas toujours étrangère, témoin cette épigramme sur Léonidas :

Oui, sur Léonidas mes yeux versent des pleurs,
Disait Xercès; amis, que la flotte assemblée
Amoncelle l'encens, éparpille les fleurs;
Et, d'or, d'azur, de pourpre, orne son mausolée!
Le héros l'entendait, et plein d'un noble orgueil :
Que l'or brille, dit-il, sur la cendre d'un Parthe;
Sur la mienne, du fer! Qu'en voyant mon cercueil,
On voie encor le fils et l'élève de Sparte.

On voit dans quelques-unes de ses pièces comment il sait varier son style, et passer d'un genre grave et fier, au badinage le plus délicat. Mais celle de toutes où il y a le plus de grâce dans les idées, et de délicatesse dans

(1) Les auteurs mentionnés par Philippe comme faisant partie de son recueil, sont au nombre de treize, savoir : Antigone, Antipater, Antiphane, Antiphile, Automédon, Biannor, Cynagoras, Diodore, Evenus, Parmenion, Philodème, Tullius, Zonas.

le style, est celle où, à l'imitation de Méléagre, il compare son Anthologie à une guirlande, et les poètes aux fleurs :

Le long des bois où parfois Erato,
Le luth en main folâtre avec Thalie,
Je veux former, Méléagre nouveau,
Jolis bouquets et guirlande jolie.
Léger, affable, au milieu de ses sœurs;
Phébus sourit à ce peuple de fleurs,
Qu'on voit aux sons de sa voix ravissante
Épanouir leur corolle naissante.
Souris de même, ô ma belle Myrrha.
. . . . . .
Parmi ces fleurs, Antiphile sera
Ce doux raisin que la pourpre colore,
Et que du ciel la flamme fit éclore.
Antipator, voilà l'épi doré
Que va cherchant la glaneuse timide.
Parménion, brille, myrte sacré
Qui règnes seul aux bocages de Guide.
Ah! viens aussi charmer mon œil avide,
Automédon, lierre mystérieux,
Dont si souvent l'onduleuse souplesse,
Autour du thyrse, ornement de nos jeux,
En verts festons serpente avec mollesse;
Et toi, salut, chêne de l'Hélicon,
Grand Bianor! sur le docte vallon
Je vois planer ta tête centenaire.
Ton front s'élève au palais du tonnerre;
Ta base antique, aux gouffres de Pluton.
En fait de fleurs il faut toujours, dit-on,
Placer ensemble et le lis et la rose :
Plaçons ensemble Antiphane et Zonas....
Ici s'élance, et fleurit, et rayonne
Aux feux du jour le sublime Evenus,
Laurier brillant de la fraîche couronne
Que t'ont laissée Apollon et Vénus.
Des ans jaloux ne craignez point l'injure,
Gentilles fleurs! Non, à votre beauté,
D'un tel laurier l'immortelle verdure
Promet la gloire et l'immortalité.

L'Anthologie de Philippe de Thessalonique n'a jamais été imprimée seule. C'est donc aux grandes éditions de l'Anthologie de Planude, qu'il faut avoir recours, pour lire ses œuvres, et celles des poètes dont il a composé sa collection. Parmi ces éditions, les plus remarquables sont : l'édition princeps, imprimée à Florence, en 1494, chez d'Alapa, par les soins et sous les yeux du savant Lascaris; — l'édition donnée à Bâle, en 1549, par Jean Brodæus, avec des notes et des commentaires qui, peut-être, laissent quelque chose à desirer, surtout sous le rapport du goût, mais qui pourtant décèlent déjà une grande connaissance de l'antiquité; — l'édition de Henri E ne, remarquable par la corr du texte et quelques notes, tre nombreuses, sans doute, mai fondes et ingénieuses, comm ce qu'a produit cet habile philo cette édition est de l'an 1566; traduction latine d'Eilbard L publiée pour la première foi 1604; — l'édition de Reisk 1765, remarquable par se flexions sur les vies et les c des poètes anthologistes; — l rable édition de Brunck, qui le titre d'*Analecta poëtarum corum*, Strasbourg, 1776, in-8°.; la seule chose que l'on reprocher à Brunck, dans ouvrage, est l'absence d'inde l'édition de Jacobs, Leipzig, 12 vol., est connue depuis temps, comme un chef-d'œu goût, de critique et d'érudit texte y est encore plus pur qu les *Analecta* de Brunck; e volumes de notes qui accomp le texte, contient tout ce qu'o desirer : notes grammaticale tes philologiques des poètes d thologie, histoire de leurs ouv variantes, index, rien n'y m

P—

PHILIPPEAUX. *Voy.* P PEAUX, PUELYPEAUX et PHILI

PHILIPPI, ou PHILIPPY(savant magistrat, naquit à M lier, en 1518, d'Eustache Ph qui, en 1548, lui céda sa place seiller à la cour des aides, et premier consul de la ville, en Jean devint président à la cour, en 1572, et fut nomme dant de justice auprès du table de Montmorenci, gouv du Languedoc. Dans ces d fonctions, il se distingua auta son intégrité que par ses conn

du droit en g[illegible]al, et en parti-
er, sur les ma[illegible]es qui formaient
uridiction sp[illegible]e du tribunal
uel il était attaché. On lui doit :
Edits et Ordonnances du Roy,
cernans l'autorité et jurisdiction
cours des Aides de France, sous
om de celle de Montpellier, pu-
vers 1560; l'auteur le fit réim-
mer en 1597, in-fol., à Montpel-
: il y joignit un recueil d'arrêts,
s le titre d'*Arrêts de conséquen-*
de la cour des Aides de Mont-
lier, et plaça en tête une préface
. en un petit nombre de pages,
ferme un traité complet des im-
itions anciennes et modernes. II.
ris responsa. C'est un recueil de
isions sur toutes sortes de ma-
res : la seconde édition, très-aug-
ntée, 1603, in-fol., est termi-
par cette note de l'auteur : *Opus-*
lum hoc responsorum absolvi mihi
us opt. max. anno salutis 1602;
atis meæ. ejusdem Dei beneficio
no 85. *et obsequii quinque nostro-*
m regum christianissim., anno 54.
milieu des troubles qui agitèrent
France à cette époque, Philippi ob-
. par ses services et ses vertus,
considération publique, et fut ap-
é. par la confiance de ses conci-
ens. aux commissions les plus
orables. Deux fois il fut chargé,
ec quelques autres personnages
tingués, de chercher des voies de
ification ; mais ses bonnes in-
tions et ses efforts furent arrê-
par les menées des factieux. En
. il fut député, à Lyon, pour
mplimenter le roi Henri III qui
trait en France. Voulant laisser
a postérité, un tableau des événe-
ts dont il avait été le témoin, il
rivit une *Histoire de la guerre ci-*
e en Languedoc pour le fait de
religion jusqu'en l'année 1598.
Cette histoire est restée en manuscrit. Le marquis d'Aubaïs en a seulement fait imprimer, dans son recueil, un extrait très-succint et très-sec, qui a été inséré depuis dans la collection des Mémoires particuliers pour l'histoire de France, au tome 46, pag. 334. Le manuscrit original était dans la bibliothèque de M. de Colbert, évêque de Montpellier ; il est à craindre qu'il ne soit perdu. On ignore l'année où Philippi termina sa longue carrière. — Son fils, Louis, lui avait succédé dans la place de président, en 1592 : il mourut en 1635, sans avoir été marié; et sa famille s'éteignit avec lui. Si-d.

PHILIPPICUS-BARDANES, empereur d'Orient, était issu d'une illustre famille de l'Arménie. Il embrassa jeune la profession des armes, et se signala par sa valeur : mais l'empereur Justinien II, soupçonnant sa fidélité, le dépouilla de ses emplois, et l'exila dans la Chersonèse. Justinien, précipité du trône par une de ces révolutions si fréquentes dans l'histoire, y fut rétabli par les Bulgares ; et, voulant punir les habitants de la Chersonèse de la joie qu'ils avaient fait éclater lors de son expulsion, il chargea l'un de ses lieutenants de les exterminer par le fer et par le feu. Les malheureux habitants de Cherson, effrayés du sort qui leur était réservé, implorèrent l'appui de Bardanes, dont ils connaissaient les talents militaires, et lui arrachèrent la promesse de les défendre. Dans l'exaltation de leur reconnaissance, ils le proclamèrent empereur ; et Bardanes, qui prit alors le nom de *Philippicus*, ayant gagné les soldats de Justinien, les ramena à Constantinople, où ce prince attendait impatiemment qu'on lui apprît que la Chersonèse n'offrait

qu'un monceau de ruines et de cendres. Surpris par ses propres soldats, il fut livré, ainsi que Tibère, son fils, à l'un de ses lieutenants, dont il avait fait égorger la femme et les enfants (*V.* Justinien II); et Philippicus, reconnu empereur, fut couronné sans obstacle, le 15 décembre 711. Ce prince ne montra pas sur le trône les qualités qui l'avaient illustré dans une condition privée: il dissipa, dans des fêtes, les trésors amassés par son prédécesseur, et se livra aux plus sales débauches. Son indolence enhardit les Bulgares et les Sarrasins, qui ravagèrent la Thrace et la Médie; mais la protection déclarée qu'il accorda aux Monothélites, acheva de le rendre odieux. Il célébra l'anniversaire de sa naissance par des jeux magnifiques; se montra dans les rues de Constantinople, précédé de mille bannières et de mille trompettes; et, de retour à son palais, y donna un festin somptueux à sa noblesse. Après ce repas, où il s'était gorgé de vin, il se retira au fond de son appartement pour se reposer: mais, tandis qu'il dormait, le domestique d'un patrice, nommé Rufus, ayant pénétré près de lui, avec quelques soldats, à la faveur du désordre de la fête, le traîna dans l'hippodrome, où il lui creva les yeux, le 3 juin 713. Le malheureux Philippicus, conduit en exil, y acheva ses jours promptement dans la misère. Les conspirateurs ne recueillirent point le fruit qu'ils espéraient de cet attentat: ils furent mis à mort par ordre d'Artémius, secrétaire de Bardanes, élu empereur sous le nom d'Anastase (*V.* Anastase II). W—s.

PHILIPPON. *V.* Philipon.

PHILIPS (Edouard), l'un des neveux de Milton, né à Londres en 1630, dut à son oncle sa mière instruction, et termina études à l'université d'Oxford. a de lui : *Theatrum poëtar* ou *Recueil complet des poète plus éminents de tous les siè* précédé d'un discours sur la sie en général; Londres, 1 C'est le plus important de se vrages. « On a lieu de présu dit Warton, que Milton beaucoup d'additions et de co tions. On y trouve des jugement tiques fort supérieurs au goût temps-là. Sir E. Brydges a don 1800, une édition nouvelle de l tie anglaise, en complétant c article, et en y introduisant l' chronologique. Wood attribue Philips, les ouvrages suivant *Nouveau monde des mots an* ou Dictionnaire général, etc., dres, 1657, in-fol., pour Shinner et Blount l'accusèrent d rance et de plagiat. II. Suppl au *Théâtre de Speed*, 1676, i III. Continuation de la *Chro de Baker*. IV. *Tractatus de et ratione formandi voces der latinæ linguæ*, 1684, in-4°. V *culum linguæ latinæ*, 168 4°. Ces deux traités sont tiré cipalement du *Thesaurus la* de Milton. VI. *Poème sur l ronnement de Jacques* II, 16 fol. VII. Une traduction lat Pausanias; des traductions de gnol; une vie de l'auteur du *P perdu*, etc. On ignore la dat mort.—Jean Philips, autre ne Milton, parut d'abord partag chaleur les opinions politiq son oncle, et publia en latin, *fense* de Milton, en réponse *pologia pro Rege*, faussemen buée à l'évêque Bramhall. Ses écrits font voir qu'il chan

:nts, particulièrement la *Sa-*
ntre les hypocrites, publiée
temps de la restauration, et
:imée en 1671 et en 1680,
On connaît encore de lui : I.
ides, ou *Virgile travesti* (5e.
livres de l'Enéide), 1672,
;3, in-8o.; réimpr. en 1678.
Duellum musicum, imprimé
'ouvrage de Locke sur la mu-
moderne. III. Continuation de
ronique de Heath, 1676, in-
sc. Wood le dépeint comme un
, et lui reproche d'avoir aban-
: sa femme et ses enfants. On ne
ît pas l'année de sa mort. L.

ILIPS (Catherine), Anglaise
guée par son esprit, naquit en
, d'un négociant de Londres,
né Fowler. Elle se fit connaître
nne heure par quelque talent
la poésie. Ce fut sur l'invitation
mte d'Orrery, qu'elle traduisit
rançais la tragédie de *Pompée*
orneille, qui fut représentée plu-
s fois, en 1663 et 1664, en Ir-
e, où cette dame était alors. Elle
usit aussi les quatre premiers
de la tragédie d'*Horace*, dont
. Denham donna le cinquième.
erine Philips mourut de la petite-
le, à Londres, le 21 juin 1664,
ant que trente-quatre ans. Elle
célébrée de son temps, comme
femme d'un talent *incompara-*
comme une autre Sapho; et
ley écrivit une Ode sur sa mort :
nom ne vit plus maintenant que
s les biographies. Elle prenait
s ses vers le nom d'Orinde, et
nait celui d'Antenor à son mari.
publia, en 1667, in-folio, ses
ies, suivies des deux tragédies
es, et d'autres traductions du fran-
, avec son portrait, gravé par
th.rn. Il parut une autre édition
ces opuscules, en 1678, in-fol., et
en 1705, un petit volume de ses *Lettres* (sous le nom d'*Orinde*) *à sir Charles Cotterel* (sous le nom de *Poliarchus*), recueil que ses éditeurs présentent comme « le modèle » d'un commerce vertueux et aimable entre des personnes de différent » sexe. » L.

PHILIPS (Jean), poète anglais, fils d'un archidiacre, naquit en 1676, à Rampton dans le comté d'Oxford, et passa d'une école de Winchester à l'université d'Oxford, où il ne se distingua pas moins par la douceur de son caractère que par ses progrès. Il se pénétra de la lecture des poètes anciens et modernes, et surtout du *Paradis perdu* de Milton, dont il s'attacha à imiter le style solennel pour le transporter dans des sujets d'un genre trivial. Ce fut en 1703, qu'il se fit connaître comme poète, en laissant circuler son *Splendid Shilling*, où il prête le langage des dieux à un pauvre diable que la misère a confiné dans un grenier. Ce début fut généralement goûté : les éditions s'en multiplièrent rapidement. Johnson y reconnaît le mérite rare d'une idée originale; mais il en attribue en grande partie le succès à la nouveauté. Le *Splendid Shilling* donna une si haute opinion du talent de son auteur, que lorsqu'on desira voir célébrer en vers la victoire remportée par le duc de Marlborough, en 1704, le comte d'Oxford, et Henri St.-John, depuis lord Bolingbroke, jetèrent les yeux sur Jean Philips, qui composa, sur ce sujet, le poème de *Blenheim*, imprimé en 1705 : mais il fut éclipsé par celui d'Addison, son concurrent. Le poème intitulé, *Pomone*, ou le *Cidre*, publié en 1706, en quatre chants, et composé sur le modèle des *Géorgiques* de

Virgile, offre, en vers harmonieux, autant d'exactitude scientifique qu'on pourrait en exiger d'un traité en prose. Philips, qui s'était d'abord destiné à pratiquer la médecine, avait surtout étudié la botanique. Malheureusement, dit le docteur Johnson, il était trop enthousiaste des vers non rimés, et supposait que le rhythme de Milton, qui, étant appliqué à des sujets d'une grandeur inconcevable, pénètre l'ame de vénération, peut se soutenir par des images qui ne comportent tout au-plus que l'élégance. Il a paru, en 1791, une bonne édition in-8°. de ce poème avec des notes et des éclaircissements. On a encore de Philips, une Ode latine adressée à Henri-St.-John, en retour d'un présent de vin et de tabac; on en a fait beaucoup d'éloge. L'auteur méditait un poème sur le *Dernier Jour*, lorsque sa santé reçut une atteinte dont il ne se releva point : il mourut de consomption, le 15 février 1708, ayant à peine 33 ans. Simon d'Harcourt, lord chancelier d'Angleterre, lui éleva un monument à Westminster, à côté de celui de Chaucer. Son caractère était modeste, plein de douceur et de piété. Son esprit ne se déployait qu'avec ses amis intimes; partout ailleurs, il était silencieux, et comme absorbé par le plaisir de fumer sa pipe : telle était sa passion pour le tabac, qu'il n'a laissé échapper l'occasion d'en faire l'éloge dans aucun de ses poèmes, excepté *Blenheim*. Ses trois poèmes ont été traduits en français dans l'*Idée de la poésie anglaise*, par l'abbé Yart; et le *Brillant Scheling* l'a été en vers, par M. Hennet, dans le tome 3 de la *Poétique anglaise*. L.

PHILIPS (Ambroise), poète anglais, d'une famille ancienne de Leicestershire, fut élevé à l'université de Cambridge, où il devint membre du collége St.-Jean, en 1700. Quelques poésies qu'il composa vers cette époque, le mirent en rapport avec des littérateurs célèbres, notamment avec sir Richard Steele, qui exalta beaucoup, dans ses feuilles périodiques, le talent de son ami. Il se proposait même d'y insérer une comparaison des *Pastorales* de Pope avec celles de Philips, dans la vue de donner la préférence à ce dernier : Pope, en ayant été informé, se chargea de faire lui-même, sous le voile de l'anonyme, cette comparaison, où il parut conclure par mettre son émule au-dessus de lui, après avoir amené le lecteur, par une ironie adroite, à porter un jugement contraire. On découvrit bientôt l'auteur et le but de ce morceau; et les rieurs ne furent point pour Philips. Il professait les principes politiques des whigs; et l'on prétend que c'est en signalant le poète de Twickenham comme un ennemi du gouvernement, qu'il s'attira le ressentiment du satirique, exprimé avec beaucoup d'amertume. Trop peu exercé à manier l'arme de la satire, il se réduisit à le menacer de coups de bâton; mais Pope sut se soustraire à cette vengeance, en se renfermant dans son cabinet. Philips cultivant la poésie, ne négligea pas le soin de sa fortune. Vers la fin du règne de la reine Anne, il était secrétaire du club hanovrien fondé en faveur de la maison de Brunswick. Cette fonction, ainsi que le zèle qui animait ses écrits, l'ayant signalé à la faveur du nouveau gouvernement, il devint, bientôt après l'avénement de George 1er., officier de paix, et l'un des commissaires de la loterie. Il fut nommé, en 1734, greffier de la cour de prérogative de Dublin, occupa

emplois considérables, et re-
la le comté d'Armagh dans le
ent irlandais. Revenu à Lon-
1748, il y mourut le 18 juin
âgé de soixante-dix-huit ans.
e, parmi ce qu'il a fait de
, l'*Hiver*, daté de Copenhague,
1709, morceau descriptif que
même a toujours distingué.
tres ouvrages sont : *La vie de*
Williams, lord garde du grand
, évêque de Lincoln, et arche-
d'York sous Jacques et Char-
., 1700 ; — *La mère éplorée*
distrest Mother), tragédie, tra-
de l'*Andromaque* de Racine ;
d'un épilogue composé par Ad-
on Budgell, et fort admiré en
terre; *L'Anglais*, trag. 1721 ;
bley, *duc de Gloucester*,
die, 1721 ; toutes trois repré-
es avec succès; — des morceaux
tique réimprimés dans le *Free*
ker. 3 vol. in-8°.; — une *Lettre*
rs, écrite de Danemark ; — des
ctions de Pindare, « où, suivant
son, il égale son modèle en obs-
, mais non en sublimité ; il
avouer que s'il a moins de feu,
lus de fumée. » On trouve dans
ose plus d'élégance et d'har-
e que de force et d'élévation.
et, dans sa *Poétique anglaise*,
s en parallèle quelques passages
astorales de Pope, de Gay, et
hilips, et paraît n'accorder que
u de mérite à ce dernier. L.

PHILISTE, célèbre historien,
t à Syracuse, la seconde année
LXXXVIIIe. olympiade (481 ans
t J.-C.). Archomenidès, son père
vait acquis, par le commerce,
fortune considérable, et jouis-
ssi d'une grande influence.
sa jeunesse, Philiste vint sui-
Athènes, les leçons d'Isocrate,
prit pour modèle. Selon Sui-
das, il eut aussi pour maître Evenus de Paros, poète élégiaque, qui se flattait, dit-on, d'enseigner le grand art de gouverner les états. De retour à Syracuse, Philiste s'occupa de ses projets d'avancement. Ses talents et ses richesses lui donnaient l'espoir de parcourir avec honneur la carrière des emplois; mais, aveuglé par l'ambition la plus déplorable, il s'associa aux complots de Denys, et contribua de tous ses moyens à l'asservissement de sa patrie (*V.* DENYS, XI, 95). Cependant Denys, effrayé des difficultés qu'il éprouvait à maintenir son autorité, consulta ses amis les plus intimes sur le parti qu'il devait prendre. La plupart lui conseillèrent de monter sur le meilleur de ses chevaux, et de se retirer dans quelque ville de l'obéissance des Carthaginois. Mais Philiste combattit une résolution dictée par la peur : « Il ne sied point, lui dit-il, à » un monarque, d'être redevable de » son salut à la vitesse d'un cheval ; » il faut qu'il se laisse arracher du » trône par les pieds (1). » La valeur et l'éloquence de Philiste furent également utiles à Denys, dans les guerres qu'il eut à soutenir, tantôt contre les Carthaginois, et tantôt contre les villes de Sicile qui ne reconnaissaient point sa domination. Denys le récompensa de ses services, en lui donnant la marque de confiance la plus grande : il le nomma gouverneur de la citadelle de Syracuse. Le tyran voulut bien fermer les yeux sur le commerce scandaleux que sa mère entretenait avec son favori ; mais il refusa son consentement à leur mariage, que Philiste désirait, moins par amour pour une femme

(1) Quelques écrivains font honneur de ce mot à Megaclès, rival partisan de Denys.

déjà sur le retour de l'âge, que pour s'approcher encore du trône. Quelque temps après, Philiste ayant épousé secrètement la nièce de l'usurpateur, Denys, oubliant ses services, le bannit avec son beau-père, et empêcha sa femme d'aller le rejoindre, en la tenant dans une prison, où elle était gardée à vue. Retiré dans Adria, Philiste employa ses loisirs forcés à écrire l'*Histoire* de Denys, auquel il prodigua les éloges les plus outrés. Il ne put cependant apaiser le tyran; et ce ne fut qu'après sa mort, que Philiste obtint la permission de revoir Syracuse. Il parvint bientôt à un haut degré de faveur près de Denys le Jeune; il profita de son ascendant sur l'esprit de ce prince pour éloigner Dion (*V.* ce nom, XI, 396) et Platon, dont les sages conseils auraient pu ramener, sans secousse, le règne des lois à Syracuse. Dion, ennuyé de son exil, reparut en Sicile, avec une armée de huit cents hommes. Accueilli par les peuples comme un libérateur, il s'avança sans obstacles jusqu'à Syracuse, et assiégea la citadelle, dans laquelle le tyran s'était renfermé avec ses meilleures troupes. Denys, réduit à l'extrémité, fit connaître sa situation à Philiste, et lui manda d'approcher avec la flotte dont il avait le commandement, pour tenter une diversion. Mais les Syracusains, informés de tous les mouvements de Philiste, allèrent à sa rencontre avec un nombre égal de vaisseaux. Philiste n'hésita pas à leur livrer le combat; et son habileté rendit long-temps la victoire incertaine: mais, enfin trahi par la fortune, il se tua, dit-on, pour ne pas tomber entre les mains de ses concitoyens, à qui ses talents avaient été si funestes. Quelques auteurs prétendent que le vaisseau qu'il montait s échoué sur la côte, les Syracu s'emparèrent de sa personne, et près avoir assouvi leur veng par les tourments les plus barb ils lui coupèrent la tête, l'an 4 411 avant J.-C. Philiste était âgé d'environ soixante-dix a avait composé l'*Histoire de l cile*, en 13 livres. Les sept pre comprenaient les antiquités de île; les quatre suivants, le règ Denys l'Ancien; et enfin les derniers, le commencement d gne de Denys le Jeune. Les éloge Denys d'Halicarnasse, Cicér Quintilien donnent à cette hist doivent augmenter le regret perte. Il n'en reste qu'un seul *ment*, conservé par saint Cl d'Alexandrie. On peut cons pour plus de détails, les *Reche* de l'abbé Sevin, sur la vie ouvrages de Philiste, dans le XIII du Recueil *de l'académi inscriptions*. W—

PHILLIP (Arthur), navig anglais, était fils d'un Allema Francfort sur le Mein, qui gnait à Londres la langue de son Arthur naquit dans cette capit 1738: il entra dans la marine à de dix-sept ans; arrivé au gra lieutenant, il alla servir en Po après la paix de 1763, et revi 1778, dans sa patrie: il com durant la guerre qui éclata cet née-là, fut surtout employé les mers de l'Inde, et parvi grade de capitaine de vaisseau Grande-Bretagne, ayant, par l de 1783, perdu ses colonies d tinent de l'Amérique septentri où elle envoyait auparavant le faiteurs condamnés à la déport choisit en remplacement l orientale de la Nouvelle-Hollan

ıvait découverte, et qu'il avait
ée *New-South-Wales*. Ce
navigateur avait fait une des-
n si ravissante de Botany-Bay,
bords de ce bras de mer fu-
signés pour le nouvel établis-
t, destiné aussi à servir de re-
ux navires anglais parcourant
rs voisines. Une escadre fut
e; elle était composée d'une
e, d'un aviso, et de neuf trans-
Phillip en eut le commande-
et fut nommé gouverneur-
l de la colonie future. On mit
oile le 13 mai 1787; et le
vier 1788, l'on atterit sur les
de *New-South-Wales*. Bo-
Bay ne répondit pas à l'idée
s'en était formée d'après la
n de Cook : cette baie était
abritée; elle n'avait pas assez
fondeur; l'eau douce n'y cou-
assez abondamment, ni sur
nts où l'on peut aborder com-
ment; enfin les bords en étaient
rageux dans quelques endroits.
nconvénients décidèrent Phillip
nnaître le port Jackson, situé
au nord, et dont Cook avait
parlé. L'examen prouva que
convenait mieux que le pre-
pour la colonie : tout y fut
porté. La prudence, la ferme-
ntegrité de Phillip, la soutin-
dans les moments difficiles :
établit l'ordre, y fit régner la
, fonda la prospérité à laquelle
est parvenue de nos jours. Il en-
reconnaître les côtes voisines,
upler l'île Norfolk, située dans
du continent, et consacra tous
moments à justifier la confiance
son gouvernement l'avait ho-
. Après cinq ans de séjour dans
tablissement qui lui devait l'exis-
e, le délabrement de sa santé
força de revenir en Europe. Il
avait été élevé au rang de vice-amiral. Il passa le reste de ses jours à Lymington, petit port du Hampshire. Étant allé à Bath, en 1814, il y mourut au mois de novembre. Le public, à l'époque de la fondation de la colonie de la *Nouvelle-Galles méridionale* était tellement avide de connaître tout ce qui la concernait, que l'on s'empressa de publier les renseignements que l'on en recevait. En conséquence, les ouvrages suivants parurent en anglais: 1°. *Voyage du gouverneur Phillip à Botany-Bay, avec une description de l'établissement des colonies du Port-Jackson et de l'île Norfolk, faite sur des papiers authentiques, obtenus des divers départements, auxquels on a ajouté les journaux des lieutenants Shortland, Watts, Ball, et du capitaine Marshal, avec un récit de leurs nouvelles découvertes*, Londres, 1789, 1 vol. in-4°. C'est un livre très-mal fait, quoiqu'il renferme des détails curieux : que pouvait-on avoir observé, en moins d'un an, dans un pays inconnu, au milieu d'embarras de tous genres! Pour faire accueillir cette compilation, on l'annonça comme composée sur des matériaux fournis par les bureaux du gouvernement : cela était possible. Quoique tout ce qui concerne les découvertes de Shortland et des autres, soit raconté succinctement, on les lit avec intérêt, parce qu'il n'en a pas été publié d'autre relation. Ce livre a été fort mal traduit en français, Paris, 1791, un vol. in-8°. L'éditeur a laissé de côté les cartes et les planches. — 2°. *Extraits de lettres à lord Sydney, avec une description de l'île Norfolk*, par P. G. King, Londres, 1791, in-4°. — 3°. *Copies et Extraits de lettres, donnant une*

description du pays de New-South-Wales, 1792, in-4°. Ces livres font suite au précédent. Hunter, qui fut le successeur de Phillip; Watkin-Tench, capitaine; White, chirurgien de la colonie; Barrington, un des déportés, ont aussi fait connaître l'état de la colonie avant le départ de Phillip. Depuis, Collins en a donné l'histoire en 1803, et Wentworth, en 1819. C'est à Phillip que la France est redevable des dernières dépêches reçues de La Pérouse (*V.* Pérouse). On a nommé Port-Phillip un beau havre découvert à la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande. E—s.

PHILLIPS (Thomas), prêtre catholique anglais, né en 1708, à Ickford, dans le comté de Buckingham, fit ses études au collége anglais de Saint-Omer, et s'y distingua par sa piété comme par ses talents. Il voyagea ensuite, et observa les mœurs et les monuments de différents pays. C'est au retour de ses voyages qu'il reçut les ordres sacrés. La mort de son père, qui arriva peu après, fut un événement doublement fâcheux pour lui : son père était un protestant, converti à la religion catholique ; et l'attachement de Thomas au catholicisme fit que, bien que l'aîné de sa famille, il ne put avoir part à la succession, et ne recueillit que le produit d'une réserve due à la prévoyance de ses parents. Après avoir habité Liége quelque temps, il se rendit à Rome, où la protection du prétendant lui procura une prébende dans la collégiale de Tongres ; mais on le dispensa de résider, à condition qu'il irait exercer le ministère en Angleterre. Il passa plusieurs années dans la famille du comte de Shrewsbury, puis dans celle de Berkeley, près de Worcester. Sur la fin de ses jours, il se retira au anglais, à Liége; il y fut é par de douloureuses infirmité dant lesquelles sa piété ne se tit point. L'exercice de la p de Dieu lui était surtout fam mourut à Liége, en 1774. So cipal ouvrage est la *Vie du nal Pole*, en anglais, 1764, in-4°.; réimprimée en 17 vol. in-8°. Ce livre, plein cherches et de critique, et teur embrasse tous les gran nements du temps, excita d breuses réclamations de la p protestants : il y eut coup-su six écrits publiés par des m ou des littérateurs, tels que T Ridley, Neve, Stone, Pic et Phillips répondit aux obj principales dans un *Append Vie*, imprimé en 1767, et à l la troisième édition de son *E l'étude de la littérature sac* dernier écrit avait d'abord 1756. On lui attribue une b publiée, en 1761, sous le *Philemon;* un autre écrit i *Motifs pour la révocation contre les catholiques*, et d ces de vers, qu'il adressait à Élisabeth, abbesse des Bén anglaises, à Gand. Feller Phillips retrancha de son de volume de la *Vie de Pole*, pl choses intéressantes, pour ne faroucher les protestants, qu mier volume avait fort bles qui même à cette occasion r lèrent leurs plaintes et leurs ve contre les catholiques. — U Thomas Phillips, Anglais, de l'*Histoire et antiquités de bury*, in-4°., 1779, est mo cette ville, en mars 1815. P—

PHILODEME, philosop curien, était né à Gadara, vil

rie, environ un siècle avant lgaire. Après avoir visité la il vint à Rome, et se lia bien- e étroite amitié avec Calpurn. que Cicéron fit dépouiller du lement de la Macédoine pour lale de sa conduite. Dans sa : aux invectives de Pison, l'o- romain représente Philodème : un homme aimable et spiri- gnant beaucoup d'érudition à litesse exquise : mais, par égard s talents, il ne le nomme pas le fois dans un discours où il vait se dispenser de lui repro- avoir favorisé, par ses prin- t par ses exemples, les désor- e Pison, au lieu de chercher à rimer (*V.* Pison). Philodème t les lettres, qu'on accusait picuriens de négliger; et il au dire de Cicéron, célébré gies, les débauches, les impu- mêmes de Pison, dans de pe- èmes, qui auraient réuni tous rages, si le choix des sujets pondu à l'exécution. Il nous de lui quelques *Epigrammes*, Menage loue l'enjouement et la tesse, dans ses *Notes* sur Dio- Laerce. Brunck en a recueilli e cite, dans le tome II des *Ana- veter. poetar. græcor.* (1); et ran Ch. Rosini en a publié deux elles, d'après un manuscrit du n. Chardon de la Rochette a dait ces deux Epigrammes, c corrections et un Commen- dans le tome 1er. des *Melan- e crit. et de philologie*, 1920 . La première est une invita- tion de Philodème à Pison; dans la seconde, le poète s'adresse à une abeille voltigeant à l'entour d'un tombeau. Philodème avait composé plusieurs ouvrages importants, entre autres un *Abrégé* chronologique des dogmes des philosophes (*Philosophorum syntaxis*), dont Laërce cite le dixième livre, au commencement de la *Vie* d'Epicure; — une *Rhétorique* en deux livres; — un *Traité de morale*; — et enfin un *Traité de musique*, dont on a découvert plusieurs fragments parmi les papyrus d'Herculanum. On voit par ces fragments, qui appartiennent tous au quatrième livre, que Philodème s'était proposé, non de donner une théorie de la musique, mais d'examiner l'influence de cet art sur les mœurs et les habitudes nationales, et de réfuter les principes avancés, à cet égard, par un autre philosophe contemporain, qu'on croit être Diogène de Séleucie. Ils forment le tome premier du Recueil intitulé : *Herculanensium voluminum quæ supersunt*, Naples, 1793. Ce volume n'est pas, comme on le dit dans le *Dictionnaire universel*, le seul qui ait paru (*V.* Epicure, XIII, 309) (3). L'illustre éditeur, Mgr. Ch. Rosini, a restitué les fragments de l'ouvrage de Philodème, et les a accompagnés d'un Commentaire très-intéressant; il les a fait précéder, en outre, d'une Dissertation, dans laquelle il a rassemblé tous les détails qu'il a pu recueillir sur Philodème et ses autres ouvrages. De Murr a donné l'analyse du Traité de Philodème, dans sa Dissertation, *De Papyris*, et a traduit en allemand,

(1) [illegible] Philodème, [illegible] la Bibliothèque [illegible] d'Herculanum [illegible] cette pierre [illegible] corrections, [illegible] en vers latins.

[illegible] de Chardon de La Rochette, [illegible] 1er. tome, [illegible] de la pe- [illegible] 1792, in-4.

(3) Ce n'est point en 1793, mais en 1802, qu'ont été publiés les *Fragments* de la pierre [illegible], qui forment le tome II de *Herculanensium* [illegible]

les fragments qu'on en a recouvrés (*V.* Murr, XXX, 457). W—s.

PHILOLAUS de Crotone, disciple de Pythagore déjà vieux, puis d'Archytas de Tarente, vivait environ quatre cent cinquante ans avant notre ère. Les Pythagoriciens ayant été chassés d'Elis, Philolaüs se réfugia d'abord à Metapont, ensuite à Héraclée. Là il composa, sur la physique, trois livres, dont Platon faisait tant de cas, qu'il les acheta de ses héritiers, au prix de dix mille deniers ou cent mines, si l'on en croit Diogène-Laërce. Suivant Philolaüs, le soleil était un disque de verre, qui, comme un miroir, nous renvoyait la lumière et la chaleur du *feu du monde*. Il faisait tourner la terre autour du soleil, comme Mercure et Vénus, non pas, au sentiment d'Aristote, pour mieux expliquer les phénomènes, mais pour satisfaire à quelques idées métaphysiques et de convenance, et faisant même en cela quelque violence aux phénomènes. Philolaüs donnait vingt-neuf jours et demi au mois lunaire, trois cent cinquante-quatre à l'année lunaire, et trois cent soixante-quatre et demi à l'année solaire. Il paraît être le premier auteur de l'idée du mouvement annuel de la terre; et Boulliau a intitulé *Astronomie philolaïque* le Traité qu'il a composé suivant ce système. Ce dernier avait précédemment donné, sous le nom de Philolaüs même, une Dissertation latine, en quatre livres, pour démontrer la vérité de cette hypothèse. D—l—e.

PHILOMUSUS. *V.* Carrichter.

PHILON, écrivain juif, était de la race sacerdotale, et d'une des plus illustres familles d'Alexandrie. On ignore l'époque de sa naissance: cependant Thomas Mangey la fixe à l'an 30 avant J.-C. Il s'appliqua, dès sa jeunesse, avec beaucoup deur, à l'étude des belles-lett de la philosophie, et y acqu grande célébrité. Nous appr d'Eusèbe de Césarée, qu'on lui geait la palme sur tous ses co porains, dans la connaissan dogmes de Pythagore et de P auxquels il s'était attaché de rence. On l'appelait commun le *Platon juif*, ou *Philon le nicien*, au rapport de saint J et de Suidas; et l'on disait de Alexandrie : Ou *Platon imit lon*, ou *Philon imite Plato* Quelque inclination qu'il eût p sciences humaines, Philon ne gea pas celle des livres sacrés d ple hébreu. Il ne se contenta de les aprofondir en théol il y chercha les dogmes de P et il les y trouva; car l'esprit h est fait de telle sorte, qu'il ou croit trouver dans la Bib ce qu'il y cherche avec opini Il est incontestable que ce m de platonisme et de judaïsm la source des hérésies qui ont l'Église pendant les premiers s et que la manie d'allégoriser t passages des Livres saints sui goût de quelques philosophes fecté, dans la suite des temps vante école d'Alexandrie, et traînée dans les ridicules égar de la gnose ou du figurisme. était avancé en âge, lorsqu'i voyage de Rome, sous le rè Caligula, vers l'an 40 de J.-C *de legat.*, pag. 545 et 572, é Mangey.) Il avait été député Juifs d'Alexandrie, pour den à l'empereur la confirmation d de bourgeoisie, qu'ils avaient des Ptolémées et des Césars

(c) *Vel Plato philoniat, vel Philo pla*

ation de quelques synagogues
i leur avait enlevées. Caligula
nna audience, mais ne fit point
à ces réclamations : Philon et
collègues furent obligés de s'en
rner sans avoir réussi, et après
r couru des dangers imminents.
it même qu'il fut exposé à per-
la vie, et que son frère Lysi-
e, *arabarque* d'Alexandrie,
is en prison par ordre de l'em-
r. Philon a écrit l'histoire de
égation ; mais elle n'est point
enue jusqu'à nous. L'ouvrage
nous avons de lui, sous ce
: *De virtutibus, sive de lega-
ad Caium* (tome II, page
, édition de Mangey), est entiè-
nt indépendant du premier, qui
connu d'Eusèbe et de saint Jé-
e. Mangey présume que ce que
ne dit de cette ambassade, en-
e par les Juifs d'Alexandrie
iquités judaïques), liv. XVIII,
. 9), est tiré de l'ouvrage de
on, qui n'existe plus. Si l'on
oit Eusèbe, saint Jérôme, Sui-
et quelques autres anciens, Phi-
âgé de près de cent ans, fit
second voyage à Rome, pour
saint Pierre, dont il avait
du parler, et y embrassa la
on chrétienne. Photius ajoute
Philon ne tarda point à l'abjurer,
suite de quelque mécontentement.
i cela est dénué de fondement ;
n'a pas été difficile aux critiques
démontrer la fausseté. Il est
ne douteux qu'il ait eu aucune
aissance du Messie. Ainsi s'éva-
ssent ces vaines apparences de
étianisme, qu'on a cru découvrir
ses écrits contre Mnason, dans
Traité de la vie contemplative,
ailleurs. Saint Augustin déclare
nchalamment que Philon n'a ja-
s professé la religion chrétienne
(Lib. XII, *cont. Faust.*) ; et nous
pouvons assurer qu'il était bien éloi-
gné de l'idée qu'il aurait dû avoir
d'un Sauveur pauvre et persécuté,
s'il en avait été le disciple. Quant à
ses opinions judaïques, nous pensons,
avec le docte Mangey, qu'il avait
adopté celles des Pharisiens, comme
les plus analogues à son système
philosophique : son orthodoxie (ju-
daïque) a même été vivement dis-
cutée (2). L'époque de sa mort n'est
pas plus connue que celle de sa nais-
sance. Il avait composé un grand
nombre d'ouvrages sur l'Écriture
sainte, sur la philosophie et sur
la morale, dans lesquels tous les
critiques ont admiré la sublimité des
pensées, la beauté du style, et la
force des expressions. La plupart
sont perdus : ceux qui nous restent,
tous écrits en grec, font encore les
délices des théologiens et des phi-
losophes. Comme le catalogue ne
s'en trouve nulle part bien complet,
nous allons les indiquer par ordre
de matières : I. *De mundi creatione
secundum Mosen liber.* C'est un
commentaire littéral et mystique du
premier chapitre de la Genèse. Les
commentateurs de l'ouvrage des Six
Jours, et, notamment saint Ambroi-
se, en ont emprunté beaucoup de
choses, sans le nommer. Les criti-
ques ont agité la question de savoir
si Philon était habile dans la langue
hébraïque : Scaliger, Huet et Man-
gey soutiennent la négative ; presque
tous les autres tiennent pour l'affir-
mative. II. *Sacrarum legum alle-
goriarum libri tres.* Ils font suite
au précédent. Origène en fait men-

(2) Le P. Lami (dans son *Traité de la Pâque*, p. 134 et suiv.) prétend que Philon était schismatique. Tillemont (*Lettre au P. Lami*), et le P. Maudit (*Analyse des évang.*, dissert. XXIX, parag. 4), ont pris la défense du Juif d'Alexandrie.

tion dans son ouvrage contre Celse (liv. IV). III. *De Cherubim et flammeo gladio, et de Kaïn, qui primus ex homine procreatus est.* Commentaire sur une partie du IIIe. chapitre de la Genèse. IV. *De sacrificiis Abelis et Caïni* (Gen. c. IV, v. 2). Saint Ambroise, dans son livre intitulé, *De Caïn*, s'est borné à traduire Philon. V. *De posteritate Caïni sibi viri sapientis, et quo pacto sedem mutat* (Gen. c. IV, v. 16); imprimé pour la première fois en 1742, d'après un manuscrit du Vatican. VI. *De gigantibus* (Gen. VI, v. 1). Il était connu d'Eusèbe, de saint Jérôme, et de Suidas. VII. *Quòd Deus sit immutabilis* (ibid. v. 4). Thomas Mangey pense que cet opuscule ne fait qu'un avec le précédent. VIII. *De agriculturâ*, sur le chap. IX de la Genèse; joint par les anciens avec le Traité *De plantatione Noë*. IX. *De ebrietate libri duo.* Le premier conserve son titre; le second porte celui : *De his verbis; Resipuit Noë* (Gen. c. IX, v. 24). Celui-ci est moins allégorique que l'autre. X. *De confusione linguarum.* Explication du chap. XI de la Genèse. XI. *De migratione Abrahami* (Gen. c. XII). XII. *De eo, quis rerum divinarum hæres sit.* L'auteur y commente d'une manière mystique le chap. XV de la Genèse. XIII. *De congressu quærendæ eruditionis gratiâ.* Exposition du XVIe chap. de la Genèse. XIV. *De profugis* (Gen. c. XVI, v. 6). Suite du précédent. XV. *Quare quorumdam in Scripturis mutata sint nomina*, (Gen. c. XVIII); imprimé séparément par David Hœschel, avec trois autres opuscules, Francfort, 1587, in-8°., d'après un manuscrit d'Augsbourg, et traduit en latin par Morel. XVI. *De eo, quod à Deo mittantur somnia, libri duo* (Gen. c. XV

Reste des cinq livres que Ph
avait composés sur la même
tière, dont le premier, le quatri
et le cinquième ont péri. XVII.
*ta sapientis per doctrinam per
ti, sive de legibus non scriptis,
est de Abrahamo.* Saint Ambr
qui a donné un livre sous le m
titre, n'est encore qu'un traduc
libre de Philon. XVIII. *Vita
civilis, sive de Joseph.* Si l'o
excepte un livre intitulé : *De eo
deterius potiori insidietur* (Ge
IV, v. 8), qu'on ne trouve point
le catalogue des ouvrages de Ph
voilà tout ce que nous avons
Commentaires que ce savant Hé
avait composés sur la Genèse
tière. XIX. *De vitâ Mosis,
tres.* Ces trois livres, qui ne
point indiqués par Eusèbe, ni
saint Jérôme, mais qui sont très
tainement de Philon, ont été tra
en latin par Adrien Turnèbe, et
primés sans le texte, Paris, 1
in-8°. Il y a des choses très-curie
XX. *De decem oraculis quæ
legum capitula.* Ce livre est sou
cité par les anciens, quoique
des titres différents : il a été imp
par Christophorson, Anvers, 1
in-4°. XXI. *De circumcis*
Après que Philon eut écrit s
Décalogue, il traita de chaqu
particulière, cérémonielle ou
tique. Le temps a dévoré pr
tous ces traités. XXII. *De m
chiâ libri duo*, suite du précé
On a remarqué que Philon, à
du livre 1er. de la Monarchie,
porte au Messie un verset du
XVIII du Deutéronome, qui re
littéralement Josué. XXIII. *De
miis sacerdotum; de anim
idoneis sacrificio; de sacrifi
bus; de mercede meretricis no*

ndâ in sacrarium; de specialibus legibus quæ referuntur ad tria alogi capita, videlicet tertium, rtum et quintum; de septenade specialibus legibus ad sexet septimum præceptum; de alibus legibus ad præcepta ocm; nonum et decimum: ce traiparu, pour la première fois, en , sur un manuscrit de la bibliope bodléienne. — *De justitiâ; onstitutione principum.* Philon ouve que l'élection des rois doit ire, non par le sort, mais par oix libre du peuple. — *De triurtutibus: sive de fortitudine, anitate et pœnitentiâ; de præ et pœnis; de execrationibus; nobilitate:* traduit en latin par ent Homfroy. — *Quòd liber sit quis virtuti studet.* On y trouve renseignemens très-précieux sur Esséniens: Eusèbe et saint Jee en ont fait usage. XXIV. *De* ite contemplativâ, *sive supplicium* ticus. C'est dans cet opuscule est question des Thérapeutes, historien Eusèbe et saint Jérôt pris pour des chrétiens, et lesquels plusieurs savants mose sont exercés. Voyez le Rel intitulé: *Lettres pour et conr la fameuse question, si les taires appelés Thérapeutes, dont parle Philon le Juif, étaient étiens*. Paris, 1712. Voyez aussi Dissertations de dom Montfaucon qui ont donné lieu à ces lettres; ntinuité de la *Vie contemplative*, lit en français par ce docte bénédictin. Paris, 1709, in-12. XXV. *Quòd mundi incorruptibilitate.* Ce livre a été négligé par les anciens écrivains ecclésiastiques, parce que auteur s'éloigne du sentiment commun sur la conflagration du monde. XVI. *Liber adversus Flaccum.* Philon écrivit ce livre pour conserver le souvenir des maux extrêmes dont Avidius Flaccus, gouverneur d'Égypte, avait accablé les Juifs, et pour montrer en même temps la justice de la providence divine, dont la main s'était appesantie sur ce persécuteur. Il paraît que ce livre n'est qu'un fragment d'un autre plus considérable contre Séjan. XXVII. *De legatione ad Caium;* nous en avons déjà parlé. XXVIII. *De mundo.* Ce traité est moins un ouvrage particulier de Philon, qu'une compilation des passages de ses écrits sur cette matière: imprimé avec les œuvres d'Aristote et de Théophraste, Venise, 1497; traduit en latin par Guillaume Budé, Paris, 1526. Nous nous abstiendrons d'énumérer les fragments de Philon, qui ont survécu aux ouvrages dont ils sont détachés. Nous ne parlerons pas davantage de la multitude de traités que nous n'avons plus. Ses Œuvres ont été recueillies et imprimées à Genève, 1613, in-fol., avec la traduction latine de Gelenius; à Paris, 1640, in-fol.; à Wittemberg, 1690, in-fol.; à Londres, par les soins de Thomas Mangey, 1742, in-fol., 2 vol.; c'est, sans contredit, la meilleure édition, sous tous les rapports: celle de Frédéric-Auguste Pfeiffer, en 5 vol. in-8°, 1785-91, n'est pas complète. Quelques-uns des traités de Philon ont été publiés séparément, en latin, en français et en d'autres langues. On peut voir là-dessus: l'*Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, par dom Ceillier, tome 1er.; la *Biblioth. græc.*, de Fabricius, tome IV, pag. 721-54, édit. de Harles; la belle Préface de l'édition de Philon, par Mangey; la Dissertation de Dan. God. Werner. *De Philone judæo*

teste integritatis scriptorum mosaïcorum, Stargard, 1743, in-fol.; la *Chrestomathia Philoniana*, de J.-C.-G. Dahl, Hambourg, 1800, in-8°., et l'ouvrage de Jac. Bryant, intitulé : *The sentiments of Philo judæus*, Londres, 1797, in-8°. En 1816, l'abbé Mai a publié, à Milan, un Traité, qu'il croyait de Philon, sous ce titre : *De virtute ejusque partibus*, précédé d'une dissertation, dans laquelle il a fait connaître quelques autres ouvrages dont on n'avait aucune notion (3). Ce traité était réellement de Gemiste Pléthon, comme on l'a reconnu depuis, et il avait déjà été imprimé deux fois. En 1818, le même éditeur a publié le livre : *De Cophini festo, et de colendis parentibus*, même format. L—B—E.

PHILON DE BYBLOS, fut ainsi nommé du lieu de sa naissance, en Phénicie ; il nous apprend lui-même qu'on lui avait aussi donné le surnom d'*Herennius* : il parvint à une extrême vieillesse. Gérard-Jean sius prétend qu'il naquit la dix année de Tibère, puisqu'il soixante-dix-huit ans, l'an 10 J.-C. (220°. olympiade), et survécut à l'empereur Adrien *hist. græc.*, lib. II, p. 211). ques-uns ont avancé que Pl avait été consul ; mais sans au preuve, ainsi que le pense Su (*Lexicon græc. lat.*, tom. III s'acquit une certaine réputatio ses ouvrages d'histoire et de g maire. Il avait composé : L *urbibus, et claris viris quos quæque tulit*, lib. XXX. Cet ou ge fut abrégé par *Ælius Sere* comme l'appelle Suidas, on *Ælius Severus Athenæus*, selon sius. II. *De comparandis et gendis libris*, lib. XII. III. *mentarius de Judæis.* Origène mention de cette histoire de Phi dans le livre 1er. contre Celse. *De imperio Adriani.* C'étaient Mémoires de ce qui s'était pas son temps. Nous ne pousserons plus loin une liste d'ouvrages n'existent plus. Philon traduisi grec l'histoire que Sanchoni avait écrite en langue phénicie et la divisa en neuf livres. C'e ce qui a fait sa célébrité. Eu de Césarée a conservé quelques f ments de la préface de Philon (*parat. evangel.*, lib. I, ch. I et un long fragment de l'hist même de Sanchoniaton, qui fo tout le chapitre X du livre 1er. de ouvrage. Ce fragment a beauc exercé les savants, et surtout les dernes. (*V.* Rich. CUMBERLAND, 348). Mais aucun ne s'en est occ avec plus d'ardeur et de pers rance que Dodwell, qui publia 1681, un discours anglais su sujet ; et Fourmont, qui en a fai

(3) Cette dissertation contient entre autres une notice sur les écrits de Philon conservés en langue arménienne. Un ancien manuscrit arménien, de l'an 1256, qui a été trouvé par le docteur Zohrab, en 1791, à Lemberg en Gallicie, contient la traduction de treize traités du philosophe juif, parmi lesquels il en est huit qui n'existent plus en grec. Ces huit ouvrages sont : I. *Quatre livres de questions et de réponses sur la Genèse ;* ils contiennent 489 chapitres. II. *Questions et réponses sur l'Exode.* III. *Des prêtres.* IV. Un *Traité sur Samson.* V. Un autre *Traité sur Jonas*, divisé en deux parties. VI. *Sur quelques passages de Daniel.* VII. *Deux livres de la Providence, adressés à un certain Alexandre.* VIII. *Sur l'ame des bêtes.* Les autres écrits de Philon, traduits en arménien, qui existent encore en grec, sont ceux qui portent les titres suivants : 1°. *De sacrificantibus ;* 2°. *De specialibus legibus ;* 3°. *De vitâ sapientium ;* 4°. *Divinarum legum allegoria ;* 5°. *De vitâ et morâ contemplativo.* Le couvent arménien de Saint Lazare, à Venise, possède une copie du manuscrit de Lemberg, dont nous venons de parler ; elle a été suppléée en plusieurs endroits par un autre manuscrit de l'an 1298, apporté de Constantinople. Il y a aussi un autre exemplaire de cette copie corrigée, entre les mains du docteur Zohrab. Les religieux de Saint-Lazare, à Venise, ont annoncé, en 1821, une édition arméno-latine, in-4°., des différents ouvrages de Philon, dont nous venons de parler : quelques-uns ont été imprimés dans le courant de 1822. S. M—N.

re d'un livre de ses *Réflexions*
es sur les histoires des an-
ples, 2 vol. in-4°. (1) Quel-
crivains semblent croire que
i est l'auteur de l'*Histoire gé-*
qu'il a attribuée à Sancho-
; mais cette opinion manque
lement. Voy. Richard Simon,
t. crit., tome 1er., chap. x;
con, *Antiquité expliquée*,
Van Dale, dom Calmet, et le
rnemine, *Journal de Tré-*
janvier 1714. L—B—E.

LON DE BYZANCE, méca-
de deuxième siècle avant J.-C.,
ontemporain de Ctésibius et
on l'Ancien, dont on peut
urer qu'il reçut des leçons;
nous apprend qu'il demeura
e temps à Alexandrie pour se
tionner dans l'étude de la mé-
e. Il s'arrêta aussi dans l'île
des pour y étudier l'architec-
s d'habiles maîtres, dont il ne
pas transmis les noms. Phi-
ut très-versé dans la géomé-
la solution qu'il a donnée du
me des deux moyennes propor-
les, quoique la même, dans le
que celle d'Apollonius, ne
pas d'avoir son mérite dans la
e (*Histoire des mathémat.*,
. Montucla lui fait honneur
raité de *Mécanique*, dont l'ob-
t à-peu-près le même que celui
ron, et qui n'est connu que par
ctions de Pappus; mais Fa-
attribue cet ouvrage à Philon
ne 2. Philon de Byzance est

l'auteur d'un traité de *Poliorcétique*, dont il ne nous reste que le quatrième et le cinquième livre; ils ont été publiés avec une version latine de Cotelier ou de Henri Valois, dans le recueil intitulé : *Veterum mathematicor. opera*, Paris, 1693, in-folio p. 49-104 (*V.* J. Boivin, et Melchis. Thevenot). Dans le premier, Philon traite de la fabrication des traits, des balistes, des catapultes, et de différentes machines de guerre, dont quelques-unes étaient de son invention; il y décrit, en passant, mais avec beaucoup de précision, une espèce de catapulte inventée par Ctésibius (*V.* ce nom), et qui avait beaucoup de rapport avec notre fusil à vent (3). Dans le livre suivant, il traite de la manière de fortifier les villes, de leur approvisionnement, qu'il conseille d'empoisonner, si l'on craint que l'ennemi ne s'en empare, et de divers stratagèmes propres à éloigner les assiégeants. On voit que l'ouvrage de Philon devait être intéressant; mais on peut se consoler de sa perte, puisque ceux d'Athénée et de Végèce suffisent pour bien faire connaître la tactique des anciens. On attribue encore à Philon un opuscule intitulé, *De septem orbis spectaculis:* cependant Fabricius croit y reconnaître le style et la manière d'un ancien rhéteur. Cet opuscule, assez curieux, ne nous est pas parvenu entier. Le manuscrit de la bibliothèque Barberine ne contenait que les cinq premiers chapitres, et une partie du sixième, qui renferme la description du temple de Diane à Éphèse. Le septième cha-

(1) Ou peut consulter à cet égard la dissertation d'Alb.-Louis-Frédéric Meister : *De catapultæ polybolicæ commentatio, quâ locus Philonis mechanici, in libro* IV *de telorum constructione extans, illustratur*, Gottingue, 1768, in-4°.

pitre, sur le tombeau de Mausole, est perdu. Le savant Léon Allatius a publié cet ouvrage avec des notes et une version latine, Rome, 1640, in-8°.; et Gronovius l'a inséré dans le tome VIII du *Thesaur. antiquit. græcar.* Boissieu en a donné une nouvelle trad. latine dans ses *Miscellanea*, Lyon, 1661 (*V.* Boissieu). Enfin M. Louis Teucher a publié cet *Opuscule* avec les notes d'Allatius, auxquelles le savant éditeur en a ajouté quelques-unes, ainsi que la double version latine d'Allatius et de Boissieu, Leipzig, 1811, in-8°. W—s.

PHILON, docteur arménien, surnommé *Diragatsi*, du nom de Dirag, bourg du pays de Daron, qui était sa patrie, vivait en l'an 690. Nerseh-Kamsarakan, prince d'Arscharouni, et patrice d'Arménie, homme fort instruit et ami des savants, le chargea, vers cette époque, de traduire en arménien l'histoire ecclésiastique de Socrates, pour faire suite à celle d'Eusèbe, dont les Arméniens avaient une traduction depuis le temps de saint Nersès. Philon ne se borna pas à traduire simplement son auteur; il y intercala tous les faits du même genre, relatifs aux Arméniens et aux Syriens; et il y ajouta ce qui concerne les démêlés de Flavien, patriarche de Constantinople, avec l'hérétique Eutychès, le second concile d'Éphèse, et le récit de beaucoup d'autres événements arrivés après la mort de Socrates. C'est-là tout ce que nous savons de ce traducteur. S. M—n.

PHILOPOEMEN, que l'histoire a nommé le dernier des Grecs, naquit à Mégalopolis, principale ville de l'Arcadie. Privé trop tôt des leçons d'un père, mais élevé par un de ses hôtes, dont Plutarque et Polybe ont loué la capacité et la sagesse, et par deux philosophes de la seconde académie, qui avaient gouverné les Cyrénéens et leur avaient donné des lois, son éducation fut tout-à-la-fois républicaine et militaire. Il porta les armes de bonne heure, se signala dès-lors comme un Spartiates; et ses goûts belliqueux fortifiés par ce premier succès eurent une influence marquée sur ses études et sur sa conduite. Il partageait les loisirs de la paix entre l'agriculture, la chasse et l'art militaire. Les beaux faits d'armes célébrés dans les poètes comme dans les historiens, sa lecture favorite; bien que la philosophie ne lui fût point étrangère, quoiqu'il n'ait jamais abandonné le soin des affaires publiques, la gloire du grand capitaine a fait oublier en lui l'homme d'état. Les occasions ne manquèrent point à son ardeur; et, si sa présence d'esprit et son courage ne purent sauver sa ville natale surprise par Cléomène, roi de Sparte, il la vengea bientôt en décidant, par une manœuvre habile, le succès de la bataille de Sellasie, où ce prince fut complétement battu par Antigone Doson, roi de Macédoine, la 2e. année de la 138e. olympiade. Blessé, aux premiers rangs, d'un coup de lance qui lui renversa les deux cuisses, Philopœmen ne quitta point le champ de bataille, et, lorsque le vainqueur apprit que le simple cavalier de Mégalopolis avait agi contre ses ordres, dirigé la manœuvre décisive, il rendit hautement hommage à ses talents militaires, et le pressa vivement d'entrer à son service. Philopœmen avait alors trente ans. Sa renommée s'accrut encore par ses exploits dans l'île de Crète, où il servit comme volontaire pour la paix. Appelé par les Achéens

...ndement de leur cavalerie, la ...ble de la Grèce, il changea ...ures, les évolutions, l'ordon... de bataille. Sous lui cette ca... apprit à serrer ses rangs, à ...ttre de pied ferme en gagnant ...rain, au lieu de voltiger com... troupes légères : elle devint ...mière des forces publiques. ...œmen justifia ses innovations ...ant contre les Étoliens la ba... de Larisse, où leur général pé... sa main, l'an 208 avant J.-C. ...midas, tyran de Lacédémone, ...ait l'indépendance du Pélopon... Philopœmen, élevé à la dignité ...eur, ou de généralissime de la ...chéenne, le rencontre près de ...ée, met en fuite son armée, ...nt pu se croire un moment ...use, et le tue lui-même à la ...combat. Les Achéens élevè... vainqueur une statue de bron... le temple d'Apollon, à Del... et la Grèce assemblée rendit ...l hommage à sa gloire, lors... dans la solennité des jeux Né... le musicien étant venu à ...des vers en l'honneur des an... libérateurs de la patrie, tous ...x se fixèrent sur Philopœmen, ...applaudissements prolongés ...rent dans toute l'enceinte : on ...nt reconnaître que désormais ...nées de la Grèce étaient atta... à un seul homme. Quelque ...après, Messène fut surprise ...bis, le successeur de Macha... Philopœmen ne disposait plus ...des forces des Achéens ; ne ...t déterminer le préteur à se ...campagne, il entraîna du ...avec lui ceux de Mégalopo... n'osa l'attendre ; et Mes... délivrée. Peu de temps après, ...n des armes fit passer Phi... en Crète, où les Gortyniens lui avaient offert le commandement de leurs troupes. Nabis profita de son absence ; et les Mégalopolitains, furieux de se voir réduits aux dernières extrémités, pendant que leur premier citoyen cherchait au loin une renommée inutile à son pays, l'auraient banni de leur ville, si le préteur ne s'y fût opposé. Plutarque l'accuse de s'être vengé de leur inconstance, en appelant à l'indépendance et en soutenant de tout son crédit les bourgades voisines, dont ils avaient usurpé la domination. Quoi qu'il en soit, Philopœmen, à son retour, fut élu, pour la troisième fois, préteur des Achéens. Il hasarda contre Nabis une bataille navale, qu'il perdit par son inexpérience ; mais il répara cette faute, en surprenant l'ennemi jusque sous les murs de Gythium. Plus tard, le tyran de Sparte se présente à l'improviste pour lui disputer un passage important et difficile, où il espérait l'accabler : Philopœmen change à l'instant son ordre de bataille, attire l'ennemi dans une embuscade, et remporte une victoire complète. Maître de Sparte, il l'attache à la ligue Achéenne ; et, comme les vaincus, touchés de sa modération, voulaient lui faire un présent considérable : « Gardez votre or, » dit-il aux députés, pour acheter » les ennemis de la république ; c'est » à eux, non à vos amis, que vous » devez fermer la bouche. » Cette réunion de Sparte aux Achéens était à peine consommée, lorsqu'Antiochus essaya de lutter contre la fortune de Rome. A cette nouvelle, quelques mouvements se firent sentir dans la Laconie : le capitaine-général Diophanès, excité par le consul Acilius, voulut punir les peuples comme des rebelles. Après lui avoir vainement

représenté ce qu'il y avait d'impolitique dans cette résolution, Philopœmen prit un parti, dont les circonstances seules peuvent être l'excuse : il se jeta dans Lacédémone, menaça de la défendre contre le préteur et les Romains réunis; et, content de les avoir fait reculer devant cette déclaration, il rendit la ville aux Achéens, fidèle et pacifiée. Dans la suite, les Spartiates remuèrent encore ; et Philopœmen fut d'autant plus sévère, qu'il les avait épargnés deux fois; il fit démanteler Lacédémone, bannit une partie de la population, et abolit les lois de Lycurgue, qui la rendaient belliqueuse et entreprenante, 188 ans avant J.-C. Il résistait dès-lors, à toute la force de son caractère, à l'ascendant des Romains : il leur refusa la grâce des bannis, pour que ceux-ci la dussent exclusivement à la confédération Achéenne. Ce grand homme ne se faisait point illusion; mais il voulait retarder, autant qu'il serait en lui, la chute de sa patrie. Un jour, dans l'assemblée nationale, un orateur proposait de ne rien refuser aux Romains : *Malheureux*, interrompit Philopœmen avec douleur, *es-tu donc si impatient de voir s'accomplir le destin de la Grèce ?* Il venait d'être élu préteur, pour la huitième fois. On lui apprend que Dinocrate, son ennemi personnel, et celui de tous les gens de bien, a détaché Messène de la confédération Achéenne, et qu'il fait une excursion sur les terres de l'Arcadie : malade et septuagénaire, Philopœmen fait quinze lieues le même jour, arrive à Mégalopolis, et marche à la tête de la jeunesse de cette ville contre l'ennemi. Déjà même il l'avait mis en fuite, lorsqu'un renfort inattendu vint le forcer lui-même à la retraite. Il l'exécuta en bon ordre; et, il faisait face à l'ennemi, p valles, pour repousser ceu serraient de plus près, il s'é peu trop des siens, et se tro veloppé. Le héros se défendi longtemps contre les traits q lançait de loin; mais son l'ayant jeté à terre sans con ce, il fut pris et conduit à M au milieu des plus sanglant ges. Quelques voix osèrent de qu'on lui donnât la torture : souvenir des services qu'il a dus à la Grèce, le sauva de c de fureur; et, Dinocrate, c d'être forcé de le rendre, s' par le poison. Philopœmen d au bourreau ce qu'étaient ses cavaliers; et, appren presque tous, et notamm cortas, père de l'historien avaient échappé à l'ennemi : » donnes là une bonne nouv » cria-t-il; nous ne somm » pas entièrement malheu En achevant ces paroles la cignë, et peu après il l'an 183 avant J.-C. Les A conduits par Lycortas, v sa mort, et rapportèrent re ment ses cendres dans la tale. Dinocrate se tua lui-mê ne pas tomber entre leur La physionomie de Philopœ vait rien d'ignoble; mais l' simplicité de son extérieur un contraste frappant avec qu'il occupait. On sait la de cette hôtesse de Mégar attendant le chef des Ach le voyant arriver seul et d'un manteau vulgaire, le p lièrement de l'aider à prépar per de son général. Philop se fit pas répéter cette invit il s'était mis à fendre du boi

rentrer le mari, duquel il était ; et comme celui-ci exprimait prise de le trouver ainsi *embe-* : — *Ce n'est rien*, répondit emen, *je porte la peine de* mauvaise *mine.* Philopœmen pris Epaminondas pour mo- son moins sage dans la con- de ses plans, non moins rmant, non moins actif dans tion, simple et austère com- dans ses mœurs, il eut le désintéressement, le même pour la vérité ; mais il pint comme lui cette égalité que les injustices populaires avaient troubler : un mouve- le colère précipita sa marche les Messéniens, et lui coûta Il réunit toutes les qualités d'un général : un secret impénétra- ses projets, un endurcisse- croyable aux fatigues de la un grand éclat de bravoure nelle, et le talent d'inspirer confiance aux soldats. Tout ce pagnait a la guerre, il l'em- a payer les rançons de ses ayens. Folard vante surtout ptitude et la sûreté de son d'œil militaire. Toujours op- des ennemis dignes de lui, ratagèmes furent admirés des eux-mêmes, comme sa dis- l'était à Sparte. On lui re- d'avoir trop aimé la guer- ais, pendant près de quarante il fut à la tête de ses conci- on ne cite qu'une seule en- dont il ne sortit pas avec ur : et, sans rien accorder à la , il sut échapper à l'envie, au des prétentions et des vi- des infinies d'un état républi- Tout était réglé dans ses re- dans ses vêtements, dans ses es : aussi avait-il acquis une au- torité presque illimitée par ses conseils, et plus encore par ses exemples ; car, pour citer encore Plutarque : « La Grèce l'aima singulièrement comme le dernier homme de vertu qu'elle eût porté dans sa vieillesse. » F—T j.

PHILOSTORGE, historien ecclésiastique, était né vers l'an 364, à Borisse, en Cappadoce : il se rendit à Constantinople, à l'âge de vingt ans, pour se perfectionner dans la connaissance des lettres et des sciences ; il avait cultivé tour-à-tour l'histoire, la géographie, la médecine, les mathématiques, et même l'astrologie, qui était alors en grand honneur. Séduit par la lecture des ouvrages d'Arius, et peut-être aussi par les discours de sa mère, Philostorge adopta bientôt toutes les erreurs de cet hérésiarque, et s'en montra le zélé défenseur. Ce fut pour justifier Arius, et pour rendre odieux ses adversaires, qu'il composa l'*Histoire de l'Eglise* depuis l'avénement de Constantin-le-Grand au trône, jusqu'à la mort de l'empereur Honorius en 425. Elle était divisée en douze livres dont chacun commençait par une des lettres qui forment le nom de *Philostorgos*. Cette histoire s'est perdue ; mais il en reste un abrégé par Photius, qui suffit pour faire apprécier le plan de l'auteur et la manière dont il l'avait exécuté. Godefroy a publié cet *Abrégé* à Genève, en 1642, in-4°. avec de savantes dissertations, et une version latine, très-mauvaise : on en doit à Henri Valois une édition plus correcte, avec une nouvelle version et des notes, à la suite d'*Eusèbe* et des autres historiens ecclésiastiques, Paris, 1673 (*Voyez* H. Valois) ; cette édition a servi de base à celles qui ont suivi, et dont on trouvera la liste dans la *Bibl. gr.* de Fabricius, IV, 116. D. Ceillier a donné

une analyse fort étendue de l'ouvrage de Philostorge dans l'*Histoire générale des auteurs ecclésiastiq.*, XIII 660. W—s.

PHILOSTRATE. Plusieurs philosophes et sophistes grecs ont successivement porté ce nom ; ce qui jette une confusion presqu'inévitable, dans les faits, ou les ouvrages, tour-à-tour attribués à chacun d'eux (1). Celui qui fait l'objet spécial de cet article, était de Lemnos, suivant l'opinion la plus générale, quoiqu'Eusèbe, le Syncelle et quelques autres, le fassent natif d'Athènes, où il avait seulement professé la rhétorique. Il y compta, entre autres, au nombre de ses auditeurs, le sophiste Hippodrome, qui le remplaça même quelque temps dans sa chaire. Philostrate enseigna ensuite à Rome, et fut honorablement accueilli à la cour de l'épouse de Sévère, l'impératrice Julie, qui aimait les lettres, et protégeait ceux qui les cultivaient avec distinction. Ce fut à l'instigation de cette princesse, que Philostrate se chargea de mettre en ordre, et de revêtir d'un meilleur style, les Mémoires qu'un certain Damis, partisan fanatique d'Apollonius de Tyanes, avait recueillis sur ce célèbre imposteur. Ces Mémoires étaient passés entre les mains de l'impératrice, qui les communiqua à Philostrate ; et il en est résulté, sous le titre de *Vie d'Apollonius de Tyanes*, l'ouvrage le plus considérable qui nous soit resté du rhéteur de Lemnos. Il est hors de doute, selon nous, que ce mauvais roman, publié vers le milieu du troisième siècle de notre ère, a été entrepris en haine du christianisme, et dans l'intention perfide d'affaiblir la divine autorité de l'Evangile, en lui opposant d dus prodiges, à peine capa imposer à des enfants. Au qui ont eu le malheur d'hé sieurs siècles après, de ce antichrétienne, n'ont-ils pa d'appeler l'imposteur de T secours du mensonge et d (*V.* APOLLONIUS, II, 32 BLOUNT, IV, 599). On a ce Philostrate: I. *Les Héro* Dialogue entre Vinitor et Le but principal de l'ouvr réfuter quelques erreurs, d quelques omissions comm Homère, à l'égard des hé duits dans ses poèmes : mai que n'a fait, suivant Louis que substituer des erreurs ves à celles qu'il prétenda II. *Les Tableaux* ; descri gamment écrite de soixant bleaux qui décoraient le p Naples. Blaise de Vigenère c en 1614, in-fol. fig., une t française, sous ce titre : *Le* ou *Tableaux de platte mis en françois*. III. Un L LXXIII Lettres, sur des s tiques et galants : on en quelques-unes adressées à trice même. IV. *Les Vie phistes*, en deux livres : l contient la vie des sopl donnaient des leçons pul philosophie ; le second s'c ceux qui enseignaient la rh Eunape, écrivain postérie sieurs siècles à Philostrate cet ouvrage une mention as rable, dans la préface de toire abrégée des médeci orateurs célèbres qui ava de son temps ou peu ava n'y a, d'ailleurs, aucun comparaison dans l'objet l'exécution des deux ouvra

(1) *Voy.* Vossius, *De histor. græc.*, liv. II. ch. XV ; et Olearius, dans la préface de son édition de Philostrate.

rait en outre
ques ; un *Le* 10-
a grand nomb... ue ... a-
ur divers sujets : mais rien
cela n'est parvenu jusqu'à
Le neveu du précédent,
ent désigné sous le nom de
tus junior, est auteur des
tableaux. Ce sont moins,
M. Heyne (*Opusc.*), des
ns de tableaux qui aient
ment existé, que des espè-
ogrammes de divers sujets,
à l'émulation des artistes.
l Philostrate vivait sous les
rs Macrin et Héliogabale.
ure ou plutôt la seule édi-
mplète des œuvres réunies
Philostrates, est celle d'O-
in-fol., Leipzig, 1709. De-
te époque, aucun ouvrage de
nte n'avait été réimprimé,
M. Boissonade donna, en
es *Héroïques*, collationnés sur
nuscrits de la bibliothèque
, enrichis de scholies grec-
et des savantes remarques de
r. A—D—R.

LOXÈNE. Parmi plusieurs
ènes qui ont été connus dans
uité, il faut distinguer surtout
ène de Cythère, et en même
peut-être le confondre avec
ine de Leucade. En effet, la
t des traits racontés de l'un,
t aussi de l'autre. Cette homo-
t a fixé l'attention de quelques
s hommes ; et les difficultés
phiques qui en résultent, ne
encore bien éclaircies. Nous
nsons pas que cet article
e beaucoup la discussion. La
e de Philoxène ne fut point
e. Les Lacédémoniens s'étant
s de Cythère, il fut vendu
esclave. Agésyle (c'était le
son maître) lui donna, l'on
ne saurait aujourd'hui en dire la
raison, le sobriquet de *Fourmi*. La
mort d'Agésyle le mit entre les mains
de Ménalippide. Ménalippide était
un des grands lyriques de ce temps ;
il remarqua des dispositions dans le
jeune Philoxène, et se chargea de
son éducation poétique. Les succès
du disciple firent honneur au maître.
Philoxène se distingua surtout dans
le dithyrambe. Il paraît même qu'il
avait porté loin l'art de la versifica-
tion, et ajouté beaucoup aux riches-
ses de la langue lyrique. On parlerait
avec plus d'assurance, s'il n'y avait
pas, dans l'éloge magnifique qu'Anti-
phane fait du style de Philoxène, une
sorte d'excès dans l'expression, qui
diminue la confiance, et fait soup-
çonner l'ironie. « Philoxène » s'écrie
Antiphane, ou plutôt un personnage
comique dans une pièce d'Antiphane,
» Philoxène est supérieur à tous les
» poètes ; Philoxène est un dieu sur
» la terre. C'est le vrai lyrique, le
» lyrique par excellence. Partout il
» emploie des mots neufs, des mots
» qui sont à lui. Dans ses vers, quelle
» heureuse fusion des tropes et des
» couleurs ! Les poètes du jour, qui
» se disent frappés par le thyrse,
» qui trempent leurs vers aux sour-
» ces du Parnasse, qui se comparent
» aux abeilles errantes sur les fleurs,
» ne savent faire qu'un misérable
» tissu d'hémistiches volés. » Philo-
xène, dont le talent flexible savait
« passer du grave au doux, du plai-
» sant au sévère », avait composé
sur l'art de cuisiner, un poème di-
dactique, intitulé : *Le Souper*. Il en
reste encore quelques endroits ; par
exemple : « Je commencerai par
» l'oignon, et finirai par le thon....
» Au poisson, le plat n'est pas mau-
» vais, mais la poêle est meilleure...
» Garde de couper l'orphe et le den-

» tale, de peur que ne tombe sur » toi la colère de Némésis ; mets-les » sur table tout entiers : cette façon » est préférable, etc., etc. » A en juger par les fragments qui nous ont été conservés, ce poème ne manquait ni d'esprit, ni de gaîté ; on pourrait même croire que nous avons perdu un chef-d'œuvre dans le genre de la parodie burlesque, s'il est vrai que l'on parle toujours bien des choses que l'on aime et que l'on sait à fond. En effet, Philoxène était un des grands mangeurs de son siècle, et un si profond connaisseur en sauces et en ragoûts, qu'il en aurait fait leçon aux plus habiles cuisiniers. Il était même créateur, et avait eu l'honneur de donner son nom à une certaine pâtisserie, que l'on appelait *Philoxénienne*. Sa gourmandise était originale et sans pudeur. Mécontent de la nature, il demandait aux Dieux un gosier de trois coudées, pour avoir le plaisir d'avaler plus long-temps. On le vit engageant les cuisiniers des maisons où il était invité, à servir brûlant, afin qu'il pût manger tout seul : comme il avait pris l'habitude de se laver la bouche avec de l'eau bouillante, personne ne pouvait le suivre ; pendant que les autres convives attendaient et soufflaient, il avait le temps de toucher à tous les plats.

C'eslui qui est le héros de cette historiette versifiée par La Fontaine :

A son souper un glouton
Commande que l'on apprête
Pour lui seul un esturgeon.
Sans en laisser que la tête,
Il soupe. Il crève ; on y court.
On lui donne mainte clystère ;
On lui dit, pour faire court,
Qu'il mette ordre à ses affaires.
« Mes amis, dit le goulu,
» M'y voilà tout résolu ;
» Et, puisqu'il faut que je meure,
» Sans faire tant de façon,
» Qu'on m'apporte tout-à-l'heure
» Le reste de mon poisson. »

Ce qu'il fit à la table de Denys l'Ancien est de meilleur ton. servi au tyran un très-beau et un fort petit à Philo content de son lot, le po poisson ; et, l'approcha oreille, eut l'air de s'entre lui. Denys lui demanda de ce badinage : « Comm » dit-il, un poème de Gala » sais à ce petit surmulet » questions sur Nérée ; il » qu'il a été pris trop jeu » peine à comprendre ce » demande ; mais que son » placé devant vous, est » poisson, qui sait parfait » ce que je veux apprendr sourit, et lui envoya le gra let. La Fontaine a encor de cette anecdote, et il e jolie fable, *Le Rieur et les* Bien que l'effet ordinaire d gourmandise soit de dégr ractère, Philoxène ne sa aux intérêts de son estom la littérature et de la sain et il était poète encore pl rasite. Un jour, Denys fi ble un mauvais poème d et il demanda l'avis de Quoique à table, Philoxèn avec une courageuse libe poème ne valait rien ; et l rieux, l'envoya aux ca lendemain, il reçut, avec une nouvelle invitation à souper, nouvelle lecture ; de Philoxène est de nouvea Comme les vers du jou pas meilleurs que ceux d il se lève, et, pour tout « Que l'on me reconduise » carrières. » Denys ne cher de rire de cette sail ressentiment fut désarmé doutant les suites de quel lectures, Philoxène prit l

absolument à la table du
. et se retira à Tarente.
ain que Denys le rappela
tre pressante : Philoxène
blettes, et, remplissant
le la syllabe *non*, vingt
e, les lui envoya pour
nse. Ces petits faits ne
s seuls dont les anciens
le souvenir; mais il nous
il y aurait quelque abus à
ici un plus long article à
. Nous ajouterons seule-
l mourut à Ephèse, à 60
première année de la c°.
le, 380 ans avant l'ère
e. B—ss.

OXENE, autrement nommé
, un des plus savants et des
ebres écrivains de la secte
ophysites ou Jacobites Sy-
tait né à Tahal, bourg du
Garm, qui fait partie de la
. Il appartenait à la popula-
ienne et chrétienne, répan-
rs dans la plus grande partie
rse. En l'an 485, il fut nom-
r l'empereur Zénon, évêque
oug ou Hierapolis, dans la
gene ou Euphratèse, à la
le Cyrus, qui fut chassé; et
onsacre par Pierre, surnom-
Foul n, qui venait d'être éle-
trône patriarcal d'Antioche,
comme lui, partageait les er-
des Monophysites. Pierre et
ène firent tous leurs efforts
lettre, dans la Syrie, l'auto-
concile de Chalcédoine. Après
rt de Pierre le Foulon, Phi-
agit de concert avec son suc-
Palladius, qui professait la
doctrine. En l'an 498, ce
f t remplacé par Flavianus,
orthodoxe : celui-ci fut tou-
opposition avec Philoxène,
beaucoup de troubles en
Syrie, et à Edesse en particulier, par ses sermons hétérodoxes. Sous le règne d'Anastase, Philoxène alla deux fois à Constantinople, en 499 et en 506, pour y soutenir les intérêts de ses partisans. En l'an 512, il rassembla, de concert avec les évêques de Palestine, un synode à Sidon, dans lequel il anathématisa le concile de Chalcédoine, et déposa le patriarche Flavianus. Bientôt après, il présida l'assemblée où Sévère, nommé par l'empereur Anastase, fut reconnu patriarche. Il continua de persécuter les catholiques avec une nouvelle ardeur. En l'an 515, lui et Sévère convoquèrent un autre synode à Tyr. Tous les évêques de Syrie et de Mésopotamie y vinrent, et condamnèrent le concile de Chalcédoine. Cependant Anastase mourut, et les catholiques purent respirer. Le premier acte de son successeur, Justin le Vieux, fut de chasser de leurs siéges tous les prélats hérétiques; et, au mois de septembre de l'an 518, Philoxène fut exilé à Philippopolis de Thrace, puis à Gangra, où on le fit périr, en le suffoquant avec de la fumée. Sa mort arriva vers l'an 522; il avait occupé trente-quatre ans le siége d'Hierapolis. Les Jacobites le révèrent comme un martyr, et célèbrent sa mémoire le 18 février, le 1er. avril et le 10 décembre. Il a composé beaucoup de livres en syriaque, fort élégamment écrits, et qui le placent au rang des meilleurs auteurs syriens. Tous ces ouvrages sont théologiques et polémiques. On y distingue beaucoup de Lettres adressées aux moines de différents couvents de la Syrie et de la Mésopotamie; un Commentaire sur l'Ecriture; trois Traités sur la Trinité et l'Incarnation; deux Traités contre les Nestoriens et les Euty-

chiens. La plupart de ces ouvrages se trouvent manuscrits dans la bibliothèque Vaticane. Le plus célèbre de tous est la nouvelle Version syriaque des quatre Évangiles, qu'il fit, en l'an 508, sur le texte grec. Cette version, fort estimée, est la seule que lisent les Syriens Jacobites; elle fut retouchée et corrigée, en l'an 616, par Thomas d'Héraclée, évêque de Germanicia ou Marasch. Sa Version syriaque des quatre Évangiles a été publiée par Jos. White, Oxford, 1778, 2 vol. in-8°., ainsi que le premier volume de celle des Actes des apôtres et des Epîtres de saint Paul, etc., ibid., 1801. S. M—N.

PHIPS. *V.* MULGRAVE.

PHLÉGON, historien grec, surnommé *Trallien*, parce qu'il était né à Tralles, ville de Lydie, florissait dans le deuxième siècle. L'empereur Adrien l'affranchit, sans doute à cause de son goût pour les lettres, et ne cessa de lui donner des marques de sa bienveillance. On sait que Phlégon survécut quelques années à ce prince; mais on ignore l'époque précise de sa mort. Il avait composé une *Histoire* ou Chronique, en 16 livres, qui finissait à la seconde année de la CCXXIX^e^. olympiade (l'an 141); une *Description* de la Sicile; un *Traité des fêtes des Romains*, en trois livres, et quelques autres écrits moins importants, dont Suidas rapporte les titres. Mais de tous les ouvrages de cet écrivain, aussi minutieux que crédule, il ne reste que les suivants: *De rebus mirabilibus liber.* C'est un Recueil de contes populaires, de prodiges opérés à Delphes, et racontés par ceux qui en avaient été les témoins. Cet opuscule est divisé en trente-cinq chapitres, dont quelques-uns sont fort courts. — *De longævis libellus.* Phlégon fait mention, dans le trième chapitre, d'un c tus, du pays des Sabi parvenu à l'âge de cent ans, lorsqu'il fut préser reur Adrien; mais, da chapitre, il parle de la thrée, qui avait vécu siècles. — *De olympiis.* dans lequel Phlégon trai ne et de l'institution des piques (1), servait peut- duction à la *Chronique* parlé. Il fait partie des *nes* de l'édition de Pinda 1697, in-fol. Les trois Phlégon ont été publiés mière fois, avec une ve par Guill. Xylander, in-8°. (2) Meursius en édition plus belle et pl avec une Préface et des de, 1620, in-4°.; et Georg. Franz les a repr les notes de Meursius, H in-8°. On trouve les O Phlégon, réunis à ceux de Caryste et d'Apolloni sous ce titre: *Historiar lium auctores græci*, L in-4°.; et ces différents partie du tome VII des Meursius, qui en avait meilleure édition. Enfin les de Phlégon ont été Gronovius, dans les tom du *Thesaur. antiquitat.*

(1) C'est dans cet ouvrage qu'il f l'éclipse miraculeuse ou des ténèbr mort de Jésus-Christ (Voy. pag. Meursius, de 1620): passage qui a Whiston, Sykes, Chapman et autr *Voy.* le Dictionnaire de Chaufepi GON.

(2) Cette rare édition contient, ou de Phlégon, d'Apollonius et d'Ant *morphoses* d'Antoninus Liberalis, Marc-Aurèle: *De vitâ sud.* Voy. s rareté de ce recueil la *Bibl. curie* ment, I, 386.

› (Saint), martyr, cul-
›lement son jardin, près
de Sinope, dans la pro-
›nt. Le travail des mains
ait, outre les choses né-
la vie, de quoi faire des
bondantes. Sa piété, sa
vaient fait connaître dans
ntrée. Pendant une persé-
e l'on croit être celle de
en 303, il fut dénoncé
rétien. Son prétendu cri-
si notoire, que l'on crut
à son égard, oublier toute
. Des soldats furent en-
a demeure, où ils lui tran-
la tête. La conversion de
n ayant rendu, peu de
près, la paix à l'Église, les
s élevèrent, en l'honneur du
rtyr, une basilique, qui de-
bre dans tout l'Orient : on
a une partie de ses dépouil-
telles. L'église d'Amasée en
it une petite portion. Saint
évêque de cette église, pro-
vers l'an 400, le panégyri-
aint Phocas. Il y dit : « Les
accourent des provinces les
éloignées pour prier Dieu
les églises où l'on conserve
es reliques du saint. Le tem-
e les Chrétiens ont érigé en
nneur, à Sinope, est par-
rement révéré sur toutes les
: les marins chantent des
es en son honneur; ils l'in-
nt lorsqu'ils sont en danger;
ervent pour les pauvres une
n de leur gain, en l'appe-
part de Phocas. Un roi a
e son diadème garni de dia-
, avec un casque de grand
pour qu'ils fussent offerts à
ans l'église du saint. » Une
des reliques de saint Phocas
e envoyée à Constantinople,
la ville célébra, pendant deux jours, la fête du saint martyr. Saint Jean Chrysostome prononça, en cette occasion, deux discours, dont l'un se trouve encore parmi ses œuvres. L'empereur Phocas fit élever à Constantinople, en l'honneur du saint martyr dont il portait le nom, une basilique, dans laquelle on transporta une portion considérable de ses reliques. Les Latins célèbrent sa fête le 14 juillet. G—y.

PHOCAS, empereur d'Orient, né à Chalcédoine, ou suivant d'autres, dans la Cappadoce, d'une famille obscure, embrassa la profession des armes, et dut à la faveur de Priscus (1), l'un des lieutenants de Maurice, le grade de centurion, auquel il ne pouvait prétendre à raison de son incapacité. La hardiesse brutale de Phocas l'avait fait remarquer des soldats; ils le députèrent près de Maurice, pour lui demander la permission de passer l'hiver dans leurs familles. Le refus de l'empereur souleva l'armée; et les séditieux déférèrent le commandement à Phocas, qui les ramena des bords du Danube sous les murs de Constantinople. A son approche, une insurrection éclata dans cette ville, dont plusieurs quartiers furent pillés et livrés aux flammes. Maurice, abandonné, envoya Théodore, l'aîné de ses fils, implorer la protection de Chosroès, son allié, et s'éloigna sur un frêle esquif, qui portait sa femme et le reste de sa famille. Cependant Phocas hésitait encore à prendre la pourpre : le pa-

(1) Phocas avait été l'écuyer de Priscus. Dans le *Dict. universel*, on a confondu Priscus, lieutenant de Maurice, avec Crispus, gendre de Phocas. Cette méprise devait être citée. Crispus, comblé de bienfaits par Héraclius, ne tarda pas à tomber dans la disgrâce, et mourut dans le monastère de Cure, en 612.

triarche triompha de son irrésolution ; et, le quatrième jour après le départ de Maurice (le 25 novembre 602), il fit son entrée publique à Constantinople, sur un char attelé de quatre chevaux blancs, au bruit des applaudissements d'un peuple bien éloigné de prévoir les malheurs qui devaient être la suite de ce bouleversement. Il se rendit le lendemain à l'Hippodrome, pour hâter les préparatifs du couronnement de Léontia, sa femme. Une dispute s'étant élevée entre les factions des verts et des bleus, Phocas la décida en faveur des premiers : mais une voix imprudente, partie des rangs opposés, lui rappela que Maurice vivait encore; et aussitôt, il donna l'ordre d'aller égorger le malheureux prince avec ses fils. Par politique ou par pitié, il fit épargner sa femme et ses filles, qui furent ramenées à Constantinople (*Voy.* Maurice). Phocas n'avait vu, dans le pouvoir suprême, qu'un moyen de se livrer plus facilement à ses habitudes de débauche : il n'aimait point la vie des camps ; et il était bien décidé à n'y pas retourner. Il s'occupa donc de procurer à l'Empire une paix durable, disposé à faire tous les sacrifices pour l'obtenir. Les Romains avaient vu avec plaisir son élévation au trône : le pape saint Grégoire le Grand lui écrivit une lettre flatteuse (*V.* Saint Grégoire, XVIII, 380) ; et Phocas se ménagea assez habilement la bienveillance des pontifes, par une piété apparente et par des concessions (2). Il envoya un ambassadeur à Chosroès, pour lui faire part de son avénement à l'empire ; mais l'ambassadeur n'ayant pas su cacher au roi de Perse que Maurice était mort assassiné, Chosroès le retint prisonnier, et déclara aussitôt la guerre à l'usurpateur, qui, malgré tous ses efforts, ne put jamais garantir les provinces d'Asie des invasions des Persans (*Voy.* Knosroès II, xxii 397). Tourmenté par des craintes continuelles, Phocas immola à sa sûreté Théodose, le fils de Maurice qui avait trouvé un asile à Nicée. La mort de ce jeune prince fut suivie de celle de la veuve et des filles du dernier empereur. De sanglantes exécutions eurent lieu dans Constantinople, Alexandrie et Antioche. Loin de prévenir les séditions, sa barbarie les excita; et des supplices dont la cruauté rappelait le temps de Caligula et des Domitien, ne purent les étouffer. Cependant Phocas s'abandonnait à ses goûts dépravés; et il était devenu un objet d'horreur et de mépris, même pour ses partisans. Crispus, son gendre, dont il se méfiait bassement jaloux, excita Héraclius, exarque d'Afrique, à sauver l'Empire, en le délivrant du monstre qui souillait le trône. Héraclius trop âgé pour tenter une pareille entreprise, en chargea son fils et son neveu. Tandis que Nicetas traversait l'Égypte et l'Asie à la tête d'une armée, le jeune Héraclius aborda avec une flotte près d'Abydos, où les fugitifs et les mécontents s'empressèrent de le joindre. Phocas, trompé par Crispus sur l'imminence du péril, ne fit aucun préparatif de défense : mais quand il vit, des fenêtres de son palais, la flotte d'Héraclius il tenta de s'opposer au débarquement des troupes. Après une action sanglante, qui coûta la vie à l'élite de ses gardes, le tyran se cacha dans la ville : il fut découvert, dé

(2) Phocas donna, en fief, au pape Boniface, le Panthéon, qui fut converti en une église, dédiée à la mère du Sauveur.

de la poupre, et conduit, de chaînes, sur une barque, à e d'Héraclius, qui lui repro- crimes dont il avait souillé ne. « Le tien, lui dit-il, sera- lleur? » Héraclius, indigné de olence, le terrassa lui-même, rra aux bourreaux, qui, après torturé, lui coupèrent la : 5 octobre 610 (*Voy.* Héra- , XX, 217). Le peuple traî- s les rues les membres du ty- t voulut détruire tous les mo- ts qui pouvaient rappeler son odieux; mais, comme Pho- it d'une laideur repoussante, emis, dit Cedrenus, eurent e soustraire aux flammes une de son portrait. On a des mé- s de ce prince, en or, en ar- et en bronze : les plus rares elles qui le représentent debout sa femme. Phocas avait fait oser en grec, par Théophile, ıraphrase des *Institutes* de Jus- , et traduire en grec le *Digeste Code;* et il ordonna que ces ouvrages servissent de base à gnement public du droit.

W—s.

PHOCION, général athénien, na- environ quatre cents ans avant ulgaire. Sa naissance était obs- ; mais les leçons de Platon et de crate développèrent en lui un vertueux et une ame élevée. Il it la guerre sous Chabrias, sur il acquit bientôt un ascendant rquable. Il stimulait sa lenteur à prendre, modérait son impé- ge dans l'attaque; et son général nt, en grande partie, la victoire de de Naxos, par laquelle Athè- ressaisit la suprématie maritime, le avait perdue à la fin de la re du Péloponnèse. Chabrias ne jeant jaloux : il fit connaître Phocion aux Grecs, en continuant de lui confier des missions importantes et hasardeuses; et son élève honora toujours sa mémoire. Dans les temps où les harangueurs d'Athènes se vendaient ou à ses généraux ou à ses ennemis, Phocion fut le dernier de ces grands hommes qui ne séparaient point l'art militaire de la science de gouverner. A la tribune comme sur le champ de bataille, il voulut rappeler Aristide. Mais il comprit de bonne heure, comme l'a observé Plutarque, qu'il n'avait à sauver que les débris du naufrage de son pays; et toute sa vie politique fut dominée par la crainte de soumettre la fortune publique aux chances d'une guerre que ses concitoyens ne pouvaient long-temps soutenir. Jamais orateur ne fut plus inflexible dans ses conseils, et ne compta moins sur le succès de sa persévérance. Supérieur aux applaudissements comme aux clameurs de la multitude, il heurtait de front la puissance populaire; et ses vertus en imposaient à toutes les passions. Les Athéniens l'appelèrent quarante-cinq fois à diriger leurs armées; et, quoiqu'il n'assistât jamais aux élections nationales, nul général n'a commandé un plus grand nombre d'expéditions, ni de son temps, ni avant lui : la confiance attachée à son nom fut même si exclusive, que, lorsque les suffrages tombaient sur un autre, les villes alliées d'Athènes comblaient leurs ports, et faisaient toutes les dispositions d'une place qui va être assiégée. Sa réputation ne fut jamais démentie par les événements. Envoyé dans l'Eubée, avec des forces peu considérables, parce qu'on avait compté sur des insulaires qu'on venait protéger contre l'or et l'ambition de Philippe, Phocion vit au

contraire ces peuples se soulever contre les Athéniens. Fort de la position qu'il s'est choisie, il attend l'ennemi, remporte une victoire complète, s'empare du fort de Zarétra, chasse de l'Eubée les petits despotes qui voulaient, en la livrant, ouvrir à Philippe une des portes de la Grèce, et revient se confondre avec les citoyens d'Athènes. Il avait donné la liberté à tous les prisonniers grecs, de peur qu'ils ne fussent immolés à la vengeance publique. Rappelé en Eubée par de nouvelles intrigues du roi de Macédoine, les souvenirs qu'il y avait laissés, en rendirent la pacification facile; et, marchant ensuite au secours de Mégare, menacée par les Béotiens, il mit la place hors d'insulte. Philippe venait d'attaquer les colonies grecques de l'Hellespont: vainqueur, il aurait disposé des subsistances de l'Attique. Phocion est reçu dans Byzance avec ses troupes, et force le roi de Macédoine d'en lever le siége, et de renouveler la paix avec les Athéniens. Lui seul savait maintenir la discipline dans son camp, et donnait l'exemple de toutes les fatigues: il marchait pieds nus et sans manteau, à moins que le froid ne fût excessif, ce qui avait donné lieu au proverbe: « Phocion vêtu, signe de » grand hiver. » A la tête des armées, sa vie était celle d'un soldat: dans ses foyers, c'était celle d'un sage. Il cultivait un petit champ, qui n'aurait pas suffi aux besoins d'un autre, et qui le faisait encore jouir du plaisir de la bienfaisance. Au temps de Plutarque, on montrait sa maison, lambrissée en cuivre, et n'ayant rien de superflu. Il refusa toujours d'augmenter ce faible patrimoine; et, comme on l'exhortait à penser du moins à l'avenir de ses enfants: « Mon » champ les nourrira, répond » s'ils vivent en bons citoyen » non, je ne veux pas accroître » vices par des richesses. » quence de Phocion était l'expr naturelle de son caractère et mœurs; c'était-là tout son en Il parlait aux Athéniens avec me d'un philosophe et le laco d'un Spartiate. Un jour qu'il s menait, plongé dans une rêveri fonde, un de ses amis lui den à quoi il songeait: « Je song » partit Phocion, si je ne po » pas retrancher quelque ch » ce que j'ai à dire au peuple. le monde sait que Démosthèn pelait la *hache de ses discou* n'est pas ici le lieu de s'étend la longue lutte de ces deux hor qui ne s'accordèrent jamais s intérêts de leur patrie. La ha Philippe semble prouver en f du second; et, quand on re chefs-d'œuvre, il est difficile pas conclure, comme lui, à la sité de la guerre (*V.* Démost XI, 53). Mais on est obligé connaître dans Phocion un h inaccessible aux illusions de l titude, comme à l'ambition d les regards de la Grèce. Lorsq mosthène créait des armées et des plans de campagne dans s rangues, Phocion jugeait les re ces réelles, en capitaine et en h d'état. L'événement a justifié ses craintes; et la postérité ne l sera point d'avoir trop tôt dés du salut d'Athènes. Quelques qui se rapportent à cette malh se époque, montrent Phocio entier. La Pythie, qui *philipp* suivant l'expression de Démos interrogée sur la nécessité de la re, avait déclaré que tous les niens, hors un seul, étaient

avis. Démosthène, contre le- ait dirigé cet oracle, le retour- ntre Eschine. Un mot de Pho- rmina ces débats puérils: « Cet me que vous cherchez, s'écria- c'est moi, qui n'approuve rien e que vous faites. » Il fut un plaudi à la tribune, par tout le , qui se rangea de son avis clamation : *M'est-il échappé le sottise*, dit l'orateur à ses — « Ne vois-tu pas, lui dit iosthène, que, dans un mo- t de délire, le peuple te tuera? *Et toi*, répliqua Phocion, *dans retour de bon sens.* » Son ad- re insistait sur l'avantage de orter la guerre loin de l'Atti- « N'examinons pas, s'écria le ix général, où nous donnerons ataille, mais où nous la ga- rons. » La bataille fut perdue eronée. Phocion, mis à la tête république, ne chercha plus lui assurer une paix honora- et à lui conserver la dignité alheur. Plus sage que Démos- . qui se couronna de fleurs à rt de Philippe, quoiqu'il vînt ndre sa fille, Phocion empê- le peuple d'offrir aux dieux rtuce d'actions de grâce : « Il rait de la lâcheté, dit-il ; et lleurs, l'armée qui vous a vain- n'est diminuée que d'une tête. » efois l'enthousiasme et l'orgueil durent encore dans les conseils hènes ; et bientôt Alexandre, re de Thèbes et de la Grèce, de- là que Démosthène lui fût li- avec quelques autres, qui, au mencement de la guerre, insul- à sa jeunesse. Phocion garda ence. Le peuple l'appela plu- fois par son nom, pour enten- n avis. Il hésita long-temps ; ntrant enfin Nicoclès, le plus cher de ses amis : « Si Alexandre vous » le demandait, dit-il, je vous con- » seillerais de l'abandonner, quel- » qu'innocent qu'il soit ; car je se- » rais heureux de périr moi-même » pour vous sauver : c'est assez que » les Grecs pleurent Thèbes; ne leur » faisons point pleurer Athènes. » Chargé de réconcilier sa patrie avec le vainqueur, il acheva de le déter- miner à tourner ses forces contre les barbares, persuadé, depuis long- temps, que la Grèce était trop divi- sée et trop corrompue pour mainte- nir son indépendance, si la Macé- doine ne s'épuisait en expéditions lointaines. Cette négociation fut con- duite avec tant d'habileté, que le roi, jugeant un moment les Athéniens d'après leur ambassadeur, dit hau- tement qu'ils devaient avoir l'œil aux affaires, parce qu'après lui, c'é- tait à eux à commander aux Grecs. Il conserva toujours pour Phocion la déférence la plus marquée. Ce fut le seul, avec Antipater, qu'il con- tinua de saluer au commencement de ses lettres, après qu'il eut défait Darius. Au milieu de ses conquêtes, il envoya 100 talents (600,000 fr.) au général athénien. Ceux qui étaient chargés du présent, trouvèrent Pho- cion tirant de l'eau de son puits, et sa femme pétrissant elle-même le pain du ménage : « Si Alexandre » m'estime, répondit-il, qu'il me » laisse ma réputation et la vertu. » Sur de nouvelles instances de ce prince, il demanda la liberté de qua- tre Grecs, qui étaient ses prisonniers. Le roi lui offrit de choisir entre qua- tre villes de l'Asie-Mineure ; il fut refusé. Peu de temps après, Harpa- lus, trésorier d'Alexandre, vint cher- cher dans Athènes l'impunité des di- lapidations dont il était coupable, et pria Phocion de le prendre sous

sa sauve-garde, et de recevoir 700 talents : « S'il ne renonce à corrom- » pre les Athéniens, dit Phocion à » ses émissaires, je l'en ferai repen- » tir. » La mort d'Alexandre fut, pour la Grèce, le signal d'une nouvelle guerre; Phocion tenta encore de s'y opposer. Léosthène lui demandait où était le bien qu'il avait fait à son pays : « Tant qu'Athènes » m'a confié ses enfants, répliqua » le vieux général, ils ont été en- » terrés dans les tombeaux de leurs » pères. — Oses-tu bien, lui cria un » de ses ennemis, proposer en ce mo- » ment aux Athéniens de poser les » armes? — Oui, je l'ose, reprit » Phocion, quoique je sache très-bien » que j'aurais toute autorité sur toi » pendant la guerre, comme toi sur » moi pendant la paix. » Alors commença cette guerre Lamiaque, qui donna d'abord de si hautes espérances aux Athéniens, et qui finit par les mettre à la merci d'Antipater. Nommé général, et ne pouvant retenir l'ardeur du peuple, qui voulait marcher à l'ennemi, Phocion fit proclamer, par un héraut, que tous ceux qui avaient plus de quatorze ans et moins de soixante, eussent à le suivre avec des vivres pour cinq jours. Cette proclamation calma leur effervescence guerrière; et, quelque temps après, les Macédoniens étant descendus sur les côtes de l'Attique, Phocion, déjà octogénaire, tua Micion, leur chef, et les mit en fuite. Il fut moins heureux dans son ambassade auprès d'Antipater, qui, victorieux de la ligue formée contre lui, refusa de pardonner à Hypéride et à Démosthène, et mit une garnison macédonienne au port de Munychie. Douze mille individus furent privés du droit de cité. Athènes, soumise à une aristocratie modérée, regretta vivement son indépendance, qu'elle restât libre et paisibl Phocion, replacé à la tête des res, parut trop résigné à ce n état de choses pour n'être pas sé d'en avoir été complice. Cepe il avait fortement réclamé « l'occupation étrangère, adouci l des bannis, obtenu le rappel d sieurs; et il avait répondu à A ter qu'il ne pouvait être à-la-fo flatteur et son ami. Mais, c d'avoir fait prolonger le délai dé à sa république pour acquit charges que la victoire lui av posées, il s'occupait à éloign emplois les esprits remuants diriger leur activité vers l'a ture. Ses liaisons avec les g neurs macédoniens le rendire pect; et, lorsqu'il s'aperç ceux-ci voulaient s'emparer rée, les Athéniens refusèrent suivre, et lui ordonnèrent de compte, sur l'heure, de to conduite : « Mes amis, s'écri » cion, commencez par sau » ville. » Sur ces entrefaites lyperchon rétablit dans Athè gouvernement populaire, a du fils d'Alexandre, dont i tuteur. Phocion s'étant rem tre ses mains, il refusa de l dre, et le renvoya, chargé d devant l'assemblée générale d nes. Accusé de trahison, deva populace mêlée d'étrangers e claves, Phocion ne daigna pa fendre; mais il intercéda po compagnons d'infortune. Il point écouté; tous les suffra rent à la mort: quelques voix s'élevèrent pour demander qu donnât la torture; mais l'indig publique en fit justice. Phoc rendit en prison, au milieu douleur des uns et des insulte

les autres, avec la même sé-
que s'il fût allé se mettre
te d'une armée. Nicoclès et
es prirent le poison avant
comme il n'en restait plus, et
écuteur refusait d'en broyer,
e lui comptait douze drach-
hocion pria un de ses amis de
ner « puisqu'il n'était pas per-
Athènes de mourir *gratis.* »
il but la cigüe, après avoir
à son fils de ne jamais se sou-
le l'injustice des Athéniens.
emis défendirent de lui don-
epulture. Une pauvre femme
gare recueillit ses cendres ; et
les Athéniens repentants les
erent, pour leur rendre les
rs honneurs. Ils élevèrent une
de bronze à leur ancien géné-
son accusateur fut mis à mort.
perit Phocion, dans sa quatre-
troisième année, 317 ans avant
son caractère est plus connu
s actions. L'antiquité tout en-
loué son désintéressement et
le pour la justice. Il unissait
ur à la prudence, l'austérité
douceur. Il fut surnommé le
t Plutarque, parce qu'il n'eut
te que contre les mauvais ci-
s. Plus d'une fois il rendit ser-
ses plus violents adversaires.
ployait volontiers l'ironie,
dit avoir été si familière à So-
; mais on ne le vit jamais ni ri-
pleurer, parce que, suivant la
rque de Barthélemy, son ame
plus forte que la joie et que la
ur. Phocion eut deux femmes ;
seconde surtout a été célèbre
es mœurs vraiment antiques.
fils, qu'il avait fait élever à
te, ne fut pas digne de lui.
n figure parmi les grands
aines de *Cornélius Nepos.* Il
uvé un biographe plus exact
et plus judicieux, dans Plutarque, qui le compare à Caton d'Utique. Mably a choisi Phocion pour principal interlocuteur de ses *Entretiens sur le rapport de la morale avec la politique* (1). F—T j.

PHOCYLIDES, poète gnomique, né à Milet, dans l'Ionie (2), était contemporain de Théognis, et vivait, par conséquent, vers l'an 535 avant J.-C. Il avait composé quelques poèmes héroïques, et des élégies citées avec éloge. Il nous reste, sous son nom, un poème moral (*Carmen notheticon*), de deux cent dix-sept vers; mais aucun ancien auteur n'en a parlé, si ce n'est le scholiaste de Nicandre, de sorte que la plupart des critiques l'attribuent à un poète chrétien ou juif: cependant Fabricius ne voit dans cette composition aucune maxime qui doive empêcher de la regarder comme l'ouvrage d'un philosophe grec. Le poème de Phocylides se trouve dans toutes les éditions des Sentences de Théognis et des autres poètes gnomiques (*Voy.* THÉOGNIS) : il fait aussi partie d'un recueil d'opuscules, publié à Paris, en 1507, et très-recherché des curieux, parce que c'est le premier livre grec imprimé en France (*V.* GOURMOND). On n'entrera dans aucun détail sur les autres éditions du poème de Phocylides, dont Fabricius a donné une liste très-étendue dans la *Bibl. græca*, tome 1er., 439-41 : mais on doit citer celle qu'a publiée Jean-André Schier, gr. et lat., avec des

(1) Phocion est le sujet et le titre d'une tragédie de M. J.-C. Royou, jouée en 1817, et imprimée en 1820, in-8°. Campistron a fait un *Phocion*, joué le 16 décembre 1688, et imprimé dans ses *Œuvres*. A. B—T.

(2) Lascaris suppose que Phocylides était né dans un château de Sicile, nommé Milo ou Milet; mais cette opinion n'a point été adoptée.

notes, Leipzig, 1751, in-8°.; c'est la plus estimée de toutes celles qui offrent séparément le texte de Phocylides. Ce poème a été traduit en prose latine par Jacques Hertel, Amerbach, Michel Néander; et en vers élégiaques par Etienne Rigel, Nissa, 1561, in-8°. Nous en avons trois traductions françaises, sous ce titre: *Les Préceptes de Phocylide;* l'une par Duché, Paris, 1698; Bruxelles, 1699, in-12: la seconde, par Levesque, Paris, 1782, in-18, dont il existe des exemplaires sur parchemin, et qui fait partie de la *Collection* des anciens moralistes (*V.* P.-Ch. Levesque): la 3e. par Coupé (*Sentences de Théognis*, etc., *poème moral de Phocylide*, *traduction nouvelle*, 1798, in-18). Cette dernière traduction avait déjà été imprimée dans les *Soirées littéraires*.

W—s.

PHOTIUS, patriarche de Constantinople, né dans cette ville, au neuvième siècle, d'une ancienne et illustre famille, n'est pas moins célèbre dans l'histoire littéraire que dans l'histoire ecclésiastique. Doué d'un génie extraordinaire, et d'une ardeur infatigable pour l'étude, il fit, sous d'habiles maîtres, de rapides progrès dans les lettres, et dans les sciences cultivées de son temps. Il fut envoyé, par l'empereur Michel, en ambassade dans l'Assyrie, et s'acquitta de la mission dont il était chargé, de manière à se concilier la faveur de son maître. A son retour, il obtint la place de *proto-spathaire*, c'est-à-dire, commandant des gardes, et celle de *proto-secrétaire*, qui lui donnait, avec son entrée au conseil secret, le droit de prendre part aux délibérations. Photius, dont les premiers succès avaient allumé l'ambition, s'attacha surtout à gagner les bonnes grâces de Bardas de l'empereur Michel, qui associé au trône, et qui se sur lui des soins du gouver Bardas, à qui la fermeté du che Ignace avait déplu, le dans l'île de Térébinthe, et à sa place Photius, le 25 bre 857. Celui-ci reçut ordres en six jours con Ce n'était pas le premier d'un laïc élevé aux premi gnités de l'Eglise: mais le du consentement d'Ignace nulle l'élection de son suc Aveuglé par l'ambition la plorable, Photius ne songea maintenir sur le siége qu'i d'usurper: il employa les mo plus odieux pour vaincre l tance d'Ignace et lui arrache mission (*V.* Ignace, XXI mais n'ayant pu y parveni annuler l'ordination de ce par des prêtres et des évêqu il avait acheté les suffrages, thématisa. L'injuste rigueur quelle il traitait un vieillard ble, excita des murmures q pouvoir étouffer, s'il venait de faire confirmer son élect le pape. Nicolas Ier. occupa la chaire de saint Pierre. lui écrivit, qu'Ignace, à ra son grand âge, s'était retiré tairement dans un monastèr achevait ses jours, entouré pects dus à son caractère et a tus dont il n'avait pas cessé l'exemple; que l'empereu jeté les yeux sur lui (Photius remplir la place que le sain arche laissait vacante; et qu' accepté, par obéissance, une dont le poids l'accablait. L soupçonna que Photius ne lu pas la vérité; et il chargea le

royait à Constantinople pour de détruire l'hérésie des astes, de prendre des infor- sur ce qui s'était passé. ts, séduits ou intimidés par , crurent Ignace coupable, lèrent le concile (861), qui a la déposition du saint pa- , et excommunia tous ceux restaient attachés dans le . Le pape, instruit de la ation de ses légats, écrivit s pour l'engager à faire ces- troubles que causait son in- , en rétablissant sur son siége ur légitime : mais Photius a la lettre du pontife, et en a une autre, qu'il se fit re- publiquement par un misé- nommé Eustrate, qui déclara du pape lui-même. La four- rant été découverte, Eustrate damné au fouet; et si Photius pas le soustraire au châti- qu'il avait si bien mérité, il moins assez de crédit pour dommager par un emploi lu- Cependant le pape, indigné ertidie de Photius, assembla ome un concile qui lui inter- les fonctions ecclésiastiques, communia au cas où il per- t dans ses erreurs. Loin de aître ses torts, Photius as- de son côté à Constantinople cile, qui excommunie le pape , et il adresse aux évêques de une lettre dans laquelle il t avec aigreur les prétendues s de l'Eglise latine (1), en les t à se séparer d'elle. C'est ainsi que Photius fut le premier provocateur du schisme des Grecs, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours, et qui aurait éclaté dès-lors sans la prudence du pape Nicolas et les sages ménagements dont usèrent ses successeurs (*Voy.* ADRIEN II et JEAN VIII). Sur ces entrefaites, Bardas, le protecteur de Photius, fut assassiné par l'ordre de Michel (*V.* BARDAS, III, 364). Basile, surnommé le *Macédonique*, qui lui avait succédé dans ses dignités, menacé du même sort, prévint Michel, en le faisant poignarder, et monta sur le trône (867). Photius avait d'abord cherché à se ménager l'appui de Basile; mais quand l'usurpateur se présenta dans l'église de Sainte-Sophie, Photius eut le courage de lui dire : « Vous êtes indigne d'approcher des saints mystères, vous qui avez les mains encore souillées du sang de votre bienfaiteur. » Basile, irrité, exila Photius dans l'île de Cypre, et rétablit Ignace sur le siége de Constantinople. Pour achever de rendre la paix à l'Eglise, le saint patriarche assembla, de l'agrément du pape, un concile à Constantinople (2). Photius y fut anathématisé avec tous ses partisans. Nicetas, auteur contemporain, rapporte que les évêques souscrivirent les actes du concile, non avec de l'encre, mais avec du vin consacré : les actes du concile n'en disent rien. Photius retourna dans son exil, d'où il continua d'exhaler son ressentiment par des lettres qu'il écrivit à ceux de ses partisans qui lui restaient fidèles. Ayant su flatter la vanité de Basile, en lui composant

(1) [illegible] l'Eglise latine d'ordon- [illegible] de permettre l'usage du lait [illegible] le carême, de condamner le [illegible] surtout, de dire que [illegible] pas seulement du Père, [illegible] On peut consulter à cet égard, [illegible] de Pluquet, article

(2) Ce concile est le huitième œcuménique, la première session se tint le mercredi 5 octobre 869, dans le côté droit des galeries hautes de Sainte-Sophie.

une généalogie qui le faisait descendre de Tiridate, roi d'Arménie (*V.* Basile, III, 479), ce prince lui permit de revenir habiter Constantinople. A la mort du patriarche Ignace, Photius s'empara de la basilique de Sainte-Sophie, et reprit ses fonctions. Basile pria le pape d'approuver le rétablissement de Photius, comme un moyen de ramener la paix dans l'église d'Orient. Le pape y consentit; mais à la condition que Photius adhérerait aux actes des conciles qui avaient condamné ses erreurs, et qu'il ferait l'aveu public de ses fautes, en demandant pardon du scandale qu'il avait occasionné. Photius éluda les ordres du pape, en trompant ses légats, et assembla un nombreux synode, dans lequel, loin de se rétracter, il déclara persister dans toutes ses opinions. Le pape fulmina contre lui une nouvelle excommunication: cependant Photius se maintint en possession du siége de Constantinople, jusqu'à l'avénement à l'Empire, de Léon, surnommé le *Philosophe*. Instruit de ses désordres, Léon l'exila, en 886, dans un lieu de l'Arménie, nommé Bordi; et l'on croit que l'ex-patriarche y termina sa vie, en 891. Photius joignait à une vaste érudition un esprit fin et pénétrant, et beaucoup d'habileté: mais son ambition excessive et son orgueil le perdirent; et l'on ne peut trop déplorer le funeste usage qu'il a fait de ses talents. Les écrivains protestants se sont, en général, montrés favorables à Photius. Mart. Hanckius, surtout, a cherché à le disculper (Voy. le *Byzantinar. rerum Scriptor.*); mais il est loin d'y avoir réussi. D'un autre côté, le père Ch. Faucher est peut-être tombé dans l'excès opposé, en lui refusant toute espèce de vertu. Heureusement on est d'accord sur le n Photius, comme écrivain; sonne encore ne lui a conte tre du savant le plus illusti siècle. On a de lui: I. *My sive Bibliotheca librorum q et censuit Photius, patriarc tantinopolitanus.* C'est l'an ouvrages que l'auteur avait dant son ambassade en As qu'il adresse à son frère, l Tarasius. Ce Recueil, l'un numents les plus précieux térature ancienne, est, com déjà remarqué (3), le mo journaux littéraires, et peu t-il pas encore été surpass ferme des extraits de deux tre-vingts ouvrages, dont ne nous sont pas parvenus gements de Photius sur le et le style des écrivains do lyse les productions, sont toujours dictés par le goû pur. Fabricius conjecture n'avons pas le Recueil de tel qu'il était sorti de sa p il attribue les erreurs qu'or vées, à l'ignorance et aux i tions de quelques copistes. savant Dav. Hœschel qu'o première et la plus belle é texte grec de la *Biblioth.* d Augsbourg, 1601, in-fo Schott en publia, dans la m une version latine très- 1606, in-fol. Cette versi produite avec le texte grec, tes d'Hœschel, Genève, 1 fol. (4) Enfin un ecclésia

(3) Voy. *Dissertatio de Photio eruditorum inventore à Wolfio*, 1688, in-4°.; et une autre, sous le m J. Geo. Philippi, ibid., 1699, in-4°.

(4) Il existe de cette édition des exe des frontispices de 1612 et 1613, so de Genève. Leith a relevé plusieurs err dans son *Diatriba in Photii Bibliothe* 1748, in-4°.

e de Rouen, (;
jusqu'ici au r
graphes (5), en donna une nou-
dition à Rouen, 1653, in-fol.
la plus recherchée des ama
et la plus chère dans le com
, quoiqu'elle soit la plus in
. Il en existe des exemplai-
s-grand papier, qui ont été
portés à un haut prix. Clau-
peronier et Elie Dupin annon-
, en 1701, une édition de la
th. de Photius (Voy. les *Mé-*
de Trévoux, 1701, p. 288,
2, pag. 474): l'impression
arrêtée par l'exil de Dupin à
Herault; et elle n'a pas été re-
depuis. Boerner promettait,
11, une édition de cet impor-
ouvrage; mais elle n'a point
Enfin les journaux de 1810
noncé que M. Thorlacius, jeu-
savant Danois, préparait une
n du *Myriobiblon*, pour laquel-
ait fait collationner les manus-
de la bibliothèque du roi; et
oit souhaiter que le public ne
pas privé de son travail. L'ab-
doyn avait le projet de tradui-
français la *Bibliothèque* de
us; et il en a publié quelques
s, dans les *Mémoires* de l'a-
ie des inscriptions; d'autres
é insérés dans le Recueil de ses
res posthumes. Larcher et
lon la Rochette en ont traduit
divers articles. Chardon de-
qu'un savant, également versé
la langue grecque et dans l'his-
littéraire, se chargeât d'exécu-
projet de l'abbé Gédoyn, en
nt une traduction complète de
liotheque de Photius, avec des
(Voy. les *Mélanges de criti-*

que, 1, 4). Nous nous félicitons de pouvoir annoncer que ce vœu ne tardera pas à être rempli. M. Peignot, inspecteur de l'académie de Dijon, s'occupe en ce moment de la traduction de Photius; et son travail est déjà fort avancé. II. *Lexicon græcum*. Ce curieux glossaire, demeuré inédit jusqu'à nos jours, n'était guère connu que par le manuscrit qui avait fait partie de la bibliothèque de Marq. Gude, et que l'on appelait pour cela *Codex Gudianus*. Blessig en inséra une Notice détaillée dans le programme d'ouverture des cours de l'université de Strasbourg, pour 1789, 4 pag. in-fol.; et l'on a, sur le même sujet, une Lettre latine de L. Ancher à H. E. Paulus, Copenhague, 1791, in-8°. de 8 pag. Enfin l'ouvrage a été mis au jour à Leipzig, 1808, in-4°. Cette édition, due aux soins de M. G. Hermann, fait suite à celle du Lexique de Zonaras, donnée par J. A. H. Tittmann, ibid., 2 vol. in-4°. Il faut y joindre: *Curæ novissimæ, sive Appendix notarum et emendationum in Photii Lexicon à Fr. Schleusner*, ibid., 1811, in-4°. III. *Epistolæ*, Londres, 1651, in-fol. Cette édition, la seule que l'on possède des *Lettres* de Photius, a été publiée par Richard de Montaigu, qui y joignit une version latine et des notes: elle ne renferme que deux cent quarante-huit lettres; mais on en a un plus grand nombre. Le père Combefis en a imprimé deux au pape Nicolas et une à l'archevêque d'Aquilée, *sur la procession du Saint-Esprit*, dans la première partie de l'*Auctarium Bibl. patrum*; et il en cite plusieurs autres inédites. On en trouve une à Théophane, moine de Cerame, avec la version latine de Sirmond, dans les *Prolégomènes* de l'édition des *Homélies* de Théo-

---

éditeur a signé la préface, des initiales *Th. R.-th. eccles. arrib.*

phane ; et une à Stauracius, dans le tome second des *Monumenta* de Cotelier. IV. Un *Traité*, en quatre livres, *contre les nouveaux Manichéens ou les Pauliciens* : dom Montfaucon en a inséré quelques fragments dans la *Bibliotheca Coisliana*. Il existe des manuscrits de cet ouvrage dans les bibliothèques de Paris, du Vatican et de Hambourg. Hinckelman en annonçait une édition avec une version latine ; plusieurs savants ont renouvelé depuis cette promesse, et toujours sans résultat. V. *Nomocanon*, *id est*, *legum imperialium et canonum ecclesiasticorum harmonia*. C'est un Recueil de tous les actes des conciles, depuis les apôtres jusqu'au septième concile œcuménique, mis en rapport avec les décrets des empereurs. Il a été publié, pour la première fois, en tête du Recueil des *Canons ecclésiastiques*, Paris, 1551, in-fol., avec la Traduction de Gentien Hervet, et les Notes de Théod. Balsamon. Il en parut une seconde édition à Bâle, 1562, in-fol., de la version d'Henri Agyle ; et il a été réimprimé plusieurs fois depuis, entre autres, dans la *Bibliothèque de droit*, de Justel (*V.* ce nom). Michel Psellus a traduit le *Nomocanon* en vers politiques, et l'a dédié à l'empereur Michel Ducas, par une pièce de vers que Ducange a publiée dans son *Glossarium ad Scriptor. med. et infim. græcitatis*, page 1002. VI. Des *Dissertations* et divers Traités théologiques, trad. en latin, par Franç. Turrian, et publiés par Canisius, dans le tome v des *Antiquæ lectiones*, et par le père Combefis, dans l'*Auctarium*. VII. *Adversùs Latinos de processione Spiritûs sancti*. Ce Traité a été inséré dans la *Panoplie* d'Euthyme Tergobyste, 1710, in-fol. VIII. *Amphilochia*. C'est un Recueil de ponses aux questions d'Amphilo métropolitain de Cyzique, sur le de différents passages des sa Écritures ; il n'en a été publié des fragments. IX. Fr. Fonta publié, dans le tome 1er. des *væ eruditorum deliciæ*, un O cule de Photius, comprenant questions sur des matières eccle tiques. On conserve un grand n bre d'Opuscules de Photius, inc dont on trouvera les titres da *Bibl. græca* de Fabricius, qui consacré une Notice pleine de d curieux, tome IX, 369-569. On consulter en outre, sur cet écri la *Biblioth. des auteurs eccle tiques*, par D. Ceillier, tome X enfin la *Vie de Photius*, par Faucher, Paris, 1772, in-12.

W—

PHRAHATACES, seizième r Parthes, était fils et successeu Phrahates IV, et de Thermusa f italienne, qu'Auguste avait en en présent à ce dernier, qui en devenu éperdument amoureu nom de ce prince n'était qu'un nutif de celui de son père ; et vait sans doute reçu comme une que d'affection toute particu On peut voir, dans l'article P HATES IV, comment Thermus vint à s'emparer tellement d prit de son mari, qu'il di de son trône en faveur de Ph taces, au préjudice de ses autr fants plus âgés ; et comment hates périt victime de l'ingra de sa femme et de son fils : i reste à déterminer la date de c nement, pour connaître l'époc règne de Phrahataces : c'est en de notre ère, que Phrahates IV par conséquent c'est en cette année que Phrahataces dut n

rône. Cependant M. Visconti, on Iconographie grecque (tom. g. 86), a placé son avène- bien plutôt ; il se fonde sur un e de Dion Cassius, découvert las de vingt ans par l'abbé Mo- et qui nous montre Phraha- agissant comme roi des Par- long-temps avant cette époque, n 1er. de notre ère. Les Par- étaient alors sur le point de ir une guerre contre les Ro- : le roi d'Arménie, Tigrane tait mort en combattant contre ns peuples barbares que l'his- ne nous a pas fait connaître ; laissa ses états en proie aux rdes civiles. Sa veuve, Erato, à conserver la couronne ; et les es profitèrent de sa chute pour dre maîtres de l'Arménie. Cet ment attira vers l'Orient l'at- n d'Auguste, qui déclara roi nénie un Mede, nommé Ariobar- , lequel était venu à Rome avec ates, l'ancien compétiteur de ates IV à la couronne des Par- Caius-César, petit-fils d'Au- , fut chargé de le conduire en nie, et de chasser les Parthes royaume. Quand Phrahataces iformé de l'arrivée de Caius ne, il s'empressa de lui en- demander la paix, s'enga- à évacuer l'Arménie, pour- e les Romains s'obligeassent à r ses frères au-delà de la mer. ix fut bientôt rétablie entre ux empires ; et Caius entra en ie, afin d'en soumettre les ns, qui ne voulaient pas re- itre Ariobarzane pour roi. Tous ux prouvent bien que Phraha- était effectivement roi en l'an e notre ère, mais non qu'il fût roi des Parthes : il est plus mblable qu'il était associé à son père, alors fort avancé en âge. Il est certain, par les médailles de Phrahates IV, que ce prince régnait encore en l'an 311 de l'ère des Seleucides, qui répond aux années 1 avant J.-C., et 1 après ; ce qui suffit presque pour établir que Phrahataces n'était pas possesseur sans partage, du trône des Arsacides quand Caius-César vint dans l'Orient. D'ailleurs, si Phrahates IV eût été mort à cette époque, les Romains, menacés d'une guerre avec les Parthes, n'auraient pas manqué d'agir, comme ils le firent en beaucoup d'autres circonstances : ils auraient déclaré roi un des fils de ce monarque qui étaient en otage à Rome. Loin delà, Phrahataces se contenta de demander la continuation de l'exil de ses frères, parce qu'il craignait sans doute que leur retour ne changeât la disposition des peuples et celle même de son père à son égard. Josèphe vient encore à l'appui de cette opinion. Cet auteur, en racontant comment Phrahates IV périt victime de la trahison de sa femme et de son fils, place cette catastrophe après la réduction de la Judée en province romaine, et après le dénombrement général, fait en Syrie, en l'an 7 de J.-C. par le gouverneur Quirinius, dans le temps où Coponius était procurateur impérial en Judée. Comme il administra ce pays depuis l'an 6 jusqu'en l'an 10, nous sommes ramenés tout naturellement à la date que la chronologie arménienne assigne à la mort de Phrahates IV et à l'avénement de son fils, c'est-à-dire, à l'an 9 de J.-C. Le règne de ce parricide ne fut pas de longue durée : à ce premier crime, il avait ajouté l'inceste ; les Parthes, indignés de tant d'horreurs, ne laissèrent pas à ce monstre le

temps de s'affermir sur le trône : ils se révoltèrent, et le massacrèrent avec sa criminelle mère. Ils proclamèrent alors pour roi un prince arsacide, appelé Orodès, dont ils furent bientôt dégoûtés à cause de son caractère cruel : après l'avoir tué, ils envoyèrent à Rome une ambassade composée des personnages les plus distingués, chargés de demander à Auguste qu'il leur donnât pour roi un des fils de Phrahates IV, qui était en otage à sa cour. L'empereur leur accorda Vononès. S. M—N.

PHRAHATES Ier., cinquième roi des Parthes, fils et successeur de Priapatius, monta sur le trône vers l'an 178 avant J.-C.; il l'occupa peu de temps, à ce qu'il paraît. Les événements de son règne ne sont pas beaucoup mieux connus que sa durée : nous savons seulement qu'il vainquit et subjugua les Mardes, peuple nomade de la Médie, célèbre par son courage et ses brigandages. Phrahates, après sa victoire, en transporta un grand nombre dans la Parthyène, où il leur donna pour habitation la ville de Charax, voisine des Portes Caspiennes, défilé qui conduisait de l'Hyrcanie dans la Médie. Phrahates mourut bientôt après : quoiqu'il eût plusieurs enfants, il fut sourd à la voix de la nature; et dans le choix de son successeur, il préféra la gloire de la monarchie, en appelant au trône son frère Mithridates, déjà célèbre par ses belles qualités. Celui-ci ne trompa pas les espérances de son frère, et fut un des plus grands princes qui occupèrent le trône des Arsacides (*V.* son article). — PHRAHATES II, fils et successeur de Mithridates Ier., devint roi vers l'an 139 avant J.-C. Les conquêtes de son père, et les victoires qu'il avait remportées en dernier lieu sur Démétrius Nicator, roi de Syri était devenu son prisonnier, a élevé l'empire des Parthes au haut degré de puissance. Phra hérita donc du titre de roi des qui lui donnait l'empire de l Peu de temps avant sa mort, M dates avait promis à Démétri cator, son prisonnier, de le r sur le trône de Syrie; celui-ci tout espoir de voir le terme captivité, quand Phrahates f le trône : il chercha donc à s per. Callimander, un de ses lui fournit les moyens de s sous un déguisement parthe. M reusement Démétrius fut r avant d'avoir pu franchir le tières du royaume, et recon Hyrcanie, dans sa prison. Bi de punir Callimander pour av cilité la fuite de Démétrius, P tes lui fit de magnifiques pr pour le récompenser de la qu'il avait montrée pour son rain légitime. Pendant que la vité de Démétrius se prolong que Phrahates régnait paisil sur l'Orient, la Syrie était d par de cruelles guerres. Le Tryphon y disputait le trôn tiochus-Sidètès, frère de Dém D'abord tuteur du jeune An Dionysus, fils d'Alexandre-B cien rival de Démétrius, T avait fait périr son pupille et le titre de roi; et, pour pla soldats, complices et soutie rébellion, il y joignit le surnom *tocrator* ou *général en chef*. l plusieurs années Tryphon h tre Antiochus-Sidètès qui ét occuper le trône de son frère épousé en même temps sa Cléopâtre, fille de Ptolémé métor, roi d'Égypte. La l deux rivaux fut longue et sa

n Antiochus tri ha ; et Try- fut réduit à se donner la mort. ré toutes ces victoires, et quoi- Antiochus fût un prince très- ant, il ne songeait point à faire erre aux Parthes, et à recou- les provinces qu'ils avaient en- s aux Séleucides. La présence on frère, qui était entre leurs s, l'inquiétait. Démétrius captif ait pas renoncé au titre de roi de e; plusieurs villes avaient refusé connaître Tryphon ou Antio- , et tenaient encore pour lui. Il sait de quelques démonstrations erre, pour lui susciter un dan- ux compétiteur ; car Antiochus norait pas que Démétrius était, e les mains de Phrahates, un nt de son inaction. L'opinion ique, cependant, l'emporta sur raintes et sur la politique d'An- hus : il fut obligé, pour conser- le titre de roi, d'annoncer l'in- ion de faire la guerre aux Par- , afin de délivrer son frère, et recouvrer les provinces conquises le père de Phrahates. Il fit donc menses préparatifs; et bientôt à la tête d'une armée aussi re- table par le nombre que par aleur des soldats, qui s'étaient erris au milieu des troubles dont rie était depuis long-temps agi- Les anciens soldats de Tryphon, urs vainqueurs, également bra- marchaient sous les mêmes éten- ds : les Juifs qui avaient long- ps résisté à Antiochus, comme ryphon, lui fournirent aussi un contingent, qui fut amené par prince Jean, surnommé depuis can. Enfin, Antiochus se flat- , après avoir passé l'Euphrate, re soutenu par tous les Grecs de la te Asie, et par tous les princes Orient, qui, las du joug des Par- thes, ne cessaient de l'exciter, par leurs ambassadeurs, à se mettre en campagne. Les commencements de cette expédition furent marqués par de brillants succès; et Antiochus put se flatter de l'espoir de recouvrer l'empire de l'Orient : au passage du Lycus, dans l'Assyrie, il défit complètement le général des Parthes, Indatès. C'est à la valeur de ses alliés juifs qu'il fut redevable de cet avantage ; enfin, vainqueur dans trois grandes batailles, il reconquit Séleucie et Babylone. Quand il fut maître de ces deux importantes villes, ses forces s'accrurent encore par les secours que lui fournirent les princes de l'Asie ; et il se prépara à pénétrer au centre de l'empire des Parthes. Numenius fut chargé de soumettre les provinces maritimes, tandis qu'Antiochus devait franchir les montagnes qui séparent la Susiane de l'Assyrie, et s'avancer dans l'intérieur de la Médie. La flotte de Numenius pénétra jusqu'au détroit qui unit le golfe Persique à l'océan Indien : là, auprès du promontoire des Macéens, en Arabie, vis-à-vis de la Carmanie, il vainquit en un seul jour les Parthes sur terre et sur mer; et, dans le même lieu, il consacra un double trophée à Neptune et à Jupiter, pour conserver le souvenir de ce double succès. Dans le même temps, Antiochus entrait en Médie et se rendait maître d'Ecbatane. Bientôt Phrahates fut réduit aux seules provinces qui avaient été le berceau de la monarchie parthique. Pressé à l'occident et au midi par les armes d'Antiochus, il l'était également à l'orient par les Grecs de la Bactriane, qui voulaient profiter de cette occasion pour s'affranchir du joug des Parthes. Enfin, l'Orient, entièrement soulevé, semblait menacer

l'empire des Arsacides d'une destruction complète, quand l'hiver vint arrêter les opérations, et permit à Phrahates de respirer. Ce fut alors que ce prince eut l'idée de recourir aux Scythes, dont les secours avaient été si utiles à ses ancêtres; et il les engagea, par d'énormes subsides, à combattre pour sa cause: dans le même temps, il rendit la liberté à Démétrius, pour que sa présence pût opérer une diversion favorable à ses intérêts. Voici comment à l'époque où le roi des Parthes paraissait menacé d'une ruine inévitable, un retour de la fortune lui rendit l'empire. L'imprudence de son ennemi le servit, au reste, mieux que son courage et sa politique. L'armée d'Antiochus était aussi corrompue que vaillante: on n'y gardait aucune discipline; comme elle était fort nombreuse, elle avait été obligée de se disséminer beaucoup, et d'occuper des cantonnements très-étendus, pour ne pas épuiser le pays. Sa présence cependant devint bientôt insupportable; et les habitants se révoltèrent en plusieurs endroits. Phrahates en fut averti, et il en profita pour attaquer Antiochus jusque dans ses quartiers d'hiver: le prince séleucide, pris au dépourvu, tenta en vain de résister; il fut vaincu, et périt en combattant. Sa mort fut suivie de la perte de son armée; et les provinces qu'il avait envahies retombèrent sous la puissance des Parthes. Démétrius venait de retourner en Syrie. Phrahates se repentit de lui avoir sitôt rendu la liberté, et voulut le retenir; il était trop tard: Démétrius, plus prompt que lui, ayant regagné la Syrie par des chemins détournés, remonta sur son trône, dont la possession lui fut bientôt disputée par sa femme Cléopâtre, qui redoutait sa vengeance, é par Alexandre-Zebina, qui passai pour être un fils d'Alexandre-Bala son ancien compétiteur. Au retou du printemps, (129 avant J.-C.) le Scythes arrivèrent: Phrahates n'a vait plus besoin de leurs secours; e sous prétexte qu'ils s'étaient tro long-temps fait attendre, il refus de leur donner la somme qu'il leu avait promise. Vainement les Scythes demandent quelque dédommagement pour un aussi long voyage, ou au moins qu'il leur soit donn un autre ennemi à combattre: Phrahates refuse d'entendre leurs propositions, et les chasse avec beaucou d'insolence. Ils ne tardent pas à ti rer vengeance de ce manque de foi et ce fut alors que les Asianiens, les Tochares, les Sacaranciens, e d'autres peuples Scythes, passèren l'Oxus, et se jetèrent sur le royaum grec de la Bactriane, qui était dé pendant des Parthes: ce royaume, déjà depuis long-temps affaibli, n tarda pas à succomber; et les Scythes vainqueurs attaquèrent les état de Phrahates. Les historiens chinoi ont conservé le souvenir de ce gran événement: ils placent précisémen à la même époque le passage de *You-chi* ou *Sacarancæ* des anciens au midi du fleuve *Ou-hiu* ou Oxus dans le pays de *Ta-hia* (la Bactriane, habitée par les *Dahæ*), dont ils firent la conquête. Cette régio était riche, puissante, civilisée, oc cupée par une population nom breuse et commerçante, qu'ils sou mirent facilement. Un ambassadeu chinois, qui avait été envoyé au près des *You-chi*, par l'empereu des Hans, pour engager ce peupl à contracter une alliance offensiv et défensive avec les Chinois, étai dans l'armée des *You-chi*, quan

xus pour faire la con-
actriane ; et c'est la nar-
de cet ambassadeur, qui
ncore dans les grandes
inoises, où elle est la
écusable de la grande ré-
qui amena la destruction
re des Grecs dans la haute
conquête de la Bactriane
gressions des Scythes for-
Phrahates de tourner ses ar-
tre eux. Il laissa à un Hyr-
nommé Himérus, le soin d'a-
la réduction des provinces
ntales, et de soumettre Séleu-
i refusait obstinément de ren-
ous la domination des Parthes.
hates emmena avec lui, dans
expédition, les prisonniers
de l'armée d'Antiochus ; il eut
prudence de se servir de ces
mes qu'il avait cruellement mal-
és : aussi, à la première affaire,
nt que la fortune semblait se
der pour les Scythes, ils ne ba-
rent pas à passer du côté de
-ci ; et ils les aidèrent à achever
défaite de Phrahates, qui périt
cette bataille. La mort du roi
Parthes, qui arriva vers l'an 127,
rmina pas la guerre. Artaban
fils de Phrahates Ier., qui fut
ccesseur, continua de dispu-
aux Scythes la possession de la
tiane : il lutta plusieurs années ;
comme son prédécesseur, il
t en combattant contre eux. Ce
t que sous le règne de son fils,
hridate II, que cette guerre fut
rement terminée (*V.* Mithri-
E II). Parmi les médailles qui
artiennent aux rois Parthes, il
st un grand nombre qu'on attri-
avec toute raison à ce prince. Il
end les surnoms de *Philopator*,
opator, *Nicator*, *Autocrator*,
phanes, *Evergetes*, et *Philellène*.
Il avait emprunté la plupart de ces surnoms aux Séleucides. On regarde celui de *Philopator* comme une preuve que Phrahates II avait été associé à l'empire par son père ; ce qui est d'ailleurs conforme à l'usage constant des princes Arsacides, qui voulaient ainsi prévenir les guerres civiles. Ce surnom serait de plus un témoignage de la reconnaissance de Phrahates. Pour celui de *Theopator* (fils d'un père-dieu), il l'aurait pris après la mort de son père, qui avait reçu lui-même le surnom de Dieu : on ne le trouve jamais uni à celui de *Philopator*. Alexandre Bala avait déjà pris en Syrie le surnom de *Theopator*. C'est de Demetrius II, qu'il emprunta le surnom de *Nicator*, comme c'est à l'imitation de Tryphon, qu'il prit celui d'*Autocrator*. Antiochus-Sidetes lui fournit celui d'*Evergetes*. Le nom d'*Epiphanes* était plus ancien : il avait déjà été porté par son père Mithridate, contemporain d'Antiochus-Epiphanes, roi de Syrie, qui l'avait pris le premier : depuis il fut adopté par tous les rois Parthes ; et on le retrouve sur toutes leurs monnaies. Il en est de même de celui de *Philellène* ou *Ami des Grecs*, qu'ils durent sans doute à la flatterie de leurs sujets grecs. Phrahates II est appelé aussi, sur quelques monuments, *Juste* (*Dicæus*), nom tout-à-fait propre aux rois Parthes, qui le firent constamment placer sur leurs monnaies. Ces princes ne suivirent pas en cela l'exemple des rois qui les avaient précédés : ce titre leur est particulier ; et c'est à leur imitation qu'il fut adopté par quelques petits princes de l'Asie. S. M—N.

PHRAHATES III, 12e. roi des Parthes, fils de Sintricès ou Sanatrocès, monta sur le trône, selon Phlé-

gon de Tralles, en la troisième année de la CLXXVIIe. olympiade (70 et 69 avant J.-C.); ce qui est confirmé par Appien, qui dit que Phrahates régnait depuis peu de temps quand Pompée fit la guerre en Arménie, en l'an 66 avant J.-C. Phlégon de Tralles rapporte aussi que Phrahates III portait le surnom de *Dieu*. On le trouve effectivement sur ses monnaies avec les surnoms de *Philopator* et d'*Eupator*, qui lui sont propres. Ils sont accompagnés de tous les autres titres qui lui sont communs avec le reste des rois Arsacides. Le père de Phrahates III était monté sur le trône dans un âge fort avancé; il avait quatre-vingts ans, selon Lucien, quand il devint roi, en l'an 77 avant J.-C. Il occupa le trône pendant sept ans. On ne peut guère présumer qu'un prince si vieux ait tenu lui-même les rênes du gouvernement: il est probable que, selon l'usage constant des rois Arsacides, il avait associé à l'empire son fils aîné. Le règne de Phrahates daterait donc de la même époque que celui de son père; ce qui expliquerait les surnoms de *Philopator* et d'*Eupator* pris par ce prince, mais qui ne se trouvent jamais réunis sur les mêmes monuments. Le premier appartiendrait au temps où Phrahates partageait le trône avec son père, et le second à l'époque où il régnait seul. Quand Sanatrocès et son fils Phrahates devinrent rois des Parthes, l'empire des Arsacides était un peu déchu de la splendeur où il avait été élevé par le génie de Mithridate Ier. Les longues et désastreuses guerres que les successeurs de ce dernier furent obligés de soutenir contre les Scythes, et les troubles qui suivirent la mort de Mithridate II (*V.* cet article), l'avaient considérablement a Tigrane le Grand, roi d'Ar profita des guerres continuel princes Arsacides, pour re les provinces qu'il avait été de céder à Mithridate II. Ne l pas là son ambition, il po armes dans l'intérieur de la où il incendia le château roy dragiane, près d'Ecbatane. I sement des Arsacides de Per sa puissance au plus haut Bientôt, il joignit la couro Séleucides à ses états héréd et s'arrogea le titre de *roi d* qui jusqu'à cette époque n'a partenu qu'au souverain d thes. Sanatrocès et son fils hates, qui furent établis sur l par le secours des Scythes *rancæ*, ne s'étaient sans do soumis à reconnaître cette tion; et c'est ce qui expliqu gende des médailles où ils p le titre de grand roi. Il est c que ce fut-là le motif de la que soutint Phrahates con grane, et dont il est questic une lettre adressée au prem Mithridate-Eupator, roi de environ l'an 70 avant J.-C. poque où il succéda à son paraît que les deux rois n pas été heureux dans cette et qu'ils avaient été obligés d les dures conditions impos Tigrane à leurs prédécesseurs hates ne devait donc pas êt disposé à soutenir Tigrane thridate roi de Pont, dans la qu'ils allaient entreprendre cert contre les Romains. temps après l'époque où le rois furent vaincus par Lucul l'an 69 avant J.-C., Phrahat venait de succéder à son père une lettre du roi de Pont, q

e nous a conservée. Mithrida- exhortait le roi des Parthes joindre à Tig.... et à lui pour ter aux Romains, qui menaçait de soumettre à leur joug tous princes de l'Asie. Cette lettre aucun effet: vainement Tigra- offrit-il de rendre l'Adiabène et utres provinces qu'il avait enle- aux Parthes; Phrahates était pulcère pour accéder à ces propo- ns, qui lui parurent une suite de rainte que Tigrane avait des Ro- ns. Bien au contraire, comme ulius lui envoya, peu après, une mbassade, il s'empressa de con- e avec les Romains un traité liance. Ces dispositions néan- ns ne tardèrent pas à changer: ençut des soupçons sur le but de ission de Sextilius, ambassadeur ucullus : persuadé que ce géné- l'avait envoyé pour reconnaître forces plutôt que pour faire une nce sincère avec lui, il ne donna de secours aux Romains, et se enta de garder une exacte neu- té. Les choses en étaient là, que Pompée vint faire la guerre Mithridate. Celui-ci alors envoya ter le roi des Parthes de con- une alliance avec lui, l'enga- à attaquer l'Arménie de son tandis qu'il poursuivrait Mi- ate. Cette tentative n'eut pas de succès que la précédente. hrates, qui connaissait la politi- des Romains, resta tranquille. ndant, peu après la dernière dé- du roi de Pont, quand Pompée rsuivant ce prince à travers les rs du Caucase, Phrahates en- dans l'Arménie pour y appuyer rétentions de son gendre Tigrane , qui, soutenu par plusieurs grands du royaume, s'était ré- contre son père, et était venu lui demander des secours. Phrahates et son gendre se mirent en campagne à la tête d'une puissante armée, et vinrent mettre le siége devant Artaxate, capitale de l'Arménie. A leur approche, Tigrane le père s'enfuit dans les montagnes; mais comme le siége traînait en longueur, Phrahates laissa une partie de ses forces à son allié, et s'en retourna dans ses états. Phrahates fut à peine parti, que Tigrane revint, et battit son fils, qui se réfugia auprès de Pompée. Cette fuite amena la soumission du roi d'Arménie (*Voy.* TIGRANE III); Pompée lui rendit ses états, à l'exception de la Sophène, qui fut donnée à Tigrane le jeune. Comme celui-ci montra, bientôt après, de l'ingratitude pour les Romains, Pompée le priva du royaume qu'il venait de recevoir, et le garda prisonnier, le réservant pour son triomphe. Après que le général romain eut conquis la Colchide, l'Iberie et l'Albanie, Phrahates voyant que Tigrane père était décidément l'allié de la république, conçut quelque inquiétude; il envoya demander le renouvellement de son traité avec Lucullus. Ses craintes augmentèrent bien davantage, quand il vit qu'on recevait avec bienveillance les envoyés des rois des Mèdes et de l'Elymaïde, ses ennemis, et lorsqu'il apprit que Gabinius, lieutenant de Pompée, avait passé l'Euphrate et s'était avancé jusqu'au Tigre. Phrahates demandait qu'on fixât à l'Euphrate les bornes des deux empires, qu'on rendît la liberté à Tigrane le jeune, et qu'on lui restituât la Gordyène, que Tigrane le père lui avait injustement ravie. On ne daigna pas même faire réponse à ce message; Afranius entra aussitôt dans la Gordyène, qui était déja occupée par les troupes de

Phrahates : il les en chassa sans combat, et la remit entre les mains de Tigrane. Bien plus; au mépris de l'ancien traité conclu avec le roi des Parthes, Afranius prit son chemin par les provinces que ce prince possédait en Mésopotamie, pour rentrer en Syrie. Pompée, qui désirait avoir un prétexte pour porter la guerre dans l'empire des Parthes, et qui d'ailleurs voulait punir Phrahates de la conduite circonspecte qu'il avait tenue pendant la guerre contre Mithridate et Tigrane, ne cessait de lui donner des sujets de mécontentement, pour le pousser à bout. Il lui refusa toujours dans ses lettres, le titre de *roi des rois*, qu'il avait accordé sans peine à Tigrane. Enfin quelle que fût la terreur que Pompée inspirât à Phrahates, les insultes du général romain devinrent si intolérables, que le roi des Parthes envoya des ambassadeurs pour se plaindre, et pour signifier à Pompée que, s'il passait l'Euphrate, il lui déclarerait la guerre. L'année suivante, 64 avant J.-C., Phrahates fit une irruption en Arménie; il était accompagné par un autre fils de Tigrane, qui s'était aussi révolté contre son père. Le roi des Parthes fut d'abord battu : mais, dans une seconde affaire, la victoire se déclara en sa faveur; et Tigrane fut obligé d'appeler à son secours Pompée, qui était alors en Syrie. Malgré une si belle occasion de se tourner contre les Parthes, Pompée n'osa en profiter; il redoutait les forces et les ressources immenses de l'empire des Parthes, et craignait que cette guerre ne fût désapprouvée par le sénat. Mithridate, qui n'était pas encore mort, et dont on annonçait le retour sur les bords du Pont-Euxin, lui inspirait aussi de l'inquiétude. Il préféra donc le rôle de médiat et il envoya trois commissaires prendre connaissance des différ des deux rois, et pour fixer les lir de leurs états. Les parties se so rent à cet arbitrage; et la pai rétablie dans l'Orient. On igno suite des événements du règn Phrahates III. En l'an 58 J.-C., il périt victime d'une piration formée par ses fils turés, Mithridate et Orodès régnèrent successivement après Mithridate III occupa le trô premier, et fut bientôt après c par son frère (*V.* Mithridat et Orodès). S. M—

PHRAHATES IV, quinzièm des Parthes, fils et successeur d dès, monta sur le trône, en l' avant J.-C. Comme beaucoup d'a princes Arsacides, ce fut par u ricide qu'il devint roi. Après la de Pacorus son frère aîné, Or accablé de chagrin, avait a Phrahates à l'empire. Aussitôt c fit égorger tous ses frères, don doutait la concurrence, parc leur mère était plus noble sienne. La princesse qui leur donné le jour, était fille d'Antio roi de Commagène, qui, da dernière guerre de Syrie, avai brassé le parti des Parthes, que la mère de Phrahates qu'une esclave. Cet acte de c fut bientôt suivi du meurtre d dès, qui avait été indigné d' crime. Phrahates ne borna ses fureurs : beaucoup de pe nages distingués parmi les P furent ses victimes; un grand bre d'autres prirent la fuite, réfugièrent en Syrie : parm était Monœsès, général illust ses victoires sur les Romains. chercher un asile auprès de

ine le triumvir, qui lui fit don villes de Larisse, Aréthuse et apolis, en Syrie. Phrahates était ine en possession de la couronne, il se vit obligé de soutenir la rre contre les Romains. Marc-toine annonçait depuis long-temps projet de marcher contre les Par-s, pour venger les revers de assus et recouvrer les étendards és au pouvoir des barbares. Les rages que Pacorus avait exercés Syrie, et la mort récente de ce ne héros (Voyez son article), ient des motifs non moins légi-es pour entreprendre cette expé-ion, et pour venger toutes les in-tes que les Romains avaient éprou-es. Monœsès, à qui Antoine avait omis la couronne des Parthes, ne sait de l'exciter à entreprendre te guerre. A la fin de l'hiver de n 36 avant J.-C., P. Canidius assus fut envoyé pour combattre ıarnabaze, roi d'Ibérie. Ce prince ant été vaincu et contraint d'entrer as l'alliance d'Antoine, ce même neral marcha contre Zobérès, roi Albanie, qui se soumit également. hardi par ces succès, Antoine ulut aussitôt attaquer les Parthes, confier la conduite de cette guerre Monœsès, qu'il regardait comme s propre à conduire cette ex-dition, par la connaissance qu'il ait du pays, et par les intelligen-qu'il possédait dans les états de rahates. Quand celui-ci fut in-me de l'orage qui le menaçait, il t ses précautions pour le conjurer. envoya donc une ambassade pour poser la paix à Monœsès, qui était s-regretté des Parthes, lui offrant tes les sûretés qu'il pouvait desi-. Antoine ne put empêcher ce der-r d'accepter les propositions du , ni le retenir quoiqu'il fût en sa puissance. Il aima mieux le laisser partir, pour inspirer à Phrahates et aux Parthes des soupçons contre lui quand il se mettrait en campagne. Cependant, pour mieux cacher ses projets, il profita du départ de Monœsès, pour envoyer à Phrahates une ambassade, chargée de demander la restitution des aigles et des Romains qui avaient été faits captifs lors de la défaite de Crassus, offrant à ces conditions de conclure une paix durable. Il savait bien que ses propositions ne seraient pas acceptées; mais il voulait achever ses préparatifs de guerre. Lorsqu'ils furent terminés, il s'avança vers l'Euphrate, qu'il croyait trouver sans défense: trompé dans son attente, Antoine fut obligé de se diriger vers l'Arménie, où il était appelé par le roi Artavasde, allié des Romains, qui vint le joindre avec seize mille cavaliers. Ce prince le pressa d'entrer dans ses états pour aller attaquer son ennemi le roi de l'Atropatène, allié des Parthes Cette proposition fut fort bien accueillie par le triumvir, qui entra aussitôt en Arménie. Il ne tarda pas à être informé que le roi de l'Atropatène avait quitté ses états pour se porter au secours des Parthes. Cette nouvelle excita encore plus l'ardeur d'Antoine: il voulut profiter de l'absence du roi des Mèdes; mais comme son armée ne pouvait avancer que très-lentement à travers l'Arménie, pays montueux et difficile, il laissa ses bagages et une partie de son armée sous les ordres d'Oppius Statianus; puis, avec sa cavalerie, et une nombreuse infanterie, il pressa sa marche, passa l'Araxe, et vint mettre le siége devant Praaspa, capitale de l'Atropatène, espérant soumettre facilement ce pays. Contre son

attente, la ville fit une vigoureuse résistance, et il s'épuisa long-temps en efforts superflus. Phrahates et son allié furent bientôt informés de l'irruption du triumvir; ils se mirent en marche pour le combattre : mais le voyant arrêté au siége de Praaspa, ils prirent un autre chemin, et fondirent sur son lieutenant Statianus. Ce général expédia aussitôt un courrier à Antoine, pour l'informer du péril où il se trouvait, et pour qu'il vînt en toute hâte à son secours. Sans perdre de temps, le triumvir leva le siége de Praaspa, et se mit en marche; mais quelle que fût la diligence qu'il mît à cette marche, il n'arriva que lorsque son lieutenant eut succombé. Statianus, embarrassé par les bagages qu'il conduisait, ne put résister aux ennemis; et tous les siens avaient été passés au fil de l'épée : on n'avait épargné que Polémon, roi de Pont, et quelques autres prisonniers. Lorsqu'Antoine arriva sur le champ de bataille, couvert des cadavres des Romains, il ne trouva plus d'ennemis : Phrahates s'était retiré à son approche. Croyant que le roi des Parthes n'avait osé l'attendre, Antoine revint assiéger Praaspa, devant laquelle il se consuma en vains efforts, jusqu'à ce que les vivres vinrent à lui manquer. Harassé par des combats multipliés, par les fréquentes sorties des assiégés et par la désertion, Antoine songea enfin à la retraite : elle n'était plus facile; il fallait faire une longue marche avant d'atteindre un territoire ami, et d'arriver en Arménie. Antoine se voyait menacé du sort de Crassus : profitant d'un faux avis qui lui avait été donné par Phrahates lui-même, il crut que le roi des Parthes était disposé à faire la paix, et lui envoya des ambassadeurs pour traiter. Ce prince les reçut avec beaucoup de hauteur, et les congédia, en disant qu'il ferait la paix, pourvu qu'Antoine partît sur-le-champ. Celui-ci décampa aussitôt, abandonnant ses machines de guerre et tout ce qui aurait pu entraver sa retraite, et prit le chemin de l'Arménie. Phrahates, qui s'était joué de lui, se mit à sa poursuite avec toutes ses forces, et ne cessa de le fatiguer par une multitude de petits combats, tous au désavantage des Romains. Avant d'atteindre les bords de l'Araxe, qui séparait la Médie de l'Arménie, il fallait traverser les montagnes de la Médie, alors couvertes de neige : les vivres manquèrent aussi; et la rigueur de l'hiver, qui vint ajouter aux malheurs de cette retraite, détruisit la plus grande partie de l'armée romaine. Antoine et les siens furent plusieurs fois sur le point d'être tous exterminés; ceux qui échappèrent, ne durent leur salut qu'à un rare bonheur, et peut-être aussi à quelques utiles avis de Monœsès, qui témoigna ainsi sa reconnaissance à Antoine. Enfin, après vingt-sept jours de marche, les Romains atteignirent l'Araxe; et ils se trouvèrent en sûreté sur les terres d'Arménie. Antoine laissa dans ce royaume les débris de son armée, qui ne pouvaient pas aller plus loin; et il obtint d'Artavasde, la faculté de prendre des quartiers d'hiver, pour être plus à portée, au retour du printemps, de faire une nouvelle expédition contre les Parthes. Il partit pour Alexandrie. Cependant le partage des dépouilles de l'armée romaine avait brouillé Phrahates et le roi des Mèdes, son allié. Celui-ci, se croyant lésé, se déclara ouvertement contre les Parthes; et, en l'an 35 avant J.-C., il envoya en Egypte

isonnier Polémon, roi de Pont, roposer à Antoine une alliance Phrahates. Le roi de l'Atro- ne haïssait pas moins Arta- , roi d'Arménie, que le sou- des Parthes, et il voulait vengeance des ravages qu'il causés dans ses états en y ame- es Romains l'année précédente. jet était bien d'accord avec les s secrets d'Antoine, qui, soup- t que le prince arménien l'a- hi, ou du moins ne l'avait rvi comme il l'aurait pu pen- on expédition contre les Par- était aussi bien aise de tirer ace de sa trahison. Le roi énie fut donc appelé à Alexan- s de vains prétextes; mais ce , qui redoutait quelque perfi- efusa d'y aller. Bientôt après, se mit en marche vers l'Ar- , comme pour aller combattre rthes; il s'arrêta cependant en des nouvelles qui lui vinrent ne, et son attachement pour ître, changèrent sa résolution. intemps de l'année suivante, rit le chemin de l'Arménie, t camper à Nicopolis, sur les res de ce royaume, tandis n ambassadeur Q. Dellius in- Artavasde à venir le trouver conférer sur les moyens de a guerre aux Parthes. Après ap d'hésitations, Artavasde, prehendait quelque trahison, e trouver à Nicopolis. Lors- toine eut le roi d'Arménie en issance, il le fit charger de s d'or, et l'envoya à Alexan- u plus tard on lui trancha la Il ne perdit pas ensuite de pour mettre à profit sa lâche . Il entra en Arménie, où il ra plus de résistance qu'il ne t: il en triompha néanmoins. Vainement Artaxès, fils aîné d'Artavasde, qui avait été déclaré roi, tenta de lui résister; il fut vaincu, et contraint de se réfugier auprès de Phrahates. Après avoir achevé la conquête de l'Arménie, dont il donna la couronne à Alexandre, un des fils qu'il avait eus de Cléopâtre, Antoine resserra les nœuds de son alliance avec le roi des Mèdes, en faisant épouser Jotapé, fille de ce roi, par Alexandre. En l'an 33 avant J.-C., il s'avança encore une fois jusqu'aux bords de l'Araxe, comme pour entreprendre une expédition contre les Parthes. Le moment paraissait favorable; la tyrannie de Phrahates avait excité un soulèvement dans ce royaume. Malgré cela, les craintes qu'Octave inspirait à Antoine du côté de l'occident l'empêchèrent de passer outre. Il contracta seulement une nouvelle alliance avec le roi des Mèdes, contre les Parthes et contre Octave. Il en reçut des troupes auxiliaires, et lui fournit en échange un corps de soldats romains, en lui abandonnant une partie de l'Arménie. Artavazde, roi des Mèdes, lui rendit les étendards qu'il avait enlevés à Statianus. Pendant qu'Antoine allait porter la guerre en Europe, Artavazde se hâtait de profiter des secours que lui avait donnés son allié : il marcha à la rencontre d'une armée parthe que Phrahates avait donnée à Artaxès, légitime héritier du royaume d'Arménie, pour le rétablir sur son trône. Artaxès fut vaincu; mais la fortune ne fut pas long-temps favorable au roi des Mèdes. Antoine, après ses revers, avait rappelé les troupes qu'il lui avait confiées, sans lui renvoyer celles qu'il en avait reçues. Artavazde, privé de ce secours, ne fut pas assez fort pour résister à

ses ennemis ; ses états furent envahis, et lui-même resta prisonnier des Parthes : il s'échappa ensuite, et vint se réfugier auprès d'Octave, en l'an 29 avant J.-C. Les troubles civils qui avaient, pendant longtemps, déchiré l'empire des Parthes, avaient seuls empêché Phrahates de tirer vengeance des ravages exercés dans ses états par les Romains. Non content de la conquête de la Médie, il fit une irruption dans l'Arménie, passa au fil de l'épée les Romains qu'Antoine y avait laissés, et rétablit Artaxès sur le trône de ses pères. Ces nouveaux succès inspirèrent un tel orgueil à Phrahates, que sa tyrannie devint encore une fois insupportable. Ses sujets se révoltèrent; et il fut obligé d'aller chercher un asile chez les Scythes, refuge ordinaire des rois parthes dans leurs revers. Cette révolution arriva en l'an 30 avant J.-C. Durant l'exil de Phrahates, les Parthes placèrent sur le trône un prince du sang royal, nommé Tiridates. Cependant Phrahates revint bientôt avec une armée scythe ; et il n'eut pas de peine à vaincre Tiridates. Celui-ci se réfugia en Syrie, où il trouva Octave, qui se préparait à entrer en Égypte, pour y achever la défaite d'Antoine. Après la prise d'Alexandrie, Phrahates envoya une ambassade au vainqueur, qui reçut fort bien ses messagers, mais refusa de se mêler des différends des deux compétiteurs, et d'accorder les secours que Tiridates demandait ; il lui permit néanmoins de rester en Syrie. Il garda seulement un fils de Phrahates, qui était tombé au pouvoir de Tiridates; et il l'emmena à Rome, où ce fils resta en otage. Malgré cela Tiridates ne perdait pas l'espoir de recouvrer l'empire des Parthes ; il saisit un moment favorable pour a
Phrahates, qui, pris à l'impr
ne put lui résister. Tiridates
dit maître des trésors que P
tes avait déposés dans une
l'Euphrate. Poursuivi trop vi
pour espérer de pouvoir en
avec lui ses femmes, Phrah
fit toutes égorger, pour ne
voir tomber dans les mains d
queur; et il se retira chez l
thes. Bientôt il rentra dans s
à la tête d'une armée que ces
lui fournirent: il ne put pas
blir aussi facilement que la p
fois. La guerre fut longue et
cependant à la fin Tiridates s
ba; et en l'an 23 avant J.-C.,
cha un asile dans l'empire r
et tenta encore une fois
ger Auguste dans sa querell
ambassade de Phrahates arri
que aussitôt pour demander
dition de Tiridates; la déci
cette affaire fut remise au s
l'empereur refusa de souten
dates: mais il ne voulut pas n
le livrer à son ennemi, et lui
de vivre à Rome, où ce pri
traité avec beaucoup de disti
Quant à Phrahates, on lui re
fils, en lui faisant promettre
dre les prisonniers et les en
tombés au pouvoir des Part
les défaites de Crassus et d'A
Cette condition ne fut, malg
exécutée que quelques années
En l'an 20 avant J.-C., A
après avoir parcouru plusie
provinces de son empire, vi
ter la Syrie. Ce voyage, et
sence d'une armée romaine
bère avait conduite en Armén
y placer sur le trône Tigran
d'Artaxès, firent craindre
hates qu'il n'eût à soutenir u
re contre les Romains. Mal

on trône, et détesté de ses su-
, il préféra tenir sa promes-
restitua les trophées des Par-
, et rassembla tout ce qu'il put
ver de prisonniers romains. Cet
ement combla de joie tout l'em-
; on l'éleva au-dessus des plus
antes victoires et des plus belles
poètes. Les poètes s'empressèrent
célébrer, et il est aussi rappelé
un grand nombre de médailles.
y voit un Parthe à genoux, et
tant une enseigne, avec la
ade : CIVIB. ET SIGN. MILIT. A.
RUS. RECUP. Enfin, un temple
acré à Mars le Vengeur, fut
é sur le Capitole; et l'on y dé-
les étendards rendus par les
bes. Après avoir terminé ainsi
différends avec les Romains,
abates fut, pendant plusieurs
ées, en paix. En l'an 12 avant
., la tranquillité fut sur le point
re troublée par des difficultés
nous ignorons. Les Romains se
parèrent alors à faire la guerre
Parthes et aux Arabes. Cette
intelligence ne fut pas de lon-
durée : Phrahates eut une en-
ue avec Titius, gouverneur de
e, et tout fut concilié. Pour se
rrasser de ses fils, qui lui ins-
ient de vives inquiétudes, il les
a en otage aux Romains. Ces
ces, nommés Seraspades, Ro-
es, Phrahates et Vonones, avec
de leurs femmes et leurs en-
s, furent envoyés à Rome, où ils
nt retenus aux dépens du tré-
public, avec une magnificence
ale. La politique n'avait pas
e porté Phrahates à une démar-
si peu convenable à la dignité de
couronne; les intrigues d'une
me qu'il aimait, y eurent aussi
aucune part : cette femme, nom-
Thermusa, était une esclave italienne d'une rare beauté, dont Auguste lui avait fait présent. Phrahates ne l'avait d'abord traitée que comme une concubine; mais quand elle lui eut donné un fils, elle sut prendre tant d'influence sur son esprit, qu'elle parvint à se faire déclarer reine. Des médailles récemment découvertes sont la preuve irrécusable de ce fait, dont nous ne devions la connaissance qu'au seul témoignage de Josèphe. Ces médailles suffisent pour montrer tout l'excès de l'amour que le roi des Parthes avait conçu pour cette femme : elles présentent d'un côté le portrait de Phrahates, couronné par deux Victoires qui volent au-dessus de sa tête; et au revers, on trouve le portrait de la reine, accompagné de cette légende : ΘΕΑΣ ΟΥΡΑΝΙΑΣ ΘΕΡΜΟΥΣΗΣ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ. *De la déesse céleste; de la reine Thermusa.* Cette princesse croyait n'avoir rien fait, tant qu'elle n'aurait pas assuré la couronne au fils qu'elle avait eu de Phrahates; et pour l'élever au trône, il fallait chasser ceux qui pouvaient le lui disputer : elle redoubla d'efforts pour augmenter les soupçons du roi contre ses fils; et elle parvint à les faire exiler, en les envoyant comme otages chez les Romains. Il ne lui restait plus qu'à faire associer à l'empire son fils Phrahataces. Quoique les anciens ne l'aient pas dit, on ne peut guère douter que la chose n'ait eu lieu effectivement. L'usage constant de tous les rois Arsacides, de Perse et d'Arménie, de déclarer roi d'avance le prince héritier, est trop bien connu pour qu'on puisse rester dans l'incertitude à cet égard. Cependant, comme dans le choix de leurs successeurs, les souverains suivaient plutôt l'affection et le ca-

price, que l'ordre indiqué par la nature, il en résultait beaucoup de crimes, et des guerres funestes; et c'est ainsi que le meurtre et le parricide furent toujours les moyens les plus ordinaires d'arriver au trône des Arsacides. Quoique Phrahates IV eût pris toutes les précautions pour se mettre à l'abri du malheur commun aux princes de son sang, en éloignant ceux de ses fils qui, par leur âge, étaient en état de lui ravir l'empire, et quoiqu'il eût associé à son pouvoir l'objet de son affection, il périt, comme son père, par un fils aussi criminel qu'il l'avait été lui-même. Sa femme Thermusa, redoutant quelque changement dans ses volontés, ou peut-être impatiente de voir plutôt son fils seul roi des Parthes, se concerta avec ce prince dénaturé, pour terminer, par le poison, les jours de son époux. Cet événement dut arriver en l'an 9 de J.-C., selon la chronologie arménienne. Phrahates IV aurait donc occupé le trône pendant quarante-six ans. Il existe plusieurs médailles de ce prince avec des dates de l'ère des Séleucides, qui ne laissent aucun doute. Phrahates y prend les surnoms de *Juste*, *Evergetes*, *Epiphane* et *Philellene*, alors communs à tous les rois Parthes. La plus ancienne de ces médailles est de l'an 276 de l'ère de Séleucides, qui répond à l'an 36 avant J.C. et non à l'an 37, comme l'a pensé Visconti (*Iconogr. grecq.*, tom. III, pag. 89). On en connaît encore une de l'an 287 des Séleucides ou 24 avant J.-C., et une de l'an 311 qui répond à l'an 1er. avant J.-C.— PHRAHATES V, fils du précédent, avait été envoyé en otage à Rome avec trois de ses frères. Long-temps après la mort de son père et celle de tous ses frères, en l'an 35, dant qu'Artaban III régnait si Parthes, au préjudice des de dants de Phrahates IV, légit héritiers du trône, une de ces lutions si fréquentes dans l'en des Arsacides lui ravit la cour Une députation de la nation p se rendit à Rome pour y dema à Tibère qu'il leur donnât pou un prince du sang de Phrahate L'empereur, irrité contre Art qui avait récemment envahi ménie, souscrivit à leur vœu; corda le titre de roi à Phrahat lui permit de partir pour la avec les envoyés Parthes. Pe son séjour dans cette provinc prince essaya de se défaire des tudes romaines, pour reprendr les des Parthes; mais il ne put venir, les ayant perdues depuis long-temps. Il mourut des fat qu'il essuya : *Patriis moribus par, morbo absumtus est.* (*Annal.* VI, 32.) Tibère lui d pour successeur Tiridates, qui son neveu. — Le nom de Phr tes, mentionné dans les auteu ciens, est le même que celui de *had* en usage chez les Persans; retrouve aussi chez les Armén au moyen d'une permutation mune à beaucoup de langues, e la forme *Hrahad*. Ce nom fu porté en Arménie par les p Arsacides de la race de Kamsa vinrent s'y établir au quatrièm cle de notre ère. HRAHAD, pri pays d'Arscharouni, de la ra Kamsar, fut emmené prisonn Perse, en l'an 391, avec son Kazavon et le roi Chosroès ou l rou III. Quand ce prince fut r sur son trône, en 413, après ans de captivité, il demanda de Perse Iezdedjerd Ier., la l

ahad, dont le père, son ancien
gnon d'esclavage, était mort
ne de sa fidélité pour lui. Hra-
lors avait été tiré du château
bli dans la Susiane, et il avait
lé au-delà du Sedjestan, à l'ex-
é orientale de la Perse. Chos-
'eut pas la consolation de re-
ce fils d'un fidèle serviteur :
urut dans l'année de son re-
Hrahad ne rentra en Arménie
e Schahpour, fils d'Iezdedjerd,
vait été déclaré roi d'Arménie
on père ; mais il ne fut rétabli
ng-temps après dans les biens
s ancêtres. S. M—N.

IRANZA ou PHRANTZES
GE), l'un des écrivains de l'His-
byzantine, était né, en 1401,
stantinople, d'une famille al-
la maison impériale. Elevé à
r de l'empereur Manuel Paléo-
il fut admis, à l'âge de seize
armi les chambellans, et de-
an des secrétaires de ce prin-
talents et ses qualités person-
lui méritèrent l'affection de
l, qui le recommanda, en
nt, à Jean, son fils et son
eur. Phranza rendit des ser-
importants au nouvel empe-
mais il s'attacha plus par-
rement à Constantin-Draco-
lors prince de la Morée. Il
a soumettre cette province,
es habitants s'étaient révoltés,
sauva la vie, en 1429, devant
, en le couvrant de son corps.
s que Constantin échappait,
ne fuite rapide, à la fureur de
nemis, Phranza, blessé et en-
, continuait à se défendre. Il
enfin au nombre, et fut enfermé
le château de Patras, où il lan-
quarante jours, dans le dénue-
le plus absolu. Constantin, qui
hâté la délivrance d'un servi-
teur si fidèle, ne put retenir ses larmes, en le revoyant si pâle et si exténué; il le combla de présents, et sollicita pour lui la charge de protovestiaire, l'une des premières de l'empire. Phranza, après la soumission de Patras, fut nommé gouverneur de cette ville, et, en 1446, de toute la Morée. A l'avénement de Constantin au trône impérial, il reçut la commission honorable d'aller demander au roi de Géorgie la main d'une de ses filles pour son maître. A son retour, il fut revêtu de la dignité de grand-logothète; et il se disposait à entreprendre de nouveaux voyages, pour solliciter les secours des princes chrétiens contre les Turcs, lorsque Mahomet II vint assiéger Constantinople. Phranza fut témoin de tous les événements de ce siége mémorable, qu'il a décrits avec beaucoup d'exactitude et d'impartialité (*V.* Mahomet II, et Constantin-Dracosès). Après la prise de cette ville, il resta au pouvoir des Turcs, et fut vendu au maître de la cavalerie, qui le traita avec humanité. Il recouvra sa liberté, au bout de quatre mois; et s'étant informé du sort de sa malheureuse famille, il apprit que sa fille, âgée de quatorze ans, et d'une rare beauté, avait été enfermée au sérail d'Adrianople, où elle était morte de la fièvre, et que son fils avait été poignardé par Mahomet lui-même, pour s'être refusé à ses infames desirs. Le cœur navré de douleur, il s'embarqua pour la Morée, et y trouva un asile, près du prince Thomas Paléologue, qui se soutenait encore dans cette province. Dès qu'il eut amassé une somme suffisante, il paya la rançon de sa femme, et passa avec elle en Italie, où ils vécurent des aumônes publiques. Il tomba malade de chagrin;

mais, quoique abandonné aux soins de sa femme, dans un réduit où il manquait de tout, il recouvra la santé. Il se revêtit aussitôt de l'habit monastique; et, ayant obtenu, par une faveur spéciale, d'être transporté, avec sa femme, dans l'île de Corfou, il y entra dans un couvent, sous le nom de Grégoire. Sa femme suivit son exemple, et, en prononçant ses vœux, prit le nom d'Euphrasie. Ce fut alors que Phranza, à la sollicitation de ses supérieurs, rédigea l'Histoire ou la *Chronique* de Constantinople, depuis l'an 1259 jusqu'à l'année 1477, où l'on peut conjecturer qu'il termina lui-même une vie dont la fin avait été si cruellement traversée. Cette *Chronique* est divisée en quatre livres: le premier contient l'abrégé des règnes des six premiers empereurs du nom de Paléologue; le second, le règne de Jean, fils de Manuel; le troisième, la prise de Constantinople par Mahomet II, et la mort de Constantin-Dracosès; et enfin le quatrième, l'histoire des divisions de la famille impériale, et de la chute de l'empire grec. On lui reproche d'avoir entremêlé ses récits d'un grand nombre de digressions: mais la plupart sont intéressantes; et on doit lui savoir gré d'avoir conservé des détails précieux, échappés aux auteurs contemporains. Phranza, dit Gibbon, est un écrivain digne d'estime et de confiance. On ne peut assez s'étonner que des critiques n'aient pu lui pardonner d'avoir parlé avec passion de Mahomet, dont il avait tant à se plaindre: mais Gibbon reconnaît, au contraire, que le portrait que Phranza a tracé du vainqueur musulman est le plus modéré qu'on en ait fait; car, s'il s'élève avec force contre sa cruauté et ses vices, il rend justice à sa prévoyance, activité et à son ardeur infati Le P. Pontan, ayant découver la bibliothèque de Munich, u pie de la *Chronique* de Phran retrancha les digressions qui raissaient oiseuses, et la réd trois livres, qu'il publia en lat golstadt, 1604, in-4°. Cet a été inséré dans l'édition de *toire Byzantine*, à la suite de *toire* de Joseph Genesius (*P* nom). Le *Texte grec* a été pour la première fois, d'après nuscrit qui avait servi à Pont M. F. Chr. Alter, profess grec à l'académie de Vienne 1796, in-fol.; cette édition timée. W

PHRAORTÈS, deuxième Mèdes, selon Hérodote, étai successeur de Déjocès. Le co cement de son règne se plac aucune difficulté, en l'an 65 J.-C. Ce que nous savons sur ce, se réduit à-peu-près au pet bre de faits indiqués par H Phraortès fit la guerre à pres les peuples de l'Asie pour ét domination. Les Perses furent miers attaqués; et la puissa Mèdes fut alors portée jusqu' ve Halys, comme il résulte sieurs passages d'Hérodote. tès aurait donc soumis les Arm les Cappadociens et les autres à l'occident de la Médie. On perait fort, si l'on jugeait de quêtes par ce qui se pratique temps modernes: les natio cues continuaient d'être go par leurs princes naturels tout simplement une affaire souveraineté. Le vaincu p tribut, et suivait à la guerre s queur, qui dès-lors était c comme son seigneur. La for

aps favorable à Phraortès; n il échoua dans une guerre e contre les Assyriens, dé- cette époque, de leur an- uissance, et réduits à la n de Ninive et des contrées antes. Malgré cela, seuls et s, ils résistèrent à Phraor- fut vaincu et tué. Cette cir- , qui est caractéristique toire de Phraortès, démon- me plusieurs savants l'ont e ce prince est le roi des ommé Arphaxad dans le Judith. Arphaxad fit d'Ec- ne des plus fortes places de is se croyant invincible par le son armée et la multitude ars de guerre, il entreprit dition contre Nabuchodo- r des Assyriens de Ninive, comba. Cette bataille dé- t livrée dans la grande Ragau, non loin de l'Eu- et du Tigre, et près de dans le pays d'Arioch, Ariens. Le nom d'Arphaxad, roi des Mèdes par l'écri- f, tient vraisemblablement à constance géographique. On les noms des patriarches issus se rapportent à des localités retrouvent presque toutes en nom d'Arphaxad, fils de Sem, me tous les autres, appliqué suite à un pays particulier. La n en est inconnue; mais com- nt de là que venait Abraham, x qui firent la première ré- de ce patriarche, pourront faire reconnaître sa situation. comme on sait qu'Abraham, de passer l'Euphrate pour en- Syrie, avait fixé son séjour à dans la Mésopotamie, et à e des Chaldéens, qui ne peut e la ville d'Édesse, dont le nom oriental fut toujours Ourrha, tandis que la région environnante fut appelée Orrhoene et Osrhoene, il est très-vraisemblable que le pays d'Arphaxad, d'où venaient les ancêtres d'Abraham, n'était pas bien éloigné. La mention des diverses circonstances géographiques contenues dans la Genèse, et qui ont des rapports avec l'Arménie, autorise suffisamment à placer dans ce pays le berceau de la nation juive. Cela étant, on pourrait chercher le pays d'Arphaxad du côté des montagnes qui avoisinent les sources du Tigre, et s'étendent depuis Édesse jusqu'à la Médie, qu'ils comprennent presque tout entière. C'est au milieu de ces montagnes, habitées maintenant par les Curdes, que les Grecs ont placé une vaste région appelée *Arrapachitis*, qui comprenait toute la partie montagneuse de l'Assyrie et de la Médie. Le rapport de ce nom avec celui d'*Arphaxad*, est assez évident pour qu'on puisse croire à leur identité. Alors, dans le livre de Judith, on aura employé un nom géographique familier aux Juifs, comme chez les Grecs on disait souvent, le Macédonien, le Perse, pour le roi de Macédoine, le roi de Perse. Le nom du roi d'Assyrie vainqueur de Phraortès ou Arphaxad, a causé bien d'autres discussions : le fait est que nous n'en sommes pas, malgré cela, beaucoup plus avancés au fond. Le livre de Judith l'appelle Nabuchodonosor. Quoiqu'on ne doive ordinairement appliquer ce nom qu'au roi de Babylone vainqueur des Juifs, qui ne monta sur le trône qu'une quarantaine d'années après, il n'y a cependant aucune raison qui empêche de croire qu'un roi de Ninive ait porté le même nom. Cette dénomination n'est pas plus extraordinaire que celle de

Salmanasar, Theglathphalasar et autres. Nous persistons donc à penser que le vainqueur de Phraortès s'appelait Nabuchodonosor. Selon le livre de Judith, c'est en la douzième année de son règne, que le roi de Ninive vainquit le roi des Mèdes, époque qui répond aux années 636 et 635 avant J.-C. C'était alors, selon le canon chronologique des rois de Babylone conservé par Ptolémée, la douzième année de Chyniladan : il n'en a pas fallu davantage pour qu'on fît de ce nouveau prince le roi d'Assyrie du livre de Judith. Sans insister sur la grande différence des noms, on n'a pas fait attention que Chyniladan n'était qu'un simple roi de Babylone. On avait cependant de fortes raisons de croire (et depuis la découverte de la version arménienne de la Chronique d'Eusèbe, il n'y a plus aucun doute), qu'à cette époque, les souverains de Babylone n'étaient que des feudataires révocables, dépendants du roi d'Assyrie. Cet état de choses subsista jusqu'à Nabopolassar, père du célèbre Nabuchodonosor. Ainsi Nabuchodonosor d'Assyrie, à son avénement, en 648, a bien pu destituer le roi de Babylone Saosduchin, et lui donner Chyniladan pour successeur. Il ne faudrait donc pas, dans ce cas, s'étonner de voir qu'ils étaient tous deux à la 12e. année de leur règne, à l'époque de la défaite de Phraortès. Ce dernier prince périt donc en l'an 635; il avait régné 22 ans, selon Hérodote. Cette circonstance nous donnera encore l'occasion de faire un dernier rapprochement. Diodore de Sicile fait mention, sur le témoignage de Ctesias, d'un roi des Mèdes, nommé Artynès, qui avait régné un même nombre d'années. Comme on voit, par le même auteur, qu'Artynès était, de même que Phraortès, le deu prédécesseur d'Astyagès, leur tité n'est pas douteuse. Le petit bre de renseignements qui nou parvenus sur ces époques rec ne permettent pas de rendre ra d'une manière satisfaisante, nouveau nom. Cependant, il y de présumer qu'il a une origin sane. Phraortès eut pour succ son fils Cyaxares Ier. S. M—

PHRYNÉ, courtisane gre née à Thespies, florissait dans l trième siècle avant J.-C. Le scu Praxitèle fut le plus assidu de se rateurs : elle lui servit souvent d dèle pour ses statues de Vénus. un moment d'abandon, il lui p de choisir un des plus beaux c ges qu'il eût fait. Phryné eut r à la ruse : un jour que l'artist chez elle, un domestique qu'ell préparé à ce rôle, entre tout e il s'écrie que l'atelier de Praxit en proie aux flammes, et qu'u nombre de ses ouvrages ont éc à leur fureur. Praxitèle se lèv de lui-même: *Je suis perdu*, di *l'incendie n'a pas épargné m tyre et mon Cupidon.* La cou le rassure: elle avoue le moye elle s'est servi pour lui arrache cret de ses préférences ; elle de et obtient le *Cupidon.* Une d tues de Phryné fut placée dans ple de Delphes, entre celle d' damus roi de Sparte, et celle lippe roi de Macédoine. Ell amassé des richesses si con bles, qu'elle offrit de rebâtir à ses frais, pourvu qu'une i tion apprît à la postérité qu'A dre avait détruit Thèbes Phryné l'avait rétablie. Qu rapporte qu'elle fut accusée piété ; que sa robe fut entr'c par son défenseur, et que,

arma la sévérité des juges, à la vue d'une beauté si par- — Athénée parle d'une autre isane du même nom, fameuse on avidité, mais dont l'histoi- s'est point occupée. F—T.

IRYNICUS, poète tragique, Athénien. On n'est pas d'accord e nom de son père; les uns le nent Polyphradmon, et les au- Iyniras ou Choroclès. Il fut dis- de Thespis, l'inventeur de la die; et Suidas nous apprend qu'il orta le prix dans la LXVIIe. olym- . Il fit faire quelques pas à l'art atique, en introduisant dans ses s les rôles de femmes, et en fai- adopter l'usage des masques par cteurs, qui auparavant se bar- llaient le visage de lie: il employa le premier le vers iambe tétramè- ont on le regarde comme l'inven- Phrynicus était l'auteur de la tra- que Thémistocle fit représenter frais, dans la LXXVe. olympiade, une magnificence extraordinaire THÉMISTOCLE). Plutarque, à qui loit cette particularité, ne nous a conservé le titre de la pièce; et sans aucune preuve que quelques raphes ont avancé que c'était la e de *Milet*. Suidas attribue à nicus neuf tragédies, dont il ne que les titres: Pleuron, les É- ens, Actéon, Alceste, Antée, ustes, les Perses, les Assesseurs *thali*, et les Danaïdes.—Suidas ancien scholiaste d'Aristophane nguent PHRYNICUS fils de Poly- dmon, d'un autre poète tragi- fils de Mélanthe. Celui-ci s'é- fait une réputation assez étendue des airs appelés *Pyrrhiques* (1), chantaient des jeunes gens armés qui frappaient en même temps la mesure sur leurs boucliers. On lui attribue trois tragédies: *Andromède*, *Erigone*, et la *Prise de Milet par Darius, roi de Perse*. Cette dernière pièce ayant attristé le peuple d'Athènes, intéressé à la perte de cette ville, les magistrats en défendirent la représentation, et condamnèrent l'auteur à une amende de mille drachmes, pour le punir d'avoir réveillé des souvenirs pénibles à ses concitoyens. Bentley, dans sa *Dissertation* sur les lettres attribuées à Phalaris, et Périzonius, dans ses *Notes* sur Elien, cherchent à prouver qu'il n'y a qu'un seul poète tragique du nom de Phrynicus; et que c'est mal-à-propos que Suidas en a fait deux personnages. On peut voir les raisons dont ces deux critiques appuient leur opinion, présentées avec beaucoup de clarté par Burette, dans les Notes dont il a accompagné sa traduction du *Dialogue* de Plutarque sur la musique (Voy. *Mémoir. de l'acad. des inscriptions*, XIII, 276 et suiv., et le Plutarque d'Amyot, édit. de 1819). Aux tragédies indiquées par Suidas, sous le nom de Phrynicus, on doit ajouter: *Tantale*, cité par Hesychius; et les *Phéniciennes*, par Athénée. — PHRYNICUS, l'un des derniers auteurs de la vieille comédie, était d'Athènes, et florissait vers la LXXXVIe. olympiade (environ 434 ans avant J.-C.) Dans une pièce dont Plutarque ne donne pas le titre, quoiqu'il en cite un passage assez long, il prit la défense d'Alcibiade, accusé d'avoir mutilé les statues d'Hermès ou de Mercure. Aristophane raille Phrynicus, dans la première scène des *Grenouilles*, de ce qu'il mettait trop souvent en scène des personnages de la plus basse classe: cependant on trouvait ses

(1) Voyez, au sujet de la danse pyrrhique, le *Mé-* de Burette sur la danse des anciens, dans le ... l'acad. des inscript., t. 93.

comédies très-froides. Phrynicus en avait composé dix, dont il ne reste que les titres et quelques *fragments*, qui ont été publiés, avec une trad. latine, par Guill. Morel : *Ex veter. comicor. Fabulis quæ integræ non extant*, Paris, 1553; — par Hertelius : *Vetustissimorum comicor. sententiæ*, Bâle 1560; — et par Grotius : *Excerpta ex tragœdiis et comœdiis, gr. lat.*, Paris, 1626.

W—s.

PHRYNICUS ARRHABIUS, grammairien grec, né dans la Bithynie, vivait vers le milieu du deuxième siècle, sous les règnes de Marc-Aurèle et de Commode. Il avait fait une étude aprofondie de la langue grecque, qu'il se piquait de parler et d'écrire avec une extrême délicatesse: aussi les ouvrages des meilleurs auteurs n'étaient point à l'abri de sa critique minutieuse. Il avait composé un recueil de tous les termes du dialecte attique, dont il nous est parvenu un abrégé sous ce titre : *Eclogæ nominum et verborum atticorum*. Cet opuscule, publié pour la première fois par Zacharie Calliergi, Rome, 1517, a été réimprimé à Venise, en 1524, par les soins du savant Fr. Asulan, à la suite du *Dictionnar. græcum*; et à Paris, en 1532, avec quelques autres petits traités de grammaire. Hoeschel en donna une édition augmentée d'après un ancien manuscrit, avec la version latine et les notes de Nugnez, Augsbourg, 1601, in-4°.; à cette édition il faut réunir les *Notes* sur Phrynicus, que Ménage attribuait à Casaubon, mais qui sont incontestablement de Jos. Scaliger, ibid., 1603, in-4°. Jean Corn. de Pauw les a insérées dans l'édition estimée qu'il a publiée de l'ouvrage de Phrynicus, Utrecht, 1739, in-4°. Notre grammairien rejetait sans distinction tous les que Thucydide, Platon et Déme ne n'ont point employés dans ouvrages : il reproche surtout nandre son néologisme; et il ne pas à lui de persuader que ce p si pur et si élégant, était un vais écrivain. Les commentate Phrynicus reconnaissent eux mes que son zèle l'a entraîné coup trop loin, et font justice purisme. Phrynicus avait rass des exemples de tous les style puis l'héroïque jusqu'au fam dans une espèce de Dictionnai visé en XXXV livres, dédié à pereur Commode. Cette co tion, intitulée : *Apparatus rhet sive sophisticus*, existait en du temps de Photius, qui la vait utile quoique diffuse (V *Biblioth. de* Photius, ch. 15 n'en reste que des *Fragmen* ont été publiés par le P. Monti dans la *Biblioth. Coisliniana* 465-69. W-

PHRYNIS, poète grec, éta vers l'an 480 avant J.-C., à lène, capitale de l'île de L L'ancien scholiaste d'Aristo rapporte que Phrynis fut d' cuisinier de Hiéron; et que ce l le voyant s'exercer à jouer flûte, le plaça, sous la di d'Aristocrite, pour le perfe ner dans la musique : mai das trouve peu d'apparence à cit, convaincu que, si Phry commencé par être esclave et nier, les poètes comiques se temporains n'auraient pas m de lui reprocher la bassesse première condition. Il passa contraire, pour être un desc du célèbre musicien Therp Quoi qu'il en soit, Phrynis très-habile sur la cythare; et

dit-on, le premier qui remporta le prix de cet instrument aux jeux des Panathénées, célébrés à Athènes, l'an 457 avant J.-C. Il disputa de nouveau le prix contre Timothée; mais ce dernier fut proclamé vainqueur (*Voy.* Timothée). On regarde Phrynis comme l'auteur des premiers changements arrivés dans l'ancienne musique. Aux sept cordes qui composaient avant lui la cythare, il en ajouta deux nouvelles: dédaignant la noble simplicité de ses prédécesseurs, il crut les effacer par un jeu plus brillant et plus difficile; et enfin, il introduisit dans l'harmonie un mode efféminé. Aristophane et Phérécrate firent justice des innovations de Phrynis, et le couvrirent de ridicule (*Voy.* la comédie des *Nuées* d'Aristophane, et l'art. Phérécrate). Plutarque rapporte que Phrynis, s'étant présenté dans les jeux de Lacédémone avec sa lyre à neuf cordes, l'éphore Ecpépès se mit en devoir d'en couper deux, lui laissant à choisir entre celles d'en haut et celles d'en bas (Voy. la *Vie d'Agis*). Outre la multiplication des cordes de la cythare, Proclus lui attribue d'avoir introduit, dans la poésie *nomique*, l'union alternative d'un vers anapique avec un vers hexamètre. On peut consulter, sur ce poète musicien, les *Remarques* de Burette sur le *Dialogue* de Plutarque touchant la musique (*Mém. de l'acad. des inscript.*, tom. x, pag. 268-70, et dans le *Plutarque* d'Amyot, où cette traduction est rapprochée de celle d'Amyot). W—s.

PHUL, roi d'Assyrie, mentionné dans l'Écriture, régnait au huitième siècle avant notre ère. Dans la version des Septante, il est appelé *Phua*, différence produite par une erreur de copiste, à cause de l'extrême ressemblance des lettres A et A. Nous ne dirons rien de toutes les vaines conjectures que les savants ont faites sur ce personnage, parce qu'elles n'ont eu aucun résultat digne d'attention. Tout ce qu'on sait sur ce prince, se réduit à ceci. Après la mort de Zacharie, fils de Jéroboam II, roi d'Israël, et le meurtre de Sellum, son assassin, en l'an 771 avant J.-C., Phul, roi d'Assyrie, vint dans la terre d'Israël. L'Écriture ne dit pas la cause de cette expédition; et les faits que nous connaissons, ne nous en instruisent pas mieux. Quoi qu'il en soit, Manahem, qui avait tué Sellum, donna mille talents au monarque assyrien pour en obtenir la paix, et la confirmation du royaume dont il s'était emparé. Pour former la somme promise au roi d'Assyrie, Manahem imposa toutes les personnes riches de ses états à une contribution de cinquante sicles d'argent. Aussitôt après, Phul s'en retourna dans son royaume. Il n'en est plus question depuis dans l'Écriture. Téglath-Phalasar, qui régnait une trentaine d'années après sur l'Assyrie, était probablement son successeur.

S. M—n.

PHURNUTUS. *V.* Cornutus.

PHYSCON (Ptolémée), roi d'Égypte. *V.* Ptolémée VII.

PIA (Philippe-Nicolas), chimiste et pharmacien, naquit à Paris le 15 septembre 1721. Son père était apothicaire, et, par une conduite régulière, avait acquis de l'aisance. L'éducation du jeune Pia fut soignée; mais ses heureuses dispositions furent moins secondées par les leçons de ses maîtres, que par l'exemple et les vertus de son père. Après avoir servi en Allemagne, comme pharmacien en chef de l'armée française

il revint à Paris pour suivre les professeurs distingués de l'école de médecine; et il se fit recevoir maître en pharmacie en 1744. Il exerça vingt-quatre ans sa profession, et fut nommé échevin de la ville. Dans cette place, il signala sa bienfaisance par une institution admirable, qui rend son nom cher à tous les philantropes, et qui lui valut la décoration de l'ordre de Saint-Michel. Il existait, depuis long-temps, un usage barbare, qui ne permettait pas de retirer un noyé hors de l'eau avant que l'on n'eût averti un officier de police pour dresser procès-verbal. Ce n'était qu'après avoir rempli ces formalités, qu'il était permis de donner des secours, qui ne servaient ordinairement qu'à constater la mort. On réclamait de toutes parts contre cet usage. Plusieurs noyés rappelés à la vie, à la suite des secours tardifs qui leur avaient été administrés, ne laissaient aucun doute sur la possibilité d'en sauver unplus grand nombre. Pia proposa de former le long de la rivière, à des distances calculées, des dépôts de secours pour les noyés; il fit adopter des appareils assez simples, des remèdes propres à ce genre d'asphyxie: ces remèdes, ces appareils, renfermés dans une boîte, furent confiés à des fonctionnaires publics, à des gens de l'art, ou laissés à la garde d'un poste militaire. Pia rédigea une instruction claire et précise pour diriger les dépositaires dans l'administration des secours; il se consacra lui même tout entier à l'exercice de ces secours: il visitait régulièrement toutes les boîtes, et les entretint plusieurs années à ses frais. Il fut récompensé de tant de soins par des succès nombreux. Pendant trois ans, il eut le bonheur de compter plus de six-cents individus rendus à l par les moyens qu'il avait fait ter. La république de Hollande pressa de créer une institutio reille; et, reconnaissante du bi quelle devait à Pia, elle fit fr une médaille en son honneur. l volution française n'a point d l'établissement des secours p donnés aux noyés; mais elle vert la tombe à son inventeu douleur de voir périr sur l'éch ses vertueux amis, et un neveu chérissait, ravit en peu de te Pia la raison et la vie. Il mou 25 floréal an VII (4 mai 1799) de 78 ans, peu de temps après donné sa démission de la place ministrateur des hôpitaux de l qu'il avait remplie dignement qu'il lui fut possible de faire du On a de lui: I. *Description boîte-entrepôt pour les secour noyés*, Paris, 1776, in-8°. II. *tail des succès de l'établisse que la ville de Paris a fait e veur des personnes noyées*, 1774-1789, 8 part. in-8°. C

PIACENTINI (Denis-Grég savant philologue et antiquair en 1684, à Viterbe, embrassa la vie monastique, dans l'ord Saint Basile, s'appliqua à l'étu la langue grecque et des antiq et fut appelé à Rome pour y fesser le grec; il se retira e dans la maison de son ordr Velletri, où il mourut, le 3 dé bre 1754. On a de lui: I. *Epi græcæ Paleographiæ; et de græci sermonis pronunciatione sertatio*, Rome, 1735, in-4° ouvrage est à-la-fois un abrégé supplément de la Paléograph P. de Montfaucon (*Voy.* ce n Dans la première partie, l'a expose son sentiment sur l'orig

progrès de l'écriture grecque ; il joint le tableau des diverses fors des lettres, et l'indication des ncipales bibliothèques qui renment des manuscrits grecs. Dans econde partie, divisée en six chares, il traite de la prononciation. *Diatriba de sepulcro Benedic-x, in templo monasterii Cryptæ ratæ* (Grotta ferrata) *detecto, quâ ejusdem pontificis pius obi-vindicatur*, etc., ibid., 1747, in- III. *Commentarium græcæ pro-ciationis, notis in veteres ins-tiones, et in alias nunc primùm tas, locupletatum*, ibid., 1751, 4°. Il adressa cet ouvrage au P. d. Reiffenberg qui, sous le nom *Myrtibius Sarpedo*, avait lu à adémie arcadienne, une critique son système sur la prononciation la langue grecque; et après avoir té son contradicteur, il appuie nouvelles preuves les principes il avait posés précédemment. IV. *sigillis veterum Græcorum ; et Tusculano Ciceronis, nunc Cryp-ferrata disceptatio*, ibid., 1757, 4. Cet ouvrage, plein de recher-s et d'érudition, ne parut qu'à-la mort de l'auteur. W—s.

PIALES (Jean-Jacques), sa-t canoniste, né, vers 1720, à Mur Barrès, dans le Rouergue, fit d'ex-ntes études, et se lia d'une étroite ié avec l'abbé Mey (*V.* ce nom), l'engagea à se livrer à la pratique éficiale. Il fut reçu, en 1747, at au parlement de Paris, et s'ac-t la réputation d'un homme très-é dans les affaires ecclésiasti-s. « Je crois, dit Camus, qu'il a pas de jurisconsulte qui ait te plus de consultations que lui. » te est ici le mot propre, car Pia-t perdu la vue dès 1763. (*V.* *Catalogue* à la suite des *Lettres sur la profession d'avocat*). Il survécut près de trente ans à cet accident, et mourut à Paris, le 4 août 1789. Sa piété, sa modestie et sa bienfaisance le rendirent encore plus recommandable que ses talents. Il a publié : I. *Traité des collations et provisions des bénéfices*, 1754, 8 vol. in-12. II. *Des provisions de la cour de Rome à titre de prévention*, 1756, 2 vol. in-12. III. *De la dévolution, du dévolut et des vacances de plein droit*, 1757, 3 vol. in-12. IV. *De l'expectative des gradués*, 1757, 6 vol. in-12. V. *Des commendes et des réserves*, 1758, 3 vol. in-12. VI. *Des réparations et reconstructions des églises et autres bâtiments*, etc., 1762, 4 vol. in-12. Camus donna, du consentement de l'auteur, une édition augmentée de ce dernier ouvrage, Paris, 1788, 5 vol. in-12. W—s.

PIALI, capitan-pacha, sous Soliman Ier. et sous Selim II, naquit en Hongrie, de parents inconnus, mais chrétiens. Après la bataille de Mohacz, en 1526, on le trouva dans un fossé, où l'avait abandonné sa mère, en fuyant la fureur des Othomans victorieux. Cet enfant, presque au berceau et tout nu, fut présenté à Soliman-le-Grand, qui, touché de son malheur et de sa figure intéressante, ordonna qu'on en prît soin. Piali fut appelé, avec raison, le fils de la fortune. Après l'avoir fait élever et instruire, Soliman le nomma pacha du banc, et le mit au rang des vizyrs. En 1555, il l'envoya, avec le titre de capitan-pacha, au secours de François Ier., roi de France et allié de l'empire othoman. Piali se joignit à la flotte française, et prit, de concert avec elle, Messine, Reggio, et, sur les côtes d'Espagne, les îles de Maïorque, Mi-

nosque et Iviça. Il compta presque chacune de ses années par un exploit. Un des plus illustres fut la victoire de Gerbi, remportée par lui, en 1559, sur l'armée navale combinée du roi d'Espagne, Philippe II, et des princes d'Italie. En 1565, il commanda la flotte othomane qui vint faire le siége de Malte; et le défaut de succès ne porta nulle atteinte à sa réputation de bravoure. Selim II, successeur de Soliman Ier., confia à Piali le soin de conduire la fameuse expédition de l'île de Cypre, qu'il avait conseillée, et celui de la protéger par mer. Mais Selim, irrité de la lenteur de cette guerre, et en attribuant la faute à ce capitan-pacha, le déposa avant la prise de Famagouste. Piali fut disgracié en 1571, et remplacé par le brave Aly-Pacha, le même qui fut tué à la journée de Lépante. Il mourut, peu de temps après, à Constantinople, avec la réputation d'un des plus illustres capitans-pachas qu'ait eus l'empire. Il a laissé pour monument de sa gloire, de sa piété et de sa bienfaisance, une mosquée et un marché, qui subsistent encore. S—y.

PIASECKI (Paul). *V.* Piazeski.

PIAST, chef de la seconde race des ducs ou rois de Pologne, fut ainsi nommé à cause de sa taille courte et ramassée. Il habitait le village de Cruswic, dans la Cujavie; et là, satisfait de sa fortune, qui consistait en quelques arpents de terre, il partageait son temps entre les travaux de la culture et les soins qu'il donnait à ses abeilles. Étranger aux factions qui troublaient la Pologne, depuis la mort de Popiel II, il avait été assez heureux pour offrir un asile dans sa maison rustique à ses nobles compatriotes; et tous avaient eu également à se louer de la manière dont il exerçait à leur égard les devoirs de l'hospitalité. Après un interrègne de douze ans, les palatins se décidèrent enfin à faire cesser cet état d'anarchie; et, par une espèce de prodige, ils s'accordèrent à élire pour leur chef Piast, que ses vertus rendaient digne d'un trône qu'il n'avait point ambitionné. Ce fut en 842 qu'il prit les rênes du gouvernement. L'histoire a conservé peu de détails du règne de ce prince, regardé comme une des époques les plus heureuses pour la Pologne. Il apaisa les factions par sa sagesse, prit les mesures les plus propres à garantir ses états du fléau de la guerre étrangère, et fit fleurir la justice, le commerce et l'agriculture. Il n'abusa jamais du pouvoir, et sut conserver, au milieu de sa cour, la simplicité de ses mœurs patriarcales. Frappé d'horreur au souvenir des crimes et de la fin tragique de Popiel, il transféra sa résidence de Cracovie à Gnesne, qui devint ainsi, une seconde fois, la capitale de la Pologne. Cet excellent prince mourut, dans un âge très-avancé, en 861, laissant le trône à son fils Zémowitz, dont la postérité l'a occupé pendant près de cinq siècles, jusqu'à l'avénement de Jagellon, chef de la troisième dynastie des rois de Pologne (*V.* Jagellon). W—s.

PIAT (Saint), né à Bénévent, au pays des Samnites, fut un des compagnons de saint Denis, l'apôtre de la France, qui était le chef des saints missionnaires partis de Rome pour aller prêcher l'Evangile dans les Gaules. Saint Piat, l'un d'eux, avait été ordonné prêtre avant de recevoir la mission particulière d'établir le culte du vrai Dieu à la place de celui des idoles, dans Tournai,

tale des Nerviens. Rictiovare, istre de Maximin qui asservis- alors la Gaule belgique, voulut ter les progrès de l'éloquence de t Piat. Ses soldats poursuivaient : acharnement les fidèles disci- de cet apôtre ; mais la mort de compagnons ne faisait qu'aug- ter l'ardeur courageuse dont il t animé. Rictiovare donna l'or- de l'arrêter, et de lui couper he. Usuard, dans son Martyro- , fixe le martyre de saint Piat au octobre. Butler, ou plutôt Go- ard, son traducteur, dit qu'il lieu vers 286; et Baillet, vers . D'autres auteurs reculent cette que jusqu'à l'an 304 : système admissible, puisque saint Gré- e de Tours place la mission de nt Denis sous l'an 250. Le corps saint Piat resta caché à Seclin, ne ville située à quatre lieues de rnai, dans laquelle on croit qu'il bi le martyre. Il y fut décou- t, dans le septième siècle, par saint , évêque de Noyon et de Tour- , ainsi que l'atteste saint Ouen, s la vie de ce dernier prélat, qui déposer ce corps dans une châsse ce d'or, d'argent et de pierre- . Après la persécution dont il st d'être question, et pendant vasion des Normands, laquelle reporte à l'année 881, la ville Tournai fut en proie à leur fu- r. On transporta alors la dé- ille du saint à Chartres, où vait prêché la foi avant de se dre à Tournai. C'est depuis ce ment qu'il a reçu, dans la première ces deux villes, et dans son dio- e, l'hommage d'un culte public. xiste, à trois lieues de Chartres, village appellé Saint-Piat, et dont glise est sous son invocation. Ce age en prit le nom, lorsque les Secliniens eurent apporté à Chartres le corps du martyr. Dans le siècle suivant, une chapelle fut bâtie en son honneur dans la cathédrale. On trouve, dans les Œuvres de saint Fulbert, soixantième évêque, qui siégea depuis 1007 jusqu'à 1028, un hymne qu'il composa en l'honneur de saint Piat. Un Martyrologe de cette église, manuscrit du onzième ou douzième siècle, contient tout le détail de la vie, de la mort et de la translation du même saint, racontées avec une fidélité scrupuleuse, et dégagées de tout le merveilleux dont les légendaires de ce temps-là ornaient leurs relations. Il était invoqué particulièrement, quand des pluies continuelles menaçaient les récoltes. Alors des prières publiques étaient ordonnées dans tout le diocèse ; et l'on exposait ses reliques. Les profanateurs de l'époque si justement appellée la *terreur*, espérant anéantir les mystères de la religion, éteindre toutes les lumières de la foi, et arracher du cœur des fidèles tous les sentiments religieux, en s'emparant des vases sacrés et de tous les ornements du culte catholique, enfin, en foulant aux pieds les reliques des saints, brûlèrent les procès-verbaux qui attestaient l'intégrité du corps de saint Piat, dont la châsse avait été ouverte neuf fois depuis 1243 jusqu'en 1750, sans que l'on trouvât jamais aucun changement dans le corps entier. Un de ces hommes impies qui avaient conçu ou qui exécutaient tant de crimes en haine de la religion, voulut briser les restes de saint Piat : ses compagnons s'y opposèrent, et se contentèrent de faire inhumer le corps en son entier, sans qu'il fût endommagé, un cercueil ayant été préparé tout exprès. En 1816, M.

de Breteuil, préfet d'Eure-et-Loir, averti par de pieux habitants, ordonna les recherches nécessaires pour découvrir ces saintes reliques. Du 15 au 22 août, ceux qui avaient été chargés de l'inhumation de 1793, ou qui en avaient été les témoins, furent appelés avec les magistrats, et plusieurs hommes recommandables. On retira, devant eux, du cimetière Saint-Jérôme, le corps du saint, qui fut porté à l'hôtel de la préfecture, et de là dans l'église de Notre-Dame, où il reste déposé dans la chapelle dite autrefois des Chevaliers. Cette année 1816 étant extraordinairement pluvieuse, la dévotion à saint Piat fut des plus ferventes; et l'on vint, en foule, prier pour obtenir la cessation du fléau qui désolait les campagnes. M. Hérisson, juge au tribunal de Chartres, qui avait pris une part très-active aux recherches, a publié une *Notice historique sur saint Piat*, Chartres, 1816, 85 pag. in-8°. L—P—E.

PIAZESKI (Paul), en latin *Piasecius*, évêque de Przemysl, sous le règne de Sigismond III (17°. siècle), écrivit une Chronique de Pologne avec une grande hardiesse; et ses ennemis ayant profité de quelques endroits de son ouvrage, pour en faire l'objet d'accusations très-graves, il fut emprisonné. La haine et la vengeance poursuivirent même sa famille après sa mort. Il composa, outre sa Chronique, un ouvrage intitulé *Praxis episcopalis*, qui est un recueil et un manuel utile pour les prédicateurs polonais. C—AU.

PIAZZA (Calixte), peintre de l'école vénitienne, né à Lodi, vers la fin du quinzième siècle, fut un des élèves les plus distingués du Titien. Il parcourut l'Italie, et laissa partout des preuves non équiv de son talent. Dans la collégia Codogno, il fit une *Assomp* et deux *Portraits des marqui vulzi*, qui ne seraient pas inc du Titien lui-même. Dans l'égl l'*Incoronata*, à Lodi, il a pein chapelles, qu'il a ornées chacu quatre beaux tableaux. Piaz laissa également séduire par l nière du Giorgion; et il pe dans le goût de ce maître, un ta qui se trouve à Saint Franç Brescia : il représente la *Vi entourée de plusieurs saints*, et pour le plus beau que renferme ville, qui en a plusieurs autres Crème, la cathédrale d'Alexa et Lodi, possèdent aussi que unes de ses compositions. C'es tout par ses fresques qu'il s'e remarquer dans la dernière ville. Le plus ancien tableau q connaisse de lui, porte la d 1524. La vaste compositio *Noces de Cana*, qu'il a faite lan, porte celle de 1545. En il peignit, dans le réfectoire d vent supérieur des religieus Saint-Maurice, deux tableau toile, et trois fresques dans l inférieure. On ignore l'époque mort. — Paul Piazza, peintre Castel Franco, en 1557, fut de Jacques Palma le jeune. Il le monde de bonne heure, po trer chez les capucins, où il nom de P. Côme. Mais son n état ne l'empêcha pas de se avec ardeur à la culture de so Quoiqu'élève du Palma, il a p ressemblance avec ce maître : praticien, il a su se faire un sty lui appartient. Ce n'est point gueur qui le distingue; c'est un libre et séduisant, qui plut à V, à l'empereur Rodolphe II

rinali, lesquels mirent ses talents ribution. Venise et plusieurs le la république possèdent un nombre de ses fresques, ainsi elques tableaux à l'huile. Il te a Rome; et il a peint, dans rs appartements du palais ese, des ornements pleins d'o- té et de bizarrerie. Il a orné de salle du même palais, de rs compositions tirées de la Cléopâtre; et l'on conserve pitole un de ses ouvrages les imés, dont le sujet est une te de Croix. Il mourut en —André Piazza, neveu du pré- , reçut les leçons de son oncle, t que celui-ci se trouvait à il fit des progrès assez remar- s, et obtint la faveur du duc raine, qui, par la suite, lui le titre de chevalier. De retour l-Franco, il exécuta, dans l'é- Sainte Marie, le grand tableau *es de Cana*, qui passe pour illeur ouvrage. André Piazza t vers l'an 1670. P—s.

ZZETTA (Jean-Baptiste), , né à Venise, en 1682, était n sculpteur en bois. Élevé sous la direction de Molineri, assez médiocre, il crut, à es, devoir préférer l'école bo- , et s'attacher à la manière des ba- et du Guerchin. C'est en ces maîtres qu'il parvint à se profond dans la science du eur. Pendant son séjour à e, il fréquenta l'Espagnolet, les ouvrages du Guerchin; et, ce dernier, il voulut sur- par le contraste fortement es lumières et des ombres. ssi; et c'est par cette qua- ses dessins furent extrême- recherchés, et gravés plu- s par Bartolozzi, Pelli, Mo- naca, etc. Malheureusement sa manière de peindre a privé de leur plus grand prix la plupart de ses ouvrages. Les ombres ont noirci et se sont altérées; les clairs se sont affaiblis, ses teintes générales ont jauni, de sorte qu'il en est résulté un défaut d'harmonie et d'ensemble. Sa *Décollation de saint Jean-Baptiste*, que l'on voit à l'église de Saint-Antoine de Padoue, et qu'il peignit en concurrence avec les meilleurs peintres des états vénitiens, fut jugée supérieure aux productions de ses rivaux. Cependant elle offre un coloris maniéré, où les laques et les jaunes dominent beaucoup trop; et cette rapidité de pinceau que les enthousiastes nomment *bravoure*, pourrait passer, sans un excès de sévérité, pour de la négligence. Cet artiste ne déploya jamais une grande vigueur de conception dans les vastes machines; et un noble Vénitien lui ayant commandé un *Enlèvement des Sabines*, il se fatigua, pendant plusieurs années, pour en venir à bout. Il réussit mieux dans les tableaux d'église, par l'expression de la dévotion, qu'il a su rendre d'une manière pleine de charme; mais il n'y déploie aucune noblesse. Comme il connaissait la mesure de ses forces, il préférait peindre des bustes et des têtes, pour être placés dans les appartements. Il avait un rare talent pour la caricature. Parmi ses élèves, on cite François Polazzo, habile peintre, mais plus renommé par son talent pour restaurer les tableaux; Dominique Maggiotto; et le Marinetti qui, de tous, fut celui qui approcha le plus de sa manière. Piazzetta travaillait avec lenteur, et n'était jamais satisfait de son travail; on l'a vu recommencer jusqu'à quatre fois le même tableau. Il avait formé un recueil d'études

de têtes, de demi-figures et d'académies, soit au crayon, soit au pastel, qui prouvaient, en ce genre, et ses profondes études, et sa fécondité. Quelque temps avant sa mort, il fut nommé directeur de l'académie de peinture, qui venait d'être établie à Venise. Quoique ses ouvrages lui eussent procuré des sommes assez considérables, son insouciance et son désintéressement étaient si grands, qu'à sa mort, arrivée le 24 avril 1754, il ne laissa pas même de quoi être enterré; ce fut le libraire Albrizzi, son ami, qui fit les frais de ses funérailles. C'est pour ce libraire que Piazzetta composa les dessins de deux *Recueils* de *l'Histoire sacrée et profane*, et de la *Jérusalem délivrée* du Tasse (1745, in-fol.), qui ont été gravés par Marc Pitteri, ainsi qu'un autre recueil, *Studj di pittura*, publié en 1760, avec la Vie de l'auteur. Ses *Icones ad vivum expressæ*, ont aussi été gravées en 15 planches, par J. Cattini, Venise, 1763, in-fol. Le Musée du Louvre possède un tableau de ce maître, représentant un *Militaire vêtu à la polonaise, et un jeune homme battant de la caisse*. P—s.

PIBRAC (Gui du Faur, seigneur de), né à Toulouse, en 1529, était fils d'un président au parlement de cette ville, qui prit les plus grands soins de son éducation, et lui fit continuer ses études à Paris. Ses maîtres furent Pierre Bunel, pour le grec et le latin, et le célèbre Cujas, pour le droit. Son père l'envoya à Padoue, où il se perfectionna dans l'étude du droit, sous André Alciat. Revenu à Toulouse, en 1548, à peine âgé de 20 ans, il fréquenta le barreau, et y obtint beaucoup de célébrité. Son goût pour la poésie, sa conversation agréable et instructive, le firent connaître très-avant ment. Nommé conseiller au ment, et ensuite juge-mage, il tant de réputation dans ces en que Charles IX le choisit, en pour être l'un de ses ambassad concile de Trente, où il défen intérêts de la couronne et les de l'Église gallicane avec be d'éloquence. Le chancelier de pital, qui avait apprécié ses ta son mérite, le fit nommer, en avocat-général au parlement ris; et en 1570, conseiller Le duc d'Anjou, ayant été él Pologne, en 1573, l'emmen ce royaume; et ce fut lui qui dit aux harangues adressées la réplique qu'il fit au disc l'évêque de Breslau, fut si é te, que tous les Polonais de rent frappés d'admiration. gie et la fermeté qu'il déplo plusieurs circonstances dif et les services éminents qu dit, lui valurent beaucoup sidération à la cour de Polo nouveau roi ayant appris de Charles IX, son frère, le 30 mai 1574, abandon royaume le plus prompter le plus secrètement qu'il put. qui était parti avant lui, eut heur de s'égarer, et tomba e mains des Polonais, qui v se venger sur lui de la fuite enfin, après avoir couru be de dangers, il revint en Fran médiatement après le sacre il retourna en Pologne, pou de lui en conserver la couron ses efforts furent vains. A son il négocia un traité de paix cour et les protestants : et c qui conseilla au roi de ter cette façon une guerre qui po venir dangereuse. Ce monarq

services, lui conféra une président à mortier. Mar-eine de Navarre, le nom-ancelier. De Thou, qui nd éloge de ses qualités, quelques historiens, que a concevoir de l'amour reine, qui lui en marqua tentement; et les preuves assertion est appuyée, n'être pas dénuées de fon-ibrac crut devoir se justi-e *Apologie* de sa conduite; s auteurs ont écrit pour le *V.* le *Journal des savants* p. 544; de 1750, p. 271, *ire de Languedoc*, par sette, tom. v, p. 643). , le duc d'Alençon le choi-our son chancelier : il rem-place peu de temps et revint e, où il reprit ses fonctions il du roi et au parlement. n que lui donnèrent les trou-gitaient l'État, lui causa une de langueur, dont il mou-7 mai 1584. Outre le Dis-u'il prononça en latin, au de Trente, et qui a été tra-français par Charles Cho-Paris, 1562, in-8°., on a de *Recueil des points principaux ir remontrances faites en la l'ouverture du parlement de avec quelques autres de dif-auteurs*, Paris, 1570, in-s remontrances, malgré leur , ne répondent pas à l'éloquen-Pibrac a déployée dans ses ouvrages. II. *Ornatissimi cu-n viri de rebus Gallicis ad laum Elvidium epistola*, Pa 73, in-4°.—*Traduction d'une latine d'un excellent person-le ce royaume*, etc., Paris, in-4°. C'est sa fameuse Apo de la Saint-Barthelemi. Cette pièce, travaillée avec beaucoup de soin, et dont le but était de diminuer, autant que possible, l'horreur et la consternation qu'avait jetées dans tous les esprits cet épouvantable massacre, offre une disparate trop grande avec son caractère franc et loyal, pour qu'on puisse accuser Pibrac de l'avoir composée de plein gré : tout porte à croire que des ordres supérieurs le forcèrent d'exercer son talent sur un tel sujet. On a fait à cette lettre deux réponses, qui sont imprimées dans le premier volume des *Mémoires du règne de Charles IX*; elles sont attribuées, l'une à Pierre Burin, et l'autre à Joachim Camerarius père, quoiqu'elle porte le nom de Stanislas Elvidius. III. *Stanislai Carncovii, episcopi Vradislaviensis, ad Henricum Valesium Poloniæ regem designatum panegyricus.* — *Guidonis Fabri de Pibrac responsio*, Paris, 1574, in-4°., et in-8°., en latin et en français. On trouve aussi dans les opuscules de Loisel, pages 657 et 660, deux Lettres latines de Pibrac, l'une à Jean d'Avenson, secrétaire du roi, et l'autre à M. de L'Hôpital, premier président de la chambre des comptes. IV. *Discours de l'ame et des sciences.* — *Apologie du sieur de Pibrac à la reine de Navarre.* Ces deux pièces sont à la tête d'un livre intitulé : *Recueil de plusieurs pièces des sieurs de Pibrac, d'Espeisses et de Bellièvre*, Paris, 1635, in-8°. V. *Poème sur les plaisirs de la vie rustique.* Cet opuscule, qui contient plus de 400 vers, et que Pibrac n'a pas achevé à cause de la douleur que lui causa la mort d'un de ses fils, se trouve imprimé dans plusieurs éditions de ses quatrains, notamment dans celle de Paris, Loyson, 1667, petit in-8°.

Sébastien Rouillard a fait une traduction latine de ce poème, Paris, Lebel, 1598, in-8°. On a aussi de Pibrac, cinq sonnets, imprimés dans la *Description de l'entrée de Charles* IX *à Paris*, Paris, 1572, in-4°. VI. *Cinquante Quatrains contenant préceptes et enseignemens utiles pour la vie de l'homme, composés à l'imitation de Phocilides, Epicharmus, et autres poètes grecs*, Paris, 1574, in-4°. A ces cinquante quatrains, l'auteur en a depuis ajouté, à différentes reprises, soixante seize, ce qui fait en tout cent vingt-six. Le succès prodigieux qu'a eu cet ouvrage, prouve suffisamment l'utilité des préceptes qui y sont renfermés : pendant près de quatre-vingts ans, il n'a cessé d'être entre les mains de la jeunesse, qui y a puisé une doctrine pure, et la connaissance de tous les devoirs qui constituent l'honnête homme. Montaigne se plaît à les citer, en regrettant la perte récente du *bon* M. de Pibrac, qui avait, dit-il, *un esprit si gentil, les opinions si saines, les mœurs si douces* (Essais, livre III, chapitre 9). Ces quatrains ont été traduits en diverses langues, et goûtés universellement. Les Turcs, les Arabes et les Persans se les sont appropriés. Florent Chrestien les a mis en vers grecs et latins, vers pour vers, Paris, 1584, in-4° : ils ont été réimprimés la même année à Paris, in-8°.; à Rouen, 1602, in-8°.; et à Paris, 1621. — Il en a été fait plusieurs traductions latines : celle d'Augustin Prévost, qui a paru aussi en 1584, in-4°. : le texte ne s'y trouve pas; — celle de Jean Richard, de Dijon, Paris, 1585, in-8°.; — celle de Christophe Loisel, imprimée à Paris, en 1600. — Pierre Dumoulin les traduisit en prose grecque, et les fit imprime dan, en 1641 (1). — donné une traduction l iambiques; chaque qu rendu par trois vers, l in-12. — Martin Nessel duisit aussi en vers lat 1661, in-4°. — Marti donna, en vers allemar duction, qui fut imprin fort, 1628 et 1644, i Amsterdam, 1646, in- ne Stettlern en a donn traduction allemande, avec le texte, Berne, 1 Les Quatrains de Pibrac de dix syllabes : la mora bonne: mais le style en qu'on ne les lit plus gu souvent joint les quatrai dent Favre et ceux de Pier la dernière édition dans l ait réunis, est probable l'abbé de la Roche, in *Belle vieillesse*, Paris, 12. (*V.* Matthieu, note 1.) VI. *De la m de se comporter pour en riage avec une demoisell* Vander Haghen, in-8°. vrage a été imprimé d éditions de ses Quatrai Paschal, ami de Pibr né une histoire de sa v Paris, 1584, in-12 : el curieuse, et a été traduit par du Faur d'Hermay, in-12. — Lepine de aussi donné des *Mémo vie de Pibrac, augment bé Sépher, avec les pièc*

(1) M. Boulard a fait reimprim grecque avec une traduction latine linéaire jointe au texte français, à la tion des *Distiques de Caton*, Paris, 1 in-8°., et il avait donné, la même tion des mêmes Distiques avec la v (Chrestien, en vers grecs, accomp d'une traduction interlinéaire.

Lettres amoureuses et ses
s, Amsterdam (Paris) 1758,
-12. Ces Mémoires offrent
détails que ceux de Charles
et rétablissent le texte ori-
quatrains : car les éditeurs
et 1720 avaient cru devoir
e en nouveau français.

R—RD.

e la Mirandole. *Voy.* Mi-
.

ID (Jean), le plus grand as-
qu'ait eu, de son temps l'a-
les sciences, dont il fut mem-
formation, en 1666, était
prieur de Rillé, en Anjou. On
n de ses premières années,
il naquit à la Flèche, le 21
20, et qu'à l'âge de vingt-
il observait l'éclipse du so-
août 1645, avec Gassendi,
plaça dans la chaire d'as-
du collége de France (1).
icard fut en société avec Au-
venteur du micromètre : on
la lunette d'épreuve, telle
xiste aujourd'hui. Il appli-
lunettes aux quarts-de-
et aux secteurs, pour la
des angles : il imagina, et
pratique toutes les métho-

des de vérification que ces instruments exigent : vérifications qu'Hevelius jugeait impossibles, que Picard publia le premier, avec des détails qui ne laissaient rien à désirer, et que Bouguer n'avait pas pris la peine de lire, quand il éleva le soupçon que Picard avait pu y commettre une erreur, qu'il fut obligé de déclarer lui-même presque insensible, et pour la correction de laquelle, dans son livre de la *Figure de la terre*, il n'indiqua que des moyens très-imparfaits. Avec ces inventions toutes nouvelles, et qui ont changé la face de l'astronomie en tout ce qui concerne l'observation, Picard donna la première mesure de degré sur laquelle on pût compter, et avec laquelle Newton pût réussir dans les calculs qu'il avait une première fois tentés sans succès, pour reconnaître la force qui retient la lune dans son orbite. Les vérifications faites soixante-dix ans et cent vingt-deux ans plus tard, ont montré que cette mesure de la terre était d'une exactitude bien remarquable : il est vrai que c'était par la compensation fortuite de deux causes d'erreur, dont il était alors impossible de prévoir et d'éviter les effets. La première était que la toise légale dont Picard se servit, n'avait pas la même longueur que celle que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de toise de l'académie. La seconde était l'ignorance absolue, où l'on était encore, des mouvements que l'on désigne à présent par les noms de *nutation* et d'*aberration* : ce dernier surtout, pouvait être un peu différent aux deux époques où il observait à Malvoisine et à Sourdon, c'est-à-dire, aux deux extrémités de son arc. Picard, le premier, attira l'attention des astronomes sur ces mouvements

---

... dans son *Histoire critique* de la dé... *tales*, dit que Le Valois, ... qui Morin avait envoyé sa ... soumettre leur jugement. V. *Hist. de ... modernes*, tom. II, p. 254, était ... aux observations astronomiques, ... brut de former *le jardinier du ... Picard, qui devint l'un des plus ... de toute l'Europe*. Nous ne ... autre observateur fameux de ce nom, ... Secatre de lui que Peyrnas ... ait enduit ? la chose paraît peu ... elle n'est pourtant pas absolument ... pourrait que Le Valois se fût ... quelques observations, par le ... et que lui trouvant de l'intelli... fut ouvrir un cours d'études, qu'il ... une astronomie où il aurait puisé ... devait sortir en 1645, temps où ... de travaux avec Gassendi, ... Peyrnas, au reste, n'a parlé de ... Lalande, qui avait fait ... la Flèche, pour recueillir tout ce ... Picard

dont on n'avait pas le moindre soupçon. Il n'en put reconnaître la loi complexe, ce qui ne l'empêcha pourtant pas de fixer avec une exactitude singulière, la quantité de l'*aberration*, qui, dans le cours d'une même année, peut faire varier en apparence la hauteur du pôle de près de 40″ ; il déclara que la période de ces variations était annuelle: il eut la constance de les suivre pendant dix années entières, en différentes saisons, et le fit avec beaucoup plus de succès qu'un rival très-célèbre, qui depuis, à diverses reprises, à l'observatoire de Paris, essaya de constater ces variations, contre lesquelles Picard avait prémuni tous les astronomes. L'honneur de trouver les causes et les explications de ce double phénomène, était réservé à Bradley, dont elles font le plus beau titre de gloire. Dès l'an 1669, Picard avait lu à l'académie un mémoire substantiel, dans lequel il traçait le plan d'une astronomie perfectionnée par ses inventions et celle de Huygens; et donnait les moyens de déterminer directement, et tout-à-la-fois, les ascensions droites du soleil, et celles des étoiles : moyens qui n'étaient au fond qu'une application particulière de la méthode générale des hauteurs correspondantes, qu'il avait le premier introduite dans l'astronomie pratique, en fournissant de plus la correction dont elle a besoin, quand la déclinaison de l'astre vient à varier dans l'intervalle des deux hauteurs égales qu'on a observées. Par ces moyens, il avait annoncé qu'il fixerait les moments précis des solstices, avec la même exactitude que ceux des équinoxes. Le premier, il observa la longueur du pendule simple qui battrait les secondes ; et il demanda que ces observations fussent répétées en différents climats, pour savoir longueur était partout la après avoir averti que la se tation des métaux suffisait faire varier avec la tempér l'atmosphère. Il recomman servation des réfractions rentes saisons, et celle des di et il en donna des exemples fi Dans la vue de rendre plus utiles les observations de Ty hé, il fit le voyage d'Uranibo déterminer plus exactement tude et la latitude de cet obs célèbre. Ce fut dans ce voy rencontra Roemer, jeune m ticien de la plus grande es qu'il amena à Paris, et fit l'académie des sciences. C nous dit que *Picard ne f frappé de la crainte d'avoi de lui un rival occupé du m jet, et qui pouvait être d pour sa gloire.* Il fit bien plu il avait tant de raisons de se comme le premier astro France et même de l'Euro il était le plus employé et crédit, il usa de ce crédit Colbert pour attirer en Fr sini, qui avait une réputatio blic. Le projet favori du ment était de rectifier la g de la France, qui réell avait le plus grand besoi se persuada, d'après que nonces d'éclipses du premi de Jupiter, envoyées par et qu'il avait confirmées à ses propres observations tables sur lesquelles étai ces annonces seraient un secours pour déterminer le des des principales villes me : il se réservait plus pa ment d'en fixer les latitud quarts-de-cercle, en même t

i de son côté les éclipses du
tellite, que l'on suivrait
ec assiduité. Il fit appeler
omme un aide fort utile,
cependant il était possi-
passer. Devait-il s'atten-
étranger, malgré son mé-
ixerait uniquement l'atten-
eviendrait l'objet de toutes
nces? Il avait contribué,
ns et son crédit, à la cons-
le l'observatoire. Il solli-
onstruction d'un quart-de-
ral, sur lequel reposait
l avait indiqué comme le
t de la véritable astrono-
g-temps on lui fit attendre
ment, qui ne fut enfin pla-
méridien que quand il était
Il vit son heureux rival
irecteur de l'établissement
vait eu la première idée : il
staillé le premier; et, deux
s, on lui accorda à lui-mê-
gement secondaire, où l'on
duit à une espèce d'inac-
vit ses projets négligés ou
s : tous les secours et les en-
ments étaient prodigués à des
moins utiles, mais plus bril-
ux yeux du vulgaire, telles
rvation de trois planètes et
re nouveaux satellites de Sa-
On faisait venir d'Italie, à
frais, des lunettes pour véri-
découvertes, il est vrai, très-
es, mais dont l'utilité était et
ujours presque nulle. Picard,
dangereusement par une chu-
il avait faite dans une obser-
difficile, fut plusieurs années
mait et hors d'état de suivre
vaux avec la même assiduité.
rut à Paris, le 12 juillet 1682,
es disent en 1683 ou 1684 (*V.*
ons). Il avait promis de dépo-
'observatoire, qu'il habita jus-
qu'à sa mort, la toise dont il s'était servi pour son degré, ainsi que la longueur du pendule, qu'il avait mesurée, et qu'il proposait comme une mesure universelle, prise dans la nature, laquelle pourrait en tout temps se vérifier ou se retrouver. Ces étalons, dont il sentait tout le prix, ont disparu; il a été impossible de les découvrir à l'observatoire royal, quelques soins que se soit donnés Lacaille, en 1739, quand il vérifia le degré d'Amiens, dont la première mesure, commencée en 1669, ne fut achevée qu'en 1670. En attendant le quart-de-cercle, qu'il demandait depuis dix ans, et qu'il ne put obtenir que trop tard, Picard imagina de faire tourner une lunette dans le méridien, pour marquer plus sûrement les différences d'ascension droite : son élève, Roemer, améliora depuis cette idée, qui est devenue l'un des moyens les plus puissants de l'astronomie moderne. Il imagina un niveau à lunette, qui lui servit à déterminer les pentes des terrains, pour amener à Versailles les eaux dont on manquait. Il fit plusieurs voyages en France, pour des déterminations géographiques : il y observa les réfractions célestes et terrestres. Voici le détail de ses ouvrages : I. Outre ses *Observations* recueillies par Lemonnier, en 1741, dans son *Histoire céleste*, ou *Recueil d'observations faites par l'ordre du roi*, il avait publié lui-même : II. La *Mesure de la terre*, Paris, 1671, in-fol. III. *Voyage d'Uranibourg*, ou *Observations astronomiques faites en Danemark*, Paris, 1680, in-fol. IV. *Observations astronomiques faites en divers endroits du royaume.* V. *Observations faites à Baionne, Bordeaux et Royan, pendant l'année* 1680. VI. La *Connais-*

sance des temps, dont il composa les cinq premiers volumes, de 1679 à 1683. On trouve de lui, dans les Mémoires de l'académie, les ouvrages suivants : VII. *Traité du nivellement* (2). VIII. La *Pratique des grands cadrans par le calcul.* IX. *Fragments de dioptrique.* X. *Experimenta circà aquas effluentes.* XI. *De mensuris.* XII. *De mensurâ liquidorum et aridorum.* « Picard, dit Condorcet, aperçut le premier le phosphore qu'on voit dans la partie vide du baromètre, lorsqu'on y agite le mercure. Dès 1680, il n'était plus en état d'exécuter par lui-même les grands travaux dont il avait fait agréer le projet à Colbert ; et *il termina, en* 1684, *une carrière toute remplie d'occupations utiles, qui lui donnent plus de droits à la reconnaissance des hommes qu'à la gloire*, et dont les fruits s'étendront peut-être au-delà de sa mémoire. » Nous avons dit la cause de cette langueur, celle de ces retards apportés à l'exécution de ses projets, et enfin de l'espèce d'oubli où il parut tombé dans ses dernières années. Condorcet dit ensuite: *Il connut Roemer, dont il devina le génie, et auquel il procura la protection de Colbert et les bienfaits de Louis XIV.* C'est à cette occasion que Condorcet fait la réflexion rapportée ci-dessus; et nous pouvons ajouter que du moins Roemer conserva toujours la plus vive reconnaissance pour l'astronome qui l'avait si généreusement pro qu'il appelait son *bienfaiteu* leurs nous aurions pu rassur dorcet sur la crainte qu'il tén que la gloire et le souvenir d ne vivent pas autant que s faits. Jamais on n'oubliera gré, sa longueur du pendule micromètre; et tant que le tes resteront appliquées à instruments qui servent à des angles, il est impossib astronome oublie ces améli importantes dans l'art d'o Pour plus de détails, voyez *toire de l'astronomie m* tome II, par l'auteur de cet

D—i

PICARD (Bernard). *V.*

PICARDET (Hugues), rebeau, en Bourgogne, de obscurs, exerça, pendant ci trois ans les fonctions de pr général au parlement de Di Henri III, Henri IV et Lou Il demeura fidèle aux deux pendant les troubles de la L il eut la satisfaction de m fille à l'un des plus illustr de la magistrature, J.-A. d Le terme de ses travaux lui de sa carrière. Il venait signer sa charge entre les n conseiller Lenet, le même madame de Sévigné trouvai prit si piquant, lorsque l'emporta, le 29 avril 16 ans. On a de lui : I. *Remo faites en la cour du parle Bourgogne*, Paris, in-8°., 1624. II. *Remontrances s de Nantes, les duels, blas* etc., non comprises dans le précédent, Dijon, 1614, in- *L'assemblée des notables à* Paris, 1617, in-8°. IV. *L'a des notables tenue à Paris*

(2) Ce traité, publié par Lahire, est le plus complet et le plus important que l'on ait eu sur cette matière jusque vers la fin du dix-huitième siècle : il a été traduit en allemand par J.-H. Lambert, avec des additions considérables, Berlin, 1770, in-8°., de 296 p., avec 8 pl. Les additions de Lambert, qui forment l'objet des deux dernières planches, avaient déjà paru en 1761, avec les perfectionnements du mécanicien Brander (*V.* Lambert).

627, Paris, 1 . in-4°. ...ions prises s s ...ns concernant la justice, ...et les finances de l'état, ...ortées dans ce volume avec ...gues des personnages les ...ents. — Picardet publia ...des guerres soutenues par ...ais en Italie, par George ...rivain qui vivait au com...nt du seizième siècle. Cette ...mentionnée par Maittaire ...*Annales typographiques*, ...e au chancelier Sillery, et ...ur titre : *Georgii Flori*, ... *Mediolanensis, de bello* ...*rebus Gallorum præclarè* ...*VI; scilicet de Caroli VIII* ...*ne Neapolitanâ libri duo*, ...*vici XII expeditione Bo-* ...*de bello Genuensi et Ger-* ...*libri IV*, Paris, 1613, in-4°. ...par ce seul énoncé, que l'his...ilanais est favorable à la ...aussi repousse-t-il conti...nt les traits lancés contre ...tion par Guichardin et les ...s contemporains. Denis Go... inséré, dans son Histoire de ...VIII, la plus grande partie ...ouvrage de Fiori. F—T.

...RT (Etienne), dit *le Ro-* ...graveur, né à Paris en 1631, ...a long-temps en Italie, et, à ...tour, participa, comme les ...lèbres artistes de son temps, à ...ure des estampes qui forment ...de collection connue sous le ...*Cabinet du Roi*. Il cherchait ...r la manière de Poilly; mais ...t lui reprocher de laisser trop ...r l'eau-forte dans quelques-... ses estampes, ce qui les rend ...pect un peu dur. C'est surtout ...s morceaux qu'il a exécutés ...le Corrége, le plus suave et ...harmonieux des peintres, que ce défaut essentiel se fait remarquer, et l'empêche d'être mis au premier rang des artistes de son époque. Néanmoins ses ouvrages sont encore recherchés des amateurs, à cause de la fermeté de son outil. Il avait été reçu membre de l'académie de peinture, presque à son origine. L'espoir de s'enrichir par des travaux plus lucratifs, l'engagea, en 1710, à se rendre en Hollande avec son fils; il mourut à Amsterdam dans un âge très-avancé, en 1721. Il a gravé le portrait et l'histoire. On peut voir dans le *Manuel de l'amateur de l'art*, de Hubert et Rost, le détail de *douze portraits* et de *vingt sujets historiques* que l'on doit à son burin. — Bernard Picart, fils du précédent, naquit à Paris, en 1663 : profitant des leçons de son père, il ne tarda pas à se faire une brillante réputation, comme graveur et comme dessinateur. Aussi habile à manier le burin que la pointe, il exécuta une foule de petits sujets, dans lesquels il sut combiner avec adresse les deux procédés, et où l'on admirait une fécondité d'invention et une habileté de main qui le firent comparer à Sébastien Leclerc. Il avait, en outre, un talent particulier pour imiter la manière de divers maîtres; et les pièces qu'il a exécutées dans le style de Rembrandt, du Guide, etc., ont trompé plus d'un connaisseur. Il appelait ces morceaux des *impostures innocentes*. On doit dire cependant, pour sa justification, qu'ils ne parurent qu'après sa mort, en un vol. in-fol., publié en 1738, accompagné de 78 planches, et auquel est joint le *Catalogue général* de son œuvre, composé de plus de 1300 planches. Il jouissait d'une réputation justement acquise, lorsque son père choisit

Amsterdam pour son séjour. Les libraires de cette ville s'empressèrent de mettre ses talents à contribution; mais la multitude de travaux qu'on lui commanda, l'empêcha d'apporter à leur exécution le soin qui faisait le mérite des premiers. On exigeait de lui des ouvrages froids et léchés : Bernard adopta cette manière pour satisfaire le goût du public; et ses productions ne s'en ressentirent que trop. Il gagna beaucoup d'argent : mais ce fut aux dépens de sa réputation; et de son vivant même, il vit les connaisseurs ne faire cas que de ses premiers ouvrages. Il était très-laborieux, et son travail était facile; de là est résulté le grand nombre de pièces qu'il a produites : on doit même ajouter que la plupart sont gravées sur ses propres dessins, qu'il exécutait avec un soin et un fini particuliers. Dans ses compositions, il a tâché d'imiter le faire d'Antoine Coypel : et il n'est pas moins riche ni moins abondant que lui; mais il en a pris l'afféterie et les grâces maniérées. Cependant son œuvre est extrêmement curieux et piquant par la variété des sujets et par l'esprit avec lequel ils sont composés. Il serait trop long de citer tous les morceaux qu'on doit à son burin. Parmi ses *Portraits*, les plus remarquables sont ceux de *son Père*, de *Roger de Piles*, du *prince Eugène;* et celui (en médaillon) *du Régent soutenu par Apollon et Minerve*, d'après Coypel. Sa pièce capitale est le *Massacre des Innocents*, grande composition d'après lui-même. On cite également ses *Epithalames*, suite composée de douze pièces extrêmement gracieuses. Parmi les planches qu'il a gravées d'après différents maîtres, on distingue le *Temps qui découvre la Vérité*, et les *Bergers d'A* d'après le Poussin; et les Mus *liope et Terpsichore*, d'apr sueur. Mais ce qui a rendu s pour ainsi dire populaire, les planches qu'il a jointes a *té des cérémonies religieu toutes les nations*, ouvra les gravures forment le seul le texte de l'édition originale 1723-43, 11 vol. in-fol.). par J.-F. Bernard et Bruze Martinière, défigure, pour ner en ridicule, les dogme rites de l'Église catholique. l'édition de 1783 insulte ég toutes les communions chré On fait peu de cas des éditi vantes, dont les planches so lument usées (*Voy.* Berna 296). Bernard Picart mouru terdam, en 1733.

PICATRIX ou PISCA médecin ou plutôt charlatan qui Prosper Marchand a con assez long article dans son naire, vivait, en Espagne, treizième siècle, et n'est cc sous ce surnom. Il se livra s l'astrologie, et acquit, en c une telle réputation, qu'Alpl roi de Castille, en 1252, duire ses ouvrages en espagn traduction, qui n'a pas ét mée, devint célèbre parmi teurs des sciences occultes. C elle eût peut-être été comp oubliée, si une circonstan culière n'en avait conservé air. Au commencement du siècle, le fameux Corneille, à peine âgé de 20 ans, et p la passion des aventures, se tête d'une expédition qui a but de chasser une bande de révoltés dans les Pyrénées, tit fort dont ils s'étaient em

commandant it de ses
ntreprise réu is, à
rés dans le fort, Agrippa et
y furent assiégés à leur tour
nouvelle bande de paysans,
ous de ceux sur lesquels il
le reprendre. Après avoir
plus grands dangers, Agrip-
va en Espagne, où il se lia
avec les hommes qui s'occu-
omme lui d'astrologie et de
Ce fut alors que les ouvrages
rits de Picatrix vinrent à sa
nce (*Voyez* AGRIPPA DE
). Il en emprunta, dit-
ieurs idées et une partie
prétendue science qu'il mit
dans ses propres écrits, no-
dans son traité : *De occul-*
losophiâ; mais rien ne nous
it de la nature et de l'étendue
emprunts. G—T.

CART (MICHEL), savant phi-
, naquit à Nuremberg, en
. Après avoir terminé ses étu-
visité une partie de l'Allema-
pour acquérir de nouvelles con-
ces, il fut nommé professeur
losophie et de poésie à l'acadé-
'Altdorf. Il remplit cette dou-
ire avec une réputation qui
utenue jusqu'à l'époque où
rages d'Aristote ont cessé de
la base de l'enseignement
phique. Sur la fin de sa vie,
ligé d'une ophtalmie, qui l'o-
l'interrompre ses travaux lit-
; et il mourut à Altdorf, le
1620. Piccart était en cor-
ce avec Richter, Gasp. Hoff-
Kirchman, Casaubon, Gru-
ursius, etc.; et l'on trouve
rs de ses lettres imprimées
lles de ces savants. Fréd.
son confrère à l'académie
rf, y prononça son Oraison
(*Memoria*), imprimée la mê-
me année, in-4°. Piccart savait très-bien le grec, et passait pour un des plus savants hommes de son siècle, et pour celui qui entendait le mieux les ouvrages d'Aristote. Il était en même temps critique, historien, poète, orateur et philosophe. On le soupçonnait de n'être pas de la religion qui dominait dans son pays. Outre une *Traduction*, en vers latins, du poème de la *Chasse* d'Oppien, Amberg, 1604, in-8°., on citera de lui : I. *Isagoge in lectionem Aristotelis*, Nuremberg, 1605, in-8°.; réimprim. avec des Notes de J. Conrad Durrius, Altdorf, 1660, 1666, in-8°. II. *Organum Aristotelicum in quæst. et respons. redactum*, Leipzig, 1613, in-8°. III. *Idea hominis*. Les différents traités de philosophie de Piccart ont été refondus par Jean-Paul Feller, dans l'ouvrage intitulé : *Philosophia Altorfiana*, Nuremberg, 1644, in-4°. IV. *In politicos libros Aristotelis*, Leipzig, 1615, in-8°.; Iéna, 1659, in-8°.; ouvrage estimé, réimprimé sous ce titre : *Argumenta librorum politicorum Aristotelis, cum præfatione de nævis istius operis aristotelici*, Helmstadt, 1715, in-4°. Cette Préface est pleine de recherches intéressantes. V. *Orationes academicæ cum auctuario Dissertationum philologicarum*, Leipzig, 1614, in-8°. Parmi les Dissertations, on distingue celle qui traite de la magie chez les anciens et les modernes; et une autre des cérémonies usitées par les anciens, au sujet des naissances. VI. *Laudatio funebris Scipionis Gentilis*, Nuremberg, 1617, in-4°. VII. *Observation. historico-politicarum decades sex priores, cum episodio decadis unius narrationum ridicularum; — Decades sex posteriores; — Decades posthumæ*,

ibid., 1651-52, 3 vol. in-8°. Ce Recueil est assez intéressant. VIII. *Periculorum criticorum liber singularis*, Helmstadt, 1663, in-4°. Cette édition, publiée par Jean Saubert, est rare et recherchée des curieux. IX. Des Vers latins, dans le tome v des *Deliciæ poëtar. Germanor.* Ritterhusius dit, dans une lettre à Richter, qu'après la mort de Piccart, ses manuscrits passèrent entre les mains de différents plagiaires, qui s'approprièrent ses *Leçons sur les tragédies de Sénèque* (Voy. les *Lettres* de Richter, Nuremberg, 1662, in-4°., p. 204).

W—s.

PICCININO (Nicolas), un des plus grands généraux de l'Italie, dans le xve. siècle, né à Pérouse, d'une famille distinguée, s'était attaché, dès sa première jeunesse, à Braccio de Montone, chef de la noblesse émigrée de Pérouse, et ensuite prince de cette ville. Braccio était le général le plus célèbre de son temps, et le créateur d'une milice qui conserva long-temps son nom. Piccinino fit ses premières armes sous cet illustre capitaine; et, en 1417, il était déjà compté parmi ses meilleurs lieutenants. Chargé d'une expédition dans la Campagne de Rome, il y fit preuve de valeur et d'activité; mais, après quelques succès, il fut battu et fait prisonnier par Sforza, et resta quatre mois dans sa captivité. Racheté par Braccio de Montone, il continua de le servir avec beaucoup de dévouement et de valeur. Cependant il eut le malheur d'être cause de la ruine et de la mort de ce grand général. Pendant le siége d'Aquila, où Braccio fut attaqué par une armée fort supérieure à la sienne, composée des troupes du pape et de la reine de Naples, Piccinino fut chargé, le 2 juin de veiller aux portes d'Aquila empêcher les sorties des as mais lorsqu'il vit son chef dans un combat dangereux, e que accablé par le nombre, s deur l'emporta au milieu des mis : il abandonna son post courir au secours de Braccio; habitants d'Aquila, profitant d faute, fondirent sur les derri l'armée, et déterminèrent la d dans laquelle celui-ci fut tu pendant, les soldats et les c gnons d'armes de Braccio, n lant point se séparer après faite, choisirent Piccinino po commander. Ils continuèrent ter le nom de *Milice de Br* et à maintenir leur premièr lité contre la *Milice de S* Mais il semblait que ce fût de Piccinino, de n'arriver à lébrité que par des désastr s'était engagé au service des F tins, avec les débris de l'ar son maître, lorsque, le 1er. 1425, il fut surpris à Marra les paysans du Val de Lamo comte Oddo, fils de Braccio d tone, fut tué en combattan lammment auprès de lui. Pi demeura prisonnier, et fut à Faenza, avec les principau ciers de son armée. A la fin d née 1425, Piccinino quitta vice des Florentins, pour e celui du duc de Milan, P Marie Visconti; et dès-lor qu'à la fin de sa vie, il lui fu tamment attaché. Plus heureu cet emploi, qu'il ne l'avait commencement de sa carrièr taire, il remporta, sur les bo Serchio, le 2 décembre 143 grande victoire sur le comte bin et l'armée Florentine qui

acques. Dans l'année 1431, uit Carmagnole et les Vé- à Soncino et a Crémone; et, 32, il battit de nouveau dans eline les Vénitiens, qui avaient rir Carmagnole, le plus re- le antagoniste de Piccinino. s regards étaient fixés sur les énéraux qui restaient encore, la gloire remplissait et parta- ute l'Italie. François Sforza ndait les troupes formées par re, et Piccinino celles que avait disciplinées. Une ri- de gloire, de pouvoir, de ri- divisait les deux armées au- e les deux généraux; elles chaient les occasions de se ttre: tout le pouvoir était dans ps; et la guerre ou la paix lait bien plus des passions des nes, que de l'intérêt des états. 34, François Sforza tenta, son propre compte, la con- de la Marche d'Ancone: Pic- accourut, sans ordre, sans a aucun prince, et il arrêta ogrès. Rappelé de cette pro- par le duc de Milan, il battit d'Imola, le 28 août 1434, melata, général des Vénitiens, ola de Tolentino, général des tins. Leur armée presque en- forte de plus de six mille gen- s, demeura prisonnière. Fran- forza, pendant ce temps, s'é- gagé au service des Floren- et Piccinino eut bientôt de lles occasions de le combattre: t avec peu de succès dans la iane, au printems de l'année . Mais il s'en vengea sur les ens, commandés par le mar- de Mantoue: il les défit sur les de l'Adda, le 20 mars et le 20 mbre. Sforza seul pouvait dis- la victoire a Piccinino; tout autre général succombait à son as- cendant. Le 21 mai 1438, Nicolas Piccinino enleva la ville de Bologne au pape Eugène IV, avec lequel le duc de Milan était alors en paix. Il fit de même révolter toute la Ro- magne: Imola, Forli, Faenza et Ravenne, se soumirent à lui. Il en- leva Casal-Maggiore aux Vénitiens, ravagea le territoire de Brescia, et mit le siége devant cette ville. Gat- tamelata avait été envoyé pour la délivrer: il le battit, dévasta le Ve- ronèse et le Vicentin, et réduisit toute cette province à son obéis- sance. Le comte François Sforza, appellé par les Vénitiens et les Flo- rentins, du royaume de Naples, ne put l'empêcher de détruire la flotte que les Vénitiens avaient fait cons- truire sur le lac de Garda. Cepen- dant ce général, l'ayant surpris le 9 novembre 1439, au château de Ten, dans la vallée de Lodrone, dis- persa son armée; Piccinino lui-mê- me aurait été fait prisonnier, si un paysan ne l'avait emporté dans un sac sur ses épaules, au travers de l'armée ennemie. François Sforza, ne sachant où il était, pressait le siége du château de Ten, espérant l'y faire prisonnier, lorsqu'il apprit que ce général, rassemblant les sol- dats échappés à sa défaite, s'était em- paré de Vérone par escalade. Cepen- dant une forteresse dans cette ville, le château de Saint-Félix, était de- meurée entre les mains des Vénitiens. François Sforza y entra dans la nuit du 20 novembre: il attaqua vigou- reusement Piccinino; et après lui avoir tué beaucoup de monde, il le contraignit à sortir de Vérone. Pic- cinino continua cependant le siége de Brescia, et il en confia le com- mandement au marquis de Mantoue, lorsqu'en 1440, le duc de Milan

le chargea d'envahir la Toscane. Cette expédition ne fut pas heureuse; il fut battu à Anghiari le 29 juin, par les troupes des Florentins qu'il avait trop méprisées. Machiavel cite cette bataille en preuve de la mollesse avec laquelle se faisait alors la guerre. Il assure que, dans un combat de quatre heures, où une grande armée fut mise dans une entière déroute, il ne périt qu'un seul homme: encore, était-ce pour avoir été jeté par terre, et ensuite foulé sous les pieds des chevaux. Après sa défaite, Piccinino revint en Lombardie; et ses soldats, dépouillés, par les vainqueurs, de leurs chevaux et de leurs armes, le suivirent presque tous à pied. Le duc de Milan épuisa son trésor pour les équiper de nouveau; et, dès le 13 février 1441, Piccinino ouvrit la campagne, avec huit mille chevaux et trois mille fantassins. En peu de temps, il s'empara de toutes les forteresses du Bressan et du Bergamasque; et le 25 juin, il remporta un avantage signalé sur le comte François Sforza, son constant adversaire. Mais, pendant ce temps même, Piccinino traitait avec le duc de Milan son maître, pour obtenir de lui, en récompense de ses services, une souveraineté, à laquelle d'autres généraux s'étaient élevés avant lui par la même voie. Il lui demandait la seigneurie de Plaisance; et comme Visconti n'avait point de fils ou d'héritiers naturels, il croyait pouvoir l'engager plus aisément à démembrer son héritage. D'autres généraux du duc formaient, dans le même temps, des prétentions semblables : celui-ci, impatienté de leurs instances, préféra traiter avec son ennemi. Il offrit en mariage, au comte Sforza, Blanche, sa fille naturelle, avec deux villes pou et un espoir éloigné de lui su Cette négociation secrète fut suivie au milieu des armes : l fut publiée inopinément, le 1441. Piccinino, quoique par-là de ses espérances, s'en de rendre au comte Sforza, u te solennelle; témoignage écla la haute estime que ces deux capitaines conservaient l'u l'autre. Mais, malgré son a avec Sforza, le duc de Milar bientôt au desir d'abaisser c sant général, déjà souverai Marche d'Ancone; et, dès suivante, il chargea Piccin recommencer la guerre con Ce général se rendit à Bologn la souveraineté lui était res l'an 1438; et de-là, tombant proviste sur la Marche d'An enleva Todi au comte Sfor tra dans Assise, le 30 novemb un aqueduc, et livra cette v pillage. L'année suivante, i dit ses conquêtes dans la M secondé par le roi Alphonse ples, qui, à cette époque, l' dans la maison royale d'Ara lui permit d'en prendre le les armes. Il avait de mê adopté par le duc de Milan maison Visconti; et cet h avait déjà été accordé dans c à d'autres généraux. Mais la c de Piccinino, si brillante da milieu, devait être marquée revers à son commencement fin. Bologne se révolta contre l juin 1443; et son fils Françoi fait prisonnier. Le 8 novem la même année, Piccinino fu dans ses retranchements par l te Sforza, à Monteloro près mini; et son armée fut mise route. Il laissa à son fils, qu'i

le soin de la rassembler de ; et il se rendit à Milan, où l'invitait à son conseil. Il y nouvelle que cette seconde qui était campée devant Fer- ait été attaquée et mise en ır le comte Sforza, le 19 44, et que son fils était de i prisonnier. Frappé de cette revers, il tomba malade de , et mourut le 15 octobre es fils, François et Jacques, nt du commandement de son qui conservait encore l'an- rit de Braccio de Montone, norait de porter son nom. t de Braccio avait aussi paru le général qu'il avait formé. no se distinguait, comme lui, : activité sans égale, par une pidité dans ses marches et ses s, et par une grande con- ce des lieux où il combattait. a valeur l'emporta souvent : mptant trop sur la fortune, onna par sa témérité, plus ccasion de le trahir. S. S—i.

CININO (François), fils du ent, fut le troisième chef des *schi* ou *Milices de Braccio*. par son père, il le servit en de lieutenant, et fut chargé i de plusieurs expéditions im- tes. Une grande valeur, l'art faire aimer du soldat, et le l'œil du général, semblaient re digne de succéder à Nicolas ère : cependant sa carrière re ne fut marquée que par vers. Chargé par lui de com- r a Bologne, il irrita impru- t les citoyens de cette ville, ant arrêter leurs chefs, et se mparer le 5 juin 1443, e troupe de révoltés. Bologne à l'autorité de son père; et lui- , demeuré prisonnier, ne re- couvra sa liberté qu'en relâchant les citoyens qu'il avait fait enfermer dans une forteresse. L'année suivante, laissé dans la Marche, par Nicolas, à la tête d'une puissante armée, il fut attaqué le 19 août, et battu à Mont-Olmo, par le comte François Sforza, malgré les dispositions les plus savantes et la résistance la plus valeureuse. Après le combat, il s'était réfugié dans un marais, où il se cachait parmi les roseaux; mais son écuyer le trahit, et le fit faire prisonnier. Cette défaite affligea si profondément son père, qu'on la regarda comme la cause de sa mort. Le duc de Milan, Philippe Visconti, qui desirait avoir un général à opposer au comte Sforza, son gendre, dont il était jaloux, paya la rançon de François Piccinino; et l'aidant à rassembler le reste des troupes de Braccio de Montone et de Nicolas, lui en donna le commandement, conjointement avec son frère Jacques. François Piccinino conduisit, au mois de mai 1446, cette nouvelle armée devant Crémone, pour reprendre à François Sforza cette ville, qui lui avait été donnée comme dot de sa femme; mais, pendant ce siége, plusieurs de ses capitaines l'abandonnèrent à l'approche de Michel de Cotignola, général des Vénitiens. François Piccinino se retira dans une île du Pô, près de Casal-Maggiore, où il se fortifia. Il y fut attaqué cependant, le 28 septembre, par un gué que les ennemis découvrirent : son armée, où régnait déjà beaucoup de défiance fut aisément mise en déroute; et il y perdit plus de quatre mille chevaux. François Piccinino s'était à peine relevé de cette défaite, que la mort du duc de Milan changea

la face des affaires en Italie. Les Milanais, cherchant à se constituer en république, appelaient à leur solde le comte Sforza, et les deux Piccinino : le comte, en acceptant leur offre, songeait déjà à les trahir pour recueillir la succession de son beau-père. Piccinino, malgré la jalousie qui le séparait de la famille Sforza, consentit à servir, non-seulement dans la même armée, mais sous les ordres du comte : cependant il le surveillait, et il cherchait à s'opposer à ses usurpations. Pendant cette alternative de combats et d'intrigues, par lesquelles Sforza s'éleva enfin au trône ducal de Milan, les deux Piccinino se brouillèrent et se réconcilièrent à plusieurs reprises avec lui : l'infidélité était devenue si commune à la guerre, qu'elle était à peine considérée comme blâmable ; d'ailleurs François Piccinino avait autant à se plaindre de la régence de Milan, qui lui préférait le marquis de Mantoue, que de Sforza. Sur ces entrefaites, il mourut de maladie, à Milan, le 16 octobre 1449 ; et son frère Jacques succéda au commandement des troupes milanaises, et de l'ancienne milice de Braccio de Montone. S. S.-r.

PICCININO (Jacques), second fils de Nicolas, et frère du précédent, fut le quatrième et dernier chef de la milice de Braccio. Cette troupe, où l'esprit de corps s'était conservé pendant un demi-siècle, quoique tous les engagements des soldats fussent volontaires et ne les obligeassent que pour un mois, se maintenait par sa rivalité même avec les élèves de Sforza, et par la tradition de la tactique de son premier général. Mais, lorsque Jacques Piccinino en prit le commandement, elle semblait menacée d'une ruine prochaine. François Piccinino, malgré de grands talents et une bravoure distinguée, n'avait presque éprouvé que des revers ; il s'était attaché à la république de Milan, dont on pouvait prévoir la chute prochaine, tandis que Sforza, son rival, était sur le point de monter sur le trône du prince que les Piccinino avaient si long-temps et si fidèlement servi. En effet, le 25 février 1450, François Sforza fut proclamé duc de Milan. Jacques Piccinino, au moment de cette révolution, passa, avec son armée, dans le camp des Vénitiens, qui ne pouvaient pardonner à Sforza, ni son élévation, ni la fausseté à laquelle il la devait. Piccinino fut employé d'abord à dissiper l'armée de Barthelemi Colléone, dont les Vénitiens se défiaient ; ensuite à porter la guerre dans l'état de Mantoue. Ce ne fut que le 15 avril 1453, qu'il fut nommé général en chef des armées vénitiennes. Quoique, dans cette campagne et dans la suivante, il fût opposé à François Sforza, ces deux généraux si renommés ne répondirent à l'attente universelle par aucune action éclatante. La paix, signée le 9 avril 1454, entre le duc de Milan et les Vénitiens, rendit inutile à ces derniers l'assistance de Piccinino, et ils s'empressèrent de le congédier. Voulant rendre leur puissance et leur réputation aux anciennes bandes de Braccio de Montone, il rappela sous ses étendards tous les soldats formés à cette école, et tâcha de les y retenir, en les laissant jouir d'une licence effrénée. Redouté de ses amis autant que de ses ennemis, et renvoyé de tous les services, il forma une compagnie d'aventuriers, assez semblable à celles qui, dans le siècle

eut, avaient fait de la guerre eux brigandage, et vint de anière, en 1455, attaquer la que de Sienne, dont il avait laindre. Il s'empara de plu- orts sur son territoire : mais rais air des Maremmes lui fit beaucoup de monde ; et il sans balancer, l'année sui- les propositions d'Alphonse n, qui l'appelait dans son e de Naples. Jacques Piccini- ça tour-à-tour sur Sigismond ti et sur le pape Calixte III, geances d'Alphonse Ier., et de and son successeur. Ce der- ependant, soupçonneux, avare ide, aliéna en peu de temps viteurs les plus affectionnés à re. Ses barons offrirent la ne de Naples à Jean, duc n, fils de René, qui se faisait er roi de Naples. Jacob Pic- se joignit à eux, au mois de 1460 : il soutint par son ha- contre les forces de presque Italie, le nouveau prétendant e ; parcourant avec lui l'A- et la Pouille, se relevant avec heur inouï de ses défaites, et rtant souvent des victoires rées. Mais tout-à-coup, fati- -même d'une guerre où tout lent pouvait au plus retar- ruine du duc d'Anjou, il ... ce prince, et fit, le 10 ..., sa paix particulière avec ..., moyennant la cession de ... et d'autres terres qu'il ...quises, et une pension de ... dix-mille florins, que ..., le pape et le duc de Mi- ...ssurèrent en commun. Au ... 1464, il se rendit à ... fut comblé d'honneurs par ... Sforza, et marié à Drusia- ...e du duc de Milan : ensuite, sur les instances de son beau-père, il repartit pour Naples, au mois de mai 1465, pour mettre la dernière main à son arrangement avec Ferdinand. Il y fut reçu comme le héros de l'Italie : pendant vingt-sept jours, des fêtes à la cour se succédèrent sans interruption, pour son arrivée; mais le vingt-huitième jour, le roi, l'ayant conduit à son château, l'y fit arrêter avec son fils, et, peu après, étrangler dans sa prison : tous ses soldats furent dépouillés, ses fiefs furent repris par le roi à main armée; et son épouse, Drusiana, que Sforza, selon toute apparence, avait employée pour l'attirer dans le piége préparé d'avance avec le roi de Naples, retourna désolée à Milan. A la mort de Jacques Piccinino, la troupe qui portait encore le nom de Braccio de Montone, se dissipa pour ne plus se réunir. S. S—I.

PICCINNI (Nicolas), musicien célèbre de la grande école d'Italie, naquit, en 1728, à Bari, dans le royaume de Naples. Des dispositions très-précoces engagèrent son père à le placer au conservatoire de *Sant' Onofrio*, qui était dirigé alors par le fameux Leo. Le jeune Piccinni ne reçut d'abord de leçons que d'un maître subalterne, homme très-médiocre et fort entêté. L'élève se rebuta, et se mit à travailler seul. Ce fut ainsi que, sous la seule inspiration de son génie, il composa une messe à l'âge de quinze ans. Leo la fit exécuter en sa présence, et le réprimanda de cette audace. Mais, frappé en même temps du germe de talent qui brillait dans cette composition informe, il se chargea lui-même de l'instruction du compositeur. Leo mourut : Durante lui succéda. Piccinni lui inspira une affection particulière. « Les autres sont mes éco-

liers, disait-il; mais celui-ci est mon fils. » Après avoir été présomptueux et téméraire dans son adolescence, Piccinni devint d'une circonspection excessive. Il prolongea volontairement ses études au conservatoire jusqu'à la douzième année. Il débuta dans la carrière dramatique, en 1754, par un opéra *buffa*, sur le théâtre de Saint-Charles, à Naples. Ce ne fut que deux ans après, qu'il donna sa *Zénobie*, première tragédie lyrique où il fit l'essai de ses forces. Cet essai fut très-heureux, et décida de sa vocation. C'était peu de chose encore cependant auprès du succès qui l'attendait à Rome. On y joua, en 1760, sa fameuse *Cecchina*, plus connue chez nous sous le nom de la *Bonne-Fille*. La tête en tourna à toute l'Italie; on en cite des traits presque incroyables. Contre l'usage commun, un homme distingué avait fourni le poème : c'était Goldoni. La *Cecchina* méritait l'attention des amateurs, en ce qu'elle offrait le premier modèle de ces grands morceaux d'ensemble appelés *finals*, genre porté si haut depuis par Cimarosa, et bien plus encore par Mozart. Piccinni ajouta bientôt à sa réputation par son *Olympiade* : il avait à lutter contre le souvenir de la musique de Pergolèse et de Jomelli; il en triompha complètement. Depuis quinze ans, il était l'idole des Romains, lorsque l'envie lui suscita un rival, et, bientôt même, voulut lui imposer un maître. On refusa un de ses ouvrages pour faire place à un opéra d'Anfossi. Affligé de tant d'ingratitude, Piccinni revint à Naples, où la faveur constante du public lui promettait des jours heureux, quand il reçut des propositions qui influèrent sur le reste de son existence. M. de Laborde, valet-de-chambre de Louis XV, et grand amateur de m avait fait des offres séduis compositeur napolitain; et était sur le point de les ac lorsque le roi mourut. Le ma Caraccioli obtint de la nouv ne (Marie-Antoinette) la sion de renouer cette négo et Piccinni, dans l'espoir d'é à sa nombreuse famille, qui lie, où il laissait une renom quise par cent trente ouvra sérieux que comiques. Arriv dans les derniers jours de l'i il fut logé rue Saint-Honoré de la maison où demeurait M tel. Cet académicien se d'apprendre le français à italien, qui n'en savait pas Il avait déjà formé le proj faire mettre en musique si de Quinault, qu'il avait reto *marmontélisés*, comme le les plaisants de l'époque. L de *Roland* servit aux premi des de Piccinni. Chaque m chargé des signes prosodiq pour les langues ancienn montel soutenait très-séri qu'il ferait à volonté des des spondées, des anapeste vers, pour les rendre plus au rhythme musical. C'est syllabe à syllabe, pour ai il guida le musicien dans l sition de *Roland*, le pr leurs ouvrages. Ils éprouvè coup de peine à le faire re C'était au commencement L'illustre chevalier Gluck, de donner *Armide*, était a toute sa gloire. Ses admir premier rang desquels fig le personnel de l'opéra, rent, en quelque sorte, qu' osât se produire dans un couverte des trophées du

la scène lyriqu .]
Roland furent
cinni tomba d...
succès ne lui en parut que
. Il acheva d'oublier toutes
, quand la reine Marie-
daigna le choisir pour
de chant. Protectrice
des arts, cette princesse, qui
rendu justice au
de Gluck, témoi-
de voir cesser la divi-
avait éclaté entre l'auteur
et celui de *Roland*, ou,
, entre leurs admirateurs.
conciliation se fit dans un
; ce qui n'empêcha point
de recommencer, dès
, avec une nouvelle vi-
Paris prit une part si ac-
guerre musicale, qu'il n'y
gération à dire que la socié-
été plus violemment agitée
ar les opinions politiques, du
à la multitude des pam-
à la virulence des diatribes.
r des deux partis fut portée
le, lorsque Piccinni, égaré
mauvais conseils, donna son
e en Tauride, au moment
celle de Gluck mettait le
gloire de ce génie sublime.
fut à cette époque même
tta la France. Piccinni s'y
ors vu sans rivaux, si son
iote Sacchini ne fût arrivé.
vrages se croisèrent, sans
néanmoins la guerre d'où
ait à peine. Piccinni donna
ement: *Atys*, *Didon*, *Diane*
mion, et *Pénélope*. Il avait
, dans l'intervalle, quelques
de loisir à la composition de
ras comiques : le *Dormeur*
t le *Faux-Lord*. Nommé,
1782, directeur de l'école
le chant, il semblait cher-
cher le repos dans les fonctions de cette place, lorsque la révolution le priva de ses traitements et de ses pensions. Il prit la France en dégoût, et revint à Naples en 1791. L'accueil plein de bonté que lui fit le roi son souverain, lui promettait des jours heureux; mais il eut la maladresse de manifester des opinions révolutionnaires dont il avait reçu la contagion à Paris. La disgrace la plus complète en fut la conséquence immédiate. Après plusieurs années, traînées dans l'abandon et l'indigence, il obtint un passeport pour Venise, et il en profita pour revenir en France : c'était vers la fin de 1799. Le directoire ne lui accorda qu'avec peine un traitement médiocre. Sa santé dépérit rapidement; et il mourut paralytique, à Passi, le 7 mai 1800. On y voit son tombeau dans le cimetière commun. Piccinni a laissé plus de cent cinquante ouvrages dramatiques de divers genres : il n'en reste qu'un seul au théâtre; et ce n'est pas dans sa patrie, c'est en France : *Didon* est l'unique opéra dans lequel la génération présente puisse encore se faire quelque idée de la manière de ce grand maître. Son caractère dominant est une mélodie touchante, un style clair et facile, une grande élégance de formes, mais quelquefois aussi un manque de nerf et de couleur. C'est à ce dernier défaut qu'il faut attribuer la froideur qui nuit à l'effet de la représentation théâtrale. Ce fut un malheur pour Piccinni d'être tombé, en arrivant en France, sous la tutelle d'un homme aussi étranger à ce qu'exige l'art musical, ou, plutôt aussi barbare sous ce rapport que Marmontel Les critiques outrées les groisières invectives dont cet académicien

accabla l'immortel Gluck, tant en prose qu'en vers, attestent assez qu'on ne le calomnie pas ici. Laharpe était de la même force, et en a laissé les mêmes preuves. Ces hommes, et d'autres d'aussi mauvais conseil, dominèrent Piccinni, tandis que le mâle génie de son rival maîtrisait les poëtes qu'il admit à travailler avec lui, et faisait la loi au public lui-même. Ginguené a donné une *Notice sur la vie et les ouvrages de Piccinni*, Paris, an IX (1801), in-8°. de 144 pages. S—v—s.

PICCOLOMINI (Jacques Ammanati, plus connu sous le nom de), cardinal célèbre dans l'histoire littéraire d'Italie, au quinzième siècle, naquit auprès de Lucques, en 1422. Il fit ses études à Florence, où il eut le bonheur d'avoir pour maîtres Charles et Léonard d'Arezzo, le vieux Guarino de Vérone, et Gianozzo Manetti. Il se rendit à Rome, en 1450, et fut d'abord secrétaire du cardinal Capranica; il y resta plusieurs années, dans un état d'infortune qui approchait de la misère. Enfin le pape Calixte III le nomma secrétaire apostolique. Pie II conçut pour lui une amitié particulière, lui donna, par une sorte d'adoption, le nom de Piccolomini, qui était celui de sa famille; le nomma évêque de Pavie en 1460, et, vingt mois après cardinal, ce qui le fait appeler ordinairement le cardinal de Pavie. Il fut moins favorisé sous le pontificat de Paul II; mais il reprit tout son crédit sous Sixte IV, qui le nomma légat de Pérouse et de l'Ombrie, évêque de Tusculum, et ensuite de Lucques. Il mourut, en 1479, par l'ignorance d'un médecin, qui lui fit prendre un narcotique à si forte dose, qu'il le conduisit, en peu d'heures, d'un profond sommeil à la
a continué, dans ses *Comme*
l'histoire de son temps, con
par le pape Pie II. Il y repr
histoire, depuis le 18 jui
jusqu'au 6 décembre 1469.
en est moins élégant; m
d'ailleurs, comme l'ouvrag
II, les qualités essentielles
toire. On l'imprima, pou
mière fois, à Milan, en 15
sept cent quatre-vingt-deux
les unes du même auteur, l
à lui adressées, et la vie d
nal, écrite par Jacques de V
qui avait été son secrétair
édition parut avec privilég
de France, Louis XII, alor
Milan. On lit, après le p
une lettre du cardinal de
cardinal George d'Amboise,
du roi, dans laquelle il di
rassemblé les *Commentaire*
Lettres qu'il écrivit autrefo
lui dédier l'un et l'autre
C'est une fiction de l'éditeur,
lut, sous ce nom, flatter le
d'Amboise; car celui-ci n'
pourpre que dix-neuf ans
mort du cardinal de Pavie.
Ammanati avait composé
ouvrages, qui sont restés in
se sont perdus: I. Les *Vies de*
qui, de son vivant même, f
supprimées ou cachées par
mis, sans qu'on ait pu les r
depuis. II. La *Légation du*
Capranica, à Gènes. III. D
mentaires sur l'histoire un
de son temps, différents de
mentaires imprimés. IV. L
Traité *De Officio summi pon*
cardinalium, que le P. Labb
parmi les manuscrits de notr
tèque royale, sous le n°. 77.
Homélies, des Harangues
sons prononcées en public.

aussi des vers latins, dont on
ve quelques fragments dans ses
es. L'auteur de sa Vie lui-même
ignait moins doux qu'ingénieux,
is *argutos quam suaves*. G—é.

PICCOLOMINI (ALEXANDRE), né à Sienne, le 13 juin 1508, était de la même famille que le pape Pie II. Il fit ses études dans sa patrie, et montra toute sa jeunesse. Il avait un goût très-vif pour l'étude, et acquit grandes connaissances, non-seulement dans les langues hébraïque, grecque et latine, mais encore dans la théologie, la jurisprudence, la médecine, la philosophie et les mathématiques. La poésie faisait ses délices; et ses premières compositions furent des comédies, des sonnets, des traductions de Virgile et d'Ovide. Il fut membre de l'académie des Intronati. En 1540, Piccolomini retourna de Sienne à Padoue, fut reçu membre de l'académie des *Infiammati*, et y fut choisi pour professer la philosophie morale. Il crut alors devoir tourner toutes ses études de ce côté, et témoigna même du repentir d'avoir composé un ouvrage licencieux. Malgré l'opinion généralement répandue de son temps, que la clef des sciences ne devrait point être communiquée au peuple, et qu'il fallait écrire en latin les livres de philosophie et d'érudition, ce fut dans sa langue maternelle que Piccolomini composa son traité *de l'institution de l'homme né noble et dans une ville libre*. Après avoir résidé long-temps à Padoue, il se rendit à Rome, y demeura sept ans, et se retira, dans sa vieillesse, à Sienne dans une *villa* voisine. Il était, dans sa retraite, tout entier livré aux études, lorsque Paul de Foix, ambassadeur de Charles IX à Rome, passant à Sienne, 1573, lui alla rendre visite. C'était un jour de fête: les domestiques du vieillard étaient tous sortis; et Paul de Foix le trouva au lit, occupé à revoir ses travaux sur Aristote. C'est de Thou, présent à l'entrevue, qui raconte cette particularité. La douceur, la gravité, la modestie, la réputation de Piccolomini, n'étaient pas moins grandes que sa science. Il avait embrassé l'état ecclésiastique; et c'est à ses qualités qu'il dut d'être nommé, en 1574, par Grégoire XIII, archevêque de Patras, et coadjuteur de Sienne. Mais le titulaire survécut à son coadjuteur, qui mourut le 12 mars 1578, et fut enterré dans la cathédrale, où sa tombe porte une épitaphe qu'on peut lire dans Niceron et dans Thevet. Niceron donne une liste inexacte des ouvrages d'Alexandre Piccolomini. Voici les titres des principaux: I. La *Rafaella*, ou *della Creanza delle donne*, Venise, 1539, Milan 1558, in-8°.; Venise, 1574, in-12; Londres, 1750, in-8°. Le catalogue Pinelli cite une édition de 1541, et une sans date. C'est un dialogue entre une jeune dame et une de ces femmes qui se mêlent de débaucher la jeunesse. Ce n'est pas la première qui cherche à convertir l'autre. Une traduction française par François d'Amboise, avocat, puis conseiller au parlement de Paris, parut sous le pseudonyme de *Thierry de Timophile, gentilhomme picard;* et sous le titre de: *Instruction aux jeunes dames en forme de dialogue, dans laquelle elles sont apprises comme il se faut bien gouverner en amour*, Lyon, in-16, sans date. Niceron raconte que ce titre pouvant alarmer la pudeur et *éloigner quelques personnes de sa lecture*, on le changea ainsi dans une autre édition: *Dialogues et devis des demoiselles pour les ren-*

dre vertueuses et bienheureuses en la vraie et parfaite amitié, Paris, 1583, in-16. Niceron a l'air de douter que ce dialogue soit de Piccolomini; il fait observer qu'on ne voit pas le nom de ce prélat dans cet ouvrage : cela est vrai; mais on y lit celui de *Stordito*, sous lequel il était de l'académie des *Intronati*. Les regrets que Piccolomini exprime d'ailleurs au chapitre IX du livre X de son *Instituzione morale* sont une preuve sans réplique. II. *Instituzione di tutta la vita dell'uomo nato nobile e in città libera*, *libri* X, Venise, 1542, in-4°. Piccolomini ayant eu communication de deux Dialogues inédits de Sperone Speroni, les avait mis à contribution sans rien dire. Speroni se plaignit de ce plagiat dans un autre dialogue. Piccolomini ne répondit rien; et plusieurs éditions de son livre furent données sans aucun changement: mais il le refondit enfin tout entier, et le publia sous une autre forme et sous le titre de: *Dell'instituzione morale libri* XII, etc., 1560; traduit en français par Larivey (*Voy.* ce nom, XXIII, 392). Quatorze chapitres du livre IX avaient déjà paru en français par les soins d'A. de Saint-André, et sous le titre de, *Traité sur l'amitié*, etc. 1579, in-16. III. *Cento sonetti*, Rome, 1549, in-8°. IV. L'*Alessandro*, *comedia*, Venise, 1586, in-12. V. L'*Amor constante*, *comedia*, 1586, in-8°. Cette pièce est en prose ainsi que la précédente. On attribue quelquefois au même auteur l'*Ortensio*, comédie à laquelle il peut avoir contribué, et la *Conversione di san Cipriano*. Trajan Boccalini assigne à Piccolomini le premier rang parmi les comiques italiens. VI. *Annotazioni sopra la poetica d'Aristotile con la traduzione del medesimo libro in lingua vol* 1575, in-4°. VII. *I tre libri rettorica di Aristotile tradot lingua volgare*, 1571, in-4°. *Paraphrase nel primo libro rettorica d'Aristotile*, 1565, i La paraphrase du second livre en 1569; celle du troisième en IX. *Orazione in lode delle d* 1549, in-8°., ouvrage *très-hon* dit Ginguené, *mais un peu fro* par lequel il a voulu peut-être e le tort qu'il avait eu avec les fe dans son *Dialogue*. X. *Econ di Senofonte*, *tradotta*, V 1540, in-8°.; inconnu à Nicero *Aristotelis quæstiones mech cum plèniori paraphrasi*, 156 8°.; traduit en italien par Van 1582, in-4°. XII. *Della sfe mondo*, 1540, in-4°.; nouvell tion augmentée, 1595, in-4 traduction française par Jac. pil, médecin, est de 1580, in-8 *Vie d'Alexandre Piccolomin* Fabiani, Sienne, 1749, 175 8°., a servi de base à l'article cré à ce prélat dans les *Elogj uomini illustri toscani*, tom p. 163. A. B—

PICCOLOMINI (Fran contemporain, et parent du cédent, naquit à Sienne, en Il eut quelque réputation d temps; et Félix Peretti, d pape sous le nom de Sixte- se glorifiait de l'avoir eu pour seur dans une thèse publique. lomini avait étudié la philo avec Peretti, sous Marc-A Zimara, à Padoue. Il s'adon même à l'enseignement, et p la logique, à Sienne; mais resta qu'un an. Il occupa du même espace de temps une de philosophie à Macerata; passa dix ans à Pérouse, d

ble emploi. En 1560, il eut aire extraordinaire en phie, à Padoue; et, en 1564, il t professeur ordinaire. En son grand âge l'obligea de r au professorat, qu'il exerpais cinquante-trois ans; il se dans sa ville natale, où il t, en 1604. Comme Alexancolomini, il a cultivé la phie, et commenté des ouvrages ote. Il est donc important de r les travaux de ces deux hoes. On a de François: I. *Unihilosophia de moribus, nunc in decem gradus redacta et ta*, Venise, 1583, in-fol.; fort, 1601, 1611, in-8°. Dans té de la méthode qui fait parce volume, Piccolomini comentiment de Zabarella. Celuidéfendit. II. *Comes politicus ctâ ordinis ratione propugna-*596, in-8°. C'est une réponse arella, réimprimée à la suite vrage précédent dans les édle Francfort. III. *De arte deli et eleganter discurrendi liagularis*, Francfort, 1600, IV. *Libri de scientiæ naturâ e partibus*, Francfort, 1597, ; 1627, in-8°. V. *Expositio annotationes in Aristotelem ti et interitu*, Venise, 1602. *ommentarii in tres libros Aris de animâ*, à la suite du préL. VII. *Expositio et annotain Aristotelis libros de cœlo*, e, 1607. Ces trois ouvrages sur ue ont été réunis, à Maïence, , in-8°. VIII. *Versio et annoes ad librum octavum physi Aristotelis*, Venise, 1606. l'un des volumes posthumes *Histoire littéraire d'Italie*, par ené (tome VII, p. 378), Fran-Piccolomini est qualifié archevêque de Sienne, et l'un des fondateurs de l'académie des *Intronati*. C'est Alexandre, qui fut (comme coadjuteur) désigné pour être archevêque de Sienne. Alexandre n'avait que dix-sept ans lors de la fondation de cette académie, en 1525. Quant à François, il n'avait alors que cinq ans. A. B—T.

PICCOLOMINI (Alphonse), duc de Montemariano, était de la même famille que les deux précédents. Propriétaire de fiefs considérables dans l'état de l'Église, il avait reçu de la nature un caractère violent et impétueux, qu'une mauvaise éducation avait confirmé, et que les excès auxquels il s'était livré dans sa jeunesse rendaient plus redoutable encore. L'esprit militaire de l'Italie, renouvelé au quinzième siècle, se maintenait encore de son temps; mais il n'était fondé ni sur l'amour de la patrie, ni sur le point d'honneur: les officiers et les soldats se louaient au plus offrant, pour soutenir des querelles étrangères; ils n'étaient conduits que par l'espoir de la solde, du pillage et de la licence des camps. Cette vie de dangers et de butin ressemblait à celle des brigands; et en effet, les mêmes hommes étaient tour-à-tour voleurs de grands chemins et soldats. Les généraux et les grands seigneurs stipendiaient des soldats licenciés et des spadassins, les employant à venger leurs injures privées; et ces bandes tenaient le pays au milieu duquel elles vivaient, dans des alarmes continuelles. Piccolomini, qui avait des ressentiments de famille à exercer contre les Baglioni de Pérouse, était entouré d'une troupe d'assassins plus nombreuse qu'aucune autre. Ses habitudes déréglées lui faisaient trouver leur compagnie préférable à toute

autre; il avait, d'autre part, la valeur brillante, l'activité, la popularité, faites pour plaire à de telles gens. Il tira des Baglioni, ses ennemis, une vengeance sanglante, qui attira sur lui une bulle d'excommunication du pape Grégoire XIII, et la confiscation de ses biens. Il résolut de s'en venger sur la société tout entière. Tous les gouvernements lui paraissaient odieux, tous les souverains méprisables; et les peuples, abandonnés aux vices et à la mollesse, ne semblaient, à ses yeux, dignes d'aucune pitié. Il forma une armée de tous les brigands de la Toscane, de la Romagne, de la Marche, et du Patrimoine de St.-Pierre, qui se rassemblèrent en foule sous ses étendards; et il porta la désolation dans toutes les provinces de l'État ecclésiastique. Le pape ayant mis sur pied toutes ses troupes pour le combattre, Alphonse Piccolomini trouva un refuge dans les états de François de Médicis, grand-duc de Toscane, qui voyait avec plaisir ses voisins en proie à l'anarchie, et qui considérait leurs calamités comme un acheminement à sa propre grandeur. Grégoire cependant songeait bien plus à enrichir son fils par la confiscation des fiefs de Piccolomini, qu'à mettre un terme à ses ravages. Celui-ci, ennuyé de l'asile qu'il avait reçu à Pienza, où il était contraint de vivre dans l'oisiveté, et où ses braves manquaient de pain, recommença, en 1581, ses ravages dans l'état de l'Église. Le pape, qui avait dispersé ses troupes, entra en négociation avec lui, par l'entremise du duc de Toscane. Il lui rendit tous ses biens, et accorda une amnistie à tous ceux qui avaient servi sous ses ordres. Ces grâces n'avaient pas d'autre but que de le surprendre; et dès que Grégoire eut rassemblé ses forces, il oublia l
tion: mais Piccolomini, p
que lui, battit l'armée
l'arrêter, et força le pa
ses promesses. Il passa e
cette même année 1582
du service, et y demeura
La mort de François d
le ramena en Italie. La
Madrid voulait l'employ
bler le grand-duché de
dont le souverain parais
donner son parti. En e
colomini ramassa cinq
gands, avec lesquels il con
1590, à ravager la provi
toie: les milices du gran
chassèrent; et il vint se ca
sance, où il resta jusqu'a
dans lequel Grégoire XI
Alors il s'approcha de I
une nouvelle armée de
pour y lever des contrib
grand-duc Ferdinand fit ma
tre lui une partie de ses trou
lomini fut défait, et ensi
Staggia, le 2 janvier 1591.
duc, malgré toutes les ré
de l'Espagne et du pape
qui redemandait Piccolomi
un prince feudataire du Sa
le fit pendre, le 16 mars d
année. S

PICCOLOMINI (Oct
des généraux autrichiens le
tingués de la guerre de Tr
naquit, en 1599, d'une il
mille siennoise, originaire
(*Voy.* les articles précé
se consacra de très-bonn
la profession des armes,
premières campagnes en It
les troupes espagnoles. Il
suite en Allemagne, avec un
de cavalerie que le grand-du
cane envoyait à Ferdinand I
lequel il servait en qualité

a première affaire dans la-
l se distingua, fut la ba-
e Lutzen, où il était à la
n corps de troupes, près
droit où périt Gustave Adol-
Piccolomini commandait les
iaux, avec Jean de Werth,
taille de Nordlingen, et il eut
re de contribuer à la défaite
bre duc de Weimar. Profitant
consternation des Suédois pour
rir la Souabe et la Franconie,
para, en peu de temps, de
rs villes, et trouva de gran-
ssources pour la subsistance
armée. Il obtint, l'année sui-
n succès moins brillant, mais
ins important. Les Pays-Bas
menacés par les Français : un
le douze mille fantassins et
le cavaliers, qu'il conduisit
', mit, pour le moment, les
ls à l'abri de l'invasion. Il
s heureux dans une attaque
gea, en 1636, contre les
is; mais, en 1639, il réus-
rer Thionville, assiégée par
. Ayant ensuite échoué de-
lin, il voulut pénétrer en
ne, et vint attaquer Pont-à-
; mais, attaqué par Châ-
il avait reçu des renforts,
traint de se retirer, et se
La Franconie. Des pluies
les et les mauvais chemins
sa marche si difficile,
it obligé d'abandonner une
: de chariots pleins de mu-
ulors, comme de nos jours,
e d'une armée était rare-
mpt de graves inconvé-
ur les pays qu'elle traver-
magistrats de Nuremberg
:, moyennant vingt-cinq
rins, que Piccolomini ne
pas sur le territoire de leur
tte somme fut employée à
l'achat d'une grande quantité de pain et d'autres provisions, de chevaux d'artillerie, à la refonte de quelques pièces, à la réparation des affuts, etc. Toutefois la difficulté du transport força Piccolomini de laisser sur la route plusieurs pièces de douze et de vingt-quatre. Bannier, avec vingt-quatre mille hommes, désolait la Bohème. Piccolomini, à la tête d'une force égale, fut assez heureux pour arrêter ces ravages, et même pour s'emparer de Collin. Il rendit bientôt à l'empereur un service plus essentiel encore. Le fléau de la guerre pesait alternativement sur les différentes parties de l'empire germanique. Ferdinand avait réussi jusqu'alors à en préserver l'Autriche. Ce pays était alarmé de nouveau par l'approche des Suédois. L'activité et les manœuvres habiles de Piccolomini le sauvèrent d'une invasion, dont les suites étaient incalculables. Le théâtre principal de la guerre s'étant bientôt trouvé transporté à l'ouest, le général autrichien y parut en même temps que les Suédois: il fit prisonnier le colonel Schlang, avec un corps assez nombreux, auprès de Neubourg, dans le haut Palatinat; gêna beaucoup les mouvements des ennemis, et leur occasionna des pertes considérables. Ces avantages, toutefois, furent contrebalancés par la défaite que Torstenson lui fit essuyer en Silésie, ainsi qu'au duc de Saxe-Lauenbourg. La réputation de Piccolomini inspira au roi d'Espagne le desir de l'attacher à son service; ce qu'il obtint de l'empereur. Arrivé, en octobre 1643, à Saragoce, il fut, au mois de décembre, décoré de l'ordre de la Toison-d'or, avec le titre de grand d'Espagne, et fut nommé général en

chef des forces espagnoles dans les Pays-Bas. Il ne paraît pas y avoir obtenu de succès par terre. L'armée espagnole n'était pas encore remise de la terreur que lui avait imprimée la journée de Rocroi; mais il soutint sans désavantage un combat naval contre la flotte combinée des Français et des Hollandais. L'Autriche avait perdu ses plus grands généraux, Tilly, Wallenstein, Jean de Werth, Mercy. Piccolomini, et Montecucculi déjà célèbre, étaient ses principaux soutiens. Les progrès effrayants que firent de nouveau les Suédois, en 1648, déterminèrent l'empereur à rappeler Piccolomini; et il lui conféra le grade de feld-maréchal. Ce général justifia la confiance de son souverain, en contribuant à ralentir la marche des Suédois. Toutefois il est difficile de penser qu'il eût pu résister à l'ascendant de cette armée, si glorieusement secondée par Turenne. L'empereur se vit dans la nécessité de faire la paix; et là se termina la carrière militaire de Piccolomini. Comme il avait, en plusieurs occasions, montré une grande habileté dans les affaires, il fut nommé principal commissaire de l'Autriche au congrès rassemblé à Nuremberg, pour l'exécution du traité de Westphalie. Quand cette opération fut terminée, l'empereur l'éleva au rang de prince de l'Empire. Piccolomini mourut à Vienne, le 10 août 1656, sans laisser d'enfants; et, en vertu de ses dernières dispositions, son titre de prince et son duché d'Amalfi passèrent à son petit-neveu, Enée Piccolomini. D-u.

PICCOLOMINI. *V.* Pie II, Pie III, et Patrizi (François).

PICHEGRU (Charles), général français, né à Arbois, en 1761, de parents peu connus, fit ses études dans sa ville natale, chez l mes qui en dirigeaient le co montra beaucoup de dispo surtout pour les sciences exa genre de connaissances joui jà d'une grande faveur; et les ligieux, prévoyant le parti q cation qui leur était confiée tirer des talents de ce jeune le déterminèrent à venir ré classes de philosophie et de matiques à Brienne, dont l était aussi sous leur direction parte étudiait dans la même et il fut le disciple de celui q il devait proscrire. Cette oc de répétiteur a fait dire ma pos que Pichegru avait été n s'engagea fort jeune, comm soldat, dans le premier r d'artillerie, où sa bonne co ses connaissances le firent di et nommer sergent peu d après son arrivée. Ayant été qué durant les dernières gue mérique, il observa avec fi les rapports de la marine opérations des troupes de revenu à son régiment, il y vi en plus apprécier ses talents parvenu au grade d'adjuda était près d'être officier lo révolution éclata. Il en ad principes, et en suivit assez v les conséquences, mais sa puisse l'accuser d'aucun exc quenta les premiers clubs q poque de leur formation, n dans les départements, que truments des hommes qui imaginé ce système à Pari propager et étendre le déso tous les points. Pichegru pr club de Besançon, lorsqu'u lon de volontaires nation Gard arriva dans cette ville taillon se trouvait sans

ıb lui proposa de faire choix
n président, militaire exer-
m état de le commander et
nstruire. Cette proposition fut
ıtée; et voilà comment Pichegru
ıt officier. Les troupes étaient
sans subordination et sans dis-
ıe. Chacun raisonnait, délibé-
voulait commander et surtout ne
béir. Les premiers soins de Piche-
arent de rétablir l'ordre dans son
llon, qu'il conduisit à l'armée du
. En 1792, il fut employé à l'é-
ıajor de cette armée, et parcou-
apidement les grades de général
rigade et de général de divi-

Le temps était arrivé où les
çonneux révolutionnaires desti-
nt et envoyaient chaque jour à
afaud les hommes assez aveugles
ssez courageux pour se mettre
tête des troupes. Déjà Custine,
chard, Biron et beaucoup d'au-
, avaient péri, lorsque Piche-
osa accepter le commande-
t en chef (octobre 1793) des
ıs de Saint-Just et de Lebas, que
ınvention avait nommés repré-
ants du peuple près l'armée du
(*V.* ces noms). Cette armée
ıt d'être battue: elle était tota-
ıt désorganisée; les lignes de
ssembourg avaient été forcées,
s plusieurs combats où les prin-
français s'étaient distingués à la
des emigrés (*Voyez* Enghien,
I, 149, et Condé, au Supplé-
t. Pichegru, voyant qu'il avait à
battre, avec des troupes braves,
s peu aguerries, et toujours prê-
à se laisser décourager par les
rs, contre des armées mieux dis-
ıées, accoutumées à la guerre,
outenues par une nombreuse ca-
rie, imagina ce système de tirail-
ıs, de guerre de postes, de mou-
ıents et d'attaques rapides et mul-
tipliées, qui étonna ses ennemis et
leur arracha la victoire. Ce système
avait surtout le grand avantage d'être
conforme à l'esprit du soldat fran-
çais, et il fut la principale cause des
premiers succès que Pichegru ob-
tint en Alsace. Hoche voulut s'en
attribuer le mérite; et ce jeune et
présomptueux général réussit, même
dans le moment où il venait d'être
battu à Kaiserslautern, à persuader
les conventionnels qui dirigeaient les
armées de l'Est, de sa supériorité sur
Pichegru. Celui-ci fut soumis aux
ordres de son rival, et il exécuta en
second, avec sa modestie accoutu-
mée, les plans qu'il avait conçus lui-
même. Ce fut ainsi qu'il força les li-
gnes de Haguenau, le 23 décembre
1793, et qu'il fit lever le blocus de
Landau. De tels succès valurent alors
à Pichegru de nombreux éloges, et il
obtint ceux des plus fougueux révo-
lutionnaires, entre autres de Robes-
pierre et de Collot-d'Herbois, qui le
louèrent à la tribune d'avoir su réta-
blir la discipline, et ouvrir une nou-
velle carrière de gloire et de succès.
Il n'était sans doute ni le partisan ni
l'admirateur de ces tyrans plébéiens;
mais il savait ménager leur vanité
et leurs prétentions, tandis que
son rival Hoche les heurtait sans cesse
par sa rudesse et sa fierté: cette
conduite imprudente fit perdre à celui-
ci le commandement (*Voy.* Hoche,
XX, 437); et Pichegru le remplaça
dans la direction générale des deux
armées de la Moselle et du Rhin,
d'où il fut envoyé, peu de temps
après, à celle du Nord, qui allait
jouer un rôle bien plus important.
En se rendant à ce nouveau poste, il
passa par Paris, où il fut comblé d'é-
loges par les puissants de cette épo-
que, auxquels à son tour il paya le
tribut de soumission indispensable.

« Je jure, écrivait-il à la société de » Jacobins, de faire triompher les » armées de la république, ou de » mourir en combattant. Mon der- » nier mot sera : Vive la république ! » vive la Montagne! » En arrivant à l'armée du Nord, Pichegru adressa aux troupes, suivant l'usage, une proclamation dans le même sens. Cette armée avait aussi été battue, et sa désorganisation était complète : Condé, Valenciennes, le Quesnoi et Landrecies étaient au pouvoir des Autrichiens : ils n'étaient plus qu'à quarante lieues de Paris, et venaient de faire subir, encore récemment, aux Français, des revers funestes, ceux-ci s'étant obstinés à les attaquer sur leur centre, couvert par la forêt de Mormale, où le prince de Cobourg avait fait établir des retranchements inexpugnables. C'était le trop fameux comité de salut public qui avait donné l'ordre de ces imprudentes attaques. Pichegru fut encore obligé de les renouveler, d'après les instructions qu'il avait reçues, et il éprouva plusieurs échecs : mais il obtint enfin la permission de suivre ses propres idées ; il changea de plan, et chercha à tourner l'ennemi par son flanc droit. Ce fut alors (avril 1794) qu'il exécuta ce projet admirable et si hardi, qui eut une si grande influence sur le sort de cette guerre, et qui doit en être considéré comme l'opération la plus brillante et la plus décisive. Par la rapidité et la précision de ses manœuvres, il battit l'ennemi à Cassel, à Courtrai, à Menin, et parvint à rompre une ligne jusqu'alors impénétrable. Habile à profiter de ses succès, il dégarnit entièrement son centre pour renforcer encore sa gauche, et se trouva ainsi avec toutes ses forces, en présence de la grande armée des alliés, que commandaien prince de Cobourg, le duc d'Y et que l'empereur François II même animait par sa présence taqué le 17 mai, près de Sangl tandis que le général autrichien fayt s'avançait sur la Lys, Pi gru fut contraint à la retraite : il prit sa revanche dès le le main, en attaquant les alliés Menin et Courtrai, où il rem encore une victoire complète. restait à vaincre Clerfayt, qui tait établi à Thielt, dans une e lente position. Pichegru, pour éloigner, feignit de vouloir le siége d'Ypres ; et cette ruse réussi, il battit les Autrichien 10 juin, à Rousselaer, et le 1 Hooglède. Cette dernière victoi cida du sort de la West-Flandr l'ennemi n'y fit presque plus d sistance. Les villes de Bruges Gand, Anvers, Bois-le-Duc, Ve et Nimègue, tombèrent succes ment au pouvoir des Françai ils furent les maîtres d'un pays et fertile, qui leur offrit des sources inépuisables, dans le mo où ils en avaient le plus grand soin. Rejetés derrière la Meuse Rhin, les alliés n'avaient plus à opposer que les obstacles de la ture ; mais ces obstacles dispar bientôt par les gelées excessives hiver extraordinaire. Le 2 ja 1795, les colonnes françaises p rent le Wahal sur la glace, et entrèrent dans Thielt, où les A chiens, abandonnés des Anglai tinrent que faiblement. L'armée landaise se débanda ; les Angla tardèrent pas à se rembarquer 21 du même mois, Pichegru dans Amsterdam ; et, dès les miers jours de février, il occ toutes les Provinces-unies.

conquête fut, pour la république française, de la plus haute importance. L'orgueilleuse Convention en entendit le rapport au milieu des transports de l'enthousiasme le plus vif; et Pichegru fut comblé de faveurs et d'éloges. Il refusa, avec le plus rare désintéressement, tous les avantages de fortune qu'une telle situation devait lui procurer, et ne voulut pas même accepter des Hollandais de faibles présents qui lui furent offerts par l'admiration et la reconnaissance. Dès-lors les Français n'eurent, de ce côté, aucun ennemi à combattre; et l'armée de Sambre-et-Meuse ayant, dans le même temps, repoussé les Autrichiens au-delà du Rhin, la Prusse ayant ensuite consenti à la paix, il n'y eut plus d'hostilités que sur le Haut-Rhin. Toujours destiné au poste le plus actif, Pichegru fut envoyé sur ce point; et ce fut en se rendant à son nouvel emploi, qu'il passa par Paris, et s'y trouva dans le moment où une insurrection populaire éclata contre la Convention. On lui donna aussitôt le commandement des troupes qui formaient la garnison de la capitale; et s'étant mis à leur tête (1er. avril 1795), secondé comme il le fut par tous les gens de bien, il eut peu de peine à soumettre la populace révoltée des faubourgs. Le compte que Pichegru rendit de cette opération à la barre de la Convention, fut accueilli par de nombreux applaudissements: on le proclama encore une fois le sauveur de la patrie; et il se hâta de se rendre à l'armée du Rhin. Ici doit s'arrêter l'histoire militaire de ce général. Frappé de ce qu'il avait observé pendant son séjour à Paris, il resta convaincu que les hommes auxquels il obéissait, autant que les formes de gouvernement existantes, ne pouvaient faire le bonheur de la France; il reconnut que ce qu'il avait espéré lui-même, n'était qu'une décevante illusion, et pensa, comme Montesquieu, qu'un peuple corrompu par une civilisation dégénérée, ne peut remonter à la vertu qu'en reprenant ses anciennes institutions. Telle était la disposition de son esprit, lorsque l'imprimeur Fauche-Borel, dévoué à la cause des Bourbons, eut le courage de lui proposer, de la part du prince de Condé, de passer, avec son armée, au service de cette illustre famille, et de proclamer, de concert avec lui, le rétablissement de la monarchie. Pichegru accueillit cette proposition sans hésiter, et déclara qu'il était prêt à seconder la cause royale, pourvu toutefois qu'il fût assuré de la coopération des Autrichiens: mais il est probable que ceux-ci avaient alors d'autres vues. Le général français connaissait peu leur politique: son erreur lui fit commettre des fautes que, mieux instruit, il eût sans doute évitées. Sa correspondance avec le prince de Condé fut continuée assez long-temps sans aucune détermination positive. Le prince ne croyait pas devoir mettre les Autrichiens dans son secret; et il ne voulait pas, non plus, placer son armée sur la rive gauche du Rhin, comme le désirait Pichegru. D'un autre côté, il faisait à ce général, au nom du roi, les plus brillantes promesses: il lui assurait, pour l'époque du rétablissement de la monarchie, le gouvernement de l'Alsace, le cordon rouge, la propriété du château de Chambord; il lui faisait présent de douze pièces de canon, d'un million d'argent, et lui assignait deux cent mille livres de rentes: en-

fin la terre d'Arbois, qui aurait pris le nom de Pichegru, eût été exempte de contributions pendant quinze ans. Ce général, las des hésitations qui le fatiguaient beaucoup plus que de brillantes promesses ne pouvaient le séduire, répondit : « Je ne ferai rien » d'incomplet; je ne veux pas être » le troisième tome de Lafayette et » de Dumouriez. Mes moyens sont » grands, tant à l'armée qu'à Paris. » Je sais qu'il faut en finir; je sais » que la France ne peut rester en » république, et qu'il lui faut un » roi : mais il ne faut commencer » ce changement que quand on sera » sûr de l'opérer...., il faut, en fai- » sant crier *vive le roi* au soldat » français, lui donner du vin et un » écu dans la main : il faut que rien » ne lui manque en ce premier mo- » ment; il faut solder mon ar- » mée jusqu'à sa troisième et qua- » trième marche sur le territoire » français, etc. » Le secret le plus absolu pouvait seul assurer le succès d'une pareille correspondance : cependant elle fut connue du général autrichien Wurmser et de l'archiduc Charles, qui n'en profitèrent que dans l'intérêt de leur souverain, lorsque le général des armées républicaines, croyant servir la cause qu'il venait d'embrasser, ordonna la retraite à ses troupes dans plusieurs occasions où elles auraient pu triompher. Ce sacrifice était d'autant plus grand de sa part, qu'il perdit, par-là, une grande partie de son crédit auprès des chefs de la république. Ces hommes soupçonneux commençaient à se défier de lui, lorsqu'un transfuge de la cause des Bourbons (*V.* MONTGAILLARD, dans la *Biographie des hommes vivants*) leur livra les secrets du prince de Condé, dont il avait été le dépositaire. Le Directoire exécutif, qui venait d'être mis en possession du pouvoir, ne se crut point assez fort pour frapper ouvertement un général aussi puissant que Pichegru. Il dissimula, et se contenta de l'éloigner des armées, en lui offrant l'ambassade insignifiante de Suède, que celui-ci refusa. Retiré dans l'abbaye de Bellevaux dont il s'était rendu acquéreur, Pichegru y passa un an, environné de l'estime publique; et il n'en sortit qu'au mois de mars 1797, lorsque l'assemblée électorale de son département l'appela aux fonctions de législateur. Nommé dès la première séance président du conseil des Cinq-cents, il se montra franchement en opposition avec le Directoire et le parti révolutionnaire. S'étant concerté avec d'autres députés qui, comme lui, voulaient rétablir l'ancienne monarchie, il dirigea tous ses efforts vers cette grande entreprise. Mais le Directoire était informé de ses projets; et tandis que ses ennemis délibéraient, ou se bornaient à l'attaque à la tribune, il faisait marcher des troupes vers la capitale. Pichegru fit alors son rapport sur la garde nationale, qu'il voulait opposer aux soldats du Directoire; et il proposa un décret pour fixer des limites que les troupes ne pussent dépasser. Ces projets furent accueillis au conseil des Cinq-cents, mais rejetés par celui des Anciens, où les révolutionnaires étaient en majorité. D'ailleurs, il n'était déjà plus temps de les exécuter : un coup de main pouvait seul tirer le corps législatif du danger imminent qui le pressait. Pichegru voulut tenter ce dernier moyen; mais il ne put surmonter la circonspection des uns, les scrupules des autres, et la frayeur de presque tous

septembre 1797, les troupes irectoire, sous les ordres d'Au- u, venu exprès de l'armée lie, occupèrent la capitale, et hirent toutes les avenues des eries où siégeait le corps légis- . Pichegru était à son poste de missaire-inspecteur : il y fut té ainsi que ses collègues, et sporté sur une charrette à la pri- du Temple. Le lendemain, la orité du corps législatif, réunie la protection des baïonnettes ctoriales, décréta la proscription inquante membres les plus dis- és de la majorité, et celle de tous écrivains qui lui étaient opposés. hegru fut le premier inscrit sur iste de déportation; et, dès le suivant, on entassa sur des char- s, lui et vingt de ses collè- s, dont la plupart étaient de mal- eux vieillards. Ils furent ainsi duits à Rochefort par une nom- se escorte, et, dès le lendemain, dans l'entrepont d'une corvet- qui les transporta à Caïenne. Pen- ce temps, le parti triomphant dait une correspondance de Pi- gru avec le prince de Condé, que hasards de la guerre avaient fait ber dans les mains de Moreau ce nom. Peu de personnes la cru- t véritable; et les royalistes eux- mes la considérèrent comme une ration du Directoire, pour justi- sa violation de l'acte constitu- nel. Après quelques mois de cap- dans les déserts pestilentiels de amari, et lorsque déjà il avait expirer plusieurs de ses compa- ons d'infortune, Pichegru par- a s'évader avec Willot, Delarue, rthelemy, Aubri et Ramel (*V.* Ra-). Ce ne fut qu'à travers les plus nds dangers, qu'embarqués sur e frêle pirogue, et manquant de tout pendant plusieurs jours, au milieu de l'Océan, ces malheureux abordèrent à la colonie hollandaise de Surinam, où le gouverneur leur fit un très-bon accueil. Ils se rendirent aussitôt en Angleterre, et Pichegru y reçut de nombreux témoignages d'intérêt et d'admiration. Dès-lors franchement attaché à la cause des Bourbons, il fut désigné pour diriger toutes les entreprises militaires qui pouvaient tendre à ce but; et il partit pour l'Allemagne, où les Russes et les Autrichiens venaient d'obtenir de grands succès. On prétend qu'il donna, avant la bataille de Zurich, au général Korsakoff, des avis dont celui-ci eut le tort de ne pas profiter. Après la retraite des armées russes, et la paix que l'Autriche fit avec la France, Pichegru retourna en Angleterre; et il y fut souvent consulté par le ministère, et par les princes de la maison de Bourbon qui s'y trouvaient. Ce fut à cette époque qu'il se lia intimement avec George Cadoudal (*V.* George, XVII, 156), dont il partageait les opinions et les espérances. Ces deux hommes courageux, décidés à tout entreprendre pour le rétablissement de la monarchie, se rendirent secrètement à Paris, dans les premiers jours de janvier 1804, avec quelques royalistes vendéens, résolus comme eux d'attaquer le premier consul Buonaparte, qu'ils considéraient comme le plus grand obstacle à leur dessein. Moreau hésita long-temps à seconder leurs projets (*Voy.* Moreau); ils firent pendant plusieurs mois d'inutiles tentatives pour atteindre le premier consul, et furent à la fin découverts par la police. George et plusieurs des siens avaient été arrêtés : jusqu'alors Pichegru était parvenu à se soustraire à toutes les recherches; mais

il fut livré par la perfidie d'un nommé Leblanc, chez lequel il s'était réfugié (1). Conduit en présence de Réal, qui était chargé de l'interroger, il répondit avec beaucoup de fermeté, et nia tout ce qui pouvait compromettre Moreau. Il montra le même courage dans plusieurs autres interrogatoires qu'on lui fit subir à la prison du Temple; et cette force de caractère donna vraisemblablement lieu de craindre que, si on le traduisait devant un tribunal, il ne parvînt à intéresser le public en sa faveur, et ne fît des déclarations fâcheuses. On croit généralement qu'il fut étranglé pendant la nuit, dans son cachot, par ordre de Buonaparte, qui avait toujours redouté un aussi dangereux rival. Son corps fut transporté au greffe du tribunal criminel; et le journal officiel publia un procès-verbal de plusieurs médecins, qui attestèrent que le prisonnier s'était étranglé lui-même avec sa cravate. Dans le même temps, Buonaparte, voulant se justifier d'un tel crime, fit publier un écrit de Montgaillard, intitulé : *Mémoire concernant la trahison de Pichegru, dans les années* 3, 4, et 5, (1795 à 1797). Cette brochure, imprimée aux frais et à l'imprimerie du gouvernement, fut répandue à un grand nombre d'exemplaires. Ainsi périt l'un des généraux les plus distingués de notre temps, et peut-être celui qui a le plus contribué aux succès des armées françaises, avant lui si peu aguerries, si souvent défaites; depuis si bien exercées, si disciplinées, et presque toujours victorieuses. Aucun de ceux qui se sont distingués dans la même carrière, n'a montré plus de simplicité et plus de désintéressement. Après l'invasion de la Hollande, il refusa une pension de dix mille florins, que les États lui offrirent comme un témoignage de leur estime et de leur reconnaissance. A l'époque de la proscription du 18 fructidor, il n'avait pas la moindre somme à sa disposition; et ses amis furent obligés de vendre l'épée et l'uniforme du vainqueur de la Hollande, pour lui faire une petite bourse de voyage. Naturellement bon et généreux, jamais il n'usa de son autorité pour exercer un acte de violence; et jamais il ne fit exécuter dans son armée les décrets barbares de la Convention contre les émigrés et les prisonniers anglais. Si l'on pouvait citer comme une autorité l'un des écrits les plus mensongers qui aient été publiés dans un temps où il en a paru un si grand nombre, nous dirions que Buonaparte lui-même savait apprécier les talents de Pichegru; et que, conversant à l'île Sainte Hélène, avec O'Méara, son chirurgien, il dit qu'il le regardait comme le plus grand général qu'eût eu la république. Nous pourrions ajouter à cet aveu, bien remarquable de la part de celui qui se montra si ardent à le poursuivre, que cet acharnement même est une autre preuve de l'idée qu'il avait de son mérite. Pichegru ne s'était point marié. Une aventurière, se disant tantôt sa fille, tantôt sa nièce, obtint, en 1815, une pension de trois mille francs, sur la cassette du roi; mais une réclamation insérée dans les journaux, l'année suivante, par J.-L. Pichegru, frère du général, ayant démasqué l'imposture, la pension fut supprimée. Une souscription a été ouverte, en 1821, pour lui élever un monument à Arbois. B—v.

(1) *Voyez La vérité dévoilée par le temps, ou Le cri d'un dénonciateur du général Pichegru, signalé*, par Hyp. Treilhe (1814), in-8°. de 15 pag., imprimerie de Chanson.

CHLER (Gui ou Weith, en *Vitus*), théologien jésuite, Berchhofen, en Bavière, fut, ant plusieurs années, profes- de droit canonique, dans l'uni- té de Dillingen; puis, en 1716, celle d'Ingolstadt; et, en 1731, ich, où il mourut le 15 février . On a de lui quelques écrits és : I. *Iter polemicum ad Ec- e catholicæ veritatem*, Augs- g, 1708, in-8°. II. *Theo- polemica*, Augsbourg, 1719, souvent réimprimée. C'est un ge de controverse, destiné à r les incrédules et les prot- , et à éclaircir les questions sur elles ces derniers se sont écar- le la doctrine catholique. III. *anonicum secundùm quinque alium titulos explicatum*, ladt, 1738, in-4°.; Pesaro ise , 1758, 2 volumes in-fol. édition posthume est due aux du savant Zaccaria, qui cor- , d'après les dernières cons- ons des papes, l'édition que er avait donnée de son vivant. aria joignit aux prolégomènes, ppendice tiré des *Prænotiones ica*, que Jean Doujat avait ers a Paris, en 1687. A la fin me II, se trouvent, l'Apologie père Zech avait faite contre , du sentiment de Pichler, fois son maître, sur l'autorité os du prince en matière du et la réfutation d'une Réponse Apologie, par le même Con- IV. *Epitome juris canonici decreta*, Augsbourg, 1749, in-12. Meusel lui attribue en- ne *Histoire des Empereurs emagne, siècle* Ier. (en latin). e, 1753, in-8°., que d'autres nt être d'un Joseph Pichler.

P—c—t.

PICHON (Jean), né à Lyon, en 1683, entra chez les Jésuites, et fut employé dans les missions qu'ils donnaient en différentes provinces, et particulièrement dans celles que Stanislas, roi de Pologne, avait fondées dans les duchés de Lorraine et de Bar. On le voit prêcher ou donner des retraites à Nanci, à Ligni, à Reims, à Langres, à Metz. Le père Pichon était fort vif contre le jansénisme: il voulut aussi combattre la doctrine et la pratique de ceux qui tendaient à éloigner les Chrétiens de la communion fréquente; et il publia l'*Esprit de Jésus-Christ et de l'Église, sur la fréquente Communion*, 1745, in-12, de 528 pages. L'ouvrage est en forme d'entretien, et parut muni d'approbation. Son système est que l'épreuve commandée par l'apôtre avant de communier, consiste uniquement à être exempt de péché mortel : c'est la seule sainteté nécessaire; l'autre, qui est de conseil, sera le fruit de la communion même. L'auteur appuyait ce système sur des passages altérés, sur des histoires apocryphes, et ne montrait pas plus de critique que de mesure. Son ouvrage ne méritait pas d'être connu, et il serait resté ignoré, s'il ne fût pas tombé dans les mains des adversaires de la Société. Comme les Jésuites s'étaient déclarés vivement contre un parti assez nombreux, on ne fut pas fâché de trouver contre eux un sujet de guerre. Les *Nouvelles Ecclésiastiques* attaquèrent avec ardeur, à cette occasion, non-seulement le livre du père Pichon, mais toute la Compagnie. Plusieurs évêques donnèrent des lettres et des mandemens sur ce sujet; les premiers furent M. Languet, archevêque de Sens, et M. de Brancas, archevêque

autre; il avait, d'autre part, la valeur brillante, l'activité, la popularité, faites pour plaire à de telles gens. Il tira des Baglioni, ses ennemis, une vengeance sanglante, qui attira sur lui une bulle d'excommunication du pape Grégoire XIII, et la confiscation de ses biens. Il résolut de s'en venger sur la société tout entière. Tous les gouvernements lui paraissaient odieux, tous les souverains méprisables; et les peuples, abandonnés aux vices et à la mollesse, ne semblaient, à ses yeux, dignes d'aucune pitié. Il forma une armée de tous les brigands de la Toscane, de la Romagne, de la Marche, et du Patrimoine de St.-Pierre, qui se rassemblèrent en foule sous ses étendards; et il porta la désolation dans toutes les provinces de l'État ecclésiastique. Le pape ayant mis sur pied toutes ses troupes pour le combattre, Alphonse Piccolomini trouva un refuge dans les états de François de Médicis, grand-duc de Toscane, qui voyait avec plaisir ses voisins en proie à l'anarchie, et qui considérait leurs calamités comme un acheminement à sa propre grandeur. Grégoire cependant songeait bien plus à enrichir son fils par la confiscation des fiefs de Piccolomini, qu'à mettre un terme à ses ravages. Celui-ci, ennuyé de l'asile qu'il avait reçu à Pienza, où il était contraint de vivre dans l'oisiveté, et où ses braves manquaient de pain, recommença, en 1581, ses ravages dans l'état de l'Église. Le pape, qui avait dispersé ses troupes, entra en négociation avec lui, par l'entremise du duc de Toscane. Il lui rendit tous ses biens, et accorda une amnistie à tous ceux qui avaient servi sous ses ordres. Ces grâces n'avaient pas d'autre but que de le surprendre; et dès que Grégoire eut rassemblé ses forces, il oubl
tion: mais Piccolomini
que lui, battit l'arm
l'arrêter, et força le
ses promesses. Il pas
cette même année 15
du service, et y dem
La mort de Françoi
le ramena en Italie.
Madrid voulait l'emp
bler le grand-duché
dont le souverain pa
donner son parti. E
colomini ramassa cir
gands, avec lesquels il
1590, à ravager la pr
toie : les milices du g
chassèrent; et il vint s
sance, où il resta jusq
dans lequel Grégoire
Alors il s'approcha d
une nouvelle armée
pour y lever des cont
grand-duc Ferdinand fi
tre lui une partie de ses t
lomini fut défait, et
Staggia, le 2 janvier 15
duc, malgré toutes les
de l'Espagne et du pa
qui redemandait Piccol
un prince feudataire d
le fit pendre, le 16 ma
année.

PICCOLOMINI (O
des généraux autrichie
tingués de la guerre de
naquit, en 1599, d'un
mille siennoise, origin
(*Voy.* les articles pr
se consacra de très-b
la profession des arm
premières campagnes e
les troupes espagnoles.
suite en Allemagne, ave
de cavalerie que le gran
cane envoyait à Ferdina
lequel il servait en qua

grenière affa d
se distingua,
Lutzen, où il [illegible] a la
corps de troupes, près
il où périt Gustave Adol-
colomini commandait les
, avec Jean de Werth,
le de Nordlingen, et il eut
contribuer à la défaite
duc de Weimar. Profitant
rmation des Suédois pour
la Souabe et la Franconie,
ra, en peu de temps, de
villes, et trouva de gran-
ources pour la subsistance
mée. Il obtint, l'année sui-
succès moins brillant, mais
important. Les Pays-Bas
menacés par les Français : un
de douze mille fantassins et
cavaliers, qu'il conduisit
, mit, pour le moment, les
à l'abri de l'invasion. Il
heureux dans une attaque
, en 1636, contre les
; mais, en 1639, il réus-
Thionville, assiégée par
. Ayant ensuite échoué de-
, il voulut pénétrer en
, et vint attaquer Pont-à-
; mais, attaqué par Châ-
qui avait reçu des renforts,
contraint de se retirer, et se
sur la Franconie. Des pluies
et les mauvais chemins
sa marche si difficile,
vit obligé d'abandonner une
de chariots pleins de mu-
Alors, comme de nos jours,
e d'une armée était rare-
exempt de graves inconvé-
pour les pays qu'elle traver-
es magistrats de Nuremberg
nt, moyennant vingt-cinq
rins, que Piccolomini ne
pas sur le terri e de leur
tte somme fu loyée à
l'achat d'une grande quantité de pain et d'autres provisions, de chevaux d'artillerie, à la refonte de quelques pièces, à la réparation des affuts, etc. Toutefois la difficulté du transport força Piccolomini de laisser sur la route plusieurs pièces de douze et de vingt-quatre. Bannier, avec vingt-quatre mille hommes, désolait la Bohème. Piccolomini, à la tête d'une force égale, fut assez heureux pour arrêter ces ravages, et même pour s'emparer de Collin. Il rendit bientôt à l'empereur un service plus essentiel encore. Le fléau de la guerre pesait alternativement sur les différentes parties de l'empire germanique. Ferdinand avait réussi jusqu'alors à en préserver l'Autriche. Ce pays était alarmé de nouveau par l'approche des Suédois. L'activité et les manœuvres habiles de Piccolomini le sauvèrent d'une invasion, dont les suites étaient incalculables. Le théâtre principal de la guerre s'étant bientôt trouvé transporté à l'ouest, le général autrichien y parut en même temps que les Suédois : il fit prisonnier le colonel Schlang, avec un corps assez nombreux, auprès de Neubourg, dans le haut Palatinat ; gêna beaucoup les mouvements des ennemis, et leur occasionna des pertes considérables. Ces avantages, toutefois, furent contrebalancés par la défaite que Torstenson lui fit essuyer en Silésie, ainsi qu'au duc de Saxe-Lauenbourg. La réputation de Piccolomini inspira au roi d'Espagne le desir de l'attacher à son service ; ce qu'il obtint de l'empereur. Arrivé, en octobre 1643, à Saragoce, il fut, au mois de décembre, décoré de l'ordre de la Toison-d'or, avec le titre de grand d'Espagne, et fut nommé général en

chef des forces espagnoles dans les Pays-Bas. Il ne paraît pas y avoir obtenu de succès par terre. L'armée espagnole n'était pas encore remise de la terreur que lui avait imprimée la journée de Rocroi; mais il soutint sans désavantage un combat naval contre la flotte combinée des Français et des Hollandais. L'Autriche avait perdu ses plus grands généraux, Tilly, Wallenstein, Jean de Werth, Mercy. Piccolomini, et Montecucculi déjà célèbre, étaient ses principaux soutiens. Les progrès effrayants que firent de nouveau les Suédois, en 1648, déterminèrent l'empereur à rappeler Piccolomini; et il lui conféra le grade de feldmaréchal. Ce général justifia la confiance de son souverain, en contribuant à ralentir la marche des Suédois. Toutefois il est difficile de penser qu'il eût pu résister à l'ascendant de cette armée, si glorieusement secondée par Turenne. L'empereur se vit dans la nécessité de faire la paix; et là se termina la carrière militaire de Piccolomini. Comme il avait, en plusieurs occasions, montré une grande habileté dans les affaires, il fut nommé principal commissaire de l'Autriche au congrès rassemblé à Nuremberg, pour l'exécution du traité de Westphalie. Quand cette opération fut terminée, l'empereur l'éleva au rang de prince de l'Empire. Piccolomini mourut à Vienne, le 10 août 1656, sans laisser d'enfants; et, en vertu de ses dernières dispositions, son titre de prince et son duché d'Amalfi passèrent à son petit-neveu, Enée Piccolomini. D-u.

PICCOLOMINI. *V.* Pie II, Pie III, et Patrizi (François).

PICHEGRU (Charles), général français, né à Arbois, en 1761, de parents peu connus, fit ses études dans sa ville natale, chez le mes qui en dirigeaient le col montra beaucoup de dispo surtout pour les sciences exa genre de connaissances jouis jà d'une grande faveur; et les l ligieux, prévoyant le parti qu cation qui leur était confiée tirer des talents de ce jeune l le déterminèrent à venir rép classes de philosophie et de matiques à Brienne, dont le était aussi sous leur direction. parte étudiait dans la même r et il fut le disciple de celui qu il devait proscrire. Cette occ de répétiteur a fait dire mal pos que Pichegru avait été m s'engagea fort jeune, comme soldat, dans le premier r d'artillerie, où sa bonne con ses connaissances le firent dis et nommer sergent peu de après son arrivée. Ayant été qué durant les dernières guer mérique, il observa avec fr les rapports de la marine a opérations des troupes de t revenu à son régiment, il y vit en plus apprécier ses talents. parvenu au grade d'adjuda était près d'être officier lor révolution éclata. Il en ad principes, et en suivit assez vi les conséquences, mais san puisse l'accuser d'aucun excè quenta les premiers clubs qu poque de leur formation, ne dans les départements, que truments des hommes qui imaginé ce système à Paris propager et étendre le désor tous les points. Pichegru pré club de Besançon, lorsqu'un lon de volontaires nationa Gard arriva dans cette ville. taillon se trouvait sans c

ub lui proposa de faire choix
on président, militaire exer-
en état de le commander et
instruire. Cette proposition fut
ptée; et voilà comment Pichegru
it officier. Les troupes étaient
sans subordination et sans dis-
ne. Chacun raisonnait, délibé-
voulait commander et surtout ne
béir. Les premiers soins de Piche-
urent de rétablir l'ordre dans son
illon, qu'il conduisit à l'armée du
. En 1792, il fut employé à l'é-
ajor de cette armée, et parcou-
apidement les grades de général
rigade et de général de divi-
. Le temps était arrivé où les
çonneux révolutionnaires desti-
nt et envoyaient chaque jour à
afaud les hommes assez aveugles
ssez courageux pour se mettre
tête des troupes. Déjà Custine,
chard, Biron et beaucoup d'au-
, avaient péri, lorsque Piche-
osa accepter le commande-
t en chef (octobre 1793) des
s de Saint-Just et de Lebas, que
onvention avait nommés repré-
ants du peuple près l'armée du
n (*V.* ces noms). Cette armée
ait d'être battue : elle était tota-
nt désorganisée ; les lignes de
xembourg avaient été forcées,
s plusieurs combats où les prin-
français s'étaient distingués à la
des emigrés (*Voyez* Enghien,
II, 149, et Condé, au Supplé-
t). Pichegru, voyant qu'il avait à
battre, avec des troupes braves,
s peu aguerries, et toujours prê-
à se laisser décourager par les
ers, contre des armées mieux dis-
inées, accoutumées à la guerre,
soutenues par une nombreuse ca-
erie, imagina ce système de tirail-
rs, de guerre de postes, de mou-
ments et d'attaques rapides et mul-
tipliées, qui étonna ses ennemis et
leur arracha la victoire. Ce système
avait surtout le grand avantage d'être
conforme à l'esprit du soldat fran-
çais, et il fut la principale cause des
premiers succès que Pichegru ob-
tint en Alsace. Hoche voulut s'en
attribuer le mérite; et ce jeune et
présomptueux général réussit, même
dans le moment où il venait d'être
battu à Kaiserslautern, à persuader
les conventionnels qui dirigeaient les
armées de l'Est, de sa supériorité sur
Pichegru. Celui-ci fut soumis aux
ordres de son rival, et il exécuta en
second, avec sa modestie accoutu-
mée, les plans qu'il avait conçus lui-
même. Ce fut ainsi qu'il força les li-
gnes de Haguenau, le 23 décembre
1793, et qu'il fit lever le blocus de
Landau. De tels succès valurent alors
à Pichegru de nombreux éloges, et il
obtint ceux des plus fougueux révo-
lutionnaires, entre autres de Robes-
pierre et de Collot-d'Herbois, qui le
louèrent à la tribune d'avoir su réta-
blir la discipline, et ouvrir une nou-
velle carrière de gloire et de succès.
Il n'était sans doute ni le partisan ni
l'admirateur de ces tyrans plébéiens;
mais il savait ménager leur vanité
et leurs prétentions, tandis que
son rival Hoche les heurtait sans cesse
par sa rudesse et sa fierté : cette
conduite imprudente fit perdre à celui-
ci le commandement (*Voy.* Hoche,
XX, 437); et Pichegru le remplaça
dans la direction générale des deux
armées de la Moselle et du Rhin,
d'où il fut envoyé, peu de temps
après, à celle du Nord, qui allait
jouer un rôle bien plus important.
En se rendant à ce nouveau poste, il
passa par Paris, où il fut comblé d'é-
loges par les puissants de cette épo-
que, auxquels à son tour il paya le
tribut de soumission indispensable.

« Je jure, écrivait-il à la société de » Jacobins, de faire triompher les » armées de la république, ou de » mourir en combattant. Mon der- » nier mot sera : Vive la république ! » vive la Montagne! » En arrivant à l'armée du Nord, Pichegru adressa aux troupes, suivant l'usage, une proclamation dans le même sens. Cette armée avait aussi été battue, et sa désorganisation était complète : Condé, Valenciennes, le Quesnoi et Landrecies étaient au pouvoir des Autrichiens : ils n'étaient plus qu'à quarante lieues de Paris, et venaient de faire subir, encore récemment, aux Français, des revers funestes, ceux-ci s'étant obstinés à les attaquer sur leur centre, couvert par la forêt de Mormale, où le prince de Cobourg avait fait établir des retranchements inexpugnables. C'était le trop fameux comité de salut public qui avait donné l'ordre de ces imprudentes attaques. Pichegru fut encore obligé de les renouveler, d'après les instructions qu'il avait reçues, et il éprouva plusieurs échecs : mais il obtint enfin la permission de suivre ses propres idées ; il changea de plan, et chercha à tourner l'ennemi par son flanc droit. Ce fut alors (avril 1794) qu'il exécuta ce projet admirable et si hardi, qui eut une si grande influence sur le sort de cette guerre, et qui doit en être considéré comme l'opération la plus brillante et la plus décisive. Par la rapidité et la précision de ses manœuvres, il battit l'ennemi à Cassel, à Courtrai, à Menin, et parvint à rompre une ligne jusqu'alors impénétrable. Habile à profiter de ses succès, il dégarnit entièrement son centre pour renforcer encore sa gauche, et se trouva ainsi avec toutes ses forces, en présence de la grande armée des alliés, que commanda prince de Cobourg, le duc d et que l'empereur François même animait par sa présen taqué le 17 mai, près de Sar tandis que le général autrichi fayt s'avançait sur la Lys, gru fut contraint à la retraite il prit sa revanche dès le main, en attaquant les allie Menin et Courtrai, où il rei encore une victoire complèt restait à vaincre Clerfayt, tait établi à Thielt, dans une lente position. Pichegru, pe éloigner, feignit de vouloi le siége d'Ypres ; et cette rus réussi, il battit les Autrichi 10 juin, à Rousselaer, et le Hooglède. Cette dernière vict cida du sort de la West-Flan l'ennemi n'y fit presque plus sistance. Les villes de Bru Gand, Anvers, Bois-le-Duc, et Nimègue, tombèrent succ ment au pouvoir des Fran ils furent les maîtres d'un pay et fertile, qui leur offrit d sources inépuisables, dans le n où ils en avaient le plus gra soin. Rejetés derrière la Meu Rhin, les alliés n'avaient plu opposer que les obstacles de ture ; mais ces obstacles disp bientôt par les gelées excessiv hiver extraordinaire. Le 2 1795, les colonnes françaises rent le Wahal sur la glace, entrèrent dans Thielt, où les chiens, abandonnés des Ang tinrent que faiblement. L'arm landaise se débanda ; les An tardèrent pas à se rembarqu 21 du même mois, Pichegr dans Amsterdam ; et, dès l miers jours de février, il o toutes les Provinces-unies.

conquête fut, pour la république française, de la plus haute importance. L'orgueilleuse Convention en entendit le rapport au milieu des transports de l'enthousiasme le plus vif; et Pichegru fut comblé de faveurs et d'éloges. Il refusa, avec le plus rare désintéressement, tous les avantages de fortune qu'une telle situation devait lui procurer, et ne voulut pas même accepter des Hollandais de faibles présents qui lui furent offerts par l'admiration et la reconnaissance. Dès-lors les Français n'eurent, de ce côté, aucun ennemi à combattre; et l'armée de Sambre-et-Meuse ayant, dans le même temps, repoussé les Autrichiens au-delà du Rhin, la Prusse ayant ensuite consenti à la paix, il n'y eut plus d'hostilités que sur le Haut-Rhin. Toujours destiné au poste le plus actif, Pichegru fut envoyé sur ce point; et ce fut en se rendant à son nouvel emploi, qu'il passa par Paris, et s'y trouva dans le moment où une insurrection populaire éclata contre la Convention. On lui donna aussitôt le commandement des troupes qui formaient la garnison de la capitale; et s'étant mis à leur tête (1er. avril 1795), secondé comme il le fut par tous les gens de bien, il eut peu de peine à soumettre la populace révoltée des faubourgs. Le compte que Pichegru rendit de cette opération à la barre de la Convention, fut accueilli par de nombreux applaudissements: on le proclama encore une fois le sauveur de la patrie; et il se hâta de se rendre à l'armée du Rhin. Ici doit s'arrêter l'histoire militaire de ce général. Frappé de ce qu'il avait observé pendant son séjour à Paris, il resta convaincu que les hommes auxquels il obéissait, autant que les formes de gouvernement existantes, ne pouvaient faire le bonheur de la France; il reconnut que ce qu'il avait espéré lui-même, n'était qu'une décevante illusion, et pensa, comme Montesquieu, qu'un peuple corrompu par une civilisation dégénérée, ne peut remonter à la vertu qu'en reprenant ses anciennes institutions. Telle était la disposition de son esprit, lorsque l'imprimeur Fauche-Borel, dévoué à la cause des Bourbons, eut le courage de lui proposer, de la part du prince de Condé, de passer, avec son armée, au service de cette illustre famille, et de proclamer, de concert avec lui, le rétablissement de la monarchie. Pichegru accueillit cette proposition sans hésiter, et déclara qu'il était prêt à seconder la cause royale, pourvu toutefois qu'il fût assuré de la coopération des Autrichiens: mais il est probable que ceux-ci avaient alors d'autres vues. Le général français connaissait peu leur politique: son erreur lui fit commettre des fautes que, mieux instruit, il eût sans doute évitées. Sa correspondance avec le prince de Condé fut continuée assez long-temps sans aucune détermination positive. Le prince ne croyait pas devoir mettre les Autrichiens dans son secret; et il ne voulait pas, non plus, placer son armée sur la rive gauche du Rhin, comme le désirait Pichegru. D'un autre côté, il faisait à ce général, au nom du roi, les plus brillantes promesses: il lui assurait, pour l'époque du rétablissement de la monarchie, le gouvernement de l'Alsace, le cordon rouge, la propriété du château de Chambord; il lui faisait présent de douze pièces de canon, d'un million d'argent, et lui assignait deux cent mille livres de rentes: en

fin la terre d'Arbois, qui aurait pris le nom de Pichegru, eût été exempte de contributions pendant quinze ans. Ce général, las des hésitations qui le fatiguaient beaucoup plus que de brillantes promesses ne pouvaient le séduire, répondit : « Je ne ferai rien » d'incomplet ; je ne veux pas être » le troisième tome de Lafayette et » de Dumouriez. Mes moyens sont » grands, tant à l'armée qu'à Paris. » Je sais qu'il faut en finir ; je sais » que la France ne peut rester en » république, et qu'il lui faut un » roi : mais il ne faut commencer » ce changement que quand on sera » sûr de l'opérer...., il faut, en fai- » sant crier *vive le roi* au soldat » français, lui donner du vin et un » écu dans la main : il faut que rien » ne lui manque en ce premier mo- » ment ; il faut solder mon ar- » mée jusqu'à sa troisième et qua- » trième marche sur le territoire » français, etc. » Le secret le plus absolu pouvait seul assurer le succès d'une pareille correspondance : cependant elle fut connue du général autrichien Wurmser et de l'archiduc Charles, qui n'en profitèrent que dans l'intérêt de leur souverain, lorsque le général des armées républicaines, croyant servir la cause qu'il venait d'embrasser, ordonna la retraite à ses troupes dans plusieurs occasions où elles auraient pu triompher. Ce sacrifice était d'autant plus grand de sa part, qu'il perdit, par-là, une grande partie de son crédit auprès des chefs de la république. Ces hommes soupçonneux commençaient à se défier de lui, lorsqu'un transfuge de la cause des Bourbons (*V.* MONTGAILLARD, dans la *Biographie des hommes vivants*) leur livra les secrets du prince de Condé, dont il avait été le dépositaire. Le Directoire exécutif, qui venait d'être mis en possession du pouvoir, ne se crut point assez fort pour frapper ouvertement un général aussi puissant que Pichegru. Il dissimula, et se contenta de l'éloigner des armées, en lui offrant l'ambassade insignifiante de Suède, que celui-ci refusa. Retiré dans l'abbaye de Bellevaux dont il s'était rendu acquéreur, Pichegru y passa un an, environné de l'estime publique ; et il n'en sortit qu'au mois de mars 1797, lorsque l'assemblée électorale de son département l'appela aux fonctions de législateur. Nommé dès la première séance président du conseil des Cinq-cents, il se montra franchement en opposition avec le Directoire et le parti révolutionnaire. S'étant concerté avec d'autres députés qui, comme lui, voulaient rétablir l'ancienne monarchie, il dirigea tous ses efforts vers cette grande entreprise. Mais le Directoire était informé de ses projets ; et tandis que ses ennemis délibéraient, ou se bornaient à l'attaque à la tribune, il faisait marcher des troupes vers la capitale. Pichegru fit alors son rapport sur la garde nationale, qu'il voulait opposer aux soldats du Directoire ; et il proposa un décret pour fixer des limites que les troupes ne pussent dépasser. Ces projets furent accueillis au conseil des Cinq-cents, mais rejetés par celui des Anciens, où les révolutionnaires étaient en majorité. D'ailleurs, il n'était déjà plus temps de les exécuter : un coup de main pouvait seul tirer le corps législatif du danger imminent qui le pressait. Pichegru voulut tenter ce dernier moyen ; mais il ne put surmonter la circonspection des uns, les scrupules des autres, et la frayeur de presque tous

5 septembre 1797, les troupes Directoire, sous les ordres d'Au-au, venu exprès de l'armée alie, occupèrent la capitale, et ahirent toutes les avenues des leries où siégeait le corps légis-f. Pichegru était à son poste de missaire-inspecteur : il y fut ê ainsi que ses collègues, et porté sur une charrette à la pri-du Temple. Le lendemain, la orité du corps législatif, réunie s la protection des baïonnettes ctoriales, décréta la proscription cinquante membres les plus dis-gués de la majorité, et celle de tous écrivains qui lui étaient opposés. hegru fut le premier inscrit sur liste de déportation ; et, dès le r suivant, on entassa sur des char-es, lui et vingt de ses collè-s, dont la plupart étaient de mal-reux vieillards. Ils furent ainsi duits à Rochefort par une nom-se escorte, et, dès le lendemain, s dans l'entrepont d'une corvet-qui les transporta à Caïenne. Pen-t ce temps, le parti triomphant ait une correspondance de Pi-gru avec le prince de Condé, que hasards de la guerre avaient fait ber dans les mains de Moreau . ce nom '. Peu de personnes la cru-t véritable ; et les royalistes eux-mes la considérèrent comme une ention du Directoire, pour justi-r sa violation de l'acte constitu-nel. Après quelques mois de cap-ité dans les déserts pestilentiels de amari, et lorsque déjà il avait expirer plusieurs de ses compa-ons d'infortune, Pichegru par-t s'évader avec Willot, Delarue, rthelemy, Aubri et Ramel (*V.* Ra-l). Ce ne fut qu'à travers les plus rds dangers, qu'embarqués sur frêle pirogue, et manquant de tout pendant plusieurs jours, au milieu de l'Océan, ces malheureux abordèrent à la colonie hollandaise de Surinam, où le gouverneur leur fit un très-bon accueil. Ils se rendirent aussitôt en Angleterre, et Pichegru y reçut de nombreux témoignages d'intérêt et d'admiration. Dès-lors franchement attaché à la cause des Bourbons, il fut désigné pour diriger toutes les entreprises militaires qui pouvaient tendre à ce but ; et il partit pour l'Allemagne, où les Russes et les Autrichiens venaient d'obtenir de grands succès. On prétend qu'il donna, avant la bataille de Zurich, au général Korsakoff, des avis dont celui-ci eut le tort de ne pas profiter. Après la retraite des armées russes, et la paix que l'Autriche fit avec la France, Pichegru retourna en Angleterre ; et il y fut souvent consulté par le ministère, et par les princes de la maison de Bourbon qui s'y trouvaient. Ce fut à cette époque qu'il se lia intimement avec George Cadoudal (*V.* George, XVII, 156), dont il partageait les opinions et les espérances. Ces deux hommes courageux, décidés à tout entreprendre pour le rétablissement de la monarchie, se rendirent secrètement à Paris, dans les premiers jours de janvier 1804, avec quelques royalistes vendéens, résolus comme eux d'attaquer le premier consul Buonaparte, qu'ils considéraient comme le plus grand obstacle à leur dessein. Moreau hésita long-temps à seconder leurs projets (*Voy.* Moreau) ; ils firent pendant plusieurs mois d'inutiles tentatives pour atteindre le premier consul, et furent à la fin découverts par la police. George et plusieurs des siens avaient été arrêtés : jusqu'alors Pichegru était parvenu à se soustraire à toutes les recherches ; mais

il fut livré par la perfidie d'un nommé Leblanc, chez lequel il s'était réfugié (1). Conduit en présence de Réal, qui était chargé de l'interroger, il répondit avec beaucoup de fermeté, et nia tout ce qui pouvait compromettre Moreau. Il montra le même courage dans plusieurs autres interrogatoires qu'on lui fit subir à la prison du Temple; et cette force de caractère donna vraisemblablement lieu de craindre que, si on le traduisait devant un tribunal, il ne parvînt à intéresser le public en sa faveur, et ne fît des déclarations fâcheuses. On croit généralement qu'il fut étranglé pendant la nuit, dans son cachot, par ordre de Buonaparte, qui avait toujours redouté un aussi dangereux rival. Son corps fut transporté au greffe du tribunal criminel; et le journal officiel publia un procès-verbal de plusieurs médecins, qui attestèrent que le prisonnier s'était étranglé lui-même avec sa cravate. Dans le même temps, Buonaparte, voulant se justifier d'un tel crime, fit publier un écrit de Montgaillard, intitulé : *Mémoire concernant la trahison de Pichegru, dans les années* 3, 4, et 5, (1795 à 1797). Cette brochure, imprimée aux frais et à l'imprimerie du gouvernement, fut répandue à un grand nombre d'exemplaires. Ainsi périt l'un des généraux les plus distingués de notre temps, et peut-être celui qui a le plus contribué aux succès des armées françaises, avant lui si peu aguerries, si souvent défaites; depuis si bien exercées, si disciplinées, et presque toujours victorieuses. Aucun de ceux qui se sont distingués dans la même carrière, n'a montré plus de simplicité et plus de désintéressement. Après l'invasion de la Hollande, il refusa une pension de dix mille florins, que les États lui offrirent comme un témoignage de leur estime et de leur reconnaissance. A l'époque de la proscription du 18 fructidor, il n'avait pas la moindre somme à sa disposition; et ses amis furent obligés de vendre l'épée et l'uniforme du vainqueur de la Hollande, pour lui faire une petite bourse de voyage. Naturellement bon et généreux, jamais il n'usa de son autorité pour exercer un acte de violence; et jamais il ne fit exécuter dans son armée les décrets barbares de la Convention contre les émigrés et les prisonniers anglais. Si l'on pouvait citer comme une autorité l'un des écrits les plus mensongers qui aient été publiés dans un temps où il en a paru un si grand nombre, nous dirions que Buonaparte lui-même savait apprécier les talents de Pichegru; et que, conversant à l'île Sainte Hélène, avec O'Méara, son chirurgien, il dit qu'il le regardait comme le plus grand général qu'eût eu la république. Nous pourrions ajouter à cet aveu, bien remarquable de la part de celui qui se montra si ardent à le poursuivre, que cet acharnement même est une autre preuve de l'idée qu'il avait de son mérite. Pichegru ne s'était point marié. Une aventurière, se disant tantôt sa fille, tantôt sa nièce, obtint, en 1815, une pension de trois mille francs, sur la cassette du roi; mais une réclamation insérée dans les journaux, l'année suivante, par J.-L. Pichegru, frère du général, ayant démasqué l'imposture, la pension fut supprimée. Une souscription a été ouverte, en 1821, pour lui élever un monument à Arbois. B—v.

(1) *Voyez La vérité dévoilée par le temps, ou Le vrai dénonciateur du général Pichegru, signalé*, par Hyp. Treilhe (1814), in-8°. de 15 pag., imprimerie de Chanson.

CHLER (Gui ou Weith, en *Vitus*), théologien jésuite, Berchhofen, en Bavière, fut, ant plusieurs années, profes- de droit canonique, dans l'uni- é de Dillingen; puis, en 1716, celle d'Ingolstadt; et, en 1731, nich, où il mourut le 15 février . On a de lui quelques écrits és : I. *Iter polemicum ad Ec- m catholicæ veritatem*, Augs- g, 1708, in-8°. II. *Theo- polemica*, Augsbourg, 1719, souvent réimprimée. C'est un ge de controverse, destiné à er les incrédules et les prote- , et à éclaircir les questions sur elles ces derniers se sont écar- le la doctrine catholique. III. *canonicum secundùm quinque alium titulos explicatum*, ladt, 1738, in-4°.; Pesaro ise), 1758, 2 volumes in-fol. édition posthume est due aux s du savant Zaccaria, qui cor- , d'après les dernières cons- ons des papes, l'édition que ler avait donnée de son vivant. ria joignit aux prolégomènes, ppendice tiré des *Prænotiones ucæ*, que Jean Doujat avait és à Paris, en 1687. A la fin me II, se trouvent, l'Apologie père Zech avait faite contre , du sentiment de Pichler, fois son maître, sur l'autorité os du prince en matière du ; et la réfutation d'une Réponse e Apologie, par le même Con- IV. *Epitome juris canonici decreta*, Augsbourg, 1749, in-12. Meusel lui attribue en- ne *Histoire des Empereurs emagne, siècle* Ier. (en latin). e, 1753, in-8°., que d'autres nt être d'un Joseph Pichler.

P—c—t.

PICHON (Jean), né à Lyon, en 1683, entra chez les Jésuites, et fut employé dans les missions qu'ils donnaient en différentes provinces, et particulièrement dans celles que Stanislas, roi de Pologne, avait fondées dans les duchés de Lorraine et de Bar. On le voit prêcher ou donner des retraites à Nanci, à Ligni, à Reims, à Langres, à Metz. Le père Pichon était fort vif contre le jansénisme: il voulut aussi combattre la doctrine et la pratique de ceux qui tendaient à éloigner les Chrétiens de la communion fréquente; et il publia l'*Esprit de Jésus-Christ et de l'Église, sur la fréquente Communion*, 1745, in-12, de 528 pages. L'ouvrage est en forme d'entretien, et parut muni d'approbation. Son système est que l'épreuve commandée par l'apôtre avant de communier, consiste uniquement à être exempt de péché mortel : c'est la seule sainteté nécessaire; l'autre, qui est de conseil, sera le fruit de la communion même. L'auteur appuyait ce système sur des passages altérés, sur des histoires apocryphes, et ne montrait pas plus de critique que de mesure. Son ouvrage ne méritait pas d'être connu, et il serait resté ignoré, s'il ne fût pas tombé dans les mains des adversaires de la Société. Comme les Jésuites s'étaient déclarés vivement contre un parti assez nombreux, on ne fut pas fâché de trouver contre eux un sujet de guerre. Les *Nouvelles Ecclésiastiques* attaquèrent avec ardeur, à cette occasion, non-seulement le livre du père Pichon, mais toute la Compagnie. Plusieurs évêques donnèrent des lettres et des mandemens sur ce sujet; les premiers furent M. Languet, archevêque de Sens, et M. de Brancas, archevêque

d'Aix. Il y en eut quinze qui détournèrent leurs diocésains de la lecture du livre. Quelques autres prélats, tels que MM. de Rastignac, de Caylus, de Souillac, de Bézons et de Fitz-James, ne se contentèrent pas de signaler les erreurs du père Pichon, ils se plaignirent, à cette occasion, de son corps tout entier. Le mandement de M. de Rastignac avait été rédigé par l'abbé Gourlin, et ceux de MM. de Bézons et de Fitz-James, par le père Laborde. Le père Pichon n'avait pas attendu ces censures pour avouer ses torts. Le 24 janvier 1748, c'est-à-dire, à une époque où très-peu d'évêques s'étaient encore déclarés contre lui, il écrivit, de Strasbourg, à M. de Beaumont, archevêque de Paris, une lettre où il témoignait désavouer, rétracter et condamner son livre. Le prélat fit passer cette lettre à ses collègues : mais elle n'apaisa point entièrement le bruit; et c'est à cette époque, que l'on commença, en France, à porter aux Jésuites les plus rudes coups, et à préparer de loin leur ruine par un grand nombre de pamphlets. Quant au père Pichon, il fut d'abord relégué en Auvergne, puis obligé de sortir de France : il passa ensuite dans le Valais, où l'évêque de Sion l'accueillit, et le fit même grand-vicaire et supérieur des missions de son diocèse. Il mourut dans l'exercice de ses fonctions, le 5 mai 1751.

P—c—t.

PICHON (Thomas), né à Vire, le 30 avril 1700, suivit un moment la carrière du barreau, où il se serait distingué s'il l'eût parcourue plus long-temps. M. de Breteuil, ministre de la guerre, le nomma, en 1741, administrateur des hôpitaux des armées françaises sur le Danube et en Bohème. Fait prisonnier de guerre pendant les désastres qui te rent cette expédition, Pich appelé, par l'impératrice Thérèse, à faire partie d'un mission pour la liquidation d tes de notre armée. Reve France, vers 1743, il fut i inspecteur de la régie des ges, en Alsace; et, en 1745, teur des hôpitaux de l'arm Bas-Rhin, jusqu'au commen de 1749. Quelques injustic Pichon éprouva, et que son c re soupçonneux exagéra pr ment, le déterminèrent à qu France: il partit pour le Can qualité de secrétaire du co Raimond, maréchal-de-camp mé gouverneur de l'île Roya Cap-Breton, avec lequel il re de temps. L'intendant de Loui lui confia, au fort de Beau- l'emploi de commissaire-or teur, qu'il remplit pendant de Ce fort ayant été pris par les en 1758, Pichon se retira en terre, où il resta jusqu'à sa arrivée en 1781. Il habitai dres, et y vivait dans l'aisan le nom de Tyrell, se livrant à ture des lettres, lorsqu'en 1 fit la connaissance de Mme. L de Beaumont, qu'il épousa, il eut six enfans. Cette dame quitté l'Angleterre, vers 17 s'étant établie en Savoie, fit les efforts pour amener auprè et de leurs enfants l'obstiné P qui tenait beaucoup à l'indép ce. Il était en relation ave sieurs savants de Londres composa plusieurs ouvrages la plupart sont restés manu tels qu'un volumineux Trait Nature, etc. Sa meilleure pro fut imprimée en 1760, à L (Londres probablement), en

de 343 pag., sous le titre de
s et *Mémoires pour servir à*
ire naturelle, civile et politi-
Cap-Breton, depuis son éta-
ment jusqu'à la reprise de
le par les Anglais, en 1758.
trouve point, dans cet ouvra-
ieux et instructif, les Mémoires
s par le titre; il n'en est pas
fait pour être lu avec intérêt,
udié avec fruit. Pichon légua
ille natale une belle bibliothè-
ert bien composée, qui est, de-
783, publique et fréquentée.
ait que Pichon était d'un ca-
e méfiant, qui le rendait bi-
et capricieux. Son mariage
lle. Leprince de Beaumont,
s'il parût bien assorti, ne fut
eureux; il y avait entre leurs
ères trop peu de sympathie :
a ne s'occupa point assez du
ur d'une femme spirituelle et
le, qui ne cessa de l'aimer avec
up de désintéressement, mal-
xtrême différence de leurs opi-
religieuses, même après qu'ils
séparés d'habitation. D-B-S.

HON (Thomas-Jean), doc-
n théologie, et chanoine de la
-Chapelle du Mans, né dans
ille, en 1731, y fit ses études
e collége de l'Oratoire, alla les
er à Paris, passa quelque temps
l. d'Avrincourt, évêque de Per-
a, et revint à Paris, où il se mit
ire divers ouvrages, parmi les-
nous citerons : I. *La Raison*
phante des nouveautés, ou *Es-*
r les mœurs et l'incrédulité,
, in-12. II. *Traité historique*
tique de la nature de Dieu,
, in-12. III. *Cartel aux philo-*
à quatre pattes, ou l'imma-
lisme opposé au matérialisme,
, in-8°. IV. *Les droits res-*
fs de l'Eglise et de l'État,
rappelés à leurs principes, 1766, in-12. V. *Mémoire sur les abus du mariage et sur les moyens de les réprimer*, 1766, in-12. VI. *Mémoire sur les abus du célibat, dans l'ordre politique*, 1765, in-12. VII. *Des études théologiques*, ou *Recherches sur les abus qui s'opposent au progrès de la théologie dans les écoles publiques, et sur les moyens possibles de les réformer en France, par un docteur manceau*, 1767, in-12. VIII. *Principes de la religion et de la morale, extraits des ouvrages de Jacques Saurin*, 1768, 2 vol. in-12. IX. *Arguments de la raison en faveur de la religion du sacerdoce*, ou *Examen de l'Homme d'Helvétius*, 1776, in-12, etc. Ces écrits ne doivent pas avoir coûté beaucoup de peine à l'abbé Pichon : les *Principes de la religion et de la morale*, entre autres, ne sont, dit M. Barbier, qu'une édition tronquée de l'*Esprit de Saurin*, publié, en 1767, par Jacques-François Durand. Le *Mémoire sur les abus du célibat*, et l'écrit sur les *Etudes théologiques*, paraissent assez singuliers et peu exacts : ils excitèrent quelques plaintes contre l'auteur, qui avait obtenu une prébende, puis la dignité de grand-chantre dans la Sainte-Chapelle du Mans. Monsieur, (le roi actuel), l'avait nommé historiographe pour son apanage au Mans. On dit que la place d'évêque constitutionnel fut offerte à l'abbé Pichon, en 1791, mais qu'il la refusa. Il paraît néanmoins être resté au Mans, où il devint administrateur des hospices. Il composa encore, dans sa vieillesse, quelques Mémoires et brochures, et mourut le 18 novembre 1812. P—c—t.

PICKLER. *Voy.* Pichler et Pikler.

PICOT (Bernard-François-Bertrand), marquis de La Motte, né le 29 mars 1734, et issu d'une ancienne famille de Bretagne, entra fort jeune au service de la marine. A l'âge de quinze ans, il avait déjà fait sa première campagne de mer sur l'escadre de M. de La Bourdonnaie, et avait eu la jambe emportée par un boulet. Il servit avec distinction dans la marine, pendant les guerres de 1756 à 1763, et de 1778 à 1782. Nommé, dès 1751, commandant en second à Ramataly, sur la côte de Malabar, il fut chargé, en 1754, de la défense du fort Nelicéram; et, en 1756, il commanda en second à Mahé. Après la paix de 1763, il fut nommé commandant général de la côte du Malabar, et gouverneur de Mahé, fonction qu'il remplit de la manière la plus honorable jusqu'en 1779, époque à laquelle les Anglais s'emparèrent de Mahé. Alors Picot se retira du service, avec le grade de maréchal-de-camp, et la croix de Saint-Louis. Domicilié à Senlis, pendant la révolution, il fut l'un des otages de Louis XVI, et long-temps incarcéré avec toute sa famille. Il mourut dans cette ville, le 15 février 1797, laissant une veuve qui a épousé en secondes noces M. Micault de La Vieuville, fondateur et administrateur de l'asile royal de la Providence. Z.

PICOT de la PEIROUSE. *Voy.* Peirouse.

PICOTEAUL (Claude-Étienne), médecin dogmatique, resté inconnu à tous les biographes, était né vers le milieu du dix-septième siècle, à Salins, d'une famille noble. Son père ayant été ruiné par les guerres qui désolèrent, à cette époque, le comté de Bourgogne, il vint à Paris étudier la médecine, suivit les cours d'anatomie de Duverne sous la direction de D cin du roi, l'un des de fameux J. Duret (*V.* c assiduité à l'étude lui m veillance de son maître gligea rien pour le rete en lui procurant des m pendant, après la mor Picoteaul revint à Salin tiqua son art avec succès ensuite recouvré une fo dérable, il n'exerça pl les pauvres. Il rempli charges municipales, et f mé maire de Salins: il m ville, le 7 avril 1748, très-avancé, et fut inhu glise des sœurs de Saint l'on voyait son épitaphe. I. *Analyse des fièvr* 1704, in-8°. Cet ouvr d'un style diffus et incorr promettait une suite, q paru. II. *Réflexions su la nature de la mala bêtes se trouvent présen quées en ce pays et con gogne*, ibid., 1714, i pages. Picoteaul a lais un Traité contre les ab gnée, auquel il a donné gulier: *Le Triomphe juges ou l'agonie de la mort et ses funérailles.* in-fol., de 800 pag., c la famille de l'auteur.

PICQUET (Franço de Bagdad, et consul d Alep, naquit à Lyon 1626, d'une famille no guée par sa piété. Geof son père, riche banqui des malheurs qui lui fi une grande partie de François Picquet mon plus tendre jeunesse, u

é pour l'état ecclésiasti-
ais son père, qui le desti-
commerce, le fit voyager
ne heure dans le midi de
ce et en Italie. A son retour,
6o, Picquet ne s'arrêta que
mois dans le sein de sa fa-
qui le renvoya parcourir la
septentrionale et l'Angle-
Après cette excursion, il sé-
quelque temps à Paris, où son
et une sagesse qui paraissaient
rdinaire à son âge, lui at-
l'estime et l'amitié de plu-
grands personnages, et entre
de la duchesse d'Aiguillon.
entrefaites, le consulat d'A-
t venu à vaquer (1652), Pic-
t nommé (1): il s'embarqua à
lle au mois de septembre de
née, et atteignit Alep au mois
mbre suivant. Il se mit d'abord
ant des affaires du consulat,
nt à son défaut d'expérience
travail assidu, et par des
nces avec les principaux négo-
rançais établis à Alep. Ceux-
mentés par les avanies et les
ns du pacha, eurent recours
ul, qui fit des représenta-
ergiques à ce gouverneur,
t une satisfaction complète.
dte du pacha contre la Por-
1654, fournit encore à Pic-
occasion de se distinguer.
sse constante de sa conduite
noble fermeté imposèrent
t à ce gouverneur, que,
le tourmenter, il voulut
lui donner une marque éclatante de sa confiance, en l'établissant juge de tous les différends qui s'élèveraient entre les chrétiens, en l'absence du kadi, nommé récemment par la Porte, et qu'il n'avait pas voulu reconnaître. L'impartialité que Picquet montra dans l'exercice de cette fonction temporaire et délicate lui gagna tous les suffrages. Lorsque le lieutenant de la Porte eut vaincu (2) et remplacé le pacha rebelle, Picquet profita de son ascendant pour protéger le commerce des Français et celui des Hollandais, qui l'avaient aussi nommé leur consul. Fatigué de cette vie tumultueuse, il abandonna ses fonctions à François Baron, en 1660. Pendant neuf années de séjour, Picquet s'était concilié l'estime et l'affection des habitants d'Alep, par sa piété modeste, sa fermeté et son désintéressement. Les services qu'il rendait tous les jours aux missionnaires et aux chrétiens latins, et les conversions auxquelles il coopéra, lui avaient attiré la bienveillance de la cour de Rome 3) : aussi, lorsqu'à son retour en Europe, il passa dans la capitale du monde chrétien (1662), fut-il accueilli avec la plus grande distinction par le pape et par les membres du collége de la Propagande. Arrivé en France, Picquet entra dans

1) Qu'à cette époque les consulats des
Levantetaient des charges vénales. Les
le commerce de Marseille et de Lyon
t au trois candidats, qui ne devenaient
après l'approbation de S. M. Un con-
ère confortement par plusieurs;
que Picquet a gere d'abord celui
ntinent avec MM. Dupuis et Vi-
lors déjà evêque de Césarople, lors-
le turc, fermait sa portion, au chevet.

(2) L'auteur anonyme d'une Vie de Picquet, qu'on croit être Anthelmy, évêque de Grasse, assure gravement que ce fut aux conseils de ce consul que le général de la Porte dut sa victoire. Douze imams, d'après l'avis de Picquet, se glissèrent adroitement dans le quartier des rebelles, et coupèrent la tête aux principaux chefs, dans le temps qu'ils étaient en prière, un vendredi, à l'heure de midi; et cette expédition amena la dissolution de leur armée. Les Turcs, suivant cet auteur, en faisant le namaz ou la prière, ne tournent jamais la tête, quelque bruit qu'ils entendent, persuadés que, s'ils regardaient à droite ou à gauche, ils verraient le démon.

(3) Picquet entretenait une correspondance très-active avec la congrégation de la Propagande pour l'avancement de la religion catholique en Orient.

un séminaire, reçut les ordres sacrés (4), et fut pourvu du prieuré de Grimaud, en Provence. Peu de temps après (décembre 1663), le pape le nomma protonotaire apostolique. Il prolongea son séjour dans sa patrie jusqu'au mois de septembre 1679. Ayant appris que plusieurs auteurs français s'occupaient d'un ouvrage *sur la perpétuité de la foi de l'Eglise catholique, touchant l'Eucharistie*, Picquet réfuta d'abord, en rapportant ce dont il avait été lui-même témoin, les assertions du ministre protestant Claude, qui prétendait que l'Eglise d'Orient ne croyait pas à la présence réelle. Il écrivit ensuite à ses correspondants dans la province d'Alep, se procura les attestations d'un grand nombre de patriarches et prélats orientaux, et les remit au docteur Arnauld, qui les a insérées dans le cinquième livre de son ouvrage. Au mois de décembre 1674, la congrégation de la Propagande proposa Picquet pour aller remplir en Orient les fonctions de vicaire apostolique de Babylone, en l'absence de M. Duchemin, évêque *in partibus* de cette ville, retenu en France par ses infirmités. Picquet, quoique prêtre depuis dix ans, n'accepta que sur l'ordre formel de la congrégation, et sur les instances du nonce de sa Sainteté à Paris. Le 31 juillet 1675, il fut nommé évêque *in partibus* de Césarople, en Macédoine. Après avoir été sacré en cette qualité, le 27 septembre 1677, par le cardinal Grimaldi, archevêque d'Aix, et avoir reçu un nouveau bref qui le nommait vicaire apostolique de l'archevêché de N en Arménie, Picquet abandi bien à sa famille, résigna l fices qu'il possédait en Fr s'embarqua pour Alep avec valier d'Arvieux, nouveau de France, et avec les prê avait recrutés pour l'aider pieux desseins : il y arriv novembre 1679. En 1680 ligieux dominicains, qui quatre siècles, avaient fo petite nation de catholiq la Haute-Arménie, prov pendante du royaume de lui firent part de leur tri tion et des avanies continue éprouvaient de la part des neurs, et l'assurèrent en mê que l'un des moyens les plus pour relever et étendre la catholique dans le pays, se pût aller en Perse comme deur extraordinaire du roi ce. Picquet, sans autre mot lui de coopérer à la propa la foi, en écrivit à sa co pape; et, quoiqu'ils accu cette idée, elle ne fut cepend à exécution qu'après une né qui se prolongea pendant Picquet s'appliqua, en atte ranimer la foi des catholiq lep, et à convertir les héré réussit souvent dans ces de par sa douceur, sa pati l'onction de ses exhortati Au mois de mai 1681, il a les cours de France et avaient adopté son projet sade; et il partit pour en Arménie. Diarbekr, en tamie, se trouvant sur sa s'y arrêta quelque temps p

(4) Suivant Anthelmy, Picquet aurait, avant son arrivée en Europe, reçu, le 16 décembre 1660, la tonsure cléricale, des mains d'André, archevêque d'Alep, qui lui devait sa nomination, mais comme il y avait eu des défectuosités dans son ordination, il en fut relevé par le pape (Bref du 27 mars 1662).

(5) Les chrétiens des églises d'Al comme quatre nations différentes, le les Grecs, les Arméniens et les Syriens.

stances du patriarche des Nes-
s, qu'il avait eu précédemment
e bonheur de ramener à la foi
lique. Ayant pris un prêtre sy-
pour trucheman, l'évêque de
ople partit le 7 juin de Diar-
, et se rendit par Erzeroum à
a. Après avoir eu plusieurs
rences avec le patriarche ar-
n de Tauris, il fut traité ma-
nement par le khan d'Erivan,
nnaissait le caractère dont Pic-
était revêtu, quoique celui-ci
point encore voulu le déployer.
é à Naxivan le 6 août, l'évêque
sarople, conformément au bref
nocent XI lui avait donné, fit
der, suivant les formes cano-
s, à l'élection de l'archevêque
te ville, dont le siége était va-
Les prêtres et le peuple l'élu-
ui-même à l'unanimité : mais
n défendit vivement; et étant
nu avec beaucoup de peine à
ir une nouvelle assemblée, il fit
r leur choix sur un dominicain
and, le père Sébastien Kenap
ab (6), que le pape lui avait
mandé. Avant l'arrivée de ce
t, qui se trouvait encore à Li-
e, l'évêque de Césarople en-
t la visite du diocèse, aidant
es chrétiens, sans distinction,
protection auprès des autorités
s. Son titre d'ambassadeur, ex-
ment respecté en Perse, donnait
ds à toutes ses réclamations. Il
l'hiver au bourg d'Albaranar ou
mer (7), et y reçut, le 29 mars
1682, les lettres du roi de France, qui l'accréditaient auprès du schah de Perse. Il avait pris, dans les derniers mois de 1681, la qualité d'ambassadeur. Il s'achemina de suite vers Ispahan, en passant par Agulis, Tuscit, Vanand, et Tauris, où il arriva le 28 avril 1682 (8), et atteignit Ispahan le 12 juillet. En attendant qu'il pût être admis à l'audience, Picquet s'empressa de conférer avec les missionnaires établis dans le pays. Il apprit d'eux que les églises catholiques et la maison de l'évêque de Babylone avaient été vendues à des Turcs, ainsi que l'argenterie, et qu'il ne restait plus que quelques ornements en fort mauvais état. Il rendit compte de cette triste situation au collége de la Propa-

---

n lecteurs ne procédèrent à une nouvelle
, qu'après avoir protesté qu'ils suppléraient
Siége de confirmer leur premier choix, et
n qu'ils allaient élire ne serait qu'un coad-

[illegible] que l'évêque de Césarople raconte dans
[illegible] qu'il écrivait, le 10 décembre 1681, au
[illegible] d'Arvieux : « Nous n'avons eu sur notre
[illegible] à Albaranar, qu'une seule aven-
[illegible] puisse vous entretenir. C'est qu'étant
arrivés à la frontière, et justement sur la limite des deux empires, nous nous trouvâmes tout d'un coup environnés d'une armée de plus de cent mille combattants, qui, sans déclaration de guerre, et sans nous rien dire ou demander, se jetèrent sur nous avec tant de vitesse et de fureur, que dans un moment nous nous trouvâmes tous blessés, hommes, chevaux et mulets. Nous nous défendîmes bravement, mais en retraite, parce que la partie n'était pas égale. Nos chevaux et nos mulets, quoique blessés, secondèrent de leur mieux le dessein que nous avions de nous tirer d'un si mauvais pas; et quoique nous en eussions tué, blessé ou estropié un nombre prodigieux, nous leur abandonnâmes le champ de bataille, quoiqu'il en fût demeuré de leur côté plus que du nôtre : car, sans faire le brave, je crois que j'en ai tué plus de vingt mille pour ma part, sans que cela fît aucun vide dans leur armée. Je vous dis cela sous le sceau du secret, et comme à un ami; car si l'on savait la chose à Rome, je pourrais être déclaré irrégulier. Mais vous êtes en peine de cette énigme; en voici le nœud. Cette armée innombrable était de ces insectes que les Arabes appellent *bag*, les Turcs *oues*, et les Français *cousins*. Jamais les gants ne me furent plus nécessaires, et mon mouchoir changea de couleur dans un moment, il devint tout rouge du sang des ennemis, je m'en battais les joues, et à chaque coup j'exterminais des légions entières. La bataille dura le temps pour faire un bon quart de lieue, toujours courant; à la fin, les ennemis se retirèrent. Nous trouvâmes seulement pendant le reste de la nuit, quelques camps volants de dix à douze mille *bags* : mais nous étions accoutumés au sang et au carnage, et à gagner au pied. »

(8) C'est par erreur qu'Anthelmy prétend que ce fut à Tauris, en 1682, qu'il prit pour la première fois le titre d'ambassadeur; Picquet dit lui-même, dans sa lettre au chevalier d'Arvieux, sous la date du 10 décembre 1681, d'Albaranar, « qu'on l'avait obligé de prendre la qualité d'ambassadeur, plutôt qu'il ne le voulait. »

gande, dont il obtint des secours. A cette époque, le khan des Tartares Usbeks, après avoir renoncé à sa couronne en faveur de son frère, traversait la Perse pour se rendre à la Mecque. Picquet décrit les fêtes qui eurent lieu à cette occasion à Ispahan, et les riches présents que les deux souverains se firent réciproquement, dans une lettre qu'il écrivit, le 15 juillet 1682, au chevalier d'Arvieux. Il parle, dans cette même lettre, des préparatifs qu'il fit pour paraître convenablement devant le schah. Le brillant et singulier équipage qu'il se crut obligé d'adopter, d'après les conseils des missionnaires (9), formait un contraste tellement frappant avec l'humilité habituelle de ce respectable prélat, qu'il s'exprime ainsi, dans la lettre que nous avons déjà citée : « Que direz-vous, Monsieur, et que » pourra-t-on dire de moi dans les » séminaires de France, si ce n'est » que la Perse ayant gâté autrefois » les mœurs et la conduite d'Alexan- » dre et des siens, vient encore de » corrompre aujourd'hui celles d'un » pauvre évêque missionnaire, qui, » suivant les traces des apôtres et » des disciples de Jésus-Christ, de- » vrait aller pieds nus, couvert de » haillons et de poussière, etc. ? » Admis devant le schah, l'évêque de Césarople lui adressa, en italien, une harangue que son interprète traduisit en turc. Ce souverain le questionna sur son voyage, sur l'état de l'Europe et de la France, sur la personne et les actions de Louis XIV, et promit de faire tout ce qu'on lui demandait en faveur des catholiques

(9) Il s'était fait faire des habits de brocard et de toile d'or et d'argent, avait pris six valets de pied, auxquels il avait donné une belle livrée de soie, des chevaux de main, etc., etc.

qui se trouvaient dans ses ét
présents du roi de France
point encore arrivés, Picq
obligé de prolonger son séjo
pahan; et les ministres p
après lui avoir fourni, penda
mois, de quoi soutenir sa q
ayant enfin suspendu tout pa
il se vit dans un véritable
ment. Ce ne fut que vers la
1683, qu'il reçut enfin les p
du roi, il les transmit aussitot a
qui avait témoigné une viv
tience de les voir, et il fit pa
Louis XIV la réponse et les
de ce souverain. Cette mêm
l'évêque de Babylone étant
Picquet fut pourvu de ce sié
proposait d'aller visiter son
mais considérant la froideur
tait alors entre la Perse et
quie, et l'irritation qu'avait
contre les Francs la défaite d
devant Vienne, il retarda so
ge. Le séjour qu'il continua
en Perse, ne fut pas perdu
bien de la religion. Il s'occ
faire de fréquentes missio
malgré les obstacles qu'il
de la part de l'évêque des
niens, il parvint à ramen
sieurs schismatiques dans le
l'Église. Il eut plusieurs grâc
mander au schah; et elles lu
toutes accordées. Ayant enfi
l'objet principal de sa mis
prit son audience de congé; et
rapprocher du moins de s
veau diocèse, en attendant
circonstances lui permissent
trer, il se rendit à Hamada
de Perse à moitié chemin
dad (mai 1684); mais malg
lubrité de l'air de ce canton
té, toujours languissante de
arrivée en Orient, ne put s
blir. Comme il sentait sa fin

, il écrivit à la congrégation de ropagande pour demander un juteur. Le 9 septembre 1684, son testament; et, après avoir si pendant quelques mois, il ex- le 26 août 1685. Tous les ca- ques, et même les schisma- s d'Hamadan, assistèrent à ses ailles. Son corps, par une fa- spéciale, fut enterré dans l'é- des Arméniens. La *Vie de ois Picquet*, Paris 1732, in- est attribuée à Anthelmy, évê- de Grasse. On trouve aussi des s sur ce respectable prélat dans ième volume des Mémoires du alier d'Arvieux. D—z—s.

CQUET (François), mission- , naquit à Bourg-en-Bresse, le embre 1708. Dès l'âge de dix- ns, il commença, dans sa patrie, nctions de missionnaire; et, à ans, l'évêque de Sinope, suf- nt du diocèse de Lyon, lui don- permission de prêcher dans s les paroisses de la Bresse et Franche-Comté, qui étaient de rdiction. Il entra ensuite dans ngrégation de Saint-Sulpice; et i proposa la direction des nou- x convertis : mais l'activité de ele lui fit chercher une plus vaste ère, et l'entraîna au-delà des , en 1735, dans les missions Amérique septentrionale. Après ent long-temps travaillé en com- avec d'autres missionnaires, on ea digne de former de nouvelles prises. Vers 1740, il s'établit du lac des Deux-Montagnes, au l de Montréal, à portée des Al- ins, des Nipissings et des sau- s du lac Témiscaming, à la tête colonie, et sur le passage de es les nations du nord, qui des- aient par Michilimakinac au lac on. Il ne se bornait pas à ins- truire les Indiens : il flanquait leurs villages de bonnes redoutes; il leur procurait des secours en tout genre. Il gagna si bien leur confiance, qu'il entretint une correspondance suivie avec les nations du nord, par les Algonquins et les Nipissings; et avec celles du sud, par les Iroquois et les Hurons. Il parvint à les déterminer toutes à se soumettre au roi de France. Dès le commencement de la guerre en 1742, elles montrèrent leur attachement pour leur protecteur, et portèrent les premiers coups aux Anglais. Picquet prenait part aux expéditions : grâce à son activité, l'ennemi ne put rien entreprendre du côté où il était; deux fois Québec lui dut son salut. A la paix il fit adopter, par La Galissonière, gouverneur général du Canada, l'établissement de la mission de la Présentation, près du lac Ontario : elle fut la plus utile de toutes celles de ce pays, parce qu'elle se trouvait sur la route que Picquet avait vu prendre aux partis ennemis que les Anglais envoyaient contre la colonie. C'est le lieu où les Anglais ont depuis bâti la ville de Kingston : ainsi l'emplacement était bien choisi. En moins de quatre ans, l'établissement de Picquet devint très-florissant. Il y réunit plus de cinq cents familles. Il fit en canot le tour du lac Ontario, passa le Niagara, pénétra jusque dans les établissements anglais, et partout se concilia l'amitié des Sauvages. En 1753, il vint en France, et composa, pour le ministre de la marine, plusieurs Mémoires sur le Canada. L'année suivante, il retourna dans ce pays; et la guerre ayant éclaté en 1755, les Indiens, dirigés par Picquet, détruisirent tous les forts anglais au sud de l'Ontario, et aidèrent à la défaite du général Braddock. La bataille où

Montcalm perdit la vie ayant entraîné la perte du Canada, Picquet, ne voulant pas tomber entre les mains des Anglais, partit avec vingt-cinq Français et deux petits détachements de sauvages, qui étaient relevés successivement par d'autres, à mesure qu'il arrivait chez une nation différente. Il alla, par le haut Canada, à Michilimakinac, traversa le Michigan, et arriva, par la rivière des Illinois et le Mississipi, à la Nouvelle-Orléans, où il passa vingt-deux mois, ne s'occupant qu'à réunir les esprits. Les Anglais, en prenant possession du Canada, regrettèrent beaucoup de n'y pas trouver Picquet. Ils l'appelaient le Jésuite de l'ouest, parce qu'ils croyaient qu'un homme si zélé ne pouvait appartenir qu'à une société qui avait donné de si grandes preuves de zèle et d'activité. Ils se croyaient perdus quand il était à l'armée, et ne parlaient que de Picquet et de son bonheur. De retour en France, Picquet passa quelques années à Paris, exerçant son ministère dans tous les endroits où l'archevêque le jugea utile. Les assemblées du clergé lui offrirent une gratification de douze cents livres : s'étant retiré à Bourg, il y vécut dans une espèce de chaumière hors de la ville. En 1777, il fit un voyage à Rome, où sa réputation l'avait devancé : le saint Père le reçut comme un missionnaire qui devait être cher à l'Église, et le défraya de son voyage. Picquet résista aux efforts qu'on fit pour le retenir dans la capitale du monde chrétien ; il revint dans sa chaumière, et mourut à Verjon, le 15 juillet 1781. L'astronome Lalande, compatriote de Picquet, a écrit sa vie, qui se trouve au commencement du tome XXVI des *Lettres édifiantes*, édition de 1786. E—s.

PICTET (Bénédict), theol protestant, né à Genève, en 1 d'une famille ancienne et qui a duit un grand nombre d'homn mérite dans tous les genres (la *Biographie des hommes vi* V, 58), y acheva ses études succès, sous son oncle mate François Turretin. Il visita e la France, où il se lia d'une é amitié avec Claude, Daillé, Ba etc. : il passa ensuite en Holl soutint plusieurs thèses à l'univ de Leyde, sous la présidence d déric Spanheim, et parcourut gleterre, où ses talents lui val un accueil distingué. De retou sa patrie, il fut promu au sair nistère, et, peu après, agrég compagnie des pasteurs. Il suc en 1687, à Franç. Turretin, d chaire de théologie, et s'acquit devoirs de cette place d'une m si brillante ; qu'après la mo Spanheim, les curateurs de l'u sité de Leyde cherchèrent à l ver à la ville de Genève : mais résister à toutes leurs offres; désintéressement dont il fit pr dans cette circonstance, lui n les éloges publics du grand cons continua de remplir avec ard double fonction de pasteur et d fesseur, et mourut le 10 juin 1 Pictet joignait à une vaste érud une éloquence vive et naturell douceur de ses mœurs, sa mode son affabilité lui avaient procu grand nombre d'amis. Il avait é çu membre de l'académie de B en 1714. On a de lui cinquante o ges, dont on trouvera les titres le tome 1er. des *Mémoires* de ron, et dans l'*Histoire littérai Genève*, par Senebier, II, 25 On se contentera de citer ceu présentent encore quelque int

tio funebris in obitum Franc. ini, Genève, 1687, in-4°. II. *é contre l'indifférence des re-s*, Neufchâtel, 1661, in-12. avait publié, l'année précé-une *Dissertation latine* sur le sujet. L'ouvrage fut réimpri-rec des additions, Genève, in-12 : il a été traduit en s sur la première édition. III. *orale chrétienne* ou *l'Art de ivre*, Genève, 1695-96, 8 vol. réimprimé avec des augmen-s en 1710. IV. *Theologia ana*, ibid., 1676, 2 volumes ; traduite en français par l'au-Amsterdam, 1701, 2 vol. in-t Genève 1708, augmentée troisième volume. V. *Græco-recentiorum sententiæ, cum orum veterum placitis brevis io*, Amsterdam, 1700, in-12. *listoire de l'Église et du Mon-our* servir à l'histoire de l'É-et de l'Empire, par Lesueur, *e siècle*, Genève, 1712, in-et laissa en manuscrit, l'*His-du douzième siècle*, qui fut im-e avec l'ouvrage de Lesueur : rdam, 1732 (*V.* LESUEUR, . 353). VII. *Orationes aca-ic.*, Genève, 1721, in-4°. On consulter, pour plus de détail, les ouvrages cités, l'*Oraison bre* de Pictet, par Ant. Maurice, la *Bibl. germanique*, tom. VI et *Museum Mazzuchellianum*, pl. 163. La médaille frappée en mémoire de ce théologien. W—s.

PICTET (Jean-Louis), astrono-de la même famille que le pré-ent, né à Genève en 1739, s'ap-qua d'abord à la jurisprudence, et it recevoir avocat ; mais, entraî-par son goût pour les sciences, il sacra ses loisirs à l'étude de la que et de l'astronomie, et fit plusieurs voyages en France et en Angleterre, pour perfectionner ses connaissances. Il fut désigné par Lalande, à l'académie de Pétersbourg, avec Mallet, dont il devint, dans la suite, le beau-frère, pour aller observer le passage de Vénus sur le Soleil, dans les parties les plus éloignées de l'empire Russe. Les deux astronomes partirent de Genève, au commencement d'avril 1768, et arrivèrent à Pétersbourg le 19 juin. Mallet fut envoyé à Ponoï, dans la Sibérie, et Pictet à Oumba. L'état du ciel ne lui permit pas d'observer le passage de Vénus ; mais il trouva le moyen de rendre son séjour, dans cette contrée sauvage, utile à la science, par plusieurs remarques importantes. De retour à Genève, en 1770, il entra au conseil des Deux-Cents ; fut élu, peu après, conseiller-d'état ; puis syndic, en 1778. Pictet mourut en 1781. On a de lui : *Observationes variæ occasione transitûs Veneris per Solis discum, in Siberiâ, anno* 1769, *institutæ in Umbæ pago* ; dans le tome second des *Mémoires* de l'académie de Pétersbourg, pour cette année. Il a laissé manuscrit le *Journal de son voyage en Russie et en Sibérie*. Senebier le trouve intéressant par le ton simple et vrai qui y règne, par les peintures naïves de la nature et des hommes (1). —PICTET (Gabriel), né en 1710, à Genève, mort, en 1783, brigadier des armées sardes, a publié un *Essai sur la tactique de l'infanterie*, Genève, 1760, in-4°. W—s.

PICTON (Thomas), général anglais, né dans la principauté de Gal-

(1) On ne doit pas confondre l'astronome Pictet, avec un M. *Pictet* qui était à la cour de l'impératrice Catherine, en 1763. Celui-ci était remarquable par une taille très-élevée ; et Voltaire, en lui écrivant, le nommait *son cher géant* (Voy. la *Correspondance* de Voltaire, année 1763).

les, se distingua durant la guerre maritime de la fin du dix-huitième siècle, pendant laquelle l'Angleterre enleva les colonies de la France et de l'Espagne. Après la prise de la Trinidad, il obtint le gouvernement de l'île, conjointement avec deux autres officiers supérieurs; mais s'étant brouillé avec l'un d'eux, il eut un procès ruineux à soutenir, et son honneur à défendre. Les habitants de la Trinidad lui offrirent, à la fin de son gouvernement, un présent de 5,000 livres sterling : Picton n'accepta qu'avec répugnance, et les rendit, quelque temps après, lorsqu'un incendie eut dévasté la capitale de l'île. De retour en Angleterre, il hérita de son oncle une fortune considérable, qu'il laissa tout entière à sa famille. Dans la guerre du duc de Wellington, en Espagne et en Portugal, contre l'armée de Buonaparte, Picton eut le commandement d'une division, et se signala dans plusieurs affaires importantes, entre autres, à la prise de Badajoz et de Ciudad-Rodrigo, à la bataille de Vittoria et au combat d'Orthez. Durant l'assaut meurtrier de Badajoz, l'armée anglaise avait été repoussée deux fois, lorsque le lieutenant-général Picton escalada le château-fort au milieu du feu le plus nourri, et assura, par cet exploit, le succès du troisième assaut, et la prise de la ville. Lors de la campagne de Flandres, au mois de juin 1815, il fut appelé de nouveau à l'armée, par le duc de Wellington. Attaqué, le 16, à la ferme des Quatre-Bras, il se serait vu obligé de faire retraite, s'il n'eût été soutenu par les troupes belges : une grande partie de sa brigade fut détruite. Il reçut un coup de feu; mais il ne voulut pas faire connaître sa blessure, et négligea de la faire panser. Le 18, à la bataille de Waterloo, i geait, à la tête des Ecossais qu'il fut tué par un boulet, à l' 57 ans. Ses restes furent tra tés en Angleterre, et déposé le caveau de sa famille. C'ét militaire estimé, ferme dans se lutions, incapable de cacher s sée, et dédaignant de flatter se rieurs. D-

PICTOR. *V.* Fabius.

PIDANSAT. *V.* Mairobe

PIDOU de SAINT-OLON (çois), diplomate français, Touraine, en 1640, fut nomn 1672, gentilhomme ordinaire et par les fréquentes occasio cette charge lui donna de voir XIV, il fit remarquer ses talen depuis fut fréquemment emp des missions de confiance. Dès il prépara l'échange des a sadeurs de France et d'Espag la frontière des deux royaum 1682, il fut envoyé à Gène circonstances étaient difficile courut des risques. Les insult reçut son caractère public, fu des motifs du bombardement nes. Le roi de Siam avait d des ambassadeurs à Louis XI 1684; Saint-Olon fut comm auprès de ces ministres étra En 1688, le nonce du pape été arrêté pour servir d'otage a quis de Lavardin, qui se trou Rome, Saint-Olon eut ordre d compagnie au nonce, détenu à Lazare. Une occasion plus ir tante s'offrit, en 1693, à Saint de déployer son zèle. Mouley Is empereur de Maroc, ayant d par écrit, des espérances très- tives de conclure un traité de merce favorable à la France, Olon fut nommé ambassadeur, conduire la négociation. Il pa

Toulon le 7 avril; et le 2 juin, il entra dans Miquenez, où était l'empereur. Neuf jours après, il eut sa première audience; et, au bout de dix jours, son audience de congé. Les propositions de ce potentat étaient si extraordinaires, et si peu conformes à la lettre qu'il avait écrite à Louis XIV, et qu'il désavoua formellement, que Saint-Olon dut être fort aise de cesser toute communication avec ce souverain. Après avoir rempli diverses autres missions, il fut envoyé, en 1714, à Marseille, avec son fils, pour recevoir Riza-Beg, ambassadeur de Perse (*V.* Mehemet Riza-Beg). Il l'amena à Paris; et, l'année suivante, l'accompagna au Havre, où cet envoyé s'embarqua pour retourner en Perse. Les fatigues que Saint-Olon éprouva dans cette occasion, altérèrent si fort sa santé, que depuis il ne mena plus qu'une vie languissante. Il mourut le 27 septembre 1720. On a de lui: *État présent de l'empire de Maroc*, Paris, Brunet, 1694, in-12, fig.; contrefait, l'année suivante, sous ce titre: *Relation de l'empire de Maroc, où l'on voit la situation du pays, les mœurs, coutumes, gouvernement, religion et politique des habitants*, Paris, Cramoisy (Hollande), 1695, in-12, fig.; id., la Haye, 1698, in-12, fig. Ce livre, dédié au roi, contient des renseignements exacts; le style en est concis, élégant et varié. Les figures offrent le plan de Larache, et sept ou huit planches de costumes. On attribue à Saint-Olon la traduction de l'ouvrage de Marana, intitulé: *Les Evénements les plus considérables du règne de Louis-le-Grand, dédiés à Mgr. le cardinal d'Estrées*, Paris, 1690 (*V.* Marana, XXVI, 556). Cela est probable, puisque Pidou était l'ami et le protecteur de Marana. L'histoire de la négociation et de la résidence de Saint-Olon à Gènes, ainsi que du bombardement qui s'ensuivit, se trouve dans un *Dialogue italien entre Gènes et Alger*, composé par le même auteur. Dreux Du Radier a inséré dans le journal de Verdun (décembre 1754), un Mémoire sur la vie de Pidou de Saint-Olon. É—s.

PIDOU DE SAINT-OLON (Louis-Marie), frère du précédent, naquit à Paris, le 8 septembre 1637. Il prit l'habit des clercs réguliers Théatins, à Rome, et y fit profession, le 8 décembre 1659. Envoyé en Pologne, comme missionnaire apostolique, il partit de cette ville, le 30 septembre 1663, avec le P. Galano, et arriva le 1er. mai suivant à Léopol, où la mort de son collègue, en 1666, le laissa seul chargé de toutes les affaires de sa mission: il y termina, la même année, la réunion de l'église Arménienne à la Romaine, qu'ils avaient commencée ensemble. L'étude particulière qu'il avait faite de l'arménien littéral, lui fut fort utile en cette occasion; et il dut à la connaissance aprofondie de cette langue d'avoir été le premier Théatin français, employé dans les missions étrangères, en Russie, à Constantinople, en Arménie, etc., et principalement en Perse, où il remplit toutefois les fonctions apostoliques avec plus d'édification que de succès. Le pape Innocent XI l'ayant nommé en juillet 1687, à l'évêché de Babylone, il fut sacré solennellement à Ispahan, le 9 mai 1694. Pourvu aussi, depuis quelques années, du consulat de France en Perse, il choisit Hamadan pour sa résidence habituelle, afin d'être plus à portée d

diriger les affaires spirituelles de son diocèse, sans négliger les fonctions politiques que lui étaient confiées. En 1709, on lui donna pour coadjuteur, l'évêque d'Agathopolis, Gatien de Galliczon, qui mourut, en 1712, à Ispahan. Pidou revint alors malgré lui, dans cette ville, où son grand âge ne lui permettant plus de servir la religion et l'état, il écrivit au ministère de France, pour le presser d'envoyer en Perse un nouveau consul. En effet, devenu paralytique en 1715, ce digne prélat mourut à Ispahan, dans le couvent des Carmes déchaussés, le 20 novembre 1717, âgé de plus de quatre-vingts ans. De son temps eurent lieu l'ambassade de Fabre et de Michel en Perse (*V.* Marie Petit, XXXIII), et celle de Mehemet-Riza-Beyg, en France (*V.* Mehemet-Riza-Beyg, XXVIII, 130). Pidou eut moins de part à la seconde, que l'abbé Richard, qui, depuis la mort de l'évêque d'Agathopolis, avait pris en Perse la direction des affaires de France. On voit, aux archives du ministère des affaires étrangères, plusieurs lettres de Pidou de Saint-Olon. Elles contiennent quelques détails pour l'histoire de l'Orient; mais elles prouvent que les efforts de ce missionnaire n'avaient pas obtenu chez les Arméniens des résultats aussi heureux en Perse qu'en Pologne. Sa *Version de la Liturgie arménienne* a été publiée en 1726, à Paris, dans le tome III de l'*Explication littérale*, etc. *des cérémonies de la messe*, par le P. Lebrun. Le P. Pidou avait aussi composé une *Courte relation de l'état, des commencements et des progrès de la mission apostolique aux Arméniens de Pologne, de Valachie et provinces circonvoisines, et de l'érection du collége pontifical de Léopol, pour la nation Arménienne*, sous la direction des clercs réguliers Théatins, avril 1669. Cet ouvrage est resté manuscrit dans la bibliothèque de Saint-Silvestre de Monte-Cavallo, à Rome. Pidou eut Gardanes pour successeur, comme consul en Perse, et fut remplacé sur le siége épiscopal de Babylone, par l'abbé Varlet, qui ne fit que se montrer en Perse. Gatien Galliczon, coadjuteur du P. Pidou, mourut le 22 sept. 1712 : le P. Timothée de la Flèche (Peschard), capucin, nommé, en 1715, coadjuteur de Babylone, resta comme lui en Europe; et cette église demeura ainsi délaissée jusqu'à l'arrivée du P. Émanuel de Saint-Albert, carme-déchaussé, nommé évêque en 1743 (*V.* Ballyet). A—t.

PIDOUX (Jean), d'une famille ancienne et distinguée, de Poitiers, originaire de Chatelleraut, naquit à Paris, au milieu du seizième siècle, d'un père qui était médecin de Henri II. Jean eut le même emploi auprès de Henri III, qu'il accompagna en Pologne; de Henri IV, qui l'employa en diverses négociations; et de Louis de Gonzague, duc de Nevers : il mourut en 1610, doyen de la faculté de Poitiers. Il a rendu son nom illustre dans la médecine, par la découverte des eaux de Pougues, en Nivernois, et par l'administration de la douche, inconnue en France avant lui. Cette découverte et son procédé sont développés dans un petit traité qu'il publia, en 1597, à Poitiers, *De la vertu et des usages des Fontaines de Pougues*, in-4°., accompagné des observations d'Antoine du Fouilloux. Il est encore auteur d'un petit traité latin *sur la Peste*, 1605, in-8°., où il déclame contre la chimie, qui pas-

s pour un art diabolique. — François Pidoux, médecin ui, mort en 1662, à soixante-ans, se mêla dans l'affaire ieuses de Loudun, par un intitulé : *In Actiones Julio-um virginum exercitatio*, , 1635, où il attribue à la on du diable les scènes qu'elles nt. Gabriel Duval, avocat de , l'ayant accablé d'injures à , dans une brochure manus-ui courut sous le nom d'*U-*il répondit par un écrit non irulent, sous le titre *Germa-nsio*, Poitiers, 1636, où il ci-assages d'Aristote, et de son ntateur Averroës, d'Hippo-d'Athénée, pour défendre les ions latines de son premier e. Pidoux a encore composé t traité *sur la fièvre pourprée*. : et le fils se mêlaient aussi de es vers. T—D.

Ier. (Saint), élu pape, le 9 ;a, successeur de saint Hy-ait natif d'Aquilée. Sa haute e fit nommer Pie; et ses ver-firent respecter sous l'empire ·u et d'Antonin, dont la dou-ssa le chef de l'Église chré-jouir d'un pontificat long et ranquille, malgré les combats outint et qui lui ont mérité le ie martyr. L'histoire ne nous sans aucun acte remarquable tions de saint Pie. On croit é des lumières de saint Justin, *Philosophe*, il travailla avec · a combattre les hérésies de an et de Marcion : le pre-etait un platonicien exalté, en mêlant la doctrine des et les mystères des nombres · théogonie d'Hésiode et l'é-e de saint Jean, le seul qu'il ait, bâtissait un système de religion approchant de celui de Basilide et des Gnostiques. Marcion adoptait deux principes, l'un bon et l'autre mauvais; niait la résurrection des morts, condamnait le mariage, et ne baptisait que ceux qui faisaient profession de continence. Il y a, dans toutes ces idées, des affinités avec la croyance des Indiens et des Persans. Dans ces premiers temps, chaque novateur téméraire voulait faire adopter une religion à sa guise; ce qui ne prouvait autre chose que le mépris général pour celle des païens, et le besoin que le monde avait d'en recevoir une du Ciel même, et qui ne fût pas l'ouvrage des hommes. Saint Pie mourut en odeur de sainteté, après avoir gouverné l'Église pendant huit ans environ, suivant Lenglet du Fresnoy. Alletz lui donne quinze ans de pontificat; le P. Pagi, dix. Fleury reste dans l'incertitude. Fontanini, dans son Histoire d'Aquilée, discute avec grand détail l'histoire de Pie Ier., et soutient l'authenticité de quelques-unes des lettres qui lui sont attribuées. Il fait aussi connaître saint Hermès, frère de ce pape. Saint Pie eut pour successeur saint Anicet. D—s.

PIE II (Æneas-Sylvius Piccolomini, pape, sous le nom de), successeur de Calixte III, était né en 1405, à Corsignano (1), petite ville du Siennois en Toscane, d'une famille très-noble, illustrée depuis le huitième siècle. Son éducation fut distinguée, et ses progrès dans les lettres furent rapides. Il avait vingt-six ans, lorsque le cardinal Dominique Capranica le prit pour secrétaire au concile de Bâle, dont il soutint les doctrines par ses écrits.

(1) Il éleva dans la suite cette ville au rang d'évêché, en 1462, et la nomma *Pienza*, pour qu'elle rappelât son nom.

Felix V lui donna le même emploi auprès de sa personne; et l'empereur Frédéric, l'ayant appelé auprès de lui, en 1442, au même titre, l'honora de la couronne poétique, l'envoya comme ambassadeur, à Rome, à Naples, à Milan, en Bohème, et dans d'autres cours. Le pape Eugène IV faisait un grand cas de ses talents, et s'en servit, quoiqu'il lui eût été contraire dans le concile de Bâle. Nicolas V lui conféra l'évêché de Trieste, et ensuite celui de Sienne : il l'employa en qualité de nonce en Autriche, en Bohème, en Moravie, en Silésie. Enée réussit partout, et principalement dans les diètes de Ratisbonne et de Francfort, qu'il fit assembler pour déterminer une croisade contre les Turcs. Calixte III lui donna le chapeau de cardinal. Enfin, le 14 août 1458, il fut élu pape dans un conclave très-paisible; et l'allégresse publique ratifia son élection. Il ne tarda pas à sentir tout le poids de sa nouvelle dignité. Le schisme d'Occident venait à peine de finir. Les conciles de Constance et de Bâle avaient consacré, sur beaucoup de points importants, des maximes contraires à l'autorité des papes (*V.* Eugène IV). Il est vrai que la cour de Rome rejetait l'œcuménicité de la plupart des sessions où ces décisions avaient été prises. Mais quelques puissances séculières, et la France entre autres, en reconnaissaient l'autorité, et s'y conformaient en exécutant la pragmatique-sanction. Charles VII, qui avait des obligations au concile de Bâle, pour n'avoir jamais méconnu sa légitimité, résista aux instances du Saint-Siége. Pie II s'adressa à Louis XI, qui, suivant sa politique ordinaire, fit des promesses, même des traités, chercha ensuite à les é mais finit par les exécuter. L ment n'était pas encore venu miner ces disputes par un ar ment convenable; et le concor fut arrêté que dans le siècle su Pie II se vit donc obligé de ner ses vues vers un projet ment temporel, que ses pré seurs avaient tenté infruct ment, c'est-à-dire, vers la cr contre les Turcs, qui étaien maîtres de l'empire d'Orien Nicolas V et Calixte III). un appel à toutes les puissan l'Europe. La plupart et les plu siderables y répondirent ave deur. Pie II ne se découragea indiqua une assemblée à Ma en 1463, et arrêta, pour l'ann vante, le départ d'une expé à la tête de laquelle il vou mettre. Il partit en effet pou cone, où la fièvre l'atteignit y succomba le 14 août 14 l'âge de cinquante-neuf an après six années de pontificat. de quitter Rome, Pie II av tracté, par une bulle expresse ce qu'il avait écrit en fave actes du concile de Bâle. Il s' sur sa jeunesse et sur son i rience; il s'accuse d'avoir per l'Eglise de Dieu; il veut imiter son repentir, saint Paul et Augustin. Il termine en dis « Croyez-moi plutôt, main » que je suis un vieillard, que » je vous parlais en jeune-ho » faites plus de cas d'un sou » pontife que d'un particulier » cusez Ænéas Sylvius, et re » Pie II. » En effet, trente a de distance, et l'élévation an haut rang, pouvaient bien changé les dispositions de so prit. On en trouve plus d'un e

dans plusieurs hommes d'état
res, qui ont d'abord professé
ystème d'indépendance, tou-
séduisant pour des imagina-
vives et ardentes, et qui a fait
ensuite à des idées plus favo-
s à l'autorité. On excuse ces
tions dans un ministre, dans un
e séculier : on est plus sévère
vis d'un pape; et il serait dif-
d'en donner une raison pé-
toire, dans un cas comme celui-
à il ne s'agit pas de la pureté de
, mais de la discipline, qui est
me du gouvernement ecclésias-
Cette forme a varié : l'élection
rêques appartenait aux peuples
la primitive Eglise; elle est
rd'hui presque partout déférée
monarques. Cette question a été
nt débattue; elle le sera long-
encore. Il est plus sage, à
avis, de respecter des déci-
que trois siècles d'expérience
tranquillité ont consacrées. A
rt de Pie II, on trouva dans
offres près de cinquante mille
n or, destinés à l'expédition
e les Turcs. Sa sœur, Léoda-
avait épousé Nanne Todeschi-
nt elle eut plusieurs enfants,
els il permit de prendre le
le Piccolomini. Pie II était l'un
ommes les plus érudits de son
; et c'était celui où les sciences,
ts et les lettres, chassés de la
par la barbarie des Turcs, ve-
se réfugier en Italie. Le car-
de Pavie fit son Éloge, et cé-
son zèle pour la religion, la
de ses mœurs et sa profonde
ion. Ce pape a laissé beaucoup
ts, entre autres des Mémoires
concile de Bâle, une Histoire
phémiens, et un Poème sur la
n de Notre-Seigneur. Ses œu-
nt été recueillies en un vol.
in-fol., en 1571 : mais on assure que cette édition, imprimée à Bâle, a été falsifiée par les docteurs luthériens (2). Ses ouvrages historiques et géographiques ont été donnés à part, Helmstadt, 1699; Leipzig, 1707, 3 vol. in-4°., par les soins de Casp. Cörber et J. A. Schmidt. Ses harangues, dont plusieurs étaient encore inédites, ont été publiées par J. D. Mansi, Lucques, 1755-59, 4 vol. in-4°. Ses *Lettres*, qui renferment des particularités curieuses, ont été souvent réimprimées, in-fol., Milan, 1473; Cologne, 1458 (1478) : l'édition de Nuremberg, 1481, est plus complète que celle de Louvain, 1483. Son roman d'*Euryale et Lucrèce*, ouvrage de sa jeunesse et fruit d'un talent dont il déplora l'abus dans un âge plus avancé, a été plusieurs fois traduit en français. Les diverses éditions de ses ouvrages, publiées séparément dans le quinzième siècle, sont des raretés typographiques, très-recherchées des bibliomanes, et sur lesquelles on peut consulter le *Manuel du libraire*. Les *Mémoires de sa vie*, publiés par J. Gobellin, Rome, Basa, 1584, in-4°., et avec une continuation par Jacques Piccolomini, cardinal de Pavie, Francfort, 1614, in-fol., sont généralement regardés comme son propre ouvrage. Pie II eut pour successeur Paul II. D—s.

PIE III (Antoine Todeschini, pape, sous le nom de), succéda au détestable Alexandre VI. Il prit le nom de Piccolomini, par suite des arrangements de famille rapportés dans l'article précédent (*Voy.* Moréri). Il fut élu, le 22 septembre

(2) Voy. le *Journal des savants*, 1690, p. 258, et les *Tables* de l'abbé Declaustre, VIII, 42.

1503, par l'effet des intrigues du cardinal de la Rovère, qui ne cherchait en ce moment qu'à écarter le cardinal d'Amboise, et à se ménager pour lui-même une transition à laquelle il ne croyait pas que les esprits fussent encore suffisamment disposés (*V.* Jules II). Pie III était rempli de vertus, mais trop âgé et trop infirme pour accomplir de grandes choses pendant son pontificat, qui ne dura que vingt-cinq jours. Il eut le temps néanmoins de se déclarer contre les Français, auxquels il donna ordre de sortir de Rome et des états ecclésiastiques, à cause de la protection que Louis XII accordait au duc de Valentinois, fils du pape précédent (*V.* Alexandre VI et César Borgia). Rome fut, à cette occasion, le théâtre de scènes sanglantes, dont Pie III ne vit pas la fin. Le sixième jour de son élection, il tomba malade, souffrit des incisions douloureuses aux jambes, et mourut, le 18 octobre, universellement regretté. Il eut pour successeur Jules II. D—s.

PIE IV (Jean-Ange Medici ou Medichino, pape, connu sous le nom de), succéda à Paul IV. Il était originaire de Milan; mais son frère s'étant illustré dans la carrière militaire (*V.* Marignan, XXVII, 134), et son nom ayant quelque ressemblance avec celui de Médicis, le grand-duc de Toscane le reconnut comme parent éloigné; et Pie IV lui demeura toujours attaché. Il nomma cardinal un de ses fils, voulut même faire donner le titre de roi au père; mais il ne put y réussir. Il était oncle du cardinal Charles Borromée, qui mérita depuis d'être canonisé. Sa bonté, son humanité, sa modestie, lui avaient attiré l'estime générale. Il fut élu le 25 décembre 1559. Un des premiers actes de son autorité fut le procès des Caraffa, neveux de son prédécesseur (*Voy.* les articles Caraffa, VII, 105 et suiv.). On a prétendu, sans aucune preuve, que Pie IV avait des obligations aux Caraffa dans son élévation au pontificat, et qu'il se rendit coupable d'ingratitude en les livrant à la justice. Cette accusation est hors de toute vraisemblance. Les Caraffa, proscrits, chargés de la haine publique, ne pouvaient rendre aucun service dans le conclave, où ils présentèrent même des lettres d'abolition. Pie IV fut porté à les poursuivre par l'indignation générale, et par l'animosité particulière de l'Espagne: d'ailleurs la sévérité de la sentence n'eut pas son approbation toute entière (*V. l'Art de vérifier les dates*). La réhabilitation subséquente des condamnés ne prouve que l'instabilité et l'incertitude des jugements humains, surtout dans les affaires politiques. Pie V eut à s'occuper d'un objet plus important: ce fut la reprise du concile de Trente, qu'il eut l'avantage de terminer avec un zèle et une application qu'on ne saurait méconnaître. Sa vaste correspondance avec le cardinal de Lorraine est une preuve de la bonté de ses intentions, du moins en ce qui ne blesse point des opinions soutenues par ses prédécesseurs, mais contraires aux libertés gallicanes. On sait que ces dissidences ont empêché ce concile d'être admis parmi nous. Il est inutile de s'arrêter sur ces altercations étrangères à la pureté du dogme, et qui ne doivent point altérer le principe de l'unité. Il faut en revenir sans cesse à tout ce que l'immortel Bossuet dit à cet égard, respecter les limites qu'il a posées, et ne pas oublier combien il serait dangereux

anchir. Pie IV eut des qualisaires en politique et utiles gion. Il refusa d'excommurine Elisabeth d'Angleterre, t par ce moyen des mesures ;vères contre les catholiques. robateurs du concile ont tâcréditer des préventions inntre le pape qui eut la gloire re la dernière main. Ils ont at- Pie IV des motifs d'ambition ine gloire, dans les dépenses pour embellir Rome, pour rés églises, pour achever son pour établir au Vatican une erie destinée à reproduire les res éditions des saints Pères. part de ces ouvrages tenaient ins de son administration elle; et c'est ce que des esprits s s'obstinent à méconnaître injustice de leurs critiques. ussi de son pontificat que date ution des séminaires. Une des res actions de la vie de Pie IV, donner une bulle pour le rément de l'ordre de Saintde Jerusalem, que les chréaient fondé dans la Palestine. s ce moment, sa santé ne fit affaiblir. Il appela près de lui merable neveu Borromée, qui, par saint Philippe Néri, l'exa la mort, lui administra les ments, et lui ferma les yeux, décembre 1565. Pie IV avait le Saint-Siége pendant six ans quelques jours. D—s.

V Michel Ghislieri, pape, nom de , successeur de Pie ait ne, le 17 janvier 1504, à . près d'Alexandrie, d'une fapauvre, qui le destinait à apre un métier. Les commence- de son éducation furent très- ; mais le jeune clève eut s hautes pensées; et, dès l'âge de quinze ans, il se jeta dans un couvent de dominicains, où, après avoir achevé ses études monastiques, il enseigna la théologie et la philosophie. Il fut ensuite prieur dans plusieurs couvents: ses exemples et ses discours y firent revivre l'esprit de saint Dominique dans toute son austérité et dans toute sa ferveur. Il contracta, dans ce genre d'éducation et d'enseignement, une sévérité et peut-être une rudesse de caractère qu'il poussa quelquefois à l'excès. Son zèle contre les hérétiques le fit nommer inquisiteur de la foi dans le Milanez et dans la Lombardie. Paul III lui conféra la pourpre, en 1557, et enfin la charge d'inquisiteur-général de toute la chrétienté. Il était connu alors sous le nom de cardinal *Alexandrin*. On lui donna l'évêché de Sutri, et, en 1560, celui de Mondovi: ses importantes fonctions ne l'empêchèrent pas de visiter ce diocèse, où il rétablit la pureté de la foi et de la discipline, fort altérée pendant les guerres dont le Piémont avait été le théâtre. Devenu pape, le 7 janvier 1566, il porta sur le trône pontifical sa rigide inflexibilité. A la vérité, il bannit le luxe, convertit en aumônes les largesses que le souverain pontife répandait à son exaltation; corrigea les mœurs, obligea les évêques à la résidence, les cardinaux à donner des exemples de modestie et de piété dans leurs maisons; diminua le scandale des femmes publiques, en les reléguant dans des quartiers éloignés; défendit dans les spectacles les combats de bêtes, la débauche dans les cabarets; supprima l'achat pécuniaire des indulgences; enfin il mit partout en vigueur la discipline et les principes du concile de Trente, travailla de toutes

ses forces à rétablir la foi en Allemagne, où les protestants se trouvaient en plus grand nombre, à la maintenir en Pologne et en Prusse, et à la faire triompher en France, en aidant de ses avis, et même de son argent, les Catholiques contre les Calvinistes. Mais, d'un autre côté, les historiens s'accordent à dire qu'il poussait à outrance la punition des hérétiques. Le supplice du feu était l'arme terrible de sa justice. Aonius Palearius, écrivain célèbre, en fut un triste exemple, pour avoir dit, dans ses ouvrages, que l'inquisition était un poignard aiguisé contre les savants (*V.* Paléarius, XXXII, 400). Il ne fut pas la seule victime de ces rigueurs. Les annales du temps en citent d'autres, dont la fin déplorable condamne également les excès d'une justice trop sévère (*V.* le continuateur de l'*Hist. eccl.* de Fleury). Un tel pape ne devait pas fléchir sur les maximes qui établissaient, long-temps avant lui, la domination du Saint-Siége sur toutes les puissances séculières, d'autant moins qu'il avait la persuasion intime de n'employer lui-même cette puissance surhumaine que pour le bien de l'Église et la gloire de la religion. On ne doit donc pas être étonné de le voir publier la bulle *In cœnâ Domini*, qui renferme toute la doctrine ultramontaine, et qui se lisait tous les ans à Rome, le jeudi-saint. On sait que Clément XIV abolit enfin cet usage, qui était devenu un sujet de plainte de la part des autres états catholiques. Les successeurs de Ganganelli ne l'ont point rétabli; et l'on ne pourrait pas, sans injustice, oublier de faire remarquer, à cette occasion, le sacrifice que la cour de Rome a fait à l'amour de la paix, et au desir d'une réunion qui un jour les vœux de tous tiens fidèles. Pie V fit réh mémoire des Caraffa. Il les écrits de Baïus (*V.* ce par une bulle confirmée de gré les apologies présenté écrivain, lequel finit cepe se soumettre; et le jugemen Siége reçut son exécution. ment mémorable signala le de Pie V: ce fut la victoire te, regardée pieusement miracle obtenu par ses je prières. Il avait beaucoup aux frais de l'armement; premier à en annoncer l d'une manière, pour ainsi phétique, avant que perso en recevoir la nouvelle. tua, pour remercier le fête, en commémorati triomphe contre les infid Juan d'Autriche, XXII Occhiali). Les liaisons pe avec saint Charles Bo rent intimes, et durèrent vie. Pie V supprima l'ord *miliés*, dont quelques-u attenté à la vie du saint a Si les relations de ce pont France furent plutôt fond vues religieuses que sur l d'une saine politique, il s plus recommandable par de piété. Il réforma l'or teaux; établit, à Pavie, pour élever la jeunesse d ligion et dans les lettres l'institut de la Doctrine et approuva celui des fr Charité. Il procurait au des secours abondants, les pieds, embrassait les recherchait les savants, vait aux dignités. Toute un enchaînement d'actes

d'humilité, ... rps, usé par ... aba enfin aux ... tique dont il était habituelle- ... urmenté. Il mourut, le 1er. ... 572, à l'âge de soixante-huit ... près un pontificat de six ans ... s mois. Le peuple, débar- ... d'un censeur incommode et ... , se réjouit de sa mort. On ... dans ses coffres des som- ... considérables, destinées à con- ... r la guerre contre le Croissant; ... pour enrichir sa famille. Le ... Clément X fit solennellement ... atification, cent ans après; et ... ent XI le mit au nombre des ... , en 1713. Sa fête a été fixée ... mai. L'Eglise a consacré la ... oire de deux papes célèbres, ... le zèle a trouvé dans les écri- ... du XVIIIe. siècle de vifs contra- ... Pie V eut quelque chose de ... ... et de l'âpreté d'Hil- ... ; mais il eut moins de hau- ... plus de désintéressement. ... voulurent assurer l'em- ... la religion par l'énergie de ... ce, et préférèrent l'œu- ... aux vains hommages du ... couvrirent leur exagération ... ndes qualités et par de hau- ... , qui ne peuvent obtenir ... le ciel leur couronne im- ... Les *Lettres* de Pie V ont ... nées à Anvers, 1640, in- ... auteurs contemporains ... sa vie (Jérôme Catena, son ... , en italien; et Ant. Gabu- ... périeur des Barnabites, en ... l'une et l'autre sont insérées ... Recueil des Bollandistes. Une ... , par Agatio di Somma, a ... duite en français par D. Fe- ... en 1672. Le P. Touron (*Hom.* ... *de l'ordre de Saint-Domi-* ... , tome IV) en a donné une qua-

trième fort détaillée, et s'est beaucoup servi d'un abrégé que Benoît XIV avait rédigé avant son pontificat. Les détails de sa maladie et de sa mort, par J.-F. Marena, son médecin, ont été publiés, en 1734, par le prélat Gaetan Marini (*Archiatri pontifici*, tome 1er.) Pie V eut pour successeur Grégoire XIII. D—s.

PIE VI (Jean-Ange Braschi, pape sous le nom de), successeur de Clément XIV, était né à Césène, le 27 décembre 1717, d'une famille peu riche, mais noble et ancienne. Ses parents lui firent donner une éducation distinguée, dont les succès brillants lui ouvrirent le chemin des hautes dignités ecclésiastiques. Le cardinal Ruffo le présenta à Benoît XIV, qui le fit son secrétaire. Rezzonico le nomma successivement auditeur, puis trésorier de la chambre apostolique; cette dernière place est l'une des plus importantes du gouvernement romain, parce qu'elle conduit infailliblement à la pourpre. Braschi eut aussi une grande influence dans les affaires politiques d'un autre genre. Clément XIII refusait de prononcer la destruction des Jésuites, si vivement sollicitée par les couronnes de France, d'Espagne et de Portugal. Braschi eût voulut seulement réformer leur institut; il en donna le conseil. On connaît la réponse de leur général: *Sint ut sunt, aut non sint*. Rezzonico mourut sans avoir rien décidé, et perdit Avignon. Ganganelli se chargea de leur destruction; ce qui lui rendit les bonnes grâces de la France et les provinces du Comtat. Braschi recueillit dans son logement quelques-uns des malheureux proscrits (1): il

(1) Pie VI, loin de persécuter les Jésuites, aurait voulu leur continuer une bienveillance que lui interdisait sa position politique; et en fut avec regret qu'il n'osa pas faire sortir leur général, Bianci, du

n'en obtint pas moins le chapeau de cardinal, que l'estime publique demandait hautement pour lui (2). Cet état de choses était nécessaire à connaître pour faire sentir toutes les difficultés qui s'élevaient dans le choix du successeur de Clément XIV. Les couronnes, et surtout celles de la maison de Bourbon, voulaient un sujet qui consommât l'ouvrage de Ganganelli, et qui, en conséquence, ne fût pas du parti de ce qu'on appelait à Rome les *Zelanti*, c'est-à-dire de ceux qui demeuraient attachés aux Jésuites. La première condition qu'on exigerait du nouveau pape, était de ne jamais les rétablir. Les Romains, médiocrement attachés à la mémoire de Ganganelli (*Voyez.* CLÉMENT XIV), cherchaient à écarter celui qui aurait professé un attachement trop servile aux couronnes ennemies de la fameuse société. En cela ils étaient appuyés par la conduite des princes non catholiques, la Russie, et la Prusse surtout, qui avaient donné asile aux fugitifs, et que la cour de Rome avait intérêt de ménager. Braschi n'avait point, aux yeux de ceux-ci, le tort d'avoir persécuté les Jésuites; et d'un autre côté, les actes d'humanité qu'il avait exercés envers quelques-uns d'entre eux, n'étaient pas de nature à provoquer les défiances des princes opposés à cette société. Ils eussent pu, par ces motifs, le croire un des Zelanti dont on a parlé. La France par ment semblait assez bien di faveur de Braschi, avec q dinal de Bernis, avait dep temps des relations de co d'amitié. Il avait dit souve bassadeur français : « C'est » seulement qu'on sait bie » c'est qu'un pape; partou » c'est trop ou trop peu; » dinal de Bernis écrivait sa cour : « Braschi a le c » français. » L'ambassad pagne, Monino, depuis *Florida Blanca*, fut plus gagner: cependant Bernis bout; et Braschi fut élu le 1775. Cette nomination joie universelle, que le nou justifia par tous les actes duite publique et privée. I des largesses parmi le peupl près de lui une femme vie firme, qui avait eu soin d fance; combla de témoign fection tous ses concurr devinrent ses amis; répri vèrement le gouverneur pour n'avoir pas su arr ques désordres, occasionn sbires; priva de sa pensio de l'annone, qui avait n vigilance dans l'approvisi de la capitale; se forma composé de tous les gens l tingués par leurs talents; qu'il surveillerait lui-mê les parties de l'administra promesse n'était point un role dans la bouche de Pi passé pouvait répondre d d'un tel engagement. On av chi déployer, dans tous l qui lui avaient été confiés, dans la place de trésorier, et une intégrité dont le so cher à tous ses compatrio

château Saint-Ange, où Clément XIV l'avait fait enfermer.

(2) On a prétendu, sur le témoignage de personnes dignes de foi, que Braschi dut le chapeau aux manœuvres de quelques ambitieux que gênait son inflexible sévérité dans la place de trésorier, incompatible avec la dignité de cardinal (Voy. les *Martyrs de la foi*, tome IV, p. 258 et 259). Ganganelli avait ainsi été la dupe d'une intrigue de cour; et dès-lors Braschi avait vécu dans une espèce de disgrâce jusqu'à la mort de Clément XIV, dont il était alors bien éloigné de s'attendre à devenir un jour le successeur.

s fripons, et juste pour les bien, il avait su faire ren- s le trésor pour plus de qua- ille écus romains de pensions, at était scandaleusement sur- Redouté des méchants, estimé s citoyens, il était le seul des u gouvernement que le peuple rgné dans ses murmures oc- és par une disette cruelle; rmeté, la pénétration de Pie ient devenues célèbres par une de proverbe répété jusque s dernières classes de la so- 3). Des objets moins graves arence, mais non moins im- ts dans une haute administra- avaient occupé les soins de i. C'était lui qui avait déter- lément XIV à l'établissement eau *Musæum*, où les chefs- e de tous les arts, les antiqui- plus précieuses, devaient atti- voyageurs de toutes les na- vilisées. Tous les projets que méditait depuis long-temps, un caractère de noblesse, sité, où son ame se peignait re. Nous ne ferons qu'indi- plus importants : les tra- tes dans le port d'Ancone, états du pape où le com- être protégé; le fanal qui cest travaux, lesquels mé- ie VI une statue pareille à ment XII (4), et un arc de côté de celui de Trajan; magnifique ajoutée à la basilique de saint Pierre; les réparations faites à l'entrée du palais Quirinal, où il fit relever le fameux obélisque; les embellissements de l'abbaye de *Subiaco*, qu'il avait possédée autrefois. Mais tout cela disparaît et s'efface auprès de la vaste entreprise du dessèchement des marais Pontins. Dès les premiers temps de la république romaine, et depuis sous les empereurs; enfin, plus récemment encore, sous les pontificats de Boniface VIII, de Martin V, de Léon X, et de Sixte V, on avait fait de vaines tentatives pour assainir cette malheureuse contrée, où une population tout entière naît, languit et s'éteint bientôt au milieu des vapeurs pestilentielles (5), et que le voyageur même ne traverse impunément qu'avec des précautions indispensables : Pie VI voulut, à l'exemple de ses prédécesseurs, essayer d'achever ce double monument de gloire et de bienfaisance. Il visita lui-même cette terre de désolation; il y venait tous les ans encourager et diriger les travaux. On lui a reproché bien injustement d'avoir dissipé les trésors de l'état dans un projet chimérique. Une souscription volontaire procura des fonds considérables, qui soulagèrent le fisc. Douze mille arpents de terre, rendus à la culture des grains et à la nourriture des troupeaux, furent vendus au duc Braschi, neveu du Pape, par la chambre apostolique. La voie Appienne, ce chef-d'œuvre de l'industrie des Romains, fut dégagée des encombrements inutiles qui la surchargeaient et ne faisaient qu'augmenter la stagnation des eaux. C'est aujour-

[illegible] *e un buon naso*

[illegible] pas la seule dont Pie VI [illegible] les Romains lui en décer- [illegible] au Capitole, lorsque la [illegible] une tempête dev[illegible] [illegible] Pie VI refusa la [illegible] la rempla[illegible] [illegible] attribuait aux prières du [illegible] [illegible]

(5) En 1773, un voyageur, qui traversait ces malheureuses contrées, demandait à un de ces habitants qu'on peut appeler des spectres mouvants, *Comment [illegible] pour vivre* — *Nous ne vivons pas*, [illegible]

d'hui un chemin droit et uni, qui conduit rapidement à Terracine, et qui dispense de faire un détour long et incommode pour regagner la route de Naples. On creusa, en outre, un large canal, qui facilita davantage l'écoulement des eaux vers le lac Fogliano, et qui devait par la suite augmenter les mouvements du commerce. Une ville tout entière, dont les plans étaient déjà adoptés, aurait embelli et couronné ces superbes ouvrages: mais les troubles qui survinrent, et la révolution française, surtout, y apportèrent un obstacle invincible. Avant de parcourir ces tristes périodes, disons un mot de ces institutions charitables, qu'il ne négligeait point au milieu des soins de l'administration temporelle; de ces conservatoires qu'il erigea pour de jeunes filles indigentes; de l'hospice fondé à Rome même en faveur des respectables *Frères des écoles chrétiennes*, qu'il chargea de l'éducation des enfants du peuple, et de de la touchante reconnaissance qu'ils lui témoignèrent, en mettant, sur la façade de leur maison, ces mots dictés par le cœur, avoués par la religion: *Pie VI, père des pauvres*. A côté de ces actes modestes de bienfaisance, l'histoire ne doit pas omettre la magnificence que Pie VI déployait dans les cérémonies pontificales. Ganganelli les avait trop négligées; et, malgré les grandes vertus dont ce pape a laissé de respectables souvenirs, le peuple romain avait fait entendre des murmures. Ce fut une leçon pour son successeur. Au reste, nul ne pouvait mieux que Pie VI, rendre l'éclat et la dignité convenables aux devoirs du chef suprême de la religion. Il était encore, dans un âge avancé, un des plus beaux hommes de son temps. Une physionomie n spirituelle, une taille haute veloppée dans les plus bell portions, donnaient à tou manières, à tous ses mouve une grâce, une majesté, qu taient au plus haut degré l'a et le respect (6). Un écriv glais, John Moore, et un lut qui l'avaient vu officiant pon ment, l'un à Rome, et l'autre à en parlent dans leurs Mémoi un enthousiasme d'autant mo pect, qu'ils semblent se le cher comme une espèce d'id Ce qu'il faut observer dans cits, où l'on ne serait pas que deux écrivains protestan sent mêlé quelques réflexions critiques, c'est qu'au milieu d vissements, pour lesquels il vent à peine des expressions pondent à leurs pensées, ils lent jamais qu'avec un profo pect « de la piété du souvera » tife; de ces larmes de comp » qui baignaient ses yeux élev » le ciel, de cette dévotion f » qui se peignait dans toute » titude, et dont il était imp » disent-ils, qu'on ne fût p » fondément ému. » Ce sentim domine, les entraîne presq gré eux; et c'est un hommag se plaisent à rendre au cu posant et sublime de l'Église ne. Il était reservé à un é catholique et français (7) d' de flétrir la mémoire de Pie lui attribuant des mouvemen tentation et d'orgueil, au m ses devoirs les plus saints.

(6) Le peuple s'écriait souvent: *Quan quanto è bello! Tanto è bello quanto è*

(7) L'auteur des *Mémoires philosophiq terriques*. Nous aurons occasion plus d'u revenir sur ce libelle.

le la fin de sa vie, et l'on ju- i cette faibles e puérile occu- dui qui supporta, avec tant de nce et de résignation, avec une ité si profonde, les opprobres, rages de ses persécuteurs, et en- ates les douleurs d'un long mar- des traverses d'un autre genr ccèrent les vertus de Pie VI ; on intérieur ; et ses détracteurs nt rendu un compte peu fidèle, rent calomnieux, il est néces- de les examiner sans aucune tion. Le pape avait deux ne- fils de la comtesse Onesti, sa Il leur fit prendre son nom, emple de plusieurs papes, et l'aîné, le duc Braschi, à la e la comtesse Falconieri, l'une rsonnes les plus riches de la Le jeune époux se trouva à la une grande fortune, mais non gale à celle de beaucoup d'au- milles, qui n'avaient pas eu e origine. La richesse de Bras- isparut bien vite, aux pre- moments des infortunes de I. Quant à son jeune frère, ald, qui était un sujet distin- modeste, et chéri de tous ceux connaissaient, le pape le fit par tous les degrés qui mè- au cardinalat, et ne lui donna peau qu'après toutes ces épreu- ont son neveu se tira avec hon- Voilà à quoi se réduisit le né- me de Pie VI. Ils jouissaient l'autre d'un grand crédit sous tificat de leur oncle. Un vieil siastique, nommé Amanzio Le- cité pour ses bizarreries, et fils Milanais qui s'était prodigieuse- enrichi dans les douanes, fit tamment une donation de tous ens aux deux jeunes Braschi, pour se donner une grande fa- auprès du pape, soit pour légiti- mer, en quelque sorte, une fortune trop rapidement acquise pour être bien pure. Cette donation, au moins indiscrète, privait de sa succession une nièce fort jeune, Marianne Le- pri, dont les donataires ignoraient peut-être l'existence et les droits. Amanzio mourut quelque temps a- près ; et la famille produisit un tes- tament qui révoquait la donation, mais qu'on arguait de faux. L'af- faire ayant été portée au tribunal de l'auditeur de la chambre, la dona- tion avait été d'abord confirmée : sur l'appel au tribunal de la rote, la sentence, après des débats extrê- mement longs, fut ensuite infirmée. Les donataires s'étant pourvus en révision, par une forme particu- lière à ce tribunal, en vertu de laquelle un plus grand nombre de juges est appelé à prononcer en der- nier ressort, la donation fut de nou- veau réhabilitée dans tous ses ef- fets. Le pape s'interposa néanmoins comme médiateur. Ses neveux aban- donnèrent la moitié de la succes- sion à la nièce, qui fut mariée avan- tageusement. Ainsi se termina cette affaire, que les détracteurs de Pie VI peignirent des plus odieuses cou- leurs, et dans laquelle, cependant, il est certain que des sacrifices réels, furent faits par ceux-mêmes qui avaient obtenu gain de cause en justice réglée. Un procès d'un autre genre fut déféré au pape, celui de Cagliostro ; ce charlatan, trop fa- meux par ses escroqueries, et par les dupes qui le favorisèrent avec tant de crédulité, vint expier à Rome les peines dues à ses trop criminelles fourberies. Son procès ayant été ré- glé à l'extraordinaire, il fut con- vaincu de complot contre l'État, et condamné à mort. Pie VI commua sa peine en une prison perpétuelle ;

et toute l'Europe applaudit à cette sage indulgence (*V.* Cagliostro). Hâtons-nous de passer à des événements plus dignes d'attention. « Il faut convenir, dit un des détracteurs les plus amers de Pie VI, qu'il a gouverné l'Eglise à une époque où les plus grands talents et les plus grandes vertus n'auraient pu la mettre à l'abri des orages. » (Voy. les *Mém. histor. et philos.*) L'auteur explique ensuite les malheurs de Pie VI, par l'envahissement général des nouvelles doctrines. Mais ce n'est pas seulement parce que les principes de la philosophie moderne s'étaient insinués dans les dernières classes de la société, que le danger était inévitable pour l'autorité religieuse; c'est surtout parce qu'ils étaient remontés jusqu'aux trônes eux-mêmes, et parce qu'ils avaient précipité les souverains, pour ainsi dire à leur insu, dans cette conjuration impie, qui, sous le prétexte de réformes utiles, devait entraîner les fatales conséquences d'une entière destruction. Aussi, tous les plans, tous les moyens d'attaque, semblaient liés par les mêmes pensées, par les mêmes vœux; et l'on peut les réduire à quelques points extrêmement simples, pour ne plus y revenir dans le récit de ces tristes démêlés : sécularisation et suppression des ordres monastiques, dépouillement des biens du clergé, élection des évêques sans l'institution du pape, abolition des nonciatures, revendication de quelques parties de domaines appartenant depuis long-temps au souverain de Rome, soit à titre de donation, soit par des traités d'une autre nature (8). Tels étaient, pour ainsi dire, les mots d'ordre qu'on semblait s'être donnés partout pour attaquer cette puissance ecclésiastique, si formidable autrefois, si modérée maintenant, surtout depuis le pontificat de Benoît XIV, admiré des philosophes eux-mêmes, et après les preuves encore récentes de la docilité et de la déférence de Ganganelli pour la volonté des puissances séculières. A la tête de ces projets hostiles, paraissait l'empereur d'Allemagne (*V.* Joseph II), dirigé par un vieux ministre plein de vanité et d'orgueil (*V.* Kaunitz), et par un évêque ambitieux (*V.* Herberstein). Pie VI, justement alarmé du danger de sa position, crut ne pas devoir s'en tenir aux simples communications diplomatiques : il résolut d'aller à Vienne traiter en personne avec Joseph. Ce voyage éprouva la plus vive opposition dans sa famille et dans le conseil ; le cardinal de Bernis surtout représentait avec force l'humiliation qui résulterait, pour le chef de la religion, d'une démarche inutile : mais Pie VI était résigné à tout, et ses espérances ne furent pas toutes déçues (9). Joseph le reçut

(8) Les princes Italiens, surtout, étaient extrêmement ardents pour ces revendications. Le grand-duc de Toscane réclamait le duché d'Urbin; le roi de Naples menaçait d'occuper Benevent; il n'y avait pas jusqu'à la république de Venise, et même jusqu'au duc de Modène, qui n'essayassent d'ajouter quelques parcelles du duché de Ferrare à leur domaine héréditaire, dont la totalité devait bientôt être envahie par une puissance tout autrement formidable que celle de l'évêque de Rome.

(9) Le voyage de Pie VI à Vienne a été représenté par plusieurs historiens, entre autres par l'auteur des *Mémoires philosophiques*, comme une marche triomphale, peu digne de la modestie du vicaire de Jésus-Christ : c'est un mensonge insigne, démontré par tous les témoins oculaires, et par les propres paroles d'un auteur contemporain, Beccatini, qu'on ne soupçonnera pas d'adulation envers Pie VI. *Battera solo a dire* écrit-il, *ch'egli fù assai lontano del fasto spiegato da Leone X e Clemente VII, quando si portarono à Bologna* (Storia del secolo XVII, lib. XIV, p. 127). L'équipage et la suite du pape étaient de la plus grande simplicité. Ce qu'il y eut de plus remarquable, ce furent les acclamations et les vœux du peuple, qui le reçut avec des transports vraiment extraordinaires sur toute sa route, et jusqu'aux portes de la capitale de l'Autriche.

vec une magnificence affec-
it il comptait bien se faire
en pour affaiblir l'autorité
, en redoublant de respects
personne : on essaya même
le pontife par l'appât des
rs humaines, en lui offrant le
prince de l'Empire pour son
Pie VI refusa modestement,
ce fermeté. Au milieu des
étés qu'il éprouvait dans le
de Vienne, il conserva l'af-
de ses manières, la digni-
mœurs, et la ferveur d'une
mirable, relevée par l'éclat
ompe des cérémonies reli-
, dont il savait si bien s'ac-
Ces innocents moyens, qui
it à l'extérieur, exaltèrent
ier degré l'amour, la véné-
l'enthousiasme des peuples ;
ue, d'autre part, le prince,
invincible obstination, et
ier ministre (10), par ses
s et ridicules délains, cher-
à donner au pape des mor-
ns et des dégoûts, qui ne pou-
troubler la sérénité de son
porter atteinte à l'élévation
aractère. L'empereur vint à
'année suivante ; et déjà l'on
arquer qu'en traitant l'affaire
vêché de Milan, il avait cédé
ques difficultés assez sérieu-
suite de l'estime qu'il avait
pour la personne du pape.
positions favorables s'ac-
par la suite ; et, en 1790,

l'impérieux Joseph, alarmé des mouvements du Brabant, se vit forcé de demander à Pie VI des armes spirituelles, pour ramener ses sujets révoltés contre l'autorité légitime. Ce fut ainsi que l'opinion publique dut changer sur ce voyage, d'abord si vivement combattu. Cependant l'exemple de l'empereur d'Allemagne avait ébranlé l'Italie : en Toscane, le grand-duc Léopold, frère de Joseph, imbu des mêmes doctrines, mais plus prudent, avait pris pour auxiliaire de ses projets l'évêque de Pistoia, Ricci, neveu du dernier général des Jésuites, que Ganganelli avait fait enfermer dans le château Saint-Ange, et que Pie VI y avait laissé mourir, dans la crainte de porter ombrage aux couronnes qui avaient exigé de lui l'entière destruction de cette société. Un synode, tenu à Pistoia, en 1786, avait consacré toutes les maximes anti-romaines ; et Léopold avait entrepris de faire confirmer les décrets du synode dans un concile tenu l'année suivante à Florence, où se trouvèrent dix-huit archevêques ou évêques. Trois d'entre eux seulement donnèrent leur approbation. Léopold sentit dès-lors le danger de son entreprise : le temps mûrit ses réflexions ; et, en 1790, l'exemple de son frère l'instruisit de la nécessité de réparer ses imprudences. En lui succédant au trône impérial, il se hâta de faire sa paix avec le clergé brabançon, qui dirigeait, en grande partie, l'insurrection des villes, et d'abolir toutes les innovations introduites par Joseph. Le nouveau grand-duc en fit autant en Toscane ; il relégua Ricci dans un couvent, après l'avoir forcé à presenter sa démission ; et Pie VI eut la consolation d'obtenir une réconciliation complète avec l'Empire et la

Toscane. A Naples, ce fut une espèce d'intrigant, nommé Tanucci, parvenu au ministère, qui dirigea les attaques contre l'autorité du Saint-Siége. A l'ascendant qu'il avait obtenu dans le conseil, se joignait le crédit de la reine, sœur de Joseph; et tout l'esprit de la cour de Naples ne fut, pendant long-temps, que celui de la maison d'Autriche. La suppression subite et violente de soixante-dix-huit monastères en Sicile, la nomination d'un archevêque de Naples, à laquelle le roi prétendit d'abord avoir un droit exclusif; le refus du chapeau de cardinal fait à ce même archevêque, pour lequel on avait, en quelque sorte, arraché l'institution du pape; le rejet impolitique des indulgences que la cour de Rome était dans l'usage d'accorder au peuple napolitain, furent, dès 1775, les premiers brandons de discorde. On séquestra de riches abbayes appartenant au cardinal secrétaire-d'état: on menaça de s'emparer du duché de Bénévent; enfin, l'on suscita de nouvelles difficultés dans les cérémonies d'un ancien usage féodal. Le roi, oubliant, trop facilement peut-être, que le premier prince de sa maison qui était monté sur le trône de Naples, le devait, en grande partie, aux prédécesseurs de Pie VI par suite de ce droit de suzeraineté attribué alors au Saint-Siége, imagina de disputer sur la présentation de la haquenée, espèce d'hommage-lige, extraordinaire sans doute pour le temps où l'on vivait, mais qui, du moins, devait être traité avec plus de ménagements, parce qu'il était le souvenir d'un bienfait. La cérémonie de cette présentation se fit, en 1777, avec quelques restrictions publiques, et presque outrageantes, auxquelles Pie VI opposa la fermeté, la modération et la dignité ne l'abandonnaient jamais. L'Espagne, où régnait le père Ferdinand, témoigna son mécontentement contre Tanucci, dont la disgrâce commença dès-lors à baisser. Le chevalier Acton, qui lui succéda dans la principale faveur, se montra moins violent. Le marquis Caracioli, vice-roi de Sicile, fut appelé au conseil. Ce seigneur, l'un des hommes de son siècle les plus aimables et les plus spirituels, avait été quelque temps ambassadeur en France, quoique instruit à l'école des philosophes de Paris, il sentit les inconvénients qui pouvaient résulter de cette misérable querelle. Le cardinal de Bernis fut envoyé à Naples pour négocier; et l'on ne pouvait faire un meilleur choix. De grands changements s'annonçaient d'ailleurs dans tous les esprits. Les peuples commençaient à intervenir dans les dissensions des gouvernements. Autant de droits étaient en litige, autant d'intérêts étaient froissés. Le Brabant s'agitait; et les moyens militaires n'avaient pu comprimer la révolte. La santé de Joseph, de tous ces bouleversements philosophiques, déclinait d'une manière alarmante; les trônes allaient être menacés à leur tour. Toutes ces circonstances amenèrent, à la fin de 1789, un rapprochement nécessaire. L'hommage de la haquenée fut converti en une prestation pécuniaire qui satisfit les deux puissances. Le roi et la reine de Naples vinrent à Rome mettre le dernier sceau à cette réconciliation, qui fut sincère de part et d'autre. Les démêlés avec la république de Venise et le duc de Modène causèrent aussi quelques chagrins à Pie VI, qui en triompha par les mêmes moyens de doux

modération. De tous les prin- Italie, celui qui régnait sur le ont, et qui offrait dans sa fa- le couple le plus religieux de la , et le duc de Parme, sur lequel ilosophes avaient fondé leurs grandes espérances, parce qu'il été élevé par eux, et qui avait, cette raison même, appris à s'en r, furent les seuls qui résistèrent rrent. Dans le reste de l'Euro- Pie VI eut moins d'adversaires abattre. La France, encore mo- ique, demeurait fidèle au culte ovis. L'affaire du cardinal de Ro- dans le trop fameux procès du r, ne fut qu'un léger nuage qui éra en rien la bonne intelligence les deux souverains. L'Espagne ut l'exemple de la France. En ugal, la mort du marquis de bal, le plus ardent ennemi des es, avait rendu à la reine la li- de renouer, avec le Saint-Siége, laisons amicales, qui ne furent blees par aucune discussion sé- e et de longue durée. En Polo- le roi Stanislas ne se montrait moins attaché à la cour de Ro- il fit punir l'évêque de Graco- ainsi que d'autres écrivains qui uent de propager des maximes raires aux bulles. Les princes estants ne traitaient pas Pie VI moins d'égards. Frédéric lui gré d'avoir été le premier pape lui eût donné le titre de roi, et avoir pas inquiété les jésuites es dans les états prussiens. Ca- ine II exigeait davantage; elle de- ait une bulle qui leur permit de voir des novices. Pie VI se trouva embarrassé d'une demande si dia- ralement opposée aux engage- ts qu'il avait pris avec les puissan- catholiques: il refusa avec sa dou- r accoutumée, et céda sur des points moins importants, tels que la nomination de l'évêque de Mallo à l'archevêché de Mohilow, et d'un jésuite à la coadjutorerie de ce siége, ainsi que sur la promotion au cardinalat, du nonce Archetti, qui avait eu la plus grande part à la négociation. On ferma les yeux sur l'article des novices, que les jésuites continuèrent à recevoir. Pie VI n'avait d'ailleurs aucune force pour s'y opposer. Ces démêlés n'affaiblirent point l'estime, et l'on peut dire l'enthousiasme de Catherine pour les grandes qualités de Pie VI. Ses enfants, sous le nom de comte et de comtesse du Nord, vinrent admirer les richesses du Muséum romain, et la superbe route rétablie dans les marais Pontins. Gustave III, excité par les mêmes motifs d'une noble curiosité, quitta aussi un moment les glaces du nord, pour venir visiter le Vatican, comme il aurait autrefois visité le Capitole. Pie VI reçut tous ces hommages avec l'aménité, la grâce et les convenances qui caractérisèrent toutes les actions de sa vie. Ce furent ses derniers moments de splendeur, qui devaient être si chèrement payés par dix années de tribulations, dont les annales du christianisme, depuis plus de quatorze siècles, n'offraient pas d'exemple. Le principe du mal n'était pas détruit; il n'était que déplacé. Les souverains avaient enfin compris que c'était conspirer contre leur propre existence, que d'attaquer l'autorité religieuse, qui commande, au nom du ciel même, le respect et la soumission pour toutes les autres autorités de la terre. Détrompés de leurs erreurs, ils voulurent empêcher les derniers ravages; mais l'impulsion était donnée: le peuple, qui ne s'arrête point une fois qu'il s'est

saisi du pouvoir, s'empara des éléments de toutes ces querelles mal assoupies; et la révolution française éclata. On savait, dès cette époque, et l'on sait encore mieux aujourd'hui, que la détresse des finances, exagérée d'une manière perfide, servit de prétexte aux révolutionnaires, pour assouvir leur cupidité, leur haine et leur ambition. Les biens du clergé furent la première proie sur laquelle ils se jetèrent (décret du 2 novembre 1789). Les dîmes furent supprimées, les biens-fonds furent mis en vente; on convertit les propriétés ecclésiastiques en pensions viagères, dont on se promit bien d'abréger la durée. On dirigea des attaques plus formelles contre la cour de Rome: on supprima les annates; et dès-lors il fut question de s'emparer d'Avignon. Ces opérations n'étaient que le prélude d'une vaste destruction, annoncée depuis long-temps par tous les novateurs du dix-huitième siècle. On ne tarda pas à s'apercevoir que le traitement de tous les prêtres dépouillés, devenait un fardeau immense pour le trésor public. L'assemblée constituante imagina un système de spoliation, dans lequel elle trouva le moyen le plus sûr, et le plus prompt, de s'affranchir de sa dette; ce fut la fameuse *constitution civile du clergé*, qui détruisait tous les degrés de la hiérarchie spirituelle, et livrait à tout ce qu'il y a de plus vil et de plus abject dans l'ordre social, l'élection de ce qu'il y a de plus élevé et de plus pur dans le sacerdoce. Afin de donner la force nécessaire à cet acte monstrueux d'impiété et d'orgueil, on exigea un serment formel; et tout ce qui refusa de le prêter, fut privé des secours et des aumônes qui représentaient les bénéfices abolis. Sur cent trente-huit évêques, quatre seulement s'y soumirent; la plus grande partie du clergé, composé de 64,000 individus, suivit cet exemple, et préféra la misère au parjure. Une horrible dépravation de mœurs consomma bientôt cette œuvre d'iniquité; l'émancipation scandaleuse de tous les ordres monastiques, le divorce, le mariage des prêtres, devinrent des lois de l'état et des titres de proscription, non-seulement contre ceux qui se refusèrent à leur exécution, mais contre ceux qui osèrent les désapprouver. Au milieu de tant de désordres, Pie VI ne pouvait pas garder un lâche silence. Il s'expliqua sur tous ces points dans plusieurs écrits, mais surtout dans son bref doctrinal, qui est un chef-d'œuvre d'éloquence, et de saine théologie. Loin d'employer des menaces, qu'on eût trouvé orgueilleuses et qui n'eussent produit qu'une vaine irritation, c'est avec les armes de la raison et les préceptes des saints canons, qu'il combat ses ennemis. Le courage dont il est animé, il cherche à l'inspirer au ministère qui dirigeait alors la France. « La résistance fût-elle pleine de dangers, écrit-il à l'archevêque de Bordeaux, alors garde-des-sceaux, et » à l'archevêque de Vienne, qui avait » la feuille des bénéfices, il n'est » jamais permis de paraître abandonner un instant la foi catholique, » que, même avec le dessein de revenir sur ses pas, quand les circonstances auront changé (11). » Défenseur zélé des droits d'autrui, mais désintéressé complètement pour ce qui le touche, il suspend la perception des taxes pour les expéditions

(11) Voy. l'*Histoire du clergé pendant la révolution*, par l'abbé Barruel.

ice ; « afin, dit-il, que l'on roie pas que notre inquié- ait d'autre objet que la reli- , et pour fermer la bouche aux mis du siége apostolique. » , dans le bref doctrinal, qui oujours cité comme le monu- le plus honorable pour son ificat, Pie VI professe des prin- bien éloignés de ces maximes montaines, tant reprochées à ques-uns de ses prédécesseurs, fixant, avec autant de modéra- que de clarté et de sincérité, les ites entre les deux puissances. nt d'efforts généreux furent inuti- . Le gouvernement français, trop ble et trop effrayé, n'osa pas pposer aux décrets désastreux de ssemblée constituante, et laissa pape et le clergé exposés seuls ns l'arène. Les évêques, ima- nant qu'un sacrifice éclatant pour- it changer l'état des choses, of- rent tous au pape la démission leurs siéges (mai, 1791). Le ape la refusa, en les exhortant à at- ndre les decrets de la providence. uelques brefs consolateurs péné- ent difficilement jusqu'à eux. mesure qu'ils tombaient entre les ains des factieux, ils étaient brûlés ve ignominie ; et le ministère fran- ais souffrait ces indignités (*V.* les *Martyrs de la foi*, tome IV, pag. 178). Tout lien religieux fut rom- u dès-lors avec la cour de Rome ; peine quelques vaines considéra- ons extérieures retenaient-elles en- ore le lien politique. Le nonce du pape fut contraint de se retirer : l'effi- gie de sa Sainteté fut brûlée ; et les pouvoirs du cardinal de Bernis, qui n'avait pas voulu prêter le serment, furent révoqués. Cette noble résis- tance ne fit qu'accroître la fureur des révolutionnaires. Ils étaient im- portunés par la vue de taut de mal- heureux, dont la courageuse résigna- tion pouvait exciter une dangereuse pitié. On résolut de s'en défaire, en les désignant comme des rebelles à l'autorité nationale; et la dénomina- tion de *prêtres réfractaires*, qui parut, pour la première fois, dans des actes publics de l'administra- tion, fut un signal de proscrip- tion. Tel fut le sanglant hérita- ge légué par l'assemblée consti- tuante à ses successeurs. A peine avait-elle disparu, que la glacière d'Avignon fut comblée de cada- vres, parmi lesquels les ecclésias- tiques furent les principales victimes (24 octobre 1791). L'assemblée législative dura assez long-temps pour jouir du massacre des prisons, où trois évêques et plus de trois cents prêtres furent égorgés (2 et 3 septembre 1792). Il resta peu de choses à faire à la Convention, si ce n'était de joindre le scandale des ab- jurations les plus infames aux plus sanglantes atrocités, et de se don- ner le plaisir barbare de sacrifier ensuite les lâches qui lui avaient obéi (12). Tout ce qui put échapper au fer des bourreaux et des assas- sins était déporté, ou se condamnait à un exil volontaire au delà du Rhin, des Alpes, des Pyrénées, et des bar- rières de l'Océan : l'Europe fut cou- verte de prêtres réfugiés (13). Plus

(12) Tel fut le sort de l'évêque constitutionnel de Paris, Gobel. On lui avait promis cinquante mille écus, s'il voulait remettre ses lettres de prêtrise. Il y consentit, fit l'abjuration la plus solennelle à la barre de la Convention, et y prit le bonnet rouge le lendemain, il réclama les cinquante mille écus, on le mit en prison : il écrivit pour demander sa liberté; on le fit monter sur l'échafaud.

(13) L'histoire ecclésiastique, dont nous nous occu- pons spécialement ici, nous force de passer sous si- lence des événements arrivés en France, vers cette époque (janvier 1793), dont le récit interrompait notre ouvrage principal : telle fut la mort de Louis XVI, qui ajouta un chagrin mortel à tous ceux dont Pie VI était déjà accablé. Ce fut à cette occasion que

de quatre mille d'entre eux reçurent l'hospitalité dans les États romains. Pie VI les accueillit avec la charité d'un pasteur, et les larmes d'un père. Ces malheureux ecclésiastiques trouvèrent à Rome des victimes non moins illustres de la révolution, Mesdames de France, qui les y avaient précédés. Quelques années après, le roi et la reine de Sardaigne devaient aussi venir y apporter leurs infortunes et leurs douleurs; ainsi la capitale du monde chrétien eut en dépôt les débris de l'autel et du trône. Mais elle renfermait aussi des germes de troubles, qui ne tardèrent pas à se développer. Depuis la révocation du cardinal de Bernis, le gouvernement français avait proposé plusieurs ambassadeurs, que Pie VI avait refusés (14). C'était la légation de Naples qui dirigeait, en quelque sorte, la diplomatie française à Rome, soit en correspondant avec le consul, nommé *Digne*, soit en envoyant des agents de ses bureaux. Le 13 février 1793, un sieur Flotte, major de l'escadre française, en croisière devant Naples, arriva porteur d'une lettre officielle, qui enjoignait au consul de faire placer sur sa porte, et sur celle de l'académie, l'écusson de la liberté. L'officier de marine se chargea de l'exécution, accompagné d'un certain Hugau de Bassville, jadis abbé, précepteur des enfants d'un banquier de Baïonne, Cabarrus, depuis écrivain philosophe, et alors l'ami intime de Brissot. Ils devaient, à la suite d'une orgie civique, être appuyés, dans le mouvement qu'ils avaient préparé, par les élèves de l'école de France, jeunesse inconsidérée, impatiente de toute espèce de joug, et toujours ardente à se trouver partout où il faut exciter du bruit et montrer de l'audace. Les deux émissaires républicains se promenèrent en carrosse sur le cours, étalant avec faste la cocarde tricolore, qui était devenue plus odieuse que jamais, depuis l'époque du 21 janvier. La multitude s'assemble, s'indigne, et menace; on y répond de la voiture, par des insultes: le peuple s'arme de pavés, et le tumulte est au comble. Flotte et Bassville, assaillis de toutes parts, sont obligés de mettre pied à terre. Ils se réfugient dans la maison d'un banquier français, où le peuple les poursuit. Bassville veut se défendre avec un stilet dont il s'était muni: un barbier lui porte un coup de rasoir dans le bas-ventre, et le blesse mortellement. Cependant la force armée arrive, et protége sa retraite. Le pape envoie son propre chirurgien; mais le blessé mourut dans la soirée du lendemain, après avoir fait témoigner ses regrets, et demander pardon au cardinal secrétaire-d'état. Il montra les sentiments d'une piété édifiante (*V.* Bassville). Le consul Digne suivit cet exemple (15);

se déploya cette affection si vive, que le cardinal de Bernis avait depuis long-temps annoncée, en écrivant: *Pie VI a le cœur tout français.* Elle parut toute entière dans l'allocution du 27 juin 1793, où le saint pontife s'écriait avec l'accent des douloureuses lamentations du prophète sur le sort de Sion: *Ah! Gallia, Gallia! a prædecessoribus nostris appellata totius christianitatis speculum.... quam hodiè aversa à nobis es! quàm hostili in veram religionem animo, ac inter omnes qui unquàm fuerunt invectatores infestissima! ah! iterùm Gallia*, etc. Cette éloquente allocution fut traduite dans le temps par l'archevêque de Nicee (Maury): dans la 1re édition, publiée à Rome, on remarquait l'épithète *Sceleratissimus*, donnée à Voltaire; dans la traduction française de Paris, en 1815, 1818 et 1821, cette épithète a été retranchée (Voy. les *Martyrs de la foi*, tom. IV, pages 271 et 272).

(14) Entre autres, le comte de Ségur.

(15) Nous avons suivi, dans ce récit, M. l'abbé Guillon, auteur des *Martyrs de la foi*, témoin de beaucoup de faits, et dépositaire de tous les souve-

lotte revint à Naples, avec soi-
te-dix écus romains, que la cham-
apostolique lui fournit, parce
l n'avait pas même l'argent né-
aire pour son voyage. Pie VI eut
d'instruire toutes les puissances
détails de cet événement; la Con-
tion nationale ne manqua pas de
résenter l'affaire comme un as-
inat prémédité, dont elle comp-
tirer vengeance : mais cette sa-
ction ne lui était pas réservée.
archie la plus complète, des
llions intérieures, des profana-
s révoltantes, des massacres en
se, des égorgements journaliers,
succès militaires, dont elle ré-
pensa ses généraux en faisant
ber leurs têtes (16), tels furent
événements qui remplirent sa hi-
se carrière, et lui firent perdre
vue Rome, contre laquelle elle ne
point de nouvelle tentative, de-
s la désastreuse expédition d'O-
lle (Voy. la note 4, pag. 303).
9 thermidor (27 juillet 1794)
iva. On fut trompé en Italie com-
en France : on crut à un chan-
ent heureux; et beaucoup de prê-
s français se disposèrent à ren-
r dans leur patrie. Pie VI ne
yait pas le danger passé; il les ex-
rta a demeurer, les en conjura de
manière la plus touchante. Ce-
dant, cédant à leurs instances,
t assurer leur voyage avec tous
moyens qui étaient encore en son
voir. Ses pressentiments ne fu-
t que trop justifiés. Le Directoi-
qui avait succédé à la Conven-
, suivait les mêmes plans avec
ns de violence et plus de per-
e. Les supplices étaient plus ra-
res; et la persécution n'en était pas moins active. *Il voulait moins de sang*, dit Carnot, dans son premier Mémoire, *mais des larmes en abondance*. Tout était corrompu et avili : l'armée soutenait seule la gloire de la nation, et méprisait le gouvernement, à qui elle faisait célébrer et craindre ses triomphes. Après avoir soumis tous les pays en-deçà du Rhin, il ne lui restait qu'à conquérir l'Italie; et Buonaparte fut chargé de cette expédition, au commencement de l'année 1796. Pie VI était trop clairvoyant pour se dissimuler que la destruction du trône pontifical ne fût le projet favori du Directoire. Le général français, après une suite de victoires éclatantes, avait forcé les Autrichiens de repasser l'Adige; et le pape, voyant cette barrière rompue, la seule qui pût défendre le pays d'une invasion totale, avait pris le parti de négocier. L'ambassadeur d'Espagne, Azara, fut chargé par sa Sainteté, d'aller trouver le vainqueur, qui, laissant un moment respirer l'archiduc Charles, s'était porté rapidement sur sa droite, pour envahir les états du Saint-Siége. La cession des deux légations de Bologne et de Ferrare satisfit à peine l'avidité du conquérant, auquel il fallut en outre promettre les plus beaux tableaux, les plus belles statues du Muséum, et une contribution de quinze millions. D'un autre côté, des commissaires particuliers du Directoire, étant venus à Florence, dictaient des propositions encore plus dures : ils voulaient que sa Sainteté se rétractât, désavouât, annulât toutes les bulles, tous les brefs, mandements, instructions pastorales, et généralement tous les écrits émanés du Saint-Siége, depuis le commen-

---

[illegible] Spina, qui n'avait pas quitté Rome [illegible] événements, et qui resta auprès [illegible] à sa mort.

[illegible] Lacaner, Custincé, Houchard, Beauharnais.

cement de la révolution. Pie VI, indigné de ces propositions, déclara s'y refuser, au risque de sa vie : il aima mieux traiter avec le général. De son côté, Buonaparte avait eu ordre de s'emparer de Rome; mais, soit qu'il voulût saisir cette occasion de montrer son indépendance, soit qu'il eût conçu dès-lors la pensée de laisser une ombre d'existence à l'autorité religieuse, pour la faire servir à de plus vastes projets, il se hâta de conclure un traité, qui ajoutait aux articles déjà arrêtés la cession d'une partie de la Romagne; élevait la contribution à la somme de trente-un millions, outre la fourniture de seize cents chevaux de cavalerie. Cet arrangement signé, il ne perdit pas un moment pour retourner vers le Tyrol, laissant quinze mille hommes sous le commandement de Victor, afin de garder les pays conquis. Telle fut la paix, ou plutôt la trève de Tolentino (19 février 1797), qui porta la désolation, la misère et l'anarchie dans les murs de Rome. Pie VI déployait un courage surnaturel au milieu de tous ces revers. Sa modération, son activité, l'exemple qu'il donna de tous les sacrifices, ne furent que de faibles palliatifs, qui retardèrent seulement une douloureuse catastrophe. Les familles les plus considérables et les plus riches se dépouillèrent, comme le pape, de leur or, de leur argenterie, de leurs chevaux, de leurs voitures, de tout ce qui appartenait aux jouissances d'un vain luxe. Le trésor du château Saint-Ange fut bientôt épuisé : on eut recours inutilement à la fatale ressource du papier-monnaie; et, pour comble de disgrace, les principes révolutionnaires, insolemment professés par les agents français, faisaient des progrès funestes d
prit du peuple, toujours tr
posé à se détacher d'un go
ment malheureux. Le Dire
fidèle à sa haine, à sa cupi
vorante, s'était vu, avec u
mal dissimulé, arracher un
qu'il brûlait de ressaisir. Ce
pas assez de tous les ma
accablaient l'objet de sa hai
calomnies les plus absurdes
inventées pour accélerer sa
Le pape était accusé d'avoir
le passage à la cavalerie nap
qui volait à Milan pour s
l'Autriche, comme s'il avait
disposition des forces imp
pour l'empêcher. On lui rep
d'avoir songé un instant à se
en état de défense, et à prend
ques-unes de ces mesures dic
la simple prudence, pour m
la tranquillité intérieure. T
d'ailleurs avait précédé le t
Tolentino. Mais le Directoi
d'autres moyens de s'affran
la foi jurée. Il pressait
dernière rigueur le verseme
rançon pécuniaire; menaça
tement, et tramait dans l
Enfin la sédition vint au
de la perfidie, et révéla
sinistres projets. Le 27 d
1797, un rassemblement a
déployant le drapeau tricol
forma autour du palais de l'a
deur de France, Joseph Buo
dans le quartier des Transt
à l'autre extrémité de la vi
mouvement semblable s'éta
festé; et les factieux deva
réunir au centre, lorsqu'un
ment de cavalerie se présen
empêcher la jonction. Le ras
ment où se trouvait un géné
çais, nommé Duphot, à côté
bassadeur, voulut forcer le

troupe fit feu (17). Duphot fut
nt d'une balle, et mourut pres-
sur-le-champ. Le pape était
ade depuis plusieurs jours; et le
inal Joseph Doria, gouvernant
en nom, au lieu de se plaindre
attentat aussi évident contre
orité souveraine et la tranquilli-
blique, envoya faire des excu-
à l'ambassadeur français, qui
ait à Florence, comme si l'on
ulait à ses jours. Le cardinal
rit, dans les mêmes termes de
nission, au prince Massimi, am-
deur en France; et le Direc-
e ne manqua pas de publier
mensonges sur ce qu'il appelait
assinat de Duphot. Le moment
t favorable pour recueillir le
t de toutes ces odieuses manœu-
s. Le général Berthier prit le
mmandement de cette armée que
mparte avait laissée dans la
che d'Ancone; et, le 29 janvier
8, il vint camper sous les murs
me. Afin de ne point s'écarter
e système de modération hypo-
e, qui rend une conquête à-la-fois
ns dangereuse et plus lucrative,
fit précéder d'une proclamation,
açante contre le pape, flatteuse
r le peuple, et dans laquelle il
estait de sa déférence pour la
té nationale des citoyens ro-
ns, de son attachement aux inté-
des gens de bien, de son res-
pour les propriétés générales et
culières. Ce moyen ne manque
re son effet sur cette partie cor-
pue des habitants d'une grande
e, qui espèrent tout d'une révo-
on, et sur la foule de ces gens
timides et paisibles, dont la sûreté compromise dans les convulsions d'une anarchie sans frein, trouve une garantie plus assurée dans un gouvernement usurpateur, mais ferme et puissant. Une députation solennelle vint prier le général français d'accomplir ses généreux desseins. Dès le lendemain (15 février), il entra dans la ville avec Masséna, l'un de ses lieutenants; et les spoliations commencèrent (18). On mit les scellés, au Muséum, aux galeries, sur tous les objets précieux qui devaient faire désormais la proie de la grande nation. On avait proposé à Pie VI d'en soustraire une partie à l'avidité des vainqueurs: mais il opposa la bonne-foi des traités, qu'il faut observer, même avec des scélérats; et pas un anneau, pas un camée, ne furent détournés de leur place. On vendit à vil prix les statues et les vases qui ornaient la villa Albani, et le palais du cardinal Busca à Sainte Agathe *dei Monti*. Pendant ce temps, on plantait un arbre de liberté au Capitole, on attachait des cocardes tricolores aux oreilles du cheval de Marc-Aurèle; on créait un directoire composé de sept membres, choisis parmi les traîtres qui, les premiers, avaient abandonné leur souverain légitime, et d'un secrétaire français, nommé Bassal, ex-vicaire à Versailles, qui avait figuré dans les premiers temps de la révolution. Tous ces bouleversements s'opéraient sous les auspices de l'armée conquérante, qui remplissait par

(17) Nous avons passé rapidement sur un fait condamné par les Mémoires du temps, aujourd'hui accepté pour l'Europe entière. (*V.* l'art. DUPHOT, *Mémoires de l'abbé Georgel*, les *Martyrs de la etc.*)

(18) Le traité de Tolentino avait été un piège tout ce qu'il avait été forcé de céder pour garder son autorité. En le détruisant, ses propriétés tombaient entre les mains du peuple, dont on reconnaissait la souveraineté. C'était même l'esprit ou du moins la promesse apparente de la proclamation du général français: mais ce n'était pas le compte du Directoire; et la force l'emporta sur les traités.

ces grands exploits les promesses de son général. Les spoliations qui devaient s'exercer sur la personne même du pape, furent confiées à des commissaires très-habiles en ce genre et capables des recherches les plus minutieuses (19). Pie VI fut dépouillé de ses meubles, de la plus riche partie de ses ornements pontificaux, de ses moindres bijoux. Sa bibliothèque particulière, composée de plus de quarante mille volumes, fut vendue à un libraire de Rome, pour douze mille écus en cédules. On eut néanmoins l'air de vouloir conserver au pape une ombre d'autorité; on lui fit proposer, par le général Cervoni, de prendre la cocarde tricolore. Pie VI la repoussa avec dignité : « Je ne connais point, » dit-il, d'autre uniforme que celui » dont l'Église m'a honoré. » On était bien assuré d'avance de ce refus; et tout était préparé pour l'exécution des *grandes mesures*. Ce fut le commissaire Haller, qui fut chargé de les annoncer, et de presser le départ du pape (20). Le S. P.

(19) Parmi ces commissaires, un banquier suisse et calviniste, nommé Haller, se fit distinguer par des manières insolentes et brutales. Rien n'échappait à sa vigilante rapacité. Après avoir fait main-basse sur les objets les plus précieux, il aperçut aux doigts du pape, deux bagues, qu'il se fit remettre avec des menaces assez positives de s'en emparer de vive force. Il est vrai qu'il rendit le lendemain celle qui était d'une moindre valeur. On rougit de raconter tant de bassesses et d'infamies. Un écrivain anglais, cité dans les *Mémoires du temps*, a recueilli tous ces tristes et honteux détails; et il s'exprime en ces termes : « Plusieurs témoins pourraient déposer de » ces faits; mais le Directoire ne paraît pas chercher » à s'en défendre : au contraire, n'a-t-il pas eu la » bassesse de souffrir qu'on lui présentât, comme » un trophée, la canne qu'on a volée au pape? Les » journalistes n'ont-ils pas annoncé l'arrivée de ce » trophée à Paris? et n'est-il pas, au moment où l'on » écrit ceci, dans la salle d'assemblée du Directoire, » sur la table de marbre qui se trouve entre les » deux fenêtres qui donnent sur la cour ? »

(20) Il est à remarquer que toutes ces vexations commencèrent le 15 février, jour de l'anniversaire de l'exaltation de Pie VI. C'était tous les ans une fête solennelle dans la cour pontificale. Quoique le pape fût malade alors, l'anniversaire fut célébré par les cardinaux, dans la chapelle Sixtine.

alléguait son grand âge et ses infirmités : « Je suis à peine con » lescent, s'écria-t-il, je ne puis al » donner mon peuple ni mes devo » je veux mourir ici. — Vous m » rez partout, répliqua Haller » les voies de douceur ne vous » suadent pas de partir, on emp » ra les moyens de rigueur pour » y contraindre. » Pie VI, resté avec ses domestiques, parut pou première fois accablé de douleu entra dans son oratoire, se cueillit un instant dans le sein Dieu, et reparut au bout de quel moments : « Dieu le veut, dit-i » reprenant sa sérénité ordin » préparons-nous à recevoir to » que sa Providence nous destin et pendant les quarante-huit res qu'il passa encore à Rome, cessa de s'occuper des affaires d glise et de ses devoirs religieu nuit même de son départ, 20 fév le commissaire français, qui ava vancé le lever du jour, le tr prosterné aux pieds du cru « Dépêchez-vous, » s'écriait patient exécuteur de cette vio sacrilége; et le pressant de cendre l'escalier du Vatican, le perdit point de vue qu'il n monté dans la voiture qui l'a dait. C'est ainsi que ce vénér pontife, arraché à son palais, traîné au lieu encore incertai son exil et de son supplice, à vers les ténèbres d'une nuit d treuse, dont un orage épouvan vint encore augmenter l'horreu détachement de dragons, qui ac pagnait la voiture, servit à éc la foule du peuple, que toute précautions d'une inquiète jal n'avaient pu empêcher de se éveillé pour se précipiter sur l de son souverain. Le pape avai

son médecin, son maître de
re, et devant lui quelques per-
de sa maison. A la porte
que, les commissaires fran-
déclarèrent qu'il était sous
sponsabilité, et lui firent pren-
chemin de Viterbe. Quelques
issements se mêlèrent néan-
aux peines de sa position :
route, les paysans accou-
de toutes parts; les plus éloi-
s'agenouillaient pour recevoir
édiction; les plus près de la
re exprimaient à haute voix
douleur et leurs vœux. Quel-
prêtres, des Français surtout
échappés à la colère des vain-
, heureux naguère des bien-
d'une généreuse hospitalité,
nant à peine couverts de vê-
ens convenables à la misère, et
nécessité de déguiser leur état,
t parvenus à rejoindre l'il-
voyageur. Le pape les ac-
lait avec le plus tendre intérêt,
orifiant de combattre, de souf-
avec eux, et de travailler aussi
ister ces consolations sublimes
la religion seule peut donner.
esane était la première pause
voyage, ou plutôt de cet odieux
ement. Le projet du Directoire
déporter d'abord son captif
rdaigne; mais il craignit les
ais, et changea d'avis. Arrivé à
e, le pape fut logé au couvent
ugustins, où il séjourna pen-
trois mois, lorsqu'un événe-
extraordinaire le força d'en
r. Le 25 mai, un tremblement
rre ébranla toute la maison, et
crouler le plafond de la cham-
e le saint père venait à peine
de quitter. On le transféra ensuite dans la chartreuse, près Florence, où il arriva le 2 juin; là, du moins, il put recevoir la visite du grand-duc, et du roi et de la reine de Sardaigne: le premier, tremblant sous la surveillance tyrannique de la domination française; et les autres, récemment chassés de leurs états, où ils avaient laissé des souvenirs immortels de bonté et de vertus. On peut imaginer, et non pas décrire, tout ce qu'une telle entrevue dut avoir de touchant et d'admirable, dans une circonstance qui rassemblait tant d'illustres et déplorables exemples de la fragilité des grandeurs humaines. « J'oublie, dans des moments si » doux, toutes mes disgraces, disait » Charles-Emanuel au saint-père; je » ne regrette point le trône que j'ai » perdu; je retrouve tout à vos pieds. » — Hélas! cher prince, répondait » Pie VI, tout n'est que vanité; » nous en sommes, vous et moi, la » triste preuve. Portons nos regards » vers le ciel; c'est là que nous at- » tendent des trônes qui ne périront » jamais. » Et ce couple auguste pressait le vénérable vieillard de l'accompagner en Sardaigne. « Ve- » nez avec nous, saint-père, lui di- » sait la sœur de Louis XVI (*V.* » Marie-Clotilde, xxvii, 123); » nous nous consolerons ensemble: » vous trouverez dans vos enfants » tous les soins respectueux que » mérite un si tendre père. » Pie VI se refusa à ces généreuses instances: il donna pour excuse son grand âge, ses infirmités, et surtout la crainte d'éveiller les soupçons de leurs farouches oppresseurs. Il fallut se résoudre à d'éternels adieux; et cette séparation cruelle altéra, d'une manière plus douloureuse encore, la santé du saint-père. Cependant il ne

Voy. dans les *Martyrs de la foi*, l'entretien
pape avec à Bologne, avec un ecclésiastique
is, habillé en soldat. Cet ecclésiastique était
bbé d'Astros.

se ralentit pas un instant dans les occupations les plus dignes de son courage. Malgré la difficulté des communications et la rigueur de la surveillance dont il était environné, le déplorable état des affaires de l'Eglise trouvait constamment en lui toute l'ardeur d'un zèle infatigable. Pendant cette première période de sa captivité, qui dura dix mois, réduit à un très-petit nombre de personnes qui partageaient son sort, il put profiter du moins de quelques moments de calme pour se livrer encore à des travaux dont l'utilité et la gloire rappelaient les plus beaux jours de son pontificat. Ce fut là qu'il reçut l'expression de la douleur du fidèle clergé de France, et particulièrement des évêques réfugiés en Angleterre. Le bref qu'il leur adressa en réponse, le 19 novembre 1798, rappelle et la haute éloquence de saint Léon, et l'onction pénétrante de saint Grégoire. Il imita aussi leur intrépidité, en combattant avec non moins de vigueur cet affreux serment de *haine à la royauté*, que des ecclésiastiques ou faibles ou corrompus se permettaient de prêter avec des restrictions tacites, qui ne sauvent ni la honte du parjure, ni le danger du scandale: ces subterfuges étaient bien faits pour indigner celui qui sacrifiait son trône, sa liberté, sa vie, pour conserver la liberté de sa conscience et la pureté de sa foi. Cependant les négociations secrètes des cabinets étrangers redoublaient les anxiétés du Directoire français, qui soupçonnait, avec raison, que la délivrance de Pie VI serait le but de leurs principaux efforts. Par un calcul de perfidie, qui conciliait sa peur et sa cruauté, il voulut que le grand-duc chassât lui-même le saint-père. Le prince répondit que ce n'était pas lui qui avait appelé le pape en Toscane, et q
se chargerait pas de l'en faire
Cette généreuse résistance val
tôt après, au grand-duc, l'en
sement de ses états, et à la Fr
dépouille de l'Étrurie. Dans
ment on s'en tint encore à né
on fit proposer à l'Autriche d
voir Pie VI au couvent de
près le Danube. L'imprudenc
tance de l'ambassadeur fra
Vienne, dérangea ce projet (
sonda l'Espagne, qui exigea d
ditions inacceptables au gré
vernement français. On parla
veau de la déportation en Sar
On ne prit aucune résolution
tive, et les choses restèrent a
état. Au commencement de
1799, les hostilités recom
rent. Les armées russe et aut
ne menaçaient l'Italie, où l
de l'auguste prisonnier deven
incommode, et pouvait gê
opérations militaires. Le Di
prit donc le parti de le faire
porter en France. Mais la mal
pontife avait fait des progr
mants. La paralysie s'était
sur une de ses jambes, qu'o
couverte de vésicatoires. Ce
cet état qu'on l'enleva, le 1er
pour le transférer à Parme
respira pendant quelques jou
solé par les égards respectu
commandant français (23), e
visite de l'infant et de sa f
mais, le 13, des ordres plu
reux lui intimèrent un nouv
part. Les médecins représe

(22) Le général Bernadotte fit arborer
de la république, malgré le peuple de
l'insulta et l'obligea de revenir en France

(23) Le nom de cet estimable officier
reusement omis dans l'histoire du temps
pas oublier de dire que Pie VI, touché
cedé, lui fit présent d'un cheval magnifi
acheta par son ordre.

» le danger d'u t: i
ne, aussi violent ue ce ar-
rêtait dan... ...e, fit
rir le lit du malade, inspecta
aire avec cette brutalité fa-
e qui convenait si bien à sa
n, sortit un moment, et ren-
nque aussitôt, en disant : *Il
ne le pape parte, mort ou vif.*
istance était inutile ; elle pou-
ne dangereuse en compromet-
souverains du pays. Le pape
tous ces dangers, et n'insista
vantage sur ses propres souf-
s. Le 14, il fut mené à Plai-
, d'où on le fit partir, le 15,
Lodi, afin de le conduire par
à Turin. Mais à peine avait-il
le Pô, que la crainte d'être sur-
par les ennemis saisissant ses
s, il fut ramené à Plaisance,
regagner Turin par une autre
. Il arriva le 24 dans la capi-
du Piémont. On le fit entrer à
heures de la nuit dans la cita-
par la porte de secours, afin de
per l'empressement du peuple,
de jouir de sa présence. Il se
it au terme de ses persécutions,
'il apprit le lendemain qu'il al-
re transféré en France. « J'irai
tout où ils voudront, s'écria-
en levant les yeux et les mains
ciel : *Anderò dove vorranno* ; »
endredi, 26, il est enlevé éga-
pendant la nuit, et conduit à
, où il est logé chez les chanoi-
réguliers. Le lendemain on se
a devoir de franchir le mont
re : à peine a-t-on pu faire quel-
préparatifs décents, au moins
sensables, pour le transport du
nier. Ses membres sont cou-
de plaies. On est obligé de le
er avec des sangles pour le pla-
ans une voiture. « On parvient
in à l'asseoir sur une espèce de
» chaise à porteur, qui n'était guère
» qu'un grossier brancard. Les pré-
» lats et les gens de sa très-modeste
» suite ont des mules pour gravir les
» rochers. C'est en cet état que le saint-
» père est porté sur la montagne.
» Pendant quatre heures, il va suspen-
» du sur des sentiers étroits, entre
» un mur de vingt pieds de neige et
» des précipices effrayants. Des hus-
» sards piémontais lui offrent leurs
» pelisses ; il les remercie en disant :
» Je ne souffre pas, et je ne crains
» rien ; la main du Seigneur me
» protége visiblement parmi tant
» de dangers : allons, mes amis,
» du courage ! mettons en Dieu no-
» tre confiance. » Le 30 au soir,
ce lugubre cortége, qui ressemble
déjà à un appareil de funérailles an-
ticipées, entre dans Briançon. Pie
VI touche enfin le sol de cette France,
d'où l'on a vu sortir tous les maux
de l'enfer, et où le ciel a préparé des
miracles de repentir. Le peuple, hon-
teux de ses crimes, de sa gloire et de
sa misère, fatigué d'un gouverne-
ment qu'il méprise et qu'il abhorre,
commence à gémir des déplorables
excès de l'impiété et de la trahison.
L'aspect déchirant de cette victime
auguste, qu'on lui offre en sacrifice,
le rappelle à des sentiments de pitié,
dont souvent il n'est plus le maître de
cacher les émotions : mais il est inter-
dit au pape, enfermé dans l'hôpital de
Briançon, de s'approcher de la fenê-
tre près de laquelle la foule se pres-
se pour s'efforcer de le voir. On le
sépare des fidèles compagnons de son
martyre (24), qu'on envoie à Grenoble. On ne lui laisse que son confes-

(24) C'étaient l'archevêque de Corinthe, Spina, depuis cardinal, et archevêque de Gênes ; le prélat Caracciolo, maître de chambre de sa Sainteté ; le père Pie Pancera son chapelain ; et son secrétaire, M. Moriotti.

seur et un aide-camérier. Il passa vingt-cinq jours dans ce cruel isolement, qui eût duré plus long-temps sans doute, si les rapides progrès de Souwaroff en Italie n'eussent inspiré de nouvelles frayeurs au Directoire, qui se détermina à faire transporter le pape à Valence. Ce nouveau trajet fut mêlé de quelques consolations, qui purent adoucir du moins l'amertume de ses derniers moments. Pendant que le Directoire et ses odieux satellites cherchent encore à redoubler d'outrages contre leur victime, les habitants du pays multiplient sur ses pas les témoignages d'amour, de douleur et de vénération. A Gap, à Vizille, à Grenoble surtout, un même sentiment a électrisé tous les cœurs. Les personnes de tout âge, les calvinistes même, expriment tout haut leur admiration, leur religieuse pitié. Les femmes se font remarquer par des traits de courage et par cette ingénieuse sensibilité qui s'anime encore davantage à la vue du péril, et ne manque presque jamais de moyens de succès. Quelques-unes d'entre elles se déguisent en servantes, et séduisent, à force d'argent, les gardes du pape, pour être reçues dans sa maison, et y exercer les plus humbles emplois. A son départ de Grenoble, une mère et ses deux filles suivent à pied la voiture jusqu'à Tullins. Sur la route, cent jeunes vierges, vêtues de blanc, se réunissent pour lui jeter des couronnes de fleurs. Le pape, souriant à ces hommages si purs, si naïfs, bénissait avec bonté cette innocente jeunesse. Quelquefois les gendarmes de son escorte se prêtaient à ces empressements; quelquefois aussi ils les repoussaient, suivant l'impulsion qu'ils recevaient de l'autorité supérieure, devenue plus défiante encore, et plus irré-

solue, par les orages élevé
son propre sein. Des cinq
teurs dont elle était composé
trois venaient d'être expuls
une mesure extraordinaire;
changement convulsif donnai
tes les opérations politiques
certitude, une hésitation, q
nonçaient la faiblesse d'une p
ce qui se voit sur le point d
ber en dissolution (26). Le 14
cependant, jour de sanglant
moire, Pie VI arriva à Valen
compagné de ses fidèles amis,
lui avait rendus à Grenoble. Il
gé à la citadelle, dans l'appar
du gouverneur, près le couv
Cordeliers, qui servait de
à trente-deux prêtres, dou
sieurs avaient éprouvé la b
sance du pape, pendant leu
en Italie. Il fut sévèrement d
à ces infortunés de commu
avec leur bienfaiteur, et à cel
sortir de l'enclos du jardin, « d
» disait-on, qu'il n'occasion
» trouble et des rassemblem
Pie VI, indifférent désorma
choses de la terre, aux outra
hommes, ne songe plus qu'à
parer au dernier des sacrifice
ses moments sont consacré
prière. Quelquefois ces actes
té sont interrompus par des
qui ne tombent que sur cet
vantable déluge de maux q
laisser après lui : « Mes souf
» corporelles ne sont rien, di
» en comparaison des peines
» cœur..... Les cardinaux et l
» ques dispersés!... Rome, m

(25) Treilhard, Merlin, et Larévellière

(26) C'était cinq mois avant la révolut
brumaire; mais en ce moment, on avait
secrètement un chef unique du gouvern
devait être Joubert, qui fut tué le 19 aoû
la bataille de Novi (*V.* JOUBERT).

!... L'Eglise, Ah! l'Eglise,..... illà ce qui, nuit et jour, me tour-nte. En quel état vais-je donc les ser? » A ces pensées si amères, nlourenses, se joignaient de elles persécutions. Le Directoi-rayé de plus en plus des progrès uwaroff, avait ordonné, le 4 , que le pape serait transféré à : « bien entendu, ajoutait-il, le voyage sera fait aux dépens saint-père. » Il défendait même ssément qu'on s'arrêtât à Lyon; la maladie avait fait de tels ès, que le moindre mouvement rdinaire pouvait hâter l'ins-tal : il fallut bien l'abandonner isposition de la nature. Le 20 un vomissement violent an-i que la paralysie s'était jetée s entrailles; les secours de l'art rent avec peine d'un évanouis-nt profond, qui suivit cet acci-Tous ces symptômes d'une dis-on imminente décidèrent le pa-emander le saint viatique, qu'il recevoir levé : placé dans un il, revêtu de ses ornemens pon-ix, l'une de ses mains appuyée poitrine, et l'autre posée sur les évangiles, après avoir pronon-profession de foi, suivant la for-du pontifical, et répété, à plu-reprises, le pardon pour ses en-s, pour la France surtout, avec nt le plus sincère, le plus tou-t, il reçoit le *pain des anges*, il va bientôt partager le bon-et l'immortalité. « Le lendemain , dès le matin, l'archevêque de nthe lui administra l'extrême-ction; et, quelques instants après, saint pontife donna encore quel-es moments aux affaires tempo-lles, en faisant un codicille en eur de ce petit nombre d'amis eles et courageux qui lui res-

» taient dans ces derniers instants. » Après ce dernier acte de bienfai-» sance, il les fait appeler près de » lui; il leur permet de toucher en-» core de leurs lèvres cette main « déjà glacée par un froid mortel; » ses derniers accents et ses regards » éteints s'animent de l'expression » des plus tendres adieux à *sa fa-» mille;* vers minuit, les palpita-» tions, les angoisses devinrent plus » fréquentes, et ne laissèrent plus au-» cun doute sur les approches du » moment fatal. L'archevêque de » Corinthe se hâta de lui donner » l'*absolution papale*, qu'il reçut » avec une parfaite humilité; il fit » un dernier effort pour donner, jus-» qu'à trois fois, sa bénédiction aux » assistants prosternés et fondant en » larmes. La connaissance lui resta » jusqu'à la fin : il expira le 29 août » 1799, à une heure vingt-cinq minu-» tes du matin. Il était âgé de quatre-» vingt-un ans huit mois deux jours; » il avait gouverné l'Église pendant » vingt-quatre ans six mois et qua-» torze jours. » La nouvelle de sa mort ne se fut pas plutôt répandue dans le public, qu'une foule immense accourut pour rendre aux restes inanimés du saint martyr les hommages de sa vénération. Les autorités civiles n'essayèrent pas même d'arrêter cet élan universel. Ceux qui ne pouvaient obtenir le plus simple objet qui eût appartenu au pontife, jetaient des fleurs sur son cercueil, et remportaient ce qui avait pu y toucher. Le Directoire ayant permis qu'on observât, en cette circonstance, les formalités, et qu'on rendît les honneurs accoutumés, le corps avait été embaumé et enseveli avec ses ornements, et les actes qui accompagnent la dépouille mortelle d'un souverain; et le cœur, avec les

entrailles, avaient été renfermés dans une urne particulière (27). Ce dépôt sacré resta dans la citadelle de Valence, jusqu'au moment où Buonaparte, qui venait de s'élever au consulat, publia une résolution prise le 30 novembre 1799, avec ses collègues, par laquelle ils arrêtèrent : « Que les honneurs de la sépulture » seront rendus à ce vieillard res- » pectable par ses malheurs, qui n'a » été un moment l'ennemi de la » France, que séduit par des con- » seillers perfides qui environnaient » sa vieillesse ; ajoutant qu'il est de » la dignité de la nation française, et » conforme à la sensibilité de son » caractère, de donner des marques » de considération à celui qui a oc- » cupé un des premiers rangs sur la » terre, etc. » Cet acte, qui en imposa long-temps aux gens de bien, et qui annonçait de plus vastes desseins, fut exécuté d'une manière mesquine : l'inhumation fut faite dans le cimetière commun. Un protestant eut seulement la permission de faire élever une petite voûte en maçonnerie, dont la porte fut murée, afin de reconnaître le lieu de la sépulture. Les choses restèrent en cet état, jusqu'au 15 juillet 1801, époque à laquelle le concordat, accordé par Pie VII à Buonaparte, servit de rançon à la dépouille mortelle de son prédécesseur, qui fut enfin transportée à la basilique de St.-Pierre à Rome, suivant les intentions du testament de Pie VI (*V.* les détails très-curieux de cette exhumation dans les *Martyrs de la foi*, tome IV, pages 330 et suivantes). Les entrailles ont été rendues à la ville de Valence instantes réclamations. Ui ment exécuté par un sculpt çais, M. Maximilien Labour de Canova, décore le mau les renferme, et porte cette tion, envoyée de Rome par nal Spina :

Sancta Pii sexti redeunt præcordia Roma tenet corpus ; nomen ubiqu

La longue durée du pont Pie VI, ses qualités brilla un aspect purement hum admirables encore dans se religieux, une fermeté im ble dans les combats qu'il tenir tour-à-tour contre l rains et contre les peuples, tus touchantes dans les cal l'accablèrent, la vénératic thousiasme qu'il ne cessa d' alors même que le prestige deurs de la terre avait dis part qu'il dut prendre aux aux plus déplorables év de la révolution européenn surent une trop grande pl l'histoire pour qu'une foul vains ne se soit pas emp lui consacrer des souvenirs loge, ou de blâme. Ce fut qui ouvrit la lice : elle p deuil de la religion, pour i ses regrets quand elle ne pc core répondre que par de Ce fut dans les derniers 1798, c'est-à-dire, pendar tivité de Pie VI, que par *Mémoires historiques et pl ques* (*V.* Bourgoing, Cet ouvrage, composé par Directoire, est écrit d'un s amer qu'énergique, plus af légant, et très-souvent r

(27) Les actes sont l'inscription historique sur des tablettes de cuivre, les pièces de monnaies de différentes espèces, frappées sous le règne du souverain défunt, etc. L'épitaphe que l'on mit sur son cercueil, contenait ces mots très-remarquables :

In ære in quâ ossa Gallorum custodiebatur.

(28) *Voy.* tome XI, page 87, une a de Pie VI, par Denis.

is goût (29), indépendamment
lamations, des impiétés cyni-
qui font les grandes réputa-
armi les incrédules. L'auteur
dans les contradictions les plus
res. C'est ainsi, par exemple,
s avoir peint Pie VI tour-à-tour
entêté et irrésolu, comme
eux et pusillanime; obligé
ant de rapporter tant de faits
ouvent une liaison, une suite
terrompue dans toutes les par-
m système où l'élévation des
s n'excluait pas la modération,
té, la douceur des moyens
tion; il essaie d'attribuer tous
lheurs du pontificat de Bras-
la *timidité*, à l'*inconsistance*
caractère; et bientôt il les re-
r la fatalité des circonstances.
lle instabilité de jugement dis-
l'un examen plus aprofondi.
es écrits ont vengé Pie VI de
ieuses calomnies. Le premier
. Le *Précis historique de la*
du pontificat de Pie VI, par
nchard, Londres, 1800, in-
et ouvrage répond spéciale-
aux *Mémoires historiques et*
phiques. II. Les *Martyrs de*
, 4 vol., Paris, 1821, par
bbé Aimé Guillon, sont l'ou-
le plus complet et le plus ins-
sur les derniers moments de
. III. *Viaggio del peregrino*
olico, Rome, 1799, par un
rsonnages qui suivirent le pape
a Valence. IV. Les *Mémoires*
. *l'abbé d'Hesmivy d'Auri-*
30). Pie VI a eu pour succes-
Pie VII. D—s.

PIÉMONT (Nicolas Opgang, surnommé), paysagiste, né à Amsterdam, en 1659, eut pour maître Martin Saagmolen et Nicolas Molenaer, qu'il parvint à surpasser. Il était devenu amoureux d'une jeune personne, que ses parents donnèrent en mariage à un prétendant mieux partagé des dons de la fortune. Dans son désespoir, le jeune peintre voulait s'arracher la vie : un de ses amis lui conseilla de voyager, pour se distraire de ses chagrins. Piémont suivit ce conseil; il se rendit à Rome, où il se livra à l'étude avec une zèle extrême. Cependant la fortune était loin de le favoriser; et, se trouvant dans l'impossibilité de payer la maîtresse du cabaret où il logeait, il fut contraint de l'épouser, afin de s'acquitter envers elle. Alors il se remit au travail avec plus d'ardeur, et parvint à amasser une petite fortune. Sa femme étant morte au bout de dix-sept ans, il se hâta de retourner dans sa patrie, où il retrouva sa première maîtresse,

---

[illegible] qu'en parlant de Marie-Thérèse, [illegible] qu'elle avait [illegible] son [illegible] de la dévotion. » (tom. I, page [illegible]

[illegible] en plusieurs articles : I. *Mémoires [illegible] l'histoire de la persécution fran-[illegible] par les ordres de Pie VI*, avec l'approbation du cardinal Gerdil, et dédiés à S. S., Rome, 1794 et 95, 2 vol. in-8°. de plus de 1400 pages, en très-petits caractères. II. *Bienfaits de Pie VI, et de ses états envers les Français émigrés*, Rome, 1796, in-8°., traduits en italien. III. *Oraison funèbre de Pie VI*, prononcée en latin, par Mgr. Brancadoro, en présence du sacré collége, Venise, in-8°.; la traduction en français, dédiée à S. M. Louis XVIII, Venise, 1800, in-fol., in-8°. et in 16; traduite du français en italien, Rimini, 1800. M. d'Auribeau a enrichi sa traduction d'un grand nombre de notes, qui contiennent les détails les plus précieux sur l'enlèvement de Pie VI, son voyage en France et sa mort. On y trouve les entretiens dont l'honora le saint-père, à Bolsène et à Sienne. Cet annotateur fut le témoin oculaire de presque tous les faits de Rome à Sienne; et il n'a admis dans sa narration, aucun des détails subséquents imprimés en France, sans avoir consulté à Venise, où il était conclaviste, les personnages qui accompagnèrent le pape à Valence, et ne le quittèrent qu'après son dernier soupir. C'est de là que fut tiré, entre autres, tout ce que l'on en a dit dans l'*Histoire ecclés. politique et religieuse de Pie VI*, sans nom d'auteur, Avignon, 1800 (Paris, 1801), in-8°. IV. *Extraits de quelques écrits de l'auteur des Mémoires ci-dessus*, Pise, 1814, 2 vol. in-8°., renfermant beaucoup de détails qui ne sont pas dans ces *Mémoires* devenus très-rares.

également veuve : ils se marièrent, et se retirèrent à Vellenhoven, où Piémont mourut, quatre ans après, en 1709. Le long séjour que ce peintre avait fait en Italie, fut très-favorable à son talent. Il peignit le paysage avec succès ; mais comme il réussissait moins bien dans les figures, il en confiait ordinairement l'exécution à d'autres artistes. Le peu de temps qu'il a vécu en Hollande, explique la rareté de ses tableaux dans sa patrie. P—s.

PIÉPAPE (Nicolas-Joseph Philpin de), lieutenant-général des bailliage et présidial de Langres, naquit en cette ville, en 1731, d'une famille noble, ancienne dans la magistrature, alliée même aux Longueil et aux Talon. Il annonça, dès ses premières études, la facilité et la justesse d'esprit qui l'ont distingué dans toute sa carrière, et qui le firent appeler à Paris, en 1787, par le garde-des-sceaux, pour être son collaborateur, en qualité de commissaire du roi, chargé de la rédaction des réglements relatifs aux frais de justice. Il publia des *Observations sur les Lois criminelles de France*, 2 vol. in-4°. (Paris, Belin, 1789 et 1790), contenant six Mémoires et un Projet de code. Cet ouvrage est écrit d'un style pur, et conforme à la gravité de la matière. Il fut peu répandu, parce qu'il parut à une époque où le fatal génie de la révolution était loin d'accueillir tout ce qui portait l'empreinte de la sagesse et du véritable amour de l'humanité. Il développe cependant tous les moyens d'assurer le triomphe de l'innocence, et le dédommagement qui lui est dû, sans en négliger aucun de constater le crime, d'en découvrir l'auteur, et de le convaincre. En rendant justice, sous beaucoup de rapports, à l'o de 1670, il reconnaît qu tion de l'accusé n'y a pas té la sollicitude du législ en indique l'amélioratio tible avec la nécessité d' preuve des crimes. Il e selon l'auteur, qu'il y a changements à faire à c nance pour que la procéd nelle d'un peuple éclairé e sât d'être regardée comm plus rigoureuses. Piépape d'autres ouvrages non im sont entre les mains de s cien officier de l'armée et de Mme. de Pécauld, sont des *Observations* sur des *Traductions*, entre *Florus*, qu'il affectionna lièrement ; et des *Poésie* Lors des orages de la ré se retira dans le lieu de sa où il continua de servir triotes avec le même zèl modeste place de présid reau de paix et de conc n'en fut pas moins victim magogie, qui le fit incar me royaliste, et lui refus secours de la médecine e gion. Il mourut en 1793, soixante-deux ans, dans de Langres. Sa mort fut par la douleur d'avoir in ment contribué à la dép de son ami M. de Marivet trouva chez lui, une lettr tielle, relative aux désa révolution (*V.* Mariver 190).

PIERIUS. *V.* Valeri

PIERQUIN (Jean) avocat de Charleville, n 1672, fit ses études à R prit le degré de bachelier logie. Dès qu'il eut re

trise, il fut envoyé vicaire à
roi, et ensuite à Rethel. L'arche-
e de Reims (Le Tellier) le nom-
ura de Châtel-sur-Aisne, quoi-
il eût à peine vingt-sept ans. C'é-
plutôt une marque d'estime
e récompense : ce bénéfice était
mince produit, et pénible à des-
ir, le titulaire étant chargé en
e temps d'une paroisse voisine.
gré ces inconvénients, Pierquin
echercha point un autre poste,
resta toute sa vie dans cette
, où il donna une attention parti-
re à l'éducation des enfants et
ulagement des malades. Il visi-
eux-ci assidument, et venait à
ecours, soit en les dirigeant dans
maladies, d'après des connais-
es de médecine qu'il avait ac-
s, soit en leur fournissant des
des, ou en les assistant de son
ecre revenu. Une succession qui
à lui échoir, le mit en état de
rer mieux encore à ces actes de
faisance. Le temps que lui lais-
t les fonctions de son ministère,
mployait à cultiver la physi-
, qui avait pour lui un attrait par-
er. Il mourut en 1742. On a
Pierquin : I. *Œuvres philoso-
nes et géographiques*, Paris,
4, un vol. in-12, de quatre cent
te-sept pages, imprimé après
ort de l'auteur. L'éditeur y a
i les divers Opuscules que Pier-
avait publiés de son vivant, la
art dans le journal de Verdun.
ecueil est divisé en trois parties :
remière renferme le système as-
onique de Thalès, accommodé à
hysique moderne ; dans la deu-
e, l'auteur traite du globe ter-
re, sous le rapport géographique
ydrographique ; la troisième con-
t une suite de Dissertations, dont
principaux sujets sont, une aurore
boréale, la formation des pierres précieuses, des camaïeux et des coquillages, la couleur des nègres, les batailles et les flottes aériennes, l'évocation des morts, les apparitions, le sabbat, etc. Pierquin a essuyé plus d'une critique. Son explication de l'aurore boréale fut réfutée par Mairan, qui lui-même ne fut pas plus heureux dans la recherche des causes de ce phénomène. Le père Emanuel de Viviers, écrivant sur le même sujet, proposa, contre la théorie de Pierquin, des difficultés, d'où résultèrent des explications de part et d'autre. Aujourd'hui il est convenu que les aurores boréales doivent être attribuées à l'électricité, sur laquelle on n'avait pas encore des connaissances positives. Il s'engagea entre Pierquin et Capperon, curé de Saint-Maxent, une contestation plus sérieuse, au sujet de la formation des pierres précieuses et des camaïeux, que le premier attribuait à des germes préexistants. La dispute, très-vive, ne fut pas toujours accompagnée des égards dont les gens de lettres, surtout des ecclésiastiques, ne devraient jamais s'écarter. Quant aux fantômes, aux évocations, aux apparitions, etc., Pierquin a su concilier ce qui est dû à des autorités respectables avec ce que la raison plus éclairée et le progrès des lumières ont appris sur la part que pouvaient avoir dans ces récits les délires de l'imagination, et les causes naturelles. II. *Vie de saint Juvin*, un vol. in-8°., de 116 pages, Nanci, 1732 ; ouvrage édifiant, mais dépourvu de critique, composé pour les gens du pays habité par Pierquin, chez lesquels ce saint est en grande vénération. III. Deux *Dissertations* : la première *sur la conception de Jésus-Christ* dans le

sein de la Vierge Marie. Pierquin essaie d'y donner quelques notions, d'après des principes physiques, sur le mode dont s'est opérée la génération divine; entreprise plus que hardie, où il s'agit bien moins d'expliquer, que de soumettre sa raison. L'autre Dissertation a pour objet une *Sainte Face*, conservée dans le monastère de Montreuil sous-Laon, abbaye de filles de l'ordre de Cîteaux; image qui attirait un grand nombre de pélerins, et qui porte une inscription sur laquelle se sont exercées les plumes de dom Mabillon et du père Hardouin, jésuite : elle fut reconnue ensuite pour être composée de mots sclavons, dont le sens était, *Imago Domini in linteo* (1). Les journaux de Verdun et de Trévoux parlent de Pierquin avec estime; mais les immenses progrès des sciences naturelles, ont renversé la plupart de ses théories. L—y.

PIERRE (Saint), dit le Prince des apôtres, d'abord nommé *Simon*, né de parents pêcheurs, à Bethsaïde, près du lac de Génésareth, en Galilée, était frère de saint André, le premier disciple du Sauveur. Il avait, à ce que l'on présume, environ quarante ans, lorsqu'il vint, conduit par son frère, se présenter à Jésus-Christ. Voyant le zèle avec lequel Simon avait cru en lui sans le connaître, Jésus lui dit qu'il s'appellerait *Céphas* ou Pierre (*V.* Jean, 1, 42). Il semblait désigner par ce nom, le fondement futur de son Egli-

(1) Ces mots etaient *Obras gospoden na - obronie*. Dom Mabillon crut voir dans le premier de ces mots, quelque chose d'analogue avec le mot mystique *Abraxas* des hérétiques basilidiens, ce qui lui avait fait soupçonner que ce pouvait être une image constellée. Le père Honoré de Sainte-Marie prouve que les mots qui composaient l'inscription appartenaient à la langue esclavonne; ce qui fut confirmé par le czar Pierre, lorsqu'il vint en France. *Hist. de la ville de Laon*, par J. F. L. Deviames, 1822, tom. II, p. 363 (*V.* Honoré, XX, 506).

se, destinée à s'affermir, mal vicissitudes et les faiblesses l nes. Pierre ne suivit pas d'ab sus-Christ; mais, retournant demain à ses occupations habi il allait seulement quelquefois l dre avec son frère. Jésus, éta sur le bord du même lac dit au de Tibériade, monta sur le que, pour instruire la multitu se pressait autour de lui. Ma chant que Pierre et André tendu inutilement leurs filets nuit, il leur conseilla de les j pleine eau, ce qu'ils firent; c che fut si abondante, que l teau et celui de Jacques et d leurs compagnons, en furent r Pierre, en avançant pour ex sa gratitude, se reconnaissa gne d'approcher du Seigne humilité lui valut une vocati velle de la part de Jésus. Ce Pierre, le seul des apôtres q criture dise avoir été marié une maison à Capharnaüm même lac prend le nom de Galilée. Jésus-Christ, ayant me fixé son séjour à Caphar et marchant le long du rivage nouveau Pierre et André, av ques et Jean, jetant leurs file la mer. Il leur dit une troisiè de le suivre; et c'est alors q simple pêcheur, Pierre dev cheur d'hommes, suivant la expresse du Sauveur. Un nou de bienfaisance acheva de l'a à Jésus-Christ, qui accorda a tances de Simon-Pierre le sal belle-mère, ou plutôt cette le dut à sa foi; de même que l' rhoïsse obtint sa guérison, Jésus, pressé par la foule, dant qui l'avait touché, Pi moigna sa surprise de cette q du Sauveur, qu'il prenait à l

Malgré le sens grossier de l'apôtre, Jésus-Christ ne laissa pas de le rendre témoin, peu après, avec Jean, son disciple chéri, d'un de ses actes les plus éclatants, la résurrection de la fille de Jaïre. Ce fut encore près de la mer de Galilée que Jésus, après avoir célébré la Pâque à Jérusalem, voulant donner ses instructions à la multitude, qui l'avait suivi partout sur son passage, fit, en l'an 31, l'élection des douze apôtres, à la tête desquels, comme dans la mission des mêmes disciples en l'an 32, les évangélistes nomment saint Pierre. La nuit qui suivit la première multiplication des pains, dont il nourrit un peuple nombreux, les apôtres repassèrent la mer pour se rendre à Capharnaüm, lorsqu'ils aperçurent Jésus, tel qu'un fantôme, s'avançant vers eux du milieu des eaux. Quoique la voix du maître le fît reconnaître, Pierre, pour s'en assurer, voulut descendre de la barque, et aller jusqu'à lui; mais la violence du vent ébranlant sa résolution, il s'enfonçait, et allait périr, si Jésus ne lui eût tendu la main, en lui reprochant son peu de fermeté. Cette leçon montrait en même temps, et la puissance de la foi, et la faiblesse qui naît de la présomption. De retour à Capharnaüm, l'annonce que fit Jésus-Christ d'une nourriture plus substantielle que celle de la Pâque, qui s'approchait, fut repoussée par la foi vulgaire de la multitude. Plusieurs des disciples même l'abandonnèrent. Jésus ayant demandé aux apôtres s'ils voulaient aussi le quitter, Simon-Pierre s'empressa de répondre: « Seigneur, à qui donc irions-nous? » vous avez les paroles de la vie éter» nelle. » Cependant, quoiqu'il parût entendre le sens spirituel du langage de Jésus, son peu d'intelligence lui fut aussi reproché, lorsqu'il demanda l'explication de cette parabole, que ce qui souille l'homme est ce qui sort du cœur et non ce qui entre dans la bouche. Il fallut de nouveaux miracles joints à l'autorité de la doctrine, pour lui faire comprendre que le levain dont les disciples devaient se garder, était celui des Pharisiens et des Sadducéens. Le bienfait de la vue rendue à un aveugle, dans Bethsaïde, patrie de saint Pierre, acheva de dessiller les yeux de l'apôtre. En allant de ce lieu à Césarée, Pierre interrogé par Jésus sur ce qu'il pensait du fils de l'homme, que les uns disaient être Jean-Baptiste, et les autres tel ou tel prophète, répondit, en faisant cette confession célèbre, que Jésus était le Christ, fils du Dieu vivant; ce qui lui mérita la confirmation du nom de *Pierre*, et lui valut le pouvoir *de lier et de délier*, assuré à sa personne, et conféré à l'apostolat (Matthieu, XVI 16-19; XVIII, 18). Le silence de Marc, disciple de saint Pierre, à ce sujet, ne peut qu'être attribué à la modestie de celui dont il était l'organe. Mais il n'a point tû la rude réprimande que Simon-Pierre s'attira en même temps, pour n'avoir pas cru qu'il fût digne du Christ de souffrir la mort, afin de ressusciter ensuite, comme l'annonçait Jésus. Pierre avait été témoin, sur une montagne, à son réveil, de la transfiguration de Jésus-Christ, qu'une voix céleste avait déclaré le fils de Dieu; et il eût voulu demeurer toujours dans l'état où il se trouvait bien, ne sachant pas que le repos ne pouvait lui être acquis que par les souffrances. La bonne-foi de Pierre lui assurait la confiance de Jésus-Christ, malgré l'ardeur indiscrète du disciple. Il fut chargé, à Capha-

naüm, des dispensations de la Providence, en acquittant pour son maître le tribut qu'elle lui procura. L'honneur qu'il reçut à cette occasion, paraît avoir été le motif d'une contestation jalouse entre les disciples sur la primauté du rang; ce qui donna lieu à Jésus, en leur conférant le pouvoir qu'il avait promis (Math. xviii, 18), de leur recommander à tous l'humilité, ainsi que la remise générale des offenses, dont saint Pierre demandait quel nombre il devait pardonner. Malgré les témoignages de son zèle et sa confiance dans l'autorité de Jésus, l'époque de la Passion, qui était prochaine, allait mettre à une terrible épreuve la foi de l'apôtre, et faire voir que le respect humain et le changement de position pouvaient donner à la faiblesse timide l'apparence de la défection. Le soir de la dernière cène, n'ayant pas d'abord voulu souffrir que ses pieds fussent lavés par celui qu'il reconnaissait pour son Seigneur; averti par lui de ne pas laisser ébranler sa foi, on le voit se proposer de suivre partout son maître, jusqu'en la prison, jusqu'à la mort même: mais à peine put-il veiller une heure avec lui, dans le lieu où la trahison de Judas devait s'effectuer. Pierre, tour-à-tour ardent et craintif, zélé et endormi, confiant et manquant de foi, montrait ainsi, sous deux faces opposées, l'homme et l'apôtre, jusqu'à ce que l'esprit de l'un eût changé ou surmonté le naturel de l'autre. Aussi Jésus-Christ, qui le connaissait mieux que celui-ci ne se connaissait lui-même, lui prédit-il, malgré ses protestations réitérées, qu'il le renierait avant que le coq eût annoncé le point du jour. Cependant, lorsque les Juifs vinrent pour prendre Jésus, Pierre, de son propre mouvement, tira l'épée, et frappa Malchus, l'un des servi du grand-prêtre; ce qui fit dire sus, en réparant le coup, qu'il vait pas besoin d'armes pour s fense, et que celui qui se serva glaive périrait par le glaive. leçon, sans s'adresser exclusive à Pierre, réprimait en lui l'ind tion qu'excitait l'injustice, et gnait à ne point repousser, san juste nécessité, la force par la f Quoique les disciples, selon l' ture, eussent fui, lorsque leur m fut livré aux Juifs, néanmoins re le suivit de loin, jusqu'en la de Caïphe; et un autre disciple (l'y fit entrer. Mais là, au milie ennemis du Christ, qu'il voya venu leur proie, son courage battit. Interrogé par un pare Malchus, par une simple port par une servante même, s'il n pas Galiléen et disciple de Jés protesta par trois fois, et même serment, qu'il ne connaissait pas qu'il avait naguère hautement d être le Christ. Ce ne fut qu'après le coq eut chanté deux fois, et regard de son maître lui eut to l'ame, qu'il se souvint de la p de Jésus. Alors il sortit, et alla rer amèrement sa faute. On voit point reparaître dans la Pas où assiste seulement Jean, ave trois femmes pieuses dont parl criture. Mais ensuite, sur la f l'une d'elles, Simon-Pierre c ainsi que Jean, au sépulcre, entre le premier, et s'assure q corps de Jésus n'y est plus croyant pas néanmoins à la r rection du Sauveur, non plu les autres apôtres, il fut enc premier auquel l'Ecriture m que Jésus ait apparu (1 Cor., 5); et alors tous ou presque t crurent sur sa parole, avant n

s en fussent convaincus par leurs
. Cependant Pierre, rentré en
e, semblait avoir besoin d'une
ion expresse, qui le consacrât
particulièrement à ses fonctions
toliques, lorsque Jésus lui ap-
t de nouveau en particulier, ain-
'à Jean, occupés l'un et l'autre
pêche, sur la mer de Galilée.
là que Jésus-Christ, après avoir
de lui trois fois la protestation
n amour, comme pour lui fai-
pier son triple renoncement,
nfirma autant de fois le soin
s ouailles, par les mêmes mots :
ex mes brebis. Saint Jean, le
aimé de Jésus, et qui ne dis-
le pas les torts de son collè-
est celui même qui nomme cet
re (chapitre XXI) comme re-
t de Jésus-Christ, en retour
n attachement, le pastorat,
saint Ambroise (*in Luc.*, 23)
me si bien le vicariat de l'a-
r. Le don de cette fonction,
l'évangéliste fut témoin, et sur
l dut se taire, par humilité,
:, l'interprète de saint Pierre,
en dans cet endroit-là même où
-Christ avait donné à Simon le
de *Pierre*, qu'il lui confirme
chef, en l'appelant au gouver-
nt de son Église. Dans cette der-
vocation, il apprend qu'en sui-
Jésus-Christ, il souffrira comme
t sera glorifié par le martyre.
nouvement de sensibilité, ou
encore l'esprit de curiosité, lui
questionner Jésus sur le sort
sciple chéri : mais son zèle in-
et est réprimé par J.-C; et cette
elle faiblesse lui valut, de la
du maître, une dernière leçon.
s avoir été témoins de l'ascen-
du Sauveur, les apôtres, sui-
l'ordre qu'ils avaient reçu de
, se réunirent à Jérusalem. On
voit dès-lors Pierre présider et ins-
truire l'assemblée. En rappelant
avec une bonté indulgente qu'il se
devait à lui-même, la faute de l'a-
pôtre Judas, et sa punition qui avait
été prédite par David ainsi que son
remplacement, il propose et l'on
adopte l'avis d'élire un autre apô-
tre, témoin de la résurrection de
J.-C., afin de compléter le ministère
apostolique. L'application qu'il fait
des Ecritures, paraît plus à pro-
pos encore, lorsqu'éclate le phéno-
mène dont les disciples se trouvent
tout-à-coup frappés. Le jour de la
Pentecôte, vers la troisième heure,
un grand bruit, tel qu'un vent impé-
tueux, remplit le lieu de l'assem-
blée : ils voient paraître comme des
langues de feu, et se sentent péné-
trés de ce même Esprit que Jésus
leur avait annoncé en les quittant.
Dans l'effusion du zèle qui les trans-
porte, leur langage éloquent et nou-
veau étonne le peuple de Jérusalem,
et les étrangers mêmes qui les en-
tendent. Mais plusieurs d'entre les
Juifs s'écrient, que ce sont des gens
ivres qui s'expriment ainsi, quoi-
qu'il fût matin encore, et que dans
l'ivresse ils n'eussent pu que balbu-
tier. C'est alors que Pierre, éclairé
d'une nouvelle lumière, prononce,
devant les ennemis de J.-C. devenus
les siens, un discours aussi sage que
courageux. Il leur marque, par l'ac-
complissement de la prophétie de
Joël (II, 28-30), que l'époque an-
noncée par J.-C. était arrivée, où
les disciples seraient pleins de cette
vertu, qu'il devait répandre sur
eux et sur ses serviteurs. Il signale
en même temps les malheurs pré-
dits aux Juifs, s'ils ne se repentent
d'avoir méconnu le Christ, dont la
mort et la résurrection glorieuse ont
été prophétisées par David, appelant

son Seigneur ce même Christ, qui a été élevé au ciel, et qui envoie aujourd'hui son Esprit pour que chacun d'eux, en croyant, y participe et le reçoive. Un grand nombre de Juifs, ayant ouï le discours de l'apôtre, où respirait toute l'affection d'un père, eurent l'ame touchée; et trois mille reçurent le baptême. Cependant, malgré la nouvelle institution, une condescendance fraternelle le faisait obtempérer aux observances de la loi judaïque, en se réunissant dans le Temple avec les nouveaux disciples. Pierre et Jean y étant montés ensemble pour la prière de nones (celle de la neuvième heure), un perclus, placé à la porte du temple, suivant le récit de l'évangéliste saint Luc, s'adressa aux apôtres, en leur demandant l'aumône. Pierre lui dit, qu'il n'avait ni or ni argent : « mais ce que j'ai, ajouta-t-il, je vous le donne; levez-vous au nom de J.-C. » Il le prit alors par la main; et le perclus, s'étant levé aussitôt, entra avec eux dans le temple, en leur témoignant sa joie et sa gratitude. Le peuple étonné s'assemblait autour d'eux, et faisait éclater, en les honorant, son admiration. Mais l'humble apôtre rejetait la gloire de cette guérison sur celui que dans leur aveuglement ils avaient crucifié, et qui, d'après leurs propres oracles, était ressuscité pour leur salut. Les prêtres, et surtout les Sadducéens, ne pouvant souffrir que Pierre et Jean prêchassent au peuple la résurrection de J.-C., tentèrent de les faire arrêter publiquement, pour intimider la multitude. Cette mesure redoublant l'intérêt qu'on portait aux apôtres, le nouveau discours de saint Pierre en convertit un plus grand nombre encore; et cinq mille furent baptisés. D'un autre côté, le co
apôtres s'enhardit par le s
Pierre, qu'on avait vu si
si peu ferme dans ses pr
balança plus de confesser a
le nom de Jésus - Christ
l'assemblée des sénateurs,
teurs de la loi et des pr
lorsqu'on eut relâché le
par la crainte de la multitu
défense de continuer d'
au nom de Jésus, il en
témoignage même du cons
le faire juge s'ils devaient
rendre hommage à la pui
leur maître. De cette époqu
l'Église apostolique, pers
son origine, et renaissante
sécution. Les nouveaux c
réunis avec les disciples et
tres, ne firent plus qu'un
Le temps donné à l'instruc
mune, les repas fraternel
sous le nom d'Agapes, po
ger le pain eucharistique
tance des familles pauvres
mes de leur zèle, premier
la charité chrétienne, cont
avec l'exemple récent de Jé
et des apôtres, à la mise en
des biens. Le livre des *Réc*
ouvrage des premiers si
n'est pas de l'auteur auq
tribue, nous montre saint
vant en père de famille av
ciples, et les instruisant e
par ses exemples que pa
cours : on voit auprès d
l'évangéliste, que Pierre n
fils; Evode son successeu
d'Antioche; Lin et Cléme
de Rome. Quoique les fid
tassent séparément, ils
saient dans des assembl
saint Pierre était l'ame. L
de L'Église s'accroissan
nombre des fidèles, que la

endait aussi à multiplier, elle
cessairement être gouvernée
ne fermeté sévère et une exacte
rité. L'abandon des biens était
et un pur don de la charité :
la renonciation une fois faite
a foi du serment, devenait sa-
et la violer était un sacrilége,
l'impunité eût causé le scan-
t souillé dans son germe une
n qui ne pouvait se soutenir
r sa sainteté. L'apôtre, mal-
bonté naturelle, crut devoir à
ctions et à la communauté un
le terrible de punition, dans la
ne de deux époux qui retin-
dissimulèrent une partie du
ndu qu'ils avaient voué sans
. Le mari se présente, comme
époser entre les mains de
la totalité du prix. Pierre,
nt sa pensée, lui dit : « Ana-
s avez menti, non aux hom-
ais à Dieu. » Saisi de ter-
nanie tombe aussitôt, éva-
sans vie. Saphire arrive; et
mu de pitié, afin de lui faire
itre sa faute, lui demande
avait rien retenu : mais cette
e niant avec assurance, elle
même sort, et tombe frap-
me son mari. Cet événement,
dant parmi les fidèles l'hor-
n mensonge contre la reli-
serment et contre l'esprit du
isme naissant, imprimait
grande partie des Juifs une
salutaire; et si une terreur
et une pitié naturelle ou
pouvaient exciter d'autre
murmure et le dépit (com-
traitant ce sujet, l'a si bien
te un célèbre peintre mora-
lerne, Le Poussin), des actes
ux de bienfaisance, en tem-
l'effet, et ne montraient plus
main d'un père désarmant
celle du juge. Telle était enfin l'autorité de l'apôtre, et la confiance de la multitude, que, suivant le rapport de saint Luc, on plaçait dans des lits les malades jusque dans les rues où saint Pierre devait passer, persuadé que son ombre, en les couvrant, suffirait pour les guérir. Tant de témoignages de puissance ne firent qu'irriter les prêtres, et surtout la secte des Sadducéens, qui était celle du grand-pontife. Quoiqu'ils fussent sous la domination des Romains, ils firent emprisonner publiquement les apôtres. Mais bientôt délivrés miraculeusement, et enseignant de nouveau dans le temple, ces mêmes apôtres, ramenés devant le grand-prêtre, déclarèrent avec franchise et simplicité, par l'organe de Pierre, qu'ils se croyaient plutôt obligés d'obéir à Dieu qu'à l'autorité du pontife. Cette résistance accrut encore la haine de leurs persécuteurs, qui délibérèrent de les mettre à mort. Mais le docteur Gamaliel, honoré des sénateurs et de tout le peuple, parvint à dissuader ses confrères, en les engageant à examiner si le parti des apôtres n'était réellement qu'une faction humaine, qui, dans ce cas, ne tarderait pas à se dissiper. Le discours de Gamaliel ne put empêcher que les apôtres ne fussent battus des verges : cependant il avait calmé la multitude, et touché même une partie des prêtres. Le nombre des fidèles s'augmentait de jour en jour. L'élection des diacres pour l'ordre et la distribution des aumônes, la nomination de Jacques-le-Mineur, parent de Jésus-Christ, préposé par Pierre et ses collègues pour administrer l'église de Jérusalem, tendaient de plus en plus à l'affermissement de la nouvelle Eglise. La

fureur des Juifs était à son comble. Alors commença une grande persécution dans la Judée et dans la Syrie. Le chef des diacres, Étienne, fut la première des victimes. Saul, le persécuteur de la foi, en devint lui-même l'apôtre : et Pilate ayant fait un rapport à l'empereur Tibère sur les différentes circonstances de la vie de Jésus-Christ, rapport qui a été invoqué par saint Justin et par Tertullien dans leur défense apologétique devant le sénat romain, quoiqu'il ne nous en reste aucun acte authentique; la persécution des Juifs s'arrêta, et, jusqu'au temps de Hérode Agrippa, elle n'eut plus lieu que partiellement. Les apôtres allèrent prêcher ou confirmer la foi dans les lieux de la Judée où la dispersion causée par la persécution avait préparé la voie à leur ministère. Pierre, étant venu avec Jean à Samarie, eut en tête Simon le Magicien, qui crut pouvoir acheter d'eux la puissance dont il les voyait revêtus. Mais Pierre rejeta vivement la proposition d'un trafic si opposé à l'esprit de l'Evangile ; et de là est venu le nom de *Simonie* resté attaché à ce commerce. Simon, au lieu d'être frappé des remontrances de Pierre, devint son ennemi mortel; et les soins désintéressés de l'apôtre, soulageant les malheureux, et consolant de pauvres veuves en leur rendant une mère, ne firent qu'endurcir le cœur de l'Israélite. Jusqu'alors Pierre n'avait communiqué qu'avec les Juifs. Une vision qu'il eut, lorsqu'il était en prières avant l'heure de son repas, lui montra par trois fois une nappe couverte de toutes sortes de viandes; et il entendit une voix qui lui ordonnait d'en user, sans aucune distinction de celles qu'il appelait impures, et que Dieu avait purifiées. Il fit b l'application de ce qu'il avai quand il reçut la visite des en de Corneille, centurion rom qui l'engageait à venir à Cé pour l'instruire et le baptiser. re s'y transporta ; et Corneil le premier gentil qui reçut la f le ministère du premier ap quoique l'Évangile, d'abord an aux Juifs, fût prêché plus tar autres peuples, lors de la miss l'apôtre saint Paul (*V.* ce nom disciples de saint Pierre, à s tour à Jérusalem, murmurèr ce que la foi chrétienne av communiquée à un incirconcis. qu'il eût, pour sa défense, ir l'ordre de Dieu, la plainte d ques Juifs convertis rut le ge la dispute qui s'éleva dans la pour obliger, d'une part, le veaux chrétiens à se faire circ et de l'autre, pour les affran la loi judaïque. Ce fut vers l' que Pierre, et les autres ap après avoir reçu la visite d et s'être probablement part prédication, quittèrent défi ment Jérusalem, pour aller l'Évangile au-delà de la Jud parmi les nations. Saint Luc les *Actes des Apôtres*, en pa la paix qui régnait alors, et vorisait les progrès de l'Ev ne mentionne pas le voyage Pierre à Antioche, et ne pa de son emprisonnement à Jéru et de son apparition au co cette ville, en 52. Mais saint moigne que cet apôtre vint à che ; et Eusèbe, Origène et s rôme, nous apprennent qu Pierre y siégea d'abord, ava rendre à Rome. Il paraît mêm été le premier pasteur d'An comme ses habitants furent l

s qui reçurent le nom de chré-
. On voit aussi d'après sa pre-
e Épître, qu'il prêcha aux Juifs
le Pont, la Galatie, la Bithy-
t la Cappadoce. C'est vers l'an
environ vingt-quatre ans avant
ort, suivant le calendrier de
harius, que saint Pierre serait
à Rome, dans les premiers
s de l'empire de Claude, selon
hronique d'Eusèbe et la version
int Jérôme. La tradition sur la-
elle se fondent, a dû être né-
rement obscurcie, comme l'his-
des premiers évêques sous la
nation des empereurs païens;
elle n'avait pu être entièrement
ée. Quelques doutes qu'aient
s à ce sujet les auteurs critiques
ents, l'un de leurs plus judi-
écrivains, Pearson, a observé
malgré le silence de saint Luc,
le témoignage relatif à saint
re cesse à l'époque où lui-même
t le compagnon de saint Paul,
'a point douté, dans l'antiquité,
le premier n'eût fondé l'église
ident à Rome, comme celle
ent à Antioche. Les divers sé-
s qu'il put faire dans l'espace de
-quatre ans, ainsi que les diffé-
s chaires sous son nom, prou-
ent seulement qu'il aurait gou-
é ces églises, sans y résider,
des temps où les divisions nais-
es entre les chrétiens, les trou-
suscités par les Juifs, la foi mal
ée ou mal affermie, nécessitaient
nouveaux voyages et de nouvelles
es, surtout à Jérusalem, dont
que devait montrer pour le pre-
r apôtre une déférence autorisée
Jésus-Christ même; en sorte que
re était, non simplement l'évê-
de Rome, d'Antioche, ou d'A-
ie, mais l'évêque de l'Église uni-
elle. Saint Paul, dans son *Épître aux Romains* (chap. xv), en les félicitant de leur foi, dont on parle, dit-il, par tout le monde, leur mande que, depuis long-temps, il s'était proposé d'aller les visiter; mais que ce qui l'en avait souvent empêché, était la loi qu'il s'était faite de ne point prêcher l'Évangile dans les lieux qui l'avaient déjà reçu, afin de ne point bâtir *sur le fondement d'autrui*. Il est difficile qu'une église déjà fondée depuis long-temps, et généralement renommée, eût fait les grands progrès annoncés par saint Paul, si l'adversaire de Simon le Magicien, saint Pierre, ne fût venu à Rome opposer ses prédications aux discours du faux apôtre, qui s'y était rendu dès l'an 41, et à qui l'on avait décerné, sous Claude, des honneurs que le sénat avait refusés sous Tibère à Jésus-Christ. Saumaise, et quelques modernes, en alléguant un monument consacré au demi-dieu *Semo*, ont cherché vainement à donner le change sur l'érection d'une statue en l'honneur de Simon, attestée par saint Justin, dans son Apologie. C'est, sans doute, ce culte idolâtre que saint Pierre avait en vue, lorsqu'il écrivit, en 44, suivant Eusèbe, sa première Épître datée de l'*église qui est en Babylone*. On voit, par cette forme même, qu'il désigne Rome *païenne*, ou la ville des Gentils, comme il appelle *Chrétiens* les fidèles auxquels il s'adresse, ou les Juifs convertis. Pearson, qui prend à la lettre Babylone pour la petite ville d'Égypte de ce nom, semble s'appuyer sur ce que saint Marc, nommé dans l'épître, avait prêché à Alexandrie; mais ce fut en 49, que ce disciple alla en Égypte par l'ordre de son maître. Il paraît seulement lui avoir servi d'interprète dans cette Épître qu'on croit écrite en grec, de

même qu'il n'aurait été, dans l'Évangile sous son nom, que l'organe de saint Pierre, auquel on l'a attribué. La même Épître, presque toute morale, et renfermant un grand sens en peu de mots, contient ces paroles notables : *Aimez vos frères, craignez Dieu, honorez le Roi.* Ces expressions semblent faire allusion à l'époque où il était allé dans la Palestine, sous Hérode Agrippa, et où il faillit être victime, comme le fut Jacques-le-Majeur, d'une nouvelle persécution, dont les divisions des Juifs avaient été le prétexte. Sa délivrance, due aux prières des Chrétiens, était pour lui un motif de glorifier la puissance de son auteur, en leur prêchant la concorde et la soumission au prince. Des troubles ultérieurs excités à Rome, selon Suétone, à l'occasion du Christ, et sans doute par les mêmes motifs, entre les Gentils et les nouveaux Chrétiens circoncis ou incirconcis, ayant fait ordonner aux Juifs d'en sortir, tous furent compris dans cette proscription; et cette circonstance paraît avoir rappelé Pierre à Jérusalem. Il y présida le concile de ce nom, en 52, avec l'évêque de cette ville, qui ne parla qu'après lui, en appuyant la déclaration proposée de l'affranchissement de la loi juive par la loi évangélique, liberté que saint Paul était venu défendre, et qui, sauf quelques concessions, fut décrétée par le concile. L'apostolat des Juifs, plus spécialement attribué à Pierre, comme celui des nations à saint Paul, donna lieu à une plus grande tolérance de la part du premier, pour le peuple israélite; ce qui scandalisa les Gentils d'Antioche, avec lesquels il vécut d'abord pour les instruire, et dont il se sépara ensuite pour judaïser en leur présence.

Saint Paul, en déclarant qu'i
sista en face, marquait, p
expression même, la supéri
celui qu'il reprenait publique
dont l'ascendant pouvait fair
à la nécessité des observance
concile n'avait que tolérées.
reçut sans peine, et avec dou
leçon de l'apôtre saint Paul.
mage qu'il rend à sa sagess
une seconde Épître, annonce
l'on ne voit point les deux ap
correspondre dans leur miss
pective, c'est que leurs fonc
trouvaient séparées, l'un parl
de la loi morale aux Juifs, e
plus de la foi chrétienne aux
De l'année 52 à l'année 65,
réunissent, Eusèbe le fait p
Corinthe, dans l'intervalle d
voyages que fit saint Paul
ville de luxe. Pierre retourna
selon le même auteur, à Jér
afin d'ordonner Siméon à la
Jacques-le-Mineur. Enfin,
du Pont et des provinces
furent par lui visités de nouv
c'est encore à eux qu'il adr
Rome, en 64, sa seconde Épl
connue pour canonique ma
autre interprète, où il les
nit contre les menées des d
de Simon le Magicien, ré
en Asie, qui, abusant de c
vait dit saint Paul, prétendai
la foi seule suffisait pour
tification. Il explique, par le
les mêmes de l'apôtre, les e
difficiles (sans doute ceux de l
aux Hébreux), dont ces s
cherchaient à détourner le
nouvelle preuve que les deux
s'entendaient parfaitement,
le silence de saint Paul su
Pierre, depuis Antioche, se
expliqué, dans l'*Épître* mêm
Romains, par l'objet de l

istincte dans laquelle il se ren-
t. Cependant, vers 65, selon
et Astère, ces deux apôtres
ent à Rome leurs efforts con-
nemi commun de la doctri-
ngélique, Simon le Magicien.
a prédication de la morale
nne dégagée de toutes les illu-
u paganisme, et dirigée, dans
la plus corrompue, contre tout
pouvait flatter la mollesse et
s, dut irriter Néron, et ex-
a jalousie du chef de secte,
ierre, aidé de l'éloquent apô-
n confrère, allait combattre
veau l'imposture. Un acte de
nce, que plusieurs des anciens
grecs rapportent, et par le-
imon le Magicien voulut dé-
l'influence des apôtres en s'é-
en l'air devant l'empereur,
échoué, tandis qu'ils étaient en
s; la chute du magicien leur
tribuée. Néron donna l'ordre
s arrêter. Saint Pierre était
e point de céder aux ins-
des Chrétiens, qui le pres-
de chercher un asile. Mais,
ppelant les paroles de Jésus-
t, qui lui avait prédit sa mort,
ongea plus à fuir. Il fut em-
né avec saint Paul, et souffrit,
e lui, le martyre, en 65, le
jour et au même lieu (*V.* Paul). Eusèbe, Prudence et
disent qu'il fut crucifié la tête
s. Deux femmes, Basilisse et
asie, voulant rendre aux mar-
es honneurs de la sépulture,
t saisies et décapitées. Cepen-
des Chrétiens d'Orient parvin-
déposer leurs corps dans les
ombes, d'où, après la mort de
, ils furent extraits; et on les
na, partie au chemin d'Ostie,
t aujourd'hui l'église Saint-Paul,
e au Vatican, dont le quartier,
suivant Philon (que l'on a cru avoir connu saint Pierre à Rome), était occupé par les Juifs. Des basiliques élevées sur les ruines des palais des empereurs, ont depuis rendu les tombeaux de l'humble pêcheur et du faiseur de tentes, plus célèbres que les mausolées des Césars. Une église de Saint-Pierre-aux-Liens fut construite sur la prison du Saint, dès que le culte chrétien devint public; et Constantin fit élever une église au Vatican, sous l'invocation des deux apôtres. Grégoire de Tours l'a décrite telle qu'elle existait au sixième siècle. La fête solennelle de saint Pierre, avec celle de l'illustre compagnon de son martyre, était célébrée, le même jour, 29 juin, dans tout le monde chrétien. Les plus anciennes ordonnances de France pour la célébration des fêtes publiques, y comprennent celle de saint Pierre et de saint Paul. Leurs bustes en argent, richement décorés par le roi de France Charles V, et contenant leurs chefs, furent donnés à l'église de Saint Jean-de-Latran par le pape Urbain V. Ces précieux reliquaires, dépouillés dans les derniers temps, ont dû leur rétablissement à Pie VII. Le tombeau qui renferme, à la basilique du Vatican, une partie des corps des deux apôtres, est aujourd'hui placé dans l'église souterraine, au centre de la nouvelle basilique élevée sur l'ancienne, par Jules II et Léon X, et qui est la première du monde, par sa dignité comme par sa grandeur et sa richesse.

G—ce.

PIERRE (Saint), archevêque de Tarentaise, en Savoie, né l'an 1100, au village de Saint-Maurice, au diocèse de Vienne (1), prit, à l'âge de

(1) Probablement à *Saint-Maurice de Chavelles*, commune de Villette-Serpaize, à deux petites lieues

vingt ans, l'habit religieux, à Bonnevaux, en Dauphiné, maison qui avait été établie par les disciples de saint Bernard. Il était abbé de Tamié, lorsqu'il fut choisi, vers l'an 1140, pour occuper le siége archiépiscopal de Tarentaise : saint Bernard et le chapitre de l'ordre le pressèrent d'accepter cette dignité. L'église de Tarentaise avait besoin d'un bon pasteur, ayant été livrée à un évêque mercenaire, qui avait encouragé tous les désordres. Après avoir travaillé pendant treize ans à réparer de grands malheurs, le saint archevêque prit la résolution de quitter son église pour vivre de nouveau dans la retraite, et alla se cacher dans un monastère de son ordre, en Allemagne, où il espérait demeurer inconnu ; mais il fut découvert, et forcé de retourner dans son diocèse, où on le reçut avec les plus vives démonstrations de joie. Il reprit ses fonctions épiscopales avec une nouvelle ardeur, et s'occupa particulièrement des pauvres, dont il était le père et le protecteur. Instruit que les voyageurs périssaient souvent, faute de secours, en traversant les Alpes, il fonda pour eux des hospices en différents points de ces montagnes. Comme archevêque de Tarentaise, il était vassal de l'empereur Frédéric, qui soutenait l'anti-pape Victor III contre le pape Alexandre III. Notre saint prélat fut presque le seul, dans l'Empire germanique, qui osât se déclarer pour le pontife légitime, dont il prit hautement le parti, même en présence de l'empereur, sans craindre le caractère fougueux et violent de ce prince. Pierre, dont le zèle ne pouvait se renfermer dans les bornes de son diocèse, alla parole de Dieu en Alsac gne, en Lorraine, e contrées de l'Italie. Pa cours et sa piété pr plus grands fruits. La rallumée, en 1170, e France et celui d'Angl prélat, chargé par le réconcilier les deux p aussitôt en route, p cette honorable missio grand âge, il prêchait lieux par où il passai qui avait envoyé au- un des premiers sei cour, le reçut avec du plus profond resp Pierre se rendit à Cl les confins de la Norn II, roi d'Angleterre lui-même à sa renco dit de cheval lorsqu'il se prosterna devant lu di des Cendres (1171) se trouvant dans l'abl temer, au diocèse de s'y rendit avec sa co voir les cendres de sa chevêque traita avec s dont il était chargé. les deux rois à termin rends, il obtint d'eux tenir des conciles dan afin qu'Alexandre III nu. Le saint archev peine retourné dans que le pape le renvoy vers le roi d'Angleter concilier, s'il était possi avec son fils. Cette point le succès qu'on tendre. Le serviteur tombé malade en rever taise, mourut, le 14 sep (2), à Bellevaux, mais

de Vienne ; ou, peut-être, à *Saint-Maurice de l'exil*, à une lieue du Péage.

(2) Son épitaphe dit en 1175, a

aux, dans le diocèse de Be-
. Le pape Célestin III le mit
bre des saints en 1191. L'é-
élèbre sa mémoire le 8 mai.
e, écrite par Geofroi d'Haute-
e, fidèle compagnon de ses tra-
, se trouve dans l'*Histoire de*
ux, par D. Lenain, tome II,
et suiv. G—Y.

ERRE-CHRYSOLOGUE
T), archevêque de Ravenne,
mola, fut instruit dans les let-
crées par Corneille, évêque de
ille. Tant que Pierre vécut, il
de son maître et de ses soins,
la plus vive et la plus res-
ise reconnaissance. Le siége
pal de Ravenne étant devenu
t, en 430, le pape Sixte III
a cette haute dignité à Pierre.
uveau prélat fut reçu avec joie
enne, où résidait l'empereur
inien III avec sa mère Pla-
e saint évêque instruisait lui-
son peuple. Nous avons de
soixante-seize Discours, qui
recueillis, dans le huitième
par Félix, un de ses succes-
e sont de courtes homélies,
style est élégant, mais un
berché. On en doit au P.
Paoli, clerc régulier (*Voy.*
XXXII, 505), une bonne
qui a été réimprimée en
ne, sous ce titre : *S. Petri*
ogi Sermones aurei cum no-
rum, Augsbourg, 1758, un
araît que le saint prélat par-
rent en présence de l'empe-
le la famille impériale. A la
a prince, le siége de Ravenne,
que-là, avait été sous la dé-
e de l'archevêque de Milan,
é à la dignité de métropole,
aré indépendant de son an-
étropolitain. Saint Germain
re étant venu, en 448, à
Ravenne, fut traité de la manière la plus honorable par saint Pierre-Chrysologue, qui, après sa mort, lui fit rendre de grands honneurs. Il garda le cilice et le capuchon de saint Germain, comme un précieux héritage. Saint Pierre ne lui survécut pas long-temps ; car nous voyons que Jean, son successeur, alla au-devant d'Attila, lorsque ce farouche soldat s'approchait, en 452, de la ville de Ravenne. Saint Pierre sentant approcher sa dernière heure, se rendit à Imola, où il mourut le 2 décembre. Le surnom de *Chrysologue*, qui ne lui fut donné que deux siècles et demi après sa mort, par l'archevêque Félix, indique la haute estime que l'on faisait de ses discours, et signifie que ses paroles avaient le prix de l'or. G—Y.

PIERRE (Saint) d'*Alcantara*, ainsi appelé de la ville de ce nom, dont son père était gouverneur, y prit naissance en 1499. Il y fit ses premières études, et étudia le droit canon à Salamanque. En 1513, il fut rappelé dans sa famille. Il avait été élevé dans la piété dès sa plus tendre enfance. Les avantages que sa naissance lui promettait dans le monde, ne se présentèrent même pas à son esprit, lorsqu'il fut question d'embrasser un état ; et il n'hésita point un moment à leur préférer la vie pauvre dont on faisait profession dans l'ordre de Saint-François : il en prit l'habit, à l'âge de seize ans, dans le couvent de Manjarès, situé sur les montagnes qui séparent la Castille du Portugal. Dès les premiers moments, il y fut un modèle de pénitence et de mortification. Il ne vivait que de pain, d'eau et d'herbes insipides. Il se refusait même jusqu'aux douceurs du sommeil : la contemplation et la prière étaient

son uniqne occupation. Il avait à peine vingt ans, lorsque ses supérieurs, édifiés d'une vie si parfaite, le mirent à la tête d'une petite communauté qu'on venait de fonder ; et il la gouverna avec une rare sagesse. Il n'était point encore dans les ordres. Ses supérieurs lui ayant ordonné de s'y préparer, il les reçut, et fut fait prêtre, en 1524. Alors il commença d'annoncer la parole de Dieu ; et de nombreuses conversions furent le fruit de ses prédications. Il était si occupé des choses du ciel, que les objets terrestres qui eussent dû lui être le plus familiers, échappaient à son attention. Il passa, dit-on, plusieurs années dans un couvent, sans savoir comment l'église en était faite, quoiqu'il ne manquât à aucun office. La vie solitaire et érémitique était celle pour laquelle il avait le plus d'attrait ; goût auquel ses supérieurs voulurent bien quelquefois condescendre, mais dont ils exigèrent le sacrifice, lorsque le bien de la religion le demandait. En 1538, il fut élu provincial d'Estramadure. Il profita de l'autorité que lui donnait cette place pour rendre à la discipline monastique toute sa force ; et il fit des réglements sévères qui furent approuvés dans le chapitre tenu à Placentia, en 1540. Le temps de son provincialat étant expiré, il vint à Lisbonne, pour y contribuer, avec le P. Martin de Sainte-Marie, à la fondation d'un couvent, où les observances qu'il avait établies devaient être mises en vigueur. Il y passa deux ans, pendant lesquels il se chargea de former les novices. Lui-même, durant ce temps, méditait le plan d'une congrégation où la vie pénitente serait portée à son plus haut point. Le premier couvent de cette réforme, dite des *Franciscains déchaussés*, fut b 1555. Il n'avait que trente pieds de long sur vingt-huit d ge, l'église comprise. Les cellu religieux étaient si resserrée peine pouvaient-ils s'y tenir ou couchés, et qu'elles ressem à de véritables tombeaux. Le de vie répondait à l'incommo logement. Cette réforme néa ne laissa pas de se propage IV l'approuva par une bulle d de février 1562, et l'affranch juridiction des Franciscain ventuels. La réputation de d'Alcantara avait pénétré d cours. Jean III, roi de Po l'infante Marie sa sœur, le Louis, frère du roi, le duc d'A et d'autres grands personnage rèrent le consulter. Il fit pl voyages pour les satisfaire ; et tantes conversions furent du conseils. Charles-Quint lui-m retiré à Saint-Just après son cation, souhaita de l'avoir confesseur : mais sur diverses que le saint allégua, ce princ ses excuses. En 1559, Pierr cantara, venu à Avila pour sa visite en qualité de commi général de son ordre, eut o d'y voir sainte Thérèse, et porter des consolations do avait besoin : c'est dans ce constance qu'il l'engagea à ré l'ordre des Carmes. Enviro ans après, étant encore en de visite, il tomba malade couvent de Viciosa. Le duc pesa le fit transporter chez lu qu'il y fut traité plus commod mais, la maladie s'aggravant, d'Alcantara voulut être ram couvent d'Avenas, pour y au milieu de ses frères. Il y saintement, le 19 octobre

la soixante-troisième année de
ge. On a de lui : I. Un *Traité*
raison mentale, regardé com-
n chef-d'œuvre par sainte Thé-
le père Louis de Grenade, et
François-de-Sales. II. Un
é de la paix de l'ame, qui
pas moins estimé. Pierre fut
é par Grégoire XV, en 1622,
s au rang des saints par Clé-
IX, en 1629. Il faut entendre
Thérèse parler de la piété,
stérités et des vertus de saint
d'Alcantara, d'après ce qu'elle
it appris de lui-même. Pen-
uarante ans, dit-elle, il n'avait
qu'une heure et demie par
Il prenait ce moment de repos
à terre, et la tête appuyée sur
oreeau de bois cloué à la mu-
. Il marchait toujours pieds
L'on eût dit que pour lui les
ns n'avaient point de rigueur.
e plus ardent soleil, par le plus
ne froid, par la pluie la plus
nte, on ne le vit jamais se cou-
la tête de son capuce. Il ne man-
qu'une fois en trois jours. Son
s, ajoute la sainte, était si fai-
t si décharné, qu'il ressemblait
tronc d'arbre, dont les racines
échées s'étendent de part et d'au-
Sainte Thérèse assure que depuis
ort, il lui apparut plusieurs fois,
ronné de gloire, et qu'il lui dit :
reuse pénitence, qui m'a obtenu
telle récompense! L—Y.

IERRE-NOLASQUE (Saint).
NOLASQUE.

IERRE DE COURTENAI, em-
ur de Constantinople, et comte
evers, était cousin-germain de
ippe-Auguste (1), et signala sa
valeur, en 1214, à la bataille de Bouvines (*Voy.* p. 98 ci-dessus). Il avait accompagné le même monarque à la Terre-Sainte, dans la croisade de 1190 (2), et se montra toujours fort affectionné à ce prince, qui lui avait fait épouser (en 1184) Agnès, héritière des comtés de Nevers et d'Auxerre. Devenu veuf, en 1192, et conservant la garde-noble de ces deux comtés au nom de Mahaut, sa fille unique, il épousa, l'année suivante, Yolande de Hainaut, dont le frère, Baudouin, devint comte de Flandre, en 1195, et empereur de Constantinople, en 1204, lorsque cette capitale de l'empire d'Orient fut prise par les barons français (*V.* Baudouin, III, 545). Henri Ier., frère et successeur de Baudouin, étant mort lui-même sans enfants, en 1216 (*V.* Henri de Hainault, XX, 83), les croisés appelèrent à ce trône chancelant, son beau-frère, Pierre de Courtenai. On avait d'abord offert cette couronne à André, roi de Hongrie, qui l'avait refusée. Pierre, qui la regardait en quelque sorte comme un héritage de famille, et qui ne pouvait espérer de jouer à la cour de France qu'un rôle secondaire, vendit ou engagea une partie de ses domaines pour subvenir aux frais de cette expédition : car il ne pouvait se dissimuler que son empire était presque entièrement à conquérir, le pouvoir des barons qui l'avaient élu ne s'étendant guère au-delà des remparts de Constantinople, menacés à-la-fois par les Bulgares de la Thrace,

...ère. Pierre Ier., était le 5e fils de Louis ..., et avait épousé Isabelle, héritière de Courte... de Montargis, etc. Il suivit le roi Louis le ... son frère, à la dernière croisade, entreprit une autre expédition en Palestine, avec Henri Ier., comte de Champagne, et mourut en 1183.

(2) Pierre fit aussi partie de la croisade contre les Albigeois, en 1211; et assista au siège de Lavaur, pendant lequel il s'efforça vainement de détacher du parti de ces hérétiques obstinés, le comte de Toulouse, qui était son parent.

les Grecs de Nicée, et les Musulmans de l'Asie. N'ayant pu réunir que cinq mille hommes tant infanterie que cavalerie, il ne se crut pas en état de s'ouvrir un passage au travers de la Bulgarie, et s'adressa aux Vénitiens, pour faire le traject par mer sur les vaisseaux de la république. Mais, avant tout, il voulut recevoir, de la main du pape, la couronne impériale. Honorius III opposa quelques difficultés : il craignait de porter atteinte aux droits du patriarche de Constantinople, et trouvait peu convenable de couronner en Occident un empereur d'Orient. Il craignait bien plus encore que cette cérémonie ne fournît par la suite aux empereurs de Constantinople un prétexte pour étendre leurs prétentions sur la ville de Rome et l'empire d'Occident. Un expédient fut imaginé pour vaincre ses scrupules. L'empereur Pierre, et Yolande, sa femme, furent couronnés, le 9 avril 1217, non dans la basilique de Saint-Pierre, mais dans celle de Saint-Laurent *hors des murs*. La petite armée s'avança ensuite jusqu'à Brindes, où l'attendaient les navires des Vénitiens. Le sénat de Venise, suivant la même politique qui, quinze ans auparavant, avait armé en sa faveur les bras des croisés, afin de soumettre Zara (*Voyez* Dandolo, X, 493), fournit au nouvel empereur et à son armée, les vaisseaux nécessaires pour leur passage, à condition qu'ils l'aideraient à reprendre la ville de Durazzo, en Albanie, dont Théodore Lange, de la famille des Comnènes, s'était emparé. Le traité fut bientôt conclu : Durazzo fut attaqué; mais Pierre était dépourvu de machines de guerre et d'équipages de siége. La valeur de ses chevaliers ne pouvait rien contre les fortes murailles de la place, derrière lesquelles les assiégés se tenaient soigneusement retranchés, se gardant bien de se présenter en rase campagne contre les croisés. Après de vains efforts, on leva le siége. Les Vénitiens, qui avaient conduit à Constantinople l'impératrice Yolande et ses quatre filles, refusèrent d'y transporter l'armée, qui n'avait pas rempli son engagement. Courtenai, résolu d'achever la route par terre, négocie un traité avec Théodore Lange, et se met en marche. Le perfide Théodore l'attire dans un défilé, enveloppe sa troupe, en détruit la plus grande partie, et le retient lui-même dans une étroite prison, où il le fit mourir au bout de deux ans. Yolande gouverna son petit empire avec sagesse, pendant la prison de son mari, et mourut elle-même en août 1219. Ses deux fils, Robert et Baudouin II, portèrent successivement le vain titre d'empereurs de Constantinople, jusqu'à l'an 1261, que cette capitale fut reprise par les Grecs (*V.* Michel, XXVIII, 567). Pierre de Courtenai avait eu d'Yolande trois autres fils et sept filles, dont l'une (Yolande) épousa André II, roi de Hongrie; et une autre (Marie) épousa Théodore Lascaris, empereur grec de Nicée. Philippe, fils de Baudouin II dont nous venons de parler, prenait encore le titre d'empereur de Constantinople, quoiqu'il n'y possédât plus rien, et transmit ses droits à sa fille unique, Catherine de Courtenai, qui fut la seconde femme de Charles de Valois frère de Philippe-le-Bel. Charles conserva ses prétentions; et sa fille Catherine les porta dans la branche d'Anjou-Sicile, en épousant Philippe, prince de Tarente, morten 1332.

C. M. P.

ERRE Ier., empereur de Rus-
arnommé le *Grand*, troisième
a czar Alexis Michaëlowitz et
atalie Narischkin, né à Mos-
le 11 juillet 1672, n'avait que
ns, lorsque son frère aîné, Fé-
étant mort sans postérité et
avoir fait de testament, laissa
ire livré à toutes les cala-
s d'une succession incertaine.
ouronne semblait appartenir à
1, second fils d'Alexis; mais ce
ce, âgé de seize ans, était d'une
é faible et d'un esprit médiocre.
grands et les chefs du clergé,
gnant que sa sœur, la princesse
hie, ne régnât sous son nom, se
irent pour l'exclure du trône; et
appelèrent son frère Pierre, enco-
nfant, espérant sans doute gouver-
à sa place. Mais Sophie parvint
ulever les strélitz contre leur dé-
on. Ces soldats féroces envahirent
ouvent de la Trinité, où le jeune
r s'était réfugié avec sa mère: ils
oursuivirent jusque dans l'église;
'un d'eux tenait déjà le glaive le-
sur sa tête, quand un corps de
ralerie les mit en fuite (1). Après
: l'empire eut été livré pendant
isieurs jours à la fureur des stré-
t, et qu'ils eurent répandu des
ts de sang, on convint, pour les
aiser, que les deux frères règne-
ent conjointement, et que leur
ur aurait aussi part au gouverne-
nt. Alors, par une bizarrerie
nt l'histoire n'offre pas un second
emple, on vit en tête des actes de
atorité, ainsi que sur les monnaies
et les médailles, l'empreinte de trois souverains à-la-fois. Mais tout le pouvoir fut réellement dans les mains de la princesse Sophie. Iwan était trop faible pour en supporter le poids, et Pierre trop jeune pour y prétendre. Abandonné aux soins peu éclairés de sa mère, environné d'hommes corrompus, d'étrangers sans mœurs et sans considération, ce prince n'eut alors sous les yeux que des leçons et des exemples funestes. C'était ce que voulait sa sœur : mais ces étrangers, qui s'empressaient de lui communiquer leurs vices, lui apprenaient aussi à mépriser les mœurs et la barbarie de ses sujets; ils lui faisaient connaître les arts et l'industrie des autres nations. Le jeune czar se montra fort attentif à leurs récits; et ce qui semblait devoir le perdre, fut précisément ce qui prépara sa grandeur et la gloire de son règne. Lefort eut une grande part à cette direction de ses idées (*V.* LEFORT); et ce fut par ses soins que Pierre forma, en 1687, sous le nom de *Potiechnie*, la première compagnie d'infanterie que l'on ait vue en Russie, habillée, armée, et faisant l'exercice à l'allemande. L'aventurier genevois en fut le premier capitaine; et le czar lui-même s'y plaça au dernier rang. Ce corps n'était d'abord composé que de cinquante hommes; il le fut ensuite de deux mille, puis de trois, et forma deux régiments. Telle est l'origine, et tel fut le noyau de cette infanterie russe, aujourd'hui si nombreuse. Pierre fit construire une petite citadelle, afin de l'exercer à l'attaque et à la défense des places; et cette citadelle fut assiégée plusieurs fois : on prétend même que le czar voulut que l'un de ces siéges ne fût pas un simple simulacre, et qu'il joua un rôle

(1) Vingt ans après cet événement, Pierre pas-
[illegible] une troupe de matelots, reconnut par-
[illegible] qui avait été si près de l'égorger:
[illegible] à son aspect, il recule de quelques pas.
[illegible] qui connaissait la cause de ce mouve-
[illegible] à ses genoux en demandant grâce, il
[illegible] de son crime, et il est pardonné, à condi-
[illegible] de la capitale, pour que le czar
[illegible] plus exposé à le rencontrer.

périlleux dans un combat réel, où il y eut des blessés et des morts. Ces nouveautés ne furent d'abord, aux yeux de la cour et du public, qu'un vain amusement : Sophie, qui aimait mieux voir son frère occupé d'objets qu'elle croyait futiles, que des affaires de l'état, assista plusieurs fois à ce spectacle. Cette princesse était loin de penser qu'il fût question de détruire et de remplacer ses chers strélitz. C'était pourtant là le but secret de son frère. Les fureurs de cette milice audacieuse avaient fait sur son esprit une impression profonde. Songeant dès-lors à ses projets d'innovation et de despotisme, il avait compris qu'il lui serait impossible d'y soumettre une troupe aussi indisciplinée; il avait vu qu'avec de pareils soldats il ne serait jamais le maître de l'Empire. Iwan, qui s'était marié, était devenu père d'un fils, héritier du trône : Pierre ne voulut pas que son frère eût sur lui un aussi grand avantage, et il épousa Eudoxie Lapouchin, qui lui donna, dès la première année, ce fils, qu'il devait traiter avec tant d'injustice et de cruauté (*Voy.* Alexis, II, 547)! Sophie commençait cependant à ouvrir les yeux : elle ne douta plus des intentions de son frère, lorsqu'elle le vit assister aux séances du conseil, et y attaquer ouvertement le comte Gallitzin, son favori. Cette princesse résolut alors de le prévenir; et elle parvint encore une fois, par des trames secrètes, à soulever les strélitz. Mais Pierre fut averti à temps; il réunit autour de lui ses partisans, sa fidèle *Potiechnie*, et s'établit dans le couvent de la Trinité : de là il envoya fièrement des ordres à Moscou. Déjà les révoltés étaient en marche pour l'attaquer. Saisis de crainte à la vue d'une attitude aussi ferme, ils renoncèrent à leurs projets, et cherchèrent à les dissimuler. Sophie elle-même n'eut plus qu'à protester de son innocence : mais son inflexible frère la fit arrêter et conduire dans un monastère, où elle fut enfermée pour le reste de sa vie. Le commandant des strélitz, et les autres chefs de la conspiration, furent mis à mort. Iwan parut détester le crime de sa sœur; et, voulant éloigner de lui jusqu'aux apparences de l'ambition, il se démit du pouvoir. Pierre porta seul alors le titre de czar (1689); et, devenu maître absolu de l'empire, il ne songea plus qu'à exécuter ses plans de réforme. Déjà il avait jeté les bases de son organisation militaire; le hasard porta son attention sur la marine. Il faisait la visite d'un magasin, lorsqu'il aperçut une chaloupe anglaise parmi des effets abandonnés. Ne connaissant pas même l'usage des voiles qu'il y voit attachées, il se le fait expliquer, et veut que ce vieux bâtiment rétabli puisse naviguer en sa présence. On va chercher un pilote hollandais, appelé autrefois en Russie par Alexis, et qui vivait dans la misère et l'oubli. Par lui la chaloupe est radoubée, surmontée de voiles, de mâts; et elle flotte sur l'Isonzo, aux yeux du czar étonné. Ce prince voulut y monter lui-même, et fut bientôt en état de la diriger. Las de la conduire sur une rivière étroite, il la fit transporter sur un lac; puis il donna l'ordre de construire un navire, et enfin deux frégates. En 1694, il fit le voyage d'Arkhangel, et navigua sur la mer Blanche avec un convoi de bâtiments anglais. Toutes ses pensées étaient alors dirigées vers la marine; il ne voyait de gloire et de

frité pour l[illegible] que dans
igation et le c[illegible] Déjà
mpatiente i[illegible] créait
ttes et des escadres; il n'avait
ncore un vaisseau de ligne, et il
nommé Lefort son amiral. En
, il fit construire sur le Voro-
ne flotte destinée à la mer Noi-
t, dès la même année, desirant
ir ce dont elle était capable,
nt essayer aussi les troupes de
qu'il venait de créer, il décla a
erre aux Turcs : mais ses vai
x, pesants et mal conduits, i
nt suivre son armée, ni co
ir au siége d'Azof. Cette pl -
mal attaquée, résista lon
ps; et le czar fut contraint de
tirer, après avoir perdu trente
le hommes. L'année suivante,
unir des ingénieurs, des cano
s et des matelots d'Allemag
le Hollande; il équipa une flot
s nombreuse, où l'on remarqu it
x vaisseaux de guerre que lu
me dirigeait. Ses troupes exécu-
nt alors, pour la première fois,
attaques régulières; et elles obli-
nt enfin Azof à capituler. Ce pre-
r succès combla de joie le jeune
r : il fit rentrer son armée en
mphe dans Moscou, au milieu
s acclamations du peuple; et lui-
me, caché dans la foule, joignit
applaudissements à ceux de la
ltitude. Pour que rien n'altérât
plaisirs de cette fête, il avait
it d'Azof qu'on enfermât dans
couvent son épouse Eudoxie, qui
était devenue insupportable, à
se de son opposition aux nou-
ntés qu'il introduisait dans l'état,
de sa jalousie, trop justifiée par
désordres auxquels il se livrait.
était dans ce temps, qu'il avait pris
goût pour une jeune Moscovite,
mmée Moëns, que Mentschikoff lui
avait fait connaître. On a dit que le favori s'était par-là vengé des mépris de la czarine. Mais Pierre savait qu'Eudoxie, entourée de prêtres et d'hommes connus par leur attachement aux anciennes mœurs, avait un parti puissant. Méditant un de ces voyages qui ont tant contribué à la gloire et à la prospérité de son règne, il ne voulait pas laisser aux mécontents un appui, un point de ralliement; et sa prévoyance, à cet égard, était d'autant plus fondée, qu'au moment où il se préparait à partir, une nouvelle conspiration de strélitz lui fit courir d'imminents dangers. Averti, par un des complices, que les conjurés sont réunis pendant la nuit chez un de leurs chefs, il donne ordre à son capitaine des gardes d'aller les arrêter; et, ne pouvant contenir son impatience, il part aussitôt lui-même avec un seul domestique, se présente au milieu des conspirateurs, saisis d'épouvante à son aspect, et les oblige à s'attacher eux-mêmes les pieds et les mains en sa présence. Le lendemain, il leur fit couper la tête; et les corps de ces misérables restèrent long-temps exposés sur la place publique. Cette exécution, si audacieuse, si prompte, frappa de terreur ses ennemis, et contribua beaucoup à affermir son pouvoir. Cependant, ne se croyant pas encore assez fort pour dissoudre les rédoutables strélitz, il se contenta de les éloigner de Moscou; et, ne pouvant plus résister à son ardeur de voir et de s'instruire, il partit, au commencement de l'année 1697, avec une nombreuse ambassade qu'il envoyait aux états-généraux de Hollande. En traversant la Livonie, qui appartenait encore aux Suédois, il eut à se plaindre de quelques gouverneurs;

et, plus tard, ces petits désagréments furent pour lui des prétextes de guerre. Il fut mieux reçu à Berlin par le fastueux électeur de Brandebourg, Frédéric Ier.; et son ambassade obtint aussi des Hollandais une réception très brillante. Pour lui, se refusant à tous les honneurs, il voulut garder l'*incognito*; ce n'était pas pour se montrer, ni pour recevoir des compliments, qu'il avait quitté la Russie : c'était pour observer, c'était pour connaître les arts et l'industrie des autres nations. Il parcourut presque seul, pendant plusieurs jours, avec des regards étonnés, les rues populeuses d'Amsterdam, et visita surtout, avec beaucoup d'attention, les établissements de la marine. Le chantier de construction le plus considérable était alors Saardam; il alla s'y faire inscrire sous le nom de *Peter-Michaëlof*, sur le registre des charpentiers, et vécut parmi eux pendant plusieurs mois, d'abord ignoré, puis repoussant tous les respects lorsqu'il fut reconnu. N'ayant pas d'autre nourriture que celle des simples ouvriers, vêtu comme eux, et raccommodant lui-même ses bas et ses habits, il eut une grande part à la construction d'un vaisseau qui fut nommé le *Saint-Pierre*, et qu'il se hâta de faire partir pour Arkhangel. Livré à des travaux si étrangers aux soins de la politique, Pierre ne perdait pas de vue l'administration de son empire; et c'était du milieu d'un chantier, c'était de la main qui venait de porter la hache, qu'il signait un règlement de police, ou l'ordre de faire marcher une armée. Il suivait aussi, dans le même temps, une négociation importante avec les États-généraux; mais cette négociation n'eut point de succès : la Hollande, qui venait d'obtenir la paix de Ryswick, était épuisée par une guerre trop longue, et dont elle avait supporté presque tout le poids. Quelque desir qu'elle eût de plaire au czar, et d'ouvrir des débouchés à son commerce par les états de ce monarque, elle refusa d'envoyer en Russie des marins et des vaisseaux, qui auraient servi de modèles à ceux que Pierre voulait créer, en même temps qu'ils l'auraient aidé à exécuter ses projets de conquête. Il voulut, à cette époque, se rendre à Paris : mais Louis XIV fit connaître que ce voyage ne lui serait point agréable; et le czar, obligé d'y renoncer, tourna ses regards vers l'Angleterre. Il eut d'abord en Hollande, avec Guillaume III, plusieurs entrevues; et ce monarque, étant retourné dans son royaume, envoya au-devant de lui une escadre qui le transporta jusqu'à Londres, où Pierre voulut encore rester ignoré. Il visita tout ce qu'il y avait de remarquable, se mit en relation avec les hommes les plus habiles dans tous les arts, dans toutes les sciences, et en gagna plusieurs, qu'il embarqua pour ses états, sur une frégate dont Guillaume lui fit présent. Ainsi qu'en Hollande, voulant travailler à la construction des vaisseaux, il se logea dans une simple maison bourgeoise, près du chantier de Deptfort, où il reçut, en même temps, des leçons de chirurgie, de mathématiques et de navigation. Il revint à Amsterdam, au mois de mai 1698, et se hâta de partir pour Vienne, où l'empereur Léopold le reçut avec beaucoup de magnificence. Il avait le projet de se rendre en Italie, lorsque des nouvelles imprévues le forcèrent de retourner à Moscou. Les strélitz s'étaient encore ré

, et quatre de leurs régi- avaient ma sur la capi- mais le gé... Gordon les vaincus et contraints de met- s les armes. Tout était termi- nand le czar parut; et il trouva belles dans les fers. Son arrivée signal des arrêts de mort et des tions. Rien ne peut être com- à ce qui se passa alors dans la ole de l'empire russe. Chez les les civilisés, ou chez les nations ages, dans les annales de l'an- té, ou dans celles des temps mes, jamais on ne vit un sou- in ordonner, préparer et exé- r lui-même les plus cruelles tor- s, être présent à tous les supplices, bliger sa cour à y assister comme ; faire tomber lui-même cinq tê- , le premier jour, de sa propre in; en immoler un plus grand mbre le lendemain, et continuer, dant près d'un mois, avec cette gression de barbarie et de cruau- e Le jour de la sixième exécution, it Lévêque, fut remarquable par nombre des victimes et par la ignité des exécuteurs. Au lieu de illots, on avait étendu, sur la lace, de longues poutres, sur les- quelles trois cent trente rebelles eu- ent la tête tranchée. Tous étaient le l'ordre de la noblesse, et tous urent frappés par des mains no- bles. Les grands, qui avaient as- sisté au jugement, furent obligés l'exécuter eux-mêmes la sentence qu'ils avaient prononcée (2). Ro- modanowski, autrefois comman- dant des quatre régiments rebelles, frappa quatre des coupables. Men- tschikoff se glorifiait d'avoir abattu plus adroitement que les autres, » un plus grand nombre de têtes. » Chacun des boïards et des grands » eut sa victime. » Ainsi périt le plus grand nombre des strélitz rebelles; d'autres furent pendus aux portes, et le long des murs de la ville; les plus coupables expirèrent lentement sur la roue. C'était au mois d'octobre, dans le temps des premières gelées: les cadavres restèrent sur le lieu des exécutions; et les habitants de Moscou eurent, pendant cinq mois, toute l'horreur de ce spectacle. On ne pouvait entrer dans la ville, ni traverser les places, qu'au milieu des roues, des potences et des cadavres. Cependant tous les révoltés n'avaient pas encore péri; et la vengeance du czar semblait être assouvie, ou du moins son bras s'était fatigué: il fit enfermer tous ceux qui restaient; et plus tard il se les faisait amener dans son palais, pour les immoler lui-même dans de sanglantes orgies (3). Les Cosaques s'étant soulevés vers le même temps à Azof, quatre-vingt-quatre de leurs chefs furent amenés à Moscou; et ils périrent par la main du czar. On est étonné qu'au milieu de tant de meurtres et de sang, Pierre ait épargné la princesse Sophie, que la voix publique désignait comme le secret moteur, ou du moins comme

(2) Lefort et Blumberg furent les seuls qui refu- sent d'y prendre part, s'excusant sur les usages de r nation.

(3) Le grand maréchal de la cour de Prusse nommé Printz, qui était ambassadeur auprès du czar dans le temps de ces massacres, a consigné dans ses Mémoires, déposés aux archives de Berlin, que dans un grand repas, donné par Pierre Ier., ce monarque fit amener des prisons une vingtaine de strélitz; et qu'à chaque verre qu'il vida, il abattit une de leurs têtes. Il proposa à l'ambassadeur d'exercer son adresse de la même manière. Ces détails ont été donnés par Frédéric II, à Voltaire, qui les a consignés dans sa correspondance, et qui d'ailleurs avait déjà indiqué les mêmes faits dans son Histoire de Charles XII. Ainsi il est bien sûr que ce n'est pas par ignorance que le philosophe de Ferney a dissimulé ou excusé une partie de ces horreurs. Il dit, dans un autre de ses ouvrages (le *Dictionnaire philosophique*): *Le fils de ce czar Pierre, moitié héros et moitié tigre*, etc.

l'objet de toutes les conspirations (*Voy.* Sophie). Il se contenta de faire dresser trente potences devant le monastère où elle était renfermée; et deux cents victimes y furent attachées. On conçoit qu'avec de pareils moyens, tous les symptômes de rebellion disparurent. Ce fut seulement quelques années plus tard (1705), que l'indignation, ou le désespoir, firent éclater, aux extrémités de l'empire, un soulèvement qui eût pu devenir sérieux, si le czar ne se fût hâté de le réprimer, et s'il n'eût mis à cette opération l'activité et la rigueur qu'il savait déployer dans de telles circonstances. Stenka, fils de l'un de ces strélitz qu'il avait si cruellement immolés, s'était réfugié sur les bords de la mer Caspienne. La superstition et le fanatisme se mêlant à son ressentiment, il détestait autant son maître pour sa cruauté, que pour les changements qu'il lui voyait introduire dans les lois et dans la religion de sa patrie. Il fit partager son enthousiasme à la plupart des habitants de ces contrées, s'empara du pouvoir, et fit trancher la tête du gouverneur d'Astrakan: tous les étrangers, et les officiers vêtus à l'européenne, furent massacrés par sa troupe. Il envoya des députés aux Cosaques du Don; et déjà ces anciens ennemis des Moscovites s'étaient mis en marche pour le soutenir, lorsque le général Schéremétoff, à la tête d'une armée régulière, dispersa ces paysans révoltés, et pénétra dans Astrakan, où il ne trouva que des hommes soumis et tremblants. Il fit arrêter les plus coupables, au nombre de trois cents, et les envoya dans la capitale, où ils eurent la tête tranchée en arrivant. C'était par cette inflexibilité et cette promptitude des châtiments, que Pierre affermissait de plus e son pouvoir; et c'était ain préparait la Russie à la régén qu'il voulait lui faire subir. (l'a dit Rulhière, il fut le bour ses sujets pour les civiliser. les anciennes troupes irréguli rent alors dissoutes, ou mi le pied des armées europ Le calendrier russe fut rap de celui des autres nations; les sujets du czar furent obl se raser, et de quitter leu gues robes pour prendre des courts. Leurs femmes, qui v retirées à la manière de l' parurent dans la société; et fut permis de voir leurs mari de les épouser. Ces innova faciles en apparence, euss impossibles sous un autre même sous celui d'Iwan-V vitsch, que Pierre avait pri modèle (*V.* Iwan IV, xxi Le patriarche Adrien étant le czar n'osa pas encore se tout-à-fait à la place du chef glise russe; mais, ne voulant pétuer un pouvoir que la vén des peuples augmentait bea et qui pouvait être danger refusa de lui donner un succ Ce refus excita des murmu l'on répandit des libelles, qu lus avec avidité: mais la p des auteurs et de l'imprimeu au maintien de l'ordre. Quelqu liorations dans le commerce l'administration éprouvèren de difficultés. Le czar fonda me temps des écoles de mari mathématiques. Il appela d états, par une espèce de m qui fut répandu dans toute l'I les militaires, les artistes et bricants qui pouvaient y a une industrie ou des talents

enir de la Saxe et de la Silésie, oupeaux, et des bergers expé-tés. Il envoya des métallur-dans toutes les parties de son e où il se trouvait des mines niter. Il fit partir des géogra-t des ingénieurs, pour lever t des cartes et des plans. En-tablit, sur tous les points, des es d'armes, d'outils et d'étoffes s les genres. Ce fut à la même e (1699) qu'il créa l'ordre de André, dont il décora les of-qui s'étaient distingués en com-t les Turcs. Au milieu de ces ations toutes pacifiques, et con-s à la prospérité de son empi-ne perdait pas de vue ce qui sait dans les autres états. Char-Il venait de monter sur le trône ède; déjà ce prince, que ses voi-rofitant de sa jeunesse, avaient ouvoir dépouiller des couquê-: ses aïeux, venait de réduire nemark à faire une paix hu-nte; et il conduisait lui-même, ers la Pologne, une armée vic-se. Il avait forcé les troupes guste à lever le siége de Riga; et rchait contre les Russes, alliés i de Pologne, qui faisaient le de Narva. Cette opération était conduite, faute d'ingénieurs rtillerie. Pierre, qui attendait nvoi avec la plus vive impatien-ait allé à sa rencontre, lorsque eune rival se présenta pour lui la bataille. Il est probable que nce du czar fut d'un grand avan-ux ennemis des Russes. Le duc roi, qui commandait ces der-, se conduisit fort mal, et fut s premiers à mettre bas les ar-Cependant on a beaucoup exa-cette victoire des Suédois. Les es etaient, il est vrai, trois fois nombreux: mais ce n'était qu'à force de sacrifices et de persévérance que Pierre se flattait d'obtenir des succès. Il connaissait toutes ses ressources; et il se sentait assez de courage et de puissance pour soutenir la lutte qui venait de commencer. « Les » Suédois, disait-il, nous appren-» dront à devenir leurs vainqueurs. » Ce fut alors qu'on le vit, se multipliant en quelque sorte, visiter toutes les parties de ses états, passer à chaque instant ses troupes en revue, les équiper, les exercer, et les exciter par toutes sortes de moyens. Voulant ranimer le courage de ses alliés, il eut une entrevue avec Auguste; mais il ne put émouvoir ce prince faible et indécis. Le roi de Danemark, lié par le traité de Travental, ne lui envoya pas non plus les secours qu'il avait promis; et Pierre se trouva réduit à ses propres forces. Mais les fautes de Charles XII firent plus qu'il n'aurait pu faire lui-même par toute sa prévoyance et son activité. Sans daigner profiter de la victoire de Narva pour accabler les Russes, l'orgueilleux Suédois se mit à parcourir la Pologne en triomphateur; et son ennemi eut le temps de créer de nouvelles forces. Le czar n'avait demandé qu'une victoire pour prendre le dessus: son général Schéremétoff en obtint alors deux en Livonie, tandis que le major Hultz battait aussi les Suédois, sur le lac Peipous. Dans toutes ces rencontres, les Russes s'étaient trouvés supérieurs en nombre; mais Pierre tenait beaucoup à montrer que ses ennemis n'étaient pas invincibles. Quand on lui apporta ces heureuses nouvelles, il s'écria: « Grâce à Dieu, nous voici » parvenus à vaincre les Suédois, » quand nous sommes deux contre » un. Peut-être les battrons-nous

» un jour à nombre égal ! » Il voulut que ces victoires fussent célébrées par des décharges d'artillerie, des illuminations et des feux d'artifice ; et il fit une nouvelle promotion de l'ordre de Saint-André, dont il décora Schéremétoff, qui fut élevé au grade de feld-maréchal. Les campagnes suivantes (1703, 1704 et 1705) ne furent pas moins favorables aux Russes ; ils s'emparèrent de Nienschantz, de Schlüsselbourg, de Narva. Mentschikoff et Schéremétoff y déployèrent de véritables talents ; et le czar lui-même se montra aussi actif qu'habile et courageux. A Nienschantz, voulant reconnaître s'il n'arrivait pas quelque secours aux assiégés, par la mer, il s'embarque presque seul sur une chaloupe, passe sous le canon de la place, qui le foudroie, va jusqu'au golfe de la Neva, et revient rendre le courage à ses troupes, qui le croyaient perdu. Quelques jours plus tard, monté sur trente barques, avec Mentschikoff et deux régiments de ses gardes, il ose attaquer deux vaisseaux de ligne, et les prend à l'abordage. « Ce n'est pas » ainsi, dit Lévêque, que combat- » tent les puissances maritimes ; » mais c'était ainsi, et par le même » courage, que les flibustiers les bra- » vaient toutes. » Et le czar, qui était un des officiers les plus braves de son armée, était certainement aussi un des plus habiles ; ce fut lui qui dirigea la plupart de ces siéges, et qui conduisit tous les assauts ; il entrait toujours le premier dans la tranchée, dont il avait donné le plan. A Dorpat, qui fut pris d'assaut, il parcourut les rues, l'épée à la main, s'efforçant de réprimer le pillage ; et, après avoir tué de sa propre main deux soldats qui refusaient de lui obéir, il entra dans l'hôtel-de où une foule d'habitants s'é réfugiés, jeta sur la table son et leur dit : « Ce n'est pas de » sang qu'elle est teinte ; c'est » lui de mes soldats, que j'ai » pour vous sauver la vie. mais il n'avait été plus intrép plus généreux : mais il souill glorieuse journée, en outragea de grossières injures, et en fra au visage, le brave command la place, Horn, qui avait fait belle défense. Tant de travau succès méritaient des récom aux troupes russes ; leur sou n'épargna aucune grâce, aucu veur : elles firent dans l'espa trois ans trois entrées triom dans la capitale ; et Pierre dis en abondance à ses officiers d sents, des grades et des décor Lui-même n'avait encore c grade dans l'armée que celui d taine des bombardiers. Les gé assemblés le prièrent d'acce cordon de Saint-André ; et il cette distinction des mains du maître, en même temps que chikoff, qui l'avait aussi mér combattant à côté de lui. T efforts que Pierre venait de fa tous les avantages qu'il avait o sur les rivages de la Baltiqu daient évidemment à établir l sance russe sur cette mer : ce devint encore plus manifeste, qu'on lui vit jeter aux bords de va, les fondements d'une granc Ce fut non loin de Nienschantz ze jours après que ce fort eut é quis sur les Suédois, dans u rais humide et mal sain, qu'il cette ville, aujourd'hui capit l'empire, et l'une des plus b des plus florissantes de l'Euro plus grands obstacles s'oppo

à cette entreprise. Plus de
le ouvriers périrent par les
, par la disette et par de fu-
thalaisons; mais rien ne put
renoncer le czar. Il se joi-
x travailleurs, et les encou-
par son exemple. Des terres
ſes à grands frais comblè-
marais ; et des canaux ou-
m passage aux eaux stagnan-
schantz détruit donna ses
s à la nouvelle cité, qui fut
Saint-Pétersbourg, en l'hon-
saint Pierre, dont son fon-
portait le nom. Le prince
i-même le plan de la cita-
fit creuser le port de Crons-
rtifia Schlüsselbourg, et mit
ouvert son nouvel établisse-
Cependant la nouvelle ville
ncore qu'une sorte de colo-
mquant des premiers éléments
e prospérité. Pierre ne se le
lait pas; et il voulait par-
tout achever son ouvrage.
i y consacrer tous ses soins
sa puissance, il desira sin-
it la paix, et la fit proposer
es XII. Mais ce monarque
rs dans l'ivresse de ses triom-
oute l'Allemagne tremblait
lui : l'empereur avait signé
: humiliant; et le roi de Po-
rrait bassement un ambassa-
sse (*V.* Patkul), pour ob-
ie paix honteuse. Dans de
rconstances, on sent avec
lain l'orgueilleux Suédois re-
propositions du czar. Il ve-
concevoir le projet d'enva-
ussie : déjà les dépouilles de
pire étaient partagées entre
ciers; et son général Sparr
vanté d'avoir reçu de lui le
sement de la capitale. Il ré-
gèrement à un envoyé de
, qui s'était chargé de pré-
senter les propositions du czar : « Je
» ne traiterai de la paix que dans
» Moscou. » Quand on rapporta cette réponse à Pierre, ce prince se contenta de dire : « Mon frère Charles
» fait l'Alexandre; je tâcherai de ne
» pas être Darius. » L'aveugle roi de Suède ne voyait pas que son ennemi avait acquis de nouvelles forces : il ne sentait pas l'importance des établissements qu'il lui avait laissé former dans la Baltique ; et la victoire que le brave Schérémétoff remporta dans le même moment sur ses troupes, à Kalisch, ne changea rien à ses dispositions. Ce fut dans le mois de janvier 1708, que son armée passa sur la glace la Vistule et la Bérésina. Les troupes russes se retirèrent devant elle, brûlant leurs magasins, détruisant toutes les provisions, et ne voulant pas hasarder une bataille. Elles ne l'attendirent qu'à Mohiloff et à Dobro, dans des positions redoutables, où elles lui firent essuyer une grande perte; ce qui ne l'empêcha pas de s'enfoncer de plus en plus dans des contrées éloignées et désertes. Pierre crut d'abord que le projet de son ennemi était d'aller à Moscou, comme celui-ci l'avait si hautement annoncé; mais, séduit par les promesses d'un chef de cosaques, qui trahissait le czar (*V.* Mazeppa), Charles se dirigea vers l'Ukraine, où il éprouva de nouveaux revers, et trouva encore moins de ressources. Le plus considérable de ces revers fut celui de Perevolotchna, où l'un de ses lieutenants abandonna aux Russes sept mille chariots, chargés d'argent et de munitions, neuf cents prisonniers et quarante-quatre drapeaux (*V.* Lewenhaupt). La circonstance la plus remarquable de cette victoire, et celle qui fit le plus de plai-

sir à Pierre, qui avait lui-même dirigé ses troupes, c'est qu'elles étaient moins nombreuses que l'ennemi. Le czar dit, dans son Journal, qu'elle fut la mère de celle de Pultawa. Huit mois après cet échec, et lorsque Charles eut encore traversé des déserts immenses et stériles, lorsque son armée eut éprouvé des fatigues et des pertes de tout genre au milieu de cet hiver si rigoureux de 1709, qui affligea toutes les contrées de l'Europe, ce fut alors seulement, qu'il arriva sous les murs de Pultawa, où de nouveaux malheurs l'attendaient. Toujours suivi et harcelé par les Russes, il eut à peine commencé le siége de cette place, qu'il fallut l'abandonner pour recevoir une bataille que l'infatigable czar venait lui offrir. Cette bataille, qui décida du sort des deux empires, fut livrée le 27 juin 1709. Les Suédois, réduits à un petit nombre, et presque sans canons, mais pleins d'une confiance trompeuse dans la supériorité de leurs manœuvres, y firent de grandes fautes; et leur infanterie, placée imprudemment sous le feu d'une artillerie formidable, fut presque entièrement détruite. Pierre s'y montra aussi brave soldat que général habile. Ses habits, son chapeau et la selle de son cheval, furent percés de balles. Il chargea Mentschikoff de poursuivre les fuyards; et ce général obligea le reste de l'armée suédoise à mettre bas les armes : le roi se sauva presque seul (*Voy.* CHARLES XII, VIII, 193). Après la victoire, le czar fit dîner avec lui les généraux suédois prisonniers; et il les remercia poliment de lui avoir appris à les vaincre (4). Toujours occupé de ses établissements sur la Baltique, écrit, du champ de bataille, à Apraxin : « Grâce à Dieu, la pierre fondamentale de » bourg solidement établie. de mots indiquait assez les a qu'il comptait tirer de sa Les Suédois furent alors co de lui abandonner le reste d vonie; et ses troupes ne t pas à s'emparer de Vibou Riga, qu'il ne devait plus re fut alors aussi que Stanislas, de Pologne par Charles XII gna lui-même du trône, et place à l'allié de Pierre, Aug La diète de l'Empire consen le même temps, à une neutr mit la Pologne à l'abri du c Suède; enfin l'Angleterre en ambassadeur à Moscou pou au czar une satisfaction inu réclamée auparavant; et cet sadeur lui déféra, dans une solennelle, le titre de *très-très-puissant empereur*. Ain les honneurs et la puissance manquait à Pierre Ier. Mal riger tous ses soins et toute s tion vers la prospérité et la ration de ses peuples, il p avec une nouvelle ardeur ses pour l'embellissement et la Pétersbourg. Il y fit construir seau de ligne de 54 canons, l qui fût sorti de ses chantiers donna le nom de *Pultawa*. blissait en même temps, pa dres, un grand nombre d'a timents dans la Baltique e Noire; on creusait des ports vrait des canaux sur tous l (*V.* MUNNICH et PERRY). M devait être encore interrom

(4) Le czar ayant bu dans cette occasion à la santé de *ses maîtres*, le général Reinschild demanda à qui il donnait un si beau titre : « C'est à vous, Messieurs » les Suédois, répondit Pierre. — En c » général Reinschild, votre Majesté est b » d'avoir autant maîtres que moi. »

tile carrière; et c'était par les de son irréconciliable rival, llait de nouveau se voir obligé ndre les armes. Charles XII, a quelque sorte prisonnier chez es, qu'il fatigua long-temps de rigues et de sa ridicule fierté, t à leur persuader qu'ils n'a- pas de plus dangereux enne- l'empereur de Russie; et ils rent la guerre à ce monarque, novembre 1710. Pierre avait it pour éviter cette rupture : ant il y était préparé; et il eut rassemblé son armée. Mais en vain qu'il chercha des al- s puissances de l'Europe crai- t déjà son agrandissement. Au- qui déclara la guerre à la thomane, ne put faire ratifier déclaration par la diète; Grecs, les Slavons, les Mon- ns et les hospodars de Mol- de Valachie, qui vinrent of- s secours qu'ils ne pouvaient ', furent des alliés encore moins Le czar eut même beaucoup à ntir de la confiance qu'il avait ée à l'hospodar valaque. Ce fut avis, et d'après ses promes- il négligea de faire suivre son par des magasins de vivres et nitions; et ce fut par suite de li qu'il se trouva dans la situa- plus funeste sur les bords du avec quarante mille hommes, és de besoin, de fatigues, és par cent-cinquante mille La lettre qu'il fit alors par- au sénat de Moscou, fait con- la position désespérée où il rvait; et elle peint bien la force caractère : « Je vous annonce, rait-il, que, trompé par de faux , et sans qu'il y ait de ma faute, e trouve ici enfermé dans mon p par une armée turque qua- » tre fois plus forte que la mienne, » les vivres coupés, et sur le point » de nous voir taillés en pièces ou » prendre prisonniers, à moins que » le ciel ne vienne à notre secours » d'une manière inattendue. S'il ar- » rive que je sois pris, vous n'avez » plus à me considérer comme votre » czar et seigneur, ni à tenir compte » d'aucun ordre qui pourrait vous » être porté de ma part, pas même » quand vous y reconnaîtriez ma » propre main; mais vous attendrez » que je vienne moi-même en per- » sonne. Si je dois périr ici, et que » vous receviez la nouvelle de ma » mort bien confirmée, alors vous » choisirez pour mon successeur le » plus digne d'entre vous. » La der- nière phrase de cette lettre, qui est déposée aux archives de Péters- bourg, et que nous avons transcrite littéralement, prouve que Pierre son- geait dès-lors à éloigner du trône son fils Alexis, qu'il avait cependant laissé à la tête de la régence. Lors- qu'il eut fait partir ce message, il tomba dans l'accablement, et parut atteint d'une de ces convulsions auxquelles il était sujet, et qui s'augmenta encore dans cette occa- sion par l'inquiétude de son esprit. Il était dans sa tente, et il avait don- né des ordres rigoureux pour que personne n'y pénétrât : on ne savait pas combien de temps il resterait dans cette situation; et quelques mi- nutes pouvaient tout perdre. Ce fut dans un moment aussi décisif, que Catherine, sa seconde femme, qui l'avait accompagné dans cette expé- dition, prit sur elle d'assembler un conseil, et d'y faire arrêter qu'on ouvrirait des négociations; mais ces négociations ne pouvaient pas être entamées sans l'approbation de l'em- pereur. Catherine s'introduit dans sa

tente, en trompant la vigilance des gardes; elle le tire de son engourdissement, et lui fait approuver tout ce qui a été décidé. Aussitôt elle se dépouille de ses pierreries, de tous les bijoux qu'elle possédait, puise dans la bourse de tous les généraux, et envoie ces présents au grand-visir, avec une lettre de Schéremétoff, qui lui proposait un traité de paix. Pierre comptait peu sur le succès de ce message, et il avait fait prendre les armes à ses troupes, afin d'être prêt à tomber sur l'ennemi, en cas de refus. Comme la réponse tardait à venir, il fit presser Méhemet de se décider; et les Russes étaient en marche pour attaquer, lorsque ce visir fit savoir qu'il consentait à la paix (*V.* Mehemet Baltezy, XXVIII, 126). Cette paix fut achetée par la perte d'Azof et de quelques petits forts sur la mer Noire, que les Russes rendirent. Leur monarque repoussa, avec une noble fierté, la demande que fit le visir de lui livrer l'hospodar de Moldavie (*V.* Cantemir, VII, 34). Pierre resta persuadé qu'il n'avait dû son salut qu'à son épouse : il a dit dans son Journal que, « dans cette circonstance, on » l'avait vue agir non comme une » femme, mais comme un homme.» Plus tard (1715), il institua en son honneur l'ordre de Sainte-Catherine, dont il voulut la décorer lui-même; et il lui prodigua, pendant tout son règne, des témoignages non moins éclatants de sa reconnaissance, en rappelant toujours cet événement (*V.* Catherine Ire., VII, 381). Quelques personnes ont pensé qu'il y avait manqué de caractère, que sa situation n'était pas désespérée, et qu'il aurait pu, comme l'ont fait, depuis, Eugène et Romanzoff, dans des circonstances à peu près semblables, s'ouvrir un passage l'épée à Lévêque paraît pencher po opinion; mais Lévêque n'a cune idée de la guerre : il ne pas comprendre toutes les di d'une telle position. Cet l n'a pas vu qu'il ne s'agissait lement d'un coup de main; mée russe avait traversé des immenses, et qu'il fallait, pc sa retraite, qu'elle les trave core; qu'elle était sans vivre munitions, exténuée de fati atteinte d'une maladie funes campagne du Pruth affligea Pierre Ier. Le soin de sa sa fort altérée par les fatigu excès de tous les genres, d'aller prendre les eaux de C En revenant, il célébra, d gau, le mariage de son fils Al une princesse de Wolfenbi de retour à Pétersbourg, il aussi, avec beaucoup de s son propre mariage avec C qu'il avait annoncé publ l'année précédente. Se voy forcé de renoncer à ses p conquêtes et d'établissemen mer Noire, il porta toute tention vers le Nord, et rés lever aux Suédois tout ce restait encore des conquête tave-Adolphe. Cette époq vie militaire et politique d peut-être celle où il a d plus de talents et d'activité. à réunir dans son alliance l Prusse, de Pologne, d'Ang de Danemark, il envoya e ranie un corps auxiliaire para de Stettin, et mit le vant Stralsund. S'étant ensu à son armée, lui-même y premières pièces qui furen contre cette place : mais bie content de ses alliés, et des

des succès d'un autre genre, sse la conduite du siége à Ments-off, s'embarque sur un vaisseau nquante canons, construit dans hantiers; et, suivi de deux cents es qui portent seize mille hom-de débarquement, il vogue vers nlande, descend à Helsngford, pare de cette ville, puis de Bor-d'Abo, et charge Gallitzin de suivre ces avantages. Tandis que néral battait les Suédois à Ta-us, et qu'il pénétrait jusqu'a a, Pierre, sans cesse occupé ustrer sa marine naissante, et aincre celle des Suédois jusqu'a-dominant seule dans les mers lord, parvient à réunir seize vais-x de ligne : il les fait suivre es deux cents galères; et, guidé l'amiral Apraxin, il cherche la e ennemie dans tous les parages. n, le 27 juillet 1714, il la ontre près de l'île d'Aland, plus breuse que la sienne, et n'hésite a l'attaquer. Après deux heu-de combat, il la met en fuite, rend la plus grande partie, s'em-du vaisseau amiral et de l'ami-ui-même. Jamais victoire ne lui t fait plus de plaisir, même celle ultawa. Il voulut qu'elle fût aussi rée par une marche triompha-: il fit précéder cette cérémonie l'entrée à Cronstadt de tous les seaux ennemis dont il s'était ren-maître, et qui furent dirigés vers ort, chargés des prisonniers, des ns et des drapeaux ennemis. Au ment de toucher au port, la flotte rieuse fut assaillie d'une tem-pendant la nuit, et près de se er contre des écueils. Tous les pages, consternés, s'abandon-nt au désespoir; Pierre seul con-rait du sang-froid. Il s'élance s une chaloupe, malgré les prières de ses officiers, gagne le rivage, y allume des feux, signale les écueils, et sauve toute sa flotte étonnée. Ce trait du plus héroïque dévouement est, sans contredit, un de ceux qui font le plus d'honneur à Pierre Ier. Cependant il a été omis par la plupart des historiens. L'armée russe entra dans Pétersbourg, menant à sa suite les prisonniers suédois, les dépouilles des vaincus; et elle passa sous un arc de triomphe, que le czar avait dessiné lui-même. L'amiral Apraxin marchait le premier, ensuite le contre-amiral Pierre, et les autres, selon leur rang. Tous furent ainsi présentés au vice roi Romodanowski, qui, dans ces occasions, tenait la place du maître de l'Empire. Pierre le fut, à son tour, par Apraxin; et il remit une humble requête pour obtenir le grade de vice-amiral, qui lui fut accordé, comme on le pense bien. Cependant cet avancement lui avait été refusé précédemment dans une espèce de comédie du même genre. Après la cérémonie, il déposa son rôle d'amiral; et, parlant en souverain, il prononça un discours, que Voltaire a jugé digne d'être transmis à la dernière postérité. Pétersbourg était déjà véritablement la capitale de l'empire; c'était le séjour de prédilection du souverain. Dès l'année 1711, il y avait établi un sénat; douze mille familles y étaient venues de l'étranger et de toutes les provinces. De magnifiques édifices y avaient été construits. Pierre y avait fondé des écoles de tous les genres, surtout pour la marine : il y avait établi plusieurs chantiers; et, pour lui, le spectacle le plus ravissant était d'y voir lancer des vaisseaux à la mer, de les réunir à ceux qu'il achetait sans cesse en

Hollande et en Angleterre. Dans le même temps, cherchant à ouvrir pour ses sujets de nouvelles sources de richesses, il envoya le capitaine Bucholz aux confins de la Sibérie jusqu'à l'Inde et au Thibet : il envoya aussi une ambassade en Perse, et une autre à la Chine (*V.* Lange, XXIII, 352). Il fit dresser des cartes de tout son empire; enfin, pour ne rien omettre de ce qui est grand et honorable, voulant être en tout le réformateur et le législateur de ses peuples, il fit commencer un code de lois civiles, bien informe, il est vrai, mais qui du moins a préparé ce que l'on a fait depuis. Pénétré des principes du pouvoir absolu, le czar en donna l'empreinte à tout ce qu'il fit, surtout à ses lois; et ce fut ainsi qu'il ajouta encore à la puissance paternelle, dans un pays où elle était déjà si grande. « Ce code mériterait, dit » Lévêque, d'être voué à l'exécra- « tion de la postérité, si Pierre ne » l'avait promulgué que pour pré- » parer l'exhérédation et le procès de » son fils. » Occupé de tant de créations et de découvertes, ce prince ne négligeait pas l'administration et les finances de l'état. Il y découvrit de graves abus; et ce fut pour les réprimer, qu'il établit des commissions, qu'il rendit des ordonnances terribles. Mais il eut le tort de placer dans ces commissions, des hommes de la classe inférieure, et de faire ainsi juger les chefs par leurs subalternes : il fit encore pis, en attribuant aux juges les dépouilles des condamnés, ce qui donna à ses tribunaux une grande conformité avec ceux de Louis XI; et ce n'est pas la seule ressemblance que l'on puisse observer entre ces deux princes. Quelques prévarications dans les fournitures de l'armée furent punies de mort : Wolkonski fut arquebusé gouverneur de Pétersbo que plusieurs sénateurs, knout. Mentschikoff, A l'amiral Brus, comprom te affaire, ne durent la v trême faveur dont ils joi près du souverain. Ainsi si inflexible, si absolu, des favoris et des faibles qu'un autre peut-être, i gué pendant toute sa vie. surtout à Mentschikof aveuglement excessif, s ses bienfaits. Quand il l faute, ce qui arrivait so contentait, dans le prer ment de mauvaise hun appliquer quelques-unes rections que les honnêt sent pas infliger à leur On vit souvent le vil fa lorsqu'il fut devenu pri maréchal, recevoir, sa dre, des soufflets et d canne; et le lendemain c qui demandait pardon. ainsi passé plusieurs a sivement occupé d'adn et du soin d'améliorer l sujets. Voulant s'y livr de sécurité, il était près à la paix que lui offrit l Stockholm, lorsque Ch vint dans ses états. Ce que son courage et son firaient à tout; il se fl présence rendrait le cou

(5) Pierre Ier. avait l'habitu même ce genre de correction à l'environnaient. S'étant rendu un j senat, pour voir si les senateu poste, il fut obligé de les attendre qu'ils arrivèrent, il leur appliqua à coups de canne, et les fit après siège. Il en usa de même envers Pétersbourg, ayant trouvé des rues chirecte Leblond ne put supporter et il mourut de chagrin après l'avoi

les forces à ses sujets accar tant de sacrifices : mais les taient trop profondes ; il n'ar- ie pour être témoin de la pri- Wismar et de celle de Stral- Son intrépidité ne put que re- la reddition de cette dernière et sa flotte elle-même, qu'on rue si long-temps dominer la ne, fut obligée après avoir reçu urs échecs partiels, de rester ca- ans ses ports, tandis que l'em- · russe, devenu généralissime glais, des Danois et des Hollan- e promenait en vainqueur sur même mer, à la tête d'une esca- vingt-cinq vaisseaux de ligne 1716). Ainsi le retour d'un i, naguère si redoutable, ne ea rien à la position du czar ; empêcha pas même de mettre ution le projet médité depuis emps, d'aller encore une fois r les autres nations. Pierre brû- e revoir la Hollande, l'Angle- et il n'avait pas encore vu la e. Espérant que le duc d'Or- serait plus facile que Louis il partit au commencement 17. avec Catherine, une suite reuse, et se rendit d'abord à Bourg, puis à Berlin (G) et à erdam, où il s'empressa de mon- la czarine le théâtre et les com- ns de ses anciens travaux. En temps, il conduisait, avec le n Goertz *M.* ce nom , le plan nouvelle coalition, qui fut alors très-près de changer le sort de l'Europe. De Hollande il se rendit à Paris, où le Régent lui fit le plus brillant accueil, et où il put remarquer des choses qu'il n'avait encore trouvées dans aucun pays. Il visita successivement l'Arsenal, l'Observatoire, les Gobelins, les différents cabinets d'histoire naturelle, l'imprimerie du Louvre, les ateliers des plus célèbres artistes ; et il se montra partout observateur aussi éclairé que judicieux. Dans ses entrevues avec la famille royale, il affecta de la dignité et une sorte de hauteur qui indiquait que le refus de Louis XIV l'avait piqué. Ne voulant ni prendre le pas devant le jeune roi Louis XV, ni passer derrière un enfant, il prit un jour le parti de le porter dans ses bras. Dans la visite qu'il fit à Mme. de Maintenon, il manqua de politesse en ouvrant brusquement les rideaux de son lit, où elle feignait d'être malade pour se soustraire au cérémonial. Il voulut aussi voir l'académie française, et l'académie des sciences, qui se para ce jour-là, dit Fontenelle, de tout ce qu'elle avait de plus beau. Il corrigea, dans une séance de cette société, des cartes de Russie, qui lui furent présentées, et fut reçu au nombre des académiciens. Chez le duc d'Antin on fit son portrait pendant qu'il dînait ; et il ne fut pas moins surpris, lorsqu'il visita l'hôtel des monnaies, de voir son image très-ressemblante sur une médaille frappée en sa présence. Il vit aussi la Sorbonne ; et ce fut dans cette maison qu'ayant aperçu la statue du cardinal de Richelieu, il courut l'embrasser en s'écriant : *Je donnerais la moitié de mon empire à un homme tel que toi, pour qu'il m'aidât à gouverner l'autre.* Les docteurs voulurent profiter de cette circonstance

pour amener la réunion, desirée depuis si long-temps, des Églises grecque et latine. Pierre accueillit leur demande avec politesse; et des négociations furent entamées (*Voyez* Boursier et Jubé au Supplément): mais ce projet ne pouvait convenir aux vues du czar; et il est bien sûr qu'il n'aurait pas voulu d'un clergé qui fût soumis à un autre que lui. Déjà il avait supprimé le patriarche; et, s'il ne s'était pas encore mis ouvertement à sa place, il avait fait jurer aux membres de son collége ecclésiastique de le reconnaître pour leur *juge suprême*. Sous tout autre règne, une innovation aussi grave aux yeux d'un peuple religieux, eût pu avoir de fâcheux résultats: sous celui de Pierre, elle ne fit qu'exciter d'impuissants murmures. Ce fut sans doute pour les calmer, et pour faire oublier quelques railleries qu'il s'était permises contre le clergé grec, que le czar, lorsqu'il fut revenu dans ses états, chercha à verser du ridicule sur la religion catholique, dans une grossière bouffonnerie où il fit représenter le pape et les cardinaux par d'ignobles caricatures. Le peuple russe vit cette mascarade avec assez d'indifférence; mais le czar parut s'en amuser beaucoup. Ainsi ce grand homme fut quelquefois bien au-dessous de lui-même. Heureux si sa gloire n'eût pas été autrement ternie! Mais nous touchons à l'époque la plus horrible de sa vie, à l'époque où il fit périr son propre fils, seul enfant de son premier mariage. On peut voir, à l'article Alexis (I, 547), les circonstances de cet affreux événement, que n'ont pu taire ni approuver les écrivains les plus favorables au czar. Voltaire, lui-même, qui n'a composé l'histoire de ce prince qu'avec l'intention trop évidente de l apologie, n'a pas dissimulé t horreur, en rapportant les de ce terrible procès. Mais plaisant historien n'a pas Pierre fut présent aux inter res, aux tortures de la quest fit subir à son fils, pour lui un aveu de crimes qu'il n'a commis; que le confesseu malheureux fut aussi mis à tion, puis décapité pour n'a révélé les secrets du confe Voltaire n'a pas dit non p est resté constant qu'Alexis rut point d'une attaque d'a comme le portait la rela fut envoyée à tous les r russes dans l'étranger; m eut la tête tranchée par et même, si l'on en croit rien Lamberti, par la main lui-même. L'arrêt de mort noncé à l'unanimité, par c tre-vingt-un juges, pris noblesse et dans les premi de l'armée: tant le monar avili, par la terreur, une n s'est relevée avec éclat sous règnes! Le clergé, qui fut a sulté, ou plutôt que Pierre v socier à son crime, rendit u ration fort honorable, don illustres Pères de l'Église, taire, n'auraient désavoué gesse, ni l'éloquence. Avan du czarowitz, Eudoxie, s que Pierre tenait depuis temps enfermée dans un fut confinée dans une pri étroite, après avoir été fla deux religieuses; et son fr tête tranchée. Cette prince eu le malheur de croire d'un évêque, qui lui annonç allait remonter sur le trôn avait raconté ce rêve à s

qu'à Gleboff, qui passait pour
mant. Ce général fut empalé ;
czar vint l'interroger lui-même
au dernier moment de son sup-
(7). Le prélat fut rompu vif,
trois malheureux, qui avaient
entendu ou expliqué le funeste
« Il n'y avait pas dans tout
, dit le sage et judicieux Lé-
ne, le commencement du plus
r complot. Un vieux prêtre rêve
u'il désire; une femme se fait
la bonne aventure pour savoir
lle épousera son amant; des
s murmurent tout bas contre
reté fantasque de leur maître;
s de la maison dit des étour-
, mais n'agit pas; il fuit en-
père de mauvaise humeur,
nd, avec une secrète impa-
, le moment d'en recueillir
cession. » Voilà tout ce qui
u à ce terrible procès; voi-
les charges d'une accusation
it réellement qu'un cadre de
si elle n'avait pas été dirigée
fils d'un grand souverain,
ouverain n'eût pas été l'un
ruels et des plus implaca-
ent gouverne les hommes.
save d'en excuser, ou du
en affaiblir l'horreur par la
des mœurs : il est sûr qu'on
de pareils faits dans l'his-
e un siècle, ni dans celui d'au-
e nation. On a aussi parlé de
d'état; et l'on a dit que Pier-
craint que son fils ne chan-
s sa mort tout ce qu'il avait
il ne ramenât les Russes à
arbarie. Mais quelle

(7) [illegible] dans [illegible] historiens que ce
[illegible] échappa [illegible]
[illegible] sur la sentence de la
[illegible] et [illegible] ne prononça aussi
[illegible] ordonna d'exposer son
[illegible] et la suite de [illegible]

sollicitude pouvait-il donc avoir sur l'avenir de ses peuples, celui qui les privait ainsi d'un héritier légitime du trône, celui qui mourut sans avoir fait de testament, celui enfin qui changea toutes les lois sur l'hérédité de la couronne, et prépara ainsi les catastrophes qui depuis ont accompagné chaque changement de règne ? Il est probable que Catherine, sa seconde femme, eut sur lui une grande influence dans cette occasion, et qu'elle voulut, par ce moyen, faire passer la couronne sur la tête d'un fils qu'elle venait de mettre au monde : mais, par une juste punition du ciel, ce fils ne vécut pas long-temps; et les larmes que le czar lui donna, expièrent du moins la mort de celui qu'il lui avait sacrifié. Catherine porta aussi la peine de ses intrigues; et Pierre lui-même l'en punit cruellement, lorsque cette aventurière, revenant à ses premières habitudes, préféra à son époux le jeune Moens de Lacroix (*V.* Catherine I). Tandis que ce prince était abreuvé dans sa famille de tant de chagrins et d'opprobre, sa gloire et sa puissance au-dehors recevaient un nouvel éclat. Charles XII, avant de terminer son orageuse carrière, avait cherché à se rapprocher de lui; et, pour prix de son alliance, il avait renoncé, en sa faveur, à une grande partie de ses provinces. Pierre obligea son successeur, par de nouvelles victoires, à remplir cette promesse; et la paix de Nystadt, qui fut signée le 30 août 1721, assura à la Russie la possession de la Livonie, de l'Esthonie, de l'Ingrie, et celle d'une partie de la Carélie, etc. A la même époque, le sénat et le clergé décernèrent à Pierre les titres d'*Empereur*, de *Père de la Patrie*, et le surnom de

Grand. Il reçut, en cette qualité, les félicitations de toutes les cours; et dès-lors furent irrévocablement posées les bases de cette puissance déjà colossale, et qui a fait encore de si grands progrès. Désormais assuré de ses conquêtes et de ses succès dans tous les genres, le nouvel empereur donna encore une plus grande activité aux travaux qui les lui avaient fait obtenir. Jamais les entreprises de la marine et celles de tous les établissements, de tous les édifices publics, ne furent conduites avec plus de vigueur; jamais souverain ne promulgua tant de lois, ne fit tant d'ordonnances et de réglements pour l'administration de la justice, celle des finances, et surtout pour la discipline et l'entretien des troupes. Toujours conquérant et guerrier pour l'intérêt de ses peuples, il avait ouvert à leur commerce des débouchés sur la Baltique, pour tous les pays du Nord et de l'Occident: il voulut en avoir de pareils vers les contrées occidentales de l'Asie; et ce fut avec cette intention que, profitant d'une révolution survenue dans le royaume de Perse (*V.* Mir-Mahmoud, XXIX, 134), il partit à la tête d'une armée de trente mille hommes, pour les rivages de la mer Caspienne, dans le mois de mai 1722. Il parvint jusqu'à Derbent, au pied du mont Caucase, et fut obligé de revenir, après une campagne de six mois, la flotte qui portait ses provisions ayant péri par une tempête. Cette expédition n'avait été marquée par aucun exploit mémorable, et les résultats en étaient à-peu-près nuls pour les intérêts de la Russie et la gloire de l'empereur. Cependant il voulut que ses troupes reçussent les honneurs du triomphe. Mais cette cérémonie, dont il donna le plan selon son usage, fut pour lui la dernière de c
Atteint depuis long-temps d'u
die honteuse, il n'en avait pa
son valet de chambre; et, ne
aucun remède, continuant à
à tous les genres d'excès, surt
lui des liqueurs fortes, il re
mal incurable, et mourut dan
violentes douleurs, le 28
1725, à l'âge de cinquant
ans, laissant trois filles: An
cée au duc de Holstein; El
qui régna dans la suite, et
enfant de six ans, qui mour
ze jours après lui. Il n'ava
fait de dispositions testame
ou du moins aucune ne fut
Mais Catherine avait tout
pour s'emparer du trône; e
reconnue impératrice, le jo
de la mort de son époux.
que, d'intelligence avec M
koff, elle avait hâté sa mo
poison. Rien n'a été prou
égard; mais ce qu'il y a de
que depuis l'aventure de Mo
avait beaucoup perdu de
cendant sur l'empereur,
qu'elle avait tout à crair
accès de sa colère, qui,
derniers temps, étaient dev
terribles. Voilà dans que
trouvait, à la fin de sa vie,
despote, au milieu de s
et de gens qu'il avait tirés
Il leur avait immolé tout
devait avoir de plus ch
ne lui restait personne po
fendre contre leurs intrigu
insatiable ambition. Il fais
bler l'univers; et lui-mê
sous le joug d'une femme
méprisable favori, qui tre
aussi en sa présence. Pierre
sans laisser un ami; et l'o
pas qu'une seule larme ait é
due sur sa tombe, au mil

ple dont il avait assuré la p
ité et la gloire. Mais ce pe ple,
avait supporté tout le p___ de
grandes entreprises, ne compre-
t pas les avantages qui devai
mpliter. Faisant peu pour ses con-
porains, Pierre avait sacrifié la
ération présente à celles qui de-
ent la suivre; et ce n'est qu'après
que la Russie est devenue le plus
nd empire du monde : mais
t incontestablement par lui que
te puissance a été fondée. Il fut
el, inhumain; il répandit des flots
sang, pour opérer une révolution
devait être utile, mais que per-
ne encore dans son pays n'avait
apprécier. On sent que d'aussi
andes choses ne pouvaient être
fondées que par un souverain ab-
, par un pouvoir sans opposi-
n. A sa place, un prince faible
timide eût péri sous les coups
s strélitz ; et la Russie serait
core plongée dans la barbarie.
erre aurait sans doute pu être
ins cruel après la victoire ; il
rait surtout dû épargner son fils ;
sa mémoire serait honorée et
ne tache dans tous les siècles :
is s'il n'eût pas détruit les stré-
z, il eût certainement été leur
time. Il n'est que trop vrai que
s règnes des tyrans et des despotes
sont pas les moins brillants ni
ême les moins prospères ; et, à
nt considérer, ce ne sont pas tou-
rs ceux qui coûtent le plus de
rmes à l'humanité. Ces idées sont
istes et peu flatteuses pour notre
pèce ; mais elles sont le résultat
'une observation de tous les siècles.
outes les entreprises de Pierre Ier.
rent un but utile ; et, bien différent
e la plupart des conquérants, il ne
t jamais la guerre pour satisfaire
es passions personnelles. Économe
et simple dans ses goûts, jamais prin-
ce ne fut moins prodigue des deniers
de l'état. Après un règne si agité,
après des opérations si grandes, si
coûteuses, il laissa les finances en bon
état : et cependant il n'avait pas
chargé ses peuples d'impôts ; mais il
avait su créer des ressources, igno-
rées avant lui. Comme Louis XI, il
visitait souvent, dans leurs demeu-
res, ses sujets de la plus basse classe,
et il tenait leurs enfants sur les fonts
de baptême. On a blâmé ses voyages
sous quelques rapports ; et Condillac
a dit que les nations de l'Europe, cor-
rompues et mal gouvernées comme
elles l'étaient alors, ne pouvaient
que le jeter dans l'erreur. Mais ce n'é-
tait ni des lois, ni des instructions sur
le gouvernement, que Pierre allait
chercher dans les autres contrées.
Ses principes et ses idées étaient par-
faitement arrêtés sur ce point ; et il
ne crut jamais avoir besoin des con-
seils des philosophes, ni même de
ceux des hommes d'état d'aucun
pays. C'étaient des charpentiers et des
maçons, des ingénieurs et des archi-
tectes, qu'il cherchait partout ; et
nous croyons que ses peuples n'y
ont rien perdu. On trouve aussi,
dans le Contrat social de Jean-
Jacques Rousseau, quelques idées
sentencieuses sur la politique de
Pierre-le-Grand, qui ne sont pas
plus exactes, et que les événements
ont démenties. Montesquieu l'a blâ-
mé, avec plus de raison, des violen-
ces qu'il exerça, pour obliger ses su-
jets à couper leur barbe, et à porter
des habits courts. Quoique ce prince
eût particulièrement dirigé son at-
tention vers les arts mécaniques, il
fit beaucoup pour les lettres et les
sciences. C'est à lui que la Russie
doit l'établissement de plusieurs bi-
bliothèques, et de l'académie des

sciences de Pétersbourg, qui fut illustrée, dès sa création, par de grands noms, et qui a rendu des services importants aux savants de tous les pays, pour leurs recherches dans les contrées du Nord. Il acheta à Paris, à Londres et à Amsterdam, beaucoup de monuments des arts, que l'on voit encore dans divers établissements de Pétersbourg. Il connut en Hollande le célèbre Ruysch, qui lui donna des leçons d'anatomie; et il acheta, après sa mort, son cabinet d'histoire naturelle. Il fit traduire en russe le Traité hollandais sur *la construction des vaisseaux*, de Bruiker, *Quinte-Curce*, les géographies de *Varenius* et de *Hubner*, l'Histoire universelle de *Puffendorf*. Il traduisit lui-même plusieurs ouvrages concernant les arts, entre autres, l'*Architecture* de Sébastien Leclerc; l'*Art de tourner*, par Plumier; et l'*Art des écluses et des moulins*, par Sturm. Ces manuscrits sont conservés à Pétersbourg, avec celui du *Journal* qu'il rédigea pendant ses campagnes contre la Suède (de 1698 à 1714). Ce dernier ouvrage, imprimé, en 1773, 2 vol. in-4°., par ordre de l'impératrice, fut aussitôt traduit en français, Londres, 1773, 2 vol. in-8°.; Stockholm (Bouillon, 1774, in-8°). Le comte Scheremétoff a publié, en 1774, une collection de 318 *Lettres* de Pierre Ier., adressées au feld-maréchal de ce nom. On croit que Pierre rédigea lui-même le *Manifeste du procès criminel du czarowitz Alexis*, qui fut publié à Pétersbourg, le 25 juin 1718. La première éducation de ce monarque avait été fort négligée; et il lui fallut ensuite de grands efforts pour acquérir des connaissances qui ne furent jamais complètes, mais qui s'étendirent à beaucoup d'objets. Les vices de cette première é tion ne nuisirent pas seuleme développement de ses facultés; rent encore la plus fâcheuse in ce sur son caractère. Livré san trainte, dès son enfance, aux violents emportements, il eut qu'il fut maître de l'empire, c cès de fureur encore plus fun on dit qu'il s'en repentait touj lendemain; mais les suites souvent irréparables. « J'ai ré » mon peuple, disait-il quelq » et je n'ai pas pu me réforme » même. » Extrême dans to ne sut garder aucune mesu dans l'amitié, ni dans la hai dans ses faveurs, ni dans ses ve ces. Il aimait beaucoup les fe et il n'était pas fort délicat choix : dans l'effervescence tempérament, un sexe su quelquefois à l'autre. Il institu 1724, l'ordre de Saint-A dre-Neuski. On a publié, su re Ier., un grand nombre d' les principaux sont : I. *Hist Pierre Ier.*, Amsterdam, 17 vol. in-4°. et 3 vol. in-12. I *moires du règne de Pierre-le-G* la Haye, 1725, 4 vol. in-1 Rousset, sous le nom d'Iwan Suranoi); id., Amsterdam, 5 vol. in-12. III. *Anecdotes nales de Pierre-le-Grand*, Staehlin, traduites de l'allema vol. in-8°., Strasbourg, 178 *Histoire de l'empire de Russ Pierre-le-Grand*, tome Ier., tome II, 1763, in-8°. Cet ge est un des plus négligés moins dignes de l'auteur, qu le faire, avait reçu des p considérables (*V.* VOLTAIRE). tenelle a fait l'*Eloge de Pi Grand*, comme académici a publié en Allemagne, en

un ouvrage intitulé *Constanti- et Saint-Petersbourg*, un *Rap- diplomatique sur Pierre-le- d et sa Cour.* L'analyse de ce ieux éloge a été insérée dans rchives littéraires du 30 juin ,et les *Dictionnaires historiques* servilement copiée. Le meilleur sur Pierre Ier., en langue al- ade, est celui de Halem (*His- de Pierre-le-Grand*), Muns- 1803-1805, 3 vol. in-8°. Les is ont aussi une *Vie de Pierre- rand*, par Mottley, 3 vol. in-12. nas a donné un poème intitulé étréide, dont Pierre-le-Grand e héros. (*Voyez* THOMAS.) arrion Nizas a fait représenter primer une tragédie de *Pierre- rand*, 1804, in-8°. M. Bouil- vait, dès 1790, fait un opéra que sous le même titre. (*V.* DORAT, XI, 574, et FALCO- , XIV, 126.) M—D j.

ERRE II, fils du malheureux ewitz Alexis, et de la princes- harlotte de Brunswick-Wol- ttel, monta sur le trône, âgé uze ans, le 17 mai 1727, en u du testament que Catheri- e. avait fait en sa faveur, non attachement pour lui (elle eût ré laisser la couronne à sa fille . la duchesse de Holstein), mais condescendance pour Mentschi- , qui, espérant gouverner plus ement sous le nom d'un en- , avait fait insérer, dans ce tes- nt, une clause par laquelle veau empereur devait épou- une de ses filles. D'après le e acte, c'était par un conseil gence que l'empire devait être rné pendant la minorité : mais tschikoff s'empara de tout le pou- ; il obligea le duc et la duchesse e à s'éloigner de Petersbourg, ne s'entoura que de ses créatures, logea le jeune souverain dans son propre palais, et fit célébrer ses fiançailles avec sa fille. Il se flattait même de donner pour épouse à son fils la princesse Natalie, sœur de l'empereur : mais son orgueil et son ambition lui firent beaucoup d'ennemis ; et le jeune prince, lui-même, conseillé secrètement par les Dolgorouki, sut toute la part qu'il avait eue aux malheurs de sa famille : il apprit ainsi à le mépriser, et parvint bientôt à secouer le joug (*V.* DOLGOROUKI et MENTSCHIKOFF). Le favori de Pierre fut envoyé en Sibérie ; et le jeune empereur fit revenir à la cour son aïeule Eudoxie, première femme de Pierre Ier. (1) Il y rappela aussi beaucoup de victimes des règnes précédents ; et la famille Dolgorouki jouit de la plus grande faveur. L'empereur allait prendre une épouse dans son sein ; les fiançailles avaient déjà été célébrées avec beaucoup de solennité (30 novembre 1729), et le jour du mariage était fixé, lorsque Pierre II mourut de la petite vérole, à l'âge de quinze ans, le 29 janvier 1730. Il eut pour successeur Anne Ivanowna. M—D j.

PIERRE III, empereur de Russie, fils de Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, et d'Anne, fille aînée de Pierre Ier., naquit à Kiel, dans les états de son père, le 21 février 1728, et fut élevé dans la religion luthérienne. Il n'avait que quatorze ans, lorsque l'impératrice Elisabeth, sa tante, voulant fermer pour toujours le chemin du trône à la famille d'Anne Ivanowna, l'ap-

(1) Cette princesse, qui était depuis si long-temps enfermée, ne voulut pas quitter l'habit religieux, et elle retourna bientôt dans un couvent, près de Moscou, où elle mourut en 1731.

pela à Pétersbourg ; et, après lui avoir fait abjurer le luthéranisme, et embrasser le rit grec, le déclara grand-duc de Russie, et son successeur. Il avait jusqu'alors porté les noms de Charles-Pierre-Ulric : voulant se conformer à l'usage russe, il ne garda que celui de Pierre. Son éducation fut terminée en Russie, avec peu de soins, parce que l'impératrice, qui l'avait désigné pour héritier du trône, afin de se soustraire à une inquiétude, ne voulut pas s'en préparer une autre, en donnant à son neveu des talents et un caractère qu'elle aurait pu redouter. La veille du jour où Pierre fut déclaré son successeur, trois ambassadeurs suédois vinrent lui annoncer que le sénat de Stockholm l'avait choisi pour remplacer Frédéric Ier., alors incapable, par son grand âge, de supporter le poids de la couronne. Pierre n'hésita point ; et, préférant l'expectative d'un trône à celui qu'il pouvait occuper sur-le-champ, il remercia les ambassadeurs, et les chargea d'inviter leur sénat à nommer son oncle Adolphe-Frédéric de Holstein Eutin : l'impératrice ayant témoigné le même desir, ce conseil fut exactement suivi. (*V.* Adolphe-Frédéric, I, 236.) Deux ans plus tard (28 juin 1744), Pierre fut fiancé à une princesse d'Anhalt-Zerbst, sa cousine (*V.* Catherine II, VII, 383), qui venait d'abjurer aussi le luthéranisme pour embrasser la religion grecque. Doués l'un et l'autre de tous les charmes de la jeunesse, les deux futurs époux semblèrent se convenir sous tous les rapports ; mais l'année suivante, Pierre fut atteint de la petite-vérole, d'une manière si violente, qu'il resta tout-à-fait défiguré. Malgré ce changement fâcheux, Catherine ne desira pas avec moins d'ardeur de son épouse ; mais l'on croit les conseils de l'ambition plus puissants sur le cœur princesse que tout autre se Le mariage fut célébré le tembre 1745, avec beaucoi lennité. La plupart des h s'accordent à dire que le ment survenu dans les t prince n'était pas la seule dût refroidir le cœur de sor un défaut de conformation faire disparaître, mais don ra long-temps le remède, n mit pas, malgré la violenc amour, de consommer le Catherine dissimula d'abor pit : mais, se voyant tont- laissée, tandis que son épo vrait à des goûts et à des indignes de son rang, ce ainsi que la supériorité de et l'extrême différence de s tère, lui firent concevoir po aversion et un mépris q put cacher plus long-tem par de perfides avis, ce savait ménager aucun de qu'il lui importait le plus heurter. Admirateur pass Allemands, et surtout des il affectait le plus profo pour les usages et pour l grecques. Vivant au milieu pe d'étrangers, obscurs chés, il passait la plus gr tie de son temps à fume vrer, ou à faire l'exercice sienne. Son admiration p ric II le porta jusqu'à enti relations avec ce prince, guerre avec la Russie, et connaître secrètement les les plans du cabinet de P Malgré les inconséquence et les déréglements de la

...se, leur mési... n'écla-
...à l'époque où ... devint
..., c'est-à-dire, en 1755, dix
...après son mariage. Ce fut alors
...ses liaisons avec Soltikoff fu-
...connues de toute la cour. L'i...
...trice envoya ce jeune seigne...
...bassade, pour l'éloigner de Pe-
...bourg; et Catherine forma, peu
...temps après, une autre liaison
...Stanislas Poniatowski. Il est
...ble qu'Elisabeth approuva elle-
...ce choix; car ce fut à sa de-
...que le beau Polonais, qui
...d'abord été obligé de quitter
...bourg, y revint avec le titre
...bassadeur (*V.* STANISLAS PO-
...TOWSKI). De son côté, Pierre ne
...pas une conduite plus édifiante;
...pris pour maîtresse, à-peu-
...publiquement, une demoiselle
Woronzoff; et il eut l'imprudence
faire entendre qu'il lui réservait
place de Catherine, annonçant
...ment qu'il voulait se séparer
cette princesse. Il ne se conduisait
...avec plus de réserve envers l'im-
...ratrice; et les courtisans, réunis
...amis de Catherine, ayant en-
...exagéré ses torts, Elisabeth le
...tout-à-fait en haine. On fit mê-
...craindre à cette défiante et timide
...cesse qu'il n'attentât à ses jours;
...étrangement méconnaître le
...ractère du grand-duc. Ce prince,
...rre, original, sans prévoyance
sans caractère, était essentielle-
...ent bon, humain et incapable de
...mettre un crime. Son malheur
...de ne pouvoir en soupçonner
...autres. On a dit que, malgré
...de motifs de division, les deux
...oux se rapprochèrent un instant
...près du lit de mort de l'impéra-
...ice, qui desira cette réconciliation;
...il est sûr qu'à cette époque, Pierre
Catherine parurent, au moins pen-
dant quelques jours, vivre en bonne intelligence. Dès qu'Elisabeth eut fermé les yeux, le nouvel empereur, oubliant sa faiblesse et son indécision accoutumées, se hâta de monter à cheval, et de se faire voir aux soldats et au peuple, qui l'applaudirent sincèrement. Délivré une fois de la contrainte dans laquelle il avait été si long-temps, ce prince mit cependant à sa joie quelque retenue et quelque dignité. Il traita avec bonté tous ceux qui avaient été attachés à l'impératrice, et les maintint dans leurs emplois, pour la plus grande partie. Mais son desir le plus ardent était de faire cesser la guerre qu'Elisabeth avait soutenue avec tant d'acharnement contre la Prusse. N'ayant pas même prévenu la cour de Vienne, il donna ordre à son armée de se séparer des Autrichiens; et peu de temps après il conclut avec Frédéric II, un traité, par lequel cette même armée fut réunie à celle du roi de Prusse, pour combattre ceux qui venaient d'être ses auxiliaires (*V.* FRÉDÉRIC, XV, 583). Cet empressement à se séparer d'anciens alliés, et à perdre, en un instant, les avantages de plusieurs expéditions ruineuses, n'était pas d'une politique fort saine, et ne fut pas généralement approuvé en Russie: mais ce qui excita dans cet empire un grand enthousiasme, ce fut le rappel des nombreux exilés que les intrigues et les persécutions des règnes précédents avaient conduits en Sibérie. On vit reparaître en même temps à la cour Biren et le maréchal de Munnich. (*V.* ces noms); et Pierre fut accueilli par les transports d'enthousiasme les plus vifs, lorsqu'il se rendit en grande pompe au sénat, pour y lire deux déclarations, dont la première allait tirer la noblesse de l'espèce de servitude où

elle avait vécu depuis si long-temps, en lui donnant le droit de voyager hors du royaume, et de ne porter les armes que volontairement. La seconde de ces ordonnances était l'abolition de la terrible commission qui, sous le nom de *chancellerie privée*, avait été chargée de rechercher, ou plutôt de juger les crimes de haute-trahison. Souvent la dénonciation la plus obscure, les indices les plus légers, avaient suffi pour livrer des malheureux aux plus cruelles tortures. L'exil était la moindre peine qu'on fît subir; et c'était par ce tribunal, que les déserts de la Sibérie avaient été peuplés de dix-sept mille individus, qui revinrent alors dans leurs familles. Pierre III s'occupa en même temps de réformes utiles dans l'administration des finances et dans celle de la justice. En tout il se montra bon et généreux: par-tout il annonça les meilleures intentions; et tout l'empire crut voir commencer le règne le plus heureux: mais il n'est que trop vrai que ceux qui commencent ainsi, finissent presque toujours par des catastrophes. En se livrant à ces utiles réformes, Pierre ne respecta pas assez la religion de sa nouvelle patrie: il fit enlever, sans nécessité, une partie des images dont les églises étaient encombrées; et il éloigna de la capitale l'archevêque de Nowgorod, qui voulut s'opposer à ce sacrilége: enfin il commit une faute plus grave encore, en annonçant l'intention de s'emparer des biens du clergé. Les réformes que Pierre ordonna dans l'armée firent aussi beaucoup de mécontents: il cassa la garde noble qui avait mis Elisabeth sur le trône, et substitua à la garde à cheval de la cour une garde holsténoise; il nomma généralissime son oncle le duc de Holstein, homme de p talent, et blessa, dans toutes le casions, l'orgueil des Russes, en tant devant eux le courage et la cipline des Prussiens. Portant même l'uniforme de cette natio se vantait d'avoir été lieutena service de Frédéric II, et il sol même sérieusement de ce pri qu'il appelait son maître, un supérieur dans son armée. Le Frédéric fit attendre quelque t le postulant, et lui envoya enfi brevet de général-major, disan c'était plus au mérite qu'au rang accordait cette faveur. Pierr transporté de joie à la réceptic ce brevet; il plaça, en grande monie, le portrait de *son m* dans son cabinet, et donna un repas, dans lequel il but, co cela lui arrivait trop souvent, coup plus qu'il n'aurait dû faire. son enthousiame pour Frédéri il voulait absolument avoir un trevue avec ce souverain; et croit que la guerre qu'il se prop alors de faire au Danemark, dan tention de soutenir les droits de l son de Holstein sur le duché de wig, ne fut qu'un prétexte pour e nir à ce but. Il devait se rendre armée; et déjà il avait donné à une grande partie de ses trou même aux régiments de la gard partir pour la Poméranie. Cet o qui devait éloigner de la capital corps accoutumés à y séjour contribua beaucoup à les jeter le parti de Catherine. Cette princ de plus en plus délaissée par époux, vivait dans une retrait parente à Péterhoff, où elle était cesse informée de tout ce qui se sait à la cour, et d'où elle prép tous les moyens de s'emparer d ne. L'empereur ne vint la voir q

: fois dans ce séjour, et ce fut
· s'assurer de la réalité d'une
tion. On venait de lui dire qu'elle
enceinte ; mais elle était ac-
hée quelques heures auspara-
; tous les indices avaient dis-
: il la trouva assise sur un ca-
, et il retourna à Pétersbourg,
eux d'avoir pu croire une ca-
ie. Cependant il ne changea
de conduite à son égard, et
inna de s'exprimer avec si peu
ménagement, que cette princesse
réellement penser qu'il se porte-
à toutes les violences pour se dé-
asser d'elle. Il cachait moins que
is son projet de faire monter
e trône mademoiselle de Woron-
; et, ne voulant pas que le fils de
erine, Paul Petrowitz, qu'il avait
ement désavoué, fût son suc-
eur, il imagina de reconnaître ce
t au malheureux Iwan VI, qu'E-
eth avait tenu en captivité pen-
t tout son règne, et que Pierre,
ond, n'était pas plus disposé à en
e sortir. Il alla le voir secrète-
t dans sa prison, en reçut des
ntes dont il parut fort touché,
mit d'adoucir son sort, et le fit
sférer dans un cachot plus éloi-
et plus étroit. Catherine, qui
t informée de toutes les démar-
s de son époux, conçut de cel-
la une vive inquiétude : se li-
nt alors avec plus d'ardeur à ses
gues et à ses complots, elle par-
à y associer beaucoup d'hom-
courageux et puissants, dans
'état, dans l'armée, et jusque
ns les ambassadeurs des cours
ngères. Cette conjuration était
s d'éclater ; peu de personnes l'i-
raient à Pétersbourg : Pierre lui
me le savait pas, ou refusait d'y
re. On en était informé jusques
s les cours étrangères ; et Frede-
ric en avertit avec beaucoup de zèle
un ami qu'il lui importait tant de
conserver. Voilà ce que répondit
l'aveugle empereur : « . . . A l'égard
» de l'intérêt que vous prenez à ma
» conservation, je vous prie de ne
» point vous en inquiéter. Les sol-
» dats m'appellent leur père ; ils di-
» sent qu'ils aiment mieux être gou-
» vernés par un homme que par une
» femme. Je me promène seul à pied
» dans les rues de Pétersbourg ; si
» quelqu'un me voulait du mal, il y
» a long-temps qu'il l'aurait exécu-
» té. Mais je fais du bien à tout le
» monde, et je me confie uniquement
» à la garde de Dieu ; avec cela je
» n'ai rien à craindre. » Dans cette
sécurité, Pierre allait partir pour
son armée de Poméranie ; mais il
voulait auparavant célébrer la Saint-
Pierre, fête de sa capitale et la sien-
ne. En attendant cette solennité, il
se rendit, avec une nombreuse suite
de jeunes femmes et de courtisans,
à sa chère maison d'Oranienbaum,
où il se trouvait, lorsque le hasard
précipita le dénouement de la conju-
ration. Catherine, ayant quitté Pé-
terhof pendant la nuit, était venue
se montrer aux troupes ; et déjà elle
marchait contre l'empereur à la tête
de vingt mille hommes, et d'un peu-
ple nombreux qui la reconnaissait
pour souveraine (*V.* Catherine et
Orloff). Pierre fut accablé de cette
nouvelle : il ne sut prendre aucun
parti ; et ce fut vainement que le
vieux maréchal de Munnich essaya,
à plusieurs reprises, de le décider
à marcher sur la capitale, avec
ses Holsténois et quelques troupes
fidèles, ou à se rendre maître d'une
place, ou enfin à se refugier dans
les états du roi de Prusse. Après
avoir tenté en vain de pénétrer à
Cronstadt, où la garnison menaça

de tirer sur lui, ce malheureux prince flotta au hasard sur la Newa, revint à Péterhof, puis à Oranienbaum, et finit par envoyer à Catherine une lâche soumission, offrant de renoncer au trône, et ne demandant que la permission de se retirer dans le Holstein avec Mlle. de Woronzoff, pour y vivre ignoré. Cet indigne message fut porté à l'impératrice par le chancelier Ismaïloff, que Pierre croyait dévoué à sa personne; mais cet homme, gagné par les conjurés, revint dire à son maître, que Catherine consentait à tout, qu'elle était même disposée à partager le pouvoir avec son époux, et qu'il ferait bien de se rendre auprès d'elle. Le crédule monarque se livra seul et sans défense aux mains de ses ennemis. A peine arrivé dans le palais où était l'impératrice, on le dépouille de ses ordres, de ses habits, on le laisse presque nu sur l'escalier; et après lui avoir fait signer la plus honteuse abdication, on le conduit secrètement à quelques lieues de Pétersbourg, dans une espèce de prison, où il fut assassiné six jours après. On ne croit pas que ce crime eût été résolu dès le commencement: mais voyant qu'après leur triomphe, il restait encore beaucoup d'inquiétude parmi le peuple et les troupes, huit des conjurés, du nombre desquels étaient trois Orloff, se rendirent à la prison du prince, et lui présentèrent un breuvage empoisonné, qu'il but avec confiance. Ayant senti aussitôt les effets du poison, il refusa d'en prendre un second verre; ce fut alors que les assassins se jetèrent sur lui et l'étranglèrent. Le lendemain l'impératrice annonça, par une déclaration officielle, que son époux était mort d'une *colique hémorrhoïdale*; et le corps de Pierre III, encore tou traces du poison et de meurtriers, fut porté et exposé aux yeux d ces mensonges ne tr mais que la terreur lence. Le récit le plu plus connu de cette c celui qu'en a fait Ru nom) : on a accusé quelques-uns de ses tout le fond en est par *L'Histoire de la vie* par M. de Saldern (in-8°.), est une apol fense de ce prince, tr ses vertus et a son i très-fausse ou du moi quant à ses talents et à *L'Histoire de Pier amours de Catherine* veaux), Paris, 1798 est un pamphlet dont quer l'auteur et la da

PIERRE, roi des nommé Calo-Pierr Pierre), était Valaqu fut, avec son frère A teur du second royau En l'an 1186, l'em Comnène étant mort, formèrent le projet Valaques et les Bulga quel les Grecs 4es a Après avoir excité l'e leurs compatriotes, l entreprirent le siége n'ayant pu réussir à cette ville, ils descen mont Hémus, sur les pire, où ils firent un Isaac Lange, qui oc trône, marcha contr prit à la faveur d' épais, et les poursuivi nube (1187). Pierre, principaux chefs, se r

naces, leurs voisins. Isaac
urné à Constantinople, Azan
la charge, suivi d'un grand
de Patzinaces. Les Bulgares
alaques, qui semblaient, à
que, ne former qu'un seul
reprirent les armes; et les
rent chassés de toute l'an-
Mœsie. L'année suivante,
archa contre Pierre et Azan;
fut vaincu dans une grande
. Après quelques autres ac-
oins importantes, les Grecs
ulgares convinrent d'une trè-
le ne fut pas plutôt expirée,
erre recommença plus vive-
e jamais. L'empereur s'étant
ment enfoncé avec ses
ans les défilés des monta-
t attaqué par les Bulgares;
e grecque fut en partie dé-
ac lui-même ne dut son
courage d'un grand nom-
riers qui se sacrifièrent
ver. Les vainqueurs ne
t point à ravager les cam-
à piller les villages; ils
t Anchiale, prirent Var-
étruisirent presque entière-
iaditza, aujourd'hui Sophie.
3. Pierre et Azan se rendi-
aitres de Philippopolis, et pé-
ent dans Adrianople. Ils por-
encore un plus rude coup à
pire, en détruisant, dans un
journée, les légions d'Orient et
s d'Occident. Isaac méditait un
ier effort, lorsqu'il fut dépos-
par son frère Alexis, qui lui fit
r les yeux. Le nouvel empereur
nda la paix : elle ne put avoir
parce que les Bulgares voulu-
n dicter les conditions. Alexis
a contre eux son gendre Isaac
ocrator. Ce général tomba dans
nbuscade que lui avaient ten-
erre et Azan; il fut fait pri-
sonnier, et mourut dans les fers. Azan fut assassiné peu de temps après, par un nommé Ibancus, qu'il avait accusé d'un commerce criminel avec sa femme, et qu'il voulait faire périr. La mort de ce prince réunit l'autorité souveraine dans la personne de Pierre : il s'en servit pour venger son frère, et pour suivre l'exécution de leurs communs projets. Mais il fut assassiné lui-même bientôt après, et eut pour successeur son autre frère Joanice, ou Jean Ier., surnommé *Calo-Jean*, dont les successeurs se maintinrent dans ce petit royaume, jusqu'à la conquête qu'en firent les Turcs, sous le sultan Amurath, et qui fut achevée par Bajazet, en 1396, après la bataille de Nicopolis. D—N—L.

PIERRE Ier., ou PEDRO, roi de Navarre et d'Aragon, était fils de Sanche Ramire, qui remontait à Inigo Arista, comte de Bigorre, du sang de Clovis, et fondateur du royaume de Navarre. La maison de Bigorre a donné six souverains à l'Aragon : don Pedro fut le quatrième. Son père, presque toujours en guerre contre les Maures, ayant été blessé mortellement d'un coup de flèche au siége d'Huesca, lui fit promettre de ne point abandonner le siége. Don Pedro fut proclamé roi, dans le camp même, immédiatement après la mort de son père, en 1094. Il ne suspendit les opérations, que pour aller vaquer aux soins du gouvernement. Quoique ses prédécesseurs eussent acquis une assez grande autorité sur les Aragonais, en les délivrant de l'oppression des Maures, ils n'en avaient pas moins été forcés de se renfermer dans d'étroites limites, imposées à l'autorité royale. La cérémonie du serment que les rois d'Aragon étaient tenus de prêter,

aux pieds du grand justicier, parut humiliante au petit-fils de Ramire. Indigné de voir un usage qui rendait la majesté royale dépendante en quelque sorte de ses sujets, il fit tant par ses brigues, par ses prières, et même par des offres équivalentes d'autres priviléges, qu'à la fin il en obtint l'abolition, dans une assemblée générale des états. A peine lui eut-on remis l'acte qui contenait la loi injurieuse à la majesté royale, que tirant son poignard, il s'en frappa la main, couvrit le parchemin de son sang, et fit entendre ces paroles : « Une loi qui donne à » des sujets le droit d'élire un roi, » doit être effacée dans le sang d'un » roi ! » Les Aragonais, surpris de cette action étrange de leur prince, l'appelèrent depuis, *don Pedro du poignard;* et, afin que ce trait ne s'effaçât point de leur mémoire, les descendants de don Pedro firent ériger la statue de ce prince, à Saragoce, tenant le poignard d'une main et le parchemin de l'autre. On voyait encore, il y a peu d'années, cette statue dans le palais des états. Le roi fut couronné dans sa cathédrale, par l'archevêque, après avoir été armé chevalier, et sacré. Il ne songea plus dès-lors qu'à l'accomplissement de la promesse qu'il avait faite à son père mourant. S'étant remis en campagne, en 1095, il emporta d'abord, le 5 avril, la ville d'Exisa, et vint aussitôt reprendre le siége d'Huesca. Mais il éprouva une plus grande résistance qu'il ne s'y était attendu. Abderame, roi Maure de cette ville, avait intéressé en sa faveur, non-seulement tous les petits rois mahométans ses voisins, mais le roi de Castille lui-même (Alphonse VI), en s'obligeant de lui payer tribut. Il fallut combattre les troupes des alliés, avant de pouvoir r Huesca. Don Pedro fut victor Alcaraz, dans une grande bat livrée le 18 novembre 1096; sipa les confédérés : sa victoi complète. Huesca se rendit le vembre. Le roi y réintégra s champ l'évêque de Jacca, qui eu autrefois son siége dans ville. On y trouva un grand n de chrétiens, qui avaient to exercé tranquillement leur dans l'église de Saint-Pier 1101, don Pedro fit la conqu Balbastro, aussi sur les Mau y transféra le siége épisco Rhoda. Cet avantage fut suivi reddition de plusieurs places ronnantes. Don Pedro avait un de réputation de bravoure; l toriens aragonais disent que un combat, il abattit la tête d tre rois Maures, et que de là nent les quatre têtes noires voit dans les armoiries d'A Ce prince, à-la-fois guerrier e tique, mourut le 28 sept. après avoir vu descendre au beau son fils, qui portait le nom que lui. Sa couronne pa la tête d'Alphonse son frère nommé le *Batailleur.* B

PIERRE II, roi d'Arago d'Alphonse II, de la maison celone, lui succéda après sa en 1196, dans ses états d'A de Roussillon et de Catalogne non dans le comté de Pr Mu par l'esprit de son siècle, commença son règne par sév tre les Vaudois; et il dont 1197, un édit portant peine contre ceux de ces sectair seraient trouvés dans ses état le délai qu'on leur prescriva en sortir. En 1198, il apa troubles occasionnés en Ca

la guerre qu'avait suscitée le te de Foix au comte d'Urgel. née suivante, il joignit ses ar- à celles d'Alphonse IX, roi de ille, pour faire la guerre au de Navarre, Sanche VII. Par mariage avec Marie, fille et tière de Guillaume, comte de pellier, il acquit la seigneurie ette ville, où ses noces furent rées. De là, il se rendit à e, où il fut couronné par le Innocent III, s'obligeant de r au Saint-Siége, à perpétuité, redevance annuelle. Mais les d'Aragon protestèrent contre espèce de tribut. Pierre fit, en 5, une expédition en Provence, livra son frère Alphonse, comte rovence, que le comte de For- ier tenait enfermé dans un eau après l'avoir enlevé par rise. Pierre fit ensuite, avec suc- la guerre aux Maures d'Espa- ; et s'étant ligué avec les rois de lle et de Navarre, il prit part, 6 juillet 1212, à la célèbre ba- des Naves de Tolosa, où ces rois chrétiens remportèrent victoire complète sur les Maho- ns. Mais l'année suivante, ayant le parti du comte de Toulouse, beau-frère, qui était à la tête des geois, il fut défait et tué, le 17 embre 1213, à la bataille de et *Voy.* Simon de Montfort). rince était grand, bienfait, ma- que jusqu'à la prodigalité, et probité à toute épreuve. Le défaut qu'on pût lui reprocher, nt de s'être trop livré à son chant pour les femmes : cette on lui fit cultiver la poésie pro- aïe, et protéger les poètes, qu'il de ses libéralités. Sa mort occa- a quelques troubles ; les prin- ses frères, voulurent s'emparer de la tutelle de son fils, Jayme ou Jacques : mais le pape ayant fait conduire le jeune prince en Aragon par un légat, les états assemblés à Lérida le reconnurent, et confièrent sa tutelle à don Sanche, son oncle, comte de Roussillon, et au grand-maître des Templiers (*V.* Jayme).

B—p.

PIERRE ou PEDRO III, roi d'Aragon, surnommé le *Grand*, mais prince encore plus rusé que brave et généreux, était fils de Jacques Ier., et naquit en 1239. Il se signala dans sa jeunesse par ses exploits contre les Maures, auxquels il enleva différentes villes importantes. Jaloux de l'affection que son père témoignait à Ferdinand-Sanche, son fils naturel, il cherchait toutes les occasions de nuire à celui-ci ; et l'ayant surpris, en 1272, à Pomar, il le fit étrangler et jeter dans les fossés du château. Il succéda à son père, en 1276. L'expulsion des Maures, et l'abaissement de la puissance des nobles, étaient, à cette époque, les points principaux de la politique des rois chrétiens d'Espagne. Pierre III, n'ayant pas confirmé, par les serments accoutumés, les priviléges de la Catalogne, plusieurs seigneurs catalans se liguèrent contre lui ; mais il rétablit bientôt le calme, par la voie des négociations autant que par les armes. Le comte de Foix y suscita, en 1280, une nouvelle révolte, et s'en déclara le chef. Le roi marcha contre lui, le fit prisonnier, et l'enferma au château de Siruena. Il eut une entrevue à Toulouse avec le roi de France, Philippe-le-Hardi, dont le comte de Foix était feudataire ; et il le convainquit que ses griefs étaient fondés. Pierre III roulait de plus grands projets. Il avait épousé, en 1262, Constance, fille

de Manfred, roi de Sicile, que Charles d'Anjou avait détrôné; et il aspirait à se rendre maître de ce royaume. Dans la vue d'arracher la Sicile à Charles d'Anjou, il fomenta dit-on, avec Jean de Procida, la fameuse conspiration des Vêpres siciliennes qui entraîna le massacre de tous les Français à l'heure de vêpres, le jour de Pâques de l'an 1282 (*V.* Procida). Pierre était alors sur les côtes d'Afrique, avec une flotte, qu'il avait équipée depuis long-temps sous prétexte d'une expédition, qu'il abandonna dès qu'il eut appris ce qui se passait à Palerme. Appelé par les habitants, il y aborda, avec toutes ses forces, et se fit couronner roi de Sicile. Il entra ensuite dans Messine, et battit la flotte de Charles d'Anjou, sans tenir compte des excommunications que le pape Martin IV, Français de naissance, lançait contre lui à l'instigation de son compétiteur. La campagne finit par un défi entre les deux rois, qui convinrent de vider leur différend dans un combat singulier, le premier jour de juin de l'année suivante, chacun avec cent chevaliers. La ville de Bordeaux, alors sous la domination du roi d'Angleterre, fut choisie pour théâtre de ce cartel imposant. Dès le mois de mai, elle fut remplie d'étrangers, accourus pour jouir du spectacle de deux rois combattant corps à corps afin d'épargner le sang de leurs sujets. Charles d'Anjou, âgé de soixante ans, avait accepté le défi d'un prince qui n'en avait que quarante : il comparut au jour marqué. Le roi d'Aragon, qui était parti avec éclat, laissant le gouvernement de la Sicile à sa femme, ne vint à Bordeaux qu'un moment, seul et déguisé : il repartit aussitôt pour l'Espagne, après avoir déposé ses armes entre les mains du ; chal de la ville, par lequel i averti, dit-on, que le roi de F faisait avancer des troupes, et ne serait point en sûreté à Bord Voilà ce qu'on démêle de plus c à travers les récits contradict d'une foule d'auteurs qui tou altéré la vérité de l'histoire, su le préjugé national. Quoiqu'il en le délai que ce défi célèbre ava casionné, donna le temps au ro ragon de se fortifier en Sicile. retour, il trouva plusieurs seig aragonais et catalans soulevés tre son autorité, et se plaigna l'infraction de leurs priviléges. traint de les confirmer dans les assemblés à Saragoce, il con aussi les priviléges de la Catal dans une assemblée tenue à I lone. Un grand orage le mén et il sentait la nécessité d'ét tous les germes de dissensions tines, afin de pouvoir s'oppose efficacement à l'ennemi du d Le roi de France, Philippe-le-I faisait filer des troupes da Navarre, pour être à portée contre la Castille, dans la soutenir les droits des prin La Cerda ses neveux; et conti ragon, pour venger Charles jou, son oncle. De son côt roi d'Aragon se hâta de form ligue avec le roi de Castille, S III; ligue d'autant plus néces que le monarque français con çait à posséder la Navarre, mariage de Philippe-le-Bel, s avec Jeanne, l'héritière de ce me. Ainsi, Pierre allait avoir tenir deux guerres à-la-fois maritime, contre Charles d'A l'autre du côté des Pyrénées, le roi de France. Dans cette c se montra digne de régner. Sa

commandée par Roger de Lauria remporta une victoire complète, à la vue de Naples, sur la flotte de Charles d'Anjou, dont le fils, Charles-le-Boiteux, prince de Salerne, fut fait prisonnier. Irrité de ce nouveau succès, le pape fit prêcher la croisade contre le roi d'Aragon, et, le déclarant déchu de la couronne, en donna l'investiture à Charles, comte de Valois, fils de Philippe-le-Hardi et d'Isabelle d'Aragon. La campagne suivante (1285), Philippe-le-Hardi, à la tête de cent mille hommes, entra en Catalogne par le Roussillon. Jacques, roi de Maïorque, frère du roi, se vit dans l'impuissance de s'opposer au passage d'une armée si formidable (*V.* Philippe, pag. 107, ci-dessus). Les historiens d'Aragon blâment don Sanche, roi de Castille, de n'avoir pas secouru Pierre, son allié, contre l'irruption des Français : mais ce reproche est peu fondé, Sanche ayant alors à soutenir la guerre dans ses propres états, contre l'empereur de Maroc. Les Français prirent d'abord plusieurs places en Catalogne; mais leur flotte fut battue par Roger de Lauria, qui se rendit maître de Roses, où étaient tous leurs magasins. La disette et les maladies contraignirent cette grande armée à se retirer. La mort de Philippe-le-Hardi, survenue à Perpignan, mit fin à la guerre, et fut suivie de près par la mort du roi d'Aragon. Ce prince étant tombé malade dangereusement à Villefranche de Panadès, y reçut l'absolution des censures, mais sans renoncer à la Sicile, qu'il donna par testament à Jacques, son second fils (*V.* Jayme, XXI, 423). Il descendit au tombeau, le 10 novembre 1285, ayant au-dehors la réputation d'un prince d'humeur bizarre et sévère; mais il n'en mérita pas moins de ses sujets le nom de *Grand*, par la vigueur de son caractère, la sagesse de sa politique, et le bonheur de ses armes. Son fils aîné, Alphonse III, lui succéda sur le trône d'Aragon.

B—r.

PIERRE IV, roi d'Aragon, surnommé le *Cruel*, prince fameux par ses usurpations, par ses armes, et par ses malheurs, naquit le 15 septembre 1319. Fils aîné, du premier lit, d'Alphonse IV, il lui succéda, en 1336, et se saisit aussitôt des places que son père avait données à Éléonore de Portugal, sa seconde femme, et aux enfants qu'il avait eus de ce mariage. Son couronnement fit naître une contestation grave. L'archevêque de Saragoce prétendit avoir le droit de couronner le roi : la plupart des grands s'y opposèrent; et le roi se couronna lui-même, ne voulant pas que son royaume, sous aucun rapport, dépendît du Saint-Siége. Les différends qui divisaient la famille royale, portèrent les états d'Aragon, assemblés l'année suivante, à nommer des arbitres, qui mirent fin aux troubles. Le roi se ligua avec la Castille contre les Maures; et sa flotte défit, en 1339, à la hauteur de Ceuta, la flotte mahométane : mais son grand-amiral, don Geoffroi-Gilbert Cruillas, fut tué dans l'action. Peu après cette expédition glorieuse, Pierre IV alla rendre hommage au pape dans Avignon. Il y fit une entrée solennelle, qui faillit être ensanglantée. L'écuyer du roi de Maïorque ayant frappé de sa cravache le cheval sur lequel le roi était monté, ce prince, outré de colère, mit l'épée à la main; et l'on n'arrêta qu'avec peine les effets de sa vive indignation. De retour dans ses états il entra dans la ligue des rois de Cas

tille et de Portugal contre les Maures ; mais il n'eut aucune part directe, en 1340, à la célèbre journée de Salada, où les deux souverains réunis défirent la plus formidable armée africaine qui eût encore débarqué en Espagne. Toutefois le roi d'Aragon n'y fut pas étranger, ayant fait croiser sa flotte dans le détroit, pour couper les vivres aux infidèles et intercepter leurs renforts. Une ligue maritime, formée contre lui par les Génois, les Pisans, et les principaux habitants de l'île de Sardaigne, et l'inquiétude que les infidèles causaient encore à l'Espagne, ne permirent pas à ce prince d'accepter les offres que lui firent plusieurs seigneurs corses, de le mettre en possession de cette île. Son ambition se tourna contre l'île de Maïorque, dont son beau-frère Jacques était souverain. Ne cherchant que des prétextes pour lui ravir la couronne, il fit enlever la reine sa femme ; ce qui amena une déclaration de guerre de la part de Jacques : c'est ce que voulait le roi d'Aragon. Traitant alors son beau-frère comme son feudataire, il le déclara privé de son royaume et de tous ses domaines, dont il s'empara presque sans coup-férir. Poursuivi en Roussillon, et hors d'état de s'y défendre, le malheureux Jacques se mit à la discrétion de son beau-frère, qui le dépouilla, et réunit à sa couronne le Roussillon et Maïorque. Cependant des troubles sérieux allaient éclater dans les propres états du roi d'Aragon. Ce prince n'avait que des filles de son mariage avec Marie de Navarre ; et il s'occupait d'assurer la couronne à l'aînée, appelée Constance. Mais ses frères firent valoir un testament de Jacques Ier., en vertu duquel la couronne devait leur appartenir, à défaut de p masculine. Deux ligues se rent, et prirent les armes le roi : l'une, sous le nom d d'Aragon ; l'autre, sous le no *nion* de Valence. La reine étant morte dans ces circons Pierre IV se hâta d'épouse nore, infante de Portugal, par-là rompre les mesu conjurés. Mais les deux ligue rent par un lien commun ; états de Saragoce, Pierre r loi. L'infant don Jacques, so y fut déclaré héritier de la co et mourut peu de temps apri sans soupçon de poison. L'in Ferdinand lui succéda. Au m tant d'agitations et de trouble eut encore à soutenir des étrangères. Jacques, roi dé Maïorque, tenta vainement c tablir : mais, en Sardaigne d'Aragon essuya des rever jours harcelé par l'union d' et de Valence, il tomba au des rebelles, en 1348. Co Valence, il fut obligé de f concessions que les insurgés daient les armes à la mai cette extrémité, ses troupes tèrent une victoire complète mée de l'union d'Aragon, qu sipa. Pierre entre à Sara vainqueur, assemble les é déchire, en leur présence qui contenait les privilèges avaient arrachés les révolté il fait punir de mort les pri chefs. Mais l'union de Val paraissait point ébranlée pa exemples. Une seule victoir portée par le roi en personn pour anéantir les restes d gue. En Sardaigne, les troup les eurent aussi de grands tages. Pierre fit alliance ave

contre les Gé[illegible]
, en 1351, se [illegible] la
[illegible], Venise et la Navarre, se
[illegible] à-la-fois guerrier et polit
L'année suivante, sa flotte, con
[illegible] avec celle de Venise, fut ba
par les Génois; mais elle eut [illegible]
[illegible] en 1353 : il prit Alghieri,
[illegible]rdaigne, et fit trancher la tête
[illegible] Doria. L'année suivante, il
[illegible] dans cette île, en personne, à
[illegible] d'une flotte puissante, et se
[illegible] en possession d'Alghieri, qu
[illegible] avaient repris. Mais,
[illegible] cette guerre traîner en lon-
[illegible] malgré cet avantage, il en
[illegible] la conduite à ses généraux, et
[illegible] en Espagne. De là, il se ren-
[illegible] Avignon, pour faire hommage
[illegible] Sardaigne au pape Innocent IV,
[illegible] choisit pour médiateur entre
[illegible] les Génois. De retour en Ara-
[illegible], il vit un nouvel orage se former
[illegible] lui. Pierre était contemporain
[illegible] le *Cruel*, roi de Castille.
[illegible]rince, témoin d'une capture faite
[illegible] les Génois par la flotte arago-
[illegible] dans un des ports de Castille,
[illegible] que le roi d'Aragon punît de
[illegible] son amiral, ou le lui livrât.
[illegible] son refus, il commença les hos-
[illegible]. Pierre IV, effrayé des con-
[illegible] des Castillans, eut recours à
[illegible]édiation du pape, pour terminer
[illegible] divisions qui avaient tout le ca-
[illegible]ère et toutes les horreurs d'une
[illegible] civile. De part et d'autre,
[illegible] étaient envenimées par les mé-
[illegible] des deux royaumes. Toute
[illegible]ciation étant inutile, Pierre d'A-
[illegible] fit à Pierre de Castille un
[illegible], qui n'eut aucune suite. Enfin,
Aragonais remportèrent une vic-
[illegible] sur les Castillans. Pierre IV,
[illegible]chant partout des alliés, ob-
[illegible], des Maures de Grenade, une di-
[illegible] qui décida le roi de Castille
à entrer en négociation pour la paix,
moyennant la restitution des places
conquises de part et d'autre. L'année
suivante, Pierre-le-Cruel, s'étant li-
gué avec Charles-le-Mauvais, roi de
Navarre, recommença les hostilités,
et s'empara de plusieurs places en
Aragon. Aigri par cette guerre mal-
heureuse, Pierre IV fit condamner
à mort Bernard de Cabrera, le meil-
leur de ses généraux, et le plus fidèle
de ses ministres, contre lequel la
jalousie avait armé tous les courti-
sans. Trop faible pour repousser les
efforts du roi de Castille, et son-
geant à le détrôner, il appuya secrè-
tement les prétentions d'Henri de
Transtamare, et traita même avec
ce prince. Pierre de Castille, ef-
frayé à son tour de l'irruption de
Transtamare, et de ses rapides suc-
cès, fit évacuer toutes les places con-
quises en Aragon. Pierre IV respira;
et voyant Transtamare en possession
de presque toute la Castille, il le
somma de lui remettre le royaume
de Murcie, en exécution du traité
secret conclu entre eux. Henri éluda
sa demande pour ne pas indisposer
la fierté castillane. Pierre, irrité,
abandonna aussitôt son parti, et se
mit en possession de plusieurs places
de la Castille, après le meurtre de
Pierre-le-Cruel. Mais bientôt, tout
occupé de l'interminable guerre de
la Sardaigne, il consentit à un dé-
dommagement pécuniaire pour le
royaume de Murcie. La paix se con-
clut en 1374, et fut cimentée par le
mariage de don Juan, infant de
Castille, avec Éléonore, infante
d'Aragon. Cependant, en Sardai-
gne, la guerre devint plus vive par
les secours que les Génois fournis-
saient aux mécontents. Pierre IV
n'en était pas moins occupé à s'ap-
proprier la Sicile, au détriment de

la branche cadette de sa maison. Marie, héritière de cette couronne, après la mort de don Frédéric, son père, tomba au pouvoir du roi d'Aragon, au moment où elle allait s'unir à Jean Galeas, neveu du seigneur de Milan. Toujours avide de conquêtes, Pierre envoya, en 1382, des troupes dans la Grèce, pour prendre possession du duché d'Athènes, dont quelques Aragonais et Catalans s'étaient rendus maîtres. Ce duché était un reste des conquêtes faites par les croisés sur les empereurs grecs. En même temps, il ne perdit de vue aucun des moyens de faire passer le royaume de Sicile dans la branche aînée de sa famille. Il crut y parvenir, sans effusion de sang, en mariant l'héritière de cette couronne, qu'il retenait prisonnière, avec don Martin, son petit-fils. Le moment lui paraissait venu aussi de réduire entièrement les mécontents de l'île de Sardaigne. A cet effet, ayant assemblé à Tortose les états d'Aragon, de Catalogne et de Valence, il leur demande de nouveaux subsides; mais, au lieu d'adhérer à sa demande, les états éclatèrent en murmures contre une conquête qui épuisait depuis si longtemps les forces et les richesses de l'Aragon. De nouveaux troubles survinrent. L'infant don Juan, ouvertement brouillé avec sa belle-mère, (Sibylle de Fortia, 4e. femme de Pierre IV), s'étant marié contre la volonté du roi, se vit exposé à son ressentiment. Il se joignit au comte d'Ampurias, qui s'était révolté et faisait la guerre au roi. Pierre, irrité, voulut faire déclarer son fils inhabile à succéder au trône; mais il fut arrêté par l'opposition de Dominique Cerdan, grand-justicier d'Aragon, qui, sans s'inquiéter du ressentiment du roi, expéd lettres et rendit des édits en de l'infant. Tout parut se ca la suite de cette opposition Les états d'Aragon s'assemb en 1386, à Saragoce. Là, o bra la cinquantième année d de Pierre IV. Ce prince aux troubles de Sardaigne un accommodement et une tie. On y désigna les ports da quels les Génois et les Ar pourraient avoir leurs flottes chantiers. Pierre, qui avait t cifié, touchait au terme de s mourut, le 5 janvier 1387, soixante-huitième année de s et la cinquante-unième de so avec la réputation d'un prin bitieux, dissimulé, et non moi que Pierre de Castille, son c porain. Seulement le roi d' ne commit que ce qu'on app crimes utiles. Aussi, l'un e gardé comme le Néron de la et l'autre, comme le Tibère ragon. Pierre IV sacrifiait b aux bienséances; et il était si jaloux du cérémonial, q donna le surnom de *Cérém* Il avait d'ailleurs du cour la fermeté, de l'activité connaissances. Il fonda l'un d'Huesca. Jean, son fils a succéda. B

PIERRE, roi de Castill nommé le *Cruel*, fils d'Al XI, naquit à Burgos, le 3 1334, et fut proclamé succes son père, à Séville, en 1350 alors âgé de seize ans. Ur taille, un beau teint, des c blonds, les traits réguliers, noble et majestueux, qui insp le respect, faisaient de don l'un des princes les plus acc de son temps. Il montrait de

pidité, et le germe des plus belles qualités. A son avénement, les Castillans se flattèrent de jouir d'un règne prospère et tranquille. Mais la mort d'Alphonse livra l'Espagne aux plus affreuses discordes. Il ne serait pas aisé de décider si le nouveau roi fut l'auteur ou la cause des déchirements de l'Espagne, alors divisée en plusieurs royaumes, ou si l'on doit les attribuer à la jalousie ou à l'ambition des grands. L'opinion la plus commune en rejette tout le blâme sur don Pèdre; ce qui lui fit donner, par le peuple, le surnom de Pierre-le-Cruel. Toutefois il est certain qu'à son avénement, la cour se trouvait divisée en deux partis pleins de haine l'un contre l'autre. Malheureusement ses défauts naissants balancèrent bientôt les dons précieux qu'il avait reçus de la nature. Le nouveau roi décela d'abord son penchant pour les excès qui depuis obscurcirent sa réputation et déshonorèrent son règne. Il n'avait rien d'affable: son air était rude, méprisant; et il prenait plaisir à railler avec amertume. Son goût effréné pour la chasse semblait augmenter sa dureté naturelle. Comme il était incapable, à son avénement au trône, de régner par lui-même, Marie, sa mère, et Albuquerque, son gouverneur, prirent les rènes de l'état. Étroitement lié avec la reine, Marie de Portugal, Albuquerque sut gagner le cœur de son pupille, et devint son favori. Abusant de son ascendant sur l'esprit du jeune monarque, il lui fraya le chemin du vice, et corrompit son cœur. Don Pedro, bien qu'il n'eût pas les qualités de son père, employa d'abord, à son exemple, la ruse et la perfidie. Eléonore de Guzman, objet de la tendresse d'Alphonse, fut sa première victime. Elle s'était retirée à Medina-Sidonia, pour échapper à la vengeance de la reine irritée. Don Pedro l'engage à revenir à Séville. Arrivée dans cette ville, il la fait arrêter, et l'enferme dans le palais de Talavera, où il feint d'abord de l'intérêt pour elle, tout en déclarant qu'il ne peut la soustraire à la vengeance de la reine. Cessant bientôt de dissimuler, il la fait périr d'une mort violente. Feignant ensuite de vouloir se réconcilier avec ses enfants, il chercha, vraisemblablement dans des intentions perfides, à les attirer à Séville: mais il ne put vaincre la défiance de Henri, comte de Transtamare, l'un d'eux. Pierre montra bientôt que, pour commettre un crime, il n'avait pas besoin d'être excité. Rapace et sanguinaire à la fois, il croyait la fortune et la vie de ses sujets destinées à son usage. Les impôts étaient si exorbitants, qu'en 1351, ils occasionnèrent une révolte à Burgos. Le roi s'y transporte, et fait poignarder Garcilasso de la Vega, gouverneur de Castille, qui demandait l'éloignement d'Albuquerque, favori du prince. C'est ainsi qu'il méprisa d'abord les clameurs de la multitude: mais un nouvel attentat contre sa propre famille, fit éclater l'indignation publique. Don Pedro avait eu occasion de voir, chez Albuquerque, dona Maria Padilla, née de parents sans fortune. A une beauté ravissante, elle joignait un esprit orné. Il en fut épris, et quelques historiens disent qu'il l'épousa secrètement. Mais, pressé ensuite par sa mère et son favori, de s'unir à Blanche, fille de Pierre Ier., duc de Bourbon, et sœur de la femme de Charles V, il n'hésita point d'abandonner Maria Padilla, de célébrer publiquement, mais non sans une répugnance extrême, son mariage avec

Blanche, et de mettre à cette cérémonie une magnificence royale. Après les premiers moments de cette nouvelle alliance, Pierre revint à l'amante qu'il chérissait. Dans ce siècle d'ignorance et de superstition, on attribuait souvent à la magie l'empire que les femmes exerçaient sur les hommes. On crut que l'ascendant prodigieux de Padilla n'avait pas d'autre source. Sa famille était comblée de bienfaits, et devenait chaque jour plus puissante. Albuquerque, jaloux d'un tel crédit, ne put dissimuler son dépit. Invité par le roi, à une entrevue, sous prétexte d'une réconciliation, il se douta de ses desseins, et se réfugia secrètement à la cour de Lisbonne. La guerre civile, qui avait éclaté un an après l'avénement de Pierre-le-Cruel, était soutenue par les mécontents, ayant à leur tête Henri de Transtamare et Tello, son frère. Albuquerque se joignit à eux. Pierre marcha contre les rebelles, prit Aquila d'assaut, et fit périr les principaux chefs qui tombèrent en son pouvoir. Voulant se défaire de Blanche, il la fit emprisonner. Un concile, composé d'évêques dévoués au roi, prononça une sentence de divorce; et Pierre épousa solennellement dona Jeanne, veuve de don Diego de Haro, et sœur de don Ferdinand de Castro. Il conclut ce mariage malgré la cour, et pour se faire un appui contre elle. Mais Jeanne, aussi malheureuse que Blanche, fut également répudiée, au bout de quelques mois. L'orgueil de la maison de Castro en fut blessé, et cette famille ne respira plus que vengeance. La reine-mère elle-même, indignée des traitements dont Pierre accablait son épouse infortunée, se montrait aussi très-animée contre le roi, son fils. Pierre, aigri par toutes ces oppositions et par la guer lui faisaient les mécontents, n' vint que plus sanguinaire. Bie s'attirant les foudres de l'Eglise excommunié par le légat du qui, selon la coutume du temp le royaume en interdit. Ce fu ce temps-là que ce monarque t dangereusement malade. Les cins désespérant de sa vie, il se des ligues secrètes parmi les gra alla même jusqu'à nommer un s seur, et tous les sentiments de h de jalousie qu'on tenait cachés, é rent. Blanche, s'étant réfugié la cathédrale de Tolède, d qu'elle était résolue de n'en j sortir. Les habitants, attendr sensibles à ses malheurs, se vent, chassent les gardes du r prennent ouvertement le pa Blanche. A cette nouvelle, Tr mare se présente aux portes ville, et y est reçu avec joie. F rétabli de sa maladie, voit av froi les progrès de la rebellion, gnant son entière ruine, il che désunir ses ennemis, en flattan intérêts. Il paraît même écoute griefs : mais peu furent dup sa feinte. Le parti des re grossi par tous les mécont devint formidable, au point malgré sa hauteur et sa fierté, re fut contraint de proposer commodement, et de se rem la merci de sa mère. Elle le avec tendresse, mais s'empa sa personne, et fit aussi arrê ministres. Prisonnier dans sa pre cour, Pierre dissimule sa et jure en secret de n'épargne cun de ceux qui ont contri le faire tomber dans le pié prépare adroitement son éva en affectant une entière sonm aux volontés de sa mère; et

un jour de l'exercice de la
r, il trouve des relais qu'on lui
ménagés, court à Ségovie, et y
e le drapeau royal. Ses mesu-
poureuses déconcertent les con-
s : une entrevue a lieu à Toro,
es chefs; là Pierre s'efforce de
dre la ligue. Albuquerque sou-
vec constance la cause qu'il a
osée, et meurt quelques jours
On soupçonna Pierre de l'a-
ait empoisonner. Ce prince,
Ségovie, y rassemble une ar-
mbreuse, et marche vers To-
our tromper la multitude, il
de rappeler Blanche au trô-
ri, qui l'avait devancé dans
ille, exhorte vainement les
s à une vive résistance; il
e le temps de se sauver, et
itants de Tolède ouvrent leurs
au roi. Ils ont bientôt lieu de
entir. Malgré sa promesse de
ager, vingt-deux des princi-
toyens furent exécutés en sa
ce; et il ne laissa reposer les
aux que lorsqu'il fut rassasié
. Parmi le grand nombre de
s qui furent exécutées se trou-
vieillard; son fils se dévoue
ort pour lui : Pierre n'en est
ché, et ce fils généreux pé-
lement. Blanche fut encore
roitement resserrée dans la
e Siguença. Pierre, formant
de Toro, s'en empara. Les
e la ligue, qui s'étaient échap-
la ville, furent aussitôt in-
dans la forteresse d'Alcazal.
ne-mère, réduite au rôle de
nte auprès de son impitoya-
, se rendit à discrétion : il ne
s périr; mais elle souffrit plus
mort, en voyant exécuter ses
les amis. L'épouse de Trans-
, qui se trouvait au nombre des
, ne dut son salut qu'à la crain-
te qu'inspirait au tyran le courage de son mari, dont le parti n'était pas encore sans espoir. Sur ces entrefaites, une rupture éclata entre la Castille et l'Aragon, au sujet d'une prise faite sur les Génois, par la flotte aragonaise, dans un des ports de Castille. Pierre ayant exigé du roi d'Aragon la mort de son amiral ou son extradition, fut tellement irrité de son refus, qu'il lui déclara la guerre. Dans cette guerre, dont les chances furent variées, Henri offrit son épée au roi d'Aragon, combattit Pierre de Castille, et parvint à délivrer sa femme. Pierre, instruit que Tello et Frédéric, ses frères, qui, en apparence, vivaient tranquillement, remuaient en secret pour se joindre à Transtamare, fit assassiner Frédéric, dans la salle d'audience à Seville : Tello lui échappa. Don Juan d'Aragon, son parent et son premier ministre, dont il se défiait, fut aussi poignardé. Enfin, on l'accuse d'avoir fait empoisonner sa tante Eléonore, dont le tort était d'avoir plaint le sort de Blanche. En un mot, la richesse, la vertu et la naissance, étaient également des titres de proscription aux yeux de Pierre-le-Cruel. La guerre contre l'Aragon fut terminée par la paix conclue en 1361; et Pierre tourna ses armes contre le roi Maure de Grenade, après avoir exercé des cruautés inouïes dans ses propres états. Un juif, nommé Lévi, était chargé de ses finances : il était riche; il expira sur la roue. Pierre eut l'indignité de se vanter des trésors que lui avait valus ce meurtre, et de regretter que les tourments n'en eussent pas été plus longs, afin d'obtenir l'aveu de toutes les richesses de la victime. L'infortunée Blanche semblait pouvoir espérer de n'être plus regardée comme un

objet de jalousie ; mais son existence, quelque malheureuse qu'elle fût, était un reproche pour le tyran. Transférée dans la forteresse de Xérès, on osa insinuer au gouverneur, que ce serait se rendre agréable à son souverain, que de donner la mort à la princesse : le gouverneur rejeta cette proposition avec horreur. Mais il est rare qu'un prince féroce ne trouve pas des scélérats qui se prêtent à ses cruautés. Blanche périt dans les fers, et l'opinion générale accuse Pierre-le-Cruel de lui avoir fait administrer par un médecin, et sous prétexte de rétablir sa santé, une potion, qui n'était qu'un breuvage empoisonné. On crut un moment sa férocité adoucie, par l'extrême sensibilité qu'il fit éclater à la mort inopinée de sa chère Padilla. Mais ce retour à des sentiments tendres, n'eut qu'une durée fort courte. D'autres événements y firent diversion. Mohamed Barberousse avait usurpé le trône de Grenade; et le monarque légitime, chassé de ses états, tremblait pour sa sûreté. Pierre voulut profiter des dissensions des Maures pour les accabler. L'espoir d'un riche butin remplaça chez lui l'amour de la gloire. Trompé par un rapport insidieux, il crut pouvoir s'emparer facilement de Cadix. Il envoya devant cette ville une armée, qui fut battue; et ses généraux, le grand maître de Calatrava et don Henriquez, furent conduits prisonniers à Grenade. Mohamed crut gagner l'amitié de Pierre, en lui renvoyant ces illustres captifs, avec de riches présents. Déçu dans son attente, il offrit de se reconnaître le vassal du roi de Castille, qui le fit inviter à se rendre à Séville, pour ratifier les conditions de paix. A son arrivée, l'usurpateur est assas
le monarque lui-même, et sa
renvoyée à Ronda. Quand l'av
la vengeance laissaient à Pier
que repos, il tournait ses pe
ses regrets vers dona Padill
femme lui avait donné un fils
filles. Désirant qu'après sa m
sceptre de Castille passât e
mains de son fils Alphonse, en
fant, il convoqua les cortès à
et déclara son mariage avec
Des témoins ayant déposé a
présents à sa célébration, l'as
n'osa pas manifester ses d
cet égard; et les prétentio
phonse furent reconnues. P
rendit ensuite à Soria, po
férer avec son allié, Charles-
vais, roi de Navarre, sur u
re contre le roi d'Aragon
Charles, qui lui avait prom
trer dans cette ligue, le trom
re n'entreprit pas moins cett
la mort imprévue de l'infant
se ne l'empêcha pas même
poursuivre avec ardeur. I
tout le caractère d'une gu
vile, ayant été envenimée, d
d'autre, par les mécontent
réfugiés des deux royaumes.
verains d'Aragon et de Na
liguèrent contre lui, et trait
secret avec Henri de Trans
qui, d'accord avec la cour
ce, et secondé par le célè
guesclin, s'avança vers la
Pierre, effrayé de l'appr
Henri, et peu sûr d'être d
gagna promptement Sévil
après s'être emparé des tr
se retira jusqu'aux frontière
tugal. Henri fut reçu part
me un libérateur; et Pierre
plus qu'un faible espoir de se
s'embarqua presque seul
rogne, et se présenta, en su

ince de Galles, surnommé ince *noir*, qui tenait sa cour à ux. Ce prince lui promit des s, et se mit en campagne ne nombreuse armée. Tous furent vainqueurs dans une ba- livrée, en 1367, près de Na- et à la suite de laquelle Pier- tra dans la Castille. Le prin- r ayant repassé les Pyrénées ent de son allié, Pierre don- libre cours à sa vengeance. ns léger soupçon était puni rt. Cependant Transtamare, parvenu à intéresser le pape n V et le comte de Foix, de nouveau les Pyrénées, es *grandes compagnies*, armée ée d'aventuriers, et dont le ait Duguesclin, qui les avait nées pour en purger la France. était occupé alors à réduire bitants de Cordoue, qui s'é- révoltés : il se hâta de mar- ontre Henri, son frère et son ditteur. Impatient de le châtier, ance vers les plaines de Mon- ésolu de livrer bataille. Mal- ut le courage qu'il montra cette action décisive, qui eut 14 mars 1369, la fortune se contre lui. Complètement , il court s'enfermer dans el : Henri le suit, et investit ce. Pierre vit bientôt avec ef- qu'il lui serait impossible d'é- er au vainqueur. Dans ce mo- terrible, il essaie de cor- re la fidélité de Duguesclin, en frant une somme immense, obtenir la faculté de traver- nuit son quartier. Ce géné- se fit pas scrupule de trom- n roi qui était le fléau de ses . Il l'invite à une entrevue, et y trouve un ennemi mortel, ropre frère Henri, qui, se mon- trant tout-à-coup, adresse les reproches les plus amers à l'assassin de sa famille, et lui plonge le poignard dans le sein : des seigneurs de sa suite le percent aussi de plusieurs coups, et il expire. Ainsi périt Pierre-le-Cruel, dans la trente-quatrième année de son âge et la dix-huitième de son règne, avec la réputation du monarque le plus sanguinaire dont l'histoire d'Espagne fasse mention. Ce prince ne manquait d'ailleurs ni d'esprit, ni de courage, ni d'application. On rapporte des traits qui montrent qu'il n'était pas toujours étranger aux sentiments de la justice. Aimant, de même que Néron, à parcourir la nuit, déguisé, les rues de sa capitale, il fut, dans une rencontre, battu par un soldat. Pierre se défendit, et le tua. Voyant qu'il était accusé de ce meurtre par une femme, les magistrats en corps allèrent lui porter leurs plaintes. Pierre, pour satisfaire à la loi, fit couper la tête à sa propre effigie. Il ne laissa point d'enfants légitimes; et Henri de Transtamare, qui lui succéda, n'étant que son frère naturel, en lui fut éteinte la postérité légitime de Raimond de Bourgogne. L'horreur qui semble pour toujours attachée au nom de Pierre-le-Cruel, résulte des supplices, des emprisonnements et des confiscations qu'il ordonna contre tant de personnes du premier rang, et surtout de sa cruauté envers sa propre famille. La Castille fut désolée, dans la jeunesse de ce prince, par des factions puissantes qui en abusèrent pour se saisir de l'autorité. C'était d'ailleurs le siècle des factions et des guerres civiles : l'avarice de Pierre et sa férocité firent le reste. Ainsi, par l'effet d'une éducation négligée et de l'emportement de son caractère, plus, peut-être, que

par un penchant naturel, don Pedre avec de l'esprit, de l'application et de la valeur, fut le fléau de ses sujets. Il a cependant trouvé un défenseur dans don J.-A. de Vera y Zuniga, comte de la Roca. Cet écrivain, ambassadeur d'Espagne à Venise, a publié : *El rey don Pedro (llamado el cruel, el justiciero, y el necessitado rey de Castilla) defendido*, Madrid, 1648, in-4°.; il cherche à y prouver que la calomnie a beaucoup exagéré les crimes de ce prince. J. Talbot Dillon (*History of the reign of Peter the Cruel, king of Castile and Leon*, Londres, 1788, 2 volum. in-8°.), le justifie aussi sur plusieurs points; et son livre offre d'ailleurs de curieux détails sur la marine anglaise et espagnole à cette époque : il a été traduit en allemand (Leipzig, 1790, in-8°.), et en français (par Mlle. Froidure de Rezelle), Paris, 1790, 2 vol. in-8°. (1) B—P.

PIERRE, roi de Hongrie, surnommé l'*Allemand*, à cause de la préférence qu'il accordait à cette nation sur toutes les autres, était neveu d'Étienne Ier. et lui succéda, en 1038, par les intrigues de Gisèle, veuve de ce prince. Il écarta tous les grands des emplois, pour les distribuer à des étrangers vendus à ses caprices, et acheva de se rendre odieux par sa cruauté et par ses débauches. Les comtes hongrois, las de sa domination, le forcent de se retirer en Allemagne, et élisent à sa place Aba, beau-frère d'I Mais à peine assis sur le trô se souille de toutes sortes de ses sujets sont réduits à imp protection de l'empereur Hc qui pénètre avec une armée Hongrie, où Pierre conser core quelques partisans. V 1044, près de Javarin, Ab dans sa fuite par ses propres ou, selon quelques historien devant son rival, qui lui f cher la tête (*Voy.* Aba, Pierre, protégé par l'en remonte sur le trône. Mais heur ne l'avait point instruit de jeter un voile sur le pas mit à rechercher les auteur exil. Plusieurs périrent dans plices, et les autres cherch asile dans les forêts de la Une nouvelle conjuration André, du sang royal de l est rappelé par les méc et marche à leur tête; il Pierre dans le village de lui fait crever les yeux, et dans une prison où ce princ au bout de trois jours, en restes furent transportés Eglises, et inhumés dans que qu'il avait élevée aux saint Pierre et saint Paul. (II, 120.)

PIERRE Ier, roi de Port d'Alphonse IV, et de Bé Castille, naquit à Coïmbre avril 1320. A dix-neuf ans sa Constance de Castille-Vil avait, parmi ses demoisell neur, la célèbre Inès de Cas Pedre en devint épris. C étant morte, en 1345, par profond chagrin que lui ca fidélité de don Pedre (2),

(1) Du Belloy a fait une tragédie de *Pierre-le-Cruel*, jouée en 1772, imprimée seulement en 1777. Voltaire, qui, dès 1761, avait commencé une pièce sur ce sujet, fit imprimer son *Don Pèdre* en 1775. Dans le *Discours historique et critique*, en tête de sa tragédie, Voltaire parle d'une tragi-comédie espagnole, où Pierre, que nous appelons le *Cruel*, n'est jamais appelé que le *Justicier*; « titre que lui donna toujours Philippe II. » Voltaire pensait que l'histoire avait été trop sévère, et même injuste envers don Pèdre. A. B—T.

(2) Le rédacteur de l'article Inès, voulant inspirer plus d'intérêt en faveur de

a la vigilance du roi, et s'unit de Castro par un mariage se- il eut d'elle trois fils et une eux confidents intimes du roi, z Gonzalès et Pierre Coëllo, ant l'élévation des frères d'I- urèrent sa perte; ils irritèrent nt un prince naturellement vindicatif, en lui représen- e dom Pedre ne manquerait assurer la couronne aux en- u'il avait eus d'Inès. Sa perte cidée : elle n'évita la mort remière fois, qu'en se jetant ds d'Alphonse et en lui mon- s enfants de son fils. Mais le i était irrésolu entre le pardon engeance, oublia bientôt ce i si touchant, et finit par son consentement tacite au e d'Inès. Gonzalès et Coëllo nt dans son appartement, longent le poignard dans le andis que dom Pedre était à se (*V.* Inès). Craignant aus- vengeance de ce prince, ils gient en pays étranger. A dom Pedre est-il instruit de rrible attentat, que, plein de et secondé par les frères il court ravager les terres des iers, jurant de ne poser les que lorsqu'on les lui aura Une guerre civile entre le son fils semblait inévitable. om Pedre, touché des larmes upplications de sa mère, étouf- ressentiment, et, s'étant ré- é avec son père, lui promit, it de mort, de pardonner aux ns : mais cette promesse ncere fut bientôt oubliée. Al- e mourut en 1357; et dom Pedre, à peine monté sur le trône, conclut avec Pierre-le-Cruel, roi de Castille, un traité d'alliance, sous la condition que les meurtriers d'Inès, réfugiés dans ses états, lui seraient livrés; et dès qu'il les eut en son pouvoir, tous périrent par d'horribles supplices. Pierre fit constater ensuite, en présence des états assemblés, son mariage avec Inès; et après avoir exigé que l'on rendît à son cadavre les honneurs dus à une reine, il la fit inhumer dans le monastère d'Alcobaça, où il lui érigea un tombeau magnifique. Il ne tarda point à se lasser de l'alliance du roi de Castille; et craignant d'attirer le fléau de la guerre sur le Portugal, il refusa un asile à ce prince chassé de ses états. (*Voyez* pag. 378 ci-dessus.) Dom Pedre fut un grand monarque : il donna l'exemple du respect pour les lois, et obligea tous ses sujets, sans distinction, à ne point s'en écarter. Il publia d'utiles réglements, abrégea les formalités judiciaires, réforma le luxe, punit sévèrement l'adultère, et éloigna des emplois publics tous ceux dont les mœurs étaient suspectes. Il diminua les impôts; et quoiqu'il fût très-généreux, il avait en réserve des sommes considérables pour s'en servir dans les besoins pressants, sans être obligé d'augmenter les charges de ses peuples. Dom Pedre mourut à Estremos, le 18 janvier 1367, à l'âge de quarante-huit ans, et fut inhumé près de sa chère Inès. Il fut regretté sincèrement de ses sujets; et il était digne de l'être, comme on peut en juger par cette maxime qu'il répétait souvent: « Un roi qui laisse passer un seul jour sans faire du bien, ne mérite pas le nom de roi. » Aux qualités extérieures, il joignait un esprit agréable:

[illegible], suppose qu'elle n'eut de liaisons avec D. [illegible] la mort de Constance. Malheureu- [illegible] s'accorde pas avec le témoignage [illegible] Mariana, Porreras, etc. W—s.

il cultivait la poésie avec succès; et l'on trouve de lui, plusieurs pièces, dans les recueils des meilleurs poètes portugais. Il eut pour successeur Ferdinand, fils de Constance; mais ce prince étant mort sans héritier, les Portugais préférèrent aux enfants d'Inès, dont les droits à la couronne étaient reconnus, un fils naturel que dom Pedre avait eu, depuis la mort d'Inès, d'une nouvelle maîtresse nommée Thérèse Lorenzo. (*V.* Jean Ier, xxi, 457.) L'Histoire de ce prince, écrite par Fernand Lopez, son historiographe, a été publiée avec des augmentations par Joseph Pereyra Bayam, prêtre de Lisbonne, sous ce titre: *Chronica del rey D. Pedro I deste nome, cogno-minado o justiciero*, etc. Lisbone, 1735, in-8°. B—p et W—s.

PIERRE ou PEDRE II, roi de Portugal, était le troisième fils de Jean IV, et naquit en 1648. Dans sa jeunesse il eut beaucoup à souffrir des emportements de son frère Alphonse VI, qui régnait sous la tutelle de leur mère, dont il négligeait trop souvent les sages conseils. Alphonse avait épousé la princesse Marie de Savoie-Nemours; et, loin d'avoir pour elle les égards dus à son rang et à ses qualités, il ne lui témoignait que du mépris. D. Pedre fut sensible aux malheurs de la jeune reine, et chercha à les adoucir. Peut-être, à la compassion qu'elle lui inspirait, se joignait-il, à son insu, un sentiment plus tendre; il saisissait avec empressement toutes les occasions de la voir, et de lui être utile. La conduite extravagante d'Alphonse l'avait rendu odieux à ses sujets. D. Pedre profita de cette disposition des esprits pour s'emparer de l'autorité: il parvint à chasser les indignes favoris d'Alphonse, et se fit déclarer, en 166 royaume. Alphonse, pr son propre palais, offi en faveur de son frère dre refusa de prendre La jeune reine, qui dans un couvent pour l'abri des violences d protestait que son mar phonse n'avait point mé (1). A force de dé fit rompre des nœud obtint de la cour de R qui l'autorisait à épou Celui-ci, ne voulant p frère témoin de son b conduire dans l'île de Alphonse II, 1, 633) main ferme les rênes ment. Il se hâta de co avec l'Angleterre et av et termina, sans être poser à ses peuples au une guerre qui pesait six ans sur le Portug rir le commerce et l ma de nombreux abus ramener avec le calm dans ses états. D. Pe titre de roi qu'après l frère, en 1683. La m eut la douleur de perd dont il avait une fille se proposait d'assurer forcé, par les repré grands, de songer à u liance, il épousa, en 1 cesse de Bavière, qui fils. Après la mort d roi d'Espagne, Pierre rangs pour lui succ renonça bientôt à d

(1) L'abrutissement du mari fit l'audace de la reine. Elle f un prince dont les débauches dale, et qui avait reconnu un rune (*Siècle de Louis XIV*, 1, 340.)

e pouvait faire valoir, pour
à la France contre la maison
che. Séduit ensuite par les pro-
du cabinet autrichien, il re-
t, en 1703, roi d'Espagne, l'ar-
Charles, qui lui cédait, à cette
tion, les provinces espagnoles
il viendrait à bout de s'empa-
lève une armée, pénétre dans
madure, dont il prend les prin-
s villes. Mais, au milieu de ses
ètes, il mourut d'apoplexie, à
tara, le 9 décembre 1706, à
le cinquante-huit ans, regretté
sujets. Don Pedre avait la ré-
n d'un habile politique (2)
sage administrateur. Il favo-
tout son pouvoir l'agricul-
naturalisa dans son royaume
nd nombre de différentes es-
e légumes et de fruits déli-
Les colonies d'Amérique re-
ussi, par ses soins, d'impor-
méliorations (3); et il fonda,
ives de la Plata, la colonie
t-Sacrement. C'était un prin-
sobre (4), économe, mais
ractère brusque, et suppor-
icilement les contradictions.
our successeur Jean V, son

les *Mémoires de Trévoux*, mars 1765,
un portrait de D. Pèdre, par un auteur
ce portrait qui, certes, n'est pas
rme des contradictions frappantes. L'au-
le penchant de ce prince serait de vi-
... sans entendre parler d'affai-
plus loin : qu'il est si jaloux du gou-
qu'il veut qu'on lui parle de tout, et qu'il
les moindres détails. Cet auteur le re-
comme un homme emporté, et
si féroce, que presque tous ses officiers
les effets.

contestations qui s'étaient élevées entre
jésuites, et les gouverneurs de l'A-
, le roi publia, le 21 décembre
portant que les pères de la com-
Jésus auraient le gouvernement, non-seu-
tuel, qu'ils avaient auparavant, mais po-
, des villes et villages de leur ad-
.

qu'il mangeait ordinairement seul,
sur un morceau de liège, et n'ayant
pour le servir, il ne buvait
et ne permettait pas qu'on s'appro-
en avoir lu. I—P.

fils. On trouve de grands détails sur le règne de ce prince dans la *Relation de la cour de Portugal, sous D. Pèdre II*, traduite de l'anglais, Amsterdam, 1702, 2 vol. in-12. La vie de la reine son épouse a été écrite par le P. Dorléans, Paris, 1696, in-12. W—s.

PIERRE II (1), roi de Sicile, fils aîné et successeur de Frédéric Ier., régna de 1337 à 1342. Il avait été exclu de la succession de son père, par un traité conclu, en 1302, entre ce prince et Charles II, roi de Naples, en vertu duquel, après la mort de Frédéric, la Sicile devait retourner à la maison d'Anjou. Mais ce traité, ainsi que plusieurs conventions postérieures, fut mal observé par le roi de Naples; et Frédéric, ainsi dégagé de ses serments, fit couronner, en 1321, son fils, don Pierre, pour lui assurer sa succession : il lui fit épouser deux ans après Isabelle, fille du duc de Carinthie. Mais don Pierre était bien loin d'avoir les talents ou l'énergie de son père. Corrompu par l'éducation des cours, il ne voyait dans la royauté que le droit de satisfaire ses passions; et il s'y livra avec tant de fureur, que ses sujets le croyaient en proie à des accès de folie. Son père étant mort, le 25 juin 1337, il n'éprouva aucune difficulté pour recueillir sa succession. Mais bientôt son mauvais gouvernement aliéna les plus distingués parmi ses sujets. Les comtes de Ventimiglia et de Lentino se révoltèrent contre lui. Robert, roi de Naples, profita des troubles de la Sicile pour la faire attaquer par une flotte considérable. Le climat défendit don Pierre mieux qu'il ne le

(1) On avait donné, en Sicile, le nom de Pierre Ier. à Pierre III, roi d'Aragon; voyez son article pag. 369 ci-dessus.

faisait lui-même : une horrible épidémie se manifesta dans l'armée du duc de Duraz, qui avait pris Termoli après un long siége, et le contraignit à se retirer. Cependant le désordre allait croissant en Sicile ; et, chaque année, le roi Robert renouvelait ses attaques contre ce royaume. Il soumit d'abord les îles de Lipari, et ensuite Milazzo, qui se rendit, le 15 septembre 1341, sans que le roi Pierre pût réussir à faire entrer des secours dans la place assiégée. La Sicile entière paraissait sur le point d'être conquise par les Angevins ; et déjà Messine avait capitulé, lorsque don Pierre mourut, le 8 août 1342. Il laissait un fils en bas âge, nommé Louis, qui, sous la tutelle du duc de Randazzo son oncle, s'affermit de nouveau sur ce trône chancelant. S. S—i.

PIERRE, surnommé *Mauclerc* (1), duc ou comte de Bretagne, était fils de Robert, comte de Dreux, l'un des descendants de Louis-le-Gros. Destiné à l'état ecclésiastique, il passa plusieurs années dans les écoles de Paris ; mais il quitta l'étude pour les armes, et se signala bientôt dans divers combats contre les Anglais. Philippe-Auguste lui fit épouser, en 1212, Alix, fille de Gui de Thouars, héritière de Bretagne, à condition qu'il se reconnaîtrait son *homme lige*. Pierre joignait à beaucoup de bravoure une grande habileté ; mais il était d'un caractère inquiet, turbulent, ambitieux. Il songea d'abord à établir son autorité absolue sur la Bretagne ; et, pour y parvenir, il attaqua les priviléges du clergé et de la noblesse. L'évêque de Nantes l'ayant excommu absoudre par le pape, qui le ménager. Les barons s pour s'opposer à des pro daignait pas dissimuler ; plus puissants par ses pr défit les autres devant Châ en 1222. Alix était mo précédente ; et Pierre n de droits sur la Bretagne tuteur de ses enfants. Il 1226, avec Thibaud, Champagne, l'un des ch gue des grands vassaux c che de Castille, à qui la royaume avait été défér la minorité de son fils. tion du comte de Champ gea de se soumettre ; et, tenu un sauf-conduit, i à Vendôme pour reno hommage entre les mai Ce prince le reçut avec accorda des conditions tageuses qu'il ne pouvai et lui demanda la main Iolande, pour le duc d'A Pierre méditait déjà un révolte. L'année suivant enlever le roi, sous le p le soustraire à la domin mère : ce projet échoue naissance que le comte pagne en donne à la rei (*V.* Thibaud). Pierre, n plus compter sur cet allié en 1228, avec Richard Guienne, et se jette à l'i sur l'Anjou, où il exerce ravages. Il est privé de tou tages que lui assurait le Vendôme ; et le roi vient siége devant Bellesme, qu ses portes. Abandonné d ger par le duc de Guienne, d'être à jamais fidèle au r tient son pardon : mais il

(1) *Mauclerc*, selon Matth. Pâris, signifie un homme malin et méchant ; mais on conjecture que ce surnom fut donné à Pierre, parce qu'il interrompit ses études, et qu'il abandonna l'état ecclésiastique.

ussitôt à Londres, pour exciter
ri III à déclarer la guerre à la
nce; il fait hommage à ce prince,
a Bretagne, sur laquelle ni l'un ni
tre n'avaient de droit, et pousse
olence jusqu'à adresser un défi à
souverain légitime. Saint Louis
emble des troupes, et s'empare
nenis, sans que les Anglais ten-
rien pour s'y opposer. Il con-
e une assemblée des évêques et
barons de cette province, qui dé-
nt Pierre *Mauclerc* privé du ti-
le duc de Bretagne, et déchu de
telle de ses enfants. Pierre ob-
une trève de quelques mois, et
ge, s'il n'est pas secouru dans
lai, à livrer toutes les villes
en sa possession. Il espérait
roi d'Angleterre ferait un ef-
n sa faveur; mais ce prince
déclaré qu'il ne pouvait lui
r ni troupes ni argent, Pierre
aix avec saint Louis, en s'o-
nt à remettre la Bretagne à
, aussitôt qu'il aurait atteint
jorité (*V.* Jean Ier., xxi,
Ayant équipé quelques vais-
il s'en servit pour troubler
merce des Anglais. L'ancien
Bretagne, dépouillé de toute
é, et ne trouvant plus d'occa-
exercer sa valeur, prit la
avec divers seigneurs qui
t résolu de faire la guerre aux
ins, et il arriva à Ptolémaïde,
mmencement de l'année 1240.
nporta d'abord quelques avan-
ur les Musulmans; mais les
, entraînés par leur ardeur,
poursuivi imprudemment un
i supérieur en nombre, furent
, et obligés de se rembarquer,
avoir signé une trève de plu-
années. L'âge n'avait pas cal-
mbition de Pierre *Mauclerc*. A
our en France, il devint l'ame
de la ligue des nobles contre le clergé, et contribua beaucoup à faire limiter la puissance des évêques. Il accompagna saint Louis dans sa première expédition d'Egypte, et lui donna de sages conseils, qui malheureusement ne furent pas suivis. Blessé devant Mansourah, Pierre fut fait prisonnier, avec le reste de l'armée, et enfermé à fond de cale, sur la même galère que Joinville. Ils étaient si à l'étroit que « mes pieds, dit » Joinville, étoient à l'endroit le vi- » saige du bon comte de Bretaigne, » et les siens étoient à l'endroit le » mien visaige. » Pierre, racheté par le roi, s'embarqua aussitôt; mais il mourut dans la traversée, vers la fin de mai 1250. Ses restes furent rapportés à l'abbaye de Saint-Yves de Braine, où l'on voyait son tombeau avec son épitaphe. W—s.

PIERRE II, duc de Bretagne, succéda, en 1450, à François Ier., son frère, mort sans enfants. C'était un prince faible, mélancolique et superstitieux: mais il avait des qualités précieuses; et la Bretagne fut heureuse sous son règne. Il signala son avénement au trône par l'abolition des impôts les plus onéreux au peuple, et ne négligea rien pour encourager l'agriculture. Il s'attacha aussi les nobles, en leur distribuant des honneurs, et gagna le clergé par ses largesses. Il avait épousé Françoise d'Amboise, qui, dans les premiers temps de son mariage, eut beaucoup à souffrir de son humeur atrabilaire. Les historiens disent qu'il s'emportait au point de *battre* la princesse; et qu'un jour il lui arriva de chasser tous ses domestiques, jusqu'à la nourrice. Dans la suite, il vécut, avec son épouse, sans querelle; mais il n'y eut jamais entre eux d'intimité. Pierre se fit recevoir chanoine de Saint Gatien

de Tours, à l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs, qu'il surpassa par sa dévotion puérile et minutieuse. Étant tombé malade à Nantes, on le crut ensorcelé; et l'évêque de Rennes fut soupçonné de lui avoir donné un maléfice: mais le duc refusa de recourir, comme on le lui conseillait, à des magiciens plus puissants que l'évêque, pour détruire l'enchantement, disant qu'il aimait mieux mourir de par Dieu, que de vivre de par le Diable. Pierre mourut au château de Nantes, le 22 septembre 1457, et fut inhumé dans l'église Notre-Dame de cette ville. Comme il n'avait pas d'enfants, il institua son héritier Artus, comte de Richemont (*Voyez* ce nom), à qui il recommanda, par son testament de marier richement une fille naturelle de son frère François; mais, par une inconséquence inexcusable, il ne lui parla point d'une fille naturelle qu'il avait eue lui-même avant son mariage. Malgré ses défauts et la bizarrerie de son caractère, ce prince fut très-regretté de ses sujets. W—s.

PIERRE Ier., patriarche d'Arménie, surnommé *Kedatards* ou *Kedarkel*, c'est-à-dire, *qui enchaîne* ou *qui fait retourner un fleuve*, doit ce surnom aux miracles qu'on lui attribue. Il était frère de Khatchig Ier., qui avait occupé le patriarcat depuis 972 jusqu'en 992. En 1019, Sergius Ier., qui avait succédé à Khatchig Ier., se démit de sa dignité en sa faveur, et le couronna solennellement à Ani, capitale de l'Arménie. Les révolutions qui agitèrent l'Arménie de son temps, et qui amenèrent enfin la destruction de ce royaume, lui fournirent plusieurs occasions d'y prendre une part très-active. Peu après son éléva-

tion, en 1020, Kakig Pagratides, qui régnait à mourir. Sa succession guerre civile entre ses Sempad et Aschod, qui régner tous les deux. A de guerre, plusieurs pr niens, le roi de Géorgie le patriarche Pierre sur posèrent leur médiation blir la paix. Après bien tés, on parvint enfin à à la condition que Jean qui était l'aîné des deux gnerait à Ani, et dans Schirag, tandis qu'Asch tenterait du titre de roi et posséderait le reste de On régla encore que, da Sempad viendrait à mou serait son successeur. qui aurait dû rétablir l'c ménie, fut mal observée tits seigneurs continuère la guerre comme par le trouver un peu de sécu triarche Pierre prit le pa tirer à Sebaste, dans l'A auprès de Senekharim, zrouniens. Il y avait était dans cette ville, qua re de son roi, Jean Sem fit le voyage de Constanti prier l'empereur grec de sous sa protection, offran ser ses états après sa mo proposition ne pouvait elle fut par la suite l guerres désastreuses qui l'Arménie, après la mort pad. A son retour, le pa journa encore quelque t baste: il alla ensuite à ne tarda pas à revenir Mineure, où il fut rappel kharim, qui mourut en l'a mort d'Apas, roi de Kars

t faire bientôt un nouveau voya-
ns la grande Arménie; il alla
r Kakig, successeur de ce prin-
passa de là à Ani, où il fut fort
çu par le clergé, les habitants
roi, également mécontents de
gues et fréquentes absences.
e en fut si irrité, qu'il par-
ncognito, et se retira chez le
rneur grec du Vasbouragan. Il
quatre ans dans ce pays, en-
é dans le monastère de Dsoroï-
k'h, et menant la vie d'un céno-
Enfin, il se rendit aux sollicita-
du roi Sempad, et du clergé
, qui ne cessaient de l'inviter à
ir occuper sa résidence patriar-
et il retourna à Ani, en 1034.
at à peine arrivé, que le roi
ad le fit arrêter, et l'envoya
forteresse de Pedchni où Pier-
a dix-sept mois sous la garde
nce Arsacide Vahram. Sempad
nite déclarer patriarche le su-
r du monastère de Sanahin,
é Dioscore. Les évêques d'Ar-
refusèrent de reconnaître cet
: assemblés en synode, ils
munièrent le roi et les prin-
adhérents. Pour apaiser tous
ubles, le roi fut obligé de s'a-
r à Joseph, patriarche d'Al-
Ce prélat parvint à rétablir
dans l'église d'Arménie: Dios-
st déposé, et renvoyé dans son
tère de Sanahin; et Pierre fut
ellement rétabli sur son siége,
n grand concile tenu à Ani,
1036. La mort de Sempad,
riva l'an 1040, amena de nou-
troubles dans l'Arménie: les
nts d'Ani et tous les seigneurs
iens s'opposèrent à l'exécution
ité fait autrefois par leur roi,
sèrent de livrer leur capitale
pereur grec, Michel, qui vint
nander la remise à la tête d'une
armée. Les Arméniens préférèrent s'exposer à toutes les horreurs d'un siége; enfin, après des assauts réitérés, l'empereur fut contraint de se retirer. Les Arméniens s'empressèrent alors de reconnaître pour leur roi, Kakig II, fils d'Aschod, neveu de leur dernier souverain: c'était un jeune homme de dix-sept ans; il fut sacré en l'an 1042, par le patriarche Pierre. Malgré ce succès, les Arméniens ne conservèrent pas longtemps leur indépendance. Sergius, prince de Siounie, qui était secrètement du parti des Grecs, parvint à mettre la division parmi eux. Il sut inspirer au roi des doutes sur la fidélité de ses plus zélés serviteurs. Ses calomnies les forcèrent tous d'abandonner Ani, ou de passer chez les Grecs; et bientôt Kakig se trouva sans défenseurs. Bientôt après, Sergius le brouilla avec les nobles qui étaient restés auprès du patriarche. Ensuite, sous un vain prétexte, il engagea le roi Kakig à aller trouver l'empereur Constantin Monomaque; et, pendant son absence, il livra aux Grecs la ville d'Ani, en l'an 1046, quoiqu'il se fût obligé par serment, en présence du patriarche, à la défendre contre les étrangers. Le roi Kakig était prisonnier entre les mains des Grecs; et tant de fermeté était inutile: le patriarche consentit à ce que la ville fût remise en leur pouvoir, malgré l'opposition d'Abirad, et de plusieurs autres princes qui voulaient se défendre. Iazitès fut nommé, par l'empereur, gouverneur de cette importante place; et le royaume d'Arménie cessa de subsister. Kakig reçut, en échange d'Ani, la ville de Bizou, et quelques autres places dans la Cappadoce, une pension et un palais dans la ville impériale. Les Grecs furent à peine mai-

tres du royaume d'Arménie, qu'ils s'occupèrent des moyens de soumettre les habitants à leur communion : pour y réussir plus facilement, ils commencèrent par les priver de leur patriarche. En l'an 1047, Pierre reçut l'ordre de quitter Ani, et d'aller se fixer à Ardzen ou Arzroum. En abandonnant sa résidence, il confia le soin de son église à l'évêque Khatchig, qui était son neveu. Pierre fut à peine arrivé à Arzroum, que le gouverneur s'empara de sa personne, et l'envoya prisonnier dans la forteresse de Khaghdoïarhitch, dans les montagnes de la Chaldée Pontique. Pendant ce temps, son neveu Khatchig fut enlevé d'Ani, et enfermé à Seavkar, forteresse de la même contrée. Ils ne restèrent cependant pas long-temps l'un et l'autre dans leur prison. Khatchig fut renvoyé à Ani. Quant à Pierre, on le conduisit à Constantinople, avec beaucoup d'autres membres distingués du clergé arménien. Le patriarche y fut traité avec beaucoup d'égards, quoiqu'il fût gardé comme un prisonnier : enfin, au bout de quatre ans, en 1051, le roi Kakig et Adom Ardzrouni, roi de Sebaste, obtinrent pour lui la faculté de se rapprocher de son troupeau, et de fixer sa résidence à Sébaste. Ce prélat y resta deux ans. Il alla ensuite au monastère de Sainte-Croix, qui avait été magnifiquement orné par les ordres du roi Adom, et y passa cinq ans, jusqu'à sa mort, qui arriva en l'an 1058. Il avait exercé, pendant trente-neuf ans et six mois, la dignité patriarcale. Il eut, pour successeur, son neveu Khatchig. Le patriarche Pierre, qui a conservé chez les Arméniens une grande réputation de piété et de sainteté, a composé beaucoup d'Homélies et de Cantiques est tous inédits.—Pierre *Hromglaietsi*, parce Roum-Kalah, dans la trionale, fut élevé, en la déposition de Lazar à la dignité patriar ne jouit pas long-te qui la lui avait confér dessous, il paya bier neurs passagers qu'il Son rival le fit conduir et enfermer dans une murer; il n'y dut quelqu tence qu'aux soins d'u ritable, qui lui port manger : cette femm bientôt après, il pér son cachot. Il n'avait que dix mois.

PIERRE (Jean-l rie), premier peintre Paris en 1789, à l'â quinze ans, réunissai de la figure et de avantages de la fort semble contribua, au lents, à la carrière a fournie dans sa l l'âge le plus tendre, la plus grande facilit dessins. Des maîtres l rèrent le goût des beau les éléments de la pe cole de Natoire. Son loppa en Italie auprès lui mérita de justes ap On voit encore dans cadémie française, à tel aux armes du roi, toute la résolution, masses, et la hardi qu'on aurait pu exige plus exercé. Moins f facilité séduisante, il a profondi, par de de plus sérieuses étu

de la nature; et alors il eût
n talent à un plus haut degré.
ses ouvrages qui lui ont fait
d'honneur, sont : I. *Saint*
guérissant le boiteux, et la
Hérode, à Saint-Germain-
s, qui rappellent en partie la
sation pittoresque, la couleur
agencements de De Troy, que
venait de quitter. II. Le *Saint*
ois de Saint-Sulpice; celui de
e de Saint-Louis à Versailles;
artyre de saint Thomas de
bery, que l'on voyait à
Louis du Louvre; enfin la cou-
e la chapelle de la Vierge, à
-Roch, qu'il finit en 1756,
es morceaux où la disposition
le et la manière de peindre
t facile, se disputent la pré-
ce. Pierre, avec tout ce que
me lui avait donné d'aisan-
tout ce qu'il avait d'esprit,
ement et de bon ton, réus-
s la triple carrière d'hom-
monde, d'homme de cour,
ministrateur. Il fut d'abord
r peintre du duc d'Orléans,
mort de Coypel, puis seul
r peintre du roi, après celle
cher. Il réunit à cette dernière
celle de sur-inspecteur des
ns, et la fonction de directeur
idémie, qu'il rendit inhérente
ice de premier peintre; ce qui
contre lui la jalousie de ses
res. Ils se plaignaient de ce
e plaisait à retenir dans une
e infériorité tous les artistes
esquels il avait à vivre. Cette
re de juger de l'artiste par l'in-
de sa place, lui a fait perdre
ite de plusieurs améliorations
vantageuses aux beaux-arts et
idemie, et a pu faire oublier
s études à Rome n'avaient pas
utiles pour préparer, avant
celles de Vien, la restauration de la
peinture en France. T—D.

PIERRE ALPHONSE (*RABBI MOISE SEPHARDI*), né à Huesca, en Espagne, l'an 1062, fut élevé dans la religion judaïque, qui était celle de ses pères, et se distingua par ses connaissances en médecine. A l'âge de quarante-quatre ans, il embrassa de bonne-foi le catholicisme, et fut baptisé à Huesca, le jour de la fête de saint Pierre, 1106, d'où lui est venu le nom de *Pierre*, auquel il ajouta celui d'*Alphonse*, en l'honneur d'Alphonse VI, roi de Léon et de Castille, qui voulut bien être son parrain, et qui le prit pour son médecin. Ses co-religionnaires l'accusèrent d'avoir embrassé le christianisme par des motifs d'intérêt, et peut-être aussi parce qu'il n'avait pas assez étudié la religion qu'il venait d'abjurer. Il composa, pour se justifier, un dialogue en douze titres, ou plutôt douze dialogues, où il réfute victorieusement ces imputations : dans le premier, il fait voir que les Juifs entendent trop charnellement les oracles des prophètes, et les interprètent mal; dans le second, il parle de l'état actuel des Juifs, et en découvre la cause dans la mort du Messie; dans le troisième, il déplore leur illusion sur la résurrection des morts, telle qu'ils la conçoivent; dans le quatrième, il démontre combien ils s'écartent de la loi de Dieu, et se rendent odieux à sa majesté suprême : dans le cinquième, il traite de la folie du mahométisme, et des moyens de l'extirper; dans les suivants, de la Trinité, de l'incarnation du Verbe dans le sein d'une Vierge, de la divinité et de l'humanité de Jésus-Christ; de l'accomplissement des prophéties en la personne de l'Homme-Dieu; de l'obla-

tion volontaire de la croix; de la résurrection de Jésus-Christ, de son ascension, et de son dernier avénement; dans le douzième, enfin, de la conformité du christianisme avec la loi de Moïse. Ces dialogues sont très-solides et très-savants, quoique l'on puisse y reprendre quelques raisonnements faibles ou bizarres. Ils furent imprimés, pour la première fois à Cologne, 1536, in-8°., sous ce titre : *Dialogi lectu dignissimi in quibus impiæ Judæorum opiniones..... confutantur, quædamque prophetarum abstrusiora loca explicantur.* Ils ont été insérés dans la grande Bibliothèque des Pères, tome XXI, pag. 172-221, édition de Lyon. Raimond Martin (*Pugio fidei*) et Possevin en parlent avec beaucoup d'éloges. Pierre Alphonse a traduit de l'arabe en latin, un Recueil intitulé *Clericalis disciplina*; il l'a *compilé*, suivant le langage d'un de ses traducteurs, *en partie des proverbes des philosophes arabiques et de leurs chastoiements, et des fables et des vers; en partie de semblance de bêtes et d'oiseaux*; et il l'a appelé *Discipline de clergie*, parce qu'il *rend le clerc bien doctriné*. Joseph Rodriguez de Castro nous apprend que l'on conserve à la bibliothèque de l'Escurial cet ouvrage manuscrit, sous le titre de *Proverbiorum seu clericalis disciplinæ libri tres* (*Escritores Rabinos españoles*). Wolf croit que ce traité n'est autre que celui *De Scientiâ et Philosophiâ*, attribué à Pierre Alphonse. Le *Clericalis Disciplina* a été traduit, dans le treizième siècle, en vers français, sous le titre de *Castoiement d'un père à son fils*, publié d'abord par Barbazan, Paris, 1760, in-8°., et donné, avec des améliorations considérables, par M. Méon, Paris, 1808, in-8°., tome II des *Fa et Contes des poètes françai XI, XII, XIII, XIV et XVes.* La société des bibliophiles fi se propose d'insérer dans ses ges de 1823, le texte latin *ricalis Disciplina*, encore in traduction en vers déjà im dans les Fabliaux de 1808 plus étendue et plus correcte traduction en prose du qui siècle, qui n'a jamais été pub ignore l'époque de la mort d vant écrivain. Wolf soupçon eut, vers la fin de sa vie, une conférence avec deux Juifs d ville d'Italie (*Bibl. hebr.*) P ses dialogues, dans lesquels i des objections sous le nom de et y répond sous le nom d Alphonse, ont-ils donné lieu conjecture. L—B

PIERRE COMESTOI
MANGEUR. (*Voy.* COMESTO

PIERRE DE BAUME (
DE BALMA), général des Domi était né vers la fin du treizièc cle, à Baume, petite ville d de Bourgogne. Il embrassa j règle de saint Dominique, vent de Besançon, le quatri l'ordre en France; et, après achevé ses études, il fut envoy où il ne tarda pas à se disting son application à ses devoirs chargé, en 1321, de faire çons publiques sur le *Livre d tences* (Voyez P. LOMBAR les succès qu'il obtint dans gnement, lui méritèrent de plus l'estime de ses confrè en 1343, supérieur-général dre, à l'unanimité des suffr partagea son temps entre l' les devoirs de cette charge. rut à Paris, le 1er. mars 13. laissé des *Postilles sur les Ev*

on conserve une copie à la bi-
ièque de Bâle. J. J. Chifflet en
an exemplaire, qui contenait des
lles sur les Épîtres (Voy. le
ntio de Chifflet, II, 260). Les
:hard et Quetif ont consacré
ticle assez étendu à Pierre de
e, dans la *Script. ordin. Prædi-*
. I, 614-16. W—s.

ERRE DE BLOIS, ainsi nom-
e la ville où il naquit, dans la
ière moitié du douzième siècle,
d'une famille originaire de la
-Bretagne : il nous apprend lui-
:, qu'il avait passé toute sa vie,
ans les écoles, soit dans les cours
rinces, où il fit ses premières étu-
l ne dit point en quel lieu, ni sous
maîtres. On conjecture qu'il étu-
s belles-lettres à Tours, et la théo-
à Paris, où il fut peut-être un des
ples de Jean de Salisbury, entre
et 1150. Mais on sait qu'il re-
Bologne des leçons de juris-
ence. Il en sortait en 1160 ou
our aller à Rome rendre son hom-
au pape Alexandre III, quand
atellites de l'anti-pape Victor
l'arrêtèrent lui et ses compa-
s de voyage, les dévalisèrent et
:cablèrent de coups ; telles étaient
nœurs du siècle. De retour en
ice, il ouvrit à Paris une école
rammaire ; et cette industrie l'ai-
à vivre. Cependant, vers 1167,
ssa en Sicile, où il devint pré-
eur du jeune roi, Guillaume II :
tôt même on le chargea de la
le du sceau royal ; et il acquit
crédit dont les Siciliens furent
ux. Après d'inutiles manœuvres
r lui ravir la confiance du roi
élève, ils lui firent offrir, pour
igner, deux évêchés, et même
:hevêché de Naples. Il refusa
t : mais, craignant de nouvelles
igues, il demanda sa retraite ; et le
roi, voyant que les plus instantes prières ne pouvaient le retenir, fit équiper un vaisseau qui le conduisit à Gènes. Rentré en France, Pierre reprit les fonctions de l'enseignement : on lui promit des bénéfices, qu'on ne lui donna point, ou pour lesquels il eut des procès à soutenir. Plus heureux en Angleterre, où il se retira vers l'an 1175, il y fut chancelier de l'archevêque de Cantorbéry, puis archidiacre de Bath ; et peu après, il fit deux voyages à Rome, chargé d'y défendre les droits de ce prélat contre les prétentions de l'abbaye de Saint-Augustin. Malgré sa science et son éloquence, il perdit cette cause ; et il n'obtint pas plus de succès en 1187, lorsqu'il se rendit à Vérone auprès du pape Urbain III, pour défendre encore les intérêts de l'archevêque de Cantorbéry. Pierre de Blois avait été traité avec beaucoup de bienveillance par le roi d'Angleterre Henri II : mais ce monarque mourut en 1189 ; et Pierre n'eut pas lieu d'être aussi content de son successeur Richard, qu'il appelle un autre Pharaon ; il aurait abandonné la Grande-Bretagne, sans les témoignages d'amitié des évêques de Worcester et de Durham. Il eut le malheur de perdre ces deux protecteurs ; mais la reine Éléonore le prit à son service, en qualité de secrétaire : il remplit cette fonction depuis 1191 jusqu'après 1195. Des envieux l'accusèrent d'un crime infâme, et réussirent à le déposséder de l'archidiaconé de Bath, le meilleur de ses bénéfices. Accablé de ce revers, il songeait à revenir en France, où il espérait être accueilli, surtout par Eudes de Sully, évêque de Paris, qu'il avait connu jadis. Eudes ne fit rien en sa faveur ; et Pierre se vit forcé de rester en Angleterre, où on le nomma, vers 1197, archidiacre

de Londres. Les revenus attachés à cette dignité étant fort modiques, il supplia le pape Innocent III de les augmenter; on lui conféra le doyenné d'un chapitre appelé *Wulrehaniten*, au diocèse de Chester; mais les déréglements des chanoines de cette église le contristèrent à tel point, qu'il donna sa démission. Il est impossible de fixer la date précise de sa mort: mais on ne saurait la placer avant 1198, puisqu'il a écrit deux lettres à Innocent III, dont le pontificat n'a commencé qu'en cette année; ni après 1203, puisque dès-lors il est cité et loué comme ne vivant plus. Il y a eu, dans la vie de Pierre de Blois, deux époques brillantes: l'une durant son séjour en Sicile (1168); l'autre pendant les quatorze premières années qu'il passa en Angleterre, avant la mort du roi Henri II, et même jusqu'en 1195. Il avait alors de l'influence sur toutes les affaires importantes, tant civiles qu'ecclésiastiques: sur les unes, comme secrétaire du cabinet, conseiller-privé, négociateur; sur les autres, à cause de la confiance absolue qu'avaient en lui les archevêques de Cantorbéry, primats de l'église britannique. Plusieurs prélats empruntaient sa plume: il rédigeait leurs décisions et leurs correspondances; il était l'homme le plus employé, le plus considéré et réellement le plus habile que possédât l'Angleterre à cette époque. Ses écrits, dont il a fait lui-même le dénombrement presque complet, attestent le crédit qu'il avait obtenu: ce sont des Lettres, des Sermons et quelques Traités particuliers; ouvrages recueillis dans l'édition donnée par Goussainville, en 1667, à Paris, en un volume in-folio, et qui a été copiée dans le tome XXIV de la Bibliothèque des Pères, imprimée à Lyo premières éditions des écr Pierre de Blois, publiées à en 1519, in-folio, à Maïen 1600, in-4°., etc., n'ont co aucune valeur. Il avait lu me rassemblé toutes ses L Henri II l'en avait prié, ains le voit par une Epître qu'il à ce prince, et qui sert de pr toutes les autres. Mais ce R qu'il formait avant 1189, complet dans la plupart des crits; on n'y a point ajouté les Lettres qu'il a écrites a mort du roi Henri. Le nom tal des Épîtres de Pierre d est de 183: on les peut div deux classes, selon qu'il les posées en son propre nom, gées pour d'autres personnes se faisait le secrétaire: elles o que toutes de l'intérêt, soit sorte d'élégance peu comm douzième siècle, soit par la qu'elles jettent sur plusieurs de l'histoire de ce temps. El adressées à des rois, à des p des personnages éminents monde et dans l'Église; et el ordinairement pour objet faires importantes: dans l' celles qu'il a écrites à l'évêque d Pierre de Blois parle avec as de modestie de son talent genre épistolaire: « Je ne cr » pas d'avancer, dit il, que j'ai » dicté mes lettres plus rapi » qu'on ne pouvait les écrire. » t-on pas vu dicter à trois scri » épîtres sur divers sujets, » que moi-même, ce qui n'é » rivé qu'à Jules César, j'en » une quatrième? » Une h facilité est, en effet, le carac distingue ce Recueil d'épîtres, tant l'on excepte les dix-ne

qui pourrai l'appar- ancune man e a cet auteur, différent des cent-soixante- précédentes, et par le style, le fond des idées! Les Ser- qui les suivent, dans l'édition ...inville, sont au nombre de ...cinq, et intitulés : *Exhor-* ou *Discours* prononcés dan ...des, dans les écoles, dan ...nastères, et devant le peupl. ...ier de ces discours avait ét ...en langue vulgaire: mais l'or français n'existe plus; on n'en ...version latine, faite par un ...Pierre de Blois : ce Sermon a ...but de recommander à tout ...de la lecture de la Bible; il y ...donc déjà des traductions des ...saints en langage vulgaire. ...le seul de ces discours qui mé- ...quelque attention : les autres ...superficiels, et manquent de ...; ils n'offrent qu'une suite ...rente d'allégories forcées, et ...ications mystiques des textes ...s. Entre les dix-sept Traités ou ...cules qui remplissent les deux ...dernières pages du recueil des ...vres de Pierre, les plus authen- ...sont, un commentaire des deux ...iers chapitres de Job, un livre ...le pélerinage de Jérusalem, un ...des illusions de la fortune, un ...age sur la certitude de la foi, ...livres sur la confession et sur la ...tence; trente-quatre chapitres ...tre les Juifs, et une instruction ...les devoirs de l'épiscopat. Pierre ...Blois indique lui-même ces huit ...ductions dans une neuvième inti- ...e : *Invective*, et qui est une ré- ...se un peu vive à un anonyme, ...lequel il avait été amèrement cri- ...é. Il y parle aussi d'un dialogue ...re lui et le roi Henri, production ...ne subsiste plus, et il ne dit rien de ses opuscules sur la transfiguration de Jésus-Christ, et sur la conversion de saint Paul, dont l'authenticité n'est cependant pas douteuse. Nous n'en saurions dire autant d'un assez long Traité de l'amitié chrétienne, et de la charité envers Dieu et le prochain; car on l'attribue à Cassiodore, parmi les œuvres duquel il se trouve, dans le tome XI de la Bibliothèque des Pères (édition de Lyon), ce qui n'a pas empêché de le reproduire au tome XXIV de cette même Bibliothèque, parmi celles de Pierre de Blois. Nous ne croyons pas non plus que ce dernier soit l'auteur du livre intitulé, *Quales sunt*, satire virulente contre les évêques d'Aquitaine, et spécialement contre ceux de Saintes et de Limoges : elle est trop mal écrite pour appartenir à Pierre de Blois, qui d'ailleurs ne peut avoir dit, comme le fait l'auteur de cette diatribe, que l'Aquitaine était sa patrie, et que les mauvais traitements essuyés par lui de la part des prélats de cette contrée, l'avaient forcé de s'en exiler. On lui prête encore un poème sur l'Eucharistie, que Ginguené a revendiqué avec raison pour Pierre le Peintre (1) (*Hist. litt. de la France*, tome XIII, pag. 429). Rien ne prouve non plus que Pierre de Blois ait composé les trois ou quatre pages sur la distinction des Livres saints, que l'on a insérées dans le recueil de ses Œuvres. Au surplus, ce fragment est d'une très-faible importance, ainsi que ceux qui concernent le silence, et l'utilité des tribulations. Mais il avait laissé

(1) Pierre le Peintre, *Petrus Pictor*, est, suivant Ginguené (*Hist. littér. de France*, t. XIII, p. 429-433), le véritable auteur d'un poème *De sacramento altaris*, inséré par Goussainville, dans le Recueil des Œuvres de Pierre de Blois, et par dom Beaugendre, parmi celles de Hildebert. Ce poème fourmille de fautes de versification et de grammaire. Pierre le Peintre était chanoine de Saint-Omer, vers 1170. D-N-U.

quelques écrits historiques, cités par Tritheim, et dont la perte est plus regrettable : c'étaient les Gestes de Henri II, roi d'Angleterre ; une Vie de saint Wilfrid ; une Vie de saint Guthlac ; et une continuation de la Chronique du monastère de Croyland, commencée par l'abbé Ingulfe. Quelques débris de ces productions ont été recueillis dans le *Monasticon Anglicanum*, dans le recueil des Bollandistes, et dans les collections d'historiens d'Angleterre, publiées par Jean Fell, et par Savile. A la tête de l'un de ces fragments (qui manquent tous dans l'édition de Goussainville), se lit une lettre de l'abbé de Croyland à Pierre de Blois ; et celui-ci y reçoit des qualifications qui vont justifier ce que nous avons dit de la considération et du crédit dont il jouissait dans la Grande-Bretagne : *Magistro Petro Blesensi, archidiacono Bathoniensi, domini nostri regis vice-cancellario, totiusque regni dignissimo proto-notario, ac omnium artium liberalium sanctuario dignissimo, nec non eloquentiæ Tullianæ nostri temporis eminentissimo professori.* Pierre de Blois fut, en effet, par l'étendue de ses connaissances, et par la variété de ses talents, l'un des hommes les plus distingués du douzième siècle. Il avait étudié toutes les sciences, tous les arts que l'on cultivait alors : grammaire, poésie, littérature, philosophie, médecine, mathématiques, jurisprudence, politique et théologie. C'est, toutefois, à ce dernier genre d'étude, qu'il s'est principalement livré : on le compte parmi les meilleurs écrivains ecclésiastiques de son temps, quoiqu'il ait embrassé les opinions qui dominaient en ce siècle concernant l'étendue illimitée de la puissance pontificale ; et qu'il ait d'ailleurs abusé fort souvent de cette extrême facilité d'écrire dont il se glorifiait avec tant de franchise. On doit à M. Brial (*Hist. littér. de la France*, tome XV, p. 341-413), la plus savante analyse, et l'examen le plus judicieux des ouvrages de Pierre de Blois. M. Brial lui reproche des expressions impropres et des allusions recherchées, des lieux communs, des déclamations, des personnalités odieuses, des inégalités dans sa conduite, une vanité excessive, un caractère passionné, qui ne gardait aucune modération dans les amitiés ou dans les haines. Cochin l'avait déjà dépeint sous les mêmes traits, dans l'un de ses plaidoyers : « Ce Pierre de Blois » dit-il (*Œuvr.*, tome VI, p. 386) » était un homme violent et emporté » qui déchirait sans ménagement » tous ceux qui n'avaient pas l'avan» tage de lui plaire ;.... esprit vio» lent qui ne savait pas modérer sa » plume ; homme que la passion do» minait, et qui ne savait pas se con» tenir dans les bornes de la bien» séance et de la vérité. » Ce jugement est sévère (*V.* ELÉONORE DE GUIENNE, XIII, 8). D—N—U.

PIERRE DE BRUYS, hérésiarque. *Voy.* BRUYS.

PIERRE DE LUNE. *Voy.* BENOÎT XIII.

PIERRE DE LUXEMBOURG (Le Bienheureux). *Voy.* LUXEMBOURG, XXV, 466.

PIERRE DE MONTEREAU, architecte. *Voy.* MONTEREAU.

PIERRE DE POITIERS. *Voy.* POITIERS.

PIERRE DE SAINT-ANDRÉ (Le Père), carme déchaussé, né en 1621 à Lisle, diocèse de Cavaillon, était connu dans le monde sous le nom d'Ant. Rampalle. Il prit l'habit de

nel, à Avignon, en 1640, et se
ingua bientôt par un goût très-
pour l'étude. Après avoir pro-
i la philosophie et la théologie
s différentes maisons de l'ordre,
remplit successivement les di-
emplois, et mourut définiteur-
éral, à Rome, le 29 nov. 1671.
vait été chargé, par ses supé-
rs, de continuer l'histoire géné-
de la Congrégation, entreprise
le P. Isidore de Saint-Joseph,
t en 1666; et il en fit paraître
remier volume sous ce titre :
*toria generalis Fratrum discal-
torum ordinis B. Virginis de
nte Carmelo*, etc., Rome, 1668,
ol. : le second volume était sous
se lorsqu'il mourut; mais ses
frères en firent achever l'impres-
. Le P. Pierre de Saint-André à
uit en français le *Voyage d'O-
t* du P. Philippe de la Sainte-
nité (*V.* PHILIPPE, page 182 ci-
ous); et la *Vie* du P. Dominique
Jésus-Maria; la *Madeleine pé-
nte et convertie*, et l'*Alexis* de
gnole-Sale (*V.* ce nom, v, 605).
in, on a de lui : I. Le *Religieux
olitude*, etc., Lyon, 1668, in-
C'est un petit traité ascétique, qui
ntient un Recueil d'exercices pour
retraite de dix jours. II. La *Vie
B. Jean de la Croix*, Aix, 1675,
3°. III. Des *Odes* à la louange de
nte Thérèse. C'est le seul ouvrage
vers dont il soit incontestablement
teur; cependant le P. Cosme de
liers (*Bib. Carmelitana*, II, 545)
qu'il avait tant de facilité pour
poésie, qu'on le regardait comme
second Bapt. Mantouan (Voy.
nom). Ce même bibliothécaire
attribue, d'après le P. Louis Ja-
, un *Traité de la physionomie
turelle*, et deux tragédies, la *Su-
nne chrétienne* et *Sainte Dorothée*,
vierge et martyre, imprimées sous
le nom d'Ant. Rampalle. Mais Josse
Leclerc cite (dans la *Biblioth.* de Ri-
chelet), Rampalle, l'un de ces poètes
obscurs qui doivent à Boileau une
si triste immortalité, comme l'auteur
du *Traité de la physionomie*; et l'on
peut conjecturer avec vraisemblance
qu'il est également l'auteur des *deux
Tragédies* dont il s'agit. W-s.

PIERRE DE SAINT-LOUIS
(Le Père), poète, que son extrava-
gance a rendu aussi fameux qu'au-
rait pu le faire un talent distingué,
naquit, en 1626, à Vaureas, diocèse
de Vaison. Dès l'âge de cinq ans, il
témoigna le plus grand désir d'ap-
prendre à lire; mais son père l'ayant
trouvé trop faible pour l'envoyer
dans une école, il l'adressa à un re-
ligieux carme, ami de sa famille,
qui lui apprit à lire et à écrire. Le
bon religieux, charmé des disposi-
tions de son élève, lui enseigna suc-
cessivement les éléments de la langue
latine, la rhétorique, la poésie, la
géographie, la philosophie; et il ter-
mina cette brillante éducation en
l'exerçant à composer des rebus,
des anagrammes et des logogryphes,
exercice qui eut une grande influen-
ce sur la direction de son esprit. Le
jeune Barthelemy (c'était le nom de
sa famille) conçut, bientôt après, une
passion violente pour une demoi-
selle nommée Madelène, et n'épar-
gna, pour lui plaire, ni les soins, ni
les anagrammes en vers, puisqu'on
sait qu'il lui en envoya jusqu'à trois
douzaines dans un seul jour (1).
Après cinq ans d'attente, il était sur
le point d'obtenir la main de sa
maîtresse, lorsqu'elle mourut de la

(1) Le P. Pierre disait lui-même que pour un seul
jour il lui avait envoyé trois douzaines d'anagram-
mes sur le nom de *Magdelaine*, par où l'on voit qu'il
n'y a guère de nom qui ait été tant tourné et re-
tourné que celui-ci (Voy. sa *Vie* par Fillard, 13).

petite vérole (1651). Dans son désespoir, il résolut de quitter le monde, et voulut d'abord entrer dans l'ordre des Dominicains; mais s'étant rappelé que sa maîtresse, quelques jours avant sa mort, lui avait fait présent d'un scapulaire, il crut voir dans cette circonstance un ordre du ciel, et embrassa la règle du Carmel. Il reprit alors ses études qu'il avait interrompues; et après avoir achevé ses cours de théologie à Aix, il fut envoyé par ses supérieurs à Aigualades, couvent de son ordre, à peu de distance de Marseille, où il trouva un religieux de son âge, nommé Grolier, avec lequel il se lia d'une amitié si étroite, qu'on ne les appelait que les PP. Oreste et Pylade. L'ardeur poétique du P. Pierre, que l'on croyait éteinte, se ralluma tout-à-coup; mais la gravité de son état ne lui permettant pas de traiter des sujets futiles, ce fut parmi les saints qu'il chercha un objet digne de ses chants. Il balança quelque temps entre le prophète Elie, qu'il regardait, avec la plupart de ses confrères, comme le fondateur de son ordre (*Voy.* PAPEBROCK), et la Madelène, patrone de son ancienne maîtresse. Le sujet d'Élie le charmait, parce qu'il aurait pu intituler son poème l'*Éliade*, titre qui se rapprochait infiniment, comme on voit, de l'*Iliade;* et il l'aurait traité le premier, si sa maîtresse ne lui eût reproché, dans un songe, de sacrifier la gloire de sa patrone à celle du Carmel. Le pauvre religieux obéit à cette inspiration, et recommença à travailler avec ardeur à la *Magdaléide*. A mesure qu'il en composait des morceaux, il les lisait à ses confrères, qui ne savaient trop qu'en penser. L'un d'eux s'avisa de communiquer le premier chant à Balthazar de Vias, homme de goût et d'esprit; et celui-ci en d
tit les principales sociétés de
seille. Le P. Pierre se venge
plaisanteries de Vias en poè
rité : il anagrammatisa le no
son critique, traduit en patois
vençal, et y trouva ces mots :
uro aze basta (marche droi
bâté). Après avoir passé cinq
dans différentes maisons de s
dre, il fut envoyé, pour pro
les belles-lettres, à Saint-Marc
où il acheva son poème, et pa
non sans beaucoup de pein
obtenir l'autorisation de le fai
primer. Le peu de succès qu'e
bord cet ouvrage, ne refroidit
son goût pour la poésie : il
l'*Eliade*, qu'il employa huit a
terminer; et il n'aurait pas m
de faire jouir le public de ce no
chef-d'œuvre, si ses supérie
s'y fussent opposés. Le P.
avait été relégué, avec son am
Grolier, dans le couvent de
au milieu des Alpes; il y
d'une hydropisie, vers 1684,
de cinquante-huit ans. Le p
que le bibliothécaire des Ca
laissé du P. Pierre, est celu
nouvel Ésope : sur un corps
petite stature, il avait une tê
me, et il était en outre bossu-p
vant et par derrière. Avec c
était si sensible à la beauté d
mes, que, pour ne les pas
marchait toujours, dans les r
yeux fermés, ce qui l'exposa
fréquents accidents. C'était d'
un excellent religieux : humbl
geant, et remplissant tous
voirs avec une exactitude
leuse. Le poème qui a sauvé so
de l'oubli est intitulé : *La Ma*
ne au désert de la Sainte-Ba
Provence, poème spirituel e
tien, en douze livres. Le p

pour l'impression est daté de 1668; et il est probable que l'ouvrage parut cette année à Lyon, in-12; mais le libraire y mit un nouveau frontispice, en 1674. Il s'en fit, en 1694, dans la même ville, une seconde édition, dont il y a des exemplaires avec la date de 1700. Elle eut un débit beaucoup plus rapide que la première; et La Monnoye l'inséra dans son *Recueil de pièces choisies, tant en prose qu'en vers*, la Haye, 1714, 2 vol. in-8°. Il avertit, dans la préface, qu'il ne reproduit ce poème que pour divertir le lecteur par le ridicule de la composition; puis il ajoute : Tous les défauts que les écrivains judicieux évitent avec soin, le bon moine, auteur de cette pièce originale, s'est rendu ingénieux à les rechercher. On peut dire qu'il y a réussi, et quesi on lui avait proposé un prix de poésie pour les vers où entrerait le phébus le plus raffiné, et le galimathias le plus exquis, le poème de la Madelaine l'aurait infailliblement remporté: en effet, il est difficile d'imaginer rien de plus burlesque, ni de plus plaisant que les métaphores que l'auteur emploie continuellement. Il appelle les rossignols et les pinçons des luths animés, des orgues vivants, des sirènes volantes. Les arbres sont de vieux barbons, de grands enfants d'une plus grande mère, d'énormes géants, des colonnes éternelles. Il leur reproche l'orgueil avec lequel ils s'élèvent presqu'au ciel, sans avoir jamais devant lui la tête nue. Il rend cependant justice à la droiture de leurs intentions : car ils n'ont dessein ni d'attaquer le ciel, ni de l'escalader. Ce sont seulement d'aimables rodomonts et de beaux orgueilleux (liv. 1er.) Ailleurs, il aperçoit Madelaine se tenant sous un affreux rocher,

Où la nuit par un trou, tout-à-fait obligeant,
La lune lui fournit une lampe d'argent.

Puis il ajoute :

On peut voir seulement les éclairs de ses yeux,
Qui sont les héritiers d'où coule l'eau benite
Qui chasse le demon jusqu'au fond de son gite.
(Liv. 2.)

Le poème de la *Magdelaine* trouva de nombreux admirateurs, non-seulement parmi les confrères du P. Pierre, mais parmi les Italiens, alors grands amateurs de *concetti* Il n'appartenait qu'à l'auteur d'un pareil ouvrage de se surpasser lui-même; et c'est ce qu'il a fait, dit-on, dans l'*Eliade* : « Il a, dit l'abbé Follard, beaucoup mieux réussi dans le dernier poème que dans le premier. Je l'ai lu d'un bout à l'autre. J'oserai le dire, au hasard de me faire des affaires auprès de M. et de Mme. Dacier : l'*Eliade* est un plus grand chef-d'œuvre dans son genre que l'*Iliade* dans le sien. Quel dommage que ses confrères nous aient privé de ce chef-d'œuvre !.. » Le P. Pierre a été le plus grand anagrammatiste de son siècle. Il avait composé des *Anagrammes* sur les noms des papes, des empereurs, des rois, des princes, des généraux de son ordre, de la plupart des saints et des saintes, etc. On cite encore de lui, la *Muse bouquetière de Notre-Dame-de-Lorette*, Viterbe, 1672, in-8°. Ce recueil ne peut-être que fort rare, puisqu'il a échappé aux recherches de tous les bibliographes. Le P. de Villiers est le seul qui en fasse mention dans la *Biblioth. Carmelitana*, II, 581. On peut consulter la *Vie du P. Pierre de Saint-Louis*, par l'abbé Follard, chanoine de Nîmes, dans le *Mercure* de juillet 1750.

W—s.

PIERRE DE SAINT-ROMUALD. *V.* GUILLEBAUD.

PIERRE DES VIGNES (*DE VINEIS*), chancelier de l'empereur Frédéric II, était né vers la fin du douzième siècle, à Capoue (1), de parents pauvres. Entraîné par son ardeur pour l'étude, il se rendit à Bologne, en mendiant; et ayant eu le bonheur d'être admis à l'université, il y fit de rapides progrès, particulièrement dans le droit civil et canonique. Le hasard l'ayant conduit devant Frédéric, ce prince, charmé de la facilité avec laquelle il s'exprimait en latin, se l'attacha comme son premier secrétaire. Dans la suite il lui donna les charges de juge, de conseiller, de protonotaire, et le fit gouverneur de l'Apouille (2). De nouveaux services ajoutaient chaque jour à l'ascendant de Pierre sur l'esprit de son maître, qui le nomma en fin son chancelier, et se reposa sur lui de l'expédition de toutes les affaires. Comblé des faveurs de la fortune, il s'en montra digne, en ne rougissant point de son premier état: dès qu'il l'avait pu, il s'était empressé d'adoucir le sort de sa mère, et d'une sœur qu'il avait laissée dans la misère; et il fut constamment le protecteur des malheureux qui réclamaient son appui. Pierre fut député près du pape Grégoire IX, en 1232, et en 1237, pour se concerter avec le Saint-Siége, sur les moyens d'appaiser les troubles de la Lombardie. En 1239, il accompagna Frédéric à Padoue; et il y prononça, en présence du peuple et des magistrats, un discours sur les avantages que la protection de l'empereur a aux Padouans. Frédéric était dans cette ville, quand il fut mé que le pape l'avait excom Craignant, avec raison, qu' nouvelle les Padouans ne sent aux armes, il réunit les cipaux citoyens dans son et chargea son chancelier exposer l'origine de sa querel la cour de Rome, et les ches qu'il avait faites pou venir une rupture. Pierre, d discours improvisé, et dont pris le texte dans Ovide (3) battit vivement les prétenti pape (4); et s'il ne convainq les Padouans de la sincérité d pereur, du moins il empêc révolte qui aurait entraîné Pierre continua de servir son avec zèle: il maintint les V dans le devoir; et il n'épa soins, ni démarches, pour un rapprochement entre le l'empereur. Innocent IV ay semblé un concile à Lyon, en Pierre s'y rendit avec Th

(1) On en a la preuve par une lettre d'un auteur contemporain, insérée dans le recueil de celles de Pierre des Vignes; c'est la 45e. du IIIe. livre. Ainsi l'abbé Tritheim s'est trompé en plaçant le lieu de sa naissance en Allemagne.

(2) Si l'on en croit Burati, historien contemporain, Pierre amassa, dans le gouvernement de l'Apouille, plus de dix mille livres en or, somme très-considérable pour le temps.

(3) Voici les deux vers d'Ovide, qui l de texte :

Leniter ex merito quicquid patiere ferem
Quæ veuit indignè pœna, dolenda ve

(4) Frédéric II était, sans contredit, grands princes de son temps : mais la papes à son égard n'était-elle pas justifiée duite que cet empereur tenait avec les M On apprend par un historien contemp mal-eddyn), que Frédéric cherchait à dans ses états d'Italie, en aussi grand n pouvait, et leur avait donné une ville qu'ils habitaient exclusivement : « on y fe dredi, et l'islamisme s'y montrait à dé plupart des officiers de son fils Manfred salmans, etc. » (Voy. les *Extraits des arabes*, par M. l'abbé Reinaud, formant l'*Histoire des croisades*, par M. Mich VII, p. 367). Les Musulmans avaient envah parties connues de l'Asie et de l'Afrique paient la moitié de l'Espagne, et menaç rope entière. Le père commun des chr vait-il voir sans effroi ces infidèles établis nées de Rome? Le prince qui les y app vait-il pas lui sembler un loup couvert des brebis? et peut-il être étonnant que servit de tout le pouvoir que lui donna de son siècle, pour le faire déposer?

sa ; mais l'histoire observe que collègue eut seul le soin de la se de Frédéric. On sait que l'é- ence de Thadée ne put empêcher onfirmation des décrets lancés re l'empereur, qui fut excom- é de nouveau, et déclaré dé- du trône (*V.* FRÉDÉRIC II). Ai- par la découverte de complots és contre lui jusque dans son s, Frédéric soupçonna bientôt inistre d'être d'intelligence avec nnemis. Le silence que Pierre t gardé devant le concile, parut preuve de sa trahison ; et les isans tirèrent parti de cette cir- nce pour perdre un homme ils n'avaient pu voir l'élévation jalousie. L'empereur ordonna arrêter, et, sans avoir voulu ettre à se justifier, lui fit cre- les yeux. Le malheureux Pier- ne voulant pas survivre à cet ne traitement, se brisa la tête re les murs de son cachot, en 5 (5). Après avoir examiné at- vement tous les historiens qui apporté les causes de la catas- he du chancelier de Frédéric, le ieux et impartial Tiraboschi, ite pas à déclarer qu'il fut in- nt de tous les faits qu'on lui a ntés (Voy. *la Storia della let- ur. italiana*, IV, 17-32 et 402). nené est du même avis : cepen- M. Sismondi laisse planer des çons sur sa mémoire, et paraît sé, d'après le témoignage uni- le l'historien Matthieu Pâris, à e que Pierre des Vignes avait é l'horrible projet d'empoison- son bienfaiteur et son maître *. l'Hist. des Républ. italiennes*, ch. 27). Pierre avait un esprit supérieur à celui de son siècle : il fut le réformateur des lois en Italie ; il y encouragea les progrès des sciences et des lettres. A l'exemple de Frédéric, il cultiva la poésie italienne : on connaît de lui deux *Canzoni* (6), et un *Sonnet*, construit, à peu de choses près, comme ceux de Pétrarque ; nouvelle preuve, ajoute Ginguené, qui l'a inséré dans le chap. VI de l'*Hist. littéraire d'Italie*, que cette forme de poésie, ignorée des Provençaux, quoiqu'ils en connussent le titre, est d'origine sicilienne, et remonte jusqu'au troisième siècle. On a en outre, de Pierre des Vignes : I. *Six livres de Lettres*, écrites la plupart au nom de l'empereur. Le recueil en a été publié, pour la première fois, par Simon Schard, à Bâle, 1566, in-8°. (7), précédé de la vie de l'auteur, et de celle de l'empereur Frédéric, tirée de la *Chronique* de Pandolphe Collenuccio : la seconde édition, Amberg, 1609, in-8°., est augmentée d'un *Glossaire ;* et Jean Rodolphe Isel, jurisconsulte de Bâle, en a donné une troisième, en 1740, 2 vol. in-8°., qui, bien que supérieure aux précédentes, n'a point rempli l'attente des savants. Jean-George Weremberg, préfet du gymnase de Lunebourg, et depuis Frédér. Christophe Schminck, en ont annoncé de nouvelles éditions plus correctes et mieux distribuées ; mais ni l'une ni l'autre n'ont paru. Les *Lettres* de Pierre des Vignes contiennent des éclaircissements très-utiles pour l'histoire, et sont regar-

bolus Flaminius del Burgo, cité par M. Sis- . Pierre mourut en 1240, à Pise, dans l'égli- e Andre

(6) Crescimbeni a inséré le plus remarquable des deux dans l'*Istoria della volgar poesia*, I, 130.

(7) Les treize-deux lettres du premier livre avaient déjà paru sous ce titre : *Querimonia Frederici II, imper. quod se a romano pontifice et cardinalibus iniquitate persecutum et imperio dejectum esse contendit*, Hagenau, 1529, in-8°. : l'édit. de 1539, citée dans le *Dictionnaire universel*, comme la plus rare, est imaginaire.

dées comme un des monuments les plus précieux du treizième siècle. Ce serait donc un véritable service que de publier une bonne édition de ce recueil, augmentée des lettres que D. Martène a insérées dans le tome II de la *Collectio veterum scriptor.*, et de celles qui, suivant M. Sismondi, se conservent dans les bibliothèques d'Italie et d'Allemagne. II. Un *Recueil des lois de Sicile*, disposé par titres. III. Un *Traité de la puissance impériale.* IV. Un autre *de la Consolation*, imité de l'ouvrage de Boëce, qui porte le même titre. Quant au fameux livre des *Trois Imposteurs*, dont Pierre des Vignes a été accusé d'être l'auteur, on sait qu'il n'a jamais existé que dans l'imagination de quelques bibliographes. (*Voy.* FRÉDÉRIC II, LA MONNOYE, MERCIER DE SAINT-LÉGER, etc.) W—s.

PIERRE L'ERMITE naquit dans le diocèse d'Amiens, vers le milieu du onzième siècle. Comme la plupart des hommes qui ne semblent point destinés à jouer un rôle dans l'histoire, et que la fortune ou le hasard des circonstances ont élevés tout-à-coup à la célébrité, le premier prédicateur des croisades n'offre rien de certain ni de positif au biographe qui veut parler du commencement de sa vie. On est à peine d'accord sur le nom de sa famille. Anne Comnène l'appelle *Cucupetre*, d'un mot grec que Mabillon traduit par ces mots latins : *Petrus Cucullus.* Dans la basse latinité, *cucullus* signifiait quelquefois un capuchon, quelquefois une tunique sans manches. Il est donc probable qu'Anne Comnène n'a voulu désigner que le vêtement religieux dont Pierre était revêtu, à moins qu'on ne trouve dans l'adjectif grec dont elle s'est servie, le mot picard *kiokio*, qui signifie petit; épithèt s'appliquerait parfaitement à la ture du cénobite Pierre, que toi monuments nous représentent esprit très-élevé et d'une taille petite: *Major in exiguo corpor nabat virtus.* D'autres monum et en cela ils sont presque unani ont désigné Pierre par *Petrus mita.* Ces mots désignent-ils la fession religieuse que Pierre embrassée, ou n'offrent-ils surnom qui était assez commun le onzième siècle? Guillaume d paraît sur ce point éclaircir to doutes, en disant que Pierre ermite de nom et d'effet : *re mine eremita.* Quelques auteur temporains donnent à Pierre l nom d'*Achirensis* (de Acheri est bien évident que le nom de *ris*, petit village du diocèse de ne peut être qu'un nom de fa chose qui paraît toute naturell le onzième siècle, où les su commencèrent à s'introduire ce. Le jésuite d'Outreman, composé une Histoire de Pierr mite, nous apprend qu'il reç éducation soignée; qu'il con ça ses études à Paris, et qu acheva en Italie. Pierre em d'abord la carrière des arm servit dans la guerre que le de Boulogne fit en Flandre l'an 1071. N'ayant éprouvé q malheurs, et perdant l'espoir distinguer dans l'état militai le quitta, et chercha dans la mestique un bonheur qu'il n va point. Marié à Anne de B il en eut plusieurs enfants. quelques années de mariage, dit sa femme, embrassa l'ét clésiastique, et se consacra à litude. Bientôt le bruit des nages en Orient le fit sortir

ite; et c'est dès-lors que son
commença à devenir histori-
. Après avoir suivi, dans tous
aints Lieux, les pélerins qu'il
t accompagnés en Palestine, il
endit auprès du patriarche de
salem, et lui exprima la dou-
que lui avait causée l'état de
tivité où il avait trouvé la ville
te. Le patriarche Siméon ré-
dit à ses plaintes, partagea ses
iments, et le conjura de retour-
en Occident, pour implorer les
es des guerriers chrétiens. Après
ntretien, l'enthousiasme de Pier-
'eut plus de bornes. Il se crut
trument des desseins de Dieu et
erprète de ses volontés. Chargé
lettres du patriarche de Jérusa-
, il s'embarqua pour l'Italie, et
se jeter aux pieds du pape. Ur-
II reçut Pierre comme un pro-
te, applaudit à sa mission, et le
rgea d'annoncer la prochaine dé-
ance de la ville de Jesus-Christ.
cénobite traversa l'Italie, passa
Alpes, parcourut la France et la
grande partie de l'Europe, em-
sant tous les cœurs du zèle dont
ait dévoré. Il voyageait monté
un âne, un crucifix à la main,
pieds nus, la tête découverte, le
ps ceint d'une grosse corde, af-
é d'un long froc et d'un manteau
rmite de l'étoffe la plus grossiè-
Il déplorait, dans ses discours,
malheurs et la captivité de Jéru-
, et conjurait les fidèles de pren-
les armes pour délivrer la cité
Dieu. Il était reçu partout com-
un envoyé du ciel. On s'estimait
reux de toucher ses vêtements. Le
l de l'âne qu'il montait, était con-
vé comme une précieuse relique.
milieu de l'agitation générale des
prits, causée par l'éloquence de
rre, Urbain II convoqua un con-

cile, d'abord à Plaisance, ensuite à Clermont en Auvergne, dans lequel l'apôtre de la guerre sainte parla des outrages faits à la foi du Christ, des profanations et des sacriléges dont il avait été témoin; des tourments et des persécutions qu'un peuple ennemi de Dieu et des hommes faisait souffrir à ceux qui allaient visiter les saints Lieux. La véhémence de ses paroles, et la douleur dont il paraissait pénétré, réveillèrent dans tous les cœurs l'indignation et la pitié. Le pape se fit entendre après l'ermite Pierre, et proclama la croisade. On connaît l'enthousiasme qui alors s'empara de tous les guerriers chrétiens, et qui embrasa toute la chrétienté. Après le concile de Clermont, Pierre poursuivit le cours de ses prédications dans les provinces du nord de la France. La multitude, qu'il avait échauffée par ses discours, voulut l'avoir pour chef dans l'expédition qu'il avait prêchée. Il se rendit aux prières de la foule ignorante des croisés; et, couvert de son manteau de laine, un froc sur la tête, des sandales aux pieds, n'ayant pour monture que l'âne sur lequel il avait parcouru l'Europe, il prit le commandement de la première armée qui se mit en marche pour l'Orient. Ces premiers croisés traînaient à leur suite des femmes, des enfants, des vieillards, des malades; et, sur la foi des promesses que leur avait faites leur général, ils croyaient que les fleuves s'ouvriraient devant leurs bataillons, et que la manne tomberait du ciel pour les nourrir. L'armée de Pierre l'Ermite, que les chroniques contemporaines font monter à cent mille hommes, était divisée en deux corps. Le premier avait pour chef un gentilhomme bourguignon, qu'on appelait *Gau-*

tier Sans-avoir. Pierre commandait la seconde troupe. Lorsque cette multitude eut traversé l'Allemagne, et pénétré dans la Hongrie, elle se trouva aux prises avec des peuples barbares, qu'elle provoqua par ses brigandages. Gautier Sans-avoir parvint, à force de prudence et de modération, à sauver la troupe qu'il conduisait. Mais Pierre, qui avait montré tant d'éloquence pour émouvoir les croisés, ne sut les contenir ni par ses conseils, ni par son exemple. Il fut le premier à donner le signal des hostilités contre les Hongrois. Son armée indisciplinée fut battue et dispersée devant Semlin; et ce fut avec beaucoup de peine qu'il put en rassembler les débris, qu'il conduisit tristement à Constantinople. L'empereur Alexis voulut voir le prédicateur de la croisade; il l'accueillit avec bonté, et lui fournit des vivres et des vaisseaux pour passer le Bosphore. De nouveaux malheurs attendaient les soldats de Pierre dans l'Asie-Mineure. Anne Comnène les accuse d'avoir commis toutes sortes d'excès envers les Grecs. Comme ils voulurent commencer la guerre contre les Musulmans, sans attendre les autres armées chrétiennes, qui venaient de quitter l'Occident, ils périrent presque tous sur le chemin de Nicée, victimes de leur indiscipline et de l'incapacité de leurs chefs. Tandis que cette armée était aux prises avec les Sarrasins, le cénobite était à Constantinople, où il demandait des secours et des vivres à l'empereur. Alexis envoya quelques troupes pour sauver ceux qui avaient échappé au glaive de l'ennemi; et trois ou quatre mille croisés, réfugiés au château de Civitot, furent tout ce qui resta d'une armée de cent mille hommes. Dès-lors on put voir que l'apôtre passionné de la croisade n'avait rien de ce qu'il fallait pour en être le chef. Le cénobite Pierre, après avoir préparé les grands événements de la guerre sainte, perdu dans la foule des pelerins, ne joua plus qu'un rôle ordinaire, et dans la suite fut à peine aperçu au milieu d'une croisade qui était son ouvrage. Il n'est plus question de lui, dans les chroniques du temps, qu'à l'époque du siége d'Antioche; et ce qu'elles en disent achève de prouver qu'il n'était point né pour les périls de la guerre. Comme l'armée des Pélerins se trouva en proie à une horrible disette, Pierre ne put entendre leurs plaintes ni partager leur misère. Il désespéra du succès de l'expédition, et s'enfuit secrètement du camp des croisés. Atteint et ramené par Tancrède, les pélerins lui reprochèrent sa désertion, et lui firent jurer, sur l'Évangile, de ne jamais abandonner une cause qu'il avait prêchée. Quelque temps après la prise d'Antioche, les croisés, assiégés à leur tour dans la ville conquise, envoyèrent Pierre au camp de Kerbogah, sulthan de Mossul, pour lui proposer une bataille générale. Le cenobite suivit les croisés à Jérusalem, et ne se fit remarquer au siége de cette ville sainte que par un discours qu'il adressa aux guerriers réunis sur la montagne des Oliviers. On ne sait d'après quelle autorité le père d'Outreman rapporte que l'ermite Pierre fut un moment vice-roi de Jérusalem: les historiens du temps n'en parlent point. On peut à peine savoir comment et dans quel temps il revint en Europe; tant il était tombé dans l'oubli. Tout ce qu'on sait de positif, c'est qu'il se retira près de Huy, au diocèse de Liége, où il fonda un monastère. Ce

fut là qu'il mourut, le 7 juillet 1115. La vie de Pierre l'Ermite n'a eu qu'un moment d'éclat. La fin et le commencement de sa carrière sont restés dans l'obscurité. On ne peut lui contester la gloire d'avoir attaché son nom à la première croisade; mais il n'est pas exact de dire, comme on l'a dit quelquefois, qu'il fut la cause et l'auteur d'une révolution qui ébranla toute la chrétienté. Cette révolution était déjà faite dans les esprits; et c'est pour cela que Pierre exerça un si grand ascendant. Tant qu'il fut l'interprète des passions dominantes, il excita la vénération et l'enthousiasme des peuples; mais, dans tout le reste, son siècle ne put voir en lui qu'un homme ordinaire. M—D.

PIERRE LE VÉNÉRABLE, ou DE CLUNI, était-il issu de la maison de Montboissier, illustre en Auvergne, dès le onzième siècle? Duchesne ne l'affirme pas; mais dom Mabillon le conclut avec assurance, des témoignages de Pierre de Poitiers, le cluniste, et de Geoffroi, prieur de Vigeois. Souvent Pierre le Vénérable est appelé Pierre de Cluni: il est quelquefois surnommé Maurice; c'était le nom de son père: sa mère s'appelait Ringarde. Il avait six frères, dont plusieurs embrassèrent, comme lui, l'état monastique. Sa mère l'ayant voué à Dieu, c'est-à-dire, au cloître, il reçut, dans le prieuré de Souvilanges, une éducation conforme à cette destinée, et prit, à l'âge de seize ou dix-sept ans, l'habit des religieux de Cluni. Saint Hugues, qui l'en revêtit, mourut peu de temps après, et fut très-mal remplacé par Pons, qui, durant vingt-trois ans, favorisa le relâchement des mœurs claustrales, et troubla même l'administration des biens temporels. A la fin, Pons se vit obligé de quitter Cluni, de se rendre à Rome, et d'abdiquer sa dignité. C'était en 1122: on lui donna pour successeur Hugues second; et celui-ci étant mort le 9 juillet de la même année, Pierre, qui déjà avait été prieur de Vézelai, et qui l'était alors de Domné, fut élu, le 22 août, abbé de Cluni, à l'âge de trente ans ou même de vingt huit. Il était donc né en 1092 ou en 1094; la première de ces dates nous paraît un peu plus probable. La Chronique de ce monastère lui attribue une heureuse physionomie, une taille majestueuse, beaucoup d'autres dons extérieurs, signes fidèles de ses vertus, et qui justifiaient, presque autant qu'elles, ce surnom de Vénérable, qui le distingue dans l'histoire. Mais quoiqu'il possédât si parfaitement tous les moyens de rétablir l'ordre au sein de son abbaye, il crut avoir besoin d'être aidé dans cette entreprise, et appela près de lui Matthieu, prieur de Saint-Martin-des-Champs, homme habile et recommandable, qui, depuis, parvint au cardinalat. En moins de trois ans, la réforme fut opérée, et parut même si complète, que Pierre ne craignit pas de s'absenter pour aller visiter quelques monastères. Il voyageait dans la seconde Aquitaine, lorsque Pons, revenant de la Palestine, où il s'était transporté après son abdication, reparut tout-à-coup à Cluni, s'y retablit à force ouverte, subjugua les religieux, et mit en fuite ceux qui refusèrent de lui obéir. De grands désordres, des ravages, des profanations, signalèrent le retour de Pons, qui, dans les écrits de Pierre le Vénérable, est seul accusé de tous ces excès. Ordéric Vital, témoin oculaire, en attribue la meilleure part

aux nobles du voisinage et à certains religieux de Cluni : en effet, on ne concevrait pas comment Pons aurait pu se rendre maître de l'abbaye, s'il n'avait eu, au-dedans et au-dehors, des partisans fort zélés. Cependant Pierre reçoit la nouvelle de cette révolution claustrale, et en informe le pape Honorius, qui cite les deux abbés à son tribunal. Après de longs délais, Pons comparut, se vit condamné, et mourut à Rome, en 1126, victime d'une maladie épidémique, dont Pierre fut atteint et guéri. La sentence du pontife, et la mort de Pons, rendirent à Pierre le gouvernement de l'abbaye de Cluni ; mais il lui fallait rebâtir l'église, recouvrer des biens, employer en réparations et en paiements de dettes, plus de sept mille marcs d'argent ; il fallait aussi éteindre la discorde, réprimer la licence, rétablir l'empire de la règle monastique. Pierre se livrait avec fruit à de pareils soins, lorsqu'en 1130 la mort d'Honorius II amena un schisme. Deux papes furent à-la-fois élus : Pierre de Léon, qui prit le nom d'Anaclet, et Gregoire Papi, dit Innocent II, qui se réfugia en France. Personne, plus que saint Bernard et Pierre-le-Vénérable, n'a contribué à faire prévaloir, chez les Français, le parti d'Innocent II ; et l'on peut dire même qu'en cette circonstance l'autorité de l'abbé de Cluni était, à certains égards, plus entraînante que celle de l'abbé de Clairvaux : car Pierre de Léon avait été cluniste ; et l'on voit, par une lettre de cet anti-pape à ses anciens confrères, qu'il comptait sur leur dévouement. L'abbé de Cluni, en se déclarant contre lui, donnait un exemple inattendu, et tout-à-fait désintéressé. Mabillon semble croire que la magnifique réc que Pierre fit à Innocent II le monastère de Cluni, infl la détermination de l'assemble tampes en faveur de ce p mais s'il faut reconnaître qu assemblée se tint au mois d'a que le pape ne fut reçu à Cluni mois d'octobre de la même on est forcé de convenir que l' vation de Mabillon manque titude. Quoi qu'il en soit, le d ment de Pierre le Vénérable à se d'Innocent eut autant d'a que d'éclat : non-seulement écrivit plusieurs lettres pour nir cette cause ; mais il se re Aquitaine, tout exprès pou cher le duc Guillaume du d'Anaclet. Innocent II, apr férentes courses dans l'intéri la France, revint à Cluni, a de février 1132 ; et malgré accueil qu'il y reçut de l'abbé moines, il les mécontenta vi en accordant aux Cisterciens vilége contre lequel réclama sans énergie, le vénérable Le pape venait de partir pour quand cet abbé tint à Cluni pitre général de son ordre. Il sida deux cents prieurs et cents religieux, Français, A Espagnols, Allemands, Itali leur fit agréer des statuts q daient la règle plus sévère. Pe cependant, s'il en faut croir ric, Pierre se montra plus tra et apprit à compatir aux inf humaines. En 1134, Inno tint à Pise un concile contre A Pierre le Vénérable s'y rend plusieurs prélats français, et c de servir Innocent avec un zèl plaire. A leur retour, ces prél rent attaqués en Ligurie : une de brigands fondit sur eux ; e

de Cluni se distingua dans cette rencontre par une résistance courageuse. Avant de rentrer à Cluni, il apprit la mort de sa mère, Ringarde, qui s'était retirée au monastère de Marcigni, et qui venait d'y terminer une vie édifiante. A cette nouvelle, il courut à Marcigni, rendre à sa mère les derniers devoirs, et trouva les religieuses et les pauvres presque aussi sensibles à cette perte, qu'il l'était lui-même. Il fit, en 1141, un troisième voyage en Italie, où il ne réussit pas à rétablir la paix entre les habitants de Pise et ceux de Lucque; mais il visita le tombeau de son ancien ami, le cardinal Matthieu, qui était décédé à Pise, quelques années auparavant. De retour à Cluni, l'infatigable abbé en repartit presque aussitôt pour aller en Espagne parcourir les monastères de son ordre. Ce fut là que, témoin des progrès et de la puissance des Sarrasins, il voulut connaître leur doctrine religieuse, et fit traduire en latin le Koran. Il chargea de ce travail Pierre de Tolède, Herman de Dalmatie, et un Anglais nommé Robert Kennet ou de Retines, auxquels il associa un Arabe, et son propre secrétaire, Pierre de Poitiers. Ces traducteurs se faisaient payer fort cher; mais ils dévoilaient, pour la première fois à l'Europe, les impostures mahométanes. (*V.* Biblian-dra.) Le Koran traduit, Pierre le Vénérable entreprit encore de le réfuter: travail superflu peut-être; car, pour des livres tels que le Koran, il n'y a pas de réfutation plus redoutable qu'une version fidèle. Il n'est pas facile de fixer, entre 1141 et 1144, l'époque d'une épidémie cruelle qui dépeupla le monastère de Cluni: ce que nous savons à cet égard de plus certain, et ce qu'il y eut de plus heureux, c'est que Pierre était absent. Le desir de voir le pape Célestin II, l'ayant attiré à Rome, en 1144, il séjourna dans cette ville vers le temps de l'élection de Lucius II, successeur immédiat de Célestin. C'était le quatrième voyage du vénérable abbé en Italie: il en fit, en 1145, sous Eugène III, un cinquième, qui ne fut pas le dernier. Eugène III le chargea d'examiner la conduite de l'évêque de Clermont, accusé de favoriser par sa négligence, et d'entretenir par ses mauvais exemples, les désordres qui régnaient en Auvergne. Pierre s'acquitta de cette commission avec d'autant plus de zèle, que l'Auvergne était sa patrie: il ménagea peu le prélat, et se laissa entraîner peut-être au-delà des bornes de la charité ou même de la justice. Invité par les promoteurs d'une nouvelle croisade, à une assemblée de Chartres, qu'on a coutume de placer en l'année 1146, mais qui, selon M. Brial, ne se tint qu'en 1150, Pierre le Vénérable ne s'y rendit point, s'excusant sur l'altération de sa santé, et sur un chapitre général convoqué à Cluni, pour le jour même où cette assemblée de Chartres devait s'ouvrir. Mais, s'il perdit cette fois une occasion de voyager en France, il s'en dédommagea dans le cours de cette année même 1150, par un sixième et dernier pélerinage en Italie. On croit qu'il l'entreprenait pour invoquer l'autorité du pape Eugène III contre certains religieux de Cluni, qui se montraient encore indociles: car depuis l'invasion de Pons, l'abbé Pierre n'avait pu réformer si complètement les abus, qu'il n'en restât quelques vestiges; et ses fréquentes absences contribuaient à faire croître ces germes d'indiscipline. D'ailleurs le

affaires de l'abbaye s'accumulaient durant ses voyages : lorsqu'il revint de Rome en 1150, il se vit accablé par la multitude des occupations qui l'attendaient, par l'affluence des lettres auxquelles il fallait répondre, et des étrangers qu'il avait à recevoir. Au douzième siècle, un abbé de Cluni était, dans l'État et dans l'Église, un très-important personnage, surtout quand cette prélature monastique se trouvait rehaussée, comme chez Pierre le Vénérable, par l'éclat des qualités personnelles. Aussi le voyons nous en relation avec presque tous les hommes qui jouissaient alors d'un grand crédit, ou d'une vaste puissance, tels que saint Bernard, Suger, le comte Thibaut, le comte de Savoie Amédée ; Henri de Blois, frère du roi d'Angleterre ; les rois de France, d'Espagne, de Sicile, de Jérusalem, l'empereur de Constantinople, le pape Innocent II, et surtout Eugène III, qui le consultait, le recherchait, et l'admettait même à délibérer dans le collége des cardinaux. Tant de correspondances, tant d'affaires, tant de voyages, épuisaient quelquefois son activité, et lui faisaient ressentir le besoin d'une vie plus paisible. Mais cette disposition, loin de le ramener ou de le fixer dans son abbaye, contribuait à l'en éloigner encore. Cluni ne lui paraissait plus une retraite assez déserte : il se confinait, avec un très-petit nombre de religieux, dans une solitude si profonde et tellement ignorée, qu'on n'en connaît ni le nom, ni la position géographique ; et il y vivait durant quelques jours en vrai cénobite. La destinée de tous les esprits actifs, de tous les caractères énergiques, est d'éprouver alternativement le besoin d'une agitation extrême, et celui des méditations les plus solitaires : l'excès de leurs mouvements les rep dans la retraite, où se concentre renouvelle leur activité. Pier Vénérable a cédé, plus qu'un a à ces deux besoins : un séjour fixe à Cluni ne lui a guère co qu'à deux époques ; en 1122, son élection ; en 1126, après l sion et la mort de Pons ; en autre temps, il y a trouvé, ou d'affaires, ou plus de distra qu'il ne lui en fallait. Le plus zèle, assurément, dirigeait to mouvements qui agitaient la ce religieux ; mais quand la était si pure, les effets pou néanmoins ressembler à ceu l'intrigue et l'ambition prod On accusa donc l'abbé de Clu voir abusé tant soit peu du dit que lui obtenaient son m sa dignité et l'opulence de so nastère. Non-seulement des en et des envieux lui ont adressé reproches ; mais saint Bernard les pouvait essuyer lui-même, lui a point épargnés, et les a més en des termes si durs, que fore et le P. Tournemine y tro de l'exagération, et même de portement. Il convient d'ob qu'en d'autres endroits de ses saint Bernard rend hommag éminentes vertus de l'abbé de et l'appelle son cher ami, so pectable père. En 1153, Pie Vénérable fit présider par Odo gat du Saint-Siége, une assemb siégèrent les comtes de Bour et de Mâcon, plusieurs autre gneurs, les suffragants de l'arc que de Lyon, ce prélat lui-mêm s'appelait Héracle, et qui étai des frères du vénérable abbé. assemblée avait pour but de ga les possessions du monastère de

ni, alors exposées à des brigandages. Mais Pierre servit encore mieux son abbaye, en y attirant, en 1155, l'évêque de Winchester, Henri de Blois, qui, ayant été cluniste, devint le protecteur de ses anciens confrères. Pierre qui avait, dit-on, toujours desiré de mourir au jour même où naquit Jésus, mourut, en effet, le 25 décembre 1156, à l'âge d'environ soixante-quatre ans, et fut enterré par Henri de Blois, au chevet de la grande église de Cluni. Il n'a point été canonisé dans les formes; mais l'Église a toujours honoré sa mémoire, et l'a distingué, du moins, par ce titre de *Vénérable*, qui complète son nom, et qui le désigne dans l'histoire. Ses Épîtres forment la partie la plus considérable, et la plus précieuse de ses écrits : elles sont au nombre de deux cent trois, ou plutôt de cent soixante-onze, en ne comptant point celles qui lui sont adressées, et qui se trouvent entremêlées aux siennes. On les a depuis long-temps divisées en six livres; et l'on pourrait considérer comme formant un livre septième, celles qui ont été successivement ajoutées par divers éditeurs. Nous avons déjà nommé plusieurs des personnages avec lesquels il correspondait, et même indiqué aussi les sujets d'un grand nombre de ces lettres; car nous y avons puisé la plupart des détails biographiques qu'on vient de lire. Nous ferons néanmoins une mention particulière de deux Épîtres adressées à Héloïse, en 1142, peu après la mort d'Abailard, qui, ayant été condamné, en 1140, par un concile de Sens, s'était retiré à Cluni, et y avait été accueilli par Pierre le Vénérable, avec la plus tendre bienveillance. Une affectueuse et obligeante politesse caractérise ces deux lettres. Mabillon voit même de l'excès dans les éloges dont Abailard et Héloïse y sont comblés; comme si l'on pouvait trop honorer et consoler l'infortune, quand elle n'a été méritée que par des erreurs ou par des faiblesses! Quatre autres Épîtres de l'abbé de Cluni mériteraient, par leur étendue, le nom de livres où de traités : l'une est une longue apologie des Clunistes, adressée à saint Bernard; les trois autres concernent la vie solitaire, les dons célestes accordés à la Vierge Marie, et l'amour de Jésus-Christ. A la suite de cette correspondance, se placent huit Traités de Pierre le Vénérable, dont les deux premiers, ayant pour sujets la divinité de Jésus-Christ, et les erreurs des Pétrobrusiens, sont rédigés encore dans la forme épistolaire. Le troisième contient, en deux livres, le récit de cinquante-huit miracles qui attestaient le dogme de la présence réelle; miracles que le P. Tournemine (Hist. de l'Égl. gallic., tome IX, page 313) trouve si *singuliers* qu'il ne sait trop s'ils obtiendront partout assez de *croyance*. Les doctrines des Juifs sont réfutées dans le quatrième traité, et celles des Mahométans dans le cinquième. Les trois derniers ne sont relatifs qu'aux statuts, aux priviléges et aux besoins particuliers de l'ordre de Cluni. Le vénérable abbé a laissé de plus, quatre Sermons d'un faible intérêt, et des pièces de poésie, dont il est difficile d'admirer la force ou l'élégance. La plus longue est de quatre cents vers hexamètres et pentamètres : c'est une réponse aux détracteurs du talent poétique de Pierre de Poitiers le cluniste. Un poème de Pierre le Vénérable sur la vertu, est resté manuscrit, ainsi qu'un office de la Transfiguration, qu'il avait composé pour l'usage de Cluni. D'au

tres productions qui lui ont été attribuées par certains bibliographes, ne sont, sous d'autres titres, que des copies ou des parties de quelques-unes de ses Épîtres, et de ses compositions diverses ci-dessus indiquées. La première édition d'un Recueil de ses OEuvres parut, en 1522, à Paris : c'est un volume in-folio, qui renferme six livres d'Épîtres, les deux livres sur les miracles, et des proses rimées. L'éditeur, Pierre de Montmartre, religieux cluniste, promet d'écrire un jour la vie de l'auteur; en attendant, et pour y suppléer, il place à la tête de ce volume les poésies et les lettres de Pierre de Poitiers, moine de Cluni. Jean Hofmeister publia en 1546, à Ingolstadt, in-4°., les écrits de Pierre le Vénérable contre les Pétrobrusiens. Un Recueil moins incomplet des ouvrages de cet abbé, existe dans la Bibliothèque de Cluni, avec des notes fournies par André Duchesne, à l'éditeur dom Marrier. De cette Bibliothèque, mise au jour en 1614, les OEuvres de Pierre de Cluni ont passé dans le tome XXII de celle des Pères, imprimée à Lyon, en 1677. André Duchesne avait inséré quatre Lettres historiques du vénérable abbé dans le tome IV des Historiens de France : M. Brial en a réimprimé trente-quatre, dans un meilleur ordre, au tome XV de la grande Collection des mêmes historiens. La partie qui, dans le traité contre les Pétrobrusiens, concerne le sacrifice de la messe, a été souvent imprimée à part, in-8°. (Maïence, 1549; Louvain, 1561; Venise, 1572; Rome, 1591; Paris, 1610 et 1627). Les deux livres sur les miracles ont eu aussi plusieurs éditions particulières (Douai, 1595 et 1596, in-12; Cologne, 1610, in-4°., 1611, in 12, 1624, in-4°.) Enfin, les Vies de Pons et de Matthieu, extraites de ce Traité des Miracles, se retrouvent parmi les preuves de l'Histoire des cardinaux français, de François Duchesne. On peut dire qu'il n'existe point d'édition complète des ouvrages de Pierre le Vénérable, puisque les Bibliothèques de Cluni et des Pères, où ils sont en plus grand nombre qu'ailleurs, ne contiennent pourtant ni les deux livres contre Mahomet, publiés depuis au tome IX de l'*Amplissima collectio* de Martène et Durand, ni les sermons insérés dans le tome V du *Thesaurus anecdotorum*, ni plusieurs lettres, opuscules et chartes, qui ont eu pour éditeurs Mabillon, Martène, d'Achery et Baluze. Une traduction française du traité contre les Pétrobrusiens est intitulée : « Les OEuvres du bon et » ancien P. Pierre, abbé de Cluni, » contemporain de saint Bernard, » contre les hérétiques de son temps... » traduites par J. Bruneau, conseiller » et avocat du roi en l'élection et » grenier à sel de Gien; » à Paris, chez Guill. de Lanoue, 1584, in-8°. La partie de ce traité, qui est relative à l'eucharistie, avait paru en français, dès 1573, sous ce titre : *Traité du saint Sacrifice de la Messe, recueilli des écrits du vénérable abbé Pierre....*, par M. Nic. Chesneau, à Reims, chez Jean de Foigny, in-8°. Quelques extraits de ces mêmes livres sont employés, comme leçons, dans l'office du Saint Sacrement, traduit en français par MM. de Port-Royal. Une traduction de la circulaire de l'abbé de Cluni, sur la mort de sa mère Ringarde, fait partie des Vies des Saints, d'Arnauld d'Andilly. Les écrits de Pierre le Vénérable annoncent plus de facilité que de talent, plus de vivacité que d'imagi-

plus d'esprit que de connais-
Il avait lu les meilleurs ou-
des Pères de l'Église, et la
des livres classiques de l'an-
Rome ; mais ses premières
n'avaient été ni assez étendues
profondes pour le prémunir
le mauvais goût et les faus-
thodes de son siècle. Il y a
de l'aisance, et quelquefois
âce, dans ses épîtres : mais il
ue à les rendre diffuses ; il
la prolixité. Sa raison, natu-
nt saine et droite, n'est pour-
int en garde contre les rela-
buleuses : dans ses deux li-
r les miracles, peu s'en faut
crédulité n'égale celle des plus
égendaires. Les théologiens
ses traités polémiques, re-
ndables, en effet, par l'or-
ie des opinions, par la clarté
cussions, et souvent par le
les preuves, presque toujours
s formes moins scolastiques,
barbares que chez plusieurs au-
ntroversistes de la même épo-
outons que l'abbé de Cluni se
se fait aimer dans ses ouvra-
ctivité et la bonté sont les deux
aux traits de ce généreux
rable caractère. Il s'est sur-
noré par les hommages qu'il
s à deux de ses plus illustres
porains : à saint Bernard, qui
ait pas toujours ménagé ; et à
Abailard, dont les talents, les
s et l'infortune n'ont pas ob-
rtout le même accueil ni les
égards. (*Voyez*, pour plus
ils, le tome XIII de l'Histoire
re de la France, pages 241-

D—N—U.

RRE LOMBARD, dit le *Mai-*
sentences. *V.* Lombard.

RRE MARTYR. *V.* Martyr.

RRE (De). *V.* Bernis.

PIERRE (Jean de la), *Joannes à Lapide*, dont le véritable nom était Heynlin, naquit en Allemagne, ou plus probablement à Bâle. Venu à Paris, il fut préteur de la société de Sorbonne, en 1467 et 1470. Il avait, en 1469, succédé à Guill. Fichet, dans le rectorat de l'université ; et ce fut pendant ce rectorat qu'avec son ami Fichet, il fit venir en France les premiers imprimeurs qui y aient exercé l'art typographique (*V.* Gering.) Quoique docteur en théologie, il professa la grammaire, et eut pour disciples Jean Reuchlin et l'imprimeur Amerbach. Après avoir brillé dans l'université de Paris, il alla enseigner à Bâle la philosophie d'Aristote. Nommé à un canonicat de cette ville, il se démit de plusieurs bénéfices dont il jouissait. Il avait eu beaucoup de part, en 1477, à la fondation de l'université de Tubingue, où il fut lui-même professeur en théologie. Il retourna ensuite à Bale, exerça divers emplois, et entra, en 1482, dans l'ordre des Chartreux : mais en renonçant au monde, il n'avait pas renoncé aux lettres ; et, du fond de sa retraite, il eut part aux éditions qu'Amerbach donna des Œuvres de saint Ambroise (1492, 3 vol. in-fol. ; en tête du premier, est une lettre de La Pierre à l'imprimeur éditeur) ; et des Œuvres de saint Augustin, 1506, 9 vol. in-fol. (*V.* Amerbach.) Jean de La Pierre mourut au commencement du seizième siècle. Il est du moins certain qu'il vivait encore en 1496. Le plus connu de ses ouvrages est son *Resolutorium dubiorum circà celebrationem missarum occurrentium*, Bâle, 1492, in-8°. ; Cologne, 1500, 1506, in-4°. : mais le plus curieux, sans contredit, est sa Dissertation (*Con-*

elusiones aut propositiones physicales) sur l'aérolithe d'Ensisheim, tombé le 7 novembre 1492, et qui pesait deux quintaux et demi. L'*Athenæ Rauricæ*, qui indique cet ouvrage, ne dit pas où il a été imprimé. A. B—T.

PIERRE (Corneille de la). *V.* Lapide.

PIERRE (Saint-). *V.* Saint-Pierre.

PIERRES (Philippe-Denis), premier imprimeur du roi, né à Paris en 1741, d'une famille connue depuis plus de deux cents ans dans la librairie, fut admis, en 1768, au nombre des imprimeurs de Paris, sur la démission de P. G. Lemercier, son grand-oncle. Il ne tarda pas à se distinguer par la beauté et la correction des ouvrages sortis de ses presses; mais il ne voulut jamais entreprendre d'éditions de luxe, par la raison que le but de l'imprimerie est de mettre les bons livres à la portée du plus grand nombre des lecteurs. Pierres avait une connaissance très-étendue de l'histoire et des procédés de l'art qu'il exerçait avec distinction. L'académie des sciences l'invita, en 1774, à rédiger l'*Art de l'imprimerie* pour la grande Collection des arts et métiers. Il recueillit, dans cette intention, beaucoup de livres, de portraits, de mémoires curieux, et consacra depuis tous ses loisirs à ce grand ouvrage, qu'on doit regretter qu'il n'ait pas terminé (1). Il fut chargé, en 1782, par le roi de Pologne, de donner le plan d'une bibliothèque, que ce prince voulait établir à Varsovie; et il en reçut, comme témoignage de satisfaction, une médaille d'or portant au revers le mot *meren* surmonté de trois couronnes. l'honneur de présenter, en 1 Louis XVI, le modèle d'une de son invention; et ce princ en saisit sur-le-champ tous le tages, engagea l'inventeur à l ter en grand. Il perfectionna, c cette machine, qui avait obt suffrages de l'académie des sc et imagina une seconde pres n'a ni jumelles, ni train, n çon, et dont la supérior toutes les autres, même su dite d'Anisson (*Voy.* ce paraît incontestable (*Voy.* *Hist. de la stéréotypie*, 20). exécutait lui-même fort adroi les modèles de ses machine avait à ses gages un serrurie menuisier, qui travaillaien tamment sous sa direction. S lier était fréquenté par les h les plus distingués de l'acad par les plus illustres étranger klin, qui avait conçu pour lu coup d'estime, le chargea d trer à son petit-fils les princ la typographie : il l'invita s'occuper de perfectionner l cédés du polytypage; et F après des essais infructueux, tait pas d'amener ce nouvel perfection, quand il fut obli journer la suite de ses ten Pierres reçut, en 1787, l'or tablir une imprimerie à Ver pour le service de l'assemb notables; et, l'année suivante, du conseil l'autorisa à exercer dans cette ville, en récompens zèle et de ses services. La rév lui enleva son état et sa f Après la mort de Duboy-L (*V.* ce nom), il se mit sur le pour lui succéder dans la p directeur de l'imprimerie du

(1) Ce bel ouvrage aurait formé 3 vol. in-fol. de texte, et devait être accompagné d'un grand nombre de planches. Leschevin en a donné une courte analyse dans la *Notice* citée à la fin de l'article.

nement. Mais malgré tous les titres de Pierres à cet emploi, et l'appui des consuls Cambacérès et Lebrun, Buonaparte lui préféra M. Marcel, qui l'avait accompagné en Egypte. Pierres se vit obligé d'accepter, en 1807, une place dans le bureau des postes de Dijon. L'académie de cette ville s'empressa de se l'associer; et il trouva, parmi ses nouveaux confrères, de vrais amis, qui cherchaient à le consoler de ses pertes. Mais une attaque d'apoplexie l'enleva, le 18 février 1808, à l'âge de soixante-sept ans. Pierres était membre des académies de Lyon, Orléans et Rouen. Il a eu part à la rédaction du *Catalogue hebdomadaire des livres nouveaux qui se publient en France et chez l'étranger*. Ce Journal bibliographique, dont la collection forme 27 volumes in-8°., fut commencé, en 1763, par Bellepierre de Neuve-Église; et Pierres l'a continué depuis 1774 jusqu'en 1789. On a en outre de lui une bonne édition du *Lexicon* de Schrevelius, 1767, 2 vol. in-8°.; — divers *Articles* dans les journaux, parmi lesquels on cite, une *Lettre à Fréron*, sur le Salluste stéréotypé par Ged, en 1759 (*Ann. littér.*, 1773, VI, 324-31); une autre *Lettre sur des essais de polytypage*, dans le *Journal de Paris*, mai 1786 (Voy. l'*Ouvrage* de Camus, déjà nommé, p. 52 et suiv.); et enfin la *Description d'une nouvelle presse d'imprimerie*, 1786, in-4°. Leschevin a publié une *Notice* sur cet estimable typographe, dans le *Magasin encyclopédique*, 1808, II, 530-45. W—s.

PIERSON (Jean), né, en 1731, à Holswert, village de Frise, eut pour maîtres les savants philologues Valkenaer et Lennep, à l'université de Franecker, et Hemsterhuis à celle de Leyde. Ayant été nommé, en 1755, par les magistrats de Leeuwarden, recteur du gymnase de cette ville, il prononça, pour son début, dans une séance publique tenue à l'hôtel-de-ville, un discours en vers latins, *De laudibus humaniorum litterarum et poëseos*, qui prouva à-la-fois ses grandes connaissances philologiques et ses talents en poésie. Il dut sa place de recteur au seul ouvrage qu'il ait publié: *Verisimilium libri duo*, Leyde, 1752, in-8°. C'est un Recueil de corrections et de conjectures, que l'auteur propose pour la restitution du texte des anciens classiques grecs et latins. Il y a dans ces propositions plusieurs opinions hasardées; et les leçons qu'il veut substituer à celles qui existent, ne sont pas toujours heureuses: mais, au total, son ouvrage est celui d'un bon philologue, qui aurait produit des travaux plus importants, si la mort ne l'eût enlevé aux lettres, en 1759, à l'âge de vingt-neuf ans. D—g.

PIETERS (Gerard), peintre, né à Amsterdam, vers 1580, fut élève de J. Lenards, habile peintre sur verre; mais les progrès du jeune Pieters furent si rapides, que son maître lui conseilla d'entrer chez un artiste plus savant. Alors il passa dans l'attelier de Corneille Cornelissens, dont il devint bientôt le premier et le plus habile élève. Il suivit pendant deux ans les leçons de ce maître; et peu satisfait de ses progrès, il se rendit à Harlem où il étudia pendant trois ans les meilleurs modèles que renfermait cette ville. A cette époque, il passait dans le pays pour le peintre qui dessinait le mieux le nu. Cependant il voulut voir l'Italie; et, après un court séjour à Anvers, il se rendit à Rome, où il demeura pen-

dant un grand nombre d'années. L'amour de la patrie le ramena en Hollande ; et il se fixa dans la ville d'Amsterdam. Il peignit le portrait en petit, des *Assemblées* ou *Conversations*. Ses ouvrages étaient bien composés, dessinés avec finesse et correction ; sa couleur était harmonieuse; et le précieux de l'exécution ne nuisait point à la vérité. Les succès qu'il obtint dans ce genre lui attirèrent de si nombreuses demandes, qu'il ne put se livrer à la peinture historique en grand. Parmi les élèves qu'il forma, on cite Govarts, excellent paysagiste, mort fort jeune; et Pierre Lastman. — Bonaventure Pieters, peintre, naquit à Anvers, en 1614. Ses ouvrages qui lui méritèrent la réputation du meilleur peintre de marines de son siècle, représentent ordinairement des *Tempêtes*, des *Ouragans*, des *Coups de vent*. Il se complaisait dans l'imitation des scènes de mer les plus terribles; et l'exactitude des objets en est si frappante, que la vue de ses tableaux inspire de l'effroi. Les figures de petite dimension, dont il les a enrichis, sont touchées de la manière la plus spirituelle : tout y est d'un fini précieux. Quoiqu'il soit mort jeune, comme il était assidu au travail, il a laissé un grand nombre de tableaux. Ils sont communs en Flandre. Le cabinet du duc Charles de Lorraine, à Bruxelles, en possédait trois de la plus grande beauté, dont deux représentaient des *Marines*, et le troisième, l'*Esplanade du château d'Anvers*, enrichie d'une foule de figures. Pieters cultiva la poésie avec quelque succès. Il mourut à Anvers, le 25 juillet 1652, et fut enterré à Hobeke, village situé près de cette ville. — Jean Pieters, frère du précédent, naquit comme lui à A en 1625, et cultiva le mêm de peinture. Ses tableaux ne dent en rien à ceux de son pour la vérité de l'imitation, leur, la verve, et l'intelligenc couleur. — Pieters, né à A en 1648, fut élève de Pierre E Les succès précoces qu'il obti cette école lui firent croire qu'i rait se tirer d'affaire par lui - Dans cet espoir, il se rendit en terre, où ses tableaux d'hist furent point remarqués. Tom la dernière misère, il se vit à la domesticité; mais humili état, il préféra s'exposer à gence, plutôt que de renonce art. Kneller, ayant vu quelq de ses ouvrages, et voulant ter de sa position, l'engagea dre les habillements et les ac res des portraits dont il ne que les têtes: Pieters surpas ceux que Kneller employait mêmes travaux; il dessinait gnait avec une supériorité q distinguer. C'est dans ce tra grat qu'il consuma plusieur plus belles années; enfin, reb l'avarice de Kneller, il résol remettre à peindre l'histoire malgré le talent réel qu'il y d il se vit contraint de vendr bleaux à quelques amateurs sèrent de sa détresse pour à bas prix d'excellents ou Plusieurs peintres rivaux de sachant que Pieters ne travail pour lui, vinrent le solliciter prêter son talent. Il ne négli cette fois de mettre à profit sion qui s'offrait à lui : il é prétentions à mesure que les des se multipliaient, et pa peu de temps à se rendre i sable, par le mérite qu'il

roductions d'artistes qui, sans recours, auraient eu peine à se connaître; mais il ne put se li- lavantage à la peinture de l'his- Cependant, c'est à cette épo- n'il exécuta, d'après Rubens, urs copies si belles, que quel- nes furent vendues pour les aux. Il avait imité, d'une ma- à tromper les plus habiles con- eurs, la touche et le coloris des and maître. Peu scrupuleux sur oyens de gagner de l'argent, il plusieurs dessins de Rubens, et ndit comme étant de ce pein- C'est ainsi qu'en retraçant, d'a- des estampes de ce même maître, croquis où il suivait sa manière, t l'art de les faire passer pour esquisses qui ont également sé- les amateurs. Voyant d'un autre combien on recherchait en An- re les ouvrages des peintres ands et hollandais, il se ren- chaque année deux ou trois fois Hollande, pour y acheter à vil , dans les ventes, des tableaux l venait revendre chèrement en leterre. On connaît peu de ses aux d'histoire; mais ils don- t la meilleure idée de son ta- ; et la correction de son des- , la facilité et la franchise de sa be, sa familiarité avec le colo- et la marche libre de Rubens, croire que, si sa cupidité et son ur du gain ne l'eussent détourné genre de l'histoire, il serait de- u un des plus habiles artistes de siècle. Ce qu'il y a de certain, que les portraits les plus estimés Kneller, ne tirent leur prix que draperies et autres accessoires t Pieters les a embellis. P—s.

PIETRO DE CORTONA ou BE- TINI. *V.* CORTONE.

PIETRO LEONE. *V.* ANACLET.

PIETROLINO est un des hommes qui, par une filiation non interrom- pue, joignent les artistes modernes aux maîtres de l'antiquité. Ce pein- tre, évidemment italien, ainsi que son nom le prouve, exécutait à Ro- me, de l'an 1110 à 1120, conjoin- tement avec un autre Italien nommé Guido Guiduccio, les peintures qu'on voit encore sur les murs intérieurs de l'église de' Santi Quattro Corona- ti. Ces peintures portent les noms de leurs auteurs. Guido Mancini, dans son Traité manuscrit, intitulé, *Del- la conoscenza della pittura*, con- servé à la bibliothèque Nani, à Ve- nise, cité par Tiraboschi et par le P. della Valle, dit que Pietrolino ha- bitait ordinairement Sienne. Ce maî- tre n'est connu que par les peintures de Rome dont nous venons de faire mention; mais l'époque où il floris- sait, le rend intéressant pour l'his- toire de l'art. Guido, son associé, exécuta divers ouvrages, qui ont joui long-temps de beaucoup de ré- putation, et dont plusieurs subsistent encore à Vérone, à Pise et à Bolo- gne: ils sont cités par Maffei, par Flaminio del Borgo, et par Malva- sia. Il ne faut pas confondre les pein- tures de' Santi Quattro Coronati, exécutées par Pietrolino et le Guido, avec celles qu'on voit dans la cha- pelle de Saint-Silvestre de la même église, et qui représentent le Baptê- me de Constantin et d'autres sujets puisés dans l'histoire de ce prince. Celles-ci appartiennent à des maîtres grecs, et ne datent que de l'an 1248 environ. Elles ont été publiées par le père Fuhrmann, dans son His- toire du Baptême de Constantin, tome II, pag. 190 (*V.* FUHRMANN, XVI, 155), et par M. d'Agincourt. Il faut aussi distinguer Guido Gui- duccio d'avec Guido da Siena, qui

florissait cent ans plus tard (*V.* Guido da Siena). E—c. D—d.

PIGAFETTA (Antoine), ami et compagnon de Magellan, dont il partagea les dangers et la gloire, appartenait à une famille noble, qui tirait son origine de la Toscane; il naquit à Vicence, vers la fin du quinzième siècle, et dut probablement le jour à ce Matthieu Pigafetta, docteur et chevalier, qui fut souvent employé dans l'administration publique de sa patrie. Pigafetta lut, très-jeune, les relations des voyages des Portugais et des Espagnols: elles décidèrent sa vocation. Il se livra avec ardeur à l'étude de cette partie des mathématiques qui a rapport à la navigation. Il était à Rome, pendant que les cours d'Espagne et de Portugal traitaient la grande affaire de la propriété des Moluques. On sait que Charles-Quint calcula qu'il valait mieux les céder à Jean III, roi de Portugal, pour cent-cinquante mille pistoles; ce qu'il fit : on sait encore qu'il s'en repentit, et qu'il prit le parti d'y envoyer une escadre par l'ouest, sous les ordres du célèbre Magellan. A peine Pigafetta, qui avait suivi, en Espagne, François Chiericato, ambassadeur de la cour de Rome, fut-il informé des préparatifs de l'expédition, qu'il se rendit à Barcelone, pour obtenir de Charles la permission d'être du voyage. « Je savais, dit-il, par » les livres que j'avais lus, et par » mes entretiens avec les savants, » qu'en naviguant sur l'Océan, on y » voyait des choses merveilleuses; » je me déterminai à m'assurer par » mes propres yeux de la vérité de » tout ce qu'on en racontait, *afin de* » *pouvoir faire aux autres le récit* » *de mon voyage, tant pour les* » *amuser que pour leur être utile,* » *et me faire en même te*[illegible] » *nom qui parvînt à la post*[illegible] La permission qu'il demand[illegible] fut accordée. Muni de lettres [illegible] commandation, il s'embarqu[illegible] Malaga, d'où il se rendit par [illegible] Séville, et attendit trois moi[illegible] que l'escadre fût en état de [illegible] Elle quitta Séville, le 10 août [illegible] descendit le Bétis, jusqu'à S[illegible] car, où elle compléta son arm[illegible] et, le 20 septembre suivant, [illegible] voile de San-Lucar, sur l'Oc[illegible] se dirigeant vers l'ouest. El[illegible] composée de cinq vaisseaux [illegible] quatre avaient pour capitai[illegible] Espagnols ennemis de Magell[illegible] constance qui influa puissamm[illegible] les résultats de l'expédition [illegible] n'en répèterons pas les détails [illegible] peut voir à l'article Mage[illegible] Nous ne nous occuperons qu[illegible] qui concerne plus particuliè[illegible] Pigafetta. Volontaire à bord [illegible] cadre, et n'étant assujéti à au[illegible] vice, il écrivit, jour par j[illegible] événements de cet étonnant [illegible] ge. Sa constitution robuste, [illegible] briété, le préservèrent des m[illegible] qui firent périr un si grand [illegible] de ses compagnons; et sa bon[illegible] té lui permit de suivre son [illegible] sans un seul jour d'interrup[illegible] combattit courageusement à [illegible] Magellan, à la fatale affaire d[illegible] et la blessure qu'il y reçut, en [illegible] chant de se rendre, le surlen[illegible] au fatal dîner du roi chrétien [illegible] lui sauva la vie. Il échappa[illegible] ment à la contagion qui dév[illegible] compagnons, depuis le dép[illegible] Moluques; et il eut le bonheu[illegible] l'un des dix-huit navigat[illegible] abordèrent à Séville, le 8 [illegible] bre 1522, après un voyage [illegible] cent vingt-quatre jours, [illegible] lesquels le journal compta [illegible]

quatre cent soixante lieues de
. On sait que leur vaisseau (la
ire) fut hissé sur le rivage,
ne un monument de l'expédi-
la plus hardie que les hommes
nt encore achevée; expédition,
comme le dit Bougainville,
le Discours préliminaire de son
re Voyage, démontra physi-
ent, pour la première fois, la
ricité et l'étendue de la circon-
ce de la terre. A peine débar-
Pigafetta se rendit en pélerinage
lise de Notre-Dame de la Victoi-
vec ses compagnons, tous pieds
t un cierge à la main, pour s'ac-
er d'un vœu qu'ils avaient fait
un moment de détresse. Il par-
quelques jours après, pour Val-
id, où il présenta à Charles-
t une copie de son journal, écri-
sa main. Il alla ensuite en Por-
l, faire le récit de son voyage au
De là, il se dirigea vers la Fran-
et eut l'honneur d'être présenté
régente, mère de François Ier.,
quelle il offrit quelques curiosités
relles. Il revint enfin en Italie,
l fut parfaitement accueilli du
Clément VII, qui était alors à
terosi. Ce fut à la prière du pon-
et à celle de Ph. de Villiers de
-Adam, grand-maître de Rho-
qu'il écrivit, vers cette époque,
relation circonstanciée de son
ge, d'après ses notes originales.
dédia au grand-maître, auquel
fait consacré tout entier, ainsi
le dit lui-même. Il remit au pa-
e copie de cette relation, et en
va une autre à la reine Louise de
e, régente de France. Ce n'é-
point la répétition du journal
avait présenté à l'empereur,
un récit fort étendu, l'histoire,
n mot, de la célèbre expédition
il avait fait partie; et, comme
dans cette relation Pigafetta ajoute toujours à son nom le titre de chevalier, il faut en conclure qu'il l'écrivit après le 3 octobre 1524, jour où il fut créé chevalier de Rhodes. Il devint commandeur de Norsia. On présume qu'il passa le reste de sa vie dans un honorable repos. L'Italie même n'apprend plus rien de lui, et ne nous fait point connaître l'époque de sa mort. Il paraît toutefois qu'il termina ses jours dans sa patrie. On voit encore à Vicence sa maison dans la rue de la Lune; elle est d'une architecture gothique : ses ancêtres l'avaient fait bâtir en 1481. A son retour, il en fit orner la porte par un feston de roses, où étaient sculptés ces mots : *Il. n'est. rose. sans. espine*; allusion à la gloire de ses voyages et aux maux qu'il avait éprouvés. Pigafetta, n'en déplaise à Marzari, qui en fait un prodige d'érudition, n'avait que la science de son temps, comme on peut s'en convaincre par le Traité de navigation qu'il écrivit après son retour, et probablement dans ses dernières années. L'on voit, par cet ouvrage, qu'il avait étudié l'astronomie et la géographie, autant qu'il était nécessaire pour se servir de l'astrolabe et déterminer la latitude des lieux. Il décrit bien ce qu'il a observé lui-même; mais quand il raconte sur la foi d'autrui, il faut avouer que sa crédulité est un peu forte, et bien au niveau de son siècle. On lui doit les premiers vocabulaires connus, des langues des contrées qu'il a visitées; et il est juste de remarquer que celui des Philippines et des Moluques se distingue par une exactitude que les navigateurs postérieurs ont confirmée. Sans la relation de Pigafetta, nous ne connaîtrions point les détails du célèbre

voyage de Magellan. D'Angera, précepteur de Charles-Quint, en avait écrit l'histoire par ordre de l'empereur : son manuscrit, envoyé à Rome, fut consumé par les flammes, ou détruit dans le sac effroyable que la capitale du monde catholique essuya en 1527. Quant aux copies que Pigafetta avait envoyées aux princes de son temps, elles paraissent perdues. Celle qu'il avait donnée à Louise de Savoie, fut abrégée et traduite en français (1) par un certain Jacq.-Antoine Fabre, Parisien, qui, pour épargner sa peine (*per fuggir la fatica*) comme le dit naïvement Ramusio, n'en fit qu'un extrait, et omit tout ce qu'il n'entendait pas. Ramusio en inséra un autre extrait dans le tome premier de l'édition de 1563 de sa célèbre collection de voyages. Il semble vouloir faire croire qu'il a traduit l'abrégé de Fabre ; mais il est certain qu'il se contenta de copier une traduction italienne de cet abrégé, imprimée à Venise, en 1536, in-4°., et qu'il abrégea de nouveau. Nous ne possédions donc que mutilée et tout-à-fait incomplète, la relation de Pigafetta, lorsque M. Amoretti en a découvert une copie entière dans la bibliothèque Ambrosienne de Milan. Il regarde ce manuscrit, non comme un des originaux remis à Clement VII, ou au grand-maître de Rhodes, mais comme une copie de ce grand travail : elle semble écrite du temps même de Pigafetta, et présente un bizarre mélange d'italien, de vénitien et d'espagnol, que, dans sa traduction en bon italien, M. Amoretti s'efforcé de faire disparaître, et rigeant aussi les nombreux conti qui la défigurent. Il a lui-mêm en français sa traduction italien cette version a été imprimée à l sous ce titre : *Premier voyag tour du monde, par le chevali gafetta, sur l'escadre de Mage pendant les années* 1519, 2(*et* 22, etc., Paris, Jansen, a un vol. in-8°., *cart. et fig.* Par vingt-une cartes qui accompa le manuscrit découvert par M. retti, et qui sont tracées par fetta de manière à ne former ensemble, le traducteur en a quatre, qu'il a fait graver pour édition française; et il a mis suite l'extrait du *Traité de na tion* du voyageur italien. Pig avait composé un vocabulaire étendu de la langue des Philij et des îles Moluques. M. Amo publié ce vocabulaire en le cc rant avec quelques mots des la malaises et iles voisines de la qu'île. Cette partie de son t n'est pas sans utilité; mais elle rait être beaucoup plus compl surtout plus exacte. On trou core, dans ce volume, une noti Martin Behaim, traduite de mand, de M. de Murr, par J. Cet excellent morceau de cr géographique détruit l'allégat quelques savants, que Behaim eu l'idée de l'Amérique avan lomb. Mais établit-il aussi bier depuis 1492, année où Behai mina le globe dont il fit prése ville de Nuremberg, ce géog n'aurait pas, de retour en Por tracé sur une carte postérie découvertes de Colomb, de Ve de Cabral et de Bastidas ; et qu gellan n'aurait pas pris sur

(1) *Le voyage et navigations faict par les Espagnols es isles Molucques, des isles qu'ils ont trouvé audict voyage, des roys d'icelles, de leur gouvernement et maniere de vivre, avec plusieurs autres choses*, Paris, Simon de Colines, in-12, sans date, caractère gothique.

l'idée d'un détroit au sud de érique ? L—R—E.

GAFETTA (Philippe), voya- italien, de la même famille e précédent, né comme lui à ace, vers l'an 1533, embrassa militaire, et s'occupa princi- nent de l'art de l'attaque et de la se des places, alors peu avancé. ardeur martiale et sa curiosité rent parcourir un grand nom- le pays; et ses études le mirent me d'écrire sur la tactique. On n'a le détails précis sur sa vie; mais sait qu'il visita Constantinople, ypte, le mont Sinaï, et la Terre- te; que le pape Sixte Quint l'en- en ambassade au roi de Perse, conclure une alliance contre urcs, et le chargea d'une mis- semblable auprès du roi de ce. Pigafetta fit la guerre en tie, en Hongrie, où il accompa- le comte Aldobrandin, dont il fut seil; il combattit aussi en Polo- et dans le golfe Adriatique; il par- tout toute la mer Méditerranée, et mers qui en dépendent, depuis troit de Gibraltar jusqu'aux bou- du Don: il poussa ses courses u'à Stockholm. Ses services et merite lui acquirent l'amitié de eurs princes, entre autres, de linand, grand-duc de Toscane. cent IX le nomma son cam- Retiré, sur la fin de sa carrière, sa patrie, il y mourut, le 24 bre 1603. On a de Pigafetta un el nombre d'ouvrages; voici les cipaux: I. *Lettres et Discours cardinal Bessarion, adressés princes d'Italie, pour les en- er à former une ligue, et à dé- er la guerre aux Turcs*, traduits talien, Venise, 1573, in-4°.; ence, 1604, in-4°. II. *Relation yaume de Congo, et des pays voisins, tirée des écrits d'Édouard Lopez*, Rome, 1591, in-4°., fig.; Venise, 1728, in-4°. (*V.* Edouard Lopez, xxv, 34.) III. *Discours sur l'histoire et l'usage de la bous- sole*, Rome, 1586, in-4°. IV. *Dis- cours sur la manière de naviguer, et de combattre l'armée navale d'Espagne*, Rome, 1588, in-4°. V. *Relation du siége de Paris, en* 1590, *avec le plan de cette ville, et des lieux voisins*, Bologne, 1591, in-8°., Rome, 1592, in-4°. L'auteur, dans sa dédicace au pape Grégoire XIV, dit qu'il s'est trouvé à Paris deux époques funestes pour cette grande ville: la première en 1651, lorsque le prince de Condé et l'amiral de Coligni la cernèrent avec une armée de quarante mille hommes; la seconde, quand elle fut assiégée par Henri IV, et souffrit les hor- reurs de la famine. Ce livre d'un té- moin oculaire, attaché au cardinal Caïetan, porte le cachet de la vérité. VI. Des traductions de la *Tactique de l'empereur Léon*, et de la *Méca- nique* de Guid'ubaldo del Monte; du *Théâtre* d'Ortelius; de la *Grandeur de Rome* par Juste-Lipse: ce dernier opuscule, réuni à des discours *sur les festerces anciens*, et *sur la Déca- dence* de l'empire *du Monde*, parut à Rome en 1600, 1 vol. in-8°. VII. Pigafetta avait composé une Des- cription du comté et du territoire de Vicence, et celle du théâtre de cette ville: ces ouvrages sont restés manuscrits. On conserve, dans la bi- bliothèque royale de Prusse, une cor- respondance manuscrite entre Piga- fetta et J. A. Cornaro, qui va de 157[illegible] à 160[illegible], et qui contient des partic- larités intéressantes. E—s.

PIGALLE (Jean-Baptiste), sculpteur, naquit à Paris, en 171[illegible]. Son père, qui était menuisier - en-

trepreneur des bâtiments du roi, le mit, dès l'âge de huit ans, chez Le Lorrain, sculpteur de l'académie. Il ne montrait aucune disposition pour le dessin : il se plaisait à modeler ; mais n'ayant ni adresse ni facilité, il ne pouvait rien finir sans un travail opiniâtre et très-pénible. On en conclut qu'il n'avait aucun talent; et ses parents se seraient déterminés à lui faire apprendre un métier, s'il ne s'était obstiné à étudier l'art vers lequel il se sentait entraîné par un penchant impérieux. A l'âge de vingt ans, il entra chez Lemoyne, qui aimait la sculpture avec passion, et qui voyait, dans ses disciples, ses enfants. Le jeune artiste tenta de concourir pour le grand prix de l'académie ; mais ce fut sans succès. Honteux et presque découragé, il conçut l'idée d'un voyage en Italie, et partit à pied, avec un compagnon de la même infortune, sans savoir comment il subsisterait : il trouva dans l'amitié d'un camarade, Coustou fils, de quoi suppléer à son indigence. Pendant plus de trois ans, il ne fit qu'admirer, étudier et copier les chefs-d'œuvre de l'art anciens et modernes. Par degrés, il acquit ce juste sentiment de ses forces qui accompagne ordinairement le vrai talent, et le produit quelquefois. En revenant en France, il fut retenu à Lyon par différents travaux. Toujours laborieux et enthousiaste de son art, il travaillait, sans discontinuer, depuis cinq heures du matin jusqu'à deux heures; et après quelques instants de repos, il reprenait ses travaux jusqu'à onze heures du soir. Tandis qu'il s'occupait des ouvrages qu'on lui avait commandés, il put encore terminer une *Statue de Mercure*, qui n'arriva que quatre mois après lui à Paris. Son premier soin fut de la faire v son maître, qui lui dit, après l' examinée : *Mon ami, je voudra voir faite*. Enhardi par un éloq quel sa modestie était loin de tendre, il présenta cette figure cadémie, qui s'empressa d'adm l'auteur au nombre de ses agré la lui commanda en marbre. Il l' va en 1744. Pigalle devenait il dans son art ; mais il manqua nécessaire. Pendant cinq ans, obligé, pour vivre, de travaill compte d'un sculpteur, et pl manœuvre qu'en artiste. Une *Vi* qu'il fit pour les Invalides, l en relation avec le comte d'A son, ministre, qui le chargea de la statue de Louis XV. Mada Pompadour voulut avoir de lu figure en pied, qui était son po à elle-même; une autre, qui r sentait le *Silence*, et le groupe connu, de l'*Amour* et l'*Amitié* ce moment, Pigalle ne connut le besoin, et put recueillir le de sa constance, de ses longs vaux. Le roi lui ordonna d'exé son *Mercure* en grand, et de lui pour pendant, une *Vénus*, que trouva fort belle, et qui fut son ceau de réception à l'académie deux statues furent envoyées en sent au roi de Prusse, en 1748. le grand nombre d'ouvrages n considérables, que Pigalle co sa successivement, nous ne ra lerons que le *Petit enfant qui une cage d'où s'est échappé u seau*, chef-d'œuvre de vérité piq et de grâce naïve. Ce qui fixa la r tation de ce sculpteur, ce fut le t beau du maréchal de Saxe, de à l'église luthérienne de Saint-T mas de Strasbourg : commenc 1756, il ne fut mis en place vingt ans après. A ce monum

ont les beautés et les défauts
é jugés avec équité, succéda
ue pédestre de Louis XV, exé-
en bronze, érigée aux frais
ville de Reims, et qui fut dé-
pendant la révolution. L'idée
it heureuse et simple, l'exé-
i soignée. Les magistrats don-
t au statuaire une marque flat-
d'estime et de satisfaction, en
primant le desir qu'il retra-
s propres traits dans une des
figures allégoriques placées au
i piédestal. Le roi lui fit offrir le
n de Saint-Michel: Bouchardon
moyne ne l'avaient point en-
et il eut la modestie de le re-

Ce ne fut qu'après la mort
remier, et lorsque le second
référé une pension à cette dis-
on honorable, que Pigalle crut
oir l'accepter. Mais une distinc-
qui le flatta encore davantage,
ar son propre aveu, ce fut d'a-
été désigné par Bouchardon à
it de mort, pour achever le
ment élevé au roi, par la ville
ris, sur la place Louis XV. Pi-
exécuta et fondit lui-même les
figures du piédestal, ainsi que

---

fut pendant un des intervalles des travaux
de ce mausolée à Strasbourg, que Pigalle
le se rendre à Berlin, pour y voir Frédéric,
un dernier coup d'œil sur ses statues de *Mer-*
et Pomone. Il y arriva la veille du jour où le
de Prusse retournait dans ses états avec
de Wurtemberg, sa future épouse. La
arut après deux des lettres somptueuses. Pi-
le jeune le trouble des curieux, mais il ne
pper : c'est pendant du roi, qui demande
artistes étrangers. On lui répondit que c'était
du Mercure. Frédéric s'imagina qu'il était
un cartel de ce nom, et comme il avait à
se le célébrer le mariage, il ne put ca-
de dons. Pigalle, jaloux d'une indifférence
tait si peu de sa capacité, ne s'arrêta
aucune nécessaire pour aller à Potsdam, jeter
ard sur ses deux ouvrages, en regardant
comme *le vrai bonheur de la vie*
dépens. Le soir même il revint
et partit le lendemain de grand matin
le lorsque le roi fut informé de son er-
chargea l'abbé Pernetti, son bibliothécaire,
par écrit à Pigalle, combien il était
d'avoir été mal informé.

les bas-reliefs et les trophées. A une époque où l'admiration et l'amitié n'influaient pas seules sur le projet formé dans la société des philosophes et des encyclopédistes, d'élever une statue en marbre à Voltaire, Pigalle fut chargé de faire cette statue, a la souscription de laquelle voulurent prendre part plusieurs souverains et les personnes les plus illustres de l'Europe (1770). Il tint obstinément à l'idée que lui avait, dit-on, suggérée Diderot, de représenter entièrement nu cet écrivain célèbre, dont l'extrême maigreur et la vieillesse devaient rendre d'autant plus choquante l'image trop fidèle. Il y a, du reste, de la vérité et de la vie dans la physionomie et dans l'attitude du vieillard. Cette statue, qui fut terminée en 1776, est aujourd'hui placée dans la bibliothèque de l'Institut de France. La même erreur de goût, qui était celle de l'époque où il vivait, entraîna Pigalle, lorsqu'il fut chargé d'élever, dans une chapelle de Notre-Dame, le *Tombeau du duc d'Harcourt*. La figure principale, où se manifestent à l'œil les symptômes les plus effrayants de la mort, est d'une vérité repoussante parce qu'elle est hideuse; et, d'un sujet qui ne devait inspirer que l'attendrissement ou de paisibles regrets, l'artiste n'a tiré qu'un spectacle d'horreur. Ce mausolée, d'abord placé dans une des chapelles de l'église Notre-Dame de Paris, fut préservé de la destruction, pendant le règne de la terreur, et transporté au Musée des monuments français. Il vient d'être replacé (1822), dans le temple où on le voyait autrefois. Pigalle réussissait particulièrement dans le portrait; et les bustes de Diderot, de Raynal, de Perronet, de l'abbé Gougenot, son ami, sont

peut-être ce qui lui fait le plus d'honneur. Son dernier ouvrage fut la représentation d'une *Jeune fille qui se tire une épine du pied*; on y trouve, comme dans tout ce qu'il a fait, le talent de rendre la nature avec finesse, et une grande exactitude d'imitation. On lui a reproché de sentir et d'aimer plus le vrai que le beau. Il est certain que, dans les derniers temps de sa vie, il avait perdu la trace de ce que l'on appelle le *beau idéal*, sous l'inspiration duquel il avait créé sa *Vénus*, et surtout son *Mercure*. Reçu à l'académie, en 1744, il fut nommé adjoint à professeur en 1745, professeur en 1752, adjoint à recteur en 1770, recteur en 1777, enfin chancelier de l'académie en 1785. Il avait été décoré, en 1769, de l'ordre de Saint-Michel. Il épousa, dans un âge avancé, la fille de son frère, auquel il avait eu des obligations; et il n'en eut point d'enfants. Il mourut le 20 août 1785. Au mois de septembre 1786, Suard donna, dans le Journal de Paris, une Notice sur Pigalle, qui a reparu, sous le titre d'*Éloge*, dans ses Mélanges de littérature, tome III, 1806. L'*Éloge historique de Pigalle* (par Mopinot), avec son portrait gravé par Saint-Aubin, d'après Cochin, parut aussi en 1786, Londres (Paris), in-4°. de 31 pages. L—P—E.

PIGANIOL DE LA FORCE (JEAN-AIMAR), littérateur, né, en 1673, dans la province d'Auvergne, d'une famille noble, fit ses études à Paris avec distinction, et fut pourvu de la place de sous-gouverneur des pages du comte de Toulouse. Chargé de leur enseigner la géographie et l'histoire, il s'attacha entièrement à ces deux sciences, et profita de ses loisirs pour visiter les différentes parties de la France, dont encore que des description cielles et incomplètes. Ses géographiques obtinrent qu'ils devaient moins à leu rité sur les autres écrits genre, qu'à l'estime géné jouissait l'auteur. L'abbé Dufresnoy, si connu par so satirique, a rendu lui-mên aux qualités de Piganiol : « » disait-il, à un savoir p » varié, une grande probi » coup d'honneur, et tout » vivre d'un courtisan. » mourut à Paris, au mois 1753, dans un âge très-av tait un compilateur exact rieux; mais tous ses ouv vieilli, et ne sont plus guèr chés. Il a publié avec l'abb le *Nouveau Mercure*, 1 1708 et ann. suiv., 8 v C'est une critique du Mercu (Voy. le *Dict. des anon* M. Barbier, n°. 4732). O tre de lui : I. *Nouvelle de des châteaux et parcs de les et de Marli*, 1702, in-12 réimprimée avec des augme II. *Description géographiq torique de la France*, Pari 5 vol. in-12. Cet ouvrag lequel l'auteur s'est beauc des *Notices* rédigées par l dants de chaque provinc l'instruction du duc de Bo a été réimprimé plusieurs f des additions. L'édition la mée est celle de 1752-53, 1 12, avec un grand nombre d plans et figures de monum deux premiers volumes con sous le titre d'*Introduc tio* un abrégé du droit public de ce, du cérémonial de la co tableau du gouvernement e

, civil et militaire du royaume. *Description de la ville de Pa- et de ses environs*, nouvelle édi- , augmentée (par l'abbé Perau, ar Lafont de Saint-Yenne), ibid., 5, 10 vol. in-12. L'éditeur a re- , dans cet ouvrage, la *Des- tion des châteaux de Versailles Marly*. IV. *Nouveau Voyage France*, Paris, 1724, 1755, , 2 vol. in-12, avec des cartes; un abrégé ou plutôt un extrait . II, réduit en forme d'itiné- ire. V. Des *Lettres*, sur l'His- e de la maison de France par le nselme (*Journal des savants*, , pag. 314, et *Mém. de Tré- , novembre, 1742);—sur Ro- Sorbon, auquel il conteste le de fondateur de la maison de bonne (*Mercure*, juillet 1748), r une relique de saint Regnobert laieux (*ibid.*, 1753). W—s.

PIGENAT (François), fameux eur, né à Autun, avait fait ses es chez les Jésuites. A l'exem- de beaucoup d'ecclésiastiques et religieux, il figurait parmi les cher, les Commelet, les Feu-Ar- , les Lincestre, etc., prédica- s fougueux de ces temps de dé- lre. Jean Ferrières, curé de t-Nicolas-des-Champs, dange- ement malade, ayant, au mois eptembre 1588, résigné sa cure ieur Legeay, ses paroissiens écon- irent le résignataire, et, de leur pre autorité, installèrent Pige- qui s'était signalé par ses prédi- ons séditieuses. Il se prêta à cette nstion, et ce ne fut pas la seule. cestre, autre ligueur, fut pourvu a cure de Saint Gervais, d'une nere non moins illégale. Pigenat enu curé, redoubla de zèle et de ur. Il devint membre du conseil quarante, et obtint une grande considération parmi les factieux. Il ne perdait aucune occasion de déclamer contre le gouvernement, et d'ameuter le peuple. Il avait signé le décret de dégradation de Henri III, avait prononcé l'oraison funèbre du duc et du cardinal de Guise après leur assassinat, en les peignant comme des martyrs, et représenté Henri III sous les traits d'un tyran odieux. Il avait non-seulement joué un rôle dans des processions aussi indécentes que ridicules; il en avait fait de son propre chef, où il allait nu en chemise, et conduisait ses paroissiens dans le même équipage. La mort de Henri III n'amortit point sa furie. Il voua autant et peut-être plus de haine à Henri IV. Le protestantisme que professait ce prince, n'en était pas la seule raison, puisque ses mêmes sentiments haineux subsistèrent après qu'il fut question de la conversion de ce monarque. Pigenat soutenait que le pape ne devait, ni ne pouvait l'absoudre; et que s'il le faisait, lui-même serait excommunié. Il n'eut pas le chagrin d'être témoin du triomphe de Henri IV, étant mort en 1590, et la reddition de Paris n'ayant eu lieu que le 22 mars 1594. Pigenat trouva des apologistes, parmi lesquels on cite George Lapôtre, qui fit son éloge dans un écrit intitulé: *Regrets sur la mort de François Pigenat*, 1590, in-4°. — Il avait un frère nommé Odon Pigenat, non moins factieux que lui, et qui était du conseil des Seize. C'est sans doute de lui que parle l'auteur de la *Véritable fatalité de Saint Cloud* (Journal de Henri III, tome 1, pag. 506). — On trouve cité dans le *Dictionnaire des anonymes*, n°. 1516, 2°. édit., un ouvrage sous ce titre: *Aveuglement des politi-*

ques, hérétiques et maheustres, lesquels veulent introduire Henri de Bourbon, jadis roi de Navarre, à la couronne de France, à cause de la prétendue succession, par frère Jean Pigenat, Paris, Thiery, 1592, in-8°. On ne sait si ce livre est de l'un ou de l'autre des deux Pigenat, qui sont l'objet de cet article : aucun des deux ne se nommait Jean ; et les Jésuites ne prenaient point le titre de *frère*. L—y.

PIGHIUS (Albert), mathématicien et controversiste, né, vers 1490, à Kempen dans l'Overyssel, acheva ses études à l'académie de Louvain, et y prit, en 1509, le degré de maître ès-arts. Il s'était attaché à l'étude des mathématiques, et avait fait, dans cette science, des progrès remarquables ; mais, pour obéir à ses parents, il se rendit à Cologne, y suivit un cours de théologie, et reçut le doctorat. Il s'appliqua ensuite à la controverse, sans négliger les mathématiques ; et quoiqu'il fût d'une laideur repoussante, et qu'il eût un organe désagréable, il parut avec éclat dans les principales chaires des Pays-Bas. Sa réputation s'étendit bientôt jusqu'en Italie : le pape Adrien VI témoigna le desir de l'entendre ; et, sur l'invitation expresse du pontife, Pighius vint à Rome au commencement de l'année 1523. Les discours qu'il prononça devant le pape et le sacré collége, ajoutèrent encore à l'idée qu'on avait de son éloquence ; et il fut envoyé, peu après, en Allemagne, pour combattre les réformateurs, dont les progrès commençaient à effrayer la cour de Rome. Il s'acquitta de cette commission avec beaucoup de zèle et de succès, et s'attacha particulièrement à réfuter les principes de Bucer et de Calvin. Les intérêts de l'Église l'obligèr fréquents voyages en Italie trouvait, en 1530, à Bologne passage de l'empereur Charle Le pont sur lequel il était pla voir l'entrée de l'empereur, la, et il tomba dans la rivièr il échappa à ce danger. Pig chargé de différentes négo par les papes Clément VII III ; il assista aux diètes de et de Ratisbonne, où furent d les demandes des protestants part à toutes les décisions de assemblées. Il avait obtenu compense de ses services, la Saint-Nicolas de Kempen : il mé, en 1535, prévôt de Sai d'Utrecht ; et Paul III, à qu Foppens, il avait donné des l mathématiques (Voy. la *Bi gica*), lui fit présent en même t la somme de deux mille ducat possession de ce bénéfice, en et mourut à Utrecht, le 29 bre 1542, âgé d'un peu plu ans. Pighius avait, de l'ave de ses adversaires, beaucoup et d'érudition ; et son style qu'inférieur à celui de Sadol autres cicéroniens, ne manqu clarté, ni d'une certaine él Mais aucun controversiste n'a plus loin le zèle pour la défe prétentions de la cour roma trouvera la liste des ouvrage ghius dans le tome XXXIX d *moires* de Niceron ; les prin sont : I. *Adversus progno. rum vulgus, qui annuas p tiones edunt et se astrologo tiuntur, astrologiæ defensi* ris, H. Estienne, 1518, in-4 *De æquinoctiorum solstitior inventione, nec non de ratio chalis celebrationis, et de tione ecclesiastici kalendar*

1520), in-4°. On voit, par licace à Léon X, que ce pontife it la nécessité d'opérer la ré- du calendrier, qui fut exé- par le pape Grégoire XIII ce nom). III. *Adversus no- Marci Beneventani astrono-*, etc., ibid., 1522, in-4°. C'est fense des tables Alphonsines. *Apologia indicti à Paulo III ii adversùs lutheranæ confe- ionis rationes*, ibid., 1538, in- . *Ratio componendorum dissi- , et sarciendæ in religione rdiæ*, Cologne, 1542, in-4°.; are. VI. *Controversiarum præ- um in comitiis Ratisponensi- actatarum explicatio*, Venise, , in-4°., édition très-rare; Pa- 1542, in-8°.; Cologne, même , in-fol.; et Paris, 1586. Cette n est augmentée de l'*Apologie* hius contre Bucer; et de sa *Vie*, ean Gunther. VII. *De libero is arbitrio et divinâ gratiâ X adversùs Lutherum, Calvi- et alios*, Cologne, 1542, in- III. *Hierarchiæ ecclesiasticæ tio*, ibid., 1544, 1572, in- 1583, in-8°. Dans le *Recueil elques pièces pour servir à la uation des fastes académiq. niversité* de Louvain, on trou- e lettre de Pighius, datée du 12 t 1525, adressée aux docteurs société de théologie, pour ré- r leur faux zèle contre Érasme. a consacré à Pighius un article curieux : on voit son portrait l'*Académie des sciences* de rt, et dans la *Libl. Belgica* de ens. Chacon et d'autres bio- es ont confondu Albert avec neveu, dont l'article suit. W-s.

GHIUS (Ethnel Vinand), t antiquaire, né, en 1520, à pen, était neveu du précédent, dont il joignit le nom à celui de son père, par reconnaissance des soins qu'il avait pris de son enfance. Après avoir terminé ses études, il embrassa l'état ecclésiastique, et visita l'Italie, où la réputation de son oncle lui valut un obligeant accueil. Son goût pour les antiquités le retint huit ans à Rome, pendant lesquels il s'attacha surtout à transcrire les inscriptions que cette ville offre de toutes parts. A son retour en Flandre, le cardinal de Granvelle le mit à la tête de sa riche bibliothèque, et l'encouragea dans son projet d'éclaircir l'histoire romaine. Ayant perdu son protecteur, Pighius passa, bientôt après, au service du duc de Clèves, qui lui confia l'éducation de son fils, jeune prince de la plus haute espérance. Il retourna dans l'Italie, en 1575, avec son élève, dont il avait cultivé les heureuses qualités; mais il eut la douleur de le voir succomber à une courte maladie. Vivement touché de cette perte, il lui rendit les derniers devoirs, et se hâta de quitter Rome pour venir mêler ses larmes à celles de ses parents : il se retira dans la ville de Xanten, où le duc de Clèves lui avait procuré un canonicat du chapitre de Saint-Victor, et partagea ses dernières années entre la prière et l'étude. Il y mourut, le 19 octobre 1604, âgé de quatre-vingt-quatre ans, avant d'avoir pu mettre la dernière main à son grand travail sur les Annales romaines, qui fut terminé par André Schott, à qui il légua ses papiers. Outre une bonne édition de *Valere Maxime*, corrigée et mise en ordre, d'après d'anciens manuscrits, Anvers, 1585, 1574, in 8°.(1) on a de lui : I. *Themis dea seu de lege*

(1) Les *Notes* dont Pighius a accompagné cette édition, sont très-estimées; J. Worst, J. Mind, et le P. Cantel les ont insérées dans les éditions qu'ils ont données de Valere-Maxime.

divinâ; mythologia ΕΙΣ ΤΑΣ ΩΡΑΣ *in quatuor partes anni*, Anvers, 1568, in-8°. C'est l'explication des bas-relief d'un vase d'argent découvert près d'Arras, et que Granvelle avait acquis pour son musée. Cette pièce a été insérée par Gronovius, dans le tom. IX de *Thesaur. antiquit. græcar.* II. *Hercules prodicius seu principis juventutis vita et peregrinatio*, ibid., 1587, in-8°.; Cologne, 1609, in-8°., fig. C'est le panégyrique du jeune duc de Clèves, dont il avait été le gouverneur; on y voit la relation de son voyage en Italie. III. *Annales magistratuum et provinciarum. S. P. Q. R. ab urbe conditâ, incomparabili labore ex auctorum antiquitatumque variis monumentis suppleti*, Anvers, 1599-1615, 3 vol. in-fol. Pighius n'a donné que le 1er. volume; les deux autres ont été publiés par André Schott, son ami (2). Grævius a extrait de ce grand ouvrage les *Fastes des magistrats*, qu'il a insérés dans le tom. XI du *Thesaurus antiquitatum romanarum*. W—s.

PIGNATELLI. *Voy.* INNOCENT XII.

PIGNEAU DE BEHAINE (PIERRE-JOSEPH-GEORGE), missionnaire en Cochinchine, naquit en décembre 1741, au bourg d'Origny, diocèse de Laon, d'une famille originaire de Vervins : il reçut sa première éducation au collége de Laon, et la termina dans le séminaire dit de la *Sainte-Famille* ou des *Trente-Trois*, à Paris. Emporté par un desir brûlant de suivre la carrière des missions étrangères, et craignant l'opposition de ses parents, i s'embarquer secrètement au de Lorient, vers la fin de 1 se rendit à Cadix, et ensuite à dichéri, d'où il se proposait d ser en Cochinchine, pour se jo aux autres missionnaires; m en fut empêché par la guerre c qui désolait ce pays, et alla att à Macao une occasion favorab 1767, il se réfugia dans l'île de Dat, province de Kan-Kao, du Camboge. Pigneau se livra, cette retraite, à l'étude de la l cochinchinoise; et, appelant a de lui quelques jeunes Siamois chinchinois et Tonkinois, il le truisit des vérités de la religi se prépara lui-même à braver les dangers qu'offrait son pér apostolat. Le collége généra missions, établi à Siam, venai tre transféré à Hon-Dat, à ca l'invasion du royaume de Sia les Barmas ou Birmans. Pigne fut établi supérieur par Piguel que de Canathe, vicaire aposto de la Cochinchine. Accusé a du gouverneur de Kan-Kao, d' donné asile à un prince fugi Siam, et de l'avoir fait passe cour du roi du Camboge, Pi fut arrêté par ordre de ce go neur, qui le fit mettre en p (1768), avec un autre mission français, et un prêtre chinoi les condamna en outre au sup la de *cangue* (1) : celles dor trois missionnaires furent cha étaient si pesantes, qu'ils tomb tous malades. La résignation montraient au milieu de ces tri

(2) Dans la dernière édition du Tacite traduit par Dureau de Lamalle, M. de Portis d'Urban a établi que la chronologie de Pighius, suivie par Almeloveen dans ses *Fastes consulaires*, était fautive, en ce qu'il a compté des dictatures pour des

(1) La *cangue* (à Siam) est une machin posée de deux pièces de bois de six à huit p long, jointes ensemble par quatre traverses chaque extrémité, et deux au milieu, à q doigts de distance l'une de l'autre, pour r dans ce petit espace le cou du patient.

s, et la preuve qu'on acquit étaient innocents, leur fit ob- la liberté, après trois mois de ion. Sur la fin de 1769, une on s'étant élevée à Kan-Kao, au s'enfuit, avec ses élèves, dichéri. L'année suivante, le le nomma évêque d'Adran, *in us*, et coadjuteur de l'évêque nathe. Ce prélat étant mort 71, Pigneau lui succéda com- caire apostolique. En 1774, il dit à Macao, puis au Camboge, l entra dans la basse Cochin-, qui était à cette époque en à la guerre civile (2). Les re- connus sous le nom de Tay- 3), avaient fait prisonniers le gitime et son neveu, qui lui succédé, et les avaient fait pé- lais Nguyên-Anh, frère cadet dernier, et qui avait été arrêté le lui, parvint à s'échapper, un mois caché dans la maison vêque d'Adran, et profita de pement des Tay-Son, pour de sa retraite, et rassembler es soldats. Son parti grossis- e jour en jour, il se vit bientôt de toute la basse Cochinchi- fut proclamé roi, en 1779. uverain, qui n'avait point ou- e dévouement que lui avait é l'évêque d'Adran, appela ce à sa cour, et il ne faisait rien consulter. 4. Mais, en 1782, le chef des rebelles, qui avait usurpé le titre d'empereur, pénétra dans les provinces méridionales, et força le roi légitime à prendre de nouveau la fuite. L'évêque d'Adran fut également obligé d'abandonner la Cochinchine, et de se retirer au Camboge, avec le collége dont il avait conservé la direction, et deux pères franciscains espagnols. La famine était à cette époque dans le Camboge, qu'une armée Siamoise ravageait; et l'évêque d'Adran eut à se féliciter de la précaution qu'il avait eue d'y envoyer des bateaux de vivres, qui l'aidèrent à subsister. Après être restés six semaines sur leurs bateaux, par la crainte que leur inspiraient les Siamois, ceux-ci ayant évacué le Camboge, l'évêque d'Adran et sa suite débarquèrent dans le pays : mais ils n'y trouvèrent que des cendres; et il leur fallut commencer par se construire des cabanes. A peine furent-ils logés, que leurs alarmes devinrent plus vives. Le chef des rebelles cochinchinois, après s'être emparé de toutes les provinces, avait envoyé des troupes dans le Camboge, pour obliger le souverain et les mandarins à le reconnaître. L'évêque d'Adran parvint avec peine à sauver ses chers élèves, l'ordre formel étant de saisir tous les Cochinchinois qui se trouvaient au Camboge, et de les reconduire dans leur pays. Il tremblait pour les quatre-vingts Cochinchinois qui l'accompagnaient : mais le commandant de la troupe était chrétien, et lui facilita les moyens d'en cacher une partie. Pour lui, il se retira avec le reste dans les plus affreux déserts,

(2) Histoire de cette guerre civile, ... très-intéressante et compliquée ... dans l'ouvrage de M. Barrow, ... que connaît le Mandchou, dans son ... Cochinchine, et a mêlé un peu ... Français à la Cochinchi- ... Pigneau, qui prit part à cette guer- ... Tay-Son, qu'il appelle Tay-Sonne, ... Pigneau, le Tay-Son, et l'ouvrage cité ... Pigneau. L'évêque d'Adran ne ...

(3) ... Mémoires de Pigneau, et, ... parens avec leurs chefs ... Tables de la pro- ...

(4) ... ce passage du troisième Voyage de Cook, livre VI, que l'évêque d'Adran jouissait, dès 1788, d'une grande autorité à la Cochinchine. Ce célèbre navigateur dit qu'il envoya à ce prélat un télescope pour le remercier des secours qu'il avait fait donner à son équipage.

et se fit suivre par ses bateaux, dans les sinuosités inconnues du fleuve. Il y vécut deux mois, et rentra ensuite dans le Camboge. La famine affligeait toujours de plus en plus ce pays, où, pour surcroît de malheur, une guerre intestine venait d'éclater. L'évêque d'Adran ne savait où se réfugier, lorsqu'il apprit que le roi de Cochinchine venait de rentrer dans les provinces qu'il avait été forcé d'abandonner. Il s'y transporta, avec toute sa suite, à la fin d'octobre 1782. Il assigna d'abord à chaque missionnaire la portion de province qu'il devait visiter dans l'espace de quatre mois; et, après avoir donné rendez-vous, pour le commencement de mars 1783, à M. Liot, auquel il avait confié la direction du collége, placé à une demi-journée du port, il partit pour rejoindre le roi. Dans l'intervalle, les Siamois avaient enlevé le roi du Camboge; ce qui obligea l'évêque d'Adran de se réfugier dans une île du golfe de Siam. Il eut à supporter de rudes épreuves; sur soixante-neuf personnes qui restaient avec lui, soixante-huit étaient tombées malades. Le roi de Cochinchine perdit à cette époque, dans une nouvelle bataille qu'il livra aux rebelles, presque toute son armée navale. N'ayant plus alors aucune espérance de retourner en Cochinchine, l'évêque d'Adran fit voile pour le royaume de Siam, et arriva à Chantobon, le 21 août 1783. Il desirait habiter cette ville avec le collége, jusqu'à ce qu'il pût rentrer, soit dans la Cochinchine, soit dans le Camboge; mais le roi de Siam lui fit donner l'ordre de se rendre à Bancok, sa capitale. L'emplacement que les missionnaires occupaient dans cette dernière ville, n'avait pas plus de trente pieds carrés, et il pouvaient sortir sans avoir d boue jusqu'aux genoux, même les temps de sécheresse: aussi vêque d'Adran, pour ne pas r le collége, en le plaçant dan pareil endroit, où les vivres ét d'ailleurs d'une cherté excessive le prétexte de la maladie de quel écoliers, et obtint provisoireme rester à Chantobon. Il se trans lui-même à Bancok, et obtint d nistre siamois, moyennant quel présents, de retourner à Macac à la côte de Coromandel. Il rev Chantobon, au mois de déce 1783, et se disposait, après mis ordre aux affaires du collé repasser une seconde fois sur l de Coromandel; mais il n'étai délivré des Siamois, comme il était flatté. Apprenant que leu mée, envoyée contre les Cochi nois, était arrivée a Chantobo fut obligé d'attendre jusqu'au lieu de janvier 1784, à une et demie de cette ville. Il se vait alors au milieu des petite situées à l'ouest de Cong - F Thôm, province du Camboge confine le royaume de Siam, qu'on lui annonça que le roi d chinchine n'était qu'à une port canon. Il se rendit aussitôt aupr ce prince, qu'il trouva dans le pitoyable état, n'ayant avec lu six ou sept cents soldats, un seau et une quinzaine de bate sans aucun moyen de nourrir l tit nombre d'hommes qui l'ac pagnaient, et qui étaient réd manger des racines. L'évêque dran lui donna une partie d provisions. Après être resté q jours avec ce prince, il se dirig l'île de Pulo-Punjan, puis sur ce Pulo-Way distante de soixante l

de la terre-ferme (5), où ils restèrent neuf mois, n'ayant pour compagnie que des pigeons ramiers, et quelques autres oiseaux inconnus. Pendant ce séjour, il commença, avec un prêtre cochinchinois, des instructions familières sur tous les évangiles des dimanches et fêtes. Ils y revirent aussi le Traité des *Quatre fins de l'homme*, nouvellement traduit, et les *Méditations* de Dupont, à l'usage du collége particulier et des prêtres du pays. Après avoir radoubé leur petit bâtiment, ils firent voile pour Pulo-Pumjan, dans les premiers jours de décembre 1784, afin de traverser le golfe de Siam. L'évêque d'Adran y vit une seconde fois le roi de Cochinchine, qui lui raconta la manière dont il avait été emmené à Siam, et s'étendit particulièrement sur la duplicité des Siamois, qui, sous le prétexte de le rétablir dans ses états, n'avaient cherché qu'à se servir de son nom pour piller ses sujets. Dans le désespoir où ses revers l'avaient réduit, ce souverain se proposait de se rendre à Batavia ou à Goa, pour y solliciter un refuge au défaut des secours que la Hollande et la reine de Portugal lui avaient fait offrir (6). Mais l'évêque d'Adran vit l'insuffisance et le motif intéressé de ces offres, et conçut l'idée de réserver à son pays l'honneur et l'avantage qui devaient résulter d'une pareille entreprise. Il donna au roi l'espoir d'être puissamment secouru par la France, ranima son courage, lui inspira assez de confiance pour le déterminer à suspendre ses premières résolutions; et, comme sûreté de sa parole, à lui confier son fils aîné, âgé de six ans, sur la promesse de l'évêque de conduire ce jeune prince à Versailles, pour réclamer l'appui de cette cour. Au lieu d'instructions écrites, qui pouvaient être mal interprétées, le roi remit à l'évêque d'Adran, le sceau principal de sa dignité royale, qui, pour tous les Cochinchinois, en est regardé comme l'investiture, afin que, dans tous les cas, la cour de France fût assurée des pouvoirs illimités de ce prélat; il y joignit une délibération de son conseil, qui expliquait ses intentions. L'évêque d'Adran passa aussitôt le golfe de Siam, avec son royal pupille, deux mandarins et trente-six Cochinchinois, qui devaient former sa maison et sa garde. Il arriva à Malacca, le 19 décembre, partit vers le milieu de février 1785, et arriva le 27 du même mois à Pondichéri. Il avait formé le projet d'élever le jeune prince dans la religion catholique (7); et il prévoyait d'ailleurs que les bons traitements qu'on aurait pour lui et les secours qu'on accorderait à son père, serviraient un jour les intérêts des Français, dans le cas où ce dernier remonterait sur son trône. Peu de jours après son arrivée, il écrivit au ministre de

5. Cette île a environ une lieue de long sur une demi-lieue de large, et on peut la regarder à tous égards comme un endroit enchanté.

6. Les Anglais lui avaient déjà offert, en 1779, deux vaisseaux armés en guerre, pour l'aider à se rétablir sur son trône, ou bien un asile au Bengale, dans le cas où ce secours ne serait pas suffisant.

7. Ce prince, après avoir paru adopter les avis de l'évêque d'Adran, qui n'avait cependant pas osé le faire baptiser, ne fut pas plutôt de retour auprès de son père, qu'il revint à la religion de son pays. Malgré les soins que l'évêque avait pris pour son éducation, il n'avait pu parvenir qu'à en faire un homme vertueux, mais tout-à-fait incapable d'occuper dignement un trône. Ce prince est mort de la petite-vérole, en 1801. Le roi, son père, qui avait pris le titre d'empereur, en 1802, après s'être emparé de toute la Cochinchine, du Tonkin, du Laos, et d'une partie du Camboge, changea le nom d'*An-Nam*, que portait depuis long-temps son royaume, en celui de *Viet Nam*, et donna à son règne le nom de *Gia Laong*. Il est mort le 25 janvier 1820: son successeur, nommé *Minh-Mênh*, est fils d'une de ses concubines, quoique le frère aîné de ce dernier, l'élève de l'évêque d'Adran, eût la née des enfants d'une concubine.

France, pour lui faire part de sa mission. Cette lettre et celles qu'il écrivit depuis étant restées sans réponse, il se détermina, au mois d'août 1786, à repasser en France, pour se rendre à Versailles, avec le jeune prince, et deux ou trois Cochinchinois. Après avoir séjourné quelque temps à l'Ile de France, il arriva à Lorient, au commencement de février 1787, et en donna de suite avis au ministre de la marine (le maréchal de Castries). Ce ministre, à qui on avait inspiré des préventions peu favorables sur la mission de l'évêque d'Adran, répondit, le 14 février, qu'il eût été à desirer qu'il n'eût pas pris le parti d'amener le prince de la Cochinchine, avant d'être informé des intentions du roi; mais que, dans l'état des choses, il pouvait se rendre à Paris avec lui. On lui annonça en même temps qu'il devait s'entendre avec le supérieur du séminaire des missions étrangères, pour son logement; et que des ordres avaient été donnés pour tenir à sa disposition les sommes dont il pourrait avoir besoin. Le spectacle extraordinaire qu'offrait l'arrivée en France d'un prince de la Cochinchine, venant y implorer l'appui du roi, aurait vivement frappé le public à toute autre époque: mais déjà les mouvements qui s'annonçaient dans le corps social, attiraient exclusivement toute l'attention. Cependant les politiques éclairés virent promptement les avantages qui pourraient résulter pour la France, d'un établissement à la Cochinchine, surtout depuis que les Anglais avaient pris un empire presque absolu dans l'Inde (8). Les renseignements que

(8) Pour apprécier l'avantage d'un pareil établissement, il suffit de lire les anciens voyages, et entre les modernes, ceux de Cook (3e. voyage), du sir

l'évêque d'Adran fournit aux
tres, les preuves qu'il leur
de l'opinion favorable que
gociants et armateurs de Pon
et de l'île de France avaient
de son projet pour l'avan
royaume (9), firent disparaî
tes les préventions; et l'on s'oc
négocier un traité, qui fut sig
nov. 1787, par le comte de M
rin, au nom de Louis XVI
l'évêque d'Adran, en vertu d
voirs qu'il avait reçus du roi
chinchine. Par ce traité, le m
français s'engageait à envoy
délai, sur les côtes de la Cochi
quatre frégates, portant un c
douze cents hommes d'infa
deux cents d'artillerie, et de
cinquante Cafres, ainsi q
l'attirail de guerre, et not
l'artillerie compétente. Le
Cochinchine cédait l'île for
port principal de la Cochi
appelé *Hoi-Nan* (et par
ropéens, *Touron*) (10), et
Condor, avec la faculté de f
le continent tous les établis
que les Français jugeraien
pour leur navigation, et le
merce. Les sujets français
jouir en Cochinchine d'une
liberté de commerce, à l'e
de toutes les autres nation
péennes, dont les bâtiments
raient être admis que sous

vant Poivre, de lord Macartney, de
Charpentier de Cossigny, etc.; tous s'ac
la richesse et la fertilité de cette belle c

(9) Ils voulaient donner à l'évêque d'
vaisseaux et l'argent nécessaires à l'exécut
plan; mais ils ne pouvaient offrir que
cents soldats.

(10) La propriété du port devait appa
curremment au roi de France et à celui
chine. La baie de Touron, la plus belle d
et peut-être du globe, est située dans la
chinchine, au 16e degré, 7 minutes 18 s
latitude. Les vaisseaux y sont à l'abri d
vents, et il peut y en tenir un grand nom

i français. Les deux monarques vaient, en outre, se secourir mu-llement, dans le cas où les pos-sions de l'un d'eux, en Asie, se-ent attaquées. Ce traité devait e ratifié par les deux souverains, les ratifications échangées dans space d'un an (11). Le jour de la nature, l'évêque d'Adran fut nom-, par Louis XVI, son ministre nipotentiaire auprès du roi de Co-inchine, auquel il fut chargé de nettre le portrait du roi de Fran-Il reçut pour lui-même des pré-nts magnifiques, et s'embarqua au is de décembre 1787, sur une fré-te qui portait des instructions du nte de Montmorin pour le comte Conway, gouverneur-général s établissements français dans l'In-. Suivant ces instructions, le com-de Conway devait commander xpédition projetée, dont il avait faculté de surseoir ou de hâter xécution, selon qu'il le jugerait nvenable, d'après les renseigne-nts qu'il se serait procurés, et ux que lui aurait fournis M. de Ri-ery, envoyé en Cochinchine. L'é-que d'Adran arriva au mois de i 1788, à Pondichéri, avec son guste pupille, apportant à M. de nway le cordon rouge qu'il avait llicité pour lui. Il paraîtrait que, s son arrivée, il ne trouva pas dans t officier l'enthousiasme qu'il au-it desiré, et qu'il ménagea trop peu n amour-propre. Il en résulta que ugnant de courir les risques d'une pédition dont le succès lui paraiss-t douteux, et dont il ne voulait ce-ndant pas laisser le commande-nt a M. de Fresne, colonel du ré-nent de Bourbon, avec lequel il était en querelle ouverte, M. de Conway, résolut de la faire échouer, et en exagéra à la cour les inconvénients, qu'il ne regardait pas comme suffisamment compensés par les avantages que l'on pouvait en espérer (12). L'évêque d'Adran écrivit au ministère pour demander un autre commandant. Mais la révolution, qui venait d'éclater, et le mauvais état des finances, ne permirent pas de s'occuper d'intérêts si lointains. Les mesures dilatoires de M. de Conway furent approuvées; et l'on répondit à l'évêque d'Adran, que ce gouverneur n'avait ni pu ni dû agir autrement qu'il n'avait fait. Au mois de mars 1789, le prélat ayant reçu des nouvelles de la Cochinchine, en fit part à M. de Conway: elles portaient que le roi s'était remis en possession des cinq provinces méridionales (Sai-Gon, Dong-Nai, Mi-Tho, Long-Ho et Nha-Trang); qu'il était en état de lever une armée de soixante à quatre-vingt mille hommes, et qu'il aurait, au mois de mai suivant, cinquante galères, deux vaisseaux et quatre à cinq cents bateaux de guerre. Le roi de Cochinchine écrivait en même temps une lettre de remercîments au roi de France, et ratifiait tout ce qui avait été fait par l'évêque, qui, malgré cela, ne put obtenir de M. de Conway une frégate et les bâtiments nécessaires pour transporter trois cents hommes de troupes, cinquante hommes d'artillerie, cinquante Cafres et six pièces de canon. Bien convaincu qu'il ne pouvait plus rien espérer du gouvernement,

1 Barrow donne une copie du traité dans son ge, mais elle est pleine d'inexactitudes.

(12) Voilà les vrais motifs qui firent manquer l'expédition, et non point les intrigues d'une maîtresse de M. de Conway, comme le dit Barrow. On ne peut l'attribuer non plus à la trahison et au désir de plaire à l'Angleterre, son ancienne patrie, (M. de Conway était Irlandais), comme l'affirme Blanchard, dans son *Manuel du commerce des Indes*.

l'évêque d'Adran ne se laissa cependant pas abattre, et prit le parti de recourir aux negociants et aux habitants de Pondichéri, qui s'étaient déjà fortement prononcés en faveur de ses projets; ils frétèrent deux petits bâtiments chargés de munitions, de fusils, etc., etc. (13). Plusieurs officiers français, et s'embarquèrent avec lui entre autres M. Dayot, qui a depuis formé la marine du roi de Cochinchine et, qui s'est noyé en 1815 dans le golfe de Ton-Kin. Cette expédition, faible, si l'on considère le petit nombre d'hommes qui la composaient, mais redoutable par la valeur et le talent, fut d'une très-grande utilité au roi de la Cochinchine, qui prit dès-lors un ascendant toujours croissant sur les usurpateurs (les Tay-Son). Quelques mois après (1789), l'évêque d'Adran accepta les propositions de M. de Conway de le faire reconduire en Cochinchine avec le jeune prince; il s'embarqua sur la frégate la *Méduse*, commandée par M. de Rosily, et arriva auprès du roi Nguy en Anh. On voit que cette réunion eut lieu vers la fin de 1789, dans une lettre que ce souverain écrivit, en janvier 1790, au roi de France, pour le remercier de l'accueil qu'il avait fait à son fils. Il attribue, dans cette lettre, la non-exécution du traité conclu par l'évêque d'Adran, non à la mauvaise volonté du roi, mais à l'irrésolution du gouverneur des établissements français dans l'Inde. « En réunissant le père et l'enfant, ajoute-t-il, vous avez remis dans l'eau un poisson qui en était sorti: l'éloignement, quel qu'il puisse être, ne pourra jamais me faire oublier de si grands bienfaits. » Pendant l'absence de l'évêque d'Adran ce prince, doué du plus grand courage, éclairé par le malheur, échappé comme par miracle à la fureur de ses ennemis et aux embûches du roi de Siam son allié, profitant des divisions qui s'étaient allumées entre les chefs rebelles, était rentré en possession des provinces voisines du Camboge; et il soutenait la guerre contre les révoltés, qui étaient maîtres de tout le reste de la Cochinchine et du Ton-Kin. L'arrivée de l'héritier présomptif, de l'évêque d'Adran et des secours qu'il amenait, rendit la confiance au parti du roi. Les officiers français lui organisèrent promptement un corps de six mille hommes à l'européenne, auquel ils enseignèrent la manœuvre, l'attaque et la défense des places; ils lui établirent des fonderies, et construisirent des vaisseaux. En 1792, le roi brûla toute la marine du rebelle Nhac, dans le port de Qui-Nhon, sa capitale: il se fût emparé de la ville, s'il eût suivi les avis de l'évêque d'Adran et des officiers européens, qui voulaient qu'au lieu de traîner le siége en longueur, on profitât de la consternation des assiégés pour livrer l'assaut: mais un secours qu'ils reçurent força le roi à se retirer dans ses provinces de la basse Cochinchine. Depuis son retour, l'évêque d'Adran résidait communément auprès de la cour: il n'allait cependant qu'une ou deux fois l'an au palais du roi; mais ce prince venait souvent le visiter et le consulter. La confiance et l'estime que le monarque témoignait à un étranger, à un ministre de la religion chrétienne, inspirèrent de la jalousie aux courtisans et à plusieurs des principaux mandarins. Il paraît

(13) On croit que l'évêque d'Adran avait obtenu du roi de France un secours d'environ deux millions pour l'expédition.

ils firent craindre au roi que prince son fils ne se fît bapti-, comme il en avait plusieurs fois signé le desir. Ce prince cessa momentanément de demeurer l'évêque; mais il lui faisait de entes visites. Le prélat fut ne quelquefois obligé d'accom-ner et d'aider de ses conseils le ce héritier dans ses expéditions taires Les succès obtenus par ni furent tels, qu'à l'époque du age de lord Macartney, en 1793, monarque était en possession de e la partie méridionale de son ume, et à la tête d'une armée 140 mille hommes. Au mois ril 1794, les Tay-Son parurent nt le port de Nha-Trang, avec flotte considérable, et cher-ent à s'emparer de la ville: mais ique d'Adran, qui y était renfer-, sut tellement ranimer la con-ce des troupes, et M. Olivier, cier français, auquel le roi de Co chine doit la création de son ar-ie, fit de si bonnes dispositions, les ennemis prirent la fuite: ils approchèrent de la ville quel-jours après, et envoyèrent un on pour reconnaître la place. duit devant l'évêque d'Adran, i-ci lui montra l'état de la pla- et lui dit d'un ton ferme : n n'es point un soldat, et ton éral ne veut pas se rendre au comme tu le prétends : c'en est des Tay-Son; ils ne sont venus ha-Trang que pour y trouver perte; si quelqu'un veut se ren-, qu'il se hâte : demain au soir sera plus temps. Tu as mérité uort comme espion; mais nous ardonnons; va dire à tes man-ns ce que tu as vu, et que nous moquons d'eux. » Cette con-produisit son effet, et le siége fut levé. Malgré les services qu'il avait rendus, l'évêque d'Adran fut toujours en butte à la jalousie des grands, qui voulurent encore, en 1795, lui faire retirer l'éducation du prince, par zèle pour la religion du pays. Le roi lui remit l'écrit des mandarins, et voulut en châtier les auteurs; mais il en fut détourné par l'évêque, qui demanda sa retraite, et ne put l'obtenir. Ce qui avait contribué à exciter les alarmes des mandarins, c'était la conversion d'un des plus habiles mandarins lettrés, qui jus-qu'à ce jour s'était montré fort op-posé au christianisme, conversion opérée par ses entretiens avec l'évê-que d'Adran. A cette époque (1795), les Tay-Son étaient encore maîtres de 13 provinces. Au mois de novem-bre 1798, le jeune prince de Cochin-chine ayant été envoyé par son père à la ville de Nha-Trang, son sage mentor fut chargé de l'accompagner: il y demeura six mois avec son royal pupille; et, pendant ce séjour, il s'occupa de rétablir la discipline par-mi les troupes, et le bon ordre dans l'administration. Les mandarins et le jeune prince respectaient ses avis, qu'ils regardaient comme des oracles. Au commencement d'avril 1799, le roi vint, avec son armée de terre et de mer, prendre son fils et l'évêque d'Adran; il se détermina, par les conseils de ce dernier, à frapper un coup décisif en formant le siége de la ville de Qui-Nhon, boulevard des rebelles, et le seul endroit fortifié de la partie moyenne de la Cochinchine. Il la fit bloquer par une forte armée, et alla, avec sa garde, les trou-pes du prince et sa marine, à deux journées plus loin, fermer les pas-sages par terre et par mer, afin d'empêcher que la ville pût rece-voir aucun secours. Au bout de

deux mois elle fut obligée d'ouvrir ses portes. Le vainqueur y entra, suivi de plus de 100 éléphants dont il s'était emparé sur les ennemis : 40 ou 50 mille hommes abandonnèrent les drapeaux des rebelles, et vinrent se ranger sous les siens. Tout semblait alors sourire à l'évêque d'Adran, dont les sages conseils avaient amené de si brillants succès. Il voyait déjà le roi au moment de rentrer dans tous ses états : la religion chrétienne faisant des progrès, il se disposait à reprendre des relations avec la France, et paraissait enfin près de jouir du fruit de tant de peines et de travaux, lorsqu'une dysenterie opiniâtre l'enleva, le 9 octobre 1799, après trois mois des douleurs les plus aiguës. Pendant sa maladie, le roi lui avait non-seulement envoyé ses médecins, mais il était venu lui-même le visiter souvent, ainsi que le prince royal et les grands mandarins. Lorsque l'évêque eut cessé d'exister, les mandarins et toute l'armée témoignèrent par leurs cris déchirants, combien la perte qu'ils faisaient leur était sensible. Le roi, la reine et le jeune prince paraissaient surtout inconsolables. Son corps, embaumé par ordre du roi, fut porté à Say-Gon, et exposé pendant deux mois, dans un cercueil magnifique, au milieu du palais épiscopal : le 6 octobre, le roi assista à ses funérailles avec toute sa cour et tous les mandarins. Le prince royal fit construire un grand bâtiment dans la cour de ce palais, pour y recevoir les mandarins et tous ceux qui venaient rendre les honneurs funèbres à son *maître*. Les chrétiens et les idolâtres y accouraient en foule, ainsi que tous les mandarins revêtus de leurs habits de cérémonie : tous montraient une vive douleur et le plus grand recueillement. Le roi qui avait dit qu'on fît pour l'évêque d'Adran ce que la religion catholique commettait, et qui avait fait mettre à disposition des missionnaires tout ce dont ils pourraient avoir besoin, assista lui-même à ses funérailles. Les mandarins de différents ordres, et, chose étrange ! sa mère, la reine, sa sœur et ses concubines assistèrent toutes jusqu'au tombeau. La garde du monarque, composée de plus de douze mille hommes, y marchait sous les armes ; de cent éléphants, avec leur escorte ordinaire, précédaient ou suivaient le convoi, que le prince royal dirigeait en personne, par ordre de son père. On y traîna des canons de campagne pendant toute la marche, qui dura depuis une heure après minuit jusqu'à neuf heures du matin. Quatre-vingts hommes choisis portaient le corps placé dans un superbe palanquin. Il se trouvait, à ces funérailles, environ cinquante mille hommes, sans compter les spectateurs, qui couvraient les deux côtés du chemin l'espace d'une demi-lieue. Imitant la conduite des chrétiens, le roi jeta un peu de terre dans la fosse, et fit, en versant un torrent de larmes, les derniers adieux au maître qu'il venait de perdre. Après que les prêtres catholiques eurent terminé leurs cérémonies, ce prince voulut honorer, par un sacrifice à la manière de son pays, le *maître du maître* (14) qui l'avait soutenu dans l'infortune et guidé dans la prospérité. Pour se conformer aux dernières volontés de l'évêque d'Adran

(14) Ce nom, dont on appelait M. d'Adran à Cochinchine, est celui que les Chinois donnent à *Confucius* et aux grands hommes qu'ils veulent honorer.

ce le fit enterrer dans un petit
in, que le prélat possédait auprès
ey-Gon, et lui fit élever un mo-
ent, dont M. Barthélemy, artis-
nçais, composa les dessins et
a l'exécution. Une garde du roi
continuellement placée dans le
in; et l'on regarderait en Cochin-
e, comme un profanateur, celui
roudrait en jouir ou l'habiter.
son testament, Pigneau légua
ce qu'il possédait au roi (15),
rince héritier et au reste de la
lle royale, afin de les rendre fa-
bles aux missionnaires et aux
tiens. Le roi chargea l'un des
ionnaires de faire parvenir à la
lle du prélat, un brevet qu'il lui
t destiné, dans lequel il loue
mérite, ses talents, rappelle tous
ervices qu'il a rendus, l'amitié
les unissait si étroitement, et
nne, outre la qualité d'instit-
ur du prince héritier, la pre-
re dignité après la royauté, et le
om d'*Accompli*. Ce souverain
t ordonné à son fils de porter le
il du prélat, et défendit toute es-
e de réjouissance pour rendre
ce aux génies du royaume du suc-
de la dernière expédition; pro-
ition inouie en Cochinchine. L'é-
ue d'Adran avait embrassé, mal-
ses parents, la carrière périlleuse
missions étrangères; il en supta
les fatigues et les dangers avec
résignation admirable, et se mon-
aussi modéré dans la prospérité
dans le malheur. Connaissant les

15. Lorsque ce souverain vit les bijoux et les pré-
ens que lui laissait l'évêque d'Adran, il dit au mis-
ionnaire qui les lui présentait: « Voilà de bien
» choses, des ouvrages bien travaillés; mais mon
» n'y porte pas envie. Je ne désire qu'une seule
», c'est un petit portrait du *maître*, pour met-
tre entre celui du roi de France (Louis XVI), et le
ur sur mon cœur tous les jours de ma vie. Si
pouviez me le procurer, je serais content. »
n peut lui en donner qu'un d'une grande dimen-
il le fit encadrer, et exposer dans son palais.

hommes, doué d'une intelligence exquise, et possédant à un haut degré le don heureux de la persuasion, il exerça malgré sa double qualité d'Européen et de prêtre catholique, une influence prodigieuse sur le roi de la Cochinchine et sur ses sujets; influence d'autant plus extraordinaire, que le souverain et le peuple qui s'y soumettaient étaient asiatiques et idolâtres. Homme d'état habile autant que zélé missionnaire, il prévit tout le parti que la religion et la France pouvaient tirer d'une liaison intime avec la Cochinchine. S'il ne parvint pas à la cimenter comme il l'aurait desiré et comme il devait l'espérer, la faute en est aux circonstances. C'est à sa prudence, à son courage, à sa fermeté et aux secours qu'il conduisit en Cochinchine, que le souverain de ce pays a dû en grande partie la conquête de ses états. Ce fut en suivant les sages avis de l'évêque d'Adran qu'il parvint à réprimer son caractère fougueux et emporté, qu'il obtint l'attachement de ses peuples, en diminuant le fardeau des impôts, et en rendant une justice sévère. Au premier bruit de la révolution française, Pigneau prévit la chute des autels et du trône; mais il prévit aussi que la religion triompherait, et que la monarchie se releverait plus glorieuse: la preuve de ce que nous avançons, se trouve dans les lettres qu'il écrivait à sa famille, et qui nous ont été communiquées par MM. Lesur et Lefebvre, ses neveux, à qui nous devons une partie des renseignements dont nous avons fait usage. MM. de Labissachère et Langlois (l'un administrateur, et l'autre archiviste des missions étrangères), qui ont tous deux connu l'évêque d'Adran à la Cochinchine, nous en ont aussi fourni de fort cu-

rieux. Il est fâcheux que le défaut d'espace nous ait forcé d'en négliger quelques-uns. On lit encore des détails sur la vie et les travaux de l'évêque d'Adran dans les *Nouvelles des missions orientales* publiées à Londres, en 1797, par les missionnaires français réfugiés en Angleterre ; dans les *Nouvelles Lettres édifiantes*, et dans les ouvrages cités en note. Nous avons puisé également dans des documents officiels qui nous ont été confiés. D—z—s.

PIGNONE (Simon), peintre florentin, né en 1614, fut un des élèves les plus distingués de François Furini ; et on lui attribue, quoiqu'à tort, quelques tableaux de son maître, que le temps et surtout le vice d'impression des toiles ont fait pousser au noir. Ce n'est point le défaut de Pignone : ses carnations, au contraire, se font remarquer par leur extrême délicatesse, comme le prouve le tableau du *Bienheureux Bernard Tolomei*, à Monte Olivetto, dans lequel, si la Vierge et l'Enfant Jésus ne brillent pas par la beauté des traits, on en est du moins dédommagé par la beauté des chairs. Le tableau de *Saint Louis, roi de France*, que l'on voit dans l'église de Sainte-Félicité, a plus de célébrité encore ; et Luc Giordano en faisait le plus grand cas. On lit, dans les *Lettres pittoresques*, que, parmi les peintres florentins de son temps, les seuls auxquels Carle Maratte reconnût un véritable talent, étaient Gabbioni et Pignone. Bellini en fait un éloge pompeux dans sa *Bucchereide*, et il a inventé, pour exprimer son mérite, une expression qu'il serait impossible de traduire en français : il l'appelle l'*Archipittorissimo de' buoni*. Pignone mourut le 16 déc. 1698. P—s.

PIGNORIA (Laurent), quaire, né, en 1571, à Padou ses humanités et sa philosophi les Jésuites de cette ville, et obéir à son père, fréquenta, pe quatre ans, les cours de jurispr civile et canonique. L'évêque doue, Marc Cornaro, le prit pour secrétaire, et lui persuada brasser l'état ecclésiastique. compagna ce prélat, en 1605 me ; et il y passa deux anné cupé de l'examen des anti visitant les bibliothèques et l sées, et ne négligeant aucun d'acquérir de nouvelles conn ces. A son retour à Padoue chargé de la direction de diff maisons religieuses, et enfin curé de la paroisse Saint-Lau continuait de consacrer ses l l'étude de l'antiquité ; et les o qu'il publia, étendirent bie loin sa réputation. On lui chaire de belles-lettres de l'a de Pise ; mais il la refusa, les instances du célèbre Gal cardinal F. Barberin le fit po en 1630, d'un canonicat de l drale de Trévise, en le dispe la résidence ; mais Pignoria pas long-temps de cette fa mourut à Padoue, d'une mal démique, le 13 juin 1631, e terré sous le portique de l'égli Laurent, où le sénateur Do Molino, son ami, lui fit él tombeau décoré d'une épita gnoria était l'un des princip nements de l'académie des *Ri* il avait une correspondanc avec les hommes les plus sa son temps. Il possédait une tion précieuse d'objets d'art tiquités, et de manuscrits gre tins, dont Tomasini a donné à la suite de son *Éloge* de P

épendamment des *Notes* sur les *Hèmes* d'Alciat, la *Jérusalem* rrée, du Tasse, les *Images des* ux, de Vincent Cartari, l'*Histoi-* l'Albert Mussato, et de quelques *ecueils* dont on trouvera les ti- dans le tome XXI des *Mémoires* Ciceron, on a de ce savant anti- ire : I. *Vetustissimæ tabulæ æ- hieroglyphicis, hoc est, sacris yptiorum litteris cælatæ accu- explicatio*, etc., Venise, 1605, °. Cette curieuse Dissertation a réimprimée sous ce titre : *Cha- eres ægyptii, hoc est, sacro- quibus Ægyptii utuntur simu- delineatio et explicatio*, nefort, 1608, in-4°. Cette édi- , ornée d'estampes gravées par od. de Bry, est recherchée des eurs. Le même ouvrage a repa- le nouveau, sous ce troisième : *Mensa Isiaca, quâ sacrorum d Ægyptios ratio et simulacra jectis tabulis æneis simul exhi- tur et explicantur*, Amsterdam, 9, in-4°. Le précieux monu- t connu sous le nom de table que, avait déjà été publié par En. o (*Voy.* ce nom). C'est une table bronze de cinq pieds de long sur de largeur, dont le fond est re- vert d'un émail ou d'un vernis r, sur lequel on a tracé des figu- dont les contours sont marqués des filets d'argent incrustés. Cet- able fut achetée, en 1525, après ac de Rome, par un serrurier, la vendit au cardinal Bembo : de cabinet, elle passa dans celui du de Mantoue, d'où elle disparut, 1630, lors de la prise de cette e par les troupes impériales. On ora ce qu'elle était devenue pen- t plus d'un siècle; elle fut enfin rouvée dans le cabinet du roi de daigne, à Turin, sans qu'on ait jamais pu savoir de quelle façon elle y était parvenue (*V.* le *Recueil des antiquités* de Caylus, VII, 44). La conquête du Piémont l'avait amenée à Paris, où on l'a vue, au cabinet des antiques, pendant plusieurs années ; mais elle a été rendue au roi de Sardaigne, en 1815. La table Isiaque a été l'objet de l'examen des plus célèbres antiquaires. Après Vico et Pignoria, les P. Kircher et Montfaucon, Jablonski et Caylus en ont donné des explications. Celle de Pignoria, qui n'y voit que la représentation des cérémonies d'un sacrifice, d'après le rit égyptien, est la plus simple, et peut-être la plus vraisemblable. II. *Magna Deûm matris Idææ et Attidis initia ex vetustis monumentis nuper Tornaci Nerviorum erutis*, Paris, 1623, in-4°. C'est la description d'anciens monuments découverts dans les environs de Tournai; elle a été réimprimée avec des additions, Venise, 1624, in-4°.; insérée dans l'édition de 1669 de l'ouvrage précédent, et trad. en latin par Havercamp, dans le tome VII du *Thesaur. antiquit. græc.* III. *De servis et eorum apud veteres ministeriis commentarius.* L'auteur avait adressé cet ouvrage à Marc Velser, qui le fit imprimer à Augsbourg, en 1613, in-4°. Il a été réimprimé à Padoue, en 1656, in-4°., et Amsterdam, 1674, in-12. Ce Traité, quoique écrit avec diffusion, est regardé comme l'un des meilleurs de ce genre. IV. *Le origini di Padova*, ibid., 1625, in-4°, fig.; et dans le tome VI du *Thesaur. antiquitat. Italiæ.* Cet ouvrage est plein d'érudition et de saine critique. Pignoria ayant prouvé que Julius Paulus, célèbre jurisconsulte, n'était point né à Padoue, mais à Rome, les raisons qu'il avait données à l'appui de son sentiment, furent attaquées

par le P. Ange Portenari, religieux augustin; et cette querelle produisit de part et d'autre quelques écrits, dont on trouve les titres dans les Notes d'Apostolo Zeno sur la *Bibliothèque* de Fontanini, II, 133. V. L'*Antenore ovvero dichiarazione e illustrazione del sepolcro di questo fondatore di Padova*, ibid., 1625, in-4°., fig. Il y combat l'opinion commune qui attribuait à ce héros troyen regardé comme le fondateur de Padoue, un tombeau trouvé dans cette ville, et qui n'est que du moyen âge. VI. *Miscella elogiorum, adclamationum, adlocutionum, conclamationum, epitaphiorum et inscriptionum*, ibid., 1626, in-4°. VII. *La vita di santa Giustina, vergine e protomartire Padovana*, ibid., 1626, in-4°. VIII. *Symbolorum epistolicorum liber, in quo nonnulla ex antiquitatis juris civilis et historiæ penu depromuntur et illustrantur*, etc., ibid., 1628 ou 1629, in-8°. IX. *Antiquissimæ picturæ quæ Romæ visitur, de ritu nuptiarum, typus explicatus*, ibid., 1630, in-4°.; et dans le tome 1er. du *Thesaur. antiquitatum Italiæ*. X. *Strenæ variæ nov-antiquæ*, in-4°. On trouve plusieurs *Lettres* de Pignoria, dans la *Raccolta di lettere inedite*, Venise, 1744. On peut consulter, pour plus de détails, l'*Eloge* de Pignoria, par Tomasini, dans le tome II des *Elogia illustr. virorum*, et dans l'édition de 1669 de la *Mensa Isiaca*, les *Mémoires* de Niceron et le *Dictionn.* de Chaufepié. W—s.

PIGNOTTI (Laurent), le plus célèbre des fabulistes italiens, naquit en 1739, à Figline, petite ville entre Florence et Arezzo. Son père, ruiné par des spéculations malheureuses, vint s'établir avec sa famille à Castello, et mourut de chagrin peu de temps après, laissant quatre enfants en bas âge et une veuve désolée. Un oncle de Pignotti, riche et sans enfants, consentit à se charger de son éducation, et, après lui avoir fait faire ses premières études, le fit entrer au séminaire d'Arezzo, en lui donnant le conseil de se préparer à embrasser l'état ecclésiastique. Ses progrès dans les langues anciennes lui méritèrent bientôt l'affection de ses maîtres, qui, loin de combattre le penchant qu'il montrait pour la poésie, l'engagèrent à s'y livrer. L'évêque d'Arezzo, informé des talents précoces du jeune Pignotti, voulut le retenir au séminaire, en lui offrant la chaire de rhétorique; mais ne se sentant aucune disposition pour l'état que son oncle lui avait indiqué comme sa seule ressource, il s'excusa d'accepter les offres du prélat. Cet oncle, qui ne cherchait qu'un prétexte pour se débarrasser de l'intéressant orphelin, lui ferma sa porte, en lui déclarant que, dès ce moment, il cessait de pourvoir à son entretien; et Pignotti se serait trouvé dans le plus grand embarras si Ant. P. Benci, son cousin, après l'avoir recueilli chez lui, ne lui eût avancé généreusement la somme dont il avait besoin pour aller continuer ses études à l'université de Pise. Il y étudia pendant quatre ans la médecine, la physique, la chimie et l'histoire naturelle, et reçut, en 1763, le *laurier doctoral* des mains de l'archevêque, archichancelier de l'université, qui lui donna, en même temps, des marques de sa bienveillance particulière. De Pise il se rendit à Florence pour pratiquer son art, et suivit, pendant quelque temps, les cours de clinique du grand hôpital. Pignotti, malgré tous les obstacles, n'avait pas cessé de cultiver la poésie : c'était son seul d

lassement; et il : le pla de voir ses premiers e ais acci ins par l'académie de la Crusca. Peu après, il eut le bonheur de guérir d'une maladie nerveuse le jeune marquis Viale, de Gènes, abandonné de tous les médecins; et cette cure remarquable commença sa réputation. Ce marquis avait pris beaucoup d'amitié pour son médecin: il le pressa de l'accompagner à Gènes, afin de le présenter à sa famille; et il ne négligea rien pour l'y retenir. Dans le même temps, Pignotti reçut de l'ambassadeur français à Genes des propositions honorables, pour se fixer à Paris; mais il ne se laissa point éblouir, et revint à Florence, où ses talents et sa réputation lui avaient déjà fait de nombreux amis. Son excessive sensibilité lui faisait regretter d'avoir pris un état qui l'obligeait à vivre auprès des malades: il renonça sans peine à la pratique de la médecine, pour accepter la chaire de physique à l'académie que le grand-duc Léopold venait de fonder à Florence pour la jeune noblesse. En 1774, il fut nommé professeur de physique à l'université de Pise, où sa réputation attira de toutes parts une foule d'élèves. Sans autre but que de leur faciliter l'intelligence des matières qui faisaient l'objet de ses cours, il les admettait chez lui à des leçons particulières, dans lesquelles il mettait les principes de la science à la portée des intelligences les plus vulgaires. Satisfait de son sort, il partageait tous ses instants entre ses devoirs, la culture des lettres et la société de quelques amis. Dormant peu, il donnait à l'étude une partie de la nuit et tout le jour; mais le soir, il allait dans les cercles dont il faisait le charme par la fécondité de son esprit. Quelquefois, inspiré par la circonstance, il s'abandonnait à son talent pour la poésie, et improvisait, en s'accompagnant sur la mandoline, des couplets faciles et gracieux, qui cachaient quelque utile leçon. Obligeant par caractère, il était toujours empressé de rendre service, surtout à ses confrères, avec qui jamais il n'eut le moindre démêlé, ou à ses élèves qu'il aimait comme ses enfants. Sa conversation roulait sur les procédés des arts et sur les préceptes de l'ancienne philosophie, dont il était un grand admirateur; mais il évitait avec soin d'aborder les questions de politique, ou de traiter des sujets qui auraient pu blesser les assistants. Il ne redoutait cependant pas la discussion, et il avait la repartie très-vive. Un jour le sénateur Gianni s'étant permis de dire que l'université de Pise recevait souvent des ânes docteurs: « Caligula, lui répondit Pignotti, a bien fait son cheval sénateur. » Après vingt-sept ans d'exercice, Pignotti fut dispensé, en 1802, de continuer ses leçons, et conserva la totalité de son traitement, avec le titre de conseiller de l'université. Promu au grade honorable d'historiographe royal, il fut nommé conseiller du souverain, pour ce qui concernait l'instruction publique; et, en 1807, il parvint à la première dignité littéraire de la Toscane, celle d'auditeur de la royale université de Pise. L'invasion de la Toscane par les Français ne changea rien à la position de ce vieillard respectable. Mais l'affaiblissement de sa santé lui ayant fait desirer de quitter une place qu'il jugeait au-dessus de ses forces, il conserva le titre de recteur honoraire Depuis long-temps Pignotti se plaignait de sentir s'éteindre son feu poétique, qu'il cherchait vainement

ranimer par l'usage fréquent du café. Une attaque d'apoplexie nerveuse qu'il essuya dans le palais des princes Corsini, qui l'honoraient de leur amitié, le priva de la mémoire; et, après avoir langui quelque temps, il mourut le 5 août 1812. Ses obsèques furent célébrées avec la plus grande pompe; et les fils d'Antoine Bonci, son premier bienfaiteur, qu'il avait nommés ses héritiers, lui ont fait élever, dans le *Campo santo* de Pise, un monument, dont l'exécution a été confiée à Etienne Ricci, habile sculpteur de Florence. Physicien, naturaliste, poète, littérateur, historien, antiquaire, Pignotti est l'un des hommes les plus distingués que l'Italie ait produits dans le siècle dernier: mais c'est surtout comme poète et comme fabuliste qu'il est connu des étrangers. Les critiques italiens conviennent eux-mêmes que Pignotti est resté fort au-dessous de notre inimitable La Fontaine: il n'a ni sa grâce, ni son abondance, ni sa fécondité; mais son style est toujours simple et naturel, ses sujets sont bien choisis, et présentés d'une manière fort agréable. En composant ses fables, Pignotti n'avait eu d'autre but que celui de se délasser de travaux plus sérieux; et il ne songeait pas à les faire imprimer: mais quelques-uns de ses confrères de l'académie de Florence les ayant publiées à son insu en 1779, le succès qu'obtint ce *Recueil*, le décida à en donner lui-même une édition augmentée, Pise, 1782. Depuis, il s'en est fait un grand nombre d'éditions; et c'est un des ouvrages qu'on réimprime le plus souvent en Italie. Les *Poésies* de Pignotti ont été recueillies à Florence, 1812-13, six vol. in-8°.; Pise, six volumes in-12. Outre les *Fables* qui sont le plus beau titre de cet écrivain, on y distin sieurs *Odes*, pleines d'un enthousiasme poétique: l'*O Pope*, le *Tombeau de Sha* et un poème à la mémoire d *Manners*; enfin la *Treccia* poème en dix chants, que le comparent à la *Boucle de enlevée* de Pope, dont il On a encore de Pignotti: 1. *ture meteorologiche*; ce M été inséré dans les *Novelle rie*, de Lastri, Pise, 1780 *servazioni sullo stile del sio e sul dramma l'Ezio*; *Osservaz. di vari letterat drammi di Metastasio*, me 2. III. Les *Éloges* de de l'astronome Perelli, de IV. Des *Lettres sur les cl latins*, dans les *Mémoires* démie italienne, 1808. V. *St la Toscana sino al principe diversi saggj sulle scienze e arti*; Pise, 1813, 9 vol. et 10 vol. grand in-18. conde édition, après la re grand-duc dans ses états, plusieurs corrections, et fu mée à Livourne, 1820, 5 tit in-12. Il travaillait à cet depuis vingt ans. A l'exe Voltaire, dans le *Siècle d XIV*, il a renvoyé à des c particuliers les points qu' rait pas pu développer sa à la narration historique ainsi qu'il a traité à part de de la langue italienne; de la sance des lettres et des a commerce des Toscans; d des sciences à la fin du qu siècle; de l'art de la guerre Bas-Empire; de la conduite bares dans la guerre, etc. mier volume, orné du por l'auteur, est précédé d'un

Notice histor ; sa vie et ses ouvrages. On peut aussi consulter l'*Elogio storico-filosofico* de Laur. Pignotti, par Aldobrandi Paolini, son élève, Pise, 1817, in-8°., de 129 pages; et son *Éloge*, par Ant. Benci, dans l'*Antologia*, juin 1821.

W—s.

PIGRAY (Pierre), en latin *Pigrarus*, célèbre chirurgien du seizième siècle, fut l'élève et l'émule d'Ambroise Paré, dont il a propagé les bons principes, et qu'il ne nomme jamais qu'avec respect et reconnaissance. Les talents de Pigray étaient, aux yeux d'Ambroise des fruits qu'il avait préparés; et l'élève ne cessa jamais de regarder celui-ci comme la source de ses lumières, et l'auteur de sa fortune. Cependant Pigray ne fut que très-incomplètement partisan de la ligature des vaisseaux, renouvelée par son maître, et il mérite, à cet égard, le double reproche d'avoir manqué de confiance envers un praticien dont il connaissait tout le mérite, et d'avoir retardé la propagation de cette utile méthode. Pigray fut premier chirurgien d'Henri IV et de Louis XIII: il mourut à Paris, le 15 novembre 1613. Nous avons de lui: I. *Chirurgia cum aliis medicinæ partibus conjuncta*, Paris, 1609, in-8°. Cet ouvrage peut être considéré comme un très-bon abrégé des Œuvres de Paré, dans lequel l'auteur a consigné le fruit de ses lumières et de son expérience. II. *Chirurgie mise en théorie et en pratique*, Paris, 1610, in-8°. III. *Epitome præceptorum medicinæ, chirurgiæ*, etc. Paris, 1612, in-8°., en français: Lyon, 1628, in-8°., Rouen, 1658, in-8°.; en hollandais, 1662, in-4°.; en italien, Sienne, 1683, in-8°.

P. et L.

PIHAN DE LA FORÊT (Pau-François), né à Pontoise, à la fin de 1739, se destina au barreau, après avoir terminé ses études avec distinction au collége de cette ville. Reçu avocat au parlement de Paris en 1764, sa carrière y fut marquée par divers plaidoyers. Le prince de Monaco, dont il était le conseiller intime, le nomma son intendant-général; mais la mort subite de son père le rappela, en 1774, dans sa ville natale, où il lui succéda, en qualité de subdélégué près le bailliage. Pihan de la Forêt s'était concilié l'estime générale par les talents, les vertus et l'intégrité qu'il déploya dans cette place; mais à une époque malheureuse, en 1789, il ne fut préservé de la fureur populaire, par d'honnêtes citoyens, au péril de leur propre vie, que pour passer ensuite près de deux ans dans l'exil. Le roi le nomma, en 1790, commissaire près le tribunal du district de Pontoise, c'est-à-dire, qu'il le rétablit, sous un nouveau titre, dans son ancienne place. Un décret de 1792 ayant expulsé tous les commissaires du roi, avec défense aux tribunaux de les réélire, l'armée révolutionnaire l'arracha d'auprès de sa famille pour le conduire dans une maison d'arrêt. Sa confiance dans la providence ne l'abandonna point, et lui fournit les moyens de consoler ses compagnons d'infortune. Il fut successivement juge de paix, commissaire du gouvernement et procureur impérial près le tribunal de Pontoise. Nommé président du collége électoral de cet arrondissement en 1805, ce même collége le choisit depuis pour premier candidat au corps législatif. Outre ses plaidoyers on a de lui: L'*Esprit des Coutumes du bailliage de Senlis*, Paris, 1771

in-12. Camus, dans ses *Lettres sur la profession d'avocat*, 3e. édit., t. 2, p. 138, dit que cette collection est d'un usage commode, et que l'Esprit de la Coutume, qui est en tête, n'a pu être que le fruit d'une longue étude et d'une connaissance exacte de la Coutume. II. *Histoire de la ville de Pontoise et du Vexin français.* Cette histoire, restée manuscrite, est entre les mains de son fils aîné, caissier au ministère de l'Intérieur, qui a contracté l'engagement de la publier un jour, dans la petite Notice biographique qu'il a composée sur son père. Ce magistrat estimable, attaqué, le 7 mars 1810, d'un catarrhe suffocant qui lui occasionna un délire suivi de la perte de sa connaissance, quitta la vie dans de grands sentiments de piété. L'ecclésiastique qui s'était présenté sans être revêtu de ses habits sacerdotaux dans la crainte de l'effrayer, s'étant vu repoussé deux fois par un geste, reprit le costume de son ministère, et fut aussitôt reconnu et salué par un doux regard; le père sourit à ses enfants, et appelle son épouse pour lui dire : *Tu vois bien, les secours spirituels ne font pas mourir.* Faible lueur d'espérance pour sa famille éplorée! Cet homme de bien mourut le 16 mars 1810, ayant rendu une multitude de services dans les diverses fonctions qui lui avaient été confiées par la ville de Pontoise.

B-R j.

PIKLER (Jean Antoine), graveur en pierres fines et en pierres dures, naquit à Brixen, dans le Tyrol, le 12 janvier 1700. Son père, médecin habile, le destina d'abord au commerce, et le plaça chez un oncle qui exerçait cette profession; mais bientôt dégoûté d'un état aussi opposé à ses inclinations, le jeune Pikler se mit, sans maître e études préliminaires, à dessi modeler, et à exécuter des ma ingénieuses. Enfin, un artiste mien, nommé Ziegler, lui do premières notions de l'art d quel il devait tant se distinguer. vint s'établir à Naples, aupr orfèvre, chez lequel il gagna à graver sur métaux, des orne des cachets, des chiffres, etc. ficier, qui le vit un jour appl travail, fut frappé de sa f l'engagea à se livrer à la gra pierres fines, et, pour l'encou suivre cette carrière, lui fit de tous les outils nécessair progrès de Pikler furent r et il parvint à suppléer au de premières études par la de l'exécution. Il acquit en temps la réputation d'habil tre; et le roi et la reine ples ayant desiré posséder qu uns de ses ouvrages, il n'y e tôt plus aucun des seigneur cour qui ne voulût égalen avoir. L'amour de la patrie ramené en Allemagne, il s'y revint à Naples, et alla enfin à Rome, en 1743. Il y véc beaucoup d'économie, amas petite fortune, et mourut en J. A. Piler est un des artistes bien mérité des arts, en faisa vre dans son siècle les véritab cédés de la gravure en pierre jusqu'à cette époque inexacts fus. Il existe de lui des cop près l'antique, exécutées av cision, et où l'on retrouve le tère de l'original. Ses dernièr ductions furent un *Homère* naline, et un autre en cam prouve à quel point il excell son art. Métastase portait doigt une pierre gravée re

Centaure, qui passait pour
meilleurs ouvrages de Pikler.
voir, pour de plus amples
le *Memorie degli intagliatori
terni in pietre dure*, etc.,
Livourne, 1743. — Le che-
ean PIKLER, fils du précé-
quit à Naples le 1er. janvier
t fut le plus habile graveur
es fines et en pierres dures
rope ait eu dans ce siècle.
encore en bas âge lorsque
e le mena en Allemagne;
revint bientôt à Naples.
e commença par lui faire
les médailles antiques les
nommées par la perfection
stours, et lui fit apprendre
in sous la direction de Do-
e Corvi. Le jeune Pikler se
si à étudier, avec la plus
assiduité, l'anatomie et la
tive; il copia les ouvrages
phaël a peints au Vatican.
nt avec la même ardeur à l'é-
s plus beaux monuments de la
re antique, et s'appliquant à
r, il devint en peu d'années
e d'exécuter le bas-relief avec
re perfection. Il avait cou-
le dire que les graveurs en
fines étaient les *miniateurs*
culpture. Par cette méthode
s raisonnée, unie à un vé-
génie ainsi qu'à une rare
e dans le coup-d'œil, il fut
de temps à même de tout
, et il put aussi se servir du
d'une manière distinguée,
ue le prouvent quelques ta-
à l'huile que l'on a de lui.
sit également dans la peinture
tel. Appuyé sur des bases
olides, il se livra à la gravure:
ge de quatorze ans, il exécuta
rcule vainqueur du lion de
, qui excita l'admiration de
tous les connaisseurs; et ses autres productions s'élevèrent successivement à une plus grande perfection. Les brocanteurs profitèrent de sa jeunesse et de son inexpérience pour acheter de lui, à vil prix, des ouvrages qu'ils revendaient ensuite fort cher, pour de véritables pierres antiques. Le jeune artiste s'étant aperçu de cette ruse, et rougissant qu'on pût le soupçonner d'en être le complice, cessa de travailler pour ces misérables, et prit le parti de mettre son nom à toutes ses productions (1). Chacune lui coûtait peu de temps, et il en exigeait un prix modéré. Il racontait lui-même, qu'il avait répété plus de douze fois la gravure de *Léandre se dirigeant à la nage vers une tour éloignée à laquelle Héro suspend un flambeau*, ainsi que celle où il avait représenté *Achille traînant le corps d'Hector autour des murs de Troie*. Pikler renonça enfin à travailler comme un mercenaire, et voulut qu'il ne sortît plus de sa main que des ouvrages achevés: et alors sa réputation acquit un nouvel éclat. Joseph II étant venu à Rome, en 1769, Pikler dessina ses traits en cachette pendant qu'il dînait. Le prince s'en étant aperçu, le fit appeler près de lui, admira son ouvrage, et lui proposa de venir se fixer à Vienne où il lui assurerait une existence honorable. L'artiste le remercia modestement, sous prétexte de sa nombreuse famille. A son retour dans ses états, l'empereur put admirer l'exécution en camée de ce portrait dont il n'avait vu que le dessin; et il fit expédier à Pikler, un

(1) Il ne montra pourtant pas toujours la même délicatesse; car il vendit, comme antique, pour le prix de cent sequins, au chevalier d'Azara, une tête de Sapho, qu'il avoua depuis avoir faite lui-même. T—A.

diplôme de chevalier et de son graveur en pierres fines. C'est alors que l'artiste eût le projet de se rendre en Angleterre avec sa famille. On lui faisait dans ce pays les offres les plus brillantes ; mais il n'alla que jusqu'à Milan : après 14 mois d'absence, il revint à Rome, au mois d'octobre 1775, et se remit au travail avec une nouvelle ardeur. Il exécuta une foule de portraits dont le moindre mérite était la ressemblance, ainsi qu'un grand nombre de copies de pierres, statues et bas-reliefs antiques, et de sujets de son invention d'un travail exquis. Il avait peine à satisfaire toutes les demandes qu'on lui adressait. Il avait entrepris deux ouvrages qui, sans ses autres travaux, auraient suffi pour assurer sa réputation. L'un était un *Recueil de planches gravées* d'après les plus beaux ouvrages peints par Raphaël au Vatican, et destiné à servir d'étude aux commençants ; l'autre, un *Choix d'empreintes de pierres gravées et de camées*, les plus beaux sous le rapport de l'art, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. La mort l'empêcha d'y mettre la dernière main; et ces deux ouvrages sont restés inédits. Pikler mourut le 25 janvier 1791. Sa vie, par J.-G. de Rossi, imprimée à Rome, en 1792, a été traduite en français par MM. Boulard et Millin, (in - 8°., de 48 pag.) et insérée dans le *Magasin encyclop.* (3e. ann. III, 472), avec des notes de Dufourny. Le buste en marbre de Pikler, exécuté par Christophe Heveston, a été placé dans le Panthéon. P—s.

PILATE, *Voy.* PONCE.

PILATI DE TASSULO (CHARLES-ANTOINE DE), publiciste très-distingué, dont, par une fatalité qu'il serait difficile d'expliquer, le nom et les ouvrages sont à peine conn France, naquit le 28 décembre à Trente, d'une famille noble l'âge de dix-neuf ans, il fut n juge des vallées de Non et de dans le Trentin; mais il re bientôt à des fonctions qui le d naient de ses études, pour accep place de professeur en droit d lycée de Trente. Le desir de p tionner ses connaissances p voyages, lui fit abandonne chaire qu'il remplissait de l nière la plus brillante. Il se p sait de parcourir les princ états de l'Europe pour en étudi différentes formes de gouverne et reconnaître leur influence caractère et le bonheur des pe mais, avant de quitter l'Italie, le courage de signaler les ab pesaient alors sur cette belle co et d'en demander la réforme, diquant les moyens de l'eff sans danger pour l'autorité. Il d'abord la France, où il fut ac par les savants et les plus ill philosophes. La Hollande s'off suite à ses observations; et la té dont il y jouissait, l'enga prolonger son séjour au milie peuple doux et hospitalier. E tant la Hollande, Pilati vit magne, la Prusse et les états du et partout il eut à se louer d cueil que lui méritèrent ses tal les vues qu'il manifestait p bonheur des hommes. Le roi d nemark voulut le retenir à sa le grand Frédéric lui donna des ves multipliées de sa bienveill enfin, l'empereur Joseph, so verain, l'honora de sa confi et le consulta sur les réforme se proposait d'introduire dans ministration de ses états. avoir satisfait sa curiosité,

it dans sa terre de Tassulo, où ssa plusieurs années, occupé de re en ordre et de rédiger les riaux qu'il avait recueillis dans oyages. Il fut rappelé à Vienne l'empereur Léopold, qui avait écié la sagesse de ses vues; et ourna plusieurs fois dans cette ale. Il y travaillait, en 1798, à er les *Mémoires* de sa vie, dont nnonçait la publication pro- e (Voy. le *Magasin encyclop.* 37). L'âge ni les fatigues n'a- t point altéré sa santé, naturel- nt robuste; et il se livrait à l'é- avec autant d'application que sa jeunesse, quand sa vue s'af- t tout-à-coup, au point de ne rmettre de distinguer les objets les plaçant sous ses yeux: dès stant, il prévit que sa fin était haine; il l'envisagea avec le cal- un philosophe religieux, régla s ses affaires, et prit congé par de ses amis éloignés. Il dictait lernière lettre à son secrétaire, d il mourut à Tassulo, le 27 ore 1802. A des connaissances ndes et variées, Pilati joi- beaucoup d'esprit et de sa- é. C'était d'ailleurs un hom- imple, modeste, obligeant, ayant d'autre passion que celle e utile. Il a publié un grand bre d'ouvrages, dont les prin- ix sont: I. *L'esistenza della naturale impugnata e soste-*, Venise, 1764, in-8°.; traduit en ., par Guill. Henri Winning, au, 1767; Leipzig, 1774, in- I. *Raggionamenti intorno alla naturale e civile*, ibid., 1766, . III. *Di una riforma d'Italia*, franca (Venise), 1767, in-8°.; en allemand, Fribourg (Zurich), 3, in-8°.; et en français, par . Manzon, 1775, même format. Il en avait déjà paru une traduction abrégée en français, sous ce titre: *L'Italie réformée*, ou Nouveau plan de gouvernement pour l'Italie, Rimini, 1768, in 12, de 96 pag. Dans cet ouvrage, l'auteur s'adresse au pape (Clément XIII); c'est au nom du peuple romain, qu'il le supplie de soulager sa misère, non par des aumônes, mais en favorisant l'agriculture et le travail, et en proscrivant la mendicité, cette lèpre des états modernes. IV. *Riflessioni di un Italiano sopra la Chiesa in generale e gli ecclesiastici*, etc., Borgo Francone (Venise), 1768, in-8o. L'auteur s'y plaint du mauvais emploi des richesses du clergé, de la multiplicité des couvents, et propose d'en supprimer une partie. V. *La storia dell' imperio germanico e dell' Italia dai tempi de' Carolingi sino alla pace di Vestfalia*, Stockholm (Coire), 1769-72, 2 vol. in-4°. VI. *Traité des lois civiles*, la Haye, 1774, 2 vol. in-8°. Selon Pilati, les lois romaines, telles que Justinien les a laissées, sont le fléau de la justice et la ruine des citoyens; et il en réclame l'abolition comme le seul moyen de tarir la source la plus féconde des maux qui affligent les sociétés modernes. Après avoir recherché l'origine des lois civiles des Romains, il examine la manière dont elles se sont introduites dans les différents états de l'Europe; il traite ensuite de l'agriculture chez les Romains, et de leur commerce; des conventions, des mariages, des testaments, des procès et des formes judiciaires, etc. Enfin, il termine son ouvrage par une Dissertation dans laquelle il prouve que l'agriculture ne fut en honneur chez les Romains que lorsque leur commerce eut été restreint, et qu'elle cessa de fleurir dès

que leur commerce s'étendit par leurs conquêtes. VII. *Traité du mariage et de la législation*, la Haye, 1776, in-8°. C'est une suite de l'ouvrage précédent. VIII. *Voyages en différents pays de l'Europe, de 1774 à 1776*, ou Lettres écrites de l'Allemagne, de la Suisse, de l'Italie, de Sicile, etc., la Haye, 1777, 2 vol. in-12.; traduit en allemand, Leipzig, 1778, 2 vol. in-8°.; et de l'allemand en italien, Poschiavo, 1781, in-8°. La traduction italienne est abrégée. IX. L'*Observateur français à Amsterdam*, ou *Lettres sur la Hollande*, écrites en 1778 et 1779, la Haye, 1780, 2 vol. in-12; trad. en allemand, avec des augmentations, par K. F. Trost, Berlin, 1782, in-8°. C'est encore le livre le plus complet et le plus instructif qu'on ait sur ce pays. L'auteur a fait précéder son ouvrage d'une Lettre de Descartes à Balzac, dans laquelle le philosophe fait l'éloge de l'activité des Hollandais, de la douceur de leur gouvernement, et de la température du climat qu'il préfère à celui de l'Italie, où, dit-il, la chaleur du jour est insupportable, la fraîcheur du soir mortelle, et l'obscurité de la nuit favorable aux vols et aux meurtres. X. *Traité des lois politiques des Romains du temps de la république*, la Haye, 1781, 2 vol. in-8°.; ouvrage diffus, mais important. XI. *Histoire des révolutions arrivées dans le gouvernement, les lois et l'esprit humain, après la conversion de Constantin jusqu'à la chute de l'empire d'Occident*, la Haye, 1783, in 8°.; Harlem, 1793, même form.; trad. en allem., Leipzig, 1784, 2 vol. in-8°. XII. *Lettres écrites de Berlin sur quelques paradoxes du temps*, Berlin (Breslau), 1784-85 2 vol. in-8°., en allemand. W—s.

PILATRE DE ROZIER (
François), physicien, qui d
célébrité à la catastrophe qui
na sa vie, naquit à Metz, en
Admis élève en chirurgie à l'
tal de cette ville, il témoigna
répugnance pour cet état, que
rents le placèrent chez un apo
re, où il apprit les premier
ments de la chimie, et un peu
tanique et de minéralogie. A pr
ans d'apprentissage, il rentr
sa famille; mais ne pouvant s
ter la contrainte dans laquel
père le retenait, il s'enfuit, a
autre jeune homme qui, com
venait chercher fortune à Pa
moyen de ses connaissances
mie, Pilâtre parvint à se fai
ployer comme manipulateu
une pharmacie; il gagna bie
confiance d'un médecin, qui l
lita les moyens de suivre les co
blics. Sans négliger la chimie
dia les mathématiques, la ph
l'histoire naturelle, et fit des
assez rapides dans ces dif
sciences. Ayant perdu son
teur, il ouvrit, au Marais, u
dans lequel il répéta les ex
ces d'électricité que les déco
de Francklin avaient mise
mode. Son auditoire n'étai
posé que de femmes et de
gens, qui se montraient p
ficiles sur la manière dont
fesseur expliquait des phén
si merveilleux. Cependant il
rait chaque jour des connai
plus positives; il osa prés
l'académie des sciences quel
servations qui furent accueill
indulgence. M. Sage, dont
fréquenté les cours, et qui
ses progrès avec plaisir, le
voir professeur de chimie à
Il ne conserva que peu d

ice, et revint à Paris, où ses
procurèrent la charge d'in-
des cabinets d'histoire natu-
de physique de MONSIEUR
l'hui Louis XVIII). Pilâtre
alors l'idée du *Musée* qu'il
u public en 1781, et dont
JR se déclara le protecteur
URT de Gébelin, X, 107).
blissement avait le double
e d'offrir aux savants un
boratoire, fourni de toutes
ines propres à répéter leurs
et de faciliter aux jeunes-gens
le la chimie et de la physi-
en les rendant témoins d'une
expériences. En travaillant à
e du gaz, Pilâtre imagina un
l propre à garantir des effets
hitisme; et cette utile in-
lui mérita des encourage-
lu lieutenant-général de po-
oir. Il était occupé de nou-
essais, quand la découverte
stats, par les frères Montgol-
nt l'étonner ainsi que toute
ce. Il sollicita, l'un des pre-
u'on répétât cette belle expé-
Paris. La première ascen-
lieu au Champ-de-Mars, le
t 1783; et, quelques jours
Pilâtre annonça, par une let-
érée dans les feuilles publi-
u'il s'éleverait lui-même dans
Cette idée fut rejetée comme
icable: mais il n'en continua
éparatifs qu'avec plus d'ar-
t, le 21 octobre suivant, il
nça dans une *Montgolfière*,
teau de la Muette, devant
semblée nombreuse et bril-
Dans moins de vingt minutes
n traversa la Seine, dépassa
et descendit lentement sur la
ux-Cailles. Le trajet n'avait
de 4 à 5000 toises; mais c'é-
ez pour justifier la possibilité
de voyager dans les airs. Dans ce voyage périlleux, Pilâtre avait eu pour compagnon, le marquis d'Arlandes. Il se rendit à Lyon, au mois de janvier 1784, pour partager les dangers de Montgolfier, qui voulait tenter lui-même un voyage aérien. La même année, il fit, à Versailles, en présence du comte de Haga (le roi de Suède), et de toute la cour, une nouvelle expérience, qui fut couronnée d'un plein succès. Depuis quelque temps, Pilâtre avait le projet d'aller en Angleterre par la voie des airs; une somme de 40,000 fr. fut mise à sa disposition, par le gouvernement, pour construire un aérostat; mais il eut l'imprudence de vouloir combiner le procédé de Montgolfier avec celui dont M. Charles est l'inventeur (*V.* MONTGOLFIER, XXIX, 568). C'était, comme M. Charles l'avait annoncé, placer un réchaud sur un baril de poudre. Tandis que Pilâtre s'occupait de cette construction, un autre aéronaute, Blanchard, parti de Douvres dans un ballon, descendit sur les côtes de France, à une petite distance de Calais. Piqué d'avoir été prévenu, Pilâtre se hâta d'annoncer qu'il s'élancerait à son tour de Boulogne, pour débarquer sur les côtes d'Angleterre, et partit pour cette ville où il attendit plusieurs jours un vent favorable. L'impatience le gagna; peut-être craignit-il aussi qu'on ne lui reprochât de s'être trop avancé. Enfin, le 15 juin 1785, il monta dans l'aérostat, accompagné de Romain, physicien, qui l'avait aidé à en diriger la construction. A sept heures quelques minutes du matin, il donna lui-même le signal du départ; mais le ballon parvenu à une hauteur de 2 à 300 toises, s'enflamma spontanément; et au bout d'une

demi-heure, les deux infortunés voyageurs furent précipités à terre, près de la Tour de Croy, non loin de l'endroit d'où ils étaient partis. Pilâtre était sans vie; et son compagnon expira au bout de quelques minutes. Le malheur de Pilâtre fut attribué à son imprudence: mais l'amitié s'empressa de jeter un voile sur sa faute; et toute la France déplora la perte d'un physicien, mort à vingt-huit ans et demi, victime de son ardeur pour les progrès de la science. M. Rœderer a publié l'*Éloge de Pilâtre de Rozier;* Lenoir, professeur d'anglais, son *Eloge funèbre*, 1775, in-8°.; et Tournon de la Chapelle, a fait imprimer la *Vie et les Mémoires* de ce physicien, Paris, 1786, in-12, orné de son portrait. Cet ouvrage est suivi de quelques *Notes* de Pilâtre, sur la composition de la couleur connue sous le nom de *prune-monsieur*; — sur les bougies phosphoriques; — sur quelques expériences d'électricité; — sur les divers gaz, et enfin sur le mode de prévenir les accidents occasionnés par l'air méphitique, avec 4 pl. gravées sur bois. On trouve aussi de lui quelques Mémoires dans le journal de Physique. W—s.

PILES (Paul de Fortia, seigneur de), né à Carpentras, en 1559, d'une famille ancienne, originaire d'Espagne, où elle avait été alliée aux rois d'Aragon, prit ce nom d'une de ses terres, pour se distinguer de ses frères, et le transmit à sa postérité, de même que son frère aîné transmit à la sienne le nom d'Urban, et le second celui de Montréal. Élevé auprès du duc d'Épernon, Piles mérita l'estime du roi Henri III, qui le nomma capitaine d'une compagnie d'ordonnance de cent maîtres équipés à la reître; et chevalier de Saint-Michel, en 1585. Henr le fit, en 1591, colonel de la valerie légère italienne, et capi de cinquante hommes d'armes. 1595, il fut nommé gentilho ordinaire, de la chambre; et, l'a suivante, gouverneur de Berre. même année, le roi le nomma c taine d'une de ses galères, ap la *Piles*, avec dix-huit mille l de gratification, et un brevet de tre mille livres de pension. H voulant arrêter les excursions Florentins sur la Méditerrané réprimer les entreprises de J bâtard de Médicis, qui s'était paré du château d'If, forma le sein de fortifier les îles voisine en confia l'exécution au sieur d les, qui fit construire les for Ratoneau et de Pomègue; et les rentins ayant évacué le château et les autres îles de Marseille, l le pourvut de ce gouvernement 1598. Piles fit bâtir le châtea Forville, près de Carpentras, reçevoir Henri IV, qui l'avait blé de bienfaits, et dont il m l'estime par son zèle et sa fer pendant les guerres civiles de vence. Il mourut en 1621, dan gouvernement des îles de Mars — Paul II de Piles, son fils né à Avignon, en 1600, fut vé en qualité d'enfant d'honneu près du Dauphin qui devint ro France, en 1610, sous le no Louis XIII. Ce jeune prince, l'a remarqué, le favorisa par un pr avancement. Dès l'an 1611, de l quoiqu'âgé seulement de onze fut pourvu d'une compagnie che, en garnison au château et de la survivance à tous les vernements de son père. Il o aussi, en 1614, le commande de la galère qu'avait son pèr

distingua surtout au siége de ıtauban, en 1621. Le roi, qui ommandait, dit un jour à ses rtisans : « Vous ne me parlez as de Piles, qui vaut bien au- nt que ceux que vous venez e nommer; c'est l'un des plus raves hommes de mon royaume : le connois; car je l'ai nourri : je ime infiniment. » Pendant ce e, qui dura trois mois, Louis I fut averti que le père de Piles à l'extrémité. Ce prince fit cher- Paul partout : on le trouva veli tout vivant sous un amas ierres enlevées par un fourneau n venait de faire jouer. Le roi pprit l'état où était son père. ique le jeune de Piles fut profondé- t affligé, il supplia sa Majesté de permettre de ne quitter l'armée près qu'elle aurait triomphé de e ville rebelle; et il fallut un or- absolu pour le décider à partir. ccéda aux emplois de son père; rouva, six ans plus tard, à la e de la Rochelle, et mérita, par services, d'être fait, en 1630, mel d'un régiment de son nom. is XIV eut pour lui la même bien- lance que son prédécesseur, et lui fia l'administration des affaires la Provence, dans le temps où troubles de cette contrée l'obli- nt à faire cesser les fonctions des ureurs du pays. On fit expédier brevet de quatre mille livres de ion à Paul de Fortia de Piles, en 4; et, cinq ans après, il fut nom- maréchal-de-camp. En 1658, il une commission pour comman- provisoirement Marseille; et, le anvier 1660, il fut nommé com- ndant à vie de cette grande ville. uis cette époque, la charge de rerneur-viguier est restée dans sa cendance jusqu'à la révolution de 1789. Il mourut à Marseille, le 13 juin 1682. — Ludovic, frère de Paul II de Piles, porta le titre de baron de Baumes, et fut premier capitaine commandant un bataillon du régiment de la marine. C'est lui qui tua en duel le fils du célèbre Malherbe, en 1628, n'étant pas encore âgé de 25 ans. Voltaire, dans sa note du chant second de la Henriade, vers 305, s'autorise des Mémoires du maréchal de la Force, pour affirmer que le brave de Piles, égorgé devant le Louvre, au massacre de la Saint-Barthelemi, en 1572, était père de celui qui tua le fils de Malherbe. Si ce fait était vrai, le fils de M. de Piles n'aurait pu avoir, en 1628, moins de 56 ans; et Balzac dit formellement que c'était un gentilhomme de Provence, qui n'avait pas 25 ans. Ce qui a donné lieu à la méprise de Voltaire, c'est le nom de Piles, qui était commun à M. de Clermont, l'une des victimes de la Saint-Barthélemi, et à Ludovic de Fortia, dont Malherbe injuria calomnieusement la famille à cette occasion. Cette vengeance poétique ne corrigea nullement le jeune de Piles, sur lequel on raconte une anecdote singulière dont le souvenir s'est conservé dans sa famille. Paul II et Ludovic partirent pour se rendre à Paris peu après la mort de Louis XIII, en 1643. Ils étaient à cheval avec deux domestiques. Arrivés à Valence, ils demandent à souper. On leur répond qu'il n'y a que des œufs et du fromage. Cependant, voyant une broche bien garnie, ils en font l'observation. Le maître répond que tout ce qu'ils voient est retenu par quatre officiers. Ils envoyèrent prier ces messieurs de permettre que deux voyageurs fatigués et affamés partageassent leur souper. Les officiers rejetèrent la requête, mê-

me assez durement, disant qu'il n'y en avait pas trop pour eux. Les deux frères soupèrent comme ils purent, et se couchèrent dans une chambre séparée par une cloison, de celle des quatre officiers. L'aîné des frères s'endormit bientôt. Ludovic, resté plus long-temps éveillé, entendit bien distinctement ses voisins qui soupèrent fort gaîment, entremêlant leurs conversations de plaisanteries un peu fortes contre les deux malencontreux voyageurs. Le lendemain de bonne heure, les frères partent. A une demi-lieue de Valence, Ludovic dit à son frère : « Ah ! j'ai oublié ma bourse sous » mon chevet ; marchez toujours, » je vous rejoindrai à la dînée. » Cela dit, il regagne Valence. Arrivé à l'auberge, il fait éveiller les quatre officiers, se présente dans leur chambre, et leur dit : « Messieurs, » je suis l'un des deux voyageurs à » qui vous avez refusé hier, peu po- » liment, de partager votre souper ; » tout vous appartenait : je n'ai rien » à dire. Il n'en est pas de même des » mauvais propos que vous vous êtes » permis contre nous. Mon frère dor- » mait, et ne les a pas entendus ; moi » je n'en ai pas perdu un mot. Je les » trouve très-mauvais, et je vous en » demande raison à tous les quatre. » Il n'y avait pas moyen de reculer : les cinq champions descendirent. Ludovic mit l'épée à la main successivement avec les quatre officiers, qu'il tua tous sur la place. Après cette expédition, il remonte à cheval, rejoint son frère à la dînée, dit qu'il a retrouvé sa bourse, et ne parle de rien. Lorsqu'ils furent arrivés à Paris, l'aîné, qui était fort connu du cardinal Mazarin, courut à son audience. Dès que son éminence l'aperçut dans la foule, elle lui fit des signes très-marqués, auxqu comprenait rien. L'audienc le cardinal le fit entrer dans binet, et lui dit : « Vous » avec votre frère ? — Oui, » gueur. — Est ce qu'il a perd » de se montrer dans Paris, a » qui lui est arrivé à Valence ? » donc, Monseigneur ? — V » savez rien ? — Non, en vé » Vous ne savez pas qu'il a tu « officiers ? — Je ne l'ai pas q » tout le voyage. — Je vous di » et j'en suis sûr, qu'il a tu lence, quatre officiers. « frère, rappelant les époques mémoire, s'écria : « Ah ! m » il m'a quitté pour aller c » sa bourse. — Eh bien ! il » appeler en duel ces quat » ciers, et les a tués. Dite » ne pas paraître avant d' » suré que cette affaire n'a » de suite. » Elle n'en eut s'assoupit d'elle-même. d'un tel militaire ne pouvait turelle. Toutes les relations qu'il fut tué d'un coup de au siége de Porto-Longon l'île d'Elbe, en 1646. Il m effet cette année, mais non à Ayant voulu aller, comme taire, à la reprise des îles Marguerite, il s'embarqua galère ; mais, comme sa était connue, on lui refusa mission de descendre à terre troupes de débarquement. à son grand regret, et demeu pont. Voyant cependant les repoussés, qui fuyaient vers il ne put y tenir, mit son é ses dents, et se jeta à la distance à parcourir étant considérable, il arriva bien lia les fuyards, et se mit à Il marcha aux retranchem

né, mais non d'un coup de ca- selon toute apparence, puis- le trouva mort, tenant enco- n épée passée au travers du d'un ennemi. Cette épée, dont ignée était garnie en fer de tous ôtés, avait été conservée dans amille jusqu'à la révolution. Paul III de Fortia, marquis ILES, second fils de Paul II, it à Baumes, en 1633. Reçu alier de Malte, en 1640, il ourvu, en 1660, du gouver- nt des îles de Marseille. Il quit- croix de Malte, en 1675, pour ier une nièce du cardinal de n, de laquelle il eut plusieurs ts. — Alphonse, cinquième fils ul II, porta le nom de marquis rville. Il fut officier aux gardes- aises, en 1659; parcourut dif- ts grades, succéda, en 1682, à ère, dans la charge de gouver- viguier de Marseille, et fut com- l'année suivante, dans la pre- promotion de l'ordre de Saint- s. Il fut nommé chef-d'escadre alères, en 1665, et mourut sans rité, en 1708. — Louis Alphon- Fortia, fils de Paul III, naquit 65, et porta le titre de marquis ILES. Il fut d'abord page aux es du roi Louis XIV, puis mous- aire et enfin capitaine dans le ré- nt d'infanterie du roi. Il fut vu du gouvernement du châ- d'If, en 1707, sur la démis- de son père, et de celui de eille, en 1708, après la mort n oncle. Ses appointements fu- doublés, et une gratification lui ccordée, à cause des services rendit pendant la peste qui dé- Marseille sous son gouverne- t. Il mourut en 1729. — Tous- -Alphonse, son fils, né en 1714, ourvu, en 1723, de la char- ge de gouverneur-viguier de Mar- seille, en survivance de son père, et fut installé, en 1726, n'ayant pas encore douze ans. Il fut ma- rié trois fois, et n'eut d'enfants que de sa première femme. La terre de Baumes, dans le comté Venais- sin, fut érigée en duché, en sa fa- veur, par le pape, sous le nom de Fortia. En 1777, il eut l'honneur de loger chez lui MONSIEUR, alors frère et aujourd'hui successeur de Louis XVI. Il obtint la survivance de son gouvernement en faveur de son fils et de son petit-fils. Il mourut au mois de janvier 1801. L'auteur du *Voyage de deux Français au nord de l'Europe*, en cinq volumes in-8°., est son petit-fils. F—A.

PILES (ROGER DE), littérateur, naquit à Clameci, en 1635, d'une des meilleures familles du Nivernais. Ses parents ne négligèrent rien pour lui donner une éducation brillante et so- lide; mais il ne put résister au pen- chant qui l'entraînait vers la pein- ture, et il entra dans l'école de Frate Luca. Il se lia d'une étroite amitié avec Alphonse Dufresnoy, qui lui communiqua son poème latin *Sur la peinture*. De Piles résolut d'en donner une traduction française, qu'il enrichit de notes propres à fa- ciliter l'intelligence du texte. Dans le courant de 1662, il était entré chez le président Amelot pour diriger l'éducation de ses enfants. Le jeune Amelot entreprit un voyage en Ita- lie; et de Piles y accompagna son élè- ve. A son retour en France, il publia quelques Traités relatifs à la pein- ture. Amelot De la Houssaye ayant été nommé ambassadeur à Venise, De Piles lui servit de secrétaire d'am- bassade. D'autres missions du même genre furent confiées successivement à son disciple, et il le suivit par-

tout. C'est ainsi qu'il se rendit à Lisbonne en 1685, en Suisse en 1689, et qu'il eut l'honneur d'apporter à Louis XIV le traité de neutralité que son ambassadeur venait de conclure avec les Treize-Cantons. La réputation qu'il avait acquise dans la double carrière des arts et des affaires engagea Louvois à le choisir pour se rendre à la Haye, sous prétexte de s'occuper de peinture, mais en effet, pour traiter secrètement avec les personnes qui desiraient la paix. Ayant été découvert, il fut arrêté par ordre des États. Il profita de sa retraite forcée pour écrire ses *Vies des peintres*. De retour en France, le roi lui accorda une pension. De Piles voulait encore suivre Amelot, nommé ambassadeur à Madrid : mais sa santé affaiblie ne put supporter le séjour de l'Espagne; et il se vit contraint de revenir à Paris, où il mourut, le 5 mai 1709. Il fut honoré, durant sa vie, du titre de conseiller-amateur de l'académie de peinture et de sculpture. Ses occupations diplomatiques ne lui permirent pas de se livrer exclusivement à l'étude de la peinture; mais il s'était fait des principes qui suppléaient en quelque sorte à son manque de pratique. Son admiration pour Rubens allait jusqu'à l'enthousiasme, et l'aveuglait au point, qu'en parcourant, dit-on, les loges du Vatican, il s'écria : *Raphaël, où es-tu?* S'étant attaché à étudier le maître qui l'avait frappé le plus, il montrait dans ses tableaux une grande intelligence du clair-obscur; il avait le sentiment de la couleur, et portait à un degré remarquable le talent de l'imitation. On possède encore de lui plusieurs portraits estimés, parmi lesquels on cite particulièrement ceux de *Boileau* et de Mme. *Dacier*. Les divers ouvrages qu'il a écrits se
guent par un style clair et
et par des principes d'un go
ré, quoique sa prédilection p
cole flamande l'ait rendu q
fois partial dans ses jugemen
de lui : I. *Abrégé de la*
peintres, in-12, Paris,
1715; Amsterdam, 1766.
paru une mauvaise traducti
mande, à Hambourg, 171
également été traduit en ang
1706, et réimprimé à Londr
quelques additions, en 1735
proche à l'auteur d'avoir, d
ouvrage, loué Rubens avec
ration, et de n'avoir point a
précié le mérite du Poussin. Il
de la peinture d'Alphonse
noy, traduit en françois, a
remarques, Paris, 1668,
1684, 1734, in-8°.; et ibid.
en 1753, sous le titre de
d'Uranie. Dans cette réimp
on a joint le Poème de l'a
Marsy (*V.* QUERLON). Dufr
revu la traduction de De Piles
laissé un peu de dureté et de di
III. *Conversations sur la con*
ce de la peinture, Paris, 167
IV. *Dissertations sur les o*
des plus fameux peintres,
Vie de Rubens, Paris, 1681
V. Les *Premiers éléments de*
ture pratique, Paris, 1685, 1
12. VI. *Idée du peintre par*
ris, 1699, in-8°.; Londres
Amsterdam, 1736, in-1
Cours de peinture par pri
suivi d'une Dissertation sur
lance des peintres, système
dont Mairan, dans ses Op
a fait voir la fausseté; Paris
1720, in-8°.; Amsterdam, 1
12 : une Traduction allemand
ouvrage a paru à Leipzig, en
in-8°. VIII. *Dialogue sur*

divers ouvrages ont été réu-
t publiés à Paris, en 1767,
: titre d'*Œuvres diverses de*
Piles, 5 vol. in-12. IX. En-
publié, sous le nom de Tor-
peintre, un *Abrégé d'anato-*
commodé aux arts de la pein-
de la sculpture, Paris, 1667,

Les figures de cet ouvrage
outes d'après le Titien. Rol-
ins son Abrégé d'histoire de
ture (*Hist. ancienne*, tom.
132), donne l'extrait d'un
Traité *Sur le vrai dans la*
re, tiré du *Cours de peinture*
e Piles. P—s.

ET. *V.* MENARDIÈRE.

LET (RENÉ-MARTIN), géné-
nçais, né à Tours, en 1762,
son cours de droit à Paris,
a chez un procureur au Châ-
pour y apprendre la pratique.
e beaucoup de jeunes-gens
âge, il embrassa les princi-
la révolution; se fit remar-
lans les premières journées de
, à la tête des clercs de la Ba-
, qui l'avaient nommé leur chef,
int aide-de-camp du mar-
La Fayette. Lorsque ce géné-
donné sa démission de la pla-
ommandant de la garde natio-
arisienne, Pillet, qui ne se sou-
as de rentrer dans l'étude d'un
reur, parvint à se faire porter
tableau des commissaires des
s; il fut employé dans cette
é, à l'armée du centre, puis à
lu nord, toujours sous les or-
de M. de La Fayette, dont il
ea la proscription, après la
ée du 10 août 1792. Arrêté
son général par les avant-pos-
russiens, il obtint la permis-
le se retirer dans un pays neu-
t profita de son inaction pour
aire son desir de voyager.
Après avoir visité une partie de l'Allemagne, et la Hollande, il s'embarqua pour les États-unis, et repassa en Angleterre, où il demeura quatre ans. Croyant la révolution de France apaisée, il y reparut, dans les premiers mois de 1799; mais s'étant rendu à Paris pour y revoir quelques anciens amis, il y fut arrêté comme émigré, et transféré dans les prisons de Tours, dont il ne sortit que par une décision de l'administration centrale du département d'Indre-et-Loire, qui le rayait de la liste fatale. Peu de temps après, le général Berthier, dont il était connu depuis long-temps, l'employa comme lieutenant-colonel, à son état-major. Il eut ensuite le grade d'adjudant-général, et fut envoyé à l'armée de Portugal. Blessé grièvement, en 1808, à l'affaire de Vimiéro, il fut fait prisonnier, et, au mépris d'un article de la capitulation, conduit en Angleterre, et enfermé dans les pontons, où il souffrit les traitements les plus cruels. Ayant obtenu d'être transporté dans l'intérieur de l'île, en fournissant une caution, il tenta de s'évader, fut repris, et exposé à de nouvelles rigueurs qui détruisirent sa santé sans retour. Revenu en France, après la restauration, il y traîna quelque temps une vie languissante, et mourut à Paris, le 30 avril 1816, à l'âge de cinquante-quatre ans. Il était officier de la Légion-d'honneur. Le roi l'avait nommé maréchal-de-camp, et chevalier de Saint Louis. Le général Pillet a publié: *L'Angleterre vue à Londres, et dans ses provinces, pendant un séjour de dix années, dont six comme prisonnier de guerre*, Paris, 1815, in-8°. Malgré son desir d'être impartial, il n'était pas possible que le souvenir des rigueurs qu'il avait

éprouvées en Angleterre n'influât sur son jugement. Cet ouvrage fut défendu par la police, ce qui lui donna quelques instants de vogue ; on y trouve des critiques justes, mais un bien plus grand nombre d'allégations fausses et ridicules : elles ont été repoussées, avec trop peu de ménagement, par le général Sarrazin, dans le *Tableau de la Grande Bretagne* ou *Observations sur l'Angleterre*, etc., Paris, 1816, in-8°. W—s.

PILON (Germain), l'un des plus habiles sculpteurs français, naquit à Loué, petite ville à six lieues du Mans. Son père, nommé Germain comme lui, cultivait également la sculpture avec un talent remarquable, et fut le maître de plusieurs artistes distingués. Le jeune Pilon exécuta, dans son pays, plusieurs ouvrages qui annonçaient déjà ses rares dispositions. Telles sont les statues qui ornent le couvent de Soulesmes, près Sablé, dans le Maine, et que l'on connaît sous le nom, devenu populaire, de *Saints de Soulesmes*. On peut encore regarder comme un de ses premiers ouvrages une statue de *Saint Bernard*, qui existait dans l'église de l'Epau, près du Mans, et à laquelle il avait mis son nom, quoique dans certaines parties, et notamment dans les draperies, qu'il exécuta dans la suite avec tant de supériorité, on reconnaisse une main encore peu exercée. Son père se décida enfin à l'envoyer à Paris, vers 1550. Il fut émule et contemporain de Jean Goujon : c'est à ces deux artistes que la France est redevable des premiers ouvrages de sculpture qui, parmi nous, dans les temps modernes, ont le plus approché du bon goût de l'antique. Renfermé uniquement dans l'exercice d'un art où il sut s'avancer vers la perfection, et dans lequel auc contemporains ne lui avai modèle, la vie de Germain tout entière dans ses ouv ignore s'il avait vu l'Ita doué d'un génie étendu et d' de facilité d'exécution, il un nombre considérable d' dont la plupart des églises furent ornées : la Norman vait déjà plusieurs monu marquables. Dès que sa r se fut répandue, il fut cha cuter le *Mausolée de G Langei du Bellay*, dans drale du Mans. Les bas-r ornent ce mausolée, dont r a échappé aux dévastatio révolution, rappellent to l'antique, ainsi que les d *phées*, la figure de *Du Bell* deux *Caryatides* qui souti sarcophage. Ce mausolée f place en 1557, et dut cet auteur plusieurs années d Catherine de Médicis, voul un monument à la mémoire II, Philibert de Lorme en dessins ; et l'exécution de res fut confiée à Pilon, bla s'y surpasser. Les s bronze de Henri II et de vêtus en habits de cérémo genoux devant des prie-d cées au-dessus de l'entablem que les quatre bas-reliefs tant la *Foi*, l'*Espérance*, *rité* et *les Bonnes-Œuv* dus à son talent. L'artiste senté la Charité entièrem elle vient de distribuer tou ments aux malheureux, et sein à deux enfants à-la-foi les sculptures de ce monu admirables : mais c'est sur les statues couchées de Frar de Catherine de Médicis, q

ıtée nue, que Pilon s'est
ju'il a su allier sans effort
ı style de Michel-Ange à
Primatice, qui dirigeait
nce tous les arts du des-
solée a repris, en 1821,
s l'église royale de Saint-
des productions les plus
:s du ciseau de Germain
Mausolée du chancelier
, qui, après la mort de
Valentine Balbiani, em-
: ecclésiastique, et par-
nité de cardinal. La sta-
ıze du chancelier est à
couronne le monument.
ıon épouse, vêtue à la
temps, et à demi-cou-
lit, semble méditer sur
ı saintes Écritures. Au-
un bas-relief d'une rare
résentant Valentine dans
ırt. C'est en comparant
le ouvrage avec le mau-
ıréchal d'Harcourt, par
e l'on apprécie la dis-
:pare l'homme de génie,
n, même le plus habile.
:nt est terminé par deux
génies qui éteignent le
e la vie. Il était placé
: de Sainte-Catherine-du-
liers, dite la *Culture*, et
:ux mausolées séparés :
le la démolition de cette
religieux les firent trans-
Jésuites de la rue Saint-
ıù les deux monuments
ıis en un seul. Depuis ils
ansférés au *Musée des*
s français, où ils ont en-
vé quelques restaurations,
ı dessins de M. Lenoir.
ıef-d'œuvre de Germain
'une des productions les
es de la sculpture françai-
Groupe des trois Grâces,

prises dans un seul bloc de marbre, et qu'il exécuta par ordre de Catherine de Médicis. Les Grâces, revêtues d'une étoffe dont l'exécution est d'une transparence, d'une légèreté et d'une vérité admirables, sont adossées les unes aux autres, et se tiennent par la main. Elles ont quatre pieds trois pouces de hauteur, et sont supportées sur un piedestal en forme de trépied antique, de trois pieds six pouces de haut, également en marbre blanc, orné de feuillages, de palmettes, de figures, et de cartouches, dans lesquels sont gravées des inscriptions. Elles soutiennent une urne destinée à renfermer les cœurs de Henri II et de Catherine de Médicis. L'une des trois Grâces est le portrait de la reine. Watelet dit que ces figures représentent les *Vertus théologales*. S'il eût fait attention aux inscriptions qui se trouvent sur chacune des faces du monument, il aurait vu que ce sont bien les *Grâces* que l'artiste a voulu représenter, et non des figures mystiques. Ce groupe était autrefois à la chapelle d'Orléans, aux Célestins de Paris. Il fut transporté, pendant la révolution, au Musée des monuments français; et il a été réuni, en 1822, dans une des salles du Louvre, aux plus belles sculptures de l'école française depuis la renaissance des arts jusqu'à nos jours. La statue en terre cuite de saint François, qu'il devait exécuter en marbre pour la chapelle du Louvre, avait été placée dans le couvent des Grands-Augustins de Paris : elle fut renversée au commencement de la révolution; et la tête, qui en avait été détachée, se trouvait chez un marbrier de la rue des Fossés-Saint-Victor. En 1819, M. le comte de Chabrol, préfet du département de la Seine, racheta cette tête, et

la fit replacer sur le corps de la statue, qui a été déposée, depuis, dans l'église de Saint-François d'Assise, au Marais. C'est encore Germain Pilon qui, par un marché passé le 10 février 1558, fut chargé, moyennant la somme de onze cents livres, d'exécuter en marbre les huit bas-reliefs qui ornent la grande voûte du *Tombeau de François Ier*. Ce monument, long-temps attribué au Primatice, a été rendu à son véritable auteur, Philibert de Lorme, par M. Alex. Lenoir, qui a prouvé, par des extraits des registres de la chambre des comptes, que cet habile architecte avait fourni les plans et dirigé l'exécution. C'est d'après ces mêmes titres qu'il a été également mis hors de doute que Germain Pilon, Ambroise Perret et Pierre Bontemps, tous sculpteurs français, étaient ceux qui avaient fait les bas-reliefs et les statues du monument, et non des artistes italiens venus à la suite du Primatice, comme on l'a cru trop long-temps. Les mêmes incertitudes qui environnent la naissance de Pilon, enveloppent l'époque de sa mort. Sur la foi d'une épitaphe en vers de Pilon, composée par le président Maynard, encore bien jeune à cette époque, et publiée en 1606, on a long-temps regardé cette année comme la véritable date de la mort de Pilon; et le dernier éditeur de Moréri la donne comme certaine. Cependant, d'après de nouvelles recherches plus exactes, consignées dans le Musée des monuments français de M. Alex. Lenoir, il a été reconnu que, passé l'année 1590, on ne pouvait plus citer un seul ouvrage de cet artiste. Aussi, dans le monument élevé à la mémoire de Germain Pilon, dans les salles des Petits-Augustins, M. Lenoir a-t-il indiqué l'année 1590 comme l'é vraisemblable de la mort de lustre sculpteur. P-

PILON (Frédéric), né à en Irlande, se destinait à la cine, qu'il abandonna pour la Comme il n'eut aucun succès présentant les ouvrages drama des autres, il se mit à en com lui-même, pour diverses circo ces qui se présentaient. La p furent bien accueillies; ce so L'*Invasion*, ou Voyage à B helmstone, 1778, in-8°. II. La *ture de Liverpool*, 1779, in-8 L'*Illumination*, ou la conspi des verriers, 1779, in-8°. IV *mant sourd*, 1780, in-8°. Cet ce, empruntée à notre théâtre été représentée en 1779, sous l de la *Ruse*, ou le *Docteur sou* Le *Siége de Gibraltar*, 178 8°. VI. Les *Menées d'une éle* 1780, in-8°. VII. *Il voudra soldat*. VIII. *Essai sur le car d'Hamlet, tel qu'il est repr par Henderson*. Cet Opuscule début de Pilon comme écriva mourut en 1788, âgé de 38 an suites de son intempérance. F

PILPAY. *V.* Jean de Ca XXI, 477.

PINA (Ruy de), historien tugais, né au quinzième siècl cupa divers emplois à la cour. Il lui confia des missions et d' fonctions confidentielles. Il si testament de ce roi, en qual notaire public; et, après sa il fit l'ouverture, et la lect sa dernière volonté. Sous le d'Émanuel, il jouit de la mêm fiance, et fut nommé *cronista* ou historiographe. Il vécut e sous le règne de Jean III, qui le gea d'écrire la chronique du précédent. Albuquerque voulut

Pina pour historien de ses
s, et commença par lui en-
nagues à rubis, pour prix
plaisance. Des écrivains
ains, tels que Damien de
n de Barros, parlent avec
jalousie de ces cadeaux.
r prétend avoir eu toute
: la rédaction, tandis que
s rubis. Celui-ci mourut
. Au dernier siècle, on ti-
hives de Torre do Tombo
ques qu'on lui attribue. Il
Damien de Goes, son ri-
étende que le premier his-
tugais, Ferdinand Lopès,
teur; ce qui ne serait pas
rande injure à Pina. Ces
s sont celles du règne de
., Alfonse II, Sanche II,
II, Denis et Alfonse IV.
e parut à Lisbonne, 1653,
autres furent publiées en
t recueillies avec la Chro-
fonse-Henri, par Duarte
ous le titre de *Chronicas reys primeiros*. L'acadé-
'histoire portugaise tira
es archives trois autres
s de Pina; ce sont celles
de Duarte, Alfonse V et
Pour les deux premières,
est beaucoup servi des tra-
omez Eanès de Furara; la
st entièrement de sa com-
Elles ont été insérées dans
l de livres inédits de l'his-
tugaise, Lisbonne, 1790-
. Les manuscrits, conser-
rchives de Lisbonne, sont
c un grand soin, et d'une
é. Sous le rapport du style,
rde à assigner à Pina un
médiatement au-dessous de
d Lopès. D—G.

GRIER (Robert), peintre
, dit *le bon Pinaigrier*, a partagé le sort d'une multitude d'artistes français, nés du treizième au seizième siècle, de qui les écrivains contemporains, par une impardonnable négligence, nous ont laissé totalement ignorer l'histoire, et le plus souvent n'ont pas daigné tracer le nom, alors même qu'ils témoignaient de l'admiration pour leurs ouvrages. Nous ne connaissons ni le lieu, ni l'année de sa naissance, ni la date de sa mort. Nous pouvons seulement présumer qu'il naquit à Tours, ou dans les environs de cette ville, par la raison qu'il s'y transporta vers la fin de sa vie, sans qu'aucune grande entreprise paraisse l'y avoir attiré, et que ses enfants y conservèrent leur établissement après lui. On sait que la fréquente présence de nos rois dans la Touraine, au quinzième et au seizième siècle, excita dans cette contrée l'émulation d'une foule d'hommes de talent. Les villes de Tours, de Blois, de Bourges, d'Angoulême, donnèrent naissance à plusieurs artistes très-distingués, et notamment à un grand nombre d'habiles peintres sur verre. Robert Pinaigrier naquit vers l'an 1490. Il est vraisemblable que, malgré l'habileté des maîtres français qui dirigèrent ses études, il ne se borna point à l'instruction qu'il pouvait acquérir dans son propre pays, et qu'il alla étudier l'art du dessin en Italie, où brillaient alors les Léonard de Vinci, les Pollaïuoli, les Pérugin. Ce qui porte à le croire, c'est que dans un des vitraux dont il orna l'église de Saint-Hilaire de Chartres, il peignit un paysage au milieu duquel s'élevait cette capitale du monde chrétien. La ville de Chartres conserve encore le souvenir de ce tableau, placé autrefois dans la

chapelle dite des *Teinturiers*. Ces peintures de l'église de Saint-Hilaire furent le premier ouvrage qui fonda la réputation de Pinaigrier. Le Vieil, dans son Traité de la peinture sur verre, dit qu'elles furent exécutées de l'an 1527 à l'an 1530. Félibien, natif de Chartres, assure qu'elles datent de l'an 1520. Pinaigrier vint ensuite à Paris, où il enrichit successivement de ses ouvrages l'église de l'abbaye de Saint-Victor, celles de Saint-Jacques-de-la-Boucherie, de l'hospice des Enfants-Rouges, de Saint-Gervais, de Saint-Médéric ou Merry. On sait que la plupart de ces églises ont été fondées ou rebâties par François Ier. : celle de Saint-Jacques-de-la-Boucherie fut terminée en 1520 ; celle des Enfants-Rouges fut fondée en 1524; celle de Saint-Médéric, peu d'années après. Un des tableaux de Saint-Hilaire de Chartres présentait une de ces conceptions bizarres que la piété peu éclairée des âges précédents avait avidement recherchées, et dont le beau siècle de François Ier. offre encore plus d'un exemple. C'était une allégorie dont l'objet était de rendre sensible le bienfait de la rédemption. On y voyait le corps du Sauveur couché sur un pressoir; le sang en ruisselait de tous côtés; les évangélistes recueillaient cette précieuse liqueur; les docteurs de l'Église en remplissaient des barriques, qu'ils transportaient sur une charrette conduite par un ange : des papes, des rois, des évêques, des cardinaux, renfermaient ces barriques dans des caves, ou les distribuaient aux peuples. Dans le fond étaient des patriarches qui labouraient une vigne ; les prophètes cueillaient le raisin ; les apôtres le portaient au pressoir; saint Pierre le foulait. Les têtes des principaux acteurs étaient des p on y reconnaissait Léon çois Ier., Charles-Quint, He et d'autres personnages ill même temps. Ce tableau obtint une grande réputati copié sur les vitraux de autres églises, et notamme dans les charniers de Saint du-Mont, par un des peti l'auteur, cent ans envir l'exécution du vitrail de La plupart des ouvrages grier n'existent plus ; mais possédons encore assez p voir nous former une juste mérite de cet habile peintre de Saint-Hilaire de Chartr avoir été plusieurs fois rav dant la révolution, a été d 1804. On doit au zèle e mières du magistrat qui re alors les fonctions de maire lard, maire actuel), d'av ce qui restait des ouvrage détruits de Pinaigrier. Il formé deux vitraux de ci environ de hauteur, sur un à-peu-près égale, placés au dans l'église de Saint-Père Pierre, de la même ville, côtés de la chapelle de la Vie rière le chœur. Ces fragn présentent plus aucun suj plet ; ce ne sont que des ou des groupes isolés : n retrouve le style et le co leur auteur. Les vitraux glise de Saint-Victor, Saint-Jacques-de-la-Bouc de l'église des Enfants-Rou péri, ainsi que les édifices ils étaient attachés, à moi fois que les soins de quelq teur zélé pour la conserva chefs-d'œuvre d'une indust française, n'en aient sauvé

de l'église de Saint-Vic-
ıtaient les débauches de
odigue, la résurrection
la Cène, et quelques traits
Saint-Léger. Ils ont été
regardés comme les meil-
Pinaigrier ait exécutés à
ceux qui décoraient l'é-
ospice des Enfants-Rou-
tre représenta François
ine de Navarre, sa sœur,
es jeunes orphelins; l'en-
s-Christ dans Jérusalem,
ıt le Sauveur montrant
à ses disciples, et les
admirer comme des mo-
ıdeur. Tous les historiens
ces peintures, et parti-
la dernière, à cause de la
attitudes, de la vérité
s, de l'expression des tê-
la richesse du coloris.
Saint-Gervais et celle de
ric n'ont pas entièrement
ornements. Les vitraux
le l'église de Saint-Ger-
résentaient le Paralytique,
t la Résurrection du La-
détruits, ainsi que ceux
ısin, qui leur servaient
. Une autre peinture de
représentant des Pélerins
nt au Mont-Saint-Michel,
gers qui exécutaient des
cette montagne, a subi le
Mais il subsiste encore,
pelle de la Vierge, située
maître-autel, trois vi-
es fragments de deux au-
main de ce maître, où est
ıtoire de la Vierge. Ces
ent tous les genres de mé-
ent attribués à cet habile
s têtes sont belles, les ex-
ıstes, les draperies d'un
es formes en général tien-
un peu de la manière du

Pérugin. Ces peintures se distinguent surtout pour la fermeté de l'exécution et la magnificence du coloris. Mais les plus beaux ouvrages de Pinaigrier qui subsistent dans la capitale, sont les vitraux de l'église de Saint-Médéric, représentant l'histoire de Joseph. Les figures en sont grandes comme nature. Il paraît que ces vitraux étaient d'abord au nombre de trois, et qu'ils furent placés dans le chœur, à gauche, où ils se trouvent encore. Un des curés, voulant donner plus de jour à l'église, a fait enlever de chacune des fenêtres les deux panneaux du centre, et les a fait transporter aux quatre fenêtres de la croisée, où ils sont associés à d'autres peintures sur verre, d'une manière différente, et qui représentent d'autres sujets. Mais la supériorité du style, la vivacité et la vérité du coloris, les font aisément distinguer. Dans les peintures du chœur, on voit Joseph gardant les troupeaux de son père, expliquant les songes, retiré du puits, vendu à des marchands, paraissant devant Pharaon, etc. Les fragments de la croisée représentent le songe de la gerbe, et celui des étoiles; ils renferment aussi diverses figures qui appartenaient aux compositions restées dans le chœur. Le style de l'auteur s'est fort agrandi dans ces peintures. Les poses sont plus hardies, sans être moins vraies que celles de l'histoire de la Vierge. Les contours sont plus purs. Il y a en tout plus de fermeté, plus d'élégance et plus de noblesse. Apparemment que l'habitude de lutter avec Jean Cousin avait excité l'émulation de Pinaigrier. Peut-être aussi que les progrès de Raphaël, connus en France par les tableaux de Saint-Michel et de la Sainte-Famille, avaient développé de plus en plus ses facultés

naturelles. Un artiste italien, consulté par Sauval, disait de ces peintures : *Sono delicate, dolcissime e di grandissima maniera.* Il est à regretter que des maîtres tels que Pinaigrier aient exclusivement consacré leur talent à des peintures sur verre, et soient aujourd'hui si peu connus. Il en résulte, dans la suite de l'art français, une lacune apparente, qui ne vient réellement que de la destruction d'une multitude de ces fragiles ouvrages, et de l'incurie de la plupart des personnes qui en possèdent les derniers restes. — Pinaigrier eut trois fils, qu'il instruisit dans son art : Nicolas, Jean et Louis. Nicolas fut le plus habile des trois. La tradition lui attribue deux vitraux de cinq à six pieds de haut, qui se voient encore à Chartres, dans l'église de Saint-Aignan. L'un représente le Portement de croix, l'autre le Jugement dernier. On croit reconnaître la main de Nicolas dans les vitraux de l'église inférieure de Notre-Dame de Chartres. Ces vitraux ont été gravés par M. Willemin, parmi ses *Monuments français inédits*, avec la fidélité et l'esprit qui caractérisent les ouvrages de cet estimable artiste. Le chœur de l'église de Saint-Père de Chartres renferme sept vitraux de huit pieds de haut environ, que la tradition donne aussi à Nicolas. On y admire la beauté et l'élégance du dessin; mais on trouve que le coloris n'a pas toute la vigueur de celui de Robert. La conservation en est due aux soins vigilants de M. le maire actuel : c'est lui qui les a fait enlever d'une église abandonnée, et qui les a placés dans celle-là (1). Les ouvrages de Robert Pinaigri inédits. Il est à desirer, pour naissance de l'histoire de l'ar çais, qu'il en soit publié des res, et particulièrement des ta de Joseph. — Un second Nico NAIGRIER, petit-fils de Robert, tra dans le dix-septième siècle gnait des vitraux à Paris, et et en 1635. Il orna de plusie ses ouvrages les charniers de paroissiale de Saint-Paul, an église royale, qui n'existe plu ce Nicolas qui exécuta, dans le niers de l'église de Saint-Étie Mont, une copie du pressoir térieux de Saint-Hilaire de Ch Ce sujet avait été adopté par ses confréries de marchands Il ne subsiste plus à Paris, à not naissance, aucune peinture de tre, à moins qu'on ne lui at quelqu'un des vitraux qui se encore dans les charniers de Étienne-du-Mont. Cette opin serait pas sans vraisemblance on n'en peut donner aucune p

E—c D-

PINAMONTI (JEAN-PIE écrivain ascétique, né en 16 Pistoie, d'une famille noble, avoir terminé ses études, em l'institut de saint Ignace, et fut d par ses supérieurs à suivre la ca de l'enseignement; mais de vi maux de tête l'ayant forcé de cer au travail du cabinet, il réso l'exemple du P. Segneri (*V.* ce de se dévouer aux missions des pagnes. Les fruits abondant produisirent ses prédications valurent une célébrité à laqu tenta vainement d'échapper. I

(1) L'auteur du présent article doit la connaissance des faits qui concernent la ville de Chartres, aux lumières et à la complaisance de M. Hérisson, juge au tribunal civil du département d'Eure-et-Loir. Ce magistrat occupe ses loisirs à la composition d'une histoire de cette ville, où nous trouverons de précieux détails sur l'état des arts, dans les XIVe., XVe. et XVIe. siècles.

: Modène le choisit pour
eur spirituel; et il fut éga-
onoré de la confiance de
I, grand-duc de Toscane.
amonti ne vit, dans cette
veur, qu'un moyen de plus
le sort des habitants de la
, auxquels il continua de
consolations de tout gen-
urut dans la petite ville
diocèse de Novare, le 25
3. Nous avons de lui un
mbre d'ouvrages ascéti-
italien, dont on voit la
le *Dictionnaire* de Mo-
nt été recueillis à Parme,
718, in-fol., et Venise,
-4°. de 917 pag.; ibid.,
P. Courbeville en a tra-
en français : Le *Directeur*
oies du salut, 1728, in-
ctures chrétiennes sur les
du salut. 1737, in-12.
EVILLE, X, 98.) W—s.
T (Michel), savant orien-
à Sens, en 1659, perdit
parents, qui le laissèrent
ne. Ses heureuses disposi-
l'étude lui méritèrent la
ice de l'abbé Boileau,
ire du diocèse de Sens; et
x protecteur le fit admet-
école de Germ. Gillot à
y. Gillot, XVII, 384).
le latin, le grec et les élé-
'hébreu : il se perfection-
connaissance de cette
aidant le P. Thomassin à
ordre les matériaux de
aire (Voy. Thomassin),
a des leçons, qu'il eut le
oir fréquenter même par
d'un rang distingué. Il ob-
ne place de sous-maître
Mazarin, et fut nommé,
théologal du chapitre de
vint alors en cette ville, où
il mourut d'une rétention d'urine, le 3 juillet 1717, à l'âge de 58 ans. Pinart avait été admis, en 1706, à l'académie des inscriptions; et l'on trouve dans le *Recueil* de cette compagnie, l'analyse de ses Mémoires, sur le nom de *Byrsa*, donné à la citadelle de Carthage; — sur une médaille d'*Hélène*;—sur ce passage du premier livre des Rois : *Applica ad me ephod*; — et enfin sur les *Médailles samaritaines* qui portent le nom de *Simon*. On a en outre de Pinart, dans le *Supplément du Journal des savants*, année 1707, une *Notice* de toutes les *Bibles hébraïques* imprimées jusqu'à cette époque. Son *Eloge* par de Boze fait partie du tome III du *Recueil* de l'académie. W—s.

PINAS (Jean), peintre, né à Harlem, vers l'an 1596, peignait, avec un égal succès, la figure et le paysage. Il avait parcouru l'Italie, pendant plusieurs années, avec le célèbre paysagiste Pierre Lastman. Son coloris est remarquable par la vigueur du pinceau. On peut lui reprocher d'être un peu forcé, et de tomber quelquefois dans le noir: cependant cette manière ne laisse pas d'avoir des partisans; et ce n'est pas peu de gloire pour Pinas d'avoir eu Rembrandt pour imitateur. Parmi les tableaux qu'on doit à cet habile artiste, on citait une *Histoire de Joseph vendu par ses frères*. On y admirait la fermeté du dessin, et l'effet général de toute la composition. Le Musée du Louvre possède de ce maître un dessin à la plume et colorié, représentant un paysage. — Son frère, Jacques Pinas, ne perfectionna pas son talent en visitant l'Italie; et ce désavantage se fait remarquer dans les tableaux de sa première manière. Mais lorsque Jean fut de retour de

cette contrée, il dirigea les travaux de son frère; et l'on met peu de différence entre les productions de ces deux artistes. P—s.

PINCHBECK, mécanicien anglais, du dix-huitième siècle, a fait plusieurs instruments et mécanismes qui furent fort admirés de son temps, mais qui ont été surpassés de nos jours. En 1724, il fit entendre devant la cour royale d'Angleterre, un piano à queue, dont le son imitait la flûte, la trompette et les timbales: il est probable que c'étaient les mêmes sons que l'on produit aujourd'hui par les pédales de tous les grands pianos. Il établit ensuite une machine très-compliquée, où l'on voyait Orphée jouant de la lyre au milieu d'une forêt, marquant la mesure avec la tête et le pied, et entouré d'une foule d'animaux qui faisaient des mouvements divers. On entendait en même temps exécuter des morceaux de musique, composés par Hændel, Corelli et autres compositeurs célèbres : de l'autre côté, la machine représentait un paysage ; on voyait la mer avec des vaisseaux qui se perdaient dans le lointain, des dauphins jouant sur l'eau : sur le côté, des hommes à pied et en voiture parcouraient la grande route; on voyait les roues tourner et les chevaux remuer : sur une rivière, des cygnes et des canards étaient également en mouvement. De pareilles machines, qui autrefois amusaient beaucoup, se voient encore dans les cabinets des curieux. Une invention qui a fait à Pinchbeck une réputation plus durable, est celle de la composition d'un métal qui a été nommé par les Anglais *Pinchbeck*. Il imite l'or, et se compose de cuivre rouge, de cuivre jaune et d'étain. Ce qui lui donne une supériorité sur d'autres com sitions de ce genre, c'est qu'il serve mieux la couleur jaune de et trompe davantage l'œil. Pi beck mourut à Londres en 178 D—

PINCIANUS. *Voy.* Nun (Ferdinand).

PINÇON. *V.* Pinzon.

PINDARE, le prince des lyr grecs, naquit dans les environs Thèbes de Béotie, la première de la LXVe. olympiade, 520 ans J.-C., et mourut à l'âge de 74 a l'on en croit les Grecs, ama du merveilleux, son enfanc une suite de prodiges : il étai simple que sa mort ne fût poi mort ordinaire; elle lui fut a cée, dit-on, par Proserpine, q apparut en songe, pour lui r cher qu'elle était la seule divini ses chants n'eussent point cél et lui prédire qu'il la célèbrerai tôt dans ses propres états. P jours s'écoulent, Pindare me la ville de Thèbes retentit d'une *ne à Proserpine* : c'est une femme qui la chante; et c'est le qui est venu la lui réciter en Valère-Maxime et Suidas tent autrement la mort de Pi selon eux, il assistait aux exerci gymnase, et s'endormit paisibl du dernier sommeil, la tête ap sur les genoux du jeune Thé son disciple. L'historien lati remarquer une faveur parti des dieux dans les circons mêmes de cette mort. Plutar paraît pas douter que la n'ait officieusement averti P de son dernier moment. Po d'ailleurs n'eût-elle pas ajout dernière marque de protec l'oracle qu'elle avait déjà re sa faveur, et qui prescrivait

Delphes de lui donner,
:s sacrifices, une portion
e des prêtres d'Apollon?
; doute, le reproche d'a-
ıuvent adressé à ce grand
on conviendra, du moins,
it une certaine adresse à
l'un oracle pour le justi-
reste vrai, au milieu de
ves mythologiques, c'est
é la préférence accordée
; sur lui à des rivaux plus
'. Corinne), son rare mé-
;nement apprécié de son
son père se nommât Daï-
:opelinus ou Pagonidas;
pour mère Myrto, Myr-
licé; et pour fille, Poly-
ımetis, qu'importe depuis
x mille ans à sa mémoire?
les titres de famille se
ıjourd'hui dans ceux qu'il
ais acquis à l'admiration
, et que l'enthousiasme
si noblement consacrés
ode, digne à-la-fois du
u sujet et du héros. Pin-
exercé dans presque tous
de poésie : Suidas, et
abricius, nous ont con-
liste de ses nombreux
dont il ne reste que les
mposées en l'honneur des
aux jeux solennels de la
n est assez pour nous fai-
er toute la force, toute
e son génie, et le carac-
ıl de son talent. Comme
ıommes privilégiés, qui
a mesure commune, Pin-
ontré des partisans et des
; également passionnés :
int ici le cas de réveiller
les depuis long-temps
mais nous devons insis-
eproche fondamental gé-
. fait à ce poète, par des
critiques incapables de mesurer seulement la hardiesse de son vol. On l'a donc attaqué sous le double rapport des sujets, et de la manière dont il les traite. Mais, de bonne foi, est-ce à la lecture froide et tranquille du cabinet, que l'on peut éprouver quelque chose de l'enthousiasme qui inspirait le chantre thébain, ou recevoir quelque étincelle du feu divin qui l'animait? Il faut se transporter avec Pindare au milieu de ces graves et imposantes solennités, qui rassemblaient l'élite de la Grèce, tantôt à Olympie, tantôt à Delphes ou à Corinthe : il faut assister avec lui à ces brillants spectacles, où la force, l'adresse et l'agilité se disputaient l'honneur d'un triomphe que sa lyre allait rendre immortel; et l'on concevra jusqu'à quel degré d'exaltation a pu s'élever une imagination aussi éminemment poétique : on concevra que, malgré son abondance et sa richesse naturelle, la langue du poète lui semble encore insuffisante, et qu'il est obligé de créer un nouveau style et des tours nouveaux, pour prêter à des idées, essentiellement les mêmes, la nouveauté des formes qui les reproduisent. Quelque obscurs que soient ou le vainqueur qu'il célèbre, ou la ville qui lui donna naissance, Pindare saura trouver dans les ressources de son génie, les moyens d'ennoblir l'un et l'autre : c'est que deux grandes pensées, la religion et la gloire de la patrie, alimentent sans cesse cette inépuisable fécondité. Ce n'était point, en effet, seulement pour amuser les yeux par un vain spectacle, que les sages législateurs de la Grèce avaient attaché une si haute importance à la celébration de ces jeux : religieuses et politiques à-la-fois, ces belles institutions avaient surtout pour objet

d'entretenir dans le cœur des peuples le respect pour les dieux, et cet ardent desir de gloire, ce sentiment de fierté nationale, qui, habilement dirigé, a fait, dans tous les temps, la force et la splendeur des états. Voilà ce qui respire d'un bout à l'autre dans les Odes de Pindare. C'est moins le vainqueur qui l'occupe, que la victoire elle-même. Tourmenté du besoin de montrer sans cesse la gloire à sa nation, il la voit, il la poursuit partout; et quand elle n'éclate pas assez dans ses héros, il va la chercher dans leurs aïeux, dans leur patrie, dans les instituteurs mêmes des jeux. De là, ces écarts qui semblent quelquefois l'entraîner si loin de son but, que l'on a dit de lui (avec plus d'esprit toutefois que de justesse), qu'il semble chanter ses héros, à condition de n'en point parler. Mais si le fil délicat qui rattache ces divers épisodes au sujet principal, échappe à des yeux inattentifs ou peu familiarisés avec les mystères de la poésie, il n'en existe pas moins; et il n'est pas impossible de le retrouver. Prenons pour exemple la première des Olympiques, celle même qui a fourni à Perrault l'occasion de débiter tant d'inepties. Le poète veut féliciter Hiéron de la victoire qu'il vient de remporter; et, à peine entré en matière, le voilà jeté dans l'histoire et l'éloge de Pélops, la fable de Tantale, etc. Que peuvent avoir de commun ces digressions avec l'objet principal ? Le voici : Hiéron était roi de Syracuse, fondée par une colonie des enfants de Pélops; et, à ce seul nom de Pélops, l'imagination du poète s'enflamme : elle se retrace, elle décrit les malheurs où l'orgueil précipita Tantale et sa race; et il en tire de graves leçons, pour prémuni héros contre les séductions puissance et des richesses. Ur tre considération liait enco sujet de cette ode l'épisode de P sa victoire sur Œnomaüs, à la des chars ; ses conquêtes et so blissement dans cette partie Grèce, à laquelle il donna l de *Péloponnèse*. Voilà la mar Pindare : voilà le *beau dé* dont parle Boileau, et que I admire, dans le discours n quand l'orateur s'abandonne véhémence de la passion. cette marche est si sublime, qu' ce lui-même désespérait de voir la suivre, et menaçait d'a du sort d'Icare, l'imprude oserait se hasarder sur les tra cygne de Dircé. C'est que le g s'imite point, et le génie de Pi bien moins encore que tout Inimitable dans ses conceptio l'est également dans sa dictio véhémence des figures, la ha des images, l'audace des mé res, le nombre et l'harmon tours, l'entraînante rapidité du tout concourt à le placer à cett teur *divine*, où brille, com phare éclatant, son immortel pour avertir des dangers de l'a che. Il est glorieux, sans doute la France, que deux poètes fra J.-B. Rousseau, et P.-D. E. L aient seuls mérité jusqu'ici l'h d'être nommés après Pindare pour la richesse poétique des d et la beauté soutenue de l'expre l'autre, pour la chaleur, l'en ment et l'énergie qui distin quelquefois ses compositions sont d'heureux imitateurs : ma dare n'en est pas moins rest rival. Faut-il donc s'étonne celui de tous les peuples qu

ré le plus sensible au charme
rts, le plus avide de gloire et
aisir, ait comblé un tel homme
stinctions, d'honneurs et de ri-
es pendant sa vie; et qu'il ait
é sa mémoire jusque dans sa
ère postérité? Six cents ans
sa mort, Pausanias retrouva
Thèbes la statue élevée à Pin-
, dans la place destinée aux
ices publics. Mais cette statue
même a cédé aux efforts du temps:
maison, devant laquelle s'é-
t respectueusement arrêtées deux
es fureurs de la guerre, est de-
long-temps ensevelie sous ses
s. Un seul monument a bravé
temps et la guerre: c'est celui
'indare s'est élevé lui-même, et
ous admirons, dans ce qui nous
de ses ouvrages. Ils parurent
la première fois, à Venise,
, chez les Aldes: et cette édi-
ut bientôt suivie de celle de Ro-
515, fidèlement reproduite de-
ar Cratander, à Bâle, 1526;
ncfort, par Burbach, 1542; à
, par Morell et les Estienne,
et suiv.; et par N. Le Sueur
rius), avec une version mé-
, qui n'est pas sans mérite,
; réimprimée avec luxe, et de
it in-fol., à Oxford, 1697. La
ière édition critique de Pindare,
lle de Schmid, Wittemberg,
, in-4°. Ce savant avait déjà
é, en 1611, un *Specimen* de
ctions pour environ six cents
du poète grec. Le célèbre Hey-
porté de cette édition un juge-
aussi modeste qu'impartial:
z sa préface, pag. 45.) Il fait
oup plus de cas de l'édition pu-
à Saumur, 1620, in-4°., par
Benoît (*Benedictus*), sous le
rt de l'interprétation du texte,
commentaire qui l'accompa-
gne, quoique surchargé parfois de remarques vulgaires ou inutiles. Les *Fragments* parurent à Strasbourg, 1776, in-4°., rassemblés avec soin, classés avec autant d'ordre que possible, et commentés surtout avec une rare sagacité, par Schneider. Trois ans auparavant, en 1773, Heyne avait donné une première édition de Pindare, d'après le texte d'Oxford, et avec la version latine de Koppe, corrigée en plusieurs endroits par le savant éditeur. La seconde, bien plus complète, et supérieure en tout à la première, parut à Göttingue, 1798, 3 vol. in-8°., divisée en cinq parties. Elle est enrichie des *Fragments*, dont nous venons de parler, et d'une excellente dissertation de M. Hermann, sur le système métrique de Pindare. Villoison a laissé, dit-on, des notes précieuses sur les Olympiques: elles ne seront probablement pas perdues pour un nouvel éditeur. Sans parler des versions, aujourd'hui illisibles, du champenois Marin, et de P. de la Gausie, qui écrivaient au commencement du dix-septième siècle, les savants académiciens Sallier et Massieu ont traduit en français quelques odes choisies de Pindare. Chabanon a donné les *Pythiques*; et Vauvilliers, dans son *Essai sur Pindare*, une idée du système de traduction qu'il faudrait, selon lui, appliquer à ce poète; système qui n'a point obtenu l'approbation des savants étrangers. Gin, que l'on pourrait appeler le Marolles du XVIIIe. siècle, publia, en 1801, une traduction complète de Pindare, qui n'a pas empêché M. Tourlet de donner la sienne, en 1818, avec le texte grec de Heyne, soigneusement revu, très-bien imprimé, et de savantes notes sur les passages difficiles ou mal interprétés

avant lui. Les Italiens ont plusieurs traductions en vers, de Pindare : celles d'Adimari, 1631 ; de Mazari, 1776; de Jérocades, 1790. On cite avec éloge, les versions anglaises de Cowley et de West, quoique incomplètes; et les Allemands font grand cas de celle de Gédike. A—D—R.

PINDEMONTE (Marc-Antoine), littérateur, né, en 1694, à Vérone, d'une famille qui a produit un grand nombre d'hommes de mérite (Voy. la *Verona illustrata* de Maffei), était versé dans les langues grecque et latine, et cultiva plus particulièrement la poésie. Sa mémoire tenait du prodige : il n'oubliait rien de ce qu'il avait lu ; et, quand il était consulté, il citait exactement le volume et la page où se trouvaient les renseignements demandés. Il remplit les premiers emplois de la magistrature dans sa ville natale, où il mourut, en 1744, Outre des Discours sur les règles de l'art dramatique et du poème épique, on a du marquis Pindemonte une foule de petites pièces agréablement versifiées. Il en avait publié un Recueil (*Poesie latine e volgari*), Vérone, 1721, in-8°. ; mais son neveu Hippolyte, dont on parlera plus bas, en a donné une édition augmentée, Venise, 1776, 2 vol. in-8°. Pindemonte laissait inédite une Traduction en vers de l'*Argonautique* de Valérius Flaccus, terminée dès 1730: elle a été publiée par son petit-neveu, Vérone, 1776, in-4°., avec le texte en regard. Le savant éditeur l'a fait suivre d'une *Lettre* sur la traduction de Stace, par Selvaggio Prospera.—Pindemonte (Charles), neveu de Marc-Antoine, né à Vérone, en 1735, se fit connaître, dès l'âge de dix-huit ans, par une bonne traduction italienne du *Poème* de Vida sur les *Echecs*. — Pi
monte (Didier), frère de Ch
gentilhomme du duc de Hesse
mstad, a publié : *Riposta un
sale alle opere del Scip. Ma*
Vérone, 1754, in-8°. — Pi
monte (Jean), parent des p
dents, né à Vérone, en 1751
préteur à Vicence : on a d
quelques tragédies recueillies sc
titre de *Componimenti teatrali*
lan, 1804, 4 vol. in-8°. — Pi
monte (Hippolyte), frère cad
précédent, est un des poètes les
aimables que l'Italie ait produits
le dix-huitième siècle. Né à V
ne, en 1757, il fut admis, je
dans l'ordre de Malte : mais la
catesse de sa santé ne lui permi
de suivre la carrière périlleuse
laquelle il était entré, et il con
sa vie entière au culte des M
Une douce mélancolie forma
trait particulier de son talent,
me de son caractère. Il a cé
dans ses poésies, les charmes
campagne, où il vivait retiré,
tageant son temps entre les pl
de l'étude et ceux que lui offrai
société choisie. Il entreprit le v
ge de Suisse, pour lier connais
avec Salomon Gesner, qui av
même goût (*V.* Meister, *Prom
des suisses.*) On connaît de lu
*Volgarizzamenti dal latino
greco in versi italiani*, Vér
1781, in-4°. de 158 pag., en s
té avec Jérôme Pompéi, noble
nitien. II. *Versi*, Bassano, 1
grand in-8°. Il a publié ce Re
sous le nom académique de *Pol
Melpomenio.* III. *Volgarizzam
dell' inno a Cerere, scoperto ult
mente e attribuito ad Omero*, i
1785, in-8°. L'auteur a fait s
cette traduction d'un *Discour*
les défauts que la mode avait i

littérature; il y donne vis à ses compatriotes. *poesie campestri*, Par- 1788, in-12. : ce Re- mprimé en 1792. Pinde- composé les pièces que olume, pendant une ma- raindre pour sa vie. On petit Poème sur les qua- jour. V. *Poesie*, Pise, VI. *Arminio, tragedia*, (Pise), 1804, in-8°. ce sujet prouve que ait point resté étranger pesèrent sur son pays. *le in versi*, Vérone, ice, 1809, in-12. VIII. *on*, en vers, des deux nts de l'*Odyssée*, avec gments des *Géorgiques*, es, l'une à Virgile, et nère, 1810, in-8°.

W—s.

NN), graveur au burin, dres vers 1700. Les dif- ches que l'on doit à cet loin d'être sans mérite; es, celles qui lui ont ob- utation méritée, sont: I. *tation des cérémonies rocession des chevaliers les qu'on les voit dans de Henri VII à West- La destruction de l'Ar- le la flotte invincible de roi d'Espagne*, d'après s de la chambre des pairs . III. *Les plans de la dres et de Westminster*, 746, en vingt cinq feuil- nt de Pine ne se bor- la gravure: littérateur vait fait des auteurs de me étude aprofondie; et e prédilection, que l'on édition d'Horace, dont gravé sur cuivre, 1737, IV.

2 vol. grand in-8°. Il avait formé le projet de rendre le même hommage à Virgile; mais il ne put terminer que les *Bucoliques* et les *Géorgiques*; et ces deux ouvrages furent publiés par son fils. Ils sont, comme son Horace, ornés de monuments antiques, qui servent, soit à éclaircir le texte, soit à expliquer quelques usages des anciens. — Robert-Edge PINE, fils du précédent, s'adonna au genre du portrait, et y obtint un véritable succès. Il est regardé comme un des meilleurs coloristes de l'école anglaise: cependant, lorsque la société pour l'encouragement des arts proposa des prix pour la peinture historique, il se mit sur les rangs, et fut couronné successivement en 1760 et 1762. Les sujets qu'il traita, sont la *Prise de Calais par Edouard III*, et *Canut entendant les vagues de la mer*. Les figures étaient de grandeur naturelle. En 1782 il exposa une suite de tableaux, dont il tira les sujets des pièces de Shakspeare. Quelque temps après il passa en Amérique, où il mourut en 1790. Ce peintre a de la chaleur; ses compositions sont riches, et son coloris est plein de force; il entend très-bien le clair-obscur, et en général son ton est historique: mais ses tableaux d'histoire manquent par le dessin. Ses portraits soutiennent l'examen avec plus d'avantage.

P—s.

PINEAU (SÉVERIN), en latin *PINÆUS*, né à Chartres, vers le milieu du seizième siècle, et mort à Paris, doyen du collége royal de chirurgie, le 29 novembre 1619, fut l'un des professeurs les plus habiles que cette école ait possédés. Il avait fait d'excellentes études classiques; et, ce qui était assez rare parmi les chirurgiens de son temps,

il professait en latin. Sa réputation était déjà brillante, lorsqu'il épousa la fille de Philippe Collot. Devenu alors l'un des possesseurs du secret de l'opération de la taille par le grand appareil, il acquit bientôt, comme lithotomiste, une célébrité nouvelle. A la demande de Dulaurens, premier médecin du roi, il s'engagea par contrat, avec Henri IV, à instruire dix élèves qui conserveraient la tradition de cette opération, et qui la pratiqueraient gratuitement sur les pauvres calculeux: mais, soit que la mort vînt trop tôt frapper l'instituteur, soit que les disciples n'aient pas répondu à son zèle, cet établissement n'eut point de résultat. On doit à Pineau, des travaux précieux en anatomie. Il connut, par exemple, les ventricules du larynx, presque complètement oubliés depuis Galien, et que Morgagni décrivit ensuite avec tant d'exactitude. Ses ouvrages sont: I. *Opusculum anatomicum, physiologicum, verè admirandum, in duos libellos distinctum, tractans analyticè, primò notas integritatis et corruptionis virginum, deindè graviditatem et partum naturalem mulierum, in quo ossa pubis et ilium distrahi dilucidè docetur*, Paris, 1597, in-8°. Cet écrit, que Pineau avait d'abord rédigé en français, et dans lequel il sut joindre l'agréable à l'utile, est remarquable par la clarté, la concision et l'énergie du style: aussi eut-il plusieurs traductions en France, en Allemagne et en Belgique. Une version allemande que l'on en fit à Erfurt, 1724, in-8°., fut proscrite par les magistrats, à raison du peu de soin que le traducteur avait mis à voiler les descriptions anatomiques qu'un tel sujet comporte. On trouve dans ce traité, après une indication des signes de la virginité et de floration, une discussion lum et aprofondie sur la valeur d cun des caractères énumérés. teur y démontre que la matri femme n'est pas, ainsi que l'a taient quelques anatomistes, gée en plusieurs loges. Il souti suite que l'accouchement est p d'un relâchement préliminair symphyse des os du bassin, cartent durant la parturition proposition, dont l'exactitude jourd'hui démontrée, était alo jet de vives discussions; et pc montrer ce qu'il avançait, Pin obligé de disséquer publiquem vant Laurent Joubert, Barthél brol et la plupart des maîtres rurgie de Paris, le corps d'une qu'on venait de pendre peu d après être accouchée d'un qu'elle avait tué. II. *Discou chant l'invention et l'extract calcul de la vessie*, Paris, in-8°. Cet écrit renferme u cription exacte et rapide de thode lithotomique de Mari est difficile de concevoir con plusieurs années après sa p tion, cette opération était un secret pour le plus gran bre des chirurgiens. B

PINEAU (Gabriel du) consulte, naquit à Angers en Après s'être distingué au bar sa patrie, il vint à Paris, où fit pas moins estimer par l catesse qu'il mettait dans le des causes dont il se chargea par le talent avec lequel il les dait. De retour à Angers, il conseiller au présidial, et fu dé comme l'oracle de la pr Marie de Médicis le créa ma requêtes de son hôtel. Elle c

dans sa disg ace à s'appuyer des conseils de ce rat; is il ne lui inspira que ues sentimen de paix. Son intégrité, jointe à un ta sévère, le faisait appeler le *Ca* de l'Anjou. Louis XIII le no , en 1632, maire et capitaine g d'Angers, place où Du Pineau ta le titre de *père du peuple*. Sa i- son était une espèce d'académie où tous les gens de lettres se réunissaient à certains jours pour discuter diverses matières. Ce digne citoyen mourut en 1644, dans les sentiments de religion dont il avait été un modèle exemplaire pendant toute sa vie. Ses ouvrages ont été réunis en deux volumes in-fol., 1725, par les soins de Poquet de Livonière, qui les a ornés de remarques u : ils consistent en un bon *Com n- taire sur la coutume d'Anjou* est regardé comme son chef-d'œ vre; en plusieurs Consultations, Di - tations, etc., sur des matières de jurisprudence, parmi lesquelles on en distingue une sur le *Patriarcat d'Occident*, contre Dumoulin, et dont M. de Marca a beaucoup profité. On y trouve aussi ses *Notes* contre celles que Dumoulin avait publiées sur le *Décret* et les *Decrétales* : celles de Dumoulin étaient injurieuses au Saint-Siége; Du Pineau donna peut-être dans l'excès opposé. Pinsson a tâché de redresser l'un et l'autre par de nouvelles notes dans le ve. tome de Dumoulin. T—D.

PINEDA (Jean de), théologien espagnol, né, en 1557, à Séville, d'une famille noble, embrassa la règle de saint Ignace, à l'âge de quatorze ans, et, après avoir terminé ses études, enseigna dans divers colléges, avec beaucoup de succès. Ses talents et son application lui méritèrent l'estime de ses confrères, qui le députèrent à Rome, pour défendre les intérêts de la province d'Andalousie. A son retour, il fut nommé consulteur-général de l'inquisition, et chargé de visiter toutes les bibliothèques, pour en éloigner les ouvrages qu'il jugerait dangereux. Il mourut à Séville, le 27 janvier 1637. Le P. Pineda joignait beaucoup de modestie à une vaste érudition; il avait fait une étude aprofondie des langues orientales. Il était l'ami d'André Schott, qu'il engagea à publier la version de la *Catena græcor. Patrum in Proverbia Salomonis*, par Theod. Peltar. Outre quelques *Opuscules* en espagnol et en latin, dont on trouvera les titres dans la *Bibl. societ. Jesu*, on a aussi de lui : I. *La monarchie ecclésiastique*, ou Histoire universelle du monde, depuis la création (en espagnol), Salamanque, 1588, quatre tomes in-folio; Barcelone, 1620, même format (1). II. *Commentarius in Job*, Madrid, 1597-1601, 2 volumes in-folio; Venise, 1619. III. *Salomo prævius sive de rebus Salomonis regis libri octo*, Lyon, 1609, in-fol. : cet ouvrage, réimprimé plusieurs fois, est une introduction à la lecture de l'Ecclésiaste. IV. *Commentarius in Ecclesiasten*, Venise, 1619; Anvers, 1620, in-fol. V. *Mémorial touchant la sainteté et les vertus héroïques du saint roi Ferdinand III*, Séville, 1627, in-fol. (en espagnol). VI. *Index novus librorum prohibitorum et expurgatorum*, Séville, 1631, in-fol Cet ouvrage fut imprimé par ordre du cardinal Zapata, grand-inquisiteur d'Espagne, qui avait donné la commission à Pineda, de visiter les bibliothèques. M. Peignot, dans

(1) Cet ouvrage n'est point compris dans la notice que les PP. Alegambe et Sotwel ont donnée des écrits de Pineda.

son *Dictionnaire* des livres condamnés au feu (tom. 1er., p. 256-65), a publié la liste chronologique des principaux *Index*, dont le premier, suivant Reimmann, est celui de Venise, 1543, très-rare. W—s.

PINEL (Le Père), né en Amérique, et, à ce qu'il paraît, à Saint-Domingue, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et, suivant l'usage, y fut d'abord employé dans l'enseignement. Il était régent de troisième au collége de Juilly, en 1732; et c'est à lui qu'était adressée une lettre de Duguet, du 3 février de cette année, qui a été rendue publique. En 1736, il se trouvait à Vendôme: les sentiments qu'il professait sur les contestations du temps, lui attirèrent un ordre de cesser ses instructions. En 1746, il résidait dans la maison de Saint-Honoré, à Paris; et il fut un des chefs de l'opposition qui se manifesta dans la congrégation, contre quelques mesures jugées nécessaires. Une protestation qu'il fit le 30 août contre ces mesures, provoqua un ordre qui l'exclut de la maison. Mais Pinel abandonna tout-à-fait la congrégation. Il était riche, et peut-être déjà livré aux illusions du millénarisme et des convulsions. Il avait avec lui une sœur Brigitte, qu'il avait enlevée de l'Hôpital de Paris, où elle demeurait, et avec laquelle il parcourait les provinces, annonçant Élie, et lui préparant les voies, à ce qu'il disait. On cite de lui un écrit intitulé: *Horoscope des temps, ou conjectures sur l'avenir*, où il essayait de donner quelque crédit aux folies dont il s'était entiché. On croit qu'il composa d'autres ouvrages sur ces matières; mais nous ne saurions en indiquer précisément les titres. En 1769, il publia un livre *De la Primauté du pape*, Londres, ou plutôt la in-4°. de 207 pages; l'ouv en latin et en français. Pinel, préface, s'élève contre la bul *genitus*, et veut qu'on décl guerre éternelle à ce funeste comme il le nomme. Il atta tout un rapport fait au conc trecht, en 1763, par l'ab ganck, et prétend que sain n'avait aucune autorité sur le apôtres; que les papes ne so les successeurs de saint Pierr leur primauté n'est pas d n'emporte point de juridict nel, dans cet écrit, parlait d avec beaucoup de liberté; et testant n'aurait pas été plu sur ce sujet: c'est la remar fait la *Bibliothèque des sci des beaux-arts*, imprimée à l Il annonçait un autre ouvr il attaquerait la doctrine du d'Utrecht touchant la préé des évêques sur les prêtres sait si cet écrit a vu le jour probable qu'absorbé par de c bles illusions, l'auteur n'aur le temps de terminer son La mort le surprit au milie courses et de ses prédictions ses jours dans un village qu' dique pas, laissant la moit fortune à la sœur Brigitte, qu ensuite à l'Hôtel-Dieu, et qu le 15 novembre 1777, un renonciation aux folies et au dales des convulsions. Nous la date de cet acte, parce qu' raît indiquer que Pinel éta peu auparavant. On peut v cet enthousiaste l'écrit intitu *tion de l'œuvre des convuls des secours*, in-12. Cet écrit néralement attribué au père dominicain; il parut à Ly 1788. P—c

PINELLI (Jean-Vincent), savant bibliophile, naquit à Naples, en 1535, de Cosme Pinelli, noble Génois, qui avait acquis des richesses considérables par le commerce. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude, et fit de rapides progrès dans toutes les branches des connaissances humaines. La littérature, la philosophie, les mathématiques, la médecine, la musique, la jurisprudence, tout était de son ressort. Outre l'hébreu et les langues anciennes, il avait appris le français et l'espagnol, qu'il parlait avec autant d'élégance que de facilité. Il établit le premier, à Naples, un jardin botanique, qu'il mit à la disposition des curieux, et dans lequel il rassembla les plantes les plus rares, qu'il faisait venir à grands frais, des pays étrangers. Barth. Maranta, fameux médecin, en dédiant à un jeune homme de vingt-trois ans, sa *Méthode* pour connaître les plantes, acquitta le juste tribut de reconnaissance des amateurs de l'histoire naturelle (*V.* B. Maranta, XXVI, 557). Pinelli quitta sa patrie, vers la fin de l'année 1558, pour venir s'établir à Padoue, dont le séjour lui parut préférable, à raison des ressources qu'il devait y trouver pour son instruction. Sa maison y devint bientôt une espèce d'académie, où les savants s'empressaient d'accourir, certains d'y recevoir l'accueil le plus gracieux. Il parvint, en peu de temps, à former une bibliothèque, la plus belle qu'aucun particulier eût jamais possédée; et il ne négligea ni soins ni dépenses pour l'enrichir des manuscrits les plus rares et des meilleures editions. Il y joignit un cabinet d'antiquités et de médailles, une collection d'instruments de mathématiques et d'astronomie, des fossiles, des métaux, des cartes, des dessins, etc., invitant tous ceux qui partageaient son goût pour l'étude, à regarder ses collections comme les leurs. Sa politesse et son affabilité égalaient son érudition. Il s'empressait d'offrir le résultat de ses recherches aux personnes qui venaient le consulter; encourageait les savants dans leurs travaux, les aidait de ses conseils, de sa bourse, et jouissait de leurs succès, comme des siens propres. Malgré l'extrême délicatesse de sa santé, il ne passait jamais un seul jour sans donner quelques heures à l'étude. Il quittait rarement son cabinet, si ce n'est pour remplir des devoirs religieux; et, dans l'espace de quarante-trois ans, il ne sortit que deux fois de l'enceinte de Padoue, où il mourut, en 1601. Il était resté inconsolable de la perte d'un ami à laquelle il fut très-sensible. De Thou a fait un bel éloge de Pinelli (*Hist. lib.* cxxvi, 19), qu'il compare, pour le savoir et la libéralité, à Pomp. Atticus, dont toute la vie fut consacrée au noble et glorieux loisir des beaux-arts, et qui eut depuis, en France, un plus bel imitateur (*V.* Peiresc). La plupart des contemporains de Pinelli lui ont dédié quelques-uns de leurs ouvrages. On n'a de lui que des *Lettres* éparses dans différents Recueils, et des *Notes* sur la Chronique vénitienne de Dandolo, que Foscarini a publiées dans le 1er. livre de son Traité *De origine et statu biblioth. Ambrosianæ*. Après la mort de Pinelli, sa riche bibliothèque fut chargée sur trois vaisseaux, qui devaient la transporter à Naples, où se trouvaient ses héritiers. L'un des vaisseaux fut pris par des corsaires, qui jetèrent les livres à la mer, d'où l'on parvint cependant à en sauver quelques-uns

Les deux autres arrivèrent à Naples, et les livres qu'ils portaient furent partagés entre des héritiers peu faits pour apprécier de semblables richesses. Le cardinal Fréd. Borromée ayant enfin découvert, dans un grenier, les restes de la bibliothèque de Pinelli, les acheta trois mille quatre cents écus d'or, somme considérable pour le temps, et qui peut servir à donner une idée de la valeur qu'avait eue la collection entière. L'un des amis de Pinelli, Paul Gualdo, archiprêtre de Padoue, a écrit sa *Vie* très-détaillée: elle a été traduite en latin (peut-être par Laur. Pignoria), et imprimée à Augsbourg, 1607, in-4°. Elle fait partie du Recueil de Guill. Bates: *Vitæ selectæ virorum eruditorum* (*V.* Bates). W—s.

PINELLI (Maffeo), bibliophile non moins distingué que le précédent, avec qui les auteurs du Dictionnaire universel l'ont confondu (1), naquit, en 1736, à Venise, d'une famille qui possédait, depuis plus de deux siècles, la direction de l'imprimerie ducale: ayant fait d'excellentes études, il se passionna pour les chef-d'œuvre de la littérature ancienne, et, malgré la médiocrité de sa fortune, parvint à se former une collection vraiment précieuse des meilleures éditions des classiques grecs et latins. Au goût des livres, Maffeo joignait celui des tableaux et des antiquités; et il eut une galerie de tableaux, de statues, de monuments antiques, et une suite très-intéressante des monnaies et des médailles de Venise. La timidité de son caractère l'éloignait de la société, dont il aurait fait le charme par les agréments de son esprit: c'était dans sa bibliothèque qu'il passait tous les instants qu'il pouvait dérober à ses devoirs; il n'y admettait qu'un petit nombre d'amis, parmi lesquels se faisait distinguer surtout l'abbé Morelli, l'un des plus savants bibliographes modernes. Avec plus de confiance dans ses talents, Maffei eut pu égaler celui qu'il se contenta toujours de regarder comme son maître. Outre les langues anciennes dont il avait fait une étude aprofondie, il possédait le français et l'anglais, et il était très-versé dans l'histoire littéraire. Chargé à son tour de la direction de l'imprimerie ducale il remplit cette place avec zèle, et mourut, le 7 février 1785, à l'âge de quarante neuf ans. On lui doit: *Prospetto di varie edizioni degli autori classici greci e latini*, Venise, 1780, in-8°. C'est une traduction de la Bibliothèque des classiques par Harwood, enrichie de notes intéressantes. L'abbé Morelli publia le *Catalogue* des tableaux qui composaient le cabinet de Pinelli, ibid., 1785, in-8°.; et ensuite celui de la riche bibliothèque de son ami, sous ce titre: *Bibliotheca Maphæi Pinelli, magno jam studio collecta*, Venise, 1787, 6 vol. in-8°. Le premier volume est orné d'un beau portrait de Pinelli, gravé par Bartolozzi; il est en outre précédé d'un avertissement du savant éditeur, qui contient la notice des ouvrages les plus précieux de cette collection, et l'éloge de l'amateur éclairé qui l'avait fourni. Les

(1) La nouvelle édition du *Dictionnaire historique* (celle de 1821), offre la même erreur; et l'on ne sera pas étonné que, loin de se perfectionner, cet ouvrage devienne plus fautif et plus inexact, à mesure que les éditions s'en multiplient, si l'on pense à la rapidité avec laquelle ces éditions sont exécutées. Le public a quelquefois accusé la lenteur des éditeurs de la *Biographie universelle*; mais nous croyons qu'à la fin de l'entreprise qui n'est pas éloignée, on ne regrettera pas de l'avoir long-temps attendue. Voulant par-dessus tout faire un bon ouvrage, et n'y épargnant aucuns soins ni aucune fatigue, nous n'avons jamais pu faire plus de quatre volumes dans une année: les éditeurs du nouveau *Dictionnaire historique*, ont commencé il y a à peine un an, et déjà ils ont publié vingt-quatre volumes!

trois premiers volumes renferment la liste des ouvrages grecs et latins, classés par ordre des matières; les deux suivants, celle des ouvrages italiens, français et anglais, suivie de la description de quelques antiquités, accompagnée de cinq planches, etc.; et enfin, le sixième, les tables et corrections. En 1789, Robson, libraire de Londres, acheta la bibliothèque de Pinelli; et, avant de la mettre en vente, il publia un *Extrait* du catalogue. (*V.* Morelli, XXX, 132.) W—s.

PINELO (Antonio de Léon-), le plus laborieux écrivain de l'Amérique espagnole, et celui qui a le plus travaillé à l'histoire de cette partie du monde, naquit au Pérou, d'une famille distinguée, dans les dernières années du seizième siècle. Dès ses premières études, qu'il termina au collége de Lima, il montra une ardeur incroyable à recueillir tout ce qui concernait l'histoire des Indes: mais l'insuffisance des notices qu'il put se procurer dans l'Amérique, vu la rareté des dépôts littéraires, et leur grand éloignement, le détermina bientôt à passer en Espagne, où il exerça long-temps les fonctions d'avocat ou de rapporteur au conseil des Indes. Ce fut dans l'exercice de ces fonctions qu'il eut occasion de reconnaître combien la législation civile et administrative des colonies espagnoles était compliquée et embarrassée par la multitude d'édits et d'ordonnances, quelquefois contradictoires, dont il n'existait point de collection complète, ni même de tableau indicatif. Ses études préliminaires l'ayant préparé à ce travail, dont l'immensité eût effrayé tout autre compilateur, il en publia le prospectus, en 1623, sous ce titre: *Discours sur l'importance, la forme et la disposition de la collection* (Recopilacion) *des lois des Indes*, in-fol. Son plan, présenté au conseil des Indes, avec le manuscrit du premier volume de l'ouvrage, fut universellement approuvé; et pour le mettre en état de le continuer et de le compléter, non-seulement on lui ouvrit les archives de Madrid et de Simancas; mais on l'autorisa, par un décret spécial, à tirer des secrétaireries générales du Pérou et du Mexique, tous les registres et titres nécessaires à son travail. Le nombre de pièces dont il eut à faire le dépouillement, est vraiment prodigieux: le tome premier contient l'extrait d'environ cinq cents volumes de cédules royales, comprenant 120,000 feuilles, et plus de 300,000 décisions. L'ouvrage entier ne pouvant être promptement terminé, on ne crut pas convenable d'en publier le premier volume séparément; et l'on n'en fit paraître d'abord qu'un abrégé (*Sumarios de la Recopilacion general de las leies de las Indias*), 1628, in-fol., imprimé seulement pour l'usage du tribunal ou conseil des Indes. Léon-Pinelo continua ses recherches et ses extraits, et livra l'ouvrage à-peu-près achevé, en 1635. Divers incidents en retardèrent la publication, qui n'eut lieu qu'après la mort de l'auteur. Il fut imprimé, en 1680, sous les auspices de don Vincent Gonçaga, en 4 vol. in-fol. Léon-Pinelo avait été autorisé à en donner séparément quelques extraits: *Politica de las Indias* — *Bulario Indico*, formant une pièce de corps de droit canonique pour l'Amérique; — *Historia del supremo consejo de las Indias*: les deux premiers sont demeurés manuscrits, et l'on n'a imprimé du troisième qu'un grand extrait, sous forme

Table chronologique, en 1645. L'auteur ne bornait pas ses recherches aux objets de législation; il soumettait à son insatiable curiosité tout ce qui était relatif à l'histoire naturelle, civile ou ecclésiastique des Indes, tant Orientales qu'Occidentales (le Portugal et ses colonies étant du domaine de l'Espagne, lorsqu'il commença son travail). Cette publication aurait de beaucoup excédé les moyens d'un simple particulier, puisqu'il avait mis en ordre des extraits raisonnés de tout ce qui avait été imprimé jusqu'alors sur les Indes, et de tous les manuscrits dont il put avoir connaissance. Il n'avait que le grade de licencié et le titre de rapporteur au conseil des Indes, lorsqu'il en publia l'Abrégé ou le simple Catalogue, en 1629, sous le titre d'*Epitome de la Biblioteca orientali occidental*, in-4°. Son zèle fut récompensé par un brevet de juge honoraire au tribunal suprême de la *Contratacion*, à Séville, et de premier historiographe des Indes. Ce savant respectable joignait à des connaissances aussi étendues, les sentiments les plus religieux; et sa dévotion lui avait fait même consacrer à la Vierge les prémices de sa plume. Il voulut qu'elle fût aussi le sujet de ses derniers travaux; et, quand il eut achevé ses vastes compilations historiques, il rédigea successivement les ouvrages suivants, les seuls qu'il ait écrits en latin: *Annales immaculatæ conceptionis, ab orbe condito ad nostra tempora;—Bibliotheca seu Catalogus Marianus*, volumineuse bibliographie, divisée en soixante-douze classes et plus de trente Appendices; —*Musæum Marianum*, qui semble être un abrégé du précédent;—*Kalendarium Marianum*, où l'on trouve, pour chaque jour de l'année, les dévotions particulières instituées en l'honneur de la Vierge, dans tous les pays du monde;—*Compendium devotionum ergà B. V. Mariam*. Ces derniers ouvrages sont demeurés inédits; l'auteur aura probablement jugé inutile de les mettre au jour, quand il aura eu connaissance des immenses travaux du P. Marracci sur le même sujet (*V.* Marracci, XXVII, 253). Nous n'avons pu découvrir la date de la mort de Léon-Pinelo; elle n'est point indiquée dans la *Bibliotheca Hispana nova* de Nic. Antonio, publiée en 1672; ce qui donne lieu de croire qu'il vivait encore à cette époque: mais il devait être dans un âge fort avancé. Tous ses ouvrages imprimés sont en espagnol; nous indiquerons les principaux: I. *Relation des fêtes de la congrégation de l'immaculée conception*, Lima, 1618, in-4°.; il publia aussi un Poème sur le même sujet. II. *Traité des confirmations royales*, Madrid, 1630, in-4°.; ouvrage important pour la jurisprudence de l'Amérique espagnole. III. *Vie de D. Toribio Alphonse Mogrovejo, archevêque de Lima*, 1633, 1653, in-4°.; traduite en italien par M. A. Cospi, 1655, in-4°., à l'occasion du procès de la canonisation de ce saint prélat. IV. *Question morale: Le chocolat rompt-il le jeûne ecclésiastique?* Madrid, 1636, 1639, in-4°. V. *Les Voiles des femmes, anciens et modernes*, ibid., 1641, in-4°.; dissertation savante et curieuse, publiée à l'occasion de la pragmatique royale appelée *de las tapadas*. VI. *Aparato politico de las Indias occidentales*, 1653, in-fol.; inconnu à Nic. Antonio, mais cité dans la seconde édition de l'*Epitome*, col. 786. VII. Le *Paradis dans le nouveau Monde*, commentaire apologétique, *His-*

toire naturell, etc., des Indes Occidentales, Madrid, Barcia, 1656, in-fol. (cité il...., col. 787.) VIII. *Acuerdos del consejo de Indias*, Madrid, 1658. IX. *Abrégé* (Epitome) *de la Bibliothèque orientale et occidentale, nautique et géographique*, Madrid, 1739, 3 vol. in-fol., de près de 1200 p.; ouvrage important, mais peu connu en France. C'est le plus ample répertoire bibliographique de tous les livres imprimés ou manuscrits, sur les voyages, les missions et relations étrangères. Le nombre des auteurs indiqués s'élève à plus de 14,700, et quelques-uns le sont pour plus de dix ou douze articles. La première édition, donnée en 1629, était rédigée avec assez d'ordre: mais l'éditeur anonyme de 1739, a mis beaucoup moins de soin dans son travail; et sans les deux immenses tables alphabétiques, l'une par noms d'auteurs, et l'autre par leurs prénoms, qu'il y a jointes, il serait assez difficile de se reconnaître dans ce chaos: les titres des livres n'y sont donnés qu'en espagnol; et les noms des auteurs, également traduits, sont parfois difficiles à reconnaître. De nombreuses fautes d'impression augmentent encore l'embarras: mais on doit savoir gré à l'éditeur d'avoir le plus souvent indiqué les sources où il a puisé. Il paraît avoir compulsé tous les recueils bibliographiques, publiés jusqu'à 1735; il ne cite qu'un très-petit nombre d'ouvrages postérieurs. Ce vaste répertoire est surtout curieux pour la connaissance des livres imprimés dans l'Amérique espagnole et dans les diverses langues de cette partie du monde. Outre les ouvrages inédits indiqués plus haut, Léon-Pinelo en laissa beaucoup d'autres, dont les plus importants sont: *Las Haçañas de Chile con su historia* (ou les exploits du Chili); — *Fondation et histoire de la ville de Lima*; — *Découverte et histoire de Potosi*; — *Relation des provinces de Minche et Lacandon* (entre Guatimala et le Yucatan); — *Relacion de la casa y servicios de D. Antonio de Leon y Pinelo*, présenté au roi, le 23 décembre 1652, suivant Franckenau (J. Luc. Cortez), *Biblioth. Hisp.*, p. 38. C. M. P.

PINET (Antoine Du). *V.* Dupinet.

PINGERON (Jean-Claude), littérateur estimable, né, vers 1730, à Lyon, embrassa la profession des armes, et, avec l'agrément du roi, passa au service de Pologne. Il y fut employé dans le grade de capitaine d'artillerie, et comme ingénieur, à Zamosc. Ayant obtenu la permission de revenir en France, il fut attaché au bureau des batiments de la couronne à Versailles, et consacra les loisirs que lui laissaient ses fonctions à la culture des lettres. Il voyagea aussi en Italie, demeura plusieurs années à Rome et à Naples; parcourut avec le marquis de Néelle les échelles du Levant, Malte et la Sicile. Il fit, au mois de juin 1776, le voyage de Catane au mont Gibel, avec l'abbé Sestini: mais son embonpoint excessif ne lui permit pas de gravir jusqu'au sommet du volcan; ce qui lui attira quelques plaisanteries des autres voyageurs. Il revint ensuite à Syracuse; mais il empêcha le marquis de Néelle de s'exposer, en continuant de visiter, dans cette saison, la partie la plus mal-saine de l'Ile. En 1779, il devint l'un des coopérateurs du *Journal* de l'agriculture du commerce, des arts et des finances, dans lequel il inséra un

grand nombre de dissertations sur des objets d'utilité publique. Lors de l'établissement du *Musée* (*V.* Pilatre), il en fut le premier secrétaire. Resté étranger aux troubles de la révolution, qui le priva de ses emplois, il mourut, presque inconnu, à Versailles, en 1795. Pingeron était membre de l'académie de Barcelone. Il a traduit de l'italien : I. *Le Traité des Vertus et des Récompenses*, par le marquis Hyac. Dragonetti, Paris (Amsterdam), 1768, in-12. Cet ouvrage, qui a été traduit en Polonais, fait pendant au *Traité des Délits et des Peines* de Beccaria (*V.* ce nom), mais il n'a pas eu le même succès. II. *Conseils d'une mère à son fils*, qui est sur le point d'entrer dans le monde, ibid., 1769, in-12. C'est un poème de madame Piccolomini-Gérardi. III. *Essai sur la Peinture*, par Algarotti, ibid., 1769, in-12. IV. *Le Traité des violences publiques et particulières*, par Murena, ibid., 1769. Le traducteur y a joint une *Dissertation* sur les devoirs des magistrats. V. *Les Abeilles*, poème de Ruccellaï, ibid., 1770, in-8°.; Amsterdam, 1781, in-12. Pingeron l'a fait suivre d'un *Traité* complet sur l'éducation des abeilles, tiré des meilleurs auteurs. VI. Les *Vies des architectes anciens et modernes*, par Milizia, ibid., 1771, 2 vol. in-12. La préface contient des recherches curieuses sur l'origine et les progrès de l'architecture. VII. Le *Voyage dans la Grèce asiatique*, par l'abbé Sestini, 1789, in-8°. VIII. Les *Lettres* écrites par l'abbé Sestini à ses amis, en Toscane, pendant le cours de ses voyages, ibid., 1789, 3 vol., in-8°., avec des notes du traducteur. — De l'anglais : IX. *Voyage dans la partie septentrionale de l'Europe*, pendant les années 1768-1770, pa Marshal, Paris, 1776, in-8°. *Description de l'île de la J que*, ibid., 1782, in-12. X *Description d'une machine d que construite et perfectionné* Cuthberson, ibid., 1790, in XII. *Expériences et recherch les à l'humanité, aux hospic commerce et aux beaux-arts* duites de plusieurs langues, cueillies de divers voyages, vées dans les papiers de Ping Paris, 1805, in-8°. On lui at encore : L'*Art de faire soi-mê ballons aérostatiques*, Paris, in-8°.; et l'on trouve de lui articles dans la *Bibliothèque ph économique*, et dans d'autr cueils du même genre. W-

PINGRÉ (Alexandre-Gu tronome célèbre, né à Paris septembre 1711, fit ses étude les Génovéfains de Senlis., e nt leur congrégation à l'âge de sei et, huit ans après, fut profes théologie. Mais inquiété pour nions dans les querelles du ja me, il fut relégué dans un collé cur, pour y professer les pr éléments de la grammaire. Le chirurgien Lecat venait de fo Rouen une académie des scie lui manquait un astronome; Pingré, son ami, depuis qu' venu résider dans cette ville : *T l'homme dont j'ai besoin.* était alors âgé de trente-hu Il se livra tout entier à d vaux bien différents de ce l'avaient occupé jusqu'à ce m Il devait y trouver en peu de une considération plus certa surtout plus de tranquillité imprimé, dans son Éloge son coup d'essai fut l'écli lune de 1749; qu'il aperçut

ıs l'annonce que Lacaille en
ite, qu'il la lui fit recon-
et qu'ils devinrent amis. Il
it en cela rien que de fort or-
et de très-conforme à tout ce
s savons du caractère de nos
nds astronomes. Mais il fal-
cette erreur fût bien légère;
it examiné l'annonce de La-
t l'ayant comparée à celles
les astronomes contempo-
ous n'y avons remarqué que
érences imperceptibles, et
sde beaucoup que les incerti-
dinaires du calcul ou de l'ob-
n. Quant à l'amitié de Pin-
Lacaille, nous avons quel-
on de douter que ce sentiment
rif, ou qu'il ait été durable.
ration du passage de Mer-
1753, valut à Pingré le titre
spondant de l'académie. Peu
s après il fut nommé biblio-
de Sainte Geneviève (*Voy.*
, XXVIII, 344), et chan-
l'université; son titre de *cor-*
nt fut alors changé en celui
é libre, le seul que pussent
:eux qui tenaient à une con-
n religieuse. L'académie se
it de la tyrannie exercée
jésuite Gouye, qui avait
tre de membre. On bâtit
é un petit observatoire au
l'abbaye de Sainte-Gene-
ié bientôt avec Lemonnier,
dopta les idées, il composa,
années de 1754 à 1757, un
ciel, almanach nautique,
ır la méthode des angles ho-
la lune, et calculé sur les
es *Institutions astronomi-*
lgré tous ses efforts, la mé-
'obtenant aucune confiance,
ce travail, non parce qu'il
ible, mais parce qu'il le
ns utilité. On a depuis, dans
le *Nautical almanach* de Londres, dans la *Connaissance des temps*, et dans toutes les éphémérides sans exception, adopté le plan tracé dans le même temps par La Caille. Ce même astronome avait calculé pour l'*Art de vérifier les dates*, le tableau complet de toutes les éclipses visibles en Europe, pendant les dix-huit premiers siècles de l'ère chrétienne. Pingré recommença tous ces calculs, sans nécessité bien évidente : il les étendit, y ajouta ceux des éclipses des dix siècles précédents; et ce travail immense a du moins cet avantage qu'il prouverait aux partisans des anciennes périodes (telle que celle de dix-huit ans) de quelle faible ressource seraient toutes ces périodes pour annoncer les éclipses futures, d'après des éclipses réellement observées, surtout quand il s'agirait du soleil. Pingré fit trois voyages pour essayer les montres marines de Ferdinand Berthoud, et celles de Le Roi. Dans le premier (1767), il accompagna Courtanvaux, qui avait demandé à l'académie un commissaire, quoiqu'il eût déjà le secours de Messier. La besogne fut partagée entre les deux astronomes, d'après leurs goûts et leurs talents particuliers. Messier se chargea de toutes les observations; Pingré, de tous les calculs et de la rédaction. Il fit le second voyage avec Fleurieu (1769); ils travaillèrent de concert aux observations : Fleurieu se réserva l'histoire et la publication de l'ouvrage. Dans le troisième (1771), Pingré était avec Verdun et Borda. Ce dernier rédigea seul le voyage, dont le manuscrit est conservé au dépôt des cartes de la marine (1). A la fin de 1760,

(1) La Relation imprimée en 1778, 2 vol. in-4°., est presque toute entière l'ouvrage de Pingré (Lalande, *Bibliogr. astronom.*, p. 776).

Pingré partit pour l'île Rodrigue, où il observa, l'année suivante, le premier passage de Vénus. Il observa le second, en 1769, avec Fleurieu, au Cap-Français, dans l'île Saint-Domingue. En 1783, il publia sa *Cométographie*, le plus important de ses ouvrages. Enfin, en 1786, il fit paraître une traduction du poème de Manilius, à laquelle il joignit celle d'Aratus, d'après la paraphrase de Cicéron, complétée par Grotius. Il peut paraître singulier que, très-versé dans la langue grecque, il ait préféré l'imitation de Cicéron à l'ouvrage original. Mais comme il voulait mettre le texte en regard de la version, il crut que peu de personnes seraient en état de lire le poème ; et, parmi les imitations qui en ont été faites, il choisit du moins celle qui lui parut et moins libre et moins verbeuse (Voyez sur cette traduction la nouvelle *Histoire de l'Astronomie ancienne*, tome I, p. 251). Pingré avait calculé toutes les observations astronomiques du seizième siècle, en remontant jusqu'à Tycho; l'assemblée constituante avait affecté une somme à l'impression de ce manuscrit : 364 pages étaient tirées ; la dépréciation des assignats a fait suspendre l'impression, qui n'a jamais été reprise : il n'en a rien paru. Elle serait aujourd'hui d'une utilité au moins douteuse. Pingré, devenu fort âgé, n'en était pas moins assidu aux séances de l'Institut. En sortant de la première de toutes, à laquelle avait présidé le Directoire, pressé par la foule, il perdit un chronomètre, auquel il attachait un grand prix. Il mourut le 1er. mai 1796, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Près de mourir, il cita le mot *uti conviva satur* d'Horace, son poète favori. Nous avons de Pingré plusieurs Mémoires dans la collection de l'académ sont, pour la plupart, des vations isolées, comme le pa Mercure en 1753, des éclip toiles, de soleil et de lune. Pers la grande utilité des règles d pour les triangles sphériques gles, il chercha des moyen gues pour tous les autres tr mais ses règles ne sont au f celles de Neper ; et les unes, les autres, sont entièrement Il revint plus d'une fois sur passages de Vénus. Le pre avait donné une parallaxe qui était évidemment tro Après avoir soutenu son tion avec les résultats qu'il déduits, il finit par s'ap que, pour connaître et co marche de sa pendule, il fait les calculs qu'un mo le passage, et qu'il avait une erreur en retranchant 6 aurait dû ajouter. Il prét courses et des occupations pour excuser un retard q un peu singulier, dans une tance où il était allé cherch une observation si rare et s tante. Il en vint, quelque après, à reconnaître que la était au plus de 8″ 8710. Il myope et peu leste ; ce qui moins propre aux observati quelques essais, sans beauco cès, pour perfectionner la qui détermine la différence diens par les éclipses de so lons de sa *Cométographie*, *historique et théorique des* Paris, imp. roy., 1783, 2 Dans l'introduction, apr un peu exagéré l'utilité d raient être un jour les com déterminer avec plus de pr distance du soleil à la terre

qu'il exposera le progrès naissances humaines sur le nature des comètes; la des- de toutes celles dont on trou- que mention dans les écrits riens et des philosophes ; ce uit de leur retour et de leur ion ; enfin les phénomènes queues et de leurs cheve- a dernière partie roulera sur ie de leurs mouvements. A égards, son Traité paraît ne ser à desirer. Le savant bi- aire de Sainte-Geneviève is la main, plus que personne, ouvrages qu'il avait intérêt ilter; et il en donne des ex- lèles. Il y joint le tableau des théories imaginées et es de son temps : il y man- ssairement les méthodes pu- ostérieurement, telles que Gauss, Olbers, Legendre, rdt, Bessel, et la théorie es perturbations. Quant aux u'il rapporte en éclaircisse- tous les préceptes qu'il ex- est bon de ne pas y ajouter rop implicite; et le plus sûr les recommencer tous, ain- a fait l'auteur de cet article rition du livre, en 1783. Au n mettant toutes ces métho- preuve, Pingré les juge d'une impartiale : en détaillant il préfère pour son usage, il assez maladroitement de l'ô- caille, pour en enrichir son emonnier. Lorsqu'il cite les es particulières de Lacaille, t s'empêcher de lancer con- quelque trait ou quelque plai- Peut-être suivait-il les im- et les exemples qu'il avait Lemonnier. Peut-être se it-il toujours que Lacaille versé son système des lon- gitudes nautiques : peut-être aussi avait-il le souvenir d'une discussion assez vive qui s'était passée à l'académie, dans laquelle il avait voulu établir l'identité de deux comètes, malgré des différences de 8 et 16° dans les éléments; variations qu'il attribuait aux attractions planétaires. Lacaille l'avait réduit au silence, en lui faisant remarquer que, d'après la position des deux astres, l'attraction de Jupiter aurait dû bien plutôt produire des effets tout contraires. D'ailleurs, il est juste de dire que Pingré, sans entrer dans ces détails, a rapporté, dans sa *Cométographie*, cette remarque de Lacaille; qu'il lui en fait honneur; et que, dans plusieurs endroits, il parle de son redoutable antagoniste en termes tout-à-fait convenables : car, au fond, Pingré était un homme excellent, quoique un peu inconsidéré. Tout nouvellement encore, un journal étranger l'accuse d'avoir, ou controuvé, ou du moins trop légèrement accrédité une inculpation très-désobligeante contre un astronome de Berlin. Au reste, ces torts légers ne laisseront bientôt aucune trace; et l'on verra toujours en Pingré un savant laborieux et estimable, qui a dû à son zèle et à ses qualités morales la considération dont il fut toujours entouré. Jamais il ne refusa une mission pénible; ce qui est prouvé par ses longs voyages, et par la constance qu'il mit à calculer son *Etat du ciel*, tant qu'il espéra de le rendre utile. Mais, de tant de travaux, il ne restera probablement que sa *Cométographie* et les orbites des comètes qu'il a déterminées, au nombre de vingt-quatre. On regrettera qu'il n'ait pas été toujours aussi heureux dans le choix des sujets qu'il a traités. Outre ses Observations et

ses ouvrages astronomiques, dont on peut voir le détail dans les Tables de l'académie des sciences, dans les Mémoires de Trévoux, de 1762 à 1765, et dans la *Bibliographie astronomique* de Lalande, il a publié les *Mémoires* de l'abbé Arnauld (fils aîné d'Arnauld d'Andilly), Amsterdam (Paris), 1756, 3 part. in-8°.; et la XIe. édition de la *Géographie* de Buffier, avec des vers artificiels, Paris, 1781, in-12. Nous croyons devoir aussi mentionner son *Mémoire sur la colonne de la halle aux blés*, et sur le cadran cylindrique construit au haut de cette colonne, Paris, 1764, in-8°. (2) L'*Eloge* de Pingré a été lu à l'Institut, par M. de Prony, le 3 juillet 1796 (*Mém. sc. math. et phys.*, tome 1er., p. XXVI). Une *Notice* sur sa vie, par Ventenat, insérée dans le Mercure du 10 prairial an IV (XXII, 217), et dans le *Magas. encyclop.* (2e. ann., I, 342), a aussi été tirée à part. On trouve son portrait dans les *Ephémérides géographiques* du baron de Zach, IV, 537. D—L—E.

PINS (JEAN DE) en latin *PINUS*, évêque de Rieux, était né vers 1470, d'une ancienne famille de Languedoc qui a donné deux grands-maîtres et un vicaire-général à l'ordre de Malte. Il resta orphelin fort jeune; mais un de ses parents se chargea de soigner son éducation. Après avoir fréquenté les universités de Toulouse, de Poitiers et de Paris, il alla suivre à Bologne les leçons de Philippe Béroaldo l'*Ancien*, l'un des plus habiles maîtres de son temps (*V.* BERO… et fit, sous sa direction, de progrès dans les langues anci… Revenu à Toulouse en 14… embrassa, la même année, l'é… clésiastique, et retourna p… Beroaldo, auquel il portait … tendre attachement, et dont il r… lit les dernières instructions. … retour, il fut nommé conseille… au parlement de Toulouse : … chancelier Duprat ayant eu l'oc… d'apprécier sa capacité, l'e… à l'accompagner en Italie, et … obtenir une place dans le sé… Milan. La prudence et l'habileté … fit paraître dans l'exercice d… charge, lui méritèrent la confia… roi Louis XII, qui l'envoya … bassade à Rome et à Venise … sc concilia l'estime générale. … renvoyé à Venise par Françoi… et pendant son séjour en cette … il acquit un grand nombre … nuscrits précieux, dont il e… la bibliothèque qui venait … établie à Fontainebleau (*V.* CARIS). Le roi le récompensa … services en le nommant, en … à l'évêché de Pamiers : ma… obstacles, que le roi et le pa… même ne purent lever, n'aya… permis qu'il prît possession … siége, il fut transféré, en … à Rieux. Il se livra dès-lors u… ment aux soins qu'exigeait l'ad… tration de son diocèse, et pa… y faire fleurir les bonnes-mo… les lettres. Il fonda, en 15… Rieux, la collégiale de Saint-E… et céda, pour l'entretien de … noines, une partie de ses p… revenus. Trop éclairé pour … être indulgent, il ne tint pa… d'empêcher l'exécution des m… trop sévères prises par le parl… de Toulouse contre le malh…

(2) Ce cadran ingénieux et savant, dont les styles environnent une partie de la colonne, et sont tous horizontaux, a été décrit par Lalande, au mot *Cadran* de la nouvelle Encyclopédie. On sait que la colonne qui le porte, construite en 1572 (*V.* BULLANT), fut sauvée de la destruction en 1763, par Pachaumont, qui en fit l'acquisition pour la céder à la ville de Paris.

'oy. ce nom). Pins mourut à :, le 1er. novembre 1537. de ce digne prélat est un qui décorent la salle des il- oulousains (*V.* Lafaille): igne de cet honneur par ses t par la protection généreuse orda aux savants. Pins était espondance avec Erasme, Louis le Roi (*Regius*), etc.; accordent à lui donner les nds éloges. Erasme dit que de ce prélat approche de Cicéron; et qu'il aurait pu : à sa perfection, si les af- portantes dont il fut chargé, ent pas détourné de l'étude. us, qui lui a dédié le troi- re de ses épigrammes, nous que Pins travaillait alors à ction latine des *Histoires* de ais il n'eut pas le loisir de ier. On a de ce savant pré- *uelques épigrammes lati- 'honneur d'Urceus Codrus*; ecueil des *OEuvres* d'Ur- ce nom). II. *Div. Cathari- nsis vita; accedit etiam l. Beroaldi*, Bologne, 1505, rès-rare. La vie de Sainte- e a été insérée dans le Re- tulé: *De claris fœminis*, ieurs biographes attribuent ur à Pins (*Voy.* Ravisius). III. *S. Rochi Narbonen- da; ad calcem accedit libel- scribitur: Allobrogica nar-* nise, 1516, in-4°.; et Paris, dius, même année et mê- at: ces deux éditions sont s grande rareté (1). L'opus- cule intitulé: *Allobrogica narratio*, est une traduction du roman du très-vaillant Pâris et de la belle Vienne, fille du Dauphin (2). IV. *De vitâ aulicâ libellus*, Toulouse, in-4°. Le P. Charron, jésuite, a publié des *Mémoires pour servir à l'éloge historique de Jean de Pins*, avec un recueil de plusieurs de ses lettres, Avignon (Toulouse), 1748, in-12. Cet ouvrage curieux contient pourtant quelques inexactitudes, qui ont été relevées dans les *Mémoires de Trévoux*, mars 1749. W—s.

PINSSON (François), jurisconsulte, naquit à Bourges, en 1612. Formé par les leçons de son père, célèbre professeur en droit-canon, il vint se faire recevoir avocat à Paris, en 1633, et prit rang parmi les oracles du barreau. Son habileté était consommée dans les matières bénéficiales; et l'on sait que cette branche de la jurisprudence suffisait pour occuper exclusivement une classe particulière d'avocats. Pinsson publia, en 1654, le traité latin des *Bénéfices*, composé par son aïeul maternel Antoine Bengi, professeur distingué de Bourges, et continua ce travail, demeuré imparfait, depuis le chapitre *De oneribus et immunitatibus ecclesiarum*. En 1666, sortit de ses mains la Pragmatique-sanction de saint Louis, accompagnée d'un commentaire. En 1673, il fit hommage à Louis XIV, de Notes sommaires sur les indults accordés par Alexandre VII et Clément IX; il y avait joint une préfa-

dier distingue mal-à-propos l'évêque de autre Jean de Pins, conseiller au par- oulouse, qu'il fait auteur de la Vie de et de la traduction du roman de Pâris *Epitom. Bibl. Gesneri*). De Bure a com- eur plus grande encore, en nommant es deux ouvrages *Barthelemy Pinus* (V. *uctive*).

(2) L'auteur de ce roman est inconnu; mais il a été traduit du provençal en français, dans le quinzième siècle, par Pierre de Sippade. Cette traduction, imprimée pour la première fois à Anvers, par Gerard Leeu, en 1487, pet. in-fol., goth., a eu plusieurs éditions. Il en existe une traduction italienne, Trévise, 1482, in-4°.; une anglaise, par le célèbre W. Caxton, Westminster, 1485, in-fol.; et enfin une flamande, publiée par le même Leeu, Anvers, 1487, in-fol.

ce historique, et une grande quantité d'actes relatifs. Mais l'ouvrage le plus important de Pinsson fut un *Traité des régales*, ou des droits du roi sur les bénéfices ecclésiastiques, 1688. Il se chargea de reviser les œuvres de Mornac et celles de Dumoulin (*V.* ces deux noms); et fit entrer ses notes sur le Corps du droit-canon dans l'édition de ce dernier jurisconsulte. Pinsson mourut à Paris, le 10 octobre 1691. — Jean Pinsson de La Martinière, avocat au parlement de Paris, comme le précédent, est facilement confondu avec lui : ce Pinsson de La Martinière mourut à Paris, en 1778, procureur du roi en la juridiction de la connétablie et maréchaussée. De ses quatre ouvrages indiqués par Fontette, le seul qui nous paraisse de quelque importance, est son *Traité de la connétablie et maréchaussée de France*, ou Recueil des Ordonnances et déclarations sur le pouvoir des connétables et maréchaux en la justice royale exercée par lieutenants à la table de marbre du palais. F—T.

PINTELLI (Baccio), architecte florentin du quinzième siècle, après avoir vu et étudié, dans sa patrie, les ouvrages d'Alberti et de Brunelleschi, vint à Rome, où il exécuta, sous Sixte IV, des travaux importants. L'église de Sainte-Marie *della Pace*, qui fut bâtie sur ses dessins, a été imitée, pour sa forme octogone, dans plusieurs églises modernes. Mais ce qui l'a principalement distingué, quoiqu'il fût plus hardi qu'heureux, c'est la construction du dôme de l'église de Saint-Augustin, élevée à Rome, en 1483, par les soins du cardinal français, Guillaume d'Estouteville, archevêque de Rouen. Ce dôme a fait époque dans l'histoire des monuments de l'art. Jusqu'alors les coupoles a porté, d'abord sur un mur cir re, montant de fond, comn Panthéon de Rome; puis sur le d'un plan polygonique, avec dentifs, comme à Saint-Marc d nise; ensuite sur un tambou attique de peu de hauteur, int diaire entre les pendentifs et la pole, comme à Sainte-Marie d rence, terminée par Brunell Son élève, Baccio Pintelli, all loin que le maître. Il fut le pr qui, en élevant le dôme de l Saint-Augustin, plaça sur le d'un quadrilatère et sur les pe tifs destinés à racheter les ar non un simple tambour, mai tour de dôme complète, porta coupole en plein cintre, tand celle de Saint-Marc de Fl était en tiers-point, reste d gothique, qui avait fait rem les dômes par des flèches ou tes de clochers, dans l'âge préc Malheureusement la disprop des piliers avec l'ouverture de rée des arcs, outre le trop gran cellement, de l'architecture, dant les points d'appui trop par leur division ou leur écart a fait que la construction de Pi quoique d'une dimension peu dérable, n'a guère duré plus d siècles. Néanmoins, de même coupole du Panthéon, la to dôme de Saint-Augustin a été me de la grande pensée de chitecte du dôme de Saint-P Michel-Ange avait aussi vu rence les arcs majestueux de l de Sainte-Marie; et c'est chant proportionner la force puis à celle du dôme surcharg tour, et à l'étendue de ses qu'il a véritablement créé la coupole de la basilique de

dont la solidité, à l'épreuve
cles, égale l'élévation et la
ar. G—ce.

TO (Fernand Mendez), l'un
s célèbres voyageurs Portu-
naquit à Montemar Velho,
: Coïmbre, de parents obs-
vint, en 1521, à Lisbonne,
dix ou douze ans; ainsi, l'é-
de sa naissance, se reporte
nnée 1510. « J'entrai, dit-
service d'une dame de mai-
rès-illustre; mais après y
resté un an et demi, il me
nt une affaire qui me mit en
r de perdre la vie, et me for-
prendre la fuite : » c'est à
nement que commencent ses
; et ses aventures. Il ne paraît
son éducation ait été soignée:
it qu'à la nature ce qu'il y a
arquable dans ses actions et
écrits; et il n'est pas difficile
percevoir en lisant ses voya-
n début ne fut pas heureux;
ipitation qu'il fut obligé de
dans sa fuite, fit qu'il s'em-
sur un navire prêt à met-
voile : à peine eut-il ga-
arge, qu'il fut chassé et pris
corsaire. Les prisonniers fu-
ès-maltraités; heureusement
corsaire, ayant fait, peu de
près, une prise d'une valeur
us considérable, abandonna
nière avec tout son équipage.
evint en Portugal, où il entra
rice de Francisco de Faria.
il s'embarqua pour l'Inde, et
en 1537, à Diu. Les Portugais
nt pas alors de troupes réglées
Inde; les hauts faits d'armes
t établi leur puissance dans
s éloignés, appartiennent à
nturiers qui, comme Mendez
y accouraient de toutes les
du Portugal, pour faire for-
tune. Arrivés dans un des principaux établissements, ils s'engageaient pour servir pendant la durée d'une seule expédition, sous les ordres du chef qui en était chargé; et ils n'étaient guidés que par leur caprice ou leur cupidité. C'est ainsi que Pinto alla croiser contre les Turcs, à l'entrée de la Mer-Rouge, où il fut pris, et fort maltraité. De retour à Goa, il s'engagea sous Pedro de Faria, capitaine-général de Malaca. Son intelligence le fit remarquer parmi les gens de sa profession. Faria l'employa comme un de ces émissaires que les Portugais avaient alors coutume d'envoyer chez les princes des pays voisins, pour examiner leurs forces, gagner leur amitié, et surtout pour les mettre dans leur dépendance en leur proposant de les soutenir contre des ennemis plus puissants qu'eux. Ces commissions, données à des gens adroits et entreprenants, les menaient insensiblement à leur but; mais ceux que l'on en chargeait, couraient les plus grands risques, et revenaient assez souvent plus pauvres qu'ils n'étaient partis. Ce fut le sort de Pinto : après qu'il eut rempli plusieurs missions de cette nature, Pedro de Faria voulant le dédommager de ses pertes, l'envoya à Patane, sur les côtes du golfe de Siam, négocier pour son compte quelques marchandises et une certaine somme d'argent. Pinto y rencontra un capitaine portugais, nommé Antonio de Faria, parent du gouverneur de Malaca. Celui-ci envoyait ses propres marchandises à Lugor, où il espérait en tirer parti; et Pinto s'embarqua sur le même navire, avec celles de Pedro de Faria et sa petite pacotille. A l'entrée de la rivière de Lugor, un corsaire chinois les attaqua, et

les pilla. Pinto, quoique blessé, eut le bonheur de s'échapper, et revint annoncer à Antonio de Faria, la perte de toute sa fortune. Celui-ci n'osant plus paraître à Malaca devant ses créanciers, animé d'ailleurs du desir de se venger, jura de poursuivre jusqu'à la mort le pirate chinois qui lui avait enlevé son bien. Il enrôla toute la jeunesse portugaise qui se trouvait dans le pays, et se mit à sa poursuite. Pinto manquant de tout, ne pouvant également rendre l'argent qui lui avait été prêté, s'enrôla avec lui. Ils partirent de Patane, le 19 mai 1540. Antonio Faria et toute sa bande ne doivent être désormais considérés que comme de véritables écumeurs de mer; du moins en eurent-ils la conduite. Leur intention, en partant, était de n'attaquer que les pirates, dont les mers de Chine étaient infestées: mais quelques échecs et des accidents imprévus, les ayant réduits aux dernières extrémités, ils finirent par faire main-basse sur tous les Chinois qu'ils purent rencontrer. Antonio parvint enfin à joindre le corsaire qui lui avait pris son bien, le tua, et s'empara de son bâtiment, qu'il ramena dans l'établissement que les Portugais avaient alors à Ning-Po, qu'ils appelaient Liampou, situé à peu de distance au sud des bouches du Kiang, le plus grand fleuve de la Chine. Le succès de cette expédition, qui l'avait enrichi, lui inspira le desir d'augmenter sa fortune par des moyens plus prompts que le commerce; il devint pirate lui-même, sans pouvoir couvrir d'aucun prétexte le métier auquel il allait se livrer. Un pilote japonois lui proposa de le mener au lieu où se trouvent les tombeaux des rois de la Chine, et lui promit de le mettre à même de s'emparer des gra chesses qu'ils contiennent. L sition fut acceptée avec er ment: Pinto s'engagea da expédition, et quitta Liamp mai 1542. Il appela Cal l'île où les corps des empe la Chine étaient déposés a mort. Ce nom ne se retrou part, et il est probablemen mais Pinto dit précisément île est dans le golfe de Péki tombeaux d'anciens empere que ceux des khans des Mantchous, se trouvent ment dans ce golfe. La r recte était trop dangereus fallait en prendre une d Celle qui est décrite dans l de Pinto, paraît fabuleus qu'on s'est élevé jusqu'au 5 de latitude, en passant ent rée et le Japon. Dès-lors, rait entré dans le fleuve et, en remontant ce fleuv été conduit toujours par ca golfe de Pékin, à la côte de de la province de Lao-To seulement nous n'avons naissance d'une pareille c cation par eau entre deux li éloignés; mais de plus no lieu de penser qu'elle ne peu D'ailleurs ce qu'il dit du te navigation s'accorde assez les distances qu'il aurait pa et ce qu'il y a de surprena que les détails qu'il donn mœurs, les habillements, de quelques-uns des peupl vus, répondent exactem que nous connaissons des des bords du fleuve Ségali nord de la Tartarie. Si l'o fuse à croire qu'il ait fait c te, on peut supposer qu trompé sur le nom des te

ées, sur la latitude à laquelle arvenu, et en conclure qu'il entre la côte occidentale de et les nombreuses îles du Pekin, dont elle est bordée, es sont encore à présent très- quentées, et ne sont connues uis quelques années. Du res- ssure être arrivé à l'île de luy, et avoir vu les tom- les empereurs de la Chine. ription qu'il en fait, si l'on he ce qui paraît exagéré, ire juger que ce sont ceux ns des Tartares Mantchous. causé par une entreprise si e la fit manquer; et Antonio a prit la fuite en grande ns avoir pu réaliser aucune spérances. Près de sortir du Pekin, il fut surpris par pête, qui jeta son navire artie de la côte de Chine qui che de la Corée : presque ipage y périt. Mendez Pin- n petit nombre de ceux qui ent à se sauver. Il mena, pen elque temps, la vie de men- avec ses compagnons d'in- Ils furent ensuite tous ar- is en jugement, et enfin re- après avoir essuyé, pendant ps, toutes sortes de mauvais nt et avoir été souvent le verges. Son itinéraire est ur par jour: les noms y sont es; cependant la ressemblan- nelques-uns avec les vérita- permet pas de croire que de détails soient de son inven- ; qu'il dit des Chinois n'est contradiction avec ce que savons. Il reste cependant jection à faire, qui, comme ne l'on peut opposer à son à Calemplay, demeure sans : c'est que, du moment où il mit le pied sur le sol de la Chine, dont certainement il ignorait la langue, il raconte les conversations qu'il a eues, et ne tarde pas à rapporter de fort longs discours. Il est également très-exact de dire que ces entretiens ne sortent pas du caractère connu des Chinois, et ont un air de vérité: les discours surtout sont dans leur style, et remplis des métaphores qu'ils emploient le plus fréquemment. Pinto étant un des premiers qui aient visité ces contrées, ne peut être accusé d'avoir pris ces discours dans d'autres voyageurs. Après avoir été acquitté, ainsi que ses compagnons, il fut conduit avec eux sur l'île Sanciau, où leur conducteur les abandonna. Ils furent recueillis par un corsaire chinois, avec lequel ils prirent parti. Ce corsaire transporta d'abord Pinto aux îles Likeuyo, et ensuite à l'île de Kiusiu, la plus sud du Japon. Après avoir fait encore naufrage sur les îles Likeuyo, il arriva à Malaca. Le gouverneur l'envoya au Pegu, où il fut témoin de grandes révolutions, qu'il raconte dans ses voyages. Enfin il remonta la rivière d'Ava, et parvint, par eau, jusqu'à une ville qu'il appelle Timplan : il fait la description de la cour du souverain, qu'il désigne par le nom de Calaminhan. Sa situation, pendant ce voyage, était très-humble; car il le faisait comme esclave du roi de Brama. Les pays qu'il visita, sont encore peu connus; et l'on ne pourrait le suivre sur la carte, où l'on ne trouve aucun des noms qu'il cite. Cependant ce qu'il en dit conviendrait assez au Thibet ou à un des chefs-lieux de la religion du grand Lama. En revenant au Pegu, il réussit à s'échapper, et revint à Goa, où il retrouva Pedro de Faria, qui lui fournit les moyens d'aller fai-

re quelque commerce dans les îles de la Sonde. De retour à Malaca, il y vit saint François Xavier, qui, désirant alors faire une mission au Japon, eut avec lui plusieurs entretiens, à la suite desquels Pinto consentit à accompagner saint François dans sa mission au Japon. La fin de son voyage contient des détails très-intéressants sur cette mission. Pinto l'accompagna également à son retour, et il rend compte des tentatives que fit le saint missionnaire pour pénétrer en Chine; il parle de sa mort et de sa sépulture dans l'île de Sancian. Il fit encore un voyage au Japon, à la suite d'un ambassadeur envoyé au roi de Bongo, au nom du roi de Portugal. Il ne tarda pas à revenir à Goa, et de là, en Europe. Il prit terre à Lisbonne, le 28 septembre 1558. Il paraît que l'on avait fait usage des renseignements qu'il avait donnés sur le Japon; car il partit de Goa avec une lettre du vice-roi qui constatait ses services. Mendez Pinto n'est pas un aventurier ordinaire. La relation de ses voyages est écrite par lui-même; les Portugais la regardent encore comme un ouvrage classique. Elle a été traduite dans presque toutes les langues; les uns l'ont lue avec enthousiasme; d'autres l'ont regardée comme un tissu de mensonges. Ses partisans n'ont pas eu de peine à justifier leur opinion. Les détails en sont très-attachants. Il règne dans tout l'ouvrage un air de sincérité qui prévient en faveur de l'auteur: c'est un miroir fidèle du caractère et des mœurs des premiers conquérants de l'Inde. On reconnaît, dans ces hommes d'une forte trempe, une espèce de férocité, mêlée à des idées religieuses, qui les rendait capables des actes de la plus grande cruauté et des actions les plus
Tant que Pinto a été le seul
parlé des pays qu'il avait vu
antagonistes pouvaient nier la
de ses récits, sans qu'il fût
ble de leur répondre; mais à
que ces pays sont mieux e
l'on ne peut s'empêcher d'y
naître de grandes vérités. C
détails sont évidemment en
L'on peut conclure de ce q
dit à l'égard de quelques-uns
doivent reposer sur des faits
Ses voyages ont été sans dout
en grande partie de mémoir
est probable qu'au lieu de
les choses exactement telles
étaient, il ne nous a transmis
impressions qui en étaient
rées dans son imagination a
Au reste, il n'est jamais tom
l'exagération pour se faire
Tout ce qui se rapporte à
sonne est de la plus grande
cité. Il dit qu'il n'a écrit se
ges que pour apprendre à
fants les grands hasards
courus pendant sa vie; et l'o
tenté de le croire. On ignor
que de sa mort. Son livre
imprimé que long-temps ap
les soins de François de A
Lisbonne, 1614, in-fol. Il
duit en espagnol, six ans
par François Herrera de
nado, qui y joignit une D
tion, pour en établir l'authe
Madrid, 1620, in-fol. La
française, par Bernard Figu
ris, 1628, in-4°., est encore
chée. Le texte original a é
primé à Lisbonne, 1762, i
avec l'*Itinerario* d'Ant. Ten

PINTO (Isaac), juif po
du dix-huitième siècle,
établi à Bordeaux, passa e

terdam, puis à la Haye, où il rut le 11 août 1787. C'était un me instruit : il entreprit de dére, contre Voltaire, ses co-relnaires et compatriotes, et acquit là quelque célébrité. Voici la de ses ouvrages : I. *Essai sur le* e, 1762, in-8°. L'auteur dit « le luxe consiste en ce que les aisons qu'on habite, les ajustemts dont on se pare, les mets nt on se nourrit, les équipages nt on se sert, sont si dispendieux, proportion des facultés, qu'on peut plus s'acquitter de ce qu'on it à sa famille, à ses amis, à sa trie, aux indigents, etc. » La opulation, la négligence de la ure des terres, y sont signalées me des suites inséparables du ; il n'admet pas même ce qu'a- dit Voltaire :

Le luxe enrichit
Un grand état, s'il en perd un petit.

uit une sortie très-vive contre le des Hollandais, dans leurs mais de campagne. II. *Réflexions iques sur le premier chapitre du tième tome des Œuvres de M. de taire, au sujet des Juifs*, 1762, 12. Le morceau que critique Pinforme, dans les éditions posthus de Voltaire, la première section l'article *Juifs* du *Dictionnaire losophique*. Pinto envoya son ouge manuscrit à Voltaire, qui l'en ercia par une lettre du 20 juill t 62, et qui promit de *faire un ton dans la nouvelle édition de Œuvres* : mais il n'a pas tenu role, et il n'a adouci aucune exession. Tout en justifiant les Juifs certains défauts, et en les exant sur leur position dans la ciété, Pinto s'attache surtout à stinguer les Juifs espagnols et rtugais, des Juifs allemands et polonais. La ligne de démarcation entre eux est telle, dit-il, qu'un juif portugais serait deshonoré s'il épousait une juive allemande, et qu'il serait déchu de toutes ses prérogatives, tant ecclésiastiques que civiles, et ne pourrait pas même être enterré parmi ses frères. Cette distinction, qui n'est point faite pour réhabiliter les Juifs allemands, est fondée sur l'idée qu'ont les Juifs portugais d'être issus de la tribu de Juda, dont ils tiennent que les principales familles furent envoyées en Espagne du temps de la captivité de Babylone. C'est probablement à l'opuscule de Pinto que Guénée dut l'idée d'attaquer Voltaire sous le masque de quelques Juifs : ce qui est certain, c'est que dès sa première édition, Guénée (*V.* son article, XIX, 14) avait reproduit l'opuscule de Pinto. III. *Réponse de l'auteur de l'Apologie de la nation juive, à deux critiques qui ont été faites de ce petit écrit*, 1766 : c'était dans le *Monthly review*, et dans la *Bibliothèque des sciences et des arts*, que Pinto avait été attaqué. IV. *Du jeu des cartes, Lettre à M. Diderot*, 1768, in-8°. V. *Traité de la circulation et du crédit*, 1771, in-8°. ; aussi sous le titre de *Traité des fonds de commerce* ou *Jeu d'action*, 1772, in-12. (*V.* le *Dict. des anonymes* de M. Barbier, première édition, n°. 10882.) VI. *Précis des arguments contre les matérialistes*, 1774, in-8°. VII. *Lettre à l'occasion des troubles des Colonies, contenant des réflexions politiques sur l'état actuel de l'Angleterre*, 1776, in-8°. VIII. *Seconde lettre* (sur le même sujet), 1776, in-8°. IX. *Réponse aux observations d'un homme impartial, au sujet des troubles qui agitent actuellement toute l'Amé-*

ses ouvrages astronomiques, dont on peut voir le détail dans les Tables de l'académie des sciences, dans les Mémoires de Trévoux, de 1762 à 1765, et dans la *Bibliographie astronomique* de Lalande, il a publié les *Mémoires* de l'abbé Arnauld (fils aîné d'Arnauld d'Andilly), Amsterdam (Paris), 1756, 3 part. in-8°.; et la XIe. édition de la *Géographie* de Buffier, avec des vers artificiels, Paris, 1781, in-12. Nous croyons devoir aussi mentionner son *Mémoire sur la colonne de la halle aux blés*, et sur le cadran cylindrique construit au haut de cette colonne, Paris, 1764, in-8°. (2) L'*Eloge* de Pingré a été lu à l'Institut, par M. de Prony, le 3 juillet 1796 (*Mém. sc. math. et phys.*, tome 1er., p. XXVI). Une *Notice* sur sa vie, par Ventenat, insérée dans le Mercure du 10 prairial an IV (XXII, 217), et dans le *Magas. encyclop.* (2e. ann., I, 342), a aussi été tirée à part. On trouve son portrait dans les *Ephémérides géographiques* du baron de Zach, IV, 537. D—L—E.

PINS (JEAN DE) en latin *PINUS*, évêque de Rieux, était né vers 1470, d'une ancienne famille de Languedoc qui a donné deux grands-maîtres et un vicaire-général à l'ordre de Malte. Il resta orphelin fort jeune; mais un de ses parents se chargea de soigner son éducation. Après avoir fréquenté les universités de Toulouse, de Poitiers et de Paris, il alla suivre à Bologne les leçons de Philippe Béroaldo l'*Ancien*, l'un des plus habiles maîtres de son temps (*V.* BEROAL et fit, sous sa direction, de g progrès dans les langues ancie Revenu à Toulouse en 149 embrassa, la même année, l'ét clésiastique, et retourna pr Beroaldo, auquel il portait le tendre attachement, et dont il re lit les dernières instructions. retour, il fut nommé conseiller au parlement de Toulouse : m chancelier Duprat ayant eu l'occ d'apprécier sa capacité, l'en à l'accompagner en Italie, et obtenir une place dans le sén Milan. La prudence et l'habileté fit paraître dans l'exercice de charge, lui méritèrent la confian roi Louis XII, qui l'envoya en bassade à Rome et à Venise, se concilia l'estime générale. renvoyé à Venise par François et pendant son séjour en cette il acquit un grand nombre de nuscrits précieux, dont il enr la bibliothèque qui venait établie à Fontainebleau (*V.* CARIS). Le roi le récompensa d services en le nommant, en 1 à l'évêché de Pamiers : mais obstacles, que le roi et le pap même ne purent lever, n'ayan permis qu'il prît possession d siége, il fut transféré, en 1 à Rieux. Il se livra dès-lors un ment aux soins qu'exigeait l'adm tration de son diocèse, et parv y faire fleurir les bonnes-mœu les lettres. Il fonda, en 152 Rieux, la collégiale de Saint-Ep et céda, pour l'entretien des noines, une partie de ses pr revenus. Trop éclairé pour ne être indulgent, il ne tint pas d'empêcher l'exécution des me trop sévères prises par le parle de Toulouse contre le malheu

(2) Ce cadran ingénieux et savant, dont les styles environnent une partie de la colonne, et sont tous horizontaux, a été décrit par Lalande, au mot *Cadran* de la nouvelle Encyclopédie. On sait que la colonne qui le porte, construite en 1572 (*V.* BULLANT), fut sauvée de la destruction en 1763, par Bachaumont, qui en fit l'acquisition pour la céder à la ville de Paris.

r. ce nom). Pins mourut à le 1er. novembre 1537. le ce digne prélat est un ıi décorent la salle des il- ılonsains (*V.* Lafaille): ne de cet honneur par ses ıar la protection généreuse da aux savants. Pins était pondance avec Erasme, ouis le Roi (*Regius*), etc.; :cordent à lui donner les a éloges. Erasme dit que : ce prélat approche de icéron; et qu'il aurait pu ı sa perfection, si les af- ortantes dont il fut chargé, ıt pas détourné de l'étude. s, qui lui a dédié le troi- : de ses épigrammes, nous ue Pins travaillait alors à tion latine des *Histoires* de is il n'eut pas le loisir de r. On a de ce savant pré- *elques épigrammes lati- onneur d'Urceus Codrus*; ueil des *OEuvres* d'Ur- e nom). II. *Div. Cathari- sis vita; accedit etiam Beroaldi*, Bologne, 1505, s-rare. La vie de Sainte- a été insérée dans le Re- ılé: *De claris fœminis*, urs biographes attribuent r à Pins (*Voy.* Ravisius III. *S. Rochi Narbonen- a; ad calcem accedit libel- cribitur: Allobrogica nar-* ise, 1516, in-4°.; et Paris, ius, même année et mê- : ces deux éditions sont grande rareté (1). L'opus-

r distingue mal-à-propos l'évêque de stre Jean de Pins, conseiller au par- louse, qu'il fait auteur de la Vie de : de la traduction du roman de Pâris *tem. Bibl. Gesneri*. De Bure a com- r plus grande encore, en nommant deux ouvrages *Barthelemy Pinet* (V. *ce*

cule intitulé: *Allobrogica narratio*, est une traduction du roman du très-vaillant Pâris et de la belle Vienne, fille du Dauphin (2). IV. *De vitâ aulicâ libellus*, Toulouse, in-4°. Le P. Charron, jésuite, a publié des *Mémoires pour servir à l'éloge historique de Jean de Pins*, avec un recueil de plusieurs de ses lettres, Avignon (Toulouse), 1748, in-12. Cet ouvrage curieux contient pourtant quelques inexactitudes, qui ont été relevées dans les *Mémoires de Trévoux*, mars 1749. W—s.

PINSSON (François), jurisconsulte, naquit à Bourges, en 1612. Formé par les leçons de son père, célèbre professeur en droit-canon, il vint se faire recevoir avocat à Paris, en 1633, et prit rang parmi les oracles du barreau. Son habileté était consommée dans les matières bénéficiales; et l'on sait que cette branche de la jurisprudence suffisait pour occuper exclusivement une classe particulière d'avocats. Pinsson publia, en 1654, le traité latin des *Bénéfices*, composé par son aïeul maternel Antoine Bengi, professeur distingué de Bourges, et continua ce travail, demeuré imparfait, depuis le chapitre *De oneribus et immunitatibus ecclesiarum*. En 1666, sortit de ses mains la Pragmatique-sanction de saint Louis, accompagnée d'un commentaire. En 1673, il fit hommage à Louis XIV, de Notes sommaires sur les indults accordés par Alexandre VII et Clément IX; il y avait joint une préfa-

(2) L'auteur de ce roman est inconnu; mais il a été traduit du provençal en français, dans le quinzième siècle, par Pierre de Sippade. Cette traduction, imprimée pour la première fois à Anvers, par Gerard Leeu, en 1487, pet. in-fol., goth., a eu plusieurs éditions. Il en existe une traduction italienne, Trévise, 1482, in-4°.; une anglaise, par le célèbre W. Caxton, Westminster, 1485, in-fol.; et enfin une flamande, publiée par le même Leeu, Anvers, 1487, in-fol.

ce historique, et une grande quantité d'actes relatifs. Mais l'ouvrage le plus important de Pinsson fut un *Traité des régales*, ou des droits du roi sur les bénéfices ecclésiastiques, 1688. Il se chargea de reviser les œuvres de Mornac et celles de Dumoulin (*V.* ces deux noms); et fit entrer ses notes sur le Corps du droit-canon dans l'édition de ce dernier jurisconsulte. Pinsson mourut à Paris, le 10 octobre 1691. — Jean Pinsson de La Martinière, avocat au parlement de Paris, comme le précédent, est facilement confondu avec lui : ce Pinsson de La Martinière mourut à Paris, en 1778, procureur du roi en la juridiction de la connétablie et maréchaussée. De ses quatre ouvrages indiqués par Fontette, le seul qui nous paraisse de quelque importance, est son *Traité de la connétablie et maréchaussée de France*, ou Recueil des Ordonnances et déclarations sur le pouvoir des connétables et maréchaux en la justice royale exercée par lieutenants à la table de marbre du palais. F—T.

PINTELLI (Baccio), architecte florentin du quinzième siècle, après avoir vu et étudié, dans sa patrie, les ouvrages d'Alberti et de Brunelleschi, vint à Rome, où il exécuta, sous Sixte IV, des travaux importants. L'église de Sainte-Marie *della Pace*, qui fut bâtie sur ses dessins, a été imitée, pour sa forme octogone, dans plusieurs églises modernes. Mais ce qui l'a principalement distingué, quoiqu'il fût plus hardi qu'heureux, c'est la construction du dôme de l'église de Saint-Augustin, élevée à Rome, en 1483, par les soins du cardinal français, Guillaume d'Estouteville, archevêque de Rouen. Ce dôme a fait époque dans l'histoire des monuments de l'art. Jusqu'alors les coupoles a porté, d'abord sur un mur cir re, montant de fond, comm Panthéon de Rome; puis sur le d'un plan polygonique, avec dentifs, comme à Saint-Marc d nise; ensuite sur un tambou attique de peu de hauteur, int diaire entre les pendentifs et la pole, comme à Sainte-Marie d rence, terminée par Brunell Son élève, Baccio Pintelli, all loin que le maître. Il fut le pr qui, en élevant le dôme de l' Saint-Augustin, plaça sur le d'un quadrilatère et sur les pe tifs destinés à racheter les an non un simple tambour, mai tour de dôme complète, porta coupole en plein cintre, tand celle de Saint-Marc de Fl était en tiers-point, reste d gothique, qui avait fait rem les dômes par des flèches ou tes de clochers, dans l'âge préc Malheureusement la disprop des piliers avec l'ouverture dé rée des arcs, outre le trop grand cellement, de l'architecture, dant les points d'appui trop f par leur division ou leur écarte a fait que la construction de Pi quoique d'une dimension peu dérable, n'a guère duré plus d siècles. Néanmoins, de même coupole du Panthéon, la to dôme de Saint-Augustin a été me de la grande pensée de chitecte du dôme de Saint-P Michel-Ange avait aussi vu rence les arcs majestueux de l de Sainte-Marie; et c'est c chant proportionner la force puis à celle du dôme surcharg tour, et à l'étendue de ses qu'il a véritablement créé la coupole de la basilique de

lont la solidité, à l'épreuve
es, égale l'élévation et la
. G—ce.

O (Fernand Mendez), l'un
célèbres voyageurs Portu-
quit à Montemar Velho,
Coïmbre, de parents obs-
vint, en 1521, à Lisbonne,
ix ou douze ans; ainsi, l'é-
e sa naissance, se reporte
née 1510. « J'entrai, dit-
service d'une dame de mai-
ès-illustre; mais après y
ésté un an et demi, il me
t une affaire qui me mit en
de perdre la vie, et me for-
prendre la fuite : » c'est à
ement que commencent ses
et ses aventures. Il ne paraît
on éducation ait été soignée:
qu'à la nature ce qu'il y a
rquable dans ses actions et
écrits; et il n'est pas difficile
ercevoir en lisant ses voya-
début ne fut pas heureux;
itation qu'il fut obligé de
ans sa fuite, fit qu'il s'em-
ur un navire prêt à met-
voile : à peine eut-il ga-
rge, qu'il fut chassé et pris
orsaire. Les prisonniers fu-
s-maltraités; heureusement
orsaire, ayant fait, peu de
près, une prise d'une valeur
s considérable, abandonna
ère avec tout son équipage.
vint en Portugal, où il entra
ce de Francisco de Faria.
l s'embarqua pour l'Inde, et
n 1537, à Diu. Les Portugais
t pas alors de troupes réglées
nde; les hauts faits d'armes
établi leur puissance dans
s éloignés, appartiennent à
turiers qui, comme Mendez
y accouraient de toutes les
lu Portugal, pour faire for-
tune. Arrivés dans un des principaux établissements, ils s'engageaient pour servir pendant la durée d'une seule expédition, sous les ordres du chef qui en était chargé; et ils n'étaient guidés que par leur caprice ou leur cupidité. C'est ainsi que Pinto alla croiser contre les Turcs, à l'entrée de la Mer-Rouge, où il fut pris, et fort maltraité. De retour à Goa, il s'engagea sous Pedro de Faria, capitaine-général de Malaca. Son intelligence le fit remarquer parmi les gens de sa profession. Faria l'employa comme un de ces émissaires que les Portugais avaient alors coutume d'envoyer chez les princes des pays voisins, pour examiner leurs forces, gagner leur amitié, et surtout pour les mettre dans leur dépendance en leur proposant de les soutenir contre des ennemis plus puissants qu'eux. Ces commissions, données à des gens adroits et entreprenants, les menaient insensiblement à leur but; mais ceux que l'on en chargeait, couraient les plus grands risques, et revenaient assez souvent plus pauvres qu'ils n'étaient partis. Ce fut le sort de Pinto : après qu'il eut rempli plusieurs missions de cette nature, Pedro de Faria voulant le dédommager de ses pertes, l'envoya à Patane, sur les côtes du golfe de Siam, négocier pour son compte quelques marchandises et une certaine somme d'argent. Pinto y rencontra un capitaine portugais, nommé Antonio de Faria, parent du gouverneur de Malaca. Celui-ci envoyait ses propres marchandises à Lugor, où il espérait en tirer parti; et Pinto s'embarqua sur le même navire, avec celles de Pedro de Faria et sa petite pacotille. A l'entrée de la rivière de Lugor, un corsaire chinois les attaqua, et

les pilla. Pinto, quoique blessé, eut le bonheur de s'échapper, et revint annoncer à Antonio de Faria, la perte de toute sa fortune. Celui-ci n'osant plus paraître à Malaca devant ses créanciers, animé d'ailleurs du desir de se venger, jura de poursuivre jusqu'à la mort le pirate chinois qui lui avait enlevé son bien. Il enrôla toute la jeunesse portugaise qui se trouvait dans le pays, et se mit à sa poursuite. Pinto manquant de tout, ne pouvant également rendre l'argent qui lui avait été prêté, s'enrôla avec lui. Ils partirent de Patane, le 19 mai 1540. Antonio Faria et toute sa bande ne doivent être désormais considérés que comme de véritables écumeurs de mer; du moins en eurent-ils la conduite. Leur intention, en partant, était de n'attaquer que les pirates, dont les mers de Chine étaient infestées: mais quelques échecs et des accidents imprévus, les ayant réduits aux dernières extrémités, ils finirent par faire main-basse sur tous les Chinois qu'ils purent rencontrer. Antonio parvint enfin à joindre le corsaire qui lui avait pris son bien, le tua, et s'empara de son bâtiment, qu'il ramena dans l'établissement que les Portugais avaient alors à Ning-Po, qu'ils appelaient Liampou, situé à peu de distance au sud des bouches du Kiang, le plus grand fleuve de la Chine. Le succès de cette expédition, qui l'avait enrichi, lui inspira le desir d'augmenter sa fortune par des moyens plus prompts que le commerce; il devint pirate lui-même, sans pouvoir couvrir d'aucun prétexte le métier auquel il allait se livrer. Un pilote japonois lui proposa de le mener au lieu où se trouvent les tombeaux des rois de la Chine, et lui promit de le mettre à même de s'emparer des gra chesses qu'ils contiennent. L sition fut acceptée avec en ment: Pinto s'engagea da expédition, et quitta Liamp mai 1542. Il appela Cal l'île où les corps des empe la Chine étaient déposés a mort. Ce nom ne se retrou part, et il est probablemen mais Pinto dit précisément île est dans le golfe de Péki tombeaux d'anciens empere que ceux des khans des Mantchous, se trouvent ment dans ce golfe. La r recte était trop dangereus fallait en prendre une d Celle qui est décrite dans l de Pinto, paraît fabuleus qu'on s'est élevé jusqu'au 5 de latitude, en passant ent rée et le Japon. Dès-lors, rait entré dans le fleuve S et, en remontant ce fleuve été conduit toujours par eau golfe de Pékin, à la côte de de la province de Lao-To seulement nous n'avons naissance d'une pareille c cation par eau entre deux li éloignés; mais de plus no lieu de penser qu'elle ne peu D'ailleurs ce qu'il dit du ter navigation s'accorde assez les distances qu'il aurait par et ce qu'il y a de surprena que les détails qu'il donn mœurs, les habillements, de quelques-uns des peuple vus, répondent exacteme que nous connaissons des des bords du fleuve Ségali nord de la Tartarie. Si l'o fuse à croire qu'il ait fait c te, on peut supposer qu trompé sur le nom des te

oyées, sur la latitude à laquelle t parvenu, et en conclure qu'il ssé entre la côte occidentale de e et les nombreuses îles du de Pekin, dont elle est bordée, ielles sont encore à présent très-fréquentées, et ne sont connues depuis quelques années. Du reste il assure être arrivé à l'île de mpluy, et avoir vu les tombeaux des empereurs de la Chine. escription qu'il en fait, si l'on nche ce qui paraît exagéré, faire juger que ce sont ceux khans des Tartares Mantchous, roi causé par une entreprise si rdée la fit manquer; et Antonio Faria prit la fuite en grande , sans avoir pu réaliser aucune s espérances. Près de sortir du de Pekin, il fut surpris par tempête, qui jeta son navire a partie de la côte de Chine qui proche de la Corée : presque l'équipage y périt. Mendez Pinit du petit nombre de ceux qui rinrent à se sauver. Il mena, pen quelque temps, la vie de ment, avec ses compagnons d'inme. Ils furent ensuite tous arés, mis en jugement, et enfin reés, après avoir essuyé, pendant -temps toutes sortes de mauvais ement, et avoir été souvent us de verges. Son itinéraire est jour par jour: les noms y sont ntaires; cependant la ressemblanle quelques-uns avec les véritane permet pas de croire que de ils détails soient de son invenCe qu'il dit des Chinois n'est en contradiction avec ce que s en savons. Il reste cependant objection à faire, qui, comme e que l'on peut opposer à son age à Calempluy, demeure sans onse : c'est que, du moment où il mit le pied sur le sol de la Chine, dont certainement il ignorait la langue, il raconte les conversations qu'il a eues, et ne tarde pas à rapporter de fort longs discours. Il est également très-exact de dire que ces entretiens ne sortent pas du caractère connu des Chinois, et ont un air de vérité: les discours surtout sont dans leur style, et remplis des métaphores qu'ils emploient le plus fréquemment. Pinto étant un des premiers qui aient visité ces contrées, ne peut être accusé d'avoir pris ces discours dans d'autres voyageurs. Après avoir été acquitté, ainsi que ses compagnons, il fut conduit avec eux sur l'île Sancian, où leur conducteur les abandonna. Ils furent recueillis par un corsaire chinois, avec lequel ils prirent parti. Ce corsaire transporta d'abord Pinto aux îles Likeuyo, et ensuite à l'île de Kiusiu, la plus sud du Japon. Après avoir fait encore naufrage sur les îles Likeuyo, il arriva à Malaca. Le gouverneur l'envoya au Pegu, où il fut témoin de grandes révolutions, qu'il raconte dans ses voyages. Enfin il remonta la rivière d'Ava, et parvint, par eau, jusqu'à une ville qu'il appelle Timplau : il fait la description de la cour du souverain, qu'il désigne par le nom de Calaminhan. Sa situation, pendant ce voyage, était très-humble; car il le faisait comme esclave du roi de Brama. Les pays qu'il visita, sont encore peu connus; et l'on ne pourrait le suivre sur la carte, où l'on ne trouve aucun des noms qu'il cite. Cependant ce qu'il en dit conviendrait assez au Thibet ou à un des chefs-lieux de la religion du grand Lama. En revenant au Pegu, il réussit à s'échapper, et revint à Goa, où il retrouva Pedro de Faria, qui lui fournit les moyens d'aller fai-

re quelque commerce dans les îles de la Sonde. De retour à Malaca, il y vit saint François Xavier, qui, désirant alors faire une mission au Japon, eut avec lui plusieurs entretiens, à la suite desquels Pinto consentit à accompagner saint François dans sa mission au Japon. La fin de son voyage contient des détails très-intéressants sur cette mission. Pinto l'accompagna également à son retour, et il rend compte des tentatives que fit le saint missionnaire pour pénétrer en Chine; il parle de sa mort et de sa sépulture dans l'île de Sancian. Il fit encore un voyage au Japon, à la suite d'un ambassadeur envoyé au roi de Bongo, au nom du roi de Portugal. Il en tarda pas à revenir à Goa, et de là, en Europe. Il prit terre à Lisbonne, le 28 septembre 1558. Il paraît que l'on avait fait usage des renseignements qu'il avait donnés sur le Japon; car il partit de Goa avec une lettre du vice-roi qui constatait ses services. Mendez Pinto n'est pas un aventurier ordinaire. La relation de ses voyages est écrite par lui-même; les Portugais la regardent encore comme un ouvrage classique. Elle a été traduite dans presque toutes les langues; les uns l'ont lue avec enthousiasme; d'autres l'ont regardée comme un tissu de mensonges. Ses partisans n'ont pas eu de peine à justifier leur opinion. Les détails en sont très-attachants. Il règne dans tout l'ouvrage un air de sincérité qui prévient en faveur de l'auteur: c'est un miroir fidèle du caractère et des mœurs des premiers conquérants de l'Inde. On reconnaît, dans ces hommes d'une forte trempe, une espèce de férocité, mêlée à des idées religieuses, qui les rendait capables des actes de la plus grande cruauté et des actions les plus belles. Tant que Pinto a été le seul qui ait parlé des pays qu'il avait vus, ses antagonistes pouvaient nier la vérité de ses récits, sans qu'il fût possible de leur répondre; mais à présent que ces pays sont mieux connus, l'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître de grandes vérités. Certains détails sont évidemment embellis. L'on peut conclure de ce qui a été dit à l'égard de quelques-uns, qu'ils doivent reposer sur des faits réels. Ses voyages ont été sans doute écrits en grande partie de mémoire; et il est probable qu'au lieu de rendre les choses exactement telles qu'elles étaient, il ne nous a transmis que les impressions qui en étaient demeurées dans son imagination ardente. Au reste, il n'est jamais tombé dans l'exagération pour se faire valoir. Tout ce qui se rapporte à sa personne est de la plus grande simplicité. Il dit qu'il n'a écrit ses voyages que pour apprendre à ses enfants les grands hasards qu'il a courus pendant sa vie; et l'on serait tenté de le croire. On ignore l'époque de sa mort. Son livre ne fut imprimé que long-temps après, par les soins de François de Andrada. Lisbonne, 1614, in-fol. Il fut traduit en espagnol, six ans après, par François Herrera de Maldonado, qui y joignit une Dissertation, pour en établir l'authenticité. Madrid, 1620, in-fol. La version française, par Bernard Figuier, Paris, 1628, in-4°., est encore recherchée. Le texte original a été réimprimé à Lisbonne, 1762, in-fol. avec l'*Itinerario* d'Ant. Tenreiro.

fl—L.

PINTO (Isaac), juif portugais du dix-huitième siècle, d'abord établi à Bordeaux, passa ensuite

Amsterdam, puis à la Haye, où il mourut le 11 août 1787. C'était un homme instruit : il entreprit de défendre, contre Voltaire, ses co-religionnaires et compatriotes, et acquit par-là quelque célébrité. Voici la liste de ses ouvrages : I. *Essai sur le Luxe*, 1762, in-8°. L'auteur dit que « le luxe consiste en ce que les » maisons qu'on habite, les ajuste- » ments dont on se pare, les mets » dont on se nourrit, les équipages » dont on se sert, sont si dispendieux, » à proportion des facultés, qu'on » ne peut plus s'acquitter de ce qu'on » doit à sa famille, à ses amis, à sa » patrie, aux indigents, etc. » La dépopulation, la négligence de la culture des terres, y sont signalées comme des suites inséparables du luxe ; il n'admet pas même ce qu'avait dit Voltaire :

Le luxe enrichit
Un grand état, s'il en perd un petit.

Il fait une sortie très-vive contre le luxe des Hollandais, dans leurs maisons de campagne. II. *Réflexions critiques sur le premier chapitre du septième tome des Œuvres de M. de Voltaire, au sujet des Juifs*, 1762, in-12. Le morceau que critique Pinto, forme, dans les éditions posthumes de Voltaire, la première section de l'article *Juifs* du *Dictionnaire philosophique*. Pinto envoya son ouvrage manuscrit à Voltaire, qui l'en remercia par une lettre du 20 juill t 1762, et qui promit de *faire un carton dans la nouvelle édition de ses Œuvres* : mais il n'a pas tenu parole, et il n'a adouci aucune expression. Tout en justifiant les Juifs de certains défauts, et en les excusant sur leur position dans la société, Pinto s'attache surtout a distinguer les Juifs espagnols et portugais, des Juifs allemands et polonais. La ligne de démarcation entre eux est telle, dit-il, qu'un juif portugais serait deshonoré s'il épousait une juive allemande, et qu'il serait déchu de toutes ses prérogatives, tant ecclésiastiques que civiles, et ne pourrait pas même être enterré parmi ses frères. Cette distinction, qui n'est point faite pour réhabiliter les Juifs allemands, est fondée sur l'idée qu'ont les Juifs portugais d'être issus de la tribu de Juda, dont ils tiennent que les principales familles furent envoyées en Espagne du temps de la captivité de Babylone. C'est probablement à l'opuscule de Pinto que Guénée dut l'idée d'attaquer Voltaire sous le masque de quelques Juifs : ce qui est certain, c'est que dès sa première édition, Guénée (*V.* son article, XIX, 14) avait reproduit l'opuscule de Pinto. III. *Réponse de l'auteur de l'Apologie de la nation juive, à deux critiques qui ont été faites de ce petit écrit*, 1766 : c'était dans le *Monthly review*, et dans la *Bibliothèque des sciences et des arts*, que Pinto avait été attaqué. IV. *Du jeu de cartes, Lettre à M. Diderot*, 1768 in-8°. V. *Traité de la circulation e du crédit*, 1771, in-8°. ; aussi sou le titre de *Traité des fonds de commerce* ou *Jeu d'action*, 1772, in 12. (*V.* le *Dict. des anonymes* d M. Barbier, première édition, n° 10882.) VI. *Précis des argument contre les matérialistes*, 1774, in 8°. VII. *Lettre à l'occasion de troubles des Colonies, contenan des réflexions politiques sur l'éta actuel de l'Angleterre*, 1776, in-8° VIII. *Seconde lettre* (sur le mêm sujet), 1776, in-8°. IX. *Répons aux observations d'un homme im partial, au sujet des troubles q agitent actuellement toute l'Am*

rique septentrionale, 1776, in-8°.
A. B—r.

PINTO-DELGADO (Jean), poète du seizième siècle, naquit à Tavira, dans le royaume d'Algarve. Il voyagea en Italie et en Flandre, où il séjourna plusieurs années, et où ses Œuvres poétiques eurent beaucoup de succès, entre autres, le poème d'*Esther*, et les *Lamentations de Jérémie*, en vers espagnols : son histoire de *Ruth* fut imprimée à Rouen, par David Petit, en 1627. Il mourut en 1590, laissant en manuscrit une traduction de Pétrarque en octaves portugaises. B—o.

PINTO-RIBEIRO (Jean), gentilhomme, devenu célèbre par le rôle qu'il a joué dans la révolution qui a placé la maison de Bragance sur le trône de Portugal, était né à Lisbonne, vers la fin du seizième siècle. Il cultiva, dans sa jeunesse, la littérature et la jurisprudence, et mérita, par ses talents, l'estime du jeune duc de Bragance, qui le prit pour secrétaire. Supportant avec impatience la tyrannie des Castillans, il conçut le dessein généreux d'affranchir son pays de leur domination, en mettant son maître sur un trône auquel l'appelaient les droits de sa naissance et l'affection des peuples. Il excita l'ambition du duc de Bragance, soutint l'espoir des mécontents, et parvint à former une vaste conspiration, à laquelle se rattachèrent bientôt les plus grands seigneurs du Portugal, et l'archevêque de Lisbonne lui-même (Dom Rodrigue d'Acunha). Cette intrigue fut conduite avec tant d'art et de discrétion, que les Espagnols n'eurent pas le moindre soupçon des dangers qui les environnaient. Le jour était fixé pour proclamer le duc de Bragance roi de Portugal; mais la timidité de ce prince pensa faire écl plan si bien concerté. Pinto prières et par ses menace pha de l'irrésolution de so et l'obligea de se rapproch bonne, pour encourager pa sence les conjurés (*V.* Jea 462). Ceux-ci s'étaient leurs rôles, dans cette m journée. Pinto avait été cha rêter le ministre espagnol cellos, que sa cruauté sig vengeance publique (*Voy.* cellos). Un de ses amis, ce qui se passait, rencontr la tête d'une troupe de sold demanda ce qu'il prétend avec ce grand nombre d'ho més : « Rien autre chose, l » dit-il, en souriant, que d » de maître, et vous défair » ran, pour vous donner » gitime. » Après avoir ta bué à mettre la couronne s du duc de Bragance, il co le servir de sa plume, et p vers écrits propres à prévei visions, et à justifier l'exp Espagnols. Le roi récompe de son dévouement, en l'él premières dignités de la m re, qu'il remplit d'une mar lante : il avait été nommé président de la chambre d tes, et garde des archives quand il mourut, dans la l'âge, à Lisbonne, le 11 au Ses restes furent inhumés cloître des Cordeliers de c On a de lui différents ouvra en langue portugaise : ce *Réponses* aux manifestes du pagne, contre la révolution *Discours* sur l'administrati justice, sur les droits d royal; — un *Traité* tou prééminence des lettres su

mes, etc. Son , un cri (le comte d'É) c ; tout ce qu'il a ...it est a ... goût exquis : il a enrichi la langue por... de plusieurs mots qui ont été p... par les meilleurs auteurs. Le *mélanges* de Pinto ont été recueil en un volume in-fol., Coïmbre, 1729. Il a laissé en manuscrit le *Recueil des lois de Portugal*, et un *Commentaire sur les poésies lyriques du Camoëns*. Le comte Louis d'Ericeira (*V.* ce nom, XIII, 249) a publié une courte *Notice sur Pinto*, qu'on trouve dans le tome XLII des *Mémoires* de Niceron, et dans le *Diction.* de Moréri, édit. de 17... Pinto est le héros d'une comédie ... tuique de M. Lemercier, repr... sentée, en 1800, sur le Théâtre-Français. W—s.

PINTURICCHIO (Bernardin), peintre, né à Pérouse, en 1454, fut élève du Pérugin, et le suivit à Rome, où il l'aida dans la plupart des travaux qui lui furent confiés. Il n'a point, dans son dessin, les qualités de son maître; et il se laisse trop aller à l'usage encore suivi de son temps, de peindre des ornements d'or dans les draperies de ses personnages: mais il est plein de magnificence dans ses fabriques, rempli de vivacité dans l'expression de ses figures, et du naturel le plus vrai dans tous les objets dont il enrichit ses compositions. Pendant son séjour à Rome, il se lia étroitement avec Raphaël, et le suivit à Sienne, où il partagea ses travaux. Dans quelques-uns de ses tableaux, il a su presque égaler la grâce de ce grand maître. Tel est son *Saint Laurent*, qui se voit chez les Franciscains de Spello, et dans lequel est un petit Saint-Jean-Baptiste, que beaucoup de personnes attribuent à Raphaël. Il montra un égal talent dans les *Grotesques* et dans les *Perspectives*. Il fut, dans ce genre, le premier à orner l'extérieur des édifices, de fresques représentant des *Vues de villes*. C'est ainsi qu'il exécuta, dans une des loges du Vatican, les vues des principales cités d'Italie. Dans beaucoup de ses ouvrages, il conserva l'ancienne pratique de modeler en stuc les ornements de quelques-uns des sujets qu'il traitait, usage qui s'est maintenu dans l'école milanaise, jusqu'au temps de Gaudenzio Ferrari. Rome possède quelques-unes de ses productions, notamment dans le Vatican et dans l'église d'*Ara Cœli*. Une des meilleures existe dans l'église cathédrale de Spello; ce sont trois tableaux représentant, le premier, l'*Annonciation*; le second, la *Nativité*; le troisième, *Jésus devant les docteurs*. Ce dernier est le plus remarquable. Dans un de ces tableaux, il a peint son propre portrait. On ignore pour quel motif Vasari a passé sous silence un aussi bel ouvrage. Mais le chef-d'œuvre de Pinturicchio se trouve dans la sacristie de la cathédrale de Sienne. Ce sont dix tableaux représentant les *Faits les plus mémorables de la vie du pape Pie II*. Il en existe en dehors un onzième, dont le sujet est le *Couronnement de Pie III*, qui avait ordonné leur exécution. Mais il ne faut point s'étonner de la supériorité de ces derniers ouvrages; car il paraît certain que Raphaël en avait dessiné les cartons. Le Pinturicchio mourut en 1513. P—s.

PINZI (Joseph-Antoine), littérateur et numismate, né à Raveune en 1713, embrassa l'état ecclésiastique, et fut chargé de professer les belles-lettres au séminaire archiépis

copal, emploi dont il s'acquitta de manière à mériter l'estime de ses supérieurs. Quelques pièces de vers qu'il publia dans le même temps, l'ayant fait connaître avantageusement, il fut admis à l'académie des *Informi*, où il lut l'*Eloge* de Nicolas Oddi, son fondateur, et un *Poème* latin sur les services rendus aux sciences par ce prélat. Bientôt après, il devint secrétaire de monseigneur Luci, nonce apostolique, qu'il accompagna dans ses légations à Cologne et à Madrid. Son protecteur étant mort, il fut honoré de la confiance de monseigneur Jean-Baptiste Caprara, son successeur à la nonciature de Cologne, et retourna dans cette ville. Il partageait son temps entre ses devoirs et la culture des lettres; et il travaillait à un poème, intitulé *Viaggio poëtico*, quand il mourut le 27 février 1769. Pinzi comptait au nombre de ses amis, le savant Pacciaudi, et Apostolo Zeno. Outre l'*Eloge* d'Oddi, dont on a parlé, on a de lui: I. *De Nummis Ravennatibus dissertatio singularis*, Venise, 1750, in-4°. — *Appendix ad dissertationem de Nummis*, etc., 1751. Cette dissertation a été insérée par Phil. Argelati, dans son Recueil *De nummis Italiæ*, III, 87, et l'*Appendix*, tome IV., 1. Elle offre des recherches curieuses. II. *Dissertazione epistolare sulla letteratura Ravennate*, Ravenne, 1749, in-8°. III. *Dissertazione nella quale si dimostra che la città di Ravenna non e stata colonia, ma municipio dei Romani;* insérée dans le *Recueil* de l'acad. de cette ville, pour l'année 1767. Il a laissé en manuscrit, des *Dissertations* sur le *Pallium*, et sur les *Dieux* qui étaient honorés à Ravenne d'un culte particulier; une *Vie* de Jérôme Rossi, historien Ravennais; les p *Chants* de sa description poé l'univers, et un *Recueil de latines*, adressées, de 1746 à l'abbé Ferri, professeur quence à Faenza. Voyez po de détails les *Mémorie degli Ravennati*, II, 209-13. V

PINZON (Vincent Yane gateur espagnol, fit partie d mière expédition de Colomb dans laquelle il commandait l son frère aîné, Martin Alonz tait la *Pinta*, sur laquelle l Martin, leur plus jeune frè pilote. Martin Alonzo par eu un caractère inquiet et e la *Pinta* devançait toujours autres bâtiments; elle signal re, que Martin crut avoir long-temps avant eux, et que avait déjà vue; et ce fut à son l'on entonna le premier *Te* chanté dans le nouveau Mon que l'amiral, sur les indica insulaires de Cuba, eut fait l'est, vers Hayti, le vent c le força de relâcher dans u la première île, où il ne fu joint par la *Pinta*; ce qui l'i beaucoup, car depuis plusie elle s'était séparée de lui, l'avait pas revue. On pens capitaine avait voulu profi marche supérieure de sa c pour arriver le premier à que l'on avait depeinte com riche en or. Vincent, au c tenait fidèle compagnie à lorsque le bâtiment de ce vigateur se fut brisé sur l de la côte septentrionale d la *Nina*, qui était éloigne d'une lieue, vira de bord, fort à propos pour sauver l' Pendant que Colomb était o bâtir un fort avec les déb

ane, les insulaires l'avertirent
i avaient vu un navire, sembla-
n sien, roder le long de la côte
l'est: il ne douta pas que ce ne
a *Pinta*, dont la désertion le
rinait bien plus depuis la perte
i capitaine. Il détacha aussitôt
inot, commandé par un officier
chargea d'un billet, par lequel
urait Alonzo du pardon, pour-
u'il revînt sans délai. Le canot
trouva point. Colomb soup-
ant qu'il avait fait voile pour
agne, afin de se donner tout
neur de la découverte, hâta
départ pour l'Europe. Il rejoi-
la *Pinta*, près de Monte-Christo,
irut satisfait des excuses du ca-
ne. Celui-ci, non content de
er de l'or, avait enlevé de force
Indiens, que l'amiral l'obligea
emettre à terre. Les deux navi-
firent ensuite route ensemble,
u'à la hauteur des Açores, où
no profita d'une tempête pour
er encore une fois Colomb. En
ie temps que l'amiral prenait
à Palos, Alonzo relâchait à
na; il débarqua ensuite en Gali-
et alla par terre à Barcelone, où
nt les rois Ferdinand et Isabelle.
lui refusa l'audience qu'il de-
dait: le chagrin qu'il en conçut,
a bientôt sa mort. Les histo-
s ne disent pas positivement si
ent Pinzon accompagna Colomb
s sa seconde expédition. Cepen-
Gomara nous apprend que la
uverte de l'île de Cubagua, où
parlait des perles faites, en
), par l'amiral, excita la cu-
ie de plusieurs navigateurs.
itre ceux-ci, ajoute-t-il, fu-
nt Vincent-Yanez Pinzon et
as Pinzon, son neveu, lesquels
irent ses quatre caravelles à leurs
pens. Ils les équipèrent à Palos,
» lieu de leur naissance, et les pour-
» vurent de gens, d'artillerie, de
» vivres, et de marchandises pour
» échanger. Ils pouvaient fournir à
» cette dépense, parce qu'ils s'é-
» taient enrichis dans leurs voyages
» avec Colomb. » Ayant obtenu la permission du roi, à condition de ne pas aller aux mêmes endroits que l'amiral, ils partirent le 13 novembre 1499. Ils naviguèrent au sud, et Pinzon fut le premier Espagnol qui passa la ligne. A la fin de janvier 1500, il découvrit un cap qu'il nomma *Cap de consolation*: c'est le cap Saint-Augustin, à la côte du Brésil. L'humeur farouche des Indiens obligea les Castillans de s'embarquer. Pinzon, côtoyant la contrée qu'il avait vue, aperçut le Maragnan, et arriva vis-à-vis l'embouchure du fleuve des Amazones: allant ensuite sur la côte de la Guiane, près de la rivière de Mariatamba, qui a perdu ce nom pour prendre le sien, il finit par aborder au golfe de Paria. Il voulait gagner les petites Antilles, près Espagnola, lorsqu'un ouragan, comme on en essuie dans ces parages, fit périr deux de ses vaisseaux à la vue des autres; le reste de cette malheureuse flotte rentra dans un port d'Espagne, au mois de septembre, avec la seule gloire d'avoir découvert 600 lieues de côtes au sud-est du golfe de Paria. Aiguillonné de nouveau par l'exemple de Colomb, Pinzon partit, en 1507, avec Juan Diaz de Solis, pour suivre les dernières découvertes de l'amiral: ayant pris leur point de départ de l'embouchure de l'Orénoque, ils reconnurent le golfe que la mer forme entre la côte de l'Amérique du Sud, et celle du Tymatan, qu'ils nommèrent baie de *Navidad*, et poussèrent au nord jusqu'à cette presqu'île. A leur retour

en Espagne, ils reçurent ordre de se rendre à la cour avec Americ Vespuce, et Jean de la Cosa, pour tenir conseil sur les découvertes à faire. Solis et Pinzon obtinrent le titre de pilotes royaux avec des émoluments considérables : ils eurent chacun le commandement d'une caravelle ; et Pinzon fut nommé capitaine-général pour la terre. Dans cette nouvelle expédition, ils doublèrent le cap Saint-Augustin, puis prolongèrent le continent jusqu'à 40 degrés de latitude sud : partout où ils descendaient à terre, ils plantaient des croix, et prenaient possession du pays. Lorsqu'ils revinrent à Séville, en 1509, on fut si mécontent de leur conduite, qu'après des informations juridiques, Solis fut envoyé prisonnier en cour ; le roi fit grâce à Pinzon. Il est probable qu'après cette campagne, il ne navigua plus. Herrera nous apprend que Vincent avait beaucoup aidé au premier armement de Colomb, et qu'il avait payé un huitième des frais : celui-ci les avait pris avec lui, parce qu'ils étaient des principaux et des plus riches de Palos, et qu'indépendamment de cet avantage, ils avaient une grande expérience de la navigation. Vincent avait écrit l'Histoire de ses Voyages : elle est restée, comme tant d'autres, ensevelie dans la poussière des archives espagnoles. Quoique le nom de la rivière de Vincent Pinzon ait disparu de plusieurs cartes modernes, il a donné lieu à des discussions auxquelles la politique a pris part. L'article VIII du traité d'Utrecht fixait la limite entre la France et le Portugal, sur les côtes de la Guiane, au rio Iapoc ou Vincent Pinzon : la Condamine dit que les Portugais ont eu leurs raisons pour confondre ces deux rivières, éloignées l'une de l'autre de cinquante lieues ; en effet pok a son embouchure sou d'Orange, par 4° 15′, et le zon, par 3°.-55′ de la latitu Mais, comme à l'époque de rences tenues à Paris, en 171 régler ces mêmes limites, or un passage de Laet, qui dit e ment que l'Oyapok, ou Wi son embouchure sous le c range, appelé souvent cap d la France a perdu tout le te tué entre les deux fleuves.

PIOMBINO (Princes de Appiano.

PIOMBO (Sebastien dei Sebastien.

PIOVANO. *Voy.* Arlot

PIOZZI (Hester L fille de Jean Salusbury, na 1739, à Boswel, dans le co lois de Cærnarvon : dès sa j sa beauté et son esprit la fi cueillir avec distinction dans monde. Elle épousa, en 176 ri Thrale, riche brasseur d de Southwark, et membre lement. Son mari ayant fait naissance de Samuel Johns troduisit chez lui ; et pendai ans, Johnson demeura pres jours à la maison de cam Thrale à Streatham, et fut l'ami de la maison. On a de li impromptu qu'il fit po Thrale, lorsqu'elle célébra s cinquième année :

Oft in danger, yet alive
We are come to thirty-five
Long may better years arrive
Better years than thirty-five, etc

l'impromptu est terminé par

And all who wisely wish to wive
Most look on Thrale at thirty-fi

A la mort de son mari, e elle ne jugea plus convenab meurer avec Johnson, et

ement pour ce motif, dit-on, h avec ses filles, espérant que on ne viendrait pas la rejoin- cependant elle entretint avec e correspondance active jus- 1784, lorsque voulant épou- a maître de musique florentin, i, établi à Bath, elle fut vive- désapprouvée par le littérateur. n'en épousa pas moins Piozzi, sa toute relation avec Jonhson elle rendit pourtant justice plus Peu de temps après son ma- , elle se rendit à Florence, avec ari. Elle y composa en société quelques Anglais de ses amis, cueil de morceaux en prose et rs, sous le titre de *Florence llany*, dont on imprima seu- it quelques exemplaires. Mme. i en fit la préface et donna di- morceaux. Plusieurs pièces de cueil furent réimprimées dans urnaux et *Magasins* anglais.

Williams comprit dans ses *nges*, un joli conte en vers de Piozzi (*les Trois Avis*), imité Fontaine, ainsi qu'une traduc- le l'Epître de Boileau à son jar- r. Après avoir visité plusieurs de l'Europe, elle revint dans trie; elle y publia, en 1786, *Anecdotes sur Johnson*. Ce li- ut lu avec un vif intérêt, à de l'intimité qu'on savait avoir é entre elle et ce célèbre littéra- : mais les révélations qu'on y a ne plurent pas à tout le mon- Baretti censura sévèrement l'ou- de Mme. Piozzi; et Wolcott anta sur son commérage, et celui swel, dans sa Satire spirituelle de *et Piozzi*. L'auteur des Anec- sur Johnson publia, deux ans , un Recueil de Lettres écrites lui ou qui lui avaient été adres- depuis 1765 jusqu'en 1784, 2 vol. in-8°. Elle fit paraître ensuite trois ouvrages de sa composition, savoir : I. *Observations et réflexions faites dans un voyage par la France, l'Italie et l'Allemagne*, Londres, 1789, 2 vol. in-8°. II. *Synonymie anglaise*, ou Essai sur le choix des mots dans la conversation familière, Londres, 1794, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, utile et amusant, fait à l'imitation des Synonimes français de Girard, mais écrit d'une manière plus variée, et entremêlé d'anecdotes, de réflexions historiques et littéraires, et de citations des meilleurs auteurs anglais, eut un grand succès : il fut réimprimé plusieurs fois; il en a paru une édition, à Paris, en 1804, un vol. in-12; on y a retranché des digressions de l'auteur pour y substituer des notes et des citations. La Synonymie de Mme. Piozzi annonce une grande connaissance du monde, et contient d'excellentes réflexions sur les hommes et les choses : le nom de Johnson y revient souvent; on a même soupçonné cet auteur d'avoir fait une partie de l'ouvrage; mais un pareil soupçon a été mis en avant (probablement sans fondement), à chaque succès de Mme. Piozzi. III. *Retrospection*, c'est-à-dire, coup-d'œil en arrière, ou Revue des événements et des caractères les plus frappants ou les plus importants que les dix-huit cents dernières années ont présentés au monde, 1801, 2 vol. in-4°. Mme. Piozzi fut recherchée pendant toute sa vie dans les sociétés, pour son esprit et l'amabilité de ses manières. Elle mourut à Clifton, le 2 mai 1821. D—G.

PIPELET (François), né à Coucy-le-Château, près de Soissons, en 1722, s'adonna à l'étude de la chirurgie. Il fut très-lié avec le cé-

lèbre Louis ; et de cette amitié, l'on a conclu que Pipelet possédait des connaissances étendues, et un mérite réel. Il était plus simple de l'attribuer aux rapports d'âge et d'études qui les avaient fait asseoir ensemble sur les mêmes bancs. Il ne faut pourtant pas trop rabaisser Pipelet. Nommé successivement conseiller et directeur de l'académie de chirurgie, à Paris, il conserva cette dernière place pendant six ans. Il avait eu le bonheur de faire cesser les vomissements chroniques qui menaçaient les jours du duc d'Angoulême ; et il fut porté sur la liste des aspirants à l'ordre de Saint Michel. La révolution commencée en 1789 détruisit l'espoir qu'il avait d'être reçu chevalier. La mort de son ami Louis, plus jeune que lui d'un an, celle de son frère, et de quelques autres personnes, le dégoûtèrent du séjour de Paris ; et, en 1792, il se retira dans sa patrie, où il est mort, le 14 octobre. Dans une *Notice* lue à la société de médecine de Paris, le 31 octobre 1809, M. Sedillot s'est servi de ces expressions : *mort le 14 octobre dernier.* On serait tenté de croire que le mot *dernier* indique l'année 1808 ; mais le *Magasin encyclopédique* de novembre 1809, semble lever tous les doutes, puisque ce n'est qu'alors qu'il parle de la mort de Pipelet. Ce chirurgien a composé quelques écrits, dont deux, insérés dans les *Mémoires de l'Académie de chirurgie*, lui font beaucoup d'honneur. Ce sont : I. *Nouvelles Observations sur les hernies de la vessie et de l'estomac.* II. *Sur les signes illusoires des hernies épiploïques.* — Il a laissé beaucoup de manuscrits à son fils, chirurgien herniaire, d'abord à Paris, puis a Tours, premier mari d'une femme célèbre sous son nom. A. B—r.

PIPER (Charles comte d nateur de Suède, fut le r principal de Charles XII. I une condition obscure, il aux places et aux honneurs grands talents, et par une sc de caractère non moins rer ble. Il sut captiver le sévèr les XI, qui lui donna ur fiance illimitée ; et ensuite si habilement les goûts de de Charles XII, que ce princ au rang de ministre princip lut l'avoir à côté de lui dan ses campagnes, et n'écou temps d'autres conseils que l On prétend que ce fut le c Piper, qui, à la suite d'un rence avec Marlborough, de Charles à quitter la Saxe po dre la route de Moscou. Si l'influence du ministre, elle vint très-fatale à lui-même. à la bataille de Pultava, i entre les mains des Russes traitèrent avec peu de ménag Traîné d'un lieu de détenti autre, il mourut enfin dans resse de Schlüsselbourg, e Il avait amassé, en Suè fortune considérable, qui sa famille encore subsist alliée aux premières mai royaume. — Son fils, Cha déric de Piper, né en 170 favori du roi Adolphe-F et parvint aux premiers e mais le comte de Brahé, sor ayant été décapité en 1756, sa démission, et se retira terre, où il mourut en 177

PIPPI (Jules). *V.* Ju main, XXII, 124.

PIPPING (Henri), th protestant, né à Leipzig, c fit ses études de théologie à berg et à Leipzig, et obtint,

de prédicateur à l'une des
de la dernière de ces vil-
plaça, en 1709, son beau-
man dans la place de pre-
icateur de la cour de Saxe,
ang de premier conseiller
toire. Ayant soutenu, à
rg, une thèse *De fide alie-*
promu, par cette univer-
grade de docteur en théo-
1722, étant en chaire, il
me atteinte d'apoplexie, et
1 avril de la même année.
Recueil de Sermons, il a
La collection de ses Thè-
niques : *Syntagma Disser-*
emic., Leipzig, 1708, in-
tête de la nouvelle édition
ipzig, en 1728, se trouve
e biographique sur l'au-
Epistolæ variæ ad Selig-
et G. H. Gœrtzium, in-
Arcana bibliothecæ Tho-
ps. sacra, ibid., 1703. IV.
theologorum nostrâ æta-
imorum decades x, ibid.,
vol. in-8°. Il y donne la
ographique des principaux
is allemands morts depuis
u'à 1704, pour faire suite
ils de Melchior Adam et de
'est une compilation sans
puisée dans les Eloges et
funèbres. A la fin de la no-
iaque théologien, Pipping
liste de ses ouvrages tant
qu'inédits. D—G.

ET (François). *Voy.* Pic-

ET ou PICQUET (Claude),
, né à Dijon vers le milieu
ie siècle, remplit plusieurs
1 charge de lecteur en théo-
1 philosophie, et fut élevé
ières dignités de son ordre,
rovince de Bourgogne. On
poque de sa mort, qu'on
sait pourtant être postérieure à l'an-
née 1621. On a de lui : I. *Commen-*
taria super evangelicam Fratrum
Minorum regulam ac S. Francisci
testamentum, Lyon, 1597, in-8°. :
à la suite on trouve le Catalogue al-
phabétique des religieux les plus émi-
nents en piété, que l'ordre avait pro-
duits jusqu'alors. II. *Provinciæ S.*
Bonaventuræ seu Burgundiæ Fra-
trum Minorum regular. observant.
ac cœnobiorum ejusdem initium,
progressus et descriptio, Tournon,
1610; Lyon, 1617; Tournon, 1621,
in-8°. La dernière édition est aug-
mentée d'une Réponse de l'auteur au
P. Foderé, qui l'accusait de s'être
emparé de ses *Mémoires*, dans
le temps qu'il était gardien à Chal-
lon, et de n'avoir pas complété son
travail (Voy. la *Description des*
monastères de Sainte-Claire, par
le P. Foderé, p. 1). Wading attri-
bue encore au P. Piquet une *Vie du*
pape Clément IV, dont le manus-
crit se conservait dans une biblio-
thèque particulière à Lyon. W-s.

PIRANESI (Jean-Baptiste),
graveur à l'eau-forte et au burin, na-
quit à Rome, en 1707. Peu d'artis-
tes ont été aussi laborieux. Son œu-
vre consiste en seize volumes d'un
format atlantique, qui ont pour ob-
jet de faire connaître tout ce que
Rome ancienne et moderne offre d'é-
difices remarquables, ainsi que ce
que l'antiquité a laissé de plus pré-
cieux en bas-reliefs, vases, autels,
tombeaux, etc. Il n'a point eu d'é-
gal pour le talent avec lequel il des-
sinait l'architecture et les ruines ; et
le dix-huitième siècle n'a pas de
graveur plus pittoresque. Personne
n'a traité avec tant d'invention et de
goût la représentation et la res-
tauration des monuments ruinés.
Dans les pièces de caprice que

renferme la collection de ses OEuvres, on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou de la fécondité et du piquant de la composition, ou de l'esprit qui brille dans la manière dont elles sont exécutées. Il avait établi à Rome, pour le commerce des estampes, une maison dont les relations s'étendaient dans toute l'Europe. Cet artiste, aussi habile qu'infatigable, mourut dans cette ville, en 1778. — François Piranesi, son fils, né à Rome, en 1748, se livra, comme lui, à l'art de la gravure. Les ouvrages du fils ne se distinguent point de ceux du père. La collection des planches qu'ils avaient gravées formait le principal fonds de leur maison de commerce. Lorsque son père eut laissé reposer sur lui seul tout le fardeau de cet établissement, le fils s'associa son frère et sa sœur, qui cultivaient aussi la gravure avec succès; et leurs ouvrages continuèrent à prospérer. François avait été honoré du titre de chevalier; et, sur le bruit de sa réputation, le roi de Suède, Gustave III, l'avait nommé son chargé d'affaires auprès de la cour de Rome. La conquête de cette capitale par les Français vint changer toute l'existence de Piranesi. Lorsque Rome, sous les nouvelles lois de ses vainqueurs, fut transformée en république, l'artiste, oubliant la considération qu'il devait à ses talents, en chercha une autre dans la faveur populaire, et il accepta une place dans le nouveau gouvernement. C'est alors qu'il refusa du roi de Suède le traitement qu'il en recevait, comme son ministre, et qu'il invita tous les nobles romains à venir le trouver au Capitole, pour y brûler les emblèmes de la noblesse. Ce fut au reste la seule concession qu'il fit à l'esprit du temps; et il se distingua, dans tout le res conduite, par sa modératio intégrité. En 1798, il fut à Paris, comme ministre d publique romaine. Mais, les Français se virent contr céder l'Italie aux forces ré l'Autriche et de la Russie, ne se crut pas en sûreté Il se rendit à Naples, avec lection, dans l'intention de quer pour la France. Il fu par ordre du monarque na et le séquestre fut mis sur ches. Ce n'est qu'à l'interve premier Consul qu'il dut sa Il se hâta de venir à Paris transporter la collection, q toute sa fortune. Buonapart corda une protection spéci dans sa nouvelle patrie qu' une édition complète et soi ses *Antiquités romaines*. entreprise, déjà si vaste même, il ajouta la publicati magnifique collection de de loriés et de plusieurs œuvr velles de gravures : mais tait point assez encore po vité de son génie. Un établ d'un autre genre fit connaît duc et la fécondité de son tion. Il fonda une manufa vases peints, candélabres, etc., en terre cuite, à l'imit vases étrusques, et destinés ler les plus belles formes tiquité : mais cette entrepr trop de générosité, lui de neuse; et il se vit réduit à nécessité de se défaire de so sement. Un décret du gouv décida qu'il serait acquis au l'État, et réuni aux riches calcographie du Musée. Cett adoucit l'amertume de ses moments; et il mourut du m

lle, le 27 janvier 1810. Les ients survenus depuis cette , ont empêché l'acquisition consommée; et la collection anesi avait formée au prix de peines et de sacrifices, est les mains de ses héritiers. roche le plus fondé que l'on faire à la collection de ses es, qui se compose de 1733 es, d'un très-grand format, désordre qui règne entre les ites parties. Des morceaux ême caractère sont confondus autres qui n'ont aucune ana- tre eux. Des suppléments, pu- liverses époques, se rattachent ment avec ce qui avait précé- nt vu le jour; et ce vaste ouvrage demanderait, pour ir tout son prix, les soins diteur intelligent et éclairé. endant, on croit devoir join- cet article, une note des es dont se compose la calco- e de Piranesi, d'autant plus saute qu'elle a été faite sur l'in- re authentique dressé lorsqu'il stion de les acquérir : elles sont s dans leur ordre naturel, et ivant l'ordre arbitraire adop- de leur publication : I. *Anti- romaines*, 220 planches. II. *eau des Scipions*, 6 planches. *emple de Vesta*, 12 planches. *emple de l'Honneur et de la* , 9 planches. V. *Panthéon*, nches. VI. *Magnificence de itecture romaine*, 47 planches. *rchitecture étrusque*, *grecque aine*, *ponts*, *temples*, etc., nches. VIII. *Fastes et triom- depuis la fondation de Rome à Tibère*, 33 planches. IX. *p de Mars*, 48 planches. X. *uites d' Albano et de Castel lolfo*, 48 planches. XI. *Vases*, *candélabres*, *urnes*, *lampes*, *autels*, *trépieds*, *bas-reliefs*, etc., 112 planches. XII. *Colonnes Trajane et Antonine*, *Apothéose d'Antonin*, 30 planches. XIII. *Ruines de Pæstum*, *Temple de Neptune*, *Gymnases*, etc., 20 planches. XIV. *Vues de Rome*, *fontaines*, *ports*, *temples*, *thermes*, *forum*, *tombeaux*, 137 planches. XV. *Statues antiques des Musées de France et d'Italie*, 41 planches. XVI. *Autres statues antiques*, *bustes*, *vases*, *fragments*, *gravés par Piroli*, 220 planches. XVII. *Théâtre d'Herculanum*, 9 planches. XVIII. *Différentes manières d'orner les cheminées égyptiennes*, *étrusques et romaines*, 67 planches. XIX. *Recueil de dessins*, *gravés par divers maîtres*, *d'après Le Guerchin*, 4 planches. XX. *Choix de quelques tableaux*, *gravés par divers maîtres*, *d'après l'école italienne*, 64 planches. XXI. *Salle Borgia au Vatican*, *d'après Raphaël*, *et de la Villa Lante*, *d'après Jules Romain*, 28 planches. XXII. *Cabinet de Jules II*, *au Vatican*, *d'après Raphaël*, *la Farnesine*, *et la Bacchanale d'Herculanum*, 21 planches. XXIII. *Peintures de Vasari*, *à Altoviti*, *d'après Michel-Ange*, *gravées par Piroli*, 13 planches. XXIV. *Antiquités de Pompeïa*, *Herculanum*, *Stabia*, usages civils, militaires, religieux, etc., 91 planches. XXV. Enfin, *Vues* diverses de *Baalbek*, d'*Egypte*, de la *grande Grèce*, de *Palmyre*, de *Constantinople*, etc. gravées au trait, pour être coloriées à la Volpato, 200 planches. P—s.

PIRCKHEIMER (Bilibald), historien et philologue, appelé par les protestants de l'Allemagne, le Xénophon de Nuremberg, naquit en cette ville, le 5 décembre 1470. Il

était fils d'un conseiller de l'évêque d'Eichstædt. Son père ne négligea rien pour développer ses heureuses dispositions; et, à l'âge de dix-huit ans, il le fit entrer dans les troupes de l'évêque, pour le former à la discipline militaire. Bilibald se sentait beaucoup de penchant pour la vie des camps; mais, son père ayant désiré qu'il reprît ses études de jurisprudence, il se rendit à Padoue, et ensuite à Pise, où il suivit les leçons de Jason Mayno et des autres illustres professeurs dont la réputation jetait alors tant d'éclat sur cette université. Il trouva le loisir d'étudier en même temps les mathématiques, la théologie, la médecine, et la langue grecque, dans laquelle il fit de grands progrès. Après sept ans de séjour en Italie, où ses talents et son application lui avaient mérité l'estime de ses maîtres, il rejoignit son père, qui s'était établi à Nuremberg avec sa famille. Il épousa, peu après, une demoiselle de cette ville, nommée Crescenza Rietter, qui joignait à une fortune considérable toutes les qualités de son sexe; et à raison de cette alliance, il fut admis au sénat. Pirckheimer se rappelait toujours son premier goût pour les armes; et il obtint le commandement du contingent (1) que la ville de Nuremberg envoya, en 1499, au secours de l'empereur Maximilien contre les Suisses. Il se conduisit, pendant toute cette guerre, avec autant de prudence que de valeur; et, à la paix, l'empereur lui donna le titre de son conseiller, et le renvoya avec des lettres pleines de bienveillance. C'en fut assez pour exciter l'envie; et

(1) Ce contingent consistait en 400 hommes d'infanterie, 60 cavaliers, qui conduisirent huit couleuvrines, et une pièce d'artillerie plus grande, avec huit voitures pour porter les vivres et les bagages.

Pirckheimer, après avo quelque temps de lutter cor cures intrigues, finit par tre de sa charge de sénate tagea dès-lors son temps e ministration de sa fortune ture des lettres, qui n'avai cessé de faire le charme La mort de son épouse, celle de son fils unique, un chagrin que le temps p affaiblir. Ses amis, n'ayan terminer à se remarier, le de rentrer au sénat, dan de le distraire de sa juste Il fut député plusieurs fois tes, et chargé de différente tions, qu'il eut le bonheur ner toujours d'une manièr gense. Des infirmités pr l'obligèrent d'offrir une se la démission de sa charg sénat ne consentit à l'acce la condition qu'il continue sister aux assemblées, quan té le lui permettrait. Il pension de retraite due à ces, disant que sa fortune sait pour vivre avec hon qu'il serait indigne de lui buer à augmenter les char tat. Pirckheimer fut peu dans les querelles religieu commençaient à troubler gne (2). Il mourut à Nure 22 décembre 1530, et fu avec une épitaphe honora portée dans le tome XVIII *moires* de Niceron. Pir était un des membres les pl

(2) Il fut cependant désigné par Jean logien d'Ingolstadt, comme fauteur d Luther; mais il appela de cette sente Léon X, par un *Mémoire* daté du 1 1520, et qu'on trouve dans le *Recue* Goldast: il attaqua aussi les erreur pade, sur l'Eucharistie, par un petit T mé à Nuremberg, 1526, in-8°.

: la société Celtique ou Rhé-
l avait formé une bibliothè-
; meilleurs ouvrages grecs et
dont il faisait ses délices. El-
icquise, après sa mort, par
comte d'Arundel, dont la
ion fut cédée, en 1681, par
de Norfolk, à la société roya-
ondres. C'est à lui qu'on est
ble de la *première édition* des
es de saint Fulgence, Hague-
520, in-fol., très-rare. Outre
aductions latines de plusieurs
ales de Plutarque, de Lucien,
on; de l'*Histoire* de Xéno-
du *premier livre de la Géo-*
e de Ptolémée (*V.* Mich. Ser-
les *Sentences morales* de saint
t de quelques *Ouvrages* de
Grégoire de Nazianze et de
Laxime, on a de Pirckheimer:
maniæ ex variis scriptoribus
vis explicatio, Nuremberg,
in-8°.; Francfort, 1532, même
mat; dans le 1er. volume des
or. rerum Germanicar., par
l. II. *Priscorum numorum*
atio, Tubingue, 1533; Nu-
rg, 1542, in-4°.; dans le Re-
le Budel: *De monetis et re*
ia (*V.* Budel, VI, 127). III.
politica, historica, philolo-
epistolica, Francfort, 1610,
, rare. Ce Recueil, publié par
. Goldast, est précédé d'une
Pirckheimer par Conrad Rit-
sius, et orné de son portrait
plusieurs estampes, gravées
célèbre Albert Durer, son ami.
on a donné les titres des diffé-
pièces dont se compose ce vo-
parmi lesquelles on distingue:
ellum Helveticum duobus li-
escriptum. C'est l'histoire de
apagne contre les Suisses, à
le on a vu que Pirckheimer
pris part; elle a été insérée
depuis, par Freher, dans le tome
III des *Germanicar. rerum scriptores;* et par Jean-Conrad Fuesli, dans le *Thesaur. historiæ helveticæ.* V. *Currus triumphalis honori et memoriæ immortali D. Maximiliani Primi, Romanorum imperatoris inventus.* On sait que ce fut d'après les idées de Pirckheimer qu'Albert Durer exécuta son Char triomphal de Maximilien, regardé comme le chef-d'œuvre de la gravure en bois (*Voy.* Alb. Durer, XII, 365). VI. *Apologia seu laus podagræ*, Nuremberg, 1522, in-4°. Cet opuscule, qu'il composa pendant qu'il était malade de la goutte, a été inséré dans plusieurs Recueils de facéties. VII. Des *Lettres*, parmi lesquelles on en trouve six de sa sœur aînée, abbesse du couvent de Sainte-Claire de Nuremberg, qui passait pour très-savante dans l'intelligence des saintes Écritures. Une autre sœur et une fille de Pirckheimer, successivement abbesses du même monastère, et comme elle, élèves de Conrad Celtes, se distinguèrent également par leur érudition. Les biographes allemands ont publié des Notices très-étendues sur Pirckheimer; on en peut voir le détail dans le Dictionnaire des illustres Nurembergeois, par Will et Nopitsch. On a frappé en son honneur une médaille, qui a été figurée dans le *Museum Mazzuchellianum* (3). W—s.

(3) La fameuse édition des Œuvres de Kempis, de 1494, in-fol., avec l'Imitation de J.-C. en tête, a été publiée à la persuasion (*suasu*) d'un George Pirkheimer, prieur de la Chartreuse de Nuremberg, et précédée de deux éditions procurées par ce même religieux: la première en 1490, où les Œuvres de Kempis sont distinguées de l'*Imitation*, attribuée dans le titre à J. Gerson; la 2e. en 1491, *idem*, avec une réclamation en faveur de Kempis. Enfin la 3e., celle de 1494, ne porte plus le nom de Gerson, quoique le texte de l'*Imitation* soit le même, sauf une lacune de plusieurs lignes dans le livre 2, provenant de l'inexactitude de la réimpression, et quoique le traité *De meditatione cordis*,

PIRÈS (Thomas), Portugais, et le premier Européen qui ait été envoyé à la Chine, avec la qualité d'ambassadeur, avait commencé par exercer aux Indes des fonctions peu relevées : son occupation était de recueillir des drogues médicinales ; mais, doué de talents distingués et de quelques avantages extérieurs, il fut choisi, en 1517, par Fernam-Perez d'Andrade, pour traiter avec le gouvernement chinois, des affaires relatives au commerce des Portugais, que d'Andrade lui-même, par de sages dispositions, avait déjà établi sur un pied de prospérité, pendant son séjour à Canton. Pirès fut retenu long-temps dans cette ville, sans avoir l'autorisation d'aller plus loin ; et ce ne fut qu'après bien des délais, qu'il obtint la permission de se rendre à Pe-King. Il arriva dans cette capitale vers l'année 1521. Mais par malheur, il survint à cette époque même, des événements qui changèrent l'accueil auquel Pirès avait droit de s'attendre. On apprit de Canton, que Simon d'Andrade, frère de Fernam Perez, y était arrivé de Malacca avec quatre vaisseaux ; qu'il avait élevé dans une île une batterie pour se défendre contre les pirates, exercé sur les hommes de ses équipages le droit de justice pour lequel il eût dû s'en remettre aux magistrats chinois, et acheté, sans s'assujétir aux formalités prescrites par la loi, un assez grand nombre d'esclaves. D'un autre côté, un ambassadeur musulman était venu à Nanking, de la part du roi de Bantam, pour représenter à l'empereur que son maître avait été injustement dépouillé par les Portugais, de session de Malacca, et pour der qu'à titre de vassal de l'e il pût être placé sous la pr chinoise. Le gouverneur d king avait écouté ces plaint engageait l'empereur à ne aucune liaison avec ces l avides et entreprenants, doi que affaire était, sous le p du commerce, d'épier le côt des pays où ils étaient reçu sayer d'y prendre pied comr chands, en attendant qu'il s'en rendre maîtres. Ces cor tions, auxquelles la conduite des Portugais dans l'Inde do beaucoup de poids, n'étaient nature à favoriser les vues d La lettre du roi de Portugal pereur de la Chine, fut un r sujet de mécontentement. Ce ce, écrite dans le style ordin la correspondance des rois d tugal avec les princes de l'E ne pouvait être accueillie sou forme à la cour du *Fils du C* par l'effet d'une ruse qu'on bua aux Musulmans de M on en avait fait en chinois duction la plus exacte, et pa séquent la plus propre à de Il n'en fallut pas davantag faire considérer Pirès com espion, qui avait usurpé le la qualité d'ambassadeur. L reur Wou-tsoung étant mo ces entrefaites, on ordonna qu serait conduit à Canton, et attendant, les Portugais s obligés de quitter cette ville. ci s'y refusèrent ; et il s'éleva e séquence une rixe dans laque ne furent pas les plus forts. et les gens de sa suite arri à Canton immédiatement apr événement, et en furent les vic

---

qui n'est point de Kempis, ait été conservé à la suite de l'*Imitation*. G—ge.

s mit en prison, et on les me-
de les juger d'après les lois de
ire, en les rendant responsa-
le l'insolence de la lettre du roi
Francs, qu'ils avaient appor-
de l'audace qu'avait eue ce roi
quer un des vassaux de la
, et de la mauvaise conduite
rs compatriotes. De tels griefs
ent justifié, aux yeux des Chi-
les traitements les plus sévè-
u'on eût pû faire subir à l'am-
deur. Les historiens portugais
t qu'il mourut en prison; mais
certain qu'il en sortit, après
été soumis, ainsi que douze de
mpagnons, à des tortures si
les, que cinq en moururent.
autres furent bannis séparé-
en différentes parties de l'em-
Pirès, qui était de ce nombre,
aria dans le lieu de son exil,
rtit sa femme, et éleva ses en-
dans le christianisme. Il vécut
tte manière vingt-sept ans, ce
orterait l'époque de sa mort à
ou 1549. L'authenticité du
de la dernière partie de sa vie
aurait être mise en doute;
l est rapporté par Pinto, sur
i d'une femme chinoise, qu'il
ntra, dit-il, dans la ville de
itay, qu'il reconnut pour chré-
e aux premiers mots de l'O-
n dominicale qu'elle lui dit en
ugais, et qui se trouva être fille
irès, et nommée Inès de Leyria.
il faut qu'il y ait quelque er-
dans le compte des années assi-
s à la durée de l'exil de Pirès,
u'il était déjà mort quand Pin-
encontra sa fille, en 1543. A
époque, il n'y avait plus qu'un
des compagnons de Pirès, nom-
asa Calvo, qui fût encore vi-
. Telle fut la destinée du pre-
ambassadeur européen qui ait
osé entreprendre une négociation avec les Chinois. Si ceux qui l'ont suivi ont éprouvé un sort moins rigoureux, les peines qu'ils ont prises et la condescendance humiliante à laquelle ils ont été contraints, ne leur ont pas valu plus de succès. Il faut méconnaître tout-à-fait le génie de la nation Chinoise, pour songer à négocier avec elle, autrement qu'en maître, si on a les forces nécessaires; ou en vassal, si l'on attend quelque chose d'elle, et qu'on ne se trouve pas en état de le lui arracher. A. R—T.

PIRI-PACHA, grand-visir, était *defterdar* ou trésorier de Sélim Ier., dans la guerre de ce sulthan contre Schah-Ismaël, l'an de l'hégire 920 (1514 de J.-C.) Ce fut lui qui conseilla de livrer la fameuse bataille de Tchaldiran. Sélim fut si satisfait de la prudence et du jugement que développa Piri-Pacha, qu'il témoigna hautement le regret de ne l'avoir pas depuis long-temps pour grand-visir. Après cette sanglante journée, au succès de laquelle ce brave et sage Othoman avait efficacement contribué, son maître lui donna sa confiance entière, qu'il ne lui retira jamais; et il le chargea de l'éducation du prince son fils, devenu si illustre sous le nom de Soliman-le-Grand : ce fut entre les bras de Piri-Pacha, que Sélim Ier. expira l'an 926 (1519). Elevé alors à la première dignité de l'empire, par le crédit de la sultane Validé, ce sage et estimable ministre conserva sur son élève le même ascendant que son mérite et sa fidélité lui avaient acquis sous le dernier règne. Il s'opposa, en 1522, au siége de Rhodes; ce qui n'empêcha pas Soliman de lui confier le soin de cette fameuse expédition, dont le commandement

fut conféré à Mustapha Kirlou, beau-frère du sulthan. A ce terrible siége, Piri-Pacha fut chargé de l'attaque du bastion d'Italie. Les traits de modération les plus estimables se retrouvent dans son noble caractère; ce fut lui qui désarma la colère de Soliman, humilié de la résistance admirable des chevaliers de Rhodes: le sulthan voulait faire percer à coups de flèche Mustapha, auteur de l'expédition. Ce fut encore Piri-Pacha qui fit aux assiégés les premières ouvertures d'une capitulation honorable. C'est-là tout ce que les historiens ont rapporté de la vie publique et privée de cet illustre visir. Son grand âge l'ayant obligé de demander sa retraite, il eut pour successeur Ibrahim Pacha. L'année de sa mort est inconnue; mais elle peut se placer entre la reddition de Rhodes, en 1522, et la guerre de Hongrie, de 1524. S—y.

PIRKER (Marie-Anne), cantatrice allemande du dix-huitième siècle, était attachée à la chapelle du duc de Würtemberg. Elle eut beaucoup de succès dans toutes les grandes villes où elle se fit entendre, telles que Vienne, Londres, Turin et Naples. En Angleterre elle chanta plusieurs fois en troisième avec le roi George III et une princesse de la cour. Ayant des mœurs très-douces et aimables, elle obtint la confiance de plusieurs princesses, entre autres de la duchesse de Würtemberg. Mais cet honneur lui coûta le repos de sa vie. Le duc s'étant séparé, en 1755, de son épouse, voulut faire expier à la pauvre cantatrice son intimité avec la duchesse, et la fit enfermer au château-fort d'Asperg, sans soumettre sa conduite à une enquête judiciaire. Traitée avec une rigueur extrême, et tenue dans un affreux, Mme. Pirker eu tellement frappé de sa s qu'elle perdit la raison. C elle sut se distraire par source assez ingénieuse: e bouquets de fleurs avec d teinte, et acquit une gra leté dans ce petit travail. voyé de ces bouquets au trices Marie Thérèse et Cat elle en reçut des présents ne fut qu'au bout de dix a recouvra sa liberté. Son mentale cessa dix ans avan qui eut lieu en 1783. On a l'âge de soixante ans elle encore avec beaucoup d'e *Voy.* le *Strasburger Ma Frauenzimmer*, année 17

PIRMINIUS. *V.* Gassi

PIRON (Aimé), né à 1er. octobre 1640, mort le bre 1727, exerçait la profe pothicaire dans sa ville na parvint à la dignité d'échev en croit son fils, ce fut, c belais, pour amuser les si voulut sacrifier aux Muses. en soit, c'est lui qui le pren çonna les grâces naïves du sa province: sa gaîté fi originale osa se confier à grossier, le soumit à toute des règles poétiques; et elle inspira celle du célèbre noye (*V.* XXIX, 391), d Piron fut l'ami pendant qua ans. Les opuscules bourguig a publiés, sont en tel nom nous en épargnerons au le numération superflue: le isolés (1) ne donneraient au claire du talent de l'auteur.

(1) Les curieux trouveront quelqu titres dans la *Bibliothèque des auteur gne*, de Pepillon.

es petits poèmes bur-
puisés dans les con-
jour. L'à-propos de
lies, des rapproche-
ıdus, une gaîté pres-
bouffonne, et des allu-
us échappent aujour-
e mérite de ces pièces,
lu conte et du vaude-
t un très-petit nombre
x événements qui leur
é l'intérêt du moment.
ienne que nous ayons
our titre : L'*Ebaudis-*
noi su l'heuróse nais-
nseigneu le duc de Bre-
n, Pailliot, 1682, 27
a dernière, qui n'a été
ulle part, est intitulée :
jonoise, Dijon, 1722,
oëls Bourguignons, fu-
imé Piron, un travail en
le périodique, pendant
s; tous les biographes
e l'impatience avec la-
oëls étaient attendus à
t que ceux de La Mon-
ıssent effacés. Dans ce
e, Piron s'exerçait avec
poésie latine; mais il
r été moins heureux en
l'on en juge par quel-
qui lui furent attribués
ort. Sa charge lui avait
ue accès auprès du grand
ı enjouement, et la con-
dont l'avaient environ-
licité de ses mœurs et
té de son caractère, le fi-
cher de ce prince, com-
le son fils et du duc de
qui lui succédèrent dans
ment de Bourgogne. C'est
ı second de ces princes,
heur de ses reparties lui
sorte de triomphe sur le
eul, dont le dépit acheva
de prouver la défaite. Piron aimait à raconter qu'*un ami commun, le vin de Bourgogne, les avait réconciliés le même jour.* Lorsque Santeul fut empoisonné, l'apothicaire-poète accourut vainement à son secours, et recueillit son dernier soupir. Aimé Piron avait épousé en secondes noces Anne Dubois, fille d'un sculpteur habile, dont les statues ornent encore les églises de Dijon : il en eut l'auteur de la *Métromanie*. F—*n* j.

PIRON (Alexis) naquit à Dijon, le 9 juillet 1689. Ses parents (*V.* l'article précédent) étaient pauvres, mais de mœurs antiques : une réputation intacte leur tenait lieu de richesses. C'étaient, comme le dit Piron lui-même, de ces bons Gaulois, de ces bonnes ames, cent fois plus occupées de leur salut et de celui des autres, que de tout ce qui s'appelle ici-bas gloire et fortune. On peut croire, d'après cet éloge, qu'ils s'occupèrent de donner à leur fils une éducation mâle et sévère. Le jeune Piron en profita; il fit de bonnes études : mais dominé, dès son enfance, par le goût de la poésie, il ne trouvait pas de plus grand plaisir, dès l'âge de douze ans, que de scander des syllabes françaises, de les arranger ensuite en ligne, et, suivant son expression, de les ourler de rimes. Son père ne négligea rien pour lui faire perdre cette manie; et les châtiments de toute espèce ne lui furent point épargnés. Ce traitement rigoureux est d'autant plus surprenant, que le père de Piron n'était pas étranger aux lettres. Cependant, ce que n'avaient pu faire les vertes admonestations d'un père, l'âge l'opéra. Parvenu à l'adolescence, Piron sentit, tout-à-coup, s'évanouir cette ardeur de rimer qui l'avait si vivement possédé. Il fallait choisir

un état : l'embarras était grand ; car, comme il était d'un caractère vif et inappliqué, ses maîtres l'avaient déclaré *atteint et convaincu d'une incapacité totale et perpétuelle :* c'est Piron lui-même qui a consigné cette déclaration dans la préface de la Métromanie ; et il parait qu'il avait encore sur le cœur cet horoscope, lorsqu'il mettait dans la bouche de Francaleu ce vers devenu proverbe :

Voilà de vos arrêts, Messieurs les gens de goût.

Trois carrières s'ouvraient devant lui ; on lui laissa le choix entre Barême, Hippocrate et Justinien : deux choses le dégoûtaient de l'état de financier, la façon de parvenir, et les désagréments attachés au nom de parvenu. Il ne voulut pas être médecin, parce que, disait-il, il avait toujours aimé à savoir ce qu'il disait, et encore plus ce qu'il faisait. Il se décida donc pour le barreau, non qu'il ne prévît de grands écueils dans cette carrière ; mais il avait pris la ferme résolution d'abdiquer, et de mettre robe et bonnet bas à la première bonne cause qu'il perdrait. Il ne fut point mis à cette épreuve : après avoir pris ses degrés à Besançon, et s'être fait recevoir avocat à Dijon, il allait faire son début, lorsqu'un revers de fortune vint accabler ses parents, et le força de renoncer au barreau. Il n'éprouva pas un chagrin bien vif à se séparer du *Praticien françois*. Les idées si flatteuses d'indépendance et de gloire poétique reprirent sur son esprit tout leur empire. Sans souci de l'avenir, il ne songea qu'à jouir du présent. La franchise de son caractère, la vivacité de ses reparties, la gaîté de son esprit, le firent rechercher de ces sociétés formées sous les auspices du plaisir et de la liberté. Les c tions de tout genre se succ sans cesse ; et, quel que fût s pour les vers, on peut croi ne trouvait guère de momen s'y livrer : aussi son séjour à qu'il ne quitta qu'à l'âge de ans, n'est-il marqué que pa ques épigrammes auxquelles lieu sa dispute avec les B Nous ne les rapporterons parce qu'elles traînent da les recueils, et que racontées elles perdent presque tout qu'elles pouvaient tirer des des circonstances : mais nou vons point passer sous sile production tout-à-la-fois par la licence des expressi par l'influence qu'elle eut sur vie de l'auteur. Un de ses a Jehannin, qui fut depuis cc au parlement de Dijon, l adressé une Ode, où il cha plaisirs de la paresse et les d de l'amour. Cette Ode était t par la pensée la plus obscène trouva piquant d'y répondre autre Ode, dont le premier n précisément celui par lequel celle de son ami. Quelques nes prétendent qu'elle fut cc à la suite d'un déjeûner de gens, qui, égayés par le vin, centre eux porté le défi à qu la pièce la plus licencieuse. qu'en soit au reste l'origine, y a de certain, c'est que, Piron eût demandé le secre courut bientôt. Le procureur manda l'auteur, lui fit de sév primandes, et le menaça de colère, s'il en propageait le s par la publication. Il faut cette justice à Piron, qu'il n gea aucune occasion d'en tém son vif repentir ; il en a c

pression dans plusieurs de ses ou-
ges, et notamment dans la Pré-
de la Métromanie, et dans le
tament qu'il adressa à l'acadé-
. Voici comment il s'exprime :
légue aux jeunes insensés qui au-
nt la malheureuse démangeai-
n de se signaler par des écrits li-
ncieux et corrupteurs, je leur
gue, dis-je, mon exemple, ma
mition et mon repentir sincère
public. » Cependant les années
assaient, et Piron n'avait pas
re songé à embrasser un état.
lques personnes qui s'intéres-
nt à lui, le placèrent auprès d'un
ncier. Tout-à-la-fois calculateur
oète, cet homme faisait copier
ers à Piron : le commis se per-
quelques observations sur les
du patron, qui en usa envers
omme l'archevêque de Grenade
égard de Gilblas. Ce fut alors
Piron prit la résolution d'exé-
r un projet qu'il avait depuis
-temps, celui de venir à Paris :
rendit sans crédit, sans argent
ns yeux ; car il avait la vue tel-
nt faible, qu'il était presqu'a-
gle. Placé chez le chevalier de
isle, où il faisait le métier de
ste, à quarante sous par jour
il quitta promptement ce travail
itant, et il eut même bien de la
e à obtenir le salaire convenu.
é de ressources, il saisit la
ie, ce sont ses propres expres-
s, comme la dernière planche
alut qu'il voyait flotter autour
ui dans son naufrage. La poé-
comme l'a dit Palissot, est un
able superflu, mais un horrible
ssaire ; Piron l'éprouvait, lors-
l'entrepreneur de l'Opéra-comi-

[illegible] et dont
[illegible]

que, Francisque, vint à son secours. Lesage et Fuselier avaient abandonné ce spectacle, depuis qu'il avait été défendu d'y faire parler plus d'un personnage. Francisque eut recours à Piron. « Vous êtes le seul homme, » lui dit-il, qui puissiez me tirer » d'affaire ; travaillez : voilà cent » écus, ce ne seront pas les seuls que » vous recevrez ; » et sans attendre de réponse, il s'enfuit. Piron, en homme pressé par le besoin, se mit à l'œuvre ; et en deux jours *Arlequin Deucalion* est fait. Le troisième jour, l'entrepreneur revient pour savoir si l'on songe à lui : « Tenez, » dit Piron, voilà votre pièce et vo- » tre argent ; si l'ouvrage est bon, » vous serez toujours à même de me » le payer ; s'il est mauvais, jetez-le » au feu. » L'entrepreneur, au lieu de reprendre son argent, y ajouta cent écus, et le pria de venir distribuer les rôles. Voilà l'origine du théâtre de la Foire de Piron. Laharpe qui, dans son Cours de littérature, s'est beaucoup trop étendu sur ces bluettes, qu'il appelle les platitudes de la jeunesse de Piron, les a jugées avec une grande sévérité : elles furent faites en courant ; et il ne faut pas y attacher plus d'importance que l'auteur n'y en attachait lui-même. On y trouve toujours de la gaîté, et quelquefois d'ingénieuses plaisanteries. Mais on voit qu'en les jugeant, Laharpe se souvenait encore des épigrammes de l'auteur. Si ces premiers travaux n'étaient presque rien pour la gloire de Piron, ils lui offraient des ressources pour vivre ; et soit indifférence, soit défiance de ses propres forces, il n'aspirait point à des succès plus relevés : ce furent les pressantes sollicitations de Crébillon, qui le déterminèrent à travailler pour un théâtre plus di-

gne de lui. Il abandonna donc les tréteaux de la foire. L'*Ecole des Pères* fut donnée, le 10 octobre 1728, sous le titre des *Fils ingrats:* Piron changea depuis ce titre, parce que, dit-il dans sa préface, il annonce un vice horrible; et que c'était, pour ainsi dire, tendre de noir un lieu de plaisance. Que ne lui fut-il aussi facile de changer ce qu'il y avait de défectueux dans le dernier acte, qui appratient presque tout entier au drame! Piron ne se dissimule pas ce défaut; toutefois il s'empresse d'ajouter que ce dénouement fut l'endroit de la pièce le plus applaudi. Cela n'est point étonnant: il est bien plus facile de faire pleurer la multitude que de faire rire les gens de goût. Malgré ce défaut, et celui, non moins grave, d'avoir mis en scène trois fils, tous ingrats, ce qui ôte la ressource des contrastes; on y trouve des scènes d'un vrai comique: on y rencontre des vers heureux, des tirades brillantes; en un mot, on y pressent déjà l'auteur de la *Métromanie.* Mais avant d'arriver à ce chef-d'œuvre, Piron devait chausser deux fois le cothurne. Son premier essai tragique ne fut point heureux. Le sujet de *Callisthène* (1730), qu'il avait emprunté à Justin, était mal choisi: ce n'était point, ainsi que Piron se l'imaginait, l'ambition qui est le ressort principal de cette pièce; ce n'est que l'orgueil, et un sot orgueil, qui n'est nullement tragique, et qui place dans un faux jour cette grande figure d'Alexandre. La pièce ne réussit pas, et ne devait pas réussir. Si elle n'augmenta pas la réputation de Piron, elle fut du moins utile à ses intérêts: à cette époque commença l'amitié dont l'honora, pendant toute sa vie, le comte de Livry. A *Callisthène* succéda *Gustave Wasa* (1733). Maupertuis disait de cette tragédie que ce n'était pas un événement en vingt-quatre heures, mais vingt-quatre événements en une heure. Boindin l'appelait la révolution de Suède, corrigée et augmentée. On y remarque cependant quelques scènes qui annoncent du talent. Laharpe, comme on sait, refit le *Gustave* de Piron.

Souvent qui refait, refait pis,

lui disait Piron, dans une épigramme qu'il lui adressa la veille de la représentation; c'est ce qui arriva: le *Gustave* de Laharpe est à-peu-près oublié; et l'on en aurait peut-être perdu tout-à-fait le souvenir sans les deux épigrammes de Piron. Pour en finir avec la muse tragique de Piron, nous placerons ici *Fernand Cortès* (1741), quoique, dans l'ordre des dates, il ne vienne qu'après la *Métromanie.* Cette pièce n'eut guère plus de succès que *Callisthène*, quoiqu'elle lui soit supérieure. Piron s'efforce de prouver, dans sa préface, que la découverte de l'Amérique est un des plus grands événements de l'histoire moderne; certes, personne ne le conteste: ce qu'il fallait prouver, c'est que sa tragédie réunit les conditions du poème tragique, c'est-à-dire, une fable bien conçue et des caractères bien tracés; c'est ce que personne n'y découvrit. L'*Amant mystérieux*, comédie, et les *Courses de Tempé*, pastorale, furent données le même jour: la première tomba, et la seconde eut du succès; aussi Piron disait-il que le public *l'avait baisé sur une joue, et lui avait donné un bon soufflet sur l'autre.* Piron avait près de cinquante ans; il s'était exercé dans presque tous les genres: cependant s'il en fût resté là, son nom serait aujourd'hui perdu dans la foule de

ıe placent dans les nomen-
mais non dans le souvenir
nes. Il lui restait à pro-
:hef-d'œuvre; et il en trouva
ıns la *Métromanie* (1738).
depuis son enfance, de l'a-
'ers, combien dut-il s'applau-
r adopté un sujet où il avait
ses pensées habituelles et à
s plus douces sensations!
ımpare-t-il, traitant ce su-
chasseur passionné, qui se
automne, au lever d'une
re, dans une plaine ou dans
fertile en gibier. Nous n'en-
ɔint dans l'analyse d'une
tout le monde connaît :
s contenterons de recon-
c Laharpe, que la Métro-
n chef-d'œuvre d'intrigue,
de verve comique et de
mment se fait-il cepen-
cette comédie ne figure
ınd rang? C'est qu'on n'y
ın travers qui n'est pas as-
ıl pour toucher le grand
es spectateurs. Ce sujet ne
d'assez près à l'humanité
un bon sujet de comédie :
létromanie, très-prisée des
ırs, est très-peu suivie; on
qu'à l'esprit et à la raison,
au cœur; et c'est par le
ı prend ceux qui sont faibles
t de raison. Piron, ainsi
venons de le dire, s'est
ns tous les genres : outre
lies, ses tragédies et ses
miques, il a fait des pasto-
odes, des poèmes, des con-
ɔitres, des satires, des épi-
et des préfaces. Nous par-
s préfaces, parce qu'elles
ne assez grande place dans
es : elles sont quelquefois
en ce qu'elles renferment
ıularités qui mettent tout
entier à découvert le caractère de Piron. On a reproché à son style d'être dur et martelé : c'est surtout dans sa prose que ce défaut se fait sentir. Il court sans cesse après les pensées bizarres, les tournures singulières et les métaphores extraordinaires. Il n'est pas tout-à-fait aussi recherché dans ses vers; cependant l'on peut dire que ce n'est que dans la *Métromanie* qu'il s'est placé au rang des bons écrivains : quelques-unes de ses odes sont belles; mais celle qui a sans contredit le plus le caractère de l'ode, est précisément celle qui ne se trouve pas dans le recueil de ses Œuvres. L'épigramme fut quelquefois une arme formidable entre ses mains : il peut être placé, dans ce genre, à côté des modèles. Hâtons-nous de dire toutefois que, parmi ses épigrammes, il y en a un grand nombre de médiocres; et, dans ce genre surtout, il n'est point de degré du médiocre au pire. Quelques-unes sont excellentes; et certes, il se serait élevé au-dessus de Marot et de Rousseau, si toutes valaient celle-ci, sur l'abbé Desfontaines :

Un écrivain fameux par cent bluettes,
Croit que sa plume est la lance d'Argail;
Au haut du Pinde, entre les neuf Pucelles,
Il s'est placé comme un épouvantail.
Que fait le bouc en si joli berceau?
S'y plairait-il, pourrait-il y plaire?
Non, c'est l'eunuque au milieu du sérail,
Il n'y fait rien, et nuit à qui veut faire.

Ce qu'il y eut de plus plaisant, c'est qu'après avoir fait cette épigramme, il alla chez l'abbé Desfontaines. Le journaliste pâlit de colère en le voyant entrer : *Comment*, s'écria-t-il, *êtes-vous assez hardi de vous présenter à ma vue après l'horrible épigramme que vous avez faite contre moi?* Horrible, dit Piron! Comment vous les faut-il donc? elle est pourtant fort jolie. Ce sang-froid redoubla la colère de l'abbé. Point d'emportement

ajouta Piron, crier et jurer ne remédie à rien; l'épigramme n'en est pas moins faite : mais puisque cela vous fâche, je vous propose un arrangement. — Eh qu'est-il? — Le voici : vous écrivez au public toutes les semaines; mandez-lui que l'épigramme a été faite, on ne sait par qui et contre qui, il y a cinquante ans; et tout sera dit. — A la bonne heure, donnez-la moi. C'est où Piron l'attendait. Je vais vous la dicter lui répondit-il; et l'abbé de l'écrire aussitôt, commentant de son côté, et le poète du sien, chaque vers de l'épigramme. Ce qui choquait le plus l'abbé, c'était ce vers :

Que fait le bouc en si joli berçail?

Y pensez-vous, disait-il à Piron, *est-ce que je suis un bouc? ôtez, ôtez ce bouc.* « Cela ne se peut, disait Piron, sans rompre la mesure; mais vous êtes le maître de ne pas écrire le mot tout entier; mettez seulement : *Que fait le B ?* le vers y sera toujours, et le lecteur y suppléera. » Il fallut que l'abbé Desfontaines laissât l'épigramme telle qu'elle était. Piron était terrible dans la repartie; et l'abbé Desfontaines, en particulier, eut plus d'une fois l'occasion de s'en apercevoir. Un jour Piron se présenta au café Procope avec un superbe habit. On n'était point accoutumé à le voir si richement vêtu; tout le monde lui fit compliment : l'abbé Desfontaines qui était présent, voulut plaisanter Piron; et soulevant avec une feinte admiration la basque de son habit : *Quel habit*, s'écria-t-il, *pour un tel homme !* Piron, à son tour, soulevant le rabat de l'abbé, repartit sur-le-champ : *Quel homme pour un tel habit!* Tout le monde connaît la réponse qu'il fit à l'évêque qui lui demandait s'il avait lu son mandement. Ses bons mots sur l'acad sont restés; nous ne les rapporte pas : voici une saillie qui est m connue. Une dame, jalouse de parade de son esprit devant mit la conversation sur Montesq et, sans transition, entreprit d'ar ser l'Esprit des lois ; elle ne t pas à se perdre dans ce labyrii Piron s'en aperçut; et l'interrom tout-à-coup : *Croyez-moi, Mad* lui dit-il, *sauvez-vous par le te de Gnide.* La vie d'un auteu tout entière dans ses écrits; et assez l'avoir fait connaître q l'avoir peint comme écrivain pendant, comme rien de ce qui resse les hommes célèbres n'es différent pour les lecteurs, nous terons quelques détails sur s privée. Piron, né sans fortune, à Paris sans aucune ressource : avons vu qu'il y vécut d'a du produit de son travail, co copiste, et ensuite comme fa de vaudevilles. Tous ces pro très-médiocres, ne suffisaient peine à sa dépense; mais son meur vive et enjouée, et son i ciance, lui faisaient fermer les sur l'avenir. Personne, d'ailleur porta aussi loin que lui le désint sement : nous n'en citerons exemple. Les comédiens, comme aujourd'hui, se souci beaucoup de leurs intérêts, et peu de ceux des gens de lettre consentaient à leur laisser la gl mais les bénéfices étaient pour mêmes. Quelques auteurs, à l desquels était Voltaire, le plus ressé dans l'affaire, voulurent cesser cet abus. On se réunit ch Mothe. Comme la tragédie de *C thène* allait être jouée, on en Piron à faire la première démar et à ne point laisser jouer sa tra

ustice n'eût été rendue aux rs. Piron refusa d'attacher le : Voltaire insista, en lui faivoir qu'il avait plus d'intérêt ut autre à ce que l'on fît en- raison aux comédiens ; *car*, -t-il, *vous n'êtes pas riche, auvre Piron.* Cela est vrai, ré- Piron, mais je m'en....., omme si je l'étais. On conçoit c une telle façon de penser, se laissait aller tout douceau cours des événements, sans de grands efforts pour sa forheureusement il se rencontra rsonnes qui y songèrent pour es plus illustres personnages nt sur la liste de ses bienfai- Le prince Charles, le duc de s, le comte de Maurepas, le e La Vrillière, le maréchal de , et surtout le comte de Livry, rèrent de leur protection et rs bienfaits. Il était en quelque accoutumé aux soins que la leuce semblait prendre de lui. ur il reçoit un billet anonyme ; riait de se rendre chez un no- il s'y rend. Le notaire lui prée signer un contrat de 600 liv. ite viagère. Piron croit qu'il y ur ; il refuse : le notaire insiste, qu'il s'agit de lui, et qu'il ne as même chercher à connaître ienfaiteur ; il le chercha en et il est mort sans avoir la con- on de savoir son nom. On a puis que c'était le marquis de y. Ce secours inespéré, joint à ntrat de rente de 600 livres, que nit assurée le comte de Livry, 2000 de rente viagère que possa femme, le mettait à l'abri soin ; car il s'était marié, et épousé Mlle. Quenaudon, qu'il connue chez la marquise de ure. Ce mariage, tout-à-fait de convenance, puisque cette demoiselle était âgée de cinquante-trois ans lorsqu'il l'épousa, le rendit heureux. Il ressentit une vive et longue affliction à sa mort ; et ce fut à-peu-près le seul chagrin qu'il éprouva pendant toute sa vie. D'une humeur enjouée, d'une forte constitution, d'une santé robuste, d'une gaîté inaltérable, d'une insouciance parfaite, le malheur ne savait par où le prendre, et avait, en quelque sorte, renoncé à le poursuivre. Sa vie s'écoula au milieu d'amis qu'il chérissait, et dont il était chéri. Les soupers du Caveau étaient alors célèbres. C'était là que se réunissaient les deux Crébillons, Gentil Bernard, la Bruère, Gresset, Collé, Gallet, et beaucoup de gens de lettres, qui y apportaient en tribut des vers, de la bonne humeur, et surtout un excellent appétit. Une gaîté vive et piquante était l'ame de cette société, d'où étaient bannis les prétentions du savoir, et le faste pédantesque des grands mots. Piron en était un des membres les plus zélés, et il en faisait le charme par son enjouement et sa verve intarissable. On l'excitait, on l'attaquait même ; et jamais la riposte ne se faisait attendre : il était étincelant ; car si jamais Piron a été supérieur en quelque chose, ç'a été dans la conversation, surtout quand elle était animée par le choc des vers, et que son amour-propre était mis en jeu. Il faut le dire : Piron qui faisait très-bon marché de sa personne, et même de son talent dans les familiers épanchements de l'amitié, se redressait fièrement quand on blessait son orgueil. Lors de la représentation de *Fernand Cortez*, on exigea des corrections ; et, pour l'y engager, les comédiens citaient l'exemple de Voltaire, qui corrigeait

et refondait quelquefois des actes entiers : *Parbleu ! Messieurs, je le crois bien*, dit-il, *il travaille en marqueterie, et moi je jette en bronze.* Il y a un peu de fanfaronnade dans cette réponse. Mais voici une anecdote qui peint mieux le caractère de Piron, parce qu'elle fait voir la haute idée qu'il avait du caractère d'homme de lettres. Etant près d'entrer dans l'appartement d'un grand seigneur, il rencontra à la porte un homme qualifié, qui s'arrêta par politesse. Piron s'arrêta également : *Passez, Monsieur*, dit le maître du logis, *passez, ce n'est qu'un poète.* « Puisque les qualités sont connues, » repartit Piron, je reprends mon » rang » ; et il passa le premier. Piron ne fut pas de l'académie : il s'est chargé lui-même du soin de l'apprendre à la postérité ; il affectait beaucoup de dédain, comme on peut le voir par son épitaphe, pour cette illustre corporation, qu'il appellait les *Invalides du bel-esprit.* Cependant il fit plus d'une fois des démarches pour y entrer ; il fut même sur le point d'être admis, lorsque l'abbé d'Olivet rompit toutes ses mesures, en portant sa fameuse ode à l'évêque de Mirepoix. Le roi fit changer l'élection, et, pour dédommager Piron, lui accorda, à la sollicitation de Montesquieu, une pension de mille livres sur sa cassette. L'académie même, oubliant ses bons mots, lui députa quatre académiciens, pour lui témoigner l'intérêt qu'elle prenait à la grâce qu'il avait reçue. L'illustre auteur de l'*Esprit des lois* aimait beaucoup Piron ; et malgré son exclusion de l'académie, il ne cessa, depuis cette époque, de l'appeler *son cher confrère.* Piron avait, comme nous l'avons dit, la vue fort mauvaise. Se promenant un jour dans le parc de M. de Livry, il fit une chute fort grave ; et dans une de ses Epitres, il nous apprend que M. de Saint-Martin y fit planter un poteau, sur lequel étaient quatre P, qui signifiaient *Piron, pensant, pensa périr.* Les suites de cet accident ne parurent pas alors dangereuses : mais il ne s'en remit jamais entièrement ; et sa vie en fut abrégée. Piron mourut le 21 janvier 1773, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Ses Œuvres ont été recueillies et publiées en 1776, par Rigoley de Juvigny, en 7 vol. in-8°., et 9 vol. in-12. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on y trouve les pièces suivantes, que Piron donna au théâtre de la Foire : *Arlequin Deucalion*, l'*Antre de Trophonius*, *Tiresias*, le *Mariage de Momus*, *Colombine Nitetis*, l'*Endriague*, le *Claperman*, *Philomèle*, les *Caprices*, l'*Ane d'or*, la *Rose*, le *Fâcheux veuvage*, les *Huit Marianes*, les *Enfants de la joie*, les *Chimères*, le *Faux prodige*, *Crédit est mort*, l'*Enrôlement d'Arlequin* et *Atis.* Rigoley de Juvigny, jaloux de remplir les devoirs d'éditeur dans toute leur étendue, a scrupuleusement recueilli tout ce qui est sorti de la plume de Piron. Les collections complètes, en général, n'augmentent pas la gloire des écrivains. Piron n'a gagné que des volumes à la rigoureuse fidélité de son éditeur une comédie, une tragédie, quelques odes, deux ou trois contes, et un vingtaine d'épigrammes, voilà ce qui compose sa fortune poétique. On n'a pas besoin d'un gros bagage pour arriver à la postérité. On a recueilli ses bons mots en un vol. in-18. On a aussi publié ses *Poésies diverses* Neuchâtel, 1775 et 1793, in-8°. L'Éloge de Piron, lu à l'académie de Dijon, à la séance publique du 2

décembre 1773, par Perret, secrétaire de cette compagnie, a été imprimé dans la même ville, 1774, in-8°. de 48 pag. M. J.

PIRON DE LA VARENNE, l'un des meilleurs officiers des armées royales de la Vendée, né à La Varenne, près Ancenis, vers 1755, d'une famille noble, sortit de France, en 1791, avec ses parents, et servit dans les chevau-légers à l'armée des princes. Il revint en Bretagne en 1793, quelque temps après la découverte des papiers de la Rouarie, et s'étant mis, avec Scheton, à la tête des ouvriers insurgés des mines de Montrelais, ils attaquèrent Oudon: mais les Nantais dégagèrent la rive droite de la Loire, et dispersèrent les insurgés. Piron, ayant échoué de ce côté, passa sur la rive gauche, et se réunit aux Vendéens. Le 17 juillet 1793, il combattit avec la plus grande valeur à l'affaire de Vihiers, où les républicains, commandés par Santerre, furent mis en pleine déroute. Après cette affaire, on appela Piron le héros de Vihiers, dans toute l'armée catholique. Le 18 septembre suivant, le conseil supérieur lui ordonna de marcher contre l'armée de Santerre. Il ne put rassembler que dix mille hommes et trois pièces de canon; mais il s'inquiéta peu des forces qu'il aurait à combattre. Soutenu par le pressentiment de la victoire, il fit occuper Coron par son avant-garde, et lui ordonna de se replier à la vue des républicains, afin de les attirer, et de leur faire quitter les hauteurs. Santerre donna dans le piége: il fit entrer son avant-garde dans Coron, laissa engager son artillerie entre les deux montagnes; et, pendant qu'on la dégageait, les volontaires républicains ne se voyant point soutenus, se replièrent: ce mouvement rompit la ligne, et devint le signal d'une déroute générale. Piron s'empara de la plus grande partie de l'artillerie des républicains. Cette défaite de Coron est connue sous le nom de déroute de Santerre (*Voy.* ce nom). Piron fut alors chargé du commandement d'une division, et il continua de montrer autant de bravoure que de talent aux batailles de Mortagne et de Chollet, puis dans l'expédition d'outre-Loire, à Laval, à Granville, et surtout aux déroutes du Mans et de Savenai, où il commandait l'arrière-garde. Après la dispersion de l'armée, il se tint caché pendant quelques mois aux environs de Nantes; mais, las de cette inaction, il se mit dans un bateau pour traverser la Loire, et aller rejoindre les royalistes qui avaient encore les armes à la main dans le Poitou. Bientôt aperçu par les républicains, il fut poursuivi par une de leurs canonnières, et tué dans son bateau à coups de fusil, dans les premiers mois de 1794. Z.

PIROT (EDME), docteur et professeur de Sorbonne, né à Auxerre, le 12 août 1631, fut un des théologiens les plus estimés de son temps. Examinateur habituel des livres de théologie et des thèses sur cette matière, il se trouva mêlé à l'affaire du quiétisme. Il travailla sous M. de Harlay, à la censure de Mme. Guyon, et fut chargé de l'interroger. Fénélon le choisit pour examinateur de son livre de l'*Explication des Maximes des Saints;* et l'on assure que ce docteur, après quelques changements faits au manuscrit, et consentis par Fénélon, finit par dire que ce livre était *tout d'or*. Cependant l'abbé Pirot, ayant vu Bossuet se prononcer fortement contre ce même livre, rétracta ses premières démarches, et ré-

digea, contre l'*Explication*, une censure, datée du 16 octobre 1698, et qui fut signée par soixante autres docteurs. Il est souvent question de ce docteur dans les *Histoires de Bossuet* et *de Fénélon*, par M. le cardinal de Bausset. L'abbé Pirot fut pourvu d'abord de la chantrerie de Varzi, diocèse d'Auxerre, puis d'un canonicat de Notre-Dame à Paris, et de la dignité de chancelier de cette église : il mourut à Paris, le 4 août 1713. On n'a d'imprimé de lui, qu'un discours latin qu'il prononça, en 1669, à la Sorbonne; mais on connaît plusieurs de ses manuscrits, dont il a circulé des copies, une *Relation des 24 dernières heures de la vie de la marquise de Brinvilliers*, en 1676; un *Mémoire sur l'autorité du concile de Trente en France*, qui est cité dans la correspondance de Bossuet avec Leibnitz, et qui fut envoyé au philosophe allemand; des *Corrections et changements faits à l'Abrégé des principaux traités de théologie* de Le Tourneux; et quelques écrits cités dans l'*Histoire de Fénélon*. — Pirot (George), Jésuite, né dans le diocèse de Rennes, l'an 1599, mort le 6 octobre 1659, est auteur de l'*Apologie des Casuistes contre les calomnies des Jansénistes*, qui parut en 1657, et qui fut condamnée par le pape Alexandre VII, par plusieurs évêques de France et par la faculté de théologie de Paris (Voy. l'*Histoire ecclésiastique du XVIIe. siècle*, par Dupin, tome II, et les *Mémoires chronologiques et dogmatiques* du P. d'Avrigny, dans l'année 1659). P—c—t.

PIRRO (Roch), célèbre historien, naquit en 1577, à Neto, dans la Sicile : après avoir terminé ses études, il reçut, à Catane, le même jour (4 février 1601), le laurier doctoral en théologie et en jurisprudence, et remercia ses juges par un discours qui enleva tous les suffrages. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé, peu après, chapelain du roi, chanoine de Palerme, et trésorier de la chapelle royale. Il consacra la plus grande partie de ses revenus à des fondations pieuses ou au soulagement des pauvres. Il fit construire à Palerme, dans la partie inférieure du palais, une chapelle dédiée à la Vierge, et qu'il décora avec magnificence; il augmenta de quatre prébendes le chapitre de Neto, et fit des dons abondants aux hospices. La prière et l'étude partageaient tous ses moments; il s'appliqua spécialement à éclaircir l'histoire ecclésiastique de la Sicile et les différents ouvrages qu'il publia sur ce sujet furent accueillis de savants. En 1643, Philippe IV le nomma son historiographe. Pirro mourut à Palerme, le 8 septembre 1651, à l'âge de 74 ans. On a de lui : I. *Synonimi*, Palerme, 1594, in-8°. L'auteur n'avait que quinze ans lorsqu'il composa cet opuscule, qui a été réimprimé avec des additions en 1637 et en 1640. II. *Historia del glorioso san Corado Piacentino* ibid., 1595, in-8°. III. *Chronologia regum penès quos Siciliæ fuit imperium, post exactos Saracenos* ibid., 1630, in-fol.; cet ouvrage a été refondu avec le suivant. IV. *Notitiæ Siciliensium ecclesiarum* ibid. 1630-33, in-fol.; réimprimé avec des additions considérables sous ce titre : *Sicilia sacra disquisitionibus et notitiis illustrata, libri quatuor*, ibid., 1644-47, 3 vol. in-fol.; inséré dans le tome X du *Thesaurus antiquitatum Italiæ*. Le savant Ant. Mongitore a donné une troisième édition de cet ouvrage

et augmentée, ibid., 1733, -fol. L'auteur y a réuni une détails importants qui jet- grand jour sur l'histoire de au moyen âge. Mongitore en : *Notitia regiæ et imperia- læ S. Petri, sacri et regii Panormitani*, qu'il a publiée ent, in-fol. 1716. On peut r, pour de plus grands dé- *Bibliotheca Sicula*, tome II, ans laquelle Mongitore dit sédait un manuscrit autogra- irro, contenant les *Annales me*, sous l'archevêque Fer- le Andrada. W—s.

N. *Voy.* Christine, VIII,

NELLO (Victor PISANO stre et graveur du quinzième aquit à San-Vito, dans l'état e, selon le chevalier Pozzo, -Virgilio sul Lago, suivant is Scipion Maffei, dans sa *illustrata*. Le nom de son st également incertain. Va- it élève d'Andrea del Cas- uoi qu'il en soit, beaucoup ens le placent au-dessus ccio lui-même; et l'on ne convenir que, s'il ne l'égale toutes les parties de l'art, es artistes de son époque est tant approché. Il est qu'il n'existe plus rien abreux travaux qu'il avait à Rome et à Venise. Il e que très-peu à Vérone. Le *ustache* même, que Vasari t comme une œuvre divine, t l'*Annonciation* qu'il avait San-Fermo, n'a pas été à s ravages du temps. C'est tableau que l'on remarque nce de la proportion vrai- tournante. On loue surtout ion de ses figures; et il sur- passait tous les artistes de son temps par le talent avec lequel il peignait les chevaux et les autres animaux. Le Musée du Louvre a, pendant quelque temps, possédé de ce maître deux tableaux peints sur bois, et en détrempe, qui ornaient autrefois l'église de Saint-François de Pérouse; ils représentaient: I. *Saint Bernardin de Sienne, sur le point de quitter la ville de Prato en Toscane, où il avait prêché avec succès, ressuscitant un jeune homme tué par un taureau furieux.* II. *Une femme d'Aquila, obtenant, par l'intercession du même saint, la résurrection de son enfant venu mort au monde.* Les figures en étaient finies comme une miniature, mais d'une longueur et d'une sécheresse un peu exagérées, et le coloris en était cru. Ces deux tableaux ont été repris à la France par Canova, commissaire du pape, en 1815. Pisanello n'est pas moins célèbre auprès des antiquaires comme graveur de médailles. Il a exécuté de cette manière les portraits de la plupart des princes de son temps (1): ces ouvrages moins périssables que ses tableaux lui ont mérité les suffrages du Guarino, de Vespasien Strozzi, du Bronde, et d'une foule d'autres. Cet artiste florissait en 1450. P—s.

PISANI (Nicolas), amiral vénitien, du quatorzième siècle, né d'une famille illustre, fut destiné à la marine au temps où la navigation des Vénitiens était à son plus haut point de prospérité. Leur commerce dans la mer Noire, la Grèce, l'Asie et l'Egypte apportait chaque jour d'im-

(1) *Voy.* la *Notice sur une médaille de Philippe-Marie Visconti*, duc de Milan, par Tochon d'Annecy, Paris, 1816, in-4°., pag. 31. Voyez aussi le *Museum Mazuchellianum*, où se trouve, entre autres, le médaillon de Lionello marquis d'Este, avec la date de 1444, et le nom du graveur.

menses richesses dans leur patrie; et une population nombreuse, dans toutes les îles de la Lagune et sur toutes les côtes qui l'entourent, ne vivait que de la mer. Les Génois seuls pouvaient disputer aux Vénitiens l'empire de la Méditerranée. De là leur rivalité et les guerres fréquentes et acharnées qui s'allumèrent entre ces deux peuples. Ce fut dans la troisième de ces guerres, de 1350 à 1355, que Pisani acquit une grande célébrité. Les historiens vénitiens, se bornant, à cette époque, à consigner dans leurs chroniques les événements publics, n'apprennent rien sur Pisani avant ou après cette troisième guerre. Dès le commencement des hostilités, Nicolas fut chargé de commander une flotte de vingt galères qu'il conduisit dans les mers de la Grèce. Après avoir laissé plusieurs vaisseaux dans le port de Chalcis et l'île d'Eubée, il vint à Constantinople pour y négocier une alliance entre sa république et l'empereur grec. Il y donna rendez-vous à toutes les galères vénitiennes éparses dans les mers du Levant; et il se forma ainsi une seconde flotte de trente-deux galères, avec laquelle il alla débloquer la première, que l'amiral génois (Paganino Doria), assiégeait à Chalcis. Il réunit en même temps sous son pavillon de nouveaux renforts qui lui étaient envoyés par les Vénitiens et les Aragonais, leurs alliés; et le 13 février 1352, il vint, avec une flotte de soixante-dix galères, attaquer Paganino Doria qui, avec soixante quatre galères, occupait l'ouverture du Bosphore de Thrace. Aucune bataille navale ne fut jamais signalée par plus de dangers et plus de bravoure d'une et d'autre part. La tempête qui s'éleva pendant le combat, les écu sont semées ces mers étroi nuit la plus noire, qui enve deux flottes pendant qu'ell aux prises, au lieu d'effi combattants, semblaient r leur rage. Le matin qui su nuit épouvantable, Nicola qui se sentit le plus faible avant le point du jour, de l Saint-Phocas, où il était en de l'ennemi; et il se retira port de Thérapée, après av vingt-six galères et près d mille hommes: mais il ava l'ennemi un dommage qu presque le sien. Les Vénitien lurent point convenir que bat du Bosphore fût une ils continuèrent le comman Nicolas Pisani: ils rétablire te; et, avant la fin de la c suivante, cet amiral fut cet échec le 29 août 1353 la pointe de la Loiera en Sa où sa flotte, forte de soix galères, attaqua celle de G qui n'en comptait que ci deux. Malgré leur valeur, le succombèrent au nombre. P prit ou leur coula à fond tre galères. Il conduisit, en r flotte en Sardaigne; mais ra ses compatriotes que Pagani menaçait, il alla chercher ral dans les mers de la Gr trente-cinq galères. Ne l'ay trouvé, il relâcha dans Port près de Modon, pour faire r une partie de ses vaisseaux qu'il s'était embossé avec l'entrée du port. Dans cette la témérité de son adversa propre présomption le per laissa entrer dans le port gardait l'ouverture, une l la flotte génoise. Elle lui l

ıer à une perte certaine : mais
isseaux, au fond du port, ayant
rpris et brûlés, il se vit bientôt
ré; et ses matelots, frappés
terreur panique, refusèrent de
attre. Il fut fait prisonnier, avec
te toute entière, le 3 novembre
: pas un vaisseau et pas un
ıe n'échappèrent; et Pisani,
it à Gènes, orna le triomphe
ı vainqueur. Quand les deux
liques firent la paix, au mois
i de l'année suivante, Nicolas
lâché; et il termina ses jours
'obscurité. S. S—1.

ANI (Victor), fils ou neveu
écédent, instruit par lui dans
e la guerre, et élevé dans sa
à un commandement impor-
parut digne aux Vénitiens, en
, de commander leur flotte,
'éclata leur quatrième guerre
les Génois. Le premier com-
'il leur livra devant Antium,
ois de juillet, rappela la glo-
bataille du Bosphore; et son
fut plus heureuse. Pisani eut
ois à combattre une tempête
ıte, et la flotte de Louis de
ıe; mais il n'avait que quatorze
aux, et son adversaire dix : il
it cinq, en coula un à fond,
sa échapper les quatre autres.

cette victoire, sa flotte fut
ntée par le sénat de Venise: on
nfia vingt-cinq galères; mais
igea de lui une activité conti-

Il dut chasser les Génois de
atique, protéger les convois
naient de la Pouille, punir les
és de Dalmatie, et reprendre
s Hongrois Cattaro, Sebenico
ıo. Après six mois de travaux
succès, au mois de janvier
, les équipages de Pisani de-
èrent avec instance la permis-
de rentrer à Venise, pour y
prendre quelque repos. Le sénat ne voulut point accorder cette grâce aux instances des matelots et de leur amiral. Pisani fut contraint à continuer de tenir la mer, pour éloigner l'amiral génois, Lucien Doria, de la plage de Venise. Il manœuvra plusieurs mois encore sur les rivages de l'Istrie, luttant contre les privations et les maladies : celles-ci, rendues plus dangereuses par le découragement même de ses matelots, faisaient un ravage affreux sur sa flotte. Pour remplacer ceux qu'il avait perdus, Victor Pisani fut obligé d'embarquer un grand nombre d'habitants de Pola, qui n'avaient aucune habitude de la mer. Lucien Doria vint enfin lui présenter le combat avec vingt-deux galères, le 29 mai 1379. Pisani, qui avait deux galères de plus, mais qui ne se dissimulait pas sa faiblesse réelle, fut forcé par ses équipages d'accepter la bataille : bientôt, malgré sa bravoure et son habileté, ses nouvelles recrues, opposées aux meilleurs marins de l'Europe, succombèrent; en une heure et demie, la bataille fut perdue : elle lui coûta quinze galères, et dix-neuf cents prisonniers, parmi lesquels on comptait vingt-quatre membres du grand-conseil. Lorsque Pisani rentra dans le port de Venise, avec les débris de sa flotte, il fut mis aux fers, par les ordres du sénat, et demeura trois mois en prison, sous les voûtes qui supportent le palais de Saint-Marc : mais de nouveaux revers de la république, et la prise de Chiozza par les Génois, apprirent aux Vénitiens à regretter ce grand amiral. Le peuple ameuté sur la place publique, entoura le palais, en s'écriant : « Si vous voulez que » nous combattions, rendez-nous » Victor Pisani, notre amiral ! Vive

» Victor Pisani ! » Le marin entendit ces cris du fond de sa prison ; il se traîna chargé de fers vers une des grilles qui donnaient sur la place. « Arrêtez, s'écria-t-il, Vénitiens ; » vous ne devez jamais crier que » vive Saint Marc ! » Cependant la seigneurie fit sortir Pisani de sa prison, et le nomma capitaine de la mer. Par le zèle des citoyens et des matelots, une flotte fut en peu de temps équipée, pour combattre sous ses ordres ; et, en fortifiant les canaux de Venise, il empêcha les Génois de profiter de la prise de Chiozza, pour pénétrer jusqu'à la capitale. Il exerça, en même temps, ses nouveaux équipages dans les canaux mêmes de Venise, n'osant point les conduire à l'ennemi, avant qu'ils eussent pris un peu plus d'habitude de la mer. Bientôt les fortifications qu'il avait élevées dans les canaux de la Lagune, servirent moins à défendre Venise, qu'à enfermer les Génois. Dès que Pisani eut achevé cette ligne de fortifications, dans la construction de laquelle la plus haute habileté fut encore secondée par un heureux hasard, il sortit de la Lagune avec sa flotte ; et se plaçant à l'entrée du canal de Brondolo, il ferma à la flotte génoise, fort supérieure en nombre, la seule issue par laquelle elle pût retourner dans la haute mer. Quatre mois avaient été employés à bloquer la flotte génoise ; et Pisani, qui, après ces longs préparatifs, s'était placé à l'entrée du port, y demeurait exposé au plus extrême danger, sous le feu des batteries de terre : car l'artillerie était déjà employée avec succès, et vis-à-vis d'une flotte fort supérieure en forces, à laquelle mille accidents pouvaient donner la liberté de manœuvrer. Dans cette situation critique, que le découragement des Vénitiens rendait plus périlleuse encore, il se maintint jusqu'au 1er. janvier 1380. Ce jour-là, Charles Zeno, autre amiral de la république, arriva des mers de l'Orient avec quatorze galères. Ce renfort fournit à Pisani le moyen de pousser ses attaques : en peu de temps Chiozza fut enfermée ; chaque jour les Vénitiens remportaient de nouveaux avantages ; et les Génois furent enfin réduits à se rendre prisonniers avec tous leurs vaisseaux, le 21 juin 1380. Victor Pisani ne survécut pas long-temps à cette conquête : il avait été avec sa flotte chercher un convoi de vivres à Manfredonia ; il y mourut, le 15 août 1380. L'idole des marins et le héros du peuple, il n'avait jamais paru plus grand que dans le malheur, plus modeste et plus humain qu'après la victoire. Sa mort fut considérée comme une calamité publique ; et elle détermina les Vénitiens à rechercher la paix, qui cependant ne fut conclue qu'une année après (*V.* les *Memorie per servire alla storia di Vettor Pisani*). S. S—i.

PISANO (Giunta), peintre célèbre, florissait en 1230. Il fut un des premiers qui s'écartèrent de la routine tracée par les peintres de l'école grecque, qui, en 1603, s'étaient transportés à Pise pour ériger la grande fabrique du Dôme. Il n'existe de lui, dans cette ville où il naquit, qu'une seule peinture authentique ; c'est une demi-figure de *Christ*, à laquelle il a mis son nom, et dont on peut voir la gravure dans le tome 2 de la *Pisa illustrata nelle arti del disegno*, par M. Alexandre Morona. On croit que c'est une de ses premières productions ; et l'on y reconnaît encore une imitation servile des peintres de

son temps. Appelé dans Assise, vers l'an 1230, par le frère Élie de Cortone, général des frères Mineurs, il se fit connaître par des ouvrages où l'on voit une amélioration sensible dans la manière et dans le style. Le père Angelo, historien contemporain de la Basilique de Pise, nous apprend que Giunta Pisano reçut, en 1210, les premiers éléments de son art, des peintres italiens les plus habiles qui, à cette époque, eussent été instruits par les Grecs. L'église *Degli Angioli*, possède l'ouvrage le mieux conservé de cet artiste, un *Christ* peint sur une croix de bois, aux extrémités latérales et au sommet de laquelle on voit la figure à mi-corps de la Vierge, et de deux autres saints. Les figures sont beaucoup moins grandes que nature : le dessin en est sec, les doigts excessivement longs, défaut qui tient plutôt au temps qu'au peintre ; mais on y admire dans le nu une étude, dans l'expression des têtes une douleur, dans le jet des draperies une vérité, qui surpassent tout ce qu'ont produit de mieux les artistes grecs, ses contemporains. L'empâtement des couleurs est fort, quoique la carnation ait une teinte un peu bronzée ; mais leur distribution est variée avec talent, et le clair-obscur ne manque pas d'art ; enfin le tout n'est point inférieur aux Crucifix entourés de semblables demi-figures, que l'on attribue au Cimabué. Giunta avait exécuté dans Assise un autre *Crucifix*, aujourd'hui tout-à-fait oublié, et un portrait du frère Élie. Il peignit en outre à fresque plusieurs tableaux dans l'église supérieure de Saint-François, pour lesquels, au rapport de Vasari, il se fit aider par quelques artistes grecs. Il en existe encore des fragments, et le tableau entier du *Crucifiement de saint Pierre*. On prétend que ce dernier tableau a été restauré par une main mal habile; cela peut excuser les vices de dessin que l'on y remarque, et il peut avoir été altéré à plusieurs endroits : mais rien ne justifie la faiblesse du coloris, et l'on ne peut disconvenir, en le comparant avec les fresques de Cimabué, qui ne peignit que quarante ans après lui, que ce genre de peinture n'était pas le sien. On présume que Pisano mourut jeune encore, et vers l'an 1236. Quoi qu'il en soit, cet artiste ne mérite pas moins d'être cité comme un des plus habiles de son temps, et comme celui qui ouvrit à Cimabué la route dans laquelle ce dernier s'est immortalisé. P—s.

PISANO (Jean), fils et élève de Nicolas de Pise (*Voy.* ce nom, XXXI, 244), naquit en cette ville, et se distingua dans les deux arts de la sculpture et de l'architecture. Il parvint même, dans de certaines parties, à surpasser, ou du moins, à égaler son père, qui se plut souvent à se faire aider par lui. Bientôt les villes les plus éclairées de l'Italie s'empressèrent de l'employer. Il fit, à Pérouse, le tombeau en marbre du pape Urbain IV, et les sculptures en bronze et en marbre qui ornent la belle et riche fontaine qui existe encore sur la place du Dôme. On y vit briller éminemment les trois talents qu'il possédait, de sculpteur, de fondeur et d'architecte ; et lui-même, satisfait de son ouvrage, y mit son nom. A Florence, il termina les travaux de l'église de la Sainte-Épine; mais entraîné par le goût de son siècle, il orna les murs extérieurs de cet édifice, de statues et de bas-reliefs; et, parmi les portraits qu'il y sculpta, il plaça celui

de son père, comme une marque de sa tendresse filiale. C'est alors que les Pisans, ayant conçu l'idée de construire le *Campo-Santo*, avec une magnificence inouie jusqu'à ce jour, lui confièrent cette grande entreprise. Sa renommée s'était répandue dans toute l'Italie; et en 1283, le roi de Naples, Charles d'Anjou, l'appela près de lui, et le chargea de la construction du *Chateau-Neuf*. Après avoir conduit ces travaux à la satisfaction du monarque, il en fut généreusement récompensé, et reprit le chemin de la Toscane. En passant par Sienne, il donna, disent quelques historiens, le modèle de la façade du dôme. Mais c'est dans la ville d'Arezzo qu'il signala son double talent de sculpteur et d'architecte, en exécutant l'autel de la cathédrale. Cet ouvrage, égal et peut-être même supérieur à tout ce qu'on a fait du même genre, est dans le style gothique moderne. Les statues, les arabesques, les ornements dont il est enrichi, prouvent à-la-fois, la richesse de son imagination, et la facilité, la science de son exécution. Dans le compartiment du milieu, il a représenté la *Vierge et l'Enfant Jésus*: d'un côté est *Saint Grégoire*, sous les traits du pape Honorius IV; de l'autre, *Saint Donat*, patron de la ville d'Arezzo. Les Arétins dépensèrent à cet ouvrage, la somme, énorme pour le temps, de 30,000 florins d'or (360,000 fr.) A Orviéto, il exécuta quelques-unes des sculptures qui ornent la cathédrale. A Bologne, il laissa deux tableaux d'autel de sa main. Pistoie voulut avoir de lui, pour l'église de Saint-André, une chaire à prêcher, qui pût rivaliser avec celle que son père avait faite pour le dôme de Sienne; et il composa un des plus beaux ouvrages dont l'art puisse se glorifier dans le treizième siècle. Le corps de la chaire est en marbre blanc de Luni; sa forme est exagone, et elle est soutenue par sept colonnes de marbre rouge de Pise. Parmi les bas-reliefs dont chaque face est ornée, il en est trois surtout qui sont un prodige pour le temps: ce sont le *Massacre des Innocents*, le *Crucifiement de J.-C.*, et le *Jugement dernier*. Le mouvement de figures de femmes dans le premier, l'expression de la douleur, le jet de draperies, surpassent tout ce qu'on connaissait jusqu'à ce jour; et l'on ne peut douter que Jean Pisan ne voulût rivaliser avec les plus grands artistes de l'antiquité. Il exécuta ensuite, pour Pistoie, un groupe de trois statues soutenant un pilier en marbre, et représentant la *Tempérance*, la *Prudence* et la *Justice*. Ce groupe était d'une si grande beauté, qu'on le plaça au milieu de l'église. Cédant enfin aux instances réitérées des Pérousins, Pisano retourna dans leur ville, et il érigea pour l'Église-Vicille, le *Mausolée de Benoît XI*, qui, depuis, a été transporté à l'Église-Neuve. La figure couchée du pape, revêtue de ses habits pontificaux, est une des belles choses qu'il ait exécutées; et personne, en la voyant, ne la croira de cette époque. Mais son plus bel ouvrage est le *Groupe de la Vierge avec l'Enfant Jésus dans ses bras qu'adorent deux anges à genoux*, il est placé au-dessus de la porte méridionale du Dôme de Florence. La figure de la Vierge est remarquable par la simplicité, le naturel, l'intelligence avec laquelle les draperies sont jetées: l'enfant Jésus a un air de tête vraiment divin; et les draperies des anges sont peut-être en

supérieures à celles de la Vierge. Pisano ne se rendit pas moins cé- par son talent comme fondeur eleur, que comme sculpteur en e. On lui attribue une Petite sta- e la *Vierge*, travaillée avec cette ière matière, que l'on conserve ieusement dans le sanctuaire de athédrale de Pise. Cet artiste, el l'art n'est pas moins rede- qu'à son père, parvenu à extrême vieillesse, cessa de vi- n 1320. Il fut enseveli dans le *po-Santo*, dont il avait lui-mê- lirigé les agrandissements, et enfermé dans le même tombeau son père. P—s.

ISANO (André). *V.* Andrea, , p. 132.

ISANSKI (George - Christo-), théologien protestant, dont mille, originaire de Pologne, et lée Helm, avait quitté sa reli- et sa patrie, pour s'établir en se, naquit à Johannisburg, en 5. Il était fils du pasteur de Pi- zzen, d'où il avait pris ce nom. ut fait ses études de théologie à igsberg, et ayant beaucoup pro- les conseils de son aïeul mater- le naturaliste Helwig, il entra s la carrière de l'enseignement écoles de la capitale, et fut nom- recteur, au bout de quelques an- . En 1773, il prit les degrés de teur en théologie de l'université Kœnigsberg, et y enseigna succes- ment la poésie, l'histoire natio- et générale, l'art d'écrire, la losophie pratique, la théologie, tatistique et l'histoire littéraire. ublia une foule d'écrits de peu endue, sur toutes les matières sa grande érudition lui rendait ulières; il fit même des recher- s d'histoire naturelle. Il avait igé tous les cours qu'il avait faits à diverses époques; plusieurs de ses élèves en ont conservé aussi les cahiers. Il avait traité la théologie dans toutes ses branches, y compris l'encyclopédie théologique. Il avait l'habitude de donner chaque semaine, indépendamment de son cours, une séance d'examen ou de récapitulation. Ayant éprouvé souvent, dans sa jeunesse, la complaisance des bibliothécaires, il s'en montra, dans la suite, reconnaissant, par la facilité avec laquelle il communiquait aux savants tout ce qui pouvait les aider dans leurs recherches. Borowski, son biographe, dit qu'on pouvait le regarder comme un dictionnaire vivant sur l'histoire de Prusse; et, par ses nombreux écrits sur l'histoire littéraire de ce royaume, il a beaucoup éclairci cette matière. Sa vie fut toujours régulière et occupée. Après les actes de piété du matin, il se livrait aux travaux des écoles et à ses cours : le reste de la journée était destiné à ses compositions; et, pour sa récréation, il correspondait avec les savants. Il composa un grand nombre de poésies latines, au nom de l'université. La société allemande de Kœnigsberg le choisit pour son directeur. Après avoir souffert beaucoup de la pierre, à la fin de ses jours, il mourut le 11 octobre 1790. Il légua une collection précieuse de manuscrits à la bibliothèque de l'école dite de Kneiphof. Parmi ses nombreux écrits, nous ne pouvons citer que les principaux : I. *Curiosités du lac de Spirding*, Kœnigsberg, 1749, in-4°. II. *De felicitate docentium in scholis*, ibid., in-fol. III. *De meritis Prussorum in poesin latinam*, ibid., 1781, in-4°. IV. *Eclaircissements sur quelques restes du paganisme et du papisme en Prusse*, ibid., 1756, in-4°. Il défendit

cet écrit, en 1758, contre la brochure d'un catholique, publiée à Cracovie. V. *Discussion sur la question de savoir si Hannibal, en passant les Alpes, a fait fendre les rochers par le vinaigre*, ibid., 1759, in-4°. VI. *Commentatio de linguâ polonicâ*, ibid., 1763, in-4°. VII. *Historia linguæ græcæ in Prussiâ*, ibid., 1766, in-4°. VIII. *Examen de la prétendue démonologie biblique*, Dantzig, 1778, in-4°. IX. *De errore Irenæi in determinandâ ætate Christi*, Kœnigsberg, 1778, in-4°. X. *Remarques sur la mer Baltique*, ibid., 1781, in-8°. XI. *De la fête grégorienne dans les écoles*, ibid., 1786, in-4°. XII. *An liber Jonas non historiam sed fabulam contineat?*, ibid., 1789, in-4°. XIII. *Esquisse d'une histoire littéraire de la Prusse*, publiée avec une Notice sur l'auteur, par Borowski, ibid., 1791, in-8°. Pisanski a donné un grand nombre d'Eloges et de Notices biographiques sur des Prussiens savants, tels que Concius, Kniprode, Robertin, Hermann, Dach, Bock, Dobeneck, Bolz, Hartmann, Pauli, Arndt, Liedert, Hallervord, Poliander, etc. Il y a de lui des Mémoires, dans le Recueil de la société allemande de Kœnigsberg, et des articles dans les Journaux de Dantzig, Thorn, etc. La Notice biographique sur Pisanski, lue, par son confrère Borowski, à la société allemande de Kœnigsberg, a paru aussi séparément. D—G.

PISANT (Dom Louis), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit, en 1646, à Sassetot, village du pays de Caux. Il fit profession dans l'abbaye de Jumiéges, le 6 mai 1667. Une conduite sage et régulière, de la piété, du zèle pour le maintien de la discipline, lui concilièrent l'estime et la confiance des premiers supérieurs. Il assista, à diverses reprises, aux chapitres de la congrégation, en qualité de député, et y fut nommé à des supériorités importantes, telles que celles des abbayes de Saint-Remi de Reims, de Corbie, de Saint-Ouen, etc. L'amour de la retraite lui fit demander qu'on le dispensât de ces charges. Il choisit l'abbaye de Saint-Ouen pour son séjour, et y vécut simple religieux jusqu'à sa mort, arrivée le 5 mai 1726. On a de lui : I. Deux *Lettres* sur la signature du formulaire à l'occasion du *cas de conscience*, Rouen, 1702; elles sont adressées à un curé du diocèse d'Orléans. L'auteur établit, dans la première, qu'on ne peut signer le formulaire en usant du silence respectueux; il pense que ce serait une restriction mentale, indigne d'un ecclésiastique. Dans la seconde, il accumule les preuves à l'appui de cette opinion. II. *Sentiments d'une ame pénitente en vingt méditations sur le psaume* MISERERE, *avec de courtes réflexions et prières, pour une retraite de dix jours.* III. *Traité historique et dogmatique des privilèges et exemptions ecclésiastiques*, sans nom d'auteur ni de lieu, 1715, in-4°. On a su depuis qu'il avait été imprimé à Luxembourg, chez Chevalier. Dom Pisant y soutient la validité de ces exemptions. Il passait dans son ordre plutôt pour un bon religieux que pour un écrivain habile. L—Y.

PISCATRIS. *V.* PICATRIX.

PISE (BARTHÉLEMI de), savant médecin, né, au quinzième siècle, dans la ville dont il prit le nom, était fils d'un chirurgien qui pratiqua son art, à Pérouse, avec quelque réputation. Il professa dix ans la médecine à Sienne, sans pouvoir faire augmenter ses faibles appoin-

s : mais le pape Léon X, qu'il traité d'une [illegible]ie dangelans le temps qu'il n'était que al, lui donna le titre de son n et une chaire au collége Ro- Il eut une vive dispute avec e de Gubbio, l'un de ses consur le sens de quelques pasd'Avicenne, et publia dans ecasion son *Apologie*. Cette datée de Rome, le 12 décem- 19, parut la même année, in- ignore l'époque de la mort thélemi ; mais il est certain e survécut pas à Léon X, il n'est point compris dans des médecins de son succesn principal ouvrage est in- *Epitome medicinæ theoricæ ticæ*, Florence, in-4°., sans l est de la plus grande rareté. teur Mead en possédait un laire sur vélin. Fabroni en a l'analyse dans les *Memorie illustri uomini Pisani*, IV, 0. W—s.

S (Barthélemi de), ainsi parce qu'il était de cette vilouvent été oublié par les ae dictionnaires, et plus souore confondu avec son hoe : ce dernier était francisnaquit au quatorzième siècle. était de l'ordre des Frères urs ou des Dominicains, et vers 1347, c'est-à-dire, peu si ce n'est avant) la naissance nciscain. Le dominicain est de quelques ouvrages, sa- I. *Summa de casibus cons-*, Cologne, 1474, in-fol. na Santander regarde cette comme la première. Cepenornélius a Beughem, et, sur e autorité, Quétif et Echard t d'une édition de Paris, 1470, xiste peut-être pas. Il y en a quelques autres éditions, et beaucoup de manuscrits, que l'on conservait dans diverses bibliothèques. Une note, que l'on trouve, soit dans les manuscrits, soit dans les imprimés, contient le nom de l'auteur, sa qualité, et donne l'année 1338 comme étant celle de la composition du livre. II. *De Documentis antiquorum opus morale, editum diligentiâ Alberti Clarii*, Treviso, 1601, in-8°. Ces deux ouvrages sont les seuls de l'auteur qui aient vu le jour. Les pères Quétif et Echard en citent sept ou huit autres, dont trois existent en manuscrit dans la bibliothèque du Roi, à Paris (Voy. *Catalogus codicum manuscriptorum bibliothecæ Regiæ*, tome IV, page XIX de la Table, au mot *Bartholomæus de S. Concordio*, qui était le nom de religion de l'auteur). A. B—r.

PISE (Barthélemi de), cordelier. *V.* Albizzi.

PISIDÈS. *V.* George, XVII, 151.

PISISTRATE, Athénien, avait contribué autant que Solon, à faire rentrer l'île de Salamine sous la puissance de ses concitoyens. Solon avait eu la gloire de leur donner des lois ; et il avait mieux aimé régler l'activité de la démocratie que de s'emparer de la souveraineté. Pisistrate osa concevoir ce dernier dessein. Naturellement éloquent, illustré par ses faits d'armes, doué de ces avantages extérieurs si puissants sur la multitude, accoutumé à mouvoir les passions populaires par l'autorité qu'il avait exercée dans l'une des factions de son pays ; habile à faire valoir les vertus qui étaient en lui, et celles qu'il n'avait pas ; disposant de richesses considérables, il possédait tous les moyens de remplir ses vues ambitieuses. Il voulut néanmoins en-

core appeler la ruse à son secours. Un jour, il paraît sur la place publique, couvert de blessures dont lui seul était l'auteur, et implore la pitié du peuple. Bientôt il accuse le sénat et les principaux citoyens de l'avoir ainsi maltraité, en haine de son dévouement à la démocratie. Ses accents pathétiques enflamment la multitude. Un décret, adopté par acclamation, lui accorde des gardes pour sa sûreté. Il leva le masque alors, et se rendit maître de la citadelle, l'an 560 avant J.-C. Il en fut chassé quelque temps après, mais parvint à y rentrer. Expulsé de nouveau, il subit un exil de onze ans, après lequel il ressaisit irrévocablement le pouvoir, et le consolida dans sa famille. Sa constante modération servit plus encore que ses talents à le maintenir. Un jeune homme, épris de sa fille, essaya de l'enlever. Pisistrate, sans écouter ses parents, qui l'exhortaient à la vengeance : « Que ferons-nous, dit-il, » à ceux que nous haïssons, si nous » haïssons ceux qui nous aiment ? » et il unit le ravisseur à sa fille. Quelques hommes, échauffés par le vin, avaient insulté sa femme; ils vinrent le lendemain, solliciter en tremblant leur pardon ; « Vous vous trompez, » leur dit Pisistrate, ma femme ne » sortit point hier. » Une habileté soutenue dans les affaires publiques, et la pratique des vertus privées les plus douces, concilièrent à l'usurpateur les esprits les plus sévères. Solon lui-même se laissa gagner, et consentit à l'assister de ses conseils. Des amis moins bienveillants abandonnèrent Pisistrate, et se retirèrent dans une forteresse, pour se soustraire à sa dépendance. On vit alors ce chef redouté les suivre de loin, avec son bagage, et répondre à l'étonnement de l'un des fugitifs : « Il faut que vous me persuadiez de » rester avec vous, ou que je vous » persuade de revenir avec moi. » Il aurait mérité, mieux que Périandre, d'être compté parmi les sages de la Grèce. Il prévint, en encourageant l'agriculture et l'industrie, les besoins qui fomentent les séditions; rejeta dans les campagnes les hommes turbulents qui s'étaient signalés dans le cours des dissensions civiles ; assura l'existence des soldats invalides, et eût fait adorer de tous son caractère affable et généreux, si l'image de la liberté vaincue avait pu s'effacer. Pour éloigner davantage ces regrets, il multiplia les embellissements dans Athènes, ranima le goût des arts, donna une nouvelle édition d'Homère, et fit présent à ses concitoyens d'une bibliothèque composée avec soin, et que Xerxès fit transporter, dans la suite, en Perse, comme l'une des plus précieuses dépouilles de la Grèce. Il fut, pendant dix-sept ans, à la tête de la république; et, à sa mort, arrivée l'an 528 avant J.-C., il transmit sa puissance à ses fils Hipparque et Hippias. F—T j.

PISON (Lucius-Calpurnius), consul, descendait d'une ancienne famille alliée aux plus illustres maisons de Rome, et qui a produit un grand nombre de magistrats distingués. Sous des dehors sévères, il cachait un goût très-vif pour les plaisirs, et se dédommageait en secret de la contrainte que son rang lui imposait. Lié d'une étroite amitié avec Philodème, Épicurien, dont les leçons l'auraient perverti, si déjà il n'eût été corrompu (*V.* Philodème), c'était avec lui et quelques autres de ses complaisants, qu'il se livrait, presque toutes les nuits, à de dégoû-

rgies. Quoiqu'il ne se fût rem-mmandable ni par ses talents a conduite, il passa succes-it par les charges de questeur, t de préteur, et fut enfin élu (l'an de Rome 692, avant). On lui donna pour collè-s Gabinius, qui n'était con-ar ses intrigues et son adres-ter les passions de la multi-. Gabinius). Pison signala nement au consulat en réta-les jeux compitalitiens, vait abolis, parce qu'ils fa-t les troubles et les débau-t il autorisa les assemblées ines, que le sénat avait sage-terdites, comme contraires quillité publique. Il se dé-protecteur de Clodius (*V.*); et, après avoir contribué de Cicéron, auquel les fac-pouvaient pardonner d'a-joué le complot de Catilina, dit au sénat de témoigner sa d'une mesure qui plongeait deuil tous les bons citoyens. son consulat, Pison maria Calpurnie à César, dont il it que l'appui lui serait un essaire. En sortant de char-ort lui assigna le gouverne-la Macédoine, qui compre-outre l'Achaïe, la Thessalie s grande partie de la Grèce. il en eut pris possession, il nouvelles troupes, sans l'a-sénat, sous prétexte d'éten-omination du peuple romain rient; mais il n'employa guè-ldats qu'à contenir les Grecs, par ses rapines et ses vexa-eurs plaintes parvinrent en-énat; et, sur la proposition on, Pison fut rappelé: mais, n départ, il licencia son ar-voulant pas que son succes-seur pût rendre compte du dénue-ment des soldats; et revint à Rome, où il rentra comme un simple par-ticulier, disant, pour s'excuser, qu'il n'avait jamais ambitionné les honneurs du triomphe. Dans le discours qu'il prononça pour jus-tifier sa conduite, Pison se permit d'attaquer ouvertement Cicéron, persuadé qu'il n'oserait pas lui ré-pondre, dans la crainte de déplaire à César; mais ce grand orateur lui répliqua par une harangue regardée comme un de ses chefs-d'œuvre, dans laquelle il a révélé toutes les infamies dont s'était souillé le proconsul de la Macédoine, et qui rendra sa mé-moire odieuse à la dernière postéri-té (Voy. *Oratio in L. C. Pisonem*). Pison n'évita que par le crédit de Cé-sar, déjà tout-puissant, la honte d'être condamné par un jugement solennel. Cependant, quatre ans après (l'an de Rome 702, avant J.-C. 50), il fut élevé à la dignité de censeur; et il déclara qu'il n'accep-tait qu'à regret cette magistrature, dont il était si peu digne, ne vou-lant occuper aucun emploi qui pût le détourner de ses habitudes ou troubler son repos. Il fut chargé de l'exécution du testament de César, son gendre, et obtint que les funé-railles du dictateur seraient faites aux dépens du public. Envoyé vers Antoine, pour l'engager à lever le siè-ge de Modène, il s'acquitta de sa commission avec si peu de dignité, qu'Antoine, sans égard pour les or-dres du sénat, fit battre les murail-les de cette ville avec ses machi-nes de guerre, en présence des dé-putés (*Voy.* Antoine, II, 269). Il paraît que Pison survécut peu à ce dernier événement. L'histoire ne nous apprend point l'époque de sa mort. W—s.

PISON (C.), romain consulaire, de l'illustre famille Calpurnia, n'est connu que par la part qu'il prit à la conjuration contre Néron, dont la découverte entraîna sa mort, celle de Sénèque, de Lucain et d'une foule de sénateurs. Ni les exemples de ses ancêtres, ni les leçons de la philosophie, n'avaient appris à Pison à maîtriser ses passions. Il aimait le faste, et se livrait avec excès aux plaisirs de la table; enfin, aveuglé par un amour déplorable, il avait séduit la femme de Domitius Suilius, son ami, et l'avait épousée, après l'avoir obligé de la répudier. Cependant, Pison conservait les apparences de la vertu; et il devait à ses qualités brillantes une grande popularité. Souvent on l'avait vu faire servir son éloquence à la défense des malheureux. Il était libéral avec ses amis, et obligeant envers tous ceux qui réclamaient ses services. Trop prudent ou trop timide pour solliciter les emplois dus à sa naissance, dans un temps où le mérite devenait un titre de proscription, il ne paraissait que rarement à Rome. Il cherchait à éloigner l'image des maux qui accablaient son pays, en s'occupant d'ajouter de nouveaux embellissements à sa délicieuse campagne de Baies. Ce ne fut point Pison qui conçut le projet de délivrer Rome de son tyran; et, si l'on croit Tacite, l'ambition contribua, plus que l'amour de la patrie, à le faire entrer dans une conjuration qui se composait de l'élite du sénat et de l'armée. Il devina le parti qu'il pourrait tirer de la chute de Néron, et résolut d'en profiter. Tandis que les conjurés balançaient sur le choix des moyens, la courtisane Epicharis, indignée de leur lenteur, osa tenter d'affranchir seule les Romains, en séduisant Proculus, commandant de la flotte de Misène, mais, trahie par ce misérable, elle fut arrêtée et jetée dans une prison (*V.* Epicharis, XIII, 202). Avertis, par cet accident, de presser l'exécution de leur projet, les conjurés voulaient que Pison fît assassiner dans sa maison des Baies, Néron qui y faisait de fréquentes promenades; mais il rejeta ce conseil, disant qu'on ne lui reprocherait jamais d'avoir violé l'hospitalité, même envers un tyran; que Néron devait périr à Rome, dans le palais bâti des dépouilles des citoyens, ou sur la place publique. Enfin l'exécution du complot fut fixée au jour de la fête de Cérès (19 avril). Les principaux conjurés s'étaient distribué les rôles: Lateranus, désigné consul, devait aborder Néron au moment où il entrerait dans le cirque; et, en feignant d'embrasser ses genoux, comme pour lui demander une grâce, le saisir par le corps et le renverser: à ce signal, les tribuns et les centurions fondraient de tous côtés sur le tyran; et, pendant ce temps-là, Pison, conduit par Antonia, fille de l'empereur Claude, se rendrait au camp des prétoriens, pour les gagner par son éloquence et par ses largesses (Voy. les *Annales* de Tacite, XV, 53). La veille, un affranchi du sénateur Scévinus, instruit de la conjuration par quelques mots échappés à son maître, court la révéler à Néron. Scévinus arrêté nia d'abord avec fermeté; mais, en apprenant que d'autres conjurés avaient déjà fait des aveux pour sauver leur vie, il nomma ses complices (*V.* Lucain). Les amis de Pison le pressèrent en vain de profiter du temps qui lui restait pour tenter de soulever les prétoriens et le peuple: n'attendant aucun succès de ce dernier

entra dans sa n n pour
r à la mort. Il i it ouvrir
, quand il vit arriver les
le Néron, et leur remit
ment, dans lequel il prodi-
yran les plus basses adu-
our l'engager à laisser jouir
ne Arria, cette même fem-
ivait enlevée à Domitius,
it le mérite consistait dans
Cet événement est de l'an
W—s.

(Licinius) César, était
. Crassus et de Scribonia,
ir adoption dans l'illustre
s Pisons. Son père, sa
es plus proches parents
i mis à mort par l'ordre
ou de Néron; et lui-même
é sa jeunesse dans l'exil.
près son élévation à l'em-
ba, dont il était connu,
i de le rappeler à Rome.
, voulant se donner un col-
t les vertus ôtassent tout
ux révoltés, déclara Pison
o janvier 69), fit ratifier
par les prétoriens et ensui-
sénat (*V.* Galba, XVI,
s il ne fit dans cette circons-
nnelle, aucune distribution
iens, déjà mécontents de sa
e. Othon, qui aspirait à
profita de cette faute pour
soldats; et, certain de leur
ésolut de détrôner Galba et
e qu'il venait de se donner,
e son autorité fût affer-
on ne s'était point laissé
ir le haut rang auquel la
'avait fait monter : dans
rs à l'armée et au sénat, il
ntré beaucoup de sagesse
ération; mais, aux vertus
l joignait les talents d'un
Instruit des désordres qui
'claté dans le camp des
prétoriens, il y courut, suivi de quelques hommes dévoués, persuadé que sa présence suffirait pour étouffer la sédition. Dans le chemin, il fut averti que la vie de Galba était menacée; et il se hâta de revenir sur ses pas, résolu de partager tous les dangers de son bienfaiteur. Son dévouement fut inutile : il vit périr Galba sans pouvoir le secourir; blessé lui-même dans la mêlée, il parvint cependant, avec l'aide de Sempronius Densus, capitaine de ses gardes, à se réfugier dans le temple de Vesta : mais deux assassins, envoyés par Othon, le tirèrent de cet asile, et l'égorgèrent à la porte du temple, le 14 janvier 69, le cinquième jour après son élévation à l'empire. Pison n'était âgé que de 31 ans. Sa probité et son courage lui méritèrent, plus tard, des regrets sincères; mais ce fut, dit Tacite, sa pauvreté seule qui fit respecter ses dernières volontés et assura l'exécution de son testament. W—s.

PISON (Lucius-Calpurnius), l'un des tyrans éphémères qui se disputèrent le pouvoir à la fin du règne de Valérien, l'avait suivi dans ses expéditions contre les Perses. Ce prince ayant été fait prisonnier par Sapor (*Voy.* Valérien), Pison passa au service de Macrien, que les légions de l'Orient avaient déclaré empereur. Macrien, craignant de trouver un rival dans Valens, proconsul de l'Achaïe, chargea Pison de le surprendre et de le faire mourir: mais Valens, informé de son approche, se hâta de revêtir la pourpre; et Pison, n'osant ni marcher contre le nouvel usurpateur, ni retourner près de Macrien, se fit lui-même proclamer empereur, dans la Thessalie, d'où il prit le surnom de *Thessalique*. A peine eut-il le temps de

faire reconnaître son autorité : il fut tué par les soldats de Valens, à la fin de mai, l'an 261, après un règne de quelques semaines. Si l'on en croit Trebellius Pollion, Pison avait hérité de toutes les vertus de ses ancêtres; et Valens se repentit d'avoir ôté la vie à un si honnête homme. Selon le même historien, le sénat, après avoir accordé les honneurs divins à Pison, lui décerna une statue avec un quadrige. On n'a de ce prince que des médailles fausses ou suspectes.

W—s.

PISON (GUILLAUME), naturaliste hollandais du commencement du dix-septième siècle, fut médecin, d'abord à Leyde, puis à Amsterdam. Il accompagna le prince de Nassau dans son voyage au Brésil, emmenant avec lui deux jeunes savants allemands, Marggrav et Kranitz, pour l'aider dans ses recherches d'histoire naturelle. Il paraît qu'après avoir perdu son protecteur, il passa au service du grand-électeur Frédéric-Guillaume. On ignore la date de sa mort. Les découvertes de Pison et Marggrav furent publiées par Laet, sous le titre commun de *Historia naturalis Brasiliæ*, Leyde, 1648, un vol. in-fol. L'ouvrage de Marggrav forme plus des deux tiers du volume. *De Medicinâ Brasiliensi libri quatuor*, tel est le titre spécial de l'ouvrage de Pison. Le premier livre traite de l'atmosphère et de la nature du pays en général; le deuxième, des maladies endémiques; le troisième, des poisons et des remèdes, avec neuf dessins; le quatrième, plus considérable que les trois autres ensemble, des vertus des plantes, avec cent-dix dessins. On voit, par une observation placée à la fin de ce livre, que Pison pressentait l'opinion qui attribue des vertus semblables aux plantes congénères. Il raît, d'après les aveux de Pison même, que son travail avait été un peu précipitamment. Il le avec soin, et en publia une deux édition dans un Recueil intitulé *Indiæ utriusque re naturali et cá libri quatuordecim*, un vo fol., Amsterdam, 1658. Ce vo se compose : 1°. de l'ouvra Pison en six livres; les deux miers sont ceux de la premièr tion, avec beaucoup plus d'éte et les matières traitées dans le d me sont placées dans un ordre rent; le troisième comprend les sons, les oiseaux et les quadru et ici Pison a emprunté à Mar la plus grande partie des figu la deuxième édition, mais le diffère; le quatrième contie plantes : il y a également plu dessins de Marggrav; le cinq traite des poisons et contrepoi le sixième enfin est intitulé : *tissa aromatica*, avec vingt-un les six livres comprennent ron trois cent vingt dessins, près de deux cents sont consa des plantes; — 2°. de deux tra Marggrav : *Tractatus topog cus et meteorologicus Brasilia Commentarius de Brasiliens Chiliensium indole ac linguâ* — 3°. de l'ouvrage de Bontius *toriæ naturalis et medicæ Orientalis libri sex*, dans leq son a intercalé quelques ob tions. La relation du voya prince de Nassau, par Baerl primée en 1660, deuxième éd est suivie du premier livre de et de la description de la c sucre et de deux autres plant articles sont les mêmes que deuxième édition. Les obser de Pison sont souvent diffuses

incomplètes ; il n'est
s toujours assez en garde
ies récits populaires, dont
au reste, ne se trouvent
i deuxième édition. Mais
, avec ceux de Marggrav,
lant long-temps ce que
de plus complet sur le
exploré. Son traité sur
i des Deux-Indes est in-
l y rapporte et discute
i des auteurs qui l'ont
le Bontius lui-même : les
tout ceux des plantes,
es ; et on les voit encore
ux qui écrivent sur les
Amérique. Il a fait con-
e cent plantes nouvelles,
e ceux qui ont donné les
étails un peu étendus
e à sucre et la fabrica-
e. Nous devons surtout
e c'est lui et Marggrav,
remiers, rapporté en Eu-
it l'*Ipécacuanha* (*Psy-
etica*), qui fut dès-lors
édecine. Enfin, son style
digne de cette belle pé-
latinité moderne. Il faut
mot de la question de
itivement à l'emploi fait
ans sa deuxième édition,
de dessins de Marggrav.
travaillé de concert ; et
croire, en raison de leur
ison, avoir le droit dont
n'en a rien dit, et c'est
un tort : mais il n'avait
nt pas l'espoir de pou-
son emprunt, le travail
r ayant été inséré séparé-
i deuxième édition. Il est
iarquer, d'ailleurs, que
ces dessins se trouvaient
premier travail de Pison,
s celui de Marggrav, réu-
t, dans le même volume.
Enfin les descriptions sont différentes. On voit que Pison serait loin de mériter la phrase de Linné (*Critica botanica*) : *Horrenda certè memoria viri, si vera*, etc., à l'occasion du *Pisonia* (*Arbos spinis horrida*), genre de la famille des nyctaginées, qui lui a été consacré par Plumier. D—u.

PISSELEU (Anne de). *V.* Estampes, XIII, 359.

PISSOT (Noël-Laurent), né à Paris, vers 1770, était fils d'un libraire de cette ville. Le père ne s'enrichit pas à faire imprimer les ouvrages d'autrui ; mais on a eu tort de dire que ce qui le ruina fut l'édition des *Œuvres de Laharpe*, en 6 vol. in-8°., datée de 1778. Le fils exerça pendant quelque temps le commerce de la librairie, mais sans aucun fruit. Dégoûté de vendre des livres, il imagina d'en composer, et prit ainsi le chemin de l'hôpital, où il est réellement mort, le 15 ou 16 mars 1815. Voici la liste des ouvrages que Pissot a donnés comme auteur ou comme éditeur : I. *Marcellin* ou les *Épreuves du monde*, an VIII, un vol. in-18. II. *Contes moraux, par Imbert, et autres ouvrages recueillis pour la première fois*, 1805, 2 vol. in-12. III. *Les Friponneries de Londres mises au jour, trad. de l'anglais*, 1805, in-12. IV. *Poésies de maître Adam*, Paris, 1805, in-12. V. *La campagne de trois mois en vaudevilles*, 1806, in-12. VI. *Les plaisirs de l'imagination, poème en trois chants*, sans doute trad. d'Akenside par d'Holbach, nouvelle édition, 1806, in-12. VII. *Œuvres inédites de Chrétien Guillaume Lamoignon de Malesherbes, avec un précis historique*, 1808, in-12. VIII. *Manuel du culte catholique*, 1810, in-12.

IX. *Précis historique sur les Cosaques*, 1812, in-8°. X. *Célestine*, ou les *Preuves de l'amour*, 1813, in-18. XI. *Adieux de la Samaritaine aux Parisiens*, 1813, in-18. XII. *Le Mea Culpa de Napoléon Buonaparte ; l'Aveu de ses perfidies et cruautés*, 1814, in-8°. XIII. *Lettres de Henri IV à Madame de Gramont*, 1814, in-12. XIV. *Hist. de plusieurs aventuriers fameux, depuis la plus haute antiquité, jusques et compris Buonaparte*, 1814, 2 vol. in-12. XV. *Siéges soutenus par la ville de Paris, depuis l'invasion des Romains dans les Gaules, jusqu'au 30 mars* 1814, 1815, in-8°. XVI. *Le Cérémonial de la cour de France*, 1816, in-18. XVII. *Les véritables prophéties de Michel Nostradamus, avec les aventures de la révolution*, 1816, 2 vol. in-12. XVIII. *Le Frère criminel*, 1818, in-18. A. B—T.

PISTOIA (Cino da). *V.* Cino.

PISTOIA (Léonard), peintre, ainsi nommé du lieu de sa naissance, et dont on ignore le véritable nom, fut élève de François Penni, et employé avec son maître dans les travaux que Raphaël faisait exécuter au Vatican ; ce qui a donné lieu à plusieurs historiens, notamment à Baglione, et au Taja, de dire qu'il avait été l'élève de ce grand peintre. Il répondit dignement aux leçons de son maître. Dans un tableau qui orne la chapelle des chanoines de Lucques, et qui lui est attribué, on lit la souscription : *Leonardi Gratia Pistoriensis*, tandis que dans un autre qui se trouve à la cathédrale de Volterra, on lit simplement : *Opus Leonardi Pistoriensis, an.* 1561 ; d'où l'on peut conclure que le nom de Pistoïa était Grazia, ou que ce sont deux artistes différents. Quoi qu'il en soit, le premier de ces tableaux, qui représente une *Annonciation*, est digne de Raphaël. On n'a rien conservé de Léonard dans sa patrie ; mais il existe à Casal-Guidi, dans le diocèse de Pistoie, une de ses compositions représentant *Saint Pierre et d'autres saints qui couronnent le trône de la Vierge*. Lorsque Penni se rendit à Naples, il y emmena Pistoïa, et l'y laissa, lorsqu'il mourut, à la tête de son école. Celui-ci s'établit dans cette ville, et s'y fit une grande réputation par la manière dont il peignit le portrait. Ses ouvrages se distinguent par un excellent ton de couleur ; ils sont plus faibles sous le rapport du dessin. Parmi ses élèves, on cite François Caria. — Gerino da Pistoia, élève du Perugin, florissait en 1529. Ses peintures sont remarquables par le soin avec lequel elles sont exécutées : mais elles manquent de vie et de chaleur ; et l'effort s'y fait trop sentir. Il avait peint, pour les religieuses de Saint-Pierre-le-Majeur, à Pistoie, un tableau qui est aujourd'hui placé dans la galerie de Florence. On en voit encore quelques-uns à Città San-Sepolcro. Il avait été à Rome, où le Pinturicchio employa son talent. — Le frère Paul de Pistoia, compagnon et disciple de Bartolomeo della Porta, fut un des plus heureux imitateurs de ce maître habile ; et sa patrie, pour consacrer sa mémoire, a fait frapper une médaille en son honneur. Lorsque Frà Bartolomeo mourut, le frère Paul hérita des nombreuses études de ce dernier ; et c'est d'après les dessins dont il se trouvait possesseur, qu'il exécuta plusieurs des tableaux dont la ville de Pistoie lui confia l'exécution. C'est à lui qu'est dû le tableau qui orne le maître-autel

ise paroissiale de Saint-Paul. sa mort, les dessins dont il frité, passèrent dans la galerie ence. P—s.

TORIUS (Jean), historien roversiste, né, en 1546, à petite ville de la Hesse, était i chevalier de Malte, qui, de- sciple de Luther, fut l'un des i chargés de présenter à la 'Augsbourg la profession de leurs co-religionnaires. Jean qua d'abord à la médecine, et e doctorat : mais le peu de le sa pratique le fit renoncer de guérir, pour étudier le et il devint conseiller de Fré- rnest, margrave de Bade- ch. Il contribua beaucoup à ire dans cette partie de l'Al- e le libre exercice de la réfor- il eut part à l'établissement llége à Dourlach. Cependant us, ayant conçu quelques dou- sa croyance, finit par ren- ns le sein de l'Église romai- détermina Jacques, margrave e, à suivre son exemple. De- euf, il étudia la théologie, sa l'état ecclésiastique, et se l'un des plus zélés adversai- protestants, contre lesquels i soutenir de fréquentes dis- Voy. les *Anti* de Baillet). ents pour la controverse le onnaître de l'empereur Ro- II, qui le choisit pour con- , et lui donna le titre de ler. Le pape le nomma pre- la cathédrale de Breslau ; s chanoines s'opposèrent à sa on, et il fallut que le Saint- sât de toute son autorité pour installer. Ce savant mourut ourg, en 1608. Outre des de controverse, oubliés au- ui, on a de Pistorius : I. *Re- rum Polonicarum scriptores*, Bâle, 1582, 3 vol. in-fol. Lenglet-Dufres- noy a donné les titres des pièces con- tenues dans ce Recueil, rare et esti- mé (Voyez *Méthode pour étudier l'histoire*, XIV, 41). II. *Rerum Ger- manicarum scriptores*, ibid., 1582- 84-1607, 3 vol. in-fol. Le troisiè- me volume a été réimprimé, en 1654, à Francfort, sous ce titre : *Chronicon magnum Belgicum*. Cette collection a été reproduite, avec quel- ques additions, par Burch. Got. Struvius, Ratisbonne, 1726, 3 vol. in-fol. III. *Artis cabalisticæ, hoc est, reconditæ theologiæ et philo- sophiæ scriptores*, Bâle, 1587, in- fol. Pistorius annonçait un second volume, qui devait comprendre les principaux cabalistes hébreux ; mais il n'a point paru. IV. *De vitâ et morte Jacobi Marchionis Badensis, orationes duæ*, Cologne, 1591, in- 4°. Pistorius est l'éditeur du troisiè- me volume de l'*Hispania illustrata* (*V.* And. Schott). W—s.

PITARD (Jean), chirurgien de saint Louis, de Philippe-le-Hardi et de Philippe-le-Bel, s'était rendu digne de la confiance de ces souve- rains, par son savoir, et ses succès. Il suivit, dès l'âge de vingt ans, saint Louis dans ses expéditions de la Terre Sainte ; et ce fut à son re- tour qu'il exécuta le projet qu'il avait conçu depuis long-temps, de mettre un terme aux abus que des gens ignorants et sans aveu avaient introduits dans l'exercice de la chi- rurgie. Il obtint de saint Louis la fon- dation du collége de chirurgie, et tira cet art de l'état de servitude et de dégradation, dans lequel il lan- guissait humilié. C'est à lui qu'on doit les statuts de la compagnie des chirurgiens, réglés par un édit de Philippe-le-Bel. Nous citerons de Pi-

tard le trait suivant, qui prouve sa philantropie. Il fit faire à ses frais, dans sa maison, un puits qu'il destina à l'usage du public, pour le préserver des dangers de l'usage de l'eau de la Seine, que certaines saisons de l'année rendaient bourbeuse et mal-saine. Cette maison, située rue de la Licorne, fut rétablie en 1611, et portait encore l'inscription suivante, qui était l'expression de la reconnaissance publique :

Jean Pitard, en ce repaire,
Chirurgien du roi, fit faire
Ce puits en mille trois cent dix,
Dont Dieu lui doint son paradis.

Il mourut à Paris, en 1315, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Il n'a laissé aucun ouvrage. Son buste décore la grande porte d'entrée de l'amphithéâtre de l'École de médecine de Paris. P. et L.

PITAU (Nicolas), graveur au burin, naquit à Anvers, en 1633 environ. Quelques personnes le font naître à Paris; mais cette assertion n'est appuyée d'aucune preuve. Son père, nommé Jacques, lui enseigna les éléments de la gravure, qu'il cultivait lui-même avec quelque succès. Il paraît que c'est vers 1660 que Nicolas vint à Paris. La manière qu'il adopta fut celle de Jean Poilly; mais il sut donner à ses tailles un style plus mâle et une plus grande vigueur. Le talent supérieur avec lequel il grava plusieurs sujets, donna de lui la plus haute idée. Mais c'est surtout dans la *Sainte-Famille* que Raphaël avait peinte pour François Ier., et qui est le plus bel ornement du Musée du Louvre, que Pitau mit le comble à sa réputation. « Cette gravure, » dit Watelet, dans son *Dictionnai-* » *re des beaux-arts*, est un chef- » d'œuvre pour la beauté de l'outil, » la pureté du dessin, la vigueur et » la justesse de l'effet. Le » de Raphaël n'a peut-êt » été mieux saisi dans aucu » pe. L'amateur qui la p » au même tableau, gravé » linck, pourrait donner d » plausibles de son choix. qualités distinctives de ce l ge, c'est le sentiment de l qui y domine, et qui prouv phaël était dans le cas d des leçons aux artistes, m cette partie de son art. Par vrages assez nombreux que au burin de Pitau, on dist suite de seize Portraits, a desquels les plus remarqu ceux de *Saint François* d'*Olivier Cromwell*, de *S cent de Paul*, de *Colbert* trait anonyme d'un hom corps, avec des médailles a sujets historiques qu'il a g près différents maîtres, so bre de douze; et, s'ils ne pas à la même hauteur qu *te-Famille*, ils suffiraient re la réputation d'un aut On peut voir le détail de ouvrages dans le *Manuel teurs de l'art*, d'Huber et tau mourut à Paris, en 1 Basan, et en 1676, suivan Cette dernière date paraît exacte; car depuis 1670, aucune estampe de cet arti fils, Nicolas Pitau, cult ment la gravure. Le seul authentique que l'on co lui est le portrait du *Toulouse*, d'après Gobe duquel il a mis : *Nic. Pi sc.* On peut présumer que que doit s'appliquer l'an indiquée par Basan, co l'époque de la mort de

L. *Voy.* Gayot.

NE (Archibald), né à le 25 décembre 1652, s la même ville, le 20 oc-, fut l'un des médecins bres de cette époque, et enseurs les plus opiniâ-urs de la secte iatro-ma-

Son père, qui était un isé et un magistrat dis-a capitale de l'Ecosse, une Pitcarne une éduca-et brillante. Celui-ci, t déjà remarquer par les ses dispositions, étudia et la jurisprudence avec r, qu'il tomba malade, ontraint de faire le voya-pellier, afin de respirer pur et plus salubre que patrie. La célébrité dont e médecine de cette ville rs, ainsi que le talent des qui l'illustraient, l'en-ns doute à embrasser la le médecin. De retour en s le rétablissement de sa ltiva les mathématiques, botanique, la pharma-ière médicale. L'école de , à cette époque, la plus e; Pitcarne s'y rendit, et alement les cours de Du-e lequel il ne cessa d'en-relations d'amitié. A pei-entré dans sa patrie, que n du médecin écossais se vec ses écrits, dans tou-ltés de l'Europe. Celle de ffrit une chaire de méde-y fut installé le 26 avril grand Boerhaave suivit mais, soit que son lan-sé de calculs, fût difficile dre, soit que les autres e la faculté eussent des ui, Pitcarne revint, pour la troisième fois, en Écosse, en 1693, et se livra tout entier à ses spéculations favorites. Il devint l'un des adversaires les plus redoutables de la chimiatrie, qui était, à cette époque, presque généralement professée. Suivant lui, aucun ferment ne peut exister dans le corps humain, parce que la fermentation est un mouvement désordonné, tumultueux, qui serait incompatible avec la régularité de la circulation du sang. D'ailleurs, ajoutait-il, le ferment gastrique ne saurait dissoudre, ainsi qu'on le prétend, les aliments les plus solides, sans altérer en même temps les membranes de l'estomac, surtout lorsque ce viscère est dans un état de vacuité. Mais, si Pitcarne renversa plusieurs des erreurs physiologiques qui défiguraient l'histoire de l'homme, il en établit beaucoup d'autres. Il expliquait toutes les fonctions par l'action mécanique des organes, qu'il soumettait aux formules d'un calcul rigoureux. L'estomac, par exemple, déploie, suivant lui, sur les matières alimentaires, une force équivalente à douze mille neuf cent cinquante-une livres. La pathologie elle-même n'était point à l'abri de ses innovations; il en avait réduit l'axiome le plus général à une proposition d'algèbre : *Une maladie étant donnée, trouver le remède* Les principales productions de P carne sont : I. *Solutio problematis de inventoribus*, Edinbourg, 1688, et Leyde, 1693, in-4°. II. *Oratio quâ ostenditur medicinam ab omni philosophandi sectâ esse liberam*, Leyde, 1692, in-4°. III. *De sanguinis circulatione in animalibus genitis et non genitis*, Leyde, 1693, in-4°. IV. *De causis diversæ molis quâ fluit sanguis per pulmonem in natis et non*

natis, Leyde, 1693, in-4°. V. *De motu sanguinis per vasa minima*, Leyde, 1693, in-4°. VI. *De theoriâ morborum oculi*, Leyde, 1693, in-4°. VII. *Diss. quo cibi in ventriculo rediguntur ad formam sanguini reficiendo idoneam*, Leyde, 1693, in-4°. VIII. *Diss. brevis de operâ quam præstant corpora acida vel alcalina in curatione morborum*. IX. *De curatione febrium quæ per evacuationes instituitur*, Edinbourg, 1695, in-4°. X. *De fluxu menstruo*, ibidem, 1713, in-4°. XI. *De divisione morborum*. XII. *Elementa medicinæ physico-mathematica, libris duobus quorum prior theoriam, posterior praxim exhibet*, Londres, 1717, in-8°. Ces Dissertations sont réunies en un volume in-4°., imprimé à Roterdam, 1701, et à Londres, 1713, sous le titre de *Dissertationes medicæ*. D'autres éditions des mêmes écrits ont été publiées à Roterdam, en 1714, et à Venise, en 1735, avec le titre de, *Opuscula medica*, in-4°. Enfin toutes les productions de Pitcarne sont rassemblées sous le titre de, *Opera omnia*, in-4°., Venise, 1793, et Leyde, 1797. On trouve dans ce Recueil quelques pièces sur divers points de théologie. B—N.

PITHOIS (Claude), littérateur, né, vers 1596, dans la province de Champagne, entra, jeune, dans l'ordre des Minimes, et se fit bientôt connaître par ses dispositions pour la chaire. Des tracasseries qu'il éprouva le dégoûtèrent de la vie du cloître; et il s'enfuit à Sedan, où il fit profession de la réforme. Obligé de choisir un état, il se décida pour le barreau, où il parut très-avantageusement. Peu après, le duc de Bouillon le nomma son Bibliothécaire, et lui donna une chaire de philosophie au collége de Sedan, l'un des plus fameux que les protestants eussent alors en France. Il mourut dans cette ville, en 1676, à l'âge de quatre-vingts ans. Le père Le Noue fait mention de Pithois, dans le *Chronicon generale ordinis Minimorum*, p. 591; mais son aversion pour un confrère apostat l'a empêché d'y rapporter les titres de ses ouvrages. On connaît de lui: I. *L'Amorce des ames dévotes et religieuses*, sur ce théorème: *Bonum est nos hic esse*, Paris, Moreau, 1627, in-12. II. Dans l'Approbation de ce livre, il est fait mention d'un ouvrage de lui, intitulé: *L'Horoscope et bonne aventure des prédestinés*. III. *Cosmographie*, ou *doctrine de la sphère, avec un Traité de la géographie*, Paris (Sedan, Jannon), 1641, in-12. IV. *Traité curieux*, ou *Préservatif contre l'astromantie des genethliaques*, Sedan, 1641, in-12: il en existe des exemplaires avec un nouveau frontispice, Montbéliard, 1646. V. *L'Apocalypse*, ou *Révélation des mystères cénobitiques*, *par Méliton*, Saint-Léger, Chartier (Elzeviers), 1662, in-12. Cette édition, réimprimée depuis, sous le titre de *l'Apocalypse de Méliton*, est assez recherchée des curieux. C'est un extrait des différents écrits de Camus, évêque de Bellei, contre les moines, et en particulier de sa *Réponse aux entretiens d'Hermodore*, par Saint-Agran (le P. Jacques de Chevannes, capucin). VI. *La découverte des faux possédés, avec la conférence touchant la prétendue possédée de Nanci*, Châlons, 1621, in-8°. Elisabeth de Ranfaing, veuve Dubois, plus connue sous le nom de Marie-Elisabeth de la Croix, fondatrice des religieuses de N. D

passait pour possédée
'évêque de Toul ordon-
mations, et le résultat
naître la possession. Pi-
ionça ouvertement con-
cision. Remi Pichard,
Charles IV, duc de Lor-
ia contre l'ouvrage de
écrit intitulé : *De l'ad-
tu des saints exorcis-
s princes des enfers*,
ellement vertueuse de-
isabeth de Ranfaing,
stifications contre les
t les calomnies du père
hois, minime*, Nanci,
rance de Pithois consis-
réalité de l'obsession;
decin aux maléfices de
ibuait cette possession,
moins brûlé le 2 avril
une fille sa complice.
'riomphe de la croix ou
mère Elisabeth*, etc.,
, ou l'abrégé qu'en ont
ot, *Hist. des ordres re-*
356, et Collet dans ses
lifiantes.) W—s.

COURT, curé de Boissi-
s Verneuil, diocèse de
tait né à Carpentras. Il
iété, le goût le plus dé-
étude, et se fit principa-
aître par ses écrits sur le
issin. S'étant démis de
fut, pendant quelques
laire du prieuré de Lor-
tagne, et mourut subite-
neuil, dans les premiers
lo. On a de lui : *Histoire
sse du comté Venaissin,
et de la principauté*
Paris, Durand, 1743-50,
°. On lui reproche un
bre d'inexactitudes, et
ort de n'avoir pas distin-
e de la noblesse des fa-
milles dont il a fait mention. Il avait publié le prospectus d'une *Histoire du comté Venaissin* et de la *ville d'Avignon*, dont le manuscrit, en 6 volumes in-4°., est annoncé dans la *Bibl. hist. de France*, édition de Fontette, tome IV, supplément, n°. 38323. Il ne paraît pas que cette histoire ait été imprimée. La *Chronique littéraire* de l'abbé Rive lui attribue, en société avec Monclar, le *Mémoire* pour le procureur-général au parlement de Provence, *servant à établir la souveraineté du roi sur la ville d'Avignon et le comté Venaissin*, 1769, 2 part. in-8°.; ouvrage devenu rare, le fond en ayant été mis dans le dépôt des affaires étrangères. L—p—e.

PITHOU (Pierre) naquit à Troyes, en 1539. Des biographes ont cru rehausser son mérite en faisant remonter au onzième siècle les titres de noblesse de sa famille : lui, qui ne se sentait flatté que d'une illustration personnelle, vit avec indifférence les preuves équivoques de la généalogie qu'on lui attribuait. Son père, qui était, au barreau, l'oracle de la Champagne, entretenait un commerce assidu avec les écrivains de l'antiquité; il avait conservé les Œuvres de Salvien, inédites à cette époque, ainsi que les Novelles de Théodose le jeune, de Valentinien, de Majorien et d'Anthémius. Ce père éclairé avait légué son érudition à Jean et Nicole, ses deux fils aînés, l'un médecin, l'autre jurisconsulte, tous deux zélés sectateurs de Calvin, et en grande estime parmi leurs coreligionnaires. Pierre, le troisième qui fait l'objet de cet article, mérita une réputation bien plus éclatante, et trouva dans François, un autre de ses frères, un émule de ses travaux et de sa gloire. Il reçut sa

première éducation dans la maison paternelle, où les doctrines du protestantisme se glissèrent dans son intelligence en même temps que les éléments des langues. Envoyé à Paris pour perfectionner son instruction, il y acheva ses études, bien jeune encore, sous la direction de Turnèbe, qui fut étonné de ses progrès. Son jugement précoce lui faisait prendre en haine les subtiles inutilités de la scolastique : son père lui en épargna les dégoûts ; et il fut confié aux soins de Cujas, dont il suivit les cours pendant cinq ans à Bourges et à Valence. Ce fut alors qu'il contracta une liaison étroite avec Loisel, qui partageait sa passion pour l'étude, et son aptitude pour la science des lois. Cujas se complaisait singulièrement dans son élève, qui déjà s'annonçait comme un puissant jurisconsulte, par des essais sur divers points de la législation romaine. Aussi modeste que savant, Pithou, en prenant à vingt-un ans la robe d'avocat, ne se montra point impatient de produire ses connaissances : il se traça un large plan de travail, s'y consacra sans cesse pendant quatre années, plaida enfin sa première cause, et la gagna. Une timidité naturelle qu'il désespérait de vaincre, le détermina, indépendamment de son dégoût pour le fastidieux usage de la parole, que ses contemporains prenaient pour l'éloquence, à s'arrêter après ses premiers pas dans une carrière où les triomphes naissent de la vivacité de la contradiction. Il n'en fut pas moins assidu aux audiences du parlement, pour y faire son profit de l'application des lois, tandis qu'il rendait des décisions respectées, dans le silence de son cabinet, dont il ne sortait rien que d'exact et de fini. Il remplissait, par des dissertations savantes, l'intervalle des vacances ; et il appelait ses *heures perdues*, les moments qu'il enlevait, dans l'intérêt des lettres, aux occupations pénibles de son état. Fidèle aux principes de la réforme, il fut inquiété par les dispositions hostiles manifestées contre les protestants. Il chercha un asile dans sa ville natale, et s'y vit repoussé du barreau en qualité de calviniste. Cependant l'homme que les avocats de Troyes refusaient pour confrère donnait des lois au territoire protestant de Sedan, sur la demande du duc de Bouillon, empressé de confier à ses lumières la rédaction de la coutume qui devait régir sa principauté. Pithou se rendit ensuite à Bâle, où il donna une édition de la *Vie de l'empereur Frédéric Barberousse*, par Othon de Freisingen annaliste allemand, et une autre de l'*Histoire* de Paul Diacre, auteur du moyen âge, qu'il fit précéder d'une préface où il établissait combien était récent, dans l'Allemagne et la France le culte rendu aux images. L'édit de pacification, de 1570 le ramena dans sa patrie. Il fit un court voyage en Angleterre, à la suite du duc de Montmorenci, envoyé en ambassade auprès d'Élisabeth ; et son cœur fut navré par la comparaison de l'état florissant de ce royaume avec les calamités auxquelles son pays était en proie. Ce sentiment douloureux s'accrut à l'aspect des nouveaux malheurs dont, à son retour, il faillit être la victime. Il était à Paris, lors de la Saint-Barthélemi. Les assassins, qui le cherchaient, ne purent l'atteindre, mais se vengèrent de son évasion en livrant au pillage ses meubles et sa précieuse bibliothèque. Heureusement, toutes les richesses littéraires qu'il avait ramassées avec tant de

furent point dispersées par ires; et il retrouva, chez la plupart de ses principaux ts dont il leur avait don- opies. Peu de temps après ans le sein de l'église ca- et telle était l'estime ac- énéralement à son caractè- a bonne-foi ne fut pas sus- hommes les plus portés à té, et qu'il ne cessa point nir des relations amicales te, Casaubon, Scaliger, artisans de la cause qu'il ait. Vers le même temps, oix, chargé d'une mission ique en Allemagne et en Ita- it se l'attacher en qualité de d'ambassade, joignant à celle d'une place de con- parlement. Pithou craignit trait de ses études chéries tant des devoirs qui né- it un déplacement susceptible prolonger : il remercia, et e modeste emploi de bailli rre. Cette petite ville eut le de jouir des lumières d'un t que lui eût envié la capi- laissa des traces de son gé- simplifiant les formes de la e civile et de l'instruction le. Ses travaux se multiplièrent les loisirs que lui laissait sa Il voulut unir aux douceurs e la société d'une compagne, ca. entre elle et leurs enfants, sibilité qu'il n'avait jusque- que sur ses amis. Son choix eux; et l'épouse qu'il se don- it goûter tous les charmes de mestique. En 1579, le pro- général La Guesle le choisit de ses substituts. Pithou, nouvelles fonctions, com- n Mémoire apologétique de ance de Blois, qui sanctionnait la plupart des réglements décrétés au concile de Trente, et rejetait tout ce qui paraissait attentatoire aux libertés de l'Église de France. Le roi ayant formé une chambre temporaire pour rendre la justice dans la Guienne, Pithou consentit à y remplir la charge de procureur-général, par amitié pour Loisel, nommé avocat-général à la même cour. Là, se pliant à la nécessité de parler en public, il fit oublier qu'autrefois cette considération l'avait éloigné de l'arène judiciaire. Loisel nous a conservé un de ses plaidoyers, dont l'élocution saine et le tissu solide contrastent singulièrement avec les prolixes déclamations de son temps. Après trois ans d'un exercice pénible, on le vit appréhender de transmettre à ses enfants une charge devenue vénale, et rentrer avec dignité dans les rangs des avocats. Sa réputation ne fit que s'étendre; et les étrangers le consultèrent même sur l'interprétation de leurs propres lois. En 1587, Ferdinand, grand-duc de Toscane, voulait s'attribuer la succession entière d'un de ses sujets, dont le fils avait encouru la confiscation pour crime de lèse-majesté. Il se soumit à la décision de Pithou. Cet homme de bien prononça que le prince devait partager avec les sœurs du condamné; mais, après avoir appliqué la rigueur de la loi, il crut devoir intercéder pour l'humanité blessée. « La cause » du fisc, disait-il, n'est jamais plus » douteuse que sous un bon prince. » La plus grande victoire à laquelle » il puisse prétendre, la plus grande » gloire à laquelle il puisse aspirer, » c'est de se laisser désarmer dans » sa propre cause par l'équité et l'hu- » manité. » La consultation de Pithou fut adoptée par la rote de Flo-

rence; et ses conclusions furent exécutées. Resté libre durant les troubles de la Ligue, grâce à la condition privée dans laquelle il s'était renfermé, Pithou fut retenu au centre de la rebellion, par son état, sa famille et ses livres. Ces motifs l'empêchèrent de répondre à l'appel que fit Henri III à sa fidélité, en lui témoignant le desir de le voir à la tête de la partie saine du parlement, qui siégeait à Châlons. Plein de l'espoir d'être plus utile à son prince dans l'intérieur de Paris, il continua de fréquenter le palais, tant que le corps des magistrats maintint le nom du roi dans ses actes, et n'eut pas subi le joug des factieux. Mais lorsque les ligueurs eurent décimé ce qui restait du parlement de Paris pour en extraire une commission dévouée à leurs projets, il ne parut plus au barreau, prédit au président Brisson le sort funeste qui l'attendait, et chercha des consolations dans le recueillement de ses travaux accoutumés. Son âge avancé ne l'empêcha pas de s'appliquer à la géométrie. Une affection fraternelle le réunit sous le même toit avec Nicolas Lefebvre, depuis précepteur de Louis XIII; et tous deux, comme s'ils eussent été étrangers aux agitations dont ils étaient témoins, entreprirent de vastes lectures, et de scrupuleuses recherches sur tout ce qui concernait l'histoire et la discipline de l'Eglise. Cependant il ne perdait pas de vue les intérêts de la cause royale. Accueilli par le légat prévenu en faveur de son savoir et de son caractère, il osait parler d'un rapprochement entre les partis. Il faisait servir à ses vues pacifiques ses liaisons avec Edouard Molé, procureur-général du parlement au service de la Ligue; lui remettait sous les yeux de nobles exemples, puisés dans notre histoire; l'enflammait d'une juste horreur pour la domination de l'étranger, et le disposait, sous ce rapport, à provoquer ce mémorable arrêt, qui mit la loi salique sous la sauve-garde des bons citoyens, et déclara nuls tous les actes qui tendraient à imposer à la nation un roi pris hors de son sein et hors de sa croyance. Les prétentions de l'Espagne se trouvaient ainsi écartées; mais le chef de la maison de Bourbon demeurait également exclu. Les états-généraux, convoqués par la Ligue en 1593, agités en sens contraire par Maïenne et par les agents des cours de Rome et de Madrid, s'accordaient à le repousser. Le peuple, entraîné par des prédications fanatiques, fermait les yeux sur les qualités éminentes du légitime héritier du trône, pour ne voir en lui que l'ennemi de la religion nationale. De bons esprits avaient inutilement travaillé à détruire ces impressions par le secours du raisonnement. Un moyen plus heureux fut saisi par Pithou et quatre de ses amis, Rapin, Passerat, Gillot et Florent Chrétien, passionnés comme lui pour le bien public. Au milieu de tant de pamphlets impuissants, ils lancèrent la *Satire Ménippée* (*V.* Leroy, XXIV, 237). Le ridicule y était versé à pleines mains sur les meneurs de la *Sainte-Union*; leurs plans étaient mis à jour: tout le sérieux qui couvrait leurs intrigues s'évanouissait sous les traits d'une ironie acérée; leurs harangues, leurs délibérations, et jusqu'à l'ordre qu'ils observaient dans leurs séances, étaient livrés à une raillerie irrésistible, le plus souvent pleine de finesse, dégénérant quelquefois en travestissement burlesque, mais, par-là même, plus sûre d'un

succès populaire. Cette pièce produisit une sensation prodigieuse; et il s'en fit quatre éditions en trois semaines. On n'a point exagéré en affirmant qu'elle eut pour Henri IV un résultat plus utile que ses victoires d'Arques et d'Ivri. L'opinion publique se sépara sensiblement de ses adversaires; et Pithou eut la gloire d'avoir contribué, plus que personne, à cette révolution, en mettant dans la bouche du lieutenant-civil Daubray, orateur du tiers-état, la peinture la plus énergique des maux de la patrie, des manœuvres ambitieuses de ceux qui la déchiraient, et des vertus héroïques du monarque qui pouvait seul cicatriser ses plaies, rallier ses enfants, et mettre le contrepoids de son épée dans la balance que l'étranger voulait faire pencher en sa faveur. Il semble que Voltaire ait calqué sur ce morceau éloquent, dont il a cherché à reproduire la vigueur, le discours qu'il prête, dans sa Henriade, au président Pothier. Il restait encore un obstacle pour aplanir au roi le chemin du trône. Pithou, qui correspondait avec Rome, fit pressentir le pape sur l'absolution de Henri. Les prétentions du pontife ne le rebutèrent point; et il composa un Mémoire pour démontrer aux évêques qu'ils pouvaient, de leur propre autorité, relever le roi de l'excommunication, et se soumettre à son obéissance. L'entrée d'Henri IV à Paris suivit de près. Les besoins de la justice excitèrent d'abord sa sollicitude; et il exigea que Pithou exerçât la charge de procureur-général au parlement sédentaire à Paris, en attendant qu'il pût réunir tous les éléments fidèles qui devaient compléter la magistrature. Il le chargea d'arracher des registres de la cour tout ce que les ligueurs y avaient inséré d'injurieux contre lui et son prédécesseur; d'enlever des églises les tableaux, inscriptions *et autres monuments des fureurs* de la Sainte-Union; enfin de tâcher de ramener le calme dans l'État, en écartant, comme des armes dangereuses, tout ce qui pouvait rappeler ou alimenter le fanatisme. Pithou déploya, dans ses fonctions provisoires, une grande activité, maintint une police sévère, fit rayer des registres du parlement tout ce qui portait l'empreinte du délire des circonstances, et se confondit de nouveau avec les avocats, sans avoir rien perdu de sa simplicité première. Rendu tout entier aux travaux qu'il affectionnait, il ne les interrompit que pour composer, par ordre du roi, un livre sur la conduite que ses prédécesseurs avaient tenue dans leurs démêlés avec le Saint-Siége. Un an après, il publia les *Libertés de l'Eglise gallicane*. Sa franche opposition à la politique romaine aurait pu l'aliéner des Jésuites; mais sa tolérance et sa passion pour les lettres ne lui laissaient voir dans cette société qu'une auxiliaire des bonnes études. Aussi, lorsque ces pères furent poursuivis après l'attentat de Jean Châtel, il avertit les plus exaltés d'entre eux des recherches dont étaient menacés leurs domiciles, et anéantit lui-même plusieurs de leurs écrits capables de les compromettre. Pithou n'atteignit pas à une longue vieillesse : il mourut à Nogent-sur-Seine, où il s'était fait transporter de Troyes, le 1er. novembre 1596; il était né à pareil jour, et avait cinquante-sept ans. Ses dernières pensées furent pour sa patrie. « O mon » roi, ô mon roi, s'écria-t-il, que tu es » mal servi! Pauvre royaume, que

» tu es déchiré! » Ainsi de tristes pressentiments le suivirent dans la tombe. L'imagination de ce bon citoyen était continuellement assaillie par les souvenirs des maux qui tourmentaient la France. Dans les morceaux qu'il a placés en forme d'introduction à la tête de plusieurs de ses ouvrages, on le voit se reporter sur cette affligeante perspective, comme s'il y cherchait un aliment à sa sensibilité. Dans son testament, écrit huit ans avant sa mort, il met à découvert tout l'intérieur de son ame; et il semble que le témoignage qu'il se rend à lui-même, aux yeux de la postérité, doive ajouter à la vénération qu'il a méritée. Il compta parmi ses amis tout ce que la magistrature et les lettres avaient de plus distingué, et fut respecté par l'envie. Loisel, qui le connut dans l'intimité, a saisi et tracé les rapports qu'il eut avec Socrate. Pithou apportait, dans ses communications avec ses amis, une facilité de caractère et une douce gaîté, que ne promettait pas la sévérité de sa physionomie. Ami sincère de la vérité, il ne savait point la trahir; mais il évitait de blesser par une expression trop dure. Son ambition constante fut de bien mériter de la postérité. Il fut le Varron du seizième siècle, et l'homme à qui les amis de l'antiquité sont le plus redevables, Poggio seul excepté. Investigateur infatigable des manuscrits précieux, il copia, de sa propre main, un grand nombre de chartes et de diplômes, et mit avec une rare générosité, à la disposition des savants, les trésors de sa bibliothèque. Ses nombreux ouvrages appartiennent au droit civil, au droit canonique, à l'histoire et à la littérature proprement dite. I. Son éloge, comme jurisconsulte, est tout entier dans cette phrase de Lefebvre : *Cujacius discipulo præripuit ne primus jurisconsultus esset; ille præceptori ne solus.* On l'avait sollicité de consacrer ses veilles à une édition du Corps de droit romain; personne n'eût été plus capable de remplir cette tâche importante : mais l'étendue de ce travail exécuté avec l'idée de la perfection à laquelle il eût été jaloux d'atteindre, effraya sa pensée. Il resta étroitement lié avec Cujas jusqu'à la mort de ce dernier. Ces deux grands hommes échangeaient leurs ouvrages; et Pithou, prié par son maître de se charger de la révision de ses belles Observations sur le droit romain, y ajouta des Remarques, rectifia certains passages, et combattit même quelquefois les opinions de l'auteur. Fabrot a recueilli ces Remarques; et Loisel a conservé les sept livres que composa son ami, encore sur les bancs de l'école, sur l'analogie des termes obscurs et l'interprétation des mots les moins usités du droit romain, et des décrétales. On doit à Pithou la découverte des lois des Wisigoths, qu'il publia en 1579. Il avait donné auparavant le fameux édit de Théodoric, qui régissait les Ostrogoths en Italie. Il avait de précieuses collections sur les monuments de ces peuples barbares, que le génie de Montesquieu n'a pas dédaigné d'interroger. C'est sur un de ses manuscrits, que son frère fit imprimer à Bâle la traduction latine des *Novelles* de Justinien, par le professeur Julien; et c'est par ses soins que le public connut les *Novelles* de Théodose, Valentinien, Majorien et Anthémius. On a encore de lui un Commentaire sur la coutume de Troyes, et un Parallèle en latin des lois de Moïse avec les lois romaines, auquel on a réuni ses Ob-

ır le Code et les Novel-
689, in-fol. II. De ses
rits sur le droit canoni-
ndiquerons que les plus
1°. *Corpus juris cano-*
deux volumes in-fol.,
ıvec son frère. — 2°.
ıum vetus ecclesiasti-
— 3°. *Gallicæ ecclesiæ*
status, in-8°. : c'est un
pièces authentiques qui
ı lutte de la puissance
t de la puissance spiri-
s 1408 jusqu'à 1552.
tés de l'Eglise galli-
la dernière édition est
:r, 1817, in-8°. La
publiée en 1639, fut
la deuxième, 2 vol. in-
pagnée du recueil des
rut en 1651, revêtue
l'autorité. Ce livre, de-
e de la Déclaration du
82, est un assemblage
précis des maximes
es que suivent les juris-
nçais dans le conflit des
ıces. A l'appui de ces
ıabilement coordonnés,
e ajoutées des preuves
par l'auteur. Ayant dis-
piers laissés à sa mort,
supplées par Dupuy,
:onné de s'être approprié
Pithou. Le même soup-
sur le P. Sirmond, qui
profité d'une collection
, fort avancée par son
mi. III. Pithou a donné
les Capitulaires, surpas-
ıar celle de Baluze; la
nalistes qui se sont exer-
e histoire, entre le hui-
reizième siècle; de sa-
ıires sur les comtes de
et de Brie; les Fragments
le Saint-Hilaire, renfer-
mant des particularités curieuses sur le concile de Rimini; et les écrits de plusieurs anciens docteurs de l'Église gallicane, dont quelques-uns inédits. Il publia, d'après de meilleurs manuscrits, plusieurs Géographes anciens, l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, suivi au temps des croisades; les OEuvres de Salvien, les Déclamations des rhéteurs romains, Juvénal et Perse, Pétrone, les Distiques moraux attribués à Caton. Il enrichit la littérature des Fables de Phèdre dont son frère avait trouvé le manuscrit, et du *Pervigilium Veneris*, jusques-là inconnus. Il badinait aussi avec les Muses latines; et sa poésie, comme son éloquence, empruntait des pensées son principal ornement. Parfaitement instruit des événements au milieu desquels il fut jeté, il avait formé le projet de les transmettre à la postérité. Il abandonna ce plan, dès qu'il eut l'espoir de le voir rempli par le président de Thou, qu'il aida de ses conseils, de ses recherches et de ses souvenirs, et qui lui a rendu, dans son *Histoire*, la plus éclatante justice. — Pithou (François), frère du précédent, naquit aussi à Troyes en 1543, et profita des leçons de Cujas. Imbu des principes de Calvin, il préféra d'abord un exil volontaire à un changement de religion, parcourut l'Allemagne protestante, l'Italie et l'Angleterre, visitant partout les archives des villes et des monastères, fouillant dans les bibliothèques des particuliers, et vint se fixer à Bâle, où il publia une traduction des *Novelles* de Justinien, se jeta dans l'étude des langues, et fit de rapides progrès dans l'hébreu. Il retoucha les ouvrages de Cujas, avec son frère, qu'il imita enfin dans sa conversion; apprit la pratique des tribunaux, sous le président Brisson, et fut

reçu avocat au parlement de Paris, en 1580. Il réfuta Cranato, auteur payé par Philippe II pour exalter les droits de l'Espagne dans la chrétienté, écrivit de nouveau contre les prétentions élevées par les adhérents de la cour de Madrid aux états de 1593, et fondit ces deux ouvrages dans un traité *De la grandeur des droits, prééminences et prérogatives des rois et du royaume de France*, Troyes, 1587, in-8°. (*Voy.* le *Dict. des anonymes* 2e. éd., n°. 6423.) Il fut un des commissaires choisis par Henri IV pour assister aux conférences de Fontainebleau, entre Duperron et Mornai. Il fut encore chargé de régler les limites de la France et des Pays-Bas, conformément au traité de Vervins, et remplit les fonctions de procureur-général auprès d'une chambre instituée pour rechercher les malversations des gens de finances. Il mourut le 25 janvier 1621, à Troyes, dont il affectionnait le séjour. Moins heureux que son frère, il se fit beaucoup d'ennemis par la brusquerie de son humeur, et par l'expression trop franche de l'estime qu'il avait de lui-même. Quoi qu'en ait dit Scaliger, il vécut en bonne intelligence avec son frère; et si de légers nuages troublèrent cette union, ils furent promptement dissipés. Plus avide d'effleurer diverses branches de connaissances que de s'appesantir sur aucune, les ouvrages de longue haleine lui faisaient peur. Indépendamment de ceux que nous avons mentionnés, il a composé un Traité de l'excommunication et de l'interdit, un Glossaire pour l'intelligence des capitulaires, et un autre destiné à éclaircir la loi Salique, qui, longtemps citée par tradition sans qu'on fût en état d'en présenter le texte, venait enfin d'être retrouvée. Sa pénétration brilla singulièrement dans ce travail; et ses explications sont quelquefois entièrement divinatoires. Le P. Pétau seul, de son aveu, pouvait l'égaler dans la connaissance des écrivains du moyen âge. Son travail sur Térence, Stace et Juvénal, ne consiste pas dans cette fécondité d'observations triviales ou chargée d'une érudition indigeste, si familière au commun des commentateurs. Pétrone, estimé pour l'élégance de son style, et pour les notions qu'il donne des usages des Romains sous les premiers empereurs, l'occupa pendant trois ans: il ne s'est permis aucune mutilation sur cet auteur; son respect pour l'antiquité lui défendait la plus légère altération de ce genre. D'ailleurs, au seizième siècle, on expliquait à la jeunesse dans leur intégrité Ovide, Catulle, Anacréon, Martial; et l'on ne s'effrayait point de souiller sa mémoire des vers les plus licencieux de ces poètes. Un de ses neveux de Fr. Pithou a rédigé, sous le titre de *Pithœana*, un extrait de ses entretiens de ce savant; et Denis Godefroy a inséré, dans son recueil d'auteurs sur la langue latine, le *Excerpta Pithœi ex veteribus glossis*. L'avocat Grosley a écrit la vie des membres distingués de cette famille, en 2 vol. in-12. Pierre Pithou avait déjà eu trois historiens dans Josias Mercier, Loisel et Boivin. On a aussi un *Eloge de Pierre Pithou*, par l'abbé Briquet de Lavaux, avocat, Amsterdam (Paris), 1778, in-8°. de 164 pag. F—T.

PITISCUS (Barthelemi), né en 1561, à Schlaune, près de Grunberg en Silésie, fut précepteur de Frédéric IV, électeur palatin, puis chapelain du même prince. Il mourut à Heidelberg, le 2 juillet 1613

Outre quelques ouvrages écrits en latin contre les théologiens de Würtemberg, et depuis long-temps oubliés, on a de lui : I. *Trigonometriæ libri quinque, item problematum variorum nempe geodæticorum, altimetricorum, geographicorum, gnomonicorum, astronomicorum libri decem. Editio tertia, cui recens accessit problematum architectonicorum liber unus*, 1612. Les deux éditions précédentes étaient de 1599 et 1608. Parmi les raisons qu'il donne pour se disculper de ce qu'étant théologien, il publie des livres de mathématiques : C'est, dit-il, que l'étude de l'astronomie est propre à adoucir les mœurs. *Bon Dieu!* s'écrie-t-il, *quel ornement que la douceur! combien il est rare chez les théologiens, et combien ne serait-il pas à souhaiter que tous les théologiens fussent mathématiciens, c'est-à-dire, des hommes doux et faciles à vivre!* On s'était aperçu que les tangentes et les sécantes des derniers degrés étaient inexactes dans le grand ouvrage de Rheticus (*Opus Palatinum de triangulis*). Pitiscus fut chargé de les corriger, ce qui nécessita la réimpression de 86 pages; avec ces corrections, l'ouvrage reparut sous ce titre : II. *Georgii Joachimi Rhetici magnus canon doctrinæ triangulorum ad decades secundorum scrupulorum, recens emendatus à Bartholomæo Pitisco Silesio. Addita est brevis commonefactio de fabricâ et usu canonis*, etc. Les exemplaires ainsi corrigés sont très-rares. On n'en connaît à Paris que deux : l'un appartient à M. de Prony; l'autre était à la bibliothèque du Conseil-d'état. Pitiscus est principalement connu par un ouvrage plus important, qui n'est pas de lui, et que, par une méprise assez singulière, Montucla lui attribue, en sorte que cet ouvrage se nomme aujourd'hui le *Pitiscus*, par abréviation probablement; car il suffit d'en lire le titre pour le rendre au véritable auteur. III. *Thesaurus mathematicus sive canon sinuum ad radium* 1.00000.00000.00000., *et ad dena scrupula secunda quadrantis jam olim incredibili labore ac sumptu à* GEORGIO JOACHIMO RHETICO *supputatus, ac nunc primùm in lucem editus... à Bartholomæo Pitisco....* 1613. On voit donc que Pitiscus n'en fut que l'éditeur. Le manuscrit était égaré, et confondu parmi les papiers de Valentin Othon, premier éditeur de l'*Opus Palatinum* : c'est par les soins de Pitiscus qu'il fut retrouvé et imprimé. C'est l'ouvrage le plus étendu qui existe encore sur les sinus; les exemplaires en sont fort rares. Lalande, qui l'avait longtemps cherché inutilement, était parvenu, par des invitations insérées dans les journaux, à s'en procurer trois exemplaires; il les a légués à la bibliothèque de l'Institut, à M. le baron de Zach et à l'auteur de cet article. L'ouvrage de Rhéticus donnait de plus les sinus et cosinus de seconde en seconde pour tout le premier degré. Pitiscus y joignit des méthodes soit algébriques, soit synthétiques, pour trouver ces mêmes sinus à 25 décimales, et des tables à 22 décimales pour les secondes de 20 en 20" depuis 0. 10" jusqu'à 34'. 50". Les Additions de Pitiscus, manquent dans quelques exemplaires. D-L-E

PITISCUS (SAMUEL), savant philologue, neveu du précédent, naquit, en 1637, à Zutphen, dans la Gueldre hollandaise. Après avoir achevé ses premières études, il alla

suivre, à Deventer, les leçons du célèbre J. Fred. Gronovius, qui lui fit faire de grands progrès dans les langues anciennes. Il se rendit ensuite à Groningue, où il fit ses cours de théologie, et fut admis au saint ministère. De retour à Zutphen, il résolut de se dévouer aux fonctions pénibles de l'enseignement, et mérita, par son zèle et son application à ses devoirs, d'être mis à la tête de l'école latine de cette ville. En 1685, il fut nommé recteur du collége de Saint-Jérôme d'Utrecht, place importante, qu'il remplit trente-deux ans avec beaucoup de distinction. Pitiscus fut marié deux fois : sa première femme, outre qu'elle était d'une humeur insupportable, vendait les livres de son mari afin de satisfaire son goût pour le vin; la seconde, d'un caractère plein de douceur, et d'ailleurs excellente ménagère, lui laissa le loisir de s'appliquer à l'étude. Il avait eu le bonheur de trouver dans le libraire Halma un véritable ami, qui lui paya généreusement ses travaux; et comme il avait beaucoup d'ordre et d'économie, il amassa une fortune considérable, dont il sut faire un bon emploi. Pitiscus mourut à Utrecht, le 1er. février 1717, à l'âge de quatre-vingts ans (1). Par son testament, il fit don aux pauvres d'une somme de dix mille florins. On doit à cet infatigable philologue, de bonnes éditions, avec des préfaces et des notes, de *Quinte-Curce*, Utrecht, 1685 et 1693, in-8°. : ces deux éditions font partie de la collection des *Variorum* ; mais on préfère celle de 1693, comme un peu plus complète que l'autre (Voy. *le Manuel du libraire*, de M. Brunet); — d*Polyhistor*, de Solin, avec les *Observations* de Saumaise sur Pline ibid., 1689, 2 vol. in-fol.; —de *Sue tone*, 1690, 2 vol. in 8°., Leuwarden 1714, 2 vol. in-4°., fig.; — d'*Aurelius Victor*, Utrecht, 1696, in 8°.; — du *Pantheon mythicum*, d P. Pomey, ibid., 1697, ou 1701, in 8°.; — des *Antiquitates Roman* de J. Rosini, ibid., 1701, in-4°. O a en outre de lui : I. *Lexicon latin belgicum*, 1704, in-4°., Dordrecht 1725, même format : Pitiscus pr pour base de son travail le diction naire latin-français du P. Tachar (V. ce nom); la meilleure édition e celle d'A. H. Westerhos, Rotterdam 1771, 2 vol. in-4°. II. *Lexicon an tiquitatum Romanarum, in quo r tus et antiquitates tum Græcis Romanis communes, tum Roman particulares exponuntur*, Leeuwarden, 1713, 2 vol. in-fol.; bonne édition, que l'on préfère à la réim pression de Venise, 1719, et à l'éd tion augmentée de la Haye, 1737, vol. in-fol. Cet ouvrage, que Pitisc avait entrepris à la prière d'Halma lui coûta dix années de travail; o y trouve sur chaque sujet les text ou citations des écrivains anciens les inscriptions, et le résumé de travaux des écrivains modernes quelquefois même leurs opuscule entiers. Au mot *Barba*, par exem ple, l'auteur a cru devoir insérer l dialogue d'Ant. Hotman, parce qu'i était rare. Quoique Pitiscus critiqu souvent avec raison les auteurs qu'i cite, son livre n'est pas exempt d'e reurs, qui ont été relevées en part par Burmann, Jacq. Vaassen, etc mais il n'en est pas moins d'une ut lité incontestable : l'abbé Barral a donné une *Traduction* françai abrégée, Paris, 1766, 2 tom. en

(1) Barral, dans la préface de la traduction du *Dict. des antiquités*, dit que Pitiscus se démit de sa charge de recteur, en 1712, et qu'il mourut dix ans après, à l'âge de 90 ans.

)°. Pitiscus annonçait, en *Lexicon Catullo-Tibullo-num* : mais cet ouvrage, ıis de l'auteur regardaient ı trésor d'érudition, n'a ı; et l'on ignore ce qu'en le manuscrit. On trouvera sur Pitiscus dans le *Tra-ıditum* de Burman, et dans *ires* de Paquot : son por-gravé sous différents for-

W—s.

[(Henri), mathémati-Aramon, le 31 mai 1695, 'à l'âge de vingt ans, re-te instruction ; et il se fit cinquante ans par le pré-son fils, pour se mettre lire les ouvrages de ma-s écrits dans cette lan-eu de latin qu'il sut. Le termina sa vocation, et ut-à-coup le jeune homme sipé en amant passionné et de la science : un livre ie, qu'il vit chez un librai-oble, et dont les figures sa curiosité, opéra cette . Il le lut et parvint à l'en-procura d'autres ouvra-ême genre, et se trouva fonds extraordinaire de ces, lorsqu'on le croyait ımais incapable d'en ac-ıand on le vit ensuite ob-cours des astres du haut le tour de la maison de son c des instruments de son et tracer des cadrans, où r sorcier ; mais un ami de ılus éclairé découvrit en lui ispositions propres à en fai-l geomètre, et persuada ses l'envoyer à Paris. Réau-ı d'abord il fut présenté, ette espérance, le prit en ı fournit les moyens d'é-tendre ses lumières, et de développer son génie, en lui ouvrant sa bibliothèque : il lui prodigua ses conseils, et l'associa plus d'une fois à ses travaux. Pitot l'aida dans ses expériences sur le fer, le vernis et la porcelaine, et dans la réunion des matériaux pour la description des arts et métiers. Ces soins n'empêchèrent pas le jeune mathématicien de sonder, avec une ardeur toujours plus grande, les profondeurs de sa science favorite. Il commença, dès 1722, à se faire connaître du public, en insérant dans le Mercure, les détails et les résultats de son calcul de l'éclipse de soleil du 22 mai 1724; calcul dont l'observation vérifia la rigoureuse précision et la scrupuleuse exactitude. L'astronomie lui dut encore une solution très-simple du fameux problème de Keppler sur la première équation des planètes, et une méthode analytique de tracer des lignes correspondantes à des minutes aux grandes méridiennes, en 1731. Reçu en 1724 à l'académie des sciences, il fournit aux Recueils de cette société, des Mémoires, *sur les quadratures de la moitié de la courbe des arcs, appelée la compagne de la cycloïde ; — sur les propriétés des polygones circonscrits au cercle ; sur les machines mues par un courant ou une chute d'eau*, 1725; *— sur la force qu'on doit donner aux cintres dans la construction des grandes voûtes et des arches des ponts*, 1726; *— sur les lois générales des impulsions obliques des fluides*, 1727; *— sur le mouvement des eaux*, 1730; *— sur une machine de son invention pour mesurer la vitesse des courants d'eau et le sillage des vaisseaux*, 1732; *— sur la distribution et la dépense des eaux, avec des règles pour dé-*

ins le recueil de l'acad. des
s, 1771, H, p. 143. V. S. L.
ROU (Robert), habile in-
des ponts-et-chaussées, na-
ſſantes, en 1684. Son goût le
dans sa jeunesse, à l'étude des
natiques; et il acquit, sans
, des connaissances très-éten-
ans la géométrie, la méca-
t les différentes branches de
ecture. En 1716, il fut char-
r Gabriel, premier archi-
n roi (*V.* Gabriel, XVI,
de diriger les travaux du
e Blois; et ce fut alors qu'il
a, pour établir les voûtes des
, ces cintres de bois, appe-
ıtres retroussés, dont on
ujours servi depuis. Il ren-
autre service, dit Patte, en
supprimer les *crèches* (1),
saient à la solidité des piles,
naient, dans les eaux basses,
tacle à la navigation. Enfin,
a l'idée d'un échafaudage vo-
ıssi solide qu'ingénieux, dont
premier essai, pour sculpter
ies du roi, au sommet de la
ide qui couronnait le pont.
ents de Pitrou le firent bien-
naître d'une manière avan-
: il fut nommé, en 1721,
eur de la généralité de Bour-
, dix ans après, il parvint à
ce d'inspecteur-général des
- et-chaussées du royaume.
putation avait pénétré jusque
es pays étrangers : lord Wal-
e, alors ambassadeur de la
e-Bretagne, lui fit proposer,
36, de se charger de construi-
pont à Londres sur la Tamise;
les travaux dont il était oc-
elui permirent pas d'entrepren-

(1) On nomme ainsi des espèces d'empattement ajoutant aux piles des ponts, au niveau des eaux.

dre le voyage d'Angleterre. Après la paix de 1748, la ville de Paris décida l'érection d'une statue à Louis XV, en invitant les artistes à faire connaître leurs vues sur le local le plus convenable, pour placer ce monument. Pitrou, dont le plan ne fut point adopté (2), avait proposé l'île du Palais; et il réunissait ainsi, autour de la statue du monarque, la Métropole, le Palais de Justice et l'Hôtel-de-Ville. Le travail excessif auquel il s'était livré, pour terminer ses plans dans le délai fixé, abrégea les jours de cet artiste. Il mourut, le 13 janvier 1750, laissant dix enfants, cinq filles et cinq garçons. Pitrou avait formé plusieurs excellents élèves. Le *Recueil de ses différents projets d'architecture, de charpente, et autres*, a été mis en ordre et publié par l'ingénieur Tardif, son gendre, Paris, 1756, grand in-fol.; il est divisé en trois parties : la première contient les plans de la place dans l'île du Palais, destinée à la statue de Louis XV (3); d'un hôtel-de-ville, d'un nouveau quai, d'un pont couvert, etc. : la seconde, les principes pour les cintres des voûtes, l'assemblage des ponts de bois et les échafaudages; et enfin, la troisième, le plan et les détails du nouveau pont d'Orléans, etc. W—s.

PITS (Jean), en latin *Pitseus*, biographe anglais, né vers 1560, à Southampton, était neveu du docteur Nicolas Saunders. Il fit ses premières études dans l'école de Wykeham, et, à l'âge de dix-huit ans, fut admis

(2) On sait que ce fut le projet de Gabriel qui obtint la préférence; mais l'exécution n'en fut commencée qu'en 1763.

(3) Ce plan a été publié par Patte, dans le *Recueil des monuments élevés en France à la gloire de Louis XV*

au collége neuf d'Oxford; mais les doutes qu'il avait conçus sur la religion anglicane s'étant augmentés par la lecture des traités de controverse, il ne tarda pas d'abjurer entre les mains d'un prêtre catholique, et vint à Douai, où il vit le savant Thomas Stapleton, dont il reçut d'utiles conseils. Après être resté un an dans le collége des Anglais à Reims, il fut envoyé à Rome, où il étudia, pendant sept années, et reçut les ordres sacrés. De retour à Reims, il fut chargé d'enseigner la langue grecque et la rhétorique; mais les guerres civiles l'ayant obligé de sortir de France, il visita successivement les universités de Pont-à-Mousson, de Trèves et d'Ingolstadt, dans lesquelles il prit ses degrés en théologie. Ses talents lui méritèrent la protection du cardinal de Lorraine, qui lui donna un canonicat du chapitre de Verdun; et, quelque temps après, la duchesse de Clèves, sœur du cardinal, le prit pour son confesseur, emploi qu'il remplit jusqu'à la mort de cette pieuse princesse. Il fut alors nommé doyen de Liverdun en Lorraine; et il mourut en cette ville, le 17 octobre 1616. On a de lui : I. *De legibus tractatus theologicus*, Trèves, 1592, in-8°. II. *De beatitudine*, Ingolstadt, 1595, in-8°. III. *De peregrinatione libri VIII*, Dusseldorf, 1604, in-8°. IV. *Relationum historicarum de rebus anglicis; seu de academiis et illustribus Angliæ scriptoribus tomus primus*, Paris, 1619, in-4°. Cet ouvrage a été publié par le docteur Guill. Bishop; il est divisé en trois parties : la première contient des Recherches sur les académies anciennes et modernes de l'Angleterre; la seconde, les Vies de trois cent quatre-vingts écrivains anglais; et la troisième, un Appendix ou supplément au catalogue teurs, tiré en grande partie vrage de Thomas James : *oronio-cantabrigiensis*. Sel (*Athen. Oxoniens.*) Pits a l profité des recherches de Je quoiqu'il en parle avec le de pris (*V.* Bale, III, 275) lume que nous venons d'a le seul qui ait paru, devait de trois autres, qui auraien les Vies des rois, des évê enfin des hommes aposto l'Angleterre. Si l'on en croi (*Mémoires des hommes* XV, 204), et Chaufepié (*historique*), les manuscrit étaient conservés dans les du chapitre de Liverdun; Calmet dit que cela n'est ni ni probable (*Bibl. de* art. *Pits*).

PITT (William), prem de Chatham, l'un des hom les plus remarquables qu duit l'Angleterre, était pe Thomas Pitt, gouverneu Saint-George, à Madras (mille, originaire du comté y avait été long temps éta manière honorable (2). W quit à Westminster, le 15 1708, et fut élevé à Eton, envoyé, en 1726, au co Trinité, à Oxford, pour ses études. La médiocrité tune que lui avait laissée (100 liv. sterl. de rente)

(1) Ce Thomas Pitt avait acheté de 48,000 pagodes (20,400 liv. sterl.), mant, de la grosseur d'un œuf de pi 127 karats. Il le revendit au roi de 135,000 liv. sterl., suivant les auteur millions seulement, suivant les écri (*V.* Orléans, t. XXXII, p. 120) qui fait encore partie des joyaux de France, est estimé douze millions, blié en 1792 par l'Assemblée nation

(2) Lord Chesterfield fait descend mille très-nouvelle.

ts à lui acheter une place
e de cavalerie. Mais cette
'était pas celle que son gé-
iquait de suivre : d'ailleurs,
lont il éprouva des atta-
sa plus tendre jeunesse,
à ce qu'il pût remplir les
levoirs de l'état militaire.
es loisirs que lui laissait
idie, il s'adonna avec ar-
tude des grands écrivains
ité, et puisa surtout, dans
: dans Thucydide, ses au-
ris, les principes et les
ices qui, dans la suite, lui
ne si grande utilité : il fré-
n même temps le barreau,
t des succès. Nommé mem-
lement, par le bourg de
n (3), au mois de février
se plaça, dès son entrée à
e des communes, au pre-
des orateurs. Sir Robert
gouvernait l'Angleterre à
ue : Pitt étudia le carac-
dministration, et les prin-
la dirigeaient, avant de
cer pour aucun parti. Il ne
cependant à se ranger du
opposition, où figuraient
le Galles, les lords Ches-
Carteret, etc. En 1736,
sions ayant eu lieu entre le
itier du trône, à l'occasion
ge annoncé au parlement
ernier et la princesse de
na, W. Pitt commença de
nnaître en traçant le pa-
des deux époux, d'une ma-
quente, que le prince, pour
uer sa reconnaissance, le
utilhomme de sa chambre.
année, sir Robert Walpo-
le son opposition constan-

rum était un bourg pourri (*rotten*
avait déjà représenté au parlement
membres de la famille de Pitt.

te, lui fit donner la démission de l'emploi qu'il occupait dans l'armée; et cet acte de sévérité augmenta la popularité de Pitt (4). Dans la mémorable discussion qui eut lieu au parlement (1739), sur la convention entre l'Angleterre et l'Espagne (5), W. Pitt s'éleva fortement contre les préliminaires qui venaient d'être signés, et qu'il regardait comme ignominieux pour son pays. Ses efforts ne purent empêcher que cette convention ne fût approuvée par la majorité des membres du parlement (6). Les grands talents que Pitt avait développés dans cette circonstance, déterminèrent Walpole à lui faire des offres avantageuses pour l'attirer à son parti; mais Pitt resta inébranlable. En 1740, le besoin qu'avait le gouvernement de se procurer des matelots, fit reproduire un bill rejeté quelque temps auparavant, pour forcer tous les marins à se faire enregistrer dans les bureaux de l'amirauté, et pour autoriser les juges de paix et autres officiers civils à rechercher, même pendant la nuit, ceux qu'ils croiraient avoir servi sur mer. Pitt s'éleva avec indignation contre cette mesure arbitraire; et ce fut à cette occasion qu'il fit sa célèbre réplique à Robert Walpole, qui avait dit, d'un ton ironique, que

(4) Les deux premiers poètes du temps, Thomson et Hammond le célébrèrent dans leurs vers.

(5) L'Espagne était accusée d'avoir commis toutes sortes de déprédations, et d'avoir cherché à ruiner le commerce de l'Angleterre en Amérique; et de son côté, l'Espagne se plaignait du commerce clandestin que les Anglais faisaient avec ses colonies, à la faveur du contrat d'*Assiento*. Après quelques négociations, on arrêta, au mois de septembre 1738, les préliminaires d'une convention, qui fut signée définitivement le 14 janvier de l'année suivante.

(6) Ce fut à la suite de cette discussion, que la plupart des membres de l'opposition abandonnèrent la chambre, où ils ne rentrèrent qu'au mois d'octobre 1739, quand la guerre fut déclarée à l'Espagne. Lorsqu'ils se représentèrent, Walpole leur reprocha, avec indignation, d'avoir déserté leur poste dans un moment critique.

ce n'était pas avec une déclamation pompeuse, et en cherchant à produire des émotions de théâtre, qu'un jeune homme devait défendre la vérité. Pitt répondit, avec aigreur : « Je n'entreprendrai pas d'examiner » si l'on peut faire de la jeunesse de » quelqu'un la matière d'un reproche; mais j'affirmerai qu'un homme chargé d'années peut se rendre justement méprisable, s'il les » a laissé s'écouler sans se corriger, » et si le vice paraît dominer encore » dans son ame, lorsque le temps » des passions est passé. Le misérable qui, après avoir vu les funestes conséquences de ses erreurs, » continue à en commettre, et dont » l'âge a seulement ajouté l'obstination à la stupidité, ne mérite pas que » ses cheveux blancs le garantissent » des insultes. Celui-là doit être encore plus abhorré, qui, à mesure » qu'il avance en âge, s'éloigne de » plus en plus des sentiers de la vertu, » et devient plus corrompu lorsqu'il » existe pour lui moins de sujets de » tentations; qui se prostitue lui-même pour de l'argent dont il ne saurait plus jouir, et qui consacre les » restes de sa vie à la ruine de son » pays. Mais la jeunesse n'est pas » mon seul crime; je suis accusé d'avoir une déclamation théâtrale, » etc. (7) » Après la chute de Robert Walpole (février 1742), à laquelle Pitt avait fortement contribué, on s'attendait généralement que ce dernier aurait une part importante à la direction des affaires; mais il n'en fut pas ainsi, par suite de l'aversion que le roi avait conçue pour lui, à cause de son opposition aux mesures que ce prince voulait faire adopter pour la défense du Hanovre, et pour l'admission à la solde de l'Angleterre, d'un corps considérable de troupes hanovriennes. Pitt continua d'être ferme dans son opposition au nouveau ministère, qui avait à sa tête lord Carteret, depuis comte de Granville (8); et il résigna, en 1745, la place qu'il occupait auprès du prince de Galles. Mais les sentiments généreux qu'il avait montrés pour la prospérité de l'Angleterre, et les services publics qu'il avait rendus, furent plus d'une fois récompensés par le zèle particulier de ses admirateurs. La duchesse douairière de Marlborough lui légua, en 1744, dix mille livres sterling, « à cause (disait-elle dans » son testament), de son mérite personnel et du noble désintéressement avec lequel il avait soutenu » l'autorité des lois et empêché la » ruine de l'Angleterre. » Le comte de Granville (Carteret), qui avait été obligé de résigner les sceaux, au mois de novembre 1744, par suite d'une intrigue de cabinet, et qui était rentré dans le ministère, le 10 février 1746, ne pouvant résister à la violente opposition qui s'était formée contre lui, quitta le timon des affaires, trois jours après l'avoir repris. Le duc de Newcastle, qui lui succéda, et qui appréciait toute l'importance de la coopération de W. Pitt, le fit nommer vice-trésorier d'Irlande, et, la même année, conseiller-privé et payeur-général des troupes anglaises. Les sages réformes que Pitt introduisit dans le département qui lui était confié, et

(7) Cette réplique de W. Pitt, dont nous n'avons donné qu'une partie, a été conservée par le docteur Johnson, qui rédigeait à cette époque les débats du parlement pour le *Gentleman's Magazine*.

(8) Pitt avait prétendu que le dernier ministère trahissait les intérêts de son pays, par pusillanimité; il fit un reproche contraire à lord Carteret qu'il accusa de *donquichotisme*.

le rare désintéressement dont il donna des preuves dans un poste où ses prédécesseurs s'étaient toujours enrichis en négociant à leur profit l'argent du trésor, lui rendirent toute son ancienne popularité que sa promotion avait un peu diminuée (9). W. Pitt, qui était fort attaché à Henri Pelham, frère du duc de Newcastle, soutint le ministère dont il faisait partie, de tout le poids de son éloquence et de ses talents. Mais, à la mort de Pelham (mars 1754), désapprouvant la marche de l'administration, et craignant que l'Angleterre ne fût entraînée dans une guerre dispendieuse, par suite des alliances qui avaient été contractées avec les princes d'Allemagne pour la défense d'une cause qui n'intéressait que le Hanovre, il se démit de son emploi (10), et se plaça de nouveau dans les rangs de l'opposition (1755). Quoique le ministère fût soutenu, dans les deux chambres, par une majorité imposante, la défaite de l'amiral Byng, suivie, de la perte de Minorque, les désastres des armes anglaises en Amérique, et les fausses mesures du duc de Newcastle excitèrent l'indignation générale. W. Pitt et Legge, en qui la nation mettait tout son espoir, furent appelés dans les conseils (4 décembre 1756), le premier avec le titre de principal secrétaire d'état; et le second comme chancelier de l'échiquier. Dans cet office important, Pitt réussit mieux à obtenir la confiance du public que celle du roi, dont il se crut obligé de contrarier quelques desirs. Il voulait qu'on s'occupât surtout d'humilier la France, et d'assurer la prospérité de l'Angleterre, au lieu de sacrifier des sommes immenses pour empêcher l'invasion du Hanovre, qu'il considérait comme un accessoire. Les autres ministres ne partagèrent pas ses opinions : de-là, des divisions perpétuelles dans le conseil, qu'on a justement comparé à la statue de Nabuchodonosor, dont les jambes étaient de fer, et dont les pieds étaient d'argile. Un pareil état de choses ne pouvait durer : Pitt et Legge reçurent leur démission (avril 1757). Le renvoi de ces deux hommes d'état qu'on appelait les *sauveurs politiques* de leur pays (11), excita des regrets universels dans le royaume : un grand nombre de villes et de corporations leur envoyèrent leurs franchises; et des multitudes d'adresses parvinrent au roi, pour demander leur rappel. Depuis leur retraite, l'Angleterre n'avait pas eu d'administration vraiment régulière : une coalition formée entre le parti du duc de Newcastle, et celui de Fox, tint un instant les rênes; mais ce dernier, cédant aux clameurs universelles, parvint à déterminer le roi à faire un sacrifice aux vœux du peuple, en replaçant Pitt à la tête de ses conseils (12). Celui-ci fut, en conséquence, ré-

(9) Le bill en faveur des vétérans pensionnaires de l'hospital de Chelsea, adopté sur la proposition de W. Pitt, le rendit de nouveau l'idole de la nation. D'après ce bill, un semestre de la pension des vétérans leur fut payé d'avance; et l'on déclara nulles toutes les actes par lesquels les pensions seraient engagées ou hypothéquées, afin d'empêcher les pratiques infâmes que les usuriers employaient à leur égard.

(10) Smollett affirme dans son Histoire d'Angleterre, que Pitt ne donna pas, mais reçut sa démission, parce qu'il s'était opposé à ce qu'on insérât, dans l'adresse que la chambre des communes présenta au roi, une clause en faveur de la défense du Hanovre, aux dépens de l'Angleterre.

(11) Ce fut pendant le ministère de Pitt, et d'après ses conseils, qu'on leva pour la première fois depuis l'avènement de la maison de Brunswick, des corps de montagnards écossais, pour servir en Amérique, malgré les préjugés que leur attachement à la maison de Stuart avait généralement fait concevoir contre eux.

(12) Lorsque Pitt eut sa première audience du roi, il lui dit : « Sire, accordez-moi votre confian-

tabli dans l'emploi de principal secrétaire d'état, le 29 juin 1757; et il exerça les fonctions de premier ministre. Ce choix d'un ministre en chef forme une époque dans l'histoire de la maison de Brunswick. Depuis son avénement au trône de la Grande-Bretagne, les principaux emplois de l'état avaient été uniformément occupés par des membres du parti Whig. Pitt, ami de la constitution de son pays, et favorable aux vrais principes des premiers Whigs, devait uniquement son avancement à ses talents, et à la confiance qu'il avait su inspirer à la nation : il n'appartenait à aucun parti; il les dominait tous. Son élévation manifesta la puissance que le peuple (13) ne manque jamais d'avoir dans un gouvernement libre et bien constitué. Personnellement désagréable au roi, et privé de l'appui de la confédération aristocratique, il fut appelé au timon des affaires, par la voix presque unanime de ses concitoyens, dans un moment de crise et de danger. Sa nomination fait aussi époque dans l'histoire de la guerre; car, du moment où il fut bien établi à la tête du gouvernement, et que ses plans furent mis à exécution, les succès accompagnèrent presque partout les armes de la Grande-Bretagne. Le début de son ministère ne fut cependant pas heureux : un armement formidable, préparé avec une célérité surprenante (14) pour opérer une diversion en inquiétant les côtes de France, rentra dans les ports d'Angleterre, sans avoir rien opéré qui pût compenser les frais immenses qu'il avait occasionnés (15). En Amérique, les Français sous les ordres de Montcalm et de Vaudreuil, firent des progrès; et en Allemagne, la capitulation de Closter-Seven donna un grand lustre à leurs armes, qui en reçurent encore de divers engagements qui eurent lieu sur mer. Mais cet état de choses changea bientôt. Embrassant, dans son ensemble, l'état des affaires sur le continent, et tout ce qui concernait la guerre, modifiant ou plutôt changeant complètement le système qu'il avait défendu précédemment avec tant de chaleur, Pitt fit faire à l'Angleterre les plus grands efforts en Allemagne, pour y attirer les forces des Français, et affaiblir ainsi leurs opérations en Amérique (16). Le roi de Prusse reçut un subside annuel de plus de seize millions: la capitulation de Closter-Seven fut rompue sous de vains prétextes; et les troupes hanovriennes, mises en mouvement sous les ordres du prince Ferdinand de Brunswick, obtinrent quelques avantages. Des renforts con-

» ce, je la mériterai. » George II lui répondit sans hésiter : « Méritez ma confiance, et vous l'obtiendrez. »

(13) On conçoit facilement que par le *peuple* nous n'entendons pas les dernières classes de la société, avec lesquelles certains écrivains de nos jours cherchent à le confondre, mais au contraire celles qui, sans appartenir à la haute aristocratie, forment par leurs richesses, leur industrie ou leurs lumières, la partie éclairée d'une nation.

(14) Belsham, dans son histoire de George II, rapporte à ce sujet une anecdote qui donne une idée du caractère vigoureux et prononcé de W. Pitt. Lorsqu'il ordonna d'équiper la flotte, et qu'il fixa le lieu et l'époque du rendez-vous, l'amiral Anson l'un des lords de l'amirauté, dit qu'il était impossible que l'armement fût prêt en si peu de temps. « Cela peut » être fait, répondit le premier ministre; et si les » vaisseaux ne sont pas en état à l'époque fixée, je » ferai connaître au roi la négligence de votre ser» vice, et je vous traduirai en jugement devant la » chambre des communes. » Cette intimation produisit l'effet désiré; les vaisseaux furent prêts.

(15) Cette expédition se borna à détruire les fortifications de l'île d'Aix. Pitt attribua le peu de succès de cette entreprise aux tâtonnements et au peu d'activité de *sir* John Mordaunt, qui commandait les troupes de débarquement. Les amis de ce dernier prétendaient au contraire que le plan était inexécutable; et ils l'appelaient par *dérision* : *une des victoires de M. Pitt.*

(16) Il avait coutume de dire que c'était en Allemagne qu'il fallait conquérir l'Amérique, et ce mot fut prophétique.

sidérables ayant été envoyés en Amérique, et les escadres françaises ayant été interceptées ou forcées de rester stationnaires dans les ports, Quebec et tout le Canada tombèrent au pouvoir des Anglais, qui furent également victorieux dans l'Inde. Les Hollandais profitant de leur neutralité pour faire avec la France un commerce avantageux, Pitt adressa des remontrances aux États-généraux, et donna, en même temps, l'ordre de saisir tous les bâtiments hollandais qui seraient trouvés chargés de marchandises françaises ou pour le compte de la France; et ces fiers républicains furent contraints de se soumettre. Pénétré du principe qui prescrit d'offrir la paix au moment où l'on vient d'obtenir des succès, le ministre anglais, d'accord avec le roi de Prusse, proposa aux puissances ennemies de désigner un lieu pour envoyer des plénipotentiaires; mais elles s'y refusèrent. Pitt était, à cette époque, au comble de la gloire, et tenait presque dans ses mains les destinées du monde. A son début à la tête de l'administration, en 1757, les affaires de l'Angleterre se trouvaient dans un état déplorable, et tous les esprits étaient divisés. Par la puissance de son génie, il avait forcé les divers partis à la soumission; et, par la vigueur de ses mesures, il avait élevé l'Angleterre au plus haut point de prospérité, lorsque George II mourut soudainement le 25 octobre 1760. A l'avénement de George III, Pitt continua de diriger, du moins ostensiblement, le cabinet anglais. De nouvelles propositions de paix, qu'il avait faites à la France dans les premiers mois de 1760, furent accueillies par cette puissance : néanmoins les négociations n'avançaient pas, à cause des prétentions exagérées du ministère anglais. On était cependant convenu d'un armistice ayant pour base le *statu quo*, et des termes d'une déclaration commune, lorsque Pitt, profitant de quelques expressions équivoques, fit inopinément attaquer Belle-Ile, qui fut conquise au mois de mars 1761. Cette violation des articles convenus suspendit un instant les négociations : dans l'intervalle, le cabinet de Versailles employait tous les moyens pour déterminer l'Espagne à s'unir à lui par des liens plus étroits : il y parvint, au mois d'août de la même année, et conclut, avec elle, un traité d'alliance fameux sous le nom de *Pacte de famille*. Pitt, qui avait refusé d'admettre l'Espagne aux négociations ouvertes à Londres entre la France et l'Angleterre, n'eut pas eu plutôt avis du Pacte de famille (17), qu'il en demanda la communication. Sur le refus du ministère espagnol, il proposa au conseil-privé de frapper immédiatement les premiers coups, en attaquant l'Espagne avant qu'elle fût prête à agir (18), et de commen-

(17) Il fut instruit de la signature de ce traité par le lord maréchal (Keith). Ce dernier avait appris cette nouvelle importante de quelques grands seigneurs espagnols, qui le croyaient toujours dans les intérêts des ennemis de la maison de Brunswick, avec laquelle il s'était réconcilié, par l'intermédiaire de Frédéric II, roi de Prusse. Lorsque Pitt, pressé de questions par les autres membres du conseil, en montré, quoiqu'avec une certaine répugnance, la lettre de mylord maréchal, lord Hardwicke observa qu'une corde avait été autrefois autour du cou de ce seigneur, mais qu'elle n'y avait jamais été assez sérieusement que maintenant, faisant allusion à son retour en Espagne, où on le mettrait à mort. Lord maréchal était alors à Portsmouth, et se disposait à se rendre à Madrid. Lord Egremont lui fit connaître le danger qui le menaçait; et il se rendit, par la Hollande, dans son gouvernement de Neufchâtel sans passer par l'Espagne.

(18) Cette conduite n'était certainement pas la plus loyale; mais elle était la plus sûre dans les intérêts de la Grande-Bretagne. Pitt avait toujours été partisan d'une guerre contre l'Espagne; il disait familièrement qu'on n'*en mettrait pas un plus grand pot au feu, et que l'on ferait bien meilleure chère*

cer par s'emparer de sa flotte, qui n'était pas encore rentrée dans les ports de la péninsule. Il ajouta que c'était le moment favorable, et qu'on ne retrouverait peut-être jamais une aussi bonne occasion d'humilier à la-fois toute la maison de Bourbon. Cette proposition fut vivement combattue par les autres conseillers. Pitt, irrité de cette résistance à laquelle il ne s'attendait pas, et qu'on attribua dans le temps à l'influence naissante du comte de Bute, déclara qu'il était responsable de sa conduite au peuple dont il tenait sa nomination; et qu'il ne resterait pas dans un cabinet dont il ne pouvait plus diriger les mesures (19). Il résigna en conséquence tous ses emplois entre les mains du roi, le 5 octobre 1761. George III témoigna tous les regrets qu'il éprouvait de perdre un serviteur aussi habile; et, sans lui proposer de reprendre son poste, il lui offrit le choix de la récompense qu'il était au pouvoir de la couronne d'accorder, en lui faisant connaître cependant qu'il approuvait la décision de la majorité du conseil. Pitt fut extrêmement touché de tant de bonté: il voulut parler; mais il ne put que balbutier quelques mots, et fondit en larmes. Le jour suivant, on lui assigna une pension de trois mille livres sterling, réversible sur la tête de son fils aîné, et sur celle de sa femme, qui fut créée baronne de Chatham. On a beaucoup blâmé ce ministre, d'avoir accepté de telles faveurs; et l'on composa là dessus une multitude de pamphlets, dans lesquels on cherchait à avilir son caractère en le qualifiant de *pensionnaire de la cour, de déserteur, d'apostat*, etc.; mais un reproche qu'on aurait pu lui adresser avec plus de fondement, c'est d'avoir abusé, avec trop de hauteur, de sa supériorité sur ses collègues, qu'il eût peut-être ramenés à son opinion, s'il se fût expliqué avec un peu plus de modération. Quoi qu'il en soit, jamais ministre tombé n'emporta plus que lui les regrets et la confiance d'une nation. Après sa retraite, et lorsque les galions furent en sûreté, l'Espagne ne tarda pas à déclarer la guerre à l'Angleterre, et justifia ainsi la prévoyance que cet homme d'état avait montrée. Mais, comme le roi jouissait à cette époque d'une grande popularité, et que le nouveau ministère poursuivit les opérations de la guerre avec vigueur et succès (20), il n'éclata aucun mécontentement jusqu'à la signature des préliminaires de paix (3 novembre 1762). Les succès que l'Angleterre avait eus sur ses adversaires, depuis le commencement des hostilités, avaient exalté les esprits au dernier degré: Pitt, qui partageait le délire de ses concitoyens, vint au parlement, malgré un violent accès de goutte (21), pour censurer avec amertume les conditions du traité, qu'il trouvait contraires aux intérêts de la Grande-Bretagne, et peu proportionnées aux avantages qu'on avait obtenus (22).

(19) Le duc de Newcastle, alors président du conseil, en répondant au discours de Pitt, lui reprocha sa présomption, et lui dit qu'il parlait le langage de la chambre des communes, lorsqu'il prétendait qu'il était responsable au peuple, que, dans le conseil, il était seulement responsable envers le roi.

(20) Les Anglais secoururent efficacement le Portugal, envahi par les troupes des deux couronnes, ils s'emparèrent de la Martinique, de la Havane, etc.

(21) Les souffrances qu'il éprouvait étaient si vives, que la chambre l'invita unanimement à rester assis pendant qu'il parlerait; chose qui était encore sans exemple. Son discours dura près de trois heures, et il se trouva si affaibli en le terminant, qu'on put à peine en entendre les dernières phrases.

(22) Malgré les attaques de Pitt, ce traité était aussi favorable à l'Angleterre, que funeste à la France, qui perdit, dans cette occasion, le Canada, la plus

ement adopta néanmoins
litions arrêtées par les mi-
et le traité fut signé dé-
ient le 10 février 1763.
courant de la même année,
e voyant le cabinet affaibli
ort du comte d'Egremont,
incu de l'impossibilité où il
ésister aux attaques de l'op-
, fit faire des ouvertures à
i eut deux entrevues avec
erain ; mais les conditions
ea avant de se charger des
yant paru trop dures, les
ons furent rompues (23).
n'approuvât pas la marche
ière, Pitt mit beaucoup de
on dans son opposition, et
sa popularité, bien que ses
es ne lui permissent de pa-
parlement que dans les
ccasions. S'y étant rendu,
, lors de la discussion sur
ants généraux, il s'éleva
ur illégalité avec toute l'é-
son génie et de son éloquen-
estation des auteurs, im-
et éditeurs d'un libelle, mê-
eux ; la recherche et la sai-
piers, sans alléguer préala-
aucune charge spécifique,
ommer la personne ou les
qui devaient être arrêtées,
isaient répugner à tous les
de liberté. « Par de telles

» dispositions, s'écria-t-il, l'hom-
» me le plus innocent doit craindre
» pour sa vie, lorsque, d'après la cons-
» titution anglaise, la maison de tout
» sujet anglais doit être une forteres-
» se pour lui, sans qu'il soit besoin
» de l'entourer de murs et de re-
» tranchements. Elle peut être bâtie
» et couverte de chaume ; tous les
» vents du ciel peuvent souffler au-
» tour ; tous les éléments de la nature
» peuvent y pénétrer : mais le roi
» ne le peut pas, le roi ne saurait
» l'oser. » En janvier 1765, sir William Pynsent, admirateur enthousiaste du caractère public de Pitt sans le connaître personnellement, des hérita ses propres parents, et lui légua, par son testament, toute sa fortune, qui était considérable. C'est certainement une preuve remarquable de la haute considération dont jouissait cet homme d'état, que deux événements semblables lui soient arrivés à deux époques différentes de sa vie. Le duc de Cumberland fut chargé, de la part du roi, au mois d'avril suivant, de proposer de nouveau à W. Pitt de rentrer dans le ministère ; mais ses démarches ne produisirent aucun résultat, parce que Pitt demandait le renouvellement de tous ceux qui occupaient de grandes charges, et qu'il refusait même de laisser à la cour la disposition des emplois inférieurs. Ce grand homme pensait que l'Angleterre n'avait pas le droit de taxer ses colonies, et qu'elle devait se borner à profiter du commerce avantageux qu'elle faisait avec elles : aussi le vit-on seconder vivement le marquis de Rockingham, lorsque celui-ci, qui admettait cependant ce droit, fit adopter, au mois de mars 1766, la révocation de l'acte du timbre. Le ministère Rockingham se trouvant incapable de conserver l'au-

---

s colonies, l'île du cap Breton, et tou-
île dans le golfe et le fleuve Saint-
ngal et la Louisiane, cedée à l'Es-
agne de la Floride et de la baie de
furent abandonnées à la Grande-Bre-
conditions de ce traité étaient en ou-
rables pour la France, que celles que
même offertes pendant son ministère.
l'opposition !

ours après la rupture des négociations,
aperçu Pitt dans les appartements de
le reçut très-gracieusement, et lui dit
qu'il n'avait pas souffert en se tenant si
bout lors de la conférence du lundi.
à cette occasion, « que le roi était le
courtisan de sa propre cour. »

torité, malgré l'appui des nouveaux membres qu'on venait d'y faire entrer, Pitt reçut du roi, en juillet 1766, les pouvoirs les plus amples pour former un nouveau cabinet. Il y admit des hommes de tous les partis (24), et s'attacha surtout à le composer de personnes à talents soutenues par l'opinion publique, en se réservant seulement pour lui-même le poste de garde des sceaux, que le duc de Newcastle avait résigné. Ce fut à cette époque qu'il passa dans la chambre haute avec le titre de vicomte Pitt, comte de Chatham. Quels qu'aient été ses motifs (25) pour accepter ces dignités, il paraît certain qu'elles lui coûtèrent une partie de sa popularité. Le *grand député des communes*, comme on l'appelait quelquefois, s'était créé, par ses talents et par ses actes publics, une place à part, un rang qu'il ne partageait avec personne; et l'on peut douter que les honneurs et les titres que d'autres avaient comme lui, fussent une compensation suffisante pour ce qu'il perdait. Les infirmités qui accablaient le comte de Chatham, ne lui permirent pas de prendre une part active à l'administration dans laquelle il avait prudemment refusé d'occuper la première place; et la désunion du ministère, l'incohérence des mesures qu'il adoptait, et la puissance toujours croissante de l'opposition, furent les suites de cette inaction. Vers la fin de 1768, sentant ses forces s'affaiblir de plus en plus, et désapprouvant entièrement l de ses collègues à l'égard nies d'Amérique, il résigu de garde-des-sceaux. Ses a goutte étaient devenues si et si vives, qu'il ne pouvai ner aux affaires publiqu temps et toute l'applicati geaient les circonstances ci se trouvait l'Angleterre. Il cependant par intervalle chambre haute. Il s'y rendi pour contester le droit arrogé la chambre des cor déclarer d'une manière gé de ses membres (Wilkes ble de représenter les é Westminster. Lord Chath naissait bien aux Commu d'expulser un député de mais il pensait que ce dr d'exister, lorsque la na prononcé en réélisant ce n vidu, après sa première Son opinion vivement par lord Mansfield, fut s'éleva plusieurs fois, contre la prétention des de taxer les colonies, et 1775, un bill pour rappel pes envoyées à Boston, et cilier les différends qui avec les Américains. Mal de succès de sa tentative nouvella aussi vainement « Si vous persistez dans v » désastreuses, » dit-il, en un de ses discours sur ce su tant, « la guerre étrangè » pendue sur vos têtes, pe » ger et fragile. La France » gne ont l'œil sur votre c » attendent, pour agir, q » reurs soient à leur comp » rité. » Mais les discours ques de Pitt ne furent point le traita de visionnaire, et

(24) Dans un discours prononcé en 1775, Burke, après avoir fait le plus grand éloge du comte de Chatham, lui reprocha, comme une grande faute, d'avoir composé son ministère *d'hommes de tous les partis*, qui ne pouvaient s'entendre; d'en avoir fait une véritable pièce de marqueterie.

(25) Pitt, alors âgé de soixante ans, et tourmenté par la goutte, était beaucoup moins propre aux discussions véhémentes de la chambre des communes.

iblissement de ses organes
› prédictions, qui devaient,
se vérifier. Le cabinet de
ntervint en effet dans les
colonies avec la métropo-
›nnut formellement leur
ıce, lorsqu'il sut que le
ınglais avait proposé aux
: leur faire la même con-
ils s'unissaient à l'Angle-
e la France. Le comte de
émoigna la plus vive in-
de cet événement, quoi-
›révu; elle augmenta en-
'il eut appris qu'on devait
ans la chambre haute, un
resse au roi présenté par
ichmond, dans laquelle ce
ıait que la reconnaissance
ndance des colonies par
-Bretagne, était le seul
nettre un terme à la guer-
le déplorable état de sa
tham se fit transporter au
: il entra dans la cham-
ıvril 1778, appuyé sur le
ı second fils, l'illustre W.
ompagné de lord Mahon,
. Il était richement ha-
ıvert de flanelle jusqu'aux
ı pâleur répandue sur sa
son excessive maigreur,
ıt les souffrances qu'il avait

A son arrivée, tous les
ıvèrent, et lui formèrent
à travers laquelle il passa
ıdre au banc des comtes.
voir salués gracieusement,
t écouta avec la plus gran-
ın le développement de la
ı duc de Richmond. A
lle terminée, qu'il se leva;
J'ai fait aujourd'hui un
-delà de toutes les forces
onstitution pour me ren-
ıilieu de vous, peut-être
lernière fois, afin d'expri-

» mer mon indignation contre la
» proposition de reconnaître la sou-
» veraineté de l'Amérique. Je me ré-
» jouis, milords, de ce que la tom-
» be n'est pas encore fermée sur moi,
» de ce que je suis encore en vie,
» pour élever ma voix contre le dé-
» membrement de cette ancienne et
» noble monarchie. Accablé sous le
» poids des infirmités, je suis peu
» capable d'assister mon pays dans
» cette conjoncture périlleuse; mais,
» Milords, tant que je conserverai
» le sentiment et la mémoire, je ne
» consentirai jamais à enlever à la
» Maison de Brunswick son plus
» bel héritage. Où est l'homme qui
» oserait proposer une telle mesure?
» Mylords, Sa Majesté a succédé à
» un empire dont l'étendue est aussi
» vaste que la réputation intacte.
» Ternirons nous l'éclat de cette na-
» tion, en abandonnant d'une manière
» ignominieuse ses droits et ses
» plus belles possessions? Faudra-t-il
» que ce grand royaume, qui a sur-
» vécu tout entier aux déprédations
» des Danois, aux invasions des
» Écossais, et à la conquête des Nor-
» mands, qui a résisté à la mena-
» çante invasion de l'Armada espa-
» gnole, tombe maintenant prosterné devant la maison de Bourbon?
» Certainement, Mylords, cette na-
» tion n'est plus ce qu'elle était!
» Un peuple, il y a dix-sept ans,
» la terreur du monde, sera-t-il
» aujourd'hui tombé si bas, pour
» être forcé de dire à son ennemi in-
» vétéré : Prenez tout ce que nous
» possédons, et donnez-nous seule-
» ment la paix? Cela est impossible.
» Je ne suis pas, je l'avoue, bien in-
» formé des ressources du royaume;
» mais j'ai la confiance qu'il en a
» de suffisantes pour maintenir ses
» droits. Tout état est préférable

» au désespoir. Faisons encore un » effort; et, si nous devons succom- » ber, succombons du moins en » hommes (26). » Le duc de Richmond déclara, dans sa réplique, qu'il ne connaissait pas de moyens de conserver l'Amérique sous la dépendance de la métropole. « Si quelqu'un, » ajouta-t-il, pouvait prévenir un » tel malheur, lord Chatham serait » l'homme qu'il faudrait choisir: » mais quels sont les moyens que ce » grand homme d'état pourrait pro- » poser? » Lord Chatham, vivement agité par une telle interpellation, fit un violent effort pour se lever; mais, avant qu'il pût prononcer un seul mot, il mit sa main sur son cœur, et tomba dans un accès convulsif. Le duc de Cumberland et lord Temple, qui se trouvaient à côté de lui, le reçurent dans leurs bras. Cet événement mit la chambre dans la plus grande confusion; et elle fut ajournée, après qu'on eut fait retirer les étrangers. Lord Chatham recouvra peu-à-peu ses sens, par les secours des médecins qu'on avait appelés, et fut ensuite transporté dans sa maison de campagne de Hayes, au comté de Kent. Il y languit jusqu'au 12 mai 1778, qu'il rendit le dernier soupir, dans la soixante-dixième année de sa vie. Ainsi mourut William Pitt, comte de Chatham, qui vit hâter sa fin par les efforts qu'il fit pour épargner une humiliation à son pays, dont il avait cherché, pendant tout le cours de sa vie, à défendre les intérêts et à augmente re. Lorsque l'avis de sa mor chambre des communes, l Barre retraça, d'une manièr te, les obligations que la Gra tagne avait à l'homme d'état nait de perdre, et proposa un à S. M., pour demander qu tes fussent ensevelis aux fra blic. Cette motion fut accue nimement; et il fut résolu, même unanimité, qu'un m serait érigé en son honn l'abbaye de Westminster. suivant, la chambre ayant que le comte de Chatham, cupant exclusivement des i la nation, avait entièremer ceux de sa fortune, et laiss mille hors d'état de sout rang, vota une nouvelle ac roi, pour qu'une pension et perpétuelle de quatre mi sterling, fût établie sur la t héritiers, auxquels son titr passer, et que vingt mille liv fussent accordées pour le p de ses dettes. Tous ces vot agréés par le roi. Parmi les d'état qui ont illustré l'An aucun n'a montré plus de d'habileté que le comte de C Il était né orateur; et la na blait l'avoir comblé de tous pour imprimer le respect et s l'attention. Il joignait à une nomie expressive, une taille pleine de noblesse. Le timb de sa voix devenait presque lorsqu'il versait des flots d ves sur ses adversaires (ce sait souvent avec succès) œil d'aigle en imposait à s teurs avant que ses lèvres prononcé une syllabe. Né s ne, et sans protecteur puis l'introduire dans les affaires

(26) On assure que lorsque lord Chatham se fut assis après avoir terminé son discours, lord Temple lui dit: « Vous avez oublié de parler de ce dont » nous etions convenus; dois-je me lever? » Lord Chatham lui répondit; « Non, non, je le ferai tout- » à-l'heure. » Il parait qu'il s'agissait de demander que le roi prit à son service le duc de Brunswick, et qu'il conclût une alliance avec les Américains, sous la condition qu'ils conserveraient le pavillon anglais, et que les jugements de leurs cours de justice seraient rendus au nom du roi.

suivant l'expression de Ches-
l, *les honneurs de ses qua-*
il dut son avancement à ses
s moyens. Sa constitution ne
nettait pas de se livrer aux plai-
linaires de son âge; et son gé-
défendait de frivoles occupa-
ıttaqué, dès l'âge de seize ans,
outte héréditaire et opiniâtre,
ıcra les loisirs que lui laissait
ıaladie cruelle, à acquérir un
'onds de connaissances utiles;
ıi semblait le plus grand mal-
sa vie, fut peut-être la prin-
:ause de son élévation. Il n'é-
: simple cornette lorsqu'il en-
ıarlement; et, dès son début,
ıça au premier rang des ora-
s plus distingués. A peine ar-
ministère, on peut le dire,
le roi, et contre le vœu du
ristocratique, il força tous
tis à concourir à ses vues,
na à toutes les opérations
ıerre une vigueur et une éner-
en assurèrent le succès. Il
une sagacité presque pro-
ıe dans plusieurs circonstan-
ɔortantes. Gai, aimable dans
ité, il était, dans ses rela-
olitiques, d'un amour-pro-
cessif, fier, impérieux, et
ınt de contradictions. La pas-
i le dominait était une ambi-
ns bornes; mais, s'il aimait
oir, ce n'était pas pour en-
es amis ou lui-même, car on
it surtout son extrême désin-
nent, mais pour agrandir son
humilier ses ennemis. « Ce
ıtre, » dit Frédéric II, dans
noires qu'il a laissés, « avait
élevée, et l'esprit capable de
ls projets : doué d'une ferme
lexible, il ne renonçait pas
opinions, parce qu'il les
ıit avantageuses à sa patrie,
» qui était son idole. » Lord Grenville a publié récemment un petit vol. des lettres de lord Chatham à son neveu Thomas Pitt, lord Camelford; elles contiennent d'excellents avis, et sont écrites d'un style élégant. Lord Orford, et son continuateur, M. Park, ont cité quelques-uns de ses Essais poétiques qui n'ajoutent rien à sa gloire. Un recueil intitulé : *Anecdotes de la vie du comte de Chatham et des principaux événements de son temps*, etc., etc., a paru en Angleterre, sans nom d'auteur, en trois volumes in-8°. : on l'attribue au libraire Almon. Cet ouvrage a eu sept éditions, quoique des critiques anglais aient prétendu que ce n'était qu'une compilation indigeste, composée par l'esprit de parti, et dénuée de toute authenticité. Nous l'avons lu avec beaucoup d'attention, et nous pensons que ce jugement est trop sévère. Le comte de Chatham a eu plusieurs enfants : le plus célèbre est William Pitt, qui fait le sujet de l'article suivant. D—z—s.

PITT (William), second fils du précédent, est peut-être le ministre anglais qui a joui de plus de célébrité, et qui a dirigé le plus long-temps les affaires de son pays. Il naquit à Hayes, dans le comté de Kent, le 28 mai 1759 (1). Dès l'âge de six ans, le

(1) D'après une tradition généralement répandue parmi les habitants d'Angers, Pitt serait né dans cette ville, où son père était, dit-on, venu s'établir en 1759. Suivant l'opinion de personnes très-respectables, que l'auteur de cet article a consultées, le jeune Pitt, après avoir été nourri au village de Beuchemain, situé à une lieue d'Angers, ou dans une ferme appartenant à Mme. de Jalli, belle-sœur de M. Benoît, directeur-général des contributions indirectes, aurait suivi les cours de l'académie d'Angers, dont la réputation attirait beaucoup d'étrangers. Sa nourrice, qui existait encore en 1812, se rappelait parfaitement que l'enfant qui lui avait été confié s'appelait William Pitt, et une religieuse, âgée aujourd'hui de quatre-vingt-deux ans, donne à sa mère le titre de comtesse de Chatham. En outre, une dame irlandaise de beaucoup d'esprit, qui habite l'Anjou depuis fort long-temps, a plusieurs fois certifié à M. le

docteur Wilson, depuis chanoine de Windsor, lui fut donné pour gouverneur; et le comte de Chatham, qui, malgré ses infirmités et ses occupations, présidait lui-même à l'éducation de cet enfant chéri, ne voulut pas qu'il s'éloignât de la maison paternelle avant d'avoir atteint sa quatorzième année. Comme il était destiné à suivre la carrière du barreau, le comte de Chatham l'envoya à l'université de Cambridge. Les maladies graves, qui faillirent le mettre au tombeau dans son enfance, n'arrêtèrent que faiblement le cours de ses études, par l'application excessive qu'il y apporta dans les intervalles où sa santé lui permettait de se livrer au travail. Aussi, lorsqu'il entra à l'université, pouvait-il passer pour un des élèves les plus distingués de son âge. Il possédait déjà ses auteurs grecs et latins, traduisait Thucydide à livre ouvert, avait fait des progrès dans la géométrie, l'algèbre et la philosophie, et n'était pas étranger aux autres branches des connaissances humaines. A peine arrivé à Cambridge, il tomba dangereusement malade, et fut transporté chez son père. Cette
des suites heureuses; car, c
sa santé se raffermit pro
ment. Il revint à Cambrid
docteur Tomline, depuis é
Lincoln, et ensuite de Wir
aux soins duquel le comte de
avait recommandé son fils,
de diriger ses études. Pitt
avec une nouvelle ardeur.
de son père (1778), il pa
que temps auprès de lad
Grenville, sa mère, et retc
suite à l'université, qu'il
en définitive qu'au comm
de 1780, pour se livrer spé
à l'étude des lois. Reçu a
mois de juin, il plaida quel
ses avec assez de succès pou
à penser qu'il aurait rendu
célèbre dans cette professi
cellente éducation qu'il av
l'habitude que son père lui
prendre de parler sur toutes
sujets, et, plus que tout cela
ment de ses propres forc
naient lieu de croire au jeune
ne tarderait pas à se faire
s'il parvenait à être nomi
bre de la chambre des co
Néanmoins, avant de tent
démarche pour y arriver,
para à bien remplir ces fon
se rendant assidument au
des deux chambres, toute
qu'on devait y débattre un
portant. Lorsqu'il entenda
cours de quelque mérite e
tion avec ses propres op
s'habituait à considérer
manière il serait possible d
dre; et, quand l'orateur pr
mêmes opinions que lui, F
vait l'ordre dans lequel il
sé ses idées pour leur donn
force, et s'attachait à exa
n'aurait pas pu faire mie

marquis de Pressulx, à qui nous devons une grande partie des renseignements contenus dans cette note, que le célèbre William Pitt était réellement né à Angers; elle citait même une réponse caractéristique, que cet enfant fit à son frère aîné, qui s'enorgueillissait un jour, en présence du jeune Pitt, de son titre futur de comte de Chatham. « Et moi, lui répondit son frère, je serai William Pitt! » Cependant, malgré ces autorités, les recherches que M. Nosilles, procureur-général près la cour royale d'Angers, a bien voulu faire, soit auprès de Mme. de Piguerolle, dont le mari dirigeait l'académie, soit auprès de plusieurs autres personnes fort âgées, de la haute société d'Angers, et plus que tout cela peut être, l'autorité de l'évêque de Winchester, précepteur et secrétaire de Pitt, nous ont fait considérer comme constant que ce grand homme n'était point né en France. L'erreur vient de ce qu'une famille anglaise portant le nom de *Pitt*, mais avec le surnom de *Thompton*, a habité Angers pendant plusieurs années; et de ce que Mme. Pitt, qu'on n'appelait que la *belle Anglaise*, et dont le portrait se voit encore au château de la Lory, appartenant à la famille Marmiers, est accouchée à Angers, d'un fils auquel on avait donné le prénom de *William*, et qui a suivi les cours de l'académie.

n'avait pas omis quelque argument. C'est, sans doute, à cette habitude, qu'on ne saurait trop louer dans un jeune homme qui avait à peine vingt ans, et à celle qu'il avait prise de lire tous les jours en anglais les passages les plus estimés des auteurs grecs et latins, qu'on doit attribuer cette facilité pour la réplique et pour le choix des expressions, qui ont fait dire qu'il ne manquait jamais de placer le meilleur mot à la meilleure place. A l'élection générale qui eut lieu dans l'automne de 1780, les amis de Pitt le déterminèrent à se présenter comme candidat de l'université de Cambridge; mais il trouva des concurrents redoutables, et ne fut pas nommé. Plus heureux au mois de janvier suivant, il dut à la bienveillance de sir James Lowther (2), d'être choisi par le bourg d'Appleby. Pitt, qui n'avait pas encore atteint sa vingt-deuxième année, débutait dans la carrière des affaires publiques à une époque extraordinairement critique pour l'Angleterre. Cette puissance se trouvait en guerre avec ses colonies d'Amérique et avec la France, l'Espagne et la Hollande, sans pouvoir leur opposer un seul allié. Outre ces nombreux et puissants ennemis, la Russie, le Danemark et la Suède venaient de montrer des dispositions hostiles par leurs traités connus sous le nom de *neutralité armée*. Dans l'Inde, une confédération redoutable, formée à l'instigation de la France, menaçait les possessions anglaises. La situation intérieure n'était pas plus favorable : le peu de succès de plusieurs entreprises du ministère avait abattu l'esprit public et affaibli la confiance. Le crédit et le commerce étaient presque anéantis; toutes les ressources enfin semblaient épuisées, et une opposition, composée des plus grands talents, attaquait avec chaleur toutes les mesures de l'administration. Pitt qui avait, comme son père, une aversion politique très-prononcée pour lord North, et pour la guerre d'Amérique, se rangea du côté de l'opposition, dès son arrivée à la chambre des communes. Ce fut le 26 février 1781, qu'il prononça son premier discours, pour appuyer une motion de Burke, dont l'objet était d'opérer des réformes dans la liste civile. Il dut d'abord aux souvenirs que son père avait laissés, l'attention que toute la chambre lui prêta; mais, lorsqu'il fut entré en matière, et qu'on eut vu un aussi jeune homme s'exprimer, pour la première fois, avec autant d'aisance et de dignité, résumer avec clarté toutes les objections des adversaires du bill, les réfuter avec un logique pressante et vigoureuse, et montrer une connaissance aussi aprofondie du sujet qui était en discussion, ce fut pour lui-même qu'on l'écouta. Des murmures d'applaudissement se firent entendre dans toutes les parties de la salle; et l'on prédit dès-lors qu'il remplacerait dignement le comte de Chatham (3). Le 12 juin, Fox ayant

(2) Pitt ne connaissait pas personnellement sir James Lowther, qui lui rendit ce service à la recommandation du duc de Rutland, leur ami commun. Ce seigneur avait été élevé avec Pitt, à l'université de Cambridge, et avait conçu pour lui une amitié qui lui fera autant que sa vie. A sa mort (1787), le duc de Rutland nomma Pitt l'un des tuteurs de ses enfants, et lui fit un legs de trois mille liv. sterl.

(3) M. Dundas, depuis vicomte Melville, à cette époque lord avocat de la couronne en Ecosse, fit, dans sa réplique, le plus grand éloge du talent de Pitt. Il félicita son pays du bonheur qu'il avait de posséder un homme d'état qui réunissait aux talents les plus distingués, une haute intégrité, une noble indépendance de conduite, et l'éloquence la plus persuasive. A la fin de la session, un ami de Fox ayant dit que Pitt promettait d'être un des premiers orateurs de la chambre des communes « Il l'est déjà, répondit celui-ci. »

docteur Wilson, depuis chanoine de Windsor, lui fut donné pour gouverneur; et le comte de Chatham, qui, malgré ses infirmités et ses occupations, présidait lui-même à l'éducation de cet enfant chéri, ne voulut pas qu'il s'éloignât de la maison paternelle avant d'avoir atteint sa quatorzième année. Comme il était destiné à suivre la carrière du barreau, le comte de Chatham l'envoya à l'université de Cambridge. Les maladies graves, qui faillirent le mettre au tombeau dans son enfance, n'arrêtèrent que faiblement le cours de ses études, par l'application excessive qu'il y apporta dans les intervalles où sa santé lui permettait de se livrer au travail. Aussi, lorsqu'il entra à l'université, pouvait-il passer pour un des élèves les plus distingués de son âge. Il possédait déjà ses auteurs grecs et latins, traduisait Thucydide à livre ouvert, avait fait des progrès dans la géométrie, l'algèbre et la philosophie, et n'était pas étranger aux autres branches des connaissances humaines. A peine arrivé à Cambridge, il tomba dangereusement malade, et fut transporté chez son père. Cette
des suites heureuses; car, d
sa santé se raffermit pro
ment. Il revint à Cambridg
docteur Tomline, depuis é
Lincoln, et ensuite de Win
aux soins duquel le comte de
avait recommandé son fils,
de diriger ses études. Pitt l
avec une nouvelle ardeur. A
de son père (1778), il pa
que temps auprès de lady
Grenville, sa mère, et reto
suite à l'université, qu'il
en définitive qu'au comm
de 1780, pour se livrer spéc
à l'étude des lois. Reçu a
mois de juin, il plaida quel
ses avec assez de succès pou
à penser qu'il aurait rendu
célèbre dans cette professi
cellente éducation qu'il ava
l'habitude que son père lui
prendre de parler sur toutes
sujets, et, plus que tout cela
ment de ses propres forc
naient lieu de croire au jeune
ne tarderait pas à se faire d
s'il parvenait à être nomm
bre de la chambre des co
Néanmoins, avant de tente
démarche pour y arriver,
para à bien remplir ces fon
se rendant assidument au
des deux chambres, toute
qu'on devait y débattre un
portant. Lorsqu'il entenda
cours de quelque mérite en
tion avec ses propres opi
s'habituait à considérer
manière il serait possible d
dre; et, quand l'orateur pro
mêmes opinions que lui, p
vait l'ordre dans lequel il a
sé ses idées pour leur donn
force, et s'attachait à exa
n'aurait pas pu faire mie

marquis de Preaulx, à qui nous devons une grande partie des renseignements contenus dans cette note, que le célèbre William Pitt était réellement né à Angers; elle citait même une réponse caractéristique, que cet enfant fit à son frère aîné, qui s'enorgueillissait un jour, en présence du jeune Pitt, de son titre futur de comte de Chatham. « Et moi, lui répondit son frère, je serai William Pitt! » Cependant, malgré ces autorités, les recherches que M. Nueilles, procureur-général près la cour royale d'Angers, a bien voulu faire, soit auprès de Mme. de Pigueroile, dont le mari dirigeait l'académie, soit auprès de plusieurs autres personnes fort âgées, de la haute société d'Angers, et plus que tout cela peut être, l'autorité de l'évêque de Winchester, précepteur et secrétaire de Pitt, nous ont fait considérer comme constant que ce grand homme n'était point né en France. L'erreur vient de ce qu'une famille anglaise portant le nom de *Pitt*, mais avec le surnom de *Thompton*, a habité Angers pendant plusieurs années; et de ce que Mme. Pitt, qu'on n'appelait que la *belle Anglaise*, et dont le portrait se voit encore au château de la Lory, appartenant à la famille Marmiers, est accouchée à Angers, d'un fils auquel on avait donné le prénom de *William*, et qui a suivi les cours de l'académie.

t pas omis quelque argument.
sans doute, à cette habitude,
ne saurait trop louer dans un
homme qui avait à peine vingt
et à celle qu'il avait prise de
us les jours en anglais les pas-
les plus estimés des auteurs
et latins, qu'on doit attribuer
acilité pour la réplique et pour
ix des expressions, qui ont fait
u'il ne manquait jamais de pla-
meilleur mot à la meilleure
. A l'élection générale qui eut
lans l'automne de 1780, les
de Pitt le déterminèrent à se
nter comme candidat de l'uni-
é de Cambridge; mais il trouva
ncurrents redoutables, et ne fut
ommé. Plus heureux au mois
ıvier suivant, il dut à la bien-
nce de sir James Lowther (2),
choisi par le bourg d'Appleby:
qui n'avait pas encore atteint sa
-deuxième année, débutait dans
rrière des affaires publiques à
poque extraordinairement cri-
pour l'Angleterre. Cette puis-
se trouvait en guerre avec
olonies d'Amérique et avec la
ce, l'Espagne et la Hollande,
pouvoir leur opposer un seul
Outre ces nombreux et puis-
ennemis, la Russie, le Dane-
, et la Suède venaient de mon-
des dispositions hostiles par
traités connus sous le nom de
alité armée. Dans l'Inde, une
dération redoutable, formée à
igation de la France, menaçait
ossessions anglaises. La situa-
intérieure n'était pas plus favo-

rable : le peu de succès de plusieurs entreprises du ministère avait abattu l'esprit public et affaibli la confiance. Le crédit et le commerce étaient presque anéantis; toutes les ressources enfin semblaient épuisées, et une opposition, composée des plus grands talents, attaquait avec chaleur toutes les mesures de l'administration. Pitt qui avait, comme son père, une aversion politique très-prononcée pour lord North, et pour la guerre d'Amérique, se rangea du côté de l'opposition, dès son arrivée à la chambre des communes. Ce fut le 26 février 1781, qu'il prononça son premier discours, pour appuyer une motion de Burke, dont l'objet était d'opérer des réformes dans la liste civile. Il dut d'abord aux souvenirs que son père avait laissés, l'attention que toute la chambre lui prêta; mais, lorsqu'il fut entré en matière, et qu'on eut vu un aussi jeune homme s'exprimer, pour la première fois, avec autant d'aisance et de dignité, résumer avec clarté toutes les objections des adversaires du bill, les réfuter avec un logique pressante et vigoureuse, et montrer une connaissance aussi aprofondie du sujet qui était en discussion, ce fut pour lui-même qu'on l'écouta. Des murmures d'applaudissement se firent entendre dans toutes les parties de la salle; et l'on prédit dès-lors qu'il remplacerait dignement le comte de Chatham (3). Le 12 juin, Fox ayant

itt ne connaissait pas personnellement sir Jowther, qui lui rendit ce service à la recomion du duc de Rutland, leur ami commun. Ce avait été élevé avec Pitt, à l'université de idge, et avait conçu pour lui une amitié qui ıtant que sa vie. A sa mort (1787), le duc de l nomma Pitt l'un des tuteurs de ses enfants, t un legs de trois mille liv. sterl.

(3) M. Dundas, depuis vicomte Melville, à cette époque lord avocat de la couronne en Écosse, fit, dans sa réplique, le plus grand éloge du talent de Pitt. Il félicita son pays du bonheur qu'il avait de posséder un homme d'état qui réunissait aux talents les plus distingués, une haute intégrité, une noble indépendance de conduite, et l'éloquence la plus persuasive. A la fin de la session, un ami de Fox ayant dit que Pitt promettait d'être un des premiers orateurs de la chambre des communes : « Il l'est déjà répondit celui-ci. »

docteur Wilson, depuis chanoine de Windsor, lui fut donné pour gouverneur; et le comte de Chatham, qui, malgré ses infirmités et ses occupations, présidait lui-même à l'éducation de cet enfant chéri, ne voulut pas qu'il s'éloignât de la maison paternelle avant d'avoir atteint sa quatorzième année. Comme il était destiné à suivre la carrière du barreau, le comte de Chatham l'envoya à l'université de Cambridge. Les maladies graves, qui faillirent le mettre au tombeau dans son enfance, n'arrêtèrent que faiblement le cours de ses études, par l'application excessive qu'il y apporta dans les intervalles où sa santé lui permettait de se livrer au travail. Aussi, lorsqu'il entra à l'université, pouvait-il passer pour un des élèves les plus distingués de son âge. Il possédait déjà ses auteurs grecs et latins, traduisait Thucydide à livre ouvert, avait fait des progrès dans la géométrie, l'algèbre et la philosophie, et n'était pas étranger aux autres branches des connaissances humaines. A peine arrivé à Cambridge, il tomba dangereusement malade, et fut transporté chez son père. Cette
des suites heureuses; car, d
sa santé se raffermit pro
ment. Il revint à Cambrid
docteur Tomline, depuis é
Lincoln, et ensuite de Win
aux soins duquel le comte de
avait recommandé son fils,
de diriger ses études. Pitt
avec une nouvelle ardeur. A
de son père (1778), il pa
que temps auprès de lad
Grenville, sa mère, et reto
suite à l'université, qu'il
en définitive qu'au comm
de 1780, pour se livrer spé
à l'étude des lois. Reçu a
mois de juin, il plaida quel
ses avec assez de succès pou
à penser qu'il aurait rendu
célèbre dans cette professi
cellente éducation qu'il av
l'habitude que son père lui
prendre de parler sur toutes
sujets, et, plus que tout cela
ment de ses propres forc
naient lieu de croire au jeune
ne tarderait pas à se faire
s'il parvenait à être nomm
bre de la chambre des co
Néanmoins, avant de tent
démarche pour y arriver,
para à bien remplir ces fon
se rendant assidument au
des deux chambres, toute
qu'on devait y débattre un
portant. Lorsqu'il entenda
cours de quelque mérite e
tion avec ses propres op
s'habituait à considérer
manière il serait possible d
dre; et, quand l'orateur pr
mêmes opinions que lui, I
vait l'ordre dans lequel il
sé ses idées pour leur donn
force, et s'attachait à exa
n'aurait pas pu faire mie

marquis de Pressalx, à qui nous devons une grande partie des renseignements contenus dans cette note, que le célèbre William Pitt était réellement né à Angers; elle citait même une réponse caractéristique, que cet enfant fit à son frère aîné, qui s'enorgueillissait un jour, en présence du jeune Pitt, de son titre futur de comte de Chatham. « Et moi, lui répondit son frère, je serai William Pitt! » Cependant, malgré ces autorités, les recherches que M. Nuillers, procureur-général près la cour royale d'Angers, a bien voulu faire, soit auprès de Mme. de Piguerolle, dont le mari dirigeait l'académie, soit auprès de plusieurs autres personnes fort âgées, de la haute société d'Angers, et plus que tout cela peut être, l'autorité de l'évêque de Winchester, précepteur et secrétaire de Pitt, nous ont fait considérer comme constant que ce grand homme n'était point né en France. L'erreur vient de ce qu'une famille anglaise portant le nom de *Pitt*, mais avec le surnom de *Thompton*, a habité Angers pendant plusieurs années; et de ce que Mme. Pitt, qu'on n'appelait que la *belle Anglaise*, et dont le portrait se voit encore au château de la Lory, appartenant à la famille Marmiers, est accouchée à Angers, d'un fils auquel on avait donné le prénom de *William*, et qui a suivi les cours de l'académie.

omis quelque argument.
doute, à cette habitude,
urait trop louer dans un
me qui avait à peine vingt
elle qu'il avait prise de
jours en anglais les pas-
lus estimés des auteurs
tins, qu'on doit attribuer
é pour la réplique et pour
expressions, qui ont fait
e manquait jamais de pla-
lleur mot à la meilleure
élection générale qui eut
l'automne de 1780, les
itt le déterminèrent à se
omme candidat de l'uni-
Cambridge; mais il trouva
rents redoutables, et ne fut
é. Plus heureux au mois
suivant, il dut à la bien-
e sir James Lowther (2),
si par le bourg d'Appleby.
ivait pas encore atteint sa
ième année, débutait dans
des affaires publiques à
e extraordinairement cri-
l'Angleterre. Cette puis-
trouvait en guerre avec
es d'Amérique et avec la
'Espagne et la Hollande,
oir leur opposer un seul
e ces nombreux et puis-
mis, la Russie, le Dane-
Suède venaient de mon-
dispositions hostiles par
és connus sous le nom de
armée. Dans l'Inde, une
ion redoutable, formée à
n de la France, menaçait
sions anglaises. La situa-
eure n'était pas plus favo-

rable : le peu de succès de plusieurs entreprises du ministère avait abattu l'esprit public et affaibli la confiance. Le crédit et le commerce étaient presque anéantis; toutes les ressources enfin semblaient épuisées, et une opposition, composée des plus grands talents, attaquait avec chaleur toutes les mesures de l'administration. Pitt qui avait, comme son père, une aversion politique très-prononcée pour lord North, et pour la guerre d'Amérique, se rangea du côté de l'opposition, dès son arrivée à la chambre des communes. Ce fut le 26 février 1781, qu'il prononça son premier discours, pour appuyer une motion de Burke, dont l'objet était d'opérer des réformes dans la liste civile. Il dut d'abord aux souvenirs que son père avait laissés, l'attention que toute la chambre lui prêta; mais, lorsqu'il fut entré en matière, et qu'on eut vu un aussi jeune homme s'exprimer, pour la première fois, avec autant d'aisance et de dignité, résumer avec clarté toutes les objections des adversaires du bill, les réfuter avec un logique pressante et vigoureuse, et montrer une connaissance aussi approfondie du sujet qui était en discussion, ce fut pour lui-même qu'on l'écouta. Des murmures d'applaudissement se firent entendre dans toutes les parties de la salle; et l'on prédit dès-lors qu'il remplacerait dignement le comte de Chatham (3). Le 12 juin, Fox ayant

connaissait pas personnellement sir Ja-
qui lui rendit ce service à la recom-
dre de Rutland, leur ami commun. Ce
cte élève avec Pitt, à l'université de
l avait conçu pour lui une amitié qui
ne se vit. A sa mort (1787), le duc de
a Pitt l'un des tuteurs de ses enfants,
ja de trois mille liv. sterl.

(3) M. Dundas, depuis vicomte Melville, à cette époque lord avocat de la couronne en Ecosse, fit, dans sa réplique, le plus grand éloge du talent de Pitt. Il félicita son pays du bonheur qu'il avait de posséder un homme d'état qui réunissait aux talents les plus distingués, une haute intégrité, une noble indépendance de conduite, et l'éloquence la plus persuasive. A la fin de la session, un ami de Fox ayant dit que Pitt promettait d'être un des premiers orateurs de la chambre des communes : « Il l'est déjà répondit celui-ci. »

lement il abandonna son pre-
ojet, mais il se montra for-
pposé à tous ceux qui furent
s sur le même objet (4). A la
u marquis de Rockingham
illet 1782), il s'éleva des di-
dans le cabinet, sur le choix
qui devait le remplacer. Le
le Shelburne ayant été nom-
mier lord de la trésorerie,
lord Cavendish se retirèrent;
, qui venait d'atteindre sa
roisième année, obtint le pos-
ortant de chancelier de l'é-
r. Le comte de Shelburne et
ègues, réfléchissant sur le
mbre de leurs partisans dans
ibre des communes, sentirent
sité d'en acquérir de nou-
On parla d'abord de faire
ertures à lord North; mais
i avait si souvent condamné
cipes de cet homme d'état,
osa formellement. Les mê-
ections n'existant pas contre
t fut chargé de lui proposer de
dans le ministère. Ils eurent,
et, une conférence qui n'eut
résultat, Fox ayant deman-
préliminaire, que lord Shel-
bandonnât le timon des af-
t Pitt s'étant refusé à trahir
ègue. Ce fut la dernière en-
particulière que ces deux hom-
lèbres eurent ensemble; et
ce moment que paraissent
s longues hostilités qui du-
utant que leurs vies. Les né-

gociations pour la paix, ouvertes sous le ministère dont Fox avait fait partie, furent reprises avec plus d'activité sous l'administration de lord Shelburne. Des préliminaires entre l'Angleterre, la France, l'Espagne et l'Amérique, furent signés le 21 janvier 1783; et un armistice fut conclu avec la Hollande. Lorsque ces articles furent soumis au parlement, une opposition formidable, composée de la réunion des partisans de lord North et de Fox, attaqua si vivement les conditions qui avaient été arrêtées, que lord Shelburne se vit forcé de donner sa démission. Pitt resta encore six semaines seul ministre en activité; et pendant cet espace de temps, ce fut lui qui soutint seul les discussions de la chambre des communes. Le roi le pressa plusieurs fois, avec de vives instances, de se mettre à la tête du cabinet; mais il s'y refusa constamment, et annonça enfin à la chambre, le 31 mars 1783, qu'il avait résigné l'office de chancelier de l'échiquier. Au mois d'avril suivant, le fameux ministère de la *coalition* (*V.* Fox et North) entra en fonctions; et, après quelques chicanes de détail, les articles préliminaires, qui avaient excité tant de clameurs contre l'administration précédente, furent convertis en une paix définitive (3 septembre 1783). A la prorogation du parlement, qui eut lieu au mois de juillet, Pitt se rendit en France, et séjourna quelque temps à Reims et à Paris; partout il fut accueilli avec une grande distinction. Après cette courte excursion, la seule qu'il ait faite en pays étranger, Pitt retourna en Angleterre, avec l'intention de reprendre ses travaux du barreau, comme le seul moyen de conserver son indépendance, dans le cas où le ministère ac-

une lettre que George III écrivit à Pitt, 1785, et qui est rapportée dans les Me- l'évêque de Winchester, ce souverain se ement d'une réforme parlementaire. On nsequence que ce fut pour ne pas déplaire , et non par conviction, que depuis cette -à-dire, bien antérieurement aux trou- France, Pitt ne défendit plus que faible- rojet de réforme, qu'il abandonna même es pour en devenir l'adversaire le plus

tuel lui paraîtrait durable. Il n'avait point montré de sentiments hostiles contre le ministère de la *coalition*, depuis que celui-ci avait pris les rênes de l'état; et il s'était toujours empressé de défendre ses mesures, lorsqu'elles lui avaient semblé conformes à l'intérêt de la nation. Il suivit la même marche à la première réunion du parlement, en déclarant avec franchise, en réponse à l'adresse du trône, qu'il pensait, comme les ministres, que *les affaires de l'Inde* et *l'état du revenu* étaient les deux objets qui devaient surtout fixer l'attention de la chambre. Il ajouta que, si les moyens qu'ils emploieraient répondaient au but qu'ils semblaient s'être proposé, ils pouvaient compter sur son assistance. Fox, qui avait conçu la plus haute idée des talents et de l'influence de Pitt, déclara que rien ne pouvait lui causer plus de satisfaction, comme ministre, et d'orgueil, comme homme, que d'être honoré de ses louanges et de son appui; et il annonça qu'il présenterait, le 18 novembre, un bill sur l'administration de l'Inde. Il tint sa promesse; et, d'après le plan qu'il développa, la direction de toutes les affaires de l'Inde devait être confiée, avec une autorité presque illimitée, à sept commissaires résidant à Londres, et nommés par le gouvernement. Pitt découvrit aussitôt les vices de ce mode d'administration, qui mettait dans les mains du ministère une influence dangereuse pour la couronne, et subversive de la charte accordée à la compagnie. Il fixa l'attention de la chambre sur les conséquences funestes qui résulteraient de la mesure qui leur était soumise, et montra les connaissances les plus vastes dans la discussion des importantes questions qui résultèrent de ces débats. I néanmoins accueilli par la des communes: mais il fut r la chambre haute; et le roi sait, avec la majorité de l que ce bill était un attentat torité, et qu'il créait, ainsi q dit un orateur, *un empir empire*, ordonna aux minis retirer (18 décembre 1783 nommé immédiatement pre de la trésorerie et chanceli chiquier, c'est-à-dire, qu' à la tête de la nouvelle ad tion. Il eut beaucoup de composer, parce que ceux geaient ses principes, sans fermeté, craignaient d'eng responsabilité, à une épo violence des partis était à ble, et où les affaires offraient un aspect déco tandisque ceux qui ne rech les emplois qu'à cause de ments qui les accompagn saient pas attacher leur s administration qui paraiss être de courte durée. Pitt ministre à vingt-quatre trouva dans une position sante et toute particulière pour lui, ni influence de ni encore la longue possess confédération politique, il ter contre la majorité d'une des communes, composée habiles, puissants, et d'une ce consommée, auxquels i opposer que son seul talent par la confiance que la n son caractère avait inspir et à la nation. L'état peu des circonstances augme core les difficultés : Pit laissa point abattre. Quoi mé le 18 décembre 17 put se rendre au parlem

ivant (5), après sa
le bourg d'Appleby
; de Fox et de lord
mis à profit son ab-
pu'il parut, des mo-
ntes avaient déjà été
e le ministère. La
communes a-t-elle le
le roi à renvoyer un
e seul motif qu'il ne
confiance de la majo-
it la question délicate
de résoudre. Pendant
tt repoussa, avec une
able, les attaques di-
ui : ce fut en vain que
es membres de l'op-
yèrent leur éloquence
à s'expliquer sur le
ui prêtait de dissoudre
Il refusa de satisfaire
interpellations, et at-
de prendre la mesure
s craignaient, que la
hambre des pairs eus-
être leur opinion. Lors
é qu'elle lui était favo-
eut vu la majorité des
jeter presque tous ses
sser l'animosité jusqu'à
bills de sédition et de
passèrent néanmoins,
fforts que Fox n'osait
e qu'indirectement, il
, et le parlement fut dis-
ars. Cette crise, l'une

des plus remarquables de la vie politique de Pitt, donne la plus haute idée de son caractère. *Il vainquit la chambre des communes*, pour nous servir des expressions de l'un de ses adversaires; et ce fut, à cette occasion, que lord North dit qu'il était *né ministre*. Avant la dissolution, des démarches pour réunir tous les partis, avaient été faites par les membres indépendants du parlement; et Pitt s'était prêté à une conciliation : mais comme on exigeait, pour préliminaire indispensable, qu'il commençât par abandonner le timon des affaires, ce qu'il refusa constamment, ce projet n'eut aucune suite. Jamais les esprits n'avaient été aussi violemment agités qu'ils le furent pendant l'élection générale qui suivit la dissolution. L'irritation des partis était à son comble; et les plus puissants des adversaires de Pitt faillirent se ruiner par les dépenses auxquelles ils se livrèrent pour l'emporter sur lui. Ce fut en vain : la nation montra presque partout la confiance que le ministère lui avait inspirée; et plus de cent-soixante membres, qui avaient voté contre lui dans le précédent parlement, ne purent obtenir de place dans le nouveau. Londres, Bath et d'autres villes considérables désirèrent que Pitt voulût bien les représenter; mais il refusa leurs offres, et se porta pour candidat de l'université de Cambridge, qui le choisit, malgré les redoutables concurrents que ses adversaires lui avaient opposés. Pitt ouvrit la session avec une majorité très-prononcée : sa position n'en restait cependant pas moins difficile. Quoiqu'il se fût écoulé un an et demi depuis la conclusion de la paix, le commerce était encore stagnant, le crédit ne s'était point relevé, les

alle des sessions du parlement,
euve d'un désintéressement bien
, en faisant accorder au colonel
ecrative de contrôleur des rôles
sterl. par an), qui dépendait de
t qu'il pouvait garder pour lui-
édition que le nouveau titulaire ré-
du trésor une pension d'égale va-
sait sur l'état. Les ennemis de Pitt
rent lui refuser les éloges que mé-
oduite.

embre de la chambre des commu-
n emploi du gouvernement, il cesse
la chambre, et ne peut y rentrer
réélu.

fonds n'ayant dans un temps été si bas, même pendant la guerre; les revenus, infiniment au-dessous des dépenses, étaient encore diminués par la contrebande qui ne s'était jamais faite avec autant d'audace; et les affaires de l'Inde demandaient impérieusement à être promptement régularisées. Pitt dirigea ses premiers efforts vers les finances. Avant d'établir de nouveaux impôts, il chercha à rendre plus productifs ceux qui existaient, en faisant adopter plusieurs bills contre la contrebande. Ce fut surtout en diminuant les droits établis sur le thé, sur les liqueurs spiritueuses, etc., qu'il porta un coup sensible aux contrebandiers: ils n'eurent plus qu'un faible intérêt à continuer leur métier frauduleux, et le ministre anglais prouva cette grande vérité, qu'on peut accroître le produit d'un impôt, en diminuant sa quotité. Le trésor éprouva toutefois, dans les premiers moments, un déficit, qui fut remplacé par une augmentation sur l'impôt des fenêtres; et quoique cet acte, connu sous le nom d'acte de substitution (*commutation act*), excitât de grandes clameurs (7), Pitt le soutint avec fermeté, parce qu'il le jugeait utile. Sous ses prédécesseurs, les emprunts avaient toujours été abandonnés, souvent à vil prix, aux amis du ministère: il adopta une autre marche; tout le monde put y prendre part, en déposant des propositions cachetées, qui n'étaient ouvertes qu'en présence des concurrents: l'emprunt était accordé à celui qui, en présentant une solvabilité suffisante, offrait les conditions les plus avantageuses au trésor (8). Pour rétablir la balance entre la recette et la dépense, Pitt fit adopter différentes taxes sur les chapeaux, sur les rubans, les gazes, et autres articles de luxe; et il soumit les vins étrangers aux droits d'accise. Bientôt, au moyen de ces mesures, et de diverses économies, il parvint, en 1786, après avoir pourvu aux besoins de tous les services, à réaliser un excédant de neuf cent mille livres sterling. En ajoutant à cette somme le produit de quelques taxes additionnelles peu onéreuses, il forma un fonds annuel d'un million, qu'il appliqua au rachat progressif de la dette publique. Ce fonds d'amortissement, qui s'augmenta chaque année de l'intérêt des effets publics rachetés, et auquel Pitt fit ajouter toutes les sommes dont il n'avait pas été fait emploi, fut versé par quartier entre les mains de commissaires choisis dans les plus hautes classes. L'orateur de la chambre des communes les présidait; le chancelier de l'échiquier, le gouverneur de la banque, le maître des rôles, etc., etc., en faisaient partie. Loin d'imiter sir Robert Walpole, premier auteur d'un semblable établissement, qui avait détourné pour d'autres usages les sommes affectées à l'amortissement, Pitt considéra la destination de ce fonds comme sacrée; et il aima mieux, dans plusieurs occasions, créer de nouvelles taxes, en risquant de perdre sa popularité, que d'en distraire la moindre partie. Ce plan, accueilli à l'unanimité, après l'adoption de deux amendements proposés par Fox, et par Pulteney, depuis comte de Bath (*V.* PULTENEY), et auxquels Pitt donna son assenti-

(7) Quelques personnes pensent au contraire que cet acte fut très-populaire à cause de la réduction des droits sur le thé et sur les spiritueux.

(8) Il résulta de cette méthode, que les souscripteurs d'emprunt, qui ne cherchent en général qu'un bénéfice de commission, réduisirent la prétention de leurs profits dans la proportion de six à trois.

maintenu sans altéra-
'administration de lord
s de Lansdown, qui, le
porté atteinte en dispo-
rtie des accroissements
fonds d'amortissement
de perception adopté
ues, existait depuis long-
s vives réclamations de
égociants, qui se trou-
s à chaque pas par la
des droits. Avant Pitt,
stres avaient reculé de-
ultés que présentait une
cette partie. Celui-ci,
lus habile, trancha dans
it tous les suffrages, en
us ces rouages compli-
lement par la consoli-
roits payés sur chaque
rté et exporté, mais en
même principe à *l'ac-*
nbre, qui offraient les
vénients (1797). Nous
ce tableau des mesures
le Pitt, qui nous a fait
l'examen des autres
ie politique, en rappe-
de commerce qu'il con-
France, le 26 septem-
qui a été sévèrement cri-
deux pays (10). Nous

dirons aussi un mot des moyens hardis et décisifs qu'il employa en 1797, pour sauver la banque nationale d'une chute imminente. A cette époque désastreuse, une révolte générale était au moment d'éclater en Irlande : l'Angleterre allait bientôt voir ses marins en pleine insurrection, et prêts à tourner leurs armes contre la patrie (11); et la descente de 15 à 1800 Français sur la côte du pays de Galles, inspirait une terreur panique sans exemple dans les comtés de l'ouest et du nord de la Grande-Bretagne. L'augmentation prodigieuse et rapide de la dette nationale avait répandu les plus vives alarmes parmi les propriétaires de fonds publics. Aux craintes qu'on avait conçues sur le crédit, s'en étaient jointes d'autres sur la solidité de la banque, à cause des prêts énormes qu'elle avait faits au gouvernement, et des demandes de fonds qu'on savait qu'il allait lui faire encore. L'empressement que le public mettait à réaliser en argent les billets de banque, avait presque épuisé les espèces réelles que cet important établissement avait dans ses caisses. Pour mettre fin à un état de choses aussi fâcheux, les directeurs de la banque eurent recours au gouvernement, et demandèrent le remboursement des avances qu'elle

---

érait son plan d'amortissement, qui lui faisait le plus d'honneur, voir élevé une colonne qui devait ttenir le crédit public, et sur laque son nom pût être inscrit comme pense de tous ses travaux. On a temps qu'il n'était point l'auteur de evait fait qu'adopter les calculs du Quoique cette allégation paraisse s Correspondance entre W. Pitt et lice dans la Vie de ce dernier, par n neveu ; Pitt a toujours fait un nnait un corps aux idées ingéram spéculatif, et en les mettant à nt de succès. Ses adversaires sont ir qu'il est impossible d'avoir dis- de ce plan mieux qu'il ne l'a fait. ants français prétendaient que la na merce et l'industrie de la France y es à l'Angleterre, tandis que les ad- te dans ce dernier pays, et Fox

principalement, soutenaient au contraire que la France avait été trop favorisée ; mais il est constant aujourd'hui que le traité de 1786 a été beaucoup plus favorable à l'Angleterre.

(11) L'insurrection des flottes de Portsmouth et de Plymouth (avril 1797), et surtout celle, bien plus opiniâtre, de la flotte stationnée au Nore (mai 1797), menaçaient l'Angleterre des plus grands malheurs. Le ministère ne put apaiser la première qu'en accordant aux révoltés une augmentation de paye, et le redressement des griefs dont ils se plaignaient. Il montra plus de fermeté contre les insurgés du *Nore*. Ce fut à cette occasion que Pitt fit adopter un bill qui déclarait coupable de félonie, et comme tel condamnait à mort tout individu qui serait convaincu d'avoir tenté de détourner de leur devoir des soldats ou des marins.

lui avait faites. Pitt, qui se trouvait dans l'impossibilité d'effectuer ce remboursement, décida immédiatement le conseil à intervenir et à rendre un arrêt qui ordonnait aux directeurs de la banque de suspendre provisoirement les paiements en argent (12). Peu de jours après, le comité qu'il avait fait nommer par le parlement pour rendre compte de la situation de la banque, ayant établi, dans son rapport, qu'elle possédait bien au-delà du montant de ses engagements, même sans y comprendre environ douze millions sterling qui lui étaient dus par le gouvernement, Pitt proposa et fit adopter un bill (13), qui autorisait la banque à continuer l'émission de ses billets, et la dispensait provisoirement de la condition de les rembourser en espèces métalliques (14). Cette mesure

hardie, que l'oppositio une banqueroute déguisée contemporains, fort instr ment désastreuse parce qu dent qu'elle seule a donné tres les moyens de cont dette de près d'un mill ling, etc., etc., produisi Pitt en attendait : les calmèrent; la banque et furent sauvés. Si, au l avec cette vigueur et cet titude qui caractérisaien actes, Pitt eût laissé aux inquiétudes le temps de s' aux ennemis de l'ordre, d'intimider les esprits fai solvabilité de la banque, sion subite de tout paiem au milieu de l'abondance le gouvernement et le com toute l'Angleterre. Le cou pide que nous venons d les opérations financière fit adopter pendant le co longue carrière administra

(12) Des personnes fort éclairées, qui se trouvaient à Londres à cette époque, nous ont assuré que lorsque l'arrêt du conseil fut connu à la bourse, la consternation y devint générale. Tout le commerce sentit les résultats funestes que cette mesure pouvait avoir; et pour les prévenir, les principaux négociants de la cité souscrivirent l'engagement de ne refuser aucun paiement offert en billets de la banque d'Angleterre. Cet engagement fut en un instant couvert de près de quatre mille des signatures les plus respectables.

(13) On assure que George III craignait tellement les résultats de ce bill, qu'il hésita long-temps avant d'y donner son approbation; et que Pitt, pour mettre un terme à ses incertitudes, prit lui-même une plume, la trempa dans l'encre, et la plaça dans la main du monarque, en lui disant : « Sire, il faut » absolument signer. » Le roi signa en effet; mais ce ne fut qu'en versant des larmes.

(14) L'association qui, sous le nom de banque d'escompte, avait obtenu, en 1692, le privilége d'émettre à Londres des billets au porteur, s'était soumise à la condition de les rembourser en monnaie réelle à la première réquisition. Ces billets, en se répandant, réduisirent successivement à l'état d'inactivité la portion de la monnaie réelle qu'ils représentaient et qu'ils remplaçaient. Lorsqu'à l'exemple de Londres, les principales villes du royaume eurent établi concurremment des bureaux d'escompte locaux, et que tous les paiements du commerce s'effectuèrent en billets de banque, les espèces réelles, qui avaient été ainsi *excentrées* de la circulation, et étaient devenues un capital *improductif*, cherchèrent, malgré les réglements prohibitifs, dans l'exportation au-dehors, l'emploi utile qu'elles ne trouvaient plus en Angleterre; et bientôt la monnaie réelle n'eut d'emploi que dans les appoints et dans

les besoins de la consommation indi siblement le comptoir d'escompte d avait la priorité du privilége, et off reté, devint la banque de l'Anglete le nom. Plus cette banque étendait la confiance de toute l'Angleterre, ment de ses profits mis en réserve d ties aux porteurs de ses billets; plu dait à s'affranchir de l'obligation q son ancien traité, de se maintenir rembourser ses billets en espèces ré s'était rendu son complice en per pour ainsi dire, l'habitude de la mon La banque de Londres n'émettait alors échange et par l'escompte de bonnes ge à court terme. La monnaie nouve créée, déjà recommandable par sa tait devenue encore plus par sa néces la monnaie qui n'a pas un bon titre nécessaire? Pitt ne fit donc que m d'accord le *droit* avec le *fait*, en di que de la condition de rembourser pèces réelles, et en convertissant en déjà dans les *mœurs* et dans les *usage* l'analyse de la reponse que M. le bien voulu faire aux questions que soumises sur cette opération financiè la situation de la banque d'Angleterr lecteurs regretteront sans doute ave été impossible d'insérer ici en entier financier aussi habile et aussi digne ministre anglais.

ent au premier rang des minis-
s finances, nous a fait abandon-
instant l'ordre chronologique,
que nous voulions les exami-
ns leur ensemble. Nous allons
dre l'ordre des faits, et par-
successivement les autres ac-
sa vie politique. Ses bills,
es affaires de l'Inde, rejetés
la dissolution du parlement
ars 1784), furent reproduits
la nouvelle chambre des com-
, et passèrent à une grande
té, au mois de juillet suivant.
étant assuré du peu de fonde-
les craintes manifestées par
sition sur la solvabilité de la
gnie, lui fit d'abord accorder
ez long délai pour acquitter
n un million sterling qu'elle de-
our droits de douane : elle fut
ée ensuite à accepter toutes les
qui avaient été ou qui seraient
le l'Inde, et à payer à ses ac-
ires le dividende ordinaire de 4
cent, pour le sémestre échu.
ne le crédit de la compagnie eut
tabli par l'effet de ces mesu-
entreprit la tâche la plus diffi-
elle de régler d'une manière
et permanente l'administration
aires de l'Inde : ce fut l'objet
sieurs bills qu'il présenta. D'a-
on plan, qui fut agréé, la com-
conservait la direction des af-
commerciales : mais tout ce qui
elatif aux affaires civiles et mi-
s, aux revenus et au gouverne-
fut placé sous le contrôle et la
endance de six commissaires
nés par le roi, et résidant en
terre. Dans l'Inde, les pouvoirs
us étendus furent conférés au
il suprême et au gouverneur-
al. Il fut créé, à Londres, une
lle cour de judicature composée
ois juges désignés par chacune
des trois cours de Westminster-Hall, de quatre pairs, et de six membres de la chambre des communes, pour juger tous les délits qui auraient été commis dans l'Inde par des personnes actuellement en Angleterre. La sagesse de ce plan, auquel Pitt apporta quelques modifications, en 1786, et qui différait en plusieurs points essentiels de celui de Fox, a été sanctionnée par le temps; et il sert encore de règle aujourd'hui. Les élections de Westminster, en 1784; les relations de commerce que le chancelier de l'échiquier essaya d'établir entre l'Angleterre et l'Irlande, en 1785 (15); le procès d'Hastings, de 1786 à 1795; et la demande de la révocation de l'acte du *test*, faite par les dissidents, en 1787 (16), occasionnèrent des débats fort animés, auxquels Pitt prit une part très-active. Les discussions qui s'étaient élevées entre le parti démocratique des Provinces-unies et le stathouder (1787), fournirent à ce ministre l'occasion d'humilier la France, et de déployer toute la vigueur de son caractère. Le roi de Prusse ayant armé, pour soutenir la cause du prince d'Orange son beau-frère, le ministère français annonça

(15) Pitt voulait procurer à l'Irlande un plus grand débouché pour son commerce et pour ses manufactures, en la faisant participer aux immenses profits de la Grande-Bretagne. Son projet, adopté en Angleterre, le fut également en Irlande, mais à une si faible majorité, qu'il crut devoir l'ajourner. L'Irlande était, à cette époque, dans un état de fermentation très-dangereux : les habitants demandaient, presque à main armée, une réforme parlementaire, qui fut cependant rejetée. Le 22 janvier 1783, un bill passé à l'unanimité au parlement d'Angleterre, avait reconnu l'indépendance politique du parlement d'Irlande, que celui-ci avait solennellement déclarée, au mois de mai 1782 : c'était tout ce que les Irlandais pouvaient raisonnablement désirer.

(16) Les dissidents, s'étant fortement prononcés en faveur de Pitt, au moment de l'élection générale, espéraient être soutenus par ce ministre; mais il fit céder l'intérêt privé à ce qu'il croyait être l'intérêt général, et n'hésita pas à demander le rejet de leur pétition.

l'intention d'intervenir dans ces débats, et rassembla quelques troupes à Givet. Pitt donna des ordres pour augmenter les forces de terre et de mer ; il conclut un traité de subsides avec le landgrave de Hesse-Cassel, et parut se préparer à la guerre. Ces démonstrations, et l'invasion du duc de Brunswick qui arriva à Amsterdam en même temps que l'ambassadeur français (Saint-Priest) arrivait à Anvers, intimidèrent la cour de Versailles (17) ; et elle abandonna ses projets. La marche fière et énergique du ministère anglais, dans cette circonstance, augmenta son crédit en Europe : l'influence que la France exerçait dans les Provinces-unies fut anéantie; et Pitt assura celle de l'Angleterre, qui conclut, l'année suivante (1788), une triple alliance avec le roi de Prusse et le stathouder. Ce fut au commencement de cette année que M. Wilberforce n'ayant pu présenter lui-même à la chambre des communes, à cause du mauvais état de sa santé, la motion qu'il avait annoncée en 1787, pour l'abolition de la traite des nègres, Pitt crut devoir le remplacer. Dans toutes les discussions, il se prononça fortement en faveur de cette mesure, et l'appuya, pendant dix ans, par des discours pleins de force et d'éloquence. On lui a reproché de ne pas avoir usé de son pouvoir pour la faire adopter, en en faisant une question de cabinet. Mais, sans élever des doutes sur sa bonne-foi, il est permis de penser qu'il ne perdait pas de vue les intérêts des colonies anglaises, et qu'il n'était pas fâché de donner aux colons le temps de s'approvisionner. Il voyait d'ailleurs une forte opposition dans une partie de la nation, et même dans le cabinet : aussi, tout en mettant, dans la défense du projet, son énergie ordinaire, ne crut-il pas devoir empêcher que les autres membres du ministère suivissent une route différente. La première maladie du roi (octobre 1788) forme une autre époque importante dans la vie politique de Pitt. Cet événement, qui paraissait devoir, selon toutes les probabilités, anéantir à-la-fois son pouvoir et sa popularité, les porta au contraire tous les deux au plus haut degré. Aussitôt que l'état de la santé du roi fut connu, tous les membres du parlement s'empressèrent de se rendre à Londres. Un exprès fut envoyé à Fox, qui se trouvait en Italie; et il revint en toute hâte. Un comité, présidé par Pitt, et composé de vingt-une personnes de son choix, parmi lesquelles il avait désigné les neuf principaux membres de l'opposition, fut chargé de faire un rapport sur l'état de la nation. La principale question à résoudre était de savoir si le prince de Galles était, de droit et sans restriction, régent du royaume, ou s'il appartenait aux deux chambres de choisir ce haut fonctionnaire et de limiter son autorité. Fox, et les autres membres de l'opposition, jugeaient que cette question devait être résolue affirmativement. Pitt fut d'un avis contraire, et soutint que c'était aux deux chambres à déférer la régence avec les restrictions qu'elles jugeraient nécessaires, quoique, dans la situation des choses, il pensât que la convenance (*expediency*) devait engager le parlement à offrir la régence à l'héritier présomptif. Ce dernier lui en sut fort mauvais gré ; et les

(17) La conduite faible et impolitique que le cabinet de Versailles tint dans cette circonstance, eut des résultats déplorables.

autres princes se rangèrent de l'opinion de leur frère. Pitt chercha à s'expliquer dans une lettre qu'il écrivit au prince de Galles, qui ne parut pas satisfait, en reconnaissant néanmoins les droits du parlement. Les débats de cette question, aussi neuve que délicate, en soulevèrent d'autres non moins importantes, et fournirent à Pitt l'occasion de déployer son éloquence et sa fermeté. Le bill de régence, adopté par la chambre des communes le 13 février 1789, fut envoyé à la chambre haute où il aurait sans doute été approuvé, lorsque le rétablissement de la santé du roi le rendit inutile, et empêcha l'opposition de s'emparer du ministère (18). L'énergie avec laquelle Pitt avait défendu les priviléges démocratiques de la constitution anglaise, et empêché que le régent ne pût se rendre perpétuel, éleva sa popularité au plus haut degré, et lui assura l'approbation des whigs les plus prononcés, et celle des *amis du roi*, qui craignaient, sans motif, que le régent ne remit pas l'autorité à son père, s'il venait à recouvrer la santé. L'avantage que présentait *Nootka-Sound*, pour le commerce des fourrures de la côte nord-ouest de l'Amérique, dont il était considéré comme le marché principal, avait, en 1789, déterminé le gouvernement britannique à y établir une factorerie. Les Espagnols, jaloux de voir les Anglais, dont ils connaissaient l'activité et l'esprit d'empiétement former un tel établissement sur une côte qu'ils considéraient comme faisant partie de leurs possessions, s'emparèrent des bâtiments anglais qui s'étaient rendus à Nootka, et s'opposèrent à tout commerce sur ces parages. Le ministère britannique demanda une satisfaction; et ne l'ayant pas obtenue, il fit des préparatifs de guerre qui effrayèrent l'Espagne, hors d'état à cette époque de résister, parce que la France était trop occupée de ses troubles intérieurs pour venir au secours de cette puissance. Des négociations s'ouvrirent; et la fermeté du cabinet de Londres força celui de Madrid à conclure, le 28 oct. 1790, une convention par laquelle l'Angleterre acquit une possession qui assura à ses négociants le commerce des pelleteries, et, ce qui est peut-être plus important encore, la pêche de la mer du Sud. L'exécution de cette convention éprouva des difficultés, qui ne furent définitivement aplanies, que le 23 mars 1795. La triple alliance que l'Angleterre avait signée, en 1788, avec la Prusse et les Provinces-unies, n'était pas dirigée contre la France seule : elle avait aussi pour but d'arrêter les effets de l'union toute nouvelle qui s'était établie entre cette dernière puissance et l'Autriche, et d'empêcher que la Porte othomane ne fût victime de l'ambition de la Russie. Les progrès rapides de celle-ci fixaient particulièrement l'attention de Pitt; ce fut pour y mettre obstacle, qu'il excita, en 1789, la Suède à opérer une diversion en faveur de la Turquie, et qu'il obligea les Danois de renoncer à leurs projets contre Gustave, dont ils avaient déjà envahi les états. Il intervint ensuite dans les débats entre la Russie et la Porte, et prépara un armement formidable pour soutenir son intervention. Il ne put cependant pas forcer Catherine à restituer Oczakow, et le territoire entre le Bog et le Dniester qu'elle

(18) Si le prince de Galles avait eu la régence, cette dignité était réservée au chancelier; le duc de Portland aurait été appelé premier lord de la trésorerie, etc. Voy. sur tout cet état, etc.

venait de conquérir : mais la crainte de voir l'Angleterre secourir la Turquie, détermina l'impératrice à conclure la paix avec cette dernière puissance (11 août 1791). Nous touchons à une époque bien importante dans la vie de Pitt, la révolution française. La conduite de cet homme d'état dans une crise aussi mémorable, a été jugée diversement. Il suivait d'un œil attentif tout ce qui se passait en France ; il en était exactement informé, non-seulement par l'ambassadeur résidant à Paris, mais par de jeunes seigneurs anglais, qui, sans avoir de mission, faisaient les plus grands sacrifices pour être toujours au courant des intrigues et des projets des différents partis (Voyez Hawkesbury, dans la *Biographie des Hommes vivants*). Pitt a été accusé d'avoir fomenté les troubles qui ont conduit Louis XVI à l'échafaud, et menacé l'Europe d'une subversion totale. Rien n'est moins prouvé : ce ministre détestait, il est vrai, la France comme rivale de son pays, et n'était pas, sans doute, fâché de la voir abaissée ; mais il n'était pas besoin de son intervention pour enflammer les passions qui ont failli en amener la ruine. Pendant plusieurs années, il se contenta d'étudier l'influence que cette convulsion pourrait avoir sur la France et sur les états voisins. Les exemples donnés par la démagogie française, n'avaient été que trop bien suivis en Angleterre. Des clubs, dont l'intention évidente était de renverser la constitution, sous prétexte d'en réformer quelques abus, s'étaient ouverts dans diverses parties du royaume uni, et jusque sous les yeux du gouvernement. Leurs membres affectèrent d'abord une certaine modération ; mais lorsqu'ils s'aperçurent que le ministère ne troublait pas leurs réunions, et que, par l'emploi de quelques mots magiques et populaires, de *parlement annuel*, *suffrage universel*, etc., dont ils se servaient adroitement, ils étaient parvenus à séduire un grand nombre de citoyens, ils jetèrent le masque, et annoncèrent l'intention de changer toutes les autorités légales. Leur association avec les jacobins français, et les pamphlets incendiaires qu'ils faisaient circuler avec une grande profusion, menaçaient leur patrie d'un bouleversement général. Pitt comprit alors qu'il était temps d'arrêter leurs projets. Des enquêtes multipliées l'avaient mis à portée de connaître les manœuvres les plus secrètes des révolutionnaires anglais : il les dévoila publiquement, et en appela au bon sens de la nation, qui, de toutes parts, se prononça en sa faveur. Il n'hésita plus alors, et agit avec cette vigueur dont il avait déjà donné tant de preuves. Gardant néanmoins, en apparence, une exacte neutralité avec la France, il avait refusé d'écouter les propositions de la Prusse et de l'Autriche qui demandaient que l'Angleterre s'unît à elles pour délivrer Louis XVI. Il conserva cette neutralité, même après le 10 août 1792. A cette époque, cependant, un décret de l'Assemblée nationale, ayant privé le roi de l'exercice de ses fonctions, Pitt crut devoir rappeler lord Gower, ambassadeur d'Angleterre à Paris. Quoique cette mesure n'eût pas fait cesser la neutralité, et que le marquis de Chauvelin, ministre du roi de France en Angleterre, n'eût pas quitté Londres, il était facile de prévoir une rupture. Pitt s'y prépara, en augmentant les forces de terre et de mer, en organisant la milice, et en restreignant l'ex-

les armes, des munitions, celle des grains. Mais les orièrent le coup le plus ux révolutionnaires des , furent le bill *contre les ents*, et celui qui est connom d'*alien bill*, d'après gouvernement anglais a expulser, sans jugement, ger dont la conduite lui te (19). Le vingt-quatre 93, la mort de Louis XVI ue en Angleterre, M. de reçut l'ordre formel de royaume ; et la Conven- nale, qui s'attendait à re- ntôt une déclaration de déclara elle-même à l'An- e 1er. février. Dès ce mo- t, qui n'avait pas hérité des talents de son père, de la haine que celui-ci a nation française, profi- pression profonde que la Louis XVI produisit en , pour communiquer cette parlement britannique, animer contre la France abinets de l'Europe (20). 'ame d'une nouvelle coali- réussit à lui donner à-la- es, sa politique et une au- ion. Toutes les puissances européennes (21) marchèrent sous ses bannières, puisque tous les membres de cette espèce de croisade reçurent des subsides de l'Angleterre. Tout en paraissant n'avoir d'autre but que celui d'opposer une digue aux entreprises des jacobins, le cabinet anglais, qui ne perd jamais de vue les intérêts commerciaux, se prévalut des dispositions que l'impératrice Catherine manifestait contre les révolutionnaires français, et par suite desquelles elle avait rompu le traité de commerce du 30 décembre 1786, pour en conclure un très-avantageux avec la Russie. Les alliés eurent d'abord quelques succès : ils chassèrent les Français de la Hollande, et s'emparèrent de Valenciennes (22) et de Toulon : mais les levées immenses ordonnées par la Convention, l'inaction calculée de l'impératrice de Russie, qui saisit l'occasion d'envahir la Pologne, la froideur que cet événement apporta momentanément aux rapports des trois grandes puissances continentales ; et, plus que tout cela peut-être, la bravoure des soldats français, changèrent bientôt la face des choses. Toulon fut repris ; et la victoire accompagna partout les armes des républicains, qui, en 1796, forcèrent l'Espagne à déclarer la guerre à l'Angleterre. Celle-ci fit, la même année et l'année suivante, quelques tentatives pour traiter de la paix avec la France : lord Malmesbury fut envoyé à Paris et à Lille ; mais les négociations ne tardèrent pas à être rompues, parce qu'aucune

oi *contre les étrangers* existait depuis mi que celle contre les *attroupements* : les remettre en vigueur.

rolutionnaires français montrèrent de ntre Pitt, une exaspération qui fut ut que, dans une séance de la Conven- (7 août 1793), Garnier de Saintes ·creter que ce ministre était l'ennemi in, et que tout le monde avait le droit . Malgré la ferocité de la plupart des murmures accueillirent la dernière proposition, que *Danton* même, qui ance, n'osa pas appuyer. La première ptée à l'unanimité. La nouvelle, dou- jours après, qu'un neveu de Pitt et rentes, qui se trouvaient à cette épo- , y avaient été arrêtés, excita autant ents que s'il se fût agi d'une grande

(21) La Suède, le Danemark, la Toscane, la Suisse Venise et Gènes, furent les seules puissances qui, par des motifs particuliers, gardèrent la neutralité.

(22) La prise de Valenciennes, au nom de l'empereur (mai 1793), et celle de la Corse, au nom du roi d'Angleterre, prouvent d'une manière incontestable, que le rétablissement des Bourbons n'était pour les alliés qu'un objet secondaire.

des deux puissances ne voulait descendre à des concessions, et que l'une et l'autre peut-être desiraient la continuation des hostilités. Après la révolution du 18 fructidor an v (4 sept. 1797), la Grande-Bretagne se trouva un instant avoir à lutter contre la France. Mais Pitt forma bientôt une autre coalition (1798) avec l'Autriche, la Russie et la Turquie (23). Ce fut un véritable phénomène de voir ces deux dernières liguées ensemble contre le plus ancien allié de la Porte othomane : mais l'invasion de l'Égypte avait vivement irrité le grand-seigneur; et il ne fut pas difficile à l'Angleterre d'exaspérer ses ressentiments. Cette nouvelle coalition, dans laquelle la Prusse refusa d'entrer, n'eut pas des résultats plus favorables que les précédentes. Les Russes, après avoir obtenu quelques succès, furent battus à Zurich, le 25 septembre 1799; et l'expédition anglo-russe échoua, le mois suivant, en Hollande : les Autrichiens furent plus heureux en Italie et en Allemagne. Dès que Buonaparte se fut placé à la tête du gouvernement français (novembre 1799), il chercha à entamer des négociations avec l'Angleterre; mais Pitt, déterminé par les derniers succès des Autrichiens, refusa d'écouter les propositions du premier Consul, et conclut des traités de subsides avec plusieurs puissances de l'Europe. La victoire remportée par les Français à Marengo, le 14 juin 1800, et celle de Hohenlinden, où les Autrichiens furent battus par le général More… décembre de la même année… gèrent la situation des cho… l'empereur d'Allemagne fut f… signer la paix de Lunéville… vrier 1801). D'un autre côt… Ier., mécontent des vexatio… cées par l'Angleterre à l'ég… neutres, et du refus que le… de Londres avait fait de lu… tre l'île de Malte, à laquelle… tendait avoir des droits en… lité de grand-maître de… (*Voy.* Paul Ier.), séduit d… par la conduite astucieuse … naparte, dont il devint sub… l'admirateur enthousiaste, … M. de Kalitchef à Paris, et … agent du premier Consul. … signé auparavant avec la Su… Danemark et la Prusse (16 d… 1800, 27 et 29 février 180… traités portant renouvelleme… *neutralité armée*, avait renv… Saint-Pétersbourg, l'amba… d'Angleterre, et mis un emb… tous les vaisseaux anglais. Il… trait que ce prince ne voul… borner là les marques de s… contentement; s'il est vrai… deux armées qu'il avait rass… en Volhynie et en Lithuanie, … on a toujours ignoré la dest… n'avaient été réunies que pou… hir, de concert avec Buon… les possessions anglaises dans… L'assassinat de Paul Ier. (mar… délivra le cabinet de Londr… inquiétudes qu'il avait dû co… Son successeur montra des sen… différents; et l'Angleterre … des arrangements avec la … le Danemark et la Suède. Pi… fait connaître son desir de … part aux négociations entam… 1800, entre la France et l'A… Buonaparte y avait consent…

(23) Pitt ayant présenté à cette époque un bill relatif à une levée supplémentaire de matelots; et Tierney, membre de l'opposition, s'étant élevé contre la marche précipitée que le ministre voulait suivre, le chancelier de l'echiquier, dans sa réplique, l'accusa de s'opposer à la défense de son pays, et refusa de retracter ce qu'il avait dit. Il en résulta un duel, dans lequel aucun des combattants ne fut blessé.

comme celui-ci demandait pour préliminaire, qu'il y eût entre les deux nations une trève, tant sur mer que sur terre, et comme l'Angleterre s'y refusa, M. Otto (*V.* ce nom), qui se trouvait alors à Londres, déclara (octob. 1800) que le premier Consul traiterait séparément avec la Grande-Bretagne, ce qui fit rompre les négociations. Elles furent reprises quelque temps après; et la paix d'Amiens en fut le résultat (27 mars 1802). L'union de l'Angleterre et de l'Irlande sous une même législation, qui avait fixé, depuis longtemps, l'attention de Pitt et de tous les politiques amis de leur pays, fut définitivement arrêtée par les parlements des deux royaumes, et approuvée par le roi, le 2 juillet 1800, pour avoir son effet le 1er. janvier 1801 (24). On peut présumer que le cabinet anglais avait obtenu l'assentiment des Irlandais à l'acte d'union, en promettant l'émancipation des catholiques : du moins la retraite de Pitt, qui eut lieu au mois de mars 1801, fut-elle attribuée, par quelques personnes, au refus du roi de tenir les promesses de ses ministres. D'autres, il est vrai, ont pensé qu'il ne donna sa démission que pour ne point participer à la paix avec la France, que le vœu et l'état de la nation rendaient inévitable (25). Quoi qu'il en soit, lorsque les préliminaires, signés le 1er. octobre 1801, eurent été soumis au parlement, Pitt fut le seul membre du dernier ministère qui les défendit; et ce qu'il y eut de plus étonnant, c'est qu'il déclara qu'après la dissolution de l'alliance continentale, il ne restait plus à l'Angleterre qu'à obtenir des conditions justes et honorables, tant pour elle que pour les alliés qui lui étaient demeurés fidèles. La classe éclairée de la nation ne partagea pas l'enthousiasme assez général que produisit la paix avec la France, parce qu'elle semblait consommer la ruine de la cause de la légitimité, et consacrer l'usurpation de Buonaparte, dont on redoutait l'ambition démesurée. Cette paix ne fut pas de longue durée : les parties contractantes ne tardèrent guère à s'accuser mutuellement de ne pas en remplir les conditions; et il serait facile de prouver que toutes les deux en effet les violèrent. Un pareil état de choses ne pouvait subsister long-temps. Aussi, dès le commencement de 1803, des explications violentes eurent lieu entre Buonaparte et lord Whitworth, ambassadeur d'Angleterre à Paris, à la suite desquelles la guerre fut déclarée. Pitt, ayant concouru à la formation du ministère qui lui avait succédé, le soutint pendant quelque temps, quoique avec une certaine réserve; mais, en 1803, il se prononça fortement contre lui. Bientôt après, ce ministère, privé d'un si puissant appui, fut obligé de se retirer; et Pitt fut placé à la tête du nouveau cabinet (mai 1804), en qualité de premier lord de la trésorerie, et de chancelier de l'échiquier. A peine la direction des affaires eut-elle été remise dans ses mains, qu'il s'occupa des moyens de créer une troisième coalition

(24) Ce fut à cette occasion que le titre de *roi de France*, que les monarques anglais avaient continué de porter depuis Edouard III, fut définitivement abandonné, et qu'ils furent nommés *rois du royaume uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*. Le traité d'Amiens (27 mars 1802) fut le premier acte diplomatique entre la France et l'Angleterre, où le souverain de ce dernier royaume ne prit pas le titre de roi de France.

(25) On a prétendu que c'était Pitt lui-même, qui avait, dans des intentions peu loyales, conseillé de faire la paix avec la France, parce qu'il prévoyait qu'elle ne serait pas de longue durée, et que l'Angleterre pourrait profiter, pour ruiner le commerce français, de l'inimitié qu'elle aurait inspirée aux puissances.

contre la France. Il parvint à y faire entrer l'Autriche et la Russie, qui opposèrent à l'ennemi commun les forces les plus imposantes. Mais le ministre anglais ne put vivre assez long-temps pour voir l'accomplissement de ses grands desseins. L'importante victoire navale que l'amiral Nelson remporta, le 14 septembre 1805, à Trafalgar, et où il anéantit les marines de France et d'Espagne, ne fut aux yeux du ministre qu'une faible compensation de la défaite des armées de l'Autriche et de la Russie, suivie de la paix que Buonaparte conclut à Presbourg, le 26 décembre 1805, avec la première de ces puissances. La division qui régnait, même au sein du ministère, où Pitt avait cru devoir faire appeler M. Addington (devenu, après son élevation à la pairie, lord Sidmouth), et les graves inquiétudes que lui causaient les succès de la France, répandirent l'amertume sur ses derniers moments. La goutte, maladie cruelle et héréditaire dans sa famille, s'augmenta considérablement par l'usage immodéré du vin (26), et par les travaux auxquels il continua de se livrer sans relâche. Au mois de décembre 1805, les médecins lui ordonnèrent de se rendre à mais les eaux ne produisir cune amélioration dans s Transporté avec peine à sa ce de Pultney, il y fut bient une situation désespérée, q grava encore lorsqu'il apprit velles fâcheuses du contine vêque de Lincoln, son anci cepteur, qui n'avait pas chevet de son lit depuis sa lui ayant proposé de prier a Pitt y consentit, en disan » crains d'avoir, comme b » d'autres, trop négligé l » pour que celle que je f » mon lit de mort puisse » ficace. Je me confie à la » corde de Dieu. » Il parut dre ensuite aux prières de l avec une piété calme; confi ques instants après, le soi papiers à son frère et à ce p recommanda ses nièces, comte de Stanhope, à la sité de la nation anglaise, e qu'il desirait qu'on leur acco pension de mille à quinze cen sterling, si la nation jugeait services eussent mérité cett pense. Après avoir témoig que anxiété sur le sort de se Stanhope, Pitt cessa d'exi 23 janvier 1806, dans rante-septième année de s laissant son pays dans un tion très-critique. Il était en la carrière des affaires pul un âge où la plupart des sont à peine fixés sur celle q vent parcourir. Après avoi d'une manière brillante à l bre des communes, il devin du ministère à vingt-quatre dirigea presque sans inter depuis cette époque jusqu'à c'est-à-dire, pendant vin

(26) Si ses médecins lui avaient prescrit ce régime, comme quelques personnes l'ont avancé, il paraît qu'il le suivait trop scrupuleusement. W. Wraxall rapporte à ce sujet une anecdote assez piquante, dans ses *Mémoires historiques de mon temps*. C'est par erreur qu'on a prétendu que lorsque Pitt avait fait quelque excès dans ce genre, il s'enveloppait la tête avec une compresse trempée dans de l'eau et du vinaigre, et travaillait alors jusqu'à dix heures de suite : c'était Fox qui avait cette habitude. On raconte qu'un jour que Pitt s'était rendu au parlement avec M. Dundas, tous deux, dans un état voisin de l'ivresse, un plaisant exprima dans un distique qui fut très-répandu, la conversation qu'il supposait avoir eu lieu entre ces deux personnages :

I don't see the speaker. Do you?
I don't see one, I see two.

« Je ne vois pas l'orateur : le voyez-vous, demandait Dundas? je n'en vois pas seulement un, répondit Pitt; j'en vois deux. »

ans, le cabinet britannique, ou plutôt les destinées de l'Europe. Dominé par le desir d'assurer la prépondérance maritime de sa patrie, et d'abaisser la France, tous les moyens lui semblèrent convenables pour atteindre ce double but. Sans rappeler ici son intervention dans les troubles de la Hollande, en 1787, et sa conduite avec l'Espagne, que la plupart des écrivains anglais s'accordent à louer, tandis que d'autres les critiquent sévèrement, nous pensons qu'on doit surtout aprécier sa politique extérieure, par la conduite qu'il a tenue depuis l'origine de la révolution française, où sa situation fut, il est vrai, hérissée de difficultés, et sans exemple dans l'histoire. Il forma sans doute avec adresse, au moyen de subsides énormes, plusieurs coalitions formidables contre la France, et ne laissa échapper aucune circonstance pour les rétablir après leur dissolution. Mais ses plans étaient-ils bien conçus? employait-il tous les moyens en son pouvoir pour les faire réussir? le but qu'il se proposait, était-il enfin arrêté d'une manière bien fixe? On pourrait penser le contraire. Pitt vit d'abord la révolution de France avec une certaine insouciance, peut-être même avec satisfaction, parce qu'il espérait que la guerre civile épuiserait les ressources d'une nation pour laquelle il ne cachait pas sa haine. Mais lorsqu'il se fut aperçu des progrès que faisaient en Angleterre les principes des démagogues français, il changea sa manière d'agir, et se déclara leur ennemi le plus prononcé. Il paraîtrait cependant que, tout en cherchant à faire aux révolutionnaires tout le mal possible, il craignait qu'ils ne fussent trop tôt écrasés, et que le retour de l'ordre ne rendît la France trop puissante. Il lui était indifférent de la voir gouvernée de telle ou de telle manière; ce qui lui importait, c'est qu'elle ne reprît pas, en Europe, le rang qu'elle y avait occupé. Aussi, loin d'attaquer le nouvel ordre de choses avec toute la force que lui aurait procurée une alliance franche avec l'ancien, Pitt ne soutint que faiblement les royalistes français; assez pour qu'ils ne fussent pas anéantis; mais point assez pour qu'ils fussent vainqueurs (27). De là cette multitude d'opérations de détail et insignifiantes, au lieu de frapper un coup vigoureux et décisif. Ce n'est donc pas à sa haute politique qu'il faut attribuer, ainsi que le font ses partisans, la tournure inattendue que prirent les affaires continentales après la campagne de Moscou: on ne peut même l'attribuer aux profondes combinaisons de ses successeurs, quoique ceux-ci aient attaqué la France, dans l'endroit vulnérable, avec des moyens proportionnés à la résistance qu'ils devaient éprouver; mais plutôt à un concours d'événements impossible à prévoir, et produits par l'inexplicable folie de Buonaparte. Au reste, sans trop aprofondir les motifs qui le firent agir, on doit des éloges à Pitt, pour avoir sauvé, par sa persévérance, la civilisation européenne, de la barbarie dans laquelle la révolution fançaise ménaçait de l'entraîner. Si la politique extérieure du ministre anglais n'est pas irréprochable, et si on peut l'accuser de machiavélisme, on ne peut disconvenir qu'il n'ait été un administrateur

(27) Si W. Pitt eût voulu véritablement arrêter le torrent révolutionnaire, comme il ne cessait de le répéter, il aurait pu tirer un grand parti de la Vendée, qu'il laissa écraser; mais il est à-peu-près certain qu'il ne cherchait qu'à faire du mal à la France.

habile et un financier supérieur. Sous son ministère, le trône de Typou-Saeb fut renversé, l'île de Ceylan, une partie des Moluques, et le cap de Bonne Espérance, furent conquis; l'Angleterre fit presque seule le commerce du monde entier, son pavillon domina sur toutes les mers; et sa tranquillité intérieure ne fut que momentanément troublée, quoique les principes désorganisateurs des révolutionnaires français y eussent trouvé beaucoup de partisans. Ces grands résultats que l'on doit rapporter au talent et à la persévérance de Pitt, et ses bills pour l'organisation de l'Inde, son acte d'union de l'Irlande, son fonds d'amortissement, le grand nombre d'améliorations qu'il introduisit dans la recette des revenus, dont il simplifia les opérations (28), et ses autres mesures pour rétablir le crédit public, lui assurent une réputation immortelle. Pitt avait plusieurs des qualités du grand orateur: il était excellent dialecticien, exposait ses idées avec une clarté remarquable, et savait les présenter sous le jour le plus favorable, avec une telle facilité qu'il semblait lire ses discours, qui furent cependant toujours prononcés d'abondance, suivant la coutume invariable du parlement d'Angleterre. Dans sa jeunesse, Pitt était si emporté, et souffrait avec si peu de retenue les objections, que l'opposition l'avait surnommé l'*Enfant colère* (*the angry boy*). Plus tard, il se montra calme dans la discussion: en parvenant à se posséder, il profita des moindres fautes de ses adversaires, contre lesquels

(28) On lui reproche d'avoir commis une foule d'erreurs dans le choix des taxes qu'il fit adopter, et d'avoir prodigué d'une manière incroyable les fonds immenses qu'il prélevait sur l'Angleterre.

il manlait le sarcasme avec
périorité incontestable; et r
il cherchait à émouvoir et
ner ses auditeurs, par des
ments de cette éloquence
(29), que son rival Fox pos
suprême degré : il s'adressa
à leur esprit et à leur jugem
langage était toujours pur et
son organe sonore, son to
sant, mais dépourvu de
Lorsqu'il parlait, il sembl
mander plutôt que sollicite
tion. Les qualités privées de
me extraordinaire ont ob
éloges de ses plus grands a
res. Tous ont vanté son dési
ment, la simplicité de ses m
et la régularité de ses mœ
l'avaient fait nommer *le*
immaculé. Il ne fut jamais n
vie entière fut consacrée à s
et toutes ses affections étaie
nées par un desir insatiable
verner, quoiqu'il *fût insens*
honneurs, aux titres et aux ri
aussi l'homme qui disposait
tinées de la Grande-Bretagn
l'ordre de la Jarretière, n
jamais être que *William*
mourut pauvre. Le titre de
homme d'état de son siècle
reçu de ses admirateurs,
lieu à beaucoup de controver
mort, Fox, craignant que
ment ne parût le lui accord
tant un monument en son
dans l'abbaye de Westminst
posa vivement à cet hommag
Tout en faisant l'éloge des
du grand caractère, et du
intéressement de son riva
tribua au système désastre

(29) On doit en excepter sa philipp
la Convention nationale, qu'il prononc
ment à l'ouverture de la guerre contre l
surtout son Discours sur l'abolition de
noirs, qui passe pour un chef-d'œuvre.

nistre, la situation alar-
s laquelle l'Angleterre se
lacée. Néanmoins le mo-
it voté; et il fut décidé que
ille livres sterling seraient
sur les fonds publics,
itter ses dettes. Le conseil
le la ville de Londres arrêta
, mais à une faible ma-
ixante-dix-sept contre
nze), qu'un monument lui
é à Guild-Hall. M. Gifford
ne *Histoire de la vie politi-*
t, etc. 3 vol. in-4°., 1809.
ain montre, en général,
rtialité pour son héros. L'é-
Winchester, ancien pré-
secrétaire de Pitt, a fait
s *Mémoires de la vie* de
ne d'état, 2 vol. in-4°. et
-8°., qui ont eu quatre
quoiqu'ils n'aillent que jus-
3. Il en promet la suite,
rendra la Vie privée de
que de Winchester, com-
ait s'y attendre, a montré
ns de partialité pour son
pille, que l'auteur précé-
rait impossible de citer ici
ivrages qui ont paru *pour*,
sur cet homme d'état; nous
parcouru la plus grande
a recueilli les principaux
le Pitt avec ceux de Fox,
-8°. : ils ont été traduits
is; mais il est à regretter
aducteurs aient cru devoir
r une partie des Discours
la politique. D—z—s.

CUS, l'un des sept sages
ce, né à Mytilène, dans
esbos, s'unit aux frères
our délivrer sa patrie des
i l'opprimaient. Nommé
ant lors de la guerre contre
ens, il fit proposer à Phry-
général, de la terminer
par un combat singulier, pour épargner l'effusion du sang. Phrynon, qui avait remporté plusieurs prix aux jeux olympiques, accepta le combat, se croyant certain de la victoire; mais Pittacus enveloppa son adversaire d'un filet qu'il portait caché sous son bouclier, et l'ayant renversé, le tua. Les Mytiléniens s'emparèrent alors de la Troade, et y bâtirent un grand nombre de villes (1). Elien nous apprend qu'ils prévinrent la défection de leurs alliés, en leur défendant d'instruire leurs enfants dans les lettres et dans la musique, persuadés qu'on ne pouvait pas les châtier plus rigoureusement qu'en les condamnant à vivre dans l'ignorance (*Histoires diverses*, VII, 15). La reconnaissance engagea les Mytiléniens à déférer à Pittacus l'autorité souveraine; mais il ne la reçut que pour rétablir la paix, et donner à sa patrie les lois dont elle avait besoin (2): et, après un règne de dix ans, il abdiqua volontairement le pouvoir qui lui avait été confié. Quelqu'un, étonné de sa conduite, lui en ayant demandé la cause: « J'ai été effrayé, répondit-il, de voir Périandre devenir le tyran de ses sujets, après en avoir été le père; il est trop difficile d'être toujours vertueux. » Ses compatriotes le prièrent de recevoir, à titre de récompense, un terrain de plusieurs milliers d'arpents; mais il n'en accepta que cent, ne voulant point paraître mépriser leur offre, et craignant d'un autre côté que de

(1) Les Athéniens leur reprirent cette province pendant la guerre du Péloponnèse.

(2) Parmi les lois de Pittacus, dit Barthélemy, il en est une qui a mérité l'attention des philosophes; c'est celle qui inflige une double peine aux fautes commises dans l'ivresse; elle ne paraissait pas proportionnée au délit; mais il était nécessaire d'ôter le prétexte de l'ignorance aux excès où l'amour du vin précipitait les Lesbiens. (*Voyage du jeune Anacharsis*, 16.)

trop grandes richesses n'excitassent l'envie. Il vécut dix ans environ après son abdication, cultivant en paix la sagesse, et entouré de l'estime publique. Il mourut à l'âge de soixante-dix ans, la troisième année de la LIIe. olympiade (470 avant J.-C.) Pittacus avait épousé une femme riche, mais dont les caprices et la mauvaise humeur exercèrent souvent sa patience. Un étranger, maître de choisir entre deux femmes, dont l'une possédait une fortune égale à la sienne, et l'autre était beaucoup plus riche, vint un jour lui demander conseil sur celle qu'il devait préférer. Pittacus le renvoya vers des enfants qui faisaient tourner leurs toupies, en lui disant: « Ils vous apprendront ce que vous devez faire. » L'étranger entendit les enfants qui se disaient les uns aux autres : « Touche sur celle qui est la plus rapprochée de toi; » et il profita de cette leçon, en épousant la femme dont la fortune était assortie à la sienne. On a conservé plusieurs reparties de Pittacus. Quelqu'un lui ayant demandé : Qu'y a-t-il de plus incertain? L'avenir, répondit-il; et un autre : Quelle est la meilleure chose? C'est la justice, répliqua le sage. Pittacus disait que la prudence doit servir à prevenir les malheurs, mais que le courage doit les faire supporter, quand ils sont arrivés; que dans la prospérité il faut acquérir des amis, et en faire l'essai dans l'adversité, etc. Laërce, qui rapporte quelques vers de Pittacus, nous apprend qu'il avait composé des *Elégies*, et un *Discours sur les lois*, adressé à ses concitoyens. On trouve un grand nombre de maximes de ce philosophe dans le recueil intitulé : *Septem sapientùm dicta* (grec et latin), Paris, Fed. Morel, 1551-53, in-8°., souvent réimprimé. La plupa très-courtes, et renferment d scils devenus populaires, te Ecoute volontiers. — Ne dis p mal, même de ton ennemi. pecte toujours la vérité. — N blis point juge entre deux de te — Rien de trop, etc. Les tr Pittacus nous ont été conser une médaille, gravée dans l graphie grecque de Visconti pl. 11), sur laquelle son n écrit Phittacus (ΘΙΤΤΑΚΟΣ .

PITTERI (JEAN-MARC), à l'eau-forte et au burin, n Venise, en 1703. Son premi tre fut Joseph Baroni, artis médiocre, dont il s'empressa ter la manière pour adopt de J. A. Faldoni; mais, peu encore de cette manière, il une qui lui est tout-à-fait parti et dans laquelle, malgré les teurs maladroits qu'il a eus suite, il a su produire des o très-remarquables. Suivant des graveurs, ses tailles ne sent point en différents sen ne sont point non plus, celles de Mellan, dirigées en rang, suivant la position d qu'il veut représenter; mai vrait sa planche de tailles lé rigées perpendiculairement gonalement, et il renflait ce à petits coups de burin, ser à des points alongés, selon devaient être plus ou moins ties, pour décider le conto clair-obscur des objets qu'i retracer. Les estampes qu' cutées de cette manière, quoi aspect singulier, ne manqu vérité ni de couleur. On a d tiste vingt-sept portraits grand in-folio, principaler près Piazzetta (*Voy.* ce no

sujets historiques, au nombre de vingt-trois, sont, pour la plupart, d'après Pierre Longhi : quelques-uns font partie de la galerie de Dresde. On peut en voir le détail dans le *Manuel des Amateurs de l'art*, d'Huber et Rost. Pitteri, entièrement adonné à son art, ne quitta jamais sa ville natale, et y mourut le 4 août 1787. P—s

PITTON (Jean-Scholastique), historien provençal, né, vers 1620, dans la ville d'Aix, étudia la médecine et se fit recevoir docteur ; mais il négligea la pratique de son art pour se livrer au goût qui le portait aux recherches historiques, et publia quelques ouvrages dont la réputation ne franchit point les bornes de sa province. Devenu veuf pour la seconde fois, il forma le projet d'embrasser l'état ecclésiastique, et fit solliciter à Rome les dispenses nécessaires ; mais quand elles arrivèrent, il venait de contracter un troisième mariage. Il mourut dans sa ville natale en 1690. Sur la fin de sa vie, il travaillait à un Commentaire sur l'Histoire naturelle de Pline. On a de lui : I. *Histoire de la ville d'Aix, capitale de la Provence, depuis sa fondation*, etc., Aix, 1666, in-fol. Elle est mal écrite ; et les faits, présentés sans ordre, n'y sont pas assez circonstanciés. II. *Annales de la sainte église d'Aix*, Lyon, 1668, in-4°. On y joint cinq *Dissertations* du même auteur, dans lesquelles il cherche à prouver, contre Launoy, que saint Maximin et sainte Madelène ont fini leurs jours en Provence (*Voy.* Launoy). III. *Traité des eaux chaudes d'Aix, de leurs vertus, et de la saison de s'en servir*, ibid., 1678, in-8°. IV. *De conscribendâ historiâ rerum naturalium Provinciæ*, ibid., 1679, in-8°. C'est le plan d'un ouvrage qu'il n'a jamais exécuté. Il a grossi cette petite brochure de plusieurs Dissertations étrangères à l'histoire naturelle ; la plus intéressante est celle où il fixe le lieu du combat que Marius livra aux Ambrons, dans les environs d'Aix. V. *Sentiments sur les historiens de Provence*, ibid., 1682, in-12. Cet ouvrage a été retouché par Joseph Templery, auditeur des comptes, mort en 1706. Le *Dictionnaire* de Moreri, édit. de 1759, contient un assez long article sur Pitton, auquel il attribue deux *Traités* inconnus aux autres biographes, l'un de la *glace*, et l'autre du *café*. W—s.

PITTON (Joseph). *Voy.* Tournefort.

PITTONI (Jean-Baptiste), peintre, né à Venise, en 1687, fut élève et neveu de François Pittoni, artiste médiocre, qui ne doit qu'au mérite de son neveu l'espèce de renom qu'il s'est acquis. Jean-Baptiste obtint une des premières places parmi les peintres ses contemporains. Il quitta de bonne heure la manière de l'école vénitienne, pour adopter celle des écoles étrangères, et se forma un style remarquable par sa nouveauté, par la hardiesse du coloris, et par une grâce et une aménité qu'il sut répandre dans tous ses ouvrages. Ce n'est cependant point un choix de nature bien sévère et bien pur qui le distingue ; mais il est ordinairement très-correct, et ses compositions sont bien entendues. C'est surtout dans les figures au-dessous de nature, que brille son talent. Aussi voit-on un grand nombre de ses tableaux d'histoire dans la plupart des galeries particulières des états de Venise. Quant à ses tableaux d'autel, plus les pro

portions en sont réduites, plus les beautés y sont nombreuses. C'est ainsi qu'au *Santo* de Padoue, où il a peint, en concurrence avec les plus habiles artistes de son temps, on admire son *Martyre de saint Barthélemi*, qu'il a exécuté sur une petite toile. C'est à tort que Cochin, dans son *Voyage en Italie*, attribue ce tableau à Tiepolo : la manière de ce dernier peintre n'a nul rapport avec celle de Pittoni. Son tableau du *Miracle des cinq pains*, que l'on conserve dans l'église de Saint-Côme *della Giudecca*, passe pour une de ses plus belles productions ; elle lui fit un tel honneur, que plusieurs cours, parmi lesquelles celle d'Espagne se montra la plus empressée, lui demandèrent de ses ouvrages. Cochin fait aussi un éloge particulier de son tableau représentant le *Martyre de saint Thomas*, qui existe dans l'église de Saint-Eustache de Venise. Pittoni, ami de la solitude et du travail, mourut dans sa ville natale, le 16 nov. 1767. — Huber et Rost ont confondu cet artiste avec Battista Pitoni, peintre de Vicence, au seizième siècle, auteur des devises ou emblèmes de divers princes, avec les stances et sonnets de Louis Dolce, Venise, 1546, in-4°. (*Voy.* Dolce.) Le même artiste a gravé les planches des *Discours* de Scamozzi, *sur les antiquités de Rome*, d'après les dessins de Balthasar Peruzzi, Venise, 1582, in-fol. On lui doit encore quelques jolies eaux-fortes très-recherchées des connaisseurs. Elles sont marquées des lettres initiales P. F. ou Battista P. V. F. ; et quelquefois avec son nom tout au long : *Johannes Batista Pitonus Vicentinus fecit.* P—s.

PITTORIO (Louis BIGI, plus connu sous le nom de), en latin *Pictorius*, poète latin, était né à Ferrare en 1454. On croit qu'il fut l'élève de Battista Guarino, qui lui a adressé une élégie. Il était très-versé dans les langues anciennes, et il composait des vers latins avec beaucoup de facilité. Ses talents le firent rechercher des grands ; il compta au nombre de ses amis ou de ses protecteurs, le duc de Modène et d'Urbin, le fameux Pic de la Mirandole, le prince de Carpi, son frère, etc. Il avait aimé les plaisirs avec ardeur : il se jeta ensuite dans la dévotion ; mais il ne paraît pas qu'il ait embrassé l'état ecclésiastique, ainsi que le disent quelques biographes. On apprend par l'Épître dédicatoire de sa *Paraphrase des Psaumes*, imprimée à Bologne, en 1524, qu'il avait alors soixante et dix ans, et que ses infirmités lui faisaient envisager sa fin comme très-prochaine : mais on ignore la date de sa mort. Ses vers galants sont les plus estimés. *L'imagination* paraît avoir été la qualité distinctive de ce poète : il soignait peu ses compositions ; et son style naturel et facile, est déparé par de nombreuses incorrections. Outre un recueil d'*Homélies*, en italien, sur les Épîtres et les Évangiles de l'année, qui a eu plusieurs éditions (1), on a de Pittorio : I. *Candida*, Modène 1491, in-4°. C'est le nom sous lequel il a célébré une belle Française dont il était épris. II. *Tumultuariorum carminum libri septem*, ibid., 1492, in-4°. C'est le recueil des pièces qu'il avait composées pendant les troubles de l'Italie, et pour se distraire des maux qui accablaient son pays. III. *Christianorum opusculorum li-*

(1) C'est Borsetti qui lui attribue cet *Homiliarium* dans l'*Histor. Gymnas. Ferrariæ*, II, 329 ; mais Tiraboschi ne sait pas si on doit lui donner cet ouvrage ou à un autre écrivain du même nom.

ibid., 1496 ou 1498, in-4°. ne a été réimprimé à Stras- n 1507, même format. IV. *o de oratione Dominicâ; nes item duæ*, etc., Venise, -4°. V. La *Paraphrase des* , en vers italiens, Ferrare, -8°. Le P. Paitoni n'a point ette édition, non plus que 1547, citée par Lelong; a donné la description de Bologne, 1524, dont on a s haut, et la liste de celles uivi (*V.* la *Bibl. de' Volori* du P. Paitoni, tome v). *grammatum in Christi villus*, Milan, 1513, in-4°. *elestes proceres hymnorum, rumque liber; epigramibri duo*, ibid., 1514, in-4°. *cra et satyrica epigrammae; epitaphiorum item et epitum libri duo*, ibid., 1514, s épigrammes de Pittorio ont oduites dans un recueil de même genre, Bâle, 1518, an Gruter en a inséré quels dans les deux premiers des *Poëtarum italorum*, et Leger Duchêne, dans les *igrammat.* IX. *Hippolytæ natum per dialogos opus*, Venise, 1516; nouvelle gmentée des *Gorriciana*, re, des pièces adressées par à Jean Gorricius, etc., 20, in-8°. Tous les ouvrattorio sont rares et recherrevtag en a donné la liste *Amœnitates litterariæ*, et ément, dans sa *Bibliothèque*, au mot *Bigi*. On trouvera ils sur notre auteur, dans *orie de' litterati Ferraresi*, nt. Barrotti. W—s.

DARE, dynaste de Carie, milieu du quatrième siècle avant notre ère : il nous reste de lui quelques médailles extrêmement rares, avec la légende ΠΙΞΩΔΑΡΟΥ, sans aucun titre. Il était le troisième fils d'Hécatomnus. Ce prince mourut vers l'an 378 avant J.-C., laissant trois fils et deux filles. Mausole, qui était l'aîné, hérita de la souveraineté, et la partagea avec sa sœur Artemise, dont il fit son épouse, conformément à l'usage de sa nation. Après un règne de vingt-quatre ans, il laissa le trône à Artemise, qui ne put survivre longtemps à son mari, et mourut deux ans après. Leur frère, Hidriéus, leur succéda, en l'an 352 avant J.-C., et partagea aussi le pouvoir avec sa sœur Ada : ils régnèrent sept ans ensemble. Hidriéus mourut alors de maladie; et sa veuve continua de régir la Carie. Au bout de quatre ans, cependant, en 341, le troisième de ses frères, nommé Pixodare, se révolta contre elle, s'empara d'Halicarnasse, qui était sa résidence, et devint seul dynaste de la Carie. Ada ne conserva, de toutes ses possessions, que la ville d'Alinda, place très-forte, que Pixodare ne put pas lui enlever. Pour mieux s'assurer la puissance qu'il avait usurpée, Pixodare fit alliance avec le satrape persan, Orontobatès : il fut ainsi, pendant cinq ans, souverain de la Carie. Quand il mourut, en l'an 336, il eut pour successeur ce même Orontobatès, dont il nous reste des médailles, aussi très-rares. Ce Persan avait épousé Ada, fille de Pixodare, et d'une Cappadocienne appelée Aphnéis. Il ne garda que deux ans les états dont il avait hérité : lors de l'expédition d'Alexandre en Asie, l'ancienne souveraine vint au devant du héros macédonien; et, en l'adoptant pour

fils, elle lui fit don de la ville d'Alinda qu'elle possédait. Le conquérant mit alors, en l'an 334, le siége devant Halicarnasse, qui fut défendue avec opiniâtreté par Orontobatès, Memnon et plusieurs autres généraux persans. La ville souffrit beaucoup; à la fin elle fut emportée de vive force, et Alexandre la rendit à Ada, avec le reste de la Carie. Bientôt après il se mit en route pour suivre ses projets, laissant à Ptolémée, qui fut depuis roi d'Egypte, et à un autre de ses officiers, nommé Asandre, le soin d'achever la soumission de la Carie, et de chasser Orontobatès, qui occupait encore les villes de Myndus, de Caunus et plusieurs autres places. La résistance dura peu; et tout le pays rentra sous les lois d'Ada. S. M—N.

PIZARRE (François), conquérant du Pérou, né à Truxillo, dans l'Estramadoure, en 1475, était fils naturel d'un gentilhomme dont il prit le nom. Sa première occupation fut de garder les pourceaux dans une campagne de son père. Un jour, en ayant égaré un, il n'osa plus rentrer dans la maison paternelle; il prit la fuite et alla s'embarquer pour les Indes espagnoles. Actif, plein de courage, doué d'une ame forte, d'un esprit pénétrant, il se distingua, en 1513, sous Nugnez de Balboa, qui découvrit la mer du Sud. Animé lui-même de la passion des découvertes, il projeta de pénétrer dans le Pérou et de le conquérir, s'associa Diégo d'Almagro, partit de Panama, le 14 septembre 1524, avec un vaisseau, et découvrit la côte de l'empire Péruvien. Arrêté par les fatigues et les maladies, abandonné de ses compagnons, rappelé par le gouvernement espagnol, Pizarre refusa opiniâtrément de regagner l'isthme, et préféra rester dans une île déserte, n'ayan plus avec lui que treize soldats fidèles. Il s'y croyait oublié, lorsqu'i aperçut enfin un petit navire, expédié pour le tirer de cet affreux séjour. Au lieu de revenir sur ses pas Pizarre fit route au sud-est, reconnu de nouveau la côte du Pérou, abord à Tumbez en 1526, et rentra en suite à Panama avec beaucoup d'or La vue de ces richesses irrita la cupidité de ses associés, mais ne détermina point le gouverneur à fourni des soldats et des vaisseaux, afin d poursuivre la découverte. Rien n put arrêter Pizarre: il vola en Europe, se présenta devant Charles-Quin avec assurance, et obtint de ce monarque le titre de gouverneur de tou le pays qu'il avait découvert et qu'i pourrait découvrir. De retour en Amérique avec ses frères, il équip trois vaisseaux, montés de cent quarante-quatre fantassins et de trente six cavaliers, mit à la voile en février 1531, s'empara de l'île de Puna, qui facilitait l'entrée du Pérou; e usant de sa victoire en politique, i traita les Indiens avec douceur, malgré leur vive résistance. A cette époque, l'empire des Incas était déchiré par la guerre civile. Deux frères rivaux, Huascar et Atahualpa, se disputaient le trône les armes à la main. Pizarre profita de cet heureux concours d'événements pour reconnaître librement la côte et s'y établir. Déjà même la renommée avait exagéré la force, les exploits des Espagnols et le mérite de leur chef. Un envoyé d'Huascar vint lui demander, au nom de ce prince, des secours contre Atahualpa, qu'il lui dépeignit comme rebelle et usurpateur. Pizarre prévit à l'instant tous les avantages qu'il pourrait tirer de cette guerre intestine, et se dirigea vers le cen-

érou. A peine était-il en
qu'Huascar fut défait par
a, qui dépêcha deux am-
s à Pizarre avec des pré-
nifiques. Frappés de l'ar-
daine d'hommes barbus,
e tonnerre et conduisant
des animaux formida-
Péruviens regardaient les
comme des êtres d'une in-
et d'une nature supérieu-
une sorte de négociation,
sentit à recevoir Pizarre en
ambassadeur du roi d'Es-
jour de l'entrevue, fixée
rca, le 16 novembre 1532,
ui se rappelait tous les avan-
Cortez avait su tirer de la
Montezuma, fondit sur les
qui escortaient l'empereur,
t de ce prince après avoir
ses gardes. Peu de temps
le fit condamner à mort,
exte qu'il avait donné des
rets pour faire exterminer
ols. La plupart des histo-
buent cette action violente
aux instigations d'Alma-
était venu joindre Pizarre
renfort de troupes. Quoi
it, la mort de l'empereur
menté la confusion et l'a-
facilita l'entière réduction
Tandis que Pizarre jetait,
les fondements de la ville
Almagro entreprenait la
e et la conquête du Chili.
Péruviens se soulevèrent;
séparé de ses frères, qui
iégés dans Cuzco, eut lui-
utenir plusieurs attaques à
déploya pendant cette crise
d'activité, toute l'éner-
caractère, et parvint à
ous les dangers. Les pré-
Almagro, à son retour du
nt semé la discorde et al-

lumé la guerre civile entre les conquérants du Pérou, ils en vinrent aux mains, sous les murs de Cuzco, en 1538 : le parti de Pizarre resta le maître, et abusa de la victoire. Cependant les trésors envoyés en Espagne avaient assuré à ce chef la faveur de Charles-Quint, qui lui conféra le gouvernement-général du Pérou, l'ordre de Saint-Jacques, le créa marquis de Las Charcas, et lui accorda des priviléges étendus. Chargé de gouverner cette vaste possession, Pizarre partagea le Pérou en plusieurs districts, établit des magistrats, régla l'administration, la perception des impôts, l'exploitation des mines, le traitement des Indiens, et pourvut à la sûreté intérieure. Ses officiers, ses amis, ses frères, reçurent en partage les plus riches districts et un grand nombre d'esclaves indiens. Mais les anciens partisans d'Almagro, toujours mécontents, furent écartés des emplois, et n'eurent aucune part à la distribution des terres. Opprimés, persécutés, ils avaient juré la perte de Pizarre, pour venger la mort de leur chef. Le 19 juin 1541, ils forcent en plein jour le palais de Pizarre, à Lima, et le tuent à coups d'épée. Telle fut la fin de cet homme extraordinaire, qui, après avoir vécu long-temps en aventurier, gouverna pendant plusieurs années, en monarque, un empire qu'il avait découvert et subjugué. Doué de ce jugement sain, de cette pénétration rare, qui peuvent suppléer à tous les avantages de l'éducation (car on dit qu'il ne savait pas lire), nul homme ne suivit un plan avec plus de constance : sobre, infatigable, courageux, il fut conquérant, et ne fut point dévastateur; s'occupant au contraire, sans relâche, de bâtir des villes, de fon-

s colonies, d'introduire au
l'industrie et les manufactures
ope : ne montrant point cette ar-
cupidité qui dévorait ses com-
otes, il ne se servit des riches-
qu'il eut dans ses mains, que
me d'instruments utiles à ses des-
s et à son ambition; et on le
uva pauvre après sa mort. Mais
s brillantes qualités furent obscur-
es par des vices. Pizarre aima,
vec excès, le jeu et les femmes.
l voulut à tout prix asseoir sa do-
nination et affermir sa conquête; et
l'ambition et l'orgueil le rendirent
souvent cruel. Il eut pour maîtresses
plusieurs Indiennes, entre autres,
une sœur de l'inca Atahualpa, nom-
mée *Doña Angelina*, dont il eut
un fils. (*Voy.* l'art. suivant et ceux
d'Atahualpa et d'Almagro.) B-p.

PIZARRE (Gonzale), fils légi
time du gentilhomme espagnol qui
fut le père du précédent, accom-
pagna son frère dans la conquête du
Pérou, en 1532, et y montra beau-
coup d'audace et de résolution. Assié-
gé dans Cuzco, en 1536, par les Pé-
ruviens, il releva le courage abattu
de ses compatriotes, par des pro-
diges de valeur. Fait prisonnier par
Almagro, Gonzale parvint à s'évader,
alla joindre son frère, et contribua
puissamment à l'entière défaite du
parti d'Almagro, en 1538. Nommé
gouverneur de Quito, il entreprit
une expédition pénible et hardie, qui
le conduisit jusqu'à la rivière des
Amazones; ne rentra au Pérou qu'a-
près l'assassinat de son frère, se mit
à la tête des mécontents, arbora l'é-
tendard de la révolte, en 1544,
marcha contre le vice-roi Nugnez
Vela, le chassa de la capitale du
Pérou, le poursuivit au-delà de Qui
to, le défit, et le tua dans une ba
taille, sous les murs de cette ville
le 18 janvier 1546. Revêtu du tit
de capitaine-général, et maître a
solu du Pérou, Gonzale fit son e
trée triomphante à Lima, refusa
couronne que lui offrirent ses ca
taines; et, marchant contre Die
Centena, qui venait de se mettre
la tête d'un parti royaliste, il le d
fit complètement à Guarina, le 1
octobre 1547. Mais, attaqué, l'an
née suivante, par le président La
Gasca, que Charles-Quint avait
envoyé au Pérou avec des pouvoirs
illimités, ses troupes l'abandonnè-
rent, et il fut pris et condamné à
mort, comme rebelle. On exposa sa
tête au gibet de Lima, et sa maiso
fut rasée. Il n'est pas douteux que
sans la défection de son armée, Gon
zale n'eût jeté les fondements de
grands desseins que lui avaient in
pirés ses capitaines. Il était infatig
ble, propre à tous les exercices,
particulièrement au métier des arm
Il n'employa jamais la ruse ni la
litique; et ce fut, dit-on, ce qui le
dit. Quoiqu'il eût peu d'instructio
de lumières, il sut administrer
sagacité et droiture; et, s'il
quelquefois le sang hors du c
de bataille, on doit moins l'in
à son caractère qu'à la violen
conseils de ses favoris. — A
ses frères ne vit la fin des
du Pérou. Jean Pizarre fut
les Péruviens, pendant le
Cuzco; et Fernand languit
vingt-trois ans dans une
Madrid.

LENOX LIBRARY

Bancroft Collection
Purchased in 1893

LENOX LIBRARY

Bancroft Collection
Purchased in 1893.